This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

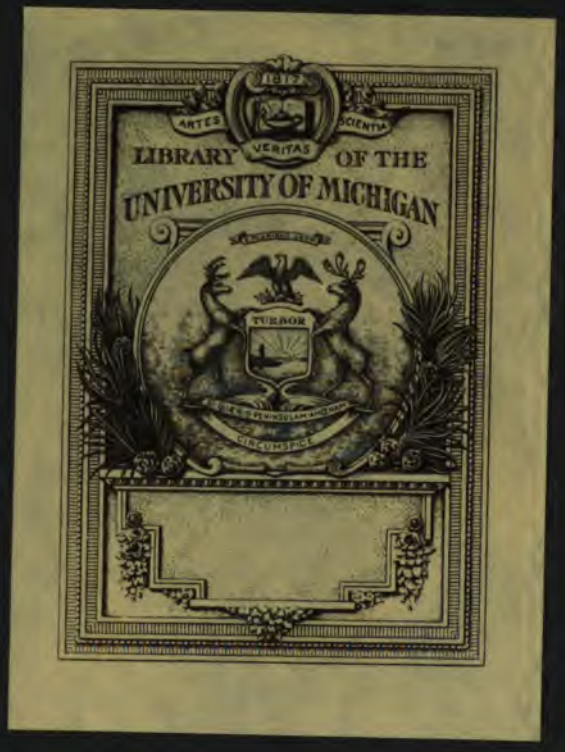
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,111


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

compl qel Ast
M.
Z
1007
.P78

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1898. T. LXXXIII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-HUITIÈME

(QUATRE-VINGT-TROISIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1898

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

compl. sets
Sets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE.

1. *L'Ouvrier américain*, par E. Levasseur. Paris, Larose, 1898, 2 vol. in-8 de xviii-634 et 516 p., 20 fr. — 2. *Tendencies in American economic thought*, by Sidney Sherwood. Baltimore, John Hopkins Press, 1897, in-8 de 48 p., 2 fr. 50. — 3. *State tax commissions in the United States*, by Wilkinson Chapmann. Ibid., in-8 de 114 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Individu et la Réforme sociale*, par Édouard Sanz y Escartin. Paris, Alcan, 1893, in-8 de viii-390 p., 7 fr. 50. — 5. *Essais et études*, 3e série, 1883-1892, par Émile de Laveleye. Ibid., 1897, in-8 de 418 p., 7 fr. 50. — 6. *Le Livre du* xxe *siècle*, par le comte Paul Cottin. Paris, Guillaumin, 1898, in-12 de 178 p., 3 fr. 50. — 7. *La Morale ed il diritto*, da Giuseppe Cimbali. Roma, fratelli Bocca, 1898, in-8 de xii-214 p., 4 fr. — 8. *Les Bases sociologiques du droit et de l'État*, par Michel-Ange Vaccaro. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de lx-480 p., 8 fr. — 9. *Sociologie et politique*, par Gumplowicz. Ibid., in-8, de 302 p., 6 fr. — 10. *L'Année sociologique*, par Durkheim. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 560 p., 10 fr. — 11. *Le Socialisme aux États-Unis*, par Rév. W. J. Kerby. Bruxelles, Goemaere, 1897, in-8 de 244 p. — 12. *Socialistes anglais*, par Pierre Verhaegen. Gand, Engelcke ; Paris, Larose, 1898, in-12 de 374 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Socialisme en Belgique*, par Destrée et Vandervelde. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 516 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Socialisme et le mouvement social au* xixe *siècle*, par Werner Sombart. Ibid., in-12 de 186 p., 2 fr. — 15. *Voyage d'un Autunois en Icarie*. Autun, Dejussieu, 1898, in-12 de 180 p., 2 fr. — 16. *Le Socialisme utopique*, par André Lichtenberger. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 276 p., 3 fr. 50. — 17. *La Question sociale*, par Paul Deschanel. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de xxxvi-362 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Régime socialiste*, par Georges Renard. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 188 p., 2 fr. 50. — 19. *Die sociale Frage und ihre Lösung*, von Adam Ego. Brême, Heinsius, 1898, in-8 de xvi-248 p. — 20. *Les Lamentations du peuple*, par Julien Villecrose. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 258 p., 3 fr. 50. — 21. *La Hiérarchie démocratique*, par Rouxel. Paris, Guillaumin, s. d., in-8 de 16 p.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre étude, nous verrons d'abord les ouvrages économiques, puis les études sociologiques, enfin les nombreuses publications consacrées au socialisme.

I. — Économie politique. — 1. — M. Levasseur avait été chargé, en 1893, par l'Académie des sciences morales et politiques, de faire une étude sur la condition des ouvriers aux États-Unis. Personne n'était plus à même de la faire avec compétence, et nul ne pouvait y apporter plus de conscience et de soin. Son *Histoire des classes ouvrières en France* et son magistral traité sur *la Population française* le montraient également apte à observer et à conclure, à faire de la statistique et de l'économie sociale. De cette enquête, qui a nécessité un long séjour dans les diverses régions des États-Unis, sont sortis les deux volumes sur *l'Ouvrier américain*. — L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, consacrée à l'étude de « l'ouvrier au tra-

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE

compl. sets
sets
7-14-37
33236

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE.

1. *L'Ouvrier américain*, par E. Levasseur. Paris, Larose, 1898, 2 vol. in-8 de xviii-634 et 516 p., 20 fr. — 2. *Tendencies in American economic thought*, by Sidney Sherwood. Baltimore, John Hopkins Press, 1897, in-8 de 48 p., 2 fr. 50. — 3. *State tax commissions in the United States*, by Wilkinson Chapmann. Ibid., in-8 de 114 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Individu et la Réforme sociale*, par Édouard Sanz y Escartin. Paris, Alcan, 1893, in-8 de viii-390 p., 7 fr. 50. — 5. *Essais et études*, 3e série, 1883-1892, par Émile de Laveleye. Ibid., 1897, in-8 de 418 p., 7 fr. 50. — 6. *Le Livre du* xxe *siècle*, par le comte Paul Cottin. Paris, Guillaumin, 1898, in-12 de 178 p., 3 fr. 50. — 7. *La Morale ed il diritto*, da Giuseppe Cimbali. Roma, fratelli Bocca, 1898, in-8 de xii-214 p., 4 fr. — 8. *Les Bases sociologiques du droit et de l'État*, par Michel-Ange Vaccaro. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de lx-480 p., 8 fr. — 9. *Sociologie et politique*, par Gumplowicz. Ibid., in-8, de 302 p., 6 fr. — 10. *L'Année sociologique*, par Durkheim. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 560 p., 10 fr. — 11. *Le Socialisme aux États-Unis*, par Rév. W. J. Kerby. Bruxelles, Goemaere, 1897, in-8 de 244 p. — 12. *Socialistes anglais*, par Pierre Verhaegen. Gand, Engelcke ; Paris, Larose, 1898, in-12 de 374 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Socialisme en Belgique*, par Destrée et Vandervelde. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 516 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Socialisme et le mouvement social au* xixe *siècle*, par Werner Sombart. Ibid., in-12 de 186 p., 2 fr. — 15. *Voyage d'un Autonois en Icarie*. Autun, Dejussieu, 1898, in-12 de 180 p., 2 fr. — 16. *Le Socialisme utopique*, par André Lichtenberger. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 276 p., 3 fr. 50. — 17. *La Question sociale*, par Paul Deschanel. Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-12 de xxxvi-362 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Régime socialiste*, par [illegible] Renard. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 188 p., 2 fr. 50. — 19. *Die sozial[illegible] ihre Lösung*, von Adam Ego. Brême, Heinsius, 1898, in-8 de xvi-2[illegible] p. — [illegible] *Lamentations du peuple*, par Julien Villecrose. Paris, Giard et Brière, [illegible] de 258 p., 3 fr. 50. — 21. *La Hiérarchie démocratique*, par [illegible] laumin, s. d., in-8 de 16 p.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre étude, nous [illegible] bord les ouvrages économiques, puis les études [illegible] les nombreuses publications consacrées au socialisme.

I. — Économie po[illegible] — 1. — M. Levasseur [illegible] en 189[illegible] l'Aca[illegible] sciences m[illegible] une [illegible] la co[illegible] ouvrier [illegible] tait [illegible] même [illegible] re av[illegible] va[illegible] r pl[illegible] ience [illegible] ov[illegible] rienc[illegible] gistra [illegible] égr[illegible] à ol [illegible] de [illegible] cial [illegible]

vail, » remplit à elle seule le premier volume. M. Levasseur y décrit minutieusement le régime industriel aux États-Unis : productivité du travail, législation ouvrière, discipline des ateliers, taux des salaires, *sweating system*, grèves, boycottages, *lockouts* et *blacklists*, tout y est également passé en revue. Le dernier chapitre de cette section est particulièrement intéressant au point de vue de la théorie économique. Quelles sont aux États-Unis les « causes régulatrices du salaire nominal ? » M. Levasseur discute les fameuses lois classiques des économistes anciens : offre et demande, et *wage-fund*. Finalement il retient, comme causes principales de la hausse des salaires nominaux aux États-Unis : 1° la productivité de l'ouvrier américain ; 2° l'élévation du *standard of life* de ce même ouvrier. Produisant beaucoup dans un pays neuf, qui a été admirablement doué par la nature et qui est fouillé non moins admirablement par l'homme, l'ouvrier américain a pu demander beaucoup. Il s'est créé des besoins et il faut que son salaire réponde aujourd'hui à ce nécessaire social qu'il s'est fait. Bien plus, l'ouvrier est protectionniste, afin de repousser la concurrence des ouvriers européens à salaire nominal moins élevé. — La deuxième partie est consacrée à l'étude de « l'ouvrier chez lui, » nourriture, logement et vêtement, ce qui amène tout naturellement l'étude de l'épargne et de la prévoyance avec celle des diverses institutions qui peuvent recueillir l'une et encourager l'autre. Le rapprochement de cette seconde partie avec la première éclaircit le problème du salaire réel et de l'équilibre du budget ouvrier. En deux mots, voici les conclusions de M. Levasseur (t. II, p. 211 et s.). Le coût de la vie est le même en Amérique qu'en Europe, et le salaire nominal y est beaucoup plus élevé : donc le salaire réel y est, lui aussi, plus élevé et dans la même proportion. De 1830 à 1860, ce salaire réel avait augmenté un peu moins que le salaire nominal ; de 1860 à 1891, il a augmenté sensiblement plus que lui. Mais il n'en est pas moins vrai, d'une part, que l'ouvrier qualifié a une vie fort chère, parce qu'il s'est fait un nécessaire social fort élevé, et d'autre part que beaucoup de travailleurs non qualifiés, *unskilled labourers*, ne peuvent pas atteindre à cet « étalon de vie. » Le paupérisme sévit donc et il suscite les plus navrantes misères. — La troisième partie est consacrée aux « questions ouvrières » : concentration des fortunes, assistance, patronage, associations ouvrières, arbitrage et conciliation. L'étude du socialisme clôt cette partie : et son état actuel est exposé avec une grande justesse de vues et une grande sobriété d'expression. M. Levasseur ne croit pas à un triomphe final du socialisme aux États-Unis : l'esprit pratique des ouvriers y fera obstacle, à travers des secousses passagères. Le problème, au lieu de pouvoir être résolu comme une équation, est multiple, il est incessant, il se modifie et se complique avec les âges, comme se modifie la

société elle-même. M. Levasseur ne doute pas « que le XXe siècle, malgré les agitations qui pourront se produire, voie croître encore la prospérité des États-Unis. Si ce siècle ne parvient pas plus que le nôtre, par des solutions chimériques, à résoudre les questions pendantes, il améliorera très vraisemblablement sous plus d'un rapport, la situation présente de la classe ouvrière, comme l'a déjà améliorée le XIXe siècle et surtout la seconde moitié du XIXe » (T. II, p. 486).—Ces volumes, intéressants par l'abondance et la disposition des matériaux, ne sont pas moins judicieux et corrects au point de vue des principes. Nous en citerons très volontiers les deux ou trois pages excellentes que M. Levasseur y consacre au caractère général et au rôle de l'économie politique, science qui n'est ni stérile, ni négative, comme le prétendent quelques-uns ; qui est une certaine science, tandis que la morale en est une certaine autre, avec laquelle il ne faut pas confondre la première ; enfin, qui n'est ni parfaite, ni complète, qui n'est jamais achevée, mais qui « s'éclaire elle-même par ses études et qui éclaire de sa lumière plusieurs directions de la vie sociale » (t. II, p. 461-464).

2. — Restons en Amérique puisque nous y sommes. M. Sidney Sherwood vient d'enrichir les Études de l'Université John Hopkins par un travail sur les *Tendencies in American economic thought*. En quelques pages, c'est une fort curieuse contribution à l'histoire des doctrines économiques. La réaction contre le classicisme ricardien s'y révèle avec la vivacité qui convient à un compatriote de Carey. Toutefois, malgré M. Sherwood, nous n'oserions pas faire de Carey un précurseur de l'historisme germanique. Carey tenait fort bien pour des lois économiques permanentes, bien que nombre d'entre elles lui apparussent tout autres que Ricardo les avait vues. Signalons aussi dans ce petit volume la juste attention donnée à Rae, que nous connaissons bien un peu plus que Raymond, mais que nous n'estimons pas cependant assez. Au demeurant ce sont des pages intéressantes, bien divisées par ordre de sujets, avec un caractère marqué d'originalité yankee et de protectionnisme à la manière de Frédéric List.

3. — Sorti du même foyer d'études, le travail de M. Wilkinson Chapmann sur les *State tax commissions in the United States* ne manque pas non plus d'intérêt, surtout au moment où la poussée du socialisme met en question chez nous les bases mêmes du régime fiscal. L'auteur divise en trois parties l'histoire très sommaire du régime fiscal aux États-Unis : la première va jusqu'en 1796, et elle est caractérisée par la légèreté ou l'insignifiance des charges, qui parfois étaient supportées au moyen de contributions volontaires ; la guerre de sécession marque la séparation des deux autres périodes. Après cette guerre les charges sont devenues plus lourdes, et il a fallu trouver de nouvelles matières imposables. Alors les États ont institué assez fréquem-

ment des « Commissions de taxes, » pour étudier les réformes à faire et pour les proposer aux pouvoirs législatifs. La plus ancienne de ces commissions est celle du Connecticut, en 1843. L'auteur examine leur mode de nomination, leurs pouvoirs et leur méthode de travail ; puis il entre dans une deuxième partie, plus intéressante encore, où il expose leurs conclusions les plus générales. C'est une excellente contribution à l'étude de la législation fiscale comparée.

4. — Outre que *l'Individu et la Réforme sociale*, de M. Sanz y Escartin, tient le milieu entre l'économie politique et la sociologie, je m'avoue assez embarrassé pour apprécier l'œuvre de cet écrivain, dont bien des ouvrages ont été déjà remarqués. Nous ne parlons point du talent, qui est hors de conteste. Mais sur le fond, croyons-nous, il faut faire deux parts. Dans la première, M. Sanz y Escartin a des vues singulièrement justes et saines sur le travail, la richesse, l'épargne, le luxe, la propriété, les valeurs mobilières et les devoirs des classes riches. En tout cela, on aime à retrouver chez lui les idées fortes et perspicaces de notre Claudio Jannet, enveloppées d'un beau style et d'une droite philosophie : car M. Sanz y Escartin est un philosophe plutôt qu'un économiste, bien qu'il s'approprie très heureusement les excellentes analyses qui ont été faites en France, en Belgique et en Angleterre sur les hausses des salaires réels depuis un demi-siècle, sur la tendance contemporaine à une moindre inégalité des conditions et sur les valeurs mobilières servant à démocratiser les fortunes et à « effacer la ligne qui sépare le capital et le travail » (p. 133). Tout cela est très vrai et fort bien dit : tout cela est animé par un amour intelligent et sincère des classes pauvres et laborieuses. Mais pourquoi faut-il que ces belles qualités, qui me laissaient espérer un auteur sans défaut, soient gâtées par un éclectisme néo-chrétien de mauvais aloi, dès que M. Sanz y Escartin aborde le problème moral et le problème religieux (ch. XVI-XX, p. 269 et s.) ? Le traducteur, M. Dietrich, — excellent écrivain du reste, — avait entrepris, dans l'avant-propos, d'innocenter M. Sanz y Escartin du crime d'être un clérical : il a raison et je lui absous son client. J'avais été frappé déjà de l'affectation avec laquelle Guyau, Spencer et autres pareils étaient cités toujours élogieusement ; j'avais été choqué aussi d'entendre dire que « la moralité de nos actions, loin d'être d'ordre surnaturel, est quelque chose qui a ses racines dans les lois mêmes de la vie individuelle et sociale » (p. 11), parce que j'avais été persuadé jusque-là que ces deux aspects différents de la moralité se superposent l'un à l'autre au lieu de se contredire. Mais les derniers chapitres du volume de M. Sanz y Escartin m'ont attristé. J'y trouve des concessions regrettables à la thèse de la relativité évolutive de la morale (p. 270-271), avec un éloge de l'immonde ouvrage de Westermark (p. 366) ; j'y entends vanter le projet d'érec-

tion d'une mosquée à Paris (p.290) ; j'y vois surtout le parti pris d'exalter la morale aux dépens des croyances et de la certitude objective de la foi (p. 276, 296, etc.). « On exagère de la meilleure foi du monde, dit l'auteur, l'influence actuelle des croyances religieuses sur la moralité des individus » (p. 277) ; aussi bien la conversion du monde païen a-t-elle été « une rénovation morale et sociale, plutôt que dogmatique.... la nouvelle religion influait sur les œuvres plus que sur les idées » (p. 297). Si « l'incrédulité et l'indifférence augmentent en France, en Italie et en Espagne » (lisez : dans les pays catholiques) « la cause principale en est dans la suprématie accordée pendant de longs siècles à la soumission matérielle, à l'unité spéculative et à l'extériorité de l'activité religieuse, sur la spontanéité et la liberté nécessaires » (p.292). Bref, « il y a quelque chose, dans l'organisation religieuse de notre temps, qui est frappé de mort : en précipiter la fin serait peu charitable ; l'éviter, cela est impossible » (p. 298). Citons encore ses lacunes sur le problème de la population, ses sympathies pour le féminisme et ses éloges à Stuart Mill, « un des plus éminents penseurs de notre temps » qui a le mérite d'avoir « posé le problème de l'émancipation de la femme » (p.343). Bien entendu pourtant, M. Sanz y Escartin venge le mariage, qu'il déclare « institué principalement pour la femme, » et il condamne avec une juste sévérité les élucubrations de Bebel. — Qu'on nous pardonne de nous être étendu sur la critique : nous ne l'avons fait que pour mettre en garde les esprits généreux que les chapitres sur les questions économiques et sociales auraient dû justement séduire et rendre moins défiants.

5. — La troisième série des *Essais et études* de M. de Laveleye vient de paraître : elle renferme ses divers articles de revue publiés entre 1883 et 1892. Les sujets sont très variés : on y trouve de l'économie politique, de la critique philosophique et littéraire, des articles d'actualité sur des probabilités de guerre en telle ou telle année et même une description de chasse à l'ours dans les Karpathes. Si l'économie politique proprement dite y est intéressée, c'est surtout par les attaques contre les théories des lois économiques (p. 1 et s.) et par les « lettres inédites de Stuart Mill, » à propos desquelles M. de Laveleye expose à nouveau ses idées passablement socialistes sur la transformation de la propriété (p. 106 et s.). On connaît ses sentiments. M. de Laveleye était en Belgique un des coryphées du parti doctrinaire libéral, au sens sectaire et maçonnique de ce mot, avec une nuance de néo-christianisme philanthropique. L'esprit d'hostilité contre le catholicisme perce à maint endroit du volume actuel. Un des articles les plus suggestifs à ce point de vue est la « Crise du libéralisme en Belgique, » 1883 (p. 39). M. de Laveleye, craignant un triomphe du « parti clérical » (ce triomphe fut remporté en 1884), y recommande l'union et

la modération à la fraction impatiente du parti libéral. Le socialisme, selon lui, se réalisera de lui-même, dans un délai d'un à cinq siècles, à mesure que « les classes aisées se pénétreront des sentiments du socialisme chrétien ou — si vous aimez mieux, — des idées de solidarité humanitaire, et que d'un autre côté le peuple arrivera peu à peu à se gouverner lui-même sur le terrain politique et dans le domaine de l'industrie.... Le socialisme sort du christianisme, comme le chêne du gland. Dans tout chrétien il y a un socialiste en germe et dans tout socialiste un chrétien inconscient. » (p. 40-41). Après quoi M. de Laveleye s'oppose énergiquement à l'introduction du suffrage universel, qui livrerait la Belgique au clergé.

II. — Sociologie. — 6. — Si la philosophie de la société est la même chose que la sociologie, je place ici l'excellent opuscule de M. le comte Paul Cottin : *Le Livre du* xx° *siècle, catéchisme social et politique.* Pourquoi le xix° siècle finit-il dans le désordre moral et l'inquiétude ? Parce que les idées sont brouillées sur les fondements d'un ordre social quelconque, et parce que l'incohérence ou l'équivoque des mots ajoute au trouble des esprits. Partant de là, M. Cottin, dans quelques chapitres très courts où tous les mots portent, formule succinctement tous les principes essentiels sur le droit, la liberté, le gouvernement, la souveraineté nationale, etc. Il procède par demandes et par réponses, pour mieux préciser sa pensée. Le livre se recommande d'un bout à l'autre par l'élévation des vues et la fermeté du sens chrétien ; et même ceux qui trouveraient que M. Cottin se hâte bien de légitimer, non pas l'insurrection, mais les résultats de l'insurrection triomphante et qu'il s'incline bien rapidement devant la mobilité successive du fait accompli (p. 142), seront dominés par la haute et sereine philosophie du volume. L'auteur ne pratique ni le fétichisme des lois écrites, ni l'idolâtrie du nombre. Il proclame très haut que des lois peuvent exister qui violent la loi naturelle et que ces lois peuvent être légitimement désobéies. Il en cite précisément comme exemples possibles les lois qu'un législateur ferait pour « confier l'instruction de la jeunesse à des maîtres athées, pour empêcher l'exercice de la vraie religion, arracher les prêtres à l'autel et les soumettre à une vie incompatible avec l'exercice de leurs fonctions sacerdotales » (p. 50-51). Je ne goûte pas moins la distinction entre les trois libertés « morale, civile et politique, » dont la première consiste dans le « pouvoir de vouloir le bien, » la seconde, dans le « pouvoir de faire le bien qu'on veut, » et la troisième, dans le « pouvoir d'assurer la liberté civile par des lois et des institutions » (p. 56). Voilà, Dieu merci, un libéralisme dont aucun ultramontain de jadis ne se fût alarmé.

7. — C'est encore de la philosophie que *la Morale ed il diritto,* de M. Giuseppe Cimbali. Mais ici la philosophie est plus vague dans les idées, plus pompeuse et moins nette dans les mots. M. Cimbali, après une préface très

âcre où il ne se montre rien moins que de bonne humeur pour ceux qui l'ont quelquefois contredit, se met à se désoler du scepticisme social qui règne autour de lui. Aussi bien ce scepticisme est-il de tous les temps : même la vie monastique au moyen âge en était une forme, à l'usage de ceux qui se réfugiaient dans les cloîtres pour ne pas avoir à combattre l'injustice dans le monde (p. 21 et s.). Et cependant il est possible, il est utile de constituer une philosophie de la morale et une philosophie du droit. Mais pour cela il faut sortir du naturalisme et de la biologie évolutionniste, qui ne pourraient nous donner ni morale ni droit, ou bien qui ne nous donneraient que des principes inventés par les hommes et adaptés à leurs intérêts. La morale et le droit ont besoin de règles absolues, universelles et éternelles (chap. I). La lutte pour la morale et le droit doit être partout engagée ; partout, dans la famille, dans l'école, dans la religion et dans l'exemple des autorités publiques, il faut des auxiliaires et des soldats pour ce combat (chap. IV). — Telle est cette œuvre, généralement bien pensée et écrite avec une chaleur et une redondance tout italiennes. Cependant j'aurais préféré quelque chose de plus sobre et de plus ferme, avec des principes bien choisis et bien démontrés. Je crains qu'on ne s'affaiblisse en ne discutant pas les questions d'âme et de responsabilité, en faisant trop de concessions à la thèse de la morale indépendante et en ne rattachant pas le devoir et le droit à l'idée d'une Sagesse infinie, Dieu créateur et législateur, infiniment raisonnable et infiniment juste.

8. — Descendons maintenant des problèmes de la philosophie dans les rébus de la sociologie. Je commence par *les Bases sociologiques du droit et de l'État*, de M. Vaccaro, ouvrage traduit maintenant en français. Une longue préface ouvre le volume ; M. Vaccaro s'y plaint d'avoir été mal compris, et pour que pareil malheur ne lui arrive plus, il se met à expliquer en quoi sa sociologie ressemble aux autres et en quoi elle en diffère. La thèse générale, c'est que la grande loi de l'évolution sociale est la « loi d'adaptation. » Il y a adaptation entre l'homme et les végétaux, entre l'homme et les animaux, pour que l'homme élimine les espèces qui sont rebelles à son usage et qu'il s'assimile celles qui le peuvent servir. Voilà l'adaptation « humaine. » L'adaptation « sociologique » succède à une double lutte, l'une « externe », l'autre « interne. » La lutte externe a lieu entre des groupes humains déjà constitués ; c'est la guerre, l'anthropophagie, la destruction des vaincus, la captivité et l'esclavage. Puis la guerre s'adoucit, à mesure que les hommes apprennent à s'adapter les vaincus. A l'intérieur de chaque groupe, il y a parallèlement une adaptation de tous les vainqueurs entre eux. Telle est la loi sociologique par excellence : donc nous marchons à l'adoucissement des mœurs et à la paix universelle. Je ne discute rien, j'expose. En quoi

cela diffère-t-il des théories sociologiques précédemment écloses ? Ici, revenons à la préface. Nous y verrons que M. Vaccaro se réclame surtout de Lamark, qui avait découvert les deux facteurs les plus importants du processus de l'adaptation, c'est-à-dire l'influence du milieu et la transmission héréditaire des modifications organiques. Darwin avait ajouté la théorie de la sélection naturelle, qui fait survivre les mieux doués (autrement dit, selon M. Vaccaro, les plus adaptables). Mais M. Vaccaro rejette comme insuffisantes ou inexactes : 1° les théories sociologiques darwiniennes, parce qu'elles sont trop simples pour un processus aussi complexe que le processus sociologique, et parce qu'elles expliqueraient aussi bien une sélection régressive qu'une sélection progressive (p. x) ; 2° les théories spencériennes du passage de l'homogénéité indéfinie à l'hétérogénéité définie, parce que, si elles expliquent l'évolution du tout, elles n'expliquent aucunement l'évolution interne de chaque élément social (p. xiv et s.) ; 3° les théories comtiennes, parce que, au lieu d'étudier des groupes humains en contact les uns avec les autres, elles étudient l'humanité comme une entité proprement dite (p. xxi et s.) ; 4° enfin les théories « analogico-organiques » de MM. Lilienfeld, Novicow et autres, parce qu'elles abusent de la ressemblance entre les phénomènes sociaux et les phénomènes biologiques, en faisant de la société une véritable unité physique et psychique, un véritable organisme vivant composé de cellules (p. xxxii et s.). La conclusion singulière de ce lourd volume, c'est que la paix universelle, qui est attendue, ramènera le monde à une multiplicité de petits États, et cela dans un avenir peu éloigné. Généralement les augures en sociologie et en politique prédisent exactement le contraire.

9. — M. Gumplowicz, professeur à l'Université de Gratz, est précisément de ceux-là. Dans son ouvrage *Sociologie et politique*, il affirme sa croyance à la « loi de l'agglomération croissante. » Il consacre le livre I à une comparaison de la sociologie avec la science sociale, l'historiographie, la statistique, l'ethnologie, l'économie politique, la philosophie de l'histoire, la philosophie du droit, etc. etc. Au passage, il lui assigne pour rôle de « donner la formule de la régularité dans le changement éternel des évolutions sociales » (p. 137) : malheureusement « la grande majorité des hommes se croient offensés dans leurs sentiments les plus sacrés par les opinions et les affirmations de la sociologie, » attendu que « ce qu'elle entreprend, ce n'est, au fond, rien moins que de changer fondamentalement les opinions de l'homme sur son propre moi intellectuel » (p. 138). Viennent ensuite l'étude des lois sociologiques à travers l'histoire et une application de toutes ces théories à la politique contemporaine de l'Autriche. Les dernières pages contiennent une révision des publications les plus récentes des sommités sociologiques, Letourneau, Roberty, de Greef, Simmel,

Giddings, etc. J'avais oublié de signaler, en tête du volume, une longue préface de M. René Worms. Cette préface fournit la preuve irrécusable que les gens les plus éloignés de se comprendre et de s'entendre entre eux sont les sociologues parce qu'il ne suffit pas, pour être vrai et pour être clair, de prêcher les théories de Darwin, de Comte et de Spencer, en tâchant de les adapter chacun aux nuageuses rêveries de son propre cerveau.

10. — *L'Année sociologique*, dont le premier volume vient de paraître sous la direction de M. Durkheim, n'est pas faite pour m'enlever cette impression. M. Durkheim donne pour objet à la sociologie l'étude de la loi du développement et de l'évolution des sociétés, abstraction faite du « rôle des individualités historiques tels que législateurs, hommes d'État, prophètes, » etc. (p. v.), ce qui suppose que les évolutions historiques auraient été exactement les mêmes s'il n'avait jamais existé ni Alexandre et Napoléon, ni Mahomet, ni Arius, Luther et Calvin. Voilà des prémisses qui me répugnent : car je me défierais toujours d'un physicien qui, pour m'expliquer la conservation de l'énergie, exigerait de moi que je renonçasse d'abord à m'occuper de tout un ordre de phénomènes comme ceux de la chaleur et de l'électricité. — *L'Année sociologique* a deux parties. La première est consacrée aux travaux originaux et en renferme deux, un de M. Durkheim lui-même sur « la prohibition de l'inceste et ses origines, » l'autre de M. Simmel, de Berlin, sur la manière dont les formes sociales se maintiennent. Ce dernier appartient au genre ennuyeux. L'autre appartient au genre sale : l'auteur y expose compendieusement les règles de l'exogamie parmi les tribus sauvages, particulièrement de l'Australie, avec la conclusion toujours sous-entendue que la pudeur et la loi naturelle sont les inventions des petits esprits non encore éclairés par les lumières sociologiques. Viennent ensuite les analyses et les notices bibliographiques, et elles remplissent les quatre cinquièmes du volume. Sociologie générale, religieuse, morale et juridique, criminelle, économique, enfin « anthropo-sociologie » et « socio-géographie, » tout y passe, au moins tout ce qui a été écrit dans un esprit matérialiste et athée et rien que cela (un seul volume excepté). *L'Année sociologique* peut être cependant une mine utile de documents et de bibliographie à l'usage de ceux qui sont condamnés à connaître la littérature sociologique. Mais ceux-là, je les plains de toute mon âme.

III. — Socialisme. — 11. — Il y a d'excellentes études sur le mouvement socialiste, sa géographie et son histoire. Je commence par celle du Révérend W. J. Kerby, sur le *Socialisme aux États-Unis*. C'est un volume très riche de documents, sobre de réflexions et de digressions. En laissant de côté les colonies owénistes, fouriéristes et autres, qui furent nombreuses, mais qui ne tardèrent pas à

décliner, l'auteur ramène les groupements socialistes aux trois suivants : 1° le *Socialist labour party ;* 2° la *Social democratic federation ;* 3° la *Socialist trade and labour alliance*, qui est une émanation du premier et qui constitue un élément considérable. Il est venu aussi d'Angleterre le *Christian socialism* et le *Fabianism*. La statistique des comités et des journaux est dressée avec beaucoup de soin par le Rév. Kerby, qui termine cette première partie du volume par une description du « socialisme chrétien » et par un exposé du programme de la *Church social union* (p. 93). La seconde partie est consacrée aux organisations indépendantes dans lesquelles le socialisme a cherché à pénétrer et dont il a voulu se faire des instruments. Enfin, dans les deux dernières parties, l'auteur analyse Henry George et l'état général de la société américaine. Le volume est du plus grand intérêt pour quiconque veut connaître les partis en présence aux États-Unis ; le « populisme » notamment est bien étudié, avec les traits qui le rapprochent du socialisme et ceux qui l'en distinguent (p. 144 et s.). L'esprit est excellent : on n'y trouve ni l'américanisme en religion, ni les sympathies que trop de catholiques professent pour les socialistes et leurs revendications. Le Rév. Kerby met fort bien en lumière les doctrines radicalement matérialistes du *Socialist labour party* et son inconciliabilité absolue avec le christianisme et même avec le socialisme chrétien (p. 21). Tout en ne considérant pas le socialisme comme « un facteur important de la vie nationale en Amérique » (p. 230), il ne s'en dissimule aucunement les menaces ; il en voit la force secrète, faite des aspirations vers les jouissances matérielles : et il adjure la jeunesse de le combattre et de préparer le monde de demain avec « une connaissance parfaite des vérités sociales et des lois économiques » (p. 239).

12. — Dans les *Socialistes anglais*, M. Pierre Verhaegen, de Gand, a repris le sujet que M. Albert Metin avait traité un an auparavant dans son *Socialisme en Angleterre*. Je ne saurais auquel des deux volumes donner la préférence ; je constate que le second n'est pas la copie du premier. L'ouvrage de M. Verhaegen est bien écrit, d'une lecture facile, très documenté et très substantiel avec une bonne division. Owénisme, chartisme, *Madam Sonnet*, trade unions, socialisme chrétien (protestant), nationalisation du sol depuis Ogilvie et Spencer jusqu'à Stuart Mill et à Henry George, tout y passe, avec une foule de détails. La conclusion est celle que l'on peut attendre : c'est qu'il n'y a pas de socialisme anglais de forme originale ; c'est que les Anglais socialistes n'ont fait que prendre leurs théories partout ailleurs, et que notamment ce n'est guère qu'en Allemagne et seulement dans le sol anglais que dans les [illegible] M. Verhaegen soutient d'autre part que, par la peur ou par la conversion, le socialisme a

déjà arraché à la législation anglaise un certain nombre de réformes.

13. — Le *Socialisme en Belgique*, de MM. Destrée et Vandervelde, est conçu sur un plan et dans un esprit tout à fait différents. Ce n'est pas une histoire des doctrines et bien moins encore un tableau des nuances d'opinions ou des divergences de vues : c'est un exposé de l'état du parti, un dénombrement de ses forces, un étalage de ses idées et de son programme, tout cela présenté sous le jour le plus favorable. Le récit de l'agitation révisionniste et la description de la propagande électorale sont fort intéressants. Quelque chose de curieux assurément, c'est l' « Extension universitaire » ou enseignement supérieur scientifique et socialiste, organisé à Bruxelles et couramment appelé « l'Université nouvelle » (p. 217 et s.). Précisément les deux auteurs du volume y sont professeurs. Dans une seconde partie, le livre publie des mémoires sur le féminisme, sur la question agraire en Belgique, sur la petite propriété rurale et sur les réformes qui auraient pour but de la consolider et de la recréer. Le travail sur le féminisme affermit la conviction que l'agitation féministe appartient bien au socialisme et à lui seul, et que les démocrates chrétiens qui se sont ralliés à elle n'ont fait que donner une nouvelle preuve de leurs accointances avec le socialisme. Sur la propriété rurale, M. Vandervelde adopte pour la Belgique la tactique de M. Jaurès en France. On veut détruire la propriété capitaliste, mais non pas la propriété privée du travailleur, qui en est le contrepied : donc on ne fera « rien contre la propriété paysanne » (p. 370-71) ; il faut enjôler le paysan pour avoir sa voix. Les conclusions de ce mémoire ont été adoptées à l'unanimité par le congrès agricole socialiste de Waremme en 1897, ce qui montre bien l'uniformité des procédés socialistes en tout pays. Le volume contient en appendice le programme et les statuts du parti ouvrier belge, et une bibliographie très complète de tout ce qui a paru en Belgique sur le socialisme.

14. — Dans les conférences qu'il a faites à Zurich en 1886, et qu'il réédite maintenant sous ce titre : *Le Socialisme et le mouvement social au* XIXe *siècle*, M. Werner Sombart expose le mouvement des idées, comme un conférencier peut le faire devant un auditoire un peu mobile et médiocrement rompu aux discussions économiques. Ce n'est donc pas une histoire complète, ardue, prétentieuse ou dogmatique. Mais avec la variété que ce genre exigeait, M. Sombart a réussi à faire quelque chose de fort instructif. Le socialisme utopique, étudié principalement avec Robert Owen, certaines vues pas trop profondes sur Karl Marx, quelques bonnes pages sur le chartisme et sur Thomas Carlyle, tout cela, avec bien d'autres choses encore, forme un ensemble d'une lecture rapide et agréable. L'auteur n'est pas un socialiste ; cependant, au lieu de discuter et de réfuter, il se contente d'exposer, comme un hom-

me de bonne éducation et un causeur de salon. Le volume se termine par une « chronologie du mouvement social, 1750-1896... première tentative qui ait été faite pour réunir dans un synchronisme les dates principales du mouvement social moderne, c'est-à-dire, en définitive, du mouvement prolétaire, d'abord en ce qui concerne les grands États, Angleterre, France, Allemagne, puis dans les manifestations internationales de l'activité ouvrière. »

15. — Le *Voyage d'un Autunois en Icarie à la suite de Cabet* est un curieux chapitre d'autobiographie. En 1848, il y avait dans une étude de Lyon un jeune clerc que la lecture du *Voyage en Icarie* de Cabet avait grisé. Le voilà donc qui suit le fameux utopiste dans sa colonie de Nauvoo en Illinois. Mais les désillusions succèdent aux déboires, et le jeune Icarien rentre en France en 1850, pour y recevoir le pardon de sa famille. Près d'un demi-siècle plus tard, il veut faire profiter ses concitoyens de la leçon qu'il s'est donnée dans sa prime jeunesse. Il recueille ses souvenirs ; il les expose dans un style simple et sans aucune prétention littéraire, avec un ton de naïve bonhomie qui ne manque pas d'attrait. Rien n'y sent ni le pastiche ni l'œuvre d'imagination d'un romancier : on peut affirmer que ces pages ont bien été vécues et que le vieillard qui les écrit en a bien été le héros modeste et presque honteux. On trouvera certaines descriptions un peu longues et un peu enfantines : cependant on se plaît à voir comment jadis on allait en Amérique ou comment on y remontait le Mississipi. Tout cela est si loin de nous ! Même le socialisme a bien changé, depuis que les utopies quelque peu idylliques qui faisaient pâmer nos grands-pères, ont fait place à la lourde métaphysique tudesque de Karl Marx, qui ne serait bonne qu'à nous faire dormir si elle ne nous faisait pas trembler.

16. — Précisément M. Lichtenberger, dont nous avons admiré il y a quelque temps *le Socialisme au* XVIIIe *siècle,* nous en donne un complément fort intéressant dans son *Socialisme utopique*, « étude sur quelques précurseurs inconnus du socialisme. » Tantôt il découvre quelque portrait qui manquait à son album ; tantôt il burine avec plus de détails les traits encore un peu nuageux de quelque figure insuffisamment étudiée. On voit ainsi défiler tour à tour miss Afra Behn, qui avait présenté la première le type du « bon sauvage, » appelé à une si haute fortune ; Gueudeville, qui précède Rousseau d'un demi-siècle dans ses déclamations contre la propriété, placées ici sur les lèvres des Hurons ; un romancier à thèse, Tiphaigne de la Roche ; Linguet, qui décrit la société de son temps avec l'âpreté d'un Sismondi ou d'un Lassalle, et qui par instants fait pressentir Karl Marx ; puis Beaurieu, Gosselin, Chappuis, le faiseur de projets Oswald, enfin Caffarelli du Falga, qui, avec son mémoire contre les vices de la propriété, clôt le socialisme sen-

sible et philosophe du XVIIIe siècle. C'est en effet une figure à part, ce socialisme moins « social » que sentimental et moral, étranger à tout programme de réformes pratiques, tout fait d'imaginatifs et de rêveurs, qui « esquissent des sociétés imaginaires où il n'y aura ni malheureux, ni méchants, puisqu'on aura supprimé la propriété qui les divise et qui les rend méchants » (p. 5). Jusqu'à quel point le socialisme et ce socialisme-là en particulier a-t-il pénétré la Révolution française? Probablement beaucoup plus qu'on ne le pense d'ordinaire. Mais M. Lichtenberger étudiera cette autre question dans *le Socialisme et la Révolution française*, qu'il veut bien nous promettre et que nous lui serons reconnaissants de ne pas trop nous faire attendre. Ses ouvrages précédents nous ont singulièrement affriandés.

17. — Passons à des œuvres de doctrine et de polémique. Le nouveau président de la Chambre, M. Deschanel, nous en donne une avec sa *Question sociale*, recueil de discours ou d'articles déjà parus. Ses discours à la Chambre les 25 juillet et 20 novembre 1894, 23 juin 1896 et 10 juillet 1897 ont été assez remarqués et commentés à leurs dates pour que nous n'y revenions pas. En plus, on trouve cette fois un discours au cercle républicain progressiste de Carmaux le 27 décembre 1896 ; un article déjà donné dans la *Revue politique et parlementaire* et contenant de justes remarques sur la distinction à faire entre le collectivisme et la réglementation sage et modérée du travail au point de vue de l'hygiène ; enfin la préface au livre de M. Jules Huret, *Enquête sur la question sociale*, préface au sujet de laquelle nous avions fait nous-même ici quelques réserves et que du reste le livre de M. Huret ne méritait point. Il n'y a de neuf dans ce volume qu'une introduction d'une trentaine de pages, dans laquelle M. Deschanel décrit l'attitude respective du socialisme et de l'économie politique, en séparant Adam Smith et J.-B. Say d'avec Malthus et Ricardo. Ricardo, notamment, aurait outré le matérialisme moral ; « la république universelle des produits, » sortie du cerveau des économistes, aurait engendré l'internationalisme des socialistes (p. XIV). Cependant le socialisme utilitaire et matérialiste de Marx et d'Engels, qui ont banni l'idée de la justice, ne répond nullement au tempérament français. En tout cela, il y a beaucoup de vrai, beaucoup de faux : surtout nous ne suivons pas M. Deschanel quand il demande qu'on « renoue et fortifie la noble tradition du XVIIIe siècle et qu'on fasse rendre à la Révolution française toutes ses conséquences politiques, économiques et sociales » (p. XXI). Ici le philosophe et l'économiste, en M. Deschanel, sont un peu trop les esclaves du politique et de l'homme d'État.

18. — *Le Régime socialiste* de M. Georges Renard, professeur à l'Université de Lausanne, est clair et bien divisé. Principes généraux, organisation politique, organisation économique, tout cela

est bien présenté, coupé en petits articulets, avec des questions précises et un style simple. Toutefois je ne dis du bien de la forme que pour pouvoir dire plus de mal du fond. M. Renard est franchement socialiste, et il est très capable d'être jacobin, quoiqu'il se déclare pour le socialisme « libertaire » (p. 22). Libertaire, qu'est-ce que cela ? Les anarchistes comme Sébastien Faure et Jean Grave s'appellent bien aussi des libertaires ! Chez M. Renard, cela signifie qu'en politique il faut faire la plus grosse part possible à l'individu et la plus petite à l'autorité, tandis que « en matière économique il sied de faire la plus grosse part possible à la collectivité et la plus petite à l'individu » (p. 19). Le collectivisme sort naturellement de cette formule. M. Renard embrasse avec ardeur la thèse marxiste du travail cause et mesure de la valeur, et il se livre à de longs calculs sur la manière de chiffrer une unité de « travail social » selon l'évangile de Marx (p. 163 et s.). Cette partie du livre est assez curieuse. A la fin M. Renard adopte pour devise la formule de « son ami » Malon : « Il faut être révolutionnaire au besoin et réformiste toujours » (p. 184). — Un défaut de ce volume, c'est qu'on n'y trouve jamais aucune indication de sources ni d'autorités. M. Renard prétend qu'il n'a pas voulu surcharger le livre de notes ni se mettre à couvert sous le nom d'autrui. Sont-ce les vrais motifs ? Et l'auteur n'a-t-il pas voulu plutôt se décharger de travail ou s'attribuer à lui-même des idées que bien d'autres auraient laissé traîner un peu partout ? En tout cas, le volume ainsi allégé perd toute la valeur scientifique qu'il aurait pu avoir.

19. — Adam Ego — pseudonyme évidemment — a entrepris de regarder bien en face la question sociale et sa solution : *Die sociale Frage und ihre Lösung.* Dans un langage perpétuellement abstrait, il y a là des aveux et des vues qui ne manquent ni de sincérité ni de profondeur. D'où naît la question sociale ? Du mécontentement qu'éprouvent les membres de la société ; car ils aspirent à des jouissances qu'ils ne peuvent satisfaire ; ils ne peuvent se reposer dans aucun espoir, même fallacieux ; ils souffrent sans fin d'un malaise qui est la suite nécessaire de l'injustice répandue dans le monde. La question sociale est une question de civilisation et de morale. On la résoudra en s'élevant à la justice et en y élevant les autres avec soi, par le développement de la conscience morale individuelle et de la conscience morale collective, le tout couronné par une juste ordonnance de la libre société. Ce qu'il y a de vrai dans ce volume, c'est que le perfectionnement de l'individu par la pratique de la vertu est le procédé le moins impropre à adoucir ou à éviter les souffrances sociales ; ce qu'il y a de faux, c'est l'idée que cette réforme puisse procéder de considérations qui ne reposeraient sur aucune base métaphysique. Pourquoi l'homme est-il enclin à l'égoïsme ? Pourquoi le mal régne-t-il dans le monde sous la double for-

me de l'injustice et de la souffrance ? Pourquoi, dans toutes les conditions de la vie, portons-nous en nous-mêmes des aspirations que rien ne peut contenter pleinement ? L'œuvre de M. Adam Ego est muette sur tous ces points : elle est donc, dans le fond, d'une philosophie beaucoup moins profonde qu'on ne le croyait à première vue.

20. — L'avouerai-je ? j'ai vu peu de livres qui aient peint la misère en traits plus saignants que *les Lamentations du peuple* de M. Julien Villecrose. C'est une série de descriptions et d'hypotyposes, de déclamations et d'apostrophes, à faire déborder de tous les cœurs la haine des riches et la haine d'une société qui tolère ainsi la misère dans son sein. Il y a des pages — Ninette ou Robert par exemple — qui respirent une âcre poésie, telle qu'Ada Negri, l'institutrice socialiste née au même village que Caserio, aurait été seule capable de la versifier. A ces ballades en prose, il ne manque pas même le refrain qui enfonce la pensée dans le cerveau comme le marteau enfonce le clou dans la planche. D'un bout à l'autre c'est tout un poème de désespoir. Mais où l'auteur nous mène-t-il ? Je crois qu'il n'en sait rien. C'est un dilettante du pessimisme ; il fait de l'art pour l'art et du sentiment pour le sentiment, mais il n'a aucune théorie économique ou sociale. La dernière apostrophe (p. 249 et s.) s'adresse à « Jésus, » et l'auteur, prêchant de « sauver et de racheter l'humanité, » exalte « la grande mission que les croyants attribuent à Jésus. » Hélas ! c'est d'un Christ socialiste qu'il est question, comme celui que nos pères avaient vu rêvé par les hommes de 1848. On m'objectera la page contre l'école neutre (p. 187-188), où M. Villecrose critique la libre-pensée. Eh bien, oui, il réclame un credo et un décalogue, mais n'importe lesquels, pourvu qu'on en fabrique de nouveaux si l'on a voulu supprimer les anciens. Je recommande ce volume aux bohèmes qui voudraient apprendre par cœur des lieux communs et des effets d'éloquence en vue de briller sur quelque théâtre socialiste ; je ne le recommande pas à ceux qui veulent étudier pour s'instruire. Aussi bien n'est-ce pas ce que voulait l'auteur. « On me disait : Chantez les malheurs des rois. J'ai répondu : Je chanterai les malheurs du peuple » (p. 1).

21. — Dans sa petite bluette, *la Hiérarchie démocratique*, M. Rouxel s'imagine qu'il a vu M. Hiérarque en songe. M. Hiérarque (ou plutôt Platon, car M. Rouxel le reconnaît quand le songe s'évanouit) critique notre régime républicain et conseille un autre système. D'abord l'électorat des femmes ; ensuite le gouvernement direct du peuple par le peuple, en ce sens que toutes les résolutions seraient préparées par des comités composés d'un très petit nombre d'élus et soumises en referendum à des assemblées de quelques milliers de membres issues du vote des échelons inférieurs. La brochure dont s'agit vaut tout juste un mauvais article de journal.

JOSEPH RAMBAUD.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — 1. *Sportmanomanie,* par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Gaietés de l'escadron*, par GEORGES COURTELINE. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 347 p., illustré, 3 fr. 50. — 3. *Les Gosses de Paris*, par JULES LÉVY. Ibid., in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 4. *Histoire d'un baiser*, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Lemerre, 1898, in-18 de 222 p., 3 fr. 50. — 5. *Pâques d'Islande*, par MICHEL LE BRAZ. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 6. *Un Pays lointain*, par REMY DE GOURMONT. Paris, Mercvre de France, 1898, in-18 de 282 p., 3 fr. 50.

ROMANS. — 7. *La Crise virile*, par ALBERT JUHELLÉ. Paris, Mercvre de France, 1898, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 8. *L'Illégitime,* par HENRY KISTEMAECKERS. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 9. *Delcros,* par HENRY RAINALDY. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1898, in-18 de 241 p., 3 fr. 50. — 10. *La Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche,* par LÉON RIOTOR. Paris, Mercvre de France, 1898, in-18 de 370 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Chansons de Bilitis*, par PIERRE LOÜYS. Ibid., in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 12. *Sale Juif !* par LOUIS DOLLIVET. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Triomphe de l'Amour*, par JOSEPH BOUCHARD. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 14. *Jeunes Amours*, par ALBERT CIM. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 15. *Cœur et Caprice*, par Mlle LABILLOIS GASSY. Paris, Noblet, 1897, in-18 de 181 p., 2 fr. 50. — 16. *L'Orchidée*, par JULES SAGERET. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 264 p., 3 fr. 50. — 17. *Cœur d'enfant*, par MAX. LYON. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1897, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Rachat d'une âme*, par LOUIS ÉNAULT. Paris, Hachette, 1898, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 19. *Herbe folle*, par CLARY D'EMILEC. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 20. *Chemin montant*, par ANTOINE ALIX. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 21. *Les Brigandes*, par ANDRÉ GODARD. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 22. *Tolla la Courtisane,* par É. RODOCANACHI. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 374 p., 3 fr. 50. — 23. *La Socialiste*, par P. DUBOST. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 24. *Héro*, par ISABELLE KAISER. Ibid., in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 25. *Libres,* par GEORGES DE PEYREBRUNE. Paris, Lemerre, 1898, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Ombre*, par BRADA. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 27. *Temple d'amour*, par REMY SAINT MAURICE. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Ame d'un enfant*, par JEAN AICARD. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 379 p., 3 fr. 50. — 29. *Entre cousins*, par G. D'AZAMBUJA. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1898, in-12 de 349 p., 3 fr. 50. — 30. *Pas à pas*, par Mme CARO. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 345 p., 3 fr. 50. — 31. *Marie*, par ANTOINE ALBALAT. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de 351 p., 3 fr. 50. — 32. *La Forêt d'argent*, par ALFRED DU PRADEIX. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 370 p., 3 fr. 50. — 33. *Les Amours d'un sous-préfet*, par JULES BOUVATTIER. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 34. *Babel*, par AUGUSTIN FILON. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 35. *La Payse*, par CHARLES LE GOFFIC. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 36. *Deuxième Amour*, par PAUL BOURGET. Paris, Lemerre, 1898, in-32 de 145 p., illustré, 2 fr. — 37. *Jacquine Vanesse*, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1898, in-16 de 344 p., 3 fr. 50. — 38. *Le Désastre*, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 507 p., 3 fr. 50. — 39. *Les Déracinés*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Fasquelle, 1898, in-18 de 491 p., 3 fr. 50. — 40. *Paris*, par ÉMILE ZOLA. Ibid., in-18 de 612 p., 3 fr. 50.

RECUEILS. — 1, 2, 3, 4, 5, 6. — Pour avoir attendu trois mois cette revue des publications romanesques, nos lecteurs n'auront rien perdu ; ils y auront même gagné d'avoir en trente pages les mêmes renseignements qu'en cinquante ! Même poids, sous un volume moindre ! « Quelle veine ! » Cette exclamation est de l'un des si peu classiques et si peu académiques héros de la *Sportmanomanie*, recueil de vingt et un instantanés d'hommes et de femmes de sport. Ils ne

sont pas tous de valeur égale, ces morceaux, et les physionomies des personnages n'y sont pas toutes bien venues ; il y en a de « floues, » à peine saisies par l'appareil photographique de Gyp, pourtant si précis et manié d'une main si experte ! J'en signale deux qui ont plus de netteté et de relief : *Le Centaure* et *C'est son père !* ils sont tout à fait dignes de Gyp, l'aimable, spirituelle, audacieuse, impertinente et mal édifiante moraliste. Quant aux autres, ils sont eux aussi aimables, spirituels, aud.... etc., etc., mais je le répète, un peu « flous. » — *Les Gaietés de l'escadron* sont gaies. Elles contiennent les promesses du titre, ce qui n'est pas banal, surtout chez les professionnels de la gaieté, dont quelques-uns sont d'une platitude attristante. Elles ne sont pas d'une finesse extrême, et les précieuses de l'hôtel de Rambouillet ne goûteraient que médiocrement ce gros sel de caserne. Mais c'est à des dragons que s'adresse M. Courteline, et il les sert selon les goûts qu'il leur suppose. Et comme il pense qu'ils ne sont pas toujours grossiers, il leur conte une histoire très honnête et presque touchante, quoique gaie (toujours), celle de *Frédéric*, la meilleure des treize qui composent ce volume. Frédéric était un marquis millionnaire ; engagé volontaire, son commandant l'emploie à être le danseur de ses cinq filles, qui toutes sont amoureuses de lui, très ingénument et très innocemment. Ce que la discipline militaire a d'accrocs à supporter par suite de ces fonctions plus que civiles, vous le devinez, — à moins que vous ne préfériez aller le « voir » dans le volume même. — Vous pouvez vous dispenser de lire celui de M. J. Lévy. *Les Gosses de Paris* contiennent vingt-six historiettes dont la scène se passe généralement dans les cafés et les bals du quartier latin, et qui ont pour personnages des buveurs et des verseuses de bocks, des modistes en quête d'un commis, des blanchisseuses en quête d'un « homme sérieux. » Ces pochades manquent moins d'observation et d'esprit, que de vraie gaieté. — L'*Histoire d'un baiser* est la première des dix nouvelles, suivies de douze fantaisies en vers et en prose, dont se compose ce volume. C'est une œuvre ingénue, d'un débutant, resté débutant malgré quelques publications antérieures, dont une, *Vie manquée*, a été analysée ici. Le baiser, qui a une histoire, c'est celui que Claire donna au général Canteau de Suse. Claire était une fillette de quinze ans, le général un « vieillard de quarante-cinq ans, » comme eût dit Molière, qui traitait de vieillard les Arnolphe de quarante-trois ans. Le général s'était endormi, dans le salon du château, où il était en villégiature ; Claire, Berthe, Marie, Madeleine, Ursule, Yvonne, tout « un essaim » de jeunes filles, jouent à cache-cache dans le jardin, dans l'antichambre, dans le salon même. Claire a l'espièglerie d'aller embrasser le général ; celui-ci s'éveille, reconnaît Claire, se sent ému ; des idées de mariage lui viennent, et dare-dare, il en fait part à sa sœur. Et comme c'est Claire qui lui a donné un bai-

ser, c'est Yvonne qu'il épouse.— Les mœurs, les croyances, les superstitions bretonnes sont le sujet de *Pâques d'Islande*, cinq nouvelles d'une véritable valeur littéraire et morale. — Les trente-deux morceaux d'*Un Pays lointain* ne sont pas tous « les rêveries » d'un hystérique ; il y en a un peut-être qu'un homme bien portant aurait pu écrire, s'il savait écrire ; c'est celui intitulé *Phocas* et qui nous représente un chrétien donnant l'hospitalité au centurion chargé de l'arrêter. Et encore y rencontre-t-on quelques fausses notes, ça et là. Dans la plupart des autres, tout est faux, la donnée et le ton. Enfants qui se font volontairement violer, moines qui, après avoir été édifiants toute leur vie, meurent en reniant Dieu, moribonds qui se lèvent de leur couche pour commettre un attentat à la pudeur, cauchemars luxurieux, mais d'ailleurs symboliques et philosophiques, tous les éléments, ingrédients, clichés et « ficelles » de la littérature la plus artificielle qui soit et la plus savante à la fois (savante jusqu'au pédantisme), tout cela se trouve et se retrouve dans ce volume de M. de Gourmont. Recommandé à l'attention des médecins spécialistes.

Romans. — 7, 8, 9, 10, 11. — Et puisque nous sommes entrés dans le quartier des « Anormaux, » n'en sortons pas sans donner un regard à d'autres malades. Ils sont cinq. — En voici un qui peut-être guérira : il a une vague conscience de son mal. « Suis-je fou ou sensé ? » se demande-t-il et nous demande-t-il dans la préface de *la Crise virile*. « Ai-je eu raison ou tort d'écrire ce livre? » Vous avez eu tort, cher monsieur. On n'écrit pas trois cent vingt pages sur l'éveil de l'instinct génésique, on n'accorde pas tant d'importance à des phénomènes aussi peu rares et aussi peu « littéraires, » on ne décrit pas les pires accès de cette crise avec tant d'impudence, et d'un style à la fois sybillin et incorrect, quand on est tout à fait « sensé. » Et puisque vous vous doutez de ce que l'entreprise et l'exécution peuvent offrir d'inquiétant, ne recommencez pas et jetez au panier le manuscrit du volume sur « la Virilité » dont vous nous menacez ! — *L'Illégitime* ne témoigne d'aucune angoisse, d'aucun doute. L'auteur est content de lui ; il est incurable. Il nous raconte l'histoire d'une créole, vouée à être «l'illégitime», comme fille et comme femme— et qui se tue pour ne pas rester la maîtresse d'un journaliste, après avoir été celle d'un homme du monde. (Et je vous prie de ne pas croire que c'est moi qui oppose « journaliste » à « homme du monde »). M. Kistemaeckers n'écrit pas comme un homme du monde, pas même comme un écrivain ; c'est le moins « artiste » des « anormaux. » Ce n'est pas que dans cette œuvre il n'ait essayé de s'échauffer, d'être lyrique, pathétique et éloquent, mais il a réussi à être un peu plus ennuyeux que d'habitude. — Toutefois, comme il y a des degrés au dessous de zéro, *Delcros* est au dessous

d'*Illégitime*. Toutes les grossièretés grammaticales et toutes les vilenies morales se rencontrent dans la biographie de ce malheureux qui veut refaire la société, commence par un viol incestueux, continue par la dynamite, finit par l'échafaud, mais nous est proposé par l'auteur comme le précurseur « d'un meilleur avenir, » l'apôtre « de la Justice et de l'universel Amour ! » S'il savait seulement l'orthographe, l'auteur ! On pourrait voir d'essayer de lui montrer ses fautes contre la logique et contre l'Art ! Mais il n'y a rien à faire ici, qu'à s'en aller ! — *La Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche* est une fantaisie tintamarresque, où nous sont racontés les premières dents, l'éducation, les exploits et les calembourgs d'un tonnelier méridional qui voudrait bien réunir en sa personne les aimables qualités de Cadet-Roussel, de Calino et de Tartarin : « C'est pourquoi qu'on l'appela » le célèbre cacique ! Seulement il n'est pas même Calino ! Sa bêtise n'est pas drôle. Le plus grand défaut, non le seul, de cette œuvre, c'est d'avoir trois cent soixante dix pages ; si elle en avait trois, elle paraîtrait moins longue, quoique elle le fût trop encore. — Ni celle-ci, ni la précédente, ni les deux autres, ni d'autres encore, hélas ! ne valent le temps qu'on perd à constater qu'elles ne valent rien. Que je porte envie aux critiques qui peuvent faire ces constatations sans un petit accès de rage ! — Quant aux *Chansons de Bilitis*, c'est une autre affaire. Ce n'est plus seulement de la colère, c'est encore de la stupeur et de la pitié qu'elles inspirent. L'auteur ne s'est pas contenté d'y peindre les vices, les pires, les vices contre-nature, il en a fait l'apologie (p. 16), et tout cela avec un luxe d'érudition et de rhétorique, avec des élégances et des recherches de style qui attestent un artiste, sans doute, mais un artiste dont l'esprit s'est laissé gâter par l'objet habituel de ses études et de ses imitations. Il ne peut plus dire avec les écrivains érotiques du XVIe siècle, dont il a le pédantisme, s'ils n'avaient pas la souplesse de sa plume : *Pagina lasciva est, mens proba.* Sa mentalité est atteinte, et d'un mal contagieux. Avis aux gens bien portants !

12. — Sortons de cet Asile (avec un grand A). Voici des gens bien portants, ou qui du moins ne sont pas atteints du même mal. L'auteur de *Sale Juif* me paraît souffrir d'un peu d'anémie logique. Il a voulu prouver que les juifs sont aussi intelligents et aussi honnêtes que les chrétiens. La thèse n'a rien en soi de choquant, mais la démonstration est bizarre ! Elle résulte de l'histoire que voici : Un étudiant en médecine était juif ; il eut le malheur d'aimer une chrétienne et de la demander en mariage ; il ne fut pas agréé ! Que croyez-vous qu'il arriva ? Il n'arriva rien ! L'étudiant s'en consola — ce qui prouve sans doute la force de caractère des juifs ; puis il passa son agrégation — ce qui prouve leur intelligence — et un jour, dans une discussion avec un camarade, il lui prit le doigt et le lui tordit — ce qui prouve leur bra-

voure et leur loyauté. Et le livre prouve la puissance de raisonnement de l'auteur ; elle égale celle de M. Drumont, à ses mauvais moments. Quant à l' « écriture » de l'œuvre, elle est celle d'un bourgeois parisien qui lit trois ou quatre journaux boulevardiers chaque jour, mais n'a jamais fait d'autre effort artistique et littéraire depuis son baccalauréat.

13. — Elle vaut plus cependant que celle du *Triomphe de l'Amour* ; laquelle est d'une grossièreté à peine excusable par l'inexpérience. Claire a épousé Raymond, qui est un viveur ; elle aime Georges qui est un sage. Raymond la quitte, Georges la prend, puis l'abandonne. Claire tombe aux pires, aux plus ignobles désordres, à ceux qui ont le trottoir du boulevard pour théâtre. Cependant, quelque temps après, à la suite d'on ne sait quels événements, Raymond reprend Claire ; mais Georges qui passait par là, la reprend à son tour, et Raymond se tue, ce qui est, ou ce qui assure, ou ce qui démontre le triomphe de l'Amour ! Et sachez que cette analyse est claire et limpide comme l'eau de roche ! Peut-être eût-il fallu mettre ce livre dans le paquet des illisibles.

14. — Il faut croire que *Jeunes Amours* est un titre ironique ; toutefois comme l'ironie est absente de l'ouvrage, que tout y est très clair, très direct, très gros, et sans le moindre sous-entendu, je n'ose rien affirmer. Les amours dont il y est question sont ceux de deux ou trois jeunes gens, employés chez un vieil agent voyer, et ceux aussi de l'agent voyer, lequel, avant d'être vieux, avait été jeune. Parmi ces jeunes gens, celui qui occupe la première place, c'est Octave Roussel, amant de la belle et riche Mme Andrisse, mari de Mlle Marthe Andrisse, en premières noces, et mari en secondes noces de la déjà nommée Mme Andrisse, son ancienne maîtresse ! Octave était fils d'un perruquier ; les femmes le firent arriver à être banquier ! Mais il fit faillite, et même banqueroute, et pour échapper aux gendarmes, il s'enfuit en Amérique, où il est mort, mais où peut-être il est perruquier ! Et pendant ce temps là, ses camarades de bureau ont épousé de braves petites filles, dont la biographie nous est contée, parallèlement à la leur, et conjointement avec celle de leur honnête patron, l'agent voyer, et celle de la femme de l'agent voyer, une bien digne personne, et celle de leur nièce, une petite espiègle ! L'auteur a dédié ce « tableau de mœurs provinciales » à « Bar-le-Duc, sa ville natale. » Quelques Parisiens pourront y trouver, peut-être, de l'agrément et de la vraisemblance. Il y a au moins de la clarté ; le sentiment des nuances, le goût du clair-obscur, les scrupules et les délicatesses et les cachotteries de la préciosité sont inconnus au peintre, un « pleinairiste » loyal, sincère et un peu brutal.

15. — *Cœur et Caprice* est un drame, un drame noir, un drame de cour d'assises, tel qu'on ne le devinerait pas d'après le titre et

d'après ce que nous savons du talent, plutôt délicat et ami des nuances, de Mlle Labillois-Gassy ; de plus c'est un drame compliqué, mais à développements qui s'arrêtent net ou dévient de la ligne logique. A cela près, il ne manque pas d'intérêt. Le marquis de Savignac, un vieux garçon original, se décide à se laisser épouser par une princesse, qui avait mis la plus ardente et la plus tenace volonté à le conquérir. Mais avant la cérémonie, le fiancé a un caprice : il s'éprend de Mme Arnold, une digne femme abandonnée par son mari. La princesse furieuse (elle s'appelle Mariopolis, et elle a toutes les ardeurs et tous les vices que comporte un nom aussi exotique) jette du vitriol sur Mme Arnold. — Mme Arnold guérit — et c'est ici que nous dévions — elle guérit et elle épouse le chevalier de Bellecourt, un autre monsieur, que sa grâce avait touché. Quant au marquis, il se fait trappiste — et la princesse Mariopolis meurt assassinée. Ainsi périssent toutes les vitrioleuses !

16. — *L'Orchidée* a pour héros un écrivain, un romancier qui aime une cousine, la marie à un ami, avec la secrète pensée d'en faire bientôt sa maîtresse, arrive à ses fins, mais alors éprouve une telle déception qu'il prend le train et s'enfuit. Entre temps et pour se reposer des vilenies qu'il vivait, il écrivait un roman très pur, avec le titre de la fleur rare et inviolée. Nous ne lirons pas, hélas ! ce roman très pur, très délicat, et très intéressant sans doute, plus intéressant, délicat et pur que celui dont je viens de vous donner une idée.

17, 18, 19. — *Cœur d'enfant, Rachat d'une âme, Herbe folle,* sont trois histoires sentimentales, s'adressant au même public très jeune (la seconde pourtant ne pourrait être lue impunément que par des âmes restées sentimentales et jeunes sous la neige des ans). Et toutes trois sont un « Journal » de jeune fille. La première est la plus larmoyante. Une pauvre enfant s'aperçoit, vers sa vingtième année, qu'elle a « éprouvé toute la somme de souffrances et d'angoisses que peut supporter, sans se briser, un cœur d'enfant. » Et cette « somme, » elle en fait le détail dans son journal, lequel commence à sa naissance, marquée par un premier malheur : la mort de sa mère. Suivent des détails sur la nourrice à laquelle elle fut confiée, sur son père, que rongent le chagrin et la phtisie, sur le couvent où on l'envoie faire ses classes, et où elle est le souffre-douleur de toutes ses compagnes. Pauvre petite fille ! Son père meurt, sa nourrice meurt, et elle-même tombe malade. Elle serait morte aussi et n'aurait pas écrit son journal (tais-toi ! mon cœur) si un oncle n'était venu la chercher, la rendre à la santé, lui donner une belle chambre et lui fournir en outre, et hélas ! « tout ce qu'il faut pour écrire ! » — Mlle Corisandre, l'héroïne du *Rachat d'une âme* est, elle aussi, une « journaliste » en chambre ; seulement les choses qu'elle consigne sur son « journal » et rédige en style distingué, sont moins anodines que les

précédentes. Mais elles sont touchantes, oh ! combien touchantes ! Je sais une bonne âme qui en a pleuré ! Le père et la mère de Mlle Corisandre appartiennent au plus grand monde, et sont excessivement distingués ; seulement ils ont de grands chagrins et commettent des fautes très peu distinguées. Le père vit avec des filles, la mère se laisse consoler par un bel étranger, si bel et si consolant, qu'elle divorce pour l'épouser. Corisandre, au désespoir, adresse à sa mère les discours les plus éloquents, les plus élevés, les plus distingués — (est-ce que vous ne croyez pas que le silence eût été encore plus distingué ?) mais les plus inutiles. Ce que voyant, elle se fait religieuse, sacrifiant sa jeunesse, sa beauté, sa distinction pour le rachat d'une âme, ou de deux âmes. Que son sacrifice ne soit pas perdu ! — Sur le troisième « journal » qui porte le titre d'*Herbe folle*, j'ai deux jugements : l'un d'un professionnel qui assure que « ces lignes jetées aux caprices d'un cœur de seize ans, sont pleines de verdeur, de jeunesse, qu'elles sont fraîches, parfumées, exhalant une odeur de printemps ! » et qu'aussi « elles prouvent que le dévouement est ce qu'il y a de meilleur au monde ! » Le second jugement est d'un esprit sincère et droit, comme il s'en trouve beaucoup encore parmi les lectrices de roman : « Ce livre manque de couleur et d'intérêt ; il est enfantin et d'un sentimentalisme à peine tolérable pour des pensionnaires ! » Après ces deux arrêts, il ne me reste plus qu'à vous apprendre que Mlle Yvette, partie du Sacré-Cœur à seize ans, pour rentrer dans sa famille, n'a guère fait que changer de couvent. La maison paternelle est même plus triste que le Sacré-Cœur parce que on y est seule, entre un papa antiquaire, qui n'a d'yeux et d'amour que pour ses antiquailles, et une sœur ainée, un peu antique aussi et qui morigène et gronde constamment ! Aussi Yvette s'ennuie ! Mais survient un cousin qui la distrait un peu, beaucoup, passionnément. Ce cousin, malheureusement, était fiancé à la sœur aînée. Mais celle-ci, qui a une belle âme, si elle a mauvais caractère, se sacrifie pour sa cadette, qui épouse et ne s'ennuie plus.

20. — Vous non plus vous ne vous ennuierez plus, si vous lisez *Chemin montant*, une très fine et très délicate et très intéressante histoire d'amour entre une jeune fille et un vieux garçon, entre un printemps et un automne. Le printemps de la jeune fille ressemblait à celui de l'année 1898, qui a été triste, froid, humide comme un hiver ; il avait été attristé par les deuils et les larmes. D'abord, elle avait perdu sa mère. Elle avait accepté de la remplacer auprès de sa jeune sœur, et d'être la consolation de son père. Malheureusement sa puissance consolatrice n'égalait pas les besoins de ce père tant aimé, et Françoise (elle s'appelle Françoise) eut bientôt le chagrin d'être aidé par d'autres personnes, d'être suppléée dans sa pieuse tâche, trop complètement, par une femme qui arrive prendre enfin la place de sa mère.

Pour se donner la force de supporter cette dernière épreuve, elle entreprend un long voyage. Mais alors elle s'aperçoit que quelques chose, que quelqu'un lui manque. Qui ? celui dont je ne vous ai pas encore parlé, le vieil ami qui l'avait aidée, elle, dans ses devoirs et consolée dans ses douleurs, celui qui était venu l'arracher du chevet de sa mère morte, et dont les conseils, le dévouement, la présence ne lui avaient jamais plus fait défaut aux heures pénibles. Et c'est en vain que de petits jeunes gens se présentent pour demander sa main ; elle n'est touchée de leurs démarches que pour s'apercevoir qu'elle a déjà donné son cœur. Elle s'arrange pour le faire savoir, et... Arnolphe compte une revanche de plus ; car vous savez que depuis Molière, « le vieillard de quarante trois-ans » fait la nique à tous les Horaces et à tous les Curiaces de vingt ans et qu'il remplit de ses triomphes le roman, le théâtre et sans doute aussi la ville !

21, 22. — Si nous nous hâtions, pendant que nous sommes de belle humeur, de parler de deux romans historiques : *Les Brigandes* et *Tolla la courtisane* ? Du premier, l'auteur nous dit que c'est « une synthèse vendéenne. » Qui nous délivrera, Seigneur, des Vendéens ! Ils sont aussi encombrants que le furent jadis les Grecs et les Romains — ce qui ne les empêche pas d'être toujours héroïques et intéressants, sauf peut-être quand ils sont mis en « synthèse. » Donc vous trouverez ici les principaux épisodes de la guerre de Vendée, à travers lesquels circule le roman que voici : Suzanne, fille et sœur de deux chouans, fiancée à un chouan, aime un colonel républicain. Ah ! sans doute les Bleus ont tué le Roi et ils dévastent son pays ; mais les Blancs ont exécuté son frère, jugé trop lâche ; les Blancs sont des héros, mais ils ne sont pas des hommes et, comme le personnage de Corneille qui remerciait le ciel de n'être pas Romain pour conserver encore quelque chose d'humain, Suzanne remercie Dieu de n'être pas Vendéenne. Et c'est à Dieu qu'elle demande la force de pardonner à ses compatriotes de lui avoir tué son père, son frère et son colonel. Ce livre est écrit en un style qui veut être éloquent et qui est surtout échauffé. — Tolla est une jeune Romaine sans préjugés, dont le prince Constantin Sobieski a fait sa maîtresse et que la mère de Constantin, la reine de Pologne, une femme sans préjugés aussi, reçoit dans son palais de Rome, honore de son amitié, protège contre la police du Pape, recommande au roi de Naples, et finalement essaye de marier. L'auteur donne cette histoire surchargée de détails, écrite en style de procès-verbal et très fatigante à lire, comme un « tableau des mœurs romaines à la veille du dix-huitième siècle. » Mais il accorde « au lecteur malévole » que si le dit tableau est exact dans les détails, il est « faux dans l'ensemble. » Ne soyons pas assez « malévoles » pour contredire cette dernière assertion.

23. — *La Socialiste* est de l'histoire contemporaine « romancée, » et dont on peut dire aussi que certains détails peuvent en être vrais, mais que l'ensemble en est invraisemblable. Une jeune fille élevée dans un milieu ouvrier, à côté d'une usine très prospère, souffre de voir son père et son fiancé courbés sous le poids du travail quotidien ; elle rêve à l'amélioration des prolétaires. Le fils du patron rêve, lui, à la perversion de la jolie socialiste ; il y travaille de son mieux et réussit, non pas à l'avilir, mais à la troubler. Pour achever son œuvre, il entre dans ses rêveries politiques et économiques, et il y entre si bien, d'une manière si peu théorique, qu'il finit par provoquer une grève parmi les ouvriers de l'usine. La grève amène une émeute, dans laquelle la jeune socialiste perd son fiancé, recouvre le bon sens, cherche et trouve la mort. Elle meurt pour expier ! Et il n'y a rien à dire de plus de ce livre, « qui n'est pas des pires », s'il n'est pas des meilleurs.

24. — Et celui-ci, *Héro*, c'est de la poésie « historiée. » Vous souvenez-vous de la légende d'Héro et de Léandre ? Eh ! bien, Mlle de Fersen croit être la sœur, « l'âme fraternelle » d'Héro, la vierge de Sestos, et le pêcheur Johannès, se trouve être « l'âme sœur » de Mlle de Fersen et rappeler l'ardent Léandre avec quelques différences d'ailleurs importantes. C'est Mlle de Fersen elle-même qui établit ce parallèle, d'abord en vers, et ensuite en prose, et puis en musique, et de nouveau en vers, dans un « journal » qu'elle écrit jusqu'à la deux cent quatre vingt onzième page ; mais arrivée là, la plume lui tombe des doigts et elle confie à Dieu le soin de « remplir les derniers feuillets ! ! ! » O Dieu ! n'exaucez pas cette prière ! deux cent quatre vingt onze pages, c'est assez ! Une page de plus et je me révolte, et je crie que ce poème est insupportable ! L'est-il ? Voici : La dite Mlle de Fersen, jeune aristocrate, qui fut fiancée à un diplomate, et qui trouve la société des hommes civilisés indigne d'elle, se retire dans un village, parmi les paysans, parmi les simples. Un de ces simples, le pêcheur Johannès Christen, impressionne vivement son imagination inoccupée et fait connaître, enfin ! la passion, la vraie, la bonne, celle dont on meurt, à son cœur avide. Mais Johannès est marié et père de famille. A cette découverte, la noble jeune fille s'enfuit ; mais elle revient, mais elle revoit Johannès ! Elle le revoit, mais pour lui faire le serment de ne le revoir plus jamais, jamais, et de se conserver pure, toujours, toujours ! Ce qu'il en serait advenu de ce serment d'Héro « la chaste vierge de Sestos, » c'est ce qu'on ne saura jamais. Car, peu de temps après, Johannès, surpris par un orage terrible, est englouti dans les eaux du lac, pendant qu'il se livrait paisiblement à sa profession de pêcheur. Et Mlle de Fersen retrouve son corps sur la rive, et elle se désespère en vers, en prose, en musique, et elle meurt ! — Qu'elle repose et nous laisse en paix !

25.—Il y a dans *Libres* des phrases qu'on dirait extraites des œuvres posthumes de Philaminte : « La durée de cet agrégat d'organes érigés en entité humaine » (p. 196) ; « La vue s'obscurcit lorsqu'on observe les lois « absolutives » au travers de son individualité » (p. 152) ; — et enfin à propos d'un baiser sur des yeux clos : « Par cette caresse languide il effaçait des images douloureuses, il détruisait, de son vouloir de modeleur, les lignes creusées par la créatrice maternelle, songeant à buriner en la pulpe vivante l'harmonique dessin suggestif d'amoureuses pensées, de voluptueux concepts » (p. 118) . Ah ! qu'en termes pédants ces choses-là sont dites ! Et cependant il faut vous les conter ! « La créatrice maternelle » de Thérèse de Rieult était une égoïste tyrannique et méchante, elle voulait garder sa fille pour elle et ne pas la donner à Pierre. Après de longues luttes, Pierre et Thérèse s'enfuirent et vécurent de longues années heureux et libres, mais non mariés. L'ennui vint pourtant un jour, et comme une belle jeune fille, aussi belle que Thérèse l'était le jour de l'enlèvement, se trouvait à portée du désir de Pierre, Thérèse fut très malheureuse, si malheureuse qu'elle s'enfuit de nouveau ; elle quittait Pierre pour sa mère, comme elle avait quitté sa mère pour Pierre. Éclairé par cette séparation, Pierre renonce à la jeune fille, rejoint Thérèse, et se fait agréer par elle et par Mme de Rieult, dont la maladie et l'âge ont adouci l'humeur et transformé l'égoïsme. C'est parce qu'elle a besoin d'eux qu'elle consent enfin au mariage de Pierre et de Thérèse. Et cette histoire prouve que l'union libre n'assure pas le bonheur, à moins qu'elle ne prouve le contraire, l'auteur en sa qualité de femme et de « féministe » se croyant sans doute un double droit à manquer de rigueur logique.

26. — *L'Ombre*, de M. Brada, essaie de nous intéresser au sort des enfants qui ont pour mères des femmes divorcées et pratiquant l'union libre, sans nous rendre ces mères odieuses. L'entreprise était difficile, et elle n'a pas réussi. Est-ce parce que le talent délicat de l'auteur a été inégal aux parties dramatiques de son sujet ? Est-ce parce que aucun talent ne peut suppléer au manque d'unité du sujet ? Quoi qu'il en soit, *l'Ombre* est loin de valoir les *Lettres d'une amoureuse* dont nous avons parlé ici l'été dernier. On voit deux jeunes filles traînées de ville d'eaux en ville d'eaux par leurs mères, qui toutes deux ont quitté leur mari pour suivre un ou plusieurs amants. Le chagrin qu'elles éprouvent et cachent d'être privées de l'affection et de l'appui d'un père, les défiances ou les audaces que leur situation irrégulière leur attire, l'ombre que la faute maternelle étend sur leur jeunesse, et leur besoin ardent de vie saine, d'affection légitime, de dévouement filial, voilà le sujet du livre ; il n'est traité qu'en partie.

27. — *Temple d'amour* tire son titre d'un détail sans importance, d'un petit édifice élevé sous Louis XV, dans le parc d'un château habi-

té un moment par les personnages qui sont un mari, une femme, leur fils, un amant, un beau-frère. Celui-ci aime depuis longtemps sa belle-sœur, d'un amour très pur, très ardent, très silencieux, mais très clairvoyant. C'est lui qui découvre la faiblesse de l'aimée et qui la punit, impitoyablement, mais sans scandale. Au cours d'une partie de canot, il la noie, avec l'habileté d'un marin consommé et la cruauté d'un jaloux. Ce sensible Iago est un Mauricien, « presque un Maure ; » il est pourtant un peu plus gentleman que celui de Shakespeare. — Quant à son historien, c'est un artiste plein de bonne volonté, qui s'applique et s'efforce beaucoup, qui a le goût, le besoin, et, çà et là, le pouvoir de tout ce que comporte la fonction de psychologue à laquelle il aspire.

28-29. — Voici deux romans à tendances pédagogiques. L'un, *L'Ame d'un enfant*, est le tableau, poussé au noir, des internats français auxquels l'auteur préfère les écoles américaines, et des internats religieux auxquels il préfère les internats laïques, même français. Il assure que la compression de certains instincts naturels, la privation complète de la compagnie des femmes, l'importance qu'on attache aux péchés des sens, que toutes les pratiques inspirées aux éducateurs ecclésiastiques par le système de la mortification de la Nature n'aboutissent pas toujours à faire triompher « la Grâce », mais réussissent souvent à exaspérer la Nature et à la précipiter, une fois libre dans la liberté de la vie ordinaire, aux pires débordements. Cette vieille thèse, qui est la négation de la puissance de la volonté, qui méconnaît l'action des habitudes extérieures sur la direction et la tenue de l'âme, qui en un mot est contraire à l'expérience et au bon sens, était indigne du talent de M. Jean Aicard. Aussi ne lui a-t-il inspiré qu'un roman sans originalité et sans vie, sous la forme d'un Journal. Un enfant y raconte ses impressions, toutes ses impressions, depuis les plus intimes, celles du berceau, celles des premiers jouets, celles des premiers camarades, jusqu'à l'heure où il a été pris par l'homme. Mais quelle idée l'on se fait de l'importance de son « moi » et de l'intérêt que peuvent offrir les impressions de son « moi » ! — La thèse à *Pour nous* est moins compliquée, plus pure d'esprit scolastique, et plus d'un livre pourrait en être tiré. Elle procède de M. Jules Lemaître, pour qui, surtout depuis les écrits de M. Jules Simon sur la supériorité des Anglo-Saxons, et depuis les conférences de M. Jules Ferry, omettre toute le grec et le latin, que les études classiques nous gâtent, les fait dans tous les pays de civilisation latine, sont nécessaires à former un homme pratique. Cette idée est mise en œuvre par M. E. Manuel, avec la verve et l'humour qui ont fait de lui un de nos jeunes romanciers les plus agréables et qui en tout un romancier original, tout ou presque inférieur à lui-même tout à fait familier. Ce qu'il est, son roman est des plus intéressants et des plus honnêtes qu'on puisse lire. Il met en scène deux jeunes gens dont l'un, qui

fut un fort en thème, un fort en version, un fort en mathématiques, un fort en droit, un fort en toute matière scolaire, un héros de tous les examens et de tous les romans, se trouve incapable de supporter vaillamment l'infortune, de vaincre dans la lutte pour la vie, de gagner et de mériter son bonheur. L'autre, Américain de naissance et de tempérament, qui est resté réfractaire à l'enseignement et à l'éducation universitaires, qui n'a jamais passé ses examens que par grâce « avec toute l'indulgence de la Faculté, » qui ne s'est pas fait une de ces âmes livresques, aptes uniquement à se mouvoir dans le domaine des idées, mais qui a su, dès le collège et plus tard à la Faculté de droit, regarder autour de lui, dans la société vivante et agissante, y apercevoir les forces qui la soutiennent, les vanités qu'elle provoque et encourage en apparence, mais qu'elle écrase en réalité, les devoirs essentiels qu'elle impose et qu'elle honore, celui-là a vite fait de renoncer aux devoirs de luxe, aux fonctions dites honorables, aux carrières dites libérales qui sont le rêve de tous les nourrissons de nos écoles ; il se fait ouvrier, il se fait marchand de cuir, négociant, spéculateur, il travaille, il lutte, il triomphe ; la fortune perdue par sa famille, il la recouvre, la femme qu'aimait son cousin, et qu'il ne savait pas conquérir, il la lui donne, tous les camarades impuissants, gémissants, meurt-de-faim, pour cause de littératurite chronique ou aiguë, il les guérit, il les fait travailler, il les enrichit et les marie. *All right !* — Et sans doute les caractères font les événements, et la volonté est le meilleur instrument du succès ; mais pas avec cette certitude et cette rapidité. Il y a plus de hasard que de logique, ou, si l'on veut, il y a plus de logique que de vérité dans la suite de tous ces événements. Le cousin américain est plus heureux que ne le sont d'ordinaire les spéculateurs, même au sortir de l'enfance. Il est plus heureux aussi que ne le sont les mauvais écoliers. Car enfin, il ne suffit pas de mal préparer son baccalauréat pour se bien préparer à la vie pratique ! Les exercices scolaires, quelle qu'en soit la nature et quelle qu'en soit la matière, ont une vertu éducatrice dont il ne peut pas être avantageux de se priver. Thèmes, versions, dissertations, peuvent être des exercices utiles, sinon par la quantité de grec et de latin qu'ils font passer dans l'esprit, — ou sur l'esprit — par l'effort qu'ils lui demandent, par l'énergie mentale et morale qu'ils développent. Ils sont une gymnastique qui fortifie et une « polissure » qui affine. Et c'est parce qu'ils ne doivent pas être autre chose, qu'il importe peu, qu'il importe moins qu'on ne le dit, d'en changer ou d'en moderniser la matière. Ce qu'il faudrait changer, c'est l'idée qu'on s'en fait et qui consiste à croire que ces exercices ont leur propre fin en eux-mêmes, et ne sont pas seulement un moyen pour arriver à une fin supérieure ou du moins différente. C'est une idée pédantesque ! Les professeurs ont dû l'avoir les premiers, ce

qui était une fatalité et la rançon même de leurs qualités et de leurs services ; mais ils l'ont si universellement répandue, ils nous l'ont si profondément inoculée et jusque dans les moëlles, qu'ils ne pourraient plus nous en débarrasser, même s'ils le voulaient. Et il s'en trouve qui le veulent et y tâchent ; mais elle s'obstine à rester ; elle est là, invisible et présente, cachée dans les inaccessibles profondeurs de l'inconscience, inspirant nos jugements et nos actes, au moment même où nous croyons la renier. Et si c'est une idée de « pion, » comme j'en suis sûr, il faut reconnaître que nous sommes tous « empionnés, » et à fond et depuis longtemps. Le voilà, le « ver rongeur, » le voilà, « le poison » des races latines. Il s'agit de l'expulser. Que tout le monde s'y mette ! Que les professeurs soient moins pédants, qu'ils estiment moins leur rôle et le « trésor de la science » dont ils ont le dépôt : ce trésor, j'entends celui qui fait ou doit faire la matière de l'enseignement des collèges, de l'enseignement dit « secondaire, » ne vaut pas pour lui-même, mais pour autre chose à quoi il doit être subordonné. La meule à aiguiser, par exemple, n'a qu'une valeur relative, et, si j'ose dire, impersonnelle. De même leur « trésor ; » il est une meule à aiguiser, et, eux, « les trésoriers, » ils sont des remouleurs, ce qui d'ailleurs est un beau rôle, quoique un rôle secondaire. Et d'autre part, que « les gens instruits » ne se considèrent pas comme « instruits » parce qu'ils savent ou ont su tous les caprices des verbes irréguliers, grecs ou allemands, et la date du siège de Cyzique, et l'auteur de ce vers :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

Que l'homme instruit, idéal, ne soit plus à leurs yeux celui qui réunirait en sa personne la science que possède, ou plutôt, qu'enseigne chaque professeur spécialiste—et que le mot « instruction » prenne enfin le sens moins scolaire, le sens viril qu'il a quand on parle du soldat « instruit », c'est-à-dire du soldat assoupli, fortifié, discipliné, prêt à supporter les épreuves ou à prendre les initiatives à venir, beaucoup plus qu'à passer un examen sur les matières de sa « théorie. » Et si cette révolution se produit dans nos mœurs publiques, en même temps que dans nos mœurs scolaires, soyez tranquilles ! Nous aurons beau continuer à apprendre le latin et le grec, nous cesserons d'être un peuple d'écoliers, toujours mineurs, toujours « en classe. » Et on ne nous parlera plus de la supériorité des nations anglo-saxonnes, ni de la supériorité des nations protestantes, si tant est que cette supériorité existe, — ce qui est une autre question dont M. d'Azambuja me dispense, j'espère, de dire seulement un mot ! Il me pardonnera aussi cette petite discussion sur sa thèse ou plutôt sur la démonstration de sa thèse ; si je l'ai placée ici, au lieu de la réserver pour un autre livre qui a soulevé les mêmes problèmes avec plus de retentissement, mais avec des procédés d'art beaucoup

moins simples et beaucoup moins bons (voir plus bas, n° 39), il me permettra de dire et ne refusera pas de croire que c'est pour rendre hommage à son talent et au noble emploi qu'il en fait.

30. — *Pas à pas* a la clarté, la rapidité, la distinction qu'ont tous les récits de Mme Caro, avec un intérêt dramatique plus marqué, et une portée morale et sociale très haute. Peut-on se faire justice à soi-même? Peut-on sortir de la légalité pour rentrer dans le droit, — et y faire rentrer un criminel qui s'abrite derrière le code pour violer toutes les lois de la morale ? Telle est la question traitée dans ce drame à quatre personnages : une femme malheureuse, mais aussi honnête et pure que malheureuse ; — un ami très épris, mais aussi pur, honnête et désintéressé qu'il est épris, et dont le dévouement et l'amour sont obstinément refusés ; — un mari, qui est un coquin crapuleux, ruinant et déshonorant sa femme, la poussant même à l'adultère pour en tirer lui-même un profit pécuniaire ; — un beau-père, qui a, sinon le beau rôle, du moins le rôle principal. Témoin des désordres et des crimes de son gendre ainsi que des souffrances de sa fille, il a d'abord montré la plus méritoire patience ; mais toutefois un obscur et inconscient travail s'opère en lui, use sa patience, le rend incapable de garder cette attitude résignée et passive qui fait de lui presque un complice ; peu à peu, pas à pas, et sans qu'il se l'avoue expressément, il en arrive à penser aux moyens de se débarrasser du monstre, à accepter l'idée d'un coup de fusil intelligent, enfin à tirer lui-même le coup de fusil ! Mais l'acte à peine commis, il en comprend l'illégitimité ; il s'en accuse comme d'un crime. Seulement il ne voudrait pas que sa fille en perdît le bénéfice ; ce qu'elle était en train de faire, la malheureuse, en attribuant le meurtre à « l'ami » et en refusant de l'épouser. « C'est moi qui suis le coupable! » écrit le père à la veuve qui ne voulait pas se consoler. Et il ajoute que cette confession, qui sera suivie pour lui de l'entrée à la Trappe, a pour but de lui permettre, à elle, d'être heureuse et d'épouser « l'ami. » Ce à quoi elle se résigne, avec toutes les larmes et après la mimique désespérée qui sont de règle à la dernière scène d'un mélodrame. J'ai dit mélodrame ; Mme Caro me permettra de ne pas retirer le mot, malgré certains mérites d'observation psychologique et de style qu'on ne trouve pas souvent dans les mélodrames.

31. — *Marie* est une idylle, mais sans aucun des artifices et des pédantismes qui rendent ce genre si facilement insupportable. C'est aussi une idylle réaliste, mais d'un réalisme sans grossièreté. C'est enfin une œuvre très appliquée, très consciente du but poursuivi, des moyens employés, presque trop voulue et volontaire ; et cependant elle ne manque pas tout à fait d'ingénuité et de spontanéité. Elle nous raconte les misères, les amours, les malheurs d'une orpheline, recueillie chez une tante mendiante et un peu voleuse. Le fils du maire la trouve

jolie, et elle se le laisse dire, parce que c'est sa première joie d'entendre un compliment et parce que ce sera un bien grand bonheur pour elle d'être aimée et surtout d'aimer. C'est une douce créature, toute d'instinct, en qui sa misérable tante n'a jamais cherché à développer la conscience morale et religieuse, mais dont elle n'a pas réussi à faire une âme vile. Et comme elle s'était laissé aimer sans résistance, elle se laisse abandonner sans colère, et elle s'en va, triste, endolorie, mais résignée, occuper la place qu'on lui a trouvée dans son village. Œuvre recommandée, non pas précisément aux bibliothèques paroissiales, mais aux bibliothèques littéraires qui s'ouvrent non seulement aux talents parfaitement épanouis, mais encore aux talents en fleur. M. Albalat qui avait débuté par des articles de critique un peu juvéniles n'y a pas perdu toute ingénuité. — C'est un signe de vocation très marquée. Qu'il persévère dans la production poétique et qu'il laisse la critique à de moins favorisés que lui.

32. — *La Forêt d'Argent*, est un roman romanesque, renouvelé d'Octave Feuillet, avec un gentilhomme pauvre, une créole ou presque créole, riche et fantasque, des sentiments nobles et chevaleresques — mais aussi avec quelques vilains personnages : — on peut être un disciple d'Octave Feuillet, on n'en est pas moins un peu réaliste. Maraï est la fille d'un délicieux amiral et la belle-fille d'une vilaine dame, épouse en secondes noces du délicieux amiral ; elle aime le fils de cette dame, sans trop savoir pourquoi, vu que le jeune homme est froid, égoïste, antipathique au possible, et capable, on le devine, de de tous les crimes. Survient un gentilhomme, déguisé en chasseur, et qui révèle à la pauvre enfant une jeunesse d'esprit, une délicatesse d'âme, une distinction de manières dont la compagnie du vilain damoiseau l'avait laissée parfaitement ignorante. Elle est émue, très émue, et lui est très ému de son côté, car l'émotion d'une belle jeune fille est contagieuse même pour un jeune homme pauvre. Néanmoins le mariage projeté avec l'autre allait se faire, lorsqu'on découvre que cet autre est un assassin, et que la personne qu'il a assassinée c'est la première femme de l'amiral, et qu'il a fait cela pour permettre à sa mère, à lui, de devenir amirale ! La chose est révélée à l'église, en pleine bénédiction nuptiale, avant l'échange du « oui » sacramentel ! (Je commence à craindre d'être long et de m'embrouiller). Maraï n'épouse pas le damoiseau ; mais elle n'épouse pas le gentilhomme ; elle épouse un ami du gentilhomme ; mais elle l'épousera quand même, son gentilhomme, et même après lui avoir dit qu'elle l'aimait, attendu que le mari mourra, qu'il mourra du chagrin d'avoir deviné l'amour de sa femme pour son ami, mais en laissant par testament l'ordre à l'une et à l'autre de se marier ! Octave Feuillet mettait un peu plus d'unité dans ses fables. Mais M. A. du Pradeix y met bien des qualités, un senti-

ment du style qui est parfois très heureux, du pathétique et du charme.

33. — *Les Amours d'un sous-préfet* commencent comme une gaie satire des mœurs de « la petite ville ; » ils finissent en drame. Un jeune Parisien arraché au boulevard et à la vie des « cercleux » par un oncle, qui ne veut plus payer ses dettes, est envoyé comme sous-préfet à Roc-sur-Pré. Monarchistes et républicains se disputent les faveurs du jeune et séduisant administrateur. La République est représentée par la fille du maire, la jeune et jolie Mme Revaux ; la monarchie, par Mlle Suzanne de Beaupréau, une beauté altière, un esprit net et ferme, un caractère chevaleresque. Le sous-préfet n'est pas insensible aux coquetteries de Mme Revaux ; mais il est flatté et même touché de la particulière courtoisie dont l'honore Mlle Suzanne . Il avoue même à son oncle que de graves événements se préparent : Mlle Suzanne va passer à la République, avec tout un groupe de ralliés ; quant à lui, il se sent prêt à passer à Mlle Suzanne, au mariage, à la sagesse, au bonheur ! Mais une catastrophe éclate qu'il n'avait pas prévue. Mme Revaux, exaspérée par la brutalité de son mari et par sa propre jalousie contre Suzanne, vient le trouver chez lui, la nuit, se livre et se tue ensuite. Le scandale aurait pu être énorme ; il est limité. Suzanne comprend et se retire ; et le sous-préfet, resté célibataire, jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus. A-t-il tenu son serment ? Cette histoire, pas banale, malgré le poncif du thème, a été publiée dans le *Journal des Débats* et y a réussi.

34. — *Babel* est un roman d'aventures mêlé d'un roman social et politique. Je voudrais en dire tout le bien que j'en pense, mais je voudrais pouvoir justifier mes éloges. Et c'est là le difficile pour une œuvre qui a toute sorte de mérites, sauf celui qu'une analyse peut le mieux mettre en lumière, celui de l'unité. Un Français, un communard, réfugié à Londres, y habite une de ces maisons immenses où se rencontrent des locataires venus de tous les pays, parlant toutes les langues, pratiquant tous les métiers, une Babel. C'est de cette circonstance que le volume tire son titre et toute son unité. Une voisine du Français est une entremetteuse ; elle a une fillette, Fidès, qui se lie d'amitié avec le fils du Français, Lucien. Fidès et Lucien traverseront tous les milieux possibles, les universités, les ateliers, les maisons bourgeoises, les meetings politiques, les bouges ; elle, sera ouvrière, écalière, institutrice ; lui, sera un noctambule, un employé, un contremaître des mines, le mari d'une millionnaire originale, l'amant de Fidès, qui avait été l'institutrice de sa femme. Et grâce à toute cette histoire, trop souvent interrompue et reprise, l'observateur pénétrant, le critique et le penseur, qu'est M. Augustin Filon, pourra passer en revue Londres et la vie anglaise sous les aspects les plus divers. Le procédé est trop visible ; mais la série des « vues, » dont il est le prétexte, est d'une valeur supérieure.

35. — Si *la Payse* ne contenait pas quelques détails un peu trop «vrais,» trop vrais pour être vus par des regards d'enfants, on en pourrait recommander la lecture à tous, aux délicats qui y trouveraient un grand sentiment artistique et une grande portée morale, aux autres qui y trouveraient de l'intérêt et de l'émotion. Mône et Hervé, deux Bretons, étaient fiancés ; Hervé part pour l'armée, Mône se place comme domestique au Hâvre. De ces deux déracinés, celui qui est à la caserne étayé, soutenu par la discipline militaire, reste le brave garçon qu'il était ; Mône, isolée, ayant perdu tout ce qui était son appui dans son milieu « natal, » cesse d'abord d'être une Bretonné ; elle n'en garde ni le costume ni l'âme, et bientôt elle devient une fille perdue. Elle suit un ténor, qui la vend à un banquier. Au fond de l'abîme où elle est tombée, la fierté bretonne se réveille et la relève, mais pour la précipiter dans le désespoir final. Elle se jette dans la mer au moment où Hervé, qui la cherche, vient de la découvrir errante et presque folle, sur le rivage. Hervé essaie de la sauver ; il ne réussit qu'à périr avec elle. Triste comme le plus triste des airs de biniou, cette histoire ! mais d'un biniou tenu par un artiste, un vrai Breton, qui aime sa province et qui prêche l'amour de la province.

36. — Avec ce numéro commence une série nouvelle : celle des œuvres les plus notables de l'année, — ce qui ne veut pas dire qu'elles soient toutes supérieures à celles que nous venons de parcourir, Et la preuve qu'elles ne sont pas toutes supérieures, c'est qu'on y compte le *Paris* de M. Zola qui est une œuvre médiocre, quoique malfaisante, et *les Déracinés* de M. Barrès qui semblent une gageure en tant que composition littéraire, mais qui sont une foire aux idées, quelques-unes généreuses. Mais il y a aussi une jolie bluette de M. Bourget, et un roman délicieux de M. Cherbuliez, et un admirable tableau d'histoire des frères Margueritte. — J'ai dit que *Deuxième Amour* était une bluette. Le mot paraîtra peut-être insuffisamment grave pour une histoire contée avec tant de gravité et de solennité. « Bluette, ouvrage sans prétention, » me dit mon dictionnaire. Décidément, je retire « bluette ! » Comment la maintenir devant des passages comme celui-ci : « Et c'était bien là l'insoluble et passionnante énigme qui s'imposait à la réflexion d'Élie, surtout dans le trajet (de sa maison à celle de son amie) qu'il prit l'habitude, après un certain temps, de faire .... toujours aux environs de quatre heures du soir. Avec l'intuition poétique, familière aux délicats, Élie avait senti plus qu'il ne l'avait observé, que Mme de Velde «était une personne de fin d'après-midi ! » Pour toutes les femmes en effet, ne se rencontre-t-il pas une heure de la journée, instant fugitif où leur beauté s'harmonise avec la couleur et pour ainsi dire l'âme des choses ! » « L'âme des choses ! Instant fugitif ! S'harmonise ! » Ah ! ma chère ! Et « personne de fin d'après-midi ! »

On se sent, à ces mots, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Eh bien ! oui, c'est intéressant et c'est prenant, même pour d'autres que pour les Philaminte et les Bélise. Ce ton de psychologue spécialiste et patenté, cette gravité de docteur-ès-femmes, qui serait si comique chez les Bellac vulgaires, le sont à peine chez M. Paul Bourget et ne diminueront pas l'influence et le succès universels de son beau et noble talent. Le moins « précieux » et le plus « masculin » des lecteurs appréciera tout ce qu'il y a de délicatesse et de finesse dans cette courte nouvelle, et même d'élévation, bien qu'elle ait pour sujet les deux amours successives et illégitimes de Mme de Velde. Elle avait quitté son mari pour suivre un amant. Le mari méritait d'être quitté : c'était un voleur. Mais l'amant n'eût pas mérité d'être suivi — c'était sans doute un gentleman accompli ; mais il n'était pas l'homme qu'il fallait à la pauvre femme. L'homme que son âme attendait, c'était le dernier venu, le troisième, l'ami de l'amant, comme l'amant avait été l'ami du mari, c'était Élie ! Elle en est sûre maintenant, et, de son côté, Élie n'en doute pas. Mais au moment où cette certitude leur arrive, après de longues journées, si douces, d'amour inconscient, Mme de Velde s'enfuit, ne voulant pas d'une « deuxième » chute, qui, celle-là, eût été la vraie et la définitive déchéance, la première ne comptant pas à ses yeux ! Et il faut bien reconnaître que si cette manière de juger de l'adultère n'est pas d'une chrétienne, elle n'est pas d'une âme basse.

37. — O joie ! joie ! Il n'y a pas d'adultère dans *Jacquine Vanesse*, ou du moins il n'y en a qu'à côté, en marge du sujet et comme repoussoir à des sentiments et à des événements d'ordre plus relevé. Jacquine est précisément la fille d'une dame qui n'est pas une « femme de foyer ; » mais elle ne ressemble en rien à sa mère. Les fautes dont elle a été témoin, loin de la corrompre, l'ont à jamais dégoûtée du vice. Malheureusement, elles lui ont enlevé toute ingénuité, et cette tendresse de cœur, cette confiance dans l'avenir, cette joie et cette allégresse de vivre qui sont le charme et le besoin de la jeunesse. La vie, telle qu'elle l'aperçoit ou la devine à travers les milieux où sa mère la traîne, ne lui paraît pas valoir la peine d'être vécue, si bien qu'un soir, plus lasse et plus révoltée, elle tente de se suicider. Une voisine entend le coup de revolver, elle recueille la pauvre enfant, la guérit et la garde. Cette voisine, Mme Sauvigny, jeune veuve de trente ans environ, est une « dame de charité ; » elle consacre sa fortune et son temps aux pauvres. Elle a transformé son château et son parc en un vaste hôpital, avec lingerie, pharmacie, salles pour les vieillards, salles pour les femmes, un médecin spécialement attaché au service de ses malades. Elle ajoute aux bienfaits de sa générosité et de son activité,

l'ascendant mystérieux et doux de son sourire, de son bon sens, de son esprit ; elle est l'ange, elle est la fée, elle est la reine ; elle a sauvé, transformé et dominé des âmes plus désespérées que celle d'une jeune fille ; elle est sûre de réconcilier Jacquine avec la vie et avec le bonheur. Elle y travaille de tout son cœur, mais vainement. Jacquine reste fermée, farouche, dure ; elle semble tenir rancune de ses bienfaits à Mme Sauvigny. En réalité cependant et sans qu'elle s'en doute, son cœur s'est ouvert, et il s'est rempli d'une reconnaissance ardente, passionnée, prête à tous les dévouements pour sa bienfaitrice. Elle en a et elle en donne bientôt la preuve, et d'une manière qui n'est pas banale. Autour de Mme Sauvigny rôdaient de nombreux prétendants ; un seul avait été agréé par elle, un musicien compositeur applaudi sur toutes les scènes, artiste de grand talent, mais d'imagination impressionnable et de cœur volage. La sage, sainte et prude veuve lui avait imposé un stage pour l'éprouver ; mais ce stage allait prendre fin ; le mariage était fixé au premier septembre prochain. En attendant, l'artiste remarque l'attitude singulière et les bizarreries de Jacquine ; il est frappé aussi de sa beauté hautaine et provocatrice ; il raille la petite sauvage, il la prêche, il la persécute, il lui demande pardon, bref il s'occupe d'elle plus que de raison. Et la petite sauvage laisse faire, elle devient aimable, puis rieuse et puis mélancolique ; elle prend les airs ingénus d'une écolière qui veut plaire à son maître. Elle se prête ou se livre à un jeu que la bonne Mme Sauvigny trouve très innocent. La jeune veuve était au moment le meilleur et le plus heureux de sa vie. Après avoir tant pensé aux autres, elle se permettait de penser un peu à elle ; elle aimait ! Son fiancé lui paraissait digne d'elle ; elle attendait le premier septembre en toute sécurité, et jamais son noble visage n'avait rayonné plus doucement, ni mieux reflété son âme charmante. Et ce fut à la veille d'atteindre à ce qu'elle croyait être son bonheur, que Jacquine le lui enleva. Et ce fut par reconnaissance et pour payer sa dette que la terrible enfant parut trahir sa bienfaitrice. Elle avait accepté un rendez-vous de l'artiste, ou mieux, elle l'avait attiré dans un guet-apens et là, ayant tout disposé pour que Mme Sauvigny pût voir et entendre sans être vue, elle « rend la main » au bouillant artiste, le laisse « s'emballer » et dire toutes les sottises dont un amoureux est capable ; après quoi elle lui rit au nez et le plante là. « Il n'était pas digne de vous, ma sainte, ma chère, mon adorée ! Je l'avais jugé depuis longtemps et j'ai voulu vous arracher à lui. Vous m'avez sauvé la vie, je vous ai sauvée d'une union qui eût fait votre malheur. Nous sommes quittes ! Adieu ! » La pauvre Mme Sauvigny resta quelque temps toute déchirée et saignante de ce singulier sauvetage, opéré avec une brutalité et une impudeur presque chirurgicales. Mais elle aussi pardonna à sa singulière bienfaitrice, et lui témoigna

sa reconnaissance en la forçant à épouser un brave homme, qui n'était pas artiste, mais qui n'avait pas peur des jeunes filles originales. Je répète que cette histoire est délicieuse, bien que les personnages, comme tous ceux de M. Cherbuliez, aient peut-être trop d'esprit. J'ai oublié de vous dire que Mme Sauvigny est protestante. Qu'importe ? elle est aussi aimable et aussi charitable qu'une catholique aimable et charitable. Je n'ai pas vu, on ne veut pas voir de différence.

38. — *Le Désastre* n'est pas un roman ou ne l'est qu'à peine par l'arrangement et la juxtaposition des faits, et par la place qu'on y a donné à une petite idylle, — très pure, et douloureuse, et d'ailleurs à peu près muette ; tout ce qui s'y rapporte tient en quelques lignes, pas même quelques pages. Tout le reste est de l'histoire. Le livre s'ouvre par « Une soirée à Saint-Cloud, » tableau de la cour impériale, en juillet 1870, avec toutes les fièvres, les illusions et les ambitions qui l'agitaient, la veille de la déclaration de guerre ; il se termine par le départ des cent soixante mille prisonniers de l'armée de Metz, livrés par Bazaine à la Prusse. C'est l'armée de Metz, avec ses victoires stériles, sa longue et mystérieuse inaction, et sa capitulation, qui est le véritable sujet et l'héroïne du *Désastre*. C'est pourquoi nous sommes presque humilié, pour cette œuvre d'une valeur artistique si éminente et d'une valeur morale supérieure encore, d'avoir à la classer parmi les « romans. » D'autant qu'elle est pénible à lire — pénible par les douleurs qu'elle réveille, mais pénible aussi par l'attention et les efforts qu'elle exige et dont les romans proprement dits, même les romans historiques, dispensent d'ordinaire les lecteurs. Elle est conçue d'après un système qui changera et chagrinera certaines habitudes : il n'y a pas de tableaux d'ensemble ! Aucune de ces batailles, disposées pour le plaisir des yeux, d'après un dessin clair, net, simple, que l'œil du bourgeois le moins stratège puisse embrasser et comprendre, pareilles à celles dont les maîtres classiques nous ont laissé les modèles et le goût, et dont tant d'écoliers ont depuis imité le procédé. Elle n'est pas scolaire. Mais elle est vraie. Elle ressemble aux réalités qu'elle a voulu dépeindre. Une bataille n'est claire, nette et simple que dans les tableaux de Tite-Live, de Victor Hugo, de David, ou d'Horace Vernet ; à ce point de vue, les anciens et les modernes, les classiques et les romantiques se ressemblent, ils sont tous « artistes, » et nous montrent de la réalité une image simplifiée par des procédés, qui peuvent différer l'un de l'autre, mais dont le résultat est également artificiel. Les frères Margueritte se sont volontairement privés des avantages de l'artificiel ; leurs descriptions ressemblent à des rapports d'officier d'état-major, qui ont noté ce qu'ils ont vu de leurs yeux, et se sont obstinément refusés à y ajouter ce qu'ils ont pu imaginer, ou ce qu'ils auraient pu voir s'ils avaient été en ballon, à six cents mètres au dessus des belli-

gérants. De là le manque d'horizon et le manque d'ampleur de la composition, et son caractère fragmentaire ; de là l'absence de cet intérêt qui naît de la liaison visible de chaque détail avec l'ensemble. Mais de là aussi la vérité de chaque détail, jointe à une vie intense, car la plume de ces officiers d'état-major est un pinceau, ou plutôt c'est un burin qui représente tout aux yeux, qui anime et fixe tout d'un trait sûr. Le petit effort qu'on est obligé de faire pour les suivre est largement compensé par le plaisir qu'on on a de bien voir et par la certitude de n'être pas trompé. De sorte qu'on ne peut pas s'arracher à cette lecture, si fatigante, mais si poignante ! Elle vous contraint par la puissante loyauté des écrivains autant que par l'invincible et douloureux attrait du sujet. Et l'on se sait bon gré à soi-même d'être allé jusqu'au bout du livre ; on a partagé toutes les souffrances de nos soldats, celles de leur corps, le froid, la faim, la soif, la maladie, celles de leur âme, leurs impuissantes colères contre l'à jamais exécrable Bazaine, l'angoisse de leur conscience déchirée entre le respect de la discipline et l'amour de leur pays, leur soumission désespérée, avec des gestes de rage et des sanglots, aux ordres d'un chef en qui ils devinaient un traître ! On a été soldat avec eux. On a senti pénétrer dans son cœur le glaive des douleurs patriotiques les plus désintéressées, les plus pures qui soient — et pénétrer avec elles un besoin exalté de souffrir soi-même, de se sacrifier, de se donner tout entier ! Il se dégage de l'héroïsme du *Désastre !* Et c'est là surtout ce qui le différencie de la trop célèbre *Débâcle*, de M. Zola, plus que le substantif qui lui sert de titre. Une âme de héros palpite dans cette œuvre des deux fils du général Margueritte, et quelque chose d'elle rayonne et passe jusqu'à l'âme du plus bourgeois des lecteurs. Dans l'œuvre de M. Zola il n'y a qu'une âme de scribe s'acharnant sur un « beau sujet » pour en tirer de « belles pages, » mais ne pouvant pas, quelque sincères et violents que soient ses efforts, « s'élever à la hauteur des effroyables périls » où il n'a su voir que de la matière à prose. Il serait à souhaiter que *le Désastre*, débarrassé par les auteurs eux-mêmes de quelques détails un peu trop réalistes, devînt un livre scolaire, ou, du moins, figurât dans toutes les bibliothèques scolaires. Mieux que le petit volume : *Tu seras soldat*, il préparerait les « petits Français » à la discipline, aux vertus, à l'esprit de sacrifice qui font les vrais soldats. On y ferait graver, sur la couverture, l'image du général Margueritte, tombé aux acclamations mêmes de l'ennemi, dans l'immortelle charge qu'on a appelée « la charge du désespoir ; » et, une fois par an, dans chaque classe, on en lirait, tout haut, les dernières pages, celles où est racontée l'humiliation suprême infligée aux officiers Français emmenés captifs : au premier tournant de la voie ferrée, en quittant Metz, ils voient, plantés en terre, les cinquante-trois drapeaux livrés par Bazaine. Et je

vous assure que jamais coups de clairons sonnant la charge ne pourront, plus que la lecture de ces lignes, allumer dans de jeunes âmes, de nobles, saintes et fécondes fureurs !

39. — L'auteur des *Déracinés* est l'enfant gâté de la critique, et si on jugeait de la valeur de ses œuvres par le bruit, les discussions et les éloges qu'elles ont toujours suscités, on n'oserait en parler librement, ce qui nous changerait beaucoup. Oublions donc que M. Paul Bourget a cité *les Déracinés* en pleine Académie et qu'il a appelé l'auteur « un de nos meilleurs psychologues, » et qu'un groupe d'étudiants de province a vu dans ce roman un des chefs-d'œuvre de la langue française ! Comme nous l'avons lu nous-mêmes, lu tout entier, lu d'un bout à l'autre, sans sauter une ligne — mais non sans reprendre haleine, de temps en temps — nous pouvons en parler plus congrûment que ceux qui se sont contentés de l'admirer et de le vanter. Soyons donc « congrus et adéquats, autant que faire nous pourrons, » comme disait un Thomas Diafoirus de ma connaissance. Sept jeunes Lorrains viennent de terminer leur philosophie sous la direction d'un professeur kantiste, M. Bouteiller. Au lieu de rester attachés au sol natal, d'y vivre de ses sucs nourriciers, d'y pousser droits et fiers, à l'abri des vents inconnus, solidement assis sur leurs racines familiales, ils se transplantent tous les sept à Paris ; faibles roseaux ou chênes robustes, ils végètent, ils plient, ils rompent. C'est en vain qu'ils s'étaient associés pour faire de grandes choses, servir la science, la patrie et l'humanité, pratiquer la morale kantiste, celle qui se résume dans cette formule : « Agir toujours de manière à ce que notre acte puisse servir de règle au genre humain, » ils font, les uns, des choses médiocres, d'autres des choses sottes, et même des choses pires ; ils pratiquent la morale des épicuriens, et deux d'entre eux arrivent jusqu'à pratiquer celle des philosophes de la forêt de Bondy. Tous avaient pourtant pris les moyens qu'ils croyaient les plus idoines : ils avaient notamment fait un pèlerinage au tombeau de Napoléon Ier, « professeur d'énergie, » et là, sous le dôme, juré d'imiter ses exemples ! Là-dessus, ils avaient fondé un journal, lequel ne fit pas ses frais. L'association des sept fut dissoute, et chacun s'enfuit de son côté. L'un devint avocat, l'autre médecin, l'autre propriétaire, d'autres, des inutiles ; les deux derniers devinrent voleurs et assassins. L'un des deux bénéficia d'une ordonnance de non-lieu ; l'autre fut décapité. « Déraciné ! Décapité ! » Tel est le titre du dernier chapitre. Est-ce la « morale » de la fable ? J'espère que non. Ce serait celle d'un magister croque-mitaine, menaçant de l'échafaud les enfants qui mettent le doigt dans le nez. Elle ne serait pas digne du penseur professionnel et patenté qu'est M. Barrès. La morale des *Déracinés* ? Elle n'est ni d'un croque-mitaine, ni d'un profond penseur, elle est du premier venu, et plutôt banale,

puisqu'elle se résume dans ce mot : « Décentralisons ! » La décentralisation est la marotte et la préoccupation d'un certain nombre de citoyens français, depuis.... mettons quarante ans seulement pour ne pas trop humilier les prétentions de M. Barrès à la nouveauté. Mais si l'idée générale de M. Barrès n'est pas très neuve, ce sont les idées particulières qui l'accompagnent et la démontrent qui ont plus d'originalité et entre autres, celles-ci, dont vous allez voir le rigoureux enchaînement : Le kantisme est la philosophie la plus propre à faire des « déracinés ! » Or l'Université est kantienne, en majeure partie ; donc l'Université fait des déracinés ; c'est par elle que la France est « dissociée » et « décérébrée ; » donc, l'Université est un instrument d'affaiblissement national ; donc.... (cette dernière conclusion est laissée à l'état de postulat !) — Tout n'est pas faux dans ce pédantesque galimatias ; il est vrai que l'Université a bien des torts, et nos écoles libres de même ! Il est vrai particulièrement que notre régime scolaire tend à préparer « l'homme abstrait, » plutôt que l'homme d'un pays particulier, d'une province ou d'un village. On ne peut pas le nier ; mais ce qu'on peut nier, c'est que ce soit là un mal. J'ai dit plus haut (voir n° 29), quel était, à mon humble sens, le vice de notre système d'enseignement, en dehors même de toute considération doctrinale et religieuse ; il consiste à nous « empionner, » pour tout résumer d'un mot brutal, à perpétuer la main-mise de l'École sur l'esprit public, à le tenir toujours en tutelle, toujours mineur, toujours écolier, toujours persuadé que les matières de l'enseignement ont leur fin en elles-mêmes plutôt que dans la préparation de toutes nos facultés, actives et spéculatives, à des fins supérieures. Quant à lui reprocher de former « l'homme abstrait, » l'homme ouvert aux idées générales, supérieur aux conceptions nécessairement étroites, particularistes et individualistes, de sa famille, de son village, de sa province, de son parti, je m'en garderais bien ! Loin d'être un des inconvénients de l'éducation, universitaire ou congréganiste, c'en devrait être le grand bienfait : dégager du Lorrain ou du Gascon le Français, du Français l'homme, de l'homme le catholique, « élever » leurs élèves, c'est ce que les professeurs ne feront jamais assez. Et il ne paraît pas qu'ils l'aient trop fait, si on en juge par le spectacle que donne à cette heure notre pays, où tous les partis sont impuissants, parce qu'ils sont tous enfermés dans le plus intransigeant des particularismes, tous incapables de faire abstraction de leur intérêt immédiat, de leurs rancunes ou de leurs peurs du moment, ne voyant pas plus loin que leur « moi, » ayant tous devant les yeux « ce brin de paille, » qui empêche de voir la montagne. » Ah ! ils ne sont pas kantiens, nos gouvernants, ni nos opposants ! Et plût à Dieu qu'ils le fussent ! Ils seraient dans l'erreur sans doute, et une erreur philosophique se traduit toujours par des malheurs très concrets ; mais j'ose

croire que cette erreur là nous coûterait un peu moins que celles dont nous souffrons aujourd'hui. — Et c'est toujours d'un roman que je vous entretiens. Il est vrai que l'obligation où il nous met de nous livrer à ces considérations en est la critique. « J'ai jugé, nous a dit M. Barrès, la forme du roman plus favorable à l'enseignement que je me proposais. » Ce jugement est peut-être une erreur. Mais la manière dont il a exécuté son roman en est certainement une, et des plus énormes que puisse commettre un homme d'esprit. Elle consiste à promettre une chose et à ne pas la donner, à prendre des engagements et à ne pas les tenir. Passe pour un député ! mais un écrivain, Monsieur, un écrivain ! On ne lui reconnaît pas ce droit. En mettant le mot « Roman » en tête de son œuvre, M. Barrès a promis ce qu'il n'a pas tenu. Son roman n'est pas un roman ; il n'en a ni l'intérêt, ni la suite logique, ni la vie. Les événements y sont truqués, les personnages y abusent de la permission d'être des marionnettes plutôt que des personnes, en même temps que de celle d'être absurdes. Il n'y a que les deux assassins qui soient vivants, peut-être parce qu'ils ont été pris tels quels dans la chronique des tribunaux (voir l'affaire Lebiez). Les autres ont beau avoir un signalement des plus détaillés et un état civil en règle, ils sont en bois. Reste une série interminable, un énorme paquet de dissertations, pour remplir le vide de l'œuvre : dissertations sur la pédagogie, l'Université, le kantisme, l'opportunisme, le collectivisme, l'administration, les bureaux des ministères, Panama, Madagascar ; sur Taine et Napoléon Ier ! « Cette œuvre, nous apprend l'auteur, m'a coûté plusieurs années de travail. » Il y paraît, à l'infinie variété des sujets, car il n'y a que les hannetons et les hurluberlus qui puissent en peu de temps changer aussi souvent de place et d'idées. Nous avons donc ici les notes et méditations, écrites au jour le jour, pendant « plusieurs années » par un homme très attentif, ouvert à toute sorte d'études, d'esprit très pénétrant et même très sincère, malgré quelques affectations juvéniles de « blague » et de fumisterie hautaines. Si, en M. Barrès, l'écrivain égalait l'observateur, il eût ajouté quelques semaines aux « plusieurs années » de travail pour tirer parti de ces notes et les amener à l'unité logique et esthétique d'une œuvre d'art. Il ne l'a pas fait ; il a versé tous ses tiroirs dans le cadre d'une fable quelconque, qui commence comme l'*Émile*, continue comme la *Vie de Bohême* et l'*Apocalypse* mêlés, se hasarde à refaire *le Prince* de Machiavel, et finit par un feuilleton des *Causes célèbres*. Car il n'y a pas plus d'unité dans la composition et « l'écriture » que dans les idées ; il n'y a pas même accord entre les temps des verbes (les sept Lorrains, très ferrés sur le kantisme, avaient oublié leur grammaire et la règle de la concordance des temps). Telle phrase commencée au futur, s'achève au passé et au présent, sans motif logique, contrairement même à la logique. Exemples : « Storel

plus tard « comprendra » que ces circonstances tragiques étaient de nécessité. En laissant la biographie de cette femme se constituer dans son imagination comme on laisse une vérité se concréter en soi de façon à n'en être que le spectateur, Storel « reconnaît » qu'une telle vie ne supportait que ce dénouement » (p. 404). « Au bout d'une année de Paris, Racadot et Mouchefrire n'avaient rien tiré de leur misère, donc, ils « avaient » perdu; ils ne « sont » pas une démocratie qui monte, mais une aristocratie dégradée. » Ce brusque et inexplicable changement des temps des verbes doit cependant procéder de quelque intention secrète ; le passage des temps « narratifs » au temps présent doit certainement, dans la pensée de l'auteur, avoir pour but de donner à ses récits une tournure plus philosophique, une valeur plus générale ; tels, et presque aussi graves et aussi solennels, s'avancent les axiomes, les apophtegmes et les oracles ! Mais tels aussi les coq-à-l'âne, et il y en a quelques-uns dans la prose bizarre, tourmentée, précieuse et pédantesque de M. Barrès. Son roman fait penser, c'est incontestable ; mais il fait rire aussi, — sans doute pour nous dédommager d'avoir fait si souvent bâiller. Ajoutons toutefois que les derniers chapitres sont presque aussi intéressants que du Gaboriau, car il faut être juste !

40. — Et maintenant, après toutes les hésitations permises et tous les délais possibles, il faut bien se résigner à en parler, de cet ennuyeux *Paris* et de cet encombrant auteur. Ah ! se taire sur M. Zola ! Quel est le Français qui ne fait pas ce rêve, à cette heure ! Mais les rêves nous sont interdits. Parlons ! Sachez d'abord que *Paris* n'est pas un succès de librairie, que « *Paris* ne fait pas d'argent, » ce qui pourrait suffire aux critiques formés à l'école de M. Zola, pour conclure que la valeur littéraire en égale la valeur marchande. Ce que tout le monde peut en conclure c'est que les acheteurs sont enfin d'accord avec les.... connaisseurs, pour ne pas dire avec les intellectuels. Car enfin M. Zola n'avait jamais eu les « intellectuels » pour lui, avant que la politique lui en recrutât quelques-uns. Il n'avait que la foule. Il ne l'a plus. Il était temps ! « Zola baisse ! » me disait un libraire en me montrant les piles de *Paris*, qui, elles, ne baissaient pas ! Et de cette baisse, il y a quelques raisons qui ne sont pas d'ordre politique, comme vous allez le voir par ce court aperçu sur la fable, le cadre et les théories de son dernier ouvrage. —L'abbé Pierre Froment, revenu triste et incrédule de Lourdes et de Rome, continue à exercer le ministère sacerdotal ; il s'occupe surtout d'œuvres charitables. Il visite les ouvriers pauvres dans « les vieilles bâtisses branlantes » et « les trous de cave » qu'ils habitent (description de ces habitations, de leurs habitants et de leurs misères, dissertations et déclamations sur l'organisation sociale, les classes sociales, la justice et la vérité sociale). Pour obtenir le place-

ment d'un de ces pauvres ouvriers dans un asile, il passe de longues heures à visiter les directeurs et directrices de cet asile. Il les cherche dans leur hôtel (descriptions de l'hôtel, des habitants et des invités), il les cherche dans leurs journaux (biographie et portrait des journalistes), il les cherche à la Chambre (description d'une séance de la Chambre) ; il en poursuit quelques-uns jusque chez leur maîtresse (description de l'hôtel habité par cette fille, portrait de la fille, portrait de ses amis, de son chien et de son chat). De tous ces portraits et de toutes ces descriptions, il résulte que tous ces bourgeois, banquiers, parlementaires, journalistes, que toutes ces bourgeoises, mères et filles, sont d'une moralité à peine égale à celle de cette prostituée et de ses alphonses. La tristesse de l'abbé Froment s'en aggrave ; il en maigrit, il en devient «décharné. » Il ne trouve de la moralité et de la vertu que dans l'intérieur de son frère Guillaume, composé de ses trois fils, de leur grand'mère et d'une fille qu'il a adoptée, Marie Couturier, qu'il va épouser, — sans sacrement, comme il avait épousé sa dernière femme. Guillaume est un libre penseur, mais c'est un saint ! un saint qui est socialiste et qui a des amis anarchistes. Et comme il est aussi un grand chimiste et qu'il a inventé un explosif terrible, dont il attend beaucoup pour le bonheur et le progrès de l'humanité, un de ses amis lui en dérobe une cartouche, qu'il emploie à faire sauter un hôtel (reproduction et synthèse de toutes les pages de reportage écrites sur les bombes de la rue de Clichy, de l'hôtel Terminus, etc.). L'anarchiste est d'ailleurs arrêté (description de l'arrestation), il est jugé (tableau de la cour d'assises), il est guillotiné (une exécution capitale à la Roquette : « Scène de la vie parisienne ») ! Sous l'influence des conversations de Guillaume, sous celle de ses vertus, et surtout sous l'influence des yeux, des bras, du cou, de la peau et autres « objets » de Mlle Couturier, l'abbé se sent devenir meilleur, moins triste et même moins « décharné. » Son teint refleurit, son activité s'accroît, il cesse de visiter ses pauvres, mais il fait de la bicyclette ; finalement il quitte la soutane et épouse la fiancée de son frère. Et alors, il est tout à fait gai, ô gué ! Mais c'est Guillaume qui ne l'est plus, et qui se « décharne » à son tour. En perdant Marie, il a perdu sa belle humeur, sa belle santé et même son bon sens. Pour se consoler lui-même, mais pour assurer en même temps l'avènement de la justice et de la vérité sociales, il tente de faire sauter l'église du Sacré-Cœur un jour que dix mille pélerins s'y trouvent assemblés. Pierre survient, au moment où la mèche va être allumée ; il parle, il prêche, et son sermon opère ! Ah ! quel prédicateur nous avons perdu là, mes frères ! Guillaume est désarmé ! Il se résigne à retarder de quelque temps le bonheur de l'humanité ! Pierre le ramène, il lui montre Marie, il lui montre le soleil ! le soleil qui dore

Paris et qui l' « ensemence » d'une « future moisson de vérité et de justice. » Et Guillaume voit déjà de petits moissonneurs naître de Pierre et de Marie pour « récolter et mettre en grange ces épis d'or, ces épis tout en or ! » — C'est sur ce galimatias lyrique que se termine la fable de *Paris*. Elle se résume dans l'emploi du même procédé qui a déjà servi pour *Lourdes* et pour *Rome* et qui consiste à raconter des impressions de voyage. Les aventures personnelles du voyageur y sont réduites au minimum : à Lourdes et à Rome, celles de Pierre Froment étaient d'ordre spirituel, à Paris, elles sont d'ordre physiologique. A cette différence près, elles se ressemblent, et n'ont aucun intérêt en elles-mêmes ; elles ne valent que pour ce dont elles sont le prétexte. Mais à quoi servent-elles de prétexte dans *Paris* ? A une description, à une vue panoramique de la « Capitale ? » Pas précisément, ces « vues » ayant été faites dans de précédents ouvrages du même auteur, comme M. Zola a eu soin de nous le rappeler dans des interwiew. C'est alors à une étude, à une synthèse de la vie intérieure de la grande ville, tête et cœur de la France ? Pas davantage, puisqu'on n'y voit d'un côté que des anarchistes, des ouvriers misérables et révoltés, d'autre part que des bourgeois viveurs, fêtards et voleurs, et que c'est peut-être entre ces deux extrêmes que se trouve le vrai Paris, le Paris des ouvriers laborieux, gagnant leur pain quotidien et le mangeant gaiement, des magasiniers paisibles, des commerçants loyaux, des savants désintéressés, le Paris des employés, des ronds de cuir, des fonctionnaires, des rentiers, le Paris des bonnes gens et des braves gens, le Paris des pères de famille honnêtes, des mères de famille fidèles et des jeunes filles pures, le Paris des écrivains consciencieux se faisant scrupule de tromper leurs lecteurs et de parler des choses qu'ils n'ont pas étudiées, le Paris enfin qui n'est pas dans le *Paris* de Zola. — Qu'y a-t-il dans ce *Paris* ? Des faits divers parisiens, des reportages, découpés dans les journaux, mais élevés à la dignité de morceaux de littérature et tout échauffés de romantisme, le tout juxtaposé autour d'un autre fait-divers qui fait centre : les amours d'un défroqué ! Et il y a enfin une morale, une politique et une théologie, — car nul n'ignore que M. Zola est un de nos penseurs les plus complets, et que si dans ses derniers romans, la fable n'est qu'un prétexte à des « revues de fin d'année », ces revues elles-même ne sont plus qu'un prétexte à prédication philosophique et sociale. Eh ! bien, donc voici d'abord sa morale : elle consiste à se bien porter et à être heureux dès cette vie ; il ne faut plus compter sur « la duperie du lendemain de la mort ; » l'homme, « las de mourir *(sic)* pour être heureux, exige le bonheur sur la terre ! » — Quant à la politique, c'est très simple : elle consiste à distribuer ce bonheur et cette santé à tout le monde, sans excepter le « quatrième État, » aux

dépens duquel « s'engraisse la bourgeoisie, » et par conséquent à substituer l'idée de justice à l'idée de charité laquelle « après dix-huit siècles d'impuissance » a définitivement fait banqueroute. Et enfin, sa théologie est encore plus simple : suppression des mystères, rien que des certitudes grâce à une religion nouvelle, la religion de la science : « Une religion de la science, c'est le « dénouement » certain, inévitable « de la longue marche» de l'humanité vers la connaissance. »

« Bonheur ! Justice ! Certitude ! » C'est dans ces trois mots que se résume la « Somme » philosophique de M. Zola. Au risque de l'étonner beaucoup, nous lui dirons que celle de saint Thomas s'y résume aussi, et même la nôtre et même celle du commissionnaire d'à côté, et même celle de Monsieur de la Palisse ! C'est la Somme de mes appétits, et le moindre clerc peut en faire le compte. Mais le moindre clerc sait aussi que résumer des appétits, ce n'est pas les satisfaire, et que se contenter de les exciter ce n'est pas faire œuvre de moraliste, de politique, de théologien. On pourrait répéter éternellement les mots : Bonheur ! Justice ! Certitude ! sans supprimer la maladie, par exemple, qui est un obstacle, pas le seul, au bonheur, — sans supprimer les abus de la force, et les complicités de la faiblesse, et les conflits des droits individuels, toutes choses qui sont des obstacles, pas les seuls, à l'établissement de la justice sociale, — et sans supprimer surtout le mystère de la vie et de la mort, ce mystère qui reste impénétrable a nos instruments de recherche scientifique et qui est un obstacle à la certitude et au bonheur à la fois. le cœur de l'homme n'ayant pas, comme celui de la brute, le privilège d'être indifférent au problème de la destinée. M. Zola sait-il cela, ou ne le sait-il pas ? S'il ne le sait pas, ce savant, ce dévot de la science, qu'est-ce qu'il sait donc ? Et, s'il le sait, quelle besogne fait-il, en enlevant aux pauvres la résignation qui atténue leur souffrance, la foi et l'espérance chrétienne qui sont déjà du pain ? Que fait-il en excitant et en fouettant des appétits avides, sans rien avoir à leur donner en échange de ce qu'il leur enlève ? Répéter la formule : « Bonheur ! Justice ! Certitude ! » sur le ton que prend M. Zola, la menace aux lèvres et le poing tendu, la charger de tous les désespoirs qui peuvent naître de notre impuissance à trouver et à donner ce que ces trois mots représentent, et la jeter à travers le monde comme une bombe explosible, c'est faire le contraire de l'œuvre d'un penseur. C'est répandre l'opinion que cette impuissance est imputable à quelqu'un ou à quelque chose, c'est provoquer des colères et des haines qui ne resteront pas sans objet pour être sans motif, c'est déchaîner les férocités de la « bête humaine » sous prétexte de comprendre les besoins de « l'homme, » c'est rendre inutiles les institutions sociales créées par l'homme lui-même pour se défendre contre

JURISPRUDENCE

Le Droit de propriété de l'Église, par l'abbé H. Buvée. Lyon, Vitte, 1897, in-8 de 191 p.

M. l'abbé Buvée se basant sur la nature de société parfaite qu'on ne peut refuser à l'Église, établit fortement la capacité d'acquérir et de posséder qui convient à la société des fidèles et la conséquence qui en découle, à savoir que l'État doit lui reconnaître la capacité civile, et il précise ensuite le sujet en qui réside ce droit de propriété. Cependant, cette thèse si claire et si légitime a rencontré à toutes les époques de nombreux contradicteurs intéressés : les uns niant complètement, les autres voulant restreindre tout au moins un droit qui gêne leurs appétits. M. Buvée leur répond victorieusement : c'est le sujet de sa deuxième partie. La troisième démontre par l'histoire que dès l'origine l'Église a possédé et l'auteur suit la société religieuse à ses différents âges, jusqu'à l'époque contemporaine, en concluant qu'il serait illogique d'invoquer les concessions faites à la paix publique par l'Église en mainte circonstance, pour s'imaginer qu'elle puisse sacrifier définitivement un droit qui est inhérent à sa constitution. Ce travail qui aurait pu, avec tous les développements qu'il comporte, assumer des proportions volumineuses, a été sagement restreint par le nouveau docteur aux limites naturelles que comportait la destinée de sa dissertation. Nous ne doutons pas que l'auteur ne poursuive ses études dans le domaine où il a si heureusement pénétré et qu'il n'apporte l'appoint de son zèle pour le droit canonique aux efforts sérieux tentés depuis quelques années en France pour faire largement revivre cette science trop longtemps négligée par notre clergé. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre, par Max Leclerc, avec un Avant-propos par Émile Boutmy. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 376 p. — Prix : 4 fr.

En 1889, l'École des sciences politiques chargea M. Leclerc d une mission en Angleterre et d'une enquête dont M. Boutmy, expose ainsi le sujet : « Où s'instruisent et comment se forment, de l'autre côté de la Manche, les classes supérieures et moyennes... ? Quels moyens de préparation ont été mis à la portée de cette élite, que nous rencontrons sur tous les points du globe, toujours prête, toujours en nombre, adaptée à toute la variété des œuvres à accomplir, ouvrière infatigable de la grandeur nationale ? Qu'a-t-elle dû à la famille et à l'esprit public, à l'école et aux pédagogues ? Qu'ont fait pour elle l'État et la loi ? » L'étude à entreprendre, vaste et difficile, exigeait une con-

nière limite la force expressive des mots. Il nous donne ainsi la clef sans laquelle les écrits des saints seraient souvent pour nous comme des livres fermés.

Nous avons admiré l'art avec lequel il ne parle des choses qu'au moment où l'on est préparé à les comprendre. Il expose dès le début la manière dont l'âme doit se purifier pour se disposer à la contemplation. Mais ce n'est qu'à la fin qu'il traite, sous le titre de Purifications passives, de la manière dont Dieu épure cette âme suivant le degré auquel il l'élève. Après ce chapitre, il ne lui reste plus qu'à décrire les phénomènes mystiques indépendants de la contemplation, visions, paroles surnaturelles, révélations. Il le fait sommairement et s'attache surtout à exposer les règles d'après lesquelles on doit juger de ces faits quand on est appelé à le faire. La lecture de ce petit ouvrage nous a charmés. Nous le croyons appelé à rendre aux directeurs des âmes les plus grands services et nous comprenons que le cardinal de Reims en ait recommandé la lecture à tous ses prêtres, aux élèves de son grand séminaire, aux communautés religieuses et aux pieux fidèles. LAMOUREUX.

Liturgies Eastern and Western, *being the texts original or translated of the principal liturgies of the Church*, edited with introductions and appendices, by F. A. BRIGHTMAN. Vol. I. *Eastern liturgies*. Oxford, Clarendon Press, 1898, in-8 de CIV-604 p.

Cet ouvrage est une refonte de celui que M. Hammond a publié il y a vingt ans sous le même titre. M. Brightman a singulièrement étendu le plan du premier travail ; non seulement il en a doublé les proportions, mais il a soigneusement revu les textes, vérifié les citations ; il a même été en Orient pour assister à la célébration des offices qu'il voulait publier. A la conscience scrupuleuse du savant, il unit le souci de l'impartialité ; il suffit pour le comprendre de lire la dédicace qui réunit dans un commun hommage l'évêque orthodoxe du Jourdain, l'évêque anglican de Lincoln et le prieur de l'abbaye bénédictine du Mont Cassin. Les liturgies orientales, qui composent le premier volume, sont rangées en quatre familles et cette classification est justifiée dans une longue et intéressante dissertation préliminaire : 1° Liturgies syriennes, ou de saint Jacques ; 2° Liturgies égyptiennes ou de saint Marc ; 3° Liturgies persanes, ou de Nestorius (j'aimerais mieux liturgies d'Édesse) ; 4° Liturgies byzantines, des saints Chrysostome et Basile, à laquelle se rattache d'assez loin la liturgie des Arméniens.

Les textes sont publiés en grec, ou en anglais, quand l'original n'est pas grec ; aux appendices figurent quelques traductions latines de pièces anciennes ; un index et un glossaire des termes liturgiques complètent cette œuvre de haute érudition, d'où l'on s'étonne cependant de voir bannies sévèrement les littératures orientales. P. PISANI.

JURISPRUDENCE

Le Droit de propriété de l'Église, par l'abbé H. Buvée. Lyon, Vitte, 1897, in-8 de 191 p.

M. l'abbé Buvée se basant sur la nature de société parfaite qu'on ne peut refuser à l'Église, établit fortement la capacité d'acquérir et de posséder qui convient à la société des fidèles et la conséquence qui en découle, à savoir que l'État doit lui reconnaître la capacité civile, et il précise ensuite le sujet en qui réside ce droit de propriété. Cependant, cette thèse si claire et si légitime a rencontré à toutes les époques de nombreux contradicteurs intéressés : les uns niant complètement, les autres voulant restreindre tout au moins un droit qui gêne leurs appétits. M. Buvée leur répond victorieusement : c'est le sujet de sa deuxième partie. La troisième démontre par l'histoire que dès l'origine l'Église a possédé et l'auteur suit la société religieuse à ses différents âges, jusqu'à l'époque contemporaine, en concluant qu'il serait illogique d'invoquer les concessions faites à la paix publique par l'Église en mainte circonstance, pour s'imaginer qu'elle puisse sacrifier définitivement un droit qui est inhérent à sa constitution. Ce travail qui aurait pu, avec tous les développements qu'il comporte, assumer des proportions volumineuses, a été sagement restreint par le nouveau docteur aux limites naturelles que comportait la destinée de sa dissertation. Nous ne doutons pas que l'auteur ne poursuive ses études dans le domaine où il a si heureusement pénétré et qu'il n'apporte l'appoint de son zèle pour le droit canonique aux efforts sérieux tentés depuis quelques années en France pour faire largement revivre cette science trop longtemps négligée par notre clergé. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre, par Max Leclerc, avec un Avant-propos par Émile Boutmy. Paris, Colin et Cie, 1894, in-18 de 376 p. — Prix : 4 fr.

En 1889, l'École des sciences politiques chargea M. Leclerc d une mission en Angleterre et d'une enquête dont M. Boutmy, expose ainsi le sujet : « Où s'instruisent et comment se forment, de l'autre côté de la Manche, les classes supérieures et moyennes... ? Quels moyens de préparation ont été mis à la portée de cette élite, que nous rencontrons sur tous les points du globe, toujours prête, toujours en nombre, adaptée à toute la variété des œuvres à accomplir, ouvrière infatigable de la grandeur nationale ? Qu'a-t-elle dû à la famille et à l'esprit public, à l'école et aux pédagogues ? Qu'ont fait pour elle l'État et la loi ? » L'étude à entreprendre, vaste et difficile, exigeait une con-

naissance sérieuse de la société anglaise, le don de l'observation précise et minutieuse, une pénétration qui permit de dégager de faits innombrables et en apparence incohérents les principes généraux qui les résument. Toutes ces qualités se rencontrent dans le livre de M. Leclerc et rien d'aussi complet et d'aussi lumineux à la fois n'avait paru en France sur l'éducation anglaise depuis les excellents rapports, un peu anciens maintenant, de MM. Demogeot et Montucci. Les méthodes d'éducation sont le sujet des premiers chapitres. Comment les enfants anglais sont-ils élevés dans leur famille? Comment le sont-ils à l'école? L'auteur nous montre que ces deux questions n'en font qu'une. Dans un pays où aucun type uniforme n'a été imposé par l'État, mais où chaque établissement d'enseignement se constitue et se gouverne à sa guise, l'organisation scolaire a été, en somme, déterminée par les vœux conscients ou non des familles, leurs préférences, leurs habitudes. Chez les maîtres et chez les parents même idée générale de l'éducation : elle doit former des corps sains et robustes et surtout des caractères virils; elle doit développer la volonté, l'initiative, l'énergie. L'acquisition de connaissances variées ne vient qu'en seconde ligne, et à vrai dire, elle est volontairement restreinte. En ce pays, dit encore M. Boutmy, « le but de l'instruction secondaire n'est pas d'obtenir le rendement maximum pendant que cette instruction dure, c'est-à dire entre neuf et dix-huit ans, mais d'assurer le rendement maximum pendant la période qui suit, période de plein et utile labeur qui dure autant que la vie. La valeur d'une éducation se mesure, non à ce que l'élève, au moment où cette éducation finit, peut avoir de notions dans la tête sur toute sorte de sujets, mais à ce que ces huit à dix années de préparation auront laissé après elles de goût, d'entrain, d'aptitude à s'instruire par un travail indéfiniment continué. » Après ces considérations l'auteur passe en revue les différents types d'écoles ; la constitution et les programmes en varient suivant les régions, les circonstances, les besoins locaux. Une série de courtes descriptions nous donne la physionomie d'établissements fort divers entre eux, mais où l'esprit général des éducateurs est malgré tout identique. C'est là l'une des plus curieuses parties du livre, mais on ne peut l'analyser. M. Leclerc le complète par l'examen des actions éducatrices « extérieures à l'École ; » celle de l'État extrêmement discrète et indirecte, celle des Universités qui forment l'élite intellectuelle et agissent sur toute la nation par leurs maîtres et leurs examinateurs ambulants ; celle des livres, des revues et enfin (ce n'est pas la moindre), l'action de la presse, de cette admirable presse anglaise si abondamment et si exactement informée, si digne de ton, si indépendante. Toutes ces influences ayant, à des degrés divers, préparé le jeune Anglais à la vie, un volume suivant de M. Leclerc nous montrera comment il y entre et les effets durables de

l'éducation reçue. Il sera fort différent assurément du jeune Français de son âge, dont la formation a été toute dissemblable : laquelle de ces formations vaut le mieux ? Il semble que ce soit l'anglaise, qui a fait des hommes et non des bacheliers. Sans vouloir transporter chez nous tout un système, certains traits de l'éducation britannique seraient aussi imitables que bons à imiter : M. Leclerc les indique brièvement et c'est la conclusion de son excellent ouvrage. A. Barbeau.

LITTÉRATURE

Anthologia lyrica sive lyricorum graecorum veterum praeter Pindarum reliquiae potiores. (*Bibliotheca Teubneriana.*) Leipzig, 1897, in-12 de LXXVII-387 p. — Prix : 3 fr. 75.

Eudoxiae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae (Même collection). Ibid., 1897, in-12 de 241 p. — Prix : 5 fr.

I. Recueil auquel ont travaillé successivement Bergk, Hiller et Crusius, et d'autant plus précieux à quiconque s'intéresse à l'histoire de la poésie grecque qu'il contient les fragments conservés non seulement des lyriques proprement dits, mais des poètes iambiques et élégiaques leurs contemporains. On y rencontre à côté d'écrivains à peu près inconnus (Hybrias, Licynnius, Mamercus, etc.), de véritables favoris des muses (Alcée, Alcman, Anacréon, etc.), sans parler de noms également célèbres, mais dont l'apparition dans cette liste semble bien résulter, de l'aveu même des éditeurs, d'une erreur de la tradition (Thucydide, Alcibiade, Socrate, Platon, etc.). — A noter que les odes récemment découvertes de Bacchylide constitueront une addition de premier ordre à une prochaine réédition.

II. De la jeunesse de l'hellénisme nous passons ici à sa décadence. Au ve siècle de notre ère, la poésie épique retrouve un regain de faveur ; mais autant chez les uns la versification est sévère, autant chez les autres elle se permet des licences singulièrement prosaïques. Les éléments païens et chrétiens s'y mêlent d'ailleurs au point de s'y confondre. Aux fragments poétiques de l'impératrice Eudoxie (le plus remarquable sans contredit est le *Martyre de saint Cyprien*, que l'éditeur, M. Ludwich, juge avec quelque rigueur), aux hymnes de Proclus où se révèle, çà et là, du talent à défaut de génie, à la *Gigantomachie* faussement attribuée à Claudien, le panégyriste de Stilicon, s'ajoutent les débris mutilés d'une *Blemyomachie* dont l'auteur (jusqu'ici inconnu) vivait au temps de Nonnus. — En somme, textes à l'usage des érudits plutôt que des lettrés. C. Huit.

Des armen Hartmann Rede vom Glouven, von FRIEDRICH VON DER LEYEN. *(Germanistische Abhandlungen*, XIV.) Breslau, Marcus, 1897, in-8 de 224 p. — Prix : 10 fr.

Les « Germanistiche Abhandlungen » fondées par K. Weinhold et dirigées aujourd'hui par F. Vogt, professeur à l'Université de Breslau, s'occupent spécialement d'études grammaticales et littéraires, relatives aux langues germaniques. Elles ne se défendent pas, à l'occasion, d'éditer quelques vieux textes. C'est ainsi que M. F. de Leyen vient de publier « le Discours du pauvre Hartmann sur la foi. »

On ne saurait assez féliciter M, de Leyen de l'ordre et de la clarté qu'il a mis dans son travail. Il parle successivement du poète, de l'origine et de la patrie du poème, du vocabulaire, de la métrique, du style, des idées et des sources. Ce n'est pas sa faute, à coup sûr, si les données précises sur la vie du pauvre Hartmann font absolument défaut. Les quelques renseignements que le savant éditeur a pu tirer de l'œuvre lui ont permis toutefois d'établir d'une manière assez probante qu'Hartmann était d'une bonne famille et qu'il vivait dans la seconde moitié du douzième siècle, en qualité de frère lai probablement, dans un couvent de prémontrés. Étudiant de près la morphologie et la langue du « Glouven, » l'auteur arrive à conclure que le poème a été écrit en dialecte franconien, et a été mêlé plus tard d'éléments bavarois par quelque interpolateur maladroit qui n'avait ni l'originalité de pensée ni la maîtrise de Hartmann dans la versification. Puis il donne le texte de ce sermon rimé, que Massmann avait édité pour la première fois en 1837, et dont Hoffmann, Graff et Wackernagel ont donné successivement des fragments. M. de Leyen a le mérite d'avoir corrigé en plus d'un endroit le texte de Massmann, et de nous avoir facilité par sa savante introduction la lecture de ce poème. L. MENSCH.

HISTOIRE

Les Écoles d'Antioche. Essai sur le savoir et l'enseignement en Orient au IVe siècle (après J.-C.), par ALBERT HARRENT. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a voulu contribuer, par cette étude sur l'enseignement dans le plus grand centre intellectuel de l'Orient, à l'histoire générale de cette curieuse époque. Le IVe siècle est en effet la période de transition où expire le paganisme, où le christianisme va définitivement s'emparer de la direction intellectuelle de la société. Il importe de connaître l'instruction et l'éducation que recevait la classe dirigeante de ce temps. Pour cela l'auteur étudiera successivement le régime même de l'enseignement, ses programmes, ses membres, maîtres et élèves, et enfin son action extérieure.

Rien n'est plus clair et plus utile que la démonstration de l'entière

liberté laissée aux écoles et aux maîtres, par le gouvernement de Rome, jusqu'au règne de Julien l'Apostat. C'est le développement de cette constatation déjà faite par Marquardt (*La Vie privée des Romains*, t. I, chap. III, p. 49) : « L'État romain, alors même qu'il s'efforçait, à coups de lois somptuaires et nuptiales, de réagir contre la décadence des mœurs antiques, s'abstint absolument d'intervenir dans l'éducation de la génération nouvelle. » C'est l'empereur Julien qui attenta le premier à la liberté de l'École, dans le but que l'on sait. Son exemple, dit M. A. Harrent, fut imité par l'Église « qui pendant des siècles tiendra l'esprit asservi » (page 56) ! L'auteur oublie que pendant les siècles qui suivirent, loin de tenir les esprits asservis, l'Église fit tous ses efforts pour tirer les peuples de la barbarie, et qu'il ne s'ouvrit pas une école dans le monde, sans qu'il y eût un sacrifice, une intervention de sa part.

Il me semble que lorsque l'auteur passe aux programmes, il se fait les mêmes illusions que M. G. Boissier sur la valeur et surtout l'influence des maîtres de ce temps ; d'abord il aurait dû nous prévenir que la matière de leur enseignement était fort restreinte depuis la révolution fâcheuse que Socrate et son école avaient opérée dans les études. La géographie, les sciences physiques, si en honneur dans les anciennes écoles d'Ionie, avaient disparu ; la science politique, élevée si haut par Aristote, n'avait pas eu un meilleur sort. Quant à l'influence même de l'instruction, il faudrait prouver que Sénèque se trompait quand il affirmait « que ces maîtres étaient incapables de donner des convictions qu'ils n'avaient pas eux-mêmes » *non faciunt animam, quia non habent* (ép. 64 à Lucilius, citée par l'auteur, p. 109). Ces convictions n'existaient que chez les derniers stoïciens et chez les chrétiens. Je crains bien « que le grand culte de la Raison, de la fraternité littéraire, de la solidarité, de la tolérance... » (p. 110) ou encore, « la grande leçon de solidarité humaine... la morale simple et salubre de l'idéal antique ! » en admettant qu'on les ait enseignées à l'élite de ce temps, aient jamais pu suppléer aux convictions très simples de patrie et de religion.

C'est avec un soin minutieux, et des détails très intéressants, tous appuyés par des textes, que l'auteur étudie toutes les matières enseignées à l'école, puis hors de l'école, la situation des maîtres, et leurs rapports soit entre eux soit avec leurs élèves. On ne peut que gagner à cette partie de son étude, qui offre cependant une lacune, c'est la constatation des progrès du droit enseigné dans les écoles, au point de vue de la dignité humaine. J. BERNARD.

Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen, von GERHARD RAUSCHEN. *Versuch einer Erneuerung der* Annales ecclesiastici *des Baronius für die Jahre 378-395.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in 8 de XVII-609 p.

M. Rauschen a entrepris de refaire pour le règne de Théodose (378-

395), les *Annales ecclesiastici* de Baronius. Avec les ressources et la précision de méthode de la science moderne, il a retracé l'histoire de cette époque année par année, suivant, pour chacune, un classement méthodique et invariable. C'est dire qu'il n'a point fait un livre d'idées générales ou de lecture courante, mais qu'il offre aux érudits un répertoire où ils ne se lasseront pas de puiser.

Prenons pour exemple, au hasard, l'année 381. En voici le sommaire : I. *Les Empereurs : a.* Gratien ; *b.* Théodose. II. *Les Magistrats : a.* les consuls ; *b.* les magistrats d'Orient ; *c.* les magistrats d'Occident. III. *L'Histoire religieuse.* IV. *L'Histoire civile.* V. *Les Conciles : a.* le concile œcuménique de Constantinople : 1. date du concile ; 2. convocation du concile ; 3. composition du concile ; 4. présidence du concile ; 5. questions discutées dans le concile ; 6. décisions du concile ; 7. durée du concile ; 8. canons du concile ; *b.* le concile d'Aquilée ; 1. sources de l'histoire du concile ; 2. date du concile ; 3. membres du concile ; 4.. débats du concile ; 5. écrits du concile. VI. *Pères de l'Église : a.* Ambroise ; *b.* Augustin ; *c.* Grégoire de Nazianze : 1. événements ; 2. testament ; 3. discours ; 4. lettres ; *d.* Grégoire de Nysse ; *e.* Jérôme ; *f.* Jean Chrysostôme. VII. *Évêques.* VIII. *Hérétiques.* Ainsi divisée, l'année 381, que j'ai prise pour type, occupe les pages 81-116 du volume. Chacune des autres années du règne est racontée d'après le même plan, ramenant très souvent les mêmes noms, et donnant des détails plus ou moins abondants, selon l'importance et la multiplicité des événements.

La détermination des magistrats, pour chacun des deux Empires, est particulièrement précieuse : non seulement les consuls sont indiqués, mais, pour l'Orient et l'Occident, année par année, tout ce que l'on connaît de préfets du prétoire, préfets de Rome, comtes, vicaires, proconsuls, gouverneurs. Rien mieux que ces renseignements sur le personnel gouvernemental n'aide les historiens à dater les faits.

M. Rauschen fait suivre ses Annales de vingt *Excursus* ayant trait à diverses questions plus ou moins controversées, particulièrement à l'histoire des conciles ou à celle de saint Basile, saint Jean Chrysostôme et saint Ambroise. Suivent deux appendices sur la chronologie des écrits de ces deux Pères de l'Église, et de copieux index relatifs aux ouvrages des Pères, aux lois civiles, aux personnages et aux événements cités dans le livre.

Une remarque, qui peut s'appliquer à d'autres ouvrages allemands, est celle-ci : en tête du volume se lit l'indication des principaux travaux modernes consultés par l'auteur. Quelques éditions françaises de Pères de l'Église sont notées ; mais les sources françaises en général sont fort peu nombreuses : Prudence, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, saint Paulin de Nole, saint Jérôme et son groupe, ont cependant été dans notre pays l'objet d'études importantes : et comment

avoir omis des livres comme ceux de Beugnot, Chastel, Boissier, sur la fin du paganisme, ou du duc de Broglie, sur l'Église et l'Empire au quatrième siècle? PAUL ALLARD.

L'Estoire de la guerre sainte, *histoire en vers de la troisième croisade*, par AMBROISE, publiée et traduite par GASTON PARIS. Paris, Imprimerie nationale ; Leroux, 1897, in-4 de xc-528 p. — Prix : 12 fr.

Le poème d'Ambroise, dont M. Gaston Paris vient de donner la première édition complète, est l'original français de l'*Itinerarium Riccardi*, depuis longtemps connu des érudits comme l'une des principales sources de l'histoire de la troisième croisade. C'est donc pour les philologues surtout que sa publication est d'un haut intérêt. Toutefois les historiens aussi en feront leur profit. « Même à côté de l'*Itinerarium Riccardi*, dit fort bien M. Paris, l'*Estoire de la guerre sainte* conserve... le grand mérite de donner le récit dans sa forme originale et tel que l'a conçu l'auteur, et de nous transmettre les discours, les entretiens, les impressions passagères, les sentiments profonds des croisés de 1189 dans toute leur fraîcheur et leur naïveté. » — L'édition, admirablement soignée, cela va sans dire, est suivie d'une traduction en français moderne, d'un glossaire et d'une table des noms propres. Dans l'introduction, M. Gaston Paris, excluant les recherches proprement historiques, examine toutes les questions linguistiques et littéraires soulevées par le poème. Après une description détaillée de l'unique ms. qui nous l'a conservé (n° 1659 du fonds de la reine Christine, au Vatican), il groupe tous les renseignements que l'œuvre même donne sur son auteur (Ambroise était très probablement Normand et jongleur de profession). Vient ensuite une minutieuse étude linguistique, et ici je dois avouer ma complète incompétence, mais ceux pour lesquels le nom de M. Paris ne serait pas une garantie suffisante, seraient certainement bien exigeants. — Puis, M. Paris étudie les caractères généraux du poème, qui est, en somme, « un journal de l'expédition de Richard Cœur de Lion depuis son commencement jusqu'à sa fin, » en fait ressortir la « tendance à la fois équitable et partiale » (Ambroise est toujours du parti de Richard, son souverain, mais sans aveuglement ni mauvaise foi systématique), et en signale la grande importance historique. « Il forme, du côté occidental, la source la plus précieuse pour l'histoire extérieure et détaillée de la troisième croisade. » La question des rapports entre l'*Estoire de la guerre sainte* et l'*Itinerarium Riccardi* n'est pas discutée avec moins d'intérêt et de sûreté. M. Paris prouve que l'auteur de l'*Itinerarium*, Richard, chanoine de la Sainte-Trinité à Londres, doit être regardé comme un plagiaire, non comme un honnête traducteur. Il a suivi fidèlement (sauf quelques variantes relevées avec soin) le récit d'Ambroise, excepté pour la partie de ce récit où Ambroise n'était pas témoin oculai-

re, c'est-à-dire pour l'histoire du siège d'Acre avant l'arrivée du roi d'Angleterre. Pour cette partie, Ambroise et Richard paraissent avoir utilisé un même document aujourd'hui perdu, un journal de siège rédigé en français. — Enfin dans un dernier chapitre sur *l'Estoire de la guerre sainte dans la littérature*, M. Paris constate « que le poème d'Ambroise paraît être resté inconnu à tous ceux qui depuis lui ont raconté la croisade de Richard. » — La publication est accompagnée d'une planche reproduisant deux pages du manuscrit. E. JORDAN.

Aube de Siècle, par le baron J. ANGOT DES ROTOURS. Paris, Perrin, 1898, in-12 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un joli volume. *L'Aube d'un siècle*, décrite par une plume jeune quoique déjà exercée, nous promet une agréable lecture. De fait l'ouvrage se lit avec plaisir et l'on y rencontre beaucoup de pensées belles et justes. M. des Rotours examine les grandes questions qui agitent la société contemporaine, luttes des classes, luttes des races, luttes des sexes. Il fait voir que ces difficultés ne sont pas insurmontables avec une bonne volonté inspirée par l'esprit religieux. Ses raisons d'espérer sont fondées sur les progrès de l'esprit scientifique qui, lorsqu'il est conduit sans idées préconçues, rend plus sensibles les limites de la connaissance humaine et la nécessité de l'au-delà. Elles sont fondées aussi sur le développement du sens de la fraternité. L'auteur montre qu'un christianisme, plus ou moins diminué, vit encore dans beaucoup d'âmes d'ailleurs peu croyantes, et que l'Église catholique, immuable dans le dogme, est cependant capable d'une fécondité indéfinie et possède toutes les ressources nécessaires pour répondre aux besoins du siècle qui va s'ouvrir. Cet ouvrage, on le sent, est écrit avec le cœur et avec un cœur jeune. L'auteur de *la Morale du cœur* développe surtout des sentiments, charmante manière d'attirer les convictions, mais qui n'est pas toujours sans inconvénient. L'auteur a souvent des observations très pénétrantes, notamment dans son chapitre sur la lutte des classes. Mais parfois aussi il est trop bienveillant pour certaines tentatives, en faveur des sentiments auxquels elles font appel. Que le sens de la fraternité soit pour quelque chose dans le néo-bouddhisme et la religion de l'humanité, je le veux bien. Mais à trop appuyer sur ce fait on risque à ne pas condamner assez énergiquement des propagandes qui, à tant d'autres points de vue, sont les plus grandes folies du siècle. D. V.

Conference of Bishops of the Anglican communion, *holden at Lambeth palace in July 1897.* London, Society for promoting Christian knowledge, 1897, in-18 de 172 p.

Les douze archevêques et les cent quatre-vingt-deux évêques anglicans réunis au palais de Lambeth pendant le mois de juillet 1897 sous

la présidence de l'archevêque de Canterbury, avec la pensée d'affirmer la force et la diffusion de leur « Église » ont publié une lettre encyclique suivie de soixante-trois résolutions formellement admises et votées par l'Assemblée (qui en a pris la responsabilité), ainsi que de onze rapports dûs aux comités spéciaux (mais qui n'ont pas de caractère officiel). — Une grande dignité d'allures et un véritable sentiment chrétien règnent en général dans ces pages où les catholiques trouveront des informations précieuses sur les tendances et les résultats accusés par l'Église établie. L'hostilité envers l'Église romaine perce malheureusement trop souvent sous l'oubli voulu dans lequel les membres de la Conférence de Lambeth cherchent à la reléguer : témoins ces allusions aux « hommes de bonne volonté » qui, en France, en Italie, etc., « ont secoué le fardeau d'obligations illégales qu'impose l'autorité usurpatrice de l'Église de Rome. » Il semble même, à certaines expressions que nous ne voudrions pas prendre à la lettre, que la perspective de l'incrédulité et de ses conséquences agréerait mieux aux anglicans que la foi des catholiques ! — Les recommandations si nobles relatives à la pureté et à la morale publique, dont nous ne saurions trop louer la franche expression se trouvent, hélas ! tristement complétées par le pénible aveu de la multiplication toujours croissante des divorces dans les pays de langue anglaise, et par l'impossibilité où l'assemblée s'est trouvée « pour cette fois » d'accorder toute la considération nécessaire pour parer à ce mal. — L'organisation de l' « Anglican Communion » est une des grandes préoccupations de la Conférence et c'est aussi un des points les plus faibles qu'elle signale, car la composition d'un corps central consultatif investi d'une autorité « seulement morale, » présidé par l'archevêque de Canterbury, ne saurait suppléer le rôle d'un Souverain Pontife, et, même ainsi atténué, cet essai n'a pu réussir et a rencontré de la part des évêques des États-Unis une opposition irréductible, accompagnée d'un certain mépris. Les rapports des comités spéciaux mériteraient, si l'espace nous le permettait, une étude particulière, car ils donnent la preuve d'une ouverture d'esprit très louable chez les membres du haut clergé anglican, pour toutes les grandes questions qui préoccupent aujourd'hui l'opinion, mais on y constaterait plus encore que dans les deux séries de documents officiels qui précèdent à quel point s'illusionnent certains catholiques peu informés qui s'imaginent l'Église établie d'Angleterre en marche sur le chemin de Rome. G. Péries.

L'Émigration française aux colonies, par Eugène Poiré. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 380 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre mérite d'être lu par tous ceux qui souhaitent l'expansion de la race française. Et comment ne pas former ce vœu, si l'on ne veut

point se résigner à la prochaine déchéance de notre patrie au milieu des autres nations grandissantes ? Nous avons des colonies, et, en dehors de l'Algérie, de la Tunisie, nous n'avons guère de colons. L'auteur examine d'abord « les Entraves à l'émigration. » L'esprit casanier et la faiblesse numérique de notre population ne sont pas des obstacles irréductibles. Le goût des affaires coloniales aura précisément pour effet d'y porter remède. Les entraves réelles viennent de l'éducation classique donnée uniformément, de la loi militaire qui réserve quelque indulgence à ceux qui émigrent en pays étranger, non à ceux qui émigrent dans nos colonies, du développement immodéré du fonctionnarisme, des vices de notre administration. Sans doute bon nombre de nos possessions, étant situées dans la zone intertropicale, ne se prêtent pas à un véritable peuplement. Mais on pourrait y séjourner assez pour tirer parti de leurs ressources. — La seconde partie de ce volume est intitulée « les Appels à l'émigration. » On ne se contente pas de montrer qu'elle est nécessaire à la grandeur nationale, profitable aux particuliers, et qu'elle doit se composer de gens capables, non de besogneux, on montre qu'il faut lui permettre, malgré nos préjugés démocratiques, d'organiser de puissantes compagnies de colonisation. Le ministère des colonies a institué récemment un office de renseignements commerciaux et un office de colonisation, qui peuvent rendre de réels services. Et l'Union coloniale française, fondée en 1893, a dirigé vers la Nouvelle Calédonie, en 1895-1896, cent vingt-trois familles.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Tableau de la France en 1614, par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-12 de IV-403 p. — Prix : 4 fr.

Le brillant morceau d'histoire que M. G. Hanotaux vient de réimprimer, à l'usage de la jeunesse et du gros public qui n'aborde guère les grands ouvrages, est en réalité la moitié de son premier volume sur Richelieu. Avant d'aborder l'histoire du plus célèbre homme d'État de la vieille monarchie, l'auteur a voulu se rendre compte de la situation où il avait pris la France, des éléments qu'il avait entre les mains pour mener à bien sa politique. C'est le bilan raisonné de toutes les ressources du pays à la veille d'une gestion qui durera près de trente ans. Les forces vives dont se composait la nation sont énumérées et analysées avec une singulière sagacité et une exactitude qui dénote une somme considérable de recherches. Les provinces, Paris, la cour ; les grandes institutions politiques, l'armée, la justice, les finances, l'administration ; les libertés générales et particulières, privilèges, états généraux, états provinciaux, libertés municipales, coutumes juridiques ; noblesse, bourgeoisie, peuples des villes et des campagnes ; organisation ecclésiastique, pouvoir pontifical et pouvoir

royal : tout ce qui rentrait, à quelque titre que ce soit, dans l'ensemble des éléments constitutifs du gouvernement trouve place dans ce résumé fidèle, animé, un peu enthousiaste d'un fils de la démocratie nouvelle, qui a conservé le culte des ancêtres et serait très honteux qu'on lui supprimât tout d'un coup sa longue filiation. Dans son admiration très raisonnée pour l'ancien régime et sa politique, M. Hanotaux semble oublier entièrement les temps nouveaux ; mais on dirait qu'il regrette à tout moment de n'avoir pas en mains les instruments qui ont si bien secondé Richelieu. — A voir le tableau de la France après Henri IV, on comprend que même sans génie, un ministre aurait fait grande figure ; et on pense involontairement qu'après Louis-Philippe et Napoléon III, même un Richelieu eût été impuissant à redonner à la France la place qu'elle avait si longtemps occupée dans le monde. Certes, le peuple français, existant depuis mille ans, est toujours le même, « bon et doux, léger et mobile, prompt à l'enthousiasme, prompt au découragement, facile à gouverner, facile à entraîner, capable d'élans généreux et de violences soudaines, d'un esprit agile et leste, d'un cœur chaud et vif, se faisant bien souvent haïr et se faisant toujours pardonner, avec un fond de sérieux, de courage et de bon sens qui le sauve et le soutient dans les circonstances les plus critiques ; » mais au XVIIe siècle, la France se mettait en marche d'une allure dégagée et souple ; elle se disciplinait et ceignait ses reins pour le combat. « D'un instinct sûr et d'une volonté arrêtée, elle créait ses institutions, sa forte centralisation, son unité. Elle broyait au dedans les matériaux dont elle faisait la muraille qui la protégeait contre l'étranger ; elle prenait en elle-même le rythme et l'autorité qui fait marcher du même pas, et le nerf de la domination intérieure qui fait obéir au même commandement. » Et à l'heure présente, toutes ces qualités nécessaires, si éloquemment décrites, les posséde-t-elle au même degré, serait-elle capable de les retrouver le jour du danger ? C'est la question qu'il est impossible de ne pas se poser à tout instant en suivant l'attachant exposé de M. Hanotaux. Évidemment, le peuple et les institutions se transforment. Mais à quoi servirait l'expérience des vieillards, — et l'histoire est aussi l'expérience des nations, — si dans l'âge mûr on s'appliquait à renier toutes les idées, toutes les méthodes qui ont fait la prospérité de notre adolescence ? Un grand pays n'abandonne pas impunément des traditions dix fois séculaires. M. Sorel, cité plusieurs fois dans le *Tableau de la France*, ne nous a-t-il pas démontré que la Révolution française n'a obtenu ses étonnants succès militaires et diplomatiques en Europe qu'en suivant la politique même et les procédés de l'ancien régime ? Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit, en relisant, comme nous le disions tout à l'heure, cette sorte de synthèse, dans laquelle la France d'autrefois revit en pleine activité,

non seulement fièrement debout, mais marchant comme une de ces grandes machines modernes dont tous les rouages concourent à la force irrésistible de la roue motrice. Ce n'est pas un petit mérite que d'avoir si bien compris ce mécanisme et de l'avoir clairement décrit.

G. Baguenault de Puchesse.

La Conjuration de Cinq-Mars, par J.-P. Basserie, avec une préface par Alfred Mézières. Paris, Perrin, 1896, in-16 de x-332 p.—Prix : 3 fr. 50.

Le volume que Mlle J.-P. Basserie consacre à la conjuration de Cinq-Mars n'apprendra rien de nouveau à ceux qui ont lu les mémoires du règne de Louis XIII et l'excellent article de M. Avenel : *Le Dernier Épisode de la vie du cardinal de Richelieu, Louis XIII, Cinq-Mars et Auguste de Thou (Revue des Questions historiques*, 1868). Dans les sept chapitres dont se compose cet ouvrage : la Famille;—la Faveur;—la Conjuration;—la Captivité, le Procès ; — MM. d'Orléans et de Bouillon ; — le Procès, les Interrogatoires ; — la Condamnation, le Supplice, — l'auteur ne produit aucun document inédit et ne révèle aucun fait inconnu ; elle se contente de coordonner les récits des auteurs contemporains et d'analyser longuement les brochures plus ou moins officielles parues à la mort de Cinq-Mars. Ce n'est point à dire que le livre de Mlle Basserie soit dépourvu d'intérêt ; mais son originalité vient tout entière du soin avec lequel elle choisit ses textes, et du talent avec lequel elle les interprète pour faire partager au lecteur ses sympathies et son admiration pour Cinq-Mars représenté comme un héros.

Mlle Basserie cherche à écarter toute idée de préméditation dans le crime de lèse-patrie commis par Cinq-Mars, et plaide l'irresponsabilité pour son héros. Entré malgré lui au service de Louis XIII, maintenu malgré lui à ce poste, provoqué en toutes circonstances par le cardinal, poussé à la vengeance par son entourage, le « pauvre enfant, qui n'agissait jamais de sa propre volonté » et « ne savait rien refuser à ceux qu'il aimait » se trouva tout naturellement amené à trahir la France. Telle est en peu de mots la thèse de l'auteur, que le récit des contemporains, des amis même de Cinq-Mars et des ennemis déclarés de Richelieu, ne permet pas d'accepter. A dix-huit ans, le jeune d'Effiat avait déjà de trop nombreuses folies à son actif, et il s'est montré dans sa courte existence trop constamment ami du plaisir pour que l'on puisse supposer que ses hésitations à accepter la place de favori de Louis XIII soient venues de la peur que lui causait la vie de cour, et du juste sentiment de sa propre faiblesse. Tallemant a trouvé le véritable motif : « Il aimait les plaisirs » et craignait, comme il advint en effet, de ne pouvoir s'y livrer en toute liberté. Il ne paraît pas, d'ailleurs, que Richelieu ait méconnu sa valeur en lui réservant un rôle de courtisan. L'habileté avec laquelle il sut s'insinuer dans les bonnes grâces

du Roi, remplacer dans son cœur Mlle de Hautefort et simuler pour son royal ami une affection qu'il n'eut jamais, non moins que ses patients efforts pour remplacer le cardinal à la tête des affaires, indiquent qu'il posséda toutes les qualités de souplesse et de dissimulation d'un véritable courtisan. Il se prit à haïr Richelieu lorsqu'il le vit décidé à ne pas se prêter à ses caprices et à ne pas l'élever plus haut qu'il ne l'avait placé. Marie de Gonzague, qu'il aimait passionnément, lui avait déclaré qu'elle ne lui accorderait sa main que si elle le voyait premier ministre. Le cardinal eut la mauvaise grâce de railler l'audace du jeune homme de prétendre à une pareille union et surtout de ne point lui céder sa place pour lui permettre de la contracter.

Il n'est point exact de dire (p. 84) que « Henry, pris dans le terrible dilemme de tuer Richelieu ou de traiter avec l'étranger, préfère ce dernier parti, ne pouvant se résoudre à verser le sang du protecteur de son père. » Un autre parti s'offrait encore à Cinq-Mars, c'était de se contenter de la charge de grand écuyer et de continuer à jouir des faveurs royales qu'il devait à Richelieu, et c'est celui qu'il n'a pas songé un instant à prendre. En réalité, il n'avait aucun sujet d'accuser la destinée et aucune raison de haïr le cardinal, et si le pardon accordé par le Roi à Gaston et au duc de Bouillon était immérité, la condamnation de Cinq-Mars n'atteignait point un innocent. Mlle Basserie loue fort Cinq-Mars de n'avoir point tout d'abord révélé ses complices et d'avoir nié tout ce qu'on lui reprochait. Ne peut-on point supposer qu'en agissant ainsi Cinq-Mars songeait plus à lui-même qu'à ses amis de la veille et espérait qu'on n'avait point de preuves matérielles de sa trahison? Dans sa profonde pitié pour lui, Mlle Basserie lui attribue toutes sortes de qualités que ses contemporains ne lui ont jamais reconnues. L'affection d'Auguste de Thou est pour elle une preuve qu'il « ne pouvait être qu'un homme supérieur. » Elle nous parle de sa « suprême charité » (p. 66) et se prend à regretter « l'homme splendide qui eût pu surgir de cet enfant dévoyé, trompé et torturé » (p. 266). Par contre elle pousse au noir le portrait du cardinal, le « tyran d'Anne d'Autriche, » et exagère ses défauts comme elle faisait les qualités de son héros. La vraie conclusion se trouve dans l'article de M. Avenel, de 1868 : « Cinq Mars n'inspire aucun intérêt ; tant d'orgueil, des prétentions si insolentes, une ingratitude si effrontée dans un jeune cœur lui aliènent tout esprit généreux, et enfin ce pacte impie avec les ennemis de la France méritait la mort. »

ALBERT ISNARD.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, par EDMOND BIRÉ. T. V : *La Chute de Robespierre, 10 avril-20 juillet 1794.* Paris, Perrin, 1898, in-12 de 460 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Biré vient de publier le cinquième et dernier volume du *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur* ; ce volume em-

brasse la période qui s'étend du procès de Danton au 9 thermidor. C'est l'histoire du règne de Robespierre ; car pendant ces quatre mois Robespierre est vraiment roi, le roi Maximilien, comme on l'appelle, ou tout au moins dictateur. Tous ses ennemis ont disparu, les girondins ont été guillotinés ; Chaumette, Hébert, Camille Desmoulins, Danton ont été guillotinés. Les jacobins sont sous sa domination, la Commune de Paris est à ses ordres ; à peine, à la Convention, quelques mécontents murmurent-ils en secret ; mais la loi du 22 prairial, qui supprime les dernières formalités, les dernières garanties au tribunal révolutionnaire, les met à sa discrétion. A la fête de l'Être suprême, décrétée sous son inspiration, il a paru en tête de l'Assemblée, et visiblement son chef ; c'est sinon son avènement, du moins la proclamation publique de sa prédominance. Il peut donc faire en France ce qu'il veut. Qu'a-t-il fait ? Le *Journal d'un bourgeois de Paris* nous le raconte.

On a prétendu que, dans ces derniers mois, Robespierre, las de la Terreur, voulait revenir aux idées de modération et supprimer la guillotine. Le chapitre XXXI : *Une Décade du tribunal révolutionnaire* est la réponse à cette assertion. La troisième décade de messidor a donné deux cent soixante-seize exécutions, la première décade de thermidor, la dernière du règne de Robespierre—ou plutôt les neuf premiers jours de cette décade — en donne trois cent quarante et un — et parmi ces victimes on compte des poètes, Roucher et André Chénier, des femmes, des vieillards, des enfants comme le jeune de Saint-Pern — dix-sept ans — exécuté à la place de son père et le jeune de Maillé — seize ans — qui n'était même pas poursuivi ! Qu'eût-ce été si Robespierre n'avait pas voulu modérer le tribunal révolutionnaire !

Nous ne croyons pas d'ailleurs que ses vainqueurs aient eu, plus que lui, l'intention de renoncer à la Terreur ; ils voulaient bien supprimer le tyran, mais non la tyrannie. Mais l'opinion publique a été plus forte qu'eux, et, Robespierre mort, tout le système sanguinaire dont il était l'incarnation, s'est écroulé avec lui. Comment Robespierre est-il tombé ? Comment des comparses comme Tallien et Collot d'Herbois ont-ils eu raison de cet homme qui paraissait si fort et qui l'était en effet ? C'est ce que M. Biré explique parfaitement. Son récit de la journée du 9 thermidor, sous sa forme d'impressions d'un bourgeois témoin du fait, est très précis, très exact et d'un enchaînement très serré. Nous n'avons pas d'ailleurs à faire l'éloge du talent de M. Biré, de la science et du mérite de son livre. Ce mérite, reconnu par les juges les plus compétents, consacré par l'Académie française, s'affirme une fois de plus dans ce nouveau volume et lui vaudra, nous en avons le ferme espoir, une couronne nouvelle.

Ajoutons qu'un index très complet et très bien fait, placé après la table des matières, permettra au lecteur des recherches faciles dans

les cinq volumes de ce très érudit et très émouvant *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La France d'après les cahiers de 1789, par EDME CHAMPION. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Champion commence ce volume par un vœu auquel nous nous associons pleinement : c'est qu'on publie enfin dans leur intégralité les Cahiers de 1789. On en a livré au public une partie, mais il y a encore beaucoup d'inédit et cet inédit n'est assurément pas ce qu'il y a de moins curieux. Après avoir rappelé qu'on fait des sacrifices considérables pour sauver et reproduire de vieux papyrus d'Égypte, l'auteur ajoute : « Pour nous donner tout entière la collection que nous demandons, il ne faut que quelques dizaines de mille francs et ce n'est pas fait ! »

Cette collection serait-elle la peinture exacte de la France en 1789 ? M. Champion le pense et ici nous ne serions plus absolument de son avis. Ce serait un tableau de la France sans doute, mais un tableau fortement poussé au noir, où les ombres domineraient, où les parties lumineuses seraient rares. Et cela est tout naturel. On a demandé aux rédacteurs des cahiers d'exposer leurs griefs ; ils l'ont fait, et pour les rendre plus frappants, ils les ont plus d'une fois exagérés. Celui qui voudrait peindre la France de 1789 telle qu'elle était réellement, ne devrait pas chercher les éléments de son œuvre dans les seuls cahiers, mais les compléter, les corriger au besoin par les Mémoires du temps, les récits des voyageurs, les documents administratifs de toute sorte. Nous en citerons comme exemple les doléances sur la Bastille, que M. Funck-Brentano a réduites à leur juste valeur, et celles sur le manque d'instruction dans les campagnes ; les beaux travaux de MM. A. Duruy, Maggiolo, Babeau, l'abbé Allain et d'autres ont montré qu'il y avait alors beaucoup plus d'écoles primaires qu'on ne le croyait, et je sais pour ma part telle petite commune rurale qui n'a retrouvé que soixante ans après la Révolution les établissements d'instruction qu'elle possédait avant 1789.

Où je suis de nouveau d'accord avec M. Champion, c'est quand il constate l'enthousiasme et la bonne harmonie qui régnaient dans toutes les classes à cette date fatidique. Tous les ordres célébraient les vertus du Roi, tous ne rêvaient que la grandeur de la monarchie, tous voulaient l'abolition des privilèges et la réforme des abus. Comment tous ces beaux sentiments se sont-ils si vite évanouis ? Comment cette union s'est-elle changée en discorde ? Comment ces hommes qui étaient prêts à élever une statue à Louis XVI ont-ils fini par lui dresser un échafaud ? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de rechercher ici.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de Napoléon III, par J.-M. Villefranche. Paris, Bloud et Barral, 1897, 2 vol. in-8 de xi-370 et 422 p. — Prix : 8 fr.

Peut-on écrire aujourd'hui une histoire de Napoléon III ? Au bout de vingt-cinq ans, sommes-nous à cette distance où la vision est nette et le coup d'œil juste ? M. Villefranche l'a pensé, et il vient de publier deux volumes d'un vif intérêt et d'une réelle impartialité. Étrange destinée que celle de cet homme qui a connu les vicissitudes les plus extrêmes, les bonheurs les plus inespérés, les catastrophes les plus tragiques ! Né sur les marches d'un trône, neveu et bientôt héritier du grand Empereur, brusquement jeté dans l'exil et se jetant dans les aventures, prétendant dédaigné, puis Souverain tout-puissant, puis déchu plus rapidement encore qu'il ne s'était élevé, entraînant dans sa chute et dans sa ruine le pays qu'il avait voulu diriger et qu'il avait un moment élevé avec lui au sommet de la gloire, quelle existence a présenté plus de vicissitudes et plus de contrastes ? Mais quelle autre a montré un plus frappant exemple de châtiment suivant de près la faute et de la main de Dieu s'appesantissant dès ce monde sur le coupable ? Dix ans de splendeur, dix ans de décadence aboutissant à la plus lamentable défaite, telle est en quelques mots l'histoire du second Empire. M. Villefranche l'a justement remarqué, la guerre d'Italie est l'apogée du règne et le point de démarcation de ses deux parties si dissemblables. Jusqu'en 1860, malgré toutes les oppositions et toutes les prévisions contraires, il grandit. Dans la guerre d'Italie elle-même, malgré l'incohérence du commandement, il vole de succès en succès. Après 1860, ce ne sont plus que déceptions de toute sorte : la guerre du Mexique, « la grande pensée du règne, » aboutit à la sanglante fusillade de Queretaro ; l'unité italienne prépare l'unité allemande non moins funeste qu'elle à la France. L'Empereur, qui a dupé les chefs de l'Assemblée nationale, et qui a été dupé par Cavour, se laisse encore duper par Bismarck ; sa clairvoyance s'obscurcit, son jugement vacille ; ses forces physiques elles-mêmes l'abandonnent et la guerre de 1870 offre le lamentable spectacle d'un général en chef qui n'a plus d'armée, d'un Souverain qui n'a plus de pouvoir et qui va tout engloutir, armée et couronne, dans le gouffre de Sedan. Il y avait dix ans jour pour jour que l'Empereur dans la trop fameuse entrevue de Chambéry avait dit à Cialdini : « Allez et faites vite. » Les Prussiens avaient fait plus vite encore. Jamais l'axiôme de M. Thiers, si frappant dans sa forme brutale : « Qui mange du Pape en crève » ne s'est plus promptement et plus complètement vérifié.

On a prêté au prince Napoléon ce propos sur son cousin dont il a été le mauvais génie : « C'est une grande incapacité méconnue. » Le livre de M. Villefranche donne raison à ce mot, mais en même temps il rend justice aux très réelles qualités, comme il ne dissimule pas les

défauts de l'Empereur. « Ce prince étrange et si complexe, dit-il, parfois si lucide et parfois si obstinément aveugle, tour à tour le plus hardi et le plus irrésolu des hommes, comme aussi le plus heureux et le plus misérable : bon jusqu'à la faiblesse dans la vie privée et cependant trompeur jusqu'à la perfidie dans la vie publique ; esprit vaste mais encombré de chimères, réformateur bien inspiré quelquefois, conspirateur toujours. » Et il conclut — ce sont les derniers mots de son livre — : « La France, dans sa longue histoire, a compté des princes plus mauvais ; elle n'en a pas eu de plus funeste. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire des corporations de métiers, par E. MARTIN-SAINT-LÉON. Paris, Guillaumin, 1897, in-8 de x-671 p. — Prix : 8 fr.

Voici un savant et consciencieux ouvrage sur un problème qui domine toute l'organisation du travail, puisque ce livre pourrait être intitulé : « l'Association professionnelle, hier, aujourd'hui et demain. »

L'histoire presque sept fois séculaire des corporations que supprima la Constituante est instructive en sa vivante complexité. Elles peuvent sans doute être rattachées, par des transitions dont le souvenir s'est effacé, aux anciens collèges romains et aux guildes germaniques. Mais c'est le XIIIe siècle qui les montre bien formées. Leur structure apparaît fixée dans le *Livre des métiers*, rédigé par Étienne Boileau, prévôt des marchands au temps de saint Louis. Elles assuraient au compagnon une existence tolérable, plus heureuse que celle de l'ouvrier des XVIIe et XVIIIe siècles, moins précaire même, au dire de M. Martin-Saint-Léon, que celle de l'ouvrier contemporain. Durant les troubles de la guerre de Cent ans, elles tentèrent de jouer un rôle politique : on se souvient d'Étienne Marcel et des bouchers soulevés par Caboche. Avec Louis XI, elles reçoivent une organisation militaire et sont réparties en soixante et une bannières. De plus en plus l'État se mêle de leur administration. Au XVIe siècle, il tente vainement, à plusieurs reprises, de supprimer les confréries, qui sont devenues prétextes à orgies et mutineries. Les ordonnances de 1581 et 1597 font de la « communauté de métier » le régime uniforme et obligatoire du travail. C'est l'affirmation de la politique qui prévaudra dès lors, et qui érige les groupements professionnels en corps administratifs. L'édit de 1673, reprenant les prescriptions de 1581 et de 1597, ne réussit pas encore à les imposer en pratique. Mais les « lettres de maîtrise » qu'accorde le Roi, les faveurs concédées à des industries de luxe que l'on désire établir en France, les franchises des lieux privilégiés, entravent le monopole des corporations. D'autre part, elles se discréditent par leur routine et leur immobilité. Leur décadence, qui s'accuse déjà au XVIIe siècle, est définitive au XVIIIe. Pendant qu'elles s'attachent à des mesures rétrogrades, à la prohibition

par exemple de tout prospectus annonçant la vente des marchandises à prix fixe, l'opinion publique les condamne. Dès 1758, en même temps que les *Maximes de gouvernement* de Quesnay, paraît un *Mémoire sur les corps de métiers* qui réclame leur suppression radicale, et attaque même la liberté d'association professionnelle. C'est le programme qu'applique Turgot (édit de février 1776). L'édit du mois d'août de la même année ressuscite les corporations. Elles étaient à peine reconstituées lorsque la loi de mars 1791 les brisa. La loi du 14 juin alla jusqu'à défendre aux gens de même profession de se concerter sur leurs « prétendus intérêts communs. »

M. Martin-Saint-Léon éclaire l'un des aspects les plus intéressants de l'évolution sociale contemporaine, lorsqu'il montre la réaction qui s'est lentement produite contre ce régime d'individualisme forcé. Elle a fini par obtenir, en 1864, la liberté de coalition, et en 1884, la liberté des syndicats professionnels. Faut-il demander plus ? Notre auteur ne cache pas ses sympathies pour le régime corporatif, c'est à dire pour la corporation obligatoire, groupant tous les membres de la profession, comme la commune groupe tous les habitants d'une même circonscription. Cette association, assure-t-il, serait ouverte, et ne saurait entraver la liberté du travail. Elle s'occuperait presque exclusivement d'assurance, d'assistance, d'arbitrage et d'étude. Est-on sûr de limiter ainsi son rôle ? A quel titre et par quels moyens l'empêchera-t-on de fixer un minimum de salaire ou de durée de travail, de réprimer la concurrence déloyale, de veiller à l'exécution des règlements qu'elle édictera ? N'y a-t-il pas à redouter que chaque profession devienne ainsi une sorte de service public, laissant peu de place à l'initiative et à la liberté individuelles ? — Que l'on adopte ou que l'on discute ces conclusions, il faut reconnaître qu'elles sont inspirées par de généreuses préoccupations, et surtout qu'elles sont préparées par l'une des plus sérieuses études historiques que l'on puisse consulter sur ces questions vitales.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Quelques Salons de Paris au XVIIIe siècle, par MARY SUMMER. Paris, L.-Henry May, 1898, in-8 de 271 p. — Prix : 5 fr.

Il est vraiment fort agréable de visiter les salons de Paris au XVIIIe siècle avec Mme Mary Summer ; elle les connaît admirablement; elle en sait tous les habitants, les hôtes habituels ou de passage, elle a écouté leurs conversations, elle en a parcouru tous les coins et recoins ; elle les ressuscite en quelque sorte, comme s'ils existaient encore. Le XVIIIe siècle tout entier nous apparaît avec son aurore brillante et sa fin sanglante. Tout d'abord le salon de Mme de Lambert, qui se sent encore un peu du XVIIe siècle et des dernières années de Louis XIV, un peu froides et gourmées. Avec Mme la marquise du Chatelet tout s'émancipe, les idées et

les mœurs ; le dernier décorum disparaît; c'est le règne de Voltaire, mais Voltaire du moins était déiste ; avec le baron d'Holbach, c'est l'athéisme qui est prêché. Tout est battu en brèche : principes religieux et politiques, morale, société. Rarement on a vu pareil entraînement et pareille inconscience, tous les causeurs de ces salons si brillants détruisent à plaisir la maison qui les abrite. Au Temple, chez le prince de Conti, au Palais Royal chez le duc d'Orléans, chez Mme Doublet de Persan, chez Mlle de Lespinasse, on s'ingénie à ne rien laisser debout de ce qui existe. La Révolution était faite dans les esprits et dans les mœurs longtemps avant de passer dans les institutions et dans les lois. Aussi le couronnement logique de toute cette campagne, la fin normale de ce siècle, c'est ce salon des dames de Sainte-Amaranthe d'où les maîtresses de maison et les habitués ne sortent que pour aller au tribunal révolutionnaire et le même jour à l'échafaud. C'était le développement normal des idées lancées pendant tout un siècle, et c'est à cette mort que devait aboutir cette douceur de vivre, que regrettait tant Talleyrand. C'est aussi par le salon des dames de Sainte-Amaranthe que se termine le livre très attrayant de Mme Mary Summer, c'est le dernier et sombre tableau après tant de peintures délicates et chatoyantes. Le volume se lit avec beaucoup de facilité et de charme. Il est cependant quelques points où nous ne serions pas d'accord avec l'auteur. Le grand siècle pour elle, c'est le XVIIIe parce qu'il a été le siècle de la science. Ne lui en déplaise et n'en déplaise à Michelet dont elle invoque l'autorité, le grand siècle pour nous c'est toujours le XVIIe, celui de Corneille et de Bossuet.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Une Loge maçonnique d'avant 1789. La R.·. L.·. les Neuf Sœurs, par LOUIS AMIABLE. Paris, Alcan, 1897, gr. in-8 de 399 p. — Prix : 6 fr.

La loge dont il est question a eu, avant 1789, une assez grande célébrité et une réelle importance. Fondée en 1776, sous le patronage des Neuf Muses, elle compte parmi ses membres un certain nombre de personnages connus. Le plus illustre fut Voltaire, reçu en 1778, deux ans après la fondation de la loge, et peu de temps avant sa mort. La cérémonie fut pompeuse, racontée et commentée dans toutes les gazettes et toutes les correspondances, et jeta sur l'assemblée qui en avait été le théâtre, un brillant éclat. Le vénérable était alors l'astronome Lalande. A la suite, beaucoup de littérateurs, de savants, de philosophes, d'artistes, d'hommes d'État futurs. Qu'il nous suffise de citer Franklin, Dupaty, Élie de Beaumont, Condorcet, Cabanis, Lacépède, Rabaut Saint-Étienne, Pétion, Bailly, Sieyès, Brissot, Danton, Camille Desmoulins, le vaudevilliste de Piis, le triste poète Cubières, Chamfort, Delille, Florian ; les peintres Joseph Vernet et Greuze, le musicien Piccini que

Mme du Barry avait fait venir d'Italie pour l'opposer au protégé de Marie-Antoinette, le chevalier Gluck. Bien des gens alors ne soupçonnant pas ce qui se cachait sous le masque humanitaire de la franc-maçonnerie s'y affiliaient, malgré les avertissements des papes Clément XII et Benoît XIV. On avait vu la charmante princesse de Lamballe être grande maîtresse d'une loge, et celle des Neuf Sœurs avait pour protecteur—c'était moins surprenant—son beau-frère, le duc de Chartres, le futur Philippe-Égalité. En revanche et malgré les affirmations de l'auteur, nous ne saurions admettre que Louis XVI ait été franc-maçon.

Après le récit des faits et gestes de la loge des Neuf Sœurs, M. Amiable donne sur les personnages qui en ont fait partie des notices plus ou moins étendues ; il a emprunté les éléments de son récit aux correspondances de Bachaumont et de Grimm et aux archives du Grand Orient qui lui ont été naturellement ouvertes. On comprend par là quel est l'esprit du livre où se retrouvent toutes les déclamations connues contre la théocratie, le fanatisme, la domination cléricale, les jésuites, etc., etc. On l'eût deviné d'ailleurs, rien qu'en voyant, à la première page du volume, le portrait de l'auteur en grand costume de membre du conseil de l'ordre du Grand Orient. M. R.

Les Grands Terroristes. Carrier à Nantes (1793-1794), par le comte Fleury. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 523 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est dans l'histoire de la Révolution peu de figures plus répugnantes que celle de Carrier. M. le comte Fleury a voulu l'étudier de nouveau, à l'aide des documents les plus authentiques et dans un remarquable esprit d'impartialité. Il n'a assurément pas voulu blanchir un personnage qui est incapable de l'être ; mais il a tenu à établir la part de responsabilité de chacun. Carrier est le grand coupable, le tigre de Nantes, comme on l'a justement appelé ; mais autour de ce roi des tyrans, que de petits tyranneaux et derrière ce tigre que de chacals ! Carrier donne l'impulsion, mais les autres la reçoivent avec enthousiasme, accélèrent et au besoin exagèrent le mouvement. Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire de ce court et sanglant proconsulat, à raconter après tant d'autres ces noyades, ces fusillades, ces sabrades qui en quelques mois ont coûté la vie à tant de victimes. On en trouve le détail dans toutes les histoires de la Révolution, et tout spécialement dans le beau livre que nous annonçons aujourd'hui. M. le comte Fleury a constaté les faits, discuté les chiffres, à la suite et à l'exemple du consciencieux et distingué historien de la Terreur à Nantes, M. Alfred Lallié. Quelque peu de sympathie qu'il ait pour son sinistre héros, il n'admet que les actes qui sont absolument prouvés ; s'il y a doute, il en fait profiter l'accusé. C'est ainsi que, malgré l'affirmation de quelques témoins, il écarte,

comme l'avait fait d'ailleurs M. Lallié, le monstrueux raffinement des mariages républicains. Mais il reste encore à la charge du proconsul bien assez d'infamies et de crimes : des prisonniers exécutés sans jugement, des femmes et des enfants massacrés, des prêtres condamnés à la déportation et engloutis dans le grand torrent révolutionnaire, comme Carrier appelait la Loire, des blancs seings donnés aux pires assassins, des orgies sans nom et des crimes sans nombre. Mais ces crimes, le Comité de salut public les encourageait et la Convention, à laquelle le proconsul rendait compte de l'accomplissement de ses mesures, les approuvait. Lorsque les plaintes des Nantais les plus patriotes eurent enfin obtenu le rappel de Carrier, il ne fut ni blâmé ni inquiété, il reprit tranquillement son siège à la Convention et se fit applaudir aux Jacobins. Même après la chute de Robespierre il ne fut pas immédiatement poursuivi. Il fallut les révélations du procès des cent trente-deux Nantais puis celles du procès du Comité révolutionnaire, il fallut l'insistance énergique de Fréron et de Tallien pour que le monstre allât rejoindre ses complices sur le banc du Tribunal révolutionnaire, et alors sa personnalité sembla effacer toutes les personnalités, sa responsabilité absorber toutes les responsabilités ; le public ne vit que lui, et malgré les efforts de l'accusateur public, il fut seul condamné avec deux obscurs comparses, Pinard et Grandmaison. Tous les autres furent acquittés. Mais la postérité n'a pas ratifié la décision du tribunal et la faiblesse du jury. Elle dit, avec M. le comte Fleury, que si Carrier fut le grand criminel, les Goullu, les Bachelier, les Chaux, les O'Sullivan étaient coupables comme lui, et que ceux qui n'avaient respecté ni les droits de la justice, ni l'honneur des femmes, ni l'innocence des enfants, auraient dû comme lui payer de leur tête la sinistre série de leurs forfaits. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Société provençale à la fin du moyen âge d'après les documents inédits, par CHARLES DE RIBBE. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Perrin, 1898, in-8 de XII-572 p. — Prix : 7 fr. 50.

Au sein de la vaillante phalange de chercheurs et d'érudits qui s'efforcent de renverser, à la lumière des faits puisés et recueillis aux sources authentiques, les légendes dont l'esprit de parti s'est servi pour trahir la vérité et travestir l'histoire sociale, l'un des plus érudits et des plus vaillants est sans contredit M. Charles de Ribbe. Depuis trente ou quarante ans qu'il compulse et s'assimile les vieux documents, baux, actes de vente, testaments, contrats de mariage, *livres de raison* surtout, ces histoires intimes des familles en si grand honneur jadis chez nos pères, que de clartés nouvelles n'a-t-il pas contribué à jeter sur ces populations d'autrefois, trop peu connues dans la vie privée des familles comme dans l'intimité de la vie communale! Le livre qu'il nous donne

aujourd'hui, forme un tableau très complet de la société provençale durant cette période, un peu indécise entre le moyen âge proprement dit et le début des temps modernes, qui commence au milieu du xve siècle, après la guerre de Cent ans, et comprend les commencements du xvie. Parallèlement à l'état social de la Provence à cette époque, l'auteur nous donne, à propos des faits et des actes qu'il y signale, de nombreux aperçus sur les époques antérieures ou subséquentes ainsi que sur d'autres provinces de la France et même de l'étranger. — L'ouvrage comprend trois parties d'inégale étendue: *La Famille*, en dix chapitres, occupe près des deux tiers du volume. Le surplus se partage entre *la Propriété*, quatre chapitres, et *la Commune*, également quatre chapitres. — Le récit autour duquel se groupent toutes les données consiste dans la monographie, consignée dans un livre de raison, d'une vieille famille bourgeoise d'Ollioules, petite ville voisine de Toulon. Jaume Deydier le commence en 1477, mais en le faisant débuter par la généalogie et l'histoire de sa famille à partir de l'an 1250 ; il le poursuit jusqu'à l'an 1521. Considérablement amoindrie sinon totalement ruinée par suite de la période de troubles et de désastres qui avaient rempli la première moitié du siècle, la fortune des Deydier est peu à peu réédifiée par les incessants labeurs, la sage administration de Jaume et son esprit d'épargne. Vers la fin de sa vie, il peut constater avec une légitime fierté que, par les acquisitions, dépenses et travaux qu'il a faits au domaine de Darbosson, par lui créé, ce domaine représente une valeur double de celle du capital qu'il y a employé. En 1513, il peut, du produit de ses économies, doter en argent sa fille Margota. En 1521, se sentant vieux et infirme, il attribue ses biens de famille situés à Toulon à son fils aîné, et les biens sur Ollioules, comprenant le domaine de Darbosson, à son second fils. Cette monographie d'une famille pendant une durée de près de trois siècles est comme la souche d'un arbre dont la cime vaste et opulente serait composée de tous les faits analogues ou concomitants que l'auteur trouve occasion d'exposer, toujours avec documents cités ou reproduits à l'appui. On a ainsi des séries de portraits pris, je ne dirai pas dans tous les milieux sociaux, mais dans toutes les classes sociales, ce qui, pour les temps et lieux qui nous occupent, est fort différent ; car si nettement délimitées que soient alors les classes par les mœurs et la coutume, elles ne forment guère qu'un même milieu, grâce à l'harmonie, à la bienveillance réciproque, à la charité mutuelles qui règnent entre elles sous l'influence d'un esprit profondément chrétien imprégnant, compénétrant partout les relations, les actes, les habitudes, les mœurs. — L'attachement profond à la demeure héréditaire, le goût et l'habitude du travail et de l'épargne en vue de doter les filles en argent « suivant la faculté des biens, » afin de transmettre intact aux fils l'héritage des ancêtres, telle est la caractéristique des

mœurs provençales au temps de Jaume Deydier, qui est aussi le temps du roi René. Le droit d'aînesse n'existait pas dans ce pays de droit romain : mais rien n'y limitait la liberté et l'autorité du père de famille, si ce n'est la fidélité à Dieu, à sa loi, aux saines traditions des ancêtres. Le luxe et la corruption des mœurs qui, par le funeste exmple des derniers Valois, avait envahi les classes élevées dans une grande partie de la France, n'avaient point encore pénétré en Provence ; les « sports » y étaient inconnus, et pas plus chez le seigneur suzerain que chez le vassal ou chez le gros ou le petit bourgeois, la mondanité n'avait cours. Tous, plus ou moins ruinés par les désastres du siècle précédent, seigneurs, bourgeois, paysans, se sentant solidaires entre eux, se donnaient fraternellement la main, pour reconstituer par le travail et l'épargne, sous l'égide de l'honneur, la prospérité disparue. L'histoire de Jaume Deydier entre autres nous montre comment s'obtenait ce résultat. Nous avons essayé, dans les lignes qui précédent, de donner un simple aperçu du sujet principal de l'ouvrage, de l'érudition profonde avec laquelle il a été composé, de la haute élévation de pensée qui y règne d'un bout à l'autre. Puissions-nous avoir réussi à faire pénétrer cette appréciation dans l'esprit du lecteur ! — En couronnant ce beau travail dont l'auteur rompt courageusement avec de faux préjugés plus que jamais aujourd'hui en honneur, l'Académie française nous paraît s'être honorée elle-même ; et c'est à elle autant qu'à son lauréat qu'il convient d'en adresser des félicitations. JEAN D'ESTIENNE.

Geschichte des Deutschen Volkes seit dem dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters, von EMIL MICHAEL, S. J. Erstes Band. *Deutschlands wirtschaftliche, gesellschaftliche und rechtliche Zustände während des dreizehnten Jahrhunderts.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-8 de XLVI-344 p.

Ce que J. Janssen a fait, avec le succès éclatant que l'on sait, pour l'époque de la Réforme, le P. Michael l'a tenté pour les trois siècles qui précèdent ; il s'est proposé de tracer un vaste tableau d'ensemble de la vie allemande, depuis le commencement du XIIIe siècle jusqu'à la fin du moyen âge. Il semble que cette grande entreprise vienne bien à son heure ; jamais, en effet, l'histoire de la civilisation ou *Culturgeschichte*, jamais l'histoire économique et sociale n'a été autant en faveur, en Allemagne, que de notre temps ; et, pour telle période du moyen âge seulement, quantité de travaux particuliers, de monographies, d'articles de revues, sans parler d'ouvrages plus considérables, ont paru dans ces dernières années, dont on trouvera la matière comme ramassée et condensée dans le grand travail que nous annonçons. Ce travail est, en effet, le fruit d'immenses lectures ; la bibliographie du P. Michael est des plus riches, et je ne crois pas que rien d'un peu important lui ait échappé. Le premier tome de cette histoire, qui en aura six ou sept, est entièrement

consacré au XIIIe siècle, qu'il est d'ailleurs bien loin d'épuiser ; si nous n'y trouvons ni une étude sur la situation religieuse de l'Allemagne, ni une vue d'ensemble sur les lettres, les sciences et les arts, c'est que ces matières sont réservées, comme l'annonce l'auteur, pour un des volumes à paraître. Voici les principales divisions de celui-ci : l'Agriculture et les paysans,—la Colonisation de l'Est,—la Ville,— la Chevalerie, – la Constitution et le Droit. Cette simple énumération de titres peut suffire à indiquer le plan général du livre, mais ne saurait donner la moindre idée de l'extrême variété des sujets traités avec plus ou moins de développements. Voici tout d'abord un tableau bien complet de la vie agricole et rurale : méthodes de culture, espèces cultivées, vignes, forêts, jardinage ; chasse et pêche ; vie des paysans, leurs mœurs, leurs costumes, fêtes villageoises, etc. Plus loin, on trouvera une foule de renseignements précieux sur le commerce et l'industrie, sur les produits exportés et importés, sur les grandes voies de communication, sur les passages des Alpes, et leur importance et fréquentation relative, sur les corporations de métiers et sur la Hanse. Ailleurs, c'est la vie du chevalier, telle qu'elle apparaît à travers les textes de droit et les poésies des minnesinger. Vers la fin du volume, ce sont de bonnes pages sur les principales sources du droit germanique, sur le caractère et l'influence du *Miroir de Saxe*, etc. L'intérêt dans ce livre est partout ; cependant les chapitres consacrés à la « Colonisation de l'Est » et à la « Constitution » me paraissent mériter, en raison de leur importance, une mention particulière. Cette conquête, soit pacifique, par les prémontrés ou les cisterciens, soit à main armée, par l'Ordre teutonique, des pays d'au-delà de l'Elbe, cette colonisation toute germanique du Mecklembourg, de la Poméranie, du Brandebourg, de la Silésie, de la Prusse, colonisation dont les diverses étapes sont marquées par la fondation d'abbayes, d'où devaient sortir des villes nouvelles, est un des faits les plus considérables du XIIIe siècle, et l'on peut dire du moyen âge. De même, on ne peut que recommander la lecture du substantiel chapitre dans lequel l'auteur analyse avec une grande rigueur les notions de royauté et d'empire, au moyen âge, définit le rôle des princes électeurs et décrit la cérémonie du couronnement ; on sait que, sur ces matières, il court beaucoup d'idées fausses, qu'on ne doit pas négliger une occasion de rectifier.

On ne s'étonnera pas de ne pas trouver de conclusion à la fin de ce volume, qui n'est que le premier d'une série ; mais ce qui ressort de chaque page, c'est que le XIIIe siècle fut, pour l'Allemagne, une ère de plein épanouissement, une époque particulièrement heureuse et prospère, une époque d'équilibre social parfait ; à ce point que, nous dit l'auteur, ce premier livre aurait pu s'intituler : « La Question sociale en Allemagne au XIIIe siècle, et sa solution. » Toutefois, s'il est bien vrai

que le moyen âge ne fut pas l' « époque de profond abaissement de l'humanité, » que quelques-uns se représentent, il y aurait pareille exagération à le considérer comme un âge d'or. C'est un peu la tendance du P. Michael. Cela n'empêche pas que son ouvrage, à en juger par ce premier volume, ne soit appelé à faire grand honneur à l'auteur et à ce que l'on pourrait appeler l' « école d'Innsbrück. » Dédiée à la mémoire de J. Janssen, cette nouvelle « histoire du peuple allemand » promet de faire un digne pendant à l' « Histoire du peuple allemand » de ce grand historien. L. Auvray.

Joseph II et la liberté de l'Escaut ; la France et l'Europe, par F. Magnette. Bruxelles, Office de publicité, 1897, in-8 de 254 p. (Extr. du tome LV des *Mémoires couronnés et autres Mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique).

Depuis Anvers jusqu'à la mer du Nord, à Flessingue, l'Escaut, en un cours de près de cent kilomètres, coule presque constamment entre les rives zélandaises, c'est-à-dire qu'il traverse l'une des provinces du royaume actuel des Pays-Bas. Mais depuis la révolution de 1830, depuis que la Belgique s'est séparée des Pays-Bas, depuis que la conférence de Londres du 20 janvier 1831 a consacré cette séparation, l'Escaut est ouvert à tous et assimilé à la pleine mer. De fait, la liberté de naviguer sur l'Escaut existe depuis la fin du siècle dernier, puisque, aussi bien sous le régime français jusqu'en 1815, que sous le gouvernement des rois des Pays-Bas de 1815 à 1830, Anvers et la Zélande ont eu les mêmes destinées. Depuis un siècle donc les vaisseaux remontent librement l'Escaut jusqu'à Anvers. Avant l'annexion des Pays-Bas autrichiens à la France, il en était autrement. Les États généraux des Pays-Bas tenaient le fleuve fermé ; ils le considéraient comme étant de leur domaine, et n'y laissaient passer certains navires qu'à beaux deniers comptés. Cette situation était désastreuse pour Anvers, dont elle avait à peu près complètement ruiné le commerce. On s'explique donc aisément que l'empereur Joseph II, en 1784, ait désiré la faire cesser.

C'est l'histoire des agissements de l'Empereur dans ce but que M. F. Magnette vient de tracer, à l'aide de très nombreux documents recueillis dans les archives de Paris, de Vienne, de Bruxelles, de La Haye. Ces documents ont permis à l'auteur de préciser l'attitude des diverses puissances européennes en présence des revendications de Joseph II, très maladroites dans la forme, et d'où faillit sortir la guerre entre l'Empire et les Pays-Bas. M. Magnette a donc écrit, en somme, un intéressant chapitre de l'histoire diplomatique de la fin du siècle dernier. Peut-être ce chapitre eût-il gagné à être écourté ; peut-être s'y trouve-t-il des détails qui auraient pu être négligés, et dont l'auteur aurait dû nous faire grâce. Mais nul n'ignore qu'il est difficile toujours de

savoir se borner, et pénible souvent de renoncer à faire usage de certains documents même insignifiants, quand on s'est donné du mal pour les découvrir. ARMAND D'HERBOMEZ.

Pierre le Grand. L'Éducation, l'homme, l'œuvre, *d'après des documents nouveaux*, par K. WALISZEWSKI. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de VIII-633 p. — Prix : 8 fr.

On doit déjà à M. Waliszewski deux volumes sur Catherine II, puisés aux sources russes et françaises, très substantiels, très colorés, d'une lecture agréable. Les mêmes qualités de composition et de style se retrouvent dans celui qu'il vient de consacrer au premier Tsar européen. Cette fois encore, l'auteur ne s'est pas astreint à nous présenter un tableau rigoureusement chronologique du règne. Il a distribué en trois séries ainsi étiquetées : *l'Éducation, l'homme, l'œuvre*, les faits qu'il avait recueillis. Composé à Paris par un Slave qui sait mettre à profit les documents russes, cet ouvrage a le principal mérite de nous offrir entre l'opinion « nationale » et l'opinion « occidentale » sur Pierre Ier, un point de vue intermédiaire, qui est sans doute juste ; car il dégage, sans l'élever trop haut, le fondateur de la Russie moderne du milieu semi-barbare où il avait été élevé, et fait apprécier la mesure exacte de ce qu'on a appelé son génie. Il fait bien ressortir la disproportion continue entre les conceptions et les actes du Souverain réformateur ; il le montre avec ses traits de caractère et ses aptitudes intellectuelles, entre ses collaborateurs, amis et favoris, en face de ses sujets et de ses ennemis, au milieu des nations étrangères, et toujours « en dehors de l'humanité commune, à beaucoup d'égards au-dessus ou en dessous » (p. 137). L'érudition de M. Waliszewski paraît abondante ; on ne saurait dire, faute de pouvoir recourir aux documents originaux, jusqu'à quel point elle est exacte. En tout cas, il nous semble que, dans la chronologie, il n'a pas tenu rigoureusement compte du rapport entre l'année russe et l'année grégorienne, tel qu'il existait au XVIIe siècle. Le goût de l'auteur pour le pittoresque ne lui fait voiler qu'à demi les pages de chronique scandaleuse si fréquentes dans cette histoire. Son style est vivant, semé d'expressions et de tours où se trahit la pensée flottante de l'esprit slave. En un semblable sujet, pour le lecteur qui se laisse prendre plus par le charme de l'exposition que par la trame serrée du récit, c'est peut-être une qualité de plus. L. P.

Henri Martin. *Sa vie, ses œuvres, son temps,* par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. Paris, L. Cerf, 1898, in-12 de VII-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Hanotaux ne nous donne pas seulement ici une biographie de Henri Martin ; il nous offre un tableau de l'époque où celui-ci a vécu, des idées philosophiques et politiques qui s'agitèrent dans cette

période marquée par trois révolutions successives. Sous la plume de l'historien de Richelieu, de l'homme politique, ancien ministre des affaires étrangères, cet exposé ne laisse pas que d'être intéressant et instructif. On y surprend sur bien des points les sentiments intimes de l'auteur, et ses aspirations démocratiques et libre-penseuses se font jour à plus d'une page. Ainsi nous lisons quelque part (p. 127) : « En somme, depuis cette époque de 1848, il y a eu suspension dans la vie intime de la nation française. Aucun des problèmes qui s'étaient posés dans ces heures de crise redoutable, n'a été résolu. Quelques-uns même n'ont pas été abordés. Les œuvres des hommes sont lentes et le travail d'une génération perdue est une lacune difficilement réparable dans l'existence d'un peuple..... J'inclinerais à penser que les hommes de 1848 péchèrent par faiblesse et, pourquoi ne pas dire le mot, par pusillanimité. Ils ne comprirent pas quelle force immense ils avaient entre les mains: voulant la modérer, ils la brisèrent. »

Ce passage montre quel est le véritable caractère du livre de M. Hanotaux, ce qu'on doit y chercher, à côté de l'éloge pompeux de l'homme qu'on a appelé « l'historien national, » et des longs détails sur sa vie et sur ses travaux. Pour son biographe, Henri Martin fut « un sage et un sage heureux. » — « On citera le nom de Henri Martin comme celui d'un homme qui a honoré son temps, son pays, son parti. » — « Les vertus de Henri Martin font désormais, autant que son Histoire, partie du patrimoine national. » — « On ne peut discuter son intelligence, on ne peut toucher à son caractère, on respecte sa vie si honorable. Mais on s'entend à reconnaître qu'il était trop bon. » — C'est la seule ombre au tableau.

L'ouvrage est divisé en quatre livres : I. La Jeunesse ; — II. Les Idées philosophiques et politiques ;—III. Les Études historiques ; — IV. Les Dernières Années, la vie politique. — Henri Martin romancier, Henri Martin démocrate, Henri Martin historien, Henri Martin maire du XVIe arrondissement, député et sénateur, apparaissent tour à tour. Nous ne nous arrêterons un instant qu'à l'historien. Voici comment M. Hanotaux le juge : « Henri Martin ressemble, par quelque côté, à ces historiens de l'antiquité dont on a dit qu'ils étaient des hommes d'État, des orateurs, se consolant dans le récit des faits du passé, de l'impuissance où ils étaient de paraître sur le forum. C'est l'honnête homme, c'est le politique, c'est le libre-penseur et le républicain convaincus qui sont en lui, qui l'arrachent à son calme quelque peu sévère et qui font de lui un véritable écrivain. » M. Hanotaux montre bien quelle a été la genèse de cette *Histoire de France*, débutant par une entreprise de librairie (un tome Ier, in-18, publié en 1833), se poursuivant dans un travail hâtif (15 vol. in-8, publiés de 1833 à 1836), reprise aussitôt en sous-œuvre dans une 3e édition complètement remaniée (19 vol. in-8,

publiés de 1837 à 1884); reprise enfin une dernière fois dans une édition définitive (16 vol. gr. in-8, publiés de 1855 à 1860). Il fait bien une très légère allusion aux critiques dont cette œuvre a été l'objet : « L'école catholique le prit comme but de ses attaques... L'école de la « petite bête » en érudition — nous ferons remarquer que le principal représentant de cette école fut alors un confrère de M. Hanotaux à l'École des chartes et à l'Institut, M. d'Arbois de Jubainville—s'accrocha à une œuvre dont les dimensions même pouvaient excuser les erreurs; » mais il a tort de placer cette allusion à propos de l'édition terminée en 1854. C'est au sujet de l'édition définitive, publiée de 1855 à 1860, que ces critiques, si sommairement visées, se produisirent. G. DE B.

Les Mémoires de M. GORON, ancien chef de la Sûreté. Préface de M. Émile Gautier. Tome Ier. *De l'Invasion à l'anarchie.* Tome II. *A travers le crime.* Paris, Flammarion, 1897, 2 vol. in-18 de XIV-335 p. et 472 p. — Prix de chaque volume : 3 fr. 50.

C'est un livre de bonne humeur qui a paru en feuilleton et dont les chapitres ont conservé de leur passage par un journal quelque chose du caractère vif et alerte que notre époque pressée exige dans le journalisme. Je croyais qu'on naissait policier ou journaliste comme on naît rôtisseur. C'était une erreur, car M. Goron nous expose comment il est devenu policier : sous l'empire d'une nécessité, qui n'avait certes rien de déshonorant, mais qui aurait pu le conduire à faire un tout autre emploi de ses brillantes facultés, sauf bien entendu à devenir un malhonnête homme. Il démontre ensuite, en écrivant des Mémoires, qu'on peut très bien devenir aussi un journaliste de grand talent. L'Avant-propos, intitulé « le passé d'un fonctionnaire, » est l'autobiographie de l'auteur. Cette lutte pour la vie, ces déboires d'un homme intelligent, cette entrée au hasard dans une administration quelconque forment un tableau assez réaliste de la vie contemporaine et fort intéressant pour le psychologue et l'historien. Puis M. Goron passe en revue les épisodes intéressants de sa carrière. Il raconte comment il a appris la police dans un commissariat, fait un portrait fort documenté d'un autre policier célèbre : M. Clément, initie le lecteur à la vie singulièrement active d'un commissaire de police à Pantin. Avec M. Goron, on s'étonne de la sécurité relative qui règne à Paris et aux environs avec les moyens d'action restreints dont dispose la police non politique. Je relève cette phrase de l'auteur dans le chapitre intitulé « Au pays de Troppmann » : « Quand on réfléchit à la façon dont sont élevés ces pauvres êtres qui grandissent dans les huttes de chiffonniers, la plupart du temps plus mal élevés que les chiens, on est pris pour eux d'une miséricorde infinie. Je considère qu'une longue pratique de la police ne peut apprendre que la pitié. » Combien vous avez raison, Monsieur Goron ! Mais

alors souffrez que dans cette revue chrétienne on complète une pensée que volontairement ou involontairement vous n'achevez pas dans votre livre : Quel mépris faut-il avoir pour ce régime que vous avez servi, pour ces hommes auxquels vous avez obéi, dont toute l'œuvre politique a été de cacher à ces pauvres êtres que vous plaignez ce petit coin de ciel bleu que l'Église du moins cherchait à leur montrer dans la nuit de leur misère morale !... — De Pantin M. Goron passe au service de la Sûreté. Après un tableau pris sur le vif de l'organisation de ce service et de son personnel, M. Goron fait le récit des deux premières grandes affaires auxquelles il fut mêlé : l'affaire de l'anarchiste Duval, dans laquelle les théories anarchistes furent pour la première fois affirmées devant la justice, puis l'affaire des décorations : Wilson, la Limouzin, l'histoire d'hier, presque celle d'aujourd'hui, car M. Goron le fait très justement remarquer, l'affaire des décorations fut « la porte ouverte sur tous les scandales qu'on n'est point parvenu encore à fermer. » Et c'est en septembre 1887 que cette porte fut ouverte par le hasard sans doute, mais aussi parce qu'elle ne pouvait plus rester fermée. Nous dirons avec M. Goron, en fermant le premier volume : « Ah ! certes oui, cette anarchie-là est plus dangereuse que celle de Duval ! C'est l'anarchie dans le gouvernement et aussi l'anarchie dans les consciences ! » Le second volume intitulé : *A travers le crime*, est le récit du rôle joué par M. Goron dans la répression d'un certain nombre de crimes retentissants : ceux de Pranzini, de Prado, de Geomay, d'Anastay, etc.

EUGÈNE GODEFROY.

Mgr Dehaisnes, *esquisse biographique*, par l'abbé TH. LEURIDAN. Lille, Quarré, 1897, in-8 de 221 p.

A tous ceux qui ont connu et aimé Mgr Dehaisnes, nous ne saurions trop conseiller la lecture de « l'esquisse biographique » que M. l'abbé Leuridan consacre au grand savant, à l'aimable et bienveillant prélat.

Comme nous, ils goûteront le charme des pages où ce caractère droit, élevé, éloigné de toute ambition au point de refuser les plus légitimes distinctions, où cette vie, d'une modestie monacale, tout entière consacrée à l'érudition, sont dépeints avec autant de simplicité que d'à propos. Ceux qu'intéressent les questions d'éducation liront le récit des débuts de l'abbé Dehaisnes dans le professorat, à Anchy ; ils le suivront dans ses succès au collège Saint-Jean de Douai ; enfin, ils rendront hommage à son inébranlable dévouement à la cause de l'Université catholique de Lille. Mais s'il est une chose dont il faut savoir gré à M. Leuridan, c'est d'avoir, en dressant la bibliographie complète des ouvrages et opuscules de Mgr Dehaisnes, en suivant pas à pas les étapes de sa carrière érudite, mis en pleine lumière les découvertes, les travaux accumulés durant toute sa vie par ce savant

Personne n'ignorait le zèle qu'apportait Mgr Dehaisnes dans ses fonctions administratives, comme bibliothécaire adjoint de la ville de Douai, puis comme archiviste de la même ville et du département du Nord. Mais, grâce à M. Leuridan, nous pouvons estimer les services rendus, mesurer l'étendue du labeur accompli par Mgr Dehaisnes, en classant quantité de documents accumulés pêle-mêle dans les dépôts, en publiant le catalogue des manuscrits de Douai et l'inventaire de la série AA de ses archives, les quatre volumes d'inventaire analytique des archives du Nord et une foule de notes et dissertations sur des manuscrits et documents d'archives.

Dès 1860, Mgr Dehaisnes avait publié une étude remarquable sur *l'Art chrétien en Flandre. — La Peinture.* Loin de le détourner de ses études favorites, les fonctions d'archiviste lui permirent d'accumuler, durant ses loisirs, une foule de documents, de renseignements divers, qui devaient lui fournir les matériaux de son grand ouvrage sur l'histoire de l'art en Flandre. Quel critique plus compétent que M. Leuridan pouvait, à mesure qu'ils se succèdent, nous citer ces travaux, en exposer succinctement la doctrine, signaler les faits intéressants ou nouveaux qu'ils contiennent? De cette longue nomenclature, nous ne retiendrons ici que les pages consacrées aux deux ouvrages capitaux de Mgr Dehaisnes : *La Vie et l'œuvre de Jean Bellegambe* et *l'Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le* XVe *siècle* avec les deux volumes de *Documents* qui l'accompagnent. Du premier, M. Leuridan a dit l'essentiel en une phrase : « Cet artiste (Jean Bellegambe) était inconnu naguère, le savant historien nous le révèle tout entier. » Après avoir fait un bel éloge de « l'Histoire de l'art, » dit l'intérêt des deux volumes de Documents, M. Leuridan revient sur une critique faite jadis, lors de l'apparition de l'ouvrage. Abandonnant pour la période du XIIe au XVe siècle l'ordre logique des matières, Mgr Dehaisnes avait adopté l'ordre géographique. Il étudiait l'art, successivement à Bruges, à Arras, à Douai, etc. ; consacrant une monographie à chacun des centres importants de la vie artistique au moyen âge. L'une et l'autre méthode se valent, au dire de M. Leuridan. Il nous permettra de ne pas être de son avis. Sans contester l'intérêt des monographies, nous regrettons toutefois que l'ordre logique des matières n'ait pas été suivi jusqu'au bout. L'ouvrage eût gagné en clarté, des redites eussent été évitées. Nous aurions mauvaise grâce à insister sur de si légers détails.

En écrivant « l'Esquisse biographique » de Mgr Dehaisnes, M. Leuridan s'est acquitté, tout à son honneur, d'un devoir amical ; pour les services que ce livre rendra, il a droit aussi à tous nos remerciements.

COMTE M. DE GERMINY.

BULLETIN

Apprezzamento dei valori pubblici e delle operazioni di borsa, del dott. F. Piccinelli. Milano, Hoepli, 1897, in-18 de xxiii-902 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans la collection des cinq cents manuels que publie la librairie Hoepli, M. F. Piccinelli s'est chargé de fournir des renseignements précis sur les fonds publics et les opérations de bourse. Son volume très compact est fort apprécié, puisqu'il a déjà atteint sa seconde édition. Nous ne pouvons donner ici qu'une sorte de table des matières, indiquant tout l'intérêt pratique des questions qu'il traite : rentes sur l'État, bons du Trésor, fonds des provinces, des communes et des sociétés d'utilité publique dites « consorzi, » avec indication du capital et du revenu des titres ; valeurs commerciales et industrielles ; la Banque et les institutions de crédit ; le change ; les actions et les obligations de chemins de fer ; la Bourse et les diverses opérations de bourse, etc. Baron J. Angot des Rotours.

Réponse d'un borgne cocasse à un aveugle classique, par E. de Masquard ; précédée d'une dédicace aux Conseils généraux et suivie de « Les Accapareurs de l'homœopathie au Conseil municipal de Paris. » Nîmes, *Revue du Midi* ; Paris, Chamuel, 1897, in-8 de 24 p. — Prix : 0 fr. 40.

L'auteur, accusé par un économiste libre-échangiste de ne voir les choses que sous un seul aspect, se considère comme privé d'un œil. Acceptant cette sentence, le borgne riposte avec entrain et vigueur, et s'attaque carrément à la doctrine du libre-échange. Dans cette boutade spirituelle, il y a bien des coups qui portent droit, mais l'auteur s'afflige que le sens moral des gens soit oblitéré à ce point que chacun envisage la question sous un côté égoïste. Comme il le relève à un endroit, il arrive souvent que « chacun veut la protection pour soi et le libre-échange pour les autres. » Il n'y a ni désintéressement réel, ni véritable esprit politique. Il faudrait pourtant arriver à cela pour une solution équitable. G. de S.

Umiaren Lenengo Aizkidia. Bilbao, Bizkaya'ren edestija ta Izkerea Pizkundia, 1897, in-12 de 80 p.

Cette modeste brochure est un syllabaire « de la langue de Bizkaya. »—Le « basque, » depuis quelque temps, est l'objet d'études fort intéressantes qui ont le plus souvent pour but de tirer cet idiome, si curieux, si original, de l'isolement où il se confine depuis tant de siècles. Jusqu'ici le succès n'a pas répondu aux efforts des savants, en dépit de leurs multiples hypothèses, pour rattacher le basque à quelque famille linguistique d'Asie ou d'Amérique. La présente publication a un but plus immédiat : celui de faire connaître les principes de ce dialecte pyrénéen. Il renferme cinquante leçons, le plus souvent fort courtes, et se termine par des tableaux comparatifs assez intéressants. A. R.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. Féret. T. IV et dernier. Paris, A. Picard et fils, 1897, in-8 de ii-453 p. — Prix : 7 fr. 50.

Avec ce quatrième volume, M. l'abbé Féret termine l'étude qu'il avait entreprise de la Faculté de théologie de Paris au moyen âge, décrivant dans une première partie historique l'enseignement, l'action et les doctrines ; dans une seconde, plus proprement littéraire, l'activité des différentes familles, collèges ou ordres religieux, qui gravitaient autour de l'Université. Ce dernier volume présente un intérêt particulier à cause de la part que prit l'Université de Paris dans l'affaire de Jeanne d'Arc et dans la question du Grand Schisme. Son rôle, à propos du tyrannicide et des doctrines de Jérôme de Prague, fournit également quelques

pages curieuses, bien que l'auteur n'apporte rien de neuf dans l'exposé de ces matières. Signalons encore les chapitres consacrés à Pierre d'Ailly, à Jean Gerson et à Nicolas de Clamanges. — Deux bons *index* terminent ce volume et mettent le lecteur à même de retrouver les principaux auteurs, traités ou sujets dont il a été question dans le courant de l'ouvrage. F. D'H.

Sulle origini dei popoli italiani, da GIOVANNI CARUSELLI. I. *Italianismi della lingua greca*. Palermo, Alberto Reber, 1897, in-12 de 48 p.

Singulière élucubration ! Quelques citations feront mieux que toute critique, apparaître la rare originalité des idées, — des convictions, — de l'auteur : « Les scribes égyptiens étaient coptes parce qu'ils s'asseyaient sur leurs talons, comme les coptes d'aujourd'hui » (p. 17). — « Une reine chaldéenne mariée à un pharaon introduit l'école d'écriture chaldaïque en Égypte » (p. 20). — « Les Égyptiens ont été, à l'origine, un rameau détaché de l'arbre latin » (p. 21). — « Les Aryens trouvent chez les Pélasges le culte de Bedda matir et par syncope naît la parole Δημήτηρ » (p. 32). — « La race italique a produit Pythagore, Empédocle, Théocrite, Archimède, et dans des temps plus récents Dante, Galilée, Machiavel, Colomb, Michel-Ange, Voltaire, Rousseau, Pascal, Victor Ugo (*sic*), Cervantes, Murillo, Vasco de Gama » (p. 46). — « L'art grec et l'étrusque : il est certain que l'un dérive de l'autre. Quelle est la mère ? L'Étrurie puisque les Pélasges ou Étrusques sont antérieurs aux Grecs. Les arts grecs sont sortis de l'art itale pour devenir les arts italiques » (p. 48). — Et ainsi de suite. LÉON-G. PÉLISSIER.

The City government of Baltimore, by THADDEUS P. THOMAS. (*Johns Hopkins University Studies*. 14e série, n° 2). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 51 p. — Prix : 1 fr. 25.

Voici une étude particulière qui, en dehors des États-Unis, ne présente un réel intérêt que pour un public spécial et très restreint ; elle a trait au gouvernement de la cité de Baltimore. Son auteur, M. Thaddeus P. Thomas, a entrepris de donner dans cette petite plaquette une esquisse du développement passé de l'organisation municipale de Baltimore et une analyse de son organisation actuelle, surtout au point de vue administratif et législatif : voilà ce qu'il a exécuté très heureusement dans les trois premiers chapitres de son travail, dont deux sont historiques, dont le troisième fait connaître dans ses grands traits le mécanisme contemporain du gouvernement à Baltimore, la grande ville qui a débuté par rivaliser avec la cité aujourd'hui totalement disparue de Joffre (p. 11), puis qui l'a vaincue dès la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le dernier chapitre de cette étude est un chapitre de conclusion ; l'auteur y indique quelles sont, à son avis, les modifications à apporter au régime municipal de Baltimore (p. 45-51), lesquelles, déclare-t-il, ne sont bienfaisantes que renforcées par un patriotisme civique à la fois vigilant et continuel. C'est aux habitants de Baltimore, directement intéressés dans la question, aujourd'hui plus que jamais à se prononcer sur ce point et sur la valeur pratique des idées énoncées ici ; il suffira de dire que ce travail est clair, précis et sérieusement étudié. HENRI FROIDEVAUX.

Fleurs historiques. Une Fille de Henri IV, par P. DELATTRE. Paris, Téqui 1898, in-12 de 337 p. — Prix : 3 fr.

Cette fille de Henri IV, c'est la célèbre Henriette-Marie de France, le portrait vivant de son père, qui ravivait dans les cœurs français le souvenir du bon roi ; c'est la reine d'Angleterre dont la tragique destinée a inspiré à Bossuet un chef-d'œuvre après lequel il est difficile d'en traiter. Cette « oraison » du plus grand des orateurs de la chaire chrétienne n'a cessé de hanter l'esprit du nouvel historien

d'une vie où l'on a vu « toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes, aussi bien que la misère, tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une seule tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune... » Après lui, il montre la princesse, d'abord si heureuse et si honorée, en but à la rébellion, secouée par les tempêtes, errante au delà des mers pour y chercher des armes et des soldats, victorieuse d'abord, puis ensuite vaincue, voyant son époux captif, ses enfants dispersés, ses amis persécutés, elle-même menacée dans sa liberté comme dans sa vie et pourtant toujours forte, « comme une colonne dont la masse solide paraît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle sans l'abattre, et qu'elle n'est pas même courbée sous sa chute. » L'auteur s'est aussi inspiré de Cotolendi, contemporain de la princesse et son premier biographe français, qui la dépeint si bien au moral et au physique et insiste sur sa ressemblance avec Henri IV, dont il lui donne « le cœur élevé, magnanime, intrépide, rempli de tendresse et de charité, l'esprit doux et agréable, entrant dans les douleurs d'autrui, et compatissant à tout le monde. » Il a mis également à profit la « Correspondance d'Henriette-Marie, » du comte de Baillon, les « Mémoires » de Bassompierre, de Mme de Tillières, de Mme de Motteville, du P. Cyprien de Gamaches, etc., ainsi que le « Charles Ier » de Philarète Chasles, et n'a pas négligé les historiens anglais, Ludlow, Fr. Owen, Clarendon, Howet, Lingard, Hume.

J. MEYNIER.

Le Siècle de fer. Les Distractions de la Fontaine, par R. MARCHAIN. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1898, in-12 de XXIX-429 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. R. Marchain, qui trouve sans doute qu'on n'a point encore assez glosé sur le fait du « grand Roy » a entrepris de nouvelles recherches sur les mystères de l'histoire de Louis XIV, sous ce titre : « Le Siècle de fer. » « Pourquoi le siècle de Louis XIV est-il divisé en deux parties ? A quelle époque commence cette seconde partie ? Quels en sont les principaux événements ? » Voilà les questions qu'il s'est proposé de résoudre. Des recherches sérieuses lui auraient fait « trouver une signification différente de celle qu'on croyait à des ouvrages qui, jusqu'alors, étaient restés obscurs ou tout au moins avaient été mal interprétés. » Voulant en approfondir les côtés mystérieux, il s'est appliqué « à relever ce qui avait trait à ces faits » et s'est aperçu « qu'il fallait rassembler tout ce qui avait été écrit sur ce sujet et le classer par ordre chronologique. » Parmi nos auteurs, « le bonhomme » lui a semblé devoir être classé, sous ce rapport, le premier. De là, « les Distractions de la Fontaine, » nouveau recueil de ses opuscules et pièces détachés, jusqu'à présent présentés sans ordre et toujours admirés séparément. M. Marchain donne ce livre comme « la clef qu'il faut pour déchiffrer l'histoire de son temps. » Suivant lui, il prouve victorieusement qu'il y eut successivement deux rois sous le nom de Louis XIV (!?), et que le règne du second commence en mars 1679. Au lecteur de nous dire s'il est du même avis.

J. MEYNIER.

Les Défenseurs de la Foi. Par la plume, par JEAN LAUR. Abbeville, Paillart, 1898, in-8 de 215 p., orné de portraits.

M. Jean Laur a entrepris de donner les biographies des principaux défenseurs de la Foi « par la plume » au XIXe siècle : Châteaubriand, Joseph de Maistre, Bonald, Lamennais, Mgr Gerbet, Auguste Nicolas, l'abbé Bautain, le P. Gratry, Mgr Dupanloup, le cardinal Pie et Louis Veuillot. Pour chacun d'eux, il a suivi le même plan, les conduisant de la naissance jusqu'à la mort en faisant ressortir les traits saillants des diverses périodes de leurs carrières, et analysant leurs

œuvres. De nombreuses citations font bien connaître le caractère de leur génie. Naturellement tous ne sont pas également loués et les réserves nécessaires se rencontrent notamment dans la notice consacrée à Lamennais. Peut-être quelques-uns trouveront-ils excessif l'éloge de Louis Veuillot qui fut assurément un polémiste puissant et un écrivain remarquable, mais dépassa parfois la mesure dans ses discussions avec des autorités respectables ; à la vérité, il n'est pas facile de porter sur ce grand lutteur un jugement parfaitement impartial. Le livre de M. Jean Laur est assurément de haute valeur et forme une excellente récompense scolaire pour les jeunes gens d'une certaine culture intellectuelle.

COMTE DE BIZEMONT.

Armand de Melun, par l'abbé ADAM. Abbeville, Paillart, 1898, in-12 de 118 p., orné de grav.

Le vicomte Armand de Melun fut véritablement le type accompli du gentilhomme chrétien. Toute sa vie se passa en bonnes œuvres, et il eut le bonheur de trouver en son frère Anatole un fidèle collaborateur. Il serait trop long d'énumérer simplement les sociétés charitables qu'il fonda ou auxquelles il s'associa ; qu'il nous suffise de dire que les œuvres de patronage absorbèrent plus spécialement son temps et ses belles facultés d'organisation. Élu député en 1849, il prit à l'Assemblée législative une part très active à l'élaboration des lois d'assistance publique et d'éducation. Son activité charitable ne connut pas de repos jusqu'à l'heure de sa mort. Il s'éteignit en 1877, à l'âge de soixante-dix ans, et sa vie peut être proposée comme modèle à tous ; aussi est-il utile de répandre cette petite biographie dans toutes les bibliothèques populaires.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'éminent philologue français Auguste BRACHET, qui vient de mourir, était né à Tours le 29 juillet 1844. Adonné de bonne heure à l'étude de la philologie romane, il n'avait que 21 ans quand il publia son étude sur *Bruneau de Tours*, bientôt suivie d'une *Grammaire historique de la langue française* 1867), pour laquelle il trouva une aide considérable dans les conseils de MM. Gaston Paris et Paul Meyer, et dont le succès est attesté par près de quarante éditions et par des traductions, notamment en anglais (Oxford, 1868, in-12); la grammaire, que couronna l'Académie française, fut suivie d'un *Dictionnaire des doublets*, puis du *Dictionnaire étymologique*, qui l'un et l'autre reçurent les encouragements les plus précieux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Auguste Brachet fut appelé à l'École pratique des hautes études dès sa fondation (1870) ; l'année suivante, il reçut la chaire d'allemand à l'École polytechnique. Outre sa collaboration à la presse périodique et particulièrement au *Journal des Débats*, Auguste Brachet a publié : *Étude sur Bruneau de Tours, trouvère du* XIIIe *siècle* (Paris, 1865, in-8) ; — *Du Rôle des voyelles latines et atones dans les langues romanes* (Leipzig, 1865, in-8) ; — *Grammaire historique de la langue française* (Paris, 1867, in-12) ; — *Collection philologique. Dictionnaire des doublets, ou doubles formes de la langue française* (Paris, 1868, in-8) ; — *Diez : Grammaire des langues romanes, traduction. 1er et 2e fascicules* (Paris, 1873-1874, in-8), en collaboration avec M. Gaston Paris ; — *Nouvelle Grammaire française fondée sur l'histoire de la langue, à l'usage des établissements d'instruction secondaire* (Paris, 1874, in-8) ; — *Morceaux choisis des grands écrivains du* XVIe *siècle accompagnés d'une grammaire et d'un dictionnaire*

de la langue du XVI*e siècle* (Paris, 1874, in-12) ; — *Dictionnaire étymologique de la langue française, avec une préface par Émile Egger* (Paris, 1875, in-12) ; — *Petite Grammaire française fondée sur l'histoire de la langue* (Paris, 1878, in-12), avec J. Dussouchet ; — *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas* (Paris, 1881, in-8) ; — *Réponse à S. Exc. M. Nigra, suivie de pièces rectificatives* (Paris, 1882, in-12) ; — *Al misogallo signor Crispi ; à propos de « l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas »* (Paris, 1882, in-12) ; — *Cours de grammaire française fondé sur l'histoire de la langue. Théorie et exercices. Cours élémentaire. Livre de l'élève* (Paris, 1882, in-12) ; *Cours moyen* (1882, in-12) ; *Cours supérieur* (1883, in-12) ; — *Nouveau Cours de grammaire française (programme du 22 janvier 1885) à l'usage de l'enseignement secondaire* (Paris, 8 vol. in-12). *Cours élémentaire : Grammaire. Exercices complémentaires et corrigé des exercices oraux et écrits. Cours moyen : Id. Cours supérieur : Grammaire. Exercices étymologiques. Corrigé des exercices étymologiques* ; — *Cours de grammaire rédigé conformément aux programmes de l'enseignement secondaire des jeunes filles, de l'enseignement spécial et de l'enseignement primaire supérieur* Paris, 1888-1890, 5 vol. in-8. *Grammaire française abrégée : Livre du maître. Livre de l'élève. Grammaire française complète. Livre de l'élève. Livre du maître*.

— M. Édouard Cadol, mort le 2 juin, était né à Paris le 11 février 1831. Il abandonna bientôt les bureaux du chemin de fer du Nord pour s'occuper uniquement de littérature. Il débuta dans les petits journaux, écrivit au *Courrier de Paris*, au *Journal de Francfort*, devint secrétaire de la rédaction du *Temps*, rédigea le courrier des théâtres à l'*Esprit public*, fut l'un des fondateurs de l'*Esprit français*, publia des nouvelles dans l'*Estafette*, le *Nord*, l'*Univers*, le *Monde*, tout en même temps qu'il travaillait en collaboration pour les théâtres de la banlieue et du boulevard. Il nous a laissé : *La Mère du vieux de vingt ans*, drame en [illegible] actes (Paris, 1866, in-8), en collaboration avec M. Devéronne ; — *Le Jeune homme au [illegible], comédie en un acte* (Paris, 1860, in-18), avec Charles Narrey ; — *Lettre à M. le [illegible] sur les parts* (Paris, 1862, in-8) ; — *Le Serment, comédie en trois actes, en prose* (Paris, 1863, in-12) ; — *Les Ambitieuses de M. Perrette, comédie en cinq actes* (Paris, 1867, in-12) ; — [illegible] (Paris, 1867, in-12) ; — *L'Affaire est arrangée, [illegible] en un acte* (Paris, 1868, in-12) ; — *Les [illegible], comédie en quatre actes* (Paris, 1868, in-12) ; — *Le Re[illegible], comédie en trois actes* (Paris, 1870, in-12) ; — *La Fosse [illegible], comédie en [illegible] actes* (Paris, 1870, in-12) ; — *[illegible], comédie en [illegible] actes* (Paris, 1870, in-12) ; — *Le Mystère, [illegible]* (Paris, 1871, in-12) ; — *Les Chercheurs d'[illegible]* (Paris, 1871, in-12) ; — *Paris pendant le siège* (Bruxelles, 1871, in-8) ; — *[illegible] de Paris, drame [illegible] en cinq [illegible]* (Paris, 1872, in-12) ; — *[illegible], comédie en quatre actes* (Paris, 1872, in-12) ; — *[illegible] Sagesse humaine, opéra-comique en un acte [illegible]* (Paris, 1872, in-12) ; — *Le Monde [illegible]* (Paris, 1873, in-12) ; — *[illegible] de la vie théâtrale* (Paris, 1874, in-12) ; — *[illegible]* (Paris, 1875, in-12) ; — *La Bête noire* (Paris, 1875, in-12) ; — *[illegible] Capo* (Paris, 1876, in-12) ; — *[illegible]* (Paris, 1876, in-12) ; — *Fausta, drame en [illegible] actes* (Paris, 1876, in-12) ; — *[illegible], comédie en quatre actes en prose* (Paris, 1876, in-12) ; — *[illegible]* (Paris, 1876, in-12) ; — *[illegible]* (Paris, 1876, in-12) ; — *Le Dîner* (Paris, 1876, in-12) ; — *[illegible]* (Paris, 1876, in-12) ; — *Le Prince [illegible] de Georges* (Paris, 1881, in-12) ; — *[illegible] en quatre actes*

Paris, 1880, in-12) ; — *Un Enfant d'Israël* (Paris, 1881, in-12) ; — *Le Fils adultérin* (Paris, 1881, in-12) ; — *La Revanche d'une honnête femme* (Paris, 1882, in-12) ; — *Son Excellence Satinette (affaires étrangères)* (Paris, 1882, in-12) ; — *La Belle Virginie* (Paris, 1883, in-12) ; — *Cathy* (Paris, 1883, in-12) ; — *Mademoiselle ma mère* (Paris, 1883, in-12) ; — *Son Altesse* (Paris, 1883, in-12) ; — *Tout seul, aventures d'un prétendant à travers le monde* (Paris, 1884, in-12) ; — *La Vie en l'air* (Paris, 1884, in-12) ; — *Hortense Maillot* (Paris, 1885, in-12) ; — *Les Parents riches* (Paris, 1885, in-12) ; — *Les Amours de Chicot* Paris, 1886, gr. in-8) ; — *Les Erreurs de la guillotine* (Paris, 1886, in-8) ; — *Lucette* (Paris, 1886, in-8) ; — *Madame veuve Émilie* (Paris, 1886, in-8) ; — *Le Meilleur Monde* (Paris, 1886, in-12) ; — *Gilberte* (Paris, 1887, in-12) ; — *Mademoiselle* (Paris, 1887, in-12) ; — *Un Enfant d'Israël* (Paris, 1888, 3 vol. in-32) ; — *Mariage de princesse* (Paris, 1888, in-12) ; — *Le Parasite* (Paris, 1889, in-32) ; — *Chère Madame* (Paris, 1889, in-12) ; — *André Laroche* (Paris, 1890, in-12) ; — *Le Chemin de Mazas* (Paris, 1890, in-12) ; — *Les Filles séduites* Paris, 1890, in-4) ; — *La Fiancée anonyme* (Paris, 1891, in-12) ; — *Mademoiselle Raymonde* (Paris, 1892, in-12) ; — *Le Fils adoptif* (Paris, 1892, in-12) ; — *Le Cher Maître* (Paris, 1893, in-12) ; — *Le Roi de la Création* (Paris, 1893, in-12) ; — *Thérèse Gervais* (Paris, 1893, in-12) ; — *La Belle Armande* (Paris, 1894, in-32) ; — *Le Bésigue chinois, comédie en un acte en prose* (Paris, 1894, in-12) ; — *Les Bouilleurs de cru. Mademoiselle Michu* (Paris, 1894, in-32) ; — *Le Secrétaire particulier* (Paris, 1894, in-12) ; — *Suzanne Herbain* (1894, in-12) ; — *Madeleine Houlard* (1895, in-12) ; — *L'Archiduchesse* (Paris, 1896, in-12) ; — *Théâtre inédit* (*La Fête, le Mariage rompu, Son Altesse*) (Paris, 1897, in-12).

— Don Manuel Tamayo y Baus est mort à Madrid le 20 juin. Né en 1829 dans la même ville, fils d'acteurs, il manifesta dès son bas âge un talent précoce pour la littérature dramatique. A 8 ans, il traduisait déjà et adaptait à la scène espagnole des pièces étrangères que représentaient ses parents ; il n'avait que dix ans quand il obtint un succès prodigieux avec *Geneviève de Brabant* remaniée par lui. Une vocation si décidée ne pouvait que s'affermir avec le temps. Sa première œuvre vraiment originale fut *El 5 de agosto*, applaudi au théâtre en 1848. *Virginia*, jouée quelques années après (1853), arracha cette exclamation à Quintana : « Voilà la première tragédie espagnole ! » Dès lors, D. Tamayo marcha de succès en succès ; l'on regarde comme son chef-d'œuvre *Un Drama nuevo* (1867), qui fut traduit en français. L'auteur, qui avait exercé pendant quelques années les fonctions de bibliothécaire de l'Institut San-Isidro de Madrid, fut appelé en 1858 à l'Académie espagnole, dont il devint plus tard (1874) le secrétaire perpétuel. Il était également directeur de la Bibliothèque nationale de Madrid et chef du corps des archivistes du royaume. La liste suivante de ses publications est malheureusement fort incomplète ; plusieurs ont été faites en collaboration : *Juana de Arco, drama* (Madrid, 1847, in-8) ; — *Un Juramento, drama* (ibid., 1848, in-8) ; — *El 5 de agosto, drama* (ibid., 1849, in-8) ; — *Centellas y Moncada, drama* (Barcelona, 1850, in-8) ; — *Fernando el pescador* (Madrid, 1850, in-4) ; — *Tran tran, drama* (ibid., 1850, in-8) ; — *Una aventura de Richelieu*, trad. d'Alexandre Duval (ibid., 1851, in-8) ; — *Una apuesta, comedia* (ibid., 1851, in-8) ; — *Angela, drama* (ibid., 1852, in-8) ; — *Virginia, tragedia* (ibid., 1853, in-8) ; — *La Locura de amor, drama* (ibid., 1855, in-8) ; — *A escape comedia* (ibid., 1855, in-8) ; — *Hija y madre, drama* (ibid., 1855, in-8) : — *La Bola de nieve, drama* (ibid., 1856, in-8) ; — *Discursos leidos ante la R. Academia española* (ibid., 1859, in-4) ; — *Lo Positivo, drama*, sous le pseudonyme de Joaquín Estebanez (ibid., 1862, in-8) ; — *Un Drama nuevo* (ibid., 1867, in-8). Comme secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Tamayo y Baus a

publié annuellement le *Resumen de las tareas y actas* de cette compagnie.

— Les études linguistiques font une perte considérable par la mort de M. Friedrich Mueller, mort âgé de 65 ans, le 24 mai, à Vienne. Né le 5 mars 1834 à Jemnick en Bohême, c'est à l'Université de Vienne qu'il s'initia aux études linguistiques ; il s'y fit agréer en 1860 comme privat-docent. Il ne tarda pas à y être nommé professeur d'abord extraordinaire (1866), puis ordinaire (1869), de linguistique générale et de sanscrit. Ses investigations ont porté sur les langues les plus diverses ; les multiples études de détail qu'il a publiées ont formé comme les travaux préparatoires de sa vaste Esquisse de la linguistique. Nous citerons de lui : *Siebenbürgische Sagen* (Kronstadt, 1857, in-12) ; — *Der Verbalausdruck im ärisch-semitischen Sprachkreise* (Wien, 1859, in-8) ; — *Das Dual im indogermanischen und semitischen Sprachgebiet* (ibid., 1860, in-8) ; — *Einiges über das* [illegible] *im Griechischen* (ibid., 1860, in-8) ; — *Das grammatische Geschlecht* (ibid., 1860, in-8) ; — *Zur Suffixlehre des indogermanischen Verbums* (ibid., 1860-1871, 3 vol., in-8) ; — *Zwei sprachwissenschaftliche Abhandlungen zur armenischen Grammatik* (ibid., 1860, in-8) ; — *Ueber die Stellung des Ossetischen im erän. Sprachkreise* (ibid., 1861, in-8) ; — *Beiträge zur Lautlehre der armenischen Sprache* (ibid., 1862-1863, 2 vol. in-8) ; — *Ueber die Sprache der Afghänen* (ibid., 1862-1863, 2 vol. in-8) ; — *Zendstudien* (ibid., 1862-1877, 4 vol., in-8) ; — *Beiträge zur Lautlehre des Ossetischen* (ibid., 1863, in-8) ; — *Beiträge zur Conjugation des armenischen Verbums* (ibid., 1863, in-8) ; — *Zur Deklination des armenischen Nomens* (ibid., 1864, in-8) ; — *Beiträge zur Kenntniss der neupersischen Dialekte* (ibid., 1864-1865, 3 vol. in-8) ; — *Die Conjugation des neupersischen Verbums* (ibid., 1864, in-8) ; — *Die Grundzüge der Conjugation des ossetischen Verbums* (ibid., 1864, in-8) ; — *Ueber die Harari-Sprache im östl. Afrika* (ibid., 1864, in-8) ; — *Das Personal-Pronomen in den modernen eränischen Sprachen* (ibid., 1864, in-8) ; — *Die Sprache der Bari* (ibid., 1864, in-8) ; — *Armeniaca* (ibid., 1865-1890, 5 vol. in-8) ; — *Ueber den Ursprung der Schrift der malayischen Völker* (ibid., 1865, in-8) ; — *Der grammatische Bau der Algonkin-Sprache* (ibid., 1866, in-8) ; — *Die Conjugation der afghanischen Verben* (ibid., 1867, in-8) ; — *Reise der österreichischen Fregatte Novara. III. Ethnographie* (ibid., 1868, in-4) ; — *Beiträge zur Kenntniss der Pâli-Sprache* (ibid., 1868-1869, 3 vol. in-8) ; — *Beiträge zur Kenntniss der Kom-Sprache* (ibid., 1869-1872, 2 vol. in-8) ; — *Zur Conjugation des georgischen Verbums* (1869, in-8) ; — *Der Verbalausdruck im semitischen Sprachkreise* (ibid., 1869, in-8) ; — *Indogermanisch und semitisch* (ibid., 1870, in-8) ; — *Beiträge zur Morphologie und Entwickelungsgeschichte der Sprachen* (ibid., 1871, in-8) ; — *Bemerkungen über zwei armenischen Kritiken* (ibid., 1870, in-8) ; — *Erinnerungen* (ibid., 1871, in-8) ; — *Ueber das lateinische Perfectum* (ibid., 1871, in-8) ; — *Die Urheimath der indogermanischen Sprachen* (ibid., 1871, in-8) ; — *Bemerkungen über das schwache Verbum des Neupersischen* (ibid., 1874, in-8) ; — *Allgemeine Ethnographie* (ibid., 1873, in-8) ; — *Das Dual in den semitischen Sprachen* (ibid., 1875, in-8) ; — *Grundriss der Sprachwissenschaft* (ibid., 1876-1888, in-8) ; — *Die Sprachen Bass, Grebo und Kru in westlichen Afrika* (ibid., 1877, in-8) ; — *Ueber die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen* (ibid., 1877, in-8) ; — *Bemerkungen über den Ursprung des Nominalstammes im Neupersischen* (ibid., 1878, in-8) ; — *Die* [illegible] *der indogermanischen Sprachen* (ibid., 1878, in-8) ; — *Bemerkungen über das Verbum der Kimmerischen Sprache* (ibid., 1884, in-8) ; — *Ethnographischer Bücher-Atlas* (Wien, 1884-1888, in-fol.) ; — *Die Masai-Sprache* [illegible] (ibid., 1886, in-8) ; — *Die* [illegible] *Sprache* [illegible] (ibid., 1889-1892, in-8) ; — *Beiträge zur Kenntniss der* [illegible] *und des*

Dzostifrijân (ibid., 1892, in-8) ; — *Beiträge zur Kritik und Erklärung des Minoig Chrat* (ibid. 1892, in-8) ; — *Bemerkungen über den Ursprung des Präteritum im Neupersischen* (ibid., 1895, in-8) ; — *Das Verbum Hastam im Neupersischen* (ibid., 1895, in-8) ; — *Die armenischen Handschriften des Klosters von Arghana* (ibid., 1896, in-8).

— L'Allemagne perd un de ses bons historiens en M. Félix Stieve. Né le 7 mars 1845 à Münster en Westphalie, il se prépara aux études historiques dans les Universités de Breslau, d'Innsbruck, de Berlin et de Munich ; à 22 ans, il devint auxiliaire de la Commission historique de Bavière, et spécialement chargé de la publication des lettres des Wittelsbach, de la fin du XVIe siècle au commencement du XVIIe. En 1885, il fut appelé comme professeur au Polytechnicum de Munich et l'année suivante entra dans l'Académie des sciences de Bavière. Nous donnons la liste de ses principales publications : *Die Reichstadt Kaufbeuren und die baierische Restauration-Politik* (München, 1870, in-8) ; — *Der Ursprung des dreissigjährigen Krieges 1607-1619* (München, 1875, in-8) ; — *Das kirchliche Polizeiregiment in Baiern unter Maximilian I 1595-1651* (München, 1876, in-8) ; — *Geschichte der Herzogin Jacobe von Jülich* (Bonn, 1878, in-8) ; — *Die Politik Baierns 1591-1607*, formant les t. IV-V des *Briefe und Akten zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges* (München, 1878-1883, 2 vol. in-8) ; — *Der Kalenderstreit des* XVI. *Jahrhunderts in Deutschland* (München, 1880, in-4) ; — *Die Verhandlungen über die Nachfolge Kaiser Rudolfs II in den Jahren 1581-1602* (München, 1880, in-4) ; — *Ueber die ältesten halbjährigen Zeitungen oder Messrelationen und insbesondere über deren Begründer Freiherrn Michael von Altzing* (München, 1881, in-4) ; — *Churfürst Maximilian I von Bayern* (München, 1882, in-4) ; — *Wittelsbacher Briefe aus dem Jahre 1590 bis 1610* (München, 1885-1893, 7 vol. in-4) ; — *Der oberösterreichische Bauernaufstand des Jahres 1526* (München, 1891, 2 vol. in-8) ; — *Vom Reichstag 1608 bis zur Gründung der Liga*, formant le t. VI des *Briefe und Akten zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges* (München, 1895, in-8).

— M. Georg Köberle, mort le 7 juin à Dresde, s'était acquis comme écrivain une assez grande notoriété. Né le 19 mars 1819 à Nonnenhorn, il passa quelque temps au Collège germanique dirigé à Rome par les PP. Jésuites, mais il s'en échappa et lança contre eux à Leipzig un pamphlet retentissant (1846). Après avoir publié quelques écrits politiques, il se tourna vers le théâtre, où il se fit connaître notamment par une tragédie sur Henri IV, roi de France. Un ouvrage sur la crise théâtrale, qu'il fit paraître en 1872, fut très remarqué et le fit appeler à la direction du théâtre de la cour à Carlsruhe. Mais il n'exerça pas longtemps ces fonctions, sur lesquelles il publia de curieux mémoires. Dès lors il habita successivement à Munich, à Vienne et à Dresde, où il est mort, continuant à traiter des questions théâtrales dans des publications diverses. Il laisse : *Aufzeichnungen eines Jesuitenzöglings im deutschen Colleg zu Rom* (Leipzig, 1846, in-8) ; — *Rom unter den letzten drei Päpsten* (ibid., 1846, 2 vol. in-8); — *Der neue Thurm zu Babel* (ibid., 1847, 2 vol. in-8); — *Warum reformirt Papst Pius IX?* (ibid., 1847, in-8) — *Der junge Tropf am alten Zopf* (ibid., 1848, in-8) ; — *Die Mädiceer* (Mannheim, 1848, in-8); — *Heinrich IV von Frankreich, Tragödie* (Leipzig, 1851, in-16) ; — *Der Zeitgeist und der Geist der Zeiten* (Frankfurt, 1857, in-8) ; — *Offener Brief an die Frankfurter Filiale des Berliner Centralpressbureaus* (ibid. 1857, in-8) ; — *Deutsche Antwort auf wälsche Projecte* (Stuttgart, 1870, in-8) ; — *Alles um Nichts. Rom* (Leipzig, 1871, 3 vol. in-8) ; — *Die Theater-Krisis im neuen deutschen Reiche* (Stuttgart, 1872, in-8) ; — *Dramatische Werke* (ibid., 1873, 2 vol. in-8) ; — *Meine Erlebnisse als Hoftheater-Director* (Leipzig, 1874, in-8) ; — *Berliner Leimruthen und deutsche*

Gimpel (ibid., 1875, in-8) ; — *Der Verfall der deutschen Schaubühne und die Bewältigung der Theater-Calamität* (ibid., 1880, in-8) ; — *Brennende Theater-Fragen* (Wien, 1887, in-8); — *Die Drangsal der deutschen Schaubühne* (Stuttgart, 1889, in-8).

— On annonce encore la mort : du F. ADALBERT, directeur du collège Sainte-Catherine d'Alexandrie (Égypte), mort dans sa 71e année en mai ; — du F. ADELPHUS-HECTOR, mort à 62 ans, à Paris, le 3 juin ; — de M. Georges BAILLY-FORFILIÈRE, explorateur, mort au village de Zolon (rép. de Libéria), à l'âge de 27 ans, le 7 mai ; — de M. Jules BAUDELOCQUE, mort le 2 juin ; — de M. Eugène BLANCHET, ancien professeur de l'Université, mort le 26 juin ; — de Mgr CHARDON, vicaire général du diocèse de Clermont, théologien et poète, mort à 74 ans, le 18 juin ; — de M. Charles DELAHOUSSE, trésorier de l'Association philotechnique, mort le 22 juin ; — de M. DOUHARD DE MAHANDIÈRE, rédacteur au *Nouvelliste de Bordeaux*, mort à la fin de juin, à Pessac ; — de M. Maurice D'HÉRISSON, mort le 9 mai, âgé de 58 ans, à Constantine ; — de M. le Dr Abel HUREAU DE VILLENEUVE, mort le 3 juin ; — de M. Jean Baptiste JOSSEAU, vice-président de la Société des agriculteurs de France, dont nous rappellerons seulement le travail sur *le Crédit agricole* (Angers, 1893, in-8), mort dans sa 81e année, le 13 juin ; — de M. le Dr LEVIEUX, mort le 21 juin, âgé de 31 ans, à Bordeaux ; — de M. A. MARTINAUD, journaliste, mort le 1er juin, à Montauban ; — de M. le Dr MICHAUX, mort à la fin de juin ; — de M. Florentin MORANE, ingénieur, mort le 2 juin ; — de M. PAULY, explorateur, mort le 7 mai, avec M. Bailly ; — de Madame Eugénie POTONIÉ-PIERRE, l'une des promotrices du mouvement féministe en France, morte le 11 juin, à Fontenay-sous-Bois ;— de M. le Dr TAHIER, professeur à l'Université catholique de Lille, où il est mort, le 29 juin ; — de M. le Dr Auguste VOISIN, mort en juin.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. Julius BARON, professeur de droit romain à l'Université de Bonn, mort à 65 ans, le 3 juin, dans cette ville ; — de M. Edward BELLAMY, célèbre écrivain américain, mort le 22 mai, âgé de 48 ans ; — de M. Adam William BLACK, le fameux éditeur d'Édimbourg, mort à 60 ans ; — de M. Presley BLAKISTON, éditeur, mort à 85 ans, le 21 mai, à Philadelphie ; — de M. Alexandre Parfenievitch BORODIN, ingénieur russe, rédacteur de l'*Injener*, mort à Méran ; — de M. John BRADBURN, éditeur, mort à 93 ans, le 11 mai, à New York ; — de M. Demetrius A. COROMILAS, publiciste et homme de lettres grec, auteur de pièces dramatiques dont quelques-unes sont en français et, entre autres ouvrages, d'un Catalogue des livres grecs publiés de 1868 à 1877 (Athènes, 1878, 2 vol. in 8), mort en juin ; — de miss Madeleine Vinton DAHLGREN, qui a écrit sous son nom et sous les pseudonymes de Corinne et de Cornelia, morte à 63 ans, le 20 mai ; — de M. Vsevolod P. DANEVSKII, professeur à l'Université de Kharkov, connu par ses travaux de droit international et notamment par une étude historique sur la neutralité *(Istoritcheskii otcherk neitralitat)* et par une introduction au droit international *(Posobie dlia izoutchenii istorii i sistemy mejdounarodnago prava)*, mort le 25 mars, à Kharkov ; — de Sir James Nicholas DOUGLAS, ingénieur, mort le 21 juin, à Londres ; — de M. Theodor EIMER, zoologiste, mort à Tubingue, le 22 mai ;— de Don Tomás FORTEZA, philologue espagnol, auteur, entre autres ouvrages d'une Grammaire catalane estimée, mort le 26 mai, à Majorque ; — de M. Alexandre FUERST, médecin, mort le 25 mai, âgé de 55 ans, à Berlin ; — de M. Johann Alexander GARTEN, chirurgien, mort le 14 mai, à Leipzig ; — de M. F. GLUCK, musicologue, mort le 22 mai, dans sa 81e année, à Langebrück ; — de M. Wilhelm Fedorovitch GRUBE, professeur de chirurgie à l'Université de Kharkov, mort le 28 mai, dans cette ville ; — de M. Aleks. A. GRIGORIEV, journaliste russe ; — de M. William A. INGHAM, mort à 75 ans, à Cleveland (Ohio) ; — de M. Petr Ivanovitch KAPNIST, publiciste et poète russe,

auteur notamment d'une tragédie sur Cinq-Mars, mort le 26 mars, à Rome, dans sa 68e année ; — de M. Anton KERNER, chevalier VON MARILAUN, botaniste distingué, mort le 22 juin, à Vienne ; — de M. Friedrich KLOPFLEIST, connu par ses publications sur l'archéologie et la mythologie germaniques, mort à 66 ans, le 31 mai, à Iéna ; — de Miss Philena MACKEEN, qui laisse de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons l'*History of Abbott academy*, qu'elle dirigea quelque temps, morte à 66 ans, le 14 mai, à Andover, Mass. ; — de M. le Dr NEUDÖRFER, médecin, mort à 73 ans, à Hazia, le 20 mai ; — de Mme Rosalie Ulrike OLIVEKRONA, romancière suédoise, morte âgée de 74 ans, à Stockholm ; — de M. J. PALÉOLOGUE, ancien ministre de l'instruction publique en Grèce ; — de M. Josef Ivanovitch PAULSON, pédagogue russe, à qui l'on est redevable de nombreux ouvrages classiques, mort le 21 mars, aux environs de Nice ; — du Rév. William Stevens PERRY, évêque protestant d'Iowa, théologien, auteur de travaux sur l'histoire ecclésiastique, parmi lesquels 2 volumes sur l'histoire de l'église épiscopale en Amérique, mort à 66 ans, le 13 mai ; — de Lyon lord PLAYFAIR, le célèbre chimiste anglais, mort à 80 ans ; — de Mme Maria Luisa POOL, romancière, morte le 19 mai ; —de M. J. PRINS, théologien, mort à 83 ans, à Leyde; — de M. Aug. PULMANN, professeur d'apiculture à Poppelsdorf ; — de M. Furcy RAYNAUD, traducteur de l'Histoire des Papes de Pastor, mort à Luxembourg ; — de M. Joseph Galloway ROBINSON, éditeur, mort le 13 mai ; — de M. Philipp ROTH, rédacteur de *Die Signale*, mort le 9 juin, âgé de 44 ans, à Berlin ; — de M. Osbert SALVIN, ornithologue, mort en juin ; — de M. Constant Antoine SERRURE, archéologue et numismate, dont nous citerons la *Geschiedenis der nederlandsche en franske letterkunde in het graefschap Vlaenderen* (Gand, 1855, in-8) ; — de M. Georg STAEHR, professeur à l'Université de Kazan, mort à 42 ans, le 2 juin ; — de M. Hermann STEUDEMANN, philologue, mort à 78 ans, le 13 mai ; — de M. Friedr. Jak. TRIER, médecin, mort le 17 mai, âgé de 67 ans, à Copenhague ; — de M. Pierre VAUCHER, historien suisse, professeur à l'Université de Genève, mort le 12 juin.

INSTITUT. — *Élections. Académie des inscriptions et belles-lettres.* — M. Bouché Leclercq a été élu membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Schefer, décédé. Les scrutins ont donné les résultats suivants :

		1er tour	2e	3e	4e
MM.	Bouché-Leclercq . .	12	12	16	19
	Derenbourg. . . .	12	11	5	»
	Pottier	13	13	15	18

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 6 mai, M. Berger a continué la lecture de son mémoire sur les inscriptions phéniciennes du temple d'Hathor-Miskar à Maktar ; M. Van Berchem a lu une note sur le phare d'Alexandrie, M. Giry a commencé la lecture d'une étude sur des documents angevins de l'époque carolingienne. M. Chabot a fait une communication sur deux inscriptions palmyriennes. — Le 13, M. Schlumberger a lu une note sur un feuillet de triptyque byzantin d'ivoire ; M. Berger a continué sa communication sur les inscriptions de Maktar ; M. Senart a lu un mémoire de M. A. Leclerc sur les antiquités du Cambodge. — Le 27 mai, M. Giry a fait une seconde lecture de son étude sur les documents angevins de l'époque carolingienne. M. Cagnat a communiqué au nom de l'abbé Duchesne, directeur de l'École française de Rome, une importante inscription trouvée à Lambèse par M. Besnier ; M. Babelon a fait connaître deux monnaies de Médaba. — Le 2 juin, M. S. Reinach a communiqué, de la part de M. Dobruski, de Sofia, un groupe en marbre récemment découvert à Odessa ; M. Collignon a rendu compte des fêtes de l'École française d'Athènes ; M. Ph. Berger a achevé la lecture de son mémoire sur les inscriptions de Maktar. — Le 10 juin, M. Giry a continué la seconde

lecture de son mémoire sur les chartes angevines carolingiennes : M. Ph. Berger a offert de la part de M. Clerc, de Marseille, un moulage de l'inscription phénicienne récemment découverte aux environs d'Avignon ; M. Oppert a communiqué le résultat de ses études sur l'histoire d'Alexandre. — Le 17 juin, M. P. Fournier a fait une communication sur le *Liber de vera philosophia*, ouvrage inédit de la fin du XIIe siècle ; M. Oppert a achevé sa communication sur la chronologie du règne d'Alexandre.

Concours et prix. *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le prix Loubat a été décerné à M. R. de La Grasserie pour ses travaux de linguistique américaine et en particulier pour sa *Grammaire de la langue Auca.* Le prix Duchalais a été partagé entre M. Léon Maxe-Werly pour son *Histoire numismatique du Barrois* et M. Maurice Prou pour son *Catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale.* Le prix de la Grange a été décerné à M. F. Lot pour ses travaux sur l'histoire de l'ancienne poésie épique française. Le prix Berger (12.000 fr.) a été décerné au R. P. Henri Denifle et à M. Émile Chatelain pour les six volumes du *Chartularium Universitatis Parisiensis.* Le prix Saintour a été réparti entre MM. Beauchet, *Histoire du droit privé de la république athénienne* ; P. Masqueray, *Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque,* et J. Toutain, *Les Cités romaines de la Tunisie.* Concours des Antiquités nationales : 1re médaille : M. J. Tardif, *Coutumiers de Normandie* ; 2e médaille, Guibert, *Documents relatifs à l'histoire municipale de Limoges*, tome Ier ; 3e médaille, Du Chatellier, *La Poterie aux époques préhistorique et gauloise en Armorique* ; 1re mention : M. le chan. U. Chevalier, *Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois*, t. Ier ; 2e mention, M. l'abbé Chaillan, *Le Studium papale de Metz au* XIVe *siècle ;* 3e mention, M. Durand, *Études historiques sur Saint-Laurent des Arbres en Languedoc* ; 4e mention, M. le comte A. de Loisne, *Le Cartulaire du chapitre d'Arras* ; 5e mention, M. l'abbé Bouillet, *Liber miraculorum sanctae Fidis ;* 6e mention, M. Lex, *Les Fiefs du Mâconnais.* — Le prix Volney a été partagé entre M. A. Meillet pour ses *Recherches sur le génitif accusatif en vieux slave* et M. Ch. Garnier pour sa *Méthode de transcription rationnelle générale des noms géographiques* (manuscrit). — Le prix Fould a été partagé entre MM. Georges Foucart pour l'*Ordre lotiforme* et M. E. Lefèvre-Pontalis pour l'*Architecture religieuse dans le diocèse de Soissons.* Le prix ordinaire dont le sujet était : « Chercher dans les métamorphoses d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé » a été décerné à M. G. Lafaye.

Paris. — M. Raoul Pujol de Fréchencourt a mis toute son âme et tout son talent de journaliste à peindre *le Duc d'Orléans*, sa parenté, sa vie au collège, ses voyages aux Indes, son emprisonnement quand il vint en France réclamer son droit de servir la patrie comme simple soldat, et son attitude à la mort de son père, le Comte de Paris. On retrouvera dans cette petite brochure les documents par lesquels le prétendant a affirmé sa ligne politique, les fêtes de son mariage et des réceptions de Bruxelles, etc., etc. Le dernier chapitre est un cri vibrant de « Vive le Roi ! » auquel il associe par une acclamation la princesse dont le charme a conquis le cœur de tous ceux qui l'ont approchée. Si jamais Dieu ramène parmi nous la monarchie, la brochure de M. de Fréchencourt aura puissamment servi à faire connaître et aimer le futur roi de France. (Paris, bureaux de la *Gazette de France*, in-16, de 93 p.).

— *Les Nominations épiscopales du* XIIe *au* XIIIe *siècle*, tel est le titre d'un article écrit par M. le chanoine Ulysse Chevalier dans *l'Université catholique* (Lyon, Vitte, in-8 de 7 p.), à propos du grand ouvrage que vient de publier à Münster, chez Regensberg, le P. Conrad Eubel : *Hierarchia catholica medii aevi.* Le savant auteur du *Répertoire des sources histo-*

riques du moyen âge, y montre, par quelques exemples frappants, que « l'or de la science allemande, soumis au creuset de la critique, n'est pas pur de tout alliage. »

— La question du baccalauréat a déjà fait couler des flots d'encre ; M. Fennebresque l'aborde à son tour dans une courte brochure (*Le Baccalauréat, ses phases, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, Tours, Cattier, in-16 de 44 p.). On y trouvera l'histoire du redoutable examen et ses transformations dans les sens les plus opposés, en dépit desquelles aujourd'hui plus que jamais, « élèves et professeurs ont à batailler sans cesse avec des programmes fort simples en apparence, et qui en réalité sont demeurés trop vastes. » Conclusion de l'auteur : ou le baccalauréat sera un examen sérieux, et alors il faut que la préparation des candidats comprenne une seconde année de rhétorique, — ou on le limitera à la modeste constatation d'une formation secondaire suffisante, et dans ce cas il faut procéder à un élagage impitoyable au milieu de plans d'études manifestement surchargés.

— En écrivant *Un Demi-siècle d'enseignement moderne. Le Collège Chaptal à Paris* (Paris, L.-Henry May, in-8 de 19 p.), M. Georges Cadoux a prétendu « désarmer une prévention injustifiable contre la généralisation de l'enseignement moderne. » On lira ce plaidoyer avec intérêt. Il n'est malheureusement que trop certain que l'encombrement des établissements d'enseignement classique par des élèves que ni leurs aptitudes, ni les carrières auxquelles ils se destinent ne semblent pousser vers cet enseignement, a eu pour résultat de faire baisser le niveau des études, et, tout en refusant de croire que les deux enseignements se valent et doivent être mis absolument sur le même pied, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que pour beaucoup de jeunes gens l'enseignement moderne est suffisant.

Anjou. — On trouvera des renseignements intéressants dans le *Tableau de la province d'Anjou* (1762-1766) publié par M. l'abbé F. Uzureau dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, puis à part (Angers, Lachèse et Cie, in-8 de 80 p.). C'est le mémoire rédigé de 1762 à 1767 par les ordres des intendants Lescalopier et du Cluzel, marquis de Montpipeau, sur la généralité de Tours, qui a fourni à M. l'abbé Uzureau le texte dont il publie les parties relatives à la province d'Anjou ; les indications en sont précises et rendront de grands services aux historiens de l'Anjou qui attendent avec impatience la seconde partie de ce travail vraiment utile. L'éditeur aurait pu toutefois le rendre plus utile encore en donnant l'indication géographique précise de chacune des localités dont il est question dans son texte.

Bretagne. — M. Arthur de la Borderie publie : *Curiosités littéraires bretonnes. Un panégyrique breton en prose et en vers du grand Condé* (Vannes, imp. Lafolye, gr. in-8 de 11 p. Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*). Ce panégyrique forme un volume in-4 intitulé : *Le Prince illustre*, par le sieur du Bois-Hus, à Paris, chez Pierre Rocolet, 1645. Des citations heureusement choisies dans les deux parties du rare volume (formé de 376 pages de prose et de 116 pages de vers) achèvent de nous faire connaître un auteur dont M. O. de Gourcuff s'était déjà occupé dans l'*Anthologie des poètes bretons du* XVIIe *siècle*.

— Voici la fin du 10e volume du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) qui contient les articles 2723 à 3007 de la lettre C, ce qui donne jusqu'à présent pour l'ensemble de la publication (A — Couëtte) 7680 articles. Nous signalerons tout particulièrement dans ce nouveau fascicule les articles suivants : Corre, avec la bibliographie (67 numéros) du docteur Armand-Marie Corre ; — Corret, avec une notice sur le fameux La Tour d'Auvergne-Corret, le premier grenadier de la République ; — Couëdic (du) ; — enfin une notice sur Mlle Couëdon, la trop fameuse voyante de la rue de Paradis.

Dauphiné.— Tous les ans, M. Charles Charaux avait coutume d'aller reposer son esprit dans les villages élevés que traverse la ligne pittoresque de Grenoble à Gap. Retiré là, dans un isolement propice, il a demandé à la nature ses secrets, ceux de leur bonheur à quelques paysans, et il s'est senti pénétré des beautés de la montagne. Ses impressions sont traduites dans le volume : *Lettres et journal de la Montagne* (Grenoble, Allier, in-18 de 140 p.). Là se retrouve le penseur doux et profond, le philosophe chrétien qu'est M. Charaux. Cette publication, d'un charme pénétrant, formera un chapitre du troisième volume de *la Cité chrétienne* en cours de publication chez Firmin-Didot.

— Dans sa brochure : *Une Famille viennoise, les Fornand* (Vienne, Savigné, in-8 de LX-39 p.), M. Marc Morand étudie l'histoire des branches d'une famille qui a joué dans le Viennois un rôle utile ; la chronique locale y trouve d'autant mieux son compte que les notes et les justifications sont nombreuses et bien rassemblées. La correspondance privée est d'un intérêt peu commun, n'en retiendrait-on que ce qui a trait à la vie et aux lectures des jeunes filles bien élevées, au début de ce siècle. Un portrait et trois planches sont intercalés hors texte.

Franche-Comté. — Signalons une glane historique due à M. Julien Feuvrier : *Représentation du feu de joye qu'a fait la ville d'Auxonne pour la conqueste de la Franche-Comté* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 6 p.). M. Feuvrier a tiré ce document d'un registre des archives d'Auxonne d'où il avait extrait déjà une relation inédite de la conquête de la Franche-Comté en 1674, par Pierre Borthon, vicomte-maïeur d'Auxonne, que le *Polybiblion* a noté (t. LXX, p. 472).

— Nous devons une mention à l'*Oraison funèbre de Monseigneur César-Joseph Marpot, évêque de Saint-Claude*, prononcée le 10 mars dernier par Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, in-8 de 24 p.). Mgr Bouvier a très bien fait ressortir le caractère du pontife que le diocèse de Saint-Claude a récemment perdu et qui, originaire de Sainte-Agnès, près Lons-le-Saunier, a eu le rare privilège d'être « prophète en son pays. »

— Que deviendra la *Phototypie artistique et industrielle*, bulletin trimestriel de la maison Delagrange et Magnus, de Besançon ? Son premier fascicule, imprimé sur fort papier vélin, vient de nous arriver (gr. in-4 de 17 p.). On trouve là, avec 9 jolies reproductions phototypiques, le programme très bref de la publication. Viennent ensuite une *Description de la papeterie de Torpes (Doubs)*, qui a fabriqué le papier employé, et un article curieusement humoristique, quoique fleurant un peu le « décadentisme », de M. Georges Riat, d'après le livre de M. A. Estignard : *Henri Baron, sa vie et ses œuvres*, que le *Polybiblion* a signalé (t. LXXXII, p. 163-165).

Limousin. — C'est un curieux complément à *l'Œuvre de Limoges*, de M. Ernest Rupin, que nous donne Mgr Barbier de Montault en publiant *les Crucifix émaillés d'Angoulême* (extrait du *Bulletin scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*. Brive, imp. M. Roche, in-8 de 14 p.), deux pièces remarquables en émail champlevé de Limoges, exécutées au XIIIe siècle et dont la plus récente (collection Biais) a été visiblement inspirée par la plus ancienne (collection de Roffignac).

Maine. — Au moment où l'on va en construire un nouveau, M. Robert Triger s'est préoccupé de savoir ce qu'était l'ancien *Hôtel de ville du Mans de 1471 à 1898* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 87 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). D'abord une simple porte de ville, la Porte ferrée ou de la Cigogne, détruite en 1832. Puis les réunions se tiennent à la cathédrale. Mais ce n'est qu'en 1530 que les habitants du Mans purent être « propriétaires de l'emplacement et des ruines de la salle de Bretagne » (p. 17). En 1611, ils s'installèrent dans l'ancien palais des comtes du Maine. Incendie, déménagement, modifications, difficultés, plans, gravures, M. Triger a tout soi-

gneusement noté ou reproduit avec beaucoup de verve ; il a critiqué même les projets du conseil municipal actuel. « Il serait possible peut-être de satisfaire pour une fois deux partis extrêmes, les antiquaires qui défendent leur vieille cité, et les novateurs qui réclament tous les édifices projetés pour l'une des places de la ville moderne » (p. 70). Peut-on mieux dire ! Mais hélas ! Le Mans est-il Salente ?

Normandie. — Sous le titre de : *La Justice à Falaise*, M. Émile Houël a publié trois « attaques » (Paris, E. Houël, in-16 de 16 p., de 31 p. et de 32 p.). C'est l'histoire très virulente d'un justiciable qui se plaint de la justice, ou de ce qu'on appelle ainsi la plupart du temps. M. Houël trouve que ce n'est pas son vrai nom. Lisez ses réclamations et vous verrez s'il a raison.

— *Le Château-Gaillard et l'architecture militaire au* XIIIe *siècle*, par M. Dieulafoy (Paris, Imp. nationale, in-4 de 66 p. Extr. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*) est une dissertation fort intéressante et fort documentée prouvant « que la rénovation de l'architecture militaire au XIIIe siècle serait due en principe à des méthodes et à des formules d'origine perse que les croisés s'étaient appropriées et dont ils avaient tiré un parti remarquable p. 53). Une description attentive de la forteresse, de nombreuses vues, des plans, des comparaisons avec les spécimens d'architecture militaire, des profils, des gravures extraites d'anciens ms., le récit même du siège de Château-Gaillard qu'emporta Philippe-Auguste sur le connétable de Chester, une excellente critique des opérations de la défense, tout concourt au but indiqué et fait de ce remarquable mémoire un titre de plus à la reconnaissance du public savant envers l'érudit qui connaît le mieux l'art persan et qui a su en débrouiller l'exode à travers les constructions de la Palestine jusqu'à celles des confins de la Seine.

— La notice que M. l'abbé Dupont, curé de la Trinité-des-Lettiers, vient de publier sur *l'Abbaye royale de Saint-Evroult* (La Chapelle-Montligeon, in-16 de 23 p.) a pour but de prouver que cette abbaye faisait partie de la paroisse de Touquette-en-Ouche. C'est à l'aide des documents concernant la période révolutionnaire que l'auteur établit et prouve sa thèse. L'un d'eux (p. 21) est absolument probant, les documents sont d'ailleurs très précieux pour l'histoire locale et pour l'histoire religieuse. De bonnes gravures ornent l'opuscule.

— *Le Trésor de l'Église Notre-Dame de Bayeux* a fourni à M. l'abbé E. Deslandes une savante notice rédigée d'après les inventaires manuscrits de 1476, 1480, 1498 (Paris, Imp. nationale, in-8 de 115 p. et 3 héliogravures. Extrait du *Bulletin archéologique*). Parmi des richesses nombreuses dont M. Deslandes a tenu un compte rigoureux et fait une ample description, il y en a trois, le coffret d'ivoire qui renferme la chasuble, dite de saint Regnobert, son étole et son manipule et la tapisserie dite de la reine Mathilde, qui sont célèbres dans le monde entier. Mais de tant d'objets de valeur, peu sont restés. C'est pourquoi il faut féliciter M. Deslandes de nous les avoir rappelés, et, par des notes abondantes, de nous avoir permis de suivre et de compléter une des plus belles collections religieuses du moyen âge. Telle pièce comme la grande armoire est aujourd'hui presque ignorée (p. 29). Des faits curieux d'histoire locale, le pèlerinage de la Délivrande (p. 35), sont mentionnés. On y trouve de curieuses coutumes liturgiques (p. 59, le vèle). Sur la bibliothèque, il y aurait beaucoup à glaner et la requête du clergé, lors de la pacification en 1564, est fertile en enseignements.

Poitou. — *La Vierge de Poissy à Poitiers* est une statuette de Notre-Dame trouvée à Poissy, en terre, où elle avait dû être cachée à l'époque de la Révolution. Mgr Barbier de Montault, qui nous en donne une description soignée, accompagnée d'une photographie, croit qu'elle dut appartenir avant la Révolution au couvent bénédictin de Poissy ; il en fixe la fabrication au commencement du XVe siècle (extrait de la *Revue d'archéologie poitevine*. Poitiers, Oudin, in-8 de 5

p.). Il faut en rapprocher *la Vierge des Landes à Poitiers* (extrait du même recueil. Ibid., in-8 de 4 p.) dans laquelle le savant prélat nous fait connaître un spécimen sans valeur artistique de ce qui se faisait à la fin du XVIe siècle, « pour satisfaire économiquement la dévotion populaire. »

— A lire dans la *Revue d'archéologie poitevine* et en tirage à part (Poitiers, Oudin, in-8 de 4 p., grav.) un curieux article du même intitulé : *Tableaux de cire coloriée*. Il s'agit de deux portraits exécutés à la fin du XVIIe siècle et représentant l'un saint Charles Borromée, l'autre saint François de Sales. L'on employait à cette époque la cire coloriée pour jouer la mosaïque.

— *L'Émail de plique de la fin du* XIVe *siècle, Collection Tornery, à Poitiers* (Extrait du même recueil, in-8 de 6 p.) que Mgr Barbier de Montault produit au jour avec cette précision dans la description à laquelle il nous a dès longtemps habitués, est un spécimen de l'art espagnol à la fin du XIVe siècle ; il représente un Christ en majesté.

ALLEMAGNE. — M. Georg Hedeler continue la publication de son importante *Liste de bibliothèques privées* dont le premier fascicule consacré à la Grande-Bretagne est en préparation. Nous avons sous les yeux le deuxième relatif aux bibliothèques privées d'Allemagne (Leipzig, G. Hedeler, in-8 de 168 p.). Nous rappelons le plan de la publication : 1° liste par ordre alphabétique des bibliothèques privées, avec indication des spécialités auxquelles elles sont consacrées et du nombre de volumes qu'elles renferment ; 2° table géographique ; 3° table par spécialités. Ce plan, extrêmement pratique et qui répond à tous les besoins, est fort bien exécuté. Le fascicule que nous indiquons nous fournit des renseignements précis sur 817 collections de l'Allemagne et septentrionale que méridionale (Autriche-Hongrie formera un fascicule spécial, le quatrième). Plus de cent dépassent dix mille volumes ; sept en renferment plus de cinquante mille et trois plus de cent mille. Au point de vue des spécialités, les langues et littératures française ou provençale sont représentées par plus de quatre vingt-dix bibliothèques : notons celle de M. Paul Lindau à Meiningen, riche pour la littérature rabelaisienne ; celles de MM. Forster, à Bonn, Eduard Stengel, à Greifswald, Herm. Stahler, à Halle, Adolf Tobler, à Berlin, pour notre ancienne littérature. Pour l'histoire de France, nous signalerons les bibliothèques suivantes relatives à la Révolution et à Napoléon : Boerschke, à Leipzig ; Bockenheimer, à Mayence ; Wolfbolt-Bassenheim, à Stockheim ; E. Wertheimer, à Berlin ; Wintzingerode, au château de Bodenstein. Enfin M. E. Koschwitz, à Marbourg, collectionne tout ce qui a trait à la guerre de 1870-1871.

AUTRICHE-HONGRIE. — Sous les auspices du ministère des cultes et de l'enseignement, la bibliothèque universitaire de Vienne a entrepris la publication d'un répertoire destiné à rendre de nous services : *Gesammtverzeichniss der periodischen Druckschriften, Serien und Sammelwerken, der Bibliotheken der österreichischen Universitäten und Studienbibliotheken, der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften, der Universitätsbibliothek zu Budapest, des Gymnasiums zu Lemberg, des Gymnasiums zu Czernowitz und der Universitätsbibliothek zu Lemberg* (Wien, F. Herder, in-8 de 290 p.). Comme indique le titre du volume, il renferme tout M. Grassauer a cru devoir y comprendre que les périodiques [illegible] dans les bibliothèques d'universités d'Autriche-Hongrie. Cependant un supplément indique les périodiques possédés par la Bibliothèque impériale de Vienne et qui ne se trouvent pas dans les bibliothèques universitaires : n'est-il pas de plus simple, dans ces conditions, de mentionner tous les périodiques de ce grand dépôt ? — Pour supprimer un [illegible] les périodiques [illegible] dans aujourd'hui, M. Grassauer a [illegible] : 1° [illegible] que [illegible] ; 2° [illegible] que [illegible] nous demande sur les lecteurs [illegible] [illegible] [illegible] des

recueils, comme les *Annales archéologiques* de Didron, comme la *Gazette archéologique*, comme le *Cabinet historique*, comme la *Revue de la Révolution*, en France, comme la *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*, en Allemagne, peuvent-ils être tenus pour quantités négligeables? Cette critique faite, nous nous empressons de reconnaître que le répertoire de M. Grassauer rendra de véritables services, non pas seulement en Autriche, où il est destiné à faciliter les prêts de bibliothèque à bibliothèque ou à particuliers, mais aux hommes d'études, qui seront heureux d'avoir sous la main une liste fort soigneusement dressée de 5,827 revues de tous les pays. Quelques mots sur la façon dont est conçu le travail: Une première partie donne par ordre alphabétique les titres des revues; pour ce classement, l'on ne tient compte que du premier substantif; ainsi la *Nouvelle Revue* est classée à *Revue*, l'*Historiche Zeitschrift* à *Zeitschrift*. Les titres russes sont transcrits en caractères romains avec signes diacritiques: par exemple, le *Gornyi Journal* (Journal des Mines) est classé à *Zurnal*; de même pour l'hébreu; le grec est maintenu sauf pour le mot de classement, transcrit en caractères romains. Pour chaque revue, la notice donne le nom du rédacteur ou directeur, s'il y a lieu; le lieu de publication, le format, la date initiale, les changements de titre. Cette première partie est suivie: 1° d'une table systématique, où les revues sont classées par sujet; 2° d'une table des éditeurs, directeurs, etc.; 3° d'une table alphabétique des matières renvoyant aux pages de la table systématique; 4° d'une table des différentes divisions du volume. Souhaitons que M. Grassauer donne bientôt le complément qu'il nous fait espérer et qui comprendrait les revues qui ont cessé de paraître. En tout cas, son travail est infiniment supérieur au répertoire analogue publié il y a une quinzaine d'années pour l'Italie par le ministère de l'instruction publique de ce pays.

Publications nouvelles. — *Les Quatre livres de l'Imitation de Jésus-Christ*, trad. et commentaires, par Mgr P. E. Puyol (in-8, Retaux). — *La Procédure canonique moderne dans les causes disciplinaires et criminelles*, par l'abbé G. Péries (in-12, Roger et Chernoviz). — *La Constitution hongroise*, par A. de Bertha (in-8, Plon et Nourrit). — *Traité des priviléges et hypothèques*, par L. Guillouard. T. III (in-8, Pedone). — *Commentaire et explication pratique de la loi concernant les responsabilités des accidents* par P. Coulet (in-8, Chevalier-Marescq). — *L'Individualisation de la peine*, étude de criminalité sociale, par R. Saleilles (in-8, Alcan). — *Les Origines de la psychologie contemporaine*, par D. Mercier (in-12, Alcan). — *Études de psychologie sociale*, par G. Tarde (in-8, Giard et Brière). — *Le Participationnisme, ou la Justice dans l'organisation du travail*, par A. Coutarel (in-8, Giard et Brière). — *La Participation aux bénéfices*, par E. Waxweiler (in-8, Rousseau). — *L'Association de l'ouvrier au profit du patron et la Participation aux bénéfices*, par P. Bureau (in-8, Rousseau). — *L'Éducation rationnelle de la volonté. Son emploi thérapeutique*, par D. P. E. Lévy (in-8, Alcan). — *L'Oiseau*, par J. Michelet (in-12, Calmann Lévy). — *Leçons élémentaires d'acoustique et d'optique*, par C. Fabry (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques*, par C. Méray (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Essai synthétique sur la formation du système solaire*, par le général Lafouge. 1re partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Notions sur les opérations combinées de l'armée et de la flotte*, par C. Bride (in-8, Baudoin). — *Histoire de la musique. Hongrie*, par A. Soubies (petit in-12, Flammarion). — *Les Déformations de la langue française*, par E. Deschanel (in-12, Calmann Lévy). — *De la Méthode pour l'enseignement scolaire des langues vivantes*, par E. Veyssier (in-12, Belin). — *Voix sur la France*, par R. J. Pottier de Lalaine (in-12, Firmin-Didot). — *Les Poèmes de l'amour et de la mort*, par A. Lebey (in-12, « Mercure de France »). — *La Solitude de l'été*, par H. Ghéon (in-12, « Mercure de France »). —

Miquette, par Gyp (in-12, Calmann Lévy). — *Les Retours du cœur*, par J.-H. Rosny (gr. in-12, Hachette). — *Résistance*, par A. Glanes (in-12, Perrin). — *Amour d'antan*, par Champol (in-12, Mame). — *La Roche qui tue*, par P. Maël (in-12, Mame). — *Le Bateau-des-Sorcières*, par G. Toudouze (in-12, Mame). — *Angoisses de juge*, par Masson-Forestier (in-12, Colin et Cie). — *Le Miracle de Lise*, par R. Maizeroy (in-12, Flammarion). — *Éva et Lilian*, par P. Maël (in-12, Flammarion).—*Le Prince Brutus*,par M. Colombier (in-12. Flammarion). — *Les Copurchics*, par E. Monteil (in-12, Flammarion). — *Chair inquiète*, par J. Arnulf (in-12, Flammarion). — *Le Charme d'amour*, par D. Riche (in-12, Flammarion). — *Voie douloureuse*, par C. Sénéchal (in-12, Havard). — *La Villa sans maître*, par E. Rouart (in-12, « Mercure de France »). — *Le Conte de l'or et du silence*, par G. Kahn (in-12, « Mercure de France »). — *L'Initiation au péché et à l'amour*, par E. Dujardin (in-12, « Mercure de France »). — *L'Automate*, par E.-A. Butti (in-12, « Mercure de France »). — *Étude sur Théocrite*, par P.-E. Legrand (in-8, Fontemoing). — *Jérusalem. Aller et retour*, par l'abbé F.-X. Perrot (in-18, Besançon, imp. P. Jacquin). — *Douze ans en Abyssinie*, par P. de Lauribar (in-12, Flammarion). *La Situation religieuse de l'Afrique romaine depuis le* IVe *siècle jusqu'à l'invasion des Vandales (429)*, par F. Ferrère (in-8, Alcan). — *Les Origines de la Compagnie de Jésus, Ignace et Lainez*, par H. Müller (in-12, Fischbacher). — *Le Cardinal Bilio (1826-1884)*, par le R. P. Pica (in-8, œuvre de Saint-Paul). — *Mgr H. Sauvé*, par G. Barrier (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Mgr Guilbert et le Parti catholique*, par A. Justice (in-12, Lethielleux). — *Le Père Lefèbvre et l'Acadie*, par P. Poirier (in-8, Montréal, Beauchemin). — *L'Orient et l'Europe*, par le baron A. de la Barre de Nanteuil (in-8, Firmin-Didot). — *Autour du monde millionnaire américain*, par F.-E. Johanet (in-12, Calmann Lévy, — *La Vraie Jeanne d'Arc. IV. La Vierge guerrière*, par J.-B.-J. Ayroles (gr. in-8, Rondelet). — *Histoire de France, t. IX. La Renaissance*, par J. Michelet (in-12, Calmann Lévy.) — *Entrevue de François Ier avec Henri VIII, à Boulogne-sur-Mer, en 1532*, par le P. A. Hamy (in-8, Gougy).— *La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV*, par le Cte d'Haussonville (in-8, Calmann Lévy). — *Étude sur la propriété foncière dans les villes du moyen âge et spécialement en Flandre*, par G. des Marez (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Correspondance secrète de l'abbé de Salmon avec le cardinal de Zelada (1791-1792)*, par le Vte de Richemont (in-8, Plon et Nourrit).— *Le Règne de François-Joseph Ier, empereur-roi d'Autriche-Hongrie*, par F. Trocase (in-8, Gerold, à Vienne, Autriche ; Le Soudier, à Paris). — *Stanislas Leszczynski et le troisième traité de Vienne*, par P. Boyé (gr. in-8, Berger-Levrault, à Paris ; Gerold, à Vienne Autriche). — *Histoire de l'empire ottoman*, par le Vte A. de la Jonquière (in-12, Hachette). — *La Guerre turco-grecque de 1897*, par le capitaine Douchy (in-8, Baudoin). — *Margherita Luisa d'Orléans*, di G. Baccini (gr. in-12, Firenze « Giornale di Erudizione »). — *Corneille*, par G. Lanson (in-12, Hachette). — *Houdar de la Motte, 1672-1731*, par P. Dupont (in-8, Hachette). — *La Duchesse de Duras*, par A.Bardoux (in-8, Calmann Lévy). — *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, par A.Pougin (in-12, Calmann Lévy). — *Les Grands Écrivains français. Mérimée*, par A. Filon (in-12, Hachette). — *Le Quarantième Fauteuil*, par H. Michel (in-12, Hachette). — *Mémoires d'Outre-tombe*, par Chateaubriand. T. 1er. (in-12, Garnier). — *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, par V. Chauvin. III (in-8, Liège, Vaillant-Carmanne ; Leipzig, Harrassowitz). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE.

1. *Les Années funestes, 1852-1870*, par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel et May, 1898, in-12 de 201 p., 2 fr. — 2. *Sentiments et pensées*, par VICTOR GUILLEMIN. Besançon, Jacquin, 1895, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Sonnets de* PIMODAN, illustrations de E.-D. Henry Baudot. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 269 p., 3 fr. 50. — 4. *Au gré du vent*, poesies, par PAUL SEURE. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de II-123 p., 3 fr. — 5. *Mes Bien-aimées*, par LUCIEN JÉNY. Paris, Heymann, 1898, in-12 de 256 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Poème de Saint Antoine de Padoue*, par MARIA DU MARAIS. Bouin, (Vendée), chez l'auteur, 1897, in-12 de XII-245 p., franco, 2 fr. — 7. *Fleurs de solitude*, par l'abbé JOSEPH GUILLERMIN. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-12 de VII-230 p., 2 fr. 50. — 8. *Les Centenaires sacrés*, par MARIE ANDRÉ. Paris, Rondelet, 1898, in-12 de 161 p., 2 fr. 50. — 9. *Nouvelle Gerbe*, poésies diverses. I. *Herbes folles, Fleurs d'autel, Épis et lauriers*, par A. MONTAUDRY. Lyon, Vitte, 1897, in-8 de 148 p. — 10. *Voix sur la France. Philosophie religieuse. Accents patriotiques*, par R.-J. POTTIER DE LALAINE. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 11. *Poésies*, par JOSEPH LEBIERRE, nouv. édit. Strasbourg, Imp. alsacienne, 1896, in-12 de 167 p., 2 fr. 50. — 12. *La Harpe de David*, (traduction en vers français du Psautier) par l'abbé P.-M. MALATESTE. Paris, Retaux, 1894, in-8 de IV-272 p., 3 fr. 50. — 13. *Jean Kerver*, drame en 3 actes, en vers, par OLIVIER DE GOURCUFF. Paris, Clerget, 1898, in-12 de X-57 p., 1 fr. 50. — 14. *La Légende des écoliers de France*, par GUSTAVE ZIDLER. Paris, Hetzel, 1898, in-12 de III-269 p., 3 fr. — 15. *Poésies. Libellules. Pastels. Prométhée. Les Vœux*, par MAURICE LANGE. Paris, May, 1898, in-12 de 138 p., 3 fr. — 16. *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, 1888-1897*, par FRANCIS JAMMES. Paris, Mercure de France, 1898, in-12 de 345 p., 3 fr. 50. — 17. *Œuvres de* JEAN-ARTHUR RIMBAUD. *Poésies. Les Illuminations. Autres Illuminations. Une Saison en enfer*. Ibid., in-12 de 161 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Folles Navrances*, par FRANÇOIS PEYREY. Ibid., in-12 de 161 p., 3 fr.—19. *Voix passantes*, par ÉDOUARD QUET. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 149 p., 3 fr. — 20. *Jardins suspendus*, par B. REYNOLD. Ibid., in-12 de 73 p., 2 fr. — 21. *Les Sensations*, poésies, par LÉON BOCQUET. Ibid., in-12 de 210 p., 2 fr. 50. — 22. *Fleurs sans parfums. Rimes pour les petits et les grands*, par LÉON JEANNERET. Paris, Mesnil-Dramard, 1897, in-12 de 80 p., 1 fr. 50. — 23. *La Fiancée de l'Océan*, conte en vers, par PAUL GOURMAND. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de III-84 p., 3 fr. — 24. *Les Poèmes de l'Amour et de la Mort*, par ANDRÉ LEBEY. Paris, Mercure de France, 1898, in-12 de 373 p., 3 fr. 50. — 25. *La Solitude humaine*, par FRÉDÉRIC DE NEUFVILLE. Paris, Lemerre, 1898, in-12 de 191 p., 3 fr. — 26. *L'Imagier du soir et de l'ombre*, par DANIEL LANTRAC. Paris, Mercure de France, 1898, in-12 de 132 p., 2 fr. — 27. *Rires et noises*, par EUGÈNE ROUSSEL. Paris, Vanier, 1898, in-8 de VII-101 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Tournoy d'amour. Les Scarabées blancs*, par WILLIAM THÉODORE PETERS ; traduit de l'anglais par CHARLES READ et PAUL RELLAY. Paris, Brentano's, 1897, in-18 de XVI-62 p., 2 fr. — 29. *Le Cœur voyage et les cloches tintent*, par ERNEST DUPONT. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 60 p. 2 fr. — 30. *La Tendresse ! La Verduresse ! Et à deux sous !* par ANDRÉ GIRODIE. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1898, in-12 de 88 p. — 31. *Oh ! la Suisse !*, par ROSSBERG. Paris, Vanier, 1898, in-8 de 15 p., 0 fr. 70. — 32. *Bêtes et gens, contes et fables*, par FÉLIX LACOUR. Ibid., 1897, in-8 de 51 p., 2 fr.

1. — Nous nous bornerons à signaler la publication, des *Années funestes, 1852-1870*, de Victor Hugo. Ce volume fait partie de

l'édition définitive d'après des documents originaux, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Le titre et les dates de ce dernier livre, étant donné le poète, suffisent à dire ce qu'il doit être : mélange incroyable de grandes beautés et vérités, puis d'exagérations, d'injustices invraisemblables, de cris de haine qui rappellent *les Châtiments* et de douces inspirations, de vers à l'envolée superbe et de vers rocailleux, de larges idées et d'ironies, de grands mots, de grandes couleurs, de grandiose et de petitesse. A noter entre autres et en se rappelant qu'il n'y a guère de pièce du grand poète où ne se trouvent des perles au milieu de scories : *La Haine qui rit, Mentana, Baudin, Misère, l'Empire libéral*, etc., etc. L'Église est insultée à l'égal de l'Empire. Victor Hugo a été trop souvent étudié à fond, ici même, pour que nous croyions utile d'entrer à nouveau dans une critique détaillée à son sujet. Quels que soient les défauts de ce dernier ouvrage, il doit figurer, comme les précédents, dans toute bibliothèque de lettré et d'amateur de poésie.

2.—Si Victor Hugo fut anti-clérical—il y a tout à parier qu'il ne le serait guère aujourd'hui, l'anticléricalisme ayant passé de mode, en littérature—il n'a pas tué la poésie religieuse. J'en ai pour preuve, en ce seul article, plus de dix ouvrages, de valeur inégale, mais dont plusieurs sont tout à fait remarquables. Les *Sentiments et Pensées*, de M. Victor Guillemin, peuvent se ranger dans cette catégorie, toute leur inspiration étant d'une haute philosophie chrétienne. Art, Nature, la Femme, l'Enfance et la Jeunesse, Méditations, Désespoirs, la Lutte, Courage, Patience et Foi, Apologues, telles sont les divisions de ce volume. Le poète a le culte du vrai, du bien, de l'art et ses théories sont d'un sage que la prétendue poésie moderne n'est pas venue troubler :

Cherchons peu dans l'artiste un penseur qui raisonne :
S'il émeut, avant tout, c'est par le sentiment,
Ce joyau-là suffit à sa riche couronne.

C'est par lui qu'on verra vivre éternellement
Théocrite, Virgile, et que leur poésie
Des âges disparus reste le monument.

Il aime également la nature qu'il sait rendre en vers aimables et faciles, en évitant de décrire pour décrire. Une pensée philosophique l'inspire toujours. Aussi est-il plus particulièrement lui dans ses *Méditations* et pièces religieuses, qu'il parsème de maximes comme celle-ci :

Être toujours d'accord avec sa conscience,
Quelle que soit l'issue, aller droit son chemin,
Si ce n'est, pour jouir, conseil d'expérience,
Ce l'est, pour vivre en paix, sans peur du lendemain.

Les rimes sont généralement riches, les vers de bonne facture et il s'en trouve d'une forte et pénétrante émotion. Peut-être y voudrait-on un peu plus de couleur, d'imagination ; mais il semble que l'auteur ait

voulu délibérément se passer d'un coloris dont on a fait une telle débauche, en ces dernières années. Bien qu'il n'ait aucun goût pour les innovations, il affectionne le vers de neuf pieds :

Si nous désirons quelque bonheur,
Ne le cherchons point hors de nous-même,
Dans les errements d'un faux honneur,
Dans cet apparat que le monde aime.

Une petite critique, pour terminer. Je lis, page 203 :

Je ne veux plus douter : notre active nature
N'est destinée à vivre en l'immobilité :
Le feu qui la consume est celui qui l'épure.
Et nous ne recherchons en vain la vérité.....
Le quiétisme n'est le fruit de la sagesse.

Cette tournure de phrase est-elle grammaticale ? Je ne le crois pas. Ce détail n'enlève rien d'ailleurs au mérite, un peu sévère, mais très réel, de l'œuvre.

3. — M. le marquis de Pimodan puise aussi son inspiration dans des idées et des sentiments supérieurs, et son volume, composé de sonnets parfaits, mérite de fixer l'attention, plus encore, je crois, que ses précédents ouvrages. Le vers précis, ferme, savant, sort absolument de la banalité envahissante sans tomber jamais dans les ridicules excès de la décadence. Le poète ne craint pas d'user, et très largement, des termes scientifiques, mais c'est toujours sans pédanterie et sans que l'harmonie en souffre. Chaque sonnet, même descriptif, renferme une idée. Quant aux rimes, elles sont neuves, très neuves même et très riches.

Les sonnets sur les astres, *les Mondes de l'Infini*, rappellent souvent ceux de M. de Hérédia. J'en veux du moins citer un : *Du Soleil à Dieu :*

Globe de fer, nickel, manganèse, titane,
Calcium, chrome... amas d'incandescents métaux ;
Roi des plaines, roi des vallons, roi des coteaux ;
Tu soulèves la mousse et verdis le platane.

Sur les flots azurés, tu pousses la tartane,
Tu mouds le pain futur aux meules des plateaux,
Tu tiens les astres d'or sur tes puissants étaux,
Et fais battre, le soir, le cœur de la sultane...

Notre vie est en toi tout entière, ô Soleil !
Jusqu'aux regards de nos soldats, à leur réveil,
Saluant les couleurs rouges, blanches et bleues,

Tout vient de toi, foyer prodigieux lançant
Tes flammes d'hydrogène à des milliers de lieues...
Et tu n'es qu'un atome aux pieds du Tout-Puissant.

Les *Sonnets toulois* donnent la note patriotique, toujours avec la même forme. *Les Corolles* chantent la nature. Suivent *Grecs et Turcs*, *Paris, la Gloire du Niphon*, etc. Plutôt que d'en donner une faible analyse, je préfère citer encore. Le lecteur y trouvera son avantage. Voici,

tiré des sonnets sur *Paris,* celui que l'auteur consacre à la mémoire de la duchesse d'Alençon, brûlée au Bazar de charité :

Pour qu'un peu d'or tombât dans sa blanche aumônière
A l'honneur de Jésus, Elle oubliait son rang.
Les lozanges d'azur, les lis de sa bannière,
Les aïeux de légende au sceptre fulgurant.

Mais voici, monstre affreux, agitant sa crinière
De flammes, l'incendie horrible, dévorant,
Et, sans peur, Elle veut s'éloigner la dernière,
Ainsi qu'un capitaine en un vaisseau sombrant ;

Car elle se souvient... Les gloires ancestrales
Revivent, les soldats couchés aux cathédrales
Se lèvent, l'acclamant de leurs lits sépulcraux...

Elle entend... Et le son d'une marche guerrière,
Sous les drapeaux troués, se mêle à sa prière...
— La Sainte va mourir de la mort des héros.

4. — *Au gré du vent* est encore un bon et beau volume qui s'inspire de la foi. Il s'ouvre par une lettre de M. Jules Lemaître à l'auteur, et cette lettre résume si bien l'impression du lecteur que je ne vois rien de mieux à faire que de la citer. La voici donc : « J'ai lu vos vers. Ils ont tous un vrai charme de sincérité, de pureté, de tendresse. Vous avez quelquefois d'heureuses curiosités de rythme, et quelquefois aussi une expression «trouvée» et qui est à vous. Tâchez d'avoir cela plus souvent et d'être toujours artiste par la forme, puisque vous êtes déjà poète par la sensibilité. » — L'auteur ajoute modestement qu'il n'a aucune prétention à « des strophes sublimes. »

Non, mais il a laissé parler son cœur sans feinte,
Recueillant au hasard un soupir, une plainte,
L'accent de sa prière ou l'écho de ses chants ;
Puis il en a formé simplement cette gerbe,
Comme on fait un bouquet avec des fleurs des champs.
Trop peu de fleurs, hélas !.. Et tant de mauvaise herbe !

C'est si bon, la modestie, que me voici porté à restreindre encore la critique si adoucie de M. Lemaître et à insister sur ses éloges. Oui, l'ouvrage est vraiment plein de charme pénétrant, d'aimable douceur et, ce que ne dit pas le critique, d'un souffle très chrétien, très délicat, très élevé. Voyez, dès les premières pages, ces vers sur la prière :

Lorsque l'aigle qui rêve à la cime des monts,
Superbe, sur le bord des abîmes profonds,
Voit le soleil briller par delà les montagnes,
Dorant les pics abrupts, les forêts, les campagnes,
Il relève la tête en jetant un regard
De dédain sur la terre où traîne le brouillard ;
Et, déployant son aile ardente de lumière,
Il s'élance, enivré, vers l'Orient en feu.
— Ainsi, du cœur chrétien s'élève la Prière,
Aigle au vol tout-puissant pour monter jusqu'à Dieu !

Il dit à celle qu'il aime de ne pas s'inquiéter si son front se rembrunit un peu :

Lorsque je tremble, c'est pour toi seule, vois-tu...
— J'ai si peur de ne pas savoir te rendre heureuse.

Et le livre est plein de vers de ce genre, de sentiments évangéliques et d'élévations à Dieu. On y voudrait parfois une note personnelle plus caractéristique, quelque chose de plus frappant, plus de métier. M. Paul Seure, s'il veut travailler, y arrivera.

5. — Ce conseil, nous le donnerons encore à M. Lucien Jeny qui devra, dans de prochains ouvrages que ses dons de poète nous font espérer, se montrer plus sévère pour lui-même, particulièrement en ce qui concerne les rimes. On ne laisse plus passer aujourd'hui, depuis l'école parnassienne surtout, ce qu'on pardonnait à Lamartine et à Musset. Ainsi, « révoltant » et « blanc, » « grâcié » et « pitié, » « poteau » et « bourreau, » « cent ans » et « encens, » « recrue » et « venue », etc, sont des rimes insuffisantes. Mais ce sont là de ces défauts qu'un peu de travail peut corriger et qui ne sont rien lorsqu'on a toutes les qualités de sentiment et d'imagination qui se trouvent chez l'auteur de *Mes Bien-aimées*. Ce titre laisserait supposer qu'il s'agit de poésies légères. Il n'en est rien. Ici encore règne un grand souffle chrétien. Les bien-aimées de M. Jény ce sont la France, la Nature, la Famille, la Foi, l'Humanité. Les souffrances des humbles le touchent. Voyez ces vers sur *le Casseur de pierres :*

« Cet homme est une grande et sainte allégorie....
Cet homme, c'est l'humanité.
Faite pour le travail, courbée, endolorie,
Jouet d'un génie irrité ; ...
O pauvre cantonnier, je t'aime et je t'admire,
Vieux symbole de tout progrès :
J'ai voulu saluer ta cabane et te dire
Ce qu'en toi, rêveur, je voyais.

Simplicité, grâce, facilité, bonté, élévation de sentiment, telles sont les qualités qui caractérisent surtout la poésie de M. Jény.

6. — Le culte de saint Antoine de Padoue n'a fait que grandir en plein siècle de scepticisme. Jamais on ne s'est tant occupé du saint qu'on pourrait appeler le saint miraculeux. *Le Poème de saint Antoine de Padoue* est donc bien d'actualité, n'en déplaise aux gens qui ne connaissent que les nouvelles du boulevard. C'est d'ailleurs une intervention directe du saint qui a suggéré à Mlle Maria du Marais l'idée de composer cet ouvrage, fait avec autant d'émotion communicative que de piété, et que de hautes et multiples approbations sont venues aussitôt saluer. Il se dégage de ce poème un large et doux sentiment de charité, de cette charité qui est la caractéristique de l'esprit évangélique, qui est la vie. Assurément, les esthètes qui ne cherchent que la forme pour la forme, les rimes milliardaires ou la prose rythmée — car ils se promènent d'un extrême à

l'autre — et les vers plastiques, pourront, et sans difficulté, trouver à satisfaire leur goût de critique ; mais il n'en restera pas moins que *le Poème de saint Antoine de Padoue* aura été composé avec cœur et qu'il séduira toutes les âmes simples et droites, ce que ne sauraient faire aucune de nos savantes et ennuyeuses poésies. M. Coppée écrivait à l'auteur : « Mes félicitations les plus sympathiques. » C'est par ces mots, que nous prenons à notre compte, que nous voulons terminer ce trop court aperçu.

7. — M. l'abbé Guillermin, l'auteur de *Fleurs de Solitude,* a divisé son ouvrage en « bouquets, » ce qui fait dire à M. Émile Ollivier : « Oui, bouquets dans lesquels les parfums du sanctuaire s'unissent à ceux des fleurs et les sourires du ciel à ceux de la terre. Bouquets dont la suave haleine emplit l'âme des chastes visions et l'esprit des doux enchantements. Dans ces vers la prière déploie ses ailes pour s'élancer en haut et l'on entend les jeunes chuchotements de la saison nouvelle. La Provence s'y reflète en sa fière et délicate beauté, comme votre cœur en ses pieuses tendresses. » Et le poète, en effet, unit aux élévations religieuses les plus mystiques les descriptions les plus colorées et artistiques de son pays. Voici, par exemple, quelques vers tirés de la pièce sur *Saint-Tropez :*

« La ville au soleil est assise,
Comme un marin les pieds dans l'eau ;
De loin, sa robe est brune et grise ;
Et son front, qu'évente la brise,
Porte une couronne à créneau.....

Vive la ville où l'on travaille !
Qu'on ait en main plume ou marteau,
Qu'importe ; pourvu qu'on bataille,
L'âme grandit, elle tressaille,
Et pour le bien et pour le beau.

Il y aurait à citer des pièces en entier, par exemple *Visions.* Pour finir, quelques critiques de détail. Page 11, ces deux rimes féminines se suivent : « Muraille » et « tendaient ; » ailleurs, le poète fait rimer « drapeau » et « nouveau, » « coups » et « nous, » etc. C'est faible.

8. — Et encore de la poésie religieuse. L'auteur des *Centenaires sacrés* s'est proposé, en s'inspirant des discours prononcés par le R. P. Monsabré, à Reims, à Paris, à Clermont, à l'occasion de trois glorieux centenaires, de faire revivre trois des plus belles pages et des plus poétiques de notre histoire. « Il nous a paru, lui écrit le cardinal Langénieux, que l'on ne saurait trop s'arrêter à de tels spectacles, ni trop méditer de pareils enseignements ; et vous offrez de nouveau, avec ce cachet spécial de charme, de puissance et d'éclat que la poésie ajoute à la pensée, ces pages superbes « à la jeunesse de notre cher

pays. » la conviant ainsi et l'aidant à demeurer toujours véritablement française, c'est-à-dire enthousiaste, généreuse, chrétienne, passionnée pour toutes les saintes causes et prête à tous les dévouements. » Les vers de ces *Centenaires sacrés* sont de beaux vers, éloquents, fermes, d'une belle envolée, d'un souffle très large et virils, bien que l'auteur soit une femme. Voyez cette fin de la pièce sur Reims :

Parle donc, mon pays, parle ; que ta parole
Résonne par tout l'univers !
A ceux qui te donnaient un tronc mort pour symbole,
Montre tes rameaux toujours verts.
Si l'impie, étalant les armes criminelles
Que contre nous il assembla,
Ainsi que des engins devant des citadelles,
Dit : « Ceci va tuer cela ! »
Lui montrant notre cœur, toujours sain et fidèle,
Parmi les tombeaux qu'il scella,
Français, nous répondrons : « La France est immortelle,
Ceci fera vivre cela ! »

9. — *Nouvelle Gerbe*, de M. A. Montaudry, comprend trois parties : *Herbes folles*, *Fleurs d'autel*, *Épis et lauriers*. *Herbes folles*, si je ne me trompe, sont des pièces tirées d'événements pris au jour le jour, de sensations annotées le long de la route, d'impressions de nature, etc. Vers aimables, faciles, faits de grâce, de délicatesse et de douce sensibilité, avec art. Comment l'auteur les a cueillies ? Voici :

Au sentier qu'à deux l'on côtoie,
Dans les guérets, sur le hallier,
Je vous ai prises, l'âme en joie,
Herbes folles, pour vous lier.

A citer, la pièce intitulée *le Charme* et qui entre si bien dans la tournure d'esprit du poète. En voici du moins les premiers vers :

A quoi tient-il ? A la prunelle
Ayant l'éclat d'un beau soleil ?
A quelque douceritournelle
Sur la lèvre éclose au réveil ?

A quelque trait de la figure,
Au sourire fin et subtil,
Au ton de la voix qui murmure,
A la démarche ? A quoi tient-il ?

Et maintenant quelques vers empruntés à une poésie des *Fleurs d'Autel* et composés au sujet d'un deuil :

Ne nous demandons pas pourquoi Dieu l'a ravie,
Pourquoi l'aube se meurt en des yeux de vingt ans,
Pourquoi s'éteint sitôt le flambeau de la vie !
Il faut croire au réveil pour pleurer moins longtemps.

Et si c'est au réveil dans l'éternelle gloire,
Que plaignons-nous le sort de l'être qui s'en va !
Après avoir donné nos pleurs à sa mémoire.
Chantons la délivrance et vive Jéhova !

De la troisième partie, j'aurais voulu tirer quelques beaux vers de la noble pièce *l'Admiration*, où l'auteur dit la bonne joie qu'il éprouve à admirer ce qui est beau et bien, ou encore de *Sursum Corda*. Mais je sens que la place va me manquer sous l'avalanche des livres de poésies.

10. — M. Pottier de Lalaine a entendu l'Esprit lui dire :

.... Le blasphème en audace
Croît chaque jour, sinistre, et des bons est l'effroi.
L'opprobre à son blason, les soufflets sur ma face,
Voilà ce que la France endure. Lève-toi !

Doutant de lui, le poète a eu d'abord quelque hésitation. Mais l'Esprit a ajouté :

Je rendrai haut ton cœur, et ta faiblesse forte.
Fût-ce dans le désert, va, parle.

Et c'est pourquoi il a composé ce livre : *Voix sur la France*. Le début est un peu solennel, mais il ne faut pas s'arrêter à cette impression première. La première partie de cet ouvrage, consacrée à la « philosophie religieuse, » est une sorte de poème didactique, d'un genre un peu sévère, où se retrouvent des accents lamartiniens :

Tout vient de Lui. Vers Lui tout être
Aspire à remonter un jour.
Tout ce qui ne fait qu'apparaître
En ce monde, inconstant séjour,

Pâle reflet de sa substance,
Crayon de l'éternel dessin,
Pour goûter la vraie existence
Brûle de rentrer dans son sein.

Suivent les *Accents patriotiques*, avec de belles envolées de la satire, de l'ironie, pièces politiques, humanitaires, sociales, etc., où les bons vers foisonnent. Relevons au moins ceci :

De travailleurs [illegible] la main
Trop encor la France est couverte,
Pour assurer leur [illegible]
Terre !

Le pain du [illegible] [illegible]
Leur manquant [illegible] leur [illegible],
Il faut qu'ils mangent [illegible]
Terre !

11. — Et [illegible] de la poésie religieuse, celle à qui l'avenir est réservé, comme [illegible] [illegible], se [illegible] vraisemblablement être en

art la première, comme elle l'est en élévation, si elle sait traduire, ce qu'elle peut seule faire justement, les besoins de l'heure moderne. Quel chapitre il y aurait à faire sur la poésie sociale au point de vue chrétien! Mais il ne s'agit pas de développer des théories, même nécessaires, au moment où la place nous manque pour dire un mot, en courant, des livres de poésies qui couvrent notre table. Parlons des vers de M. Joseph Lebierre. Son livre est dédié à l'Écosse.

A toi, ces faibles vers, mon Écosse chérie,
Écosse aux verts coteaux, aux bois mystérieux.

Sa poésie, faite de regrets, de rêveries, de sentiments, de mélancolie, de tristesses que la foi console, de vers aimables, élégants, poétiques, manque un peu de métier et de travail. On y trouve trop de choses déjà dites, et l'on y voudrait quelques accents plus personnels ; ajoutons que son idéalisme est mêlé parfois d'un réalisme qui détonne un peu. Il excelle dans le vers de huit pieds. Les sentiments de tristesse, de deuil, reviennent souvent dans ses poésies, mais il se relève toujours par un acte de foi. Il raconte qu'il était sur le point de tomber dans le désespoir, et il ajoute :

Je fus sauvé de cet abîme
Plein d'un mystérieux effroi,
Par la nature, œuvre sublime,
Par la poésie et la foi.

L'ouvrage se termine par quelques traductions où le poète s'est efforcé « de rendre l'original aussi fidèlement que possible, sans viser, toutefois, à une exactitude qui devient de la raideur,... sans sacrifier au mot à mot. »

12. — C'est une œuvre d'une difficulté rare que M. l'abbé Malateste a entreprise en traduisant le psautier en vers français ; j'aurais presque envie de dire œuvre impossible, si l'on veut que la traduction soit à la fois exacte et transporte en notre langue toutes les éclatantes beautés de l'original. L'auteur de *la Harpe de David* a serré le texte de très près. Peut-être est-il, par suite, plus fidèle que poète. Voyez, par exemple, le psaume 103, récit vivant et très détaillé des phénomènes de la nature qui jettent l'homme dans l'étonnement. M. Malateste a très exactement suivi le psalmiste, mais a-t-il rendu toute la sublimité, tout l'éclat, toute la fraîcheur de ce superbe chant ? Je n'oserais l'affirmer. Quoi qu'il en soit voici le début de ce psaume :

Mon âme, bénis le Seigneur, dont la magnificence
Éclate en traits de feu, semés de toutes parts.
Comme d'un vêtement orné de ta puissance,
Seigneur ! ta majesté frappe tous les regards.
Ce dôme étincelant, tendu tel qu'une tente
Au-dessus de nos fronts, rabaissant chaque pente,
D'air et d'onde formée, en un limpide azur,

Est l'œuvre de tes mains, qui ravit notre vue ;
Comme sur un grand char t'asseyant sur la nue,
Sur les ailes des vents tu marches d'un pas sûr.

On pourrait se poser la même question pour le psaume 113, qui chante si superbement la miséricorde de Dieu envers Israël, pour le psaume 105, d'une si belle poésie, etc. Ces critiques n'enlèvent rien au mérite du grand effort tenté par l'auteur.

13. — M. Olivier de Gourcuff a voulu peindre, dans un drame en trois actes, intitulé *Jean Kerver*, « la ferveur qui faisait des premiers typographes de véritables prophètes dépositaires du divin secret au milieu de cette atmosphère du passé pleine de souffles d'héroïsme et de foi, d'amour désintéressé et d'absolu sacrifice qui élèvent l'âme et affermissent le cœur. » Je ne sais s'il y a pleinement réussi, car ce qui me frappe, dans son drame, c'est l'histoire de ce vieux brave Kerver qui épouse une toute jeune fille, que son fils aimait, dont l'homme qui a toute sa confiance tombe amoureux, ce qui fait que le fils s'enfuit et que l'autre amoureux, éconduit, rôde autour de la maison d'une façon gênante. Le vieux Kerver meurt, son fils revient ; quelle situation délicate ! Comment l'auteur va-t-il s'en tirer ? Ce sera bien simple, le jeune Kerver insultera sa belle-mère, faussement accusée d'avoir trompé son mari. Et le résultat c'est que tout le monde, l'amant, la belle-mère, le fils, voudra mourir pour mettre fin à une situation impossible. Deux d'entre eux y réussiront. L'ouvrage offre un mélange assez complexe de romantisme et de réalisme ; mais, il s'y rencontre de belles scènes et de bons vers ayant de la vigueur, de l'allure, de la variété.

14. — Corneille reçut comme prix de version latine, au collège des jésuites de Rouen, la *Pharsale* de Lucain :

Sous sa basane fauve et des ans estompée,
Le vieux Livre, terni par les doigts studieux,
D'abord s'ouvre à la page où meurt le grand Pompée,
D'où montent de Caton les sublimes adieux.

Mais aussi le poète, au seuil de l'Épopée,
A tracé de sa main ce beau vers radieux,
Devise des grands cœurs, nette comme une épée :
« Faites votre devoir et laissez faire aux dieux ! »

O Livre vénérable, ô prix du noble élève,
Où passe encor son souffle, où glisse encor son rêve,
Sais-tu, Livre sacré, ce que je voudrais voir ?

Je voudrais, pour qu'en eux la vertu se propage,
Voir nos enfants, penchés sur ta première page,
Baiser ce simple mot : « Faites votre devoir ! »

Ces bons vers d'un excellent sonnet sont tirés de *la Légende des écoliers de France*, par M. Zidler. Il suffit à dire dans quel esprit et avec quel mérite sont composées ces pièces dédiées à la jeunesse, depuis

Saint Charlemagne jusqu'à *la France de demain*. C'est le devoir, c'est la patrie que M. Zidler s'efforce de faire aimer, d'une façon, un peu païenne et toute universitaire, mais toujours avec art et émotion.

15. — Les *Poésies* de M. Maurice Lange se divisent en quatre parties : *Libellules*, où sont traduites les émotions, les impressions, au jour le jour, *Pastels*, suite de tableaux, *Prométhée* et *les Vœux*, de genre plus philosophique. Dans toutes, il se trouve, en grand nombre, de beaux vers, de très beaux même, à côté d'autres qui semblent prouver que l'auteur n'a pas encore suffisamment creusé son métier et qu'il a manqué de sévérité pour lui. Je trouve, par exemple, des rimes féminines différentes qui se suivent. Et que pensez-vous de ce vers :

« Mais le soir, dans nos lits, nous rêvions tout bas. »

Rêvions ne compte-t-il pas seulement pour deux syllabes ? Et ce « rêver tout bas » est-il heureux ? Mais ce sont là de petites chicanes, auxquelles je ne m'arrête que parce que M. Lange mérite précisément d'être critiqué de près. Ce pastel de la *Petite Reine*, que je voudrais citer en entier, n'est-il pas charmant ?

« Avec ses longs cheveux, sa robe bleue à traîne,
Et son fin bonnet tuyauté,
Elle avait ce jour-là, de petits airs de reine
En rupture de royauté.

Fraîche comme une fleur, parmi les fleurs nouvelles
Elle marchait à petits pas,
Et parfois inclinait son corps souple vers elles
Pour leur parler de près, tout bas.

J'ai couru d'abord à la pièce qui termine le livre, parce qu'elle était intitulée *Spes* et que je pensais y saisir toutes les espérances d'ici-bas et d'au-delà de l'auteur. J'ai été un peu déçu en voyant qu'elle était uniquement patriotique et que l'espérance du poète venait de la chute du boulangisme, de la fin des scandales parlementaires, — la fin ! — de l'alliance franco-russe et de sa confiance dans la bonne direction de nos affaires :

Les pilotes, debout à la barre, orientent
Le navire vers l'aube.....

Bourgeois, Lockroy, etc., pilotes de choix ! mais, chut ! ne faisons pas de politique.

16. — Comme nous voici maintenant, avec M. Francis Jammes, en pleine poésie dernier genre, très difficile à analyser, comme je risquerais de passer pour un barbare si je n'admirais pas exclusivement, je vais surtout citer :

Avec ton parapluie bleu et tes brebis sales,
Avec tes vêtements qui sentent le fromage,
Tu t'en vas vers le ciel du coteau, appuyé

Sur ton bâton de houx, de chêne ou de néflier.

Et ailleurs :

J'ai fumé ma pipe en terre et j'ai vu les bœufs,
Avec la barre au front et le museau morveux,
Résister aux paysans qui leur piquaient la croupe
Par dessus les cornes.....

Et encore :

Il vint à l'étude avec une petite veste.
Il était notaire dans une campagne lointaine....
Il souriait, avec des commissions sous le bras
Comme quelqu'un qui fera des actes, puis mourra.

Il rêve dans une grange, et cet événement se produit :

Vinrent huit petits cochons extrêmement si jolis
Qu'on aurait pu les offrir à de petites filles.

Le poète cherche à peindre, à échapper à toute banalité, à étonner son lecteur. Ne pourrait-il pas y arriver avec d'autres procédés ?

17. — Le «Mercure de France» vient de publier les *Œuvres* d'adolescence de Rimbaud, un des maîtres de la nouvelle école, bien qu'il soit mort très jeune. Rimbaud ne voulait pas qu'on publiât ces premiers vers qu'il ne trouvait pas sans doute assez décadents. Une indiscrétion les ayant fait connaître, MM. Berrichon et Delahaye les ont réunis en un volume. Lorsqu'on pense que la plupart de ces pièces ont été composées vers la quinzième année, même avant, on est surpris de la précocité extraordinaire du poète, mais aussi, hélas ! de cette enfance qui ne respecte rien, qui insulte à tout ce qui est grand, noble, divin, qui se roule dans le sensualisme le plus éhonté. Quels dons magnifiques de poésie perdus !

18. — M. François Peyrey offre à M. Marcel Prévost, qui lui fait une préface « ces poèmes neurasthéniques » *les Folles Navrances*. M. Prévost se déclare un peu dérouté, et il y a de quoi, par l'obscurité de la poésie moderne, mais il ajoute qu'il n'oserait la condamner, les conservateurs en fait d'art, ayant d'après lui toujours eu tort. D'ailleurs, à l'entendre, si les vers de M. Peyrey sont modernes, ils « n'ont point d'obscurité réelle. Leur apparente complexité n'est, le plus souvent, qu'une coquetterie ; bientôt la structure de la pensée se manifeste nette et définie. » Je veux bien, mais j'aimerais autant comprendre du premier coup et j'ai un goût désolant pour la belle simplicité qui m'empêche de savourer sans arrière-pensée ces évocations symbolistes et décadentes en vers sans rime, sans élision, sans mesure. J'y trouve bien une sorte de charme musical, puis des sensations neuves, mais j'y voudrais moins de recherche et d'étrangetés. Ce poète dit à son amante, pour prévenir le jour fatal où tout sera fini :

J'aurais voulu t'assassiner
Pour t'aimer plus et raffiner
Nos amours grises.

Mais elle lui répondra « des choses douces à mourir, » et alors :

Je rêverai d'avenir clair
Et de bêtises.

19. — M. Édouard Quet avec ces *Voix passantes* nous ramène à la poésie normale, avec une note mélancolique, plus souvent amoureuse, et nombre de très bons vers :

La lune peut briller de sa pâle clarté ;
Les étoiles aussi de leur mille lumières ;
Sur les bords de l'Indus, à travers les clairières,
Les flambeaux peuvent luire avec intensité ;

Çiva, sur son empire aux lointaines frontières,
Peut garder le soleil brillant de pureté,
Mais pour moi cette terre est dans l'obscurité
Quand je n'ai pas l'aimée aux prunelles altières.

A signaler quelques négligences :

« C'est que dans votre cœur la bonté s'y repose. »
« Mais je l'aime mieux qu'un lotus empourpré. »

Ce vers a-t-il douze pieds ou onze ? Quelquefois aussi il veut s'essayer dans le genre décadent :

Puis, tout semble s'éteindre;
Alors, seul, hélas !
Je m'endormis
Par un songe
Qui ronge
Pris.

Combien je préfère le poète bon versificateur à ce fantaisiste pris par un songe qui ronge !

20. — Celui que j'aime est beau comme un Prince Charmant ;
Il a le regard doux et sa parole est grave ;
La pâleur de son front semble un rayonnement ;
La fierté de sa lèvre atteste qu'il est brave.

Dès qu'il paraît, mon âme a son crucifiment
Dans une apothéose : Il est, pour son esclave,
La joie et la douleur, car, désespérément !
Coulent mes pleurs amers dans mon rêve suave.

Je l'aime et cependant il ne connaîtra pas
Le secret dont je meurs. Un soir près des lilas
Où je m'étais cachée, on parlait à voix haute :

Lui, disait en riant à mon amie, hélas !
Que j'étais laide... et moi, j'ai répondu tout bas,
Des sanglots dans le cœur : — Ce n'est pas de ma faute !

Voilà qui nous dit que les *Jardins Suspendus* sont l'œuvre d'une femme, chez qui les choses de sentiment ont la première place. Voilà qui nous dit aussi que les vers en sont aimables, gracieux, émus, faciles, sans aucune recherche, un peu lâchés même quelquefois, surtout au point de vue de la rime. Le volume renferme en outre, une agréable petite pièce : *L'Éternel Pierrot*, à deux personnages. Il est inutile de dire, Pierrot ayant pour réplique l'Illusion, qu'il représente l'homme en général.

21. — *Les Sensations* de M. Léon Bocquet sont les débuts d'un jeune. « A ceux que j'aime mes premières poésies. » Et la première pièce est dédiée à sa mère, à qui il dit :

Que mon succès colore
De splendides rayons ta vie à son couchant.

Le triomphe est fatal ! S'il est vrai ce précepte,
Même s'il faut gravir « l'escalier des douleurs, »
Manger le pain d'exil comme Dante, j'accepte ;
A moi la peine et les soucis ; à toi, les fleurs.

Il sera nécessaire à M. Bocquet de ne pas oublier sa promesse et de travailler sérieusement pour remédier à quelques inexpériences, posséder sa langue et son métier, ne plus se contenter de rimes faibles. Mais tout cela peut s'acquérir et l'inspiration est bonne, simple, facile, émue. Nombreuses sont les pièces inspirées par des souvenirs d'enfance et elles comptent parmi les meilleures.

Je sens une lente affluence
De larmes vagues, de douleur,
De retours lointains d'existence
Me monter sans motif au cœur ;

C'est d'amertume et de tristesses,
D'infini, de vaines tendresses.
Que je rêve alors longuement ;

Les souvenirs naissent en foule
Et le drame humain se déroule,
Au douloureux enchantement.

22. — Pour les Petits et les Grands, telle est la division de l'ouvrage de M. Léon Jeanneret : *Fleurs sans parfum*. Les contes, les fables, les histoires que M. Jeanneret consacre aux petits sont bien à leur portée, tout en étant intéressants et renfermant d'utiles, de bonnes leçons, de douces impressions. C'est clair, simple et bienfaisant. Ce genre est si difficile que ce n'est pas là un médiocre éloge. On sent que l'auteur aime l'enfance, qu'il l'a étudiée avec sympathie et amour, et qu'il joint l'imagination qui peut lui plaire à l'expérience triste, mais nécessaire de la vie. Lisez, par exemple, cette petite fable : *Le Crapaud et le ver luisant* qui se termine par ce vers :

Quand on brille on a toujours tort.

Les pièces *Pour les grands* sont, pour la plupart, des imitations de poètes étrangers, meilleures que de pures traductions, en ce sens qu'elles nous donnent mieux la sensation, le sentiment de la pièce originale que le mot à mot le plus rigoureux. — *L'Élégie du souvenir* comprend des pièces toutes personnelles et inspirées par des deuils douloureux. On sent que le poète y a laissé parler son cœur, avec une simplicité touchante et une profonde et douce mélancolie :

Le bonheur aujourd'hui m'évite,
Il a vécu, mon âge d'or !
A pleurer ici tout m'invite.
Sous ce gazon ma mère dort.

M. Jeanneret n'a pas cherché à être un savant versificateur, mais simplement à traduire ses émotions en vers, et il y a réussi.

23. —M. Gourmand s'excuse d'innover et déclare ne pas vouloir faire de poème dogmatique, étant donné son inconsistance avouée en matière philosophique ; or il n'innove pas, et soutient une thèse. Le malheur de ses héros est, d'après lui, certes, de n'avoir pas cédé à l'instinct. L'histoire, soi-disant inédite, est le vulgaire roman du viveur que la simple beauté d'une fille du peuple honnête séduit, puis qui s'en retourne à ses grossiers plaisirs dont il meurt, pendant que la pauvre enfant, toujours pure et naïve, s'éteint de son côté. L'auteur de *la Fiancée de l'Océan* est fataliste, irréligieux, mais un large sentiment de pitié, autrement dit de charité, issu de l'Évangile qu'il combat, inspire son œuvre. Et il a, d'autre part, un dégoût des bouges, un désir d'idéal, une élévation de sentiment, en dépit de sa thèse, qui sont à signaler :

Vivre ! est-ce donc bien là ce qu'ils appellent vivre,
Se gorger de plaisirs troublants, sans lendemain ?
La route du devoir est fatigante à suivre,
Elle monte toujours, mais c'est le vrai chemin.

Que M. Gourmand se rassure. C'est chez ceux dont il ne doit guère apprécier les croyances qu'il trouvera le plus d'indépendance, de justice et de loyauté. Et c'est pourquoi, tout attristantes que soient ses théories, je ne terminerai pas cette trop courte critique sans dire que ses vers sont bons, très bons, ses descriptions intéressantes, son récit bien mené, et ses rimes parfaites.

24. —La préface, en vers, des *Poèmes de l'amour et de la mort*, exprime la joie du poète à son travail :

Car je sais qu'au bout du chemin
Brille l'éclat d'une couronne.

Que si cette gloire ne vient pas,

N'importe ! J'aurai fait ma tâche !

D'ailleurs, il a déjà vu son succès,

Dans les yeux infinis des femmes.

Tout humides d'une eau d'étoiles,
Aussi je ne demande rien
A la louange des humains :
Leur âme est lourde et sans folie.
Ma route est belle et bonne et douce ;
L'amour la couvre d'une mousse
Où bercer ma mélancolie.

On voit déjà, et par ce seul exemple, qu'il s'agit de vers modernes, ce qui ne veut pas dire vers de l'avenir, quoi qu'en pensent les novateurs. Rimes, césures, mesure, rien ne le gêne. Nombre de pièces sont érotiques. Il y en a pour Marthe, pour Simonne, pour Henriette, etc., finalement pour elle... et pour elles toutes. De la sorte il n'y aura pas de jalousie. Les belles assurances du début ne se retrouvent pas à la fin. La seconde partie est lugubre. C'est d'ailleurs la règle pour toute cette poésie moderne, dont toute joie simple, vraie, vivante, active, est absente.

25. — Pas gaie, la poésie moderne ! M. de Neufville, avec *la Solitude humaine*, nous en fournit une preuve nouvelle. Un autel grec portait ces mots : « Pour les dieux inconnus. » Le poète en prend motif pour écrire :

Ainsi que toi mes vers sur la foule impensante
Pointent leur morne stèle, où nul ne vient s'asseoir ;
C'est une croix qui veille au détour d'une sente
Et des oiseaux mauvais y font leur nid le soir.
Ah ! je sais leur destin ! leurs clameurs seront vaines :
Nul être humain ne peut célébrer comme nous ;
Jamais un sang pareil ne coule dans nos veines
Jamais le même dieu ne courbe nos genoux !

Et l'auteur « célèbre » tellement que le lecteur finit quelquefois par être fatigué, ennuyé et par ne plus comprendre, à moins d'être initié. Quand il veut parler simplement, il a des vers de tout point excellents. Voyez ceux-ci à propos de l'hôpital :

On leur disait : « Ma sœur » et leurs blanches cornettes
Auréolaient d'amour les fils des moribonds ;
Des savants patentés ont traité de sornettes
Les rêves au fond de leurs regards si ronds !

C'est d'ailleurs à foison qu'on rencontre de belles strophes de ce genre dans *la Solitude humaine*. M. de Neufville possède à merveille son métier, son vers est ferme, plein, suggestif et de rimes très riches.

26. — Ce sont de petits poèmes en prose que nous apporte M. Daniel Lauzac, sous ce titre : *L'Angoisse du soir et de l'ombre*. Point de humanités, ni de descriptions de vues et rêves, certes, mais une recherche étrange. Voulez-vous une description en dessin ? « Le gros soleil se fronce et se sort au-dessous de la mer. Des nuages sorcières retroussées viennent [illegible] le soleil... La nuit est [illegible] comme [illegible] ... Paf...

un éclair. C'est la fille du diable qui fait de l'œil aux nuées : regards furtifs, regards veloutés et brûlants, regards pointus. Et son père la poursuit là haut avec des roulements et des rauquements pleins la gorge ! » A Paris, c'est différent, et l'orage s'y prend d'autre façon : « Le ciel se couvre de nuages épais, gros édredons moites qui couvent des sueurs malsaines. »

27.—M. Eugène Roussel dédie ses *Rires et noises* «au maître-poète des rires et tendresses, Armand Silvestre, » qui se déclare « sincèrement séduit par le côté primesautier, ingénu, franchement amoureux de ces petits poèmes. » Les amours et leurs querelles, tel pourrait être le titre. Les sujets sont légers, la forme presque toujours parfaite. Ce sont d'aimables vers païens avec une note réaliste.

Ménage ta poudre de riz,
Ou sinon je deviens revêche !
Quel soin, ma Lison, as-tu pris
D'enfariner un teint de pêche ?

28. — MM. Charles Read et Paul Belley nous donnent les traductions du *Tournoy d'amour* et des *Scarabées blancs* de Peters, le charmant jeune poète américain, si instinctivement « français, » dit la préface. *The Tournament of Love* a été donné à La Bodinière en 1894. C'est un petit drame dont l'action se passe aux environs de Toulouse, en 1498. Bertrand de Roaix est devenu amoureux de Clémence Isaure. Il prend part au concours des Jeux floraux, et il est couronné, moitié par moquerie, moitié par admiration, pour une ballade dédiée à sa dame. Clémence Isaure craignant de laisser voir son émotion, se joint aux rires des poètes. Dépité, Bertrand de Roaix se poignarde. La traduction rend fort bien l'original. Les *Scarabées blancs* sont des poésies détachées du poète de New York, d'un genre très américain, en dépit des sujets.

29. — Et si nous revenions un peu, pour n'en pas perdre l'habitude, au genre ultra-moderne ? M. Dupont nous y convoque, avec son livre au titre étrange déjà par lui-même : *Le Cœur voyage et les Cloches tintent*. Voici des vers aux rimes toutes féminines ; en voici d'autres sans rimes. Voici des mots nouveaux, des comparaisons imprévues, et des pièces érotiques à en revendre. Voulez-vous, en même temps, connaître la philosophie de l'auteur ? Lisez :

Certes, défuntes mais non vaines,
Les primes leçons catholiques,
Les ésotériques neuvaines,
Et le transept des basiliques.
De leur doux miel mon âme est ointe,
Mon âme, aux heures misérables,
Souffrant sur la croyance éteinte ;
Rêvant de blanches saintes Tables ;
Rêvant du maigre Christ d'ivoire,

Témoin des moites pénitences,
Et se torturant pour recroire...
Car si vides les ambiances !
Mon âme, aux heures misérables,
Rêve du maigre Christ d'ivoire....

Il déclare ailleurs que « Les idéals sont morts » et qu'il « parle par dandysme aux chastes voies amies. » Et plus loin :

L'archet des rêves érotiques
Vibre en ma solitude fade.

Il dit vrai et c'est trop souvent que vibre cet archet.

30. — Même note chez M. André Girodie. Lui aussi a perdu la foi ; lui aussi recherche les vers étranges, sans rimes, sans césure, à moins qu'il ne s'amuse à nous donner des rimes extrêmement riches :

Bonnes gens des cités où je naquis naguère,
Oyez mon los ; il est discret, il ne va guère,
Hormis en ceux d'amour, dans les combats et guerres.
Je suis marchand, je vends à tous de vieux concepts ;
Et, selon la saison ou selon qu'il est sept
Ou trois, le vin, même la vigne avec le cep.

Vous voilà fixés ! Si vous voulez l'être davantage, lisez :

Et à deux sous, ton âme, Yorick !
Et à deux sous, ton âme, Yorick.
La tendresse !
La verduresse !
Et à deux sous, ton âme, Yorick !
Et à deux sous !

Nous pourrions éclairer davantage encore nos lecteurs, mais il faudrait alors citer des vers que nous ne pouvons reproduire.

31. —Voici qui est plus gai et sans prétention aucune. C'est un monologue : *Oh ! la Suisse !* traduisant les impressions partiales d'un touriste grincheux en vers libres et quelconques, comme le dit l'auteur lui-même, mais spirituels et plein de verve, ce que nous ajoutons :

Oh ! ces paysages de Suisse !
Toujours pareils, toujours trop verts, et qui vous font,
A s'y tromper, l'effet de ces toiles de fond
De décors déjà vus à l'Opéra-Comique ;
Où l'Anglaise sévit à l'état endémique,
Avec ses dents d'ogresse et ses pieds en esquif,
(On sait que pied d'anglaise et bateau c'est kif kif).

32. — Et maintenant, pour terminer, des poèmes héroï-comiques de M. Félix Lacourt. Sont-ils héroïques ? j'en doute. Sont-ils comiques? Oh ! non ! Voulez-vous connaître au moins le premier ? En voici le thème:

Beaumignon est un jeune chat, appartenant à Madame Michel, et qui déteste la musique. Or, M. Rossignol, un musicien, naturellement, est

le voisin de Madame Michel. Beaumignon miaule, interrompant les ritournelles. M. Rossignol se vengera. Il fait venir le chat chez lui et le tue. La nouvelle du crime se répand. Tous les voisins, ameutés, s'efforcent sous les ordres de Madame Michel d'enfoncer la porte du musicien, voulant lui faire un mauvais parti. Après une longue lutte, la porte cède ; mais, plus de Rossignol. Il a fait un trou dans le plancher et s'est sauvé par l'étage inférieur !

Tous les belligérants, tout à l'heure enragés,
S'en retournent chez eux, las et découragés,
Et Madame Michel, réduite à l'impuissance,
Jetant un cri perçant, tombe sans connaissance.

Est-ce comique ? Est-ce héroïque ? Le lecteur jugera ces *Bêtes et gens.*

P. SAINT-MARCEL.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Der letzte Reichsgeneralfeldmarschall Erzherzog Carl (1796)*, von Dr Heinrich Ritter von ZEISSBERG. Wien, Carl Gerold's Sohn, 1898, in-8 de 74 p. — 2. *Mémoires du général Bigarré, aide de camp du roi Joseph, 1775-1843.* Paris, Kolb, s. d., in-8 de XI-320 p., 7 fr. 50. — 3. *Mémoires du sergent Bourgogne, 1812-1813*, publiés sur le manuscrit original par PAUL COTTIN. Paris, Hachette, 1898, in-12 de XVI-358 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle*, par GERMAIN BAPST. T. Ier, avec un portrait. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de XV-560 p., 7 fr. 50. — 5. *Souvenirs militaires* du général MONTAUDON (*Afrique, Crimée, Italie*). T. Ier. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 498 p., 7 fr. 50. — 6. *Histoire complète de Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta*, d'après des documents originaux et des pièces officielles, par LÉON LAFORGE. Paris, Lamulle et Poisson, 1898, 2 vol. in-4 de XIX-330 et 340 p., 10 fr. le vol. — 7. *Le Duc d'Aumale, 1822-1897*, par ERNEST DAUDET. Avec 2 portraits. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de IV-464 p., 7 fr. 50.—8. *Le Duc d'Aumale, sa vie et son œuvre*, par G. VALLAT. Abbeville, Paillart, 1898, in-8 de 240 p., 1 fr. 50. — 9. *Souvenirs et campagnes*, par le général DE LA MOTTE ROUGE. 2e série, *1848-1856*. Paris, Lethielleux, 1898, in-8 de 558 p., 6 fr. — 10. *Souvenirs du général comte* FLEURY. T. II, 1859-1867, avec un portrait. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de 394 p., 7 fr. 50. — 11. *Souvenirs d'un cavalier du second Empire*, par le capitaine H. CHOPPIN. Ibid., 1898, in-12 de 324 p., 3 fr. 50.—12. *Le 5e Corps de l'armée d'Italie en 1859*, par le baron ROBERT DU CASSE. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 56 p., 2 fr. 50. — 13. *L'Espionnage militaire*, par le lieutenant A. FROMENT. Paris, Juven, s. d., in-12 de VII-372 p., 3 fr. 50. — 14. *Nos Écrivains militaires*. Études de littérature et d'histoire militaire, par E. GUILLON. 1re série : *des Origines à la Révolution*. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-12 de II-340 p., 3 fr. 50.— 15. *Memorias de un defensor*, por D. CASTO BARBASÁN Y LAGUERUELA. Madrid, imp. del cuerpo de artilleria, 1898, 2 vol. in-12 de 400 et 420 p., 8 fr. — 16. *L'Ame de l'armée*, par PIERRE D'AMEUGNY. Paris, à la *Nouvelle Revue*, 1898, in-8 de 16 p., 1 fr. — 17. *Die Vorrechte der Offiziere im Staate und in der Gesellschaft*, von einem preussischen Offizier. Berlin, Liebel, 1893, in-8 de 48 p., 0 fr. 60. — 18. *Les Manœuvres d'ensemble de cavalerie dans le Gâtinais, 1896*. Rapport de M. le général DE JESSÉ. Avec 3 grandes cartes et 11 croquis d'orientation. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 92 p., 3 fr. 50. — 19. *La Cavalerie italienne*, par G. R., capitaine breveté de cavalerie, avec 56 grav. Ibid., 1898, in-8 de 208 p., 4 fr. — 20. *La Colonne expéditionnaire et la cavalerie à Madagascar*, par le commandant A. AUBIER. Ibid., in-8 de 72 p., 2 fr. 50. — 21. *L'Infanterie cycliste en campagne*, par le capitaine GÉRARD. Ibid., in-8 de 82 p., 2 fr. 50.—22. *Dictionnaire militaire*. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 11e livraison (*Fonds-Garde impériale*). Ibid., 1897, gr. in-8, p. 1281-1408, 3 fr.— 23. *Die*

Wahl im Kriege. Statistische Daten aus der neueren Kriegsgeschichte in graphischer Darstellung, von Otto Berndt. Wien, Freytag und Berndt, 1898, in-8 cart. Brodel de 174 p., 6 fr. 25. — 24. *Lecciones de fortificacion explicadas en la Escuela superior de guerra*, por D. Joaquin de la Llave y Garcia. Madrid, imp. del *Memorial de ingenieros*, 1898, in-8 de 667 p., 15 fr. — 25. *Fortificacion de campaña*, por D. Joaquin de la Llave y Garcia. Barcelona, *Revista cientifico-militar*, 1898, in-12 cart. de 383 p., 2e édit., 5 fr. — 26. *Ballon libre, ballon captif et ballon dirigeable*, par C. de Guitmore. Paris, Charles-Lavauzelle, 1898, in-8 de 48 p., 1 fr. — 27. *Encore l'armée coloniale*, par E. de Guzman. Ibid., in-8 de 24 p. — 28. *Die Kriegsartikel für den Dienstunterricht erklärt und durch Beispiele erläutert*, von general Paul von Schumer. Berlin, Liebel, 1898, in-12 de 148 p., 0 fr. 70. — 29. *Der Offizier als Lehrer im theoretischen Unterricht*, von Hauptmann von B. Ibid., in-8 de 24 p., 0 fr. 60. — 30. *Wie lernt man instruieren? eine Anleitung für den Betrieb des Dienstunterrichts*, von Major von Klasz. Ibid., in-12 de 188 p., 2 fr. 50. — 31. *Dienstunterricht für den Infanteristen*, von Dossow, 37e Aufgabe, bearbeitet von Hauptmann Krafft. Ibid., 1897, in-12 de 198 p., 0 fr. 60. — 32. *Der Gute Kamerad, ein Lese- und Lesebuch für den Dienstunterricht des deutschen Infanteristen*, von Major von Klasz. Ibid., 1898, in-12 de 216 p., 0 fr. 60. — 33. *Der Patrouillendienst im Felde, unter besonderer Berücksichtigung russischer Verhältnisse*, von Freiherrn von Tettau. Ibid., 1895, in-12 de 20 p., 0 fr. 25. — 34. *Der Patrouillendienst im Felde, unter besonderer Berücksichtigung französischer Verhältnisse*. Ibid., 1896, in-12 de 46 p. et 62 illustr., 0 fr. 50.

1. — L'Académie des sciences de Vienne, section de philosophie et d'histoire, vient de publier dans son cent trente-huitième volume une intéressante monographie sur l'archiduc Charles, le célèbre adversaire de Napoléon, envisagé surtout comme le dernier feld-maréchal-général de l'empire d'Allemagne. *Der letzte Reichsgeneralfeldmarschall Erzherzog Carl.* — On trouvera dans ces pages de très curieux détails, à peu près inconnus chez nous, sur divers épisodes de nos guerres de la Révolution, surtout sur certains généraux autrichiens entre autres Clerfayt, Wurmser et le fameux Mack (celui d'Ulm) que ses contemporains avaient un moment pris pour un génie.

2. — Comme l'archiduc Charles, Sigismond, général du premier Empire, l'auteur des *Mémoires*, est à ses manières un adversaire de Napoléon, un soldat qui est sur indépendance vis-à-vis du maître et dont, pour cette raison, la carrière fut brisée. Sigismond, qui devait commander moins grand [illegible] SIX, eut une existence extraordinaire, mouvementée [illegible] cela, à la plupart de ses contemporains [illegible] sénéchal de Bretagne, il est tour à tour aux Antilles comme marin, et en Bretagne comme soldat, il [illegible] à l'insuccès expédition d'Irlande [illegible] en Suisse, en Bavière, en Moravie et [illegible] Il entre dans la Garde, mais [illegible] de son franc-parler et de la liberté de ses allures [illegible] qui commandait le [illegible] Napoléon [illegible] Mémoires [illegible] que

je vous avais confiée... ? » Bigarré s'est étendu assez longuement sur cet épisode, et raconte qu'il fut tellement blessé des reproches injustes et immérités de l'Empereur, qu'il conçut un instant la pensée de lui passer son épée au travers du corps : le procédé eût été un peu vif, et ne saurait être recommandé ; toutefois on ne peut s'empêcher de penser que la disparition de Napoléon après Austerlitz eût sans doute été un grand bienfait pour l'Europe et spécialement pour notre pays. Bigarré sut contenir sa juste colère, mais on n'a pas de peine à croire qu'il ne tenait plus à vivre dans les abords immédiats du Souverain. Il demanda donc à passer à Naples, près du roi Joseph dont les allures lui convenaient mieux et c'est aux ordres directs de ce prince qu'il servit désormais, soit en Italie, soit en Espagne, jusqu'à la fin de l'Empire. Les Mémoires de Bigarré sont d'une naïveté et d'une bonne foi évidentes : l'écrivain a même poussé la fidélité historique jusqu'à nous raconter ses infortunes conjugales et des malheurs qu'on lui eût très volontiers pardonné de ne pas divulguer. Comme dans tous les récits publiés longtemps après les événements, il s'est glissé quelques erreurs non voulues. Tels qu'ils sont, ces Souvenirs ont une réelle valeur, un vif intérêt : ils tiennent une place des plus honorables dans la collection de Mémoires sur le premier Empire parus depuis une dizaine d'années.

3. — Nous n'en dirons pas autant des *Mémoires du sergent Bourgogne* publiés, nous dit l'éditeur, d'après le manuscrit original mais qui nous ont l'air d'un de ces récits fantaisistes auxquels l'histoire ne peut attacher plus de crédit qu'aux Mémoires du capitaine Coignet ou du sergent Fricasse. — D'abord, ce ne sont là qu'une partie des souvenirs de l'ancien sergent de la Garde, puisque les faits relatés dans le volume que nous avons sous les yeux n'ont trait qu'à la campagne de 1812 et que l'auteur était entré dans l'armée en 1805. — Il y a lieu de croire également que le manuscrit des archives de Valenciennes est dû à la plume d'un de ces « mystificateurs » qui, sous la Restauration, exploitèrent une mine féconde, celle des souvenirs des « grognards » du premier Empire, que le libraire Ladvocat sut convertir en une véritable mine d'or. Les Mémoires du sergent Bourgogne ont l'intérêt qu'on trouve dans les romans historiques et les œuvres d'imagination, mais on y chercherait en vain quelques détails de valeur présentant le caractère de l'authenticité, sur les armées et les événements de l'époque impériale.

4. — Des Souvenirs de Bourgogne à ceux du *Maréchal Canrobert*, dont M. Germain Bapst vient de nous donner le premier volume, la transition est facile. — Par la date de sa naissance, Canrobert appartenait au premier Empire, et il remontait beaucoup plus loin par ses traditions de famille. Entré dans l'armée à une époque où nos régiments étaient remplis d'officiers ayant assisté aux

guerres napoléoniennes, il avait su questionner ces témoins de nos anciennes gloires militaires, il s'était imprégné de ce qu'ils avaient de bon et avait mis très intelligemment à profit leur expérience. Doué d'un tempérament réfléchi, il eut le talent de distinguer ce qu'il y avait à conserver dans les enseignements de ces anciens qui, en beaucoup de choses, demeuraient encore des maîtres ; mais, à la façon de Bugeaud, il comprit également que les procédés de la guerre moderne exigeaient quelques modifications dans l'application contemporaine des vieux principes : c'est là la véritable explication de la carrière extrêmement heureuse et rapide de Canrobert. M. Germain Bapst nous raconte comment il est arrivé à écrire ces souvenirs. C'est pour ainsi dire à l'insu du maréchal, en jetant sur le papier, après chaque conversation, ce qu'il venait d'apprendre sur tel ou tel fait de la vie de son glorieux interlocuteur que M. Bapst a pu nous retracer la vie entière de son personnage. Et c'est une judicieuse idée d'avoir donné à peu près partout la parole au maréchal, de façon à rendre l'illusion complète. Je puis, dans ma sphère modeste, apporter un témoignage de la véracité de ces récits, car j'ai eu, comme M. Bapst, l'honneur d'approcher plusieurs fois le maréchal Canrobert et j'ai retrouvé dans ce premier volume divers traits que j'avais entendus de la bouche même de mon illustre chef. Canrobert appartenait, comme on sait, à une bonne et ancienne famille du Rouergue, les de Certain, qui, suivant la tradition de la noblesse de province, donnait de temps immémorial tous ses enfants à l'armée. Il s'appelait, en réalité, de Certain de Canrobert, mais il ne porta jamais ces deux particules. Élevé par un père qui avait servi à l'armée de Condé, ayant grandi au milieu d'une famille dont la plupart des membres avaient eu à souffrir des excès et des crimes de la Révolution, Canrobert ne pouvait être que royaliste. Il l'était en effet et ce ne fut pas sans un pénible serrement de cœur qu'il vit la révolution de Juillet. Mais, sans fortune, sans appui, il dut accepter le fait accompli et continuer à servir un régime qui n'avait certainement pas ses sympathies. — D'ailleurs l'Algérie, où il fit à peu près toute sa carrière jusqu'au grade de colonel inclus, était à cette époque plus éloignée de la France qu'aujourd'hui : les communications étaient rares, les relations postales presque nulles, on y recevait peu ou point de journaux ; il fut donc facile à Canrobert de se livrer uniquement à son métier de soldat sans se mêler en quoi que ce fût de politique. L'on verra même que la première fois où il eut à prendre part à un événement qui ne fut point uniquement militaire — au coup d'État de 1851 — il agit sans se rendre compte de la portée des faits auxquels il se laissait mêler, sans comprendre la responsabilité morale qu'il endossait. Le premier volume des Souvenirs du maréchal Canrobert va de sa naissance à 1852 : il est intéressant et curieux, non seulement par le récit

des faits mais par les nombreuses anecdotes que l'auteur avait entendu raconter à certains officiers du premier Empire sous les ordres desquels il eut à servir à son entrée dans la carrière militaire et que sa mémoire avait soigneusement conservées. — Des types comme le capitaine Aymonin sont de ceux dont on aime à entendre parler et l'on comprend que la fréquentation de tels hommes ont une salutaire influence sur de jeunes officiers, pleins d'entrain et d'ardeur comme Canrobert. — Il est regrettable que, dans un livre intéressant par le fond des événements et par la valeur d'un style à la fois correct et pittoresque, M. Germain Bapst ait laissé passer quelques négligences de plume qui ne sont pas sans choquer ; c'est ainsi qu'il confond partout « en imposer » avec « imposer, » qu'il dit « abîmer » pour « détériorer » qu'il écrit le nom du même officier de deux façons différentes : Répond (p. 301) et Répon (p. 450), Garderins et Gardereins (p. 299 et 450), etc. Ce sont là des vétilles, mais nous aimerions cependant les voir disparaître à la prochaine édition, qui certainement ne se fera pas attendre.

5. — Les *Souvenirs militaires du général Montaudon* se réfèrent à la même époque, ou peu s'en faut, que le précédent volume. Peut-être n'ont-ils pas l'allure cavalière et brillante que nous avons eu à louer dans les Mémoires de Canrobert, mais ils compensent ce qui leur fait défaut sous ce rapport par une valeur historique militaire très sérieuse ; on peut dire d'eux qu'ils sont un livre non pas d'histoires, mais d'histoire. Le premier volume comprend trois parties, que l'auteur a voulu sciemment séparer et dont il a fait autant de monographies distinctes : l'Algérie, la Crimée, l'Italie. Les unes et les autres sont surtout des récits de soldat, les récits d'un soldat qui dit seulement ce qu'il a vu, mais il ressort par là même de ces pages un parfum de bonne foi et de véracité qui attire et séduit. Sorti de Saint-Cyr en 1838, et ayant pu, grâce à son numéro d'examen, choisir un régiment d'Afrique, le jeune Montaudon avait eu l'heur de faire ses premiers pas dans la carrière militaire sur cette terre qui était alors privilégiée pour les militaires. Non pas que la vie y fût douce et toujours agréable. Mais, à vingt ans, un sous-lieutenant n'aime ni son repos ni sa tranquillité, et ce n'était point là ce qu'allait chercher Montaudon en Algérie. Il s'en fallait qu'à cette époque, notre grande colonie africaine jouît du repos dont elle bénéficie aujourd'hui. C'était tous les jours des combats, des marches. Et quelles marches ! Pas de routes ; à peine un sentier dans la brousse. Les fatigues supportées à cette date par notre armée d'Afrique avaient eu pour résultat de nous créer là-bas des régiments véritablement d'élite, et ce fut grâce à la valeur de ces troupes que nous pûmes, en réalité avec une poignée d'hommes, vaincre les formidables insurrections d'Abd-el-Kader et de Bou-Maza. Ce fut grâce encore à l'endurance de ces régiments solides

que la campagne de Crimée, si lamentablement organisée, ne se convertit point en désastre. Cette guerre d'Orient, comme aussi celle d'Italie, le général Montaudon la raconte avec toute une série de détails intéressants, dont beaucoup sont inédits. Ce qui nous fait désirer l'apparition rapide du second volume.

6. — D'un autre genre que le précédent sont les deux volumes que M. Léon Laforge vient d'écrire sous le titre : *Histoire complète de Mac-Mahon, maréchal de France.* Il est peut-être un peu tôt pour publier un récit, qu'on puisse estimer *ne varietur*, d'un personnage comme Mac-Mahon qui ne fut pas seulement, comme Canrobert et Montaudon, un soldat, mais que les luttes de la politique entraînèrent sur une arène, où il eût peut-être valu mieux pour sa mémoire qu'il ne pénétrât jamais. Quoi qu'il en soit, M. Laforge a tenté cette œuvre difficile et pour la mener à bien, il s'est entouré de toutes les sources qui pouvaient lui faciliter sa tâche. Étude de tous les travaux déjà publiés sur le maréchal, enquêtes personnelles, utilisation d'une foule de matériaux et de documents peu connus ou oubliés, l'écrivain a essayé de faire quelque chose de complet. Sans dire qu'il y ait entièrement réussi, ces deux volumes, — à quand le troisième et dernier? — constituent une œuvre qui n'est pas sans valeur. Malheureusement les faits sont trop près de nous pour être jugés avec le calme et l'impartialité nécessaires, et telle appréciation de M. Laforge, encore que généralement prudente et modérée, ne satisfera pas toujours son lecteur. Les débats qui viennent d'avoir lieu à propos d'une élection académique entre deux anciens ministres du maréchal, démontrent que nous sommes encore loin de l'apaisement qui permettra d'écrire l'histoire définitive, surtout lorsqu'elle est aussi mouvementée que celle dont nous voyons se dérouler les phases depuis l'année terrible. Le livre de M. Laforge n'en possède pas moins une valeur très appréciable. De nombreuses et artistiques illustrations ajoutent au mérite de cette œuvre qu'on pourra mettre avec profit entre les mains de notre jeunesse.

7 et 8. — Ce que nous venons de dire du maréchal Mac-Mahon, c'est-à-dire de la difficulté d'écrire la vie d'un homme politique au lendemain du jour où il vient d'entrer dans l'éternité, nous le répéterons à propos du duc d'Aumale, auquel le commandant Grandin consacrait récemment un volume et que viennent de prendre également comme sujet d'étude MM. Ernest Daudet et G. Vallat. La valeur de ces nouvelles publications est très inégale et chacun des deux écrivains, en se mettant à l'œuvre, a eu évidemment des buts différents. M. G. Vallat a fait une œuvre de vulgarisation populaire dans laquelle il a mis surtout en relief la première partie de la vie du *Duc d'Aumale*, sautant à pieds joints par dessus les époques où la conduite de son héros a pu prêter à discussion ou à controverse. L'auteur est un admirateur absolu et sans restriction

du prince, qui, dit-il, « possède la vertu à son plus haut degré comme soldat, comme homme, comme chrétien. » Dans ces conditions, ce n'est plus « qu'on le décore ! » que nous allons involontairement nous écrier, mais bien « qu'on le canonise ! » — Le livre de M. Ernest Daudet est d'une autre portée et d'une envergure plus étendue. L'auteur se défend avec soin d'avoir voulu écrire une « histoire » du duc d'Aumale : il sait et il sent que « l'histoire » écrite en 1898 d'un homme mort en 1897, doit être forcément sujette à caution, exposée à bien des erreurs, erreurs de faits, erreurs d'appréciations. Il présente donc son livre comme une simple nomenclature d'anecdotes et de traits contemporains, enregistrés « avant que le temps les efface » et présentant cependant par leur ensemble une esquisse complète du châtelain de Chantilly. M. Daudet nous dit ailleurs qu'à ce travail son cœur n'a pas eu une moindre part que son esprit. On ne le voit que trop, et c'est précisément cette partialité manifeste qui fait de ces pages non plus un recueil de documents authentiques, mais un panégyrique. Comment est-il possible d'affirmer que le duc d'Aumale ne fut point opposé à la « fusion, » et que seul de sa famille, il ne conserva point dans son cœur les vieilles rancunes du 21 janvier 1793 et de 1830 ? Il faudrait pour cela que M. Daudet nous donnât des preuves positives et il est loin (p. 240 à 255) d'en mettre de telles sous nos yeux. Ces critiques de fond exprimées, il nous reste à dire que *le Duc d'Aumale* est un livre extrêmement intéressant, rempli de détails inédits, composé avec ces qualités qui font de l'auteur de l'*Histoire de l'émigration*, un écrivain délicat, correct, brillant. Cette étude sera très probablement de longtemps le meilleur travail que nous possédions sur le duc d'Aumale : avec les restrictions que nous indiquons, elle est à lire et à vulgariser.

9. — Nous ne quittons point l'époque des Canrobert, des Montaudon et des d'Aumale avec les *Souvenirs et campagnes du général de la Motte-Rouge* dont le deuxième volume vient de paraître. Nous trouvons là le récit des événements de 1848 à 1856 et notamment de curieux détails sur le coup d'État, auquel La Motte-Rouge prit une part active en qualité de colonel du 19e léger. Comme Canrobert, comme Saint-Arnaud, La Motte-Rouge, royaliste de cœur et d'âme, appuie un coup de force qui met à néant les légitimes espérances de son parti. C'est qu'au fond, tous ces militaires, qu'ils soient d'il y a cinquante ans ou d'aujourd'hui, sont de piètres politiques et qu'au-dessus des calculs diplomatiques « et des roueries d'antichambre, ils placent le maintien immédiat de l'ordre et l'exécution de la consigne. » C'est ce qui fait à la fois leur force et leur faiblesse. Ils applaudissent la main énergique, à quelque bras qu'elle appartienne, qui peut mater la démagogie et pour peu qu'un mot sonore, encore que vide de sens, calme leurs appréhensions ou leurs scrupules, ils inclinent généralement du côté vers lequel

penchait toujours M.de Morny : « du côté du manche. » — « Nous sortons de la légalité pour rentrer dans le droit, » avait dit le Président, et cette phrase avait rassuré bien des consciences, encore que peu arrivassent à la comprendre, ce qui, à la vérité, n'était pas facile. L'histoire du coup d'État n'est d'ailleurs qu'un épisode assez sommaire dans les Mémoires de La Motte-Rouge et la presque totalité du volume est consacrée à la guerre de Crimée à propos de laquelle l'écrivain se plaît au contraire à nous donner de longs et minutieux détails. C'est une véritable histoire, une histoire complète de la campagne d'Orient qu'a écrite, là, le général de la Motte-Rouge, une histoire envisagée surtout au point de vue militaire, mais dans laquelle les vues d'ensemble et générales ne manquent pas. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente un tel récit dans la bouche d'un témoin oculaire de l'importance de celui-ci, d'un soldat auquel sa situation militaire permettait non pas seulement d'apercevoir ce que tout le monde pouvait voir, mais encore de soulever les cartes et d'aller au fin fond des choses. Ce tome second s'arrête à la rentrée en France de l'armée d'Orient, tout au moins de la division de la Motte-Rouge, 24 mai 1856.

10. — Nous cherchions à nous expliquer tout à l'heure, à propos des Mémoires de Canrobert et de La Motte-Rouge, la raison pour laquelle tant d'officiers, en réalité opposés à l'Empire, avaient accepté le nouveau régime sans protestation, et avaient même contribué à l'établir. C'est qu'on peut dire de La Motte-Rouge et de Canrobert, qu'ils furent des bonapartistes d'occasion et qu'ils étaient surtout monarchistes. Le général Fleury, lui, dont les *Mémoires*, (tome second) viennent de paraître, est un césarien, un partisan du pouvoir absolu qui permet à un petit nombre de gens la vie facile et large sans s'occuper de savoir si cette vie plantureuse s'accorde plus ou moins bien avec les intérêts du pays. Nous avons dit déjà, à propos du premier volume, quelles singulières aberrations, quel manque de jugement se rencontraient dans cette apologie fantaisiste du second Empire, à moins de trente années de Metz et de Sedan. Le deuxième volume contient, sur d'autres événements, des appréciations analogues et une façon de juger les faits identique. L'écrivain tient toujours à faire constater qu'il a eu sans cesse, sous l'Empire, une influence considérable, que c'est à lui, Fleury, que Baraguey d'Hilliers et Wimpffen doivent d'avoir été créés, au lendemain de Magenta, l'un maréchal de France, l'autre divisionnaire, et que, s'il avait été en France en juillet 1870, il aurait « sauvé son bien-aimé Souverain des influences funestes qui l'ont précipité dans l'abîme. » En somme, au point de vue historique, général et diplomatique, ce livre n'a qu'une valeur très contestable : il en possède une très réelle pour tout ce qui se rapporte aux dessous de l'Empire, à la vie qu'on menait à la cour impériale, à l'étiquette qu'on

y observait. Fleury était là dans son élément et ce qu'il nous dit est évidemment l'expression de la réalité. Pour d'autres événements plus importants nous ne nous permettrons pas de soupçonner sa bonne foi, mais nous ferons simplement remarquer que son attachement à celui qu'il appelle à chaque instant « son cher Empereur, son Souverain bien-aimé, » l'amènent forcément à de la partialité, à des appréciations qui ne se produisent plus avec le libre arbitre nécessaire pour apercevoir dans un homme le bien et le mal. Tels qu'ils sont, ces Mémoires offrent un précieux appoint pour l'histoire anecdotique du second Empire.

11.—Les *Souvenirs d'un cavalier du second Empire*, du capitaine Choppin, n'ont pas l'envergure des précédents volumes, mais, comme les Mémoires de Fleury, ils fourmillent de pages intéressantes et vécues. Cette odyssée d'un engagé volontaire, qu'une aventure très singulière empêche d'arriver jusqu'à Saint-Cyr, qui prend part à toutes les campagnes du second Empire, qui fait le coup de sabre en Algérie, en Crimée, en Italie, sous Metz, et se retire capitaine, après trente et quelques années de services, n'est pas banale. Ces pages, écrites avec humour et chaleur, donnent bien la physionomie de ce que fut l'armée française avant nos derniers désastres : lecture réconfortante et consolante.

12. — Le baron Robert du Casse vient de publier une monographie du 5e *Corps de l'armée d'Italie en 1859*. On sait la triste réputation militaire du prince de sa famille que Napoléon III avait jugé à propos de placer à la tête de ce corps d'armée : elle rejaillit sur les troupes, et l'on n'admit pas que les soldats de « Plonplon » ou « Craint-plomb » pussent être bons à quelque chose. Le baron Robert du Casse, dont le père servit à l'état-major du 5e corps, démontre aujourd'hui, pièces en mains, que cette façon de juger la conduite du corps du prince Napoléon en Italie est erronée et injuste et que l'inaction imposée au 5e corps fut préméditée et voulue de la part de Napoléon III. Sur ce thème général convenablement développé, le baron du Casse a semé toute une série d'anecdotes piquantes qui donnent à sa brochure une saveur marquée. Malgré son exiguïté, ce travail possède une valeur historique appréciable.

13. — Le livre du lieutenant Froment sur *l'Espionnage militaire*, est un tableau assez complet de l'établissement ou du fonctionnement du service des renseignements en France et à l'étranger. L'écrivain ne peut d'ailleurs donner et écrire à ce sujet que des généralités, mais l'ensemble est bien coordonné, et si les matières mêmes ne sont point inédites elles sont tout au moins judicieusement groupées et bien présentées. Au moment ou l'émotion causée par un procès célèbre est loin d'être calmée en France, ce volume est une actualité : il pourrait même se passer de ce dernier mérite pour être parcouru avec intérêt.

14. — Le livre de M. Guillon, *Nos Écrivains militaires*, est aussi une étude rétrospective ; seulement les gens que l'auteur met en scène sont d'une essence plus élevée et plus honnête que les personnages esquissés par le lieutenant Froment. *Nos Écrivains militaires* offrent un tableau, non pas complet, il s'en faut, — car pour un tableau complet il faudrait des volumes, — des hommes d'épée qui, du commencement de la monarchie à la Révolution, se sont créé, dans les lettres, une réputation méritée. Constatons à cet égard que, sous l'ancien régime, si tous les hommes de lettres n'ont pas été militaires, tous les militaires, à peu d'exception près, ont été des écrivains. Je reproche à M. Guillon de n'avoir pas adopté une classification plus nette, de n'avoir pas distingué, par exemple, les mémorialistes comme Villehardouin, Joinville, Bassompierre, Bussy, etc., etc., des écrivains purement techniques comme Feuquières, Guibert dans son « Essai, » Mesnil-Durand, Maizeroy, Bohan. — Certains privilégiés comme Guibert eussent paru dans deux ou trois chapitres. — D'autre part, on ne voit pas comment, ayant parlé de Bassompierre, de Bussy, de Berwick, de Villars, il ne cite ni Saint-Simon, ni Dangeau, ni Noailles, ni Tourlongeon. Sans doute l'abbé Millot a mis la main aux derniers volumes de Noailles, mais il ne faudrait alors parler ni des Mémoires de Pontis, dont Pontis n'a jamais écrit une ligne, ni de ceux de Turenne ni de bien d'autres. — Quoi qu'il en soit et malgré des lacunes regrettables, le livre de M. Guillon est un ensemble intéressant qu'il lui sera permis de compléter.

15. — M. Caste Barbusca y Lagerada est un écrivain militaire [illegible] comme en témoignent ses deux volumes de *Mémoires de un defensor* [illegible] — Ces « Souvenirs d'un [illegible] » ne sont pas précisément un [illegible] militaire [illegible] et entier [illegible] pays, depuis la [illegible] qui [illegible] étude [illegible] des [illegible] Le [illegible] — prit, [illegible] de [illegible] les mains [illegible]

à même de tirer de cette fréquentation, de cette promiscuité obligée, avec des clients généralement peu recommandables mais néanmoins intéressants au point de vue social ou moral, des enseignements fort instructifs. Ces enseignements, il les a analysés dans la première partie de son travail, alors que la deuxième partie sert de démonstration pratique à sa théorie. Au point de vue du droit criminel, ces deux volumes présentent un véritable intérêt : ils seront lus avec profit également par le légiste et par le militaire.

16. — *L'Ame de l'armée*, de M. Pierre d'Ameugny, est une étude de quelques pages dans lesquelles l'écrivain, — évidemment un officier — cherche à préciser la forme que revêt l'esprit militaire dans les armées contemporaines, par opposition à celle qu'il affectait dans les troupes d'il y a un demi-siècle ou, plus près de nous encore, dans l'armée d'avant la guerre. — Après un tableau très judicieux des modifications psychologiques que n'a pu manquer d'apporter dans le corps de nos officiers et dans celui de nos sous-officiers, la loi de recrutement actuellement en vigueur en France, l'auteur nous montre l'armée nouvelle gardant encore les traditions d'antan, fidèle aux souvenirs de son passé, travaillant patiemment et modestement à son œuvre éducatrice, celle de « former des générations. » Tout cela est bien dit, bien pensé, écrit avec vigueur et vérité.

17. — *Die Vorrechte der Offiziere im Staate* sont une brochure du même genre que la précédente dans laquelle l'auteur, « un officier prussien, » réfute les attaques formulées par un autre écrivain qui s'intitulait, lui : « un soldat allemand. » — Nous n'avons point le premier travail sous les yeux et il nous est dificile de juger de quelle façon « l'officier prussien » répond aux critiques qu'il a entrepris de mettre à néant. Sans doute, il cite phrase par phrase certains axiomes qu'il réfute catégoriquement, mais autre chose est de voir des extraits tronqués, tronqués parfois de façon à leur faire affirmer ce qu'ils n'ont jamais eu l'intention de dire, et autre chose est de voir un texte correct et complet. Cette brochure est une apologie du corps des officiers prussiens actuels, pleine de renseignements curieux sur la situation politique et sociale du corps d'officiers chez nos voisins.

18. — Avec *les Manœuvres d'ensemble de cavalerie dans le Gâtinais*, de M. le général de Jessé, nous quittons l'histoire militaire ou la littérature spéculative pour entrer dans la tactique appliquée. Ce résumé s'adresse aux militaires et plus particulièrement aux officiers de cavalerie, qui feront bien de lire et de méditer les dernières pages de la critique du directeur, celle dans laquelle, avec une autorité incontestée, une grande lucidité de pensée et d'expression, il a formulé les desiderata que doit chercher à atteindre la cavalerie en campagne, la façon dont elle peut y atteindre : « Je suis de ceux, a dit le général de Jessé, qui ont foi

dans la valeur de la cavalerie française et qui la tiennent pour capable de renouveler toutes les prouesses des grandes luttes du commencement du siècle ; il ne lui manque ni vigueur ni entrain ; il lui faut de bons chefs et c'est à les former que visent nos exercices. » De telles paroles sont consolantes à entendre dans bouche d'un chef aussi estimé et réputé que M. le général de Jessé.

19. — Fort intéressante également la brochure publiée par M. le capitaine G. R. sur *la Cavalerie italienne*. Si l'on nous a reproché, avant 1870, de mal connaître nos ennemis, de trop dédaigner leur organisation, leurs procédés soit d'instruction soit de combat, il faut reconnaître que nous nous sommes furieusement amendés sous ce rapport et que nous sommes arrivés à connaître nos voisins mieux qu'eux-mêmes. — La nouvelle publication du capitaine G. R. est une étude très complète qui nous présente successivement : l'organisation générale de la cavalerie italienne, son recrutement et sa mobilisation, la remonte, l'officier en Italie, l'officier de complément et les cadres inférieurs, le commandement, l'armement et le tir, l'instruction individuelle, le réglement d'exercices, le service en campagne. Dans un appendice l'auteur étudie encore le nouveau réglement de manœuvres et nous donne quelques renseignements fort intéressants sur le rôle de la cavalerie dans la campagne d'Abyssinie.

20. — Ce que peuvent faire les troupes à cheval dans des expéditions de ce genre, M. le commandant Aubier nous le montre avec beaucoup de compétence dans *la Colonne expéditionnaire et la Cavalerie à Madagascar*. Cette nouvelle publication d'un écrivain déjà connu par nombre de travaux appréciés est bien plutôt une histoire de la campagne de Madagascar qu'un récit des services rendus par la cavalerie dans cette campagne. Mais ce résumé d'une expédition qui a présenté, suivant la juste expression du commandant Aubier, « le merveilleux et consolant exemple d'une exécution rétablissant à force d'ingéniosité et d'énergie une situation initiale compromise par une préparation défectueuse » est bien ce que nous avons lu de plus clair, de plus précis sur la campagne de Madagascar. M. Aubier est un écrivain de race et c'est en lisant de tels livres qu'on sent combien, en histoire, la forme a d'influence sur le fond, quelle facilité possède l'esprit à s'assimiler des enseignements présentés d'une façon à la fois judicieuse et nette, attrayante et colorée. — Le dernier chapitre, celui que l'auteur a intitulé « Conclusion » et où il résume non seulement les faits mais les leçons, tactiques et morales, à tirer de la campagne, est d'un intérêt véritablement saisissant : il est à méditer par tous nos officiers, par quiconque s'occupe de questions coloniales. Nous pensons avec le commandant Aubier que, « quand l'apaisement sera fait, quand l'acuité des douleurs individuelles sera émoussée, on con-

viendra qu'on s'est exagéré le côté dramatique de cette expédition ; on reconnaîtra qu'un peuple ne peut conquérir sans souffrir, et qu'à côté des pages glorieuses il doit accepter les pages sanglantes.... Un jour viendra où le souvenir de cette campagne meurtrière n'évoquera plus que la vision souveraine du drapeau tricolore flottant très haut, dans le ciel bleu, au dessus de la plus étrange et de la plus inaccessible des cités. »

21. — Après la cavalerie à cheval voyons la cavalerie à bicyclette, celle qu'on commence à appeler « la cinquième arme » et qui est destinée, dans un temps probablement fort court, à jouer dans les armées modernes un rôle sinon prépondérant tout au moins fort important. A ce sujet, nul n'était mieux en situation de prendre la parole que M. le capitaine Gérard, l'inventeur de la bicyclette pliante, et il le fait avec autant d'autorité que d'intérêt dans *l'Infanterie cycliste en campagne*. L'honorable officier, après avoir exposé ses idées sur l'organisation des compagnies cyclistes, telles qu'elles devraient être constituées pour rendre des services, rappelle que cette idée d'une infanterie mobile, allant « plus vite que les dragons, » sans avoir à s'embarrasser de chevaux, appartient au commencement du siècle. Au temps où Napoléon Ier cherchait à faire appuyer ses raids de cavalerie par les feux de fusil, il eût voulu qu'une infanterie légère fût exercée « à suivre la cavalerie au trot en se tenant tantôt à la botte du cavalier, tantôt à la queue du cheval. » Comme le fait bien remarquer le capitaine Gérard, dans les compagnies de cyclistes ou dans les compagnies de voltigeurs, seuls le moyen de locomotion et l'armement diffèrent. A la botte du cavalier ou à la queue du cheval, on a substitué la bicyclette pliante qui donne à ces compagnies une indépendance que les voltigeurs ne pouvaient avoir, qui permettra de les utiliser à la fois comme soutien et comme avant-garde volante ; qui donne à la cavalerie une valeur offensive plus grande encore, une impulsion nouvelle et qui soulagera singulièrement le service de chevaux. Le capitaine Gérard n'admet le cycliste militaire que comme adjoint et complément du cavalier. Nous croyons que ce sont là des visées trop modestes et que le jour n'est pas loin où toute la cavalerie indépendante pourra être avantageusement remplacée par quelques bataillons ou régiments cyclistes. — L'idée paraîtra aujourd'hui à beaucoup, un paradoxe, une thèse absurde ; mais les paradoxes de la veille, sont-ils autre chose que les vérités du lendemain ? Nous recommandons le livre du capitaine Gérard comme un travail non seulement de brûlante actualité, mais d'un fond très sérieux et d'un véritable intérêt.

22. — La onzième livraison du *Dictionnaire militaire* vient de paraître : elle va du mot « Fonds » au mot « Garde impériale. » Nous

avons à maintes reprises parlé de cette publication qui rendra de très réels services et qui est toujours rédigée avec le même soin, la même compétence. Signalons dans la présente livraison les mots « Frein, Fusée, Fusil » qui sont traités avec une abondance de détails extrêmement précieuse. — Nous disions naguère que le *Dictionnaire militaire* permettrait de se passer de bien des ouvrages de détail encombrants et coûteux ; c'est bien le cas de le répéter ici à propos des trois mots que nous venons de citer:

23. — *Die Zahl im Kriege*, est une série de tableaux synoptiques donnant pour toutes les puissances d'Europe, dans le siècle qui va finir, en premier lieu le nombre des années de guerre comparées aux années de paix ; en second lieu le nombre de combattants dans les années de guerre ; troisièmement le chiffre de pertes subies, la proportion des morts et des blessés, enfin et quatrièmement les distances parcourues par les armées. Dans une deuxième partie, uniquement de texte et correspondant aux quatre grands chapitres de la première, l'écrivain commente les quatre séries de tableaux du début. On l'a dit souvent, la statistique est la plus éloquente des sciences, et l'autorité des chiffres est une de celles contre laquelle il n'y a pas moyen de s'insurger. C'est pour cette raison que le livre du capitaine Otto Berndt a une valeur sur laquelle nous voudrions attirer l'attention aussi bien des militaires que des hommes d'État. D'ailleurs cet ouvrage n'est pas seulement instructif; il est encore curieux à consulter par une foule de détails et de comparaisons intéressantes. Par exemple, M. Berndt constate qu'au siècle actuel trois guerres ont duré plus de deux ans, deux guerres deux ans environ, cinq un an et quinze moins d'un an. Il arrive à examiner la durée probable des guerres dans l'avenir et conclut que, plus nous irons, plus aussi les guerres seront courtes; c'est là une constatation que Nicola Marselli avait déjà faite dans son beau livre *la Guerra e la sua storia*, tout en y aboutissant par des procédés de raisonnement différents. Dans le chapitre intitulé « Généraux en chef, » nous trouvons quelques curieuses comparaisons sur l'âge auquel les plus grands capitaines connus exercèrent leur commandement. Ce fut pour Alexandre le Grand 21 ans, pour Hannibal, 28, pour César, 42, pour Gustave Adolphe, 27, pour Turenne, 33, pour le prince Eugène de Savoie, 34, pour Frédéric II, 29, pour Napoléon, 26. Comme on le voit et comme on l'a souvent remarqué, la victoire aime les jeunes. Cependant on peut observer que de bons généraux ont encore remporté de grands succès à des âges fort avancés : tels Souvarov qui gagna sa première victoire à 60 ans, Radetzky à 81 ans, de Moltke, qui avait 66 ans au moment de Sadowa. En consultant les tableaux relatifs aux pertes subies par les armées, on est tout stupéfait de voir combien le feu atteint peu d'hommes par rapport aux maladies. C'est ainsi, par exemple, que, dans la guerre

de Sept ans, l'Autriche perd 303,600 hommes sur lesquels 32,000, c'est-à-dire un dixième à peine, sont tués sur le champ de bataille. On arrive à cet égard au tableau suivant :

Tués sur le champ de bataille...	32,600
Morts de blessures ou de maladie.	93,400
Disparus.....	19,600
Prisonniers.....	78,400
Déserteurs.....	62,200
Devenus invalides.....	17,400
Total :	303,600.

Signalons encore le chapitre relatif aux batailles gagnées par des adversaires inférieurs en nombre et vice-versa, celui qui a trait aux plus grands engagements du siècle, le chapitre consacré aux batailles navales, aux sièges et aux investissements, les données sur les pertes subies par les officiers comparativement à celles qui affectent la troupe, la comparaison des pertes éprouvées par les diverses armes, etc., etc. Il y a de tout dans cet excellent livre jusqu'à la note gaie ou superstitieuse, par exemple l'influence qu'a eu le chiffre 18 dans les guerres du siècle actuel et du dix-huitième : bataille de Kollin, 18 juin; bataille de la Trébie, 18 juin; Waterloo, 18 juin; Saint-Privat, 18 août; l'auteur cite comme cela une cinquantaine de 18 célèbres. Spécialement pour Napoléon Ier, M. Berndt constate que c'est le nombre 14 qui est le chiffre fatidique : 14 avril, victoire de Dego; 14 juin, Marengo; 14 octobre, Iéna; 14 juin, Friedland; 14 septembre, entrée à Moscou; 1814, la chute finale. Ces deux dernières pages, qui étonnent peut-être dans un livre de ce genre, ne doivent pas empêcher de penser que l'ouvrage du capitaine Berndt est un des plus intéressants qu'on puisse lire.

24 et 25. — Le nom du colonel du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Garcia est bien connu de nos lecteurs. M. de la Llave est non seulement un écrivain aussi fécond qu'estimé dans son pays, c'est aussi un bibliophile et un érudit qui donne tous ses soins à la tâche de vulgarisation scientifique à laquelle travaillent le *Polybiblion* et la Société bibliographique. C'est donc une véritable satisfaction pour nous d'avoir à annoncer aux lecteurs de la Revue l'apparition d'un nouvel ouvrage de notre éminent collaborateur, surtout quand ils ont la valeur des *Lecciones de fortificacion* et de la *Fortificacion de campaña*. La question de l'importance de la fortification dans la guerre moderne est une des plus controversées, une des moins approfondies qui existent, en dépit des nombreux traités publiés sur la matière. Il est certain qu'aussitôt un abri trouvé, qu'il soit terre, béton ou acier, l'artillerie cherche et trouve dans un temps plus ou moins rapproché, l'engin destructeur qui percera cette défense ou la fera voler en éclats. Mais la fortification moderne ne songe plus à des épopées comme le siège de Troie ou

simplement de Dantzig ou de Sébastopol : à une époque où la guerre de campagne elle-même ne sera vraisemblablement plus que l'affaire de quelques mois, de quelques semaines, de quelques jours peut-être, le but de la fortification n'est plus ce qu'il était sous Vauban ou même au commencement de ce siècle. Ce que les ingénieurs militaires modernes recherchent, c'est à arrêter pendant un temps donné, souvent très court, une armée, un corps d'armée, un détachement quelconque, de façon à permettre à telle ou telle partie de la grande armée de faire telle ou telle œuvre pour laquelle elle a besoin d'être couverte un jour, tout au plus une semaine. Telle est aujourd'hui la tâche de la fortification et elle est en mesure de la remplir fructueusement et victorieusement. Les *Lecciones de fortificàcion* éditées aujourd'hui par le colonel de la Llave ne sont autres que les leçons professées par cet officier supérieur à l'École de guerre de Madrid : elles démontrent les principes que nous venons de résumer sommairement, avec une ampleur de vue et une certitude de doctrine très frappantes. Le second volume du même écrivain : *Fortificacion de campaña* est la seconde édition du petit traité de fortification du champ de bataille, du même auteur, qui a eu en Espagne un si prodigieux succès. Il y a longtemps que nous connaissons le second ouvrage de M. de la Llave, et que nous l'avons recommandé à nos officiers comme un des meilleurs résumés qui existent sur la matière. Sous ce rapport, en France, nous n'accordons peut-être pas à la fortification l'attention qu'elle mérite, et comme dans la campagne de Russie, nous laisserions volontiers mourir l'officier du génie sous la neige en lui disant : « Tire ton plan. » Il est certain qu'avec les armes actuelles la fortification de circonstance est appelée à jouer un rôle très utile sur le champ de bataille. De petits livres comme celui de M. de la Llave, en vulgarisant cette science modeste et pratique, rendent un véritable service à l'armée.

26. — La question des ballons est loin d'être résolue, mais ce n'est pas en se croisant les mains qu'on arrivera à bout du problème qu'elle constitue. Nous applaudissons donc des chercheurs comme le colonel russe Pomortzeff qui, sans se laisser décourager par les innombrables difficultés que présentent encore les questions d'aérostation, retournent de tous côtés la question, s'efforcent de trancher ce nœud gordien. Tous ceux de nos lecteurs qu'intéressent l'aérostation ou l'aviation liront avec profit la brochure du colonel Pomortzeff, *Ballon libre, ballon captif et ballon dirigeable*, élégamment et correctement traduite par M. de Gliéboff.

27. — L'armée coloniale sera-t-elle enfin organisée ? Voilà bien des années qu'on leurre le pays à cet égard et qu'on se heurte, dans cette voie, à des difficultés, dont certaines, il faut le reconnaître, ne sont pas faciles à résoudre. L'organisation proposée par M. de Guzman dans sa

brochure : *Encore l'armée coloniale* paraît simple et peu coûteuse ; il suffirait de prendre l'artillerie, l'infanterie de marine et leurs succédanés indigènes et de donner à ces troupes la constitution et le développement qu'exigerait la garde de nos colonies. Le système proposé par M. de Guzman est attrayant et, bien que l'idée ne soit pas nouvelle, elle est de celles qui doivent être encore méditées : nous la signalons aux gens qui s'occupent de questions coloniales.

28. — *Die Kriegsartikel*, qu'on traduit généralement par « Code militaire » ne sont nullement ce qu'a la prétention de signifier cette pseudo-traduction. *Die Kriegsartikel*, les « Articles de guerre, » sont l'ensemble des prescriptions militaires auxquelles est soumis le soldat allemand à son entrée dans l'armée, et ces prescriptions visent aussi bien les devoirs moraux que les exigences de son service pratique. Il y a un chapitre de la Crainte de Dieu, la Fidélité et le Serment au drapeau ; d'autres visent le courage, la bravoure, la lâcheté, l'obéissance, «Le Respect de la propriété étrangère en temps de guerre, » la nécessité pour le soldat d'être toujours prêt à faire la guerre, l'entretien et le maniement du fusil, la camaraderie. Le présent livre destiné au soldat allemand mérite d'être consulté au sujet de la façon dont nos voisins comprennent l'instruction morale de leurs hommes.

29 et 30. — Les deux ouvrages : *Der Offizier als Lehrer im theoretischen Unterricht*. du capitaine von B., et *Wie lernt man instruiren ?* du major von Klasz, traitent tous deux de la nécessité pour l'officier de prendre à cœur son métier d'instructeur, de s'y intéresser, et de chercher la méthode qui le mènera le mieux au but. La brochure du capitaine von B. s'en tient aux généralités ; au contraire le livre du major Klasz entre dans le cœur même du sujet, le développe partie par partie, prend l'une après l'autre chaque matière et montre de quelle façon elle doit être traitée. Le livre du major Klasz est intéressant, pour nous, Français, à plus d'un titre. En premier lieu il peut nous faire profiter d'une méthode dont certains côtés sont excellents ; en second lieu, il nous apprend à mieux connaître l'armée allemande et nous prouve que, de ce côté-là du Rhin, les difficultés pour le dressage et l'instruction du soldat sont les mêmes que de ce côté-ci. Notamment pour ces fameuses théories morales, qui font chez nous le désespoir de tant d'instructeurs, nous voyons que dans l'armée allemande les desiderata sont les mêmes, qu'on se heurte aux mêmes procédés routiniers et absurdes. Que de fois ne nous sommes-nous pas élevé nous-même contre cette façon de faire apprendre par cœur à un soldat des réponses qu'il ne comprend pas : Qu'est-ce que le drapeau ? — Le drapeau est l'emblème de la patrie. — Qu'est-ce que le courage ? — C'est le mépris du danger. — Il y a chez nous et en Allemagne aussi, paraît-il, des instructeurs qui se contentent de telles réponses. Et, comme le dit le commandant Klasz,

ces instructeurs au lieu de s'en prendre à eux-mêmes du peu de progrès faits par leurs élèves, se consolent en disant : Décidément, je n'ai à faire qu'à des brutes, il n'y a moyen de faire rien comprendre à ces gens-là. La traduction d'une œuvre comme celle du major Klasz serait utile, ne serait-ce qu'à titre de renseignement sur l'armée allemande.

31 et 32. — La mission de l'instructeur est d'ailleurs facilitée dans les régiments allemands par la mise entre les mains de chaque soldat d'un manuel d'instruction (*Dienstunterrichtbuch*) dans lequel toutes les matières qu'il doit connaître sont suffisamment détaillées. En France, il n'existe rien de semblable. Certains éditeurs militaires ont publié des manuels dits d'instruction ; mais ces mementos, qui sont des extraits, copiés à la lettre, des divers réglements, ne ressemblent en rien aux *Dienstunterrichtbücher* répandus chez nos voisins. Le manuel le plus en faveur dans l'armée allemande,ce qu'on appelle «le Dossow,»du nom de son auteur, remonte à une époque antérieure à la guerre de 1870.L'édition nouvelle, que nous avons sous les yeux, porte le numéro trente sept. C'est un volume dans lequel est très judicieusement résumé et développé tout ce que le soldat doit savoir, et rien que cela. L'auteur ne s'est pas contenté, comme chez nous, de coudre bout à bout des pages de divers réglements ; il a fait œuvre d'écrivain en extrayant seulement la pensée de ces réglements,ce que Montaigne appelait la « quinte essence, » de façon à les mettre à la portée de ses auditeurs. Si nous prenons par exemple un réglement comme le *Service en campagne*, d'une importance capitale, nous savons tous qu'il a été composé aussi bien pour le général que pour le soldat, mais nous comprenons également que le rédacteur n'a pu y insérer certaines explications qui paraîtraient superflues au général, mais qui font défaut au soldat. Les manuels allemands sont écrits de façon à remédier à ce défaut : ils prennent dans un réglement uniquement ce qui a trait au soldat et ils l'expliquent, le commentent de façon à le mettre à portée de son intelligence.Le *Von Dossow* a rendu et rendra encore à l'armée allemande de grands services; toutefois *Der Gute Kamerad*, un livre similaire récemment publié par le major Klasz, l'auteur du *Wie lernt man instruiren* dont nous parlions un peu plus haut,va faire au Dossow une rude concurrence. Ces deux petits manuels se recommandent à l'attention de nos officiers.

34 et 35. — Nous finirons cette revue par l'examen de deux plaquettes allemandes qui témoignent du soin que mettent nos voisins à se tenir au courant des procédés de combat des armées avec lesquelles ils soupçonnent avoir un jour ou l'autre maille à partir. Ces deux brochures, destinées surtout au soldat et à l'officier des troupes, sont consacrées à l'étude du Service en campagne, *Der Patrouillendienst im Felde*, mais l'une envisage ce service tel qu'il est pratiqué en France, l'autre tel qu'il fonctionne en Russie. De nombreuses plan-

ches et un vocabulaire russe-allemand et français-allemand terminent chacun de ces petits volumes. ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

De Christi Ecclesia libri sex, auctore GUILLELMO WILMERS, S. J. Ratisbonne, Pustet, 1897, in-8 de 691 p. — Prix : 10 fr.

Le R. P. Wilmers, comme couronnement d'une longue et fructueuse carrière dans le professorat, condense les précieux résultats de son enseignement et de sa vaste expérience dans de substantiels traités où les controversistes trouveront un arsenal théologique de premier ordre. Nous possédions déjà son ouvrage sur *la Religion révélée* : en voici un nouveau digne en tout point de son aîné. Il est difficile de concevoir des œuvres d'une doctrine plus sûre et d'une langue plus châtiée, où l'élégance du latin ne nuit jamais à l'exactitude. La solide érudition du savant professeur mis par ses nombreux voyages au courant des diverses objections qui agitent plus particulièrement l'opinion dans les principaux centres religieux, peut satisfaire les plus exigeants, car il a su, sous des divisions extrêmement logiques, et sans l'appareil rebutant qui caractérise parfois la science allemande, épuiser les questions les plus élevées et les plus délicates. — Après des prolégomènes où l'idée de société et la définition de l'Église se trouvent sobrement exposées, le P. Wilmers aborde dans un premier livre la question de l'institution et de la constitution de l'Église. Le livre suivant est consacré à son gouvernement et à la primauté de Pierre et de ses successeurs ; le troisième, à l'épiscopat ; le quatrième au magistère de l'Église ; le cinquième à la démonstration de la véritable Église par les notes qui la désignent et le dernier aux liens qui unissent l'Église et ses membres. Ce que cette trop rapide analyse ne peut rendre, c'est la clarté, la mise au point, la facilité d'assimilation qui sont les caractéristiques de ces thèses si modérées et si convaincantes. Étudiants, apologistes, orateurs sacrés, publicistes chrétiens trouveront dans l'ouvrage du savant jésuite une doctrine riche et sûre dont ils tireront pour leur formation personnelle et pour la défense de l'Église le plus abondant profit. G. PÉRIES.

The training of a priest, by JOHN TALBOT SMITH. New York, W. Young, 1897, in-8 de XII-327 p.

C'est un livre étrange et bien diversement jugé aux États-Unis, que l'essai de M. J. Talbot Smith sur l'éducation moderne du clergé. On y trouve d'excellentes idées et des remarques très originales, mais aussi, que de témérités, que d'engouements excessifs pour ce qui est « américain ! » Ce qui fait son très réel mérite, c'est qu'il fait penser et qu'en

définitive, en dépit de certains souhaits imprudents et heureusement irréalisables, il aura pourtant pour résultat une amélioration réelle dans la vie matérielle et dans la formation rationnelle de l'intelligence des séminaristes. Quant à la spiritualité pure, le seul conseil qu'on pourrait sagement offrir à ceux qui utiliseront ce livre, c'est de ne pas tenir trop compte des vues personnelles de l'auteur à ce propos, car elles ne tendraient à rien moins qu'à développer pratiquement le mouvement naturaliste trop accentué déjà qui, sous prétexte de « modernisme, » pousse dans une direction bien différente de la sainteté.

L'ouvrage se divise en six parties. La première est consacrée à la culture physique du candidat à la prêtrise (importante matière dans la patrie privilégiée du *foot-ball*), le jeune clerc américain en effet est, — il en est persuadé du moins — un type profondément différent des séminaristes des autres pays;son amour de l'indépendance ne s'accommoderait pas des méthodes *à priori* employées dans les séminaires du monde entier ! — La deuxième partie traite de la santé et des manières de l'aspirant au sacerdoce; nous y signalerons la singulière idée du « séminaire central » destiné, suivant l'auteur, à remplacer avantageusement les pauvres séminaires diocésains du concile de Trente qui décidément ont fait leur temps. — La troisième partie est excellente à beaucoup d'égards et il y a certes à profiter de ce que M. Smith dit du chant, de la lecture publique et de la prédication. — La vie spirituelle fait l'objet de la quatrième partie : nous en aurons donné une idée quand nous aurons cité une phrase où se trouve assez bien résumé son esprit général : « Rodriguez peut être mentionné avec respect, pourvu qu'on interdise formellement de le lire. Les exercices de saint Ignace doivent être laissés à des interprètes prudents et ne pas être mis entre les mains des élèves, car ils sont trop sévères... » — La cinquième partie fait connaître ce que nous appellerions l'esprit ecclésiastique modernisé, et contient en particulier deux excellents chapitres sur des matières pratiques : « L'amour du peuple » et « le soin des intérêts matériels de l'Eglise. » — La sixième partie relative à l'enseignement est incomplète, mais n'a rien de vulgaire et mérite une sérieuse considération.

Un compte-rendu restreint comme celui auquel nous sommes condamné ne peut suffire à exprimer ce que nous pensons en réalité de ce livre. *The training of a priest* est en somme une courageuse et [illegible] démarche dont on ne saurait trop louer la franchise et les nobles intentions ; d'autre part, il prête à tant de réserves que l'auteur [illegible] avec apparence de raison [illegible] de parti pris si [illegible] à les [illegible]. Nous ne voulons pas à propos d'une œuvre si sérieuse et d'un [illegible] un pareil reproche [illegible] sans ambi-

guïté, nous nous bornerons à dire que tous ceux qui ont un rôle dans la formation du clergé devront avoir lu et médité le livre de M. Smith, mais que ce serait une utopie d'adopter entièrement son système et une grave imprudence de le préconiser devant des jeunes gens.

G. Péries.

L'Immaculée Conception. Histoire d'un dogme, par Dubosc de Pesquidoux. Tours, Mame ; Paris, Lecoffre, 1898, 2 vol, in-8 de xxiii-640 et 454 p. — Prix : 10 fr.

A première vue, il peut paraître étrange qu'un écrivain laïque traite un sujet plus théologique encore qu'historique, et pour lequel la compétence d'un théologien de profession ne paraîtrait pas de trop ; mais en lisant la préface, cette anomalie apparente s'explique et se justifie de façon à ne plus laisser aucune inquiétude au lecteur chrétien. M. Dubosc de Pesquidoux a reçu en effet sa mission de M. l'abbé Sire lui-même, c'est-à-dire de l'apôtre par excellence de l'Immaculée Conception et le mieux qualifié pour en parler avec compétence : j'imagine que le livre tout entier a été fait sous le contrôle du savant théologien, et cela déjà suffirait largement à couvrir l'auteur. De plus la mission de M. de Pesquidoux a été en quelque sorte sanctionnée par Rome dans plusieurs lettres qu'il reproduit et qui encouragent et approuvent son dessein ; enfin le livre est revêtu de l'imprimatur de l'archevêché de Tours. L'auteur a donc bien ses papiers en règle et nous pouvons le suivre sans crainte : l'espoir que le titre de son livre et sa préface nous font concevoir n'est pas trompé. Tout de suite je dis qu'il a fait un livre très instructif, très édifiant, en un mot un très beau livre qui, bien entendu, et l'auteur le déclare lui-même, s'adresse aux chrétiens, et il faut être croyant pour le goûter et le comprendre.

Il se compose de deux volumes très différents, l'un plus spécialement théologique, l'autre plutôt historique. Le premier traite : l'Immaculée Conception d'après l'Écriture, d'après la tradition, d'après la controverse, d'après l'histoire du culte, d'après l'histoire de la définition ; le second : l'Immaculée Conception d'après l'apparition de Lourdes, d'après le monument de la définition, d'après les dernières manifestations à Lourdes. Et l'on voit tout de suite le lien entre ces deux volumes qui semblent en apparence et pour un lecteur superficiel traiter de sujets très différents. Le second est, en effet, la preuve en quelque sorte matérielle et tangible du dogme affirmé dans le premier : le premier expose les raisons doctrinales et les péripéties historiques du dogme ; le second s'attache principalement aux phénomènes miraculeux qui ont précédé, suivi, sanctionné la proclamation du dogme. Entre les deux, qui produisent à la lecture une impression différente, le premier tout en exposition ou en discussions, le second tout en récits, le lien est

donc très étroit. Quelques détails sur chacun de ces deux volumes ne seront pas inutiles pour en mieux faire saisir l'intérêt à nos lecteurs.

Dans le premier d'abord, nous rencontrons une accumulation de preuves théologiques et historiques d'une incomparable richesse. Le dogme de l'Immaculée Conception trouve, en effet, son point d'appui dans la prophétie du Paradis terrestre, dans le Cantique des cantiques, et dans diverses concordances bibliques et figures prophétiques, dont l'auteur, en s'autorisant toujours des enseignements de l'Église, sait faire ressortir fort bien le sens profond. Puis c'est la Salutation angélique, et toutes les circonstances qui l'accompagnent, qui résument et confirment les affirmations triomphantes du monde nouveau. Vient ensuite l'exposé des raisons théologiques tirées des mystères fondamentaux de la religion, qui corroborent l'hommage de l'ange Gabriel à la Vierge pleine de grâce, et qui nous la montrent immaculée dans sa conception comme fille, mère, épouse de Dieu. Les autres immunités de Marie, qui nous font voir que les lois de la nature ont été suspendues pour elle, amènent aussi à conclure en sa faveur à la suspension des lois de la justice. Puisqu'elle a échappé aux suites du péché originel, c'est donc que pas un seul instant le péché originel ne l'a touchée. L'Immaculée Conception résulte de l'annonce, de la nature, du but, du rôle de la Vierge Marie. Et voilà la première partie. — Les livres suivants nous montrent le dogme confirmé par toute la tradition, celle des temps apostoliques, celle de l'Église grecque, celle même du mahométisme, fidèle à cette croyance recueillie dans le trésor des grandes vérités qu'il a si follement gaspillées : l'Église latine fait écho à l'Église grecque, et jusqu'au douzième siècle, on n'entend à cet égard dans l'Église, sous tous les cieux, aucune voix discordante. Avec le livre III, la controverse commence. Sans doute, il se trouve alors quelques théologiens éminents, des saints même, pour contester le glorieux privilège de la Mère de Dieu : mais leurs voix sont couvertes par des voix infiniment plus nombreuses et plus puissantes, et la controverse ne sert en définitive, comme toujours, qu'à faire creuser d'avantage la question et à l'éclairer de nouvelles lueurs qui ne laisseront plus bientôt aucune place possible à la négation et au doute. Et le dogme progresse toujours, comme le soleil plus éclatant et plus radieux à mesure qu'il monte vers son apogée triomphante, et le peuple chrétien l'acclame par ses hommages chaque jour plus nombreux et plus ferventes. C'est l'histoire du culte, qui apporte au dogme son témoignage jailli du cœur du peuple chrétien. Et que dire des temps qui précèdent immédiatement la définition ! C'est le cinquième et dernier livre du tome Ier qui en raconte l'histoire : ici la lumière devient plus vive encore, plus éclatante et plus décisive, et quand Pie IX cède enfin aux supplications du monde chrétien, il ne fait que confirmer officiellement une vé-

rité admise par tous ; il ne proclame pas un nouveau dogme, il appose le sceau de sa parole infaillible sur les affirmations du monde chrétien.

Les événements sont d'ailleurs venus bientôt confirmer le sentiment et les croyances de l'Église, et c'est là que commence le second volume, tout entier consacré à raconter les miracles de l'Immaculée Conception. Lourdes est le centre de ce récit, car c'est bien la manifestation par excellence de l'Immaculée Conception ; mais que d'autres miracles se groupent autour de celui-là pour lui faire écho et apporter leur témoignage à Marie Immaculée ! Dans le passé, il y a les révélations faites à sainte Gertrude, à sainte Ildegonde, à sainte Brigitte, à d'autres encore : dans le présent, les visions de la sœur Labouré, la voyante de la médaille miraculeuse, la conversion d'Alphonse Ratisbonne, les apparitions de la Salette et de Pontmain. « La cause est donc entendue, écrit l'auteur, et la question tranchée par la Vierge elle-même. » Les derniers chapitres sont consacrés à décrire les deux monuments élevés par l'abbé Sire à la gloire de l'Immaculée Conception, la *Bibliotheca Mariana* du Puy, c'est la manifestation de l'érudition et de la science ; et la merveilleuse collection artistique et linguistique de Rome, où l'Immaculée Conception est acclamée et chantée par toutes les langues, par tous les arts et par tous les trésors du monde chrétien.

Mais c'est à Lourdes que l'auteur revient avant de prendre congé des lecteurs, pour en raconter les dernières manifestations, les splendeurs nouvelles caractérisées par l'érection de la nouvelle église du Rosaire, enfin le jubilé glorieux de 1897, où se groupèrent les miraculés qui, depuis vingt-cinq ans, avaient reçu les faveurs de la Vierge Immaculée. Un chapitre spécial est consacré aux actes de Léon XIII, si nombreux et si touchants, relatifs à l'Immaculée Conception. De cet ensemble de témoignages et de manifestations sort un enseignement et une lumière, qui édifieront profondément les âmes chrétiennes et confirmeront encore leur foi dans un privilège qui s'est affirmé par tant de prodiges et tant de bienfaits. Deux appendices complètent les deux volumes : dans le premier, je signalerai seulement le texte de la bulle *Ineffabilis* ; dans le second, le beau discours prononcé à Lourdes, à l'occasion des fêtes du couronnement, par Mgr Pie, les principaux actes de Sa Sainteté Léon XIII relatifs à l'Immaculée Conception et au Rosaire, et une belle ode provençale de Mistral en l'honneur de l'Immaculée Conception. Pour résumer en quelques mots mon impression sur l'œuvre de M. Dubosc de Pesquidoux, je dirai, après l'avoir lue tout entière, que c'est un noble livre, et qui fait grand honneur à son talent, à sa science et à sa foi.

P. Talon.

JURISPRUDENCE

Lois et usages de la neutralité, *d'après le droit international conventionnel et coutumier des États civilisés*, par RICHARD KLEEN. Tome Ier. Paris, Marescq, 1898, gr. in-8, de XIX-660 p. — Prix : 12 fr.

« Il y a, sur la surface du globe, une poignée de gens, publicistes, jurisconsultes, hommes d'État, qui travaillent avec une grande patience à l'unification du droit international. Il faut les remercier de leurs efforts, souhaiter leur succès, et, pour l'accélérer, dégager avec toute la rigueur les principes de justice universelle sur lesquels l'entente devra s'établir. » Voilà de sages paroles qui ne sont, en ce moment, que trop opportunes, spécialement en ce qui concerne les questions controversées et fugaces de la neutralité.

Le premier volume embrasse : 1° les principes fondamentaux, 2° les devoirs des neutres. A la suite d'une introduction historique nourrie de faits, M. R. Kleen conclut que le résultat obtenu jusqu'à présent est plutôt décourageant que satisfaisant (p. 54). Il résume en quelques lignes l'état des choses : « Ce qui est acquis, dit-il, se réduit essentiellement à la défense des blocus fictifs, ainsi qu'à la reconnaissance de l'inviolabilité de la propriété neutre partout où elle se trouve et de la souveraineté du pavillon neutre, exception faite dans les deux cas pour la contrebande de guerre » (p. 54). La liste de « ce qui reste à faire » est plus longue, d'après M. Kleen, qui y inscrit, entre autres choses, la définition exacte de la contrebande de guerre par tous les États ; M. A. Desjardins insiste sur cette nécessité. D'après M. Kleen, la houille est un moyen d'existence. Cet auteur réclame aussi la suppression du droit de « visite » sur les bâtiments neutres, comme une atteinte à la souveraineté ; une législation et une procédure internationales pour les prises maritimes ; des règles universellement reconnues concernant les « devoirs » d'impartialité et d'abstention des neutres, une matière exclusivement compliquée et délicate. Ces divers points sont développés à la suite dans le volume.

Cette tâche de réglementation internationale est d'autant plus ardue que, suivant les circonstances, les gouvernements sont entraînés, peut-être de bonne foi, à élever à la hauteur de principes juridiques les règlementations qu'ils jugent utiles à leur intérêt du moment, sauf à se contredire bientôt si les conditions ambiantes ont changé. Les jurisconsultes sont-ils plus d'accord ? La matière ressemble aux *pacts and sects of great ones that ebb and flow by the moon*, a dit le poète anglais : elle est changeante comme l'onde, et comme la science elle-même. Qui peut savoir ce que seront demain nos engins de destruction et nos moyens de transport ? Porterons-nous nous la mort et l'incendie sur l'eau et dans l'air ?

Le livre de l'honorable jurisconsulte suédois apporte une grande

somme de travail et de réflexion : il sera utile d'y recourir, ainsi qu'à deux articles de fonds publiés dans la *Revue des Deux Mondes* (1893 et 1898) par M. A. Desjardins, à qui nous empruntons les paroles citées en tête de cet exposé nécessairement trop restreint pour tout embrasser et pour tout spécifier. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Institutiones psychologicae, auctore TILMANN PESCH. Pars II. Freiburg im Breisgau, Herder, 1898, in-8 de XVIII-551 p. — Prix : 6 fr. 90.

Le R. P. Pesch, si connu par ses immenses travaux sur la philosophie scolastique, vient de donner le troisième et dernier volume de sa Psychologie. Nous n'avons rien à dire de ce nouveau volume que nous n'ayons déjà dit des précédents, à savoir qu'il accuse une science approfondie, une érudition immense, et qu'il expose d'une manière très complète la doctrine de saint Thomas interprétée par Suarez. Ce n'est pas ici le lieu de justifier cette doctrine dont la profondeur, la sagesse, et l'élévation sont appréciées par tous les amis de la scolastique. Toutefois il est certains points secondaires, qui ne sont pas compris par tous les auteurs de la même manière ; le lecteur ne sera peut-être pas fâché de connaître d'avance quel parti a adopté l'éminent religieux. Ainsi sur le lieu de l'âme après la mort, il admet que l'âme occupe un certain lieu intelligible mal défini, et non qu'elle est dans un lieu par son opération sur quelque corps ou par une disposition de la Providence divine qui la soumet à l'action de quelque corps. Il admet que l'intelligence connaît directement les particuliers concrets, ce qui paraît être contre l'opinion du Docteur angélique. En revanche il ne nous semble pas expliquer suffisamment si l'universel perçu par l'intelligence est perçu dans sa réalité ou d'une manière purement abstraite et idéale, ce qui est aujourd'hui l'opinion de beaucoup de scolastiques. Le savant jésuite reconnaît la motion divine de la volonté sans forcer toutefois la libre détermination. Il se sert très heureusement pour justifier son enseignement de l'affirmation de saint Thomas que c'est la cause seconde qui spécifie et détermine l'acte. Il croit avec le plus grand nombre des néo-scolastiques que l'homme doué d'intelligence est en état de créer sa langue. Il s'appuie sur ce que l'idée doit préexister au langage et qu'on peut penser sans la parole. Peut-être y aurait-il une distinction à faire ici. Il est certain que l'idée préexiste au langage à l'état implicite, c'est-à-dire perçue dans l'objet concret. C'est par là même que nous pouvons apprendre la langue maternelle. Mais que l'on puisse se servir de la pensée abstraite sans un langage de convention, ceci nous paraît contraire à l'expérience. Nous avons été surpris de voir le nom d'intellect passif appliqué à l'intelligence. Dans les anciens auteurs on se servait du nom d'intellect possible, et l'intellect passif désignait

ordinairement la cogitative ou raison particulière. Est-ce par le verbe que nous connaissons l'objet, ou la formation du verbe est-elle le résultat de cette connaissance ? L'auteur cite un texte à l'appui de la première opinion ; nous en connaissons qui nous paraissent en faveur de la seconde. Ce sont quelques points douteux sur lesquels on pourrait désirer quelques éclaircissements dans le vaste et magnifique monument élevé par l'éminent auteur à la doctrine du prince de l'École. D. V.

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Band II, Heft V. *Die philosophischen Abhandlungen des Jaqûb ben Isaq Al-kindi*, von Doctor Albino Nagy. Münster, Aschendorff, 1897, in-8, xxxiv-83 p. — Prix : 5 fr. 65.

La collection formée sous la direction de M. le professeur Baeumker et du baron von Hertling commence à devenir considérable. Dix textes d'auteurs du moyen âge ont déjà été publiés. Deux autres sont en préparation, notamment la Métaphysique d'Avicenne. Tous ces auteurs sont loin d'avoir la même valeur ; mais au point de vue historique ils ont leur importance. Un ouvrage, qui nous paraît médiocre, a eu quelquefois dans son temps une influence considérable et l'on peut trouver chez lui l'origine de théories que d'autres ont fait valoir plus tard avec un grand éclat.

Le fascicule qui nous a été envoyé contient quatre ouvrages inédits de Jacob ben Isaac Al-kindi. M. le docteur Nagy nous donne peu de détails sur ce personnage. Il devait être juif d'après son nom. Il était probablement médecin et professa la philosophie avec un grand succès à Bagdad dans le cours du neuvième siècle. Les essais publiés par le docteur Nagy n'ont jamais été imprimés, mais ils étaient connus d'Albert le Grand et l'un d'eux a été traduit par Gérard de Crémone. Ce sont des résumés assez succincts sur divers points de la philosophie péripatéticienne. Le dernier essai *Sur la Démonstration* n'est pas d'Al-kindi lui-même, mais d'un de ses disciples. Celui-ci était musulman. Aussi s'exprime-t-il dans son travail sur les idées religieuses avec une vivacité de sentiment et une liberté d'épanchement qu'un juif n'eût pas osé se permettre. D. V.

Savants et chrétiens, ou Étude sur l'origine et la filiation des sciences, par le R. P. Th. Ortolan. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1898, in-8 de 484 p. — Prix : 5 fr.

Ce fort volume est principalement une histoire des sciences mathématiques, physiques et astronomiques dans l'antiquité et au moyen âge. Mais il n'est pas que cela ; il est encore une histoire des travaux encyclopédiques durant ces deux époques, et cette partie du volume

n'en comprend pas moins d'un cinquième ; il est aussi un exposé philosophique de la marche évolutive de l'esprit humain depuis la haute antiquité jusqu'à l'aurore de la Renaissance ; l'auteur y joint de graves et importantes considérations sur le rôle prépondérant de l'Église dans la conservation, pendant la longue et séculaire tourmente des invasions barbares et musulmanes, des connaissances antérieurement acquises. Il montre que, sans l'intervention patiente et ininterrompue de cette divine Institution, tout eût sombré sous les coups répétés des barbares du Nord comme de ceux de l'Orient, et ainsi eût été rendu impossible, ou du moins singulièrement atténué, le mouvement scientifique qui a suivi. Ce livre qui comprend deux parties, l'une consacrée à l'antiquité, l'autre concernant le moyen âge, serait, selon nous, partagé mieux encore en trois parties. Car la seconde, outre l'« Histoire des sciences et des savants du moyen âge, » contient un dernier chapitre en huit paragraphes consacré aux encyclopédistes, non seulement de l'époque médiévale comme son titre l'indique, mais aussi de ceux de l'antiquité. C'est en réalité, quoique sous des rubriques différentes, une véritable troisième partie.

Ne pouvant analyser ici chacun des dix-huit chapitres dont se compose ce volume et les cent ou cent cinquante subdivisions entre lesquelles ils se partagent, nous indiquerons seulement qu'en matière de sciences exactes, l'antiquité s'est surtout distinguée dans la géométrie, la mécanique et l'astronomie. Au moyen âge le calcul fut en honneur et y esquissa les premiers linéaments de l'algèbre. Sous le nom d' « alchimie, » des travaux et des découvertes importantes en chimie, dûs principalement à des moines, remontent à cette époque ; et des hommes de génie comme le moine Roger Bacon, bien avant lui au ve siècle, Martianus Capella, plus tard le cardinal Nicolas de Cusa, avaient été les précurseurs de Copernic et de Galilée dans la conception du vrai système du monde. Tout en retraçant les multiples et considérables travaux des savants chrétiens au moyen âge, l'auteur détruit sans peine la sotte et trop fameuse légende des soi-disant « ténèbres, » de la prétendue ignorance de cette époque, comme de la non moins controuvée supériorité de la science et de la civilisation des Arabes.

Rempli de faits présentés avec clarté, accompagné d'appréciations dictées par un esprit élevé, ce livre est l'œuvre d'un érudit versé dans les sciences comme dans l'histoire et les lettres et nourri d'une saine philosophie.

JEAN D'ESTIENNE.

L'Éducation présente, par le P. DIDON. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de XVI-414 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le R. P. Didon publie un recueil de discours prononcés la plupart au collège d'Arcueil, dans ces solennités où il aime à expo-

ser, devant les parents de ses élèves ou les amis de la maison, ses idées sur l'éducation présente. Comme chacun sait, ce ne sont pas les idées traditionnelles : le P. Didon est un novateur, pas toujours très heureux à mon avis, mais à raison même de l'éclat qu'il sait donner par son éloquence mouvementée et vibrante à ses idées au moins très originales, ses livres méritent d'être lus. On y trouve çà et là quelques indications justes, dont les éducateurs de l'enfance peuvent faire leur profit ; et puis la forme emporte le fond, et l'on a toujours plaisir à entendre résonner ce clairon, pas toujours très juste, mais toujours retentissant et sonore. Voici les sujets traités dans ce recueil : I. La Culture de la volonté ; II. Devoirs de la jeunesse lettrée ; III. L'Apprentissage de la vie par l'école ; IV. La Jeunesse contemporaine ; V. L'École Lacordaire et la liberté ; VI. Le Choix de la carrière ; VII. L'Homme d'action ; VIII. Le Devoir intellectuel et social de la jeunesse ; IX. L'Éducation nationale ; X. Les Énergies humaines ; XI. L'École libre ; XII. L'Éducation présente ; XIII. Le Régime de l'externat (lisez externat de lycéens) dans l'éducation présente ; XIV. L'Influence des sports athlétiques ; XV. L'École religieuse. En tout quinze discours où le P. Didon critique beaucoup les méthodes traditionnelles et expose ses vues d'avenir. Si ces méthodes nouvelles doivent mieux réussir que les anciennes et nous préparer un avenir meilleur que le présent, nous en serons naturellement très heureux, n'ayant rien tant à cœur, comme le P. Didon lui-même, que la restauration religieuse, intellectuelle, morale, et même matérielle de notre cher pays de France. Un vieux proverbe dit : Tous les chemins conduisent à Rome. Les voies nouvelles ouvertes par le P. Didon avec sa fougue ordinaire, peuvent donc aussi nous mener au but. Ce n'est pas une raison pour dire que les anciennes routes n'ont pas aussi leurs avantages. Et c'est pourquoi nous nous garderons de blâmer ceux qui continueront à les suivre. Il est à désirer que le P. Didon et ses disciples aient les mêmes indulgences pour ces tenants du passé qui savent d'ailleurs profiter des indications du présent, et, comme leurs rivaux, aspirent aussi à préparer l'avenir.

P. Talon.

Dernier Travail, derniers souvenirs. École normale de Sèvres, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. Paris, Hetzel, 1898, in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ernest Legouvé n'est ni un grand écrivain, ni un grand critique, mais c'est un homme aimable, bienveillant et bon, doué de cette moyenne de bon sens où se complait l'esprit français, ne dépassant jamais ou presque la portée de cette grande famille de Joseph Prudhomme, qui comprend une partie notable du public des lecteurs de notre pays, avec ce fonds d'idées banales qui n'est pas fait pour dé-

plaire aux foules des demi lettrés ; ajoutez à cela que M. Legouvé lit très bien ses œuvres et sait très bien les faire valoir, et vous aurez l'explication de sa fortune, dont sans doute il ne restera pas grand chose au siècle prochain. Ce jugement convient tout particulièrement au dernier livre qu'il a publié. C'est une série de causeries, d'ailleurs agréables à entendre lire par lui, sur quelques sujets littéraires, entremêlés de quelques souvenirs personnels narrés avec bonhomie et simplicité. M. Legouvé nous raconte d'abord comment et dans quelles circonstances il est entré à l'École normale de Sèvres à titre d'inspecteur général, de quoi sans doute la postérité ne s'occupera guère. Puis il disserte sur Lafontaine, sur Polyeucte, sur Molière, sur Jean-Jacques Rousseau, sur notre théâtre rapproché de celui d'Athènes, sur Vauvenargues, sur Voltaire, sur Béranger, sur Duruy, sur Camille Doucet, sur les trois Dumas, sur Lamartine et Victor Hugo. Entre temps il nous fait une leçon d'histoire évidemment destinée à la fille de Joseph Prudhomme et qui, en tous cas, aurait beaucoup plu au père : il trace son petit programme d'enseignement des filles où il y a d'ailleurs quelques bonnes idées, et il conclut en nous assurant que la France a trois grands siècles littéraires dans son histoire : le dix-septième, le dix-huitième et le dix-neuvième. Je ne doute pas que, s'il eût vécu au vingtième siècle, il ne l'eût ajouté aussi à sa liste. Et voilà le dernier livre de Legouvé : comme on le voit, ce n'est pas cela qui renouvellera la face de l'univers, et je ne crois pas qu'il parvienne même à redorer la gloire de Béranger, ni à ramener l'estime à Rousseau, non plus qu'à compromettre la renommée de Bossuet, qui n'est pas l'esprit étroit que M. Legouvé pense. Cela se lit d'ailleurs facilement, et sauf quelques passages vraiment un peu prudhommesques, — je ne puis me retenir d'évoquer encore ce souvenir, — il y a là de quoi passer agréablement et sans fatigue quelques heures. Ce livre sera probablement bien reçu à l'École normale de Sèvres et dans ses succursales. Si M. Legouvé n'a visé que ce résultat, j'estime qu'il a tout à fait réussi. P. Talon.

Le Rythme du chant dit grégorien d'après la notation neumatique, par Georges Houdard. Paris, Fischbacher, 1898, in-8 de 264 p. — Prix : 2 fr. 50.

J'ai longuement analysé cet ouvrage dans une revue spéciale, *la Tribune de Saint-Gervais*, en février dernier : mes conclusions restent aujourd'hui les mêmes. Nous accordons volontiers que M. Houdard est le meilleur organiste de Saint-Germain-en-Laye ; mais quand, sans préparation préalable, ignorant les éléments les plus humbles de la paléographie dans un travail qui ne peut avoir pour base que les manuscrits du moyen âge, ignorant les premières données de la philologie latine

et romane, qu'il traite — et pour cause — de pédanteries, M. Houdard, dans un livre qui n'est au fond qu'un pamphlet, et dont le ton violent n'est pas coutumier dans l'érudition française, veut le prendre de haut avec des savants aussi bien préparés à leur tâche que les Pères de Solesmes, nous sommes tentés de rappeler à l'organiste de Saint-Germain cet axiôme de la sagesse antique : « *Ne sutor supra crepidum.* »

M. Houdard s'est attaqué à une œuvre infiniment au-dessus de ses forces et, quand avec les seules connaissances qu'il a puisées au Conservatoire de musique, il a prétendu résoudre le problème des neumes, c'est-à-dire interpréter la notation musicale des premiers chants de l'Église latine, il était voué à un échec certain. Il y a dans ce livre, et nous les avons déjà signalés, beaucoup d'emprunts aux auteurs qui se sont occupés de la question, même aux Bénédictins : l'actif de cette seconde banqueroute des neumes se solde par deux ou trois hypothèses, qui, telle la théorie du temps rythmique, auraient peut-être le mérite de l'originalité, si elles n'étaient trop manifestement paradoxales. Ce livre n'est ni pour les savants, ni pour les musiciens ; il ne peut avoir aucun résultat pratique pour ceux-ci, aucun intérêt pour ceux-là et réussit seulement, comme je l'ai dit déjà, à transformer l'Antiphonaire en une sonate de violon. PIERRE AUBRY.

Le Virgile du Vatican et ses peintures, par P. DE NOLHAC. Paris, Klincksieck, 1897, in-4 de 111 p. — Prix : 4 fr. 70.

Il y a des érudits assez malavisés pour déflorer les sujets les plus charmants : M. de Nolhac est au contraire de ceux qui ont le don d'intéresser même aux matières les plus arides. Ici d'ailleurs sa tâche n'avait rien d'ingrat. Le *Vaticanus* de Virgile n'est pas seulement « un des livres les plus vénérables que l'antiquité nous ait laissés » : c'est en outre un spécimen assurément fort remarquable de « l'illustration » chez les anciens. On en trouvera ici une description tout à fait complète, page après page : alphabet, lettres conjointes, abréviations, tout est étudié dans le dernier détail : à signaler un signe critique très rare correspondant à peu de chose près à nos guillemets. Mais ce qui rehausse le prix de ce manuscrit, ce sont les cinquante peintures qu'il renferme, peintures de dimensions inégales, et inégalement conservées. Trois mains différentes de la même école selon toute apparence, y ont travaillé : aucune connaissance sérieuse ni du clair-obscur, ni de la perspective linéaire, ni de la perspective aérienne. Quelle est la date précise de cette création artistique ? M. de Nolhac note tout d'abord (p. 39) que « le scrupule avec lequel les illustrateurs remplissent leur rôle d'interprètes du poète et la discrétion avec laquelle ils savent s'y borner témoignent d'une époque où Virgile était encore parfaitement compris et intelligemment respecté. » Il est frappé en outre, au point de vue technique,

du caractère vraiment antique des compositions, et il n'est pas éloigné de tirer d'autres arguments en faveur d'une date assez reculée « du soin et de l'exactitude des représentations divines » et de cette longue suite de tableaux champêtres riants et paisibles, qu'on s'expliquerait mal pendant et après les ravages des invasions. Peut-être cependant sommes-nous en présence de copies postérieures d'originaux plus anciens. Un dernier chapitre nous retrace l'histoire du fameux manuscrit ; à cet égard les corrections et annotations qu'il présente n'apportent malheureusement rien d'utile à enregistrer. Mais pour découvrir ses heureux possesseurs depuis les premières traces de son existence à Naples au xve siècle, on peut compter sur le savoir et la perspicacité d'un collectionneur comme M. de Nolhac, pour qui la Renaissance (et particulièrement la Renaissance italienne) n'a depuis longtemps plus de secrets. Une bonne nouvelle dans les dernières lignes du mémoire : l'administration de la Bibliothèque Vaticane a entrepris la reproduction directe et intégrale de ce joyau paléographique. C. Huit.

LITTÉRATURE

Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen, von K. G. Andresen. 8e auflage. Leipzig, Reisland, 1898, in-8 de 465 p.

M. Andresen fils vient de faire paraître la huitième édition de l'ouvrage que son père, K. J. Andresen, a écrit à Bonn en 1880 sur *l'Usage et la correction dans la langue allemande*, et qui fut le résultat d'un enseignement de plusieurs années sur la grammaire allemande. Il est évidemment très difficile, et peut-être téméraire, de vouloir prescrire des règles fixes à une langue qui est dans un perpétuel devenir, beaucoup plus que toutes les autres langues de l'Europe. Il n'est pas un défaut de langage, critiqué par les grammairiens, qui ne puisse s'autoriser de l'exemple d'un grand écrivain ; c'est que, si l'union politique a fini par s'établir en Allemagne, on n'en peut pas dire autant de l'unité de la langue, à laquelle feront toujours tort la variété et la multiplicité des dialectes. Je n'en citerai comme preuve que la question de l'orthographe à laquelle M. Andresen consacre une vingtaine de pages. L'auteur accepte en principe l'orthographe telle qu'elle a été fixée par décision ministérielle pour l'enseignement dans les écoles prussiennes, et telle que M. Wilmanns l'a exposée dans son «Orthographe dans les Écoles d'Allemagne.» Que de disparates dans ces instructions, et qu'on aura de peine à établir l'accord entre le Nord et le Sud ! M. Andresen s'appuie sur un principe qui me paraît juste ; il proclame que la correction dans l'orthographe consiste à ramener le mot à la forme qu'il avait dans la langue primitive, ou plutôt dans le moyen haut-allemand. Mais là encore, l'usage, qui est le maître souverain, va souvent contre l'étymologie, et autorise des

formes qui, d'après l'histoire de la langue, devraient être proscrites ; ainsi ce principe lui-même se trouve infirmé, et l'on arrive à n'avoir plus de règle fixe. J'accompagnerais volontiers M. Andresen dans ses pérégrinations grammaticales. C'est un homme qui a beaucoup lu et beaucoup entendu, on profite à lire ses observations. Il suit, d'ailleurs, un ordre rationnel, passant en revue les différentes parties du discours, et les divisions de la syntaxe. C'est la méthode logique opposée à la méthode peut-être plus pratique de Sanders qui a traité les mêmes questions dans son vocabulaire alphabétique des *Difficultés de la langue allemande*. J'ajoute cependant que l'ouvrage de M. Andresen est d'un usage aussi commode que celui de Sanders, grâce à un registre très complet où il signale par ordre alphabétique les vices de langage critiqués au cours du volume. L. Mensch.

Manuel de la langue songay, parlée de Tombouctou à Say, dans la boucle du Niger, par les RR. PP. Hacquard et Dupuis (Pères Blancs), missionnaires à Tombouctou. Paris, Maisonneuve, 1897, in-12 de IV-253 p. — Prix : 5 fr.

La langue soñgay, l'une des plus importantes de l'Afrique, est parlée « de l'extrémité occidentale du lac Faguibine jusqu'à Agadès, dans l'Aïr, et des oasis du sud du Sahara, jusqu'à la latitude de Djenné et de Say, c'est-à-dire dans toute l'étendue de l'ancien empire des Askia. » Il n'existe aucun monument écrit dans ce dialecte qui varie d'une province à l'autre, tout en conservant « cependant une remarquable unité, au point que des habitants de Tombouctou, transportés à Say, y conversent sans difficulté avec les indigènes. »

La première partie de ce très intéressant travail est consacrée à la grammaire. En quelques pages claires et substantielles, les auteurs nous fournissent sur les lettres et leur prononciation, sur le nom, le pronom, le verbe, etc., des notions succinctes et cependant suffisantes. Vient ensuite une liste de mots usuels, classés par groupes : la Religion, l'Univers, le Globe terrestre, etc. ; puis quelques textes soñgay, fables, contes, formules de conversation, locutions diverses. La seconde partie se compose d'un vocabulaire français-soñgay et la troisième d'un vocabulaire soñgay-français. Un plus long séjour dans la boucle du Niger permettra aux auteurs de compléter leur étude et de nous donner sur cette langue un travail définitif.

Ce manuel sera lu avec profit non seulement par les explorateurs, mais par tous ceux qui s'occupent de grammaire et surtout de langues comparées. A. Roussel.

Dictionnaire manuel illustré des écrivains et des littératures, par Charles Gidel et Frédéric Loliée. Paris, Colin et Cie, 1898, in-12 de 908 p., cartonné. — Prix : 6 fr.

Ce dictionnaire est appelé à rendre de très utiles et de très nombreux services à raison de la quantité de renseignements de toutes sortes qu'il met à notre portée et comme sous notre main, sur toutes les choses de la littérature et de l'histoire littéraire. Merci donc à MM. Gidel et Loliée de nous avoir donné ce commode instrument de travail, dont les journalistes et même les professeurs, qui ont souvent besoin de se renseigner très vite sur une date, un fait qui les arrête au cours d'un travail ou d'un article, leur sauront, j'en suis sûr, un très grand gré. Quant à juger l'œuvre au fond, il faudrait pour cela s'en être longtemps servi, car c'est à l'usage que peuvent s'apprécier de pareilles œuvres.

Les quelques notices que j'ai lues m'ont paru bien faites, sobres, précises, nettes, sans longueur, comme il convient à un dictionnaire, à qui l'on demande des renseignements et non pas des jugements tout faits non plus que des phrases. Il me serait encore plus difficile de dire si ce dictionnaire est complet; mais comme aucun dictionnaire, surtout de ce genre, ne l'est, je ne m'aventurerai pas beaucoup en disant qu'il ne doit pas l'être ; cela ne lui enlève du reste rien de son utilité et ne diminue pas le mérite de celui qui a conçu et exécuté une pareille œuvre. Il me semble toutefois que l'auteur a fait la part trop large aux écrivains libre-penseurs, universitaires, républicains, et qu'il a oublié bien des écrivains catholiques qui auraient mérité d'être signalés ici. Ainsi, je relève dans le dictionnaire les noms de Adolphe Brisson, d'Henry Fouquier, de Daniel Lesueur, de Gabriel Monod, de Marcel Prévost, de Séverine, de M. Loliée lui-même, mais c'est évidemment une attention toute naturelle de son collaborateur, M. Gidel ; en revanche, je n'y trouve ni Balmès, ni Mgr Parisis, ni Mgr de Ségur, ni le P. Longhaye, ni le P. Delaporte, ni le P. Chocarne, ni Mgr Baunard, ni Auguste Nicolas, ni Foisset, ni le P. Cahour, qu'appréciait tant Sainte-Beuve, ni Eugène Veuillot, ni Aubineau, ni le marquis de Beaucourt, ni Charles d'Héricault, ni Arthur Loth, ni Marius Sepet, ni sans doute quelques centaines d'autres, qu'il ne me serait pas difficile de trouver en cherchant un peu. Quand on nomme Séverine, Henry Fouquier et Marcel Prévost, il me semble qu'on ne devrait pas oublier ceux-là. Mais voilà ! les catholiques ne sont pas à la mode, et l'on se figure qu'on peut impunément les oublier. C'est un grand tort et je ne suis pas sûr que MM. Loliée et Gidel ne le paient un peu cher. C'est affaire à eux ; dans une prochaine édition, ils devront, s'ils veulent étendre leur clientèle combler ces graves lacunes. P. Talon.

HISTOIRE

Les Origines de l'état social de la nation française, par H. Soulier. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de 520 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur indique franchement dans sa préface le but qu'il s'est proposé : défendre les institutions démocratiques conquises en 1789, et montrer qu'elles sont la résultante de toute notre histoire. Il étudie d'abord, en des pages très nourries, nos origines gauloises, romaines et franques, les caractères des invasions barbares, et la persistance de l'ancienne Gaule dans la nouvelle nationalité française. Vient ensuite le tableau de la féodalité, jugée très sévèrement, sans tenir compte des circonstances qui l'expliquent, et de la justice que lui ont rendue des écrivains peu suspects d'esprit réactionnaire, tels que Comte ou Littré. A propos de la chevalerie, on ne cite pas, même pour le contredire, M. Léon Gautier. Enfin on nous montre la Royauté, féodale d'abord, et puis luttant contre la féodalité, assistant à la renaissance des communes, aidée par les croisades, par les légistes, par les résistances du pays aux prétentions théocratiques des Papes, par les grandes guerres contre l'étranger, mais contrariant le progrès par l'absolutisme de l'ancien régime, et s'effondrant définitivement avec la Révolution. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la discussion des systèmes qui les uns nous font Romains, les autres Francs : M. Soulier affirme que nous sommes Gaulois. Entre temps, il exécute sommairement les religions positives, et le clergé qui n'a fait que dénaturer le vrai christianisme. Dans la conclusion, on trouve des observations indulgentes et optimistes sur le socialisme, une condamnation du Sénat organisé par notre constitution, et une multitude de considérations générales. La discussion de toutes les thèses accumulées dans ce volume exigerait d'interminables développements. Et peut-être ne présenterait-elle pas grand intérêt, parce que la plupart de ces idées sont aujourd'hui dépassées et abandonnées.

Baron J. Angot des Rotours.

Cartes et croquis de campagne, de 1589 à 1789, avec sommaires explicatifs, par R. Jalliffier et A. Buchner. Paris, Garnier, s. d., in-4 de 30 p. et 30 cartes. — Prix : 5 fr.

Cartes et croquis de campagne, de 1789 à nos jours, avec sommaires explicatifs, par les mêmes. Ibid., in-4 de 40 p. et 40 cartes. — Prix : 5 fr.

Ces deux volumes sont appelés à rendre de réels services à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire militaire et en particulier aux candidats à l'École de Saint-Cyr. Le premier comprend, suivant l'ordre chronologique, un résumé des guerres depuis l'avénement de Henri IV jusqu'à la fin de l'ancien régime ; une série de cartes fort claires permettent de suivre

exactement les opérations de chaque campagne. Au récit détaillé de batailles les plus célèbres correspondent des plans indiquant les petites localités qui n'auraient pu trouver leur place dans une carte d'ensemble, et rendant intelligibles les monuments des troupes engagées. Sous le titre de grandes « régions historiques et militaires, » les auteurs étudient les opérations militaires qui, pendant les deux derniers siècles, eurent pour théâtre telle ou telle région déterminée. Rhin moyen, Escaut et Meuse, Europe centrale, bassin du Pô... C'est une manière ingénieuse de présenter deux fois le même fait sous des aspects divers et de le graver plus profondément dans la mémoire. De même la carrière des plus grands généraux esquissée sous forme de tableaux. La seconde partie de l'ouvrage comprend pour toutes les guerres depuis la Révolution jusqu'à nos jours une série de cartes avec texte explicatif disposée dans l'ordre chronologique. En tête des campagnes les plus importantes se trouve un résumé général de la campagne et une carte d'ensemble. Il suffit d'indiquer le plan des auteurs pour montrer combien leur ouvrage facilite l'étude de l'histoire militaire. Au lieu d'être obligés de parcourir, et souvent sans résultat, un grand nombre de cartes pour trouver la situation de telle ou telle localité mentionnée dans leurs cours, les élèves en se référant à la carte spéciale de la campagne qu'ils étudient trouvent immédiatement le renseignement cherché. Je me permettrai toutefois quelques critiques de détail. Les résumés des campagnes, si exacts soient-ils, font double emploi avec les manuels d'histoire qu'ils ne sauraient suppléer. On les aurait remplacés avec avantage par des tableaux permettant de repasser plus aisément ; le texte développé aurait été réservé à la description détaillée des batailles qui le plus souvent manque dans les ouvrages classiques. Il eût été plus commode de disposer le texte dans le sens des cartes : lorsque celles-ci affectent la forme oblongue, il est impossible de lire le texte en ayant les yeux sur la carte et l'on doit tourner et retourner sans cesse le volume, ce qui est une perte de temps ; mais le plus grave reproche que l'on puisse adresser au présent ouvrage, c'est le manque de méthode avec lequel a été faite la transcription des noms géographiques étrangers et les formes fautives que l'on trouve presque à chaque carte. Je sais bien qu'il en est ainsi dans la plupart des livres classiques ; il n'en est pas moins regrettable de présenter à des élèves des noms propres transcrits d'une façon incorrecte ou même de plusieurs façons incorrectes, car l'orthographe des noms change presque à chaque page. Quelques exemples suffiront à attirer l'attention des auteurs sur ce point pour une seconde édition : Schaffouse pour Schaffhouse, Philipsbourg pour Philippsbourg (I, carte 10), Rosbach pour Rossbach (I, c. 27), Diernstein pour Dürnstein (II, c. 16), Kœnigsgratz (I, c. 24), et

Kœnigratz (II, c. 16). pour Königgrätz, Mæstricht (I, c. 23) pour Maestricht ou mieux Maastricht. L'omission de l'inflexion de la voyelle « u » a fait écrire presque partout Osnabruck, Lutzen, Munster, Munich, Dusseldorf, Custrin, Olmutz, Lubeck, Brun au lieu de Münster, Münich, Düsseldorf, Küstrin, Olmütz, Brünn, Lübeck, Lützen ; l'emploi irrégulier de l'accent circonflexe défigure Hanovre, Bühl en Hanôvre (II, c. 16), Bühl (I, c. 10) ; on trouve simultanément Wissembourg et Vissembourg (I, c. 10) Hochstedt (I, c. 9) et Hochstœdt (I, c. 16), Molwitz et Molvitz (I, p. 15 et c. 23) ; Kollin (I, p. 17) et Kolin (I, c. 26). L'absence de la tilde transforme Ocaña, Fuentes de Oñoro, Despeñaperros en Ocana, Fuentes d'Onoro, Despena Perros (II, c. 27). Parmi les noms italiens, on trouve S. Steffano pour Santo Stefano, C. Nuova pour Castelnuovo, (II, c. 43), St Vittoria pour Santa Vittoria (I, c. 25); Castel gofredo (II, c. 46) pour Castelgoffredo ; la voyelle « e » qu'il eût été préférable de ne jamais accentuer, est tour à tour accentuée et non accentuée : Montébello, Millésimo, Dego, Ceva, (II, c. 12). L'on rencontre encore Routchouk pour Roustchouk (I, c. 39) ; Giurgewo (I, c. 37) et Djourdjovo (II, c. 39) pour Giurgevo, Djurdjevo ; Iénékalé (II, c. 40) pour Iénikalé ; Tchermaïa (II, 41) pour Tchernaïa ; Kichinew pour Kichenev ; Schoumala (II, c. 67) pour Choumla ; Guzérate (I, c. 41) pour Goudjérat. Dans un grand nombre de noms russes le *B* russe est rendu à tort par le *W* allemand, et non par le *V* français. Cette liste déjà longue aurait pu être démesurément augmentée, et encore une fois il est regrettable que cet ouvrage qui passera par les mains du plus grand nombre de nos futurs officiers ne leur ait pas présenté des formes de noms tout à fait correctes et sur ce point ne soit pas supérieur aux ouvrages classiques publiés en France. Ce défaut ne doit pas, d'ailleurs, nous faire perdre de vue les solides mérites de ces cartes et croquis de campagne.

ALBERT ISNARD.

Mémoires d'un officier aux Gardes françaises (1789-1793), *le Général marquis* DE MALEYSSIE, publiés par G. ROBERTI. Paris, Plon et Nourrit, 1897, [illegible] XXVIII-[illegible] pages avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

La Bibliothèque du Roi à Turin contenant, sous ce titre : « Mémoires de la Révolution de France, manuscrit précieux et unique, » un petit volume in-4, à reliure très simple, et de trois écritures différentes. Malgré son titre d'enchant, le volume était resté ignoré, lorsqu'un professeur à l'Académie militaire, M. Roberti, le découvrit, eut la bonne pensée de le lire, et la pensée [illegible] encore de le publier, en l'accompagnant d'une introduction et de notes où l'on devine une connaissance approfondie de l'époque révolutionnaire et en particulier de l'émigration. L'ouvrage, comme l'indique le titre, est en effet « précieux » et [illegible] le marquis de Maleyssie, étant officier

aux gardes françaises, et à ce titre il a été témoin oculaire des événements qu'il raconte et qui commencent précisément à la déplorable défection des Gardes françaises. Il n'a point eu la prétention d'écrire son autobiographie, mais de rapporter ce qu'il a vu et seulement ce qu'il a vu. Profondément dévoué au Roi, il est sévère, parfois injuste pour ceux qui ne partagent pas son dévouement ou même qui ne comprennent pas comme lui le dévouement à la Royauté. Mais il s'efforce néanmoins d'être impartial, et il a surtout une qualité qui manque souvent aux auteurs de Mémoires : il est absolument sincère. Il ne s'occupe guère que de cinq ou six grands faits, parce que ce sont les seuls auxquels il ait été mêlé, mais sur ceux-là son témoignage est important : d'abord la prise de la Bastille et l'histoire des jours qui l'ont précédée. M. de Maleyssie est persuadé qu'un colonel autre que le duc du Chatelet eût pu prévenir l'insurrection des Gardes françaises et que des ministres habiles, des généraux énergiques eussent empêché ou réprimé le soulèvement de la capitale. Sa conviction est la même pour les journées d'octobre ; c'est la faiblesse qui a tout perdu. Sorti de Paris, quand il ne s'y voit plus utile au Roi, il s'attache comme aide de camp à M. de Bouillé, et malgré des dissentiments qui l'éloignèrent ensuite du général et dans lequel ce dernier semble avoir eu des torts vis-à-vis de lui, il rend pleine justice au zèle du commandant de Metz et s'efforce de justifier les mesures prises pour assurer l'évasion de la famille royale, mesures que contrarièrent et firent échouer surtout les indécisions et les lenteurs du malheureux Louis XVI. Après Varennes, le marquis de Maleyssie émigre et se donne tout entier aux Princes qui le chargent d'une mission de confiance dans le Midi ; mais malgré son dévouement absolu aux frères de son infortuné Souverain, il n'hésite pas à signaler leurs fautes, le luxe insensé et démoralisateur de leur cour de Coblentz, l'incohérence de leurs projets, la légèreté de leurs ministres. Il les suit néanmoins dans la campagne de France et est attaché à l'état-major du duc de Brunswick ; le récit de cette campagne est peut être avec celui des journées de juillet 1789, la partie la plus intéressante du manuscrit. Le témoignage de Maleyssie, qui a vu les choses de très près, est écrasant pour le duc de Brunswick et pour l'armée prussienne, celle-ci sans organisation d'intendance et sans discipline, pillant et maraudant partout, celui-là incertain dans sa marche, et plus que suspect dans sa conduite. Le manuscrit s'arrête ici ; il est regrettable que l'auteur n'ait pas continué ses notes plus longtemps, mais telles qu'elles sont, elles apportent à l'histoire des documents « précieux, » sinon « uniques » et il faut rendre grâces au savant éditeur de les avoir tirées de leur retraite et de les avoir si bien mises en lumière.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et notes de CHOUDIEU, publiés d'après les notes et les papiers de l'auteur, avec une préface et des remarques par VICTOR BARRUCAND. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de xv-484 p.— Prix : 7 fr. 50.

Choudieu a eu le mérite, rare parmi les hommes de la Convention, de rester toujours à peu près conséquent avec lui-même. Il ne s'est point rallié à Bonaparte sous le Consulat et, s'il l'a servi comme « commissaire extraordinaire de police » pendant les Cent-Jours, c'est sous l'empire de cette haine des Bourbons qui formait une partie essentielle de son tempérament politique. Sur ses vieux jours, il a essayé de rassembler et de coordonner les souvenirs de sa vie publique. Beaucoup de réflexions banales, de dissertations après coup sur ce qu'on a fait à tort ou sur ce qu'on aurait dû faire, çà et là des anecdotes intéressantes (V. entre autres celle de la p. 275), tel est à peu près le contenu de ses papiers, aujourd'hui déposés à la bibliothèque d'Angers. Dans son ensemble, l'autobiographie apologétique de Choudieu rappelle beaucoup celle de son collègue Baudot, publiée il y a quelques années. Ce sont les mêmes redites, le même parti-pris, la même étroitesse de vues. L'auteur est le « type du parfait jacobin, » ainsi que s'exprime son éditeur.

Ces Mémoires, malgré la suppression d'un grand nombre de pages oiseuses, ne paraissent pas devoir apporter beaucoup de lumières nouvelles à l'histoire de l'époque. Les notes sur la Vendée, qui en forment une importante partie, ne nous offrent que la reproduction, améliorée il est vrai, du texte imprimé déjà par M. Queruau-Lamerie dans la *Revue de la Révolution* en 1888. De plus, en 1865, M. Bougler, au t. Ier de sa *Biographie des députés de l'Anjou*, avait écrit sur Choudieu une notice où il avait mis à profit les papiers du personnage et fait passer dans son récit, d'une façon très intelligente et très complète, tout ce qui pouvait éclairer la vie de leur auteur. Comment se fait-il que M. Barrucand, qui a travaillé à Angers, n'ait pas reçu communication de cet ouvrage ? Il ne le cite pas et peut-être le tient-il pour non avenu.

L. P.

Correspondance générale de CARNOT, publiée avec des notes historiques et biographiques par ÉTIENNE CHARAVAY. Tome III. Paris, Imp. nationale, 1897, in-8 de VIII-620 p.— Prix : 12 fr.

Le troisième volume de cette publication comprend toute la correspondance générale de Carnot du mois d'août au mois d'octobre 1793. Comme Carnot avait été adjoint au comité de salut public le 16 août et qu'à la fin du mois d'octobre de la même année l'invasion étrangère avait, sous sa direction énergique, été repoussée on voit toute l'importance de sa correspondance militaire pendant cette période.

Une grande partie des pièces qui figurent dans ce volume avaient déjà trouvé place dans la publication de M. Aulard, intitulée *Recueil des actes du comité de salut public* aux t. V, VI et VII, car la Correspon-

dance générale de Carnot se confond naturellement, à cette époque, avec la correspondance militaire du comité auquel on l'avait adjoint. Mais M. Charavay a publié in-extenso des lettres dont le recueil Aulard ne contenait qu'une courte analyse. Citons par exemple les communications des représentants Trullard, Berlier, etc., au comité le 13 septembre 1793 (p. 137), celles des représentants Élie Lacoste et Peyssard, le 13 septembre de la même année (p. 140), toutes très instructives sur les mouvements de l'armée du Nord. Il complète le sens de la correspondance proprement dite, en y ajoutant quelquefois des extraits de mémoires, ou de journaux absolument contemporains et permettant de combler une lacune de la correspondance. C'est ainsi qu'il mentionne p. 325) le passage des Mémoires du général de Montfort, relatif à l'entrée de Carnot à Maubeuge. Des notes biographiques très complètes sont consacrées aux généraux, à tous les hommes politiques, aux militaires cités dans la Correspondance. Ces notes rectifient bien souvent la chronologie des biographies même les plus connues. La note des pages 388-389, entre autres, nous indique de quelle façon Hoche quitta l'armée du Nord pour prendre le commandement de la Moselle ; façon ignorée jusqu'ici par tous les biographes du général. L'index alphabétique permet de se servir d'une publication aussi complète comme d'un répertoire. Au mot « armée du Nord, » on trouvera ainsi les renvois à toutes les lettres ou à toutes les pièces justificatives relatives à la formation et à l'histoire de cette armée.

Bien que la Correspondance générale de Carnot pendant ces quelques mois se rapporte aux mouvements de toutes les armées de la République on y trouvera relativement peu de renseignements sur les armées de Vendée, des Pyrénées, d'Italie, sans doute parce que les opérations militaires dirigées au nord et au nord-est contre la coalition primaient dans l'esprit de Carnot toute autre préoccupation. Notons cependant un très curieux rapport adressé le 18 septembre 1791 par les représentants Barras, Fréron, Ricard et Robespierre jeune sur l'entrée de l'armée républicaine à Nice (p. 168) ; le premier mémoire adressé par le commandant d'artillerie Buonaparte au comité de salut public, le 25 octobre 1793 (p. 406).

Ce troisième volume est presque entièrement consacré aux trois grands faits qui délivrèrent la France de l'invasion qu'elle subissait depuis la trahison de Dumouriez, à savoir : 1° les opérations du général Houchard pour débloquer la ville de Dunkerque ; 2° la réorganisation de l'armée du Nord confiée au général Jourdan ; 3° la mise en mouvement de l'armée du Nord de Jourdan et de l'armée de la Moselle confiée à Hoche. A la fin du mois d'octobre en effet le but de Carnot était atteint. L'ennemi était repoussé derrière la Sambre, et le comité de salut public désirait reprendre une vigoureuse offensive. Parmi les pièces qui se rapportent aux mouve-

ments de l'armée de Dunkerque, nous signalerons la lettre du général en chef Houchard au comité, du 29 août 1793, particulièrement instructive pour connaître l'état moral des troupes à cette date (p. 61), le rapport du représentant Ronsin sur le même sujet et pour la même cause (13 août, p. 9, etc.), le récit officiel et détaillé de la victoire de Hondschoote, écrit par le général Houchard le 11 septembre 1793 (p. 128) et le rapport des représentants Élie Lacoste et Peyssard chargés par le comité d'arrêter le général victorieux (p. 197). Pour l'histoire de la réorganisation de l'armée du Nord, on lira avec intérêt une foule de décisions prises sur place, et au jour le jour, par L. Carnot, et son collègue le député Duquesnay, au quartier général de Réunion-sur-Oise autrement dit Guise (p. 284 et suivantes). Enfin, relativement aux mouvements de Jourdan et de Hoche, la lettre du 17 octobre où Carnot a donné à la victoire de Jourdan près de Maubeuge, le nom aujourd'hui consacré de journée de Watignies (p. 328), etc. Cette partie de la Correspondance générale s'arrête précisément au moment où des dissentiments graves vont éclater entre Jourdan et Carnot sur la reprise des opérations en Belgique (26 octobre, p. 411). Comme on le voit, M. É. Charavay a fourni à la collection des Documents inédits relatifs à la Révolution de 1789, un de ses meilleurs et de ses plus utiles volumes. BERNARD.

Épreuves d'un évêque français pendant la Révolution. Lettres et Mémoires de Mgr DE GAIN-MONTAGNAC, évêque de Tarbes, par l'abbé FERDINAND DUFFAU. Paris, Poussielgue, 1897, in-12 de XXVII-270 p. — Prix : 2 fr. 50.

Mgr de Gain-Montagnac était évêque de Tarbes depuis 1782, lorsqu'éclata la Révolution. Il n'hésita pas un instant à refuser le serment à la Constitution civile du clergé, et, à la suite de ce refus, dut se retirer en Espagne avec son métropolitain, Mgr de la Tour du Pin, archevêque d'Auch. De là il continua à diriger son diocèse par l'intermédiaire de deux de ses grands vicaires, l'abbé de Casteran, exilé comme lui et réfugié à Saragosse, et l'abbé de Champvallon qui était resté en France malgré la Terreur. Il ne cessait surtout de prémunir ses diocésains contre toute adhésion à une Église et à des pasteurs schismatiques. Mais les faibles ressources que Mgr de Gain-Montagnac avait pu emporter ne tardèrent pas à s'épuiser ; il fut obligé par économie d'aller vivre de la vie d'ermite dans une grotte de la montagne de Montserrat. Puis il fallut aller en Italie, où le Pape lui donna un asile à Lugo. Mais la Révolution faisait le tour de l'Europe ; Bonaparte envahissait les États pontificaux, et l'évêque de Tarbes, forcé de fuir, essayait en vain d'aborder à Capo-d'Istria où la république de Venise, par une crainte bien inutile de se compromettre, refusait d'admettre les émigrés ; séjournant quelques

jours à Trieste, et, à la faveur d'une amnistie, rentrait dans les États de l'Église pour aller se fixer dans le royaume de Naples, à la Cava. Ce n'était pas pour longtemps ; Naples subissait le sort commun, et le roi Ferdinand étant obligé de fuir devant les troupes de Championnet, Mgr de Gain-Montagnac montait sur le vaisseau de l'amiral portugais marquis de Niza, qui l'emmenait à Lisbonne et lui assurait enfin un abri dans son palais.

C'est là qu'il eut à faire le plus grand sacrifice de sa vie. Le Pape avait conclu avec Bonaparte, Premier Consul, le Concordat qui rétablissait le culte catholique en France, et demandait à tous les évêques français leur démission. Mgr de Gain-Montagnac n'hésita pas ; quoi qu'il en coûtât à son cœur, il ne voulut pas être un obstacle à l'apaisement religieux de son pays, et, pour rendre « aux peuples les secours assurés et abondants dont ils sont privés depuis si longtemps, » il envoya au Pape la démission qui lui était demandée. Il le fit avec une grande noblesse en expliquant dans une belle lettre à un vicaire général, les motifs de sa résolution, et adressant, le 4 décembre 1801, au clergé de son diocèse et le 26 décembre aux fidèles, les adieux les plus touchants. Chassé encore une fois du Portugal par la conquête française, il se retira en Angleterre où il retrouva ses amis et ses princes, et mourut à Londres en 1812.

Mgr de Gain-Montagnac a laissé deux volumes de lettres pastorales, des lettres adressées pendant son exil à l abbé de Casteran, et un grand ouvrage sur la religion. C'est de ce dernier volume qu'est extraite la relation de son voyage pendant son exil, que M. l'abbé Duffau vient de livrer à la publicité avec quelques-unes des plus belles et plus importantes lettres de l'évêque, pour la grande édification du diocèse de Tarbes et le charme de tous les amis de l'histoire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Perpignan pendant la Révolution, par l'abbé PH. TORREILLES. Perpignan, Latrobe, 1896, 3 vol. in-18 de 434, 450 et 348 p.

Le Roussillon de 1789 à 1830, *d'après les Mémoires et la Correspondance de M. Jaubert de Passa*, par le même. Ibid. 1897, in-8 de 78 p.

M. l'abbé Torreilles a multiplié ses études sur la période révolutionnaire dans le Roussillon ; il a publié une histoire du clergé du département ; il nous a fait connaître l'Université et le Collège de Perpignan ; par les Mémoires de M. Jaume, il nous a initiés à l'intérieur d'un magistrat à cette époque. Aujourd'hui, le même auteur se concentre sur le chef-lieu et nous en donne l'histoire. C'est d'abord un tableau de la topographie de la ville et de sa banlieue, de son organisation administrative, religieuse, judiciaire, pédagogique, communale, des classes, de l'état des esprits : la franc-maçonnerie y est mentionnée, un peu rapidement.

Le premier livre va de 89 au commencement de 93 : comme partout, des troubles, des clubs, le schisme, l'émigration, l'expulsion des insermentés, la préparation à la guerre qu'amènera la condamnation et la mise à mort de Louis XVI. Le tome II, c'est la guerre avec l'Espagne, la terreur à Perpignan, l'ère de Robespierre, la réaction après thermidor : ce volume finit avec l'année 1795. Comment nous arrêter à chacun de ces chapitres ? J'en signalerai de particulièrement intéressants, comme le chapitre IX : Émigrés et suspects (p. 154), la fête de la déesse Raison (p. 297), les excès du représentant Ricord, etc. La place nous manque même pour indiquer le caractère spécial qu'eut la Révolution dans ces régions demi-espagnoles, demi-françaises.

Le tome III est consacré à la période directoriale. M. l'abbé Torreilles a étudié de trop près les documents d'archives pour traiter légèrement, comme tant d'autres, le régime hypocrite et cruel qui dura quatre années et dont tant d'historiens ont masqué les crimes derrière les campagnes glorieuses de Bonaparte. Il étudie la situation de l'Église fidèle, le rétablissement de l'instruction publique ; il distingue entre la période qui précède fructidor et celle qui la suit ; il raconte la pacification décadaire ; il ajoute même à ses précédentes études en ce qui touche le rôle des commissions militaires. Parmi les pièces justificatives qui terminent le volume, signalons spécialement le journal de l'émigré de Balanda dont M. l'abbé Torreilles reproduit textuellement les parties vraiment intéressantes (278-345).

Nous regrettons de traiter si rapidement d'un ouvrage si étendu et qui témoigne de recherches si nombreuses et si variées ; nous devons tout au moins en louer l'excellente distribution, le ton agréable, la discrétion dans l'emploi des documents ; ce sont qualités familières à M. l'abbé Torreilles.

— Le 16 septembre 1856, mourait à Perpignan M. Jaubert de Passa, dont, au cours du travail précédent, M. l'abbé Torreilles a utilisé les Mémoires. Ces Mémoires, il en publie aujourd'hui quelques extraits relatifs au Roussillon. M. Jaubert les commença le 10 mars 1848. Il avait connu la Révolution, il en avait subi les alertes et les périls. Tandis que son camarade Arago se distinguait comme savant, Jaubert perçait comme jurisconsulte. Rappelé par son père à Perpignan (1806), il s'occupa d'agriculture. Le lecteur sourira en lisant (p. 25) le récit des inquiétudes du maréchal Suchet sur des fourgons qui contenaient les trop riches produits de ses conquêtes. Le rôle de M. Jaubert soit à la première soit à la seconde Restauration est des plus piquants ; on lira de même avec grand intérêt le récit de l'entrevue du duc d'Angoulême avec Castaños. Mais M. l'abbé Torreilles n'a pas épuisé les Mémoires de M. Jaubert ; il lui reste bien des pages à révéler soit sur son séjour

à Paris soit sur ses relations avec plus d'un homme célèbre ; déjà *le Correspondant* en a donné une idée à propos de Mérimée et de ses courses archéologiques dans le Roussillon. Lisons cette première partie qui nous est offerte et attendons la seconde. VICTOR PIERRE.

Catholicisme et démocratie, par G. FONSEGRIVE. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de v-283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Catholiques et la liberté politique, par le R. P. V. MAUMUS. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de XIX-293 p. — Prix : 3 fr.

Les Ralliés. Histoire d'un parti, par M. LECOMTE. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de VIII-422 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous réunissons ces trois ouvrages traitant tous trois du même sujet, l'action des catholiques dans la France républicaine.

Leurs points de vue sont toutefois très différents. Le premier, celui de M. Fonsegrive, le philosophe bien connu, étudie principalement l'action sociale des catholiqnes, la conduite à tenir vis-à-vis des classes populaires. Tout le monde connaît le talent d'écrivain de M. Fonsegrive et ce nouvel ouvrage n'est pas pour démentir cette réputation. Il y manque toutefois un peu d'unité, l'auteur y ayant rattaché quelques articles relatifs à l'éducation de la jeunesse. Un livre fait avec des articles laisse toujours quelque chose à désirer, à moins que les articles n'aient été faits précisément en vue du livre. Quoi qu'il en soit les intentions de M. Fonsegrive sont excellentes. Il donne de très bons conseils sur la nécessité de parler au peuple, sur la manière de s'y prendre, sur le rôle de la jeunesse catholique dans le nouveau régime, sur l'influence des femmes pour élever et moraliser la démocratie.

M. Fonsegrive enfonce du reste une porte ouverte, car je ne crois pas que personne ait jamais sérieusement affirmé que le catholicisme soit incompatible avec la forme républicaine ou même avec une organisation sociale démocratique. On peut même soutenir avec lui que cette organisation sociale est un développement naturel des principes du christianisme. Oui, mais combien altéré par les principes révolutionnaires ! M. Fonsegrive en convient lui-même ; il s'efforce de séparer le bon du mauvais. Il n'y réussit pas toujours. Ainsi quand il confond le bien commum avec le bien des classes les plus nombreuses, il glisse, sans s'en douter, vers les théories socialistes. Le bien commun de la philosophie traditionnelle n'est pas le bien être d'une classe quelconque, si nombreuse soit-elle, c'est le bien qui est vraiment commun à tous, la paix, l'ordre, la moralité, la dignité du pays, tous ces biens sans lesquels aucun homme ne pourrait travailler avec sécurité à son développement individuel.

On trouvera encore que M. Fonsegrive est un peu dur pour les vieux conservateurs catholiques. Ils n'ont pas réussi, c'est évident ; mais

faut-il en accuser leur hauteur et leur dédain ? Nous trouvons peu pratique le conseil qu'il leur donne de se retirer des affaires en appuyant les candidatures d'hommes nouveaux. Dans beaucoup d'endroits la prédominance de telle ou telle opinion tient à une personnalité ; elle disparaît avec cette personnalité. Il arriverait souvent ce qui s'est produit à Nogent-sur-Marne, où M. Casimir Périer, ayant démissionné, a été immédiatement remplacé par un radical. Enfin, nous ne partageons pas la tendresse de M. Fonsegrive pour les abbés démocrates, ces prêtres qui se sont engagés dans le mouvement politique sans l'aveu de leurs supérieurs. Il dit qu'ils ne peuvent être socialistes puisqu'ils sont chrétiens ? Mais ne peuvent-ils être socialistes, tout en croyant rester chrétiens ? J'en vois parmi eux plusieurs, même des plus modérés, qui recommandent l'impôt progressif contre les principes les plus formels de l'ancienne théologie. Pourquoi cela ? Est-ce ignorance ? Est-ce désir de flatter les masses ? Est-ce parce qu'ils substituent au jugement scientifique un jugement de sentiment, variable par conséquent, et indéterminé dans ses conséquences ? Ces prêtres poussent bien réellement à la guerre de classes, sans le vouloir sans doute, probablement par entraînement de l'inexpérience. Le résultat est le même.

— Le point de vue du R. P. Maumus est plus restreint. Le savant religieux cherche seulement à montrer que les catholiques peuvent et doivent accepter la liberté politique. Il y a des parties très intéressantes dans son livre, celle notamment où il expose toutes les persécutions que l'Église a eu à subir sous l'ancien régime. Le grand roi Louis XIV, tout prince très chrétien qu'il se proclamait, a failli faire de véritables martyrs. Bien des prêtres récalcitrants furent mis à la Bastille, et un évêque, celui de Pamiers, condamné à mort, n'échappa que par la fuite. Nous n'en sommes pas encore là sous la République, et ce qui nous protège ce sont évidemment les principes de liberté ancrés dans les mœurs du pays et qu'un gouvernement même sectaire est obligé de respecter dans une certaine mesure.

Nous ne sommes nullement ennemi de la liberté politique ; nous croyons bien que c'est la loi inévitable de l'avenir et qu'elle a du bon. Mais c'est peut-être beaucoup de la solidariser avec le suffrage universel. Il nous faut bien garder cette forme de suffrage, puisque nous l'avons. En tous cas nous ne la souhaitons pas aux autres. Nous ne croyons pas à la valeur de cet argument, que le R. P. Maumus présente comme incontestable, que tous ayant intérêt à la bonne marche des affaires, tous ont le droit de dire leur mot. Non certes, pas plus qu'un passager n'a le droit de partager le commandement avec le capitaine du navire. L'intérêt qu'ont les membres de la société ne leur confère qu'un droit, celui d'être bien gouvernés, et leur participation au gouvernement, très bonne quand elle est possible, exige une condition préa-

lable, la connaissance des questions qu'ils auront à traiter. Autrement le droit de se gouverner ne serait que le droit d'aller se heurter contre tous les obstacles.

Il y avait deux points délicats dans la thèse du R. P. Maumus : la question de la liberté de conscience et celle de l'abrogation du concordat. Un catholique peut sans doute accepter et même défendre au besoin, comme un engagement envers les personnes, la liberté des fausses religions, peut-il l'aimer et s'en réjouir ? La nuance était assez difficile à observer. Quant à la séparation de l'Église et de l'Etat, l'auteur la repousse, et il a bien des raisons de penser ainsi dans les circonstances présentes. Mais n'exagère-t-il pas sur quelques points ? Faire du salaire du clergé un devoir social, indépendamment de l'indemnité dûe à la suite de la Révolution, soutenir que l'État me doit comme citoyen de subventionner ma religion, n'est-ce pas outrer les choses et ouvrir la porte à des conséquences qui surprendraient sans doute le R. P. lui-même ?

— Nous venons de voir les avances quelquefois un peu aventurées que font beaucoup de catholiques à la République et à la démocratie ; le troisième ouvrage nous donne la réponse des républicains de race. Son auteur, M.M. Lecomte, sénateur, un peu flottant entre le radicalisme et l'opportunisme, nous fait l'histoire du parti dit des ralliés depuis 1848. Son but est de montrer que les ralliés ont toujours perdu la République quand ils sont parvenus à y dominer. En 1848 ils ont préparé la place à l'Empire. En 1873 ils ont essayé de faire la Monarchie. En 1878 ils ont fait la dictature du 16 mai. En 1886 ils ont voulu faire celle du général Boulanger, etc. Il faut rendre cette justice à M. Lecomte qu'il parle convenablement de Léon XIII et de son action politique, mais il se défie énormément des ralliés. Il y a sans doute de bons ralliés, dit-il, les électeurs qui élisent sans conditions les candidats de concentration républicaine. Mais ces ralliés, comme M. Piou, M. le baron de Mackau, etc., qui viennent à la République pour tâcher de la tirer à eux, ne lui disent rien qui vaille. Au fait les ralliés doivent s'apercevoir aujourd'hui qu'ils ne peuvent nullement espérer d être acceptés par les purs républicains. Les mots n'ont pas le même sens pour les uns et pour les autres. Pour un rallié le mot République signifie une forme de gouvernement. Pour un pur il signifie destruction religieuse. Pour un rallié, la paix religieuse signifie la liberté des consciences ; pour un pur, elle signifie le catholicisme garrotté de manière à ne plus pouvoir agir. Les ralliés ne peuvent donc compter sur le vieux parti républicain ; s'ils réussissent un jour, ce sera parce que des républicains isolés viendront à eux par crainte du socialisme ou parce qu'ils auront réussi à écarter, par leur adhésion à la forme républicaine, les défiances du corps électoral. C'était bien, je crois, leur espérance ; l'avenir dira s'ils ont vu juste. D. V.

La Vie privée d'autrefois. *Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du* XIIe *au* XVIIIe *siècle,* par ALFRED FRANKLIN. — *Paris sous Louis XIV.* — *Les Magasins de nouveautés.* Paris, Plon et Nourrit, 1898, 2 vol. gr. in-18 de XXVIII-356 et XVI-339 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

M. Alfred Franklin vient d'ajouter à la série de ses jolis volumes deux tomes très intéressants. L'un offre la reproduction de la *Maison réglée* d'Audigier, qui, attaché à de riches familles, révèle ce que sa longue expérience lui a appris sur les rapports des maîtres et de leurs serviteurs, sur les attributions de ces derniers, sur leurs gages ; à propos des fonctions de maître d'hôtel, des repas, de la cuisine, il donne même quantité de recettes dont pourront s'amuser nos lectrices. L'ouvrage d'Audigier est suivi d'un autre qui a pour titre : *Les Devoirs des maîtres et des domestiques ;* il fut composé par un académicien, ami de Bossuet et de Fénelon, par Claude Fleury, l'auteur encore connu de l'*Histoire ecclésiastique*. Ce petit traité, composé sous une inspiration sérieuse et moralisatrice, ne rappelle pas celui d'Audigier, tout en faisant cependant connaître beaucoup de particularités de la vie d'autrefois. Dans un autre volume qui accompagne celui-ci, M. Franklin rentre pour la quatrième fois dans les magasins de nouveautés, il y fait d'abondantes découvertes. La lingerie, la cordonnerie, la chapellerie, les fourrures, lui fournissent des chapitres remplis de détails ignorés. Il est impossible de suivre M. Franklin pas à pas, car il ne s'est pas interdit, et avec raison, de rattacher tel souvenir historique, ou même archéologique, tel incident, telle anecdote, aux objets si nombreux que lui offrent les bazars précurseurs du Bon Marché et du Petit Saint Thomas. Citons quelques exemples de ces réminiscences érudites : la lingerie, les draps de lit, les chemises font remonter l'auteur à Louis XIV, à ses appartements, aux cérémonies de son lever et de son coucher. En traitant des chaussures, M. Franklin nous parle des houzeaux de Jeanne d'Arc.... Tout ce qu'il a trouvé à nous raconter à propos de bottes est énorme, comme tout ce qu'il a découvert sur les cannes, à commencer par la canne de Charlemagne, et sur les parapluies, à finir par celui de Louis-Philippe. M. Franklin vient ainsi d'ajouter toute une aile à l'immense Musée d'antiquités et de bric-à-brac, à la création duquel il s'est voué. Les modernes historiens qui ne négligent plus aucun détail aimeront à consulter ce vaste répertoire. Sans doute, il y a un peu de confusion dans cet amas de renseignements et quand il arrivera au terme de son entreprise, l'auteur devra classer dans une table détaillée tant de matériaux de nature si diverse et si savamment et patiemment rassemblés. De nombreuses estampes, reproductions d'anciennes gravures, donnent un intérêt de plus aux publications de M. Franklin. TH. DE P.

Histoire de l'éducation en Angleterre ; les doctrines et les écoles depuis les origines jusqu'au commencement du XIXe siècle, par Jacques Parmentier. Paris, Perrin, 1896, in-12 de II-302 p. — Prix : 3 fr. 50.

De nombreux ouvrages sur l'éducation ont été composés en Angleterre pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle ; plusieurs ont des auteurs illustres, comme Milton, Locke, Chesterfield, d'autres sont, à des titres divers, remarquables ou au moins curieux. Comme ils sont en même temps assez peu connus et n'ont guère été étudiés jusqu'ici dans leur ensemble, le livre de M. Parmentier ajoute un chapitre aussi nouveau qu'intéressant à l'histoire des doctrines pédagogiques. Certaines figures oubliées y sont remises en lumière, par exemple celle de l'Espagnol Vivès, ami de Budé, professeur à Oxford et précepteur de Marie Tudor, dont l'ouvrage *de Tradendis disciplinis* a été consulté avec soin par ses successeurs anglais et allemands qui n'ont pas toujours avoué leurs emprunts. Il est vrai, comme le montre ailleurs M. Parmentier, que Rousseau, tout en se défendant d'écrire « sur les idées d'autrui, » a agi de même avec les *Pensées* de Locke. Les simples rencontres sont, du reste, nombreuses et inévitables entre écrivains qui traitent des mêmes sujets et cherchent à résoudre les mêmes problèmes, problèmes qui d'ailleurs leur ont survécu ; bien des questions d'enseignement et d'éducation qui nous occupent à présent étaient déjà, il y a trois cents ans, à l'ordre du jour, bien des théories et des méthodes d'apparence moderne étaient déjà proposées ou discutées, appliquées ou combattues. M. Parmentier ne manque pas de mettre en lumière ces rapprochements, de signaler jusqu'où ils vont et où ils s'arrêtent, de comparer et d'apprécier les doctrines et les pratiques des divers temps. C'est là la première partie de son livre, exposé bref mais très net de tout ce qui, jusqu'à notre siècle, s'est écrit d'important en Angleterre sur l'éducation. Dans une seconde, il passe rapidement en revue l'histoire des écoles anglaises depuis les origines jusqu'à l'époque récente où Arnold les transforma, leur donna une âme nouvelle et plus haute ; il en suit les vicissitudes ; il trace les tableaux les plus curieux du régime scolaire anglais à des dates diverses. C'était une tâche difficile que de résumer en un court volume tant de renseignements et de faits divers, de dégager les grandes lignes d'un sujet fort complexe ; M. Parmentier l'a remarquablement bien accomplie et son ouvrage est aussi attrayant à lire qu'il est neuf et instructif. A. Barbeau.

La Real Cartuja de Miraflorès. Su historia y descripcion, por Don Francisco Tarin. Chez les chartreux de Miraflorès, par Burgos (Espagne) 1897, in-8 de 622 p., avec plan et onze grav. — Prix : 3 fr. 50.

La Chartreuse de Miraflorès, fondée au milieu du XVe siècle par les

rois de Castille, et établie dans un de leurs propres palais, à la porte de Burgos, leur capitale, méritait à plus d'un égard, et principalement en raison des superbes œuvres de sculpture et de peinture qu'on y admire, de trouver un historien, qui fût à la fois un érudit et un paléographe doublé d'un artiste. M. Tarin vient de se charger de cette tâche et s'en est acquitté avec un zèle, une science et un talent qui me paraissent dignes des plus grands éloges. Je ne résumerai pas, à l'aide de son livre, les annales de la Chartreuse qui m'occupe. Mais je me fais un devoir d'appeler un moment l'attention sur les pages que l'historien a consacrées à faire connaître les richesses artistiques de Miraflorès. Il a décrit avec un soin particulier le magnifique tombeau du fondateur, Jean II de Castille, tombeau que Napoléon trouvait si remarquable qu'il songea en 1808 à le faire transporter à Paris. L'église du monastère, l'une des merveilles du dernier âge de l'art ogival, est étudiée semblablement dans toutes ses parties. Quelques-uns des vitraux sont dus à Claessens et Vigarni, peintres flamands justement renommés de la fin du xve siècle. Vient ensuite l'esquisse du monastère lui-même. Mais l'espace me manque pour entrer dans plus de détails sur le beau livre de M. Tarin. Je ne puis terminer cependant sans signaler parmi les gravures de l'ouvrage celle de la page 235. Il y a là une reproduction fort bien réussie du portrait le plus authentique que l'on possède d'Isabelle la Catholique, celui qui fut fait par les ordres exprès de la Reine pour être offert aux chartreux de Miraflorès.

FRANÇOIS PLAINE.

Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria mit Beitraegen zur Verfassungsgeschichte, von WALTER LENEL. Strassburg, Trübner, 1897, in-8 de IV-145 p.

Cet opuscule est consacré à l'histoire critique du développement de la puissance maritime que la République de Venise commença à établir dans l'Adriatique vers la fin du xe siècle (« dogato » de Pierre II Orseolo). C'est d'abord pour s'assurer de la côte dalmate qu'elle a à lutter, tant contre les empereurs grecs que contre les rois de Hongrie, les tribus croates et les princes normands : les échelles dalmates, Zara, Raguse, Spalato, sont tour à tour occupées et perdues ; au XIIIe siècle, les Vénitiens paraissent définitivement vaincus par les Hongrois, dans cette longue série de tentatives pour fonder une domination territoriale sur la côte est de l'Adriatique ; mais Venise prend, à ce moment même, sa revanche sur la côte ouest. Une guerre de tarifs, savamment et patiemment conduite, ruine Ancône et Ferrare qui au XIIIe siècle était encore un marché international ; Venise est maîtresse, presque sans rivale, au début du XIVe siècle, de tout le trafic des côtes et des embouchures fluviales de l'Adriatique qu'elle enserre d'une double ceinture de forts et de bureaux

de douanes. C'est pour les garantir par la possession d'un « hinterland » que la République commence dès ce même siècle l'occupation méthodique du bassin du Pô, où se créeront ses « podesterie de terra firma. »

Un appendice est consacré à la critique de quelques passages des *Annales* de Dandolo sur les guerres dalmates ; en les comparant aux sources hongroises, M. Lenel est amené à leur refuser à peu près toute autorité, à cause de leur caractère trop partial. — Dans un autre appendice l'auteur établit que c'est en 1187 seulement que les termes de *Consilium magnum* et *Consilium minus* apparaissent dans les chartes, et croit pouvoir en déduire que le Grand Conseil n'a pas été fondé en 1172 après l'assassinat du doge Vitale II Michiel. — Les diverses questions traitées ici ont, on le voit, une réelle importance pour l'histoire vénitienne, et M. Lenel les a étudiées avec beaucoup d'intelligence. Ce travail est digne de celui qu'il avait consacré précédemment à l'histoire de Vérone et de Padoue au XIIIe siècle, et fait souhaiter que la série des recherches de l'auteur se prolonge longtemps. L. G. P.

Moines et ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajanta et les couvents bouddhistes des Indes, par le Mis DE LA MAZELIÈRE. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 301 p. avec grav. — Prix : 4 fr.

A propos du livre de M. de Castries sur l'Islam, nous disions dans le *Polybiblion* que les orientalistes se divisaient en deux grandes branches : les Africains et les Asiatiques. Les premiers se passionnent souvent pour le Coran, les seconds pour les Védas. Deux causes produisent ces enthousiasmes : d'aucuns se laissent éblouir par les beautés poétiques de ces religions écloses sous des climats enivrants, et alors ce n'est qu'une griserie toute de surface, ce qui est le cas de M. de Castries ; les autres sont séduits par des conceptions philosophiques qui leur paraissent l'expression de la vérité immanente ; leur cas est plus grave, et les conduit aux aberrations dont s'affligent les hommes de bon sens ; on peut en citer comme exemple les ridicules séances du musée Guimet. M. de la Mazelière est un Asiatique et il a naturellement choisi comme sujet de ses études l'histoire et la doctrine de Bouddha ; mais, tout en approfondissant son sujet, il s'est gardé de laisser aller sa raison à la dérive et a su conserver assez de sang-froid pour demeurer juge impartial et même sévère. Ce très jeune observateur ne surprend pas moins par la sûreté de son jugement que par l'étendue de ses connaissances. Son livre représente un travail considérable et vaut autant par sa forme originale que par le fond et l'érudition. Pour fixer les idées de ses lecteurs et bien préciser sa thèse, M. de la Mazelière a choisi, parmi les groupes de monuments de l'Inde celui qui lui a semblé le plus propre à synthétiser toute l'épopée du bouddhisme, les

caves d'Ajanta, moins belles peut-être et moins bien conservées que celles d'Ellora, mais plus anciennes et plus variées. Une fois ce cadre choisi, il s'est appliqué à faire revivre, en les peignant avec des couleurs éclatantes, les grandes cérémonies du culte bouddhique d'après les récits des pèlerins chinois qui ont visité la célèbre vallée dans les parois de laquelle étaient creusés des temples et des monastères de toute beauté. Certains des tableaux qu'il fait ainsi défiler sous nos yeux sont vraiment saisissants. En somme, son ouvrage se divise en quatre parties bien distinctes : la naissance du bouddhisme et la vie du Bouddha Gautama (VIe siècle avant notre ère) ; ère de l'Itinayana ou de la doctrine pure de Gautama (du VIe siècle avant notre ère au VIe siècle après J.-C.) ; ère du Mahayana ou doctrine réformée ; enfin décadence du bouddhisme. M. de la Mazelière montre très lumineusement que cette religion, ou plutôt cette philosophie, qui n'était qu une réforme du brahmanisme, portait en elle-même un ver rongeur qui la condamnait à l'impuissance et à la mort. Elle procédait de l'athéisme et devait fatalement aboutir au panthéisme et à l'anarchie doctrinale parce qu'elle ne satisfaisait, ni les instincts religieux innés dans la nature humaine, ni les aspirations vers une vie future dégagée des misères de ce monde. L'homme n'avait d'autre perspective que de renaître sucessivement sous diverses formes plus ou moins heureuses et de finir dans le néant comme récompense suprême ; c'était insuffisant. Quant à la fameuse charité étendue à tous les êtres de la Création, y compris les bêtes et les plantes, qui faisait le fond de la doctrine du Bouddha Gautama et qui cause l'admiration de nos modernes théosophistes, l'auteur la juge d'un mot : « S'il enseigne la pitié, c'est une pitié découragée qui dit à l'homme : Vis comme si tu étais déjà mort, pour réussir un jour à mourir tout entier. » Aussi le bouddhisme qui n'existe plus que bien déformé à Ceylan, dans le Thibet, en Birmanie et dans le royaume de Siam, est-il condamné à bientôt disparaître. C'est la conclusion de ce beau livre qui fait le plus grand honneur au jeune écrivain dont le début est un coup de maître. COMTE DE BIZEMONT.

La Stèle chrétienne de Si-ngan-fou. IIe partie. *Histoire du monument*, par le P. HENRI HAVRET, S. J. Chang-Hai, imp. de la Mission catholique, 1897, in-4 de 420 p.

Le T. R. P. Havret nous donne la seconde partie de son importante publication sur la stèle chrétienne de Si-ngan-fou, dont a parlé précédemment le *Polybiblion*. Dans un premier chapitre, il nous retrace avec tous ses détails l'histoire de cette découverte, et certes rien de plus intéressant ni même de plus émouvant, dans un certain sens, grâce aux discussions aussi passionnées que nombreuses engagées à ce sujet. Les travaux et les succès de Ricci, ses épreuves, la persécution de Nan-

king, l'exil des missionnaires, le rétablissement de la paix ; les doutes sur l'identité de la stèle, la découverte d'un second monument donné d'abord pour la reproduction du premier, les débats contradictoires des savants les plus autorisés à ce sujet, sur l'époque, sur le lieu exact de la découverte, les conséquences de cette dernière au point de vue surtout de la prédication évangélique en Chine ; telles sont les questions principales que traite l'auteur, avec une grande richesse d'informations et une compétence indiscutable.

Le second chapitre a pour objet la description même de la stèle que précède celle de la ville de Si-ngan. Dans une série de paragraphes, l'auteur étudie les stèles en général, les stèles funèbres, puis il applique ces notions à la stèle qui fait le sujet de son travail, il raconte l'histoire de ses estampages, » ses diverses reproductions, et, venant au détail, il examine la croix qui s'y trouve gravée, l'écriture du monument, le style, le titre.

Le troisième chapitre est consacré à la « bibliographie, » c'est-à-dire à l'énumération et à l'examen des nombreuses publications dont ce monument épigraphique a été l'objet. Ils sont divisés en plusieurs paragraphes intitulés : Sources, Imposteurs, Contradicteurs, Lettrés, Traducteurs, Annotateurs. Cette liste nous donne l'idée de l'importance attribuée par tous à la stèle de Si-ngan-fou. Au quatrième chapitre, l'auteur donne le texte des pièces justificatives d'origine chinoise.

Il publiera ultérieurement la troisième et dernière partie de cet ouvrage considérable par son étendue et sa portée. Nous souhaitons que l'auteur ne la fasse pas trop attendre aux lecteurs, — et ils sont légion aujourd'hui — qui s'intéressent à l'Extrême-Orient. De nombreuses illustrations achèvent de donner à ce volume un intérêt puissant et font l'éloge, qui du reste n'est plus à faire, des presses de la Mission catholique de Chang-Hai auxquelles les sinologues et en général les savants sont redevables de travaux déjà nombreux et de tous points recommandables.

A. Roussel.

Histoire de l'Amérique du Sud depuis la conquête jusqu'à nos jours, par Alfred Deberle. 3e édition revue et mise au courant par Albert Milhaud. Paris, Alcan, 1897, in-12 de xix-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand M. Deberle écrivit, il y aura bientôt vingt-cinq ans, son *Histoire de l'Amérique du Sud*, il le fit en ayant sans cesse dans l'esprit la préoccupation de la France contemporaine, avec l'intention de combattre les idées impérialistes et les idées religieuses. De là des phrases qui font sourire le lecteur de 1898 sur « l'homme fatal de Brumaire » et un parallèle inattendu entre le docteur Francia et Napoléon Ier, le « Francia des Tuileries », tout à l'avantage du dictateur du Paraguay (p. 240-241) ; de là les traditionnels clichés sur « les fureurs de l'orthodoxie, »

sur Alexandre VI, ce « monstre infaillible », sur « les monuments de scélérate hypocrisie sortis de l'officine papale » (p. 11, 18, 33) ; de là des conseils tels que les suivants : « L'ultramontanisme pourrait bien être un jour la plaie des républiques sud-américaines. Si la Confédération argentine ne se hâte d'imiter le Brésil ; si elle ne coupe pas au plus tôt le mal dans sa racine, le jésuite la rongera jusqu'à la moelle ; qu'elle songe au sort de l'Espagne, au sort de l'Italie, et qu'elle se dise que le souffle clérical est non moins fatal à la liberté qu'à la grandeur des peuples » (p. 214). Ce sont là des tirades que supporte plus impatiemment le lecteur de 1898 que celui de 1876 ; l'histoire n'a rien à voir avec la politique ni le fanatisme libre-penseur, le jeune agrégé chargé de réviser et de mettre au courant l'ouvrage de M. Deberle, aurait dû se le rappeler. Si du moins son travail personnel était exact et complet ! Mais il est très insuffisant dans le court exposé de l'Amérique avant Colomb qui constitue l'introduction, et fort peu précis dans certains de ses chapitres de la fin, dans le chapitre consacré à la question des frontières, par exemple (3e partie, ch. IV). Seule, malgré quelques restrictions, la conclusion est bonne. Quant à la bibliographie ajoutée par M. Milhaud au livre de M. Deberle, elle est trop mal composée, trop erronée pour qu'on puisse avoir en elle la moindre confiance. Les épreuves ont été fort mal corrigées ; ici on lit « Casal » pour « Cabral » (p. 21), là 1544 au lieu de 1614 (p. 47), ailleurs « Plessis » pour « Pissis » (p. 360) ; les noms de lieu sont plus d'une fois défigurés, et des explications très élémentaires manquent parfois pour faire comprendre certains faits (p. 11, par exemple, à propos des « noms pieux » donnés par Colomb aux petites Antilles). Aussi faut-il conclure que le livre de M. Deberle a été revu d'une façon très insuffisante ; cette troisième édition de l'*Histoire de l'Amérique du Sud*, au total, n'est pas encore l'ouvrage français à consulter pour étudier l'évolution de cette partie du Nouveau Monde depuis les débuts du XVIe siècle. NOIRMONT.

Figures héraldiques, par le comte TH. DE RENESSE. Bruxelles, Société belge de librairie. T. IV, fascicules 1 et 2. — Prix : 4 fr. le vol.

M. de Renesse poursuit avec persévérance la publication de l'ouvrage qui est l'utile et presque indispensable complément de l'armorial de Rietstap. Nous avons à signaler les deux premières livraisons du tome IV, non moins précieuses pour les archéologues, les bibliophiles et les amateurs de gravures que les volumes précédents. Ces deux fascicules sont spécialement consacrés à toutes les pièces héraldiques qui sont empruntées à la flore. Elles donnent les moyens de faire une étude curieuse sur les armoiries parlantes, car, le plus souvent, elles font allusion aux noms des familles qui les ont adoptées. Nous n'avons pas à insister sur le mérite d'un ouvrage qui est très justement apprécié

dans de nombreuses revues aussi bien en France qu'à l'étranger. Je pense que M. de Renesse ne négligera pas de donner à la fin de cette publication un index détaillé qui permettra de faciliter les recherches dans l'ensemble de l'ouvrage. Bien que chaque groupe héraldique soit distinct, il y a lieu encore de fournir au lecteur un fil conducteur pour ne pas s'égarer dans ces groupes. A. DE B.

Vie du Cardinal Manning, par l'abbé HEMMER. Paris, Lethielleux, s. d. (1898), in-8 de LXXXIV-494 p. avec portrait. — Prix : 5 fr.

Comment j'entrai au bercail, par Lady HERBERT OF LEA ; trad. de l'anglais par L. DE BEAURIEZ. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 124 p. — Prix : 2 fr. 50.

A peine le grand cardinal Manning était-il mort que paraissaient en France, en Angleterre et en Allemagne de hâtives biographies ; vint ensuite la publication de Purcell qui, en jetant dans la circulation des pièces destinées à rester inédites, provoqua des protestations qu'on a pu regarder comme fondées ; il n'en demeurait pas moins que les précédents biographes, A.-W. Hutton, Dom Gasquet, l'abbé Lemire, le chanoine Bellesheim, avaient ignoré certains faits et n'avaient pas eu la clé d'un grand nombre de problèmes résolus brutalement, mais exactement, par Purcell. C'est à M. l'abbé Hemmer qu'il revenait de reprendre le travail resté incomplet et de montrer aux lecteurs français cette physionomie très caractéristique du cardinal archevêque de Westminster.

Ce qui m'a enchanté dans cette vie, ce qui la distingue d'un trop grand nombre d'autres, c'est l'absence de toute intention d'apologie de parti pris. Il y a dans la vie de Manning d'assez belles pages et dans son caractère d'assez beaux traits pour qu'on ne s'ingénie pas à nous dissimuler certaines erreurs ou certains travers. Sans doute rien n'est mesquin comme la petite guerre de commérages et d'insinuations menée contre le futur cardinal Newman, et rien n'est beau ensuite comme le rapprochement de ces deux grands hommes entre lesquels une estime réciproque, mais un peu tardive, ne put faire revivre l'amitié d'autrefois.

Les questions dogmatiques sont traitées avec une grande sûreté de main : en particulier le passage relatif aux ordinations anglicanes (p. 346-352) est un modèle d'exposition concise et fidèle d'une controverse maintenant terminée. M. Hemmer fait voir comment le cardinal fut pendant toute sa vie et même avant sa conversion un merveilleux directeur de consciences, ferme, parfois un peu dur, mais tendre au besoin pour les pauvres âmes qui souffraient, et dont il savait panser les plaies avec une exquise délicatesse. — Nous pouvons faire une contre épreuve sur ce point en lisant le petit livre où une noble dame anglaise expose comment elle a été amenée au catholicisme ; la figure austère de Manning traverse ces pages en y laissant un parfum de sainteté ; mais son action se borne à modérer l'ardeur d'une croyante qui

passa avec énergie par dessus toutes les barrières, que les préjugés, l'esprit de caste, l'amour maternel, le souvenir d'un mari qu'elle avait perdu trop tôt, opposaient à la mise à exécution de son dessein. Enfin elle cède à la grâce et abjure secrètement en Sicile. Rien n'est touchant comme ces dernières pages, rien n'est grandiose comme cette scène où l'amour de Dieu reste vainqueur de toutes les hésitations et de toutes les résistances.

Ce simple récit est encadré dans une introduction et un appendice d'un moindre mérite littéraire, mais qui instruiront le lecteur sur l'état religieux de l'Angleterre contemporaine. Je regrette que l'auteur emploie des termes dont il ne connaît pas la véritable signification ; ainsi quand le Pape accorde le « pallium » à un archevêque, cela ne signifie pas qu'il le crée cardinal (p. 121). P. Pisani.

Le Cardinal Boyer, par F. Guillibert, vicaire général. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de xxix-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Vous vous êtes bien gardé, écrit le cardinal Perraud à l'auteur, d'employer à son égard (du cardinal Boyer) les hyperboles de l'adulation, et le portrait que vous avez donné de lui est d'une ressemblance d'autant plus frappante qu'on sent avec quelle exactitude, avec quelle conscience, vous l'avez tracé » (p. 1). On ne peut rien ajouter à un tel éloge de Mgr Perraud qui vécut dans l'intimité du cardinal Boyer.

Le dernier cardinal de Bourges fut l'un de ces prélats qui font le bien sans bruit et qui se donnent tout entiers à l'active, l'incessante culture de la vigne de Dieu. Il fut d'un zèle incomparable et y travailla jusqu'à en mourir. Mais la préoccupation constante de sa vie fut de former des ouvriers pour cette vigne bien aimée. Aussi combien les établissements ecclésiastiques, collèges, et séminaires, furent florissants dans le diocèse de Clermont ! En mars 1894, il avait payé, seulement pour son collège de Courpière, 539,301 fr., plus 20,000 donnés ensuite pour la chapelle et 5,000 pour l'autel majeur. Dans son grand séminaire, il imprima une vive impulsion aux études théologiques. L'un des premiers évêques, il obtint le dédoublement des chaires de théologie, puis une série de mesures propres à stimuler l'application des élèves au travail, à changer des méthodes surannées. C'est d'après ses encouragements que fut conçue et réalisée l'idée d'un nouveau manuel de théologie aujourd'hui l'un des plus appréciés et des plus répandus, la *Theologia claromontensis*, œuvre des professeurs de Montferrand. La vigilance de l'évêque suivait encore ses jeunes clercs après leur ordination. Par ses ordres, les programmes d'examens annuels furent entièrement remaniés et renforcés d'épreuves écrites. Il prit soin de faire de ces examens un acheminement à la licence et au doctorat canoniques.

A peine évêque de Clermont, il fait monter au double le chiffre de rendement de l'œuvre pour les séminaires. Bientôt il lui faut d'urgence augmenter le nombre des cellules à la maison de philosophie de Montferrand. Il choisit les meilleurs sujets de ses séminaires et il les envoie perfectionner leurs études à Paris ou à Rome. Avec Mgr Bourret et Mgr Freppel, il fut de ceux qui veulent un clergé instruit, dont les lèvres sont vraiment les gardiennes de la science. C'est aujourd'hui une nécessité primordiale pour le prêtre s'il veut parler avec autorité et se faire considérer avec respect même par le maire, l'instituteur de village. Plein de bonté condescendante pour ses prêtres, il ne transigeait point sur les questions de devoir. Lui-même fut un modèle de fermeté pacifique. Il n'hésita pas à élever la voix et à flétrir les attentats contre la religion. Au sujet des manuels civiques, il les condamna, comme évêque, par une ordonnance au clergé et il publia aussi la mise à l'Index de ces mêmes livres. Il fut poursuivi comme d'abus. — A la veille de son cardinalat, il donna son entière et publique adhésion à une lettre du cardinal Richard, désagréable au gouvernement.

Comme administrateur il s'occupait lui-même de tous les détails, et M. Guillibert, en toute sincérité, n'a pas dissimulé le défaut dominant de sa méthode de travail, ce qui, au fond, était l'excès d'une qualité. « Ce fut l'élément constitutif de l'originalité de son caractère de vouloir tout faire par lui-même et sans utiliser suffisamment les forces expérimentées et dociles » qui étaient tout près de lui et dont l'emploi lui eût permis d'économiser son temps et de multiplier son action (p. 111). Le ministère épiscopal de Mgr Boyer s'exerça dans les temps agités qui s'étendent depuis la chute de Mac-Mahon jusqu'à la période qu'on caractérisa du titre des temps de l' « esprit nouveau. » Il comprit son époque sans méconnaître son milieu. Sans talents extraordinaires, il a porté le bon sens jusqu'au génie. « La vraie supériorité, dit l'auteur, pour un homme de gouvernement serait de n'être supérieur en rien de particulier, mais d'être excellemment au niveau de tout. Telle est, ce nous semble, la cote de capacité de Mgr Boyer. Donnez-lui... un jugement sagace, une volonté constamment inquiète du plus grand bien, un cœur de feu et vous aurez tout l'homme » (p. XXII).

Le prélat ne passa que quelques courtes années sur le siège archiépiscopal de Bourges qu'il n'accepta que sur la volonté ferme de Léon XIII et n'a pas laissé d'écrits : ni journal intime, ni cahiers de retraites, à peine quelques minutes de sa vaste correspondance. Enfant d'ouvriers, il écrit dans son testament spirituel : « On me donnera le corbillard des pauvres. Je veux que la simplicité de mon cercueil rappelle l'humilité de mon berceau » (p. 312). LOUIS ROBERT.

BULLETIN

Les Apparitions de Tilly. Consultation théologique, par l'abbé Ferdinand Brettes. Paris, Téqui, 1898, in-8 de 67 p. — Prix : 1 fr.

N'ayant aucune compétence en matière théologique et le sujet étant ici particulièrement délicat, je me garderai de juger la consultation théologique publiée par M. l'abbé Brettes sur les apparitions de Tilly. Dans son temps, elle suscita des orages, qui peut-être ne sont pas tout à fait apaisés. Notons simplement que l'auteur admet le caractère surnaturel des manifestations de Tilly ; mais il n'y voit que des manifestations diaboliques, et le surnaturel divin n'a, d'après lui, rien à y voir. A-t-il raison ou tort ? P. Talon.

Code pratique des vicaires *dans leurs rapports temporels avec leurs curés, les fabriques, les communes et l'État*, par H. Fédou. 5e édit. Paris, Letouzey et Ané, 1898, in-8 de VIII-117 p. — Prix : 3 fr. 50.

Se plaçant au point de vue du droit civil-ecclésiastique, M. Fédou, bien connu par ses nombreux travaux, a rédigé ce code pratique à l'usage des vicaires. Laissant aux canonistes le soin de leur enseigner leurs devoirs de ministère, il étudie leurs droits dans leurs rapports avec les curés, avec les fabriques, enfin avec les communes et avec l'État. L'auteur procède par demandes et par réponses ; chaque solution est fortement appuyée par des textes choisis. Ce manuel est donc de nature à rendre les plus grands services aux vicaires d'abord, puis aux curés et aux fabriciens ; il préviendra bien des difficultés et des conflits. Ajoutons qu'une excellente table alphabétique rend les recherches faciles et rapides. A. B.

Sentiments et idées de ce temps, par Henry Bordeaux. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 289 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau livre de M. Henry Bordeaux ne vaut pas le précédent, *Ames modernes* (Voir *Polybiblion*, t. LXXVI, p. 495). La jeunesse de l'auteur s'y reconnaît trop au caractère superficiel et peu original de la plupart de ces « études. » Parle-t-il, par exemple, des *Passions de Châteaubriand*, ce n'est guère une trouvaille que de signaler que René aima la nature, l'amour, la mort et surtout lui-même ; et sur cet « amour de soi-même » est-il possible de s'en tenir à deux pages ? Dans *Impressions d'enfance* et *Impressions de voyage*, articles écrits, l'un à propos des récits autobiographiques de Tolstoï, Loti, Anatole France, Berlioz, Coppée et Michelet, l'autre à propos des récents ouvrages de Loti et de Bourget, il y avait certainement une idée intéressante : celle d'étudier l'âme moderne dans son retour sur les premières heures de la vie, et dans son vol à la poursuite d'impressions neuves loin des horizons familiers ; mais la pénétration manque, et l'étude tourne trop aisément à l'analyse, ce qui arrive aussi dans les chapitres consacrés à M. René Bazin, à M. Costa de Beauregard, à M. Ét. Lamy, au théâtre de M. Jules Lemaître. Aussi, sans méconnaître ce qu'il y a là de curiosité littéraire, en rendant justice à l'effort vers l'élévation morale et à la bonne tenue du style, je préfère presque quelques-uns des courts articles de journaux groupés dans la deuxième partie sous le titre : *Petites Opinions sur ce temps*. Ainsi *Ames de jeunes filles*, *le Tombeau de Taine*, *de l'Oubli des livres*, *Lettre à M. Anatole France*, sont, dans des genres divers, d'aimables choses. A la pensée un peu courte du jeune écrivain convient peut-être mieux ce cadre restreint. Mais il ne faut pas lui cacher qu'il y a là précisément pour lui un danger, le danger de se laisser aller à la littérature facile, au lieu de féconder par un travail sérieux les qualités que montrait son premier livre et de réaliser les promesses qu'il a fait naître. Gabriel Audiat.

Classiques latins comparés, collection publiée sous la direction de l'abbé Guillaume. Première série. *Morceaux choisis à l'usage de la troisième et de la seconde.* Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1897. I. *Partie de l'élève*, in-12 de XII-404 p. — Prix : 2 fr. — II. *Partie du maître*. In-12 de XVI-432 p. — Prix : 4 fr.

Classiques grecs comparés (Même collection). *Saint* Grégoire de Nazianze *et* Isocrate, par Sterpin et Conrotte. 1897, in-12 de XXVIII-148 p. — Prix : 2 fr.

On sait avec quel zèle M. Guillaume a pris en mains la tâche si malaisée d'acclimater dans nos collèges chrétiens la littérature chrétienne des premiers siècles. Nous avons déjà rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXIV, p. 409) des deux premiers volumes de sa Collection. Les deux suivants, dont nous avons à parler aujourd'hui, méritent les mêmes éloges : il semble même qu'ici un goût plus constamment éclairé ait présidé au choix des morceaux dans l'une et l'autre littérature. Les notices historiques et les appréciations littéraires relatives à chaque auteur sont suffisantes dans leur brièveté, surtout si, aux indications forcément un peu sommaires contenues dans la *Partie de l'élève*, on ajoute les compléments intéressants qu'offre la *Partie du maître*. Les écrivains les mieux qualifiés pour faire comprendre et goûter les créations de la pensée chrétienne (Mgr Freppel, Ebert, Henry, Gaston Boissier, Léon Gautier, etc.) ont été mis fort intelligemment à contribution. Le style même est l'objet de notes judicieuses, destinées tantôt à éclairer un terme ou une construction propre à la latinité nouvelle, tantôt à souligner discrètement les beautés littéraires du texte. La *Partie du maître* se termine par des *Éléments de grammaire latine chrétienne*, résumant à grands traits les détails épars à travers les pages du premier volume et par une *Table comparative*, où chaque texte chrétien a pour contrepartie un texte païen roulant sur un sujet analogue. Revenant sur une observation déjà formulée, je reconnais que si la plupart de ces assimilations sont en somme naturelles, et peuvent provoquer des études très profitables, quelques-unes sont assez factices et d'autres — comment dirai-je ? — bien téméraires. A mes yeux la seule idée d'un parallèle entre l'*Adoro te* de saint Thomas d'Aquin ou le *Lauda Sion* du même docteur, et l'*Éloge d'Épicure* par Lucrèce ou l'*Éloge des Nérons* par Horace, présente, quoi qu'on fasse, quelque chose de choquant.

— L'ouvrage classique qui réunit l'*Éloge funèbre de saint Basile*, par saint Grégoire de Nazianze, et le *Panégyrique d'Évagoras*, par Isocrate, nous est présenté par les éditeurs comme « une véritable découverte au profit de l'histoire de la littérature hellénique, » sans doute à cause des multiples emprunts faits par le docte Père de l'Église à son devancier athénien, en attendant que notre Bossuet, à son tour, les imite l'un et l'autre. Le livre s'ouvre par une étude instructive, quoique un peu diffuse, sur Isocrate et son influence (qui ne peut être exagérée) sur la prose oratoire en Grèce, une courte notice sur Évagoras, une page du bréviaire relative à saint Grégoire, et le remarquable jugement de Mgr Freppel sur *l'Oraison funèbre de saint Basile*, dans laquelle se révèle un sens si profond des Écritures, en même temps qu'une teinte pénétrante de mélancolie religieuse, et cet art—où devait triompher Bossuet — de mettre la philosophie et l'histoire au service de l'éloquence. Le « mémoire élogieux d'Évagoras » (expression d'ailleurs bien singulière, p. XVI), n'atteint que de loin à ces sommets : en revanche, on y retrouve, sous un de ses aspects les plus attrayants le genre d'éloquence propre à Isocrate,

> ruisseau qui sur la molle arène
> Dans un pré plein de fleurs lentement se promène.

Le volume se termine par un *Essai de critique* du texte ; la compétence requise me fait défaut pour l'apprécier. — A ajouter aux *Corrigenda* : *campararat* (p. XV).

C. Huit.

Rrimas, por Gustabo Adolfo Béker. Balparaiso, Kabezon, 1897, in-16 de 181 p.

Ce petit livre est aussi joliment imprimé que déplaisant à parcourir. Les réformes orthographiques, rationnelles ou non, ajoutèrent-elles jamais rien à la valeur intrinsèque d'une œuvre ? Sachons gré pourtant à l'éditeur d'avoir choisi, pour appliquer cette méthode rébarbative, les vers d'un poète moderne, avantageusement connu d'ailleurs. On frémit à la pensée que les grands classiques espagnols pourraient un jour être travestis de la sorte ! L. R.

Poesias de M. Morera y Galicia. Collection elzévirienne illustrée de Juan Gili. Barcelona, Juan Gili, 1897, in-16 de 190 p. — Prix : 2 fr.

La poésie, dit-on, est appelée à disparaître, bien que les « faiseurs de vers » soient peut-être plus nombreux que jamais. Nos voisins d'Espagne ont eu, durant la dernière moitié de ce siècle, des écrivains de mérite dans toutes les branches des lettres, et l'école romantique a produit chez eux plusieurs imitateurs remarquables de Lamartine, de Victor Hugo et d'autres poètes français et étrangers. Il est vrai toutefois de dire que les milliers de rimeurs, qui inondent de leurs strophes mercenaires les journaux et les revues à la mode, ont fait et font encore un tort immense à la véritable littérature et empêchent le génie d'être connu, apprécié et encouragé comme il le devrait. Raison de plus pour la critique de signaler avec insistance l'apparition des œuvres qui sortent de l'ordinaire et qui revêtent un caractère spécial de grandeur, d'originalité et de beauté. Tel est précisément le cas des *Poesias* de M. Morera y Galicia, jeune avocat de Lérida, poète dans toute la force du terme, sonore, harmonieux, simple comme la nature qu'il décrit, souple et sachant adapter admirablement son style aux genres divers qu'il traite, lyrique et plein de sentiment, parfois imitateur (jamais copiste) de Campoamor, mais le plus souvent lui-même et audacieux jusqu'à la sublimité. Nous ne voudrions pas qu'on nous prît pour le panégyriste partial et exclusif d'un écrivain vulgaire. Aussi n'hésiterons-nous pas à confesser que le vers de Morera y Galicia n'est point toujours exempt de ces légères imperfections qu'il est si difficile d'éviter, par exemple qu'on rencontre çà et là des « chevilles » et de petites négligences de style. Mais comme ces défauts disparaissent sous la couleur, la vivacité, la hardiesse et l'émotion de la phrase ! Qui peut lire, sans éprouver le frisson que produisent les *verae voces* du génie, l'ode intitulée : *Rayon de lune* (p. 92 et 93), et la ravissante composition : *Adieu, printemps* (p. 145), sans parler de : *La Nuit de Jean soldat*, pièce qui respire une délicatesse exquise, des : *Illusions et papillons,* où le poète unit si bien l'imitation à l'originalité, etc, etc. Bien venu soit ce charmant volume de vraies poésies, édité avec luxe, illustré avec soin, que les amateurs de littérature castillane liront avec délices et profit. G. Bernard.

El Espana-pobres, estudio de una pasión, por Narciso Oller. Version castellana de Rafael Altamira. (Collection elzévirienne illustrée de Juan Gili). Barcelona, Juan Gili, 1897, in-16 de 187 p. — Prix : 2 fr.

L'ouvrage en question a été traduit du catalan par l'éminent professeur de l'Université d'Oviedo, directeur de la *Revista critica de historia y literatura.* M. Narciso Oller n'est pas un inconnu dans la littérature catalane. Il suffira de rappeler son beau livre intitulé : *Figura y Paisatje,* qui, après tant d'autres, dénote un talent peu commun. Le roman de mœurs que nous présentons aujourd'hui au public est l'histoire d'un de ces usuriers rapaces qui, après avoir sucé le sang des pauvres et s'être enrichi à leurs dépens, fait une fin misérable, juste châtiment des iniquités qu'il a accumulées par une vie de crimes. Rien de plus moral que cette histoire palpitante d'intérêt ; rien de plus actuel, ajouterons-nous, à

une époque où plus que jamais les juifs sont à l'ordre du jour. Car c'est bien un type de juif que cet Olegario, ce vampire sans pitié et sans conscience, ce misérable égoïste, qui a bâti son édifice sur les dépouilles des pauvres. *El España-pobres* a été couronné aux jeux floraux de Barcelone en 1884 ; l'édition castillane que M. Rafael Altamira a publiée dans la collection elzévirienne de Juan Gili ne le cède ni en grâce, ni en charme à l'original. De ravissantes illustrations accompagnent le texte et le rendent doublement intéressant. Nous savons d'ailleurs qu'une traduction française est en préparation et nous sommes assurés d'avance de son légitime succès. G. BERNARD.

Littérature et genres littéraires. *Poésie et prose*, par l'abbé MONTAGNON. Lyon, Vitte, 1897, in-18 de 499 p., cartonné. — Prix : 3 fr.

J'ai peur que son titre, qui sent la rhétorique et le moisi, ne fasse du tort au livre très intéressant de M. l'abbé Montagnon. Lit-on en effet ces ennuyeux manuels, qui énumèrent longuement les « parties du discours, » passent la revue des figures de pensée et des figures de mots : métonymie, catachrèse, synecdoque, hypotypose, et dressent l'inventaire de tous les genres en prose ou en vers depuis l'oraison funèbre jusqu'au triolet ? Mais il s'en faut de beaucoup que le présent livre ne soit que ce qu'il a l'air d'être : de métonymie, ni de triolet il n'est point parlé ; c'est tout un cours d'esthétique littéraire, ou encore, si l'on veut, un ouvrage de critique générale. L'auteur n'a pas de prétentions à l'originalité : professeur, il s'est modestement donné pour rôle de résumer et d'ordonner l'enseignement des grands maîtres, de grouper et d'organiser toutes les idées intéressantes que la critique du XIXe siècle a semées aux quatre vents du monde. Et l'habitude, poussée à l'excès, des divisions, des subdivisions, des paragraphes étiquetés et numérotés, prête à ses chapitres l'allure de leçons *ex cathedrâ*, quand il était si facile de nous plaire davantage en nous les donnant pour ce qu'ils sont en réalité : de très instructives causeries sur l'art littéraire et les œuvres des grands artistes. Imaginez en effet que quand il [illegible] de remonter aux principes de l'esthétique, de faire la psychologie de l'écrivain ou celle du lecteur, d'analyser la nature du plaisir ou de l'émotion artistique, de [illegible] le goût de pénétrer jusqu'au fond de ce qu'on nomme l'idéalisme, le réalisme, le [illegible] ou le naturalisme, on ait recours non seulement à Kant, Maine de Biran, [illegible], Cousin, Claude Bernard, Richard Wagner, mais [illegible] MM. Séailles, Rabier, Denys Cochin, Jolys et [illegible] : [illegible] résoudre toutes les questions que soulève l'[illegible] : [illegible], comme l'utilité de la littérature, les rapports de l'art et de la nature, [illegible] diverses facultés dans l'œuvre du poète et dans [illegible], [illegible] la transformation des divers genres ; ou [illegible] vations de la métrique moderne, comme les [illegible] de l'épopée, la nature du poème dramatique, [illegible] et la séparation du comique et du tragique, [illegible] nouvelles, ou encore l'analyse des [illegible] ses moyens d'expression, ce soit non pas [illegible] doctrine qu'on emprunte, mais, avec [illegible] pathie très intelligente pour toutes les [illegible] à la lumière de « tous » les critiques [illegible] briand, Villemain, Sainte-Beuve ou Taine, [illegible] guet, les Lemaître, les Brunetière, les [illegible] Pâris, les Doumic, les Bourget, les Lanson [illegible] cardou, et M. Morillot, qui ont fourni [illegible] de remarques profondes, fines, ou subtiles [illegible]

chose à prendre, même dans les derniers feuilletons de M. Sarcey. S'il parle poésie, ne craignez pas qu'il s'en tienne à Racine et Boileau ; sans négliger les Grecs, il se plaît avec Hugo, Lamartine, Vigny, Gautier, et puise abondamment des exemples et des traits heureux dans Sully-Prudhomme, Hérédia, Déroulède, Verlaine et Henri de Régnier. Un chapitre sur la poésie philosophique devient ainsi, au lieu d'une pâle notice sur le *de Natura rerum* de Lucrèce et les *Discours sur l'homme* de Voltaire, une étude comparative de ces trois beaux poèmes : la *Mort de Socrate* de Lamartine, *Éloa*, d'Alfred de Vigny et *le Bonheur*, de Sully-Prudhomme. Cela est fort nouveau. Faut-il un autre exemple ? Pour marquer les formes successives de l'histoire, le rôle de l'érudition et celui de l'imagination et de la sensibilité dans l'histoire, pour déterminer enfin les lois du genre, c'est Herder, Montesquieu, Lessing, Macaulay, Carlyle et Fustel de Coulanges qui ont fourni les principes ou les exemples.... On voit quel ouvrage substantiel et savoureux nous donnent, sous ses apparences modestes, la science si complète, l'intelligence si lucide et le goût si éclectique de M. l'abbé Montagnon. On a là une mine précieuse pour les leçons des maîtres et les devoirs des élèves, le résumé de ce que la critique du siècle a produit de plus intéressant. GABRIEL AUDIAT.

Notes d'art et de littérature, par JOSEPH CAPPERON, avec une notice bibliographique par Max Leclerc. Paris, Colin, 1897, in-18 de XVII-393 p. — Prix : 4 fr.

La notice de M. Max Leclerc nous fait connaître la courte existence de Joseph Capperon mort en 1896, à trente ans, après avoir été chef de cabinet d'un ministre, ce qui ne lui valut pas grande gloire, et pendant quatre ans rédacteur au *Journal de Genève,* ce qui nous vaut le présent volume.

Avec un travail original, assez long et bien documenté, sur *Lamartine parlementaire*, avec deux articles politiques inspirés par le livre de M. Beudant sur la transformation de la propriété féodale à la Révolution, et celui de M. Michel sur l'*Idée de l'État*, il comprend, ce volume, les chroniques d'art et de littérature que le goût éclairé de ses amis ont choisies entre toutes pour faire honneur devant le public à la mémoire du jeune écrivain. Elles donnent l'idée d'un de ces « amateurs » comme Paris en a relativement beaucoup : intelligence très ouverte, mémoire très heureuse, ils ont tout vu, tout lu, et il n'est rien, de la peinture, de la musique, de la poésie, du roman, de la critique, qui leur soit étranger. Si avec cela ils ont de l'esprit, de la finesse, le goût délicat, la plume naturellement élégante, ils écrivent d'une façon fort agréable et ne laissent pas de semer au cours de leurs causeries, des aperçus intéressants ; et cela, qu'il s'agisse de fresques milanaises, de villas vénitiennes, ou de poètes symbolistes, qu'ils aient à juger le *Centenaire* de Roll, la *Thaïs* de Massenet, *l'Axel* de Villiers de l'Isle-Adam, ou les *Résignés* d'Henri Céard. Ils ne sont pas des penseurs, mais des causeurs aimables et des dilettantes heureux. Ils meurent, comme Joseph Capperon, avec une médaille — antique — entre les doigts, et laissent aux mains de leurs amis des feuillets légers, qu'on trouverait pleins de déception s'ils étaient d'un homme mûr, qui sont pleins de regret, pleins de charme, quand ils furent la promesse d'un printemps.

GABRIEL AUDIAT.

Histoire de la littérature latine et auteurs latins, par l'abbé VERDUNOY et l'abbé THIERRY. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de VIII-482 p. — Prix : 3 fr. 50.

Venant après tant d'autres publications semblables, ce volume n'en a pas moins son originalité. Les auteurs se sont proposé, d'une part, « de concentrer l'attention des élèves sur les chefs-d'œuvre, » en laissant dans l'ombre les écrivains secondaires, de l'autre, d'accorder à l'analyse et à la critique littéraires une place

beaucoup plus étendue qu'à la pure curiosité biographique, par eux çà et là même un peu trop sacrifiée. Mais ce qui caractérise et recommande principalement leur travail, c'est le soin qu'ils ont pris de terminer chacun de leurs chapitres par l'énumération d'une série de sujets de dissertation ou de conférence choisis en général parmi les questions posées aux épreuves de la licence. Ainsi, à propos d'une œuvre dramatique, telle que *les Adelphes*, on trouve quatre séries de problèmes répondant aux quatre titres suivants : *Action, Personnages, Beautés générales, Beautés particulières* ; de même, en ce qui touche Horace, quatre groupes intitulés : *Portrait, Œuvres, Idées, Sensibilité*. Plusieurs morceaux nous ont vraiment satisfait : citons, un peu au hasard, une page sur le rôle du parasite et de l'esclave dans les comédies de Térence, — le jugement porté sur les *Commentaires* de César, — une impartiale appréciation des procédés de gouvernement inaugurés par Auguste. Tantôt dans le texte et tantôt en notes, nos meilleurs critiques ont été mis à contribution d'une façon aussi discrète qu'intelligente. — Quelques réserves maintenant. Les diverses parties de l'édifice manquent de proportion. Tel écrivain intéressant, quoique de second ordre, Quintilien par exemple, méritait plus d'égards : au contraire, pourquoi donner de la *Pharsale* une analyse plus détaillée que de l'*Énéide* ? Est-il raisonnable d'accorder quarante-huit pages à neuf discours de Cicéron, alors qu'on se contente de vingt-six pages pour l'œuvre entière de Virgile, de neuf pour l'*Histoire* de Tite-Live, et de trois seulement pour l'*Art poétique* ? Si du fond nous passons à la forme, notre surprise augmente. On n'est guère habitué à des qualifications telles que les « Renaissants, » ou encore la « Catilinaire » et la « Jugurthine » de Salluste ; le « large pathétique » et « la logique drue de Tite-Live, » le « protectorat d'Auguste » s'imposant à Virgile, le « mol coloris » de ce charmant poète « entrant en angoisse » au spectacle des infortunes du laboureur, « la religion virgilienne » à travers les âges, — voilà quelques spécimens entre beaucoup d'autres des formes de style assez imprévues auxquelles se heurte le lecteur. Peut-être en s'en servant les auteurs rêvaient-ils à la *curiosa dicendi felicitas* dont ils font, à la suite des anciens, un des titres d'honneur d'Horace. C. Huit.

La Parole soit à l'Alsace-Lorraine, par Heimweh. Paris, A. Colin et Cie, 1897, petit in-12 de II-60 p. — Prix : 1 fr.

L'Alsace-Lorraine aurait dû être consultée en 1871 ; la France a péché en ne le stipulant pas, dit M. Schwann, et la Prusse, en s'abstenant de l'exiger. Aujourd'hui cette contrée devrait être consultée, mais à la condition, selon cet auteur, qu'elle ne pourra pas se donner à la France. Heimweh réfute cette théorie. Ajoutez qu'en 1856, la Prusse et l'Autriche s'étaient engagées à consulter le Nord-Slesvig et que Berlin a obtenu, grâce à la faiblesse autrichienne, d'être déchargée de cette obligation.

Sous le pseudonyme significatif de Pan-Aryan, un Allemand d'Amérique demande la restitution de Metz et du pays Messin, qui sont de langue française, tandis que l'Alsace resterait à l'Allemagne. Heimweh repousse cette combinaison par des considérations même linguistiques et en invoquant le principe de la consultation des intéressés. Brochure bien faite et utile à méditer. A. d'Avril.

L'Orient et l'Europe, par le baron Amaury de la Barre de Nanteuil. Paris, Firmin-Didot, (s. d.) in-8 de 252 p. avec cartes. -- Prix : 7 fr. 50.

Le volume contient en sept chapitres, en sept discours aurait-on dit au siècle dernier, l'abrégé de l'histoire des relations de la Turquie avec les puissances chrétiennes. Le bon sens, le bon ton et le bon goût de l'auteur charmeront ses lec-

teurs et l'absence voulue d'appareil scientifique, de notes et de références aura un attrait de plus pour toute une catégorie de gens, ceux-là même qui ont le plus grand besoin de connaître les grandes lignes du vaste problème historique dont l'actualité se renouvelle chaque jour. Élève de M. Vandal à l'École des sciences politiques, M. de la Barre de Nanteuil a suivi les saines opinions de son maître et si ses conclusions sont sévères pour le gouvernement du Sultan, personne cependant ne s'avisera d'en contester la justesse. P.

Histoire de l'empire ottoman, par le vicomte DE LA JONQUIÈRE. Paris, Hachette. 1897, in-8, de 670 p. avec 4 cartes. — Prix : 6 fr.

L'excellent manuel de M. de la Jonquière, dont la première édition, parue en 1881, était épuisée, est réimprimé sans aucune modification ; il n'y a donc pas à apprécier un ouvrage auquel la faveur du public a donné la meilleure de toutes les approbations. Si j'ai un regret à exprimer, c'est que les cartes qui complètent le volume ne soient pas irréprochables ; la carte ethnographique des Balkans est loin d'être claire, et il en sera ainsi chaque fois qu'on voudra multiplier les teintes (il y en a dix-sept) sur un carré de dix centimètres. — La carte par vilayets ne paraît pas exacte ; c'est du moins ce qui ressort de la comparaison avec la carte 39 de l'Atlas de Schrader, la carte 60 de l'Atlas de Stieler et la carte qui a été dressée par M. Cuinet pour son excellent ouvrage sur la Turquie d'Asie. — L'orthographe des noms de lieux est démodée ; on écrit aujourd'hui : Sofia, Bucarest, Sarajevo, Pest, Costantza, Spalato, et non Sophia, Bucharest, Bosna-Seraï, Pesth, Kustendje, Spalatro. P. PISANI.

Les Affaires de Crète, par VICTOR BÉRARD. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà le quatrième ouvrage que M. Bérard consacre à la question d'Orient. Chose étrange ! Ce volume est sensiblement inférieur aux précédents. Ce n'est pas que l'auteur ne s'y montre toujours observateur perspicace et conteur charmant ; mais c'est moins un tout complet et coordonné qu'il nous a donné qu'une série d'articles, destinés à mettre en lumière le rôle des divers acteurs, diplomates ou insurgés, amiraux grecs, anglais ou russes. A côté de pages vraiment intéressantes, comme *la Question crétoise* et *Hadji-Mikhalis*, on y trouve des longueurs, des redites fatigantes. A quel moment de l'action générale et par suite de quelles circonstances ces divers acteurs entrent-ils en scène ? C'est ce qu'on ne voit pas assez. Impossible, même après avoir lu *les Affaires de Crète*, de refaire cette étrange histoire, de saisir l'enchaînement des faits ; trop de lacunes disparaît cet ouvrage, et, çà et là, comme lorsque l'auteur apprécie le rôle de l'amiral Pottier, trop peu de mesure dans la louange ou dans le blâme, pour ne point regretter que M. Bérard prenne si peu de soin à conserver chez ses lecteurs l'impression favorable que ses premiers ouvrages avaient fait naître. [illegible] des livres qui se sont multipliés depuis deux ans sur les affaires crétoises, la Crète contemporaine attend encore son historien.

L. PETIT.

La Crète ancienne et moderne, par Ch. LAMOUR. Paris, L.-Henry May, 1898, in-12 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes les fois que la question d'Orient se complique, et le Maroc ou la Crète succèdent à l'autre, il se trouve quelque touriste pour adresser aux lecteurs d'occasion une dissertation de politique pourvue de considérations générales et de phrases sentencieuses. M. Ch. Lamour vient d'augmenter le genre de littérature d'un nouveau volume. M. [illegible] aux derniers événements de Crète, il a retracé

l'histoire de cette île depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, depuis Minos jusqu'à Abdul-Hamid II. A part l'illustration, qui offre un réel intérêt, ce livre ne semble pas devoir recueillir de nombreux suffrages : pauvre de fond, pâle de style, il risque fort d'être dédaigné tout à la fois et par l'historien, qui désire être instruit, et par le simple lecteur, qui veut être intéressé. L. PETIT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. l'abbé DELARC, mort le 1er juillet à l'hospice Saint-Camille de Théoules (Alpes-Maritimes), s'était acquis une solide réputation d'historien. Après avoir donné au public français la traduction de l'*Histoire des conciles* si estimée de Mgr Hefele, il avait publié sur Léon IX un essai qui fut remarqué. Mais son ouvrage le plus considérable, celui qui a le mieux assis sa réputation est son *Histoire de Grégoire VII*. C'est au même ordre d'études que se rattache son Histoire des *Normands en Italie* et la nouvelle édition qu'il a préparée, pour la Société de l'histoire de Normandie, de l'*Ystore de li Normant* d'Aimé, moine du Mont-Cassin. Nous avons parlé longuement à nos lecteurs de l'ouvrage assez différent qu'il avait écrit sur *l'Église de Paris pendant la Révolution*. M. l'abbé Delarc exerçait le ministère paroissial à Saint-Roch, comme vicaire, quand l'ébranlement de sa santé produit par l'excès du travail l'obligea de quitter Paris pour aller se faire soigner dans le Midi où il est mort. Voici la liste des publications principales du regretté savant : *Histoire des conciles*, par le docteur Charles Hefele, d'après les documents originaux ; traduction (Paris, 1869-1876, 2 vol. in-8) ; — *Le R. P. Bourard. Discours prononcé le 6 juin 1871* (Paris, 1872, in-8) ; — *Un Pape alsacien. Essai historique sur saint Léon IX et son temps* (Paris, 1876, in-8) ; — *Impressions d'un aumônier d'hôpital à Paris* (Paris, 1883, in-12) ; — *Les Normands en Italie depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de Saint Grégoire VII ;* (Paris, 1883, gr. in-8) ; — *Saint Grégoire VII et la Réforme de l'Église au* XIe *siècle* (Paris, 1889-1890, 3 vol. in-8) ; — *L'Église de Paris pendant la Révolution 1789-1801* (Paris, 1895, in-8).

— Don Francisco CARDENAS Y ESPEJO est mort à Madrid le 3 juillet. Né en 1816 à Séville, c'est dans cette cité qu'il fut élevé et qu'il se fit recevoir docteur à dix-neuf ans. Il n'avait pas vingt ans quand il écrivit des *Lecciones de filosofia moral* ; séduit par les doctrines rationalistes, il les défendait dans cet ouvrage, qui fut condamné comme hérétique par l'autorité ecclésiastique et par l'Université. Il ne tarda guère d'ailleurs à abandonner ces erreurs et prit soin de détruire tous les exemplaires qu'il put recouvrer de son livre. En 1839, il se fit recevoir avocat à Séville. En même temps que de droit, il s'occupait de littérature générale, fondait la *Rivista andaluza*, puis *El Español*, qui, dès son second numéro, prit le titre de *Conservador* et que dirigeaient avec lui MM. J. F. Pacheco, A. de Los Rios et N. Pastor Diaz. A la même époque il collaborait à diverses publications importantes : *Galeria de hombres célebres contemporaneos*, de D. Pastor Diaz (Madrid, 1841-1846, 3 vol. in-8) ; — *Enciclopedia española del siglo* XIX (Madrid, 1842, in-4) ; — *Manual de literatura* de D. Antonio Gil de Zarate (Madrid, 1842, in-8) ; — De 1844 à 1846, il dirigea *El Globo* et l'année suivante il fonda un recueil juridique qui jouit d'une grande autorité : *El Derecho*. Il possédait alors une réputation assez considérable comme juriste pour que le gouvernement lui ait demandé un mémoire sur la réforme du code pénal (1850), puis l'ait nommé tour à tour membre de la commission des codes (1851) et sous-secrétaire du ministère de gouvernement. Membre du conseil d'État, il résigna ses fonctions après la révolution de 1868, et publia

l'histoire et le résumé des travaux de la commission des codes supprimée par le nouveau régime : *Memoria histórica de los trabajos de la comisión de codificacion* (Madrid, 1871, 2 vol. in-8). Il revint au pouvoir avec Alphonse XII dont il fut le premier ministre de grâce et de justice. Il fut ensuite ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège, puis auprès de la République française, gouverneur de la Banque d'Espagne et gouverneur de la Banque hypothécaire. Son œuvre la plus remarquable et la plus estimée est son *Ensayo sobre la historio de la propiedad territorial en España* (Madrid, 1873, 2 vol. in-8). Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il publia divers travaux dans les *Memorias* de ce corps savant : (*Informe sobre la influencia del teatro en las costumbres públicas y la proteccion que en consecuencia debe dispensarle el Estado*, t. I, partie I, 1861 ; *Informe sobre la reforma de las leyes de inquilinatos y los medios de contener el aumento desproporcionado de los alquileres de edificios* t. I. partie II, 1864, etc). L'Académie d'histoire l'élut aussi membre titulaire et à cette occasion, D.F.Cárdenas rédigea un important discours : *Discurso leido ante la R. Academia de la historia sobre il tema : Calidad y circunstancias de los antiguos bandos politicos en España desde el siglo* XII *hasta fine del* XV (Madrid, 1872, in-4). C'est également sous les auspices de l'Académie d'histoire qu'il a publié la traduction du *Breviarium Aniani*. Parmi ses autres publications nous mentionnerons la *Coleccion* qu'il entreprit, en 1865, avec D. J. F. Pacheco et D. Luis Torres de Mendoza, de *Documentos inéditos relativos al descubrimiento conquista y colonizacion de las posesiones españolas en América y Oceania* et le recueil publié en 1884 de ses *Estudios jurídicos* (2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Paul Bouvret, rédacteur au *Bulletin des Halles*, mort âgé de 37 ans, le 20 juillet ; — de M. Buffet, l'éminent sénateur et homme politique, mort à 80 ans, le 7 juillet ; — de Mme Caillard, inspectrice générale honoraire de l'instruction publique, morte à 78 ans, le 25 juillet ; — de M. Paul Abel Calley, mort âgé de 71 ans, le 15 juillet, à Sissonne ; — de M. Couat, recteur de l'Académie de Bordeaux, connu par ses travaux sur la littérature grecque, mort le 18 juillet ; — de M. l'abbé Maurice Dubosq, professeur de philosophie au grand séminaire de Bourges, mort à 26 ans, dans cette ville, le 29 juin ; — de M. le Dr Charles Dufay, mort le 6 juillet, à Blois ; — de M. Henri Dumesnil, qui laisse des études sur Corot et Troyon, mort le 18 juillet, à Étretat ; — de M. le Dr Octave Fleury du Mesnil, médecin de l'Asile national de Vincennes, secrétaire du Comité consultatif d'hygiène, mort à 65 ans, le 20 juillet ; — de M. Gustave Hubault, ancien professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand et auteur de publications classiques assez estimées, mort âgé de 73 ans, le 5 juillet, à Versailles ; — de M. Kinon, avocat à la cour d'appel de Paris, mort à 44 ans ; — de M. de Larche, mort à 90 ans, le 22 juillet ; — de M. Pitois, ancien inspecteur primaire, mort le 5 juillet, à Voulaines (Côte-d'Or) ; — de M. Witkowski, chroniqueur théâtral, de l'*Espérance du Peuple* de Nantes, mort le 14 juillet, à Pont-l'Abbé.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Aug. Demmin, critique artistique, mort à 81 ans, le 17 juin, à Wiesbaden ; — de M. Adolf Dronke, mathématicien et géographe, mort le 10 juin, âgé de 62 ans, à Neuenahr ; — de M. le baron Conrad von Eybesfel, ancien ministre de l'instruction publique d'Autriche-Hongrie, mort à 67 ans, le 10 juillet, à Graz ; — de M. Evgenii Mikhailovitch Feoktistov, sénateur de l'Empire, qui a collaboré notamment à l'*Entsiklopeditcheskii slovar* de Kraevski, au *Journal ministerstva narodnago prosviechtchenia*, au *Rousskii viestnik*, etc., mort le 16 juin à Tsarskoe Sélo ; — de M. le Dr Karl Wilhelm von Gümbel, membre de l'Académie des sciences de Munich, géologue distingué, qui laisse des travaux considérables sur la description géologique de la Bavière, mort le 18 juin ; — de M. Wilhelm Hampel, botaniste,

mort à Koppitz ; — de M. Syts. HOEKSTRA, professeur de théologie à l'Université d'Amsterdam, mort à 76 ans, le 13 juin ; — de M. Johann KOPF, connu par ses publications balnéologiques, mort le 16 juin, âgé de 78 ans, à Marienbad ; — de M. LANIQUE, directeur du *Messin*, mort en juillet, à Metz ; — de M. Lynn LINTON, nouvelliste, mort en juillet ; — de M. Georges E. MACKAY, auteur de *Love letters of a violinist*, journaliste et poète, mort âgé de 47 ans, le 2 juin, à Londres ; — de M. Richard Marsden PARKHURST, mort le 5 juillet, à Londres ; — de M. le baron Karl VON ROKITAMKY, professeur de gynécologie à l'Université de Graz, mort à 60 ans, le 20 juin ; — de M. Petr. Onoufr. SALMANOVITCH, ingénieur, auteur d'un *Roukovodstvo k sostavleniiou smiet*, collaborateur de l'*Arkhitektournyi viestnik*, mort le 9 juin à Pskov ; — de M. Wilhelm SCHMITZ, philologue, mort le 17 juin, âgé de 72 ans, à Cologne ; — de M. Julius SCHRADER, poète, mort le 16 juin à Berlin ; — de M. le Dr Karl Eduard WIRTH, mort à 71 ans, le 14 juin ; — de M. Alb. VON ZENKER, professeur d'anatomie pathologique à l'Université d'Erlangen, mort le 13 juin.

CONCOURS. — La Société havraise d'études diverses met au concours les sujets suivants : *La Spéculation à terme, son rôle et son influence sur le commerce* (300 fr.) ; — *Vie et œuvres d'un savant, d'un artiste ou d'un littérateur, né ou ayant vécu dans l'arrondissement du Havre* (200 fr.) ; — *Des Devoirs respectifs de l'État et des individus dans l'évolution industrielle* (500 fr.) ; — *Bibliographie méthodique de l'arrondissement du Havre* (300 fr.). La Société décerne en outre un prix de 800 fr. et une médaille de 200 fr. aux meilleurs ouvrages en vers, et 200 fr. au meilleur travail sur la flore ou la faune de l'arrondissement du Havre. Le concours n'est ouvert qu'aux Français résidant soit en France, soit à l'étranger. Les mémoires doivent être écrits en français. Délai du concours : 30 novembre 1898 (Hôtel-de-Ville du Havre).

— Il s'est tenu à Burgos, du 24 avril au 4 mai 1898, un concile provincial, qui intéresse nos lecteurs au moins sous un point de vue. Les Pères, qui formaient cette assemblée conciliaire, voulant promouvoir les études ecclésiastiques en Espagne, et y contribuer dans la mesure possible, ont ouvert un concours pour la composition de onze ouvrages, qui pourraient servir de manuel dans les grands et les petits séminaires. 1° Histoire de l'Église ; — 2° Manuel d'archéologie chrétienne ; — 3° Traité d'éloquence sacrée ; — 4° Herméneutique sacrée à la hauteur des découvertes modernes et des progrès de la critique ; — 5° Étude d'ensemble sur les Pères de l'Église, principalement sur les Pères espagnols ; — 6° Manuel de liturgie, embrassant les rubriques du Missel et du Bréviaire, ainsi que celles du Rituel ; — 7° Grammaire hébraïque, propre à faciliter l'étude de cette langue ; — 8° Théologie morale adaptée à nos temps ; — 9° Cours de droit canon ; — 10° Le Droit civil dans ses relations avec l'Église ; — 11° Manuel pratique pour la procédure devant les tribunaux ecclésiastiques. Le concours ne sera fermé que le 30 juin 1901. Les ouvrages, qui répondront au but du concours, seront imprimés aux frais de la Province, et le profit de la vente sera pour l'auteur. La plupart des ouvrages dont il vient d'être parlé peuvent être composés soit en latin soit en espagnol, au gré de l'auteur. Cependant le n° 6 doit être en espagnol.

— L'Académie de Naples met au concours une étude sur le dialecte napolitain au XVe siècle (510 fr. — Délai : 31 mars 1899).

— L'Institut lombard met au concours les sujets suivants : *Prix Pizzamiglio*. Influence des doctrines socialistes contemporaines sur le droit privé (3.000 fr. — Délai : 7 mai 1899) ; — *Prix Ciani*, Histoire du régime parlementaire dans le royaume actuel d'Italie (5000 fr. — 31 déc. 1898) ; — *Prix Tommasoni*, Vie et œuvres de Léonard de Vinci (7000 fr. — 31 décembre 1900) ; — *Prix de l'Institut*, Catalogue des événements météorologiques extraordinaires ou notables à quelque titre, dont on a conservé la mémoire depuis les temps les plus anciens jusqu'en

1800 (1200 fr. — 1er mai 1899) ; — *Prix Cagnola*, Éclairer par des expériences nouvelles autant que possible le phénomène de Hertz (2500 fr. et 500 fr. — 1er mai 1899) ; Découverte ayant pour objet soit la cure de la pelagre, soit la nature des miasmes, soit la direction des ballons, soit les moyens d'empêcher de contrefaire l'écriture (2500 fr. et 500 fr. — 31 décembre 1898); — *Prix Fossati*, Étude physiologique et anatomique sur le système nerveux central (2000 fr. — 1er mai 1900) ; — Régénération des fibres nerveuses périphériques des vertébrés (2000 fr. — 1er mai 1900) ; — *Prix Kramer*, Théorie et pratique des échanges de chaleur entre la vapeur et les parois du cylindre de la machine à vapeur ; principes et règles à appliquer au calcul des dites machines (4000 fr. — 30 décembre 1899) ; — *Prix Sacco Commeno*, Étude des gisements italiens de phosphates naturels ; leur exploitation (864 fr. — 30 avril 1902).

Congrès. — En septembre prochain se tiendra à Lisbonne le congrès international des journalistes.

Les Archives départementales. — Le *Tableau général numérique par fonds des archives départemenlales* publié en 1848 sous les auspices du gouvernement, tiré à un nombre assez restreint d'exemplaires, est aujourd'hui presque introuvable. Et ceux mêmes qui le possèdent ne peuvent pas en retirer tout le profit que l'on pourrait attendre d'un semblable travail ; à l'époque où ce tableau a été publié, le classement des archives départementales n'était pas encore suffisamment avancé pour que le tableau pût être complet et les archivistes chargés de la rédaction n'avaient pas partout les qualités requises pour exécuter avec exactitude l'œuvre qui leur était confiée. L'on apprendra donc avec plaisir que la direction des archives vient de rédiger des instructions aux archivistes départementaux pour préparer une réédition de ce tableau. Les services que rend aux chercheurs le répertoire analogue publié il y a quelques années pour les Archives nationales feront désirer par tous le prompt achèvement de cette publication. L'on compte qu'elle sera terminée et pourra être imprimée pour l'Exposition de 1900.

Comment on forme une cuisinière. — Sous ce titre-là même, la maison Hachette à édité un petit livre soigneusement rédigé par Mme Seignobos. Il devrait être obligatoire pour toute mère de famille d'en joindre un exemplaire à la corbeille de mariage de sa fille. Que de discussions elle apaiserait ainsi, que de joie et de contentement elle amènerait ! « Ventre plein, cœur bien. » Pour résumer ce petit guide indispensable, nous dirons d'abord que la cuisinière y trouvera un indicateur de la durée des cuissons et un barême à consulter chez le boucher. Lisez les conseils sur le feu, charbon et gaz ; et un tour de force : Comment on devient rôtisseur. Puis des détails sur le bœuf, le mouton, le veau, le porc frais. Le tout parsemé de croquis. A la fin une excellente table : cela ne pouvait manquer. On recommande le bœuf à la persillade, nouvelle méthode, et les accommodements de l'agneau et du chevreau, anciennes manières parfaitement expliquées. Dans ces 82 pages (in-12 cartonné) réside un livre de chevet pour toute jeune maîtresse de maison.

Paris. — *Les Désiderata de la Mystique*, par le R. P. Poulain (Paris, Retaux, in-8 de 32 p. Extrait des *Études religieuses*). Avec une pointe d'humour, l'auteur demande qu'on perfectionne sur différents points l'exposition de la mystique. Il examine : 1° Si l'on doit mettre une différence entre l'oraison affective et la contemplation appelée ordinaire ; 2° Si les progrès à espérer dans la science mystique porteront sur les descriptions ou sur leur rattachement au dogme ; 3° Quelle est la vraie ligne de démarcation entre la voie ordinaire et la voie mystique ; 4° Quels caractères doit avoir une bonne classification des états surnaturels d'oraison ; 5° Comment sainte Thérèse a varié dans sa manière de concevoir ces degrés successifs ; 6° En quoi il faut perfectionner son vocabulaire. Donc, sur la matière, beaucoup de choses et peu de pages.

— Le *Manuel de bibliographie générale* de notre collaborateur M. Henri Stein, que l'on attendait avec tant d'impatience, vient enfin de paraître à la librairie Picard et fils (in-8 de xx-895 p.). Nous ne tarderons pas à en parler plus longuement à nos lecteurs.

— Le même érudit dans son excellente revue *le Bibliographe moderne* (janv.-fév. 1898) a publié un article sur les *Archives de la Préfecture de police à Paris*. Grâce à un répertoire manuscrit qu'il a été mis à même de consulter, il se trouve en mesure de rectifier ce qui avait été dit jusqu'ici de ce dépôt même, par lui, dans ses *Archives de l'histoire de France*, et de nous donner un inventaire succinct des fonds qui s'y trouvent.

Agenais. — M. Philippe Lauzun et M. Georges Tholin nous donnent deux monographies que nous recommandons à tous les amis de l'archéologie : *Le Château de Perricard* (Agen, imp. et lithogr. agenaises, gr. in-8 de 33 p.) ; — *Le Château d'Estillac*, xiiie-xvie *siècles* (Ibid., gr. in-8 de 38 p.). Ces deux monographies se retrouvent, avec diverses autres monographies archéologico-historiques, toutes décorées des clichés de M. Philippe Lauzun, dans un recueil intitulé : *Monuments et portraits agenais*. Notices accompagnées de planches, 1er fascicule (Agen, impr. et lithogr. agenaises, gr. in-8 de 160 p.). Voici la liste des notices réunies dans ce fascicule : *Le Château de Nérac*, par M. Ph. Lauzun (avec 2 planches) ; — *Le Temple gallo-romain d'Eysses*, près de Villeneuve-sur-Lot, par M. G. Tholin (avec une planche) ; — *L'Enceinte fortifiée de Villeneuve-sur-Lot*, par le même (avec une planche) ; — *Le Maréchal d'Estrades*, par M. Ph. Lauzun (avec un portrait) ; — *Le Château de Cauzac*, par le même (avec une planche) ; — *Le Maréchal de Biron et la prise de Gontaud en 1580*, par M. Ph. Tamizey de Larroque (avec deux planches) ; — *Le Château de Sauveterre-Lémance*, par M. G. Tholin (avec 2 planches) ; — *Quelques détails de l'église de Montempron*, par le même (avec une planche).

— Annonçons une publication qui rendra les plus grands services aux travailleurs du sud-ouest : *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790*, rédigé par M. Tholin, archiviste. *Lot-et-Garonne. Série E. Supplément. T. I. Arrondissements d'Agen et de Marmande* (Agen, imp. Bonnet, Amade, in-4 de xlv-427 p.). L'introduction est très substantielle. M. Tholin y résume à merveille l'inventaire qu'il a dressé. Il y étudie successivement les anciennes divisions du pays d'Agenais (période gallo-romaine, moyen âge, époque moderne), au point de vue ecclésiastique, judiciaire, politique, administratif ; il s'y occupe tour à tour des actes constitutifs et politiques de la commune, des impôts et comptabilité, de la justice, des cultes, instruction, assistance publique, de l'agriculture, industrie et commerce.

— A l'occasion des fêtes où sera célébré, dans la ville d'Agen, en août prochain, l'anniversaire de la naissance d'un des plus grands poètes méridionaux, on vient de publier un recueil destiné à être beaucoup lu, beaucoup goûté : *Jacques Jasmin. Las Papilhotes, édition populaire. Les poèmes et les Odes, Préface de l'édition. Essai d'orthographe gasconne d'après les langues romane et d'oc, et collation de la traduction littérale* (due au poète même,) par M. Boyer d'Agen (Paris, Garnier, in-18 de xli-351 p.).

Auvergne. — Quand le Congrès archéologique de France alla, en 1895, tenir à Clermont-Ferrand sa LXIIe session annuelle, M. Teilhard de Chardin entreprit, comme introduction aux travaux du congrès, de dresser un état des études historiques dans le Puy-de-Dôme. C'est un exposé très soigneusement fait et vraiment utile, auquel on peut reprocher quelques lacunes, — l'omission de l'article publié par M. Monceaux dans la *Revue historique* sur le Mercure arverne, par exemple, — mais qui n'en constitue pas moins un précieux inventaire, et qu'on a eu raison de publier à part (*De l'État des études histori-*

ques dans le département du Puy-de-Dôme. Caen, Delesques, in-8 de 34 p.).

Champagne. — La Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, vient de distribuer le tome LXI de la collection de ses *Mémoires* (Troyes, imp. P. Nouel, in-8 de 379 p., avec une carte en couleurs). Ce volume renferme les études suivantes qui, toutes, méritent, à titres divers, d'attirer l'attention : *Les Vieilles Enseignes de Troyes,* par M. A. Babeau ; — *Brienne pendant l'invasion de 1814. Le Contre-Amiral comte P. Baste. Le Général baron F.-L Forestier*, par M. A. Bardet ; — *Une Promenade dans Troyes en 1482,* par M. J.-P. de Lutel ; — *Les Triomphes de Pétrarque sur un vitrail de l'église d'Ervy (Aube)*, par M. l'abbé C. Nioré ; — *Révision des Urédinées et des Ustilaginées qui croissent dans le département de l'Aube*, par M. P. Hariot ; — *Un Prieur et un seigneur de campagne sur les bords de l'Aube,* par M. E.-A. Blampignon ; — *Les Éphémérides troyennes de Grosley. Table de concordance entre l'édition originale et la réimpression de 1811*, par M. A. Roserot ; — *Le Calendrier grégorien, sa valeur scientifique et sa perpétuité*, par M. l'abbé G. Ferrari-Moreni ; — *Les Délégués de la municipalité troyenne au sacre de Louis XVI et la question de la capitalité de la Champagne*, par M. L. Morel ; — *Voltaire et Franklin à l'Académie des sciences,* par M. E. Chevallier.

Flandre.—*La Statistique féodale du département du Nord* occupe presque aux trois quarts (p. 1 à 232) le tomme XX *du Bulletin de la Commission historique du département du Nord* (Lille, imp. Danel, gr. in-8 de 319 p. avec une carte). Cette importante et très documentée statistique est due à M. Th. Leuridan. Elle a trait à *la Châtellenie de Lille* et s'applique à la seule région du Weppes, qui ne comprenait pas moins de trente-huit localités. C'est une contribution de premier ordre à l'histoire de la Flandre française. Un travail moins considérable, mais tout aussi sérieux que le précédent, est consacré à *la Tombe élevée d'un panetier de saint Louis, Pierre Orighe, chevalier, fondateur de la chapelle de la Madeleine à Douai.* Cette notice (p. 233 à 276) contient des renseignements sur les tombes de Sebourg et sur la vraie origine de la maison d'Hénin-Liétard « se disant faussement d'Alsace. » Enfin dans les pages 277 à 318, Mgr C. Dehaisnes fait connaître *les Délimitations du français et du flamand dans le nord de la France depuis la formation de la langue romane jusqu'à nos jours.* Une carte appuie cette curieuse et savante étude.

— Nous recevons le tome V de la 3e série des *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord*, qui se réfère aux années 1893-1894 (Douai, Duthillœuil, in-8 de 440 p., avec plans et planches). Ce volume renferme les travaux suivants : *Rapport du Secrétaire général sur les travaux de la Société en 1893 et 1894*, par M. le baron A. de Warenghien ; — *Diphtérie, sérothérapie et procédés de vaccination*, par M. le Dr Blanc ; — *Contribution à la flore des environs de Douai*, par M. Gosselin ; — *La Maison d'un sage vers l'an 400 avant J.-C.*, par M. Delpit ; — *Quelques lettres du général Durutte, 1792-1800*, par M. Maillard ; — *Réceptions du prince de Condé à Douai, 1782-1783*, par M. B. Rivière ; — *Les Épices au parlement de Tournay et au parlement des Flandres,* par M. le baron A. de Warenghien ; — *Le Val d'Andorre*, par M. Tréca ; — *Le Tiers aux États-généraux de 1614*, par M. B. Rivière. — *Notice sur l'agrandissement de la ville de Douai*, par M. Barbet ; — *Notes de voyages en Hollande*, par M. Dupont ; — *A M. Hachette, à l'occasion de son Guide-Joanne « De Paris à Constantinople,* » par M. Maillard ; — *Notice sur quelques anciennes toiles damassées de Courtrai*, par M. de Prat ; — *Notice nécrologique de M. Grimbert*, par M. le baron de Warenghien.

Franche-Comté. — M. Léonce Pingaud a publié dans les *Mémoires de l'Aca-*

démie de Besançon (année 1892) des *Lettres de Gustave Fallot*, que nous avons signalées (t. LXVII, p. 89). Il vient d'extraire des mêmes *Mémoires* (1897) de *Nouvelles Lettres de Gustave Fallot* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 18 p.). Au nombre de huit, ces lettres ont été adressées, de 1831 à 1836, à M. Micaud, à Weiss, bibliothécaire de la ville de Besançon et à P.-J. Proudhon. Elles renferment de curieux renseignements, véritables instantanés, comme l'on dit aujourd'hui, sur l'esprit parisien en 1832, et, au point de vue politique, sur les « vendales et les déclamateurs libéraux. » Deux personnalités très connues, Michaud, le directeur de la *Biographie universelle*, et surtout le libraire Techener, y sont assez malmenées. Les conseils que Fallot donne à Proudhon (lettre VII, p. 16) ne paraissent pas avoir touché son correspondant. Mais la lettre la plus typique de ce deuxième recueil est celle écrite à Weiss le 19 février 1833 : l'auteur y dépeint, d'une façon tout à la fois poignante et comique, l'embarras où il se trouve de reconnaître et de suivre sa véritable voie : « document humain » à méditer par les jeunes travailleurs de province, sans fortune, qui cherchent à se faire une place au soleil parisien.

— C'est une figure bien originale que celle du professeur auquel le même M. Pingaud vient de consacrer un souvenir. La *Notice sur M. Édouard Sayous*, que nous recevons (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 24 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon* de 1898), se fait remarquer par les qualités de style et de précision qui sont la caractéristique de l'auteur. Sayous, nous dit M. Pingaud « était un Béarnais de vieille souche, venu à Paris en faisant un long détour par Genève. » Né à Genève, Sayous professa à la Faculté de Besançon, de 1886 jusqu'à sa mise à la retraite vers la fin de 1897. Il mourut à Nice le 19 janvier 1898. Son œuvre, un peu dispersée, dont l'histoire de la Hongrie a fait le principal objet, est rappelée par une bibliographie dressée méthodiquement et avec beaucoup de soin par son biographe. Au début de la guerre de 1870-1871, Sayous joua un rôle peu connu et qui mériterait de l'être davantage : il avait été chargé par le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères, de se rendre compte sur place, à Buda-Pesth, du parti à tirer « de l'antipathie traditionnelle des Hongrois contre les Allemands. » Mais il ne put que constater *de visu* « l'illusion profonde dont on s'était bercé au quai d'Orsay. »

— Comprendrait-on enfin, en Franche-Comté, en présence des réclames de tous genres faites au profit de la Savoie, du Dauphiné et surtout de la Suisse, pour ne citer que des pays de montagnes, qu'il y a quelque chose à tenter pour attirer les touristes ou les gens fatigués en quête de repos et de « bains d'air ? » Il nous semble que l'idée est trouvée, car le titre générique : *La Franche-Comté pittoresque*, mis en tête de la luxueuse brochure de M. Jules Sicard : *Clairvaux du Jura et ses environs* (Paris, l'auteur, 20, boulevard Exelmans, in-8 de 71 p., avec une carte et 10 phototypies de la maison Delagrange et Magnus de Besançon) fait pressentir une série de notices du même genre, à laquelle nous serons heureux de faire bon accueil. La Franche-Comté mérite en effet qu'on s'occupe d'elle : si ce n'est ni la Suisse ni la Savoie ni le Dauphiné, c'est autre chose, et si cet autre chose ne possède pas autant de majesté, il est, en général, plus gracieux, plus calme, plus reposant : pour les malades ou les surmenés, c'est préférable. Là aussi, d'ailleurs, il y a des lacs, là aussi il y a des chutes d'eau et des sites admirables, et l'hospitalité, pour n'être pas entièrement écossaise, est bien moins onéreuse : avis aux petites bourses et aux familles nombreuses. — Description, histoire, renseignements pratiques, rien ne manque dans ce joli guide qui s'adresse plus spécialement aux vélocipédistes. Nous voudrions que les opuscules suivants indiquassent, avec les prix, tous les moyens de transport.

— L'on se souvient sans doute du remarquable travail sur la guerre franco-allemande dû à M. Ch. Sandoz et dont nous avons parlé ici même (t. LXXVII,

p. 187) avec les éloges qu'il méritait. Le même écrivain, un bon Français et un brave officier de l'année terrible, continue, dans un autre ordre d'idées, à faire vibrer la corde patriotique. Le voici, en effet, qui nous donne un drame lyrique : *Le Blessé, épisode de la guerre de 1870-1871* (Besançon, imp. du Progrès, in-8 de 26 p.), qui ne peut manquer d'avoir du succès partout et notamment dans la région de l'Est. Les scènes de ce drame, débordant de cœur et d'excellents sentiments, se passent dans les montagnes du Doubs. Nous n'avons pas à apprécier la musique qui n'est pas encore publiée ; mais nous connaissons assez les talents artistiques de M. Sandoz pour ne pas douter que cette musique vaut le livret.

— M. Émile Cardot vient de publier une étude aussi sérieuse que solide sur *la Culture pastorale, son application aux pâturages des montagnes du Jura et plus spécialement aux pâturages de l'arrondissement de Pontarlier* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 32 p. avec une planche. Extrait du *Bulletin de la Société forestière de Franche-Comté et de Belfort*). L'auteur, après avoir examiné les causes de l'appauvrissement des pâturages, expose en détail ses plans de restauration et formule une méthole. « Cette méthode, dit-il, est générale ; elle peut s'appliquer à toute espèce de pâturages, dans les Alpes, les Pyrénées, le plateau central, les Vosges, comme dans le Jura. Le mode d'application seul peut et doit varier suivant les conditions spéciales de la région. » En terminant, il établit que, pour le seul arrondissement de Pontarlier, « le bénéfice annuel à obtenir de la mise en valeur des pâturages appauvris » pourrait se chiffrer par plusieurs millions de francs. C'est un honnête denier ; mais cela n'a rien de bien excessif si l'on considère que le pays dont s'occupe plus particulièrement M. Cardot tient un rang important parmi ceux où domine l'industrie fromagère.

— Claude-Joseph ou Claude-Richard Raimond, né en 1739, mourut curé de Saint-Désiré de Lons-le-Saunier en 1836 ; il était donc presque centenaire. Sous le nom de Père Agathange, il a laissé dans sa ville natale et pastorale une réputation de charité inépuisable et de sainteté. C'est à faire revivre cette sympathique et peu banale personnalité, dont la carrière fut des plus mouvementées, quoique parcourue dans un rayon restreint, que M. l'abbé Chamouton s'est appliqué dans sa brochure : *Un Ami du peuple. Le P. Agathange, de Lons-le-Saunier, des frères mineurs capucins, curé de la paroisse de Saint-Désiré à Lons-le-Saunier* (Lons-le-Saunier, C. Martin, in-32 de 128 p. avec une vignette et deux portraits dont un du P. Agathange). L'opuscule se termine par une intéressante *Note sur les cordeliers et les capucins de Lons-le-Saunier*.

Ile-de-France. — M. A. François, dans sa petite brochure intitulée : *Une Excursion dans le canton de Songeons en trois étapes* (Gournay-en-Bray, imp. J. Guillotte, in-16 de 69 p.), a très bien fait d'utiliser ses loisirs d'instituteur à Vrocourt en étudiant le canton dans lequel il vit, en en dressant l'inventaire archéologique, en retraçant, après d'autres, l'histoire de Gerberoy. Sa plaquette est pleine de renseignements utiles ; nous ne lui ferons qu'une petite chicane, c'est de n'avoir pas décrit complètement le temple élevé dans le parc du château de Crillon à la mémoire de La Pérouse (p. 8) et de ne l'avoir pas rapproché des monuments érigés en l'honneur de Cook par certains grands seigneurs français.

Languedoc. — Notre collaborateur M. Joseph Berthelé a retrouvé aux archives de Pézenas et publié dans *le Bibliographe moderne*, le *Programme du classement et de l'inventaire des archives municipales de Pézenas*, présenté en 1766 aux maire et consuls par François Rességuier, avocat au parlement.

Limousin. — Le très actif secrétaire général de la Société archéologique et historique du Limousin publie en même temps : *Les Sépultures de l'abbaye de Saint-Martin de Limoges et la crosse de l'archevêque Geoffroi* (Limoges, V. Ducourtieux, gr. in-8 de 16 p.) et *les Archives de famille des Péconnet de Limoges* (Ibid., gr. in-8 de 13 p.). La première brochure contient un excellent résu-

mé de l'histoire de l'ancienne abbaye de Saint-Martin qu'occupèrent, depuis 1622, des religieux de la congrégation des Feuillants, la description des sépultures et de la crosse trouvée dans le cimetière de l'abbaye, enfin l'exposé des idées de l'auteur au sujet de l'attribution de la dite crosse à Geoffroi Ier, archevêque de Bordeaux au xe siècle. — Dans la seconde brochure on trouve l'analyse de divers documents relatifs aux Péconnet de Limoges, extraits d'un coffre plein de vieux papiers domestiques et qui complètent les deux remarquables publications de M. Guibert : *La Famille limousine* et les *Livres de raison limousins et marchois*.

—Sous le titre : *La Bibliothèque départementale de la Haute-Vienne* (Limoges, H. Ducourtieux, in-8 de 16 p.), M. Alfred Leroux fait l'histoire des origines, de la formation de la dite bibliothèque, de ses agrandissements et améliorations matérielles. Enfin il indique les principaux fonds dont elle se compose et les grandes collections qu'elle renferme.

— On rapprochera de ce travail celui que le même auteur vient d'écrire sur *les Archives départementales, communales et hospitalières de la Haute-Vienne, de 1790 à 1898* (Limoges, Vve H. Ducourtieux, in-8 de 27 p.). Comment s'est formé et accru le dépôt des archives tant pour la partie ancienne que pour la partie moderne, quels répertoires en ont été dressés successivement, quels recueils de documents l'on en a tiré jusqu'ici, par qui les archives ont été administrées, quel local elles ont occupé, quelles variations en a subi le budget : voilà ce que M. Leroux nous fait connaître dans un exposé clair et précis.

Lorraine. — *Saint Pierre Fourier*, par le chanoine A. Lepitre (Extrait de l'*Université catholique*. Lyon, Vitte, in-8 de 35 p. Prix : 0 fr. 75), est une intéressante biographie du saint où l'auteur se sert de la fameuse théorie de Taine : les influences de race et de milieu, mais avec les modifications que cette théorie comporte. La vie de Pierre Fourier par Dom J.-B. Vuillemin est la source le plus souvent mise à contribution dans ce travail, conférence faite à l'Université catholique de Lyon le 21 janvier 1898.

— Dans *la Chasse à la licorne et l'Immaculée-Conception* (Nancy, Vagner, in-16 de 8 p.), M. Léon Germain prouve, d'après une plaquette de la collection Spitzer, qu'à la fin du xve siècle et durant le xvie, la Chasse à la licorne, parvenue alors à son développement complet et ensuite peu à peu abandonnée, se rapporte au mystère de l'Immaculée-Conception. « Le chasseur devient l'archange Gabriel ; la jeune fille, la Vierge Marie, et la scène de la chasse fabuleuse s'identifie avec le mystère même de l'Annonciation et de l'Incarnation ; la licorne apparaît comme l'image non équivoque de J.-C. » (p. 4). Curieuse étude de symbolisme sacré.

— Le même auteur, en trois autres plaquettes non moins curieuses : *Les Cinq Joies de Notre-Dame ; les Sept Joies de Notre-Dame ; les Quinze Joies de Notre-Dame* (Nancy, Vagner, in-16 de 15, 16 et 20 p.) cherche à établir que les cinq joies des Marie « Gaudes » : Annonciation, Nativité de J.-C., Présentation au Temple, Adoration des Mages, Recouvrement de Jésus au Temple, ne se trouvent que dans des Livres d'Heures non antérieurs au xve siècle, mais remontent bien plus haut, sans en déterminer la date. La dévotion des « Sept Joies » lui semble moins ancienne et aurait son origine au moins au xiiie siècle, époque où la dévotion aux Sept Joies existe d'une manière certaine, quoique quelques auteurs veuillent la faire contemporaine de saint Thomas de Cantorbéry. Elle existait encore dans la première partie du xviie siècle. Ces Sept Joies seraient d'après M. L. Germain : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de N.-S., l'Adoration des Mages, le Recouvrement de Jésus au Temple, la Résurrection, la Réunion des Apôtres autour de la sainte Vierge au Cénacle, l'Assomption de Marie. — Quant aux « Quinze Joies, » elles eurent beaucoup de vogue au xve siècle et se trouvent assez généralement dans les livres d'Heures de cette époque.

L'auteur doute que cette dévotion soit plus ancienne, car, dit-il, « la formule est rédigée, ce semble, plus souvent en français qu'en latin et diffère tout à fait de celle des cinq joies et des sept joies » (p. 1). Selon M. L. Germain, les « Quinze Joies » sont : l'Annonciation, la Visitation, la Gestation, la Nativité de N.-S., l'Adoration des Mages, la Présentation, le Recouvrement de Jésus au Temple, les Noces de Cana, la Multiplication des Pains, la Passion, la Résurrection, l'Ascension, la Descente du Saint-Esprit, l'Assomption et le Couronnement (ces deux derniers mystères réunis).

— Encore du même auteur : *Les Sentences portières de maisons particulières en Lorraine* (2e part., XVIIIe s.) (Nancy, Sidot, in-16 de 31 p.). C'est le recueil très intéressant d'inscriptions murales que la Renaissance mit à la mode, qui se multiplièrent au siècle de Voltaire, des textes pieux pour la plupart : invocations à Jésus, Marie, quelquefois à saint Joseph ; des vœux de paix ; prières à Jésus-Hostie, surtout celle : « Loué soit à jamais Jésus au Sacrement de l'autel, » très en faveur, « que l'on peut croire d'origine lorraine » (p. 28).

Orléanais. — M. L. Jarry vient de publier une notice très documentée et très intéressante sur *Henriette d'Entragues et son vœu singulier à Notre-Dame de Cléry* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 90 p., avec deux portraits et une planche). La meilleure idée à donner de l'excellent autant que piquant travail de M. Jarry, c'est l'indication du titre des sept chapitres : *Le Caractère de Henri IV dans la vie privée ; — Corisande d'Andoins et Gabrielle d'Estrées ; — La Famille de Balzac d'Entragues ; — La Promesse de mariage et l'enfant d'argent de Séry ; — Henriette d'Entragues et Marie de Médicis ; — Lutte de la favorite contre la Reine.* Suivent sept pièces justificatives fort importantes. La brochure est extraite du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts d'Orléans.*

Touraine. — Un ancien élève de M. *Urbain Legeay* a écrit une notice sur ce chrétien fervent (Paris, Lecoffre, in-8 de 23 p. avec portrait). Né à Tours (1794-1872), Urbain Legeay fut professeur au lycée de Lyon, à la Faculté des lettres de Grenoble, et eut pour élève Frédéric Ozanam. Il en a fait la biographie avec d'intéressants détails qu'il connaissait seul, ainsi que celles de Trousseau, le célèbre médecin, de Dupin aîné, ancien président de la Chambre des députés. Parmi les œuvres de Legeay, la plus importante est son *Histoire de Louis XI, son siècle, ses exploits comme Dauphin, ses dix ans d'administration en Dauphiné, ses cinq ans de résidence en Brabant et son règne* (Paris, F. Didot, 1874, 2 vol.). L'auteur anonyme de cette notice mérite toute reconnaissance pour avoir fait revivre cette belle figure d'honnête homme, de lettré, d'érudit.

Velay. — Dans le tome neuvième, qui nous arrive, des *Mémoires et procès-verbaux de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire* (Le Puy, imp. Marchessou, in-8 de 386 p., avec 3 planches d'armoiries et une carte en couleurs), l'on trouvera d'abord une *Notice historique sur les Dominicains de Pradelles,* par M. F. Mosnier. Viennent ensuite une courte étude sur *la Flore bryologique des environs de Borne (Haute-Loire)*, par M. P.-V. Lyotard et une *Note sur quelques mousses des environs du Puy (Haute-Loire)*, par le même. Il convient de signaler d'une façon spéciale l'important travail que M. Truchard du Molin a écrit sur *la Baronnie de Saint-Vidal* et qui ne comporte pas moins de 100 pages. Mais, comme dans le volume précédent, c'est M. Louis Pascal qui mérite d'occuper le rang d'honneur avec sa *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire.* Nous sommes en face, ici, d'une œuvre considérable, qui représente toute une vie de recherches. Cette partie (la deuxième) n'embrasse, pour cette ancienne petite province, que les sciences et les arts ; ce qui n'empêche pas cette division de remplir les pages 127 à 386 du volume et d'être parfois aussi biographique que bibliographique. Peu de provinces, beaucoup trop peu, peuvent se glorifier d'un tel effort et d'un aussi brillant résultat.

Belgique. — M. H. Schuermans, premier président honoraire de la cour d'appel de Liège, a publié dans le tome VI des *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles* (in-8, 1898) un important catalogue de la bibliothèque de l'abbaye cistercienne de Villers, près de Bruxelles. Ce catalogue est de l'an 1309. M. Schuermans l'a découvert dans un manuscrit des riches archives de l'archevêché de Malines, et il a fort bien fait de le mettre au jour. Mais les notes dont le savant magistrat a accompagné ce catalogue auraient sans aucun doute gagné à être plus nombreuses et parfois plus précises qu'elles ne sont.

Grèce.— Un des éditeurs les plus populaires d'Athènes, M. Phexi, a commencé depuis peu la publication, par fascicules, de trois grands ouvrages illustrés. C'est d'abord la Μεγάλη Ἱερὰ Ἱστορία, due à la plume de M. Tr. E. Évanghélidès et enrichie des meilleurs tableaux de Gustave Doré. Vient ensuite l'histoire de la guerre franco-allemande Ἱστορία του Γαλλογερμανικου Πολέμου, tirée par M. X. Néoclés des ouvrages de Scheibert et de Rousset. Enfin, M. E. I. Oiconomopoulo raconte la récente guerre turco-grecque : Ἱστορία του Ἑλληνοτουρκικού Πολέμου (1896-1897), et accompagnera le texte de son récit de 350 gravures.

— Le même E. J. Oiconomopoulo dirige, en même temps, la publication d'une bibliothèque encyclopédique : Ἐγκυκλοπαιδική Βιβλιοθήκη, qui comprendra surtout des traductions d'ouvrages étrangers, choisis un peu partout. Il paraît un volume par mois. Voici les ouvrages déjà publiés : « Θρησκείαι καὶ Θρησκεία », trad. de V. Hugo ; « Τὰ τραγούδια τού Ραμπαγᾶ », et enfin « Ἡ τιμή », le drame bien connu du socialiste allemand Hermann Sudermann.

— Nous sommes heureux d'enregistrer, avec ces œuvres hâtives et partant assez insignifiantes, une bonne étude historique de M. Miliaraki sur l'empire de Nicée et le despotat d'Épire : Ἱστορία τού Βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ του δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου (Athènes, Perri, in-8 de 676 p. Prix : 20 fr.).

Espagne. — Nous avons déjà parlé de l'heureux succès obtenu en Espagne (1896) par notre collaborateur, M. Geoffroy de Grandmaison, qui y faisait des recherches sur les relations entre la France et l'Espagne pendant le premier Empire. Il vient de publier dans le *Bulletin historique et philologique* le rapport adressé par lui au ministre *(Mission en Espagne (1896). La France et l'Espagne pendant le premier Empire.* Tiré à part. Paris, imp. Nationale, in-8 de 47 p.). On y trouvera de précieux renseignements sur les documents nombreux et variés conservés dans les divers dépôts de la péninsule.

— Le tome VI des *Memorias de la real Academia de buenas letras de Barcelona* (Barcelona, Jaime Jepus, in-8 de 579 p.) n'est pas inférieur aux précédents en importance et en intérêt. Il s'ouvre par un mémoire du vénérable doyen de l'Académie don Joaquín Rubió y Ors sur Antoine Bastero, chanoine de Girone (1675-1737), où il étudie comme provençaliste l'auteur de la *Crusca provenzale*. Vien ensuite une savante étude de D. Fernando de Sagarra y de Siscar sur les sceaux de Don Pedro IV d'Aragon (1335-1387), étude qui s'appuie sur les pièces d'archives et qu'illustrent dix belles planches. C'est à des considérations grammaticales que nous ramène le 3e mémoire, écrit par D. José Balari y Jovany : *Intensivos superlativos de la lengua catalana.* D. Celestino Barallat Falguera nous donne un examen comparé de Shakespeare et de Moratin à un point de vue tout spécial et fort curieux que le titre indique à lui seul : *Shakespeare y Moratin ante la fosa.* L'infatigable D. Francisco de Bofarull y Sans a fourni à lui seul deux mémoires au volume : l'un sur la famille de Jean Ier d'Aragon, formant le complément du travail sur l'histoire des comtes de Barcelone de D. Prospero de Bofarull ; l'autre comprenant un recueil de documents pour servir à l'histoire de Montblanch, primitivement Villasalva et Duas Aquas ; ce recueil ne renferme pas moins de 95 pièces la plupart inédites allant du milieu du XIIe siècle (1155) à la fin du XIVe

(1399). Enfin D. Francisco Romani y Puigdengolas a écrit une dissertation sur la domination gothique dans la péninsule ibérique.

Irlande. — M. E.-R.-M. Dix a entrepris de dresser une liste des livres imprimés à Dublin depuis l'introduction de l'imprimerie dans cette ville, en 1681, jusqu'à la fin du xviie siècle : *Catalogue of early Dublin printed books*. C'est M. Bertrand Dobell, de Dublin, qui est l'éditeur de cet intéressant ouvrage enrichi par M. C. Winston Dugan d'une introduction et de notes bibliographiques.

Italie. — L'année 1897 des *Atti e memorie della accademia Virgiliana di Mantova*, qui vient d'être distribuée (Mantova, tip. G. Mondovi), forme un beau volume in-8 de xxxiii-221 p. La première partie comprend les procès-verbaux des séances rédigés avec beaucoup de soin par le secrétaire, M. Luigi Carnevali. Dix mémoires se partagent la deuxième partie : *Le due bandiere nazionali a Mantova*, où M. Carnevali nous raconte quand et comment la bannière aux trois couleurs italiennes fut substituée à la bannière aux trois couleurs françaises ; — *Libertà di stampa e diritto d'autore*, par M. Costantino Canneti ; — *Andrea Chènier* (sic) *e il suo tempo*, par M. Angelo Vesentini, qui n'apporte rien de nouveau sur le sujet ; — *I ludi secolari, Virgilio e la città eterna*, par le président de la Société, le chevalier G. B. Intra ; — *La letteratura dell'esilio*, où M. Achille Loria, que l'on ne connaissait guère que comme un économiste distingué, se révèle sous un jour nouveau, en nous indiquant, en quelques pages brillantes, ce que l'exil a inspiré à quelques grands écrivains ; — *Antonio Rosmini*, par M. Ugo Trombetti ; — *Il Cenobio di san Benedetto Po*, par M. le chevalier Intra, mémoire que l'on retrouvera également dans l'*Archivio storico lombardo* ; — *La donna nella società primitiva*, par M. Gino Urangia Tazzoli ; — *Il motivo epico degli scudi istoriati*, par M. Ferruccio Carreri ; — *Virgilio educatore*, par M. Edoardo Conti, qui nous montre les enseignements moraux que renferment la vie et les œuvres de l'illustre mantouan.

— M. Pierre Arnauldet a recueilli et nous fait connaître dans le *Bibliographe moderne* (mars-avril 1898) de très curieux renseignements sur *les Associations d'imprimeurs et de libraires à Mantoue au* xve *siècle*.

— *Documents inédits pour servir à l'histoire du cardinal Mazarin*. Lettres adressées à ce ministre par les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII tirées des Archives secrètes du Saint-Siège et publiées avec une introduction et des notes par l'abbé H. Surrel de Saint-Julien (Extrait des *Annales de Saint-Louis-des-Français*, avril 1898. Rome, Philippe Cuggiani, in-8 de 29 p.). C'est une partie des lettres inédites recueillies par l'auteur sur Mazarin et qui formeront sans doute un volume à joindre à ceux de la collection Chéruel. Les présentes lettres sont précieuses pour l'histoire particulière du cardinal et éclairent aussi quelques points de l'histoire générale. Elle sont au nombre de vingt-cinq sous forme de « brefs. » Un sommaire concis et exact fait connaître l'objet de chacune d'elles. Ce qui en ressort surtout c'est la constante préoccupation des Papes à procurer la paix générale de la France, de l'Europe, de la chrétienté, à laquelle Mazarin pouvait beaucoup contribuer.

— C'est une courte, mais intéressante étude sur la Sicile et les questions économiques qui se posent dans ce pays que M. Emmanuel Martin a faite sous forme de lettres d'un voyageur à un ami dans son opuscule sur la *Question trinacrienne* (Montpellier, Gustave Firmin et Montane, in-8 de 53 p.). Dans la première de ces quatre lettres, M. Martin montre qu'il y a une question trinacrienne et en fait l'histoire ; il retrace l'état social de la Sicile actuelle et constate l'inégale importance du double aspect sous lequel se pose la question : la crise agricole et la crise industrielle. A l'étude de la crise agraire sont consacrées la seconde et la troisième lettres, où l'auteur montre l'extrême gravité de cette crise qui embrasse à la fois l'organisation du travail et la production dans l'agriculture.

Quant à la dernière lettre, elle traite de la crise industrielle qui se concentre presque uniquement dans l'exploitation des soufres.

ROUMANIE. — *Notices biographiques sur Smaragde, Marie Beldimano, fille de feu Démétrius Beldimano et de Élisabeth Balsche-des-Baux de Jassy (Roumanie)* par Pierre Basqué (Liège, Imp. centrale, in-12 de 13 p.). Mémoire justificatif destiné à MM. les jurés du tribunal de Jassy et à quelques personnes amies par qui l'on voudrait faire mal apprécier le procès en pension alimentaire intenté par Mlle de Beldimano à sa mère. — Ce long sous-titre dit bien l'objet de la brochurette.

SUÈDE. — M. Gustaf Fröding publie sous le titre de *Gralstänk* (Stockholm, Albert Bonnier) un petit recueil de pensées jetées en mètres et en rimes.

— La maison C. et E. Gernandt, de Stockholm, vient de mettre en vente un nouvel ouvrage d'August Strindberg, intitulé *Legender*.

— L'éditeur Hugo Geber, à Stockholm, a sous presse une traduction par M. Mauritz Boheman du beau roman des frères Margueritte : *le Désastre* (*Kamp och nederlag*). Il donne aussi la *Sapho* de Daudet et *Soutien de famille* (*Familjens stöd*) du même auteur, traduits l'un et l'autre par M. Ernest Lundquist. Dans un genre autrement sérieux, voici un ouvrage de M. Anatole Leroy-Beaulieu : *Penningens herravälde*.

— De Z. Topelius, dont nous annoncions récemment la mort, M. K. S. Holm, à Helsingfors, met en vente divers ouvrages: un voyage en Finlande (*En resa i Finland*), édition de luxe illustrée de trente gravures ; des tableaux d'enfance (*Barndoms bilder*) auxquels 36 dessins de Pletsch donnent un nouveau prix. — Nous signalons chez le même éditeur une Histoire de la musique en Occident par M. Wegelius (*Musikens Historia*) et deux ouvrages historiques : *Helsingfors för trehundra ar sedan*, par M. R. Kertzberg et *Finlands historia*, par M. Y. Koskinen.

— Le grand ouvrage sur la Suède du comte Eric Dahlberg, *Suecia antiqua et moderna*, publié pour la première fois en 1718, treize ans après la mort de l'auteur, est toujours en haute estime. L'édition originale ne se rencontre naturellement plus que rarement, et à un prix fort élevé ; les deux réimpressions faites en 1856 et 1864-1865 ne remplacent point l'original. M. Hans Hildebrand, archéologue suédois distingué a voulu mettre l'ouvrage à la portée d'un plus grand nombre d'amateurs, et il entreprend une réédition en 20 fasc. à 3 fr. 35, avec le concours de la librairie Wahlstroem et Widstrand à Stockholm. Le texte de Loccenius, qui accompagne les planches, a été mis dans un nouvel ordre et remanié par le savant éditeur.

— Le comte F. M. Wrangel entreprend la publication d'un ouvrage considérable à la librairie Hasse W. Tullberg, de Stockholm. *Les Maisons souveraines de l'Europe*, dont il paraît simultanément, outre une édition française, une édition allemande et une édition suédoise, donnera, par ordre alphabétique, 850 portraits des familles princières d'Europe et 500 dessins dûs à M. Agi Lindegren. L'ouvrage, texte et planches, sera complet en vingt-cinq livraisons environ à 2 fr. 30.

SUISSE. — Sous ce titre : *La Renaissance des études liturgiques*, compte-rendu du quatrième congrès scientifique international des catholiques tenu à Fribourg (Suisse) du 16 au 20 août 1897 (Fribourg, Imp. de l'Œuvre de St-Paul in-8 de 23 p.), M. le chanoine Ulysse Chevalier après avoir parlé des publications des « ordinaires » de différentes églises de France, expose l'état des publications similaires anglaises. « Nos voisins d'Outre-Manche, dit-il, tiennent la tête et il est à croire qu'ils garderont longtemps cette position dans l'étude des anciennes liturgies et de celles de la Grande-Bretagne, en particulier. Rien ne saurait mieux démontrer l'utilité de ces recherches comme facteur dans le mouvement ritualiste qui va s'accentuant et peut contribuer à rapprocher nos frères d'Angleterre de

l'Église catholique » (p. 4). Les savants qui s'adonnent aux études des textes liturgiques trouveront là des indications précieuses relatives aux publications faites en Angleterre de textes anglais surtout.

Turquie. — Le dimanche 12 juin, le *Syllogue littéraire grec* de Constantinople a célébré, avec beaucoup d'éclat, le 38e anniversaire de sa fondation. M. Christidis, président de la Société, dans un discours vivement applaudi, en dépit des multiples regrets qui y étaient exprimés, a donné un compte rendu très complet des travaux de l'année. Puis, une conférence de M. P. D. Nicolopoulo sur *le Travail au point de vue de l'économie politique*, a terminé, avec la séance, le cycle des conférences annuelles.

— On annonce, comme devant paraître dans quelques jours, un grand ouvrage de M. Karavokyro, sur *le Droit successoral en Turquie*, d'après le Chéri et les documents byzantins. Ce volume, dédié à S. E. M. Cambon, ambassadeur de France près la Sublime-Porte, ne sera point indigne, — le nom de l'auteur en est garant, — de ce haut patronage.

— M. J. Lazian vient de publier, sous le titre un peu recherché de *En deçà et au-delà*, trois causeries sur la vie et sur la mort (Constantinople, Imp. française, in-8, 60 p.). Cette plaquette, plus mince encore d'idées que de volume, est « précédée, nous dit le titre, d'une préface de M. F. Coppée, de l'Académie française ; » or, cette préface, annoncée en termes si pompeux, la voici tout entière : « J'inscris, Monsieur, en tête de votre livre, le nom de votre premier lecteur et... ses compliments. » C'est ce qu'en Orient on appelle une préface !

— Un byzantiniste bien connu, M. M.-J. Gédéon, a eu la bonne pensée de réunir en brochure quelques articles parus dans l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια au sujet d'un typicon inédit sur les couvents du mont Galisios : Γράμματα ἐκ τοῦ τυπικοῦ τῶν Μονῶν τοῦ Γαλεσίου ὄρους. Constantinople, Imp. patriarcale, in-8, 44 p.

Turquie d'Asie. — Sous ce titre *le Chemin de Damas* (Paris, Letouzey et Ané, in-8 de 26 p. Extrait de la *Revue du clergé français*), M. l'abbé Pisani vient de raconter de la manière la plus attrayante une récente excursion qu'il a faite de Beyrouth à Damas. Mais ce n'est pas par le chemin de fer que le voyageur a accompli ce trajet ; au lieu de traverser en quelques heures les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, il s'est rendu dans une contrée peu connue encore, dans les montagnes qui terminent au Nord la chaîne du Liban. De Beyrouth à Tripoli, puis à travers la montagne, à Homs et enfin à Damas, M. l'abbé Pisani a suivi une voie [illegible] par les touristes, et il y a noté des choses du plus vif intérêt. Sur la diminution de notre influence, la disparition du prestige de la France à l'avantage de l'influence et du prestige russes, sur la situation misérable des chrétiens opprimés par les musulmans, sur la vie des habitants de l'Akkar et des Ansariés, sur l'intérêt que [illegible] dans ces pays le travail de M. Pisani [illegible] surtout [illegible] rencontrées pour [illegible] le prestige de la France et montre [illegible] l'œuvre [illegible] Espérons que [illegible] l'auteur [illegible] en terre [illegible]

[illegible] — [illegible] M. T. D. A. [illegible]

et de les étudier, le travail de M. Cockerill, que termine une courte bibliographie, ne laisse rien à désirer.

— Le Dibdin Club de New York (secrétaire M. L. Grennhalgh) est sur le point de publier un petit volume intitulé : *Booktrade bibliography in the United States in the* XIth *century*. Cet ouvrage, qui ne peut manquer d'être curieux, a pour auteur M. A. Growoll, directeur du *Publishers' weekly*. Il ne sera tiré qu'à 100 exemplaires. Avis aux amateurs.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Novum Testamentum Graece cum apparatu critico ex editionibus et libris manu scriptis collecto* (in-32, Fischbacher). — *Commentarius in Evangelium secundum Joannem*, auctore J. Knabenbauer S. J. (in-8, Lethielleux). — *Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat* von C. Pesch. T. VIII (Herder, Fribourg en Brisgau, in-8). — *Œuvres de saint François de Sales*. T. X. *Sermons* (gr. in-8, Trembley, Genève). — *Méditations sur saint Jean* (in-12, Vic et Amat). — *Une Corbeille de fleurs, ou Recueil de traits admirables de la puissance et de la bonté de saint Joseph*, par le R. P. O. Bischoff (in-12, Desclée et de Brouwer). — *De Prohibitione et censura librorum*, auctore A. Vermeersch (in-8, Desclée, de Brouwer). — *L'Échec du gouvernement parlementaire et la Réforme de notre régime constitutionnel*, par J. Arzens (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code civil* annoté par E. Fuzier-Herman, continué par A. Darras, t. IV, 2e partie (gr. in-8, Larose). — *Supplément au code ouvrier* par L. André et L. Guibourg (in-8, Chevalier-Marescq). — *Recueil de lois industrielles*, par E. Cohendy (in-16, Berger-Levrault). — *Code de commerce russe*, traduit et annoté par J. Tchernow (in-8, Pedone). — *La Philosophie sociale du* XVIIIe *siècle et la Révolution*, par A. Espinas (in-8, Alcan). — *Histoire de la philosophie*, par l'abbé H. Dagneaux (in-8, Retaux). — *Beiträge zur geschichte der Philosophie des Mittelalters*, von C. Baeumker und von Hertling (Aschendorff, Munich). — *Des Problèmes de la vie et de la mort*, par M. Jacquinet (in-12, Perrin). — *Pensées de Tolstoï*, par Ossip-Lourié (in-12, Alcan). — *Le Mouvement syndical et coopératif dans l'agriculture française*, par E. Coulet (in-8, Masson). — *La Réforme agraire et ouvrière en action*, par A. Saint-Ferréol (in-12, Giard et Brière). — *Les Plantes légumières cultivées en plein champ*, par G. Heuzé (in-12, Maison rustique). — *Traité d'algèbre supérieure*, par H. Weber (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *L'Équitation*, par J. des Courtils (in-8, Plon et Nourrit). — *Portrait intime d'un écrivain (M. Armand Ocampo) d'après six lignes de son écriture* (in-8, Le Soudier). — *Histoire de l'art*, par G. Meunier (in-32, Alcan). — *La Peinture en Europe*, par G. Lafenestre et E. Richtenberger (in-12, May). — *Syntaxe française du* XVIIe *siècle*, par A. Haase (in-8, Picard et fils). — *Las Papithôtos. Epîtres et satires*, par J. Jasmin (in-12, Garnier). — *Les Vers français et les prosodies modernes*, par J. Guilliaume (in-8, Fontemoing). — *Les Maîtres de la poésie française*, par M. Sepet (gr. in-8, Mame, Tours). — *Un Nid dans les ruines*, par Léon de Tinseau (in-12, Calmann Lévy). — *Les Beaux Dimanches*, par E. Lavedan (in-12, Calmann Lévy). — *Petits et Grands*, par Brada (in-12, Calmann Lévy). — *Le Cœur et l'honneur*, par P. Maël (in-12, Flammarion). — *Les Maris qui font rire*, par J. Lévy (in-12, Flammarion). — *Le Secret du blessé*, par P. Sales (in-12, Flammarion). — *Siestes d'Afrique*, par Vigné d'Octon (in-12, Flammarion). — *La Rançon*, par M. Tinayre (in-12, « Mercure de France »). — *La Femme et le pantin*, par P. Louys (in-12, « Mercure de France »). — *Le Maître de Tanagra*, par E. de Wildenbruch (in-12, Nilsson). — *Contes de la Bosnie*, par M. Colonna (in-12, Per Lamm). — *God save the Queen*, par A. Upward (in-12, Colin et Cie). — *Vasanga*, par L. Huot (in-12, société d'éditions scientifiques). — *Sophie ma plus jeune*, par Champol (in-12, H. Gautier). — *Idylle d'artiste*, par B. Steller (in-12, Bloud et Barral). — *La*

Mer, par J. Michelet (in-12, Calmann Lévy). — *Auprès du foyer*, par C. Wagner (in-12, Colin et Cie). — *Les Meilleurs Écrivains français, classiques et modernes, apologistes de la foi chrétienne*, par M. Mazuel (gr. in-8, Desclée et de Brouwer).— *La Comédie d'aujourd'hui*, par F. Lhomme (in-12, Perrin). — *Littérature allemande*, par W. Cart (in-12, Klincksieck). — *Études de littérature européenne*, par J. Texte (in-12, Colin et Cie). — *Au fil de l'eau. De Marseille à Venise*, par L. d'Arce (in-12, Leroux). — *Voyage au pays des Fjords*, par A. Sallès (in-18, Plon et Nourrit). — *Aux Fjords de Norvège et aux forêts de Suède*, par C. Rabot (in-12, Hachette). — *Du Tonkin au Havre, Chine, Japon, Iles Hawaï, Amérique*, par J. D'Albrey (in-18, Plon et Nourrit). — *Vers le Nil français, avec la mission Marchand* (in-8, Flammarion). — *Le Canal de Suez*, par L. M. Rossignol (in-8, Giard et Bière). — *En territoire militaire*, par L. de Grandmaison (in-12, Plon et Nourrit). — *Mantinée et l'Arcadie orientale*, par G. Fougères (in-8, Fontemoing). — *Saint Louis*, par M. Sepet (in-12, Lecoffre). — *Saint Pierre Fourier*, par L. Pingaud (in-12, Lecoffre). — *Du Berceau à l'école, ou l'Éducation dans la famille*, par l'abbé E. Julien (in-12, Retaux). — *Juste Solution de la question juive pour la France et tous les pays du monde*, par M. J. Frank (in-12, Bloud et Barral). — *Grandeur et décadence des Français*, par G. Routier (in-12, Savaète). — *Le Capitaine Lebrun-Renault — ? —*, par P. Marin in-12, Stock. — *Un grand Feudataire, Renaud de Dommartin et la coalition de Bouvines*, par H. Malot (in-8, Champion). — *Deux Romans d'aventure au* XVI*e siècle*, par H. de la Ferrière (in-8, Ollendorff). — *Les Sections de Paris pendant la Révolution française*, par E. Mellié (in-8, Société de l'histoire de la Révolution). — *Quiberon, 1795. Émigrés et Chouans*, par G.-T. de Closmadeuc (gr. in-8, Société d'éditions littéraires). — *La Beaumelle et Saint-Cyr*, par A. Taphanel in-8, Plon et Nourrit). — *Un Demi-siècle de souvenirs*, par G. de Grandmaison in-12, Perrin. — *Napoléon III. Histoire de son règne*, par S. Blot in-12, Société d'éditions littéraires. — *L'Empire libéral*, par E. Ollivier, T. III in-12, Garnier. — *La Vie dans le Nord de la France au* XVIII*e siècle*, par R. Minon (gr. in-8, Lechevalier). — *Les Seigneurs de Ville-sur-Arce*, par l'abbé A. Pétel in-8, imp. Frémont, Arcis-sur-Aube. — *Charles II, roi de Navarre, comte d'Évreux, et la Normandie au* XIV*e siècle*, par E. Meyer in-8, Dumont. — *Les Villes françaises de la Légion d'honneur*, par H. Tausin in-8, Lechevalier. — *Beethoven et Wagner*, par T. de Wyzewa in-12, Perrin. — *Trois grandes Figures*, par S. Pol in-12, Flammarion. — *Manuel de bibliographie générale*, par H. Stein (gr. in-8, Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

[illegible]

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Leçons d'introduction générale, théologique, historique et critique aux divines Écritures*, par l'abbé C. Chauvin. Paris, Lethielleux, 1898, in-8 de ix-650 p., 7 fr. 50. — 2. *La Sainte Bible polyglotte contenant le texte hébreu original, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de M. l'abbé Glaire, avec les différences de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate, des introductions, des cartes et des illustrations*, par F. Vigouroux. *Ancien Testament, t. I, le Pentateuque, 1er fasc., la Genèse.* Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-8 de 272 p., 2 fr. — 3. *Nochmals der biblische Schöpfungsbericht*, von Fr. von Hummelauer *(Biblische Studien*, t. III, 2e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1898, in-8 de v-132 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Ecclésiastique, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira, texte original hébreu édité, traduit et commenté*, par Israel Lévi. Première partie, ch. XXXIX, 15 à XLIX, 11 *(Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses*, vol. X, fasc. Ier). Paris, Leroux, 1898, in-8 de lvii-149 p., 7 fr. — 5. *Les Paroles de Jésus récemment découvertes en Égypte et Remarques sur le texte du fragment de l'Évangile de Pierre*, par C. Bruston. Paris, Fischbacher, 1898, in-8 de 18 p. — 6. *Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien mit Parallelen aus dem Johannes-Evangelium*, bearbeitet von Reinold Heineke. *I Teil. Das Markus-Evangelium mit den Parallelen aus dem Lukas- und Matthäus-Evangelium.* Giessen, Ricker, 1898, in-8 de viii-120 p., 3 fr. 75.

1. — Dans son encyclique *Providentissimus*, Léon XIII, daignant donner des conseils aux professeurs d'Écriture sainte, a rappelé l'importance de l'*Introduction biblique*, « où l'élève apprend à établir l'intégrité et l'autorité de la Bible, et à en rechercher et à en découvrir le vrai sens, à démasquer et à confondre les objections captieuses. » Les questions qu'elle comprend, servant de fondement ou d'éclaircissement à toute la suite des études scripturaires, « doivent être traitées avec science et méthode, sous les auspices et avec le secours de la théologie. » S'inspirant de ces hautes recommandations, M. l'abbé Chauvin vient de publier ses *Leçons d'introduction générale*. Après les préliminaires obligés sur les noms, la définition et la division de la Bible, sur l'excellence et la nécessité de son étude, il aborde la difficile et intéressante question de l'autorité divine des Saintes Écritures ou de l'inspiration. Il n'a eu qu'à résumer un travail spécial qu'il a précédemment composé sur ce sujet (*Polybiblion*, t. LXXX, p. 193-194). Pour le reste, il a suivi le programme classique et il a exposé successivement « l'*Histoire du Canon* des deux Testaments, l'*Histoire des textes* primitifs, l'*Histoire des versions* anciennes et récentes, enfin la *Théorie des sens scripturaires* et les *Lois de l'herméneutique sacrée* » (p. 8). Toutes

ces matières ont été traitées à la triple lumière de la théologie, de la critique et de l'histoire. Dans ce vaste ensemble, où une foule de renseignements sont logiquement groupés et exposés avec méthode et clarté, l'auteur a « écarté à dessein les opinions risquées et touché légèrement les trop savants problèmes que certains critiques aiment à soulever, sans pouvoir d'ailleurs les résoudre » (p. IX). Il a donc généralement adopté les conclusions communes et moyennes, présentées toujours avec compétence, mais parfois d'un ton trop affirmatif et trop magistral. L'histoire du canon juif est écrite *à priori*. Pour suppléer à l'absence de documents et relier les rares faits connus, l'auteur recourt à des arguments d'ordre théologique, suppose ce qui a dû arriver, nous communique ce qu'il pense lui-même ou ce qu'il lui répugnerait de croire. Il en résulte que ce qu'il nous dit du rôle d'Esdras dans la promulgation du canon juif est hypothétique ou, au plus, probable. Le livre de Josué qu'ont les Samaritains est loin d'être un remaniement du Josué canonique. Les treize fautes relevées dans la version des Septante par les rabbins, se trouvent exclusivement dans le Pentateuque. M. Chauvin pense que le canon palestinien fut seul officiellement reconnu et que les Juifs d'Alexandrie insérèrent dans le recueil biblique les deutéro-canoniques, sans leur attribuer une pleine autorité canonique. L'histoire du canon chrétien de l'Ancien et du Nouveau Testament nous satisfait davantage. Les développements de la langue et de l'écriture hébraïque sont brièvement, mais exactement exposés. Au sentiment de l'auteur, le texte hébreu actuel, malgré ses nombreuses altérations de détail, représente le texte primitif plus fidèlement que toutes les versions existantes. Dans sa teneur générale, cette conclusion ne sera pas admise par tous les critiques. Le papier de coton est un *titulus sine re* (*Polybiblion*, t. LXXXII, p. 195). Euthalius n'a transcrit et divisé en stiques que les Actes et les Épîtres. Saint Ignace, *Ad Phil.*, *VIII*, ne vise pas nécessairement les autographes des apôtres. M. Chauvin n'a pas indiqué le nombre et l'importance des variantes du texte grec du Nouveau Testament : il s'est borné à mentionner quelques spécimens de [illegible] et de divergences. Il n'a pas caractérisé les essais de correction attribués à Lucien et à Hésychius et il n'a pas connu l'ouvrage de Blasset *Textkritische Studien zum Neuen Testament* (Leipzig, 1894). Le texte grec actuel du Nouveau Testament, qui demeure une source [illegible] de la révélation divine, est-ce le *textus receptus* [illegible] critiques ? Les [illegible] prétendus de la [illegible] ne sont-ils pas [illegible] la plupart des [illegible] on aurait pu donner des renseignements [illegible] à Merlin, de [illegible] sur la [illegible] Nestorius et sur la [illegible] ires.

Est-il certain que la Pechito contenait primitivement tout le Nouveau Testament et que la version Curetonienne a été faite sur l'original araméen de saint Matthieu ? De toutes les versions modernes de la Bible, seules les traductions françaises sont mentionnées et elles le sont d'une façon incomplète et inexacte. Il n'est rien dit des versions provençales ni du psautier de Clément Marot. Étienne Rondet d'Avignon est identifié avec l'abbé de Vence, prévôt de la primatiale de Nancy et précepteur des fils du duc de Lorraine. Toutes les traductions catholiques du XIXe siècle ne sont pas nommées. L'approbation pontificale a été accordée à la version de Glaire pour l'Ancien aussi bien que pour le Nouveau Testament. Les principes d'herméneutique, qui sont longuement exposés, sont justes et conformes à l'encyclique sur les études bibliques. Le mot final sur la situation actuelle de l'exégèse en Allemagne est vague et incomplet. L'ouvrage de M. Chauvin n'est pas remarquable seulement par son contenu dense et serré, ordinairement exact et précis, mais encore par la méthode d'exposition qui est très didactique et très claire. C'est un cours rédigé pour être enseigné et appris. Il est donc divisé en « leçons, » subdivisées elles-mêmes en paragraphes. L'idée exprimée dans chaque paragraphe est indiquée à la marge dans des notes placées en manchettes à côté du texte. Ce résumé se trouve déjà au début de la leçon. Tous les procédés de la typographie moderne ont été employés pour aider les yeux et la mémoire de l'élève. Les paragraphes sont numérotés en chiffres gras et sont séparés par des espaces blancs ; les définitions et les assertions sont imprimées en majuscules ; les mots importants sont soulignés en italiques. Les *Leçons d'introduction générale* forment donc un excellent manuel classique. Heureux seront les professeurs de séminaires à qui l'horaire des classes laissera assez de temps pour faire à leurs élèves les quatre vingt seize savantes leçons de leur collègue de Laval !

2. — Dans l'encyclique précédemment citée, le Souverain Pontife recommande aux exégètes catholiques de recourir aux textes originaux et aux anciennes versions de l'Écriture, ne fut-ce que pour expliquer et interpréter le sens équivoque et les expressions obscures de la Vulgate latine. C'est pourquoi un savant Sulpicien, M. Vigouroux, a résolu de mettre sous les yeux des commentateurs et des étudiants, en quatre colonnes parallèles, quatre textes ou versions des Livres Saints. *La Sainte Bible polyglotte*, dont il a commencé la publication, contiendra pour l'Ancien Testament le texte hébreu original, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de l'abbé Glaire, avec les différences de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate, des introductions, des cartes et des illustrations. Le premier fascicule, qui comprend toute la Genèse et le commencement de l'Exode, donne une idée exacte de l'ouvrage entier. Si vous l'ou-

vrez au hasard, vous trouvez au verso le grec et l'hébreu, et au recto le latin et le français. L'hébreu reproduit est le *textus receptus*, accompagné de quelques variantes. Le grec est emprunté à l'édition sixtine. Quelques additions, faites au *Codex Vaticanus*, sont mises entre crochets. Des signes divers indiquent les omissions ou les additions des traducteurs grecs. Au bas de la colonne, on trouve les principales variantes, tirées des manuscrits onciaux et de leurs premières éditions. On regrette que ces variantes soient si peu nombreuses et que la signification de quelques sigles reste vague et indéterminée. La Vulgate est accompagnée de sommaires imprimés en caractères gras, et des concordances marginales. Une double série de notes court au bas des pages : au verso, sont indiquées les divergences de l'hébreu et des Septante ; au recto, sont reproduites les notes de la Bible de Glaire. Ces notes, jointes aux introductions de la même Bible, constituent un petit commentaire du texte sacré. L'ouvrage, ainsi conçu et réalisé, ne présentera pas sans doute tout le caractère scientifique que certaines personnes espéraient y trouver. Il ne contiendra pas, il est vrai, des éditions nouvelles, dont le texte est établi d'après les principes et les derniers résultats de la critique ; il reproduira toutefois de bonnes éditions anciennes et pour les Septante le texte du *Vaticanus*. Comme il est d'ailleurs bien imprimé et d'un usage facile, il rendra de réels services aux catholiques français ; il leur permettra de comparer l'hébreu, le grec et le latin de la Bible et les dispensera d'acheter la polyglotte allemande de Stier et de Theile.

3. — Le P. de Hummelauer a repris en allemand et développé dans un numéro des *Biblische Studien* l'explication du récit mosaïque de la création qu'il avait donnée dans son commentaire latin de la Genèse. De là le titre : *Nochmals der biblische Schöpfungsbericht*. Cette nouvelle étude comprend trois chapitres. Dans le premier, le savant jésuite explique le texte du début de la Genèse, tel qu'il est en lui-même, sans se préoccuper de ses rapports avec les sciences naturelles. Dans le deuxième, il expose et discute les divers systèmes inventés pour établir les relations du récit biblique avec les sciences humaines, la géologie et la paléontologie. Il s'arrête de préférence à analyser et à critiquer les travaux qui ont été publiés depuis 1895, afin de compléter son commentaire latin paru à cette date. Le classement ne nous paraît pas heureux. Les divisions sont trop multipliées et elles séparent des interprétations qui se ressemblent par certains aspects et qui pourraient se grouper sous des titres communs. La critique de l'auteur est sévère à l'égard des écrivains qui ne pensent pas comme lui ; elle nous semble même injuste à l'endroit de l'interprétation, proposée par le P. Lagrange, dominicain, dans la *Revue biblique*. Le P. de Hummelauer appelle «mythisme corrigé» une explication critique, qui a pour but d'é-

carter le mythe. Dans le troisième chapitre, l'auteur fait la critique du récit. Il cherche à fixer son âge et relève les indices qui le rendent à ses yeux plus ancien que Moïse. Cette détermination est un acheminement vers l'interprétation du texte. Après avoir rejeté les explications de tous les autres commentateurs catholiques, le P. de Hummelauer propose la sienne, qu'il croit seule possible et seule satisfaisante. C'est la théorie de la vision ou de la révélation, dont voici le résumé succinct. Aucun homme n'ayant été témoin de la création, nous n'avons pu être instruits de la manière dont Dieu a créé le monde que par révélation divine. Or Dieu ravit Adam en extase aussitôt après l'avoir formé, et lui montra dans une vision l'ordre de la création antécédente. A cinq reprises différentes notre premier père vit paraître successivement le jour et la nuit. Dans les intervalles, il entendait les ordres de Dieu et il voyait leur accomplissement. Il assista ainsi en esprit à la création de tous les êtres. Au matin du sixième jour, il vit la formation des animaux terrestres et la sienne propre. Il raconta sa vision à ses descendants et son récit fut consigné par Moïse dans la première page de la Bible. Nous lisons donc dans cette narration, non pas la création telle qu'elle s'est effectuée réellement, mais telle qu'elle a été montrée à Adam. Celui-ci a dit ce qu'il a vu, non pas ce qui s'est passé en fait. Le premier chapitre de la Genèse est donc le récit d'une vision et non de l'histoire. Or, l'étude des autres visions bibliques nous fait voir qu'elles ne sont pas toujours en conformité absolue avec la réalité. Le récit mosaïque est donc à prendre à la lettre, mais comme une vision. Il ne contient par suite ni science ni histoire ; c'est un tableau qui symbolise une idée. Dès lors, il n'y a plus à se préoccuper de le mettre en accord avec les enseignements des sciences naturelles sur le monde et l'ordre de la création. D'ailleurs, les systèmes concordistes ont manqué leur but et les jours-époques ne comptent plus guère de partisans. Quoi qu'il en soit, la théorie de la vision n'est qu'une des formes de l'interprétation idéaliste. Nous doutons fort que le P. de Hummelauer rallie tous les exégètes à son sentiment. Il l'a exposé de nouveau avec une confiance et une assurance que tous ne partageront pas.

4. — Le texte hébreu de l'Ecclésiastique était perdu, et depuis le xe siècle, on n'en avait plus trouvé de trace certaine. Or une notable partie de ce livre canonique vient d'être heureusement découverte. Au milieu de fragments hébreux, rapportés de Palestine par deux dames écossaises, M. Schechter remarqua en 1896 deux pages de la Sagesse de Jésus, correspondant à Eccli. XXXIX, 15-XL, 6. Neuf feuillets du même manuscrit arrivèrent, presque à la même époque, à Oxford, par l'intermédiaire du professeur Sayce. Ils provenaient de la *gueniza* de la synagogue du Caire, et contenaient Eccli. XL, 9-XLIX, 11. Au commencement de 1897, M. Schechter a retrouvé au même lieu d'autres mor-

ceaux de l'Ecclésiastique, notamment la fin du livre, qui ne sont pas encore publiés. M. Israël Lévi a étudié les premiers fragments, les a traduits en français, les a édités et commentés : *L'Ecclésiastique, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira.* Dans l'Introduction, l'auteur fait le récit de la découverte et décrit le manuscrit, qui est antérieur au XIIe siècle, et qui a été probablement écrit en Perse. Il y a, en effet, à la marge, des notes rédigées par un juif persan. En face des versets actuels, XXXIX, 15-XLV, 8, se lisent des gloses qui sont pour la plupart des variantes. Quelques-unes sont simplement des corrections faites par le copiste lui-même ; mais le plus grand nombre ont été relevées sur un autre exemplaire du texte hébreu. Elles diffèrent du texte copié intégralement et offrent en général la meilleure leçon. Il en résulte qu'il y avait, dès avant le IIIe siècle, deux recensions de l'Ecclésiastique dont le texte présentait, à des degrés différents, des altérations accidentelles. La langue originale est, pour le fond, généralement conforme à l'hébreu classique ; mais elle est mêlée d'aramaïsmes et de néologismes, qui aident à fixer la date de la composition du livre. Le fils de Sira imite à dessein les anciens écrivains de la Bible, et néanmoins son lexique et sa syntaxe gardent des indices de la modernité de sa langue. Il a subi l'influence helléniste, sinon dans les mots, du moins dans l'emploi des titres et des transitions. L'Ecclésiastique n'est donc pas contemporain des Proverbes et de l'Ecclésiaste. Sa date est plus récente : il a été composé dans le premier quart du IIe siècle avant J.-C. Les conclusions qu'on tirait de son contenu pour l'histoire du Canon juif sont confirmées par la découverte du texte original. Les citations des livres antérieurs de la Bible rendent, dans une certaine mesure, compte de l'état du texte biblique. Si parfois il se rapproche de la version des Septante, il ressemble plus souvent au texte massorétique. On a pu comparer l'original avec les traductions grecque et syriaque, les seules qui aient été directement faites sur lui. La version grecque, œuvre du petit-fils de Jésus, est servile. Expurgée des fautes de copie, elle fourmille encore d'erreurs d'interprétation, qui viennent souvent d'une lecture trop rapide. Quelques-unes proviennent des abréviations que le traducteur n'a pas su déchiffrer. On a constaté deux emprunts seulement faits à la version antérieure des Septante. La traduction syriaque est remplie de méprises d'interprétation, a des lacunes et manque de rigueur et de fidélité. Cependant M. Lévi la préfère au grec dans les passages où elle serre de près l'hébreu. Après avoir ainsi étudié les caractères de l'original, récemment découvert, M. Lévi en donne une édition, non pas uniquement d'après les premiers éditeurs, mais après avoir examiné et confronté avec le manuscrit les fac-simile et les premières épreuves photographiques. Il n'a publié que les lectures assurées et a fait peu de conjectures. Il a cherché à combler les lacunes à

l'aide des versions et du contexte. Des signes divers indiquent la certitude plus ou moins grande de la lecture. Les notes marginales du manuscrit sont reproduites au-dessous du texte hébreu, entre filets. La traduction française est servile et peu élégante ; elle décalque en mauvais style l'original. Le commentaire est exclusivement critique : l'hébreu est comparé constamment avec les versions grecque et syriaque. Cette comparaison, exigée par l'étude scientifique du texte, paraîtra fastidieuse à la plupart des lecteurs. Le livre de M. Lévi a le mérite de contenir la première traduction française du texte hébreu de l'Ecclésiastique ; il fournit ainsi à beaucoup les matériaux d'une étude plus approfondie, et il déblaie une voie de difficile accès. Il rendra donc service à quiconque voudra connaître directement un livre canonique dans l'original.

5. — Nous avons signalé déjà (*Polybiblion*, t. LXXXII, p. 200-201) la première édition des *Paroles de Jésus, récemment découvertes en Égypte.* Ces maximes ont été, depuis lors, l'objet de nombreux travaux d'interprétation. A son tour, M. Bruston, doyen de la Faculté de théologie protestante de Montauban, les soumet à un nouvel examen. A la suite de l'abbé Batiffol, *Revue biblique*, t. VI, 1897, p. 502, il intervertit l'ordre des pages et commence la lecture du feuillet par le recto des premiers éditeurs. Il réédite le texte grec dans cet ordre et il restitue par conjecture les lacunes du début et de la fin de la première page. Sa transcription diffère sur quelques points de celle de MM. Grenffell et Hunt. Ainsi, il lit au cinquième logion : « Tu creuseras » au lieu de : « Tu verras, » et il propose la restitution suivante : « Tu fouilleras à l'intérieur de ton œil à toi pour ôter la poutre qui y est, et alors tu verras. » Dans le septième logion, les mots : « Et en chair » sont remplacés par : « Étant encore en chair ; » cette substitution donne la lecture : « Je me suis tenu au milieu du monde, étant encore en chair, où je leur suis apparu. » L'interprétation des Sentences est suivie d'une discussion sur leur provenance. D'abord, M. Bruston distingue deux ou trois maximes anonymes de cinq paroles de Jésus. Les trois premières de celles-ci sont des variantes « amplifiées » de paroles évangéliques bien connues, et leur dérivation des Évangiles canoniques est certaine. Les deux dernières n'ont pas d'analogues dans les Évangiles et n'ont pas été prononcées par Jésus, bien qu'elles soient assez conformes à l'esprit du christianisme primitif. Au jugement de M. Bruston, elles proviennent ou de l'*Évangile de Pierre*, ou de l'*Évangile des Égyptiens*, ou de quelque autre évangile du même genre. « Elles pourraient aussi avoir été tirées de plusieurs évangiles apocryphes différents. Mais les analogies qui existent entre elles ne recommandent guère une telle supposition. » Quant aux deux ou trois maximes anonymes, dont la première est difficile à reconstituer et dont la seconde et la troisième, si on les sépare,

expriment l'idée de la toute-présence de Dieu, elles proviennent peut-être de quelqu'un des nombreux ouvrages de morale et de piété, répandus chez les juifs et chez les premiers chrétiens. L'écrit dont un fragment nous est parvenu était donc un recueil de maximes morales d'origines diverses. Il était probablement assez considérable, car le feuillet porte au verso le chiffre IA (onze), qui se rapporte au cahier dont le feuillet retrouvé était le dernier. Il semble avoir été composé peu après l'an 200, ou plutôt vers le milieu ou la fin du IIe siècle. L'évangile apocryphe, duquel certaines maximes étaient extraites, date de la première moitié du second siècle. Nous nous contentons de rapporter les conclusions de M. Bruston. La dernière page de sa brochure contient des remarques sur le texte du fragment de l'évangile de Pierre.

6. — M. Heineke présente au public la première partie d'une nouvelle *Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien mit Parallelen aus dem Johannes-Evangelium.* Il ne s'est pas proposé de résoudre le dificile problème synoptique, mais seulement d'exposer d'une manière neuve les éléments de solution. Toutes les synopses précédentes laissent aux lecteurs le travail pénible de constater la parenté littéraire des passages parallèles des trois premiers évangiles canoniques. M. Heineke a voulu épargner aux siens cette fatigue et il a cherché un moyen de faire ressortir clairement aux yeux les ressemblances et les divergences des synoptiques. L'impression du texte en couleurs différentes ne lui a pas paru donner par elle seule une idée nette des rapports verbaux des récits parallèles ni du travail propre de chaque évangéliste. Pour permettre de juger en même temps de l'indépendance et de la parenté littéraire des narrations de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, il a pensé reproduire le texte des trois premiers Évangiles, non plus par morceaux détachés, mais d'une façon continue, en mettant à côté les passages parallèles des deux autres. La première partie, que nous avons sous les yeux, est consacrée à l'Évangile de saint Marc. Le texte de cet Évangile est divisé en sections ; il est imprimé en entier, et cependant les passages parallèles de saint Luc et de saint Matthieu sont intercalés sans rompre la trame du premier récit. Les particularités propres aux deux autres Évangélistes sont imprimées sur deux colonnes ; celles de saint Luc à gauche et celles de saint Matthieu à droite. Les parties communes aux trois récits occupent la page entière sur trois lignes superposées. La première ligne contient la phrase complète de saint Marc ; les deux autres n'ont que les expressions divergentes de saint Luc et de saint Matthieu, les mots identiques étant remplacés par des tirets. On voit ainsi d'un seul coup d'œil tout ce qui est commun et tout ce qui est particulier aux trois récits. Les passages parallèles de saint Jean sont reproduits au bas des pages et mis en rapport avec les trois autres Évangiles. La seconde partie de la nouvelle

synopse comprendra le texte de saint Luc, et la troisième celui de saint Matthieu, au moins toutes leurs parties propres. Au sentiment de l'auteur, cette disposition nouvelle des synoptiques ne permettra pas seulement de mieux se rendre compte du problème, elle favorisera la solution. L'Évangile de saint Marc, comparé avec ses deux parallèles, fera plus facilement reconnaître les morceaux empruntés à l'Évangile primitif ; celui de saint Luc, comparé à saint Matthieu, donnera l'idée de ce qu'était la collection des Logia. M. Heineke suppose donc à la base des Évangiles synoptiques deux principaux récits antérieurs, l'Évangile primitif et un recueil de discours de Jésus. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, elle ne nous paraît pas avoir influé sur la disposition des matériaux, et la synopse, que nous annonçons et qui est fort bien exécutée, servira à étudier, sinon à résoudre définitivement le problème si passionnant de la parenté et de l'indépendance des trois premiers Évangiles au double point de vue du fond et de la forme littéraire.

E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Chirurgie de Guillaume de Salicet*, trad. et comment. par le Dr P. PIFTEAU. Toulouse, imp. S. Cyprien, 1898, in-8 de CLXX-568 p. — 2. *Dernier Voyage de la reine de Navarre Marguerite d'Angoulême aux bains de Cauterets*. Étude crit. et hist. par P. FRANK. Toulouse, Privat ; Paris, Lechevalier, 1897, in-8 de 112 p., 3 fr. 50 — 3. *Recettes médicales*, extraites d'un manuscrit du XVIIe siècle conservé à Verviers, publiées par A. WEBER. Liège, Thone, 1898, in-8 de 12 p. — 4. *Les Œuvres de Dieu et leur symbolisme dans les milieux de la vie ; introduction à l'hygiène et à la vie chrétienne*, par le Dr LE BÈLE. Le Mans, Leguicheux, 1898, in-16 de VIII-213 p. — 5. *Spiritualisme et spiritisme*, par le Dr SURBLED, préface de Mgr Méric. Paris, Téqui, 1898, in-16 de X-271 p., 3 fr. — 6 et 7. *Pour ou contre l'hypnotisme. — Unité ou dualité cérébrales*, (extraits de la *Science catholique*), par le Dr SURBLED. Arras, Sueur-Charruey, 2 broch. gr. in-8, de 24 et 14 p. — 8. *Magnétisme vital. Expériences récentes d'enregistrement*, par GASC-DESFOSSÉS. Paris, Soc. d'édit. scient., 1897, in-16 de XVIII-335 p., 6 fr. — 9. *L'Hypnotisme franc*, par le R. P. COCONNIER. Paris, Lecoffre, 1897, in-16 de XII-438 p., 3 fr. 50. — 10. *La Suggestion hypnotique est-elle licite ou illicite, naturelle ou diabolique ?* Conférence aux Fac. cath. de Lyon, par l'abbé É. BLANC. Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat, 1898, in-16 de 59 p. — 11. *A propos d'Eusapia Paladino. Les Séances de Montfort-l'Amaury, 1897*. Paris, Soc. d'édit. scient., 1898, in-8 de 220 p., avec photog. et planches, 6 fr. — 12. *La Fatigue intellectuelle*, par BINET et HENRI. Paris, Schleicher, 1898, in-8 de 336 p. avec 90 fig. et 3 pl. hors texte, 8 fr. — 13. *Névrosés*, par ARVÈDE BARINE, (*Hoffmann — Quincey — Edgard Poe — Gérard de Nerval*). Paris, Hachette, 1898, in-16 de 362 p., 3 fr. 50. — 14. *Physiologie de la volonté*, par le Dr DALLEMAGNE. Paris, Masson ; Gauthier-Villiars, 1898, petit in-8 de 200 p., broché, 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 15. *L'Éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique*, par le Dr P.-E. LÉVY. Paris, Alcan, 1898, in-8 de V-233 p., 4 fr. — *La Vie et la mort. Synthèse des principales découvertes modernes*, par A.-E. LAIR. Paris, Tignol, 1898, in-16 carré de 246 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Défenses naturelles de l'organisme* (leçons professées au collège de France), par le Dr CHARRIN. Paris, Masson, 1898, in-8 de 319 p., 6 fr. — 18. *Estudios biologicos*, por MARTINEZ NUÑEZ. Madrid, Saenz de Jubara hermanos, 1898, in-12 carré de XV-402 p., 5 fr. — 19. *Les Phtisiques adultes et pauvres en France, en Suisse et en Allemagne*, par le Dr SERSIRON. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 179 p., avec pl., 5 fr. — 20. *Cœur et vaisseaux. Pathogénie, pathologie thérapeutique hydro-minérale*, par le Dr CENSIER. Paris, Carré et Naud, 1898, in-8 de

IV-400 p., 10 fr. — 21. *Le Diabète sucré et son traitement hydrologique*, par le Dr DUHOUREAU. Paris, Doin, 1898, in-8 de XXIV-224 p., 5 fr. — 22. *Traité médico-chirurgical de gynécologie*, par les Drs LABADIE-LAGRAVE et F. LEGUEU. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 1236 p. avec 270 grav., 25 fr. — 23. *Chirurgie du cou*, par les prof. TERRIER, GUILLEMAIN et MALHERBE. Ibid., 1898, in-12 de 248 p. avec 101 fig., cart. 4 fr. — 24. *Le Bandage herniaire. Autrefois, aujourd'hui*, par RAINAL frères. Paris, Masson, 1898, in-4 de 348 p., 10 fr.

1. — Si la chirurgie actuelle est bien remarquable, l'étude de l'histoire (de son histoire, dirais-je) est toujours attrayante, et, premièrement, elle est utile, malgré le dire des indifférents, de plus elle donne bien des satisfactions. » C'est en ces termes que le regretté docteur Nicaise écrivait au docteur Pifteau pour l'engager à publier l'œuvre de Guillaume de Salicet, comme il avait déjà fait lui-même pour l'œuvre de Mondeville, de Pierre Franco et de Guy de Chauliac, trois gros volumes que j'ai antérieurement présentés aux lecteurs du *Polybiblion*. *La Chirurgie de Guillaume de Salicet* fait honorablement suite aux volumes que je viens de rappeler. Le docteur Pifteau dont l'érudition savante et le talent d'exposition s'est déjà fait connaître dans plusieurs publications historiques de grand intérêt, s'est donc mis bravement à l'œuvre de cette délicate restauration et, modestement, il en rapporte le mérite aux divers auteurs dont il a su réunir les documents et aux travaux antérieurs de Nicaise. Le lecteur n'aura pas de peine à lui faire sa part à côté de ceux-ci ; le choix des documents, leur ordonnance, leur critique surtout, témoignent en effet des qualités de l'auteur qui les met en œuvre. Et puis, c'est se faire valoir soi-même que de bien mettre en valeur le personnage qui fait l'objet d'un tel livre. L'esprit dans lequel cette restauration a été entreprise est des plus louables ; le docteur Pifteau est de l'école de ces critiques dont le jugement s'inspire aux sources les plus pures des sentiments les plus élevés. Des citations de saint François de Sales et de Montalembert sont les premiers portiques de son monument ; et l'entrée en est ornée de cette pensée consolante : que nombre d'historiens ont eu bien tort de considérer comme bien au-dessous du niveau des périodes ordinaires de l'évolution de l'esprit humain, la période de deux siècles qui a précédé la Renaissance. Pour ce qui regarde la chirurgie en particulier, sa renaissance, en France du moins, date de la fin du treizième siècle avec Lanfranc dont le maître fut Guillaume de Salicet. Déjà dans cette période, en effet Mondeville et Jean Pitard enseignaient, d'après leur maître Théodoric, une sorte de pansement des plaies que A. Guérin et Lister ont remis en honneur à notre époque, en conformité avec les doctrines de Pasteur. Il faut lire les pages, dans lesquelles le docteur Pifteau décrit les caractères de cette période de l'histoire de la médecine et se laisser entraîner au mouvement communicatif de cette description, pour comprendre l'intérêt qui s'attache à un homme dont la biographie peu connue tient en quelques lignes, mais dont l'œuvre

est restée telle que, de l'aveu de Nicaise, Guillaume de Salicet est considéré, à juste titre, comme le premier chirurgien du treizième siècle. Cinq tomes sont réunis dans ce volume où sont traités successivement l'ouverture de l'hydrocéphale, les plaies de l'intestin, les fractures appelées du nom d'Algèbre, le nom arabe de la fracture, puis une anatomie des régions, enfin des cautères et des remèdes que le chirurgien peut avoir à employer. Ces œuvres sont écrites en un latin barbare semé d'abréviations nombreuses, ce qui en a rendu la traduction assez laborieuse. L'auteur s'est appliqué non à moderniser sa traduction, mais au contraire à lui garder sa physionomie et sa tournure, voire certaines expressions que l'Académie jugerait probablement défectueuses. Il a cru devoir même ajouter à sa traduction un glossaire où se trouve l'explication de nombreux termes dont le sens s'est perdu plus ou moins. En tête du volume est reproduit le portrait de Guillaume de Salicet d'après un bas-relief de Ferrarini, que l'on voit à Plaisance ; enfin le volume est dédié à la Société médicale de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, fondée par Jean Pitard en 1268 et reconstituée au Mans en 1884.

2.— Les épitres en vers de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, la mère de Jeanne d'Albret, sont bien curieuses sans doute et M.F.Frank a dû éprouver une joie réelle à retrouver deux de ces lettres et un grand plaisir à les publier. Nul doute que le lecteur du *Dernier Voyage de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, aux bains de Cauterets* ne trouve aussi un grand charme à cette littérature et aux points d'histoire qu'elle éclaire. Ces discussions d'érudit sur des manuscrits me laissent froid. Jeanne d'Albret avait passé la fin de mai 1549 et le mois de juin entier auprès de sa mère aux bains de Cauterets — ce qu'on ignorait avant que les épîtres en question aient été retrouvées par M.F.Frank ; — elle en repartit au mois de juillet sur l'appel de son mari, jusqu'à la rencontre duquel son père devait lui faire la conduite ; mais le roi de Navarre, sur un contre avis d'Antoine de Bourbon, rentra chez lui et Jeanne poursuivit sa route mélancoliquement. C'est alors que s'échangèrent en juillet et août les lettres en vers des deux princesses. L'appendice ajouté à ces lettres, à leurs commentaires et aux discussions érudites ou grammaticales dont elles sont l'occasion, doit intéresser particulièrement le médecin puisqu'il a pour sujet : *Le Vieux Cauterets, ses thermes et leurs transformations.* Rien que l'origine de ce nom que M. Duhoureau me semble avoir retrouvée (vallem Caldarensem), est déjà curieusement établie. On a là une description pittoresque des chemins impossibles qu'il fallait affronter pour atteindre la chaudière, chemins bordés de précipices, semés de fondrières, interrompus par des gaves qu'il fallait franchir sur une planche branlante, et hantés par des bandits, voire par des ours. Les bains et les hôtels primitifs méri-

taient triplement cette épithète. On lit, entre autres choses, comment est venue à une caravane de gens de qualité l'idée de l'*Heptaméron des Nouvelles* de la reine de Navarre pendant que la compagnie attendait qu'on eût établi un pont de planches sur un point du gave qu'il lui fallait traverser pour atteindre les bains. Rien de plus intéressant encore que le récit de ce qu'était alors la vie aux bains : « il fault vivre comme un enfant, sans nul soucy » nous dit la petite Reine ; ce que confirmait Montaigne cité par notre auteur : « qui n'y apporte assez d'allégresse... il perd sans doute la meilleure pièce et la plus assurée de leur effet. » Je ne dirai rien de la comparaison faite par l'auteur entre le Cauterets de ce temps-là et celui d'aujourd'hui, laquelle termine cette étude dans un sens facile à deviner.

3. — C'est encore un intérêt de chercheur de miettes historiques, qui s'attache à la brochure de M. A. Weber. Il s'agit d'un manuscrit du XVIIe siècle, conservé à Verviers, signé Henri de Sonkew, boulanger de sa profession, contenant des *Recettes médicales* d'apparence assez originales et de source wallonne très probablement. Je résiste à la tentation de citer quelqu'une de ces recettes, qui sont toutes plus singulières les unes que les autres, notamment la façon de recueillir et de préparer le « bois de simpathie. » Le dernier chapitre est consacré à l'énumération des vertus de certaines herbes, vertus abracadabrantes le plus souvent ; mais parfois exactement confirmées par l'expérience ; celle-ci par exemple : « Chindent (chiendent) rafrechig et fait ouvrir la calcule, fait pousser hors la pierre. »

4. — « A la fin de ce siècle dévoyé, plongé dans le naturalisme, et entraîné par tant de distractions malsaines, puissions-nous être de quelque utilité pour ramener dans la voie chrétienne ceux qui voudront bien prendre le temps de nous lire et partager nos convictions éprouvées par une longue expérience de la vie et en particulier de la vie souffrante. » Le médecin qui a écrit ces lignes les a placées à la fin de la préface d'un petit volume intitulé : *Les Œuvres de Dieu et leur symbolisme dans les milieux de la vie.* Auteur d'un précis d'hygiène publique paru en 1855 avec cette devise : «Se porter bien pour se porter au bien, » il a pensé reprendre cette tâche à quarante ans de distance et donner de ce livre une nouvelle édition en rapport avec les connaissances actuelles et adaptée à la pratique de la vie chrétienne. Et ce n'est pas seulement de la vie de l'esprit qu'il tente de rapprocher les préceptes de la vie organique, mais il s'élève jusqu'aux données les plus délicates de la vie surnaturelle pour indiquer quelles harmonies unissent entre elles ces diverses catégories de l'activité humaine et à quel symbolisme elles se prêtent les unes vis-à-vis des autres. L'auteur voit dans ce symbolisme non pas un caprice d'imagination ou de poésie, mais la compréhension des harmonies que le Créateur a dû mettre dans

les diverses sphères de son œuvre, compréhension qu'il appuie sur la tradition chrétienne et sur les textes sacrés ; c'est, dit-il, l'opposé du naturalisme moderne ; et c'est, ajoute-t-il, comme une introduction à l'hygiène de la vie terrestre et comme une excellente préparation à la vie chrétienne. Et pour établir nettement devant tous la position singulière qu'il prend en face de l'hygiène, le docteur Le Bèle commence par une sorte de résumé catéchistique de cosmologie dont les points marquants sont : Dieu, la Création, la Vie dans le temps, la Trinité, la Constitution du globe terrestre. Puis viennent l'Organisation de l'homme, l'Échelle des êtres, l'Ame et ses rapports avec le corps humain, d'où l'auteur tire un chapitre sur les Attributs de Dieu révélés par ses œuvres. Après une comparaison de l'organisme humain avec le corps social, et des applications aux usages et à la mode, le symbolisme est étudié par l'auteur dans les organes des sens, et en particulier dans la perception des couleurs. Dans les mystères du Rosaire, par exemple, M. Le Bèle trouve un symbolisme touchant qui lui permet de les rapprocher des trois âges de la vie : l'enfance correspond aux mystères joyeux, l'âge mûr aux mystères douloureux, la vieillesse.... aux mystères glorieux : cette note ferait volontiers taxer l'écrivain d'optimisme, si elle n'était corrigée par une interprétation plus consolante que triomphante. L'ouvrage se termine par une définition de l'hygiène, du but qu'elle se propose, et du plan que l'auteur entend suivre dans l'exposé qu'il nous donnera bientôt, je n'en doute pas ; car ce livre, qui témoigne d'une grande activité d'esprit et qu'inspirent les aspirations les plus élevées, nous promet une suite prochaine. M. Le Bèle s'illusionne, je le crains, s'il se figure que son volume atteindra les incroyants, mais il fera passer de doux moments à ceux qui, comme lui, fatigués d'une vie par trop active, aspirent à goûter sur le soir un calme éclairé des derniers reflets du crépuscule et des lueurs d'une nouvelle aurore.

5. — Mgr Méric présente au lecteur un nouveau livre de M. le docteur Surbled dont il signe la préface. *Spiritualisme et spiritisme* est une œuvre d'actualité en même temps qu'un exposé de principes, comme l'auteur sait les formuler, conduit par la bonne méthode et inspiré par les meilleurs sentiments. Je ne chercherai pas chicane à M. Surbled au sujet de cette assertion relevée et appuyée par Mgr Méric que le matérialisme est aujourd'hui vaincu et que le spiritisme y est pour quelque chose. C'est peut-être aller un peu vite en besogne ; et s'il est en effet consolant de voir quels rapprochements il est permis de faire entre les sciences naturelles et l'enseignement de la philosophie, les incursions que les unes et les autres sciences ont poussées sur les frontières du monde invisible ne leur ont pas encore permis d'en rapporter des conclusions ni bien neuves ni bien fermes. Et la discussion me-

nace de demeurer longtemps laborieuse et inféconde, tant qu'on ne se décidera pas à séparer d'abord tous les faits qui sont susceptibles d'explication naturelle, de ceux qui échappent à cette explication. M. Surbled le dit ailleurs avec juste raison : « Les matérialistes ne sont pas les adversaires les plus dangereux ni les plus irréconciliables du spiritualisme.... Les idéalistes en effet lui font tort dans l'opinion, gênent son expansion et compromettent trop souvent ses succès. » Il est vrai cependant de dire qu'un certain nombre de doctrines qui ont fait au spiritualisme une opposition plus ou moins ouverte sont bien déchues, comme le cartésianisme par exemple, ou bien convaincues d'insuffisance, comme le monisme. L'auteur étudie l'esprit successivement selon la philosophie, selon la science et selon les savants de l'École. Les localisations cérébrales constituent une question sur laquelle il s'étend avec complaisance, pour marquer des distinctions importantes sans doute, mais aussi des dissidences qui n'en sont pas toujours. Car si l'esprit a une base matérielle (p. 99), il semble bien permis de penser que les actes d'imagination et de mémoire ont un sensible organe, et que les circonvolutions cérébrales sont cet organe. Après avoir donné une rapide revue critique des expériences anciennes et nouvelles et avoir fait à quelques-unes d'entre elles l'honneur d'une discussion qu'elles ne méritent guère, j'aurais aimé voir M. Surbled discuter les expériences de M. de Rochas et de M. Crookes sur l'enregistrement photographique des phénomènes magnétiques. Au lieu de cela l'auteur conclut, d'une allure bien dégagée, à la non existence d'un fluide magnétique, ou s'il existe, ajoute-t-il, c'est certainement une force matérielle, d'ordre exclusivement physique. Et c'est cette conclusion que je regarde comme suspecte. Si je comprends qu'il faille à tout prix éviter de confondre cette force hypothétique avec la force spirituelle, je ne vois pas qu'il soit interdit d'y reconnaître une activité, physique sans doute, comme les modes mécaniques ou chimiques de la force, mais mise au service de l'être vivant. A part ces réserves, le livre du docteur Surbled vaut tout le bien qu'en dit Mgr Méric dans sa préface, et il n'y a qu'à souscrire à la condamnation qu'il porte contre le spiritisme qui est en effet une des formes du matérialisme contemporain, puisqu'il n'invente un certain esprit matériel, antinomie incompréhensible, que pour se débarrasser plus complètement de l'âme qui est le véritable esprit.

6-7. — Poursuivant ces études dans lesquelles il a déjà fourni de si nombreux travaux, M. Surbled nous donne encore deux plaquettes, l'une sur l'hypnotisme, l'autre sur l'unité cérébrale. La première : *Pour ou contre l'hypnotisme*, rend compte de la polémique engagée sur ce terrain de « l'hypnotisme » entre le P. Coconnier et M. l'abbé Blanc. Nous y reviendrons tout à l'heure à propos de ces deux auteurs. La seconde, qui a trait à *l'Unité*,

ou dualité cérébrale est un plaidoyer en faveur de l'unité que des phénomènes récemment observés ont mise en doute, et surtout ceux qui ont été décrits sous le nom de dédoublement de la personnalité. Les expériences de Luys à ce sujet, si on les prend au pied de la lettre, sembleraient comporter aussi cette interprétation. Mais il n'est pas très difficile d'établir que ces conclusions en faveur de la dualité ne sont nullement une conséquence nécessaire des faits observés et que rien, dans les observations tirées de la physiologie, ou recueillies auprès des malades, n'oblige à conclure en ce sens. Quant à l'attribution qui paraît être faite plus spécialemeut de l'hémisphère gauche du cerveau à l'usage de la parole, elle ne fait pas exception, autant que semble le croire M. Surbled aux autres déterminations fonctionnelles de cet organe ; et, de l'avis de beaucoup d'auteurs, elle résulte d'une accoutumance dans laquelle l'atavisme et l'éducation ont leur part.

8. — Une ère nouvelle, ai-je écrit récemment, semble s'ouvrir pour l'étude des phénomènes, que l'on réunit sous le chef de *Magnétisme vital*, une ère dans laquelle, tout en aspirant aux plus hauts sommets de la connaissance, l'observateur s'attache à ne pas quitter la terre ferme du sol scientifique. C'est la tendance que je me plais à reconnaître dans le livre que vient de publier sur ce sujet M. Gasc-Desfossés. On trouve là, méthodiquement réunis : 1° Les faits si curieux qui se rattachent à cette étrange catégorie de phénomènes ; 2° les hypothèses que ces faits suggèrent ou autorisent ; 3° les considérations qu'on en peut déduire, en les étudiant à la lumière de la philosophie. Le problème auquel peuvent se ramener tous les faits recueillis sous le nom de magnétisme, peut se formuler ainsi : Est-il possible à l'homme, ou plus particulièrement à son sytème nerveux, de rayonner à distance, soit pour sentir, c'est-à-dire en dehors de la sphère des sens connus, soit pour agir, c'est-à-dire au delà de la portée connue de nos organes ? Dans la première partie de ce livre, l'auteur rassemble, en les résumant, les principaux faits relatifs à l'extériorisation de la sensibilité et du mouvement. Il donne une bonne description du galvanomètre à fil d'argent de M. le comte de Puyfontaine, lequel fil ne mesure pas moins de quatre-vingts kilomètres, et des observations recueillies par cet expérimentateur après celles de Reichenbach, de Charpignon, de Rochas, de Luys et de M. Boirac, expériences dont un certain nombre semble bien établir l'existence objective d'effluves odiques, perçues sous la forme lumineuse. Une deuxième partie, consacrée aux inductions scientifiques que l'on peut tirer de ces faits, passe en revue succinctement d'abord, les inductions biologiques, puis avec une certaine complaisance, les inductions thérapeutiques. Sur ce dernier point, je ne puis me défendre de faire une comparaison entre la médecine somnambulique et la médecine commune ou classique : cer-

tes, notre thérapeutique classique est parfois bien incertaine, mais elle repose sur des bases autrement stables et elle donne des résultats autrement positifs. Cependant les faits observés par nombre de savants, conduisent à cette hypothèse : qu'il existe une propriété des corps vivants et surtout des animaux, en vertu de laquelle ceux-ci peuvent, dans de certaines conditions, émettre au delà des limites de leurs contours, une sorte d'influence particulière, mais très analogue à celle du fluide électro-magnétique. Et cette propriété, une fois admise, permet d'expliquer un certain nombre des faits singuliers que l'on rapporte sous ce double chef d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité.

9. — Avec le R. P. Coconnier nous continuons à marcher dans le sens de la naturalisation, si je puis ainsi parler, des phénomènes hypnotiques. Sous le nom d'*Hypnotisme franc*, l'auteur entend réunir tous les phénomènes qui sont susceptibles d'une explication rationnelle et naturelle ; et il en a très heureusement étendu le champ. C'est avec plaisir que l'on voit intervenir une autorité telle que celle du savant dominicain dans une question qui demeure passionnément controversée, ballottée entre les fluctuations les plus extrêmes, objet d'une sorte de dévotion de la part de ceux-ci et frappée par ceux-là des plus graves condamnations. Toutes les fois qu'un penseur prend l'initiative d'étudier ainsi, avec la rigueur des procédés vraiment scientifiques, une de ces questions dans l'étude desquelles l'imagination et la supercherie se sont donné carrière, il doit savoir combien est ingrat le rôle qu'il adopte et combien lourde la charge qu'il s'impose. Mais ce ne sont pas là considérations de nature à faire reculer un fils de saint Dominique, et notre auteur s'est bravement mis à la besogne. Ses articles, publiés dans la *Revue thomiste*, complétés et réunis en volume, forment un savant et chaleureux plaidoyer en faveur de l'hypnotisme. Ce n'est pas que le R. P. Coconnier n'ait vu et présenté qu'un côté de la question et n'ait envisagé que la défense de l'hypnotisme ; il en a plutôt instruit le procès, exposant les faits, présentant successivement l'accusation et la défense et invoquant, à la suite des interprétations les plus rationnelles, la psychologie de saint Thomas pour les justifier. Sa thèse peut se résumer ainsi : l'hypnose, à la prendre en elle-même et dans son mode essentiel, est un mode de sommeil particulier, mais qui n'est ni préternaturel ni diabolique. C'est un état qui a ses dangers sans doute, mais qui n'est pas essentiellement malfaisant : il n'est donc ni bon ni mauvais en soi ; tout au plus peut-on dire qu'il offre des dangers, mais qui tiennent plus à la façon dont on en use qu'à l'hypnose elle-même ; d'où il conclut que l'hypnotisme franc peut être permis quand les motifs pour lesquels on l'emploie sont eux-mêmes valables.

10. — Tel n'est pas l'avis de M. le chanoine É. Blanc, qui, dans

une conférence donnée aux Facultés catholiques de Lyon, au commencement de cette année *(La Suggestion hypnotique est-elle licite ou illicite, naturelle ou diabolique ?)* a condamné d'une façon absolue l'usage de l'hypnose et celui de la suggestion hypnotique. L'argumentation de M. l'abbé Blanc est bien faite pour commander la réserve. Toutefois, il est un terrain sur lequel sa compétence s'impose moins. Il est bien exact que le sommeil ordinaire ne s'explique pas mieux que le sommeil hypnotique, ainsi que le remarque M. le docteur Surbled ; et il n'y a aucune raison pour déclarer l'un plus ou moins naturel que l'autre. Celui-là que nous appelons extraordinaire n'est que moins fréquent ; encore cette rareté relative serait-elle moindre qu'elle ne paraît si, connaissant mieux les états hypnotiques, nous savions les dépister partout où ils se rencontrent. L'hypnose est, je le répète, un état qui n'est pas sans périls et dans lequel on ne saurait se mettre sans motif valable, encore moins pour un motif inavouable ; c'est pourquoi M. l'abbé Blanc, comme le R. P. Franco, a raison de nous prémunir contre lui. Est-ce assez pour le condamner sous toutes ses formes et à tous ses degrés ? — Scientifiquement, non.

11. — En est-il de même de ces séances dans lesquelles l'hypnose ne joue que le rôle de prédisposition, dans lesquelles on croit pouvoir demander à un médium des effets de sensibilité ou de motricité s'exerçant à distance, sans contact, et par conséquent, en dehors de toute propriété physique à nous connue ? C'est là déjà une autre question à laquelle il ne me semble pas encore possible de donner une réponse scientifique, d'autant plus que des résultats identiques ont pu se produire objectivement en dehors de toute influence hypnotique. Quoi qu'il en soit, voici un observateur qui, l'an passé, a pu prendre part à des séances auxquelles s'est prêtée trois jours de suite le médium bien connu, Eusapia Palladino, appelé pour cet effet chez des amis, à Montfort l'Amaury. Les faits, les témoignages, les commentaires : tel est le plan de ce nouveau document relatif à l'histoire de la médiumnité, et de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité. L'auteur, M. Guillaume de Fontenay, rapporte ces faits dont il a été témoin et acteur ; il groupe auprès d'eux les témoignages de ceux qui, comme lui, ont assisté et pris part aux séances, parmi lesquels le colonel de Rochas, une notoriété dans l'espèce. Je n'insisterai pas sur les développements et commentaires dont il fait suivre son récit : il y a là, cependant, à part des conceptions ultra-schématiques et des formules plus qu'algébriques, une assez fine analyse des phénomènes observés chez Eusapia, ainsi que des manifestations physiques, mécaniques et lumineuses qui se sont produites au cours de ces séances, et, chemin faisant, diverses autres curiosités, celle-ci par exemple, que la gamme des couleurs n'est pas une octave, mais une

quinte, et que l'oreille humaine aurait une capacité d'impressionnabilité vingt et une fois plus étendue que celle de l'œil. Mais quant aux tentatives d'enregistrement photographique des matérialisations, il semble qu'il y ait encore quelque chose à désirer ; et tout à souhaiter en fait de photographies de l'Invisible. *A propos d'Eusapia Paladino* s'achève par l'exposé d'une hypothèse dynamique qui serait capable de synthétiser la plupart de ces faits étranges et d'en donner une explication dont je ne saurais dire si elle est plus naturelle que les faits eux-mêmes ; puis encore par un chapitre sur l'utilité de ces recherches à laquelle M. de Fontenay croit fermement, et sur les dangers qu'elles impliquent et auxquels il ne croit guère. Conclusions à mettre en réserve avec les théories sur lesquelles elles reposent, en admettant qu'il n'y ait pas lieu de répudier dores et déjà les unes et les autres.

12. — Le volume de MM. Binet et Ferré inaugure une nouvelle série qui va se dérouler sous le titre de « Bibliothèque de pédagogie et de psychologie » et qui se propose surtout de faire profiter la pédagogie des progrès de la psychologie expérimentale. Les auteurs, dans leur Avant-propos, portent contre la pédagogie traditionnelle une condamnation qui ne vise à rien moins qu'à la supprimer, pour la remplacer de fond en comble par autre chose. Et cette autre chose, c'est encore une pédagogie pourtant, mais basée sur l'expérience, et non pas l'expérience de qui a vu, entendu et jugé, mais l'expérience résultant d'épreuves subies dans les laboratoires de psychologie, ou même dans les écoles. Et après ce premier volume sur *la Fatigue intellectuelle* ou le surmenage, on nous en promet d'autres, notamment un second qui aura pour sujet : *L'Éducation de la mémoire*. Ce plan est vaste, inspiré par une bonne pensée ; mais ses auteurs entrent en campagne, comme au bruit d'une fanfare de guerre, sur un domaine où un peu plus de modestie et de réserve seraient peut-être opportuns. Avant de procéder à une destruction radicale de ce qui existe, il est bon, ne fût-ce qu'à titre d'essai, de tenter de l'améliorer. Et puis, en fait d'éducation et de travail intellectuel, il y a une variable dont il faut se méfier et que l'on pourrait appeler le coefficient individuel. Mais voyons notre volume : il s'ouvre sur un chapitre qui a pour objet la définition du travail intellectuel. De bonne foi, nos auteurs croient-ils simplifier réellement la question en rejetant avec dédain ce qu'ils appellent toute définition psychologique, pour y substituer celle-ci : « toute espèce de travail que les élèves accomplissent à l'école ? » — Mais par contre, nous sommes en présence d'une étude sévèrement poursuivie et des plus intéressantes quand nous arrivons aux chapitres dans lesquels sont analysés les effets physiologiques d'abord, puis les effets psychologiques du travail intellectuel. Les modifications apportées par l'étude dans le travail du

cœur, dans la régulation des circulations capillaires, sur la tension sanguine et sur la thermogénèse, etc., etc., sont des modèles de recherche physiologique avec application des meilleures et des plus délicates méthodes d'enregistrement de ces phénomènes. Rien de plus curieux que les observations psychologiques sur le travail étudié en fonction de sa durée, l'influence des pauses et l'effet que produit le travail sur le temps de réaction, etc. — « Nous sommes encore loin, disent-ils en terminant, du moment où il sera possible de traiter scientifiquement le surmenage intellectuel.... En réalité nous nous en sommes rapprochés, puisque nous avons dissipé (quelques) illusions et montré quel est l'état exact de la question. Surtout, nous avons aujourd'hui l'avantage de savoir ce qu'il faut faire..... La voie est ouverte..... Puisse l'administration se persuader qu'on ne résoudra aucun problème pédagogique par des discussions.... et favoriser de tout son pouvoir les recherches de psychologie expérimentales dans les écoles ! »

13. — Prendre dans la littérature moderne quatre types d'auteurs plus ou moins déséquilibrés, faire de leur talent et de leur existence une description pittoresque, tout en rattachant leurs excentricités à un genre particulier de folie, c'est ce qu'a fait Mme Arvède Barine, dans le livre qu'elle publie sous ce titre : *Névrosés*. Les quatre chapitres de biographie qu'elle a ainsi réunis sont divers et par les sujets dont ils sont le portrait, et par leur nationalité, et par le genre d'abus qui a déterminé le naufrage de leur caractère. Le premier, emprunté à la littérature allemande, est consacré à Hoffmann ; il a pour sous-titre : le vin. Le second nous mène en Angleterre ; il nous montre Quincey succombant à l'opium. Au troisième, nous sommes en Amérique, devant le portrait d'Edgard Poe s'abrutissant par l'abus de l'alcool. Le quatrième c'est un Français, Gérard de Nerval, qui déchoit de crise en crise jusqu'à la folie confirmée. L'auteur eût pu ajouter encore quelques toiles à celles-ci : chacun nommera ici Alfred de Musset et l'absinthe ; mais telle qu'elle est, cette galerie est d'un grand intérêt, d'un puissant et douloureux effet, en même temps que d'un attrait auquel on ne peut se soustraire. Il n'y a point dans ce livre de prétention scientifique, pas de discussion savante sur les rapports du génie et de la folie, pas de profonde analyse psychologique, mais une étude au crayon noir, navrante et saisissante à la fois de la lutte pitoyable dans laquelle des hommes de talent, au dessus du commun, mal défendus par leur caractère, ont fini par succomber, chacun à son vice ; sans traiter la question de leur plus ou moins de responsabilité, Mme Arvède Barine s'est appliquée à faire ressortir quelle tare héréditaire a pesé sur tous quatre et comment la médecine mentale les classerait aujourd'hui, sans hésiter, dans ce qu'elle appelle : les dégénérés supérieurs, cette classe dans laquelle le biographe médical de M. Zola a fait entrer son sujet.

Ces funestes habitudes auxquelles ils ont succombé, n'auraient pas eu cette fatale issue, si, dès le début, avant qu'elles fussent devenues impérieuses, ils avaient su résister à leurs premières invites. Beaucoup de maladies nerveuses en sont là : ce ne sont, au début, que de légères sollicitations à la jouissance, et peu à peu elles deviennent des besoins tyranniques qui vous entraînent dans un enfer alternatif de satisfactions furieuses et de stupide abrutissement. Que les alcooliques, que les morphinomanes et autres intoxiqués le sachent bien : tous les poisons de l'intelligence font payer cher les quelques jouissances qu'ils procurent tout d'abord. Et le châtiment dont leurs victimes sont frappées ne les atteint pas seules, mais il pèse lourdement sur leur entourage et il s'étend de la façon la plus pitoyable à leur descendance. Ce livre n'est donc pas simplement une galerie de haut intérêt et de fin style ; c'est aussi une œuvre de préservation, par l'exemple.

14. — Il est intéressant de rapprocher de cette étude celle que nous donne M. le docteur Dallemagne sur la *Physiologie de la volonté*. L'auteur, déjà connu ici, des *Stigmates de la criminalité* a entrepris un travail qui doit comporter trois volumes; nous en avons le premier. M. Dallemagne a voulu, avant d'aller plus loin, étudier la physiologie générale des actes volontaires, et, comme il le dit, traduire en mécanismes cérébraux les formules de la psychologie. Il commence par renier totalement l'existence de la volonté en tant que faculté psychique, pour lui substituer une catégorie spéciale d'actes dits volontaires. C'est toujours la querelle des qualités subjectives qu'il faut remplacer par les conditions anatomo-physiologiques et qui, si elle n'est pas oiseuse, me semble être beaucoup, aujourd'hui du moins, une querelle de mots. Le réflexe, l'acte réflexe, le mouvement réflexe, toutes expressions synonymes, est bien le schema universel de l'activité extérieure des êtres, et il entre pour une part certaine dans l'acte volontaire tel qu'il s'effectue le plus ordinairement. C'est le type simple dont l'acte volontaire est un mode plus élevé et plus complexe : c'est pourquoi M. Dallemagne fait une étude approfondie du réflexe et du neurône qui en est l'organe. Il consacre tout un chapitre au réflexe volontaire, deux termes qu'on s'étonne de rencontrer ainsi unis dans la même expression. Dans le langage usuel, dit-il, réflexe et volonté sont des notions qui s'excluent, mais que la nouvelle psycho-physiologie croit pouvoir associer. Cette association n'en est pas une, elle ressemble fort à une usurpation dans laquelle la physiologie, venue pour assister la psychologie, prend la place de cette dernière, et la relègue comme inutile ou impuissante. Dire que le système nerveux ne comporte que des actes réflexes, c'est exact ; mais pour en conclure que la volonté est purement réflexe, il faudrait établir qu'il n'y a d'autre activité possible dans

l'économie vivante que celle qu'exécute le système nerveux. Un chapitre suit, consacré à l'étude des volitions, qu'il considère comme un état de conscience, un acte réflexe à étapes multiples, au cours duquel la conscience intervient ; autrement dit un réflexe conscient. Enfin les derniers chapitres sont consacrés à la volonté proprement dite, à ses origines et à son évolution. Et malgré que l'auteur semble rejeter l'ancienne conception de la volonté, telle que les spiritualistes l'ont formulée, il reconnaît que les opérations de l'esprit (p. 116) peuvent être le point de départ de volitions, et qu'il s'agit là de réflexes écourtés, privés de leur branche centripète et qui, par conséquent, ne sont plus en réalité des réflexes. On trouve, chemin faisant, dans cette excursion à travers la physiologie de la volonté, de singuliers aperçus ; celui-ci par exemple, qui termine l'ouvrage : « La physiologie de la volonté nous apparaît, elle aussi, régie par les lois de la moindre résistance et de l'économie de l'effort. Et la formule physiologique de la recherche du plaisir et de l'éloignement de la douleur reçoit à son tour une explication très claire et une confirmation tout aussi catégorique. »

15. — C'est encore un travail sur la volonté envisagée surtout au point de vue physiologique que nous présente M. le docteur Lévy, avec une préface du professeur Bernheim. Il s'agit ici de *l'Éducation rationnelle de la volonté* et de son emploi en thérapeutique. Il est en effet une discipline de notre activité volontaire qui nous permet de préserver notre être moral et physique de bien des atteintes et dans le cas où l'un ou l'autre se trouvent frappés par le mal, nous met en mesure de tirer de notre propre fond soulagement ou guérison. C'est en un mot un guide de thérapeutique psychique, avec l'autosuggestion pour principal instrument thérapeutique. Personne n'ignore que la crainte produit une sorte d'épuisement passager du système nerveux, la colère détermine des effets analogues à la façon des névroses vaso-motrices, le saisissement peut causer une syncope nerveuse et l'anxiété s'accompagne d'une sensation nerveuse qui peut aller jusqu'à l'angoisse et simuler ce que les médecins appellent l'*angor pectoris*. Il est donc avéré que le moral et le physique réagissent l'un sur l'autre, et cela, avec plus d'efficacité qu'on ne serait tenté de le croire quand on ne l'a pas recherché. Partant de ce principe que toute idée est un acte à l'état naissant, acte positif ou acte d'inhibition, il est aisé d'en déduire que l'idée de maladie est capable de créer le mal ou de l'entretenir et que l'idée de guérison est capable aussi d'entraîner la guérison dans la mesure où elle est physiquement possible. Peut-être y aurait-il lieu d'ajouter que l'idée, pour atteindre à cette puissance, doit devenir une image nettement formulée et fixée par une forte et volontaire attention. Cette idée, nous pouvons la suggérer ou l'imposer à autrui ou bien

à nous-même (autosuggestion) ; et nous pouvons en renforcer l'image et par suite l'influence, au moyen du recueillement, lequel, en isolant l'esprit de toute autre idée, le concentre tout entier sur celle qui est proposée à son application. Il y a une sorte de gymnastique psychique au moyen de laquelle on arrive à se dominer soi-même, à subordonner par exemple l'élément émotif à l'élément intellectuel et aussi à décupler la force de la volonté. C'est ce qu'on obtient dans la sphère religieuse, par l'exercice de la méditation. Après l'autosuggestion, l'hétérosuggestion est étudiée à son tour ; l'auteur montre qu'il ne s'agit pas d'imposer à autrui la volonté d'un autre, mais de le mettre en demeure de se suggestionner lui-même, en lui suggérant l'idée de l'acte à accomplir et secondairement la réalisation de cette idée. De telle sorte que la suggestion ainsi entendue n'offense pas plus la liberté humaine que ne le fait l'éducation, par exemple. Suit une application de ces données à l'hygiène morale, dont l'habitude est le premier agent. De ce que nous sommes se dégage la conception de ce que nous pouvons être pour arriver à ce que nous devons faire. La volonté c'est la raison mise en action. Une deuxième partie renferme les observations recueillies par l'auteur et les diverses applications que l'on peut faire de cette gymnastique, de cette discipline morale, au traitement d'une quantité de misères qui tourmentent, et parfois bien cruellement, l'existence de ces névrosés dont nous parlions tout à l'heure. Tous les troubles dynamiques du système nerveux, et ils jouent un grand rôle dans la maladie, quand ils ne sont pas la maladie elle-même, relèvent donc de la psychothérapie.

16. — Il en va ainsi des idées de synthèse universelle, que celui qui n'y aspire pas se condamne à un positivisme étroit et stérile, et celui qui la croit réalisée se complaît dans une satisfaction décevante et dans une immobilité non moins fâcheuse. — Et quel esprit pourrait suffire aujourd'hui à réunir dans son unique compréhension tous les éléments des sciences diverses, ou même simplement les grandes lignes de leurs synthèses particulières ? Ces considérations n'ont pas découragé l'auteur du livre intitulé je ne sais trop pourquoi : *La Vie et la mort* et qui se flatte d'embrasser ces données toutes ensemble : « Et le mouvement probable des mondes sur ellipses de diamètres conjugués ; et l'intervention de l'électricité et du magnétisme dans les lois de la pesanteur et l'électro-dynamique de l'univers ; la force dynamique de l'électricité atmosphérique ; les causes directes des perturbations météorologiques ; la dynamique des atomes et la constitution chimique et mécanique de l'écorce et du relief terrestre à travers les âges ; tout cela peut sembler présomptueux. Passer de là aux propriétés vitales de la cellule, à la physiologie générale et aux actions électro-magnétiques intervenant dans l'histologie elle-même ; analyser les

principaux fléaux qui frappent l'humanité ; oser aborder les grandes causes de la maladie et de la mort ; jeter un coup d'œil sur la question sociale, les religions comparées, l'avenir du globe ; tenter d'expliquer les phénomènes de l'occultisme et du spiritisme. » Quelle encyclopédie ! Quel cadre, et combien rempli !

17. — M. le docteur Charrin a donné, dans la chaire du Collège de France, une série de leçons dans lesquelles il a passé en revue ce qu'il appelle : *Les Défenses naturelles de l'organisme* ; leçons dont l'idée générale, s'inspirant des travaux du professeur Bouchard, est que si les causes de danger et de maladie nous viennent souvent du dehors, c'est dans l'économie vivante elle-même que se trouvent les moyens les plus efficaces à la défendre. Ce sont en tous cas les premiers sur lesquels nous puissions compter, et, s'ils sont insuffisants, c'est à leur venir en aide, voire même à les suppléer que doit tendre la thérapeutique. Ces leçons, dédiées au professeur d'Arsonval, ont été professées en 1897-1898, et le sujet en a été choisi par l'auteur, comme étant d'actualité et comme ayant déjà appelé ses études dans cette direction. Tel est bien en effet le genre d'enseignement qui convient dans cette chaire qu'ont illustrée les Magendie, les Cl. Bernard, et plus récemment Brown Séquard et M. d'Arsonval. La théorie des germes vivants de la maladie a pour elle l'opinion unanime ; toutefois on a dû revenir de cette conception simpliste qui attribuait à chaque maladie son germe spécial. Il n'en reste pas moins qu'il y a des germes qui déterminent la maladie dans les organismes qu'ils rencontrent et dans lesquels ils s'insinuent. Mais alors ils rencontrent, dès avant d'entrer dans l'économie, des agents tels que la lumière et autres, qui affaiblissent déjà leurs qualités nuisibles ; puis c'est, aux portes d'entrée, les revêtements épidermiques dont sont munies la peau et les muqueuses, les sécrétions de ces surfaces et de leurs appareils glandulaires. Plus profondément, les agents qui y pénètrent rencontrent toute la tribu des phagocytes qui entrent avec eux en un conflit actif, secondés qu'ils sont par les humeurs bactéricides et par les plasmas antitoxiques. Ce qui ne représente pas autre chose que la nature médicatrice de nos devanciers et permet de dire que ces nouveautés ont droit sans doute à une belle place dans le cadre de la médecine mais qu'elles ne le dépassent pas. L'auteur passe en revue le rôle défensif des humeurs, des glandes diverses, internes et externes, de la muqueuse gastro-intestinale et de ses annexes glandulaires, le foie, la rate, le pancréas; enfin les appareils d'élimination et en particulier l'appareil urinaire, lesquels apportent aussi à la défense de l'organisme un concours indispensable. Une leçon est consacrée à la part que le système nerveux prend à ce rôle de protection et de défense.

18. — Il nous vient de Madrid un livre plein d'intérêt intitulé: *Estudios bio-*

logicos, dû au professeur Z. Martinez Nuñez et présenté au public par une préface du docteur Pena. Ce livre comprend trois chapitres: le premier est une critique d'actualité provoquée par le banquet offert à Berthelot et par les discours qu'on y entendit sur la fausse banqueroute de la science ; l'auteur y blâme tous ceux-là qui rabaissent la science jusqu'à la faire servir d'instrument à leurs haines sectaires et à leurs misérables passions. Une seconde partie est consacrée à la physiologie cellulaire et une troisième à l'anthropologie et au transformisme.

19. — « On entend retentir de tous côtés les louanges des sanatoriums allemands et suisses, et pendant que la presse médicale publie des statistiques admirables sur les résultats obtenus à Falkenstein ou à Davos, que les congrès retentissent des succès étonnants dus à des climats, pour la plupart incertains, mais tous exotiques, on oublie trop qu'il y a chez nous, plus que partout ailleurs, l'air pur, le soleil, la douceur et l'égalité de la température, voire même l'altitude, c'est-à-dire les armes nécessaires pour vaincre l'ennemi. » L'ennemi, c'est la tuberculose ; et c'est en ces termes que le docteur Sersiron présente son travail sur *les Phtisiques adultes et pauvres en France, en Suisse et en Allemagne*, travail intéressant, qui fut sa thèse inaugurale, et qui nous annonce une suite ou un complément d'études sur cette question. L'ennemi, c'est la tuberculose, la maladie microbienne qui s'étend sur notre civilisation et menace de la terrasser en nous traitant tous plus ou moins comme des condamnés à mort qu'il s'agit d'exécuter. Il y a cependant un remède à ce mal et toutes les observations modernes s'accordent à établir que la phtisie pulmonaire est curable, et curable à toutes ses périodes ; il n'y a qu'à reconnaître comment elle guérit pour faciliter cette heureuse évolution de la maladie. Je l'ai moi-même établi dans mes leçons sur la phtisie qui datent de près de vingt ans. Et pour ce faire, ce qui convient le mieux, il est de plus en plus clairement démontré que c'est une bonne hygiène ; de l'air, encore de l'air, de l'air pur surtout, de l'air ensoleillé autant que possible. C'est pourquoi nous avons totalement à réformer nos habitudes relativement à l'hospitalisation des phtisiques qui encombrent nos hôpitaux, y contagionnent les autres en s'y contagionnant eux-mêmes, et coûtent à l'Assistance des sommes considérables dépensées presque sans effet utile. Quelques efforts ont été tentés en France pour établir des sanatoriums (selon l'orthographe de l'auteur); nous les trouvons décrits ici, non pas tous, car l'auteur a oublié notamment celui d'Argelès qui fonctionne depuis vingt ans. M. Sersiron a raison sans doute de regretter la lenteur et l'impuissance des mesures officielles en cette matière et de faire appel à l'initiative et à la charité privée. C'est ce qu'a fait, et la première, l'œuvre d'Argelès déjà nommée, et aussi l'œuvre de Villepinte. Et tous ceux qui travailleront à ces œuvres, ou dans le même sens qu'elles, feront certainement ho n-

nète et utile besogne. La description détaillée qu'il nous donne des sanatoriums suisses et allemands constitue un document précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la question et surtout pour ceux-là qui auraient à intervenir d'une façon quelconque dans la fondation ou dans l'administration de ces asiles.

20.—*Cœur et vaisseaux*, du docteur Censier, comprend deux parties distinctes : la première est une étude de trois cents pages consacrée à l'étiologie, à la pathogénie, à la nature et à l'évolution des affections du cœur et des vaisseaux, affections caractérisées par la tendance qu'elles ont à affecter une marche chronique, et en particulier à leur évolution dans le rhumatisme. En présence des théories microbiennes fort en faveur aujourd'hui, et qui ont envahi tout ou presque tout le champ des affections naguère encore reconnues comme des maladies constitutionnelles ou diathésiques, l'auteur se défend d'avoir voulu réagir contre cette tendance et d'avoir eu la prétention de restaurer l'individualité diathésique au détriment de l'infection microbienne. Et cependant s'il est un terraiu sur lequel le rôle des microbes comporte encore de graves réserves, c'est bien celui du rhumatisme, dont le microbe est encore au moins problématique. En tout cas, qu'il s'agisse de microbes ou de toxines produites par eux, ou de simples états toxiques résultant d'une altération de l'évolution organique normale, c'est toujours le sujet qui importe, je veux dire le malade, et la façon dont il passe de l'état diathésique latent à l'état de maladie confirmée. Cette étude non moins soigneusement fouillée que largement exposée, est enrichie d'emprunts faits aux auteurs les plus autorisés en la matière, et souvent sous forme de citations textuelles et par conséquent de haute valeur. Les altérations des vaisseaux se rattachent fréquemment aux affections rhumatismales ou goutteuses ; et toutes ces considérations nous conduisent à la seconde partie de l'ouvrage, dans laquelle est étudiée l'application à ces maladies de la cure hydrominérale telle que l'auteur la pratique à Bagnoles. Toute eau minérale, dit ici le docteur Censier, peut se spécialiser, et rien n'est plus propre à les déconsidérer que ces prospectus dans lesquels une eau se proclame propre à tout, ce qui semble équivaloir à : bonne à rien. Il est vrai que la composition de l'eau n'est pas seule à observer ; il y a sa thermalité, son dosage, son mode d'emploi, etc. Le rôle que doit jouer la cure hydrominérale dans la cure des affections cardiovasculaires, les indications de cette cure chez les sujets atteints de maladie du cœur et chez ceux qui portent des altérations des vaisseaux, tout cela est étudié et approfondi et conduit l'auteur très rationnellement et scientifiquement, à justifier la réputation que la station de Bagnoles s'est acquise dans le traitement des maladies du système vasculaire, et en particulier dans le traitement des maladies du système veineux (phlébites, varices, etc.), notamment

lorsque ces affections reconnaissent une origine arthritique, rhumatismale ou goutteuse.

21.— Le diabète est chaque année le sujet de plusieurs publications, et sa littérature ne cesse de s'enrichir de nouveau. Celle intitulée : *Le Diabète sucré et son traitement hydrologique*, par le docteur Duhoureau, s'est proposé un but déterminé qui n'est autre que la cure hydrominérale de cette maladie. C'est pourquoi M. le docteur Garrigou, son maître, dont la compétence en hydrologie est bien connue, lui a donné une préface des plus encourageantes. Après avoir présenté un tableau résumé de la maladie diabétique, de ses causes, de ses symptômes, de sa pathogénie et de son pronostic, M. Duhoureau, expose une synthèse fort méthodique de toutes les théories que l'on a proposées à ce sujet, et les ramène toutes à une perturbation primitive du système nerveux, perturbation dont le résultat immédiat serait un défaut de combustion organique, ou une insuffisance du mouvement de dénutrition, comparable surtout aux autres manifestations de la maladie goutteuse. Or toutes les eaux minérales qui agissent sur le système nerveux pour en calmer l'excitation et lui rendre le ressort qu'il a perdu, sont susceptibles de combattre le diabète. Et comme elles sont nombreuses les sources capables d'agir ainsi, on ne s'étonnera pas de la quantité de sources et de stations mentionnées dans ce volume : les eaux alcalines d'abord, puis, suivant l'état des sujets, les eaux altérantes, altérantes sédatives surtout, mais aussi altérantes toniques et reconstituantes, suivant les diverses indications.

22.—Le lecteur sait la place que tient aujourd'hui la gynécologie dans la science médicale. Après avoir été étudiée presque exclusivement par les médecins, elle était tombée dans le domaine de la chirurgie, depuis que les découvertes antiseptiques permettent les opérations les plus hasardées. Il était même à craindre qu'elle devînt le monopole des chirurgiens et c'est pour lutter contre cette tendance que M. le docteur Labadie-Lagrave vient de publier, en collaboration avec M. le docteur Legueu, un *Traité médico-chirurgical de gynécologie*. Depuis de longues années, dans son service de l'hôpital La Charité, M. Labadie-Lagrave n'a cessé d'enseigner la pratique médicale de la gynécologie et personne n'était plus autorisé que lui à publier cet ouvrage. Sa compétence en la matière est un sûr garant de son succès. M. Legueu s'est chargé de la partie chirurgicale et il faut bien avouer qu'il a eu la plus grosse part. L'ouvrage comprend deux parties. Dans la première et la plus courte, il est question des affections génitales en général, et quoique le volume soit considérable, il serait à souhaiter que tous les élèves puissent lire au moins cette première partie qui traite des principaux symptômes que l'on rencontre dans les affections utérines, de leur diagnostic et de l'exploration des organes soit directe soit indirecte. Un chapitre de thérapeu-

tique termine cette partie et une grande place y est faite au traitement hydro-minéral et électrique. Il est également question de l'opothérapie ovarienne, question éminemment à l'ordre du jour, depuis que l'opothérapie a pris une si grande place dans le traitement consécutif aux grandes opérations chirurgicales. La deuxième partie constitue le traité proprement dit. Les auteurs y passent en revue toutes les maladies de l'appareil génital de la femme. Ils le font dans l'ordre classique facile à suivre pour l'élève. On ne peut que louer leur plan et la manière claire dont l'ouvrage est disposé. Les discussions anatomo-pathologiques et purement scientifiques s'y trouvent avec un luxe de figures superbes dues au talent de M. Meheux ; et malgré cela, rien de ce qui est pratique n'a été oublié. Les auteurs se sont attachés particulièrement à certains points plus récemment discutés et encore mal élucidés. Telles sont les tumeurs utérines comme la môle hydatiforme ou les déciduômes ; et leur avis si autorisé contribuera certainement à l'éclaircissement de ces questions encore si peu connues. Enfin l'ouvrage se termine par deux chapitres importants et particulièrement soignés. L'un a trait aux complications, soit immédiates soit éloignées des opérations gynécologiques, complications qui sont aussi souvent médicales que chirurgicales, et peuvent aller jusqu'aux psychoses. L'autre étudie les rapports entre l'appareil génital et l'appareil urinaire et la répercussion sur celui-ci des affections de celui-là. Aucun point n'a été laissé dans l'ombre et l'ouvrage est un résumé complet de nos connaissances en cette matière.

23. — Sous le titre *Chirurgie du cou*, deux élèves de M. le professeur Terrier ont réuni les leçons qu'il a professées l'année dernière à la Faculté de médecine. Ce volume fait suite à ceux qui ont paru dans les mêmes conditions, les années précédentes, sur la chirurgie de la face, etc... Ce n'est malheureusement qu'un résumé succinct des leçons du maître et l'on peut regretter de ne pas les trouver in extenso. L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première, qui est l'étude des opérations pratiquées sur le larynx, a été recueillie par le docteur Malherbe. Tout l'arsenal instrumental nécessaire à l'examen de cet organe y est longuement déduit et une place importante est faite aux opérations de la trachéotomie et du tubage si souvent pratiquées et qui ont sauvé tant d'enfants diphtériques. C'était là, du reste, la partie la plus nécessaire de ce cours fait à des praticiens futurs. Ce chapitre se termine par la description des grandes opérations tentées aujourd'hui sur le larynx. — Les trois autres parties du traité sont dues à M. le docteur Guillemain, chirurgien des hôpitaux. L'auteur s'occupe d'abord de la chirurgie du corps thyroïde, qui a pris depuis dix ans une grande extension, et tout un chapitre est consacré aux indications opératoires des goîtres : les deux autres parties, plus courtes, traitent, l'une des opérations de l'œsophage et l'autre de la chirurgie des vaisseaux, des nerfs, des muscles, des ganglions du cou ;

un chapitre est réservé aux anévrysmes. Il est à peine besoin d'insister sur la façon dont est traité le manuel opératoire de chacune de ces opérations. On sait que c'est à cela que s'est attaché M. Terrier et qu'il y a magistralement réussi.

24. — Il n'est nullement interdit à une maison de fabrication de mettre ses produits sous le patronage d'une étude dans laquelle leur histoire est tout au long rapportée. Et quand cette histoire embrasse tous les âges historiques, et qu'on peut l'asseoir sur des documents aussi authentiques qu'anciens, l'intérêt qui s'y attache devient vraiment aussi curieux que scientifique. C'est ce qu'ont compris MM. Rainal en nous donnant, avec de nombreuses planches à l'appui, une véritable histoire du *Bandage herniaire* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Dr A. Ferrand.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. Paris, Hachette, s. d. No 76 : *Amérique du Sud physique*. 76 bis : *Amérique du Sud politique*. Chaque carte, 2 fr. — 2. *Arvor*, par André Petitcolin. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 3. *Aux Fjords de Norvège et aux forêts de Suède*, par Charles Rabot. Paris, Hachette, 1898, in-16 de 300 p., avec 48 illustrations et 4 cartes, 4 fr. — 4. *Au Cap Nord. Itinéraire en Norvège, Suède, Finlande*, par Charles Rabot. Ibid., 1898, in-16 de 328 p., avec 32 illustrations et 4 cartes, 4 fr. — 5. *Voyage au pays des fjords*, par Antoine Sallès. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 304 p., orné d'une carte et 28 phototypies, 4 fr. — 6. *Vers Athènes et Jérusalem. Journal de voyage en Grèce et en Syrie*, par Gustave Larroumet. Paris, Hachette, 1898, in-16 de 354 p., 3 fr. 50. — 7. *De Paris à Tiflis. Impressions de route*, par G. Sansrefus. Paris, Flammarion, 1897, in-8 de 457 p., orné de nombreuses grav., 10 fr. — 8. *Aux Indes (Madras-Nizam-Cashmir-Bengale)*, par Georges Noblemaire. Paris, Hachette. 1898, in-16 de 456 p., 3 fr. 50. — 9. *Du Tonkin au Havre (Chine-Japon-Iles Hawaï-Amérique)*, par Jean d'Albrey. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 10. *La Corée indépendante, russe ou japonaise*, par Villetard de Laguérie. Paris, Hachette, 1898, in-16, de 312 p., avec 50 illustrations, 4 fr. — 11. *L'Algérie. Le Sol et les habitants*, par J.-A. Battandier et L. Trabut. Paris, Baillière, 1898, in-16 de 360 p., 3 fr. 50. — 12. *Douze ans en Abyssinie. Souvenirs d'un officier*, par Paul de Lauribar. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 648 p., 5 fr. 50. — 13. *Siestes d'Afrique. Derniers Feuillets du journal d'un marin*, par Vigné d'Octon. Ibid., s. d., in-18 de 234 p., 3 fr. 50. — 14. *Vers le Nil français avec la mission Marchand*, par Ch. Castellani. Ibid., s. d., in-8 de 437 p., orné de 150 illustrations, 10 fr. — 15. *L'Afrique du Sud*, par G. Aubert. Ibid., s. d., gr. in-16 de 480 p., orné de 8 cartes et 30 photographies, 7 fr. 50. — 16. *Au pays des Ba-Rotsi (Haut-Zambèse). Voyage d'exploration et retour par les chûtes de Victoria, Matébéléland, le Transvaal, Natal*, par Alfred Bertrand. Paris, Hachette, 1898, in-8 de 340 p., illustré de 105 grav. et 2 cartes, cartonné, 20 fr. — 17. *Voyage à travers nos colonies*, par Émile Lefrançais. Vitry-le-François, Imp. centrale, 1898, in-8 de 97 p., 0 fr. 60.

1. — Les deux nouvelles cartes du grand *Atlas universel de géographie*, dit de Vivien de Saint-Martin, concernent l'*Amérique du Sud*. L'une et l'autre au 1/20.000.000. Elles sont en somme des réductions de la grande carte en 5 feuilles au 1/6.000.000 déjà parue. Dans la carte physique, des teintes bien combinées font ressortir les reliefs. Dans la

carte politique, quelques légères différences avec la carte en 5 feuilles sont à remarquer ; elles sont dues aux résultats d'explorations récentes. Bien entendu, l'auteur a sensiblement allégé la surcharge de noms qui, à l'échelle adoptée, aurait pu rendre l'ensemble confus. Pour les détails on peut se reporter aux cartes précédentes.

2. — M. Petitcolin est un fervent admirateur de la Bretagne qu'il a visitée sur un petit yacht lui permettant de pénétrer dans les moindres anfractuosités de la côte ; puis, de ces points de relâche, il s'en allait à l'aventure dans l'intérieur des terres, partageant l'existence intime des habitants, causant avec eux de leurs affaires, étudiant leurs caractères et leurs mœurs. Il a parcouru ainsi les pays de Vannes, de Kemper (Quimper), de Léon et de Trécor (Tréguier), et il excelle à faire ressortir les nuances souvent assez subtiles qui les différencient. Mais M. Petitcolin n'est pas seulement un observateur minutieux et sagace ; c'est aussi un érudit et un lettré qui se plaît à conter les légendes bretonnes tour à tour terribles et touchantes ; nous devons prévenir que toutes ne sont pas à la portée des jeunes filles ; les amours de ce peuple sont souvent farouches et brutales. En somme *Arvor* est écrit dans un bon esprit et nous n'y avons rien trouvé d'irréligieux, au contraire ; l'auteur déplore avec beaucoup d'à-propos que l'esprit de foi naïf et ardent qui distinguait les Bretons tende à disparaître dans quelques régions ; nous lui reprocherons toutefois de plaider trop complaisamment les circonstances atténuantes en faveur des odieux massacreurs de Quiberon que rien ne peut excuser d'avoir violé la foi jurée.

3 et 4. — La mode est aux voyages vers le Cap Nord où les touristes de tous les pays d'Europe, surtout d'Angleterre et d'Allemagne, tiennent à honneur de saluer le soleil de minuit. Un auguste personnage, l'empereur d'Allemagne, ne se lasse pas d'y aller chaque été oublier les soucis du pouvoir dans la contemplation des grandioses paysages de la Scandinavie. Nous ne devons donc pas nous étonner de voir paraître de nombreuses descriptions de ces contrées, même en français, bien que trop peu de nos compatriotes aient jusqu'à présent cédé à l'engouement général. Parmi les ouvrages parus cette année, la première place appartient aux deux volumes de M. Charles Rabot, l'homme de France qui connaît le mieux les régions hyperboréennes, le traducteur fidèle des relations de voyage de Nordenskjöld, de Fridjof Nansen, etc. Sa connaissance approfondie des langues scandinaves et sa science géographique l'ont mis à même d'étudier très complètement en plusieurs voyages la terre et les hommes ; les voyageurs de l'avenir ne pourront mieux faire que de le prendre pour guide, d'autant plus qu'il ne dédaigne pas de donner à la fin de chacun de ses volumes des renseignements pratiques sur les meilleurs itinéraires à suivre, même sur les pêches et les chasses auxquelles on peut se livrer en route. Au point

de vue scientifique, *Aux Fjords de Norvège et aux forêts de Suède* et *Au Cap Nord, itinéraire en Norvège, Suède, Finlande,* ont une valeur qui n'est pas à dédaigner ; doué d'une endurance et d'une énergie peu communes, M. Rabot a fait l'ascension des plus hautes montagnes de Norvège ; la géographie lui doit d'importantes découvertes, et l'histoire naturelle de précieuses contributions. Citons encore ses intéressants documents sur la pêche de la morue et la chasse de la baleine qui sont les deux grandes industries du Nordland. Dans le premier de ses volumes, il nous fait voyager dans la partie sud de la péninsule scandinave; avec lui nous visitons Christiania, Throndhjem, Bergen, Stockholm, la Dalécarlie ; dans la seconde, M. Rabot nous conduit au Cap Nord par le grand glacier du Svartisen, puis dans la Laponie suédoise et la Finlande septentrionale. Les anecdotes et les légendes ne manquent pas dans ce récit très complet ; toutes sont d'une convenance parfaite, en sorte que ces excellents livres peuvent être mis entre toutes les mains.

5. — C'est le même voyage qu'a fait M. Antoine Sallès, mais il le décrit autrement ; ce que M. Rabot voyait avec des yeux de savant, M. Sallès le voit avec des yeux d'artiste et le dépeint avec la plume du journaliste. Pour la plupart des lecteurs, l'agrément ne sera pas moindre, au contraire. Notre auteur commence par se rendre à Stockholm au Congrès international de la presse avec une mission du ministère de l'instruction publique. Il se loue hautement de l'accueil qu'il reçoit dans la capitale de la Suède, spécialement des membres de la famille royale ; pour un moment au moins, il parait trouver que le régime monarchique a du bon et qu'il peut être tout aussi libéral qu'un autre. Ensuite, il traverse la péninsule scandinave de l'est à l'ouest pour gagner Troudhjem et s'y embarquer pour le Cap Nord. Il redescend ensuite vers Bergen et Christiania, et visite avec ravissement les splendides vallées de la Norvège. Les hommes l'intéressent au moins autant que les choses et il se complaît dans l'analyse des mœurs, des caractères, des institutions. Le peuple norvégien, par sa nature fière et indépendante, le séduit particulièrement. Chemin faisant, il rencontre [illegible] des missionnaires catholiques et [illegible] avec eux les plus cordiales relations. Autant qu'on en peut juger, notre voyageur n'est pas un croyant, mais il n'est [illegible] sectaire. Ses récits sont d'une parfaite convenance et son *Voyage en pays des Fjords* est à la fois amusant, instructif [illegible] et parfaitement moral.

6. — *Vers l'Orient*, de M. [illegible], commencé [illegible] et en 1895 [illegible] Syrie, [illegible] Nil, [illegible] affreté [illegible] par la [illegible] lettres [illegible] bien

écrites et intéressantes. Pour le premier voyage, M. Larroumet se sent parfaitement à l'aise ; la Grèce lui est familière et il la considère comme le berceau de la civilisation occidentale ; il n'a donc qu'à laisser déborder son enthousiasme et à faire étalage d'une érudition impeccable qu'il saupoudre agréablement d'anecdotes sur ses compagnons de voyage, d'appréciations politiques fort acceptables et de descriptions pittoresques. La seconde partie est incontestablement plus suggestive : Rhodes, Chypre et Damas sont encore dans les notes habituelles de l'écrivain et ne lui causent aucune surprise ; mais dès qu'il met le pied sur la terre de Palestine, la scène change : l'universitaire se trouve dérouté, et les vieux ferments de la foi chrétienne qui sommeillaient au fond de son âme se réveillent malgré lui. Le phénomène se produit dès le débarquement à Beyrouth où M. Larroumet se trouve en présence de l'œuvre accomplie par les jésuites ; certes, il a soin de nous prévenir qu'il n'en aime rien : « ni l'esprit de leur ordre, ni leur enseignement, ni leur littérature, ni leur art. »... Il leur en veut « d'avoir écrasé Port-Royal qui valait mieux qu'eux de toute façon.... » « Élevé par l'Université, je vois en eux de faux humanistes, » etc. Mais, « on m'eût beaucoup étonné en me disant qu'aussitôt débarqué en Syrie, je visiterais avec une vive curiosité un établissement de jésuites français et que j'éprouverais dès les premiers pas une admiration respectueuse pour l'œuvre qu'ils poursuivent ici. » Et le voilà parti dans un accès d'enthousiasme, prenant leur défense, faisant des vœux pour leur prospérité, adjurant le gouvernement de les soutenir par tous les moyens. Il lui en arrive autant pour les Pères augustins de l'Assomption. Il s'étonne de trouver chez eux « une cordialité, une franchise, une candeur ouverte, une bonne humeur spirituelle qui sont le contraire de la réserve ecclésiastique telle que nous la connaissons en Europe. » Mais, ce qui le frappe le plus c'est « la liberté de leur esprit critique ; ces croyants n'ont rien de la crédulité du dévot. » Il cherche à s'expliquer ce contraste entre ce qu'il constate chez ces religieux et les préjugés qu'il nourrissait contre eux et il conclut : « Jérusalem est loin de Rome. Cet éloignement l'a préservée de cette manie de certitude, de ce besoin de définir et d'imposer qu'éprouve l'autorité romaine. Le croyant peut encore, à Jérusalem, concilier le respect du dogme et l'amour de la vérité. » Certes, ce n'est point que les regrettables rivalités qui caractérisent les rapports entre moines de diverses confessions, et même de divers ordres et qui déshonorent trop souvent le culte des Lieux Saints échappe à M. Larroumet ; il s'en afflige, mais n'en est pas scandalisé à l'excès. Avec un grand bon sens il dit : « Fidèles à la vieille croyance ou affranchis du surnaturel, le séjour de Jérusalem a ravivé notre christianisme. Nous avons été d'abord troublés et scandalisés : le

conflit de trois religions, leurs affirmations et leurs négations passionnées, les incertitudes et les impossibilités de la tradition, l'égale puérilité des mêmes légendes dans la bouche des juifs, des chrétiens et des mahométans, ont commencé par attrister les croyants et choquer les incrédules. Puis, la grandeur du sentiment religieux a dominé ces misères ; il nous a semblé d'autant plus fort qu'il parvenait à s'en dégager. Ici plus qu'ailleurs le divin s'épure de l'alliage humain. » Ce travail sincère d'une âme intelligente et honnête pour s'élever jusqu'à la vision de la vérité nous a semblé bon à faire ressortir, et notre conclusion sera que M. Larroumet s'est honoré en confessant franchement ses impressions au berceau du christianisme oublié ou méconnu par lui.

7. — M. Sansrefus profite de ce que la Russie est encore à la mode pour nous promener du nord au sud à travers ce vaste empire. *De Paris à Tiflis* est divisé en trois parties dont les titres indiquent bien l'itinéraire suivi. C'est d'abord *Au Pays des icônes* qu'on nous conduit en passant par Berlin et la Pologne ; nous avons les descriptions de Saint-Pétersbourg, de la Finlande, de Moscou, de Nijni-Novgorod, de Kiev et d'Odessa. Puis nous passons *En Crimée* et nous finissons le voyage *A travers le Caucase*. Naturellement l'auteur s'attache plus spécialement à ce qui a de la couleur locale et de l'originalité : Moscou avec son Kremlin l'arrête plus longtemps que Saint-Pétersbourg. Sébastopol l'intéresse surtout par les souvenirs historiques qu'il évoque ; et le Caucase par ses paysages alpestres. Chemin faisant, il nous fait assister à des scènes de fraternisation avec des officiers russes, c'est de rigueur. L'ouvrage, soigneusement édité et bien écrit, se lit avec intérêt. Il ne blesse aucune convenance, mais on y respire un vague parfum de scepticisme qui en gâte un peu l'attrait.

8. — Nous avons, l'année dernière, rendu compte d'un volume où M. Noblemaire, lieutenant d'artillerie et fils de l'éminent directeur de la Compagnie P. L. M., racontait la première partie d'un voyage à la fois d'agrément et d'instruction : il s'agissait alors de l'Égypte et de Ceylan ; cette fois le jeune officier parcourt en tous sens l'Indoustan proprement dit. Nous retrouvons dans *Aux Indes* les mêmes qualités et les mêmes défauts que nous avons signalés : correction, voire même élégance de style, agrément de la narration vivement conduite, bonne humeur inaltérable, acuité d'observation, mais aussi propension à la gauloiserie et admiration trop marquée pour les charmes du beau sexe. Nous regrettons aussi que M. Noblemaire ait passé près des missions catholiques les plus florissantes sans paraître les remarquer et sans daigner même les mentionner ; elles jouent cependant un rôle important dans l'œuvre de civilisation des races indiennes ; les Anglais sont les premiers à le reconnaître. La partie la plus intéressante du volume,

bien que l'auteur s'excuse de l'aborder, est l'étude qu'il fait de la colonisation anglaise. Assurément, en jugeant les procédés de la race conquérante à l'égard de la race conquise, il se montre plutôt optimiste et l'on sent qu'il se croit obligé à l'indulgence par l'accueil courtois dont il a été l'objet de la part des hauts fonctionnaires de l'administration ; toutefois, il n'admire pas sans réserves et ne peut méconnaître que l'orgueil souvent insolent des maîtres de l'Inde amasse bien des rancunes dont l'explosion peut être dangereuse à un moment donné. Il offre aussi un très remarquable aperçu de la constitution de l'armée des Indes, établissant avec beaucoup de discernement la distinction à faire entre les troupes auxiliaires et sans valeur des princes feudataires et les régiments réguliers qui forment à eux seuls un contingent sérieux sur lequel l'Angleterre peut compter. En somme, livre très intéressant, très bien fait, mais qui ne pourrait sans inconvénient être laissé entre les mains de la jeunesse.

9. — Il est fort peu question du Tonkin et encore moins du Havre dans *Du Tonkin au Havre*, de M. J. d'Albrey. C'est un voyage de retour en France par le chemin des écoliers que nous raconte l'auteur. Il visite successivement Hong-Kong, Canton, Macao, le Japon, les îles Hawaï et traverse les États-Unis, de San Francisco à New York par la Louisiane avec pointe sur le Niagara. Les menus incidents des traversées sont notés avec soin et nous sommes minutieusement renseignés sur la vie à bord des paquebots de diverses compagnies françaises, anglaises, américaines. Comme l'humour ne fait pas défaut dans ces impressions de touriste, le lecteur n'a pas à les regretter. M. d'Albrey est un observateur judicieux, mais ce n'est pas un moraliste ; il note par exemple très exactement le goût prononcé des Anglo-Saxons pour la littérature religieuse et paraît regretter fort justement aussi le dédain que professent pour elle les Français en général ; mais il a tort d'en accuser le clergé catholique qui, selon lui, redouterait ces études comme « propagatrices d'incrédulité. » L'auteur est beaucoup plus heureux lorsque, dans son dernier chapitre, il traite la question de la colonisation, et surtout des voyages à l'étranger qu'il voudrait voir pratiquer de plus en plus par la jeunesse française. On ne peut que le louer de revendiquer hautement la mission civilisatrice de la France.

10. — M. Villetard de Laguérie, ancien reporter attaché à l'armée japonaise pendant la guerre contre la Chine, a pu étudier de près ce curieux pays de Corée si peu visité jusqu'alors par les touristes européens. Il y a même séjourné suffisamment pour en connaître l'histoire et observer le caractère et les mœurs des habitants. Aussi son volume sur la Corée indépendante, russe ou japonaise, le « Pays du matin calme, » comme l'appellent les Chinois, donne-t-il des détails fort curieux et tout à fait inédits. La partie historique est très développée,

mais un peu confuse ; on se perd dans le labyrinthe des révolutions de palais qui ont bouleversé cet infortuné royaume au cours des dernières années. Les intrigues des Japonais résolus à écarter la Chine pour substituer leur protectorat à sa suzeraineté sont tellement ténébreuses et compliquées qu'il est bien difficile d'en suivre les fils ; d'autre part, la grande ombre moscovite vient encore obscurcir le tableau. Que sortira-t-il de tout cela ? C'est ce que l'auteur essaie de dégager dans un dernier chapitre intitulé : la Question d'Orient. Il montre les Coréens, par haine pour les Japonais, prêts à se jeter dans les bras de la Russie ; ce sera sans doute le dernier acte du drame qui se joue dans ce pays. Certes, il est fort intéressant pour l'Europe de suivre les péripéties de l'affaire coréenne, qui est un des épisodes de la dislocation de l'Empire chinois, et c'est pourquoi la lecture attentive du livre de M. Villetard de Laguérie s'impose à quiconque désire se tenir au courant de la politique en Extrême Orient ; à ce titre, nous ne pouvons que le recommander : mais nous devons prévenir nos lecteurs que ce n'est pas un ouvrage à laisser entre toutes les mains. Les illustrations, reproductions de photographies, sont nombreuses et suggestives.

11. — La description de *l'Algérie*, que nous donnent MM. Battandier et L. Trabut, est d'ordre tout à fait scientifique. La plus large part y est faite aux études d'histoire naturelle, surtout à la flore : le chapitre réservé aux habitants est peu étendu ; quant aux questions de colonisation administrative, elles ne rentrent aucunement dans le cadre de l'ouvrage. Toutefois, les colons liront avec grand profit les savantes dissertations des auteurs sur les différents produits du sol et y trouveront pour leurs cultures d'utiles indications. Nous leur recommandons aussi les études sur les animaux parasitaires et notamment sur les sauterelles qui exercent de si grands ravages dans notre colonie africaine. Il importe de bien connaître ses ennemis pour les combattre efficacement. A signaler aussi le passage relatif aux phosphates dont il a été tant question dans les derniers temps. Nous ne ferons qu'un léger reproche aux auteurs, c'est d'avoir placé la géologie dans le dernier chapitre alors que la logique lui assignerait le premier rang puisque c'est surtout de la constitution des terrains que dépend l'acclimatement et le développement des plantes et des animaux.

12. —M. Paul de Lauribar nous assure qu'il est Français et bon Français ; il est en même temps italianophile, ce qui, d'ailleurs, n'est pas absolument incompatible. Son livre, *Douze ans en Abyssinie*, nous offre le récit très complet, avec une foule de documents curieux et instructifs, de la néfaste campagne d'Abyssinie, dont le dénoûment ensanglanta le champ de bataille d'Adoua. L'ouvrage est écrit d'après des renseignements fournis par plusieurs officiers italiens ayant pris part aux divers combats, ce qui leur donne l'attrait de l'histoire vé-

cue ; mais cette histoire est-elle bien impartiale ? Visiblement, l'auteur s'efforce de la rendre telle et nous devons reconnaître que beaucoup de ses appréciations sont d'une remarquable sincérité. Les hommes qui ont pris part, d'un côté comme de l'autre, à la lutte acharnée où l'Italie a succombé, sont jugés sans ménagements. Deux personnages, aux yeux de M. de Lauribar, portent la lourde responsabilité des fautes commises : Crispi et le général Baratieri qu'aveuglait l'un et l'autre une ambition démesurée. Par contre, il fait le plus grand éloge du général Baldiserra, prédécesseur et successeur de Baratieri. De l'autre côté, il loue la douceur de caractère du négous Ménélik, tout en lui refusant les capacités qu'on s'est plu à lui attribuer ; l'Empereur aurait seulement le talent appréciable de savoir s'entourer ; mais, il se laisse influencer par l'impératrice Taïtou dont M. de Lauribar trace un portrait peu flatteur. L'esprit de l'ouvrage est généralement assez bon, sauf cependant quelques notes discordantes : en déniant à M. Crispi les vertus patriotiques dont il se plaisait à se parer, l'auteur lui oppose trois hommes qu'il qualifie de grands patriotes : Victor-Emmanuel, Garibaldi, Cavour ; on trouvera sans doute que dans ces personnalités tapageuses, les basses ambitions ont quelque peu terni l'éclat de la gloire. Il faut regretter aussi que, sur la foi des chefs italiens, quelque peu suspects de partialité à cet égard, M. de Lauribar ait accueilli sans hésitation l'accusation portée contre les missionnaires lazaristes français d'avoir fait cause commune avec les Abyssins au cours de leur lutte contre l'envahisseur. Il y a de belles pages dans ce volume, malgré quelques défauts de style : le récit de la bataille d'Adoua est réellement empoignant. Citons aussi de très curieux renseignements sur le caractère, les mœurs, l'organisation sociale des Abyssins ; ils sont donnés avec une grande indépendance d'esprit et avec une parfaite connaissance de l'âme de ce peuple très intéressant chez qui certains traits de sauvagerie sont compensés par de très belles vertus. Nous regrettons l'absence de carte pour suivre avec fruit le développement des opérations de la guerre.

13. — Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion* d'un ouvrage de M. Vigné d'Octon intitulé : *Journal d'un marin*. Nos appréciations seront les mêmes sur *Siestes d'Afrique*. *Derniers Feuillets du journal d'un marin*. D'abord, pourquoi l'auteur persiste-t-il à se qualifier de « marin » alors qu'il a été simplement « fantassin de marine, » c'est-à-dire de l'infanterie coloniale ? Encore s'est-il singulièrement mépris sur sa vocation en entrant dans ce corps d'élite. Pour M. Vigné d'Octon, les colonies sont de véritables enfers ; tout l'y exaspère : la nature, le climat, les habitants. Il n'y voit, en somme, qu'un prétexte à écrire des pages sensationnelles où l'esprit antimilitaire se mêle aux élucubrations pornographiques et au plus répugnant natura-

lisme. On trouve, il est vrai, épars dans ce fumier nauséabond, quelques gracieuses idylles agréablement contées et aussi des documents ethnographiques qui ne sont pas sans valeur ; mais l'ensemble n'en produit pas moins une impression pénible et il faut un certain courage pour aller jusqu'au bout.

14. — Pas plus que M. Vigné d'Octon, M. Castellani n'a le tempérament ni les goûts de l'explorateur et encore moins du militaire ; et cependant il avait accepté avec un certain enthousiasme d'être commandité par l'*Illustration* et attaché comme dessinateur à la mission Marchand. Qu'allait-il faire dans cette galère ? A peine débarqué sur la terre africaine, il prend tout en grippe, hommes et choses. A une ou deux exceptions près, ses compagnons blancs lui deviennent insupportables, à commencer par le capitaine Marchand. Selon lui, la discipline militaire ne façonne que des brutes ; l'obéissance passive tue l'initiative et rend l'homme incapable de commander. Sur ce point, notre artiste est d'une inconscience stupéfiante ; pour en donner une idée, citons un trait caractéristique. Se trouvant dans une station de l'Oubanghi fréquemment insultée par la population indigène, il profite de l'absence momentanée du chef de poste pour provoquer les habitants du village à une fantasia guerrière, ce qu'on appelle dans le pays un «tam-tam» avec accompagnement de coups de fusil et de vociférations, histoire de s'amuser un brin ; le chef de poste entend ce vacarme, et, croyant à une attaque sérieuse, revient au plus vite et naturellement se montre fort mécontent de cette alerte intempestive. Et M. Castellani de s'écrier : « Ces militaires, sont-ils ridicules et autoritaires ! » Ces manières d'agir quelque peu fantaisistes sont médiocrement goûtées par le capitaine Marchand qui a la responsabilité d'une expédition sérieuse à travers des régions inconnues peuplées de sauvages cannibales vis-à-vis desquels une grande circonspection est de rigueur, et M. Castellani finit par comprendre que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de gagner la côte et de rentrer en France. D'ailleurs, tout l'horripile sur cette terre d'Afrique ; le climat, l'absence de routes tracées, les animaux gros ou petits dont il faut se défendre et les cannibales qui vous guettent. Il est bien reçu, même choyé chez les missionnaires, notamment par Mgr Augouard, et cependant, tout en reconnaissant le dévouement et l'activité des bons Pères comme il les appelle, il ne manque pas une occasion de les tourner en ridicule. Il ne nie pas l'anthropophagie ni les sacrifices humains ; il les a, pour ainsi dire, constatés de ses propres yeux, mais il prétend que chez les civilisés, la guerre est plus barbare encore et que les répressions dans le genre de celles de la Commune, défient comme férocité tout ce qu'on peut rencontrer au centre africain. Il y a cependant quelques observations justes dans *Vers le Nil avec la mission Marchand.*

15. — Le livre de M. G. Aubert sur *l'Afrique du Sud* est une importante étude économique sur les colonies anglaises du Cap, du Natal, et de la Rodesia, les républiques d'Orange et du Transvaal, et la colonie portugaise du Mozambique. Pour chacun de ces États, l'auteur passe soigneusement en revue les ressources du pays, en faisant ressortir le parti que pourrait en tirer le commerce français ; il a soin d'indiquer en même temps de quelle manière doivent s'y prendre les maisons qui voudraient faire des affaires en Afrique australe. Les renseignements statistiques abondent et représentent de la part de l'auteur une somme de travail considérable. Les lecteurs seront surtout intéressés par les paragraphes concernant les mines de diamant et d'or. Des cartes nombreuses et de belles reproductions de photographies rendent plus attrayant cet ouvrage un peu aride, mais destiné à rendre de grands services aux commerçants et aux industriels français.

16. — Le titre du beau volume de M. A. Bertrand : *Au Pays des Ba-Rotsi (Haut-Zambèze), voyage d'exploration et retour par les chutes Victoria, le Matébéléland, le Transvaal, Natal*, indique bien l'itinéraire suivi par le voyageur. Arrivé de Southampton au Cap, il a gagné Maféking par Kimberley, a pénétré dans le pays des Bechuanas avec une caravane dont faisaient partie plusieurs officiers anglais investis d'une mission officielle ; après avoir traversé le désert de Khama, il a enfin atteint le Zambèze dans le pays des Ba-Rotsi d'où il a rayonné dans différentes directions, visitant principalement les diverses missions protestantes auxquelles il paraît s'être particulièrement intéressé en sa qualité de Génevois ; c'est même à croire qu'il était spécialement chargé de les inspecter. En tous cas, son enthousiasme est sans bornes lorsqu'il s'agit de célébrer les vertus des missionnaires groupés autour de M. Coillard, pasteur français bien connu par ses études géographiques. M. A. Bertrand descend ensuite le Zambèze jusqu'aux chûtes Victoria, traverse non sans peine la grande piste de la Soif qui le ramène à Boulouwayo, capitale du Matébéléland, d'où il gagne le Transvaal. Il se trouve justement dans cette république au moment de la fameuse tentative de Jameson et l'on sent que notre voyageur est bien en peine de prendre parti en cette affaire entre les Boers et les envahisseurs anglais. Les uns et les autres sont bons protestants et, par suite, ont droit à ses sympathies ; il ne peut méconnaître évidemment que les Boers ne se trouvent dans le cas de légitime défense ; mais, d'autre part, il se trouve lié par des considérations personnelles avec le parti des agresseurs. Il s'en tire en distribuant impartialement l'éloge aux uns et aux autres. Sur sa route, il jette un coup d'œil sur l'exploitation des mines d'or, mais sans s'y arrêter beaucoup. Il gagne ensuite le Zoulouland et par mer visite Durban, East-London, Port-Élisabeth et regagne le Cap d'où il rentre en Europe. Le récit de voyage

de M. A. Bertrand est consciencieusement écrit ; rien de forcé, si ce n'est peut-être l'expression de son enthousiasme religieux ; encore peut-on l'attribuer à une conviction sincère, et, dans ce cas, rien de plus respectable. L'ouvrage renferme de très belles gravures et d'excellentes cartes-itinéraires dressées par les soins de la Société royale de géographie de Londres. Des appendices donnent d'intéressants détails géographiques et ethnographiques sur le pays des Ba-Rotsi d'après les missionnaires protestants et les compagnons anglais de l'auteur.

17. — Dans son *Voyage à travers nos colonies*, M. É. Lefrançais a entrepris de faire ressortir en même temps les fautes de notre administration coloniale et les services rendus par les missionnaires catholiques. Assurément cette thèse n'est pas très difficile à défendre et il y aurait à dire là-dessus beaucoup plus que n'en dit l'auteur. Et cependant, en maints passages, il a quelque peu forcé la note et introduit des arguments très contestables. C'est ainsi qu'il reproche à nos gouvernants d'avoir entravé et fait avorter de parti pris l'entreprise du marquis de Rays en Océanie, laquelle n'était qu'une audacieuse escroquerie. On n'en doit pas moins savoir gré à M. Lefrançais de ses bonnes intentions et reconnaître que dans son livre il a su mettre plus de vérités que d'erreurs. COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Le Mystère de N. S. Jésus-Christ, par le P. CORNE. Tome V. *La Gloire de Jésus*. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-8 de 480 p.—Prix : 5 fr.

Voici le dernier volume du bel ouvrage dont nous avons plusieurs fois déjà entretenu nos lecteurs (Voir *Polybiblion* tome LXXIV, p. 516.). Il se divise en trois livres. Dans le premier l'auteur expose avec beaucoup de clarté et d'onction le récit sacré de la Résurrection et des multiples apparitions de Jésus. Nous le félicitons d'avoir suivi de préférence la judicieuse concordance de Mgr Mastaï-Ferretti et d'avoir utilisé dans la méditation des mystères les plus belles pages de Mgr Gay. Le second livre va de la Pentecôte à la fin des temps. Les vingt-cinq chapitres qui le composent, marquent autant de points de vue divers auxquels on peut considérer la glorification de Jésus-Christ dans l'Église et par l'Église. Qu'il nous suffise d'indiquer les merveilles de la prédication apostolique, le zèle de l'Église à maintenir l'intégrité de la doctrine, son admirable unité qui resplendit dans le successeur de Pierre, ses luttes multiples, ses triomphes inespérés, son culte dont l'Eucharistie est le centre, son action sur les âmes, la sainteté de son sacerdoce, la pratique des divins conseils, etc. Sans doute l'auteur est loin d'épuiser tous ces grands sujets, mais il en dit assez pour son but. Il veut présenter tous les motifs de crédibilité dont l'Église est la

synthèse de manière à en former une couronne de gloire à Jésus-Christ. Le troisième livre traite du triomphe au jour du jugement dernier et pendant l'éternité ; il expose fidèlement tout ce que nous en dit l'Écriture et suit les meilleurs commentateurs.

Comme nous l'avons déjà remarqué, le P. Corne est très exact dans son exposé doctrinal. Sur un point cependant nous avons relevé une comparaison qui dépasse la mesure, celle où il dit (page 195) que la piété catholique « reconnaît et adore Jésus vivant dans le Pape, comme elle le reconnaît et l'adore vivant dans l'Eucharistie. » Nous le félicitons d'avoir mené à bien son grand travail. La lecture de cet ouvrage sera très utile à toutes les personnes désireuses de donner à leur piété une nourriture saine en éclairant et fortifiant leur foi.

LAMOUREUX.

L'Évolution et le Dogme, par le R. P. ZAHM. Traduit de l'anglais par l'abbé J. FLAGEOLET. Paris, Lethielleux, 1897, 2 vol. in-12 de 341 et 356 p.— Prix : 7 fr.

Quel est le passé de cette célèbre théorie et quels sont ses titres à l'heure présente ? Est-elle solidaire des systèmes antireligieux qui l'ont accaparée et quels sont ses rapports avec la foi chrétienne ? Telles sont les questions traitées avec beaucoup d'érudition et de clarté, d'une manière saisissante et captivante, dans cet ouvrage dont l'auteur est connu pour être tout ensemble un vaillant défenseur de la foi et un évolutionniste plein d'espoir.

Les cinq premiers chapitres du tome I nous font assister pour ainsi dire à l'évolution de l'Évolution, nous présentant cette idée en germe chez les philosophes anciens et l'amenant d'Aristote jusqu'aux précurseurs de Darwin, Lamarck et Buffon, en passant par les Pères de l'Église, saint Augustin et saint Grégoire de Nysse, et par les docteurs du moyen âge. Le chapitre VI nous la présente, développée et formulée par Darwin et par Spencer : ce sont les progrès mais c'est la lutte, lutte ardente et qui dure encore. Enfin les deux derniers chapitres, les plus importants de tous, nous donnent l'état actuel de la controverse exposant avec une absolue sincérité les raisons pour et les raisons contre. Mais cette doctrine, qui prétend expliquer l'origine des êtres vivants, ne peut pas s'expliquer elle-même et, notre auteur l'avoue, toutes les théories particulières qui ont pour objet le *modus operandi* du transformisme, sélection naturelle de Darwin, progénèse d'Hæckel, système des transformations brusques, etc., ont échoué. Cette impuissance non moins que le fait de la stabilité des espèces, nous porterait, sinon à adopter le système des créations spéciales, du moins à nous ranger dans ce tiers-parti dont parle si judicieusement le traducteur dans sa note D, le parti de ceux qui ignorent et attendent. Mais pour le

P.Zahm le fait général de l'évolution est certain et l'avenir nous donnera, grâce aux efforts persévérants des savants, la vraie théorie explicative de tous les phénomènes vitaux. Une fois trouvée, cette théorie « se montrera supérieure en beauté, en simplicité, en compréhension, à toutes les hypothèses contemporaines, autant que les vastes conceptions de Copernic et de Newton dépassent les spéculations presque oubliées d'Aristote et de Ptolémée. »

Si la science n'est pas athée, l'évolution ne l'est pas davantage. « Elle n'élimine, dit le docteur Guttler, ni le concept de création, ni celui de but, elle les agrandit au contraire et les relève ; elle n'a pas écarté la téléologie, elle l'a seulement rendue plus profonde. » Le tome II de l'ouvrage du P. Zahm est le développement de cette proposition. Nous y signalerons deux chapitres extrêmement remarquables : *Le Monisme et l'Évolution. L'Agnosticisme et l'Évolution.* Jamais Hæckel n'a été mieux jugé ni plus spirituellement fustigé. Quant à l'agnosticisme, son histoire nous est présentée avec des détails du plus haut intérêt et la réfutation ne laisse rien à désirer. Dans les autres chapitres, après avoir rappelé le dogme de la création et les vrais principes de l'interprétation de l'Écriture, l'auteur montre très facilement que la contradiction invoquée parfois n'est qu'apparente ; l'abiogénèse elle-même ne le gênerait pas, grâce aux *rationales seminales* de saint Augustin. Mais s'il était démontré que le corps de l'homme a été lui-même préparé et formé par l'évolution ? Si cela était démontré, il serait démontré aussi, par le fait même, que la conciliation est possible, car la vérité ne peut se contredire. L'auteur se meut avec une grande dextérité dans ces questions difficiles et s'entoure des témoignages les plus considérables comme celui du regretté cardinal Gonzalès. Viennent ensuite de belles considérations sur les causes finales et enfin les conclusions où, entre autres choses, l'évolution est présentée comme une doctrine ennoblissante. On y dit de l'homme en particulier que d'après cette théorie, « s'il est d'humble lignage, il est le terme le plus élevé d'un long et majestueux développement et que l'évolution le rétablit dans son antique position de roi de l'Univers, comme aux jours de Dante et de saint Thomas d'Aquin. » A la manière dont ces idées sont présentées on reconnaît l'éloquent conférencier de Madison et de la Nouvelle-Orléans.

On peut ne pas partager toutes les idées du P. Zahm, mais on doit reconnaître que ces deux volumes sont une œuvre de grand mérite.

LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

De l'Éducation nationale d'après M. Fouillée, par E. Labbé. Paris, Belin, s. d., in-8 de 102 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Éducation nationale. Le Problème de l'éducation moderne et l'Université, par Maurice Wolf. Paris, Giard, 1897, in-12 de 198 p. — Prix : 2 fr.

L'Éducation nouvelle. Études de pédagogie comparée. IIIe série, par Edmond Dreyfus-Brisac. Paris, Masson, 1897, in-8 de 406 p. — Prix : 6 fr.

Un peu de vérité sur l'enseignement secondaire, par P. Clarin. Paris, Garnier, s. d., in-8 de 91 p.

L'Enseignement intégral, par Alexis Bertrand. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 313 p. — Prix : 5 fr.

Les Classiques comparés et le R. P. Verrest. par l'abbé Guillaume. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-12 de 82 p.

Autrefois, quand l'enseignement n'était pas un monopole, ses méthodes étaient le fruit de l'expérience, et si elles progressaient sans cesse, elles ne subissaient jamais de ces transformations soudaines qui changent du jour au lendemain l'orientation de l'éducation d'un peuple. Il n'en va pas de même depuis que l'enseignement est devenu un monopole entre les mains de l'Université. Ce grand corps, qui semblerait devoir, par ses traditions, assurer la persistance et la durée de nos méthodes d'enseignement contre les multiples changements de régime, fait tout ce qu'il peut au contraire pour orienter sa voile du côté où souffle le vent, en sorte que l'éducation française est à la merci de tous les caprices et de toutes les fantaisies. C'est l'anarchie en permanence dans une matière qui aurait besoin, plus que toute autre, d'être gouvernée avec suite, méthode et autorité. Les quelques livres que je viens présenter à nos lecteurs, en fourniront plusieurs preuves. Leur caractère commun, c'est que personne n'est content de ce qui est, et que tout le monde rêve sa petite révolution. Celle de M. Labbé, professeur honoraire au lycée Saint-Louis, est la plus modérée et par conséquent la meilleure. Ce n'est pas, d'ailleurs, la révolution qu'il prêche, mais plutôt le retour en arrière et presque la réaction, avec quelques concessions prudentes aux nouveaux besoins de notre temps. Quoique son petit livre, publié déjà dans une revue spéciale : *L'Enseignement secondaire*, ait pour titre *l'Éducation nationale*, c'est plutôt d'instruction qu'il traite que d'éducation. S'emparant des conclusions d'un livre de M. Fouillée, qui fit jadis quelque bruit et qui fournit même à M. Reinach la matière d'un discours à la Chambre des députés, M. Labbé trace le programme que l'on devrait suivre d'après lui, et sa longue expérience lui donne le droit de parler, dans l'enseignement classique. Le latin en serait la base, à cause de sa valeur éducative et de ses relations plus directes avec notre langue nationale ; le grec y garderait aussi une place

importante à cause de sa valeur esthétique et de sa qualité d'ancêtre ; viendrait ensuite l'allemand, que l'auteur estime préférable à toute autre langue moderne, après le français bien entendu, pour la formation de l'âme et de l'esprit de la jeunesse. Puis, à mesure que l'enfant avance, l'histoire, la géographie, les sciences, le dessin, la gymnastique, la philosophie, viendraient s'inscrire sur les programmes pour parfaire l'œuvre et lui assurer son nécessaire complément. M. Labbé ne se borne pas d'ailleurs à donner à ce sujet des notions vagues : il procède classe par classe, et distribue entre chacune d'elles les matières qui devront être enseignées en se conformant aux méthodes que l'expérience indique comme convenant à chaque âge. Tout cela, je dois le dire, m'a paru fort sage, très clair, très bien combiné, et l'on devine sans peine que l'auteur a pratiqué son livre avant de l'écrire. Et cela seul le fait, à mon avis, sous un volume restreint, supérieur à tous les livres généralement beaucoup plus gros qui vont suivre. Je regrette seulement qu'en divers passages se laisse voir un certain scepticisme, d'ailleurs respectueux, à l'égard de la religion. La philosophie dont il se contente ne me paraît pas suffire pour assurer la formation d'une âme d'enfant. Cette lacune restreint la portée du petit livre de M. Labbé, et c'est pourquoi j'ai cru devoir dire que ce n'est pas d'éducation mais d'enseignement qu'il traite. C'est quelque chose sans doute, mais cela ne saurait suffire à un maître chrétien, ce que ne me paraît pas être M. Labbé, sinon dans sa vie, que je ne connais pas, au moins dans son programme.

— M. Wolff, lui, a de beaucoup plus hautes ambitions. A son avis, et je ne le contredirai pas en ce point, l'Université, qui a, de par son monopole, l'entreprise de l'éducation française, n'y entend absolument rien, et l'éducation qu'elle donne n'est ni éducatrice ni nationale. Ses procédés sont insuffisants, et M. Wolff compose à son usage une recette meilleure, et dont, par avance, comme tous les gens qui cherchent à placer leur marchandise, il lui garantit les bons résultats. Prenez un tout petit peu de Fénelon (pauvre Fénelon !) mais du Fénelon en quelque sorte laïcisé, ajoutez-y beaucoup de Rousseau, une mixture de Lepelletier Saint-Fargeau, de Talleyrand-Périgord, de Condorcet, de Romme, de Grégoire, et, pour colorer le tout, versez une bonne dose de Michelet, et la recette est trouvée. Avec cela, vous êtes assuré de former de bons démocrates, comme il en faut à la République d'aujourd'hui. Voilà la théorie ; en pratique, il s'agit simplement d'introduire dans les programmes de l'économie politique, de la sociologie, de donner à l'histoire une fonction plus active et plus intéressante, aux écrivains philosophes et politiques et aux poètes aussi, surtout à Victor Hugo, une place plus importante dans l'éducation, moyennant quoi nos jeunes gens auront le culte de l'idéal et ne connaîtront plus l'égoïsme ni la

sécheresse du cœur. M. Wolff nous en donne sa parole. Le sillage est ouvert, l'Université n'a plus, si cela lui fait plaisir, qu'à y pousser sa barque ; pour moi, je ne suis pas bien sûr qu'elle n'y fasse pas naufrage, et c'est pourquoi, comme beaucoup d'autres, je n'y embarquerai pas mes enfants. *L'Éducation nationale* a paru dans la *Revue bleue* sous la signature de Leloup, et je ne sais pourquoi ce nom évoque en moi le souvenir du pauvre Chaperon rouge.

— *L'Éducation nouvelle*, de M. Dreyfus-Brisac, n'est pas un livre à proprement parler, mais un recueil d'articles et d'études sur des sujets très divers, touchant plus ou moins à l'éducation. Une préface d'abord, assez mélancolique, où l'auteur pleure un peu ses illusions d'antan. L'obligation dans l'enseignement primaire reste toujours lettre morte ; l'ancien enseignement classique a plutôt rétrogradé vers ses anciens errements ; et la loi sur les Universités régionales n'a nullement répondu à son attente ; il n'y a qu'un mot de changé, le fond est le même, et il ne reste même plus l'espérance. Le fiasco de l'obligation et de la direction civique des études primaires ne trouve dans la propagande en faveur des cours d'adultes qu'une très insuffisante compensation. Bref, M. Dreyfus-Brisac n'est pas content, et il le dit très gentiment du reste, dans sa préface, car c'est un esprit modéré et qui ne s'emporte presque jamais. Les autres articles du recueil sont plutôt optimistes ; c'est d'abord un discours sur *l'Enseignement en France et à l'étranger, considéré au point de vue politique et social*, un éloge de Jules Ferry, qui me paraît exagérer beaucoup, sous sa forme d'ailleurs élégante et discrète, le mérite et les vertus de ce politicien malfaisant ; un fort intéressant article intitulé : *Petits Problèmes de bibliographie pédagogique*, où l'auteur a seulement le tort de s'emballer un peu à propos du XVIIIe siècle qui ne mérite pas tant d'honneur, car ce fut un vilain siècle et fécond en très vilains hommes ; puis divers articles, dont voici les sujets : *L'Association nationale pour la réforme de l'enseignement secondaire ; la Question de l'enseignement secondaire devant le Sénat ; le Congrès international de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire ; les Fêtes universitaires de Lausanne ; le Projet de loi sur les Universités devant le Sénat ; l'Instruction publique sous l'ancien régime à propos d'un livre de M. Allain ;* enfin *l'Enseignement obligatoire et les commissions scolaires ;* ce dernier article animé, comme bien on pense, d'un esprit fort peu libéral. On le voit, d'après cette liste, plusieurs des questions traitées ont un peu vieilli. Si j'avais à analyser en détail le livre de M. Dreyfus-Brisac, j'aurais naturellement beaucoup de réserves à faire ; M. Dreyfus est juif sans doute, si j'en crois son nom, ou libre-penseur peut-être, et il n'est pas apte à comprendre et à juger les revendications catholiques en matière d'enseignement. Mais c'est un homme instruit, qui écrit agréablement, et dont les livres peuvent être

utilement consultés. J'ajoute que, depuis que ce livre a été publié, l'auteur a cessé, je crois, d'être rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'enseignement*. Je n'en conclus rien, bien entendu sinon que l'ouvrage date de plus d'un an, et que par conséquent, par des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté, j'en ai fait attendre un peu longtemps le compte rendu.

— Après les ouvrages théoriques de MM. Wolff et Dreyfus-Brisac, voici de nouveau un livre pratique et par conséquent utile pour ceux qui s'occupent d'éducation et d'enseignement. M. Labbé a seul jusqu'ici, parmi les ouvrages que j'ai analysés, mérité le même témoignage. Mais tandis qu'il s'occupe surtout de l'enseignement et de ses méthodes, M. Clarin prend l'ensemble de notre organisation officielle, en montre très bien les défauts, et expose les améliorations et les réformes qui, en matière de discipline, d'administration et d'enseignement, lui paraissent nécessaires. *Un peu de vérité sur l'enseignement secondaire* écrit de verve, sous l'impression de convictions ardentes, est un travail extrêmement intéressant. M. Clarin constate d'abord que l'enseignement secondaire officiel traverse une crise, qu'il faut à tout prix conjurer pour sauver l'avenir de la République. J'avoue que je ne vois pas bien ce que la République vient faire là dedans, et ce n'est pas la seule fois que l'auteur la fait intervenir dans son argumentation. Mais cela, c'est la part de la déclamation et, avouons-le tout de suite, elle est très petite dans le livre. La crise dénoncée vient du manque de méthode, des changements politiques, mortels pour l'enseignement, et de l'influence prépondérante dans ces questions des théoriciens de la pédagogie contemporaine, qui, comme ses prophètes, les Rousseau, les Pestalozzi, etc., se sont montrés, en pratique, de médiocres éducateurs. Je signale cette verte sortie à M. Wolff, ci-dessus nommé, qui en pourra faire son profit. M. Clarin part de là pour attaquer vivement le règlement de 1890 sur la discipline dans les lycées et il en démontre à la fois le danger et l'impuissance. Il étudie ensuite les réformes de 1880 à 1896, la plupart maladroitement empruntées à l'étranger, ce qui est une erreur et une faute; je recommande ce chapitre plein de bon sens aux entichés d'anglo-saxonisme. Puis vient la question de l'internat, que M. Clarin défend, et il a raison, celle des répétiteurs, au sujet de laquelle j'aurais à faire quelques réserves, celle de l'administration, proviseurs, censeurs, inspecteurs ; enfin les questions d'enseignement proprement dit, enseignement spécial et enseignement moderne, enseignement secondaire, bifurcation, — très intéressant ce dernier article — et, pour finir, les bourses, dont l'institution a été si complètement détournée de son but par nos politiciens. Sur tous ces points ou à peu près, je partage les idées de M. Clarin, qui sont inspirées par l'expérience et le bon sens. Ce petit volume, où naturellement il n'est pas

question de l'enseignement libre, —sauf pour en médire un peu,comme il convient à un universitaire, et je regrette que M. Clarin qui me paraît un homme de haute valeur, soit aussi tombé dans ce travers, — ce petit volume,dis-je,est vraiment l'examen de conscience de l'Université. Je souhaite qu'il détermine les bonnes résolutions et le ferme propos qui en sont la sanction nécessaire.Mais je ne me fais pas illusion, l'Université s'est trop inféodée à la politique pour ne pas continuer à en souffrir longtemps, et je crains bien que les politiciens et les théoriciens qui la gouvernent ne compromettent les réformes jugées nécessaires. C'est pourquoi je m'étonne que M. Clarin se préoccupe tant de la République. Elle a fait à l'Université un mauvais passé et ne lui prépare pas un meilleur avenir. Des hommes de la valeur de M. Clarin sont dignes de le comprendre et de travailler à nous faire cette Université indépendante et fière que je voudrais ponvoir saluer en finissant, si j'y croyais, comme l'Université de l'avenir.

— Avec *l'Enseignement intégral,* de M. Alexis Bertrand, nous revenons à la théorie. Mais tandis que M. Wolff, plutôt sentimental, emprunte ses principes de rénovation de l'enseignement à Fénelon, à Rousseau, et aux déclamateurs révolutionnaires, dont Michelet est le type le plus complet et le plus extravagant, M. Bertrand, plutôt métaphysicien, va les demander à Descartes et à Auguste Comte, et il tire de ces principes un nouveau plan d'enseignement intégral qui va rendre toutes les sciences accessibles à tout le monde et faire de nous un peuple tout à fait extraordinaire, ce que je n'ai aucune peine à croire. Cet enseignement sera donné dans les instituts et les collèges qui remplaceront les lycées et les diverses catégories d'écoles d'aujourd'hui ; tous les instituteurs devront savoir l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, et probablement aussi le français ; point d'internats, point de baccalauréats,mais simplement des examens de fin d'année couronnés par le diplôme d'études intégrales, qui sera obligatoirement exigé de tous les ministres des religions reconnues par l'État ; point de gratuité ; l'enseignement donné indistinctement par des hommes ou des femmes réunira les garçons et les filles autour de mêmes chaires, et la science même sera la sauvegarde de la moralité. Quant aux programmes, on enseignera toutes les sciences dans l'ordre arrêté par Auguste Comte: Mathématique, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie et Morale. En passant,M. Bertrand dit leur fait à ceux qui ne sont pas de son avis, comme Renan et Brunetière, pour ne parler que des plus connus,et il ne manque pas d'évoquer le spectre de Galilée et même, quand c'est nécessaire, celui de Torquemada... Et maintenant nous n'avons qu'à attendre que les leçons de M. Bertrand aient formé un bon maître d'école sachant à la fois instruire et élever des enfants.Ce jour-là il sera temps de pren-

dre son livre au sérieux. Suivant les prévisions de M. Bertrand, son système triomphera à la fin du xxe siècle. Dans ces conditions, il peut toujours risquer une prophétie : c'est s'assurer que de longtemps du moins personne ne pourra l'accuser de s'être trompé.

— Du livre qui me reste, *les Classiques comparés et le R. P. Verrest*, je dirai fort peu de chose. Tout ce que je viens de dire prouve d'ailleurs assez que, pour le moment, nous avons vraiment d'autres chiens à fouetter, et que la vieille querelle des classiques chrétiens et païens, rallumée avec tant d'âpreté par M. l'abbé Guillaume, manque peut-être d'actualité et d'opportunité. A voir l'ardeur avec laquelle l'auteur fonce sur le P. Verrest, de la Compagnie de Jésus, il semblerait vraiment que ce soit un grand criminel. A mon avis tout cela ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête ; le temps de ces querelles est passé, en France du moins. P. TALON.

Les Conscrits du travail et l'Enseignement professionnel chrétien, par GUY TOMEL. Tours, Mame, 1898, in-4 de 391 p. — Prix : 6 fr.

Cet excellent livre, le dernier sans doute qu'ait écrit M. Gabriel Guillemot, décédé en mai dernier, traite de l'une des formes les plus intelligentes de la charité, celle qui aide les jeunes à se créer des moyens d'existence et à s'élever. On nous montre d'abord quelle était la condition de l'apprenti dans les anciens corps de métiers, avant de nous décrire ce que l'initiative des catholiques a tenté pour répandre l'enseignement professionnel. Des détails attachants et précis sont donnés sur l'œuvre de Saint-Nicolas, fondée en 1827 par le précepteur du duc de Bordeaux, Mgr de Bervanger, sauvée, après 1830, par la générosité du marquis de Noailles, remise en 1859 par le cardinal Morlot au frère Philippe et reconnue d'utilité publique ; son installation matérielle a été très sensiblement améliorée ces dernières années, grâce au million légué par Mme Boucicaut. Voici divers types de patronage : les œuvres de Notre-Dame du Rosaire, avec leurs dignitaires « élus » et leurs écoles ménagères ; l'œuvre sociale de Popincourt, qui s'inspire des « settlements » anglo-saxons ; la maison de famille de Nazareth ; les écoles chrétiennes du soir ; les fondations de Don Bosco ; l'œuvre d'Auteuil ; le cercle des maçons et tailleurs de pierres, rue des Chantiers ; l'école La Salle et les ateliers d'apprentissage à Lyon ; l'école stéphanoise ; les écoles Saint-Luc qui ont exercé en Belgique une si heureuse influence sur les industries d'art et le goût public. Le monde agricole n'est pas oublié. M. Guy Tomel consacre deux intéressantes études à l'institut de Beauvais et aux caisses rurales. Il s'occupe enfin des écoles professionnelles de jeunes filles. Il conclut en souhaitant que tous les efforts dont il a décrit les bienfaisants résul-

tats soient mieux reliés et coordonnés : c'est un vœu que les catholiques doivent chercher à réaliser dans bien d'autres domaines encore.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Ballons-sondes de MM. Hermite et Besançon et les ascensions internationales, par W. DE FONVIELLE. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-18 de IX-112 p. — Prix : 2 fr. 75.

L'invention des aérostats a déjà procuré à la science d'importants renseignements sur l'état des hautes régions de l'atmosphère terrestre. Mais la nécessité de transporter un observateur limitait le champ des recherches aux régions où l'homme peut vivre et l'on sait que le désir d'atteindre l'extrême limite de ces régions a déjà coûté la vie à plus d'un explorateur. Deux investigateurs français, MM. Hermite et Besançon, ont eu l'idée de lancer des ballons porteurs d'instruments enregistreurs et, avec leur aide, d'explorer l'océan aérien comme, avec la sonde, on explore les profondeurs inaccessibles de l'océan liquide. De là le nom de ballons-sondes donné à ces engins. Des recherches persévérantes leur ont permis d'atteindre par ce moyen des hauteurs de dix-huit mille mètres, et, en combinant les indications des instruments retrouvés à la chûte du ballon avec le résultat des visées faites sur le ballon à partir d'un observatoire fixe, d'obtenir des renseignements déjà importants et destinés à le devenir bien davantage. Une commission internationale officielle a adopté le procédé qui est en train de faire son chemin dans le monde. M. W. de Fonvielle, avec sa grande compétence en aérostation, expose l'état de la question et les premiers résultats obtenus. On ne pourrait trouver un meilleur guide pour se mettre au courant de ces recherches pleines d'avenir. E. V.

Nos Oiseaux de mer, de rivière et de marais. La Sauvagine en France. *Chasse, description et histoire naturelle de toutes les espèces visitant nos contrées,* par LOUIS TERNIER. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-8 de XVI-523 p. avec 125 grav. par E. Thivier, M. Moisand et par l'auteur. — Prix : 7 fr. 50.

La plante et l'insecte ont aujourd'hui des légions de passionnés amants. L'ornithologie, je ne sais pourquoi, est fort dédaignée ; et, entre tous les oiseaux, l'oiseau d'eau est le plus mal connu. Le livre que j'ai le plaisir de recommander à nos lecteurs présente cette rare qualité de combler une lacune ; car si de soigneuses et intéressantes monographies ont été faites ces temps derniers en Angleterre, en Belgique et en Allemagne, la France ne possédait jusqu'à ce jour que des ouvrages plus ou moins spontanés et nécessairement incomplets sur l'oiseau gibier en général. De la sauvagine, si intéressante par les mœurs des grands migrateurs qui la composent, par les paysages

qu'elle fréquente, aucune étude sérieuse n'avait été tentée. Grâce à M. Ternier nous pouvons aujourd'hui, sans désavantage, affronter la comparaison avec nos voisins. — Un livre d'ornithologie, c'est presque toujours un assemblage plus ou moins habile d'extraits empruntés sans critique et sans scrupule aux ouvrages antérieurs, avec cette aggravation que les vulgarisateurs qui les commettent se croient tous obligés — à l'impossible nul n'est tenu, — d'avoir l'esprit d'Elzéar Blaze et la verve de Toussenel. Ils sont rares ceux qui, ayant su voir de leurs yeux, peuvent offrir à notre curiosité des observations personnelles présentées avec sincérité. « Naturaliste savant autant que chasseur passionné, dit M. E. Bellecroix dans la brillante préface qu'il a écrite pour *la Sauvagine*, et que je voudrais toute entière citer, l'aimable écrivain a eu précisément la vertu de mettre une sourdine à sa passion et d'oublier à l'occasion qu'il était chasseur, de manière à pouvoir étudier à loisir les faits et gestes des oiseaux sédentaires ou migrateurs dont il voulait surprendre les secrets et connaître les mœurs. » On ne peut mieux dire. M. Ternier dédaigne de nous répéter après cent autres tout ce qu'on est censé savoir des êtres dont il s'occupe ; il ne dit que ce qu'il a vu. Aussi l'oiseau qu'il nous présente est-il surtout celui qui, mis en face du chasseur et guidé par l'instinct de la conservation, déploie toutes les ruses et met en œuvre tous les moyens dont il dispose pour échapper. Mais lorsqu'il a vu davantage, surpris une attitude inédite, contrôlé un fait douteux ou reconnu une erreur devenue classique, il sait parler et ne craint pas de se trouver en désaccord avec les maîtres. C'est ainsi qu'au chapître du Râle d'eau il nous donne les détails les plus circonstanciés sur la nidification, l'élevage et la croissance des jeunes dans cette espèce considérée presque par tous les auteurs comme non sédentaire dans nos contrées. Je pourrais citer plusieurs trouvailles de ce genre à l'honneur de M. Ternier, et qui sont des faits désormais acquis à la science. Mais que ce gros mot n'effraye personne. C'est ici un livre d'ornithologie vécue. L'auteur excelle à exprimer le charme varié des milieux où l'oiseau le mène. Il est encore habile, de la plume et du crayon, à le peindre tel qu'il paraît en ses beaux atours de noces, ou dans son costume plus simple d'hiver et de voyage. Ses diagnoses — dans la plupart des traités elles ne représentent rien à l'imagination la plus attentive, — sont tout uniment des chefs-d'œuvre dans leur genre. Simplement, en quelques touches larges et précises, les formes essentielles s'accusent, les couleurs se répartissent à l'endroit qu'il faut, le détail intéressant s'affirme, et l'on a vu. Les figures, dont au reste le livre est copieusement orné, sont gracieuses, mais ne dispensent pas de lire la description écrite.

L'ordre adopté par M. Ternier correspond à la classification très clarifiée de M. Oustalet, le savant assistant de M. Milne-Edwards au

Muséum d'histoire naturelle. Je me trompe : tout en conservant les groupements établis, l'auteur a cru pouvoir les intervertir selon le plus ou moins d'importance des oiseaux qui les composent au point de vue spécial de la chasse. C'était son droit ; mais il en résulte quelque obscurité. On s'étonnera par exemple de trouver le courlis si éloigné de l'ibis falcinelle, malgré l'étroite parenté de ces oiseaux constatée par Cuvier. Je sais bien que le courlis n'a qu'un pouce rudimentaire, tandis que l'ibis a ses quatre doigts bien formés. Mais va-t-on pas créer une sous-famille nouvelle pour y loger la mouette tridactyle, sous prétexte que les laridés ont tous quatre doigts ? La classification basée sur les caractères du pied, en faveur depuis Toussenel, n'a pas plus le droit de se montrer exclusive que celle qui prétendait s'appuyer uniquement sur les caractères du bec. Enfin pourquoi M. Ternier n'a-t-il donné qu'une simple mention de la bécasse, qui n'est pas, à bien parler j'en conviens, un oiseau d'eau, quoiqu'elle affirme ses affinités par l'affection qu'elle a pour le bain, alors qu'il s'étend abondamment sur le cas de l'œdicnème criard, habitant des plaines sèches et crayeuses de la Champagne ? Je n'y vois qu'une raison, et elle est bonne, à savoir que la bécasse est un sujet rebattu, sinon toujours abattu, tandis que l'œdicnème est resté presque vierge de toute littérature cynégétique.

Est-ce là des critiques ? Je m'en défends. *La Sauvagine* est un bel et bon livre, qui permettra aux amis des oiseaux et aux chasseurs de mettre à coup sûr un nom authentique sous chacun des objets qu'ils auront le bonheur de se procurer, et qui contient par surcroît — je ne puis être insensible à un mérite si rare en cette sorte de livres, — des pages très agréablement écrites. LOUIS DENISE.

LITTÉRATURE

Les Déformations de la langue, par ÉMILE DESCHANEL. 3e édit. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 295 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une langue ne peut rester stationnaire, c'est ce qu'Horace disait déjà dans son *Art poétique*. Des découvertes, des situations nouvelles l'obligent à recourir à des mots nouveaux, mais ces mots ne doivent pas être accueillis trop légèrement, ces locutions récentes ne peuvent être admises sans contrôle, et c'est ce qui a lieu aujourd'hui. La manie d'emprunter à l'Angleterre des vocables dont nous avons en français les équivalents, les discours peu littéraires des députés, la prose improvisée des journalistes, les hardiesses des décadents, l'intrusion de l'argot, exercent sur notre pauvre idiome la plus désastreuse influence.

De tout temps, par des causes diverses, notre langue a subi des modifications, des altérations contre lesquelles on a protesté et le plus souvent sans succès. Au XVIIe siècle, François de Callières dans un

livre amusant et bien peu connu : *De la Science du monde*, fit une spirituelle guerre aux néologismes et aux défectueuses prononciations. Il l'avait commencée dès 1692 dans un petit livre : *Les Mots à la mode*. C'est là que Boursault prit l'idée d'une divertissante comédie portant le même titre et dans laquelle il se moque des prétentions de ce qu'il appelle la noblesse à la détrempe et de l'emploi de vocables interlopes.

En 1845, M. Francis Wey publia ses *Remarques sur la langue française et sur le style* ; au point de vue de son époque, il refaisait à peu près ce que Callières avait fait jadis ; mais par une distraction amusante, il employait dans son tome II plusieurs manières de dire âprement condamnées dans le premier volume.

M. Émile Deschanel vient à son tour défendre contre des invasions barbares « la bonne langue française honneur de nos pères » (p. 15). C'est le sujet d'un volume où il traite des changements de signification, de prononciation, de forme, de genre, de nombre, etc., et aussi de la création de mots mal venus ou inutiles. Tout en reconnaissant la grande autorité de l'usage, M. Deschanel ne pense pas qu'on soit obligé de l'approuver toujours et indique parfaitement les mauvaises suggestions auxquelles il a pu céder. Ce livre mérite d'être lu par tout le monde, car tous nous avons besoin d'être tenus en garde contre les mauvais exemples. Rien qu'en le parcourant, on s'effraye de la quantité de locutions vicieuses que l'on entend journellement et que l'on finit par répéter inconsciemment. Toutes les remarques de M. Deschanel me semblent parfaitement justes ; mais les condamnations qu'il prononce auraient encore pu être plus nombreuses ; ainsi, il repousse avec raison « moyenageux, » et pourquoi ne dit-il rien de « passionnel, » de « sensationnel, » de « tendentieux » et enfin de cet affreux solécisme vulgaire, trivial, que Veuillot déplorait d'avoir une fois employé « de suite » au lieu de « tout de suite ? »

Il y a un demi siècle, Lamennais disait : « On ne sait presque plus le français, on ne l'écrit plus, on ne le parle plus ; si la décadence continue, cette belle langue deviendra une espèce de jargon à peine intelligible. »

La décadence continue ; puisse le livre de M. Deschanel en arrêter les progrès ; mais nous craignons que ce ne soit *vox clamantis in deserto*.

TH. DE P.

Canigó, *leyenda pirenaica del tiempo de la reconquista, de Mosen* JACINTO VERDAGUER. Versión castellana, seguida de notas y un apendice, por el conde DE CEDILLO, vizconde de PALAZUELOS. Madrid, imp. de Fortanet, 1898, gr. in-8 de xx-304 p. avec fig. dans le texte et hors texte. — Prix : 12 fr.

Voici la première fois que le célèbre poème de Verdaguer, publié dans les derniers jours de 1885, ait été traduit d'un bout à l'autre en

espagnol. Écrite avec une exactitude très consciencieuse, la version castillane lutte de souplesse et de nuances avec le texte original. M. le comte de Cedillo a fait suivre ce travail d'un appendice assez étendu, où il raconte son excursion au Canigou et en Roussillon, ou, pour mieux dire, son pèlerinage aux différents lieux décrits par le poète catalan. Cet appendice, tout personnel, n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage. Le volume, édité avec luxe, est orné de reproductions phototypiques que l'on souhaiterait plus grandioses d'idée et plus mâles d'exécution. L. R.

Deutsche Erzähler des achtzehnten Jahrhunderts, heraùsgegeben von Rudolf Fürst. Leipzig, Göschen, 1897, in-12 de xxix-178 p.

M. Rudolf Fürst vient d'ajouter un nouveau fascicule, 66-69, à la collection que la librairie Göschen établit avec tant de suite, des monuments littéraires du xviiie et du xixe siècles. Il nous donne cette fois quelques récits tirés des petits conteurs du xviiie siècle, nous apprenons ainsi à connaître des noms plus ou moins ignorés du grand public : Sturz, Christian, Heyne, Meissner, Haken, Rochlitz et Grosse. Le choix est varié, et l'on y passe de l'idylle avec les « *Landmädchen* » de Rochlitz, au tableau des mœurs corrompues du xviiie siècle finissant, avec le *Lüderliche* de Haken, en passant par l'humour et l'ironie de Sturz et de Grosse, dans la *Schlossdame* et dans la *Reise nach dem Deister*. Chez tous on sent tour à tour l'influence de Voltaire, de Marmontel et de Florian. Dans une introduction fort documentée, M. Rudolf Fürst nous a donné un excellent chapitre littéraire sur le conte et la nouvelle au xviiie siècle en Allemagne. Il nous a montré les sources et les courants généraux de ce genre littéraire, il nous a promenés le long de ces rives aimables, et en a cueilli les fleurs les plus fraîches. L. Mensch.

The Authoress of the Odyssey, by Samuel Butler. London, Longmans, 1897, in-8 de xvi-275 p.

Voici un livre destiné à faire quelque sensation dans le camp des « homérisants, » à moins toutefois qu'ils ne se contentent de passer en haussant les épaules. S'autorisant de l'opinion aujourd'hui assez généralement professée que l'*Odyssée* n'est pas de la même main que l'*Iliade*, M. Butler a entrepris de remonter à ses véritables origines.

A l'entendre, les Phéaciens ne sont autre chose que des Phocéens, et Ithaque et Schérie doivent être cherchées sur les côtes siciliennes, dans le voisinage de Trapani, l'antique Drepanum, dont il attribue la fondation à une colonie ionienne bien antérieure à l'âge homérique : partant, les aventures d'Ulysse seraient autant d'incidents d'un voyage

de circumnavigation autour de la Sicile. Puis il constate la place prépondérante de la femme dans l'*Odyssée*, le soin jaloux avec lequel sa dignité y est défendue et même célébrée, la douce mélancolie répandue sur tout le récit : ces observations générales, auxquelles se joint tout un ensemble de remarques particulières (ch. VII) dont quelques-unes sont assez piquantes, le conduisent à cette conclusion que l'auteur du poème, où se trouve un si brillant panégyrique d'Alcinoüs, de sa famille et de son palais, ne peut être que la charmante.... Nausicaa.

Si étrange qu'elle paraisse, cette thèse n'avait pas attendu M. Butler pour se produire ; mais elle n'avait pas encore été développée avec pareille ampleur, ni pareille conviction. Qu'aucun des innombrables commentateurs des épopées homériques ne s'en soit avisé avant la fin du XIXe siècle, voilà une circonstance dont à la place de M. Butler je me montrerais plus inquiet ; ce qui le contrarie bien davantage, c'est que jusqu'ici si peu de ses contemporains l'aient jugé digne d'une sérieuse réfutation. Peut-être s'est-on cru en droit de lui appliquer malgré lui l'axiome juridique : *Quod gratis asseritur, gratis negatur*. Quoi qu'il faille penser de l'idée fondamentale, il y a mainte page intéressante dans ce petit volume agréablement illustré d'ailleurs de quelques cartes et photographies. C. Huit.

De Polemonis rhetoris vita, operibus, arte, scripsit H. Juttner. Breslau, Marcus, 1898, in-8 de 116 p. — Prix : 6 fr. 25.

Dans la Grèce asservie après Chéronée l'éloquence ne cessa pas d'être en honneur. On y disserte plus que jamais sur la rhétorique, sa nature, ses lois, son utilité. Sans doute les véritables orateurs (nous le voyons par le *Brutus* de Cicéron) ne permettent pas qu'on les confonde avec les sophistes, rhéteurs de profession ; mais ceux-ci n'en sont pas moins entourés d'une foule d élèves et d'admirateurs, surtout lorsque la réduction de la Grèce et de l'Asie Mineure en provinces romaines eut définitivement tari toute activité politique. Parmi ces maîtres du beau langage brille au premier rang, pendant la première moitié du deuxième siècle de notre ère, Polémon de Laodicée, à la voix puissante, à la diction abondante et fleurie. M. Juttner nous entretient successivement de sa vie, de ses ouvrages (tous perdus, sauf deux déclamations sans grande valeur) et de son genre d'éloquence, étudié et fouillé ici jusque dans le dernier détail avec une patience digne d'une plus sérieuse matière. Ces petits côtés de l'art et de la littérature antiques ont encore, paraît-il, de l'intérêt en Allemagne ; nous autres Français, nous ne sommes guère faits pour les comprendre et moins encore pour les goûter. C. Huit.

La Chronologie du canzoniere de Pétrarque, par Henry Cochin. Paris, Bouillon, 1898, in-12 de x-160 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume est de tous points digne de celui qui l'a écrit, M. Henry Cochin, et de celui auquel il est dédié, M. Paul de Nolhac, ces deux fervents et savants admirateurs de Pétrarque. M. Cochin a entrepris la tâche difficile d'établir la chronologie du canzoniere. Il a dû d'abord s'occuper de celle qui en a inspiré, pour ainsi dire, toutes les pages et l'a fait dans une curieuse introduction dont nous voudrions signaler les points essentiels. Laure, de l'existence de laquelle on a voulu quelquefois douter, a réellement vécu et a été l'objet d'un long amour ; et sur ces souvenirs, Pétrarque se plaisait à revenir ainsi que sur toutes les pièces consacrées à cette platonique passion ; pièces qu'il corrigeait, remaniait et refaisait, même dans un âge avancé. Il paraît bien que *in vita di Madonna Laura* le poète a écrit plusieurs sonnets, alors qu'elle était morte depuis bien des années. Mais toutes les poésies renfermées dans le canzoniere ont-elles eu Laure pour inspiratrice ? Ce que l'on sait de la vie de Pétrarque autorise à penser qu'à côté d'un amour idéalisé, Pétrarque eut de nombreux égarements, et il ne semble pas impossible que quelques-uns des sonnets aient célébré d'autres femmes. S'il en est ainsi, on peut dire, d'après les plausibles observations de M. Cochin que sur plus de deux cent cinquante poèmes, trente huit seulement n'offrent pas de preuves formelles qu'ils aient été composés pour Laure et en dernière analyse on n'en voit que six sur lesquels des doutes sérieux puissent s'élever. A cette intéressante introduction succèdent de substantiels commentaires, dans lesquels M. Cochin éclaircit le texte parfois obscur des sonnets et recherche dans quelles circonstances ils ont pu être écrits. Cet examen chronologique, de même que l'étude qui le précède, répand bien des clartés sur certaines phases de la vie de Pétrarque. Th. de P.

HISTOIRE

Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie, par B. Auerbach. Paris, Alcan, 1898, in-8, de 334 p. avec cartes. — Prix : 5 fr.

M. Auerbach a entrepris l'étude d'un problème fort ardu ; rien n'est compliqué comme la composition de l'État austro-hongrois, où les Allemands, les Magyars, les Slaves, les Roumains et les Italiens sont juxtaposés, mélangés dans des proportions qui varient d'une province à l'autre, et où chaque nationalité aspire à dominer ou à exclure les autres. Les gravés dissentiments politiques dont les échos parviennent jusqu'à nous n'ont pas d'autre cause, et le remède à cet état lamentable n'est pas encore trouvé.

Tel est le sujet auquel M. Auerbach a consacré un ouvrage capital,

plus complet et plus clair que tous les livres parus déjà sur ces problèmes dont la difficulté passionne les hommes du métier. La méthode employée est excellente : pour chaque région l'auteur étudie d'abord la géologie et la géographie physique, dont on ne peut nier l'influence sur la vie et la civilisation des peuples. Un rapide coup d'œil historique rappelle les grands événements, invasions, conquêtes, qui ont agi sur le développement des races. Puis vient la partie statistique, remarquablement informée, avec des recherches physiologiques, linguistiques et phonétiques, des graphiques nombreux et clairs, des cartes, un peu détaillées peut-être pour leur format exigu. La question des cultes est traitée avec le même soin ; il faut cependant reconnaître que M. Auerbach qui n'aime pas les jésuites les accuse çà et là de méfaits variés dont ils sont probablement innocents. Je me permets cette critique pour donner plus de poids aux éloges que mérite l'auteur pour l'impartialité dont il a su faire preuve dans d'autres circonstances : entre les Allemands et les Slaves, les Magyars et les Roumains, les Italiens et les Slaves, les Polonais et les Ruthènes, il a essayé de tenir la balance égale, repoussant les théories sur lesquelles chaque parti prétend asseoir sa prépondérance ; je citerai (p. 286 à 290) un résumé des controverses relatives à l'origine du peuple roumain ; les thèses opposées des Hongrois Rœsler et Hunjfalvy et des Roumains Kogolniceanu et Xénopol sont rapportées avec beaucoup de précision, mais le lecteur demeure libre de se former une opinion. M. Auerbach ne doit pas s'attendre à beaucoup de remerciements de la part des peuples dont il a parlé ; il n'a pas épousé leurs querelles ni admis leurs affirmations hasardées ; il se fera des ennemis (je parle par expérience) pour avoir été vrai, mais il recueillera les félicitations de tous ceux qui auront lu sans préjugé son excellent travail.

P. Pisani.

Sanctuaires d'Orient. Égypte, Grèce, Palestine, par Ed. Schuré. Paris, Perrin, 1898, in-8 de xii-436 p. — Prix : 7 fr. 50.

Jérusalem aller et retour, par l'abbé Perrot, curé de Passavant-la-Rochère. Besançon, Jacquin, 1897, in-18 de 302 p.

M. Schuré a entrepris son voyage avec des préoccupations d'ordre métaphysique ; il a été visiter l'Égypte « où résident les Idées-Mères qui tiennent la clef de l'Intelligence, » la Grèce, « où résident les Formes mélodieuses qui tiennent la clef de la Beauté, » la Terre-Sainte, « où résident les Forces divines qui tiennent la clef de l'Amour. » Toute cette serrurerie ouvre aussi les portes d'un certain pathos dans lequel un lecteur même attentif risque de s'embrouiller. A côté de théories théogoniques par trop nébuleuses, on trouve des pages charmantes, écrites avec goût, avec un sentiment de la vérité et du pittoresque peu commun dans les volumes d'impressions orientales ; M. Schuré a le style

simple et naturel, il a vu avec intelligence et traduit en tableaux saisissants les paysages et les types, quand il ne s'embarque pas dans les thèses. Au fond de notre société, il a trouvé une dissociation effrayante « qui a pour raison primordiale ce duel entre la Science et la Religion représentées par l'Université et par l'Église ; » il prétend combattre d'une part « l'athéisme qui se cache sous la plupart des doctrines universitaires comme un principe d'anémie et comme un poison mortel, » d'autre part « l'intolérance et la domination romaine de l'Église ; » et, comme remède souverain, il préconise une fusion des trois grandes religions monothéistes, mosaïsme, islamisme et christianisme, dont il perçoit la synthèse dans une sorte de vision quasi-apocalyptique (p. 418-422). Illusions d'un homme d'esprit et de cœur, mais illusions profondes !

— Beaucoup plus simple est le plan d'un excellent curé franc-comtois qui publie les notes prises au jour le jour pendant un pèlerinage. C'est sans prétention, pieux, aimable et joliment écrit. Quoique paru en 1897, le récit se rapporte au pèlerinage organisé pendant l'hiver 1894-1895 ; disons en passant que l'hiver est une époque assez malheureusement choisie, pour aller en Terre-Sainte, bien qu'elle permette aux pélerins de passer les fêtes de Noël à Bethléem. Il y eut, cette année-là, une partie du voyage qui présenta de sérieuses difficultés et qui, sans une protection très spéciale des bons anges, eût pu tourner en catastrophe; je crois que l'expérience a été concluante et que, malgré leur sainte témérité, les Pères de l'Assomption ne songent plus à conduire cent cinquante pélerins à travers la Galilée pendant la mauvaise saison. Le récit de ces incidents pouvait servir de pierre de touche ; j'avais été à même de recueillir sur place des renseignements très précis et je puis féliciter l'auteur qui a été aussi exact que possible, qui n'a rien exagéré, ni le danger, ni les assistances surnaturelles ; il s'est montré homme de sens et de mesure et c'est la qualité qui apparaît à chaque page de son œuvre. P. Pisani.

Il Venezuela, da Tommaso Caivano. Milano, Hoepli, 1897, in-12 de 360 p. — Prix : 4 fr.

C'est un livre singulièrement composé que celui de M. Tommaso Caivano sur le Vénézuéla. On y constate l'existence de deux parties bien distinctes : la première relative à l'histoire, la seconde traitant de la géographie du Vénézuéla, et ne s'éclairant nullement l'une par l'autre. C'est, en effet, par la découverte de la contrée par Christophe Colomb. le 1er août 1498 que débute le volume, aussitôt après une courte préface (p. 5-7), sans que l'auteur ait pris soin de définir en quoi consiste le Vénézuéla ; et il ne donne une définition du pays qu'à la page 183, au début du chapitre VIII, après avoir terminé son exposé de l'histoire

de la contrée. Exposé intéressant d'ailleurs, mais où l'histoire géographique du Vénézuéla est complètement sacrifiée à son histoire politique, et pour lequel M. Caivano aurait pu se documenter davantage. Ce n'est pas seulement d'après Sainte-Beuve, par exemple, qu'il aurait fallu dire que Miranda avait servi dans l'armée française pendant la Révolution ; M. Caivano n'a-t-il pas vu sur cet épisode de la vie de Miranda, à Caracas, un ouvrage publié en 1889 à l'imprimerie du Gouvernement national et intitulé : *Miranda dans la Révolution française* (in-8 de XXII-392 p.) ? Il y aurait trouvé à ce propos des renseignements singulièrement plus précis que ceux fournis par le *Dictionnaire des contemporains* (*sic*) qu'il cite à la note 1 de la page 24. Quant à la partie géographique, ce n'est pas un traité didactique, mais tout simplement la mise au net des notes recueillies par l'auteur au cours d'un voyage de cinq mois au Vénézuéla. Aussi le livre de M. Caivano ne parle-t-il pas de tout le pays ; en réalité, il n'y est question que de la Guaira, de Caracas (qui occupe à elle seule les chapitres IX, X et XI) et de Valencia ; quant au reste du pays, M. Caivano en parle peu, et nullement dans un ordre logique, pour prouver que son avenir réside dans le développement de l'agriculture. Il serait toutefois injuste de ne pas noter que M. Caivano a consacré le dernier chapitre de son livre à l'étude de la question du Contesté anglo-vénézuélien (ch. XIII). On lira avec plaisir ce chapitre additionnel, duquel ressort bien l'intérêt qu'aurait l'Angleterre à posséder le territoire revendiqué par elle aux dépens du Vénézuéla ; mais l'historique de la question récemment publié par M. Georges Pariset (en 1898 seulement, donc après l'ouvrage italien) est de beaucoup supérieur à celui de M. Caivano, dont le travail a en outre le grave défaut de ne pas être accompagné d'une carte du pays.

Cet ouvrage, en dépit de nos critiques, n'en est pas moins agréable à lire ; c'est un livre de bonne vulgarisation, susceptible de rendre des services et de faire mieux connaître certaines parties, les plus fréquentées, du Vénézuéla.

HENRI FROIDEVAUX.

Thucydidis historiae ad optimos codices denuo ab ipso collatos recensuit C. HUDE. Tomus prior. Libri I-IV. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de XVI-352 p. — Prix : 25 fr.

Dans l'Avant-propos de sa magistrale édition de Thucydide (1886), M. A. Croiset s'exprimait ainsi : « Un apparat critique vraiment complet et exact reste à faire pour le célèbre historien, même après Poppo, Bekker et Arnold. N'ayant ni la possibilité ni l'intention de donner l'édition critique définitive, j'ai réduit le nombre des variantes au minimum. » C'est précisément à cette tâche assez ingrate que s'est consacré M. Hude. Outre le *Laurentianus* et le *Vaticanus*, types des deux familles entre lesquelles se partagent les meilleures copies de

Thucydide, outre le *Cisalpinus* (de notre Bibliothèque nationale) dont M. Croiset précisément a fait une collation minutieuse, le nouvel éditeur a examiné de près certains manuscrits de Munich, de Heidelberg et de Londres, dont il a consigné méthodiquement toutes les variantes. En ce qui touche la constitution du texte, il relève d'une part les incertitudes de la tradition, de l'autre les différences notables du style de Thucydide, selon qu'il s'agit de la narration courante ou d'un morceau oratoire. L'orthographe à adopter n'est pas moins embarrassante, l'auteur ayant écrit dans l'ancien dialecte attique, auquel les copistes subséquents ont été amenés à substituer des formes plus modernes. Au bas de chaque page se trouvent transcrites les citations du texte, qu'elles soient expresses ou non, éparses non seulement chez Denys d'Halicarnasse, mais jusque chez les plus obscurs rhéteurs, grammairiens et compilateurs de l'antiquité. C. Huit.

Die Jenseitshoffnungen der Griechen und Römer nach den Sepulcralinschriften, von C.-M. Kaufmann. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-8 de viii-85 p. — Prix : 4 fr. 50.

Livre d'un réel mérite et d'une lecture agréable, bien que l'auteur ait restreint son champ d'étude avec une rigueur trop absolue. Il annonce sans doute un volume complémentaire, consacré à l'iconographie ; mais comment ne pas regretter l'extrême brièveté avec laquelle dans ses premières pages il résume les lumières que les textes littéraires et philosophiques jetteraient sur ses recherches ? — A elle seule, l'existence universelle des tombeaux est déjà un sérieux argument en faveur de la foi à l'immortalité. En Grèce longtemps les épitaphes se réduisent au seul nom propre, puis une courte épithète laudative s'y ajoute, en attendant qu'elle s'épanouisse en un long panégyrique. Tantôt le mort appelle la pitié des passants, tantôt ces derniers sont censés lui adresser des souhaits ou des adieux. Ailleurs, ce sont des plaintes contre la cruauté des destins, ou l'espoir fondé d'une renommée éternelle, sans qu'on puisse prétendre que l'immortalité soit implicitement niée dans le premier cas ou affirmée dans le second. Dès l'époque de Pindare les mystères de toute nature, en promettant à leurs initiés une destinée privilégiée figurée parfois sous l'allégorie d'une « noce » avec la reine des enfers, — plus tard le spiritualisme d'un Socrate et d'un Platon en accentuant la distinction entre l'âme et le corps — fortifient chez les esprits d'élite la croyance populaire à une autre vie.

Mais quand commence la décadence de l'hellénisme, les doutes et les incertitudes reparaissent sur la pierre des tombeaux comme sous la plume des plus grands écrivains. Si les stoïciens en général admettent une survivance au moins momentanée après le trépas, les épicuriens ne reculent pas devant la destruction totale : l'au-delà devient « le royaume

des ténèbres, » la tombe « notre dernière demeure, » la mort le « sommeil suprême. » Les Romains, chez qui les traditions de famille jouent un si grand rôle, couvrent volontiers leurs sépulcres d'inscriptions fastueuses, et, si nous en croyons M. Kaufmann, les vers célèbres de Virgile au VIe chant de l'Énéide sont l'écho fidèle de ce que pensaient du monde à venir les classes éclairées de la nation. Il semble bien que, d'ordinaire, les représentations gravées sur les sarcophages par le ciseau du sculpteur fassent allusion à une existence plus heureuse au-delà du trépas : mais sur cette grave question la foi et l'incrédulité continuent visiblement à être aux prises jusqu'au jour où le christianisme vient rendre à l'humanité la certitude de ses immortelles espérances. C'est sur cette conclusion que se ferme le livre, dont les assertions sont toutes appuyées sur un choix judicieux de textes funéraires. C. Huit.

Papsttum und Kirchenstaat ; *I. vom Tode Pius VI bis zum Regierungsantritt Pius IX (1800-1846)*, von Aug. Jos. Nurnberger. Mainz, Kirchheim, 1897, in-8 de x-259 p. — Prix : 3 fr. 75.

L'ouvrage de M. Nürnberger, dont nous signalons le premier fascicule (la publication du deuxième est annoncée comme très prochaine) est surtout une histoire externe de l'État pontifical. L'histoire intérieure et administrative (l'auteur en avertit dans sa préface) n'est traitée que dans la mesure où cela est nécessaire pour l'intelligence du récit. Peut-être faut-il regretter cette manière de comprendre le sujet. C'est précisément sur le gouvernement et l'administration pontificales, qui ont donné lieu à tant de déclamations, suspectes d'avance, de la part d'adversaires ou d'apologistes, que l'on serait le plus désireux d'avoir une étude vraiment objective et suffisamment détaillée. C'est là que M. Nürnberger avait le plus de nouveau à apprendre, au moins au grand public, auquel s'adresse son ouvrage ; et le livre que nous souhaitons, il était capable de l'écrire, comme le prouvent ses jugements équitables et modérés dans leur bienveillance même. Ouvrage de vulgarisation, son travail a les qualités du genre, clarté, intérêt, information suffisante en général, bien que d'importants travaux français (je citerai par exemple ceux de M. Boulay de la Meurthe sur le Concordat) ne paraissent pas avoir été utilisés. — Relevons, en terminant, quelques lapsus : p. 5, Joséphine « duchesse » de Beauharnais ; p. 10, il est question, en 1797, d'un empereur d' « Autriche » ; p. 37, avait-il jamais été convenu entre Bonaparte et Consalvi, que le quart des nouveaux évêques dût être pris parmi les constitutionnels ? p. 93, on se demande quel est le ministre des cultes « Vigor » dont il est question lors du concile de Paris ; ne s'agirait-il pas de « Bigot »... de Préameneu ? J.

Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles, par Dom Guéranger. 8e édit. Paris, Retaux, 1897, 2 vol. in-18 de XII-412 et 475 p. — Prix : 7 fr.

Cet ouvrage, si universellement connu et apprécié, nous dispense d'en faire l'éloge à nouveau. Nous tenons seulement à rappeler que son auteur, avec le commandeur de Rossi et le P. Marchi, furent des initiateurs pour la reprise de l'étude des origines chrétiennes, d'après l'archéologie catacombaire. C'est en 1849 que Dom Guéranger entreprit de traiter l'épisode romain de sainte Cécile, que ses précédents travaux sur les antiquités de la Ville éternelle lui révélèrent comme un point central. Alors le P. Marchi, précurseur de Rossi, commençait à peine ses recherches sur Rome souterraine. En 1853, paraissait la deuxième édition de *Sainte Cécile* à laquelle Dom Guéranger ajouta, d'après les découvertes faites dans les hypogées des premiers siècles, l'Histoire chrétienne de Rome aux deux premiers siècles. Ce récit nouveau avait pour dessein de montrer « l'attitude du patriciat romain en face de la prédication de l'Évangile. » Mais, au lieu d'un simple épisode, le savant bénédictin écrivit une histoire exposant la conquête du monde romain au profit du Christ par ses apôtres et leurs successeurs, la fondation de l'Église chrétienne et enfin la vie de la jeune et sainte patricienne.

La faveur qui accueillit la *Sainte Cécile* de Dom Guéranger dès le début n'a fait que grandir depuis. A mesure que l'archéologie gagnait du terrain, durant ce dernier quart de siècle, les données nouvelles ont confirmé, sur la plupart des points, la thèse de l'illustre abbé de Solesmes. Ses livres sont de ceux qui marquent une époque dans l'histoire de la science sacrée, et qu'on lit toujours avec sérieux profit, malgré les progrès accomplis par la suite des temps et la force des choses scientifiques. Cette huitième édition n'est que la reproduction de la dernière qu'ait publiée Dom Guéranger, en 1873.

Louis Robert.

Rome et Cantorbéry. *Commentaire de la Bulle* Apostolicae Curae *déclarant nulles les ordinations anglicanes, suivi d'un examen de la réponse des archevêques anglais*, par le R. P. S.-M. Brandi, S. J. Seule édition française autorisée. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 294 p. — Prix : 5 fr.

Le commentaire du P. Brandi est ce qui a été fait de plus complet et de plus solide sur la question désormais tranchée des ordinations anglicanes. Il est précédé du texte latin et de la traduction française de la bulle ; il se poursuit en cinq chapitres : accueil fait en Angleterre à la parole de Léon XIII, examen des textes de l'ordinal d'Édouard VI, substitué au Pontifical romain en 1550 ; pratique suivie par l'Église catholique depuis 1553 jusqu'à nos jours à l'égard des sujets ordonnés

d'après les formules anglicanes ; nullité tirée du défaut de forme ; nullité tirée du défaut d'intention.

Les archevêques anglicans de Cantorbéry et d'York ayant répondu à la bulle dans un mémoire publié à Londres (*Responsio Archiepiscoporum ad litteras apostolicas Leonis Papae XIII de ordinationibus anglicanis*, in-16 de 48 p. en latin et en anglais. Londres, Longmans, Green et Co.), le P. Brandi reprend leur argumentation au point de vue historique et théologique ; il justifie les conclusions de la bulle par des arguments de fait. Nous trouvons là pour la première fois une publication authentique des décisions rendues par le Saint-Office dans un certain nombre de cas, décisions dont il était souvent parlé avec une précision insuffisante. Cette fois nous avons les textes eux-mêmes et la reproduction phototypique des parties principales.

Rien n'est plus clair, plus sobre et plus démonstratif que cette courte dissertation qui paraît d'ailleurs être le procès-verbal officieux des travaux de la Commission instituée en 1896 pour l'examen approfondi de la question ; les archives du Saint-Office et de la Propagande ne se seraient pas ouvertes aussi largement pour un travail ayant un caractère strictement privé ; on lira donc non seulement avec intérêt mais avec respect un commentaire qui ne pourrait avoir plus de poids que s'il faisait partie intégrante d'un acte public de l'Église enseignante.

P. Pisani.

Un Catholicisme américain, par le P. A.-J. Delattre. S. J. Namur, Godenne ; Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-18 de 185 p.

La Polémique française sur la vie du P. Hecker, par E. Coppinger. Paris, Oudin, 1898, petit in-8 de 84 p. — Prix : 1 fr. 50.

Une Campagne contre l'Église d'Amérique. Extrait du *Correspondant* (Sans nom d'auteur. Signé H. Delorme dans la Revue). Paris, Lecoffre, 1898, in-8 de 14 p.

La *Vie du P. Hecker*, fondateur des paulistes américains, a donné naissance à de vives controverses qu'expliquent assez l'allure quasi provocatrice et les témérités théologiques de quelques-uns de ceux qui s'en sont fait chez nous les patrons. Le R. P. Delattre a voulu considérer de près « l'ascétisme indépendant, républicain et démocratique » par lequel on veut, paraît-il, régénérer le catholicisme, et il nous fait part des résultats auxquels cette étude l'a conduit. Sa critique, volontairement modérée dans la forme, mais rigoureusement théologique, ne pouvait manquer d'être sévère pour une doctrine fondée en réalité sur des erreurs historiques et sur une mésintelligence du sens de plusieurs textes de saint Paul. Le savant auteur nous présente d'abord le *Catholicisme américain* tel que le décrit M. l'abbé Klein, puis il montre les conséquences des idées du P. Hecker sur les vœux de religion, place l'ascétisme du « plus grand mystique » des temps modernes en face de

l'ascéticisme traditionnel et se donne en terminant l'innocent plaisir de démolir historiquement, une à une, les utopies les plus vantées du P. Hecker. Tout cela est écrit de façon très simple, avec un calme, une élévation de pensée, une ironie suffisamment voilée pour n'être jamais offensante, une possession de soi,qui produisent peu à peu un effet très puissant sur l'esprit du lecteur. En face des diatribes et des personnalités que certains écrivains du camp opposé ont multipliées pour défendre leur héros, cette discussion scientifique et sans passion est à la fois une revanche du bon sens et un exposé réconfortant de la saine doctrine catholique. Nous engageons tous ceux qui ont encore à établir leur jugement sur l' « américanisme » à ne pas négliger cet important document.

— *La Polémique française sur la vie du P. Hecker,* par M. Coppinger, est, comme l'a démontré le même P. Delattre dans un article des *Études* (du 25 août 1898), une très insuffisante « planche de salut » jetée aux « américanisants. » L'auteur prétend, au moyen de la révision de certains passages de la vie anglaise d'Hecker, défectueusement traduits selon lui, sauver ses amis placés en fâcheuse posture. Outre que les modifications apportées par M. Coppinger à la traduction sont insuffisantes ou discutables,l'argument dont il use peut être également retourné contre lui, car la vie française corrige intentionnellement (ce qu'il a négligé de relever), en divers endroits, les imprudences dogmatiques du texte anglais. Quant au fond de la discussion, il n'est même pas abordé.

— De l'extrait du *Correspondant,*—que son auteur aurait montré plus de courage à signer puisqu'il y défend son œuvre propre en attaquant violemment des personnes — nous dirons peu de chose. Le titre est intentionnellement décevant, et M. Maignen lui-même a pris soin à mainte reprise dans son livre *le P.Hecker est-il un saint?* de distinguer certains ecclésiastiques bruyants d'outre-mer, d'avec « l'Église d'Amérique. » La question de l'*imprimatur* donné par le T. R. P. Lepidi, maître du S. Palais, à deux reprises successives, est volontairement dénaturée et les allusions à l'Université de Washington feront sourire tous ceux qui sont au courant des événements des six dernières années. Mis en mesure de discuter théologiquement la doctrine de l'américanisme dont il s'était fait le pétulant « barnum, » l'écrivain du *Correspondant* s'est cantonné dans des attaques personnelles au lieu de répondre franchement aux questions très nettes posées par son adversaire. La critique la plus juste de son pamphlet et de toute la campagne qu'il résume est certainement contenue dans la lettre d'éloges adressée à M. Maignen par l'Éminentissisme cardinal préfet de la S. C. des Études, pour la traduction anglaise de son livre. « Espérons, dit le cardinal Satolli, que Dieu vous aidera à arrêter cette contagion si funeste

(de l'américanisme). Vous avez fait œuvre utile, recommandable entre toutes, et si, par aventure, quelqu'un la prend en mauvaise part, celui-là devrait bien plutôt reconnaître son erreur inconsciente, en exprimer de justes regrets et tirer profit de la leçon.. » (Lettre du 4 août 1898, publiée dans *la Vérité* et *l'Univers* du 9). — Après un pareil jugement, les catholiques savent ce qu'il faut penser de ce qu'on voudrait représenter comme *Une Campagne contre l'Église d'Amérique.*

G. Péries.

Études et leçons sur la Révolution française, par F.-A. Aulard. *Seconde série.* Paris, Alcan, 1898, in-16 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil comprend huit études qui peuvent se partager en trois séries.

La première est relative à Danton, aux théories d'Auguste Comte sur la Révolution française et à la responsabilité de Danton dans les massacres de septembre 1792. Quelle autorité Auguste Comte a-t-il jamais eue ou mérite-t-il d'avoir en histoire pour que ses idées ou ses fantaisies deviennent un prétexte à polémique ? M. Aulard, qui prétend ne s'attacher qu'aux documents, aurait dû, moins qu'un autre, se heurter à ces rêves et tenter de les combattre. Il y a gagné de se voir en butte aux colères des sectateurs du nuageux philosophe, tandis que le plus fervent d'entre eux, le docteur Robinet, se séparait avec éclat de l'érudit professeur de la Sorbonne. A l'entendre, qu'était cette leçon sur Auguste Comte ? « Un caquetage superficiel et décevant, parfois même impertinent et grossier, un trompe-l'œil et un leurre des plus fâcheux. » — Tu te fâches, Jupiter...

Sur Danton, M. Aulard le tient toujours pour innocent du sang de septembre. Danton lui-même était moins dégoûté : il s'en vantait plutôt. Mais, d'après M. Aulard, il ne faut pas croire Danton sur parole. Il s'est même défendu plus tard d'avoir sauvé Duport, et pourtant, ses amis d'aujourd'hui lui en font honneur. Ces justifications à outrance ne nous ont pas encore convaincu : il y entre trop de parti pris. Un jour viendra sans doute où l'on niera aussi la part de Danton dans la création du tribunal révolutionnaire : il est vrai que, le jour de sa mort, il a déclaré s'en repentir.

La deuxième série de ces études a pour objet *la Séparation de l'Église et de l'État* de 1794 à 1801. Ce fut, d'après M. Aulard, une période de libre expansion pour les cultes : au besoin, on l'offrirait pour modèle du régime qu'on nous prépare. Lamartine et Thiers, Lanfrey et le comte d'Haussonville ont eu cette illusion. Chez eux elle était excusable : les documents déjà imprimés et qu'ils auraient pu lire, ils ne les avaient pas lus ; quant à ceux que renfermaient les archives, ils ne les connaissaient pas encore. La publication de MM. Lavisse et Rambaud dans la partie qui concerne la Révolution, est moins dédaigneuse : elle tient

compte des derniers travaux, elle en adopte les résultats et les chiffres. M. Aulard s'est contenté ici de consulter MM. Gazier et de Pressensé. En fait, cette période de liberté se signale surtout par une recrudescence de persécution dont les déportations et les condamnations à mort par voie de commissions militaires ont porté jusqu'à nous l'irréfragable témoignage. — La troisième série se rapporte au coup d'État du 18 brumaire, à ses causes et à ses suites immédiates, à l'établissement du Consulat à vie ; là, M. Aulard se tient près des documents : il en ressort des conclusions précises et autorisées. La quatrième série ne se compose que d'un article sur l'authenticité des Mémoires de Talleyrand : on sait déjà la grande part que M. Aulard a prise à cette polémique.

VICTOR PIERRE.

Les Civilisations tunisiennes. Musulmans-Israélites-Européens. Etude de psychologie sociale, par PAUL LAPIE. Paris, Alcan, 1898, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre d'un très grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent attentivement de l œuvre coloniale de la France, non seulement en Tunisie, mais aussi dans tous les pays musulmans, car nombre d observations qui y sont faites, sont susceptibles de s'appliquer à d'autres pays qu'à l'extrémité orientale du Magreb. C'est un exposé systématique, très vivant et très bien fait, mais incomplet (l'auteur en prévient loyalement dès le début de son travail), « des contradictions qui font de la ville de Tunis une sorte d'absurdité vivante » (p. 2). Comment cette absurdité peut vivre, comment s'associent ces éléments incompatibles : la société européenne et les sociétés indigènes, la société musulmane et la société israélite, voilà ce qu'a entrepris de chercher M. Lapie. Son exposé est fait avec une rigueur et une logique remarquables, que permet déjà de pressentir la seule inspection de la table des matières, qu'accentuent les quelques phrases dans lesquelles M. Lapie indique (p. 25) le plan de son livre. « Si l'âme des peuples explique leur civilisation, il faut étudier d'abord le langage, qui traduit cette âme, ensuite les divers besoins qu'elle éprouve : à chacun d'eux doit répondre un groupe d'institutions. Appétits individuels, sentiments domestiques, sentiment national, sentiment religieux, aspirations intellectuelles, telle est, en bref, la hiérarchie de nos tendances. Après avoir examiné les langues parlées à Tunis, nous aurons donc à décrire la richesse, la famille, l'État, la religion, et l'art des Tunisiens. » A ce programme M. Lapie se conforme rigoureusement ; et grâce à l'étude pénétrante des trois civilisations juxtaposées, de leurs contrastes et de leurs rapprochements, il fait comprendre l'existence côte à côte des trois sociétés dans le passé et dans le présent. Grâce à elle encore, il ne désespère pas de l'avenir et estime qu'en changeant la formule qui a combiné en Tunisie les éléments des

cités européenne, musulmane et juive, on pourra changer ces âmes elles-mêmes, qu'en développant dans l'âme arabe le goût de l'avenir, en faisant sentir aux Israélites la poésie du passé, en élargissant l'esprit des uns et des autres, on parviendra à associer pour longtemps les peuples établis dans l'enceinte de la cité tunisienne. — Le livre de M. Lapie est systématique, avons-nous dit ; de là au chapitre VI *(La Religion)* un parallèle entre les religions de la Tunisie, qui choquera plus d'un lecteur catholique, et des appréciations sur le rôle des prêtres tunisiens (p. 203), sur le chapelet (p. 239), qui ne passeront pas sans protestations. Ce n'est pas que M. Lapie soit intolérant ni irrespectueux (il a traité ce sujet délicat avec beaucoup de réserve) ; mais son travail est rigoureusement et exclusivement scientifique ; de là certaines phrases et certaines opinions plus que discutables pour ceux qui, tout en demeurant scientifiques, ne cessent pas d'être des catholiques convaincus.

NOIRMONT.

Richelieu à Luçon ; sa jeunesse ; son épiscopat, par l'abbé L. LACROIX. Nouvelle édition. Paris, Lecoffre, 1898, in-12 de xv-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne se lasse pas d'étudier Richelieu : la carrière ouverte, chacun s'y précipite ; et la mine est si riche qu'elle peut répondre à toutes les recherches. Après M. Avenel, après M. Zeller, après M. Hanotaux, un jeune ecclésiastique en a fait le sujet d'une thèse de Sorbonne, qui est devenue un livre fort agréable, très ingénieusement composé. M. l'abbé Lacroix avait peu de documents pour faire l'histoire des dix premières années de la vie de Richelieu : il a puisé partout, dans deux cents volumes imprimés ou manuscrits, dans son imagination aussi, supposant avec vraisemblance des faits qui ont dû se passer, prêtant au futur cardinal des calculs et des réflexions qu'il a dû faire, et expliquant à merveille la préparation nécessaire de la carrière d'un grand homme. Ce n'était pas tout, en effet, que d'être évêque sans vocation, et deux ans avant l'âge canonique, il fallut à Richelieu sept années de recueillement, de travail intense, de méditations, de manœuvres habiles pour s'imposer à l'attention de Marie de Médicis et devenir ministre. Encore avait-il assez mal choisi ses premiers patrons. Après quatre mois d'une administration dans laquelle il n'eut pas le temps à briller au milieu de l'insuffisance de ses collègues, il tombe en même temps que le maréchal d'Ancre et la Reine mère. Il, sans trop perdre ses protecteurs disgraciés, il recommence avec une persévérance que rien ne rebute et une dextérité merveilleuse tous les fils de ses savantes intrigues, emploie encore sept autres années de patience et de souplesse à se rendre indispensable et rentre au pouvoir d'une façon si [illegible] qu'il gouvernera la France sans partage jusqu'à sa mort. [illegible] à ce que l'é-

clat de sa maturité ait fait tort à ses débuts ; et c'est un vrai mérite à l'auteur que d'avoir pu reconstituer une existence et un caractère sur lesquels les témoignages contemporains étaient si peu nombreux.

Le propre de l'esprit de Richelieu est d'avoir toujours dirigé chacune de ses actions avec une application et un sens pratique incroyable. Se destinant d'abord à l'état militaire, il devient un cavalier accompli, homme du monde élégant, habile à tous les exercices du corps, alliant une connaissance approfondie de l'antiquité grecque et latine avec les leçons d'équitation de Pluvinel ou l'art de figurer avec honneur dans un ballet. Quand, par suite de la résignation qu'en fit son oncle, il devint titulaire de l'évêché de Luçon, il embrassa aussitôt sans arrière-pensée l'état ecclésiastique auquel il était si peu préparé et se mit à étudier la théologie et l'administration avec un sérieux au-dessus de son âge. — De bonne heure aussi il ne négligea pas la diplomatie. Ayant quelque difficulté à obtenir ses bulles et à se faire ordonner à cause de sa jeunesse, il part pour Rome, se fait remarquer par la régularité et l'austérité de sa vie, dissimule au Pape deux années sur son âge et revient en France après avoir été sacré par le cardinal de Givry à moins de vingt-deux ans. Il est vrai qu'il était protégé par Henri IV, qui seul avait semblé prévoir les hautes destinées réservées au jeune prélat. En 1608 il avait, en même temps que le P. Cotton, prêché le carême dans la chapelle du Roi. Il était, comme son frère aîné, très en faveur à la cour, et comblé des attentions les plus délicates. Aussi dût-il apprendre à Luçon, avec une singulière émotion, l'assassinat de son puissant protecteur. M. l'abbé Lacroix ne dit rien de ses sentiments à cette occasion ; mais il nous est tombé entre les mains une lettre adressée à l'évêque par le représentant qui gérait à Paris ses affaires d'argent assez embrouillées ; elle est du 19 mai 1610, et débute ainsi : « Monsieur, la mort du Roy advenue par si misérable assassin nous tient encore, de jour à autre tellement étonnés que nous nous regardons l'un l'autre, chacun saisi en soy, les uns touchés du ressentiment commun et plus de leur particulier malheur ; néantes moins qu'en un tel et si inopiné inconvenient, les grands du royaume se soyent tous à qui mieulx mieulx portés à la conservation d'iceluy soubs l'obéissance de nostre Roy Louys 13e et de la Royne sa mère régente... Quand à l'ordre que l'on y a mis, ne faisant aucun doubte que vous n'en ayés jà esté adverty par ceulx qui le sçavent trop bien mieulx que moy, je ne vous ennuiray de plus longs discours. » Le jeune évêque de Luçon fit comme les grands du royaume, il se retourna vers la Reine régente ; il se fit remarquer par elle lors des États généraux de 1614 ; plus tard, à deux reprises, il réconcilia la mère et le fils, et dirigea avec une merveilleuse dextérité des négociations qui n'avaient rien de facile ; enfin, l'union de sa nièce, — la future duchesse d'Aiguillon, — avec le marquis de Com-

balet, le rapprocha du duc de Luynes ; et, après le traité d'Angers, la cour demandait pour lui comme récompense le chapeau de cardinal. Il l'obtint au bout de deux ans, en 1622, à la grande satisfaction de tout son clergé et de ses diocésains, auxquels, durant les troubles religieux du Poitou, il avait rendu les plus grands services. Il avait été quinze ans évêque de Luçon.—Là s'arrête naturellement le travail de M. L. Lacroix, et il ne manque pas d'écrivains pour le continuer. Sa contribution à l'histoire du grand cardinal n'est pas sans valeur ; en même temps il a tracé les portraits des hommes que Richelieu à su discerner pendant son épiscopat et dont il fera sous son ministère des instruments intelligents et dociles. Le livre restera comme une excellente préface au grand ouvrage de M. Hanotaux ; et il a le mérite de former un tout complet, dont on n'a pas à attendre l'achèvement.

G. Baguenault de Puchesse.

Racan. — Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres, par Louis Arnould. Paris, Colin et Cie, 1896, in-8 de xxxvi-772 p. — Prix : 12 fr.

Il fut un temps où les thèses de doctorat avaient vingt pages : comme tout renchérit, elles en ont aujourd'hui huit cents. Le poids du livre est en raison inverse de l'importance du sujet.... Racan, tout bien compté, a fait une pastorale, quatre-vingt onze odes, élégies ou chansons, quelques-unes fort courtes, et une centaine de psaumes : son œuvre entière, mise en appendice au présent volume, ne l'aurait pas plus grossi que les soixante pages du Lexique. Il n'a été ni un penseur, ni un grand artiste; il n'a pas mis en circulation une seule idée ; agréable imitateur d'Horace ou de Malherbe, il n'a pas créé seulement une forme de poésie nouvelle..... Il a écrit les *Stances sur la retraite*, qui sont un joli morceau, mais point un chef-d'œuvre ; çà et là quelques stances encore pourraient être découpées pour les anthologies ; et quand nous manquerons de vers d'amour en France nous en pourrons trouver d'agréables dans son *Artheuice*, avec quelques croquis rustiques qui feront décidément bien honte au XVIIe siècle de n'avoir pas aimé la campagne en peinture ou en vers, — comme nous la préférons.

Mais s'il n'a été qu'un demi grand homme, nous dira M. Arnould, il a été un homme, et toute vie humaine est intéressante, avec un charme de plus quand elle comporte une évocation du passé. — J'en demeure d'accord ; et contre la Sorbonne qui l'a plutôt blâmé de cette méthode de mêler la vie à l'œuvre, je le loue fort d'avoir tenté de reconstituer dans sa complexité vivante la trame d'une existence de gentilhomme-academiste entre 1600 et 1670. Les mandarins auront beau dire : ce qui nous intéresse aujourd'hui plus que la pensée, c'est l'âme ; et quelque relief qu'aient ces ombres exceptionnelles que sont les héros

des grands créateurs, le livre qui nous ferait pénétrer jusqu'au fond du génie, jusqu'au fond du cœur de Corneille, qui nous ferait enfin saisir son être intime, ce livre-là nous serait à la fois plus attachant et d'une instruction plus haute que celui qui expliquerait d'une nouvelle manière le jeu d'intrigues de Nicomède ou les caractères de Rodrigue et d'Émilie. La tentative de M. Arnould est donc très louable ; et il a au moins réussi à peu près à retrouver la date et l'à-propos de la plupart des poésies de Racan. Le malheur c'est que malgré dix ans d'investigations très laborieuses, sa sagacité et sa finesse n'ont eu à s'exercer que sur des documents en général assez arides : actes d'état-civil, minutes de notaires, et le dossier des procès d'argent que Racan eut à soutenir pendant près de quarante ans contre ses cousins. De tout cela et des moindres textes contemporains où Racan est nommé, et de la correspondance de Balzac, et de celle de Maynard, et de celle de Conrart, comme des anecdotes de Tallemant, il a très habilement tiré parti : mais il faut bien le dire, rares, bien rares, sont dans sa récolte les documents « parlants, vivants, » comme un livre de raison, un journal, un paquet de lettres, qui éclairent une âme et nous initient au secret d'une existence lointaine..... Nous aurons donc, par exemple, la généalogie de Racan dont la reconstitution est à elle seule un travail considérable, comme nous aurons la notice bibliographique de ses œuvres qui ne contient pas moins de soixante-un numéros ; nous aurons le contrat de mariage avec sa femme ; nous apprendrons combien lui a coûté la reconstruction de son château, combien de fois il fut parrain des enfants du pays, etc., etc., — c'est bien quelque chose. Mais quelle était la vie dans ce château, quel époux, quel père et quel seigneur fut « ce bon M. de Racan » comme l'appelaient ses amis, cela demeure encore bien vague ; et de sa femme nous ne savons rien, sinon qu'elle a, si l'on en croit la tradition, brodé pour sa chapelle une très jolie chasuble qui fait aujourd'hui l'orgueil du curé de Saint-Paterne, et dont M. Arnould ne manque pas de nous donner une reproduction photographique. Ni l'œuvre donc, ni la vie de Racan, qui semble après cela condamnée à demeurer toujours dans la pénombre, ne se sont trouvés être une matière bien riche à mettre en œuvre, une matière digne de la conscience et du talent de l'auteur. Il n'en faut que plus admirer son travail, qui me paraît un modèle pour la méthode, pour l'information exacte et complète, pour le judicieux emploi des documents, pour l'ordonnance de la composition, pour la clarté parfaite de l'exposé, pour la sûreté du goût, j'ajouterai, et dans le sens le plus large, pour l'honnêteté parfaite, l'élévation et la délicatesse morale de l'homme qui est derrière ou dans l'écrivain. *Vir bonus dicendi peritus.* Et non seulement ce beau livre avec tableaux généalogiques, pièces justificatives, lexique, répertoires, index — et photogravures, ne laisse plus rien à dire, ni

probablement rien à trouver sur Racan, mais il apporte à toutes les histoires, générales ou particulières, concernant cette époque, une masse de petits faits , de noms propres, de dates, aussi d'aperçus et d'idées, dont chacun,suivant ses besoins,peut se servir. Pour prendre au hasard trois ou quatre exemples, voici sur les écoles de page au temps d'Henri IV, sortes d'écoles militaires pour les gentilshommes, des détails bien curieux ; voici pour les littérateurs une histoire de la pastorale dramatique en France depuis l'*Astrée* jusqu'à *Mélicerte* et à l'opéra qui mériterait de devenir un chapitre même dans les manuels ; les linguistes n'auront-ils pas grand profit à consulter le lexique de Racan ? Et l'histoire de ce château de la Roche-Racan qui marque, aux alentours de 1660, la splendeur, ou,comme on disait,la « gloire » d'une famille vieille de plusieurs siècles, et qui en commence en même temps la ruine, pour finir, après toutes les vicissitudes d'un siècle très cahoté,aux mains d'un marchand de nouveautés, n'est-ce pas l'histoire politique et sociale de Versailles, du Luxembourg, du Palais-Bourbon, de toute notre France ? GABRIEL AUDIAT.

La Beaumelle et Saint-Cyr, d'après des correspondances inédites et des documents nouveaux, par ACH. TAPHANEL. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de VIII-425 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Beaumelle a-t-il mérité sa réputation fort peu contestée ? Est-il l'écrivain mercenaire, le faussaire, « le fripon » pour tout dire, dont parle Voltaire, « ayant malheureusement de l'esprit, » ajoute-t-il ; ce qui explique sa renommée ? Le problème en soi n'a pas une importance capitale ; mais à l'éclaircir on devait trouver l'occasion de passer en revue bien des faits intéressants de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. La Beaumelle a eu l'existence la plus mouvementée ; il a été ministre protestant à Genève, précepteur dans une grande maison de Danemark, professeur à l'Université de Copenhague : il a séjourné à Berlin, protégé par le roi de Prusse ; il a été l'ami de Montesquieu, de la Condamine, de Maupertuis, du maréchal de Noailles ; il a fréquenté les salons à la mode ; il a fini par faire un bon mariage et est mort regretté de tous les siens. Tout cela rendait possible une réhabilitation, qu'a tentée avec talent M. A. Taphanel. Il se trouve que la famille Angliviel de la Beaumelle est encore aujourd'hui fort honorablement représentée et que, dans une vieille maison patrimoniale près Valleraugue dans le Gard, sont conservés intacts non seulement les manuscrits de l'écrivain, mais tous ses papiers, c'est-à-dire sa correspondance complète avec sa famille et ses amis, toutes les pièces qui avaient pu lui tomber entre les mains ; car cet étourdi qui fit tant de fatales imprudences, ne brûlait rien et tenait ses archives dans le plus grand ordre. On y trouve des lettres signées de la duchesse d'Aiguillon, du

comte de Caylus, de Fréron, du duc de Choiseul, de Lauragais, de l'abbé Trublet, surtout de La Condamine, un ami de tous les temps, et de Mme de Louvigny, la religieuse de Saint-Cyr. On voit le parti qu'un ingénieux érudit a pu tirer de la bonne fortune que lui offrait les héritiers d'un homme célèbre. M. Taphanel n'en a pas abusé. S'il établit que la Beaumelle avait de la distinction, de la tenue, une certaine honnêteté de mœurs, que dans des polémiques avec Voltaire il eut sans cesse le beau rôle contre l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, menteur, faux, hypocrite, vindicatif, courtisan de la fortune et usant de tous les moyens contre ses ennemis, — il avoue très galamment que dans l'affaire ameuse des « lettres » de Mme de Maintenon et de la première édition de ses *Mémoires*, imprimés en Hollande sous le patronage de Mme Geoffrin, l'auteur ne se pique point de la scrupuleuse conscience qui fait l'honneur de nos modernes écrivains. Pourvu, par un singulier marché, des documents que lui avait cédés Louis Racine et d'autres pièces que la maison de Saint-Cyr et la famille de Noailles lui fournissent, la Beaumelle respecte peu le texte et les dates ; tantôt il complète les lettres, tantôt il les abrége, présentant les faits à sa façon et composant une sorte de roman sur son héroïne. Mais il faut dire pour son excuse qu'à cette époque c'était un peu l'habitude et que pas plus Mézeray, historiographe du Roi, que Gomberville ou tant d'autres ne songeaient à se gêner. Quoi qu'il en soit et sans entrer dans la longue discussion que comporterait le sujet, on peut dire que le livre de M. Taphanel est plein de révélations curieuses et de faits nouveaux très heureusement présentés. G. Baguenault de Puchesse.

Lettres inédites de Lamennais à Montalembert, avec un Avant-propos et des notes par Eugène Forgues. Paris, Perrin, 1898, in-8, de xi-402 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Un volume qui contiendrait, dans l'ordre chronologique, les lettres de Lamennais et de Lacordaire à Montalembert et celles de ce dernier à ses deux illustres correspondants serait du plus puissant intérêt : ce serait la peinture d'un drame à trois personnages, tel que les aimait Eschyle, et du plus poignant des drames, celui d'une âme soumise à deux influences opposées et incertaine de celle à laquelle elle doit obéir. Dans le présent volume, nous n'avons que le tiers de ce drame, le rôle d'un seul personnage ; aussi quelle que soit l'importance de ce monologue, quel que soit son intérêt, comme il se prolonge indéfiniment, il semble parfois manquer un peu de chaleur et de vie, bien qu'en réalité, lorsque l'on reconstitue le drame entier, en s'aidant des indications semées çà et là, il n'y ait rien de plus vivant ni de plus animé.

Nous les tenons donc enfin ces « lettres empoisonnées, » suivant l'expression de Montalembert lui-même (*Le Père Lacordaire*, p. 78) ;

mais le « poison » qu'elles renferment a perdu de sa force au bout de soixante ans ; d'ailleurs il ne fut et ne pouvait être dangereux que pour celui à qui il était destiné.

La première lettre de Lamennais à Montalembert est datée du 8 novembre 1830. Montalembert avait vingt ans ; il venait offrir son talent et sa bonne volonté au champion « de la plus belle cause pour laquelle les hommes puissent combattre : Dieu et la Liberté. » Lamennais sut apprécier cette nouvelle recrue et il s'empressa de l'enrôler dans sa phalange de braves. Bien que fasciné, comme la plupart de ses compagnons d'armes, par le génie du chef, Montalembert toutefois, et nous le pouvons constater tout le long de cette correspondance, n'abdiqua jamais sa liberté de pensée ou d'action, même au plus fort de la crise éprouvée par l'école de La Chênaie. Lamennais ne lui en sut point mauvais gré. Il lui écrivait un jour, après avoir reçu de lui une lettre où cependant le disciple ne ménageait pas au Maître de « dures » vérités : « Jamais je ne trouverai mauvais que les personnes que j'aime et qui m'aiment me disent très franchement leur pensée » (du 14 oct. 1834).

Lamennais aurait voulu voir son jeune ami se fixer en Bretagne, près de lui ; et chaque fois qu'il savait quelque propriété convenable à vendre, il l'en avertissait ; mais ce désir ne devait point se réaliser.

Lorsque Lacordaire se sépara de Lamennais avec éclat, celui-ci écrivit à Montalembert, pour bien définir sa situation vis-à-vis de lui (Lettres du 12 déc. 1832, du 26 déc., du 26 fév. 1833, etc.). Jamais il n'avait aimé Lacordaire ; à l'entendre, il avait subi son concours plus qu'il ne l'avait accepté. « Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans cette âme-là, quelque chose qui ne s'ouvrait pas, une arrière chambre impénétrable, j'ai pu me tromper et je le désire vivement. » Il se trompait en effet surtout lorsqu'il le donnait pour une sorte d'avocat, indifférent aux genres des causes qu'il pouvait rencontrer. Lacordaire ne plaida jamais que la cause de l'Église, et l'on sait avec quelle éloquence !

Cette correspondance, d'un intérêt parfois si poignant, ne nous apprend cependant rien de nouveau sur son auteur. Le Lamennais qu'elle nous présente est celui que nous connaissons depuis longtemps, grâce aux publications du même genre du père de M. Eugène Forgues, de Blaize, de M. de la Villerabel, etc. Ce qui en fait l'intérêt propre, c'est Montalembert lui-même qu'elle nous permet d'approcher de plus près et, je dirai, d'apprécier, d'estimer par là même davantage. Pourtant, nous ne pouvons, à l'aide de ces pages, qu'entrevoir, nous le répétons, une partie du drame qui se passait dans l'âme du disciple aimant. Montalembert, en parlant des lettres que lui écrivait Lacordaire pour le soustraire à l'influence désormais néfaste du Maître déchu, s'exprime ainsi : « Je viens de les relire, après tant d'années écoulées, avec une émotion que la parole ne peut rendre. Je ne sais

si son génie et sa bonté ont jamais jeté un plus pur éclat que dans cette lutte obscure et opiniâtre pour le salut d'une âme aimée»(Op.cit.p.77).

Que ne nous est-il donné de les lire, à notre tour, comme aussi celles de Montalembert lui-même ! En formulant ce double vœu, je me fais l'interprète de tous les admirateurs de ces deux vaillants champions du catholicisme, certain que leur gloire, loin d'avoir à en souffrir, ne pourrait que briller d'un rayon encore plus vif et plus durable.

Dans son Avant-propos, M. Forgues morigène tous ceux qui ont blâmé Lamennais d'avoir déserté la cause qu'il s'était si souvent promis de défendre jusqu'à son dernier soupir. L'une de ses expressions, si je ne m'abuse, me vise personnellement. Je me borne à lui répondre que, bien qu'admettant, dans une large mesure, la bonne foi de l'infortuné, toute mon admiration, toutes mes sympathies vont au Lamennais catholique, et j'estime que l' « autre » à qui M. Forgues semble réserver ses préférences, l' « impartialité, » paraît-il, n'étant pas de ce monde, est surtout digne de pitié et de suprême commisération.

A. Roussel.

Un Lamennais inconnu. Lettres inédites de Lamennais à Benoît-d'Azy, publiées avec une introduction et des notes par Auguste Laveille. Paris, Perrin, 1898, in-16 de LXV-357 p.— Prix : 3 fr. 50.

Ce que nous disions tout à l'heure au sujet de la correspondance Lamennais-Montalembert, nous pouvons l'appliquer à celle-ci. Nous n'avons qu'un monologue au lieu d'un dialogue, un monologue, il est vrai, très attachant, très éloquent, mais un peu monotone, comme tous les monologues qui se prolongent indéfiniment. Toutefois, on ne saurait regretter les lettres de Benoît-d'Azy, comme on regrette celles de Montalembert, les circonstances de personnes et de situations ne sont plus les mêmes.—Les lettres, publiées par M. Laveille, au nombre de deux cent dix-huit, tout une moisson, vont de 1818 à 1836. Elles comprennent, par conséquent, la période la plus importante de l'existence, si douloureusement mouvementée, du grand semeur d'idées, le plus grand, peut-être, et à coup sûr l'un des plus étonnants de ce siècle. On pourrait presque les intituler : « l'histoire d'un cœur, » car c'est bien le cœur du maître à l'égard de ses disciples qu'elles révèlent, ou mieux celui d'un père vis-à-vis de ses enfants.

Il semble enfin venu le temps où l'on peut parler de l'illustre philosophe de La Chênaie sur un ton autre que celui de l'apologie à outrance ou du dénigrement systématique. Il est enfin permis de dire ce qu'il y eut de bon, de généreux dans cette âme, sans oublier ce que ce grand esprit renferma d'utopies, d'erreurs et de lacunes. Du reste, on a pris pour cela le bon moyen : c'est, en publiant ses nombreuses correspondances, de laisser Lamennais se peindre lui-même, ou plutôt s'offrir au

public avec ses qualités et ses défauts, sans pose étudiée, ni attitude théâtrale. On le pressa souvent d'écrire ses Mémoires, comme il le raconte lui-même (Forgues, II, 347). Il s'y refusa constamment, en disant que si on voulait le connaître, et savoir ses sentiments et ses pensées de chaque jour, on n'avait qu'à consulter ses lettres. Pour faciliter cette besogne, il s'occupa de les recueillir lui-même et d'en prendre copie ; la mort vint avant qu'il eût terminé. Il s'applaudissait, non certes de n'avoir jamais varié dans ses opinions, il ne le pouvait pas, mais de les avoir toujours exprimées avec sincérité. Du reste nul génie, peut-être, ne fut plus passionné que le sien ; or, si la passion va souvent au delà des bornes équitables, du moins est-elle d'autant plus sincère que ses élans sont plus spontanés, moins calculés par conséquent.

M. Laveille, dans une très intéressante Introduction, étudie le caractère complexe de Lamennais, en général, et tout spécialement les côtés que nous fait connaître sa correspondance avec Benoît-d'Azy. Lorsque paraîtra l'historien de ce personnage, il devra consulter cette correspondance ; il pourra y puiser des matériaux pour l'un des chapitres les plus attachants de son livre. A. Roussel.

Clemente VIII e Sinan Bassà Cicala, studio storico secondo documenti inediti, da P. Ilario Rinieri. Roma, *Civiltá cattolica*, 1898, in-8 de xvi-221 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nom de Sinan Bassà Cicala se trouve encore fréquemment dans les traditions populaires de la Sicile et de la Calabre ; quant à l'histoire de ce fameux renégat, elle se réduisait jusqu'ici à quelques données, mêlées de beaucoup de légendes. On connaissait sa naissance, sa patrie, son enlèvement en 1561 par les pirates de Dragut, son apostasie, et, bientôt après, son mariage avec la fille de Rusten pacha, suivi d'une rapide et colossale fortune. En reprenant tous ces faits, le P. Rinieri les contrôle avec soin à l'aide de documents absolument nouveaux, et les rectifie bien souvent. La grande victoire de Kerezstes n'était connue que par un pâle récit de Hammer : le P. Rinieri a eu la bonne fortune d'en retrouver une description minutieuse dans les archives privées du prince Aldobrandini ; cette pièce curieuse est reproduite *in-extenso* (p. 151). Le rôle de Cicala dans la grande conjuration calabraise ourdie par Tommaso Campanella contre le pouvoir espagnol est également mis en pleine lumière. Toutefois, le principal mérite de cet ouvrage consiste moins à rectifier des faits connus, qu'à nous en révéler un complètement ignoré jusqu'ici, malgré son importance ; je veux parler du retour à la foi chrétienne du tout-puissant renégat, qui devait ensuite conduire lui-même contre la puissance turque les armées combinées du Pape, de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne. Ce projet hardi

occupa le pape Clément VIII pendant dix années entières (1595-1605); en 1603, le Pape, Philippe III et Cicala étaient à peu près d'accord, et, du côté des Turcs, l'occasion était favorable : un enfant de quinze ans, Ahmed Ier, venait de monter sur le trône, au milieu des troubles les plus graves. Par malheur, Cicala était retenu, loin de la Méditerranée, par une guerre interminable, et, au mois de septembre 1605, il trouvait la mort dans les plaines de Tabriz, au milieu d'une bataille malheureuse contre le schah de Perse, Abbas ; cette mort inattendue mettait fin aux anxieuses espérances de la chrétienté. — Nous avons voulu faire connaître avec quelques détails le contenu de ce livre pour permettre au lecteur d'en mieux apprécier l'importance. Les documents nouveaux y abondent, et le style est d'une sobriété à laquelle les Italiens nous ont trop peu habitués. Certains personnages secondaires, comme Jean-François Aldobrandini, le grand-duc Ferdinand I, les deux Pères Cicala, parents du renégat, sont l'objet de notes biographiques, qui ajoutent encore au mérite de l'ouvrage. L. Petit.

Dames d'hier et d'aujourd'hui, par Mlle Blaze de Bury. Paris, Perrin, 1898, in-12 de x-261 p. — Prix : 3 fr. 50.

Elles présentent toutes du charme et de l'attrait, ces *Dames d'hier et d'aujourd'hui* dont Mlle Blaze de Bury évoque, avec beaucoup d'art et de conscience, les images oubliées ou imparfaitement connues.

Renée de France, duchesse de Ferrare ; Arabelle Stuart ; Wilhelmine, margrave de Bayreuth et Rael de Varnhagen sont bien « quatre fleurs de souffrance qu'une commune sensibilité nerveuse et une émotivité intense rapprochent et confondent à travers les âges et les milieux les plus contrastés. » Le psychologue et l'historien feront une ample moisson dans leurs biographies, car ces héroïnes furent mêlées à de curieux événements, entretinrent des relations avec les hommes les plus célèbres de leur temps et elles « offrent le persistant exemple de la préférence d'une vie morale difficile sur la vie simple et moyenne. »

Dorothée Osborne était digne d'être chantée par Walter Scott. Elle attendit sept ou huit ans le mari de son choix et sa correspondance avec Sir Richard Temple, nourrie de détails, pleine d'allusions aux événements politiques, jette un jour curieux sur les mœurs mondaines, sur les habitudes des fiancés à cette époque troublée où bataillaient si vigoureusement cavaliers et têtes rondes. Mme Augustus Craven est plus près de nous ; sa vie est assez connue, mais Mlle Blaze de Bury a eu la bonne fortune, pour nous la conter, de disposer de la correspondance que l'auteur du *Récit d'une sœur* entretint avec une de ses amies anglaises, et elle cite intégralement une lettre des plus intéressantes dans laquelle Lacordaire juge en catholique et en homme d'État l'unité italienne. Les portraits de l'impératrice Frédéric, de la reine d'Italie et

de Victoria d'Angleterre sont finement burinés et reflètent heureusement les traits de ces trois souveraines. *Dames d'hier et d'aujourd'hui* conviennent donc à un nombreux public. Elles intéressent à la fois les érudits, les lettrés et les romanesques : c'est un triple gage du succès de ce livre. ROGER LAMBELIN.

BULLETIN

Réponse au P. Ollivier, par JEAN DE TRIAC. Paris, Dentu, 1898, in-12 de XII-60 p. — Prix : 0 fr. 75.

Qué, l'an dernier, en faisant l'éloge des victimes du Bazar de la Charité, le R. P. Ollivier eût mieux fait, devant l'auditoire qui lui était offert, de se borner à un immense cri de pitié, et à l'espoir vivement exprimé des récompenses éternelles, c'est ce dont tout le monde conviendra facilement. Il est plus hasardeux de l'accuser, comme le fait l'auteur de la brochure, de doctrines religieuses fantaisistes. A vrai dire, M. Jean de Triac nous paraît avoir lui-même une théologie assez fantaisiste, et ne pas se rendre très bien compte de la portée de l'enseignement chrétien. Il voudrait arriver à la paix universelle ; nous l'en louons. Mais jusqu'à ce qu'on ait pu établir un tribunal arbitral, cela n'empêche pas la guerre d'être légitime quand elle est faite pour défendre son droit. L'Évangile n'a jamais dit le contraire, et si le P. Ollivier a déclaré légitime une guerre qui ne l'était pas, ce que j'ignore, il n'a pas fait là une erreur de doctrine, mais d'application. De même, l'éloquent dominicain n'a pas erré en proclamant que les crimes des hommes doivent être expiés par la souffrance, et que les souffrances des innocents peuvent non seulement leur acquérir des mérites à eux-mêmes, mais profiter aux coupables. C'est, nous le savons, une doctrine trop forte pour la lâcheté moderne. On ne veut pas absolument se reconnaître digne de châtiments. Si nous avouons nos erreurs, nous semblons croire que Dieu est trop heureux que nous voulions bien en convenir. Peut-être le R. P. eût-il mieux fait de garder ces vérités austères pour un auditoire mieux préparé. Mais M. de Triac qui se proclame partout catholique ne devrait pas les ignorer. D. V.

Toynbee Hall. Une Colonie universitaire en Angleterre, par RENÉ CLAPARÈDE. Paris, Larose, 1898, petit in-16 de 64 p. — Prix : 1 fr.

On connaît l'admirable institution de Toynbee Hall, fondée il y a quinze ans et maintenue depuis par les Universités anglaises. Émus de l'abandon intellectuel et moral où sont laissés tant d'hommes des classes pauvres, de l'entière séparation qui existe entre eux et les membres plus riches, plus cultivés de la société, et qui fait que les uns et les autres s'ignorent ou se méconnaissent mutuellement, des jeunes gens de grand cœur, venus d'Oxford et de Cambridge, se déterminèrent à résider de longues périodes, des années même, dans le quartier le plus misérable de Londres, au cœur de Whitechapel. Ils se proposaient de faire avec leurs humbles voisins intime connaissance, de se faire aussi connaître d'eux, et, les relations et la confiance une fois établies, de travailler à améliorer leur sort, mais surtout à élever leurs cœurs, leurs esprits, leurs âmes. Ce n'était point une œuvre de bienfaisance ordinaire, mais plutôt un apostolat religieux, social, civique, un appel à des forces et à des sentiments endormis ; non point un patronage, mais une simple assistance qui visait à se rendre le plus tôt possible inutile. Quels développe-

ments a pris cette entreprise généreuse, quels résultats considérables elle a déjà produits, on le verra dans l'excellente brochure de M. Claparède qui expose très brièvement mais de façon très nette et très claire l'histoire, l'organisation originale et l'action fort étendue de la « colonie » universitaire. A. Barbeau.

Catalogue des peintures népâlaises et tibétaines de la collection B. H. Hodgson à la Bibliothèque de l'Institut de France, par M. A. Foucher. Paris, C. Klincksieck, 1897, in-4 de 34 p. — Prix : 1 fr. 70.

Cette collection comprend vingt-quatre peintures bouddhiques provenant du Népâl et du Tibet. Elle fut donnée à l'Institut en 1866. « Les peintures se présentent sous l'aspect de rouleaux de dimensions variables ; le plus long a 2 m.15, le plus court n'a guère que 0,45. Plusieurs panneaux sont montés sur deux baguettes et encadrés d'étoffes souvent fort riches, à la façon des Kakéménos japonais. Quatre sont des lavis à l'encre de Chine, les vingt autres en couleurs sont peints à l'eau. » La seule date relevée est celle de 1825. Cependant M. Foucher pense que quelques-unes de ces peintures peuvent être vieilles de deux ou trois siècles. Dix sont népâlaises, quatorze tibétaines. M. Foucher décrit sommairement chacun de ces tableaux en suivant l'ordre établi par Hodgson. Les numéros I et VI des panneaux népâlais sont particulièrement intéressants ; ils forment un « commentaire illustré de nombreuses légendes bouddhiques. » M. Foucher constate que le numéro I, « si moderne qu'il soit d'aspect, représente une tradition ancienne et suivie, » qui lui donne une importance spéciale. Le numéro VI « est surtout intéressant au point de vue architectural et pittoresque. » C'est un dessin à la plume qui figure une procession autour d'une ville. A. Roussel.

The Street railway system of Philadelphia, its history and present condition, by Frédéric W. Spiers. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1897, in-8 de 123 p. — Prix : 3 fr. 75.

Cette étude fait bonne figure parmi les savantes monographies que publie la *Johns Hopkins University*. Elle touche à une question d'intérêt général, le régime des transports en commun dans les grandes agglomérations. Philadelphie est la ville des États-Unis qui, après Chicago, présente la plus vaste superficie. Les premières lignes d'omnibus datent de 1831 et 1833 ; les premiers tramways de 1858. Ils rencontrèrent une vive opposition, bien qu'ils fussent traînés par des chevaux. Les voitures ne circulèrent le dimanche qu'à partir de 1859, et non sans que cette mesure soulevât encore de longues contestations. Les gens de couleur n'y furent admis qu'à partir de 1867. Les compagnies se sont multipliées et ont introduit la traction électrique. Mais toutes, moins une, se sont syndiquées en 1895. Il paraît bien que dans cet ordre d'industrie le régime ordinaire de la concurrence n'est point pratique. On montre ensuite quelles charges impose la ville, en compensation des privilèges qu'elle confère, contribution à l'entretien des voies, sorte de participation aux bénéfices, licence payée pour chaque voiture mise en circulation. Mais il ne paraît pas probable, bien que la question soit discutée, que la municipalité veuille s'emparer de ce service et le régir directement. Elle se contente d'un contrôle assez libéralement exercé. Baron J. Angot des Rotours.

Les Femmes dans la science. Notes recueillies par A. Rebière. 2e édit. très augmentée et ornée de portraits et d'autographes. Paris, Nony, 1897, in-8 de 359 p.— Prix : 4 fr.

Sous ce titre, M. Rebière publie une sorte de dictionnaire, dont la plupart des articles sont vraiment bien sommaires, des femmes qui ont consacré leur vie aux

sciences : ce sont les savantes professionnelles ; puis, à côté d'elles, il mentionne les simples curieuses, qui, à l'occasion, ont dit leur mot sur les sciences ; les collaboratrices, qui ont aidé les savants ; les professeurs, les vulgarisatrices ; enfin les protectrices qui ont fondé des prix dans les académies ou répandu leurs bienfaits sous d'autres formes. Deux notes terminent le livre ; l'une où l'auteur a réuni des opinions variées sur cette question : *Si la Femme est capable de science* ; la seconde est formée de menus propos *Sur les Femmes et les sciences*, aperçus divers, citations, anecdotes, pensées, etc. S'il se trouve parmi nos lecteurs quelques curieux de ces sortes de choses, je leur signale bien volontiers ce recueil. Je n'ose leur promettre, par exemple, qu'ils y trouveront tout ce qu'ils auront besoin d'y chercher. Sauf quelques articles un peu étendus et non pas toujours consacrés aux femmes qui le méritaient le mieux, ce n'est guère qu'une nomenclature assez sèche. Mais il y a nombre de curieux portraits qu'on ne retrouverait pas ailleurs au moins groupés dans un seul recueil. Cela égaie le livre, naturellement assez austère.

P. Talon.

Les Éléments du latin de l'Église, par Adolphe Sevin. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1898, in-12 de 123 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur de ce modeste volume (traduit et adapté de l'anglais) ne se trompe pas en affirmant qu'il vient combler une lacune. Combien de fidèles, en effet, pour qui les merveilles de notre liturgie sont lettre morte, faute de l'initiation la plus élémentaire à la langue latine ! On trouvera ici, outre le rudiment (déclinaisons et conjugaisons) les règles essentielles de la syntaxe et un vocabulaire, très incomplet sans doute, mais suffisant pour l'intelligence des textes sacrés les plus usuels.

Si l'intention est excellente, l'exécution, çà et là, laisse à désirer. La liste de verbes irréguliers (si nombreux et d'une intervention si fréquente en latin) qu'on lit à la page 60 est vraiment trop courte. Où l'auteur a-t-il vu que « les verbes qui ont le sens de « déclarer, connaître, penser, » etc., sont susceptibles d'employer le subjonctif avec *ut* ? » (p. 72). Est-ce caractériser avec précision les mots qui gouvernent le « datif » que de les définir « ceux dont le sens serait incomplet si l'objet de l'action qu'ils expriment ne les accompagnait pas » (p. 76) ? Le lexique final appellerait aussi plus d'une remarque.

C. Huit.

Méthode pratique de la version latine, par l'abbé A. Simonet. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 135 p. — Prix : 1 fr.

Dans une société en décadence, les manuels de morale ont beau se multiplier et se diversifier à l'infini : la morale elle-même n'en tire qu'un très mince profit. De même on pourra lire à nos élèves et, chose plus difficile à obtenir, leur faire lire des pages pleines des remarques les plus savantes, sans que, pour autant, si le goût littéraire leur fait défaut, on cesse de recueillir des versions au-dessous du médiocre, jusqu'au seuil du baccalauréat et, *proh pudor !* de l'agrégation elle-même ; quel professeur de rhétorique ne connaît par expérience quotidienne ces copies d'un « français » absolument invraisemblable, où l'incohérence du style et la prodigieuse bizarrerie des expressions frappent plus péniblement encore que l'inintelligence de la pensée ? Le « mot à mot, » tolérable ou même nécessaire dans les classes de grammaire, devient rapidement importun et barbare dans les classes d'humanités : ici, je comprends que la paresse de l'écolier s'en accommode, je n'admets pas que le maître consente un seul instant à s'en contenter. Ceci dit, il est juste de reconnaître que le petit volume de M. Simonet abonde en bonnes et même en très bonnes réflexions (p. ex., p. 20, 84, 96 et suiv.). Quelques-unes sont d'une application aussi heureuse dans le thème que dans la version

(Voir p. 72, p. ex.) ; et, en me plaçant au point de vue indiqué plus haut, je dois dire que j'ai particulièrement goûté la deuxième partie de l'ouvrage : *Règles pour bien traduire en français* (p. 95-123). Si l'on exige qu'après l'éloge il y ait une part faite à la critique, je déclarerai que dans le paragraphe relatif à la « phrase périodique, » plus d'une formule sur la disposition des propositions « subordonnées, incises ou incidentes » me paraît ou d'une intelligence compliquée, ou du moins d'une utilité pratique discutable. A la page 41, pourquoi passer sous silence le verbe *consulo* avec ses trois constructions si différentes et cependant toutes trois si latines ? Enfin dans ce guide autorisé du jeune traducteur, la traduction de chaque phrase latine sans exception est-elle irréprochable ? Çà et là, certainement, j'en préférerais une autre. C. Huit.

Modèles français. *Extraits des meilleurs écrivains, avec notice,* par Edmond Procks. I. Sixième et cinquième. Bruxelles, Société belge de librairie. 3e édit., 1898, in-18 de 264 p. — Prix : 1 fr. 50.

J'ai déjà rendu compte, il y a quelques années, de la précédente édition de ce recueil. Je ne puis donc que redire que je le trouve excellent, pour cette raison principale qu'à la différence des recueils universitaires, il fait une part très large aux écrivains catholiques contemporains, ailleurs presque toujours systématiquement oubliés. C'est ainsi qu'on y trouve les noms aimés et admirés de Champagny, de Montalembert, de Falloux, d'Ozanam, de Louis Veuillot, de Léon Gautier, du P. Delaporte, pour ne citer que les plus connus ; au seul point de vue littéraire, cela constitue à ce recueil une incontestable supériorité sur les recueils similaires. Les deux petits volumes signalés aujourd'hui s'adressent l'un à la sixième et à la cinquième de l'enseignement classique, l'autre aux cours inférieurs de l'enseignement primaire. Ajoutons, pour fixer complètement nos lecteurs sur ces recueils, que le premier comprendra quatre volumes, le second trois volumes. Je les recommande vivement à nos établissements chrétiens. P. Talon.

Le Monde où l'on imprime. Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains, par Lucien Muhlfeld. Paris, Perrin, 1897, in-16 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

Rien qu'au titre de ce livre on voit tout de suite que l'auteur appartient à cette petite école qui se fait gloire de ne penser ni d'écrire comme tout le monde, très convaincu d'ailleurs qu'il n'est qu'elle pour savoir écrire et penser. Pour M. Muhlfeld, les grands livres de notre siècle sont : *La Cousine Bette* ; *la Chartreuse* ; *Bouvard et Pécuchet* ; *Une Belle journée* ; *Sous l'œil des Barbares* ; *l'Écorniffleur* ; *l'Homme libre* ; les vrais critiques sont ceux qui, comme M. Muhlfeld, bien entendu, n'ont pas la prétention d'assigner « une valeur absolue aux livres, » car « cela n'a pas de sens » et contestent qu'il y ait un lien quelconque entre l'art et la moralité et que l'artiste puisse encourir une responsabilité sociale ; ils portent, toujours comme M. Muhlfeld, « à un degré extrême et presque ridicule le goût du jugement exact, » permettent de n'aimer que « les conteurs scatologiques, tous les goûts même antinaturels étant dans la nature, » et ont un culte pour le génie de Diderot. Pour ces critiques là, les grands poètes de notre temps sont Verlaine et Mallarmé, Hérédia et Leconte de Lisle ; les grands penseurs, Renan, en dépit de M. Séailles, « complimenté par les petit jeunes du Bock idéal et de l'Esprit nouveau, qui sont au juste des calotins, » Anatole France, Barrès « le plus maître écrivain de la langue française ; » les grands romanciers, Barrès, déjà nommé, Paul Adam, « le plus fort de nous tous, » Jules Renard, Élémir Bourges, les quatre étant ensemble « la gloire de la plus jeune prose

imprimée. » Voilà, avec quelques autres que je m'abstiens de nommer, ne voulant pas infliger au lecteur toute la liste, voilà les lettrés que M. Muhlfeld « regarde, » voilà les intellectuels. Quant aux autres, en masse, ce sont des illettrés. Je me dispense de les désigner, ils sont trop, et il en est d'ailleurs un assez grand nombre qui méritent pleinement leur sort. Aussi je me garderai bien de les défendre, même Bourget, même Dumas, même Marcel Prévost, même Daudet. M. Muhlfeld a fort bien vu les points faibles de ces faux dieux, et prépare contre eux les revanches de la morale et de la justice, bien que la morale d'ailleurs semble médiocrement préoccuper M. Muhlfeld. Et maintenant nous comptons bien que, dans quelque dix ans, plus tôt peut-être, un nouveau critique viendra, qui rendra la même justice à M. Muhlfelfd et à sa petite, oh ! bien petite école. A l'un comme à l'autre nous en serons très reconnaissants. P. Talon.

Good Reading about many Books mostly by their Authors. Third Year. London, T. Fisher Unwin, 1897-1898, in-18 de 398 p.

M. T. Fisher Unwin, l'éditeur de Londres, a demandé aux auteurs dont il a publié récemment les ouvrages de choisir eux-mêmes quelques pages dans ces ouvrages ; il a rassemblé ces extraits et en a formé le présent volume dont le titre est donc peu juste. Quarante-trois écrivains anglais contemporains y figurent par fragments, romanciers, historiens, poètes, vulgarisateurs scientifiques, biographes, moralistes, etc. Le recueil est naturellement inégal et disparate ; le médiocre y abonde ; toutefois tel ou tel morceau pourra inviter le lecteur à rechercher le livre d'où il est tiré, et dès lors, comme le dit l'Avertissement, « auteurs, éditeurs et libraires n'auront pas perdu leur peine. » Ajoutons que le volume est élégant, bien imprimé, et orné de nombreux portraits et facsimile de signatures. X.

Literatura arcaica. Estudios críticos presentados al congreso científico latino-americano de Buenos-Ayres, por Eduardo de la Barra. Valparaiso, Newman, s. d., in-12 de VIII-371 p.

El supuesto libro de las Querellas del rey don Alfonso el Sabio, por Emilio Cotarelo y Mori. Madrid, Hernandez, 1898, in-8 de 30 p.

Ce n'est pas sans raison qu'on lit accolés ci-dessus les titres de ces deux ouvrages. M. de la Barra croit à l'authenticité du *Libro de las Querellas*, attribué au roi Alphonse-le-Savant et dont il ne subsisterait qu'un petit nombre de vers. M. Cotarelo, avec la sûreté d'érudition et de méthode que l'on retrouve dans tous ses écrits, démontre que cette attribution est purement fantaisiste et doit être considérée comme une supercherie littéraire. Dans son livre, d'un ton parfois doctoral mais intéressant sous bien des rapports, M. de la Barra semble accepter trop aveuglément les opinions d'Amador de los Rios, lequel, malgré tout son savoir, est loin d'être toujours infaillible. L. R.

L'Espagne en 1897, par Gaston Rocher. 2e [illegible]. Paris, Le Soudier, 1898, in-12 de 844 p., avec sept portraits hors texte et cinq tableaux statistiques. — Prix : 2 fr. 50.

M. Gaston Rocher est un [illegible] de la chose d'Espagne, quel pays chevaleresque, en effet, et, malgré [illegible] n'est pas seulement de l'admiration, mais [illegible] le spectacle offert par nos voisins [illegible] M. Rocher [illegible] les [illegible] et les faits. M. [illegible] [illegible] : [illegible]

pourtant été déclarée, et nous assistons aux désastres qu'elle cause aux Philippines et dans la Perle des Antilles. Les liens d'amitié qui unissent l'auteur avec M. Castelar l'ont empêché aussi très certainement de juger cet homme avec impartialité ; nous parlons seulement de la valeur littéraire de M. Castelar, car nous ne voulons entrer ici dans aucune discussion politique. Mais, quoi qu'il en soit des exagérations et même des erreurs de M. Gaston Routier, son livre est plein de documents instructifs et intéressants. Les questions financières, économiques, coloniales, administratives, y sont traitées avec une compétence qui prouve que l'auteur a puisé à des sources autorisées et a étudié à fond son sujet. C'est à ce point de vue que *l'Espagne en 1897* est un ouvrage sérieux et digne d'être consulté. Une nouvelle édition, corrigée, revue soigneusement et d'un style plus châtié, achèvera d'en faire un écrit d'une véritable valeur. G. BERNARD.

West Florida and its relation to the Historical Cartography of the United states, by HENRY E. CHAMBERS. Baltimore, the Johns Hopkins Press, mai 1898, in-8 de 59 p., carte *(Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 16e série, numéro 5). — Prix : 1 fr. 25.

Si les historiens des États-Unis sont loin de savoir exactement quelles étaient autrefois les limites de la Floride occidentale, cela tient, selon M. Henry E. Chambers, à ce qu'ils n'ont pas su reconnaître l'existence, à une époque antérieure, de trois Florides occidentales distinctes : la Floride occidentale anglaise, la Floride occidentale espagnole, et l'État indépendant de la Floride occidentale ; cela tient aussi à ce qu'ils ont, conformément aux déclarations de Madison et de Livingston, considéré la Floride occidentale comme une partie de la Louisiane, ce qui est absolument faux. L'étude de M. Chambers, très soigneusement faite et accompagnée d'une carte très claire, est consacrée à la démonstration de ces deux thèses. Malgré l'intérêt que présente la première partie (*Les Trois Florides occidentales*), c'est surtout la seconde partie *(La Théorie de Madison et de Livingston sur l'acquisition de la Floride occidentale)*, que lira un historien français, car il y trouvera, sur les négociations qui précédèrent la cession de la Louisiane aux États-Unis, quelques pages pleines de précieux renseignements. Un bon résumé chronologique et une bibliographie qui n'est malheureusement pas rédigée d'une manière assez rigoureuse terminent le travail de M. Chambers. Nous y avons relevé, page 42, une faute d'impression fâcheuse, « Bornouville » pour « Bournonville » et une étourderie beaucoup plus grave : M. Chambers appelle « traité de Paris » (p. 54), le traité signé à Versailles en 1783. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Eugène BALLEYGUIER, dit LOUDUN, depuis 1881 directeur de la *Revue du monde catholique*, mort le 29 juillet, naquit à Loudun le 8 juillet 1818. Il fit ses études à Nantes et à Poitiers, fut professeur d'histoire à Châtellerault en 1842 et, en 1843, il vint à Paris. Il y écrivit dans les journaux des articles de littérature, de philosophie, de critique, prit part à la rédaction de *l'Ère nouvelle* et du *Correspondant*. Lorsque M. de Falloux fut nommé ministre, M. Balleyguier devint son secrétaire particulier. En juillet 1849 il quitta le ministère pour entrer comme sous-bibliothécaire à l'Arsenal ; puis, à sa retraite, il fut nommé inspecteur spécial des chemins de fer d'Orléans. A la suite d'une brochure bonapartiste, l'*Abeille*, parue en 1872, il fut révoqué. Nous avons de lui : *Le Couvent des Carmes pendant la Révolution* (Paris, 1845, in-12) ; — *Le Présent et l'avenir de la Révolution* (Paris, 1848, in-8) ; — *Physionomie de l'As-*

semblée (Paris, 1848, in-12) ; — *La Vendée. Le Pays, les mœurs, la guerre* (Paris, 1849, in-8) ; — *Le Salon de 1852* (Paris, 1852, in-12) ; — *Les Moulins en deuil, épisode de la guerre de Vendée* (*1793*) (Nantes, 1852, 2 vol. in-12) ; — *L'Angleterre et l'Allemagne en France. De l'Influence des idées anglaises et germaniques sur l'esprit français* (Paris, 1854, in-12) ; — *Le Général Charles Abatucci* (Paris, 1854, in-12) ; — *Les Derniers Orateurs* (*1848-1852*) (Paris, 1855, in-12) ; — *Le Salon de 1855* (Paris, 1855, in-12) ; — *Le Salon de 1857* (Paris, 1857, in-12) ;—*Étude sur les œuvres de Napoléon III* (Paris, 1857, in-8) ; — *Les Victoires de l'Empire. Campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Autriche, de Prusse, de Russie, de France et de Crimée* (Paris, 1859, in-12) ; — *La Bretagne, paysages et récits* (Paris, 1861, in-12) ; — *Les Pères de l'Église. Choix de lectures morales*, précédé d'une introduction et accompagné de notes (Paris, 1861, in-12) ; — *Les Deux Paganismes ; l'antiquité* (Paris, 1865, in-12) ; — *Les Nouveaux Jacobins* (Paris, 1869, in-12) ; — *L'Abeille. Almanach rural* (Paris, 1872 et suiv., in-16) ;—*Journal d'un Parisien pendant la révolution de Septembre et la Commune* (Paris, 1872-1873, 2 vol. in-12) ; — *Les Précurseurs de la Révolution* (Paris, 1875, in-12) ; — *Le Mal et le bien, tableau de l'histoire universelle du monde païen et du monde chrétien ; I. L'Antiquité ; II. Les Siècles chrétiens ; III. La Société chrétienne ; IV. La Révolution ; V. La Société moderne* (Paris, 1876-1881, 5 vol. in-8) ; — *Les Ignorances de la science moderne* (Paris, 1878, in-12) ; — *Son Altesse le Prince impérial. Lettres et notes du Prince, pensées*, etc. (Paris, 1879, in-12) ; — *Les Découvertes de la science sans Dieu* (Paris, 1884, in-8) ; — *Journal de dix ans ; souvenirs d'un impérialiste* (Paris, 1885-1886, 2 vol. in-12), sous le pseudonyme de Fidus ; — *L'Italie moderne* (Paris, 1886, in-12) ; — *Journal de Fidus sous la République opportuniste. De la mort du Prince impérial jusqu'à la mort de Gambetta* (Paris, 1887, in-12) ; — *Journal de Fidus. Tomes I-IV. I La Révolution de septembre. Paris assiégé ; II. La Capitulation, la Commune ; III. L'Essai loyal* (*1871-1875*) ; *IV. Le Prince impérial* (*1876-1879*) (Paris, 1888-1890, 4 vol. in-12) ; — *La Mort d'un franc-maçon. Félix Belly* (Paris, 1890, in-12) ; — *Les Suicidés* (Paris, 1891, in-12) ; — M. Eug. Loudun a en outre publié dans la *Revue du Monde catholique* des articles parmi lesquels nous signalerons seulement les suivants: *La Foi en Bretagne* T. I, 1861, p. 527-532) ; — *Un Musulman français* (T. XIII, 1865, p. 669-681) ;— *Les Girondins de la philosophie* (T. XIV, 1866, p. 471-491 ; ibid. p. 594-613 ; ibid. p. 694-706) ; — *Les Barbares et le moyen âge* (T. XIX, p. 1-20 ; ibid. p. 298-317) ; — *L'Ignorance du moyen âge* (T. XX, 1868, p. 559-589).

— Un érudit connu par d'excellentes publications d'histoire locale, M. Lucien Merlet, est mort le 20 juillet à Chartres. Né à Vannes, le 4 juin 1827, entré en 1848 à l'École des chartes, il fut dès sa sortie nommé archiviste du département de Loir-et-Cher et il en exerça pendant une quarantaine d'années les fonctions, dont son fils s'acquitte aujourd'hui avec la même intelligence et la même ardeur. Les nombreuses publications scientifiques de M. Lucien Merlet lui valurent de justes distinctions : président de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, membre du Comité des travaux historiques, décoré de la Légion d'honneur, il fut, en 1882, désigné comme correspondant par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Voici ses principales publications : *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame des Vaux de Cernay, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, composé d'après les chartes originales conservées aux archives de Seine-et-Oise* (*1118-1300*) (Paris, 1857-1858, 3 vol. in-4 avec un atlas in-folio) ; — *Robert de Gallardon ; scènes de la vie féodale au* XIIIe *siècle* (Paris, 1858, in-8) ; — *Histoire des relations des Hurons et des Abnaquis du Canada, avec Notre-Dame de Chartres, suivie de documents*

inédits sur la Sainte Chemise (Chartres, 1858, in-8) ; — *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir* (Paris, 1861, in-4) ; — *Études sur les anciens registres de l'état-civil et en particulier sur ceux de la ville de Chartres* (Chartres, 1861, in-8) ; — *Journal de D. Geslain (1746-1758)* (Chartres, 1862, in-8) ; — *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Chartres* (Chartres, 1863-1865, 3 vol. in-4) ; — *Relation du siège de Prague par les Autrichiens en 1712* (Chartres, 1863, in-8) ; — *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Coulombs, rédigée d'après les titres originaux* (Chartres, 1865, in-8) ; — *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres* (Chartres, 1866, 3 vol. in-4) ; — *Aperçu général de l'invasion prussienne dans le département d'Eure-et-Loir* (Chartres, 1872, in-8) ; — *Analyse des archives communales de la ville de Dreux* (Chartres, 1875, in-8) ; — *De l'Instruction primaire en Eure-et-Loir avant 1789* (Chartres, 1878, in-8) ; — *Bibliothèqne chartraine antérieure au* XIXe *siècle* (Orléans, 1882, in-8) ; — *Dictionnaire des noms vulgaires des habitants de diverses localités de France* (Chartres, 1883, in-8) ; — *Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Ciron* (Chartres, 1884, 2 vol. in-4) ; — *Catalogue des reliques et joyaux de Notre-Dame de Chartres* (Chartres, 1885, in 8) ; — *Registres et minutes des notaires du comté de Dunois (1369-1676). Inventaire sommaire* (Chartres, 1886, gr. in-8) ; — *Poètes beaucerons antérieurs au* XIXe *siècle. Notices* (Chartres, 1894, 2 vol. in-8) ; — *Dalles tumulaires et pierres tombales du département d'Eure-et-Loir* (Chartres, 1895, in-4) ; — *Cartulaire de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun* (Châteaudun, 1896, in-8).

— Nous n'avons pas à parler longuement dans cette revue du prince Otto von Bismarck, mort à Friedrichsruhe, le 30 juillet, à 83 ans. Sa vie et son rôle sont trop connus pour qu'il ne soit pas superflu de fournir ici la moindre indication. Nous ne croyons pas inutile, au contraire, de donner une liste des publications où l'on a recueilli ses discours, ses lettres et tout ce qu'il a pu écrire, sans entrer dans le détail des éditions particulières de tel ou tel discours. L'on sait tout d'abord que Bismarck a pris soin lui-même de faire publier une édition française de ses discours, concurremment à l'édition allemande, rendant ainsi un hommage involontaire à notre langue : *Discours avec sommaires et notes* (Berlin, 1870-1889, 15 vol. in-8) ; — *Reden mit Einleitungen Anmerkungen*, etc. *herausgegeben von O. de Grahl* (pseudonyme de W. Wohlgemüth (Berlin, 1870-1888, 15 vol. in-8) ; — *Ausgewählte Reden, gehalten in der Jahren 1832-1876* (Berlin, 1877-1881, 2 vol. in-8) ; — *Reden in dem Parlament 1847-1851, herausgegeben von T. Riedel* (Berlin, 1881, in-8) ; — *Politische Briefe aus den Jahren 1849-1889* (Berlin, 1889-1890, 3 vol. in-8) ; — *Gesammelte Werke, Briefe, Reden und Aktenstücke herausgegeben von B. Walden* (Berlin, 1890, 4 vol. in-8) ; — *Bismarck-Briefe. Originalebriefe an seine Gemählin, seine Schwester und Andere* (Bielefeld, 1891, in-8) ; — *Briefe herausgegeben von B. Walden* (Berlin, 1892, in-8) ; — *Politische Briefe* (Berlin, 1893, 4 vol. in-8) ; — *Politische Reden, herausgegeben von H. Kohl* (Stuttgart, 1892-1894, 12 vol. in-8); — *Gesammelte Reden*, édition populaire (Berlin, 1894, in-8) ; — *Ansprachen 1848-1894, herausgegeben von H. von Poschinger* (Stuttgart, 1895, in-8) ; — *Reden und Briefe*, recueil scolaire publié par M. O. Lyon (Leipzig, 1895, in-8) ; — *Neue Tischgespräche und Interviews herausgegeben von H. von Poschinger* (Stuttgart, 1895, in-8), faisant suite au 1er volume de l'ouvrage intitulé : *Fürst Bismarck und die Parlamentarier* (Breslau, 1894-1895, 2 vol. in-8) ; — *Mahnworte an das deutsche Volk* (Erlangen, 1895, in-8) ; — *Briefe an den General Leopold von Gerlach* (Berlin, 1896, in-8) ; — *Reden über Elsass-Lothringen im Reichstag 1871-1879* (Metz, 1896, in-8) ; — *Bismarck-Portefeuille* (Stuttgart, 1898, in-8). — Depuis 1894, M. Kohl publie à Berlin un

Bismarck-Jarhrbuch. Depuis 1895, M. Kirmse édite *Bismarch. Illustrirte Rundschau*. En 1895 également, MM. Paul Schulze et Otto Koller ont publié une bibliographie du chancelier de fer : *Bismarck-Literatur.bibliographische Zusammenstellung aller bis Ende März 1895 von und über Fürst Bismarch im deutschen Buchhandel erschienenen Schriften* (Leipzig,1895, in-8).— En 1885. M. Lang a traduit en français ses *Lettres politiques confidentielles*, *1851-1858* (Paris, in-12) ;— deux ans auparavant M. L. Schmitt avait traduit la *Correspondance diplomatique (1851-1859)*, (Paris, 1883, 2 vol. in-8). Le *Carnet de jeunesse* publié à Paris en 1883 est une œuvre supposée de l'invention de feu M. P. Masson, le fameux Lemice-Terrieux.

— Le célèbre égyptologue Georg Ebers est mort dans sa 62ᵉannée à Tutzing, le 7 août. Né à Berlin le 1ᵒʳ mars 1837, il commença par étudier le droit à Gœttingue, en abandonna l'étude en 1858 pour se livrer à celle de la philologie classique et orientale et s'adonna aux recherches égyptologiques depuis 1859, sous la direction et sur les conseils de Lepsius et de Brugsch. Nommé en 1868 professeur extraordinaire à Iéna, il entreprit l'année suivante un voyage en Afrique,qu'il gagna par l'Espagne, fut nommé à son retour professeur d'égyptologie à l'Université de Leipzig (1870),retourna passer l'hiver de 1872-1873 en Égypte et commença aussitôt après la publication de ses fameux papyrus. En même temps que des travaux scientifiques,il ne dédaignait pas d'écrire des romans qui lui servaient à vulgariser ses connaissances égyptologiques.Bientôt aux romans archéologiques succédèrent les romans de mœurs empruntés aux pays où il vivait habituellement. Quand la maladie l'obligea de prendre sa retraite en 1889, il s'établit à Stuttgart, où il avait édité la plupart de ses écrits, et où depuis 1893 il réunit en une même collection ses œuvres complètes. Des traductions, et notamment des traductions françaises, ont répandu dans un cercle plus étendu de lecteurs la connaissance des ouvrages tant de science que d'imagination du regretté savant. Nous citerons de lui : *Eine ägyptische Königstochter*, *Roman* (Stuttgart, 1864, 3 vol. in-8) ; — *Disquisitiones de dynastia 26 regum aegyptiorum* Berlin, 1865, in-4° ; — *Aegypten, und die Bücher Moses* (Leipzig, 1868, in-8 ; — *Ueber das hieroglyphische Schriftsystem* Berlin, 1871, in-8, dans la *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge* : — *Vorträge zum Besten der deutschen Invaliden*, avec Roscher, G. Baur, G. Curtius, etc. Leipzig, 1871, in-8) ; — *Durch Gosen zum Sinai* Leipzig, 1872, in-8 ; — *Papyrus Ebers. Das hermetische Buch über die Arzneimittel der alten Aegypter* Leipzig, 1875, 2 vol. in-fol. ;—*Uarda*,*Roman* Stuttgart,1877, 3 vol. in-8 ;— *Aegypten in Bild und Wort* Stuttgart, 1878-1879, 2 vol. in-fol ; — *Homo sum*, *Roman* (Stuttgart, 1878, in-8 ; — *Die Schwestern*,*Roman* Stuttgart, 1880, in-8 ; — *Der Kaiser*, *Roman* (Stuttgart, 1881, 2 vol. in-8 ; — *Eine Frage*.*Idylle* Stuttgart, 1881, in-8° ; — *Die Frau Bürgermeisterin*, *Roman* Stuttgart, 1882, in-8) ; — *Mein Gott in Tirlos* dans la *Deutsche Revue* Breslau, 1882, in-8 ; — *Der Alte in Kaiserwalde oder die Geschichte einer Bewohner* Breslau, 1883, in-8, dans la même Revue ; — *Ein Wort*, *Roman* Stuttgart, 1883, in-8 ; — *Der geistige Adel der Menschen* Leipzig, 1884, in-8 ; — *Richard Leps* Leipzig, 1885, in-8 ; — *Serapis*, *Roman* Stuttgart, 1885, in-8 ; — *Cleopatra Königin von Neu Ägypten* Stuttgart, 1886, 2 vol. in-8 ; — *Papyrus*, *Roman* Wien, avec H. Gelzer Stuttgart, 1886-1887, 2 vol. in-8 ; — *Die Nemesis*, *Roman* Stuttgart, 1887, 3 vol. in-8 ; — *Eine Frau*, *Roman* Berlin, 1887, in-8 ; — *Die Frau Professor*, *Roman* *Aspirantenkinder* Leipzig, 1889, 2 vol. in-8 ; — *Die Frau Professorin* Stuttgart, 1890, in-8 ; — *Die Gerd*, *Roman* Stuttgart, 1891, 2 vol. in-8 ; — *Josua*. *Roman* Stuttgart, 1892, in-8 ; — *Die Frau Professorin* *Schwestern der*

Aegypter im Besitz der Fimas Breithopf und Härtel (Leipzig, 1890, in-8) ; — *Drei Märchen für Alt und Jung* (Stuttgart, 1891, in-12) ; — *Eine Gallerie antiker Portraits* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Per aspera, historischer Roman* (Stuttgart, 1892, 2 vol in-8) ; — *Sinnbildliches. Die koptische Kunst* (Leipzig, 1892, in-8) ; — *Gesammelte Werke* (Stuttgart, 1893 et suiv., 25 vol. in-8) ; — *Die Geschichte meines Lebens* (Stuttgart, 1893, in-8) ; — *Antike Portraits. Die hellenistische Bildniss aus dem Fajjûm* (Leipzig, 1893, in-8) ; — *Die Geschichte des Erstlingswerkes. Selbstbiographische Aufsätze*, avec Baumbach, Dahn, etc. (Leipzig, 1894, in-8) ; — *Aegypten*, avec M. Junghändel (Berlin, 1894, in-fol.) ; — *Kleopatra, historischer Roman* (Stuttgart, 1894, in-8) ; — *Im Schmiedefeuer, Roman* (Stuttgart, 1895, 2 vol. in-8) ; — *Die Unersetzlichen. Ein Märchen* (Stuttgart, 1895, in-4) ; — *Im blauen Hecht-Roman* (Stuttgart, 1896, in-8) ; — *Barbara Blomberg, Roman* (Stuttgart, 1897, in-8) ; — *Rudolf C. Huber* (Wien, 1897, in-8) ; — *Arachne, Roman* (Stuttgart, 1898, in-8) ; — *Die Körperteile und ihre Bedeutung und Namen im Altägyptischen* (München, 1898, in-4).

— M. Otto Ribbeck est mort le 18 juillet à Leipzig. Né à Erfurt le 23 juillet 1827, il fit ses études successivement aux Universités de Berlin et de Bonn, entreprit en 1852 un voyage scientifique en Italie et fut, peu après son retour, nommé professeur au gymnase d'Elberfeld (1854). Professeur extraordinaire (1856), puis ordinaire à l'Université de Bonn, il y fonda un séminaire philologique qui fut assez fréquenté par les étudiants. En 1862, il fut appelé à Bâle, puis à Kiel, d'où il passa en 1872 à Heidelberg. Cinq ans après, à la mort de Ritschl, il recueillit à l'Université de Leipzig la succession de l'éminent philologue. De nombreux travaux, auxquels on reproche parfois un excès de critique, ont marqué la carrière littéraire du savant professeur. Sans compter des articles de revues et des éditions d'auteurs classiques, notamment de Plaute, nous citerons de lui : *Ueber die mittlere und neuere attische Komödie* (Leipzig, 1857, in-8) ; — *Ueber die Rede des Königs Oedipus in Sophocles, O. R. 216-275* (Frankfurt, 1861, in-8), avec J. Classen ; — *C. Valerius Catullus* (Kiel, 1863, in-8) ; — *Uebermuth (Hybris)* (Kiel, 1864, in-4) ; — *Der echte und der unechte Juvenal* (Berlin, 1865, in-8) ; — *Griechenland und Deutschland* (Kiel, 1867, in-8) ; — *Anfänge und Entwicklung des Dionysioscultus in Attika* (Kiel, 1869, in-4) ; — *Beiträge zur Lehre von den lateinischen Partikeln* (Leipzig, 1869, in-8) ; — *Sophokles*, dans la *Sammlung gemeinverständlicher wissenchaftlicher Vorträge* (Berlin, 1869, in-8) ; — *Epikritische Bemerkungen zur Königsrede im Oedipus Tyrannos* (Kiel, 1878, in-4) ; — *Gesundheit des Staates* (Kiel, 1871, in-4) ; — *Politische Anweisungen* (Kiel, 1872, in-4) ; — *Philocteta des Accius* (Kiel, 1872, in-4) ; — *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik* (Leipzig, 1875, in-8) ; — *Friedrich Wilhelm Ritschl* (Leipzig, 1879-1881, 2 vol, in-8) ; — *Alazon. Ein Beitrag zur antiken Ethologie und zur Kenntniss der griechische-römischen Komödie* (Leipzig, 1882, in-8) ; — *Kolax. Eine ethologische Studie* (Leipzig, 1883, in-8) ; — *Agroikos. Eine ethologische Studie* (Leipzig, 1885, in-8) ; — *Geschichte der römischen Dichtung* (Stuttgart, 1887-1892, 3 vol. in-8), ouvrage qui a été traduit en français ; — *Scaenicae romanorum poesis fragmenta* (Leipzig, 1897, 2 vol. in-8) dans la *Bibliotheca teubneriana*. Nous rappelons aussi que M. Ribbeck a été le directeur des *Leipziger Studien*.

— Mme de Barberey, née Rœderer, qui vient de mourir à Enghien-les-Bains, avait consacré sa plume, depuis de longues années, à des publications édifiantes, qui, faites avec un goût très éclairé et une connaissance approfondie des meilleurs auteurs, ont obtenu un grand succès. Nous citerons : *La Voix des saints* (1853, in-32) ; — *Paroissien romain, suivi d'un recueil de prières et d'élévations à Dieu* (1856, in-18) ; — *Offices de l'Église, comprenant l'explication des cérémo-*

nies de la messe (1859, in-18 ; 4e édition) ; — *Élévations à Dieu sur l'Eucharistie*, tirées des œuvres de Bossuet et de Fénelon, et de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1859, in-18) ; — *Le Pain quotidien. Versets des livres saints choisis pour chaque jour de l'année* (1862, in-32). Mais la publication la plus importante de Mme de Barberey est l'ouvrage intitulé : *Élisabeth Seton et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis* (Paris, 1868, in-8), qui a été réimprimé à plusieurs reprises. La dernière édition a paru en 1893, en 4 vol. in-12.

— On annonce encore la mort : de M. Acloque d'Amezeuil, membre de la Société des gens de lettres, mort à 66 ans, le 13 août ; — de M. Charles Audibert, journaliste marseillais, mort le 5 août ; — de M. Brousse, rédacteur à l'*Indépendant* de Perpignan, mort le 22 août ; — de M. Ernest Bugg, directeur du *Courrier de la Champagne*, mort à Rennes, le 10 août ; — de M. Charles-Hippolyte Cosse, membre du comité des travaux historiques, directeur du *Journal de conchyliologie*, mort le 8 août, âgé de 71 ans, à Vernon (Seine-et-Marne) ; — de M. Eugène Dauchez, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 8 août ; — de M. le Dr Dauzat, mort à la Bourboule, âgé de 55 ans, le 22 août ; — de M. Georges Degas, plus connu comme auteur dramatique, sous le nom d'Armand Liorat, mort le 8 août, à Sceaux ; — de M. le Dr Dupuy, mort à 51 ans, à Saint-Denis) ; — de M. le Dr Escoffier, mort à Ankarandra, à Madagascar ; — de M. Grandvallet, auteur dramatique, mort le 22 août, à 89 ans, à Meudon (Seine-et-Oise) ; — de M. Georges de France, l'un des fondateurs du *Siècle*, mort âgé de 86 ans, le 10 août ; — de M. Salomon de la Chapelle, mort à Lyon où il présida plusieurs années la société littéraire, âgé de 83 ans, le 12 août ; — de M. Maurice Lambert, professeur à l'École supérieure de commerce de Montpellier, mort à 28 ans, au Bousquet d'Orb ; — de M. le comte de la Vergne, qui laisse des travaux d'économie et d'agriculture, mort à 91 ans, le 1er août, à Rodez ; — de M. Jules Lejeune, secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas, mort le 2 août, à Nancy ; — de M. le Dr Paris, mort à Corps Nuds, le 24 août ; — de M. Armand Parrot, président de l'Académie des sciences d'Angers, mort le 11 août ; — de M. Félix Pécaut, tour à tour pasteur et instituteur, mort le 2 août ; — de M. le Dr Petit de la Méxitré, mort en août ; — de M. l'abbé Picard, de la compagnie de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire d'Autun et vicaire général du diocèse, mort âgé de 74 ans, le 22 août, à Issy ; — de M. Louis de Ricaudy, [illegible], mort à 59 ans, le 26 août, au Vésinet ; — de M. Hyacinthe de Villeblanche, collaborateur de la *Liberté*, mort à Hay, près Bourg-la-Reine, le 27 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Daniel Ammen, vice-amiral des États-Unis, auteur de différents travaux d'histoire et d'art naval, mort le 11 juillet, âgé de 78 ans, à Washington ; — du grand poète [illegible] C. Aranti ; — M. J. V. Arnold, [illegible], mort à 86 ans, en juillet ; — du Dr Aveling, gendre de Karl Marx, [illegible] les doctrines socialistes, mort à 47 ans, à Londres ; — de M. [illegible] Francesco Barrili, qui laisse des publications historiques [illegible], mort à 42 ans ; — de M. Paul Bronner, chimiste [illegible], mort le 14 [illegible], à Saint-Louis ; — de M. John Caird, principal de l'Université de Glasgow, [illegible] de théologie, [illegible] à Stockholm, [illegible], âgé de 78 ans ; — de M. W. F. Clay, [illegible], mort le 2 juillet, dans cette ville ; — de M. George S. Clymer, [illegible] sur les Peaux Rouges [illegible] sur les Sioux, mort, âgé de 74 ans, le 5 juillet, à Geneva N. Y. ; — de M. [illegible], mort à 68 ans, [illegible] ; — de M. [illegible] ; — de M. Ludwig E[illegible], mort [illegible] ; — de M. E. Fliess, [illegible] ; — de [illegible], inventeur du mu-

sée de la presse à Aix-la-Chapelle, mort le 29 juillet ; — de Sir William Augustus Fraser, auteur d'un ouvrage sur le duc de Wellington, mort à 73 ans, en août, à Londres ; — de M. Auguste Freudenthal, mort en juillet ; — de M. Carlo Giacomini, professeur d'anatomie à l'Université de Turin, mort le 10 juillet, âgé de 58 ans, dans cette ville ;—de Mme Marg. Halm, connue par ses poésies, morte le 14 juillet, âgée de 64 ans, à Vienne ; — de M. Martin Hentschel, historien, mort à 49 ans, le 9 juillet, à Dresde ; — de M. Kawerau, directeur de la *Magdeb. Zeitung*, mort à 46 ans, le 24 juillet, à Magdebourg ; — de M. Karl Knes, professeur à l'Université d'Heidelberg, mort à 77 ans, le 3 juillet ; — de M. William Kelby, bibliothécaire de la Société historique de New York, mort le 27 juillet, à Brooklyn ; — de M. C. A. von Kuh, auteur dramatique, mort le 9 juillet, à Vienne ; — de M. Madrazo, directeur de l'Académie des beaux-arts d'Espagne, secrétaire de l'Académie d'histoire, membre de l'Académie espagnole, mort en juillet ; — du chevalier Marczivanyi, écrivain hongrois, mort à Pesth, le 21 juillet ; — de M. James E. Nesmith, poète, mort le 26 juillet, à Lowell, Mass. ; — de M. Alfr. Obalinsky, mort en juillet, à Cracovie ; — de M. Parker Pillsburg, connu par ses publications antiesclavagistes, mort le 17 juillet, âgé de 89 ans ; — de M. William Popper, professeur à l'Université de Pensylvanie, dont la principale publication est *System of medicine by American authors*, mort le 29 juillet, âgé de 55 ans, à Castle Vermont, Pleasanton, P. A. ; — de M. Alphonse Rivier, professeur de droit international à l'Université de Bruxelles, mort le 21 juillet dans cette ville ; — de M. Arch. Ross, professeur à l'Université de Breslau, mort à 76 ans, le 25 juillet ; — de M. Rumbaker, bibliothécaire à Manchester ; — de M. Schilling, connu par ses travaux sur Lessing, mort en juillet à Zullichau ; — de M. Isaack U. Sheldon, libraire américain, mort à Rye (N. Y.), le 30 juin ; — de M. Tobias Spiegel, orientaliste, mort à 68 ans, le 3 juillet, à Vienne ; — de M. R. Suringar, professeur de botanique à l'Université de Leyde, mort le 11 juillet ; — de M. E. Lewis Sturlevant, connu par ses publications agricoles, mort le 30 juillet, à Framingham, Mass. ; — de M. Chr. A. Thyre God, nouvelliste, mort à 70 ans, le 3 juillet, à Copenhague ; — de M. Pietro Vayra, professeur de paléographie et de diplomatique à l'Université de Turin, auteur, entre autres ouvrages, de *Il Museo storico della casa di Savoia* (Torino, 1880, in-8), mort à la fin de juin à Bosconero ; — de M. Wislicenus, connu par ses publications médicales, mort le 29 juillet, à Eisenach ; — de M. Victor Vodiezka, publiciste, mort, âgé de 48 ans, le 8 juillet, à Graz ; — de M. Zehm, mathématicien, mort le 4 juillet.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions. — Le 24 juin le Dr Hamy a présenté la reproduction du manuscrit mexicain du Musée de la Propagande à Rome. Le 1er juillet, M. Giry a fait une communication sur deux diplômes de l'église de Nantes, qui permettent de déterminer la date exacte (10 février 856) d'un traité conclu entre Charles le Chauve et le roi de Bretagne Eurispoé ; M. Foucart a lu une note sur un décret d'Athènes de 386 ; M. A. Joubin a fourni quelques détails sur les musés impériaux de Constantinople ; M. E. Blanc a lu une note sur des documents archéologiques relatifs à la civilisation gréco-bactrienne. — Le 8 juillet, M. G. Schlumberger a présenté les photographies d'un coffret d'ivoire byzantin du musée Kircher ; M. Ravaisson a communiqué quelques remarques sur le tombeau de Raphaël au Panthéon ; M. Cagnat a communiqué un mémoire de M. Gsell sur un mausolée de Bled-Guitoun en Kabylie ; M. Léon Joulin a exposé les résultats des nouvelles fouilles de Martres-Tolosanes ; M. L. Dorez a fait une communication sur deux lettres d'Ange Politien.

Concours et prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le 1er prix Gobert a été décerné à M. F. Godefroy pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue*

française; le 2e prix a été décerné à M. L.-G. Pélissier pour son ouvrage *Louis XII et Ludovic Sforza.*

Congrès. — Dans un but de décentralisation intellectuelle, le ministère de l'instruction publique a décidé de tenir désormais alternativement en province et à Paris, la réunion annuelle des sociétés savantes. C'est Toulouse qui a été choisi pour le prochain lieu de réunion du congrès, pendant la semaine de Pâques 1899. Nous rappelons que les lectures faites au congrès doivent être soumises à l'approbation du comité des travaux historiques et que le texte en doit être adressé au ministère avant le 20 janvier. Il nous est naturellement impossible de donner ici le programme des questions qui seront traitées dans ce congrès. D'ailleurs ce programme n'est point limitatif. Nous dirons seulement que quelques questions nouvelles proposées par des sociétés savantes de Toulouse et de la région, donnent au congrès un caractère particulier ; par exemple, dans la section d'histoire et de philologie : Étude des documents pour servir à l'histoire de l'Académie des jeux floraux ; — Histoire des aliénations du domaine royal en Languedoc et des reconstitutions partielles de féodalité qui en ont été la conséquence après l'incorporation du comté de Toulouse ; — Action politique et sociale du Parlement de Toulouse.

— La XIIIe session du congrès de la fédération des sociétés savantes de Belgique s'est tenue du 7 au 11 août à Enghien en Hainaut. Enghien n'est qu'une petite ville de 4,000 habitants mais son histoire est célèbre et, à défaut du château d'Enghien, elle peut encore nous montrer le splendide parc, propriété du duc d'Arenberg. Les excursions fort bien organisées par les soins de MM. de Cordes, président, et Ernest Matthieu, secrétaire, ont eu lieu au château de Gaesbeek, appartenant à la marquise Arconati-Visconti, dont les collections sont réputées, à Grammont, à la curieuse église d'Acren et à Lessines, dont on a fort admiré l'hôpital, diminutif de celui de Beaune ; à Ath et à Chièvres, enfin à Notre-Dame de Hal et à la galerie d'Arenberg, à Bruxelles. Chaque jour trois sections ont tenu leurs séances. La première, consacrée aux études préhistoriques, a reçu des communications de MM. le baron Gillès de Pellichy, l'abbé Croquet, le docteur Jacques, le baron de Loë, de Villenoisy, Ed. Fourdrignier, etc. Dans la seconde section historique, nous trouvons des études de M. l'abbé Lazoore sur les ressources que les dénominations toponymiques peuvent apporter dans la démarcation entre les langues flamande et française, une longue discussion entre MM. de Marneffe, Kaisin et Deponthière sur la valeur du mot « Sabis, » dans les commentaires de César (est-ce la Sambre ou la Selle ? la question de l'emploi de l'artillerie au siège d'Enghien en 1367 et par suite celle de l'existence même de ce siège démontrée par M. Matthieu ; des notes sur l'origine de l'imprimerie en Belgique par MM. Matthieu et Bergmans ; enfin une discussion sur les règles à suivre dans la publication des documents manuscrits, entre MM. de Marneffe, le comte de Marsy, le chanoine Van Caster et Matthieu. La troisième section, consacrée à l'archéologie et aux beaux-arts, a vu revenir devant elle la question si souvent soulevée de la nécessité d'une loi sur la conservation des monuments historiques en Belgique. Dès la séance d'ouverture, M. de Cordes avait rappelé tous les congrès dans lesquels elle avait été apportée et les promesses faites à diverses reprises par plusieurs ministres. La restauration des monuments et les règles à y apporter a fait l'objet de discussions animées entre MM. l'abbé Defrenne, Hymans, Le Tellier, Van de Linden, Saintenoy, de Marsy et Haverland. Le congrès, par un vœu, a demandé qu'il soit apporté une grande réserve dans les travaux qui, sous le prétexte de ramener l'unité de style, causeraient la destruction de parties ayant une valeur artistique ou historique. Qu'est-ce l'architecte de Sainte-Waudru de Mons ? M. Lenbert, qui s'est occupé depuis longtemps de la question déclare que ce n'est ni Jean de Chimay, ni Michel de Rains, mais qu'il ne le connaît pas.

M. Boghaert-Vaché affirme que c'est Spiskins, mais il ne produit pas encore d'arguments bien solides. La fabrication des tapisseries à Enghien a fait l'objet d'une conférence de M. Destrée dans l'orangerie du parc d'Enghien, dans laquelle il avait pu exposer une partie des tapisseries de la collection de M. Somzée, de Bruxelles. Un guide illustré d'Enghien, par M. Matthieu, a été distribué aux congressistes, ainsi que des notices sur les localités visitées. L'année prochaine, le congrès se réunira à Arlon.

— Les travaux du 3e congrès international de sociologie tenu en 1897 viennent de paraître. Ils forment le t. IV des *Annales de l'Institut international de sociologie* (Paris, Giard et Brière, in-8 de 589 p.). La question qui a divisé le plus les congressistes est celle de la théorie organique des sociétés : doit-on considérer la société comme un organisme vivant ou non. Douze orateurs ont pris la parole sur cette question et deux séances entières ont été absorbées par la discussion du problème ; la théorie organique semble avoir rencontré dans le congrès moins d'adhérents que d'adversaires. Les autres travaux qu'on trouvera reproduits dans le volume que nous signalons sont : *La Définition de la sociologie*, par M. L. Stein ; — *Le Cerveau individuel et le cerveau social*, communication de M. Garofalo, qui a soulevé d'ardentes critiques; — *L'Économie de la douleur et l'économie du plaisir*, par M. L. Ward ; — *L'Importance sociologique des études économiques sur les colonies*, par M. A. Loria, étude à laquelle on a reproché des rapprochements hâtifs et inexacts entre l'évolution des colonies et celle de l'Europe au moyen âge ; — *Les Lois de l'évolution politique*, par M. Starcke ; — *La Sélection indirecte*, par M. Steinmetz ; — *L'Évolution de l'idée de monarchie*, par M. de la Grasserie ; — *Le Rôle de la justice criminelle dans l'avenir*, par M. Dorado ; — *L'Obligation sociale de l'assistance*, par M. A. Lambert ; — *L'Expérimentation en sociologie*, par M. R. Worms ; — *La science comme fonction de la société*, par M. Givier de Los Ríos ; — *Le Devoir social*, par M. L. Stein. Est-il utile de dire que l'idée chrétienne n'inspire guère les orateurs ?

Récentes publications sur Balzac. — De nombreux articles ont été publiés dans les principaux organes de la presse, en ces derniers mois, sur Honoré de Balzac. L'on s'est surtout occupé de la statue commandée à M. Rodin par la Société des gens de lettres et refusée par celle-ci. Les avis ont été partagés, et artistes et critiques d'art se sont servi, à ce propos, des aménités variées. Le plus grand nombre a pensé que M. Rodin, pour nous servir d'une expression d'argot, avait « fait un four. » Nous avons vu l'œuvre du célèbre sculpteur, et nous croyons que la majorité — une fois n'est pas coutume — a pleinement raison. Telle n'est pas l'opinion de M. Arsène Alexandre, qui, dans sa brochure : *Le Balzac de Rodin* (Paris, Floury, in-18 de 48 p.), rompt une lance en faveur du maître sculpteur et de l'œuvre qu'il croit — de bonne foi, nous n'en saurions douter — être la vraie « pourtraiture » de celui que d'aucuns ont appelé le Napoléon du roman contemporain. Il serait permis de s'étonner qu'un écrivain aussi connu que M. A. Alexandre plaide si longuement un procès perdu devant l'immense majorité d'un public qui ne comprend pas seulement des « bourgeois » et des « philistins, » si quelques bons esprits ne partageaient pas sa manière de voir, laquelle, d'ailleurs, nous paraît fausse de tous points. La couverture reproduit la statue de Balzac : cette très exacte reproduction pourrait se passer de commentaires, car on peut la qualifier de caricature sans ressemblance appréciable avec le modèle, si l'on s'en rapporte aux quelques rares portraits que l'on en possède et spécialement au buste de David d'Angers. — Balzac étant ainsi redevenu d'actualité, nous ne saurions passer sous silence l'article très étudié que M. Émile Faguet a donné à la *Revue Bleue* (n° du 21 mai dernier) sous le titre : *De l'Influence de Balzac*. L'auteur envisage Balzac sous quatre aspects qu'il détermine d'abord et qu'il examine

ensuite. En Balzac, il voit tour à tour un « réaliste, » un « démographe, » un « classique français » et un « romantique » ou mieux un « romanesque. » Cet ensemble bigarré a été fort bien résumé par M. Faguet, qui connaît son Balzac sur le bout du doigt. Voici, en définitive, l'opinion de l'auteur sur l'influence exercée, aux temps présents, par Balzac : « Tout en étant très intéressé par ce prolongement et comme cette renaissance d'une grande gloire littéraire, je ne suis pas sans inquiétude relativement à l'influence que Balzac a reprise sur beaucoup d'âmes et sur l'état d'esprit dont cette possession est le signe. » Et M. Faguet donne ses motifs. — Une autre étude sur le grand romancier : ***Balzac après le 24 février 1848***, insérée dans la livraison du 9 juillet 1898 de la ***Revue hebdomadaire***, attire également notre attention. Son auteur, M. Gabriel Ferry, n'est pas exactement informé en ce qui concerne les origines de l'amour conçu par Honoré pour la comtesse Hanska, qui, veuve, devint sa femme, tardivement. Cet amour était né, d'abord d'une façon toute cérébrale, pourrions-nous dire, et épistolairement, dix-huit mois avant la première entrevue (à Neuchâtel) des deux personnages. Loin d'être l'effet d'une « rencontre de hasard, » cette entrevue avait été, au contraire, concertée, arrêtée (Voir à ce sujet le livre du vicomte de Lovenjoul : ***Un Roman d'amour***, dont le ***Polybiblion*** a rendu compte (t. LXXIX, p. 257-258). Cette observation, d'importance relative, ne laisse pas moins toute sa saveur et tout son mérite au travail de M. G. Ferry. Nous voyons là Balzac s'agiter au milieu de ses projets politiques, littéraires, financiers, amoureux, et nous le quittons quelques jours avant sa fin prématurée. — Avec ***Balzac à Limoges*** Limoges, Vve H. Ducourtieux, in-8 de 19 p., orné d'une phototypie), M. A. Fray-Fournier nous présente Balzac au cours d'une de ses visites en province nécessitées par sa méthode qui consistait à voir de ses yeux le pays où il plaçait l'action de ses romans et à étudier sur place, avec le cadre, le caractère et les habitudes des gens parmi lesquels il voulait faire vivre ses personnages. D'autres écrivains, en Bretagne et en Franche-Comté notamment, ont fait œuvre analogue à celle de M. Fray-Fournier. Nous voudrions voir ces tentatives poursuivies pour toutes les régions où Balzac a séjourné dans le même but.

Paris. — L'***Éloge funèbre de Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris***, a été prononcé le 28 juin 1898 à Notre-Dame de Paris par Mgr Touchet, évêque d'Orléans (Orléans, Herluison, in-8 de 27 p.). De hautes pensées éloquemment exprimées, des aspects ingénieux hardiment mis en lumière, une narration vive et brillante, voilà ce qu'on trouve dans ce beau discours qui a déjà été maintes fois lu et admiré. Il faut particulièrement s'attacher au récit des funérailles (p. 5) ; au caractère de l'archevêque (p. 8 et 9), à sa lutte avec Lamennais (p. 17), au serment des prêtres de Paris (p. 26). La politique se glisse presque à chaque ligne du discours pour mettre mieux en lumière l'attitude hostile de Mgr Affre vis-à-vis du gouvernement d'alors (p. 7, 8, 19), et les déférences de Mgr Touchet vis-à-vis du régime d'aujourd'hui, au bon vouloir sincère duquel croit l'orateur (p. 11).

— On reproche souvent aux chroniqueurs anciens de n'avoir pas toujours fait preuve d'indépendance et d'avoir laissé dans l'oubli, de parti pris, une foule de petits faits historiques dont on ne trouve le souvenir que dans les légendes et dont on en cherche vainement la formation dans quelque source autorisée. Les fouilleurs de l'avenir n'auront aucun regret de nous [illegible] à manifester un sujet de la publication que vient de faire M. Henri [illegible] ***Les Vieux Drapeaux de la Légion d'honneur*** (Paris, Lechevalier, in-8 de 71 p.). Dans cette brochure, rédigée avec grand soin, les armoiries des vieux [illegible] sont représentées en tête de chaque chapitre, et tout ce qui a trait à la question historique est magistralement exposé, quoique [illegible] sous une forme non savante, pour ne pas [illegible] la partie héraldique, [illegible] M. [illegible] que l'on ne

saurait trop féliciter, en a parlé en maître et en respectueux admirateur de la tradition.

— M. l'abbé G. Monteuuis, dans *la France chrétienne en Extrême-Orient* (Paris et Arras, Sueur-Charruey, in-8 de 79 p. Extrait de la *Revue de Lille*) condense l'histoire de la Société des Missions étrangères dont Paris est le siège. Il en décrit l'humble origine, la merveilleuse extension, les épreuves extraordinaires, les travaux héroïques, d'après l'*Histoire générale de la Société des Missions étrangères*, par A. Launay (Paris, Téqui, 3 vol. in-8). C'est donc l'intéressante histoire, au double point de vue patriotique et religieux, de « la lutte entre le vieil Orient et la jeune France, entre Satan, le chef des infidèles, et le Christ, à qui Dieu le Père a donné les nations en héritage. » C'est en même temps l'histoire de la civilisation française en Extrême-Orient.

— M. le baron Alberto Lumbroso emprunte aux souvenirs inédits du général Jouan (1767-1847) quelques pages intéressantes sur les combats de Hohenlinden en 1800. Ces documents, parus d'abord dans le *Carnet historique et littéraire* du 15 juin dernier, ont été tirés à part : *Campagne de 1800, souvenir du général J.-C. Jouan* (Paris, aux bureaux de la Revue, in-8 de 141 p.).

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries, vient de faire tirer à part ses articles parus dans la *Revue canonique* sur *l'État présent de l'Église anglicane d'après les travaux de la Lambeth conférence.* (Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 23 p.).

— De M. J. Sicard, signalons un gracieux album, mesurant 20 centimètres sur 14, intitulé : *Les Monuments de Paris. L'Hôtel-de-ville.* Cet album se compose de 12 planches en phototypie de la maison Delagrange et Magnus, de Besançon, accompagnées de notices succinctes mais précises.

Artois. — Le bureau des finances de Bruxelles ayant remarqué que les rapports et dénombrements des fiefs d'Artois n'étaient pas faits avec régularité, ce qui empêchait le paiement exact des droits seigneuriaux, chargea le procureur fiscal du bailliage de Saint-Omer de contraindre les possesseurs de fiefs à en faire dénombrement, et d'en tenir un registre qui serait envoyé à la Chambre des impôts de Lille. M. Pagart d'Hermansart qui prépare un travail sur ce *Registre aux fiefs du bailliage de Saint Omer, 1322-1631*, nous offre déjà quelques documents y relatifs dans le *Bulletin historique de la société des antiquaires de la Morinie* (tiré à part, Saint-Omer, impr. H.d'Homont, in-8 de 7 p.).

Champagne. — En vue d'un congrès que la Société française d'archéologie devait tenir cette année dans les Ardennes, M. H. Jadart avait réuni les éléments d'une bibliographie ardennaise. Le Congrès n'a pas eu lieu, mais l'auteur a pensé avec raison que ses fiches, au nombre de plus de deux cents, classées par ordre géographique et complétées par une table des noms d'auteurs pourraient rendre des services aux travailleurs et il vient de les publier dans la *Revue de Champagne et de Brie* en en faisant faire un tirage à part à 50 exemplaires, sous ce titre : *Essai d'une Bibliographie historique des Ardennes* (Arcis-sur-Aube, impr. Frémont, in-8 de 28 p.).

— La démolition de la prison de la Fère a fourni à un journal local l'occasion de signaler à l'attention de ses lecteurs la cloche de cette prison, qui remonte au XVIIe siècle. Ce bruit de cloche a frappé l'oreille toujours aux aguets de notre excellent collaborateur M. Berthelé ; il s'est enquis avec sollicitude de ce spécimen de l'industrie campanaire et il a envoyé à ce journal une curieuse note sur *la Cloche de l'ancienne prison de la Fère, 1653* (Château-Thierry, imp. de l'*Écho*, in-16 de 6 p.). Il en a déchiffré l'inscription et donné quelques indications sur le fondeur Pierre Linotte.

Franche-Comté. — La précision et la concision avec lesquelles M. Julien Feuvrier a rédigé son *Guide de Dole et ses environs* (Dole, Krugell, in-12 de 20 p.,

avec un très beau plan en couleurs), fait tout de suite penser à la manière de la dynastie des Joanne pour les grands guides de la maison Hachette. La description et l'histoire de l'ancienne capitale comtoise ne laissent rien à désirer. Si les notices sur les environs de Dole sont trouvées trop sommaires par ceux que les infirmités ou leur humeur sédentaire prédisposent à voyager dans un fauteuil, au coin du feu l'hiver ou dans leur jardin l'été, du moins lesdites notices seront-elles bien accueillies par les gens qui se déplacent autrement qu'en rêve ; c'est net, bref, exact : il ne faut pas fatiguer le cerveau des touristes qui cherchent le mouvement et fuient les détails trop complets. Le télégraphe et le téléphone ne laissent pas que d'influer sur la littérature du genre.

— En ces derniers temps le nom de Grenier a retenti aux quatre coins de la France, de l'Europe et du monde : un nouvel Alcibiade avait coupé la queue à son chien. Charitablement, n'insistons pas : le député musulman a été rendu aux douceurs de la vie privée en la capitale de l'absinthe, par ses électeurs, heureux un instant, en Comtois nés malins qu'ils sont, de s'être moqués du parlementarisme. Le docteur Grenier, de Pontarlier, tendait, inconsciemment nous n'en doutons pas, à faire descendre notre pays déjà si tombé, alors que les Grenier, de Baume-les-Dames, n'ont jamais visé qu'à lui faire honneur : l'un, encore vivant, avec ses poèmes qui ont failli le conduire à l'Académie française (ce qui eût été justice), l'autre, mort depuis quinze ans, avec ses œuvres artistiques. C'est de celui-ci que M. Gaston Coindre nous entretient dans sa brochure intitulée : ***Claude Jules-Grenier, peintre franc-comtois, 1817-1883*** Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 22 p.). Nous sommes ici en face d'un modeste excessif, qui, malgré un talent de paysagiste « délicat et sincère, » est resté dans un clair-obscur dont la postérité mieux informée ne peut manquer de le faire sortir. M. Coindre aura pour sa part contribué à tirer le peintre baumois de l'ombre où il avait le tort de se complaire. *In cauda*... un tel travail, écrit par un dessinateur de premier ordre sur un peintre de mérite, ne pas renfermer un portrait de Claude-Jules Grenier, c'est impardonnable !

— M. de Beauséjour, vicaire-général du diocèse de Besançon, a publié l'allocution prononcée par lui le 14 décembre 1897 aux obsèques de ***Monsieur l'abbé Tribouillet, curé doyen de Rioz*** Besançon, imp. Bussière, in-8 de 15 p.). Cet ancien professeur du collège Saint-François-Xavier de Besançon, mort curé d'une importante paroisse de la Haute-Saône, a rempli avec dévouement, pendant la guerre de 1870-1871, les fonctions d'aumônier militaire sous Besançon ; et s'il n'a pas suivi nos soldats prisonniers en Allemagne pour adoucir leurs misères, c'est que le cardinal Matthieu ne le lui a pas permis.

— A son tour M. l'abbé Lavoyet, dans sa ***Notice sur M. l'abbé Thabourey, chanoine honoraire de la métropole de Besançon, supérieur de la congrégation de la Sainte-Famille*** Besançon, imp. Dodivers, in-12 de 7 p.), rappelle simplement une carrière toute de modestie et de vertus sublimes. Né le 7 février 1815, à Montferey, François Thabourey est mort à Besançon le mois dernier.

— Les pages suivantes que nous lisons M. [illegible] sous le titre de ***Pèlerinage de saint Claude, [illegible] de Saint Claude, [illegible] 1895*** [illegible] Besançon, imp. C. Marion, in-8 de 15 p.) sont plutôt une [illegible] du martyr. [illegible] de Saint Claude ont à [illegible] côté, » [illegible]

— [illegible] M. [illegible] le pèlerin sur [illegible] avec portrait [illegible] réputation [illegible] diligent

qui, par des moyens aussi ingénieux qu'honorables, s'efforce d'améliorer les conditions d'existence de ses plus humbles collaborateurs. Exemple à imiter, dans l'intérêt général et même, dans leur intérêt particulier, par les chefs de toutes les grandes exploitations. Il serait si habile et si profitable pour tous d'enrayer ce qu'on l'on appelle les « revendications sociales. »

Ile-de-France. — Pour chaque nomination à un bénéfice, après le concordat de 1516, la cour de Rome faisait procéder à une enquête sur la personne du bénéficiaire présenté par le Roi et sur l'état actuel du bénéfice vacant. Quelques-unes de ces enquêtes ont été récemment retrouvées au Vatican. Notre collaborateur M. Vidier emprunte quelques renseignements intéressants à celles qui concerne *les Abbayes de Saint-Denis, Saint-Crépin-le-Grand, Sainte-Geneviève et Saint Père de Melun* en 1517-1518 (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*. Paris, in-8 de 16 p.). Il y ajoute quelques détails puisés ailleurs ; nous signalerons notamment un « inventaire des reliquaires de la sacristie de Saint-Père de Melun, » qui termine la publication.

Languedoc. — L'impression des inventaires des archives municipales de Montpellier, inaugurée en 1896 par un fascicule comprenant l'histoire des anciens inventaires, se poursuit activement grâce au zèle infatigable de notre collaborateur M. Joseph Berthelé, qui joint aux fonctions d'archiviste départemental la haute direction des archives municipales. Le rapport adressé par lui au maire à la fin de l'année 1897 et qui vient de paraître : *Ville de Montpellier, archives municipales. Rapport de M. l'archiviste* (Montpellier, imp. Serre et Roumégous, in-8 de 12 p.) nous annonce pour cette année, outre la suite de l'impression de l'inventaire de Louvet (dressé en 1662-1663), la préparation du tome II qui contiendra l'analyse des cartulaires municipaux : mémorial des nobles, grand et petit thalamus, livre noir, etc. Tous les travailleurs remercieront la municipalité qui ne plaint pas la dépense pour mettre à leur disposition d'utiles et commodes instruments de recherches, et l'archiviste qui y dépense sans compter, sa peine, son temps et son intelligence.

Limousin. — *Les Inventaires des châteaux appartenant aux de Peyrusse des Cars* que Mgr Barbier de Montault publie, soit par extraits, soit intégralement, en les accompagnant de sobres notes explicatives et d'indications nécessaires (Limoges, V° H. Ducourtieux, in-8 de 56 p.) sont au nombre de neuf. Le premier est un inventaire du château de La Renaudie en Périgord dressé en 1686 à la mort de Jacques des Cars, comte de Saint-Bonnet ; le deuxième dressé en 1758 à la mort du marquis des Cars, François de Peyrusse, est l'inventaire du château des Cars, sis en Limousin ; le troisième, qui s'applique comme le premier à la Renaudie, a été dressé en 1759 ; de la même date sont les inventaires des châteaux de la Roche l'Abeille (n° 4), de Saint-Bonnet (n° 5), de Saint-Ybard (n° 6), de Pranzac (n° 8) et du logis d'Urtebize en Angoumois (n° 7). Le dernier enfin des inventaires est celui de l'hôtel des Cars à Paris dressé en 1771. Sans être « de première importance, » ces inventaires contiennent « une série de renseignements qu'un amateur des documents de ce genre ne doit pas négliger. » Ces amateurs de plus en plus nombreux sauront gré à Mgr Barbier de Montault de leur avoir fourni de nouveaux documents.

— Aux fers à hosties qu'il a déjà publiés et interprétés à divers reprises, le même savant en ajoute un nouveau : *Le Fer à hosties de l'église de Soudreilles (Corrèze)* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 4 p.), de provenance limousine et d'un travail qui sent la fin du XIII° siècle.

Lorraine. — M. Voulot, conservateur du Musée départemental des Vosges à Épinal est un des chercheurs les plus zélés de France. Ce sont surtout les monuments ou les traces de l'époque préhistorique encore subsistants dans les Vosges qui attirent son attention ; il étudie leur signification religieuse et il les met en

rapport, autant que possible, avec les usages et superstitions encore en vigueur dans le pays et avec ceux qu'il peut connaître ailleurs. Ces essais d'explication ont forcément un caractère conjectural, et, dans cet ordre d'idées, plus d'un critique a trouvé et trouve encore M. Voulot un peu aventureux. Il en sera sans doute ainsi de deux nouveaux mémoires de M. Voulot, extraits du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, 1896-97, et dont les titres disent suffisamment le caractère et la signification ; le premier est intitulé : *Le Pied humain, le pied et le fer de cheval, et les croix à travers le monde et les âges* (27 p. in-8 et 2 planches) : il s'agit de signes gravés, fort grossièrement, sur des rochers ou des pierres brutes. Le second mémoire est : *Découverte d'une pierre à sacrifice gauloise* (9 p. in-8 et une planche). C'est « une pierre phallique, d'origine gauloise, et d'un genre unique jusqu'alors. »

— Dans *les Derniers Moments du roi Stanislas* (Nancy, Sidot, in-8 de 48 p.), M. Pierre Boyé raconte, avec pièces à l'appui, l'horrible agonie de Stanislas, octogénaire, infirme et abandonné, qui, après avoir échappé, presque miraculeusement, à mille dangers dans le cours de sa vie aventureuse, s'est vu vaincu par le feu, seul ennemi contre lequel il n'avait pas eu à lutter jusque-là. Il est permis de regretter que la conduite inexplicable des officiers, des gardes et des domestiques de service n'ait pas été plus sévèrement jugée par l'auteur, car rien ne saurait excuser leur absence des appartements royaux lors de la catastrophe du 5 février 1766 qui, en privant la bonne reine Marie, déjà si éprouvée, des consolations de son père, enlevait à la France un ami dévoué.

Lyonnais. — M. Léopold Delisle fait la description et l'histoire d'un manuscrit carolingien conservé dans la bibliothèque des PP. maristes de Sainte-Foy-lès-Lyon. Selon lui, « il a dû être copié dans les premières années du IXe siècle. » Les pièces qu'il contient forment trois groupes bien distincts : 1° un recueil de traités de logique ; 2° des morceaux destinés à servir de préliminaires au psautier ; 3° des symboles résumant les principes de la foi catholique. Page 9, très curieuse pièce de douze vers contenant une paraphrase de l'Oraison dominicale. Ce manuscrit nous fait voir quels textes servaient à l'enseignement de la dialectique dans les écoles des États de Charlemagne. S'il ne contient point de morceaux bien importants pour l'histoire ou la littérature, il a une réelle valeur pour les études paléographiques. Les deux pages reproduites, à la fin du fascicule, en héliotypie, fourniront des éléments de critique comparative pour déterminer l'âge de plusieurs manuscrits de la période carolingienne. Cette *Notice sur un manuscrit de l'Église de Lyon au temps de Charlemagne*, tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* et autres bibliothèques, t. XXXV, 2e partie (Paris, C. Klincksieck, in-4 de 16 p.), sera goûtée néanmoins par les amateurs de textes carolingiens et de littérature sacrée ancienne.

Maine. — Tout le monde sentait le besoin d'un guide dans la ville du Mans, répondant aux exigences de la science, de la curiosité, du bon goût modernes. Celui que nous donne M. Ch. Dejault-Martinière, sous le titre : *Le Mans illustré*, chez R. de Saint-Denis, libraire (in-16 de 192 p., avec 54 photogr. et 4 plans) est aussi commode qu'agréable. L'auteur a pris soin de glaner partout et partout il a ramassé une riche moisson. Moyens de transport, hôtels, cafés, administrations, cercles, journaux, revues, monuments, musées, collections, bibliothèques, promenades, situation, climat, histoire, topographie, tout se trouve réuni avec exactitude sous un format commode. Les photographies sont presque toutes parfaitement réussies, la partie commerciale est fort bien développée. Nous attendons maintenant un guide pareil pour la Sarthe, d'autant que celui de l'abbé Charles commence à vieillir.

— Les *Notes historiques sur l'imprimerie à Mamers depuis son origine jusqu'à nos jours*, que MM. G. Fleury et A. Dangin ont adressées à l'exposition

industrielle d'Alençon, en 1898 (in-8 de 21 p.), nous ont causé d'autant plus de plaisir que nous voyons les efforts de M. Fleury s'étendre et se condenser. Dès le congrès bibliographique du Mans en 1894, il avait donné de curieux détails sur l'art typographique (*Congrès*, p. 359) ; aujourd'hui c'est une notice complète, très soignée, avec un superbe fac-similé. Il y aura désormais peu de choses à ajouter.

Normandie. — Il appartenait au Baiocien actuellement le plus illustre dans l'Église de prononcer *l'Oraison funèbre de Mgr Hugonin* (Orléans, Herluison, in-8 de 24 p.). Ce grand pasteur de l'Église avait donné à l'épiscopat deux merveilleux orateurs Mgr Germain et Mgr Touchet ; ce dernier seul reste. L'évêque d'Orléans a parlé du plus fervent ami de son illustre prédécesseur, Mgr Dupanloup, dans des termes aussi convenables de fond que de forme. Tout a été traité avec un tact parfait, la fidélité à ses sentiments politiques (p. 19), l'héroïsme dans la souffrance (p. 22), le renoncement aux honneurs (p. 23), mais par dessus tout la science (p. 6) de celui qui fut « un homme de pensée » comme Origène. Avec une intuition et une éloquence sans pareilles, l'orateur a exposé le système philosophique de Mgr Hugonin, si délicat, si complexe, si élevé. Ces pages pleines d'érudition et de cœur sont des meilleures qu'ait écrites Mgr Touchet.

— On sait avec quelle érudition et quelle verve, M. Armand Gasté conte les menus faits de l'histoire littéraire normande. Cette fois, il nous fait assister à une mystification organisée par *Diderot* contre *le Curé de Montchauvet en 1754* (Paris, A. Lemerre, in-16 de 56 p.). La farce fut déjà contée ; elle vaut la peine d'être rappelée en quelques lignes. Figurez-vous un bon curé de province qui, mourant d'ennui dans son ermitage, s'attaque à la tragédie, la tragédie honnête, morale, sainte ! Il tombe sur les maîtres critiques de l'époque qui s'en font un jouet, ils lui font accroire qu'il est « le rival du grand Corneille » (p. 23) et le pauvre homme y laissa ses plumes, ou plutôt ses écus, car il fit imprimer ses œuvres ! M. Gasté a retrouvé un de ses successeurs qui, lui, faisait des complaintes (p. 55). Les unes valent les autres, et le tout ne vaut pas grand chose. La spirituelle brochure de M. Gasté nous a fait passer un bon moment.

— La *Notice historique sur les personnages composant la grande cavalcade représentant l'entrée à Alençon 1527 de Marguerite de Navarre et de François Ier*, élégamment imprimée par M. A. Herpin (Alençon, Vve Guy, in-16 de 15 p. ne constituait pas seulement un charmant souvenir et un utile indicateur. L'auteur M. Louis Duval, avait su y mettre tant de renseignements historiques que c'est pour ainsi dire comme une vivante chronique de ce coin de la Normandie, au beau et brillant temps de la Renaissance, qu'il a écrite avec l'aide des documents, des lettres, des poésies de l'époque.

— Du très intéressant *Rapport de M. Louis Duval sur les archives départementales de l'Orne* (Alençon, Vve Guy, in-8 de 22 p.), nous tirons quelques renseignements peu favorables sur l'état de conservation des archives communales. Quelques papiers ont éveillé l'attention du savant archiviste, notamment la notice sur la paroisse de Saint-Pierre-des-Loges, celle de Coudehard, celle d'Aubry-en-Exmes, l'acte de baptême de Charlotte Corday à Écorches, un curieux sermon à Montabard, des procès-verbaux de réunion d'habitants, etc., etc. Malheureusement, comme l'a remarqué maintes fois le savant archiviste de l'Orne, trop d'archives sont mises au pillage et bien peu voient, comme Laigle, leur dépôt profiter d'une restitution.

— Nous avons eu souvent à mentionner la *Bibliographie historique de l'Eure* que, chaque année, M. Louis Régnier nous donne depuis plus de dix ans. C'est un modèle d'exactitude et cependant l'auteur y a trouvé des lacunes qu'il s'efforce de combler dans un *Supplément à la Bibliographie historique du département de l'Eure pendant les années 1895 et 1896*. (Évreux, imp. Hérissey, in-8 26 p.). Il ne comprend que 73 numéros, mais plusieurs d'entre eux sont d'une

grande importance pour ceux qui s'occupent d'histoire locale ; les registres des Papes, l'histoire générale de l'Université, de M. Marcel Fournier, les dictionnaires biographiques et jusqu'à la *Grande Encyclopédie* sont dépouillés dans ces pages que terminent des tables de noms de lieux et de noms d'hommes.

Vendée. — Le dernier numéro de la *Revue du Bas-Poitou* est particulièrement intéressant avec l'article de M. E. Bourloton sur l'*Origine de l'Imprimerie à Poitiers* ; *La Vie intime de Richelieu à Luçon*, de l'abbé Lacroix ; *Les Lettres inédites du général Belliard*, de M. E. Cesbron ; *Les Châteaux de Vendée*, de M. René Vallette, et les magnifiques eaux fortes originales de M. O. de Rochebrune sur *le Château d'Aspremont*.

Alsace. — La publication des œuvres de Grandidier entreprise par le passionné chercheur qu'est le P. Ingold, a naturellement amené l'attention sur le savant abbé. Un Allemand, M. Hermann Bloch, en étudiant quelques actes publiés par Grandidier, a cru y reconnaître des faux et il a publié en 1896 dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Obeirheins* un article pour établir la réalité de ces faux. M. A. Gasser, dans une petite brochure offerte en « hommage aux souscripteurs des nouvelles œuvres inédites de Grandidier, » travaille à réfuter cette opinion : *Grandidier est-il un faussaire ?* (Paris, A. Picard ; Colmar, H. Heiffes, in-8 de 23 p.). Il ne semble pas que les arguments invoqués par M. Bloch soient bien probants.

Belgique. — La question que vient de réveiller M. A. de la Grange dans un mémoire publié dans les *Annales de l'Académie royale d'archéologie de Belgique* (*Roger de le Pasture, peintre tournaisien* (Anvers, imp. veuve de Backer, in-8 de 22 p.), remonte à plus de cinquante ans. Roger de le Pasture ou Van der Weyden, le célèbre peintre, est-il Bruxellois ou Tournaisien ? MM. Genard et Pinchart se sont prononcés pour cette seconde ville, et, presque seul, Wauters, l'archiviste de Bruxelles, a soutenu jusqu'à sa mort l'origine bruxelloise de Roger, en faisant en quelque sorte une question patriotique et ne voulant pas laisser enlever à l'art flamand une de ses gloires les plus remarquables. M. de la Grange apporte dans le débat quatre documents contemporains qui ne laissent aucun doute sur l'origine tournaisienne de Roger de le Pasture. En vain, Wauters a-t-il essayé de contester l'authenticité de ces pièces, nous croyons avec M. de la Grange que le procès est jugé et que Tournai pourra un jour ériger un monument au grand peintre du xve siècle.

Espagne. — Don José Ignacio Valenti nous donne une excellente esquisse de la vie d'un jésuite célèbre, le P. Mariana, l'auteur de la fameuse histoire d'Espagne, consultée aujourd'hui encore : *El Padre Juan de Mariana. Noticia histórica de su vida y escritos* (Madrid, imp. del Asilo de Huérfanos del S. C. de Jésus), in-8 de 76 p.). Ce n'est pas seulement comme historien qu'il nous le fait connaître, mais comme théologien et politicien. A propos de son ouvrage *de Rege et regis institutione* où Mariana soutient la doctrine du tyrannicide, D. Valenti fait observer, après Balmès, fort à propos, que la rencontre d'une telle doctrine dans un livre paru avec toutes les approbations ecclésiastiques et avec privilège du Roi, est une preuve que l'Espagne ne gémissait pas sous un aussi sombre despotisme que le prétendent quelques auteurs.

Italie. — Dans les quelques pages qu'il nous donne *Su la Città morta di G. d'Annunzio* (Messina, Ant. Trimardi, in-8 de 18 p.), M. Guido Inferrera nous montre que la nouvelle œuvre du célèbre écrivain est inspirée de la lecture de Schliemann, que c'est même Schliemann qu'il a voulu représenter sous la figure de Leonardo. Il lui reproche — peut-être le reproche est-il exagéré — quelques erreurs archéologiques.

— M. le baron Alberto Lumbroso, sous le titre : *La Toscana dal 25 marzo 1799 al 20 maggio 1801* (Roma, Modes et Mendel ; Paris, Picard, in-8 de 27 p.),

reproduit un opuscule publié à l'époque sous le même titre, sans nom d'auteur, mais qu'on attribue au sénateur Fr. Gianni. On y trouve de curieux renseignements concernant l'état de la Toscane sous les Français et sur les persécutions qui frappèrent ensuite leurs adhérents. Une des notes de cette réimpression nous apprend que M. Lumbroso prépare une vie de Murat dont il fera précéder la publication d'un recueil des lettres du roi de Naples. Il fait appel à tous ceux qui possèdent ou connaissent des lettres du célèbre général. C'est un appel que nous nous empressons de porter à la connaissance de nos lecteurs, heureux si nous pouvons par là aider à rendre plus complet un recueil si intéressant pour nous.

— Les documents qu'il a déjà réunis permettent à M. le baron Lumbroso de nous donner un avant-goût de son travail par un article paru dans la *Nuova Antologia* du 1er août dernier : *Il Re Gioacchino Murat e la sua corte* (*1808*) (Roma, tip. Forzani, in-8 de 32 p.). Au cours de cet article, l'auteur relève avec malice la présence à la cour de Murat, comme aide de camp et dignitaire de l'ordre des Deux-Siciles, de S. A. S. le prince de Hohenzollern.

— Toujours du même auteur, dans la *Rivista storica del risorgimento italiano* un article qui fait suite à un article précédent de M. Fiorini, intitulé : *Satirie e vari motti relativi al governo di Napoleone I imperatore dei Francesi e re d'Italia* (Torino, Roux, Frassati, in-8 de 3 p.). Ces *motti* sont écrits en l'honneur d'adversaires de Napoléon : l'empereur François, le pape Pie VII, le roi Georges III d'Angleterre, Ferdinand duc d'Étrurie et Wellington.

ÉTATS-UNIS.—L'« American historical Association » a institué en décembre 1895 une Commission spéciale pour rechercher les manuscrits concernant l'histoire des États-Unis. La Commission, imitée de la *Royal Commission of historical manuscripts* qui fonctionne en Grande-Bretagne, s'en distingue cependant par un point essentiel. Tandis que la commission anglaise se contente le plus souvent de publier des inventaires des collections qu'elle examine, la commission américaine juge nécessaire de donner dans ses rapports des copies ou extraits des documents. Elle s'y est décidée particulièrement par cette considération que les collections privées aux États-Unis sont sujettes à un nombre plus grand de variations. Le 1er rapport de la commission forme une partie importante de l'*Annual report of the American historical association for the year 1896*, paru récemment (Washington, government printing Office, 2 vol. in-8 de 1313 et 442 p.). Ce rapport contient une liste des ouvrages relatifs aux archives et aux collections manuscrites des États-Unis, qui rendra aux travailleurs de signalés services ; — des lettres de Phinéas Bond, consul anglais à Philadelphie, pour les années 1787, 1788 et 1789 ; — d'intéressantes lettres au duc de Mirepoix (1756) interceptées par le gouvernement anglais ; — la correspondance de Stephen Higgimans (1783-1804) ; — le journal de Edward Hooke pour les années 1805-1808 ; — enfin des lettres concernant une expédition projetée par la France contre la Louisiane de 1793-1794. — Le rapport de l'American historical Association contient encore, outre les relations officielles, les travaux suivants : *Leopold von Ranke*, par M. E. G. Bournes avec une bibliographie dressée par M. W. Price ; — *The Journal and papers of the continental congress*, par Herbert Friedenwald ; — *The Antirent episode in the State of New York*, par David Murray ; — *A know-nothing legislature*, par G. H. Haynes ; — *Peale's original whole-length portrait of Washington*, par Charles Henri Heart ; — *Political science and history*, par J. W. Burgess ; — *The use of history made by the framers of the constitution*, par E. G. Bournes ; — *Schemes for episcopal controls in the colonies*, par A. L. Cross ; — *The teaching of history*, par Herbert B. Adams ; — *The teaching of European history in the college*, par J. H. Robinson ; — *The West as a field for historical study*, par F. J. Turner ; — *A plea for the study of votes in congress*, par O. G. Libby ; — *The Norther Lake frontier during the civil war*, par J. M. Calla-

han ; — *Langden Cheves and the U. S. bank*, par Louisa P. Haskell ; — *The influence of the American Revolution on England's Government of her colonies*, par George B. Adams ; — *The government of federal territories in Europea*, par E. C. Burnett ;— *The Value of maps in boundary disputes*, par P. L. Phillips ; — *Public documents of early congresses*, par A. W. Greely ; — *List of books relating to America in the register of the London company of stationers from 1562 to 1638* par P. L. Phillips ; — *The proposed amendments to the constitution of the U. S. during the first century of its history*, par H. V. Ames.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Essai sur les six jours de la création, leur symbolisme, le Paradis terrestre, d'après les SS. Pères et la science*, par E.-M. Gaucher (in-8, imp. des Orphelins-apprentis). — *L'Apologétique ; les arguments de Tertullien contre le paganisme ; exposition de la vérité chrétienne*, avec texte latin retouché et des notes (édition classique), par E.-M. Gaucher (in-18, même imp.) ; — *Essais d'instruction, ou Commentaires de beaux passages de l'Évangile et sujets divers*, avec notes historiques et critiques, par E.-M. Gaucher (in-8, même imp.). — *L'Oraison dominicale*, par Mgr A. Curé, T. II (Bar-le-Duc, Œuvre Saint-Paul, in-12). — *Les Traités entre la France et le Maroc* par E. Rouard de Cart (in-8, Pédone). — *Les Origines de la psychologie contemporaine*, par D. Mercier (Alcan, in-12). — *Le Libre Arbitre*, par E. Naville (in-8, Alcan). — *L'Illusion de fausse reconnaissance*, par le Dr E. Bernard-Leroy (in-8, Alcan). — *Les Études classiques et la Démocratie*, par A. Fouillée (in-12, Colin et Cie). — *Distribution de l'énergie par courants polyphasés*, par J. Rodet (in-8, Gauthier-Villars). — *Homère. Étude historique et critique*, par V. Terret (gr. in-8, Fontemoing). — *Il subbiettivismo nei poemi d'Omero, ricerche critiche*, di P. Cesaro in-8, Palermo, Reber. — *Journal d'un grincheu*, par Gyp (in-12, Flammarion). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région de l'Est*, I, par A. Martin in-12, Hennuyer. — *De Dunkerque à Arras, Péronne et Montdidier*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *L'Ile de Crète, histoire et souvenirs*, par C. Albin (in-8, Sanard et Derangeon). — *Le Treize Vendémiaire an IV*, par H. Zivy in-8, Alcan. — *Le Relazioni commerciali fra la Puglia e la republica di Venezia dal secolo* x *al* xv, di A. Zambler e F. Carabellese (Trani, Vecchi, in-8). — *Notices et Discours* : *Ch. Blanc, P. Baudry, J. Ancher, A. Barye*, discours par E. Guillaume (in-12, L.-H. May). — *Life and Administration of Sir Robert Eden*, by B. C. Steiner (Johns Hopkins Press, Baltimore, in-8). — *Catalogue of the Dante Collection*, presented by Willard Fiske ; compiled by T. W. Koch. Part I, Dante Works (New York, Ithaca, in-8 carré). — *Ораторіи в русскім погребальномъ обиходѣ и ихъ исторія за 1703-1892 гг.*, par A. N. Neoustroev (in-8, Saint-Pétersbourg, Jakovlev).

Le Gérant : CHAPUIS.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — 1. *Miquette*, par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 262 p., 3 fr.50. — 2. *Les Beaux Dimanches*, par HENRI LAVEDAN. Ibid., 1898, in-18 de 292 p., 3 fr.50. 3. *Petits et Grands*, par BRADA. Ibid., 1898, in-18 de 357 p., 3 fr. 50. — 4. *Thilda*, par LOUIS LÉTANG. Ibid., 1898, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Miracle de Lise*, par R. MAIZEROY. Paris, Flammarion, 1898, in-16 de 243 p., 3 fr. 50. — 6. *Contes de la Bosnie*, par M. COLONNA BRAUN. Paris, Nilsson, 1898, in-16 de 189 p. avec 34 illustr., 3 fr. 50. — 7. *Encore des nouvelles*, par PAUL GEORGES. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1898, in-18 de 281 p., illustré, 3 fr. 50. — 8. *L'Enfant*, par MICHEL DOLQUES. Ibid., 1898, in-16 de 196 p., 2 fr. — 9. *Khou-n-atonou*, par Mme JUDITH GAUTIER. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de 293 p., 3 fr. 50.

LES ANORMAUX. — 10. *La Femme et le Pantin*, par PIERRE LOUYS. Paris, « Mercure de France, » 1898, in-18 de 249 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Initiation au péché et à l'amour*, par ÉDOUARD DUJARDIN. Ibid., 1898, in-18 de 263 p., 3 fr. 50.— 12. *L'Heure sexuelle*, par JEAN DE CHILRA. Ibid. 1898, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Conte de l'or et du silence*, par GUSTAVE KAHN. Ibid., 1898, in-18 de 373 p., 3 fr. 50. — 14. *La Villa sans maître*, par EUGÈNE ROUART. Ibid., 1898, in-16 de 203 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 15. *Les Copurchics*, par EDGAR MONTEIL. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 339 p., illust., 3 fr. 50. — 16. *Sacré Léonce !* par PIERRE WOLFF. Ibid., 1898, in-18 de 354 p., 3 fr. 50.

ROMANS FEUILLETONS. — 17. *Éva et Lilian*, par PIERRE MAËL. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 18. *Sans merci*, par ÉDOUARD DELPIT. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 339 p., 3 fr. 50. — 19. *Haine aux Anglais*, par GEORGES SÉNÉCHAL. Paris, Société d'éditions littéraires, 1898, in-16 de 290 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Prince Brutus*, par MARIE COLOMBIER. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 334 p., 3 fr. 50.

ROMANS HISTORIQUES. — 21. *Deux Patries*, par FÉLICIEN PASCAL. Ibid., in-18 de 387 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Maître de Tanagra*, par E. DE WILDENBRUCH ; trad. de l'allemand par Mme CLARA HENRIETTE MEYER. Paris, Nilsson, 1898, in-16 de 152 p. illustré, 3 fr.50.

ROMANS DE MŒURS. — 23. *Le Tribunal de Vuillermoz*, par ANTOINE BAUMANN. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 448 p., 3 fr. 50. — 24. *Fleuve de sang*, par J.-B. MARCAGGI. Ibid., 1898, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 25. *Sous-off's d'Afrique*, par ANANKÉ. Paris, Vanier, 1898, in-16 de 258 p., 2 fr. 50. — 26. *L'Héritage de Béhanzin*, par PAUL MIMANDE. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 291 p., 3 fr. 50.

ROMANS A THÈSE. — 27. *Jean Praxtel*, par HENRI ROVEL. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 450 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Augure*, par LUCIEN DONEL. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 364 p., 3 fr. 50.

ROMANS PSYCHOLOGIQUES ET AUTRES. — 29. *La Rançon*, par Mme MARCELLE TINAYRE. Paris, « Mercure de France, » 1898, in-18 de 345 p., 3 fr. 50. — 30. *Golo*, par PAUL NEVEUX. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 31. *Les Retours du cœur*, par J.-H. ROSNY. Paris, Hachette, 1898, in-16 de 434 p. avec 56 grav., 3 fr. 50. — 32. *La Filleule de Monseigneur*, par Mme OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Charme d'amour*, par DANIEL RICHE. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 34. *Des Maris, S. V. P. !* par HENRIETTE BESANÇON. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 35. *Les Sacrifiés*, par MARIE DE BESNERAY. Ibid., 1898, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 36. *Résistance*, par ANDRÉ GLADES. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 37. *Sublime Mensonge*, par Mme LESCOT. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-18 de 410 p., 3 fr. 50. — 38. *Idylle d'artiste*, par BERNARD STEILLER. Paris, Bloud et Barral, 1898,

in-18 de 266 p., 3 fr. 50. — 39. *Chair inquiète*, par JULES ARNULF. Paris, Flammarion, 1898, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 40. *Charles Sauvageon*, par ÉD. CONTE. Ibid., 1898, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 41. *Voie douloureuse*, par CLAUDE SENÉCHAL. Paris, Havard, 1898, in-18 de 292 p., 3 fr. 50.

ROMANS HORS CADRE. — 42. *Angoisses de juge*, par PAUL MASSON-FORESTIER. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de 308 p., 3 fr. 50.

RECUEILS. — 1. — Neuf recueils, parmi lesquels il y en a bien trois ou quatre qui valent la peine d'être lus. *Miquette*, de Gyp, est une suite de dialogues entre une petite fille et ses parents, ses frères, ses amies, son institutrice, etc., etc. Cette sœur du fameux petit Bob est une enfant terrible, elle aussi, un esprit touche-à-tout, une questionneuse audacieuse, qui veut tout savoir, et dont les curiosités, la pénétration ingénue et indiscrète, l'inconsciente malice, déconcertent ses interlocuteurs. A table, où elle fait le quatorzième, à la foire de Neuilly, au Salon, devant le bloc de plâtre, où quelques voyants ont reconnu le portrait de Balzac, elle a des réflexions, des mots qui sembleraient « au-dessus de son âge, » si l'on ne se souvenait que les enfants ont souvent l'esprit de leurs parents, surtout les enfants « artificiels, » si j'ose dire ! Et qui a plus d'esprit que l'auteur de *Miquette* ?

2. — M. Lavedan ? Ce serait une impertinence de le dire ou même de le penser. L'esprit de l'auteur des *Beaux Dimanches* n'est pas de même nature que celui de Gyp ; il frappe plus fort, sans enfoncer plus profondément peut-être ; il sent son « gendelettre, » tandis que... Horreur ! j'allais tomber dans le « parallèle ! » Mais aussi pourquoi M. Lavedan fait-il des nouvelles ou des peintures de mœurs dialoguées, à la manière de Gyp ? Et pourquoi y réussit-il ? C'est sa faute, si on le compare à son devancier ou à son émule ! Quoi qu'il en soit, *les Beaux Dimanches* des bourgeois, des grisettes, des « cocottes, » et aussi de quelques belles et nobles âmes qu'il met en scène dans ce volume, sont aussi différents les uns des autres, que lui-même est différent de l'auteur du *Petit Bob*. Variété dans les sujets, acuité dans l'observation, fidélité cruelle dans l'expression, fermeté et souplesse dans l'exécution, toutes ces qualités sont réunies dans ce petit recueil, et à un degré tel qu'on y remarque à peine un peu d'artifice et de parti-pris dans la composition.

3. — Très variés aussi les vingt-trois morceaux dont se compose le volume *Petits et Grands*. Les héros sont de tous les âges, de toutes les conditions : il y a un nouveau-né et une princesse régnante, un étudiant qui trompe la surveillance d'une vieille tante, un viveur qui fait des dettes, une jeune et heureuse mère qui connaît son bonheur, etc., etc. Dans tous ces petits morceaux, croquis légers, esquisses plus « poussées, » miniatures achevées, le délicat et ferme talent de l'auteur semble plus à l'aise que dans les compositions plus amples dont nous avons eu à parler ici.

4. — M. Louis Létang est un conteur quelquefois intéressant; il l'est dans la deuxième des six nouvelles de ce volume ; il ne l'est pas dans *Thilda*, qui est une histoire de cour d'assises, avec tous les ingrédients et piments obligatoires : femme coquette se débarrassant d'un amant par un autre amant, faisant assassiner un gentilhomme par un garde-chasse et s'enfuyant à l'étranger avec l'assassin. Total : deux cent-cinq pages. J'aime mieux les quarante-deux pages de *Mon ami Graturat*, où sont racontées les aventures tintamarresques d'une journée de chasse, lesquelles se terminent par un duel entre chasseurs, lequel faillit être funeste à un pauvre porc ! L'animal fut salé tout vivant par un coup de fusil qu'avaient préparé les témoins des deux adversaires !

5. — Aimez-vous — pardon ! — connaissez-vous M. R. Maizeroy, et ses phrases filantes, filantes comme un macaroni baigné dans du fromage, comme du caramel fondu, comme le fil d'un cocon qui se dévide pendant des heures sans se casser jamais ? Implacables, tenaces, elles se déroulent, s'effilent, s'amincissent, s'allongent et recommencent à s'effiler et à s'allonger sans trêve, sans repos, sans point final. Impossible de respirer une demi-seconde. Ce n'est plus de l'art, c'est de la clownerie. Que cette virtuosité foraine fasse béer d'admiration certains artistes de province, ceux que tyrannise la peur de ne pas « être dans le train, » il ne faudrait pas s'en étonner ; mais elle impatiente les autres, et elle ferait dire à M. Sarcey : « Je donnerais cent sous d'un point et virgule. » *Le Miracle de Lise* est donc écrit de ce style caramélique, à périodes obstinément et indéfiniment allongées, collantes et poisseuses, caramélique aussi par sa fadeur sucrée. L'auteur y fait des grâces ; il s'essaie au sentimentalisme, pour se reposer du libertinage, — ou du moins il essaie d'associer le sentimentalisme au libertinage, deux choses également exécrables en soi, mais dont le mélange est particulièrement nauséabond ; c'est à peine s'il pourrait être supporté par une catégorie spéciale de lecteurs et de lectrices, douée d'une tolérance à toute épreuve, et cumulant la pratique des pires abaissements avec l'amour de la romance ! Il y en a dix-huit de ces romances sentimentalo-pornographiques. La première est consacrée à la guérison miraculeuse de l'âme d'un libertin par la première maternité de sa femme, Lise. Pas d'action d'ailleurs, pas plus que dans la plupart des nouvelles du même auteur, pas de récit continu ; tout y est indiqué vaguement, dans des parenthèses, des incidentes, des rappels du passé, avec des exclamations, des « Oh ! » des « Ah ! » des attendrissements, qui sonnent faux. Oh ! l'horrible crincrin que la guitare de ces pifferari de la littérature !

6. — Les *Contes de la Bosnie* ne sont pas seulement des contes ; le volume comprend trois parties, dont la première intitulée : *Mœurs et coutumes* est un chapitre de géographie historique. Les deux autres,

Ballades et contes, sont la traduction d'un certain nombre de poésies ou de récits populaires de la Bosnie-Herzégovine. On y retrouve l'âme de ce pays, ou du moins son imagination, telle que l'ont faite les influences si diverses qui ont présidé à son développement, et notamment celles du christianisme et de l'islamisme. Livre de bibliothèque au rayon des « documents historiques. »

7 et 8. — *Encore des nouvelles* et *l'Enfant* sont des œuvres de bonne volonté. Il y a onze nouvelles dans la première et treize dans la seconde. La première des onze semble un pastiche du *Gringoire* de Banville ; la première des treize est un souvenir de la guerre de 1870. Ni les onze ni les treize ne révèlent un ouvrier sûr de son outil, bien qu'il y ait un peu plus d'expérience dans les onze que dans les treize. Mais il y a tant de bonne volonté dans les unes comme dans les autres ! Paix aux œuvres de bonne volonté !

9. — *Khou-n-atonou* contient cinq morceaux dont quatre nouvelles historico-romanesques, la première égyptienne, la seconde annamite, les deux autres japonaises — et une étude sur Tokio. On ne pourrait juger de la valeur historique ou géographique de ces cinq compositions si diverses sans se livrer à des considérations dont nos lecteurs et l'auteur lui-même ne refuseront pas de nous dispenser. Tout ce qu'il y a à en dire ici, c'est que « l'écriture » en est très curieuse, un peu compliquée, mais éclatante et voyante, comme dans tous les ouvrages de Mme Judith Gautier. Quant à l'intérêt, il peut être considérable pour les amateurs d'exotisme artistique et artificiel.

Romans. — Les Anormaux. — 10, 11, 12, 13, 14. — Et voici l'inévitable paquet des œuvres mercvrielles (avec un *v*, pas un *u*), dont la quadruple tare a été souvent déjà signalée ici. Il y en a cinq, — rien que cinq ! ce qui n'est pas trop par ce temps de canicule et d'insolations ! Et même il y en a une où il reste du talent, un peu, pas autant que dans les précédentes du même auteur, c'est *la Femme et le Pantin* de Pierre Louys. Cette longue anecdote, d'un homme trompé, berné, torturé, mais d'ailleurs aimé par une petite cigarière espagnole, et perdant au milieu de ces délices et de ces supplices tout ce qui peut être la dignité de la vie, n'est qu'une banalité vieille comme la légende de Circé, changeant les hommes en bêtes immondes ; mais elle est agrémentée de détails que les Anciens reléguaient dans les musées secrets, et que les Mercvriels aiment au contraire à étaler en public, sous les yeux bienveillants et complices de notre magistrature. Seuls les médecins s'en émeuvent, et il y a de quoi !

Écoutez ces titres : *L'Initiation au péché et à l'amour ! L'Heure sexuelle !* Que voulez-vous que je vous en dise autre chose, sinon que ces manifestations d'érotomanie ne relèvent pas de ma spécialité, et que je suis profondément humilié d'avoir à m'en occuper ? Si seu-

lement elles étaient sincères ou intéressantes, ou amusantes ! Mais il est impossible de rêver rien de plus faux, et de plus ennuyeux. J'avertis les amateurs spéciaux, alléchés par les titres, qu'ils n en auraient pas pour leur argent. Dans l'un et l'autre volume le sujet est le même, et c'est celui de la « crise virile » dont nous parlions cet été : les basses fonctions de l'humaine animalité, avec des perversions que ne connaît pas l'autre animalité. Dans *l'Initiation*, le pauvre animal ajoute de la métaphysique et de la théologie à son cas ; dans l'*Heure* il y ajoute des crises d'hystérie. Et tout cela raconté avec impudeur sans doute, mais surtout avec une outrecuidance rare, sur un ton et avec des airs d'oracle. — Ces profonds penseurs ont découvert que l'homme n'est pas seulement un ange, et ils ont conscience de la valeur et de la gloire de leur découverte ! Hypertrophie du sens personnel égalant l'hypertrophie du sens génésique ! Vous voyez donc que nous n'avons rien à faire ici. Appelez le médecin.

— *Le Conte de l'or et du silence* est à la fois « mythique et lyrique ! » La première partie se passe au premier siècle de l'ère chrétienne ; la seconde au xve, la troisième « au même décor que la première, » et, sans doute à la même date. Les personnages représentent ou bien des idées, « et alors ils se réincarnent, » ou des phénomènes passionnels, et ceux-là « se comportent selon les habitudes de la vie légendaire. » Le lieu de la scène est un château de Saba, dans la première partie, et un empire imaginaire dans la seconde. Qu'en pensez-vous, docteur ? — Hypertrophie du sens symbolique !—On en guérit ? — Quelquefois !

— *La Villa sans maître* est consacrée à relater les « états allotropiques de deux âmes ! » (p. 28) « L'ennui en pointe d'abord m'atteignit, puis en flot sur moi se répandit ! » Cette phrase est bien jolie et pourrait servir à « relater l'état allotropique » de mon âme à la lecture de cette *Villa*. Il y est question d'un pauvre névrosé qui aime trop sa femme, qui aime trop son ami Gabriel et son ami Ménalque, qui néanmoins tue son ami Gabriel avec un couteau de son ami Ménalque, parce que sa femme semblait goûter la conversation de Gabriel, lequel se portait bien et n'avait pas de névrose. Qu'en dites-vous, docteur ? — Rien, rien ! un peu d'anémie cérébrale ! Quelques douches, des bifteaks et plus d'écritures. Je réponds du sujet.

Romans fantaisistes. — 15, 16. — Il y en a qui sont gais et spirituels ; il y en a qui tâchent de l'être : *Les Copurchics* et *Sacré Léonce !* s'y escriment. *Les Copurchics* sont des étudiants à la Murger qui veulent dépasser leurs devanciers en mauvaise tenue, en paresse et en esprit. Ils ne réussissent qu'à moitié, qu'aux deux tiers. Ils sont stupides, mais ils sont de parfaits cancres. Leur histoire est d'ailleurs déjà ancienne ; elle a un parfum ranci qui la fait dater d'au moins trente ans. J'inclinerais à croire que nous sommes en présence d'une nouvelle édition, s'il n'était

pas invraisemblable que des plaisanteries aussi froides, aussi laborieuses ont pu arriver, même en trente ans, à une seconde édition! — *Sacré Léonce!* qui est d'une date authentiquement plus récente, semble déjà aussi rococo. C'est l'histoire, péniblement humoristique, d'un jeune provincial que son oncle le Parisien s'applique à déniaiser. Il y réussit presque trop. Heureusement la petite cousine est là pour arrêter les effets de l'éducation avunculaire et pour épouser ce « Sacré Léonce, » à peine entamé par « la noce. » « Je bâille en vous contant la chose seulement ! » Ces « auteurs gais » n'en font jamais d'autres ! — ou du moins ce n'est que rarement qu'ils ne font pas bâiller.

Romans feuilletons. — 17. — Sur la foi de la signature, un père de famille avait laissé lire *Éva et Lilian* à ses enfants; il leur en a demandé pardon, quand lui-même a eu pris connaissance du volume. Il contient une scène, telle qu'il ne s'en trouve aucune jusqu'ici dans les romans du même auteur. Cet oubli des convenances morales lui a porté malheur ; il a eu pour conséquence l'oubli des convenances littéraires et même grammaticales. Il semble que jamais encore M. P. Maël n'avait écrit des phrases comme celles-ci : « Je connais votre démarche auprès d'un de vos parents pour en obtenir l'appui dans le but de créer une société fermière » (p. 354). « Anaïs lisait trop bien les diverses phases que traversait la passion du vieillard... » (p. 329) et encore : « Craignez-vous que je pratique l'aversion des enfants ? » (p. 352).— J'en passe et des pires ! Puissions-nous n'avoir plus rien à passer dans les œuvres futures d'un feuilletoniste qu'il nous avait été si agréable de louer jusqu'ici ! — Éva et Lilian sont deux jeunes filles qui faillirent tomber dans les embûches tendues à leur fortune par deux corsaires, à leurs amours par une femme coquette. Les deux hommes avaient pour spécialité de charger un navire de cailloux, de l'assurer comme s'il était chargé de minerai d'or et de le faire couler ensuite en pleine mer. A ces opérations fructueuses mais dangereuses, ils ne demanderaient pas mieux que d'en substituer de plus correctes, et, par exemple, d'expédier du vrai minerai. Pour cela, ils s'adressent aux deux enfants, propriétaires de riches placers en Australie, et leur en offrent un prix dérisoire, — qu'elles refusent, grâce à l'intervention du capitaine au long cours, Pierre Dambrive. Reconnaissante du service rendu, Éva commence à aimer Pierre, et Pierre, sensible à la beauté et à la reconnaissance de la jeune fille, commence à aimer Éva. Mais Anaïs veille ! Anaïs, qui aime Pierre et qui ne veut pas qu'on le lui prenne. Anaïs est la femme de l'un des deux corsaires ; elle a inspiré une violente passion au vieil associé de son mari. Elle exploite cette passion (et c'est ici que se place une scène, de leurs bassesses, qu'un romancier délicat aurait supprimée ; elle l'exploite dans l'intérêt de son amour, à elle, pour [illegible] qui lui livrent

l'honneur et la vie des deux compères, et qui lui permettront de se débarrasser de son mari et d'aimer Pierre ! — Ce qui advient de toutes ces intrigues, c'est ce qu'on verra dans le livre suivant, qui aura pour titre : *Le Cœur et l'honneur !* Souhaitons de ne pas y voir certaines des « choses » qu'on nous a montrées dans ce volume.

18. — Un tuteur poursuit sa pupille d'une haine *Sans merci* ; grâce à l'hypnotisme, il lui suggère des actes et des paroles qui la déshonorent. Mais le fils du tuteur, qui est médecin, la soustrait à l'influence de ce Verbeck de mélodrame ; il la guérit, il l'épouse et il l'aime ! Mais tel qu'un loup ravisseur, qui s'est vu enlever sa proie, tente un dernier effort pour la reprendre, et fait rage de toutes ses dents, tel le tuteur féroce revient sur sa malheureuse victime, l'enveloppe de son fluide, l'endort et l'envoie se faire interner dans un asile de fous, où son mari la voit, la voit de ses yeux, morte et déjà ensevelie dans un cercueil !!! Mais la morte ressuscite, s'échappe, rejoint son mari, et le tuteur meurt de colère ! Ainsi périssent ceux qui abusent de l'hypnotisme, — je ne parle pas des romanciers !

19. — L'inspiration de *Haine aux Anglais* est très française, la langue l'est moins. Quant au sujet, il procède à la fois de Jules Verne et de Paul Féval. — Un ingénieur a soumis un bateau sous-marin à une commission française ; grâce aux intrigues des Anglais, le bateau est refusé. Ce que voyant, l'ingénieur se sert de son bateau pour faire la guerre aux Anglais, il leur coule un transport de 75 millions de roupies d'or ; il cache cet or dans les entrailles de la mer, où il va en chercher, au fur et à mesure de ses besoins. Il s'établit en pleine Tamise, et du fond de sa cachette, il joue des tours pendables à la perfide Albion. Il l'aurait fait sauter toute entière, s'il n'avait pas oublié toute prudence, un jour, qu'il s'était mis à la poursuite d'un navire ennemi, et s'il ne fut pas allé se faire engloutir dans le Maëlstrom ! Quel dommage que ces mirifiques calembredaines soient écrites en patois !

20. — Un prince exilé, *le Prince Brutus*, héritier de la couronne de Sardaigne, épouse une jeune millionnaire, qui était l'amie de sa sœur, et qui s'était éprise très ingénument de lui. Grâce à la fortune de la nouvelle princesse, Brutus fomente la révolution dans son pays, y réchauffe d'anciennes amitiés, en achète de nouvelles, et recouvre sa couronne, ce qui met le comble aux malheurs de sa femme, qui avait déjà deviné qu'elle avait été épousée seulement pour son argent, qui en a désormais la preuve, et qui meurt de cette certitude. L'auteur de cette histoire est une femme. — Saluons et passons !

Romans historiques. — 21. — On a vu assez souvent des drames sortir des romans ; *Deux Patries* est un roman sorti d'un drame, lequel était sorti lui-même de l'histoire. « Évocation de la gloire napoléonienne

à son déclin, » comme dit le prospectus, ce roman dramatico-historique nous raconte les grandeurs et les misères du prince époux de la reine d'Altemberg. Ce compagnon d'armes de Napoléon est resté fidèle à son Empereur, même après Leipzig ; mais sa femme conspire et contre le maître et contre le serviteur. Placé entre son amour pour Ellé et son amour pour Lui, entre sa patrie naturelle et sa patrie d'adoption, ce général français, devenu prince d'Allemagne, n'a qu'une chose à faire, à mourir, et en criant : Vive l'Empereur ! ce qu'il fait du reste très bravement et pour le plus grand plaisir du public.

22. — *Le Maître de Tanagra* nous conte l'origine de l'école tanagréenne, sur laquelle les snobs de l'érudition et de l'art n'ont pas encore fini de s'extasier. Myrtolaos, de Tanagre, était un jeune homme, plus beau qu'Hermès, qui s'en fut chez Praxitèle, à Athènes, apprendre la sculpture, pour laquelle il se sentait un goût violent ; il n'y apprit que le métier. Il se jouait de toutes les difficultés techniques, mais la puissance créatrice lui manquait. Elle lui vint, sans qu'il y songeât, un jour qu'il modelait une figurine d'argile, à la ressemblance d'Hellodanique, la jeune fille qu'il aimait. Praxitèle, frappé de la valeur de ce diminutif de statuette, salua le génie de son élève, reconnaissable dans les étroites proportions où il était obligé de se renfermer, et il prophétisa sa gloire. Prévit-il toutes les dissertations, thèses et gloses qu'elle provoquerait un jour ? Parmi cette épaisse nuée de papier imprimé, il aurait pu voir briller cette petite historiette, telle une étoile perçant le brouillard ; elle est courte, et elle est intéressante comme si elle n'était pas un peu scolaire ; mais elle n'en est pas moins une savante restitution et évocation d'une des plus brillantes époques de la civilisation grecque.

Romans de mœurs. — 23, 24, 25. — Trois œuvres seulement représentent cette espèce de roman, naguère si florissante et si abondante ; sur les trois, il y en a une, *le Tribunal de Vuillermoz*, qui est vraiment remarquable. Elle révèle de rares facultés d'observation, jointes à un besoin constant de mesure et d'impartialité. Elle n'est pas une satire, quoiqu'elle soit une peinture fidèle. L'auteur est-il républicain ? Est-il monarchiste ? Est-il religieux ou libre penseur ? Impossible de le savoir au juste, bien qu'on puisse soupçonner qu'il n'est pas un chrétien. Mais ce qu'il est impossible de ne pas dire, c'est qu'il a du talent. Il sait voir et il sait écrire. Quand il saura mettre un peu plus d'art, peut-être même un peu plus d'artifice dans sa composition, il sera plus intéressant pour les lecteurs ordinaires des romans et le succès populaire lui viendra. En attendant, sa composition a la simplicité et la logique exigées par « les connaisseurs. » Les détails, très nombreux, très divers, en sont reliés entre eux par le rapport qu'ils ont tous avec un même personnage, le substitut Julien. Pas d'intrigue

romanesque, pas d'amour ; pas d'action principale ; la simple biographie d'un jeune homme qui a traversé la magistrature pendant quelques années : « Julien, ou six ans de la vie d'un magistrat sous la troisième république, » c'est ainsi qu'on aurait, autrefois, intitulé ce livre. Il défie l'analyse. Julien est un honnête garçon qui aime sa profession, tant qu'il ne la connaît pas, et tant qu'il ne connaît pas les confrères et les compères qu'elle lui donne. Parmi ses confrères, il en voit qui sont dignes de leurs fonctions et qui cependant les conservent, mais qui n'avancent pas. Il en voit qui en sont franchement indignes, mais qui n'en sont pas exclus. Ceux qu'il y voit réussir le mieux, ce sont ceux qui savent rendre des services tout en rendant la justice, ceux qui trouvent moyen de plaire aux ministres du jour sans déplaire à leurs adversaires, leurs successeurs possibles de demain, ceux qui ne confondraient jamais, même à leurs moments d'oubli, l'électeur influent et l'électeur négligeable, qui osent sévir, par exemple, contre les incorrections d'un avoué réactionnaire et fermer les yeux sur les rapines d'un avoué franc-maçon, et qui, toutefois, ayant passé leur carrière à faire ces exercices d'équilibre et ces rétablissements sur la barre fixe de la loi, ne se seront jamais cassé les reins dans une prévarication formelle ou du moins dans une prévarication évidente, et auront toujours et à la fois mérité le mépris des honnêtes gens, les faveurs et peut-être même l'estime de leurs chefs. Telles sont les impressions de Julien, après quelques années passées au tribunal de Vuillermoz, sous les ordres d'un président vénérable mais suspect d'intransigeance morale, et en compagnie de collègues, qui ne sont pas tous de vulgaires ambitieux ou de plats fonctionnaires. Et c'est pourquoi il quitte la magistrature pour se faire vigneron. J'ai dit que cette peinture de nos mœurs judiciaires était fidèle ; j'accorde qu'elle est sévère. Il y a des ressemblances qui sont des diffamations.

— *Fleuve de sang* est un tableau des mœurs corses : les vengeances s'y engendrent l'une l'autre, et se suivent, comme le flot suit le flot dans un courant continu. Et de même les anecdotes, les personnages, les détails se suivent et se continuent, mais en se renouvelant trop vite et trop fréquemment. S'il y a unité dans le courant, il n'y en a pas dans l'action. Et comme l'intérêt n'est pas soutenu par la valeur artistique de l'exécution, il s'en suit que la lecture n'en est pas très agréable.

— Elle l'est plus, cependant, que celle de *Sous-off's d'Afrique*, tableau de mœurs militaires, conçu dans un esprit excellent, très chauvin, très candide. Mais « l'écriture » en est candide au point de désarmer la critique. Il n'y a donc qu'à féliciter l'auteur de ses intentions : il a voulu célébrer nos soldats d'Afrique, par le seul spectacle de leur vie, de leurs souffrances, de leur gaieté et de leurs exploits ; ils nous les

montre conquérant le Dahomey, et mourant sans une plainte, avec une dernière plaisanterie aux lèvres. Vive l'armée !

26. — *L'Héritage de Béhanzin* s'est glissé dans le stock des romans de ce trimestre, bien qu'il ne soit pas un roman et qu'il soit plutôt un chapitre d'histoire. Mais il est aussi intéressant, aussi « artialisé » qu'un roman ; de plus, il s'y trouve des discussions politiques et même religieuses ! Et ce ne sont pas ces dernières qui empêcheront de le ranger parmi les œuvres d'imagination ! La théologie en effet n'en est pas très sûre. Mais l'observation y est sagace, le ton très littéraire, un peu précieux même, et d'une constante bonne humeur. J'en connais peu qui soient d'une lecture plus attachante et plus divertissante. Laissons-le donc ici, mais attribuons-lui un numéro spécial. Le titre en indique le sujet : *L'Héritage de Béhanzin*, c'est le Dahomey, et c'est nous qui sommes les héritiers. Comment Béhanzin avait acquis et étendu son pouvoir, comment et à quel prix nous le lui avons enlevé, par quelles mesures, par quelles hardies initiatives nous pourrons faire valoir les ressources de son pays et nous en attacher la population, c'est ce qui est indiqué, plutôt qu'exposé en forme, par M. Mimande, à travers une série d'anecdotes, les unes piquantes, les autres émouvantes, et de croquis de mœurs, très légèrement, mais très nettement dessinés.

Romans a thèse. — 27. — Un seul, *Jean Praxtel*, et c'est assez ! A lui tout seul il occuperait plusieurs critiques, « fussent-ils de la force de quarante chevaux ou de quarante académiciens, » comme dirait Willy. Car il n'y est question de rien moins que de la suppression de la misère ! et d'une nouvelle organisation sociale, « basée sur la valeur de la journée de travail, et sur un impôt de cinquante journées payé par chaque citoyen, et sur l'association obligatoire pour tous ! » Ajoutons que cette « base » repose elle-même sur un « fondement » dont l'insolidité ruinerait toute l'architecture du monument. L'auteur ne se le dissimule pas : pour que sa réforme aboutisse, « il faut que l'Égoïsme, qui trop souvent parle en maître chez nous, céde le pas à la Fraternité » moyennant quoi tout ira pour le mieux dans le monde lui-même amélioré. Mais comment décider l'Égoïsme à « céder le pas ? » Question plus importante que toutes les autres, et que l'Économie sociale est impuissante à résoudre, même avec le secours « d'un cadre romanesque. » Ce « cadre, » d'ailleurs tout simple, — si simple, si candide, qu'il ne pouvait être conçu que par un économiste, peut-être même un mathématicien, — se résume dans les conversations de deux personnages, qu'on nous présente pour la forme, et qui disparaissent dès qu'ils ont fini de parler. Ce sont deux polytechniciens, belles âmes éprises de chimères logiques. Ce qu'ils disent, vous le savez déjà par ce qui précède ; et ce qu'ils font, le voici. L'un est tué sur les champs de bataille pendant

l'Année terrible ; l'autre devient fou. Et croyez que c'est le sort qui attend tous ceux qui s'engagent trop avant dans la République d'Utopie. Je m'en voudrais cependant de ne pas recommander ce volume plein de sentiments généreux et d'idées.... spécieuses, à l'attention de notre collaborateur chargé de l'économie sociale.

28. — J'ai cru que je n'avais qu'un seul roman à thèse ; o ciel ! je me suis trompé ! En voici un autre, et contre les mariages consanguins celui-ci ! Le marquis et la marquise de Corvaillant étaient cousins ; malgré les avis d'un oncle, prélat romain, qui *Augure* mal de leur mariage, ils s'épousent, et de ces deux Corvaillant il naît deux corps débiles et deux âmes mal servies par leurs organes ! Raymond est sourd et muet, et peut-être épileptique ; il meurt. Bernard est un anormal, d'esprit inattentif et de santé chétive pendant son enfance, vicieux et débauché dès son adolescence. Vainement on l'a élevé avec des paysans à l'âme saine dans un corps sain, vainement on commet le crime de le marier avec une brave, honnête et bien portante jeune fille ; il succombe aux fatalités congénitales, il finit dans la débauche ! Moralité : Cousines, ne rêvez plus de vos cousins !

Romans psychologiques. — Avis préliminaire : parmi les romans rangés sous cette rubrique décorative, il s'en trouve qui n'ont aucun droit à cet honneur ; ils manquent même de prétentions psychologiques ! S'ils sont ici, c'est pour démontrer que nous savons honorer tous les mérites, même celui de la modestie.

29. — Quant aux mérites littéraires, nous sommes heureux de les reconnaître partout où ils se rencontrent, même dans les œuvres sorties du *Mercvre de France*, (avec un v, pas un u). C'est ainsi que nous ne faisons aucune difficulté de dire que dans *la Rançon* il y a du talent, et mieux que du talent, de la santé mentale. Dût ce dernier éloge compromettre l'auteur auprès de ses confrères de la maison, j'y insiste, et d'autant plus volontiers que le précédent ouvrage de Mme Marcelle Tinayre ne méritait que le premier. Ce n'est pas que toutes les idées de *la Rançon* soient saines, ou que toutes les pages en soient pures : on n'échappe pas à l'influence d'un milieu aussi contaminé. Mais l'idée essentielle en semble juste et presque trop vraie. Tout se paye et les amours illégitimes ont leur rançon. Voilà l'idée. Ce n'est pas une découverte. Ce qui est moins banal et ce qui du moins est plus louable, c'est d'avoir cherché cette rançon en dehors des peines plus ou moins mélodramatiques, duels, ruines, meurtres, déshonneur public, dont la littérature de l'adultère a tant abusé. Ici les deux coupables ne souffrent que du réveil de leur conscience morale et ils en souffrent au point qu'ils n'ont plus le courage de leur faute et qu'ils s'y arrachent, en s'arrachant le cœur. Chez la femme, le sens moral est développé par l'influence même de son complice,

lequel n'est pas de ces hommes qui se croient obligés de mettre leurs principes d'accord avec leurs actes et de faire toujours l'apologie théorique de leur conduite. S'il a péché, il ne dit pas qu'il a bien fait, et parce qu'il ne se corrige pas tout de suite, il ne se met pas dans l'impossibilité de s'amender plus tard. C'est un homme comme tant d'autres, un faible, un sensuel, mais un esprit droit et élevé, qui refuse les consolations illusoires et les mensongères excuses de l'orgueil ; il n'est pas un de ces révoltés de la littérature ou de la philosophie qui nient le devoir parce qu'ils l'ont violé. Il a pris la femme de son ami ; il ne se le pardonne pas. Et la sévérité de son jugement, qui a d'abord étonné la femme, finit par la faire réfléchir, par l'éclairer, par lui inspirer l'horreur de sa situation. Et l'adultère prend fin, sans le dégoût ou le coup de pistolet obligatoire — par un énergique et vaillant retour au devoir oublié. Pourquoi l'auteur de cette œuvre distinguée, — écrite dans une langue ferme et saine, reste-t-elle parmi ses « camarades » du *Mercure* ? Quoiqu'elle partage quelques-unes de leurs erreurs et quelques-uns de leurs travers, il semble qu'elle serait capable de se placer dans la bonne compagnie. Qu'elle daigne m'excuser si je me trompe !

30. — *Golo* est l'histoire d'un ouvrier sentimental, qui meurt d'amour, et ce n'est pas, comme ce résumé pourrait vous le faire croire, une romance en prose, c'est une étude réaliste d'une âme simple et faible, qu'une passion envahit, sans qu'elle en ait même conscience, et finit par submerger. Golo aimait Cendrine et Cendrine aimait Golo ; ils s'étaient promis l'un à l'autre. Mais Golo va au régiment, est envoyé au Tonkin, il se bat, il a les fièvres ; sa correspondance avec sa promise n'est pas très régulière. Quand il revient, Cendrine est mariée ; il s'y attendait, il n'en est pas du tout ému. Il ne se rend pas compte du coup profond qu'il en a pourtant reçu. L'invisible meurtrissure mordant cette âme chaque jour, d'une marche invisible et sûre lentement en a fait le tour... » Tiens ! tiens ! mais c'est donc une romance ? Eh ! bien oui, c'en est une, là ! mais d'une sincérité d'accent, d'une simplicité et d'une vérité (d'une vérité brutale et scandaleuse [illegible]) qui se rencontrent rarement dans ce genre d'exercices. Quelqu'un qui n'est pas « romance » et que je préfère à Golo, c'est Cendrine, une brave, solide et saine paysanne, aimant bien Golo, quand il était son promis, [illegible] l'aimant plus quand elle est mariée, et le revoyant avec une tranquillité, une sérénité, qui ne se ressentent d'aucune [illegible] « [illegible] » de tout cette [illegible] et c'est peut-être pour cela que [illegible] est au point de se [illegible] et de [illegible] pour la [illegible]

31. — Sévons grave ! [illegible] de la psychologie, de la vraie, de « la [illegible] » [illegible] par un [illegible] par leurs membres de [illegible] vous intéresser,

si vous le pouvez, aux évolutions, minutieusement observées et décrites des six cœurs que voici : celui d'un peintre, celui d'un sculpteur, celui d'un banquier, celui de Denise, celui de Jeanne, celui de Marthe. Tous ces cœurs exécutent entre eux un «pas de six» très compliqué ; ils vont, viennent, piétinent sur place, repartent et finalement arrivent les uns où ils tendaient, les autres où ils ne voulaient pas aller. Le peintre aime Denise qui l'aime ; mais, sur un malentendu, il se laisse aimer par Jeanne, qui est aimée par le sculpteur qu'elle n'aime pas, et il abandonne Denise aux hommages du banquier. Le banquier va triompher et épouser, Jeanne va épouser le peintre et désoler le sculpteur, lorsqu'intervient Marthe, la sœur dudit sculpteur. Cette jeune fille a la pénétration d'un psychologue, et l'habileté d'un diplomate. Elle devine le dépit amoureux du peintre et qu'il n'aime pas Jeanne ; elle devine que Jeanne elle-même se trompe sur ses propres sentiments et que tout en aimant le peintre elle n'est pas loin d'aimer le sculpteur ; elle devine que le banquier aime mal Denise et qu'il se prépare à être malheureux. Et elle s'arrange pour démontrer leur erreur à tous ces faux amoureux, et pour les faire revenir sur leurs pas : elle réconcilie Denise et le peintre, marie Jeanne et le sculpteur. Il n'y a qu'une chose qu'elle n'a pas devinée ou qu'elle feint d'ignorer : c'est qu'elle a montré dans toutes ces manœuvres tant de finesse, de droiture, d'énergie, de grâce, de charme, que le banquier s'est épris d'elle ! Et le tout finit par un triple mariage. Et les allers et retours de ces trois couples de cœurs sont racontés dans une langue qui est simple et naturelle... par comparaison avec celle que parlent d'ordinaire les auteurs.

32. — La bienvenue au jour lui rit dans tous les yeux à cette *Filleule de Monseigneur*, c'est-à-dire à l'œuvre de Mme Octave Feuillet. La presse a été unanime à la louer, et ce n'est pas seulement par respect pour l'auteur. Le récit est d'une amabilité humoristique et le sujet n'est pas sans intérêt. Une petite fille, trouvée dans une corbeille de fleurs le jour de la procession de la Fête-Dieu, aux pieds du «reposoir» de l'évêché, est adoptée par Monseigneur. Elle est élevée par la sœur de l'évêque, puis envoyée dans un couvent, où elle se lie d'une très vive amitié avec une de ses compagnes, Cécile. Elle sort du couvent pour aller recueillir l'immense fortune que lui a léguée, en mourant, celui qui fut son père. Elle épouse un pauvre garçon, maniaque et malade, le soigne, lui est fidèle, ne l'aime pas. Celui qu'elle aime c'est le mari de Cécile ! Mais elle a garde de le dire ; « sa vie a son secret, » elle en a même deux, celui de son amour après celui de sa naissance. Cette vie à secrets, à miracles, à touchantes aventures, se termine dans le couvent, où, le mari mort, l'enfant trouvée et millionnaire va se réfugier. Mais le personnage le plus intéressant de cette jolie sornette, c'est peut-être la sœur de l évêque, caractère acariâtre, mais cœur passionné, et qui

après avoir très mal accueilli la petite fleur vivante trouvée parmi les roses du reposoir, lui voue une tendresse ardente, mais inquiète, jalouse, tyrannique. Si la maladie, si les voleurs venaient la lui enlever ! Si les jeunes gens allaient la remarquer ! Elle veille, elle garde, elle protège, elle est prête à tout, même à se jeter à l'eau, un jour, aux bains de mer, (elle qui ne s'était pas baignée depuis cinquante ans !) pour.... devinez pourquoi ? pour s'interposer, tel un écran, entre sa filleule et les regards indiscrets de deux hommes qui la lorgnaient de la plage ! — La mère en permettrait la lecture à sa fille, n'était la scène avec le mari de Cécile, scène muette sans doute, mais qui n'en parle pas moins à l'imagination !

33. — *Charme d'amour* serait peut-être mieux placé parmi les « romans de mœurs. » Mais « mon classement est fait, » et il ne me paraît pas qu'il y ait obligation de le refaire. A propos des idylliques amours d'une petite Bretonne, et de la rivalité, d'ailleurs paisible et sans drame de ses deux amoureux, l'auteur nous donne un très net et très lumineux tableau de mœurs, emprunté à un coin de la Bretagne, où la rivalité des « marins » et des « terriens » se fait particulièrement sentir. C'est l'amoureux terrien qui finit par l'emporter dans le cœur de la Bretonne, d'abord pris tout entier par le hardi et brillant « marin, » ensuite consolé, gagné, conquis par le doux, tendre, simple et timide travailleur de la lande. « Fait de rien, » ce livre n'en est pas moins, n'en est que plus intéressant ; l'Académie l'a couronné, il peut se lire en famille, quoiqu'il y soit parlé d'amour plus qu'on n'en parle en famille !

34. — *Des Maris, S. V. P. !* ou « l'état d'âme d'un groupe de familles préoccupées d'établir leurs filles. » Pas d'histoire ; une revue d'un lot de jeunes filles, les unes belles, les autres laides, les autres médiocres ; revue menée par « une commère » qui est veuve, mais qui a gardé de son mari un assez bon souvenir pour vouloir en donner un à toutes ses petites amies, et faire de son salon une sorte de bureau de placement, sans « la petite commission. » Livre presque spirituel, pas banal, et à classer aussi dans les « tableaux de mœurs, » si l'on tient à la rigueur logique en matière si peu rigoureuse.

35. — Et en voici un, *les Sœurs*, qui pourrait être renvoyé dans les *Romans Drolatiques*, si le drame qui s'y développe avec de longs détails, n'y était soutenu par l'étude des âmes de quatre personnages, celle d'une mère, celle de ses deux enfants, dont l'un n'est qu'un enfant adoptif, et celle d'un gentilhomme respectueusement et dévotement amoureux de la malheureuse mère. Car elle fut malheureuse, la pauvre Alice. Son mari fut un triste sire, et son fils hérita des vices du père : paresseux, [illegible] par [illegible] et voleur, cependant [illegible] officier. Le

jour où la honte de son sang éclate au grand jour, Albine meurt de douleur.

36. — *Résistance* est bien une étude psychologique, mais la psychologie en est un peu artificielle et même fausse, tout en étant banale. Deux mots la résumeraient : « L'opposition est la plus sûre des persuasions. Voulez-vous faire adopter une opinion, une résolution ? Combattez-la ! » Et je crois bien avoir lu ce résumé à une page de ce livre ; mais comme je ne retrouve pas la page et que ce n'est pas la peine de la chercher, je concède que ce résumé n'est pas de l'auteur ; mais je n'accorde pas que son livre, malgré l'application, la sincérité, la gravité (tendue et un peu gauche) de l'exécution soit vrai et vivant, ni surtout qu'il soit bon. A la fois lieu commun et paradoxe, l'idée principale en est obscure et inquiétante. Jugez-en. Christine est une jeune fille intelligente, énergique, qui passe sa vie à faire le contraire de ce que lui demandent son père et sa mère. C'est une révoltée ; elle quitte sa famille pour suivre un jeune homme, qui ne l'épouse pas, qui la désespère et qui l'abandonne, en lui laissant un enfant. Retrouvée par son père et réintégrée au foyer natal, elle s'en échappe de nouveau parce qu'on voulait lui faire épouser le père de son enfant. Elle va à Paris, y fait sa médecine, devient docteur, et elle épouse un confrère, qui a tout appris de son passé et qui veut tout oublier. Elle sera heureuse ; et peut-être que le livre pourrait se résumer ainsi : « Voulez-vous être heureux ? Résistez à votre famille. » Et si ce second résumé n'est pas encore conforme à la pensée de l'auteur, c'est peut-être que cette pensée est difficile à saisir. Dans tous les cas, « elle ne me dit rien qui vaille, » cette pensée, et Christine ne paraît pas un modèle à proposer aux jeunes filles.

37. — Tandis que la jeune fille de *Sublime Mensonge*, est au contraire un ange, un ange de mélodrame, mais ce nonobstant un ange. Le mensonge sublime, c'est elle qui s'en rend coupable, pour sauver l'honneur conjugal de son père, lequel, ayant perdu sa femme, avait épousé une intrigante, laquelle avait donné rendez-vous dans sa chambre à son premier amant, lequel s'était retrouvé par un hasard merveilleux sur son passage ! Les coupables allaient être surpris, lorsque l'enfant s'écrie : « Cet homme était ici pour moi ! » Sublime mensonge ! mais dont elle fut récompensée. Résignée à épouser le misérable, elle en est débarrassée, ainsi que de sa marâtre, par un double suicide, et elle épouse son oncle ! Et elle s'appelait Lilas ! — Garçon ! portez-moi *Sublime Mensonge* dans la case des « Romans feuilletons » et ajoutez qu'il est plus intéressant qu'il n'en a l'air.

38. — Un élève du Conservatoire donnait des leçons de musique à la fille d'une marquise, et il aima son élève. Son élève ayant été ruinée, il l'épousa, et c'est cela qui est *Idylle d'artiste*. Quelques jolis détails, dans une langue pauvre mais honnête, moins honnête tou-

tefois que l'idylle elle-même, qui est d'une scrupuleuse correction.

39. — Le choix du sujet dans *Chair inquiète* révèle un esprit audacieux ; c'est un problème de morale conjugale. Mais l'audace n'est pas toujours proportionnée à la puissance, et l'auteur a eu conscience qu'il n'était pas en mesure, ni comme penseur, ni comme artiste, de tirer parti de sa matière. Aussi l'a-t-il abandonnée dès les premières pages, pour se jeter dans le plus banal des thèmes mélodramatiques. Sous prétexte de respecter sa femme, le mari de *Chair inquiète* lui est infidèle. La découverte de cette infidélité tue sa femme. Ce que devient ensuite sa maîtresse, comment elle quitte son mari et se réfugie chez son père, et comment ce mari se tue chez son amant, c'est ce qui remplit les deux tiers du livre. On y lit des phrases comme celle-ci : « Comment voulez-vous que je puisse croire encore à quelque chose, quand j'ai vu mon bonheur s'écrouler comme une masure ruinée, quand il ne me reste plus que la perspective de pleurer. » Quand on écrit dans ce style, on aurait mieux à faire qu'à se mêler de présomptueuses études de morale.

40. — « Je n'ai pas un souvenir net de mes premiers pas, » nous dit *Charles Sauvageon* à la seconde page de sa longue autobiographie, laquelle commence à la première minute de son existence et va jusqu'à « son entrée dans Paris » vers la vingt-cinquième année. S'il en avait eu un « souvenir net, » il nous en eût infligé le récit, comme il nous inflige celui de ses premières fautes d'orthographe, de ses premiers « devoirs de style, » de ses premiers maîtres, de ses premières maîtresses. Il ne nous fait grâce de rien, ce Sauvageon ; il s'imagine que rien de ce qu'il a dit, fait ou pensé ne peut nous laisser indifférents, quoiqu'il n'ait rien dit, fait ou pensé qui ne soit indifférent et insignifiant en soi. Quelle rage ont donc ces gens-là de vouloir attirer les regards du monde entier sur leur pauvre petit « Moi ! » Comme si ce n'était pas assez, comme si ce n'est pas trop des leurs ! — Il m'est arrivé de lire, signés du même nom que ce volume, de petits articles de reportage, qui semblaient dignes d'un écrivain et d'un penseur. *Charles Sauvageon* l'est à peine d'un reporter, malgré les considérations pédagogiques, philosophiques et politiques qui s'y mêlent à la vulgaire biographie d'un homme pareil à la moyenne — inférieure — des hommes.

41. — C'est par une *Voie douloureuse* que Jacques Darmand va retrouver l'âme d'Hélène, sa victime. Il avait été jaloux, il avait tué sa femme, sur les plus futiles apparences ; ce crime pesa sur sa vie entière. Tous les malheurs s'acharnèrent sur lui. Il devint riche et honoré, il fut nommé député, il faillit être ministre !! Le pauvre homme ! Quand il mourut, sa fille, mariée et tourmentée elle-même par un mari jaloux, venait de deviner la cause de tous ses maux, et avait eu le temps de lui pardonner, solennellement et avec les rites et les gestes d'usage au

théâtre ! Livre plein de bonne volonté et qui donne l'impression que l'ouvrier vaut plus que son œuvre.

Romans hors cadre. — 42. — J'ai oublié de ranger *Angoisses de juge* parmi les « recueils » et j'en suis bien aise, deux des nouvelles de ce volume me paraissant mériter une place à part, une place d'honneur parmi les œuvres d'imagination de ce trimestre. Elles ne relèvent d'aucun système d'école, elles ne sont ni idéalistes, ni réalistes, ni pessimistes ; elles se contentent d'être vraies et intéressantes. Elles reproduisent « une tranche de vie, » mais une tranche choisie parmi celles qui valent la peine ou l'honneur d'être présentées au public, et non parmi les plus banales ou les plus « animales. » Elles sont pures de toute convention et artifice littéraires, comme elles le sont de toute perversité morale. Un juge a fait condamner au bagne, comme coupable de vol, un employé de chemin de fer ; mais la condamnation obtenue, des doutes lui viennent ! Il étudie à nouveau le dossier de l'affaire et il conclut qu'il y a lieu à revision. Il envoie un long mémoire à ses confrères, aux ministres, aux députés ; il consacrera sa vie à réhabiliter un innocent. Il est prêt à tout, lorsqu'il reçoit un mot du directeur du bagne l'informant que le prétendu innocent a fini par tout avouer et a désigné l'endroit où est cachée la caisse volée. Ce qu'il y a de remarquable dans ce conte, c'est la précision des détails admirablement choisis pour motiver les angoisses et les doutes du juge, c'est l'habileté avec laquelle ils sont groupés de manière à nous amener à douter comme lui et à nous tromper comme lui — c'est en un mot l'art du conteur. De même dans l'autre nouvelle ; elle nous retrace les débuts d'un jeune médecin de campagne, frais émoulu de la Faculté, imbu des nouvelles méthodes thérapeutiques. Trompé par un de ses maîtres qui l'envoie, moyennant une secrète commission, prendre une succession à vendre, il tombe dans un milieu dont il ne connaît ni ne soupçonne pas même les préjugés et les habitudes ; il fait des imprudences légères qui ont des conséquences graves. Il est à la veille de se désespérer, lorsqu'il a la chance de guérir un vieux médecin, son confrère et son concurrent. Celui-là était un âne bâté, enfoncé dans la routine et se défiant de la science nouvelle, mais sachant exploiter à merveille les ignorances et les naïvetés de « la clientèle. » Il avait surtout une méthode pour soigner les pneumonies, qui était admirée de confiance par tout le canton, bien qu'elle fût formellement condamnée par la Faculté. Or c'est d'une pneumonie qu'il est atteint quand son confrère est appelé auprès de lui. Comment le jeune docteur est forcé d'employer la vieille et meurtrière méthode du bonhomme, et comment elle réussit, et comment une célébrité de la Faculté de Paris juge le cas, c'est ce qu'il faut lire dans le texte même. Cela repose des fadeurs et des fadaises, même plus esthétiques, ou artistiques, ou philosophiques, que

nous servent les autres romans — disons, si vous voulez, d'autres romans.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *Du Parlement de Navarre et de ses origines*, par PIERRE DELMAS. Pau, Dupuy, 1898, gr. in-8 de XVIII-468 p.

DROIT CIVIL. — 2. *Code civil annoté*, par ED. FUZIER-HERMAN, continué par ALCIDE DARRAS. Tome IV, 2e partie. Paris, Larose, 1898, in-4 de 1402 p., 15 fr. — 3. *Traité des priviléges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD. Tome III. Paris, Pedone, 1898, in-8 de VII-591 p., 8 fr.

DROIT COMMERCIAL ET INDUSTRIEL. — 4. *Commentaire et explication pratique de la loi concernant les responsabilités des accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail (loi du 10 avril 1898)*, par PAUL COULET. Paris. Chevalier-Marescq, 1898, in-8 de 115 p., 2 fr. — 5. *Le Code ouvrier*, par LOUIS ANDRÉ et LÉON GUIBOURG. *Supplément exposant le dernier état de la législation et de la jurisprudence*. Ibid., 1898, in-8 de 248 p., 3 fr. — 6. *Recueil des lois industrielles*, par ÉMILE COHENDY. 2e éd. Paris, Berger-Levrault, 1898, in-32 de VI-216 p., 2 fr. — 7. *Le Code de commerce russe*, traduit et annoté par J. TCHERNOW. Paris, Pedone, 1898, in-8 de XXIV-190 p., 7 fr.

ASSURANCES. — 8. *Encyclopédie des assurances*, publiée sous la direction de EUGÈNE BAUMGARTNER. 1re livraison (A-AB). Paris, Fontemoing, 1898, in-4 de III-80 p., 3 fr. — 9. *Revue internationale des assurances*, publiée sous la direction de EUGÈNE BAUMGARTNER. Tome I, 1897. Ibid, gr. in-8 de VI-172 p., 25 fr. — 10. *Cours d'assurances, ou Abrégé historique et pratique des assurances maritimes, incendie, vie, accidents et agricoles*, par GEORGES HAMON. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de XVIII-331 p., 10 fr. — 11. *Les Assurances. L'Art de s'assurer contre les accidents du travail*, par ARSÈNE PETIT. Paris, Hetzel, s. d., in-12 de 159 p., 2 fr.

DROIT PÉNAL. — 12. *L'Individualisation de la peine*, étude de criminalité sociale, par R. SALEILLES, avec préface de G. Tarde. Paris, Alcan, 1898, in-8 de VI-281 p., 6 fr. — 13. *Traité pratique des accidents*, par JACQUES FOURNIER. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de 272 p., 5 fr.

DROIT PUBLIC ET ADMINISTRATIF. — 14. *L'Organisation française*, par ALPHONSE BERTRAND. 2e édit. Paris, May, s. d. in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 15. *Code manuel des électeurs et des éligibles*, par A. MAUGRAS. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 346 p., 3 fr. — 16. *La Souveraineté du peuple en France sous la troisième République*, par VICTOR GELEZ. Paris, *Revue socialiste*, 1897, in-12 de 92 p., 1 fr. — 17. *Révision de la Constitution*, par H. SOULIER. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de 64 p., 1 fr. — 18. *Der Weg der Gesetzgebung in Preussen*, von MAX FLEISCHMANN. Breslau, Marcus, 1898, gr. in-8 de 128 p., 4 fr. 50. — 19. *Manuel de droit administratif. Services des ponts et chaussées et des chemins vicinaux*, par GEORGES LÉCHALAS. Tome II. 2e partie. Paris, Gauthier-Villars, 1898, gr. in-8 de 396 p., 20 fr. — 20. *De la Protection des enfants sans famille*, par LÉON MILHAUD. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de X-290 p., 6 fr.

OUVRAGES DIVERS. — 21. *Le Mouvement syndical et coopératif dans l'agriculture française, la Fédération agricole*, par ÉLIE COULET. Montpellier, Coulet ; Paris, Masson, 1898, gr. in-8 de VI-230 p., 5 fr. — 22. *La Politique agricole*. appel aux électeurs ruraux, par ÉDOUARD COHEN. Paris, Guillaumin. 1898, in-8 de 62 p. — 23. *Mélanges féministes, questions de droit et de sociologie*, par LOUIS BRIDEL. Paris, Giard et Brière, 1897. in-12 de 251 p., 3 fr. — 24. *Le Féminisme aux États-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie*, par Mme K. SCHIRMACHER. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de 75 p., 1 fr. — 25. *Fédération abolitionniste internationale contre la prostitution réglementée. Qu'est-ce que la Fédération ? Qu'a-t-elle fait ? Que veut-elle ?* par Un membre du Comité exécutif. Paris, Giard et Brière, 1898, in-12 de 78 p., 1 fr. — 26. *Deux lois inapplicables : Conseils de fabrique ; Droit d'abonnement*, par ARMAND GRANET, 2e éd. Toulouse, Édouard Privat, 1898, in-12 de 61 p. — 27. *Conseils aux avocats et aux professeurs sur la diction*, par LOUIS FAVRE. Paris, Giard et Brière, 1897, in-12 de 35 p. — 28. *La Justice gratuite et rapide par l'arbitrage amiable*, par A. CHARMOLU. Ibid., 1898, in-12 de 128 p., 2 fr.

Histoire du droit. — 1. — Plusieurs de nos anciens parlements ont déjà leur histoire. Sur celui de Navarre il n'existait encore qu'une courte notice de M. Bascle de Lagrèze. M. Pierre Delmas n'a pas la prétention, nous dit-il, d'avoir fait un travail définitif. Cependant son ouvrage intitulé *Du Parlement de Navarre et de ses origines*, pour avoir été présenté comme thèse de doctorat, n'en est pas moins une étude approfondie, consciencieuse et d'après les sources, sur le Parlement de Pau et sur les anciennes institutions judiciaires du Béarn et de la Navarre.

Le Parlement de Navarre n'a été créé qu'en 1620, par Louis XIII ; mais, dès avant le XIIIe siècle, il y eut en Béarn une cour plénière qui exerçait, avec le vicomte, toutes les fonctions du gouvernement. En 1220, sous le règne de Guillaume-Raymond de Moncade, fut établie une cour souveraine de justice, connue sous le nom de « Cour majour. » M. Delmas insiste avec raison sur cette particularité remarquable que, dès 1220, dans une vicomté de faible étendue, loin des grands centres, au milieu d'un peuple laborieux, mais pauvre, on trouve séparées les attributions judiciaires et l'autorité législative et administrative. En France, ce ne fut qu'en 1254, sous saint Louis, que la même distinction fut introduite dans les conseils du Roi. Un autre fait digne d'attention, c'est le caractère héréditaire qui fut conféré aux membres de la « Cour majour. » Nous hésitons toutefois à croire, avec M. Delmas, que cette hérédité ait été instituée pour écarter l'intrigue et la cabale de la nomination des juges. Elle a dû naître spontanément de l'organisation féodale et de l'esprit du temps. Parler ici de « volonté nationale, » c'est de l'anachronisme. Vers la fin du XVe siècle, le Béarn, la Navarre et le pays de Foix passèrent par héritage sous le sceptre de la maison d'Albret, et en 1519 Alain d'Albret, curateur de Henri II de Navarre, sans abolir en droit la « Cour majour, » cessa de la réunir et lui substitua en fait le « Conseil souverain de Béarn, » composé de juges nommés par le seigneur, qui reprit ainsi la haute main sur l'administration de la justice. Le Conseil souverain seconda la reine Jeanne d'Albret dans les efforts qu'elle fit pour introduire la Réforme dans ses États. Plus tard, après l'avènement de Henri IV au trône de France, il fut le principal boulevard du protestantisme en Béarn. En 1620, Louis XIII, obligé de venir à Pau pour soumettre ce tribunal révolté contre son autorité, réunit le Conseil souverain de Béarn à la Chancellerie de Navarre, sous le nom de Parlement de Pau, changé plus tard en celui de Parlement de Navarre.

Si l'histoire de ce Parlement ressemble, dans ses grandes lignes, à celle de tous les autres, elle a aussi son originalité propre. Les luttes religieuses auxquelles il a été mêlé en font le principal intérêt. Après avoir exposé son organisation, fait connaître les divers corps judiciaires qui s'y rattachaient, avocats, procureurs, huissiers, M. Delmas a consacré un chapitre à l'étude de sa jurisprudence sur des matières

particulièrement intéressantes : les conventions matrimoniales, les mariages au désert, la sorcellerie, le droit du seigneur, ce fameux droit de première nuit qui, en Béarn comme partout ailleurs, paraît bien n'avoir jamais existé que dans la légende. M. Delmas nous parle aussi, dans une curieuse digression, de l'usage de la vallée de Barétous, en vertu duquel chaque année un tribut de trois génisses blanches est payé par quelques communes béarnaises aux habitants du val espagnol de Roncal ; cet usage, établi sans doute pour commémorer un ancien traité de paix conclu entre les populations pastorales de ces montagnes, s'observe encore de nos jours. Une autre coutume, se rattachant plus directement à l'histoire du Parlement, est celle de la « rhède » : deux fois par an, aux veilles de Noël et de Pâques, la cour se faisait amener les prisonniers et délivrait ceux qui lui paraissaient dignes de cette faveur.

L'ouvrage de M. Delmas se termine par un historique fort détaillé des démêlés du Parlement de Navarre avec le pouvoir royal, sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI. Par un rare bonheur, les registres secrets, contenant tout ce qui s'est dit et fait au jour le jour, dans la Chambre du conseil et dans les Chambres assemblées, depuis 1637 jusqu'en 1790, existent encore aux archives des Basses-Pyrénées, sauf quelques lacunes. M. Delmas en a tiré tous les éléments de son travail, depuis le récit des fêtes, des réceptions, des services funèbres, jusqu'aux discussions mémorables qui marquèrent la fin du XVIIIe siècle. A Pau, comme ailleurs, les parlementaires se firent, sous les derniers règnes de la monarchie, les défenseurs des anciennes franchises provinciales et les adversaires des mesures fiscales proposées par les ministres. On sait que leur opposition ne fut pas sans leur coûter cher quelquefois. Si la fierté et l'indépendance de ces magistrats méritent l'admiration de la postérité, ils eurent aussi leurs passions et leurs faiblesses, que M. Delmas n'a pas voulu dissimuler. Ils montrèrent notamment un acharnement inouï contre les jésuites, sans prévoir que les mesures de proscription édictées contre ces religieux pourraient être dirigées plus tard contre d'autres classes de citoyens. Mais aussi, quand vint leur tour d'être proscrits, la plupart subirent sans faiblir la persécution. Les derniers jours du Parlement de Navarre sont tout à son honneur ; la Révolution le brisa sans avoir réussi à lui arracher aucune concession.

Droit civil. — 2. — Grâce à l'activité de M. Alcide Darras, la dernière partie du *Code civil annoté*, auquel M. Fuzier-Herman a attaché son nom et que la mort l'a empêché d'achever, vient de paraître. C'est le résumé pratique le plus complet que nous possédions de la jurisprudence et de la doctrine sur le code civil. Si malheureusement les premiers volumes ne sont pas aussi au courant que les derniers, c'est le défaut de tous les travaux de longue haleine, et l'ouvrage tout entier d'ailleurs est conçu

sur le même plan. Les sommaires des arrêts cités sous chaque article sont reproduits généralement du recueil de Sirey, mais ils sont suivis de renvois aux autres recueils. Ayant signalé chacune des livraisons de cet ouvrage au fur et à mesure de leur apparition, nous nous bornerons à indiquer la composition de la dernière, qui complète le quatrième volume : elle compte plus de mille pages et comprend la fin du titre des sociétés et tous les autres titres qui suivent jusqu'à la fin du code civil. Les hommes d'affaires seront heureux d'y trouver le commentaire bien complet du titre des Privilèges et hypothèques, avec l'explication des lois récentes qui y ont apporté des modifications, notamment de la loi de 1889 sur la subrogation à l'hypothèque légale de la femme mariée.

3. — Le troisième volume du *Traité des priviléges et hypothèques* de M. Guillouard vient aussi de paraître. L'éminent professeur de Caen s'avance ainsi régulièrement, à raison d'un volume par an, vers le terme de son excellent cours de code civil. Nous avons surtout remarqué dans ce nouveau volume l'ordre et la méthode que le savant auteur a su mettre dans une étude où la plupart de ses devanciers n'avaient pu éviter la confusion. Sans trop s'écarter de l'ordre même du code, il a su trouver des divisions parfaitement rationnelles, où toutes les questions nées de la jurisprudence et de la pratique des affaires viennent se placer comme d'elles-mêmes. Ce troisième volume traite, dans un premier chapitre, de l'inscription des priviléges et hypothèques, et, dans un second chapitre, des effets soit du privilége, soit de l'hypothèque, tant dans les rapports des créanciers et du débiteur qu'à l'égard des créanciers entre eux et vis-à-vis des tiers détenteurs. M. Guillouard se déclare partisan d'une refonte complète de nos lois hypothécaires ; mais, en attendant cette réforme si désirable, il contribuera par les clartés nouvelles que ses travaux répandent sur le régime actuel, à en atténuer les inconvénients.

Droit commercial et industriel. — 4. — La loi du 9 avril 1898 a apporté une innovation importante dans le régime du travail. Elle a érigé en principe que dans toute entreprise industrielle le « risque professionnel » doit être à la charge de l'entreprise. Auparavant le patron n'était tenu d'indemniser ses ouvriers en cas d'accident que lorsque la cause du dommage lui était imputable ou lorsqu'il avait assuré son personnel au moyen d'une retenue sur les salaires : dans le premier cas, l'indemnité était arbitrée par les tribunaux ; dans le second, elle était fixée d'avance par la police d'assurance. Avec la nouvelle loi il n'est plus question de savoir si le patron est responsable de l'accident : l'ouvrier a été blessé, le patron doit payer d'après un certain tarif. La justice n'a plus à intervenir que pour constater le dommage. Aussi ses formes ont pu être simplifiées et rendues plus expéditives. La loi n'en

est pas moins très compliquée, et son application, surtout dans les premiers temps, n'ira pas sans de nombreux tâtonnements. L'un des premiers ouvrages publiés pour servir de guide dans cette application est celui de M. Paul Coulet, avocat. Il est intitulé : *Commentaire et explication pratique de la loi concernant les responsabilités des accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail.* C'est le commentaire, article par article, de la loi du 9 avril (et non du 10 avril comme porte la couverture). L'auteur y expose aussi clairement que possible les dispositions nouvelles et montre en quoi elles dérogent aux principes anciens. Il n'a évidemment pas prétendu faire une œuvre définitive, alors que les réglements et les circulaires ministérielles nécessaires pour l'exécution de la loi et auxquelles son application reste expressément subordonnée, n'ont point encore paru.

5. — *Le Code ouvrier* est le titre d'un ouvrage de MM. Louis André et Léon Dubourg, dans lequel est résumé l'ensemble de la législation concernant la classe ouvrière. Nous en avons rendu compte déjà (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 511) ; mais nous avons à signaler aujourd'hui un important supplément destiné à compléter cet ouvrage. Dans ce supplément les matières sont rangées par ordre alphabétique. On y trouvera l'explication de toutes les lois récentes sur le régime du travail, depuis la loi du 30 novembre 1894 sur les habitations ouvrières jusqu'à celle du 9 avril 1898 sur les accidents du travail. L'ouvrage de MM. André et Dubourg est à la fois théorique et pratique ; les auteurs ne s'engagent pas dans de longues discussions juridiques, mais n'en exposent pas moins d'une manière suffisante toutes les difficultés des sujets qu'ils traitent. En même temps, ils renvoient très exactement aux documents officiels et aux décisions de la jurisprudence. Leur livre, mis au courant par son *Supplément*, nous paraît encore le meilleur manuel qui existe de la législation industrielle.

6. — Pour servir tout à la fois à ceux qui ont à étudier cette législation et à ceux qui doivent l'appliquer, M. Émile Cohendy a publié un *Recueil des lois industrielles*, qui vient d'atteindre sa deuxième édition. Dans ce petit volume sont réunies non seulement les lois qui concernent la propriété industrielle, brevets d'invention, marques de fabrique, etc., mais encore celles qui sont relatives à la réglementation des industries, et en outre celles qui s'appliquent aux rapports des patrons avec les ouvriers. Comme la législation industrielle est en pleine voie d'évolution dans notre pays, l'auteur a pensé que, pour l'étudier avec plus de fruit, il y avait lieu de la comparer avec les législations étrangères ; c'est pourquoi il a indiqué en note, sous les matières les plus importantes, les règles en vigueur chez les autres nations.

7. — *Le Code de Commerce russe*, dont une nouvelle édition officielle a été publiée en 1893, n'avait pas été jusqu'ici traduit en français. Sa tra-

duction, due à M. Tchernow, vient de paraître dans la *Collection des codes étrangers*, dont elle forme le vingtième volume. Ce code se divise en trois livres, qui traitent, le premier, des conventions et obligations propres au commerce ; le second, du droit maritime, et le troisième, des bourses et des marchés, de la tenue des livres de commerce, des courtiers et enfin des poids et mesures. Quoique composé de 762 articles, ce code ne contient pas toute la législation commerciale russe : M. Tchernow, dans l'introduction qu'il a mise en tête de sa traduction, indique que la lettre de change, la faillite et d'autres matières encore sont régies par des lois spéciales. Il donne aussi quelques renseignements sur la condition des étrangers en Russie et sur la loi qui défend aux juifs, à moins d'exceptions individuelles, d'y faire le commerce.

Assurances. — 8. — Les publications relatives aux assurances se multiplient tellement qu'on peut bien leur consacrer une rubrique spéciale. On ne saurait d'ailleurs les classer exactement ni dans le droit civil ni dans le droit commercial, car elles se rattachent également à ces deux branches de la science juridique.—L'ensemble des connaissances nécessaires à la pratique des assurances constitue si bien déjà une science à part qu'on a senti le besoin d'en former un répertoire. L'*Encyclopédie des assurances*, dont M. Eugène Baumgartner a entrepris la publication, est un ouvrage qui a certainement sa raison d'être et qui sera d'une utilité journalière pour un grand nombre de personnes. Les théoriciens ont beau dédaigner les répertoires ; ce sont des œuvres de compilation, sans doute, mais ce sont aussi des instruments de travail qui deviennent d'autant plus nécessaires qu'une science se répand davantage et multiplie ses applications. Autant qu'on en peut juger par la première livraison, l'*Encyclopédie des assurances* remplira convenablement le programme que lui a tracé M. Jules Lefort, l'éminent avocat à la cour de cassation, dans une remarquable introduction : « L'*Encyclopédie* envisagera les diverses applications de l'assurance ; loin de s'en tenir aux formes pour ainsi dire classiques, l'assurance maritime, l'assurance contre l'incendie, l'assurance sur la vie, elle parlera des formes plus modernes, de l'assurance fluviale, de l'assurance contre les accidents, de l'assurance contre la grêle, etc. Toutes les questions d'ordre technique, scientifique, législatif et juridique seront traitées avec les détails convenables ; tout ce qu'il sera nécessaire de dire sera dit d'une façon concise, sans répétitions et sans digressions. » La première livraison, que nous avons sous les yeux, comprend les mots « Abandon, Absence, Acceptation, Acceptation tacite, Accident, Acquéreur, Acquittements. » Les articles auxquels ces mots servent de titres sont signés, pour la plupart, de noms honorablement connus dans la littérature juridique.

9. — Un répertoire appelle un recueil périodique, et le recueil qui

servira de complément à l'*Encyclopédie des assurances* existe : c'est la *Revue internationale des assurances*, qui se publie trimestriellement, sous la direction de M. Eugène Baumgartner, depuis 1897 : Chaque fascicule comprend des articles de doctrine et des documents de législation et de jurisprudence. *Revue internationale*, elle justifie amplement son titre, car nous trouvons dans chacune des livraisons de la première année plusieurs articles qui ont pour auteurs des jurisconsultes étrangers, et de nombreuses décisions des tribunaux allemands, belges, suisses, autrichiens et italiens, sans compter une étude générale sur la jurisprudence relative aux assurances tant en France qu'à l'étranger. Les questions de législation ont aussi leur place : signalons notamment un projet de loi générale sur les assurances par M. Raoul de la Grasserie et une étude critique sur ce projet par M. Maurice Quentin. Grâce à cette publication périodique, ouverte aux spécialistes de tous les pays, il sera possible de suivre les travaux, les études, les doctrines qui se font jour en France et à l'étranger, comme aussi de comparer les idées et les notions qui ont cours dans les principaux pays parmi les assureurs et les jurisconsultes.

10.—M. Georges Hamon, auteur d'une *Histoire générale de l'assurance en France et à l'étranger*, professe depuis dix ans un cours d'assurances à l'Institut commercial de Paris et à l'Association philotechnique ; c'est ce cours qu'il vient de publier. Bien que le volume ne comprenne guère plus de trois cents pages, tous les aspects du sujet y sont envisagés. Une première partie est consacrée à l'assurance en général : dans la seconde partie l'auteur traite successivement des «cinq grands risques,» c'est-à-dire des assurances maritimes, contre l'incendie, sur la vie, contre les accidents et des assurances agricoles contre la grêle ou la mortalité des bestiaux. Les principes techniques qui servent de base à chaque espèce d'assurances sont expliqués aussi bien que les règles juridiques ; toutefois, il nous semble que certains chapitres particulièrement ardus, tels que ceux relatifs à la comptabilité des compagnies et au calcul des primes, auraient demandé un peu plus de développement et ne seront pas facilement compris par le public de jeunes gens et d'employés auquel l'ouvrage est destiné.

11. — De la clarté ! de la clarté ! Si cette qualité manque parfois dans les cours d'assurances, elle manque encore beaucoup plus souvent dans les polices : M. Arsène Petit le constate dès les premières pages de son manuel sur *l'Art de s'assurer contre les accidents du travail*. Il est vrai que, d'après la cour de cassation, lorsqu'une clause est obscure, le doute s'interprète en faveur de l'assuré. Mais c'est un principe auquel il ne faudrait pas trop se fier, car bien des choses peuvent être obscures pour l'assuré sans l'être pour la cour de cassation ni même seulement pour le tribunal. Si donc, étant chef d'industrie, nous

sommes obligé d'assurer nos ouvriers, consultons au préalable *l'Art de s'assurer*, de M. Arsène Petit : il ne nous donnera que de bons conseils et nous renseignera fort exactement sur nos obligations et nos droits en tant qu'assuré, comme aussi sur les droits et les obligations de la compagnie.

Droit pénal. — 12. — *L'Individualisation de la peine*, par M. Saleilles, est la reproduction d'un cours que le jeune et savant agrégé de la Faculté de droit de Paris a professé l'hiver dernier au Collège libre des sciences sociales ; et c'est aussi le premier volume d'une Bibliothèque de sociologie qui sera publiée sous les auspices du même Collège. Le titre sent un peu la métaphysique, et c'est bien aussi de métaphysique du droit pénal qu'il s'agit dans le volume. Domat, notre vieux Domat, qu'on ne connaît plus guère, sans doute parce qu'il est trop naïf, trop clair, trop chrétien et trop Français, disait que les lois avaient eu quatre vues différentes en établissant des peines contre les crimes : la première, de punir le crime par la satisfaction publique imposée au criminel ; la seconde de retenir par l'exemple des châtiments ceux qui n'ont pas de meilleurs motifs pour s'abstenir de mal faire ; la troisième, de corriger les criminels et de les déterminer à changer de vie ; la quatrième enfin, plus spéciale à la peine de mort et aux autres peines perpétuelles, de mettre les scélérats hors d'état de commettre de nouveaux forfaits. De là il résulte que la peine doit être juste, exemplaire, adaptée au plus ou moins de perversité du coupable. Toute la théorie de la pénalité était déjà dans ces quelques lignes. Mais on sait que dans ces derniers temps quelques positivistes italiens, Lombroso, Garofalo, Ferri, etc., ont prétendu changer tout cela. En réalité, ils n'ont rien changé du tout et se sont bornés à supprimer des conditions requises par les anciens criminalistes la première, la justice, et à insister sur les autres. A quoi bon la justice, en effet, à quoi bon se préoccuper de savoir si la peine est en rapport avec la responsabilité du coupable ? Cette responsabilité, on la nie. Pour l'école italienne, le crime est un produit de l'atavisme ou du milieu social ; le criminel est une bête fauve, qu'il faut intimider, si c'est possible ; apprivoiser, s'il est encore capable d'amendement ; éliminer, s'il est incorrigible. La peine n'est plus une sanction ; elle est seulement une mesure de précaution pour la société ; un essai de guérison ou une mesure d'élimination à l'égard du coupable. C'est un traitement qu'il faut appliquer à chaque criminel individuellement suivant le diagnostic de son état d'âme. L' « individualisation de la peine » est la conséquence de cette nouvelle théorie. Mais, comme s'est proposé de le démontrer M. Saleilles, il n'est pas besoin d'être positiviste ni de nier le libre arbitre et la responsabilité morale pour accepter cette conséquence. M. Tarde, dans la remarqua-

servira de complément à l'*Encyclopédie des assurances* existe : c'est la *Revue internationale des assurances*, qui se publie trimestriellement, sous la direction de M. Eugène Baumgartner, depuis 1897 : Chaque fascicule comprend des articles de doctrine et des documents de législation et jurisprudence. *Revue internationale*, elle justifie amplement son titre, car nous trouvons dans chacune des livraisons de la première année plusieurs articles qui ont pour auteurs des jurisconsultes étrangers, et de nombreuses décisions des tribunaux allemands, belges, suisses, autrichiens et italiens, sans compter une étude générale sur la jurisprudence relative aux assurances tant en France qu'à l'étranger. Les questions de législation ont aussi leur place : signalons notamment un projet de loi générale sur les assurances par M. Raoul de la Grasserie et une étude critique sur ce projet par M. Maurice Quentin. Grâce à cette publication périodique, ouverte aux spécialistes de tous les pays, il sera possible de suivre les travaux, les études, les doctrines qui se font jour en France et à l'étranger, comme aussi de comparer les idées et les notions qui ont cours dans les principaux pays parmi les assureurs et les jurisconsultes.

10.—M. Georges Hamon, auteur d'une *Histoire générale de l'assurance en France et à l'étranger*, professe depuis dix ans un cours d'assurances à l'Institut commercial de Paris et à l'Association philotechnique ; c'est ce cours qu'il vient de publier. Bien que le volume ne comprenne guère plus de trois cents pages, tous les aspects du sujet y sont envisagés. Une première partie est consacrée à l'assurance en général : dans la seconde partie l'auteur traite successivement des «cinq grands risques,» c'est-à-dire des assurances maritimes, contre l'incendie, sur la vie, contre les accidents et des assurances agricoles contre la grêle ou la mortalité des bestiaux. Les principes techniques qui servent de base à chaque espèce d'assurances sont expliqués aussi bien que les règles juridiques ; toutefois, il nous semble que certains chapitres particulièrement ardus, tels que ceux relatifs à la comptabilité des compagnies et au calcul des primes, auraient demandé un peu plus de développement et ne seront pas facilement compris par le public de jeunes gens et d'employés auquel l'ouvrage est destiné.

11. — De la clarté ! de la clarté ! Si cette qualité manque parfois dans les cours d'assurances, elle manque encore beaucoup plus souvent dans les polices : M. Arsène Petit le constate dès les premières pages de son manuel sur *l'Art de s'assurer contre les accidents du travail*. Il est vrai que, d'après la cour de cassation, lorsqu'une clause est obscure, le doute s'interprète en faveur de l'assuré. Mais c'est un principe auquel il ne faudrait pas trop se fier, car bien des choses peuvent être obscures pour l'assuré sans l'être pour la cour de cassation ni même seulement pour le tribunal. Si donc, étant chef d'industrie, nous

[illegible]

compagn[illegible]

[illegible] — [illegible] — [illegible] est la [illegible] la Faculté de droit de Paris [illegible] des sciences sociales [illegible] bibliothèque de sociologie [illegible] Collège. Le titre [illegible] de métaphysique du droit [illegible] notre vieux Domat, qui [illegible] est trop naïf, trop clair. [illegible] avaient en quatre vues [illegible] crimes : la première, [illegible] imposée au criminel [illegible] châtiments ceux qui [illegible] faire ; la troisième, [illegible] de vie ; la [illegible] et aux autres peines [illegible] commettre de [illegible] doit être juste, [illegible] coupable. [illegible] quelques lignes. Mais [illegible] positivistes italiens [illegible] changé tout cela [illegible]

[illegible] sanction ; elle est [illegible] un essai de guérison [illegible] coupable. C'est un traitement [illegible] individuellement suivant [illegible] dualisation de la peine [illegible] Mais, comme s'est proposé [illegible] besoin d'être positiviste [illegible]

[illegible] de bas [illegible] MM. [illegible] donner, avant la [illegible] [illegible] malades et des éta[illegible]

[illegible]

ble préface qu'il a écrite pour l'ouvrage de M. Saleilles, M. Tarde, tout favorable qu'il soit au déterminisme, reconnaît que l'idée d'approprier la peine à la nature individuelle de l'agent, à sa virtualité criminelle, est une idée ancienne, admise par le droit canonique et qui s'explique encore mieux chez les théologiens que chez les positivistes, puisque pour ceux-ci le crime est moins le résultat d'une volonté individuelle que de facteurs impersonnels, tels que la race et le milieu. Reste à savoir comment la peine peut être individualisée. L'individualisation ne peut se faire par la loi, cela est évident ; elle ne peut être que l'œuvre du juge et de l'administration pénitentiaire. Au juge d'abord le législateur doit laisser plus de latitude, lui fixer tout au plus un maximum, lui laisser le choix entre des peines de diverses natures. Sans revenir au système des peines arbitraires de l'ancien régime, on doit s'écarter tout autant du système égalitaire des codes de 1791 et de 1810, qui firent du juge un distributeur automatique, appliquant régulièrement la même peine à quiconque avait commis le même délit. La loi sur les circonstances atténuantes, la loi Bérenger, ont déjà apporté d'heureuses modifications à ce mécanisme pénal de la Révolution. Il faut poursuivre dans le même sens. On pourrait même imiter ce qui s'est fait dans l'État de New York, où les juges ont la faculté d'envoyer les délinquants dans des pénitenciers privés, tels que celui d'Elmira, fondé par M. Brockway, et cela sans limitation de durée, sans terme fatal, mais en faisant de l'amendement moral du condamné la condition de sa libération. L'individualisation de la peine doit être aussi l'œuvre de l'administration pénitentiaire, seule à même de constater l'effet et les progrès de la médication qu'elle est chargée d'appliquer. Tel est très sommairement et très vulgairement le fond et la conclusion du beau livre de M. Saleilles. Il mérite d'attirer l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent aux problèmes sociaux, surtout de celles que préoccupe la question si inquiétante du progrès de la criminalité à notre époque. Par son talent d'analyse, comme par sa rare érudition, l'auteur, dont les premiers travaux ont eu pour objet le droit civil, se classe au meilleur rang des criminalistes. Il nous semble toutefois, en s'engageant dans cette nouvelle voie, s'être un peu défié de lui-même ; ainsi s'expliquent pour nous une certaine hésitation dans l'affirmation de ses idées et un excès de complaisance pour les idées contraires, en un mot une tendance un peu trop éclectique, qui voudrait concilier même les doctrines les plus opposées.

13. — *Le Traité pratique des accidents*, de M. Jacques Fournier, nous paraît surtout destiné aux officiers de police judiciaire ; c'est pourquoi nous le rattachons au droit pénal. Il explique la procédure à suivre, les précautions à prendre, les prescriptions à observer dans les cas si nombreux et si divers où se produisent des morts accidentelles,

des blessures, des explosions dans les mines, des incendies, des accidents de chemins de fer, de navigation, de roulage, de bicyclette, etc. Un appendice, qui est l'œuvre de deux spécialistes, MM. J. Gesua et H. Goudal, contient l'indication des premiers soins à donner, avant l'arrivée du médecin, aux victimes d'accidents et de maladies subites. On voit par là que ce livre peut être utile presque à tout le monde et qu'il serait surtout bien placé dans les bibliothèques des mairies et des établissements industriels.

Droit public et administratif. — 14. — Sous le titre : *L'Organisation française*, M. Alphonse Bertrand, secrétaire rédacteur du Sénat, expose l'état actuel des principaux organes du gouvernement et de l'administration en France. Il montre successivement comment sont constitués et comment fonctionnent la souveraineté nationale, les deux Chambres, les ministères, les départements, les communes, l'instruction publique, l'armée, la marine, la diplomatie, les cultes, la magistrature, les postes et télégraphes, l'Algérie et les colonies. Ce livre, où sont décrits les divers rouages de notre machine administrative si compliquée, est destiné à servir de manuel d'enseignement civique dans les écoles : l'auteur s'est attaché à faire connaître, d'après les lois et les documents les plus récents, les obligations qui s'imposent à chacun, en qualité de citoyen, d'électeur, de soldat, de juré. Il reproduit même les textes législatifs les plus importants.

15. — Le *Code manuel des électeurs et des éligibles*, de M. Maugras, dont une nouvelle édition a paru cette année, s'adresse non plus aux petits Français, mais aux grands et vrais citoyens, qui ne sont souvent guère plus instruits ni plus raisonnables que les petits. C'est le manuel le plus complet que nous ayons, en dehors des grands ouvrages de doctrine et de jurisprudence, sur la législation électorale. Il traite non seulement des élections politiques, départementales et communales, mais encore des élections aux tribunaux de commerce, aux conseils de prudhommes et aux chambres consultatives des arts et manufactures. Composé dans un esprit très pratique, il contient des formules pour les divers actes ou recours auxquels peuvent donner lieu les élections.

16. — Dans une brochure intitulée : *La Souveraineté du peuple en France sous la troisième République*, M. Victor Gelez constate, avec une stupeur non exempte de naïveté, que le peuple, réputé souverain depuis cinquante ans, n'a pu éviter les guerres et les calamités sociales de la seconde moitié du siècle, que sa misère n'a pas diminué, que sa sécurité matérielle ne s'est pas améliorée. D'où cela vient-il ? M. Gelez répond : « De ce que le suffrage universel s'exerce dans des conditions absolument antidémocratiques. » Et il propose quelques modifications à la loi électorale : que le nombre des affiches pouvant être apposées par chaque candidat soit limité ; que les électeurs écrivent eux-mêmes

leur bulletin de vote ; que les bulletins blancs soient comptés pour le calcul du nombre des votants... Quand encore ces réformes seraient adoptées, les guerres seraient-elles évitées, la misère du peuple serait-elle moindre et sa sécurité plus grande ? M. Gelez ne doit pourtant pas être assez naïf pour le croire.

17. — Pour M. Soulier aussi, notre démocratie « n'est que nominale, » notre république « n'est qu'une monarchie déguisée. » Il demande, lui, la révision de la constitution. Cette révision aurait pour but de supprimer le Sénat. Reconnaissant toutefois qu'une assemblée unique pourrait abuser de son omnipotence, il voudrait que le corps législatif fût divisé en deux Chambres élues également par le suffrage universel direct et ayant l'une et l'autre les mêmes pouvoirs. Quand il y aurait conflit entre les deux Chambres, on ferait de nouvelles élections, et le pays jugerait. Rien de plus simple. Le malheur est que, pour que ce nouveau système puisse s'établir, il faut de toute nécessité que notre Sénat actuel se suicide,... ou qu'on le suicide ; M. Soulier, sans répugner à cette extrémité, n'indique pas suffisamment comment elle pourrait se réaliser.

18. — A Berlin aussi il y a deux Chambres, et les personnes qui s'intéressent à la réforme de la procédure parlementaire pourront lire avec profit une brochure qui nous vient de Breslau sur le mode de confection des lois en Prusse : *Der Weg der Gesetzgebung in Preussen*, par M. Max Fleischmann. L'auteur traite de la confection des lois en général et de la confection des lois constitutionnelles. Il indique notamment que le droit d'initiative appartient au Roi et aux Chambres, mais aux Chambres en tant que corps constitués et non à chacun des membres. Au Landtag, comme à la Chambre des seigneurs, le vote ne peut avoir lieu par procuration. La constitution prussienne est révisable ; les lois de révision doivent être votées dans chaque Chambre, à la majorité absolue et dans deux scrutins séparés par un intervalle de vingt et un jours au moins. A l'étude des questions rentrant dans son sujet, M. Fleischmann a mêlé de nombreux aperçus historiques ou de législation comparée. Sa brochure forme le premier volume d'une Bibliothèque de droit public et administratif qui sera publiée sous la direction de M. Siegfried Brie, professeur de droit à l'Université de Breslau.

19. — Dans l'ordre du droit administratif spécial, nous avons à signaler la seconde partie du tome II du *Manuel de droit administratif pour les services des ponts et chaussées et des chemins vicinaux*, par M. Georges Léchalas, ingénieur en chef. Cette partie de l'ouvrage est consacrée à la police de la grande voirie et du roulage, à la condition juridique, à la conservation et à la gestion du domaine public. Tout en suivant un ordre méthodique, l'auteur reproduit les textes des lois, décrets et

arrêtés, et il les commente en indiquant la jurisprudence du conseil d'État et de la cour de cassation. On trouve notamment dans ce volume les derniers réglements relatifs aux concessions de droit de pêche et de chasse, de prises d'eau, de plages, de bacs, de ponts à péage, et ceux concernant l'établissement des usines sur les rivières et les canaux, des conduites d'eau, de gaz et d'électricité sur les voies publiques. La voirie par chemin de fer sera traitée dans le volume suivant..

20. — Toutes les questions relatives à l'assistance de l'enfance sont étudiées avec soin par M. Léon Milhaud dans un volume intitulé : *De la Protection des enfants sans famille*. Les enfants sans famille ce sont non seulement les enfants trouvés, abandonnés ou orphelins et recueillis par l'Assistance publique, mais encore les enfants « moralement abandonnés » que la loi du 24 juillet 1889 permet de soustraire à l'autorité de parents indignes. M. Milhaud détermine la situation des uns et des autres. Il signale aussi les lacunes des différents services organisés pour la protection de l'enfance, mais n'insiste pas assez sur la plus grave de toutes, l'absence de toute influence morale et religieuse dans cette organisation purement administrative. Chacun sait que les « enfants d'hospice » ont une mauvaise réputation dans les campagnes ; or, la faute en est surtout aux inspecteurs qui les placent souvent dans des maisons fort peu recommandables. En indiquant les devoirs et les prérogatives de ces inspecteurs, M. Milhaud a omis de se demander s'il n'y aurait pas quelques garanties à prendre à leur égard, si ces tuteurs de tous les enfants délaissés ne devraient pas eux-mêmes être placés sous une tutelle plus sérieuse que celle du préfet. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Milhaud peut être utile aux personnes qui s'intéressent à la protection de l'enfance abandonnée ou coupable et spécialement aux membres des associations établies en vue de cette protection : il leur fournira, avec les règles légales, des indications utiles pour leur ministère de charité.

Ouvrages divers. — 21. — Avant d'ouvrir le volume — probablement une thèse de doctorat — de M. Élie Coulet sur *le Mouvement syndical et coopératif de l'agriculture française*, nous étions loin de nous attendre à y trouver un réquisitoire contre les syndicats agricoles. A en croire cet auteur, « les syndicats agricoles ont fait un mauvais usage de la loi du 21 mars 1884 ; » ces associations ont été formées « uniquement entre les propriétaires du sol, surtout entre les grands et moyens propriétaires, à l'exclusion des nombreuses populations ouvrières rurales, dont la situation misérable n'a reçu aucune amélioration ; » les syndicats agricoles « se sont désintéressés en général du progrès de la culture ; » très peu nombreux sont ceux « qui, à l exemple de celui de Belleville-sur-Saône, ont créé dans leur région des champs d'expériences, des pépinières, des concours spéciaux entre les agriculteurs, etc., organisé

l'enseignement agricole dans les écoles primaires, comme les syndicats de Poligny, de Brest, de Bretagne et d'Anjou, etc., fondé des bulletins ou feuilles périodiques rappelant les soins successifs à donner aux cultures et aux récoltes, les fumures spéciales, etc. » Ce sont là les affirmations de M. Coulet, mais elles ne sont appuyées d'aucune preuve. Pour établir que les petits propriétaires et les ouvriers étaient exclus des syndicats, M. Coulet, aurait dû au moins noter des exemples de statuts prononçant cette exclusion ; il n'en cite qu'un seul. Il aurait pu aussi parcourir les listes d'un certain nombre de syndicats ; il ne l'a pas fait. Lui-même reconnaît que « les syndicats ont beaucoup aidé à propager l'emploi des engrais chimiques ; » en cela n'ont-ils pas contribué au progrès de la culture ? Et parce que les statistiques officielles n'ont pas enregistré tous les avantages dont profitent les syndiqués, est-ce une raison de contester la réalité des services rendus par les syndicats ? Les statistiques, par exemple, ne signalent en 1897 que cent vingt bulletins périodiques publiés par des syndicats agricoles. Mais M. Coulet ne sait-il pas qu'un même bulletin sert à plusieurs syndicats et qu'il n'est presque aucune de ces associations qui ne procure à ses membres, en échange d'une cotisation de un ou deux francs, une publication agricole périodique ?... En somme, M. Coulet nous paraît s'être fait trop complaisamment l'écho des commerçants qui ont vu leurs bénéfices réduits par l'intervention des syndicats sur le marché des denrées agricoles. Nous reconnaissons cependant que certains syndicats, en ne se contentant pas de grouper les commandes de leurs membres, en achetant eux-mêmes directement pour revendre, sont sortis du rôle que leur attribue la loi, et que de telles pratiques, si elles se généralisaient, risqueraient de compromettre une institution dont le rapide succès atteste assez les avantages pour l'agriculture française... M. Coulet traite encore, et avec talent, il faut le dire, des sociétés coopératives rurales et du crédit agricole. Dans une seconde partie, intitulée *la Fédération agricole*, il expose l'organisation de l'Union centrale des syncats d'agriculteurs et des vingt Unions régionales qui existent actuellement en France. Sur tout cet ensemble d'associations, il se montre assez bien renseigné, mais plein de préventions. Il y voit les cadres de l'armée agrarienne qui prépare l'asservissement économique du pays. Suivant lui, « le jour est proche où le résultat définitif de la politique agricole actuelle apparaîtra sous la forme d'un monopole des produits du sol national pour le seul profit des propriétaires ruraux. » Cette seule phrase ne porte-t-elle pas en elle la réfutation de la thèse de M. Coulet ? Un monopole qui existerait au profit de tous les propriétaires ruraux ne serait-il pas en définitive le monopole de tout le monde ?...

22. — Cette politique agricole qui fait tant peur à M. Coulet, elle a

été fort bien exposée dans une brochure que M. Édouard Cohen adressait récemment aux électeurs ruraux. Écrite avant les élections et en vue de ces élections, cette brochure contient quelques appréciations que l'auteur devrait rétracter aujourd'hui, notamment celle-ci : « L'impôt sur le revenu, condamné par presque tous les conseils généraux, n'a obtenu aucune faveur dans les campagnes. » Le travail de M. Cohen n'en conserve pas moins son intérêt : il expose et justifie, dans ses grandes lignes, le programme des réformes pratiques que réclame l'agriculture, mais qui malheureusement sont moins séduisantes pour le suffrage universel que les panacées du parti radical.

23.— M. Louis Bridel s'est déjà fait connaître comme champion du féminisme par deux ouvrages sur la situation légale des femmes : *La Femme et le Droit; le Droit des femmes et le Mariage*. Son nouveau livre, intitulé *Mélanges féministes*, est un recueil de travaux divers, articles de revues, rapports présentés au Grand Conseil de Genève ou à des congrès féministes. M. Bridel se défend du reproche de vouloir ébranler la famille. Cependant il en changerait radicalement la constitution, puisqu'il prétend supprimer toute subordination de la femme au mari. Cette réforme, comme aussi celle qui tend à substituer dans le mariage la séparation de biens au régime de la communauté, tournerait, croyons-nous, au détriment de la famille et de la femme elle-même. Parmi les articles du programme féministe on trouverait ainsi plusieurs pavés de l'ours. On y trouve cependant aussi de justes revendications, et M. Bridel a raison de s'indigner contre l'interdiction de la recherche de la paternité naturelle, contre les abus de la réglementation de la prostitution. Il démontre fort bien l'insuffisance de nos lois pénales dans la répression des outrages aux mœurs, notre infériorité sur ce point par rapport aux lois anglaises et allemandes.

24. — Dans une brochure sur *le Féminisme aux États-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie*, Mme Kaethe Schirmacher donne d'intéressants détails sur l'histoire et les progrès du mouvement féministe dans ces différents pays. Nous croyons toutefois qu'elle se trompe lorsqu'elle dit, dans sa conclusion, que le féminisme est né partout des mêmes causes. En réalité, il a pris naissance aux États-Unis et en Angleterre, où il a été une réaction justifiée contre la rigueur des coutumes anglo-saxonnes à l'égard de la femme. En France, il avait moins sa raison d'être ; aussi ne s'y est-il développé que beaucoup plus tard, et ses partisans lui ont donné une fâcheuse couleur politique en l'associant presque toujours aux partis les plus avancés.

25. — C'est en Angleterre aussi qu'est née la « Fédération abolitionniste internationale contre la prostitution réglementée, » mais c'est en France surtout aujourd'hui que cette association doit poursuivre son

œuvre d'assainissement moral. On sait qu'elle s'est donné pour but l'abolition, dans tous les pays, de la réglementation de la prostitution, du système dit « de la police des mœurs, » dont les abus sont certains et les avantages très problématiques. L'Angleterre et plusieurs autres pays ont déjà renoncé à ce système et n'ont pas lieu, paraît-il, de le regretter. C'est du moins ce qu'affirme l'auteur anonyme d'une brochure de propagande intitulée : *Qu'est-ce que la Fédération ? Qu'a-t-elle fait ? Que veut-elle ?* Outre les arguments en faveur de l'œuvre qu'elle recommande, elle contient les statuts de la branche française de la Fédération abolitionniste et la liste des membres du comité dirigeant.

26.— Sous le titre : *Deux lois inapplicables*, M. Armand Granel reproduit divers articles qu'il a publiés sur la nouvelle loi concernant les fabriques et sur celle qui a frappé les congrégations de l'impôt d'abonnement. La partie relative aux fabriques nous paraît la meilleure ; l'auteur y montre bien l'inconséquence d'un gouvernement qui se proclame neutre à l'égard de tous les cultes et qui prétend néanmoins s'ingérer dans les affaires de chaque culte. En ce qui concerne les congrégations, M. Granel les encourage à persévérer dans leur résistance passive aux lois d'exception.

27. — M. Louis Favre adresse des *Conseils aux avocats et aux professeurs sur la diction*. « La diction de l'avocat, dit-il, sera convenable quand il parlera longtemps sans fatigue, clairement, correctement et d'une façon agréable. Les qualités de clarté, de correction, etc., s'acquièrent par l'exercice «méthodique» des divers organes qui entrent en jeu dans l'acte de la parole, c'est-à-dire: les poumons, le diaphragme, le larynx, la bouche avec ses différentes parties. » M. Favre indique en conséquence les exercices par lesquels les orateurs peuvent corriger ce qu'il y a de défectueux dans leur manière de parler. Il s'étonne, non sans raison, que l'enseignement de la diction, appliquée à l'art oratoire, n'existe pas dans nos Universités.

28. — Pour finir, voici une petite brochure qui vaudrait plus que son pesant d'or, si les plaideurs étaient assez sages pour suivre ses conseils : *La Justice gratuite et rapide par l'arbitrage amiable*, par M. A. Charmole. Elle contient l'explication des règles légales sur l'arbitrage, avec les formules nécessaires pour les mettre en pratique. De toute la procédure, ce sont ces règles-là qui mériteraient d'être les plus suivies, — et ce sont les plus négligées !

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

L'Église, conférences de Notre-Dame de Paris en 1897, par le R. P. Ollivier. Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de XXIII-356 p. — Prix : 5 fr.

Le R. P. Ollivier, qui a prêché l'année dernière les conférences du carême à Notre-Dame de Paris, vient de les publier en un beau volume qui comprend, outre les conférences, les sermons de la retraite pascale. Nous engageons vivement nos amis à lire ces conférences. Le sujet, inspiré d'ailleurs par S. Ém. l'archevêque de Paris, est très important et très actuel. Rien ne peut être plus à propos que d'établir l'autorité de l'Église et son rôle dans la société moderne. Rien ne peut être plus nécessaire que de montrer le devoir nous incombant à tous d'étudier sérieusement les vérités révélées que l'Église nous enseigne. L'ignorance en cette matière est déplorable. Les incrédules reprochent le plus souvent à l'Église des maximes qu'elle n'a jamais professées ou qu'elle a condamnées. La plupart des fidèles n'en savent guère davantage, et sont incapables d'alléguer une raison sérieuse pour la défense de leur foi. On verra dans les sermons de la retraite à quel point nous sommes obligés d'étudier la vérité révélée en raison des efforts que nous consacrons aux autres travaux intellectuels.

Ces conférences offrent d'ailleurs une lecture attachante. On n'y trouve point sans doute l'éloquence entraînante d'un Lacordaire, ou le charme d'un Ravignan, ni la logique impeccable et le style académique de Mgr d'Hulst. Mais on y trouve un homme parfaitement instruit de son sujet, le développant avec une conviction profonde et une éloquence vigoureuse, relevée par une certaine rudesse de langage qui fait penser à un Savonarole. Quelques-uns ont reproché au P. Ollivier de malmener son auditoire. Vouloir faire du P. Ollivier un courtisan du public, c'était vouloir qu'il ne fût plus le P. Ollivier. Après tout, s'il a dit un peu durement des vérités sévères, ses auditeurs les méritaient bien. D. V.

La Apostasia castigada ; *Correspondencia epistolar con Don Tristan Medina sectario arrepentido*, por D. José Salamero y Martinez. 2ª edicion. Madrid, tip. de San Francisco de Sales, 1896, in-12 de 462 p. — Prix : 5 fr.

Don Tristan Medina est un prêtre originaire de Santiago de Cuba, qui vint à Madrid, il y a un quart de siècle, et qui s'y rendit célèbre par son talent de prédicateur. Malheureusement, à sa facilité d'élocution, à sa chaleur dans le débit, il joignait un esprit novateur et politique, qui le porta à des excès blâmables. Repris par l'autorité ecclésiastique, il regimba sous l'aiguillon et ne se soumit définitivement qu'après une lutte violente contre lui-même et toute une série de péripéties morales et intellectuelles. C'est dans ces circonstances que Mgr José Salamero, ami et confident du pauvre prêtre déchu, entreprit de le

ramener dans la voie de la vérité et du devoir. *La Apostasia castigada* renferme seize lettres écrites dans ce but. Toutefois que le lecteur ne s'y trompe pas ; ce ne sont pas de simples lettres d'ami ; ce n'est pas une polémique, ni une apologétique, telle qu'on pourrait se le figurer *a priori*. Le livre de Mgr Salamero est une véritable étude philosophique et historique sur le protestantisme comparé au catholicisme, non pas certes sous la forme concise, nerveuse et serrée de Balmès, mais cependant conçue avec ampleur, traitée avec une logique pleine de cœur en même temps que d'érudition, et limitée naturellement aux points soit dogmatiques soit historiques attaqués ou défigurés par Don Tristan.

C'est principalement à ce point de vue que *la Apostasia castigada* est un ouvrage de réelle valeur, digne d'être lu, instructif au premier chef, qui fait honneur à l'éminent prélat qui l'a composé, et qu'on peut placer à côté des meilleures productions des philosophes chrétiens de notre siècle.

G. Bernard.

SCIENCES ET ARTS

L'État et ses rivaux dans l'enseignement secondaire, par le P. J. Burnichon. Paris, Poussielgue, 1898, in-12 de III-352 p. — Prix ; 3 fr. 50.

Recueil de huit articles qui ont paru dans les *Études religieuses* à des dates assez différentes, entre 1889 et 1897. Mais ce n'est pas ici une simple mosaïque ; un même esprit circule d'un bout à l'autre de l'ouvrage et lui imprime une vivante unité. Partout une plume alerte, et le style des *Provinciales* sous la plume d'un jésuite.

Trois parties composent l'ouvrage. — La première décrit les mécomptes, ou comme on le dit couramment aujourd'hui, « la crise » de l'Université. On y apprend ce que coûte au pays un lycée, et un lycéen, et pourquoi depuis plusieurs années le développement des maisons universitaires se trouve subitement arrêté, au point qu'en dehors même des Pochon et des Cocula certains ne voient plus de salut que dans des mesures draconiennes édictées contre la liberté. — La seconde commence par une étude des plus intéressantes sur les récréations comparées dans les lycées et les établissements libres. « Jamais l'Université n'arrivera à organiser parmi ses pupilles, d'une manière persévérante et sérieuse, les jeux de plein air : ce n'est pas amusant le moins du monde de faire amuser des enfants » (p. 140). Plus loin sous forme de lettre à M. H. Marion, mort depuis, le P. Burnichon se donne le malin plaisir de constater que les réformateurs officiels de l'ancienne éducation n'ont rien trouvé de mieux que de s'approprier les règles en honneur chez leurs rivaux. La « discipline libérale » comme on peut s'y attendre, est ici accommodée de toutes pièces, de même que l'invraisemblable

prétention de transformer les maîtres-répétiteurs en autant de « directeurs de consciences. » Enfin (car chacun a ici son tour) c'est à l'auteur du *Journal d'un évêque* de passer sous les fourches caudines du R. P., persuadé que sous les compliments décernés à un collège de jésuites en 1922 se cache une critique incommode et à quelques égards peut-être injuste, de ceux d'aujourd'hui. — Le débat, vieux d'un quart de siècle, mais aussi brûlant actuellement qu'à la première heure, entre les humanités classiques et les humanités modernes, occupe à peu près exclusivement la troisième et dernière partie du livre. On devine sans peine où vont résolument les préférences de l'auteur, lequel tout en reconnaissant l'utilité de l'enseignement nouveau ne lui témoigne qu'une très médiocre estime. A ses yeux l'assimilation si bruyamment réclamée entre les diplômes de l'un et de l'autre ordre cache à la fois une erreur et un péril. Quoi qu'on puisse penser sur ce point, rarement la supériorité de la formation classique a été mise en si pleine lumière ; qu'on en juge par cette courte citation: « Base d'une éducation libérale, les humanités ne sont pas pour cela une gymnastique stérile. En aiguisant l'esprit, en lui ouvrant des horizons plus larges, en sollicitant la curiosité intellectuelle, elles font mieux qu'instruire, elles « élèvent, » au sens le plus juste et le plus vif du mot : elles préparent des hommes capables d'habiter les hautes sphères de l'intelligence, de comprendre et d'aimer le vrai, le beau, l'idéal, et même de cultiver plus fructueusement que d'autres les branches du savoir qu'ils ont paru négliger d'abord » (p. 253). C. Huit.

Problemas y teoremas económicos, sociales y jurídicos, por D. Damian Isern. Tomo primero. Madrid, imp. Ventosa, 1897, in-12 de viii-330 p. — Prix : 4 fr.

Le livre que nous présentons ici est une collection d'opuscules et d'études que D. Damian Isern a publiés dans diverses revues d'Amérique. L'auteur nous fait d'abord connaître un éminent publiciste des îles Baléares, Quadrado, « une des premières figures de la science historique et de la littérature nationale de l'Espagne. » Disciple et ami du grand Balmès, Quadrado fut tour à tour directeur du journal *El Conciliador* (1845), philosophe, historien et littérateur. Comme historien, il s'attacha surtout à retracer les faits principaux des annales de Majorque, sa patrie, dans *la Conquista de Mallorca, Forenses y ciudadanos*, etc. Comme littérateur, il écrivit des narrations poétiques pleines de fraîcheur et des drames excellents, tels que *Cristian de Noruega* et *Martin Venegas*. Tel est l'homme, malheureusement peu connu, à la mémoire duquel D. Damian Isern consacre des pages émues et très intéressantes.

L'auteur des *Problemas y teoremas* publie ensuite diverses études

sur le droit de propriété, sur la question sociale et le socialisme, et enfin, ce qui, à notre avis, est le point capital et le plus original de l'ouvrage, il s'étend avec une légitime insistance sur l'état de décadence et de dégénérescence de l'Espagne à la fin de ce siècle (p. 185-290), au point de vue de la population, du sol, de la richesse. Il prouve, chiffres en main, jusqu'à quel degré effrayant l'Espagne est tombée, allant progressivement à une ruine certaine : rien ne vaut cette éloquence des faits, qui contraste singulièrement avec les hyperboles gratuites que se plaisent à faire les apologistes intéressés de ce pays. Enfin, dans un dernier chapitre, D. Damian Isern compare ce qu'a été la révolution passée et ce que sera la révolution future : la dynamite sera l'agent destructeur dont se serviront dans tous les pays les anarchistes du XIXe siècle.

Tel est le triste tableau que nous trace l'éloquent académicien de Madrid. Peut-être eût-il été bon de mettre en regard quelques considérations moins désolantes, moins pessimistes, pour laisser dans l'âme du lecteur autre chose qu'une impression de découragement général.

G. BERNARD.

La Chasse au chamois, par le Cte H. TREDECINI DE SAINT-SAUVEUR. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-16 de XI-284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Combien de fervents disciples de saint Hubert peuvent dire qu'ils ont parcouru la cime des Alpes à la suite d'un chamois poursuivi ? Nous n'en connaissons guère. Aussi le livre du comte Tredecini de Saint-Sauveur sera-t-il favorablement accueilli par les lecteurs, auxquels il conte par le menu tous les détails d'un sport extrêmement suggestif et qui ne manque pas — voire même pour les plus habiles chasseurs — d'un passionnant péril. Le chamois, ses mœurs, ses coutumes, ses cantonnements, ses viandis, son dépeuplement, autant de tableaux bien mis en lumière, et bien faits pour nous séduire. On aime à relire les pages qui traitent de l'approche au chien courant (les braves chiens!) et au traqué. Pour armes (écoutez bien ceci, Tartarins de tous pays et de toutes latitudes) des Martini, des express-riffle ou des Winchester.

Et les souvenirs de l'alpiniste se réveillent passionnants à la mémoire de Tavanense ou du Palletas, découpés dans le livre des chasses d'antan. Hélas pourquoi faut-il que là encore, sur ces sommets, il y ait d'infâmes braconniers, pourquoi faut-il plus que des jarrets solides, plus qu'un sang froid imperturbable, une absence absolue de vertige pour aller là-bas ? Car là ce n'est pas seulement une promenade sans danger, c'est une ascension souvent redoutable avec ses risques et ses périls, mêlée de tout l'imprévu d'une chasse, qui pour les débutants doit être souvent un buisson creux.

A. D'E.

Die chromatische Alteration im liturgischen Gesang der abendlandischen Kirche, von Gustav Jacobsthal. Berlin, Julius Springer, 1897, in-8 de xvi-376 p.

Les publications relatives au chant liturgique deviennent de plus en plus nombreuses ; hélas, toutes ne sont pas de même valeur ! Après avoir jeté le faux éclat que produit toujours la réclame, beaucoup disparaissent, sans avoir rien ajouté à nos connaissances. Tel n'est pas le livre de M. Jacobsthal ; il révèle en son auteur une science robuste, une possession complète de son sujet, un jugement prudent et sûr ; il éclaire d'un jour tout nouveau un des points, jusqu'ici très obscur, des mélodies liturgiques. Il durera. Mais qu'est-ce donc que l'*Altération chromatique*, le « chroma ? » Comme cette expression « chroma » pourrait engendrer une erreur, l'auteur la prévient dès le début de son livre, en avertissant qu'il n'entend pas du tout affirmer l'usage du genre chromatique, ou des successions mélodiques par demi-tons, dans les mélodies sacrées; il veut signaler par ce mot l'altération passagère de certaines notes de l'échelle diatonique, par exemple, du *fa* qui devient *fa* ou du *mi* qui devient *mi b*. Les autres notes peuvent aussi subir des altérations. Il va sans dire que le *si* naturel et le *si b* étant admis en théorie et en pratique, l'usage de l'une ou l'autre de ces deux notes n'est pas regardé comme altération. Le fait de l'altération était connu ; les transpositions ou les corrections des notateurs et les théoriciens nous l'avaient révélé ; mais il était réservé à M. Jacobsthal de la mettre en pleine lumière. Il est bon d'ajouter qu'en somme le fait de l'altération est assez restreint, relativement au nombre considérable des pièces musicales de l'ancien répertoire. M. Jacobsthal recherche l'altération partout : dans les pièces musicales grégoriennes qu'il analyse avec le plus grand soin ; dans les théoriciens du moyen âge, que l'auteur exploite avec une science profonde. Il constate que plus ils sont anciens, moins ils s'étonnent des altérations. Notre analyse, si rapide qu'elle soit, suffit pour marquer l'importance de ce livre. M.

LITTÉRATURE

Allusions littéraires. Première série, second fascicule, par le P. Corentin Petillon, S. J. Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, Orphelinat de T'ou-se-we, 1898, in-8 de 304 p. — Prix : 5 fr.

Ce second fascicule est la continuation du premier, paru en 1895, dont il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIV, p. 544). Il va de la page 257 à la page 561 et renferme les classifiques 102 à 213.

Le public sinologue ne fera pas à cette dernière partie d'une première série « d'allusions littéraires » un accueil moins empressé qu'au précédent fascicule. L'auteur y montre la même compétence, la même sûreté de méthode et d'interprétation.

Ces « allusions » ou « classifiques » ne sauraient s'analyser ; chacune d'elles forme un tout à part, sans lien avec ce qui précède ou ce qui suit ; ce sont des proverbes qui s'égrènent, pour ainsi dire, à la file, sans qu'aucune chaîne les rattache les uns aux autres.

Voici un double exemple, pris au hasard, de ces allusions-proverbes : « Les bergeronnettes dans la plaine sont l'image des frères qui, dans l'adversité, se prêtent une mutuelle assistance. Ces petits oiseaux représentent bien, par leur extrême vivacité et leurs cris plaintifs, des frères volant au secours l'un de l'autre. » — « Blessé à la poitrine, se frotter le pied. Han-Kao-tsou, atteint en pleine poitrine par une flèche que lui avait décochée Hiang Yu, se tâta aussitôt le pied, en s'écriant : Le brigand m'a touché à l'orteil ! Par sa présence d'esprit il rassurait ainsi ses troupes » (p. 333).

Une table des « classifiques » indiquées dans ce volume et une autre des expressions non classées dans le corps de l'ouvrage seront d'une grande utilité pour se retrouver dans ce dédale.

L'éloge des Pères jésuites de la mission de Chang-Haï et de leurs savants travaux n'est plus à faire ; seuls, les sinologues de profession peuvent estimer ces derniers à toute leur valeur et nous croyons savoir qu'ils en font le plus grand cas. A. Roussel.

Niels Lyhne, roman danois, par J.-P. Jacobsen ; trad. en français par Sten Byelke et Sébastien Voirol. Paris, Maisonneuve, 1898, in-18 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Niels Lyhne*, Jens Peter Jacobsen, était un écrivain de quelque mérite et un naturaliste distingué. Jeune encore et ardent adepte de la nouvelle école, il se fit une réputation, vers la trentième année, grâce à un roman historique, *Fru Marie Grubbe*, formé d'esquisses à peine reliées entre elles, écrit d'un style assez recherché et déjà pétri de prétentions à la plus subtile analyse psychologique. Commencé vers la même époque mais terminé plus tard, *Niels Lyhne* a les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ces défauts et ces qualités sont d'ailleurs trop communs dans la littérature scandinave actuelle, pour pouvoir être indiqués comme caractéristiques du talent de Jacobsen, et ils ont tout récemment, chez d'autres écrivains, excité d'étranges enthousiasmes, bien suspects de « snobisme. » Un tel roman, où l'action et les personnages se renouvellent complètement à chaque chapitre, ne se laisse guère analyser. On pourrait en dire que c'est la biographie d'un propre à rien nommé Niels Lyhne, vaguement notre contemporain. L'auteur le prend avant sa naissance et consacre un premier chapitre à ses parents, qui cessent, aussitôt l'événement, d'occuper aucune place dans son existence et ne reparaissent un instant dans la suite que pour mourir. Sa première enfance, ses premiers amis, sa première pas-

sion, obtiennent chacun un chapitre. Plus tard Niels s'éprend platoniquement d'une jeune veuve de vertu peu farouche ; en revanche, il met à mal sa cousine Fennimore — quel drôle de prénom ! — laquelle est en même temps la femme de son meilleur ami. Puis Niels rencontre soudain, on ne sait où ni comment, la petite Gerda, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle l'aime, il l'aime, ils s'épousent, ils sont heureux, elle devient mère ; mais le chapitre ne s'achève pas que la place ne soit nette pour d'autres aventures ; Gerda est déjà morte, et l'enfant innommé aussi. Prenant enfin pitié de nous, l'auteur nous débarrasse de l'insipide et inutile personnage : il le fait partir inopinément en guerre, et tuer d'une balle dans la poitrine. Une si puérile invention n'a rien à démêler avec l'art, et les fioritures psychologiques dissimulent insuffisamment une radicale impuissance. Les éphémères personnages successivement évoqués, sont mis en grande lumière, portraiturés en pied dans une pose dramatique, comme s'ils étaient appelés à jouer un rôle important ; leur petite scène achevée, ils disparaissent pour toujours. Ils ont aussi un caractère commun : tous sont des ratés. Ratés les parents avec leurs vaines aspirations, ratée la tante qui s'étiole dans sa fleur, raté le précepteur aux « désirs de titan » et aux « passions de demi-dieu, » raté l'ami Erik qui n'a jamais peint que deux sujets de genre, toujours les mêmes, et n'est même bientôt plus capable de les reproduire, ratée la maîtresse qui s'est amusée à ne pas l'être, ratée l'autre maîtresse désespérée de l'avoir été, ratée l'épouse un instant entrevue, raté l'enfant innommé, ratés tous les couples légitimes et illégitimes, les enfants nés ou à naître, raté surtout le héros qui semble n avoir pas d'autre raison d'errer dans notre monde sublunaire que de relier des épisodes. Parfois Niels nous donne l'illusion qu'il est sur le point de faire quelque chose, l'auteur le dit poète, il l'apprête à « remuer des montagnes » avec des « efforts de géant, » mais de la « fermentante force créatrice » ne jaillit pas la moindre ébauche. Et ces géants, titans, demi-dieux et autres fantoches, dont la nullité seule est vraiment colossale, ne sont même pas des nouveautés : nous les avons déjà souvent rencontrés dans les fantasmagories pleines d'irréel, d'inquiétants recoins obscurs, de gaucheries macabres, où se complaît le génie scandinave contemporain. Les traducteurs ont certainement trahi leur auteur, qui était botaniste, en lui prêtant des cerisiers séculaires et des viornes aux fleurs hiémales. Mais ils se sont montrés suffisamment « nouvelle école » par l'abus des inversions troublantes, par le symbolisme des majuscules, par la fantaisie dans le genre des mots (une trille, une quine, d'éloquents odes, des pleurs prochaines), par la raréfaction de la ponctuation, par les licences de la syntaxe : « Ce prince ivre... dont l'ivresse augmentait à la vue des flammes qui jouaient et jusqu'à ce qu'enfin la vue des cendres

le dégrisassent. » Cette chûte n'est-elle pas rare ? Jacobsen parle quelque part, non sans une pointe de malice, des droits supérieurs de la jeunesse et de l'incompréhension de l'âge mûr. Tel est peut-être le double aspect de notre cas. LONGCHAMP.

Die antike Kunstprosa, von EDUARD NORDEN. Leipzig, Teubner, 1898, in-8 de XVIII-969 p. en 2 vol. — Prix : 35 fr.

Les deux mots qui se lisent en tête de ce volumineux ouvrage n'en laissent guère soupçonner le très réel intérêt : on s'attend à une reproduction plus ou moins amplifiée et corrigée de quelque grammairien antique, et on est tout étonné de se trouver en face d'une étude historique d'un tour original, qui nous promène non sans agrément à travers vingt ou vingt-deux siècles de littérature, depuis la Grèce de Périclès jusqu'aux précieuses de la cour de Louis XIII et aux euphuistes anglais du règne d'Élisabeth. — On vante volontiers les anciens pour leur simplicité : s'il s'agit d'Homère ou d'Hérodote, on a tout à fait raison. Mais de bonne heure écrire, comme tout le reste, est devenu chez les Grecs un art avec tout son cortège de prescriptions minutieuses, et d'élégances obligées : dans une période de Thucydide, d'Isocrate ou de Cicéron, le calcul ne tient pas moins de place que dans les courbes savantes des colonnes du Parthénon. C'est que lecteurs et auditeurs avaient d'égales exigences : il ne suffisait pas de convaincre et de toucher, il fallait plaire, et les oreilles voulaient être flattées : la rhétorique paraissait alors (nous en avons, je crois, gardé quelque chose) indispensable à qui se préparait à faire de la politique. Elle enseignait à agrémenter sa parole d'innombrables figures de mots ou de pensée, à la teindre des couleurs de la poésie, enfin et surtout à y introduire un rythme à la fois voisin et distinct de celui de la versification. Sauf tel ou tel décadent de nos jours, nous rougirions, nous modernes, de compter à ce point nos mots et de peser aussi scrupuleusement nos syllabes, de même que nous sommes choqués des applaudissements prodigieux et vraiment insensés décernés pendant des siècles aux déclamateurs et sophistes maîtres dans l'art de bien dire, quelque creuse que fût d'ailleurs leur stérile éloquence. Chaque genre avait ses règles particulières : et le style, au lieu de jaillir du cœur, au lieu d'être l'homme, n'était qu'un vêtement d'emprunt dont on changeait à volonté.

Mais ici comme ailleurs, la mode devait faire sentir ses caprices : selon les temps, selon les lieux, on demandait ou plus de simplicité ou plus de pompe, et la dialectique s'est vue tour à tour préférée ou sacrifiée à la rhétorique. Ce sont précisément ces vicissitudes du goût public et les disputes dont elles furent l'origine dont M. Norden a résolu de retracer l'histoire fort complexe, en s'appuyant avant tout sur les textes originaux de chaque période : inutile de faire remarquer les

patientes et innombrables recherches d'érudition que suppose une pareille entreprise. Lorsque certains sujets, comme l'éloquence attique, ont fait avant lui l'objet d'études définitives, il se borne à renvoyer à ses devanciers ou à les résumer brièvement : de là dans son livre des lacunes que certains lecteurs ne manqueront pas de déplorer. En revanche on y trouvera, et avec un vrai luxe de détails, le tableau complet soit de la querelle entre « Asiatiques » et « Attiques » au temps des empereurs romains, soit de la lutte très peu connue entre les *Auctores* et les *Artes* dans notre Occident au moyen âge (lutte qui mit aux prises durant le XIIe et le XIIIe siècle, l'école de Paris avec celles de Chartres et d'Orléans), soit de la diffusion de l'humanisme à la suite de la Renaissance, et de ses diverses destinées dans les différentes régions de l'Europe. Deux appendices très étendus sont consacrés, l'un aux origines et au développement de la rime, l'autre au rythme terminal de la phrase, et à ce que les paléographes désignent sous le nom de *cursus*. Chemin faisant, l'auteur saisit avec empressement les occasions qui s'offrent d'élever la discussion, et c'est ainsi que son second volume s'ouvre par des considérations littéraires très intéressantes sur l'opposition intrinsèque entre le génie païen et le génie chrétien, et le compromis qui les a rapprochés dès l'époque des premiers Pères, au grand profit des lettres sacrées. M. Norden reconnaît spontanément tout ce qu'il doit aux judicieuses et pénétrantes observations des écrivains français qui ont touché, ne fût-ce qu'indirectement, à quelque partie de son vaste sujet. La science allemande a ses mérites : mais elle constate elle-même que certaines nuances de sentiment et d'expression lui échappent : l'humanisme ne l'a jamais sérieusement pénétrée. C. Huit.

Études sur la littérature française, par R. Doumic. Paris, Perrin, 1898, in-16 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient la seconde série des études sur la littérature française dont, l'année dernière, nous avons eu à louer le commencement. Ici encore, ces études ne forment pas un ensemble méthodique, mais une série de portraits ; ils ne sont donc reliés par aucune dissertation didactique, sont placés un peu comme au hasard, mais forment une galerie des plus intéressantes. Le volume nous offre d'abord une notice sur une princesse bien remarquable, Marguerite de Valois, la sœur de François Ier, l'aïeule de Henri IV. On sait qu'elle commença par écrire des contes que l'on place dans le voisinage de ceux de Boccace et qu'elle termina sa vie dans tous les exercices d'une piété austère. M. Doumic montre très bien qu'il ne faut pas juger l'*Heptaméron* avec nos idées actuelles et qu'en se reportant au temps où il fut composé, il ne présente pas un contraste trop fâcheux avec les autres œuvres de

publics avec la sagesse d'un vieil administrateur et une intégrité à laquelle d'autres auraient pu ne pas se croire si strictement tenus en pays conquis. « Même les dons qui convenaient à sa position, raconte Gœthe, il les refusait : tout ce qui aurait pu avoir l'air d'une tentative de corruption, il le repoussait avec colère, et même il le punissait. » Après avoir vainement essayé toute sorte de moyens de lui témoigner leur reconnaissance, les bourgeois de Francfort en furent réduits à écrire au Roi pour le remercier de leur avoir donné un tel gouverneur et à solliciter pour lui de l'Empereur le titre de comte du Saint-Empire romain, « tant à cause des services rendus à la ville qu'en raison de ses nobles sentiments. » Cet épisode de la vie du comte de Thorenc était tout ce qu'on savait de lui, quand un érudit allemand, M. Martin Schubart, eut récemment la bonne fortune de retrouver sa trace. Les principaux traits de sa biographie ont pu être rétablis et ce qu'en raconte M. Bréal fait vivement désirer que l'Allemagne ne reste pas seule à la connaître. Officier instruit, employant ses loisirs à cultiver les lettres et sa fortune à encourager les arts, passionné pour son devoir, d'une fierté exempte de morgue, administrateur aussi habile qu'intègre, parfait chrétien, le comte de Thorenc, qui n'était pas une exception dans notre armée de l'ancien régime, mériterait certainement d'être tiré d'un injuste oubli. La seconde étude de M. Bréal n'a d'autre rapport avec la première que de porter également sur un personnage français peu connu, mentionné dans les œuvres de Gœthe. L'héroïne de *la Fille naturelle* ne serait autre que la princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, comtesse de Mont-Cair Zain, fille de Louis-François de Conti et de la duchesse de Mazarin. Sa naissance à la fois obscure et illustre, son enlèvement, son mariage forcé, béni par le même curé qui avait enregistré son décès quelques mois auparavant, la plupart de ces mésaventures qui peuvent paraître d'un romanesque invraisemblable dans le drame et dans les Mémoires, M. Bréal est parvenu à les reconstituer sur des bases historiques tout au moins très acceptables. Il a déployé dans ses recherches beaucoup d'ingéniosité et a réussi à éclairer le drame de Gœthe d'un jour tout nouveau. Les commentateurs sauront dorénavant à quel point de vue ils doivent se mettre pour en apprécier la valeur. L'histoire lui devra aussi une réhabilitation : il ne sera plus permis de traiter couramment d'aventurière l'infortunée princesse Stéphanie. Malgré l'étrange nom de comédie dont elle fut affublée, malgré les péripéties de son existence plus étrange encore, ce fut une personne honnête, instruite et généreuse, d'un esprit élevé et d'un grand cœur, sachant regarder en face une catastrophe et toujours prête aux plus sublimes dévouements. LONGCHAMP.

---

sophique y fait un peu trop défaut), sera néanmoins favorablement accueilli par les amis des lettres classiques. Est-ce à dire, d'une part, qu'il tienne toutes les promesses de son titre, de l'autre qu'il ne déborde pas sur tel ou tel point ses frontières naturelles ? L'Avant-propos nous retrace un tableau aussi exact qu'instructif des études grecques au XVIIe siècle, et, si étendu qu'il soit, il est facile de pressentir qu'il n'aurait tenu qu'à l'auteur de lui donner de plus amples proportions : vices de la méthode d'enseignement, vices de la critique, licences étranges des traducteurs, rien n'a échappé à ses investigations. Mais quand on parle de l'«hellénisme» chez Fénelon, il faut entendre évidemment autre chose et plus que l'ensemble de connaissances grammaticales et philologiques qui constitue l'« helléniste » contemporain : il s'agit du génie propre de la Grèce, de l'aptitude à le comprendre, du don de le goûter et de s'en inspirer pour décrire ou les choses de l'âme ou celles de la nature. Voilà bien en effet de quoi nous entretient le corps de l'ouvrage.

Fénelon, comme bon nombre de ses contemporains, a beaucoup traduit, beaucoup imité : mais lui, du moins, avant de rendre à sa manière la pensée de son modèle, il l'avait pénétrée dans le texte original, en esprit supérieur « qui rencontre naturellement et sans effort, comme en vertu d'une harmonie préétablie, les procédés de l'art grec pour peindre le bien et le beau. » (p. 20). *L'Hellénisme dans les théories*, — *l'Hellénisme dans les œuvres*, telles sont les deux grandes divisions du volume. Dans la première, M. Boulvé étudie successivement les théories mystiques de l'archevêque de Cambrai (rattachées à mon sens beaucoup trop étroitement à celles de Platon ou plutôt de Plotin) et ses théories littéraires : pourquoi, demandera-t-on, ne pas consacrer un troisième chapitre à ses théories « politiques et sociales ? » Dans la seconde, l'analyse et l'éloge des écrits de Fénelon tiennent une place considérable. A propos des imitations d'Homère et de Sophocle dans le *Télémaque*, il était malaisé d'être neuf : mais dans le chapitre suivant, *les Dialogues*, une étude psychologique très fouillée nous apprend pourquoi en tant de circonstances Fénelon a emprunté à Platon et à Lucien leur cadre de prédilection : « Plus ami du sens propre que de la tradition, c'est-à-dire de la vérité découverte par l'esprit que de la vérité transmise et universelle, il a une répugnance instinctive pour une forme technique et rigoureuse qui a l'air d'imposer une formule comme un dogme sans chercher à provoquer le consentement de l'esprit.... Que de vues nouvelles et hardies, que d'hypothèses, que d'objections il soulève avant de s'arrêter à une conclusion précise ! A-t-il même une conclusion ? » (p. 214 et 295) Cet autre passage, qui se lit à la page 46, nous paraît résumer assez heureusement la thèse tout entière : « Fénelon a déployé au profit du beau littéraire et moral toutes les ressources de l'hellénisme. Non qu'il le goûtât sans réserve ; mais il a

montré qu'un artiste moderne peut sans danger associer la beauté grecque à la beauté chrétienne. » Maintenant ce qui a été applaudi au commencement du XVIIIe siècle le serait-il également à la fin du XIXe ? Le problème méritait en tout cas d'être posé, sinon éclairci.

Ce qu'on peut louer sans restriction dans l'ouvrage, c'est l'esprit partout sagement pondéré de l'auteur, ce sont surtout les remarques ingénieuses qu'on y rencontre presque à chaque page, et la langue irréprochable dans laquelle elles sont présentées. Il n'est pas téméraire de prédire aux gens du monde comme aux élèves de nos classes supérieures qu'ils trouveront à cette lecture attrait et profit. C. HUIT.

Propos littéraires, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-18 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Estimant avec raison que, dans les salons et dans les châteaux français, il y a encore ou il devrait y avoir place pour d'autres propos que ceux relatifs à la chasse et à la toilette, aux modes successives et aux sports divers, M. le vicomte de Broc a voulu nous donner un échantillon de ce que sont ou pourraient être les entretiens littéraires qu'il propose aux hôtes des manoirs de ranimer aux soirées d'automne, à l'heure « où, dans le calme du soir, on se réunit autour de la lampe, près du foyer dont la clarté joyeuse brille parmi les premières froidures. » Il leur offre comme un divertissement utile une série de petites conférences sur les sujets suivants : I. L'Héroïsme dans les tragédies de Corneille. II. Le Sentiment religieux chez Racine. III. Les Servantes de Molière. IV. Les Victimes de Boileau. V. Le Rôle du renard dans les fables de La Fontaine. VI. La Bibliothèque de Mme de Sévigné. VII. Trois moralistes : La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues. VIII. Femmes instruites et femmes pédantes. IX. Perrault et ses contes. X. Les Fables de Florian. XI. Le Sentiment de la nature au dix-septième siècle. XII. La Poésie de la mer. — L'aimable conférencier ne se donne point pour un érudit et un critique de profession, et, par le fait, son information est peut-être quelquefois un peu en retard. Mais c'est un homme du monde sérieusement et solidement instruit, plein de sens, de tact et de goût, et qu'il y a grand charme et grand profit à entendre. Le succès de son petit volume, dans le milieu auquel il est plus particulièrement destiné, serait de bien bon augure et nous le souhaitons vivement. M. S.

Voltaire et l'Italie, par EUGÈNE BOUVY. Paris, Hachette, 1898, in-8 de VII-368 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voltaire a eu beaucoup de rapports avec l'Italie, soit par ses relations personnelles, soit au sujet de ses œuvres, soit à cause de ses

critiques de littérature italienne. Très préoccupé du soin de sa réputation, il ne laissa échapper aucune occasion d'entrer en correspondance avec les notabilités littéraires, avec les grands seigneurs dont il fut toujours le courtisan, et même avec les Papes à qui il témoigna constamment les sentiments les plus chrétiens. Il apprit assez l'italien pour se plaire à la lecture des poètes, pour écrire au besoin dans cette langue et même pour la parler un peu, quoiqu'il n'ait jamais réussi à réaliser son projet longtemps caressé de voyage en Italie. Il eut pendant plusieurs années un secrétaire italien qui lui facilita sans doute ces diverses tâches. Les académies de Bologne et de Cortone, celles de la Crusca et des Intronati se firent un honneur de le compter au nombre de leurs membres. Sa première querelle avec l'Italie eut la *Divine Comédie* pour objet. On sait son mépris pour Dante, que notre XVIIIe siècle n'était guère en état d'apprécier, et son goût déclaré pour l'Arioste. M. Bouvy attribue à l'influence du *Roland furieux* l'idée mère de *la Pucelle*, mais il rejette avec raison l'*Enrico* de Malmignati comme prototype de *la Henriade*. Les ressemblances qu'on a prétendu trouver entre les deux poèmes devaient nécessairement s'y rencontrer. Il n'en va pas de même avec la *Mérope* de Maffei, et Voltaire, qui ne put nier l'imitation, aurait dû ne pas gâter la dignité de cet aveu par une critique sournoise de son modèle. Les jugements littéraires, les poèmes épiques, le théâtre et la philosophie de Voltaire exaltés par les uns, dénigrés par les autres, servirent de thème à d'interminables discussions, soutenues d'abord avec vivacité par Voltaire lui-même; elles se sont prolongées jusqu'après sa mort, jusque dans notre siècle. Il me semble qu'elles sont maintenant bien éteintes et que, l'apaisement de la lassitude s'étant fait enfin, elles manquent totalement d'actualité. La philosophie de Voltaire est jugée, son idéal littéraire est passé de mode, ses poèmes s'enfoncent peu à peu dans l'oubli. M. Bouvy ne nous épargne cependant aucun détail, il est complet, plus que complet. Il s'est fait de l'Italie un champ d'études, et sa compétence toute spéciale, son soin méticuleux, son impartialité à rapporter intègrement et intégralement le pour et le contre ne peuvent être mis un instant en doute. C'est tout juste s'il trouve un mot un peu sévère pour *la Pucelle* ; les palinodies intéressées de Voltaire le font à peine sourire ; il ne s'extasie pas non plus devant *la Henriade* et laisse le procès pendant entre les deux *Méropes*. Assurément on ne peut lui faire un reproche de sa modération, mais elle ressemble à de l'indifférence, à cette indifférence que nous ressentons, nous aussi, et nous nous demandons alors pourquoi il nous accable de tant de renseignements que nous ne réclamons pas du tout, si ni l'homme ni ses œuvres ne l'intéressent lui-même vivement. C'est là une impression toute personnelle, je le reconnais, et la cause en est peut-être aussi subjective qu'objective, le mérite propre du livre restant

tout à fait en dehors... M. Bouvy me pardonnera, j'espère, de n'avoir trouvé à lui reprocher que sa sérénité d'érudit et l'abondance de son information. LONGCHAMP.

Schriften zur Kritik und Litteraturgeschichte. Tome II, *Zur neueren Litteraturgeschichte*, von MICHAEL BERNAYS. Leipzig, 1898, in-8 de x-394 p. — Prix : 11 fr. 25.

Michael Bernays, longtemps professeur à Munich, après l'avoir été à Leipzig, est mort le 25 février 1897, au moment où il corrigeait les épreuves des premières feuilles de ce livre. Il projetait, dans la retraite où la maladie le détenait depuis quelques années, de rassembler, en quatre volumes de mélanges, ses travaux de moindre haleine, tant inédits qu'extraits des périodiques. Nous devons à l'affection de M. Erich Schmidt pour son vieux maître l'achèvement de ce second tome, auquel sont joints un portrait de Bernays et une fort longue liste de ses écrits, de 1857 à sa mort, dressée par M. Witkowski.

La première étude est une critique inédite, assez développée (136 pages) de l'*Histoire de la littérature allemande en Suisse*, par Jacob Baechtold, parue en huit livraisons, de 1887 à 1892. L'érudition de Bernays ne s'était pas confinée aux lettres allemandes, elle avait cultivé avec une passion presque égale les littératures modernes de la France et de l'Angleterre. Aussi, dès le début, après avoir constaté une fois de plus que le drame de la Renaissance a germé en Suisse et y a pris ses premiers développements, se laisse-t-il entraîner à une digression sur la moralité du théâtre, dans laquelle la question est examinée au point de vue historique, avec force citations de Bossuet, Massillon, Joseph de Maistre, Chateaubriand. Et l'article se termine par la mise en regard des opinions de Wieland, d'Ebert et de Coleridge sur Milton et Klopstock, qui n'étaient Suisses ni les uns ni les autres. Il y a donc dans ce volume, en raison de l'étendue des connaissances de l'auteur, beaucoup à glaner pour tout le monde. C'est *A la mémoire du duc Léopold de Brunswick*, qu'est consacrée la seconde étude, datée de son centenaire. Major général à Francfort-sur-l'Oder, le jeune prince, en voulant porter secours à des malheureux menacés par l'inondation, périt victime de son dévouement, le 27 avril 1785. « Je suis un homme comme vous, avait-il crié à ceux qui s'efforçaient de le retenir, et il s'agit de sauver des hommes. » C'était une belle fin pour un philanthrope dont la vie s'était écoulée dans les œuvres de bienfaisance. Le grand Frédéric ne s'émut pourtant guère de la mort de ce neveu : dans une lettre au lieutenant-colonel von Frankenberg, il marque son étonnement de ce qui *dem Prinzen arriviret* (sic) *ist* ; mais un homme, ajoute-t-il, ne doit pas s'imaginer pouvoir contenir ce qui renverse des digues ! En revanche, quel enthousiasme cet acte et surtout les paroles qui l'avaient

accompagné, ne devaient-ils pas exciter dans les cœurs de nos grands-pères, si débordants de sensibilité à la veille de la Révolution ! Dorat-Cubières s'en empara aussitôt :

... Ces mots dignes d'un sage et surtout d'un monarque :
« Hommes ! ne suis-je pas un homme comme vous. »

Et le comte d'Artois n'offrit-il pas une médaille de trois mille livres au poète qui célèbrerait le plus dignement ce haut fait ? La médaille ne fut pas gagnée, les soixante-huit concurrents s'étant montrés d'une faiblesse déplorable, mais Marmontel, hors concours, obtint une tabatière. Avec les articles suivants nous nous tenons plus constamment éloignés de la France. L'auteur qui s'est particulièrement intéressé à la biographie de Gœthe jeune et a coopéré à l'épuration de ses textes, commente quelques passages obscurs du poète et discute ses travaux sur la littérature anglaise. Il s'occupe ensuite de Frédéric Schlegel et des Xénies, de Jacob Grimm et de son dictionnaire, et esquisse la silhouette de Caroline, à l'occasion de la publication de sa correspondance. Caroline ? Caroline, née Michaelis, veuve Böhmer, femme divorcée de A. W. de Schlegel et, quarante jours après, épouse légitime de Schelling, a tant changé de noms que, dans la littérature allemande, on a conservé l'habitude du cercle de ses intimes de la désigner familièrement par son simple prénom. D'après ses lettres, notre critique estime qu'elle valait mieux que sa réputation un peu équivoque, mais il ne me semble pas absolument interdit de conserver quelques doutes. En somme, tant pour la variété des sujets traités que pour l'ampleur de l'information, cette contribution posthume à la littérature comparée fait honneur à l'érudit dont elle contient les dernières recherches. LONGCHAMP.

Deux Études sur Gœthe. Un Officier de l'ancienne France ; les personnages originaux de la « Fille naturelle, » par MICHEL BRÉAL, Paris, Hachette, 1898, in-16 de 203 p. avec la reproduction d'un autographe. — Prix : 3 fr.

Le culte de Gœthe a conduit M. Michel Bréal à faire des recherches un peu éloignées du domaine propre de la philologie et lui a fourni ainsi l'occasion de découvertes assez inattendues. Les lecteurs de *Dichtung und Wahrheit* n'ont peut-être pas oublié certain comte de Thorane qui vint, au cours de la guerre de Sept ans, prendre logement durant plusieurs années chez le père de Gœthe. Cet officier français natif de Grasse en Provence, de son vrai nom comte de Thorenc, était alors gouverneur civil de Francfort pour le roi de France. Il ne manquait pas dans la cité impériale de partisans de Frédéric ; le conseiller Gœthe lui-même risqua la prison pour avoir mal choisi le moment de manifester ses préférences prussiennes. La gestion de Thorenc fut cependant des plus bienfaisantes : ce soldat réforma la plupart des services

de ses condisciples. Tous les malheurs fondaient sur lui : orphelin de mère dès son bas âge, il venait de perdre son père, ses frères et sa sœur avaient été dispersés, et la petite fortune de la famille était à peu près perdue. Il ne se laissa pas abattre et ne prit pas davantage de résolution héroïque : il vécut... et voyagea. Les voyages furent son unique passion ; elle faillit lui être funeste. Débarqué en France à la veille de la Fédération, il fut gagné par l'allégresse universelle, — « l'Europe était alors tressaillante de joie, la France au plus haut des heures dorées et la nature humaine semblait naître à nouveau » — et ce sage, ce pacifique, devint républicain ardent, presque farouche. Les premiers massacres, « monstres éphémères que l'on ne voit qu'une fois, qui n'apparaissent qu'un instant pour mourir aussitôt, » ne refroidirent pas son enthousiasme et ne lui inspirèrent aucun doute. Mais quand il vit la guerre déclarée aux républiques elles-mêmes, l'échafaud en permanence et la grande Terreur, il ne comprit plus. Il ne comprit jamais : tout dérouté, il renia la politique, et, après quelques hésitations, il revint à la poésie. M. Legouis a l'air de ne pas s'expliquer davantage ce trouble, ce désenchantement causé par le spectacle des forfaits révolutionnaires, et, — ce n'est pas le moins curieux, — il n'y veut reconnaître qu'une crise morale propre à Wordsworth. Vers cette époque, notre poète s'établit à Racedown, puis à Alfoxden, avec sa sœur Dorothée, et bientôt il se lia avec Coleridge. Entre ces deux solides amitiés, ayant peu de besoins, encore moins de désirs, porté par tempérament à l'optimisme, il ne souffrit pas de la misère et reprit bientôt son équilibre. Et dans ce milieu tranquille, l'âge étant venu, le poète se trouva mûr, « le poète des natures qui ne sont pas poétiques, » a dit Stuart Mill. Mais ce n'est qu'un *Prélude* et une suite me semble nécessaire.

LONGCHAMP.

HISTOIRE

Les Français d'aujourd'hui. *Les Types sociaux du Midi et du Centre*, par EDMOND DEMOLINS. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-12 de XII-465 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir entrepris, dans un récent ouvrage, à la fois très apprécié et très discuté, de discerner les causes de la supériorité des Anglo-Saxons et de montrer les enseignements que peut comporter une pareille étude, M. Edmond Demolins a voulu définir et analyser les divers types sociaux dont l'ensemble constitue la Société française.

Les thèses développées surprendront sans doute les esprits superficiels ; on aura quelque peine à admettre que la culture de la vigne, la cueillette des chataignes et l'élevage des bœufs puissent suffire à créer des catégories d'hommes, absolument distincts, ayant des croyances,

La Jeunesse de William Wordsworth 1770-1798. *Étude sur le « Prélude, »* par Émile Legouis. Paris, Masson, 1896, in-8 de VIII-495 p. — Prix : 7 fr. 50.

De tous les poètes récents de l'Angleterre, celui qui semble à la fois jouir de la plus haute réputation dans son pays et n'exercer sur nous qu'un minimum d'attraction, est assurément William Wordsworth. En France, on citera encore son nom à l'occasion ; quelques brèves études sur lui, parfois délicates, ont paru ici ou là, personne n'a osé le traduire. M. Legouis a été plus hardi : sans paraître se soucier le moins du monde de notre indifférence, — un peu légitime, — il n'a pas craint de consacrer à la jeunesse du poète presque inconnu, un énorme volume. L'ouvrage a obtenu le succès prédit jadis aux audacieux, il a même été couronné par l'Académie, ce qui devrait être une recommandation. Les principaux éléments de cette étude ont été fournis par Wordsworth en personne qui a narré sa jeunesse dans un poème de sept mille vers, *le Prélude,* resté longtemps inédit. Ce n'était dans son esprit qu'un fragment détaché d'une immense composition où il aurait voulu montrer la beauté humaine en ce qu'elle a de plus essentiel et de plus méconnu, et celle de la nature en ce qu'elle a de plus négligé et pourtant de plus universel. On possède encore un autre fragment, non moins posthume, *l'Excursion*, en neuf mille vers. A en juger par de tels spécimens, le poème que projetait ce jeune homme de vingt-huit ans pour « l'utilité » des hommes de son temps découragés et sceptiques, eût pris de telles proportions qu'une vie humaine n'aurait pas suffi à le mener à bonne fin. Ceci dit, je laisse à M. Legouis le soin d'exposer l'objet propre et la méthode de son travail. « Étudier la jeunesse de Wordsworth à l'aide de cette autobiographie poétique, faire connaître par la traduction directe ou par l'analyse le plus qu'il sera possible de ce poème unique, le commenter ou le compléter au moyen de tous les autres témoignages accessibles, poèmes divers de Wordsworth, sa correspondance et celle de ses amis ; préciser les allusions et donner aux faits particuliers leur pleine valeur en les plaçant dans un cadre historique approprié ; conclure par quelques chapitres pour lesquels *le Prélude* n'a fourni que des indications plus rares et où sont analysés séparément les principaux caractères que présentera l'œuvre de l'homme fait, tel est l'objet de ce livre. » — Programme admirablement rempli : rien de ce qui pouvait éclairer la biographie du jeune Wordsworth et particulièrement les phases d'évolution de son âme et de développement de son talent, n'a été omis. Le milieu bien modeste où il est né, les souvenirs assez tristes de sa petite enfance, ceux de sa vie de collège à Hawkshead, déjà pleine d'indépendance intellectuelle et de mirages poétiques, tout cela est conté avec détail et charme. Il goûta peu Cambridge et ne se signala d'aucune manière à ses maîtres ou à l'attention

de ses condisciples. Tous les malheurs fondaient sur lui : orphelin de mère dès son bas âge, il venait de perdre son père, ses frères et sa sœur avaient été dispersés, et la petite fortune de la famille était à peu près perdue. Il ne se laissa pas abattre et ne prit pas davantage de résolution héroïque : il vécut... et voyagea. Les voyages furent son unique passion ; elle faillit lui être funeste. Débarqué en France à la veille de la Fédération, il fut gagné par l'allégresse universelle, — « l'Europe était alors tressaillante de joie, la France au plus haut des heures dorées et la nature humaine semblait naître à nouveau » — et ce sage, ce pacifique, devint républicain ardent, presque farouche. Les premiers massacres, « monstres éphémères que l'on ne voit qu'une fois, qui n'apparaissent qu'un instant pour mourir aussitôt, » ne refroidirent pas son enthousiasme et ne lui inspirèrent aucun doute. Mais quand il vit la guerre déclarée aux républiques elles-mêmes, l'échafaud en permanence et la grande Terreur, il ne comprit plus. Il ne comprit jamais : tout dérouté, il renia la politique, et, après quelques hésitations, il revint à la poésie. M. Legouis a l'air de ne pas s'expliquer davantage ce trouble, ce désenchantement causé par le spectacle des forfaits révolutionnaires, et, — ce n'est pas le moins curieux, — il n'y veut reconnaître qu'une crise morale propre à Wordsworth. Vers cette époque, notre poète s'établit à Racedown, puis à Alfoxden, avec sa sœur Dorothée, et bientôt il se lia avec Coleridge. Entre ces deux solides amitiés, ayant peu de besoins, encore moins de désirs, porté par tempérament à l'optimisme, il ne souffrit pas de la misère et reprit bientôt son équilibre. Et dans ce milieu tranquille, l'âge étant venu, le poète se trouva mûr, « le poète des natures qui ne sont pas poétiques, » a dit Stuart Mill. Mais ce n'est qu'un *Prélude* et une suite me semble nécessaire.

LONGCHAMP.

HISTOIRE

Les Français d'aujourd'hui. *Les Types sociaux du Midi et du Centre*, par EDMOND DEMOLINS. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-12 de XII-465 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir entrepris, dans un récent ouvrage, à la fois très apprécié et très discuté, de discerner les causes de la supériorité des Anglo-Saxons et de montrer les enseignements que peut comporter une pareille étude, M. Edmond Demolins a voulu définir et analyser les divers types sociaux dont l'ensemble constitue la Société française.

Les thèses développées surprendront sans doute les esprits superficiels ; on aura quelque peine à admettre que la culture de la vigne, la cueillette des chataignes et l'élevage des bœufs puissent suffire à créer des catégories d'hommes, absolument distincts, ayant des croyances,

des mœurs, des idées générales profondément dissemblables. Mais les bases du raisonnement étant solides, et les déductions rigoureusement logiques, il serait malaisé de contester les conclusions de ce livre.

Disciple fervent de Le Play, rompu à la pratique des monographies tant prônées par le grand écrivain social, M. Demolins a complété et précisé sa méthode d'observation, à l'aide d'une classification détaillée des faits sociaux établie par M. Henri de Tourville. Le procédé, qui théoriquement peut sembler spécieux et compliqué, est au contraire rationnel et clair quand on en poursuit l'application. De même que l'analyse géologique du sol suffit à déterminer la nature des essences forestières et des cultures, de même les habitudes de culture et la vie matérielle des races permettent de fixer leurs mœurs, leurs qualités et défauts. La formation communautaire due à la prédominance de l'art pastoral est encore accentuée dans les populations du Midi par l'extension des productions fruitières ; elle engendre cette « politique alimentaire » qui permet aux ambitieux et aux intrigants de vivre aux dépens des travailleurs en dévorant le budget.

Au point de vue social et physique, la France du Nord offre des caractères nettement opposés que M. Demolins se propose d'expliquer dans un autre volume. Il aura ainsi jeté les fondements d'une géographie sociale de notre pays et mérité par son labeur et sa sagacité la reconnaissance de tous ceux qui jugent nécessaire de remonter aux causes les plus lointaines de la décadence de notre race pour travailler efficacement à son relèvement. ROGER LAMBELIN.

Ueber die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden, von E. DRERUP. Leipzig, Teubner, 1898, in-12 de 123 p. — Prix : 6 fr. 50.

En ravivant les controverses sur certaines parties du droit athénien, la découverte de la *Constitution d'Athènes* attribuée à Aristote a valu un regain d'actualité à l'enquête déjà ancienne sur l'authenticité des pièces juridiques insérées dans les manuscrits des orateurs attiques. Plus conservateur en ces matières que la grande majorité de ses devanciers, M. Drerup termine sa consciencieuse étude par cette conclusion : le *Discours de la couronne*, la *Midienne*, et le plaidoyer *Contre Timarque*, ne nous offrent, sauf de rares exceptions, que des documents controuvés : partout ailleurs les textes de ce genre présentent des garanties suffisantes d'authenticité, et si l'argumentation n'est pas en rapport constant avec le document sur lequel elle s'appuye, la faute en est uniquement à la légèreté ou à la partialité de l'orateur.

L'activité vraiment étonnante de l'érudition germanique éclate une fois de plus dans le catalogue, dressé par M. Drerup au début même de son travail, des articles et volumes de tout genre consacrés depuis un siècle au difficile problème que notre auteur a l'ambition d'avoir défini-

tivement résolu. — Est-ce l'orateur grec lui-même qui, en publiant son discours, prenait soin d'y annexer ces pièces dont la présence lui paraissait indispensable ? Est-ce dans la suite seulement qu'elles ont été ou puisées dans les archives ou reconstituées au hasard soit par des éditeurs désireux d'être agréables aux jeunes avocats du temps, soit par des archéologues curieux des choses du passé ? Cette discussion intéresse plus sérieusement qu'on ne le pense l'histoire des textes anciens, et pour ma part je regrette que M. Drerup n'ait pas jugé à propos de s'y arrêter un peu plus longuement. C. Huit.

Léon XIII et le prince de Bismarck, *fragments d'histoire diplomatique*, avec pièces justificatives, par le Cte Édouard Lefebvre de Béhaine. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de LXXXVIII-480 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une substantielle introduction, M. Georges Goyau caractérise l action diplomatique de Lefebvre de Béhaine avec une compétence exceptionnelle et une autorité qui s'impose : « A la différence de beaucoup de diplomates... M. Lefebvre de Béhaine eut la bonne fortune de pouvoir concentrer son activité sur deux points de l'espace : l'un avait nom Allemagne et l'autre Italie. » Il y trouva ce qui est non moins précieux et encore plus rare — une tradition ancestrale. En Allemagne, son père travailla avec von der Pfordten à susciter l'alliance des États secondaires à l'encontre de l'hégémonie prussienne, déjà menaçante. A Rome, son grand-père (neveu lui-même de cet évêque P. de Béhaine qui avait fondé l'influence catholique et française dans l'Indo-Chine) mérita les reproches de Napoléon Ier, dont il n'approuvait pas les procédés envers le Pape. C'est lui qui prépara l'importante publication diplomatique achevée par son fils et par son petit-fils.

Le comte Édouard, ce petit-fils, au cours de sa mission à Rome, n'a jamais, dit encore M. G. Goyau, démérité ni de la confiance de ses chefs ni de celle du Pape. « De toutes les fautes que les radicaux ont commises, écrivit Francis Charmes, le rappel de M. de Béhaine fut, de leur part, la faute la plus logique. »

Le livre que nous annonçons expose et explique la dernière lutte du Sacerdoce et de l'Empire, à savoir l'origine, les péripéties, la fin de ce conflit, qui fut faussement et pédantesquement appelé par l'Allemagne : « Le combat pour la civilisation (Culturkampff). » — « Si l'on se reporte par la pensée, dit M. de Béhaine, à tous les événements qui se sont déroulés depuis le jour où Pie IX n'a pas craint de tenir tête, avec une incroyable énergie, à l'hégémonie prussienne triomphante jusqu'au moment où Léon XIII a pu se flatter d'avoir achevé l'œuvre de réparation qu'il avait entreprise dès le lendemain de son élection, on conclura que la politique du Saint-Siège, à l'endroit de l'Allemagne, fut tout à la fois propice aux droits de la liberté religieuse et aux intérêts

de la paix religieuse » (p. 221). A la suite de cet exposé, il a été réuni, par les soins de M. Goyau, une précieuse et unique collection de documents concernant non seulement le Culturkampff, mais la querelle d'Allemand intentée à l'Espagne pour les Carolines, avec toutes les pièces relatives à la médiation pontificale, qui a passé comme un météore à l'horizon brumeux des conflits internationaux. A. D'AVRIL.

Histoire des Missions de l'Inde, par ADRIEN LAUNAY. Paris, Tequi, 1898, 4 vol. in-4 de CXXVIII-496, 758, 716 et 598 p. et un vol. de cartes et gravures. — Prix : 40 fr.

Cet ouvrage, considérable par son étendue, n'est pas consacré, comme on pourrait le présumer, à l'histoire générale du catholicisme dans les Indes, mais seulement à une faible partie de ce grand sujet ; sur huit archevêchés, vingt évêchés, et quatre préfectures apostoliques instituées par le Saint-Siège en 1886, M. Launay ne s'occupe que de l'archevêché de Pondichéry et des évêchés de Maïssour et Coïmbatour, les seuls qui soient confiés à la Société des missionnaires dont il fait partie, et encore ne commence-t-il l'histoire de ces districts qu'en 1776, époque où ils passèrent des mains des jésuites à celles des prêtres du séminaire fondé à Paris, un siècle plus tôt, pour pourvoir aux besoins des missions d'Extrême Orient. On peut donc supposer avec quelle abondance de détails a été traité le sujet ; je ne sais même pas si le luxe des informations ne va pas jusqu'à la prodigalité. Trouvant à sa disposition, tant dans les dépôts publics de Paris et de Rome que dans les archives particulières des missions, une certaine quantité de documents pour la plupart inédits, l'auteur n'a pas résisté à la tentation de les publier intégralement ; il en résulte une certaine confusion ; une pièce qui n'a que trois lignes importantes encombre trois grandes pages et telle affaire minime occupe autant de place qu'une négociation d'un grand intérêt général. Tous les personnages étant au premier plan, le tableau manque de perspective et d'unité. Est-ce à dire pour cela que M. Launay ne sache pas faire un livre ? Il suffirait pour réfuter cette assertion de feuilleter les trois beaux volumes qu'il a consacrés il y a cinq ans à l'*Histoire générale de la Société des Missions étrangères*, et où se trouvent toutes les qualités qu'on espérait retrouver accrues encore dans l'œuvre nouvelle. Je crois que le défaut principal de l'*Histoire des Missions de l'Inde* est d'avoir été composée un peu vite ; l'auteur n'a pas eu le temps d'être court et a reproduit intégralement les pièces pour ne pas avoir à les analyser ; enfin il n'écrit pas principalement pour le gros public, mais pour ses confrères qui trouveront surtout de l'intérêt à ces détails même que nous jugeons inutiles ou trop longuement exposés. Une fois ces réserves faites, je dois dire combien cet ouvrage a de valeur : c'est un exposé des progrès

accomplis par l'Église dans l'Inde en un peu plus d'un siècle. Les missionnaires reçoivent des mains des derniers jésuites des œuvres compromises par les événements qui précèdent la dispersion de la Compagnie ; certaines pratiques, suivies jusque là par les jésuites, venaient d'être condamnées à Rome et beaucoup de chrétiens avaient apostasié ; vient ensuite la guerre entre la France et l'Angleterre, puis la Révolution qui tarit le recrutement du séminaire ; ceux qui restent dans l'Inde se sentent vieillir, leurs rangs s'éclaircissent. « Envoyez-nous, écrit l'un d'eux, quelqu'un pour nous enterrer ; » puis la flamme à demi éteinte se ravive; de jeunes prêtres arrivent de plus en plus nombreux, et les trois missions, réduites en 1810 à neuf prêtres, en comptaient en 1896 deux cent trente ; le nombre des chrétiens, tombé en 1803 à vingt-huit mille, passe en moins d'un siècle à près de trois cent mille. Pendant cette période, le Saint-Siège est arrivé, à force de prudence, à arracher au Portugal une renonciation à son droit de patronage, aboli en fait par le non usage, mais maintenu par une diplomatie jalouse et exclusive. Les missions sont transformées en vicariats apostoliques, puis ceux-ci en diocèses, et les progrès de la Foi justifient cette extension toujours croissante de la hiérarchie. Tous ces événements sont racontés avec les plus grands détails. Chacun consultera avec fruit ce vaste répertoire de documents, et celui qui aura eu le temps et la patience de le lire d'un bout à l'autre n'aura pas perdu sa peine. P. Pisani.

Les Juifs devant les nations. *Le Commencement d'un monde,* par Ph.-Aug. de Lambilly. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 228 p. — Prix : 3 fr. 50.

Juste solution de la question juive, pour la France et tous les pays du monde, par Marie-Joseph Frank. Paris, Bloud et Barral, 1898, in-12 de 237 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les deux livres que nous annonçons sont écrits dans un esprit différent. M. de Lambilly présente un résumé de l'histoire de l'Église et une interprétation de l'Apocalypse d'après les événements survenus dans le cours des siècles. Écrit à un point de vue mystique et surnaturel, c'est un livre de piété plutôt que d'histoire, où, cependant les interprétations qu'il propose sont souvent ingénieuses, même vraisemblables. L'auteur ne parle guère des juifs que pour agiter la question de leur entrée en masse dans l'Église avant la fin des temps et pour décider qu'elle se produira (p. 222). — M. Frank arrivera à la même conclusion, mais par une voie différente, qui est la plus virulente agression : il ne veut pas cependant, « détruire les juifs, mais les empêcher de nuire. » Le judaïsme, d'ailleurs, n'est pas une religion, mais une nationalité. « Nous verrons, dit-il, que la volonté de ce peuple a employé, depuis le matin de sa dispersion jusqu'à nos jours, les moyens les plus violents pour garder, à travers tous les temps et tous les pays de la terre, une idée,

un but national absolument opposés à l'idée et au but national de tous les autres peuples » (p. 3). M. Franck propose finalement de renvoyer le juif « relever les remparts de ses cités et cultiver les rives dépeuplées de son Jourdain, » et cela sans effusion de sang. Puis il s'applique à démontrer que le dénouement sionique ne présente aucun danger pour d'autres intérêts de l'ordre politique ou religieux. « Trois choses sont certaines pour nous, dit-il. Le peuple juif restera toujours une nation. Il se rassemblera un jour dans sa patrie. Il rentrera dans le sein de l'Église, comme tous les enfants de la terre » (p. 215). A. D'AVRIL.

Leo XIII und der Satanskult, von Dr S. RIEKS. Berlin, H. Walter, 1897, in-12 de xx-301 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ce volume contient le récit très complet et très documenté de la mystification sans précédent imaginée par L. Taxil, de sa prétendue conversion, du roman inventé par lui avec la complicité du docteur Hacks (*aliàs* Bataille), de ses rapports avec Rome, de la confiance qui lui fut accordée, du congrès antimaçonnique de Trente, etc. Ce récit est certainement d'un haut intérêt. Malheureusement l'auteur s'inspire en toute rencontre des sentiments les plus hostiles à l'Église catholique et à la Papauté. Il veut voir dans la simplicité avec laquelle les plus hauts personnages du clergé ont cru à la bonne foi de Léo Taxil et à l'existence de Diana Vaughan un démenti à l'infaillibilité pontificale et aux suprêmes prérogatives que reconnaît au Siège apostolique le concile du Vatican. Il ne pouvait cependant ignorer, car il cite exactement les textes, qu'il ne s'agissait dans toute cette affaire ni d'un dogme de foi ni d'un principe de morale à déclarer. Les catholiques ont été si peu gênés par les illusions qu'on a pu se faire à Rome, que ce sont des catholiques et même des jésuites qui ont découvert la fraude. Mais, d'après le Dr Rieks, le culte de Satan n'est point dans la franc-maçonnerie, il est à Rome. Pour qui a cette conviction, l'impartialité est difficile. D. V.

Le Congrès de l'humanité, par MARIUS DECRESPE. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de 378 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il a été question un moment de réunir, à propos de l'exposition universelle en 1900, un second parlement des religions faisant suite à celui de Chicago. On sait comment l'opposition très sage de la cour de Rome a fait échouer ce projet. Voici une tentative analogue. Un groupe de personnages dont le principal prend pour pseudonyme « Amo » se propose de réunir un congrès de l'humanité. Toutes les croyances, toutes les philosophies, toutes les sciences y seraient représentées. Il s'agirait en dehors et au-dessus de toutes les opinions de proclamer l'amour univer-

sel du genre humain et de rechercher les moyens de le rendre pratique.

L'amour de tous les hommes est une excellente chose, c'est un des premiers articles de la morale chrétienne. Mais on comprend mal comment on pourrait le rendre pratique en dehors d'une croyance qui lui donne un appui solide. Nous craignons fort que ce congrès, s'il se réunit, se perde en vaines déclamations, à moins qu'il ne soit dirigé dans le sens d'une opinion dominante. Quelle serait cette opinion ? Il n'est pas difficile de le prévoir, quand on remarque que les promoteurs du congrès sont des spirites, des théosophes, des bouddhistes à la mode nouvelle, etc. Il pourra s'y passer des choses assez amusantes pour la galerie. Mais nous ne voyons pas trop ce qu'un homme de convictions sérieuses pourrait avoir à y faire. D. V.

Le Cléricalisme maçonnique, par M. Lenervien. 2e édit. Paris, Perrin, 1898, in-12 de 187 p. — Prix : 1 fr.

La Franc-maçonnerie est bien une sorte d'église libre-penseuse cherchant à dominer l'État, comme on l'a si injustement reproché au clergé catholique. Elle a toujours ses secrets et ses mystères; mais aujourd'hui qu'elle se sent maîtresse, elle soulève de temps en temps le voile. L'auteur n'a eu qu'à réunir un certain nombre de documents émanés des francs-maçons eux-mêmes pour montrer où tend cette secte dangereuse, comment elle n'a adopté la république que comme le moyen le plus pratique de dominer l'État, comment elle s'acharne à détruire l'Église, comment se préparent dans les loges la plupart des lois persécutrices, comment ces loges sont la pépinière où se recrutent aujourd'hui les agents du pouvoir, et comment elles imposent leurs décisions aux fonctionnaires et même aux Chambres. Depuis que l'Église a déclaré accepter la république, les loges se tournent vers le socialisme, mais avec quelque regret, car elles sont surtout composées par la petite bourgeoisie. La patrie paraît en assez faible honneur auprès d'elles. Dans une loge on a soutenu récemment qu'il valait mieux pour la Franc-maçonnerie que l'Alsace restât à l'Allemagne. Une partie seulement de la maçonnerie française a protesté, et tardivement. La fête projetée de Jeanne d'Arc leur est particulièrement odieuse, et elles se sont avancées jusqu'à envoyer une circulaire à leurs adhérents à la Chambre des députés pour leur intimer de s'y opposer.

M. Lenervien a fait là un excellent livre d'une grande opportunité et auquel il faut souhaiter une large publicité. Il serait très à propos d'en faire une édition populaire. D. V.

Études sur l'américanisme. Le Père Hecker est-il un saint ? par Charles Maignen. Rome, Desclée et Lefebvre ; Paris, Retaux, 1898, in-12 de xv-406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom du P. Hecker est l'objet, depuis quelque temps, d'une

polémique passionnée. D'un côté, les apologistes, entraînés par le zèle et la nouveauté plus que par la sagesse sans doute, présentent le fondateur des paulistes comme le propagateur de méthodes et de pratiques nouvelles, en opposition avec celles que l'Église catholique a tenues en honneur jusqu'à ce jour, et qui seraient les seules convenables, les seules adaptées aux besoins des temps modernes. Telles sont les conclusions qui paraissent ressortir de récentes publications sur le P. Hecker, sa vie et ses doctrines. M. Klein, notamment, professeur à l'Institut catholique, a pris nettement position dans le camp admirateur du fondateur des paulistes américains. M. l'abbé Maignen donne l'impression, dans son ouvrage, que si le prêtre américain n'est pas mort hérétique, il était en train de le devenir, qu'il n'était rien moins qu'un « docteur, le grand élu de la Providence. » Après une étude approfondie de la vie du P. Hecker, de ses idées, de ses œuvres, il montre à côté des vertus de l'homme les lacunes de son esprit, les défauts de sa spiritualité, les écarts de ses doctrines. Les doctrines des américanisants sur le surnaturel sont pour le moins fort téméraires. Que signifie, en effet, cette persistance à soutenir que l'on a trop donné aux vertus surnaturelles au détriment des vertus naturelles, sinon que le surnaturel, la grâce, déprime la nature et rend l'homme moins apte à remplir sa destinée ? Que signifient encore ces vertus « passives » chères aux Américains, sinon que certaines vertus ne méritent pas d'être pratiquées ? Un autre caractère des tenants du P. Hecker c'est la prétention à un modernisme religieux dont seuls ils auraient le secret. L'Église, plus ou moins ouvertement, est accusée d'être en retard sur le siècle, de s'être immobilisée, d'avoir gardé hautes et fermes les barrières et les « douanes. » La troisième partie du livre de M. Maignen établit ce qu'il faut penser de ces hardiesses, démontre qu'il faut des barrières et des lignes tranchées de démarcation dans les choses de la foi, autrement solides et précises que les douanes aux frontières des nations. D'après lui, ces américanisants des deux mondes ne sont que des « libéraux » avec pavillon à contexture nouvelle. Ils donnent tous les torts à ceux qui ont défendu l'Église contre les mécréants. Quant à l'action du Saint-Esprit dans l'âme chrétienne, sa direction infaillible, selon le P. Hecker, n'a-t-elle pas un relent assez accentué de protestantisme? N'explique-t-elle pas toutes les variations et déviations du fondateur des paulistes ? Et le dédain, sinon la condamnation de la vie religieuse et de ses vœux, comment les qualifier ? N'y a-t-il pas encore là un ferment de protestantisme ? On sait les idées du P. Hecker sur la vie conventuelle adaptée aux exigences du siècle. C'était la raison de la fondation des paulistes, société de prêtres américains, qui, en 1897, après quarante ans d'existence, ne comptait que trente-deux prêtres, tandis que les rédemptoristes, congrégation dont fit

partie et que quitta le P. Hecker, comptaient, à la même date, trente-trois maisons aux États-Unis, dont quatorze de langue anglaise. Alors comment dire que l'Amérique ne s'accommode pas de la véritable vie conventuelle ? Après la critique tout à fait juste, quoique parfois peu indulgente dans quelques détails, de M. Maignen, ce qui reste du P. Hecker, ce docteur des temps modernes, ce type d'apôtre, c'est qu'il fut un excellent homme, un prêtre vertueux, un missionnaire zélé, mais peu équilibré, quelque peu névrosé, point du tout théologien, fort attaché à ses idées personnelles relatives à l'action du prêtre sur la société contemporaine. Le volume se termine par plusieurs chapitres où sont racontées les diverses « campagnes de l'américanisme » à Chicago, à Paris, à Rome. Les discours de Mgr Keane au Parlement des religions sont étudiés et discutés avec soin, ainsi qu'un article sensationnel de la *Contemporary Review*. Quelles que soient les bonnes intentions et le zèle de ses partisans à le défendre, et les attaques de ses adversaires, il restera que le P. Hecker ne fut ni un saint, ni un fou, comme l'un de ses directeurs spirituels le rêva : « Priez, lui conseillait-il, afin que vous soyez un saint fou. »

LOUIS ROBERT.

Entrevue de François Ier avec Henri VIII à Boulogne-sur-Mer en 1532. *Intervention de la France dans l'affaire du divorce*, d'après un grand nombre de documents inédits, par le P. A. HAMY, de la Compagnie de Jésus. Paris, L. Gougy, 1898, in-8 de 212-CCCLVIII p.— Prix : 10 fr.

La rencontre de François Ier avec Henri VIII à Boulogne, en 1532, a laissé peu de traces dans l'histoire. Elle fut aussi simple que l'entrevue du Camp du drap d'or avait été fastueuse. Toutefois, deux grands rois ne se retrouvent pas, accompagnés d'une partie de leur cour, sans être l'occasion de dépenses importantes, et le P. Hamy, ayant découvert le manuscrit inconnu où l'état de ces dépenses est inscrit, a pensé qu'il y aurait de l'intérêt pour l'histoire locale, aussi bien que pour l'histoire générale, à le publier à peu près en son entier. Mais, chemin faisant, il a été amené à se demander quel avait été le but de cette rencontre, pourquoi le roi d'Angleterre l'avait si vivement désirée, ce que les deux souverains avaient pu se dire. Interrogeant les rares témoins qui ont voulu parler, rapprochant les informations données par les ambassadeurs des faits qui ont précédé et qui ont suivi, il a démontré que, si la nécessité de se défendre contre l'omnipotence croissante de Charles-Quint avait bien été l'une des causes de cette entente, il n'est pas douteux qu'à ce moment Henri VIII n'ait eu besoin du roi de France pour intervenir auprès du Souverain Pontife et obtenir de lui qu'il annulât son mariage avec Catherine d'Aragon, en lui rendant possible d'épouser sa maîtresse, Anne Boleyn, qui était presque Française. Cela devait amener l'auteur à examiner à nouveau presque toute l'affaire du

divorce et à passer en revue les personnages peu recommandables qui y furent mêlés. Au fond, François Ier ne prit pas parti directement dans la cause. L'ambassadeur de Charles-Quint écrivait très nettement le 23 octobre 1533 : « Le roi de France a avoué au Pape qu'à son entrevue avec Henri VIII il a essayé de le dissuader de se marier, ou au moins, lui a conseillé d'attendre quelque temps. » S'il a laissé la Sorbonne et quelques théologiens français lui donner leur avis, c'est qu'il espérait décider le Pape à céder aux désirs du roi d'Angleterre pour éviter un plus grand mal. Il négociait justement alors le mariage de son fils, le duc d'Orléans, avec la nièce de Clément VII, et il pouvait trouver dans cette affaire, où il mettait plus de condescendance que d'enthousiasme, un argument en faveur de son royal client. Il faut observer qu'à cette époque la question religieuse ne semblait aucunement en discussion. L'Angleterre et son roi étaient encore catholiques. Henri VIII se sépara de Rome pour échapper à l'excommunication et il sut intéresser les seigneurs et les hauts dignitaires ecclésiastiques à sa cause par l'appât très temporel des biens des couvents. Puis les désordres de sa vie privée consommèrent sa rupture avec l'Église, aux dogmes de laquelle il resta fidèle, en tant qu'ils ne le gênaient pas.

Le P. Hamy a réuni sur ces événements et sur le mariage de Catherine de Médicis un nombre de documents qui n'est pas moindre de cent vingt-quatre et qu'une intéressante Introduction relie entre eux. C'est le complément indispensable des *State papers*, ou la préface des correspondances diplomatiques de Castillon et de Marillac, récemment publiées sous les auspices de notre ministère des affaires étrangères.

G. Baguenault de Puchesse.

La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV. *La Réconciliation avec la Savoie, et le Mariage de la duchesse de Bourgogne*, par le comte d'Haussonville. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8 de vi-502 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un peu long, ce titre a du moins le mérite de bien dire tout ce que renferme le livre. Après nous avoir raconté les griefs réciproques, la lutte, la paix, l'alliance de la Maison de France et de la Maison de Savoie aux dernières années du XVIIe siècle, M. le comte d'Haussonville prend au berceau les deux personnages qui donnent de l'unité à son travail : le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV et la duchesse de Bourgogne (Adélaïde de Savoie). Ce premier tome, dit-il, sera suivi d'un second. Il est vraisemblable que deux volumes ne suffiront pas à garder les proportions qu'affectent les développements historiques de celui-ci, car il ne nous conduit qu'au jour du mariage de cette princesse de douze ans, à l'heure où elle reçoit ce nom de duchesse de Bourgogne, avant coureur du titre de Dauphine, présage du titre de Reine.

Afin de bien éclaircir l'existence et le rôle de ces deux personnages intéressants, mais après tout épisodiques, il fallait sans doute remonter un peu haut. M. d'Haussonville n'a pas craint de le faire, avec un luxe de détails qui ne saurait être un défaut sous sa plume ; il prouve ainsi combien l'histoire générale était nécessaire pour grandir ces deux figures à qui le temps a manqué.

A cette méthode nous avons gagné un très bon portrait du père de la duchesse : Victor-Amédée II, duc de Savoie, homme intelligent, rusé, avare, pénétré du désir d'élever sa maison par tous les moyens et mettant un courage personnel de premier ordre à défendre des droits fort contestables et des prétentions tout à fait injustifiées. On croirait lire par endroits et par avance l'histoire de Victor-Emmanuel, premier roi d'Italie, et l'atavisme se retrouve d'une façon bien frappante chez ce petit-fils ambitieux et persévérant. Il n'y a pas jusqu'à cette jeune princesse Adélaïde devenant, par son mariage avec le proche héritier du chef de la France, la rançon de l'alliance, qui ne fasse souvenir aussi de la jeune princesse Clotilde cimentant, en 1859, l'alliance franco-sarde ; là s'arrête la comparaison, et en vérité si Napoléon III n'est pas Louis XIV, le prince Napoléon n'était pas non plus le duc de Bourgogne.

A propos de l'enfance de la duchesse, M. d'Haussonville ne craint pas les digressions sur sa famille, la cour de Turin, les détails du long voyage : du Pont-de-Beauvoisin à Fontainebleau ; c'est avec une complaisance plus grande encore qu'il étudie le caractère du duc de Bourgogne, son enfance et surtout son éducation. L'éducateur étant, avec le duc de Beauvilliers, Fénelon lui-même, on comprend l'intérêt de ce chapitre. Une analyse très complète de l'esprit, de la méthode, des vues du célèbre archevêque de Cambrai nous est offerte. Ces pages sont parmi les meilleures de ce livre, qui en compte beaucoup, et si l'ordonnance générale du sujet permet de les accuser de quelques longueurs, le lecteur n'y prend pas garde, justement parce qu'il y prend du plaisir.

M. d'Haussonville a consulté les archives royales de Turin, celles, à Paris, des Affaires étrangères, du ministère de la guerre, de la bibliothèque de l'Arsenal ; il a eu ausssi à sa disposition les papiers du maréchal de Tessé, ambassadeur de Louis XIV auprès de Victor-Amédée : ils lui ont permis d'apporter la plus intéressante contribution à la reconstitution historique, pour les affaires de Savoie, de ce personnage curieux et important que le P. Baudrillard, dans sa belle histoire de *Philippe V*, nous avait déjà appris à mieux connaître, pour les affaires d'Espagne.— La figure de l'abbé Tronson, respectable et austère, est esquissée avec beaucoup de bonheur ; le rôle de Mme de Maintenon est présenté avec impartialité et justice ; celui du duc de Beauvilliers avec délicatesse. Tout ceci contribue à faire un livre agréable, et permet de passer condamnation sur

deux ou trois dates erronées (fautes d'impression) et une importance peut-être excessive accordée à des références venues de George Sand et de Voltaire. — M. d'Haussonville cite naturellement les portraits célèbres tracés du petit-fils de Louis XIV par Saint-Simon, en faisant le départ convenable entre le mérite littéraire du noble duc et sa partialité d'historien. Il aurait pu citer aussi Bourdaloue ; à un académicien érudit, fin, lettré et aussi versé dans le XVIIe siècle que M. d'Haussonville, je n'ai pas à apprendre que le célèbre jésuite prêcha devant la Cour un sermon sur *la Conception de la Vierge*, deux jours après le mariage du duc et de la duchesse de Bourgogne, et qu'il termina son discours par un compliment au Roi et aux nouveaux époux. Il traça, en deux pages, du duc de Bourgogne, mais surtout de la jeune duchesse, un portrait fort gracieux, qui ne laissait pas en même temps que de lui indiquer courageusement ses devoirs de chrétienne et les espérances des honnêtes gens. Citer ce morceau éloquent eût été tout à fait à propos. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Mémoires et Souvenirs 1789-1830. La Révolution, l'Empire et la Restauration, par ED. BIRÉ. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 337 p. — Prix : 4 fr.

Il a paru, assez récemment, deux ouvrages portant le même titre, l'un de M. Jules Simon l'autre de la comtesse Dash : *Mémoires des autres*. Ce titre aurait pu convenir, dans une certaine mesure, à la si intéressante publication que M. Biré a intitulée : *Mémoires et Souvenirs* ; car ce ne sont pas ses Mémoires à lui qu'il livre au public, mais bien les articles dans lesquels il a entretenu ses nombreux lecteurs de diverses autobiographies récentes. Ce sont donc bien les Mémoires des autres qui lui ont fourni le sujet de ses volumes. Ainsi ce tome nous donne l'analyse des Mémoires de Mme de Chastenay, du baron de Norvins, du général Philippe de Ségur, du général de Saint-Chamans, du baron d'Haussez, de Mounier, du maréchal de Castellane, d'Eugène Delacroix, du général du Barail, du duc de Persigny, du général Ducrot ; mais sur ces Mémoires des autres quels droits de propriété donnent à l'éminent critique les attraits du style, le talent de l'exposition, une rare impartialité, une grande connaissance de tout ce qui concerne notre époque ! Il a mis sa marque sur ces Mémoires des autres et assez pour qu'ils deviennent bien à lui. Il ne s'est pas contenté d'une rapide et servile analyse, il l'a relevée par de justes observations, par des développements et par des rectifications qui sont de vrais commentaires. Ainsi, à propos de Mme de Chastenay, qui fait un éloge enthousiaste de Réal (p. 31), il nous dit ce que fut au juste ce personnage. Dans l'examen des *Mémoires de d'Haussez*, il éclaircit un point assez obscur et nous apprend qu'un incident relatif au débar-

quement des royalistes sur la côte normande a été raconté par M. Cadoudal non d'après une partie perdue des Mémoires de l'ancien ministre, mais d'après un passage de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de Crétineau-Joly (p. 117). Au maréchal de Castellane prétendant que Chateaubriand reçut de Louis-Philippe cent mille francs pour ne plus écrire, M. Biré répond par l'exposé non de la fortune, mais de la pauvreté de l'illustre écrivain après la révolution de Juillet. Si les rectifications sont nombreuses, M. Biré n'a jamais la main lourde et pédante; il contredit et rectifie de la manière la plus courtoise, et l'on ne peut qu'approuver ses scrupules à l'égard de l'exactitude des détails. Comme je ne doute pas qu'il ne les ressente pour lui-même, je me permettrai une observation qui n'a pas une grande importance, mais qu'il peut être utile de faire, parce que l'erreur qu'elle tend à rectifier est assez souvent reproduite. Dans un chapitre bien attachant : *Une Famille bretonne* (p. 162), M. Biré dit que le vicomte de Kersabiec fit toutes les campagnes de l'armée des Princes. Mais l'armée des Princes n'eut qu'une campagne qui finit à Valmy. Elle fut alors licenciée ainsi que celle du duc de Bourbon et ce fut en avril 1793 que se forma l'armée de Condé (Théodore Muret, tome I. p. 77 et 93), avec laquelle on l'a souvent confondue, comme il me semble que l'a fait M. Biré. TH. DE P.

Mgr Guilbert et le parti catholique, par A. JUSTICE. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de 185 p. — Prix : 2 fr.

Plaidoyer en faveur des opinions de Mgr Guilbert autrefois cardinal archevêque de Bordeaux. L'auteur veut montrer que ce prélat n'a fait que prévenir le mouvement de ralliement à la République recommandé par Léon XIII, le regardant comme un moyen de combattre efficacement, sur le terrain constitutionnel, les mesures hostiles à l'Église. Nous avons eu dans le temps quelques rapports avec Mgr Guilbert. Son ralliement à la République était connu de tous. La vigueur de son opposition aux lois persécutrices l'était beaucoup moins. Mais nous croyons que l'éloge de l'ancien cardinal n'est ici qu'un prétexte et que le véritable but de M. Justice est marqué dans les chapitres VIII et IX de son livre, intitulés : *Politique comparée. Politique ratifiée*. L'auteur blâme les conservateurs d'avoir mêlé la question religieuse à la question monarchique. Il blâme aussi les ralliés de n'avoir pas pris plus vigoureusement en mains la défense des intérêts de l'Église. Il est facile de tracer une ligne de conduite idéale : il est autrement difficile d'adopter une pratique exempte de toute compromission. L'auteur nous paraît confondre à tort la question du ralliement et celle du libéralisme. Elles sont bien distinctes. L'une est une question de doctrine, l'autre une question de conduite politique. Il n'y a pas opposition entre Léon XIII et Pie IX. D. V.

Les Finances de la France sous la troisième République, par Léon Say. Tome I. *L'Assemblée nationale. Grands Emprunts de la guerre. Impôts nouveaux, 1871-1875.* Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8 de xiv-503 p. — Prix : 7 fr. 50.

Élu en février 1871 à l'Assemblée nationale par les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, M. Léon Say n'a cessé jusqu'à sa mort de siéger au Parlement. De 1876 à 1889, il appartint au Sénat ; il quitta, en 1889, le Sénat pour rentrer à la Chambre des députés. Il a fait partie de sept Cabinets et a dirigé pendant plus de cinq années le ministère des finances. Il possédait, en effet, une compétence toute particulière en matière fiscale, et sa parole jouissait auprès de ses adversaires politiques eux-mêmes d'une incontestable autorité. L'ensemble des discours, rapports et études de M. Léon Say, dont M. André Lièvre, professeur au Conservatoire national des arts et métiers, entreprend aujourd'hui la publication, constitue donc un document de la plus haute importance pour l'histoire financière des vingt-cinq dernières années. La série comprendra plusieurs volumes correspondant chacun à une des diverses périodes de la vie publique de l'éminent homme d'État. Le premier, le seul paru jusqu'à présent, embrasse les travaux de l'Assemblée nationale. C'est la période de la liquidation, du relèvement ; après avoir imposé les moyens financiers, les mandataires du pays s'essayent à mettre le budget sur pied, puis à faire un budget régulier, à rétablir le crédit, à effacer les taches douloureuses de la guerre étrangère et civile. La part de Léon Say dans cette œuvre fut considérable. L'Introduction, par laquelle débute le volume, est une étude, publiée en 1885 dans la *Revue des Deux Mondes* sur « le Budget devant les Chambres. » Critiquant avec trop de raison la gestion financière de la législature 1881-1885, qui s'est signalée par des gaspillages, des prodigalités sans nombre, dont nous ressentons encore les effets aujourd'hui, l'auteur rappelle et expose les quatre principes conçus pour protéger le gouvernement parlementaire : unité de la loi de finances ; annualité ; dépôt et examen préalables ; personnalité comptable. Puis viennent quatorze discours et rapports, dont trois inédits sur les comptes de la guerre à Bordeaux et à Paris ; sur la situation financière ; sur les opérations de Trésorerie. L'époque à laquelle ils remontent (février 1871) indique l'intérêt qui s'attache à leur publication.

Comte de Luçay.

Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France. I. *Depuis le* 1er *siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du* xiiie *siècle*, publiés avec une Introduction par Gustave Fagniez. Paris, Picard et fils, 1898, in-8 de lxiv-349 p. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*). — Prix : 9 fr. 50.

Parmi les recueils de documents qui paraissent dans la *Collection de*

textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, celui dont M. Gustave Fagniez vient de publier la première partie est sans contredit un des plus précieux, et par les matières dont il traite, et par la compétence de l'éditeur. Personne en effet n'était plus capable que M. Fagniez de constituer un choix de *Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France ;* ses *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au* XIIIe *et au* XIVe *siècles,* son récent volume sur l'*Économie sociale de la France sous Henri IV* sont trop connus et trop appréciés pour qu'il soit utile d'en rappeler ici la valeur ; bornons-nous à dire que ce nouveau livre, bien que fort différent des autres, est le digne frère de ses aînés. Il comprend deux cent quatre-vingts textes (dont un certain nombre sont inédits) allant du Ier siècle avant J.-C. à la fin du XIIIe siècle de notre ère. Ces textes, publiés suivant une méthode rigoureuse, classés dans l'ordre chronologique, sobrement annotés — trop sobrement, dirions-nous volontiers, si M. Fagniez n'annonçait pas (p. LV) devoir joindre à la seconde partie de son recueil un glossaire technologique, — ne constituent pas sans doute à eux seuls «tous» les documents relatifs à ce sujet, «tous» les matériaux d'une histoire de l'industrie et du commerce ; mais ils offrent, comme le dit fort bien l'auteur, « les types les plus caractéristiques des divers et multiples aspects sous lesquels cette histoire se présente à nous. » Une excellente introduction en fait comprendre tout l'intérêt, et montre en particulier l'évolution qui s'est opérée dans l'organisation économique du travail pendant la longue suite de siècles qu'embrasse la première partie du recueil. Quelque irréprochable que soit le travail de M. Fagniez, un critique attentif y trouvera matière à des observations ou à des rectifications de menu détail. Il demandera de restituer à M. Célestin Port son véritable prénom (p. LX), il protestera contre la mention de l'*Histoire du commerce du monde*, de M. O. Noël, parmi les meilleurs ouvrages de seconde main sur le sujet (p. LXII), il constatera que *les Métiers de Blois*, du regretté Alfred Bourgeois, constituent le tome XIII des *Mémoires* de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher (*ibid.*). On peut encore reprocher à M. Fagniez d'avoir insuffisamment renvoyé au tome I de l'*Histoire du commerce* de Pigeonneau (t. I, appendice I) et de n'avoir pas cité sa thèse latine : *De convectione urbanae annonae et de publicis navicularioruin corporibus* (p. 13, note 3), d'avoir renvoyé par contre (p. 15, note 2) à un ouvrage de M. Lenthéric qui ne mérite pas de faire autorité. Mais ce sont là de petites vétilles, auxquelles il sera très facile de remédier ; cela fait, l'excellent recueil de M. Fagniez défiera toute critique.

HENRI FROIDEVAUX.

Légendes et archives de la Bastille, par Frantz Funck-Brentano, avec une préface par Victorien Sardou. Paris, Hachette, 1898, in-12 de xlviii-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des légendes, y a-t-il eu autre chose sur la Bastille pendant tout un siècle, depuis les prétendus vainqueurs de la célèbre forteresse jusqu'aux prétendus historiens de la Révolution ? Dans le pillage et l'incendie, les archives avaient été détruites ; ce qu'on en avait sauvé à grand peine avait été perdu. On avait beau jeu pour déclamer sur les horreurs de la prison royale, l'abus des lettres de cachet, les tortures des prisonniers, etc., etc. Heureusement, un jour, un jeune bibliothécaire de l'Arsenal, M. Ravaisson, retrouva par le plus grand des hasards les papiers échappés à la ruine du vieux bastion ; il se mit à les compulser et à les publier ; ses successeurs continuèrent son œuvre et aujourd'hui on peut écrire l'histoire vraie de la Bastille ; des érudits comme MM. Fournel, Bournon, Régis, Biré, Gustave Bord et d'autres ont commencé à détruire la légende : M. Funck-Brentano achève de la démolir et d'établir la vérité. Or la vérité la voici : la Bastille n'était pas du tout le sombre cachot que se sont plu à représenter certains écrivains : c'était une prison aristocratique et littéraire, si je puis ainsi parler ; la vie y était facile, agréable, large, souvent gaie ; la nourriture, luxueuse ; les chambres souvent confortables. Tel est le souvenir qu'en ont conservé ceux qui y ont été enfermés, depuis le maréchal de Richelieu et Mme de Staal jusqu'à l'abbé Morellet et à Marmontel. Quant à la conquête de la Bastille, à cette date fatidique du 14 juillet dont on a voulu faire une fête nationale, encore une légende. La Bastille n'a pas été prise, elle a été livrée ; les vainqueurs n'ont pas été les Parisiens, mais une bande cosmopolite qui s'est déshonorée par les pires excès. Voilà ce que M. Funck-Brentano établit avec la clarté de l'évidence.

Parmi les prisonniers célèbres, il en a choisi deux : le Masque de Fer et Latude. Le Masque de Fer n'était autre qu'un ministre du duc de Mantoue, Mattioli, qui avait trahi à la fois son maître et la France. Quant à Latude ce n'était nullement le malheureux pour lequel on a répandu tant de larmes ; c'était un faussaire doublé d'un fou, qui ne s'appelle même pas Latude ; enfant naturel sans père connu et pour lequel le lieutenant de police et le major de la Bastille avaient été pleins de miséricorde. A ces très consciencieuses et très concluantes études de M. Funck-Brentano, le plus savant des dramaturges, M. Sardou, a ajouté une préface spirituelle et charmante, pleine d'humour et de fine ironie en même temps que d'érudition sérieuse et vraie.

Max. de la Rocheterie.

Le Château de Versailles sous Louis XV. Recherches sur l'histoire de la Cour et sur les travaux des bâtiments du Roi, par P. DE NOLHAC. Paris, Champion, 1898, in-8 carré de 280 p. — Prix : 6 fr.

Ce n'est pas une œuvre facile à faire que l'histoire du château de Versailles ; il y faut à la fois une patience d'ange et une science de bénédictin. Il faut fouiller de vieux comptes, compulser des rapports interminables, étudier minutieusement les mémoires du temps, confronter les textes, comparer les styles, vérifier les dates, examiner sur place, sonder les murs en quelque sorte pour saisir les changements de distributions. Car il n'est guère de monuments historiques, il n'est pas de maisons particulières qui aient été modifiées et remaniées, comme le château de Versailles, et cela non pas seulement à chaque changement de règne, mais à chaque changement de favori ou de favorite, mieux encore à chaque changement d'humeur. La chambre du Roi par exemple est loin d'avoir toujours été la même ; celle où est mort Louis XIV, majestueuse, mais incommode et glaciale, a été abandonnée promptement par Louis XV ; les petits cabinets, la bibliothèque du Roi ont changé plus encore ; et lors même que la place était conservée, l'ornementation changeait. Qu'était-ce quand il s'agissait des maîtresses et de leurs caprices ? Mme de Pompadour, « la grande marquise, » après avoir occupé d'abord au premier étage les appartements de la duchesse de Chateauroux, voulut loger au rez-de-chaussée, jusque-là réservé aux princes du sang et à la famille royale et l'obtint ; on déposséda même pour lui faire place, la comtesse de Toulouse, si vénérée par le Roi, d'une partie des pièces qu'elle occupait. Cet appartement, fait remarquer M. de Nolhac, est resté presque intact. Les sculpteurs les plus habiles, les peintres les plus renommés, les doreurs les plus ingénieux étaient appelés pour faire l'ornementation. Une seule chose arrêtait, le manque d'argent, et il suffit de lire les rapports de M. de Tournehem et du marquis de Marigny pour voir combien souvent les fonds faisaient défaut ; mais on en trouvait toujours pour les caprices des maîtresses ; on décorait par exemple l'appartement de Mme du Barry, quand on n'avait pas de quoi payer les changements apportés à celui de la Dauphine. Cette histoire du château n'est donc pas seulement l'histoire des bâtiments, mais l'histoire de la cour, l'histoire même des règnes. Pas un changement de distribution pour ainsi dire qui ne concorde avec un changement d'influence, avec une petite révolution de palais. La construction d'une salle de bains et d'une bibliothèque a été souvent l'objet d'une longue lutte d'intrigues ; le rapprochement ou l'éloignement de la chambre du Roi révèle un crédit qui grandit ou qui s'abaisse, une étoile qui monte ou qui s'éclipse : après l'appartement de Mme de Pompadour, citons encore à ce propos celui de Mme Adélaïde. On

conçoit donc que cette histoire ait tenté bien des écrivains ; mais nul n'était en état de la mener à bien comme M. de Nolhac. Nul mieux que lui ne connaît le XVIIIe siècle ; nul surtout ne connaît mieux Versailles, son château, ses richesses artistiques et monumentales. Ajoutons que nul n'en fait les honneurs avec plus de bonne grâce et une érudition plus aimable et plus sûre. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Règne de François-Joseph Ier, empereur-roi d'Autriche-Hongrie, par FRANÇOIS TOCASE. Vienne, Gerold ; Paris, Le Soudier, 1898, gr. in-8 de 155 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage de M. Tocase sera très utile aux diplomates, aux hommes d'affaires, aux publicistes : c'est une véritable encyclopédie. Avec un sens très pratique, l'auteur expose non seulement les choses politiques, mais les questions d'ordre économique, financier, commercial et industriel. Il éclaire son exposé par une série de tableaux statistiques qu'on ne trouverait pas ailleurs ainsi réunis et commentés en connaissance de cause.

L'attention, la sympathie même avec lesquelles nous avons étudié ce livre nous amènent à présenter des remarques sur quelques appréciations. Ainsi, nous ne nous associerions pas sans réserve aux éloges décernés à Joseph II. — On est d'autant plus autorisé à regretter le concordat négocié par Thun que les prélats schismatiques eux-mêmes ont déploré l'abrogation d'un acte dont le contre-coup leur avait procuré une liberté qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors et qu'ils n'ont pas retrouvée. — Si la combinaison Hohenwart échoua si malheureusement, ce ne fut pas seulement devant l'opposition de la Hongrie, mais surtout devant la pression de Bismarck, qui envoya exprès à Vienne un prince de Saxe et devant certaines appréhensions intérieures que nous avons eu occasion de rappeler ici même. — On ne peut pas prétendre que le moyen âge n'ait rien fait pour l'enseignement : quand donc a été fondée cette Université de Prague, la plus brillante et la plus expansive de l'Europe après celle de Paris ? — Les diverses populations ne sont pas unies par le lien religieux puisque l'Empire compte plusieurs millions de schismatiques hostiles aux catholiques et entre eux. — L'opposition nationaliste n'est pas le fait d'un groupe de sectaires et les diverses nationalités ne seraient pas isolées en Europe : à l'exception des Slovènes, des Tchéko-Moraves et des Slovaques, elles sont contiguës, en dehors de l'Empire, à des groupes de co-nationaux, quelque part attracteurs, ne fussent que les Roumains et les Serbes. Avec beaucoup de raison, M. Tocase préconise « l'autonomie des nationalités et la décentralisation administrative » (p. 48). A. D'AVRIL.

La Constitution hongroise. Précis historique d'après le Dr S. Rado, par A. de Bertha. Paris, Plon et Nourrit, 1898, gr. in-8 de viii-183 p. — Prix : 2 fr. 50.

On doit admirer la persévérance avec laquelle les Magyars ont lutté contre les tentatives centralisatrices de Joseph II et de Schmerling, ce Joseph II du xixe siècle. Avec la même énergie opportune et le même succès, les Magyars ont triomphé de l'agression linguistique du déplorable fils de Marie-Thérèse. S'il était juste de repousser alors l'intrusion de la langue allemande, je me suis toujours demandé s'il y avait nécessité, comme il a été fait subséquemment, de renoncer à la langue latine. L'usage officiel du latin n'a entravé nulle part l'éclosion et l'éclat d'un idiôme national, notamment en Italie avec Dante. Le latin entretenait la communion intellectuelle entre les peuples chrétiens : Pascal a eu son grand succès dans une traduction latine. En Hongrie, l'usage officiel du latin facilitait les relations avec celles des populations du royaume qui ne comprennent pas la langue des Magyars et qui, elles aussi, sont attachées à leurs antiques idiômes nationaux. « L'idéal de l'avenir, dit M. de Bertha, c'est l'assimilation des races ; c'est l'unité nationale. La fierté qu'engendre la conscience d'être un citoyen libre, fera disparaître avec le temps toutes les particularités ethniques » (p. 140). En attendant que cette prophétie se réalise, — si jamais elle se réalise contrairement aux tendances actuelles, — les relations entre le gouvernement central et les nationalités non magyares sont à l'état de crise permanente et aiguë. Le sujet est trop grave et trop compliqué pour qu'on l'aborde ici incidemment. Demeurant sur le terrain des faits, nous ferons seulement remarquer que, dans l'autre partie de la monarchie, les mêmes conflits ont cessé. La marche des affaires publiques n'y va pas plus mal parce que les Slovènes écrivent « Tséliovetz » au lieu de Klagenfurt et les Galiciens « Lwów » au lieu de Lemberg. Les spectres de Joseph II et de Schmerling ne reviennent plus sur l'eau en Cis-Leithanie, tandis qu'on impute aux Magyars de vouloir imposer aux Slaves et aux Roumains ce que Joseph II et Schmerling ont vainement tenté d'imposer à eux, Magyars, et en y ajoutant, aux pieds des Karpathes, une liturgie dans la langue de l'État. Il est facile d'admettre que les projets du comte Hohenwart aient alarmé la Hongrie ; mais on ne se rend pas bien compte des raisons qui, en 1870, ont éloigné Andrassy d'une alliance avec la France, dont l'affaiblissement a fait pivoter l'Autriche-Hongrie dans l'orbite de l'Allemagne. Nous ne voyons pas non plus ce que la Hongrie gagnera à la « conquête » du mariage civil.

A. d'Avril.

The Neutrality of the American Lakes and Anglo-American Relations, by James Morton Callahan. Baltimore, the Johns Hopkins Press, janvier-avril 1898, in-8 de 199 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science,* 16e série, nos 1-4).

Ce n'est pas seulement au point de vue historique qu'une étude sur la neutralité des lacs américains présente de l'intérêt ; pour ceux qui s'occupent de droit international public, il est nécessaire de connaître les questions qui ont pu surgir à ce propos et les vicissitudes mêmes des rapports anglo-américains à ce sujet. Aussi faut-il remercier M. James Morton Callahan d'avoir écrit l'ouvrage qui vient de paraître dans la collection des Études de science historique et politique publiées par l'Université Johns Hopkins. Son travail bien divisé, précis, documenté, retrace dans ses six chapitres les différentes phases par lesquelles a passé depuis 1783 la question de la neutralité des cinq grands lacs de l'Amérique du Nord et montre la disparition graduelle des questions irritantes qui ont failli, à certains moments, faire de la masse lacustre la plus considérable du globe un champ de bataille pour des forces navales. Une longue et filandreuse introduction, consacrée à la politique pacifique américaine, précède ce travail. Nous y avons relevé, à côté d'intéressants détails sur le trafic lacustre de la grande nappe d'eau (p. 21), des métaphores hardies (p. 26 par exemple) et des idées que la récente guerre hispano-américaine semble rendre bien discutables (p. 24-25). Non moins discutable est cette idée (p. 34) que les fleuves et les lacs sont des frontières naturelles ; rien n'est plus faux. En réalité, les fleuves sont et ont toujours été des traits d'union ; il en est de même des lacs. Les montagnes et les déserts, voilà les seules vraies frontières naturelles qui existent à la surface du globe. Nous aimerions à discuter plus longuement ces idées de M. James Morton Callahan, de même que son opinion sur le rôle joué par la France vis-à-vis des États-Unis pendant la guerre de l'Indépendance (p. 30-31). Malheureusement il nous reste seulement la place de dire que son travail (accompagné d'un excellent index) est, malgré quelques réserves, un livre bien fait et utile.

Henri Froidevaux.

Nouveaux Essais d'histoire et de critique, par Albert Sorel. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce nouveau volume, M. Albert Sorel a réuni des sujets très divers, mais tous du plus grand intérêt. Ce sont d'abord des vues générales sur l'histoire : les détails et l'ensemble, l'art et la science, le fatalisme et la liberté, l'action des hommes sur leur destinée, l'histoire et la morale, l'enseignement des sciences politiques, celui des sciences sociales, celui de l'histoire diplomatique, l'individu et l'État, la démocratie et les nationalités, la langue française et l'Alsace.

Puis viennent des études sur Taine, Challemel-Lacour, Meilhac, Léon Gautier, Français, Brahms, Vacherot, sur le duc d'Aumale, sur la Papauté au moyen âge et au dix-neuvième siècle, la jeunesse de Richelieu, le Père Joseph, la jeunesse de Frédéric, Frédéric avant l'avènement, la Guerre des Calabres, le Mémorial de Norvins, le Roi de Rome, le Procès du maréchal Ney, une Soirée à Sèvres pendant la Commune. Ces considérations et ces études, inspirées par les événements ou les publications contemporains sont, comme les œuvres précédentes, d'un maître dans l'art d'écrire, remplis d'aperçus ingénieux, de fines critiques, de jugements lumineux. Plusieurs de ces petits chefs-d'œuvre : la Langue française et l'Alsace ; Hippolyte Taine ; Challemel-Lacour, Meilhac, Léon Gautier, Français, Brahms, Vacherot, le duc d'Aumale, sont des discours prononcés dans des enceintes différentes, mais où l'on retrouve les mêmes qualités de style et de pensée. L. MEYNIER.

Le Cabinet secret de l'histoire, par le docteur CABANÈS. 3e série. Paris, A. Charles, 1898, in-12 de x-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre que ses renseignements médicaux et par suite ses crudités de terminologie ne permettent pas de mettre entre toutes les mains. Le docteur Cabanès a voulu, dit-il, appliquer à l'histoire les procédés scientifiques, et il étudie assez volontiers les monstruosités physiologiques ; c'est un peu le musée des horreurs, ou, pour se rapprocher du titre même de cette collection, le musée secret qu'on montre dans les foires avec un écriteau qui exclut les enfants. Bonne précaution, à garder ici également. Voici les sujets traités, j'allais dire exposés : Jean-Jacques Rousseau avec le détail de toutes ses maladies, de ses perversions physiques et morales. On en peut conclure que les coryphées du philosophisme du dernier siècle étaient intellectuellement et physiquement de simples polissons ; — le docteur Chambon, maire de Paris pendant la Révolution, personnage des plus insignifiants et qui figure là sans que l'on puisse dire pourquoi ; — deux culs-de-jatte : Scarron et Couthon, dont les infirmités sont passées au crible du diagnostic, mais sans nous donner rien de nouveau sur leur vie ; — enfin quelques pages sur les « ossements royaux » du Louvre. Problème abordé et non résolu. — Les recherches du docteur Cabanès sont sérieuses, précises, nombreuses, mais à part un intérêt tout à fait technique, et par suite fort secondaire, on distingue mal l'utilité de ces études, dont les conclusions très mingenses n'ont pas cette clarté scientifique dont l'auteur prétendait fonder sa méthode. G.

De historia y arte (estudios críticos), par RAFAEL ALTAMIRA [illegible] — Prix : [illegible]

[illegible] articles publiés [illegible] cinq premières

pages (ajoutez-y les pages 387-391) sont occupées par des additions à un ouvrage dont nous avons parlé ici avec éloges : *La Enseñanza de la historia* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 335-337). Ces additions, qui prendront place dans une troisième édition en préparation, comprennent l'analyse critique de quelques ouvrages manuscrits (de Paez de Castro, de Baltazar de Cespedes, etc.) ou imprimés depuis (Luis Cabrera de Córaloba et Gutierrez de los Rios au XVIIe siècle jusqu'à Otto Seeck, Edw. G. Bourne, B. Croce, etc., dans ces tout derniers temps) relatifs aux questions traitées dans le livre.

Le second morceau du volume est le remaniement en espagnol d'un article écrit en français par M. Altamira pour la *Revue internationale des archives, bibliothèques et musées* : aperçu d'ensemble que l'on consultera avec profit sur l'état actuel et les inventaires publiés des bibliothèques, archives et musées d'Espagne (p. 57-106 et 391-394). Viennent ensuite les morceaux suivants : le Problème de la dictature tutélaire en histoire : — deux articles sur les voyages en Espagne, l'un spécial aux voyages faits dans la péninsule par des Américains des États-Unis, l'autre contenant des additions à la *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal* de M. Fouché-Delbosc ; au premier de ces deux articles s'en rattache un autre, tout d'actualité, sur la question de Cuba et les États-Unis en 1850; — une étude intitulée : *Hispañólogos é hispañófilos* dans laquelle l'auteur fait une critique assez juste de ceux qui portent des jugements tranchants sur l'Espagne après l'avoir tout au plus entrevue.

Tout le reste du volume, à l'exception du dernier morceau où se trouvent d'intéressantes considérations sur la décentralisation scientifique, est rempli par des articles de critique littéraire. Indiquons-en brièvement les sujets : la Psychologie de la jeunesse dans la nouvelle moderne ;— la Première Condition pour être critique (avoir du cœur) ; — Yriarte comme critique ; — Théorie du mécontentement qu'un auteur éprouve de son œuvre propre ;— le Théâtre de Perez Galdos ;— le Théâtre libre ; — la Littérature, l'amour et la thèse ; — l'Éducation sentimentale ; — la Physiologie de l'amour (de Stendhal) ; — l'Anthologie des poètes hispano-américains ; — Notes brèves (sur le *Mal du siècle*, de Nordau et Thomas Carlyle). E.-G. L.

La Jeunesse de Madame Desbordes-Valmore, par ARTHUR POUGIN. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Auteur aimable, femme respectée, Mme Marceline Desbordes-Valmore est connue des amateurs de poésie par ses Œuvres (3 vol., chez Lemerre) ; et de tout le monde par les articles que lui consacra Sainte-Beuve. Son nom avait été bien modeste, comme l'origine de sa famille, comme le métier peu glorieux de son mari : comédien et régis-

seur de théâtre ; elle-même avait été forcée, par la pénurie de ses ressources à monter sur les planches, profession délicate pour une femme honnête. Depuis sa mort, la renommée a tout enveloppé d'un voile brillant, transformant même en auréole le nuage qui couvrait son front : Paris donne son nom à l'une de ses rues, on recueille ses lettres éparses et on chante ses louanges. M. Benjamin Rivière, bibliothécaire de Douai (la ville natale de Marceline), a publié une série de ses correspondances ; aujourd'hui M. Arthur Pougin nous apporte des lettres inédites et les fait précéder d'une étude sur la jeunesse de Mme Desbordes-Valmore. Il y a certainement intérêt à suivre des sentiments un peu exaltés, toujours exprimés par un tour personnel et pas banal ; c'est le cas de Mme Valmore qui sent vivement, d'une façon romanesque, mais avec générosité, dévouement, abnégation ; elle est bonne, gracieuse, simple, sincère, un peu naïve, très facilement partie pour la gloire, désintéressée dans ses jours de détresse, généreuse dans ses heures de prospérité. L'étude de son cœur est attachante au point de vue moral ; mais l'histoire a bien peu à retenir dans ses lettres, quoique plus d'une soit adressée à des personnages célèbres : David (d'Angers), Alexandre Dumas, Raspail, Brizeux. Signalons toutefois sa réponse à Mme Récamier pour la remercier du traitement que Mathieu de Montmorency mettait à sa disposition en entrant à l'Académie française (23 décembre 1825) ; une lettre du 29 novembre 1831 au moment des insurrections de Lyon ; une jolie autobiographie morale d'elle-même à Antoine de Latour, précepteur du duc de Montpensier (p. 217) ; le conseil spirituel et ému à Mlle Mars vieillie de quitter le théâtre (20 mai 1840). Romanesque, comme j'ai dit, elle avait l'illusion généreuse de souhaiter à tort et à travers l'abolition de la peine de mort ; à ce propos, et après avoir lu avec transport le très fantaisiste plaidoyer de V. Hugo : *Dernier Jour d'un condamné*, elle exprime sur la conduite de Louis-Philippe en pareille occurrence des sentiments curieux à noter, aujourd'hui que M. le duc d'Aumale nous a précisément fait connaître les scrupules de son père en face de cette terrible fonction de son métier de Roi. M. Arthur Pougin a mis des notes assez importantes au bas des pages de ce livre ; leur caractère enthousiaste leur enlève un peu de leur valeur, il regrette même tout haut (p. 80) les révélations sur les faiblesses de son héroïne (comment voudrait-il cependant que s'écrive l'histoire sans ce respect de la vérité ?) et à propos du 2 décembre il se perd en diatribes politiques qui, à tout le moins fort inutiles là, sont empreintes d'une telle partialité qu'elles vont directement contre le but qu'il se propose.

G. DE G.

Le Mendiant ingrat *(journal de l'auteur, 1892-1895)*, par Léon Bloy. Bruxelles, Deman, 1898, in-8 de 447 p.

Ceci, le titre l'indique, est le journal de l'auteur et l'histoire de ses misères et de ses souffrances ; elles abondent dans les quatre années qu'il nous raconte ; mais s'il est malheureux, n'est-ce pas un peu de sa faute ? Il est d'une malveillance, d'une injustice, souvent même d'une insolence à décourager à son égard les meilleures volontés. On dirait parfois d'un de ces mendiants espagnols ou italiens,—je ne sais plus où opéraient ces mendiants de la légende,—qui demandaient la charité le mousquet au poing, la menace aux lèvres, à qui l'on n'osait trop refuser l'aumône, mais qu'on s'efforçait, après une première rencontre, de ne plus retrouver sur son chemin. Et avec cela, pourvu d'un insupportable orgueil, il fait profession de mépriser très profondément nombre d'hommes qui, à tous les points de vue, lui sont incontestablement supérieurs. Pour lui, Mgr d'Hulst est « un valet imbécile ; » Veuillot et Drumont sont « des charognes dont l'Église est empuantie. » L'Église elle-même est parfois singulièrement traitée par l'auteur, qui professe pourtant un catholicisme intransigeant dont les vertus, hélas ! ne se montrent guère. Il s'oublie même parfois en des notes et des rapprochements de la dernière inconvenance, et qui ne devraient jamais se rencontrer sous une plume chrétienne. Et pourtant M. Bloy a du talent, moins qu'il ne le croit sans doute, mais beaucoup tout de même ; et pour se placer en bon rang parmi les écrivains de notre temps, il lui suffirait d'avoir un peu moins d'orgueil et un peu plus de bon sens et de bienveillance. Ainsi il mériterait et n'aurait pas sans doute beaucoup de peine à se faire un sort meilleur. Mais le voudra-t-il ? je crains que non et que la mauvaise direction ne soit prise, qui le condamne à dérailler toujours. C'est vraiment tout à fait dommage.

P. Talon.

Horace Mann, son œuvre, ses écrits, par J. Gaufrès. 2e édit. revue et complétée par de nouveaux documents. Paris, Hachette, 1897, in-16 de vi-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos pédagogues laïques veulent à tout prix se donner des ancêtres ; et comme ils n'en trouvent pas en France où, pendant de longs siècles, l'éducation de la jeunesse a été donnée exclusivement par des maîtres chrétiens, laïques ou congréganistes, ils vont en chercher à l'étranger. Car il paraît qu'en France, il n'y a jamais eu de pédagogues dignes d'être étudiés, à l'exception de ce vilain Rousseau, qui était Suisse, et qu'il faut, pour en trouver, passer l'Océan ou la Manche, ou franchir les Alpes, ou traverser le Rhin, pour aller solliciter ces oracles aux noms plus ou moins barbares, André Bell, Birbeck, Brougham, Fellemberg, Pestalozzi, Froebel et Horace Mann. On le voit, certains Français

ont bonne opinion de la France. Pour nous ,nous n'avons aucun goût pour ces Yankee, dont la guerre récente, sans parler de beaucoup d'autres manifestations antérieures, ne nous portent pas à priser très haut l'éducation morale qu'ils donnent à leur jeunesse. C'est dire assez que le livre de M. Gaufrès sur Horace Mann ne nous inspire qu'un médiocre intérêt. Je ne dis pas pourtant que nos maîtres d'écoles et instituteurs, même chrétiens, n'y puissent trouver quelques indications utiles,à condition de ne pas avoir la superstition de ces méthodes d'outre-Océan, et c'est pourquoi je leur signale le livre de M. Gaufrès. Ce sera un volume de plus ajouté à leur bibliothèque pédagogique, qui s'augmentera, sinon d'un chef-d'œuvre, au moins d'une unité. Notons toutefois, à la décharge d'Horace Mann, que ce n'est pas un laïque parfait, suivant la formule de M. Gaufrès et de M. Buisson. Il demande en effet instamment aux maîtres d'école de « prêcher les lois de Dieu,» et il est tellement préoccupé de cette nécessité qu'il en fait l'objet, au moment de mourir, de ses dernières et très instantes recommandations. Dans ses écrits, dont un choix, sans doute expurgé, forme presque la moitié du livre, M. Gaufrès parle aussi maintes fois de Dieu. N'écrit-il pas en effet ces belles paroles : « Dans la mesure où nous imitons la sagesse et la bonté de Dieu, nous participons à sa puissance. » — Et ailleurs : « Nous mettons les choses au point, et Dieu fait le reste. » Horace Mann ne voulait pas que la religion fût chassée de l'école. Aussi, M. Gaufrès ne se retient-il pas de dire : « Possible en Amérique, ce système ne le serait pas chez nous. » Pourquoi ? Tout simplement parce que M. Gaufrès et autres sous-Buisson n'en veulent pas. On le voit, ces démocrates ont un singulier respect pour la volonté des pères de famille. Laissons cela et bornons-nous à dire en finissant, que, si peu de goût que nous ayons pour les Yankee, nous les préférons encore à nos laïcisateurs. Voilà l'impression que nous a laissée la lecture du livre de M. Gaufrès ; nous doutons qu'il en soit très flatté, car il est probable qu'il poursuivait un autre but. J'ai le regret de dire qu'il l'a manqué. P. Talon.

BULLETIN

Théorie de l'amour pur, par J.-Émile Ivanouel. Paris, Giard et Brière, 1897, in-12 de 81 p. — Prix : 1 fr.

Je suis assez embarrassé pour rendre compte de la *Théorie de l'amour pur*, car si je l'ai lue, j'avoue humblement que je n'y ai rien compris. C'est de la métaphysique très profonde sans doute, mais très décousue et très obscure. L'auteur n'a pas d'ailleurs pris le soin de composer son livre ; il semble qu'il se soit borné à écrire ses pensées sur des petits papiers à mesure qu'elles lui venaient,et à les imprimer ensuite au petit bonheur sans se préoccuper d'y mettre aucun ordre ni aucune suite. Il y a bien des chapitres qui sont intitulés : I. *Premiers Principes* ;

II. *Cosmogonie nouvelle* ; III. *La Création* ; IV. *L'Hypothèse* ; V. *La Théorie de l'amour pur* ; mais quand même on lirait tout cela à rebours ou en le prenant par le milieu, on n'y introduirait ni plus de confusion ni plus de clarté. Je cite au hasard une page : « L'électricité agit par ses deux pôles. La pesanteur, le pendule, la marée. La vie le plus ordinairement se produit sous l'influence des deux sexes. Analogie entre la vie et la conservation de l'énergie. La symétrie bilatérale. Sa raison d'être est ainsi l'alternance. Deux bras et deux jambes pour qu'ils agissent l'un après l'autre. Il n'y aurait pas de mouvement sans cela. Réactions chimiques et va-et-vient, la contraction et l'expansion des gaz, l'électricité, etc. » Le lecteur a-t-il compris ? Moi pas. Et cela continue pendant quatre-vingt-une pages. On trouve aussi de ci de là quelques pensées au moins bizarres, pour ne pas dire plus : « Toutes les vieilleries, honneur, patrie, n'ont rien à faire dans l'éducation. Pour l'Église on peut pécher tant que l'on veut pourvu qu'on soit en règle à l'heure de la mort. » L'auteur nous apprend aussi que l'animal le plus proche de l'homme est la chauve-souris, qui « dort suspendu par les pattes et s'il urine, s'inonde le visage. » L'auteur ne paraît pas d'ailleurs être un mauvais homme et il a souvent des idées élevées, mais encore une fois, je n'ai rien pu comprendre à son livre. C'est ma faute évidemment et je souhaite que ses lecteurs soient plus heureux que moi, car je ne leur veux pas de mal, ni à eux ni à lui. P. Talon.

La Bêtise parisienne, par Paul Hervieu. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre comprend cinq parties ainsi intitulées : I. *Choses de l'amour*. II. *Insinuations psychologiques*. III. *Curieux usages*. IV. *Croquis*. V. *Du Costume féminin*. Je l'ai lu tout entier, bien que cet émiettement de choses dont on fait aujourd'hui les livres rende leur lecture ennuyeuse et difficile ; mais si je l'ai lu, et il y faut un certain courage, je ne suis pas parvenu à en deviner l'intérêt. Il y a là vraiment trop de fantaisies, trop de paradoxes, soutenus d'un air de pince sans rire, qui ne les rend pas toujours amusants. Bref j'avoue ne pas comprendre le succès de ce genre de littérature, tout au plus supportable, et encore, quand il est débité en petites tranches dans les journaux. Il y a là un mélange de vérités et d'absurdités, d'observations fines et de niaiseries, pour tout dire, en un mot, un brouillamini qui ne doit pas laisser beaucoup de clartés dans les cervelles. C'est de la monnaie de Dumas fils défunt, et comme l'argent d'icelui n'était pas du meilleur aloi, je laisse à penser la qualité de la monnaie divisionnaire qu'en ont su tirer les trois ou quatre moralistes ou prétendus tels qui se partagent sa succession. Non pas qu'ils n'aient point de talent les uns et les autres, mais je ne goûte guère l'usage qu'ils en font, et comme je le pense, je le dis. P. Talon.

L'Étincelle électrique, son histoire, ses applications, par Paul Bory. Abbeville, Paillart, 1898, in-8 de 318 p. avec de nomb. grav. — Prix : 1 fr. 75.

Cet ouvrage est l'exposé historique et descriptif de la science et des applications de l'électricité à partir de ses lointaines origines jusqu'aux immenses progrès accomplis de nos jours. Ce qu'est l'électricité naturelle, ou plus exactement ce que sont ses effets dans la nature, tel est le sujet de la première partie. — Celle qui suit est consacrée à l'historique des connaissances relatives aux phénomènes électriques soupçonnés dès le VIIe siècle avant Jésus-Christ par Thalès de Milet, mais qui n'ont commencé à être étudiés scientifiquement qu'à partir du XVIe siècle de notre ère, et dont la merveilleuse marche ascensionnelle ne date guère que du milieu du siècle actuel. — Ses applications à la chimie, à la télégraphie sous toutes ses formes, aux sémaphores, aux phares, aux opérations militaires,

aux effets scéniques, à la médecine remplissent neuf chapitres d'une troisième partie. — Une quatrième et dernière est plus spécialement consacrée à «l'Électricité dans l'industrie. » La galvanoplastie et ses multiples applications, les courants et tout ce qui s'y rapporte, le transport et la distribution de la force, le traitement des métaux, le chauffage, les divers modes d'éclairage, la traction électrique, l'automobilisme, et une foule d'autres applications moins importantes, occupent les douze chapitres de cette dernière partie. — Écrit avec goût, entremêlé à l'occasion d'anecdotes piquantes, ce livre rendra service au très grand nombre de personnes à l'esprit cultivé qui usent journellement des bienfaits de l'électricité sans en connaître le mode de fonctionnement et le mécanisme. C'est, en un mot, un ouvrage de vulgarisation élémentaire dans la meilleure et la plus large acception du terme. La note chrétienne est donnée par un chapitre préliminaire où l'auteur raconte une visite à l'Institut technique de Roubaix fondé par un groupe de patrons chrétiens et dirigé par des prêtres qui sont tous des savants. C. DE KIRWAN.

Soixante-dix Motets au Très-Saint Sacrement, par le P. MÉDARD KAISER, directeur du grand séminaire de Versailles. Paris, Lethielleux, 1898, gr. in-8 de VIII-144 p. — Prix : 8 fr.

Ces motets, destinés tout d'abord au grand séminaire de Versailles et imprimés par fascicules, ont bientôt acquis une juste notoriété. L'auteur s'est récemment décidé à les réunir en une édition bien coordonnée s'adressant à tous ceux qui goûtent la musique religieuse. L'ouvrage est divisé en cinq parties : Répons, Prose, Antiennes, Hymnes, *Tantum ergo*. Les chœurs à quatre parties sont transcrits à l'unisson, c'est-à-dire que la partie de soprano est seule chantée pendant que le quatuor sert d'accompagnement sur l'orgue. C'est un inconvénient auquel on peut obvier en transposant les dernières parties d'un ton ou d'une tierce. L'ensemble de ces morceaux dénote une inspiration très pure et très large ; le P. Médard Kaiser est un musicien dans toute l'expression du terme, et, s'il n'a pas l'envergure de César Franck, il n'en mérite pas moins de figurer au rang de nos meilleurs compositeurs d'aujourd'hui. Parmi les chœurs, l'*Ecce Panis* en sol est d'une grande fraîcheur et le *Sacris solemniis* en sol mineur est plein de majesté comme il convient à l'hymne dont il interprète l'expression ; mais le morceau que je préfère est l'*Ave verum*, chœur à deux voix en mi bémol qui révèle une véritable maîtrise. Si le style général de ces motets semble un peu sévère, il ne faut pas en être surpris, car l'auteur a tenu à se conformer aux traditions de l'Église en matière musicale et à se rapprocher de sa formule classique : le plain-chant. RAOUL LOKY.

Le Fond et la forme. Le Savoir vivre pour la jeune fille, par M. MARYAN et G. BÉAL. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de VIII-313 p.—Prix : 2 fr. 50.

Si le titre n'était devenu un peu banal, presque ridicule, on pourrait intituler ce livre : *Traité de civilité puérile et honnête de la jeune fille chrétienne*, car tel est bien le sujet traité par des personnes d'expérience, parfaitement maîtresses, pour l'avoir sans doute pratiqué avant d'en écrire, de ce délicat et très important sujet. En effet, sous le mot de savoir vivre, les auteurs n'entendent pas seulement l'art de faire correctement des saluts ou de bien mettre un couvert. « Savoir vivre, écrivent-ils, au sens vrai que comportent ces deux verbes, c'est se conformer aux règles de la conscience et du devoir ; c'est cultiver et développer en soi le beau moral, le faire progresser, l'exprimer, le traduire en actes sous les formes les plus propres à plaire au prochain. C'est nous faire aimer, parce que ces formes doivent tendre à ne jamais le blesser, à lui prouver que nous le respectons et désirons lui être agréable, que nous l'aimons enfin, accomplissant ainsi la loi au-dessus de

toutes les lois, loi divine et sacrée qui nous dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » On le voit par cette définition, le savoir vivre que veulent enseigner les deux auteurs n'est pas une simple forme banale de la politesse, c'est vraiment la conduite chrétienne de la vie, et par là le livre monte au niveau d'un traité de morale excellent parce qu'il repose sur la seule base où puisse solidement s'appuyer la vertu. L'ouvrage se divise en quatre parties qui n'ont pas de titre, mais que l'on peut sommairement résumer en disant que la première traite des devoirs de la jeune fille chrétienne bien élevée envers soi-même, la seconde de ses devoirs envers ses supérieurs et ses inférieurs, autrement dit du respect et de la charité, la troisième de ses devoirs envers ses égaux dans les relations journalières de la vie, la quatrième enfin des devoirs de la maîtresse de maison et des devoirs mondains, dans ces diverses occasions, qui, comme l'écrivent les auteurs avec beaucoup de bon sens, doivent être de simples incidents et non le fond et l'habitude de la vie. Sur ces divers points, les indications sont très précises et très sages, et j'estime que qui les pratiquerait à la lettre ferait une jeune fille charmante, alliant tous les agréments aux plus solides vertus. P. Talon.

Les Amantes célèbres ; correspondance amoureuse (1120-1874), par Émile Pierret. Paris, Perrin, 1897, in-12 de xxiii-260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre même de ce recueil dit assez que ce n'est pas un recueil classique ; les élèves de nos collèges n'ayant aucun besoin de faire plus ample connaissance avec les grandes amoureuses des temps passés. Ce n'est pas à dire que ce recueil ne présente pas d'intérêt pour les lettrés en âge de le lire ; au contraire, on y trouve nombre de très jolies pages, et quelques-unes inspirées par un amour très pur, comme celles de Mlle de Condé au marquis de la Gervaisais. Toutes les amoureuses citées par M. Pierret sont françaises, à l'exception de Marianna Alcofarada, l'auteur des célèbres *Lettres portugaises*. Le recueil s'ouvre avec Héloïse et se ferme avec Aimée Desclée et ses lettres au capitaine Fanfan, que l'auteur eût pu, je crois, omettre sans grand dommage. Je signale ce livre aux curieux. Les lettrés y trouveront quelques éloquentes pages à glaner. La préface de M. Émile Pierret est fort agréable. P. Talon.

Œuvres comiques, galantes et littéraires de Cyrano de Bergerac. Nouvelle édit. revue et publiée avec des notes par P.-L. Jacob, bibliophile. Paris, Garnier, s. d., in-12 de viii-475 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand succès de la pièce de M. Rostand a appelé l'attention du public sur Cyrano de Bergerac ; le moment est donc bien choisi pour publier une nouvelle édition des œuvres du célèbre Gascon, ou prétendu tel, car c'était un Parisien. La présente édition comprend les *Lettres diverses*, les *Lettres satiriques*, les *Lettres amoureuses*, les *Poésies*, la célèbre comédie *le Pédant joué*, et la tragédie *la Mort d'Agrippine*. Inutile de dire qu'il y a là bien des pages qui ne sont pas à l'usage de la jeunesse. Je regrette que l'exemplaire qui m'a été envoyé ne soit pas complet et qu'il y manque toute une feuille qui me prive de quelques lettres. Mais ceux de nos lecteurs qui se procureront ce livre n'auront pas, je l'espère pour eux, cette mauvaise fortune, et ils pourront goûter, sans craindre d'être brusquement interrompus dans leur lecture, ces œuvres vraiment spirituelles, mais d'un esprit d'ailleurs souvent mal réglé. Cyrano a laissé cette réputation et il faut avouer qu'il ne l'a pas volée. P. Talon.

Les Livres gais. *Ombres chinoises*, par Lou-Kus-Moc. Paris, Laurens, 1898, in-12 de 124 p. — Prix : 1 fr.

Une série de petits dialogues, comme il s'en publie un peu partout dans les journaux, parfois assez drôles, pas toujours très édifiants, et dont l'ensemble ne fait pas un livre bien amusant. Tout cela a vécu peut-être un jour, mais l'automne a passé, les feuilles mortes se sont envolées, et de leur amas séché et flétri, si l'on peut parfois garnir un herbier quand les feuilles sont rares et curieuses, je doute qu'on en puisse faire jamais un livre vivant. Les hommes d'esprit devraient bien s'en souvenir et s'épargner la peine de publier des volumes qui vraiment ne méritent pas un compte rendu. P. Talon.

Toledo : tradiciones, descripciones, narraciones y apuntes de la imperial ciudad, por Juan Marina. Barcelone, Juan Gili, 1898, in-32 de 199 p., illustrations de Luis Garcia Sampedro. — Prix : 2 fr.

Ce volume est le quatorzième de la superbe collection elzévirienne que publie l'éditeur catholique de Barcelone, Juan Gili. Tolède a été chantée par bien des poètes : quoi d'étonnant ! Les souvenirs historiques et les légendes des âges héroïques remplissent les annales et la littérature de cette impériale cité. Les lecteurs français connaissent les pages écrites par Becquer pour célébrer les gloires de Tolède. M. Juan Marina trace, dans le livre que nous présentons au public, dix tableaux charmants, où il a mis tant de vérité et de vie, qu'en les contemplant on se sent ravi et comme en suspens. Ceux qui ont eu le bonheur de parcourir les rues étroites et tortueuses de la ville qui renferme tant de trésors, comprendront mieux encore le mérite du peintre, dans ses descriptions qui ont pour titres : *Le Christ de la Vega, Santiago et Liberté ! Procession d'autan*, etc. Les folkoristes aimeront à feuilleter ce petit livre, où ils trouveront de nouvelles sources pour leurs études des traditions et des croyances populaires d'autrefois. Si à cela nous ajoutons le charme littéraire du conteur, nous aurons suffisamment fait connaître la *Tolède* de M. Juan Marina. G. Bernard.

Tchèques et Allemands. Lettre de M. Hugo Schuchardt. Paris, Welter, 1898, in-8 de 44 p. — Prix : 1 fr

L'auteur se propose de réagir contre les impressions anti-allemandes qui, sur la question des langues, se manifestent en France : il prend spécialement à partie M. Bourlier et M. Jules Preux. Il attribue à la haine de l'Allemagne la prédilection que les Français manifestent pour les Slaves : il y a du vrai dans ce jugement.

M. Schuchardt ne dissimule pas sa [illegible] pour la langue allemande. Il discute, il réfute [illegible] : [illegible] fait avec calme, sans [illegible] sur les Slaves [illegible] est au fond de l'âme [illegible] le dissimuler. Le raisonnement de M. Schuchardt [illegible] évidemment à [illegible] le droit à [illegible] équivalence » [illegible] les diverses [illegible] ou pra- [illegible] valeur [illegible] se place [illegible] : on [illegible] les rela- [illegible] la culture de l'es- [illegible] ne saurait se com- [illegible] dans le com-

merce et les relations internationales. » En ce qui concerne la culture de l'esprit, M. Schuchardt concède volontiers que, depuis une dizaine d'années, les Tchèques aient plus produit que maintes fractions de la nation allemande ; mais il affirme que « l'allemand, grâce à sa littérature, a un bien autre prix que le tchèque. » Je me suis pris quelquefois à regretter que la chrétienté n'ait pas conservé le latin, langue commune du moyen âge. Voyez les églises orthodoxes, dont une seule comprend le grec. Si elles se réunissaient en un concile général, elles seraient amenées à adopter comme langue d'échange... le français. — Pourquoi pas ?

A. D'AVRIL.

L'Abri humain, par HENRY D'ANCY. Abbeville, Paillart, 1898, in-8 de 318 p., orné de 26 grav. — Prix : 1 fr. 75.

Ceci est un livre de vulgarisation, qui a pour objet de raconter à la jeunesse, car c'est bien, je crois, au jeune public surtout que l'auteur s'adresse, l'histoire de l'habitation humaine depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. C'est donc avant tout un ouvrage instructif, ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas intéressant. La première partie : *L'Abri dans l'antiquité*, nous fait connaître l'abri préhistorique, l'abri dans l'antique Orient, la maison grecque et la maison romaine. La seconde nous initie aux divers modes d'habitation de nos ancêtres depuis les Gaulois jusqu'aux populations du XVIIe et du XVIIIe siècle, en passant par le moyen âge, les temps féodaux et la Renaissance. La troisième partie est tout entière consacrée au XIXe siècle en France, et nous fait voir comment on y a résolu, dans les diverses classes de la société, le problème de l'abri humain. La quatrième partie enfin nous promène dans l'univers contemporain, de l'Orient à l'Occident, des régions torrides aux régions glacées, et nous montre comment les divers peuples s'y logent. La conclusion, d'une inspiration très chrétienne, nous invite tous à réaliser dans nos intérieurs « cette chose si belle et si rare hélas ! aujourd'hui, qu'on appelle le foyer chrétien. » Ces derniers mots suffisent à nous montrer que le volume de M. Henry d'Ancy est un bon livre digne d'être recommandé à la jeunesse chrétienne.

P. TALON.

Le Canal de Suez. Étude historique, juridique et politique, par L.-M. ROSSIGNOL. Paris, Giard et Brière, 1898, in-8 de 222 p. — Prix : 5 fr.

L'étude de M. Rossignol sur le canal de Suez est surtout une œuvre de diplomate. Elle ne s'occupe nullement de la question technique et ne touche que très légèrement à la question économique. L'auteur s'est appliqué surtout à exposer par quelle série de circonstances et surtout d'intrigues, le régime politique du canal s'est transformé au point que la seule puissance qui se soit opposée au début à la construction du canal est finalement parvenue à en accaparer presque complètement la souveraineté. C'est une page très curieuse et fort instructive de l'histoire des intrigues anglaises. Rien n'égale l'astuce et la persistance inébranlable avec lesquelles le cabinet britannique est arrivé à duper successivement les divers ministères qui se sont rapidement succédé en France depuis 1870. M. Rossignol est peut-être républicain ; il n'en a pas moins écrit un joli réquisitoire contre l'inaptitude de la République à gérer raisonnablement les plus graves intérêts du pays. A ce titre, son livre, très bien conçu d'ailleurs, est des plus recommandables.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Juif roi. Comment le détrôner ? par L. VIAL. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de 112 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit livre a obtenu le second prix dans le concours ouvert par la *Libre*

Parole sur ce sujet : « Les moyens pratiques d'arriver à l'anéantissement de la puissance juive, etc. » Le rapporteur du concours, en proposant le travail de M. Vial pour le second prix *ex-æquo* avec celui de M. Massart, dit que c'est un travail bien divisé mais insuffisamment creusé. » Il comprend deux parties, la première traite de l'omnipotence juive ; la seconde, des moyens de l'anéantir. Le tout se résume dans la devise inscrite en tête de l'ouvrage : « Servetur judaeis vita, auferatur eis pecunia. » Je me borne à le signaler aux amateurs de littérature antisémitique.

P. TALON.

Après le procès, par FERDINAND BRUNETIÈRE. Paris, Perrin, 1898, in-16 de x-94 p. — Prix : 0 fr. 75.

A l'issue du premier procès intenté à M. Zola, un certain nombre d' « intellectuels » firent une bruyante campagne en faveur de l'écrivain qui s'était arrogé, sans fournir la moindre preuve à l'appui de ses dires, le droit d'insulter grossièrement l'armée et la justice. M. Brunetière, avec une modération dans la forme qui n'exclut pas l'énergie de la pensée, a répondu dans un remarquable article de Revue à ces « intellectuels. » Le succès de cet article a conduit l'auteur à le réimprimer en brochure « en y ajoutant tout ce qu'il faut de notes pour l'aggraver. »

Cette définition des pseudo-savants qui se solidarisent avec le romancier de Médan mérite d'être retenue : « Dans quelque spécialité qu'ils aient réussi à s'acquérir une réputation et une réelle supériorité, ils se figurent que, je ne sais par quel phénomène d'exosmose, cette supériorité se communique à tout ce qu'ils pensent ; et leur réputation authentique tout ce qu'ils disent. C'est un grand malheur pour eux, et c'est un grand danger pour nous ! »

Le fameux M. Duclaux est de façon fort spirituelle renvoyé à ses cornues par M. Brunetière après une dissertation d'ordre philosophique dont les déductions sont d'une rigoureuse logique. Quelques pages consacrées à l'armée et la démocratie appellent seules des réserves, dans ce substantiel opuscule auquel ne saurait manquer le suffrage des gens de bonne foi qui pensent et réfléchissent.

R. L.

La République nouvelle, par PAUL DESCHANEL. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de VI-288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au mois d'août 1889, à la veille des élections qui mirent fin au boulangisme, M. Paul Deschanel publia dans le *Journal des Débats* une importante étude sur notre Constitution actuelle. De 1893 à 1898, le jeune député prononça soit à la Chambre, soit ailleurs une dizaine de ces discours très étudiés et de forme agréable dont il s'est fait une spécialité. Le présent volume, qui reproduit cette étude et ces discours, ne manque pas d'une certaine unité. M. Deschanel n'aime ni les radicaux ni les socialistes ; il n'a pas de peine à établir que les premiers n'ont aucune doctrine politique et que les autres n'édifient leurs programmes que sur les parties vermoulues de la science économique ; il rêve d'une République libérale et tolérante où les intérêts et les minorités seraient équitablement représentés. Sans reviser la constitution actuelle, il voudrait, par d'importantes réformes, rapprocher notre gouvernement de celui des États-Unis d'Amérique. Chez les Yankees, le Président a plus d'autorité, les États jouissent d'une véritable autonomie, mais les prévarications, les corruptions du monde parlementaire et des politiciens sont égales des deux côtés de l'Atlantique.

La République nouvelle, telle que la conçoit M. Deschanel, est du domaine des rêves. Pour donner à la France « au dedans plus de justice, au dehors un

retour de puissance et de gloire » il sera nécessaire de réformer de fond en comble ce régime, ces institutions qui, selon le mot d'un prince digne de tous les respects, « ont corrompu les hommes. » ROGER LAMBELIN.

Anti-Slavery Leaders of North Carolina, by JOHN SPENCER BASSETT. Baltimore, the Johns Hopkins Press, juin 1898, in-8 de 74 p. *(Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 16e série, n° 6). — Prix : 2 fr.

M. John Spencer Bassett est déjà connu des lecteurs du *Polybiblion* comme l'auteur d'une bonne étude sur l'esclavage dans la colonie de la Caroline du Nord (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 73) ; c'est encore à l'histoire de la question dont il semble vouloir faire son domaine propre qu'il consacre son nouveau travail. On y trouvera présentée d'une manière très attachante la biographie des « leaders » anti-esclavagistes de la Caroline du Nord : Hinton Rowan Helper, Benjamin Sherwood, Hedrick, Daniel Reaves Goodloe, Elias Washington Caruthers. Une cinquième biographie, celle du nègre Lunsford Lane, termine la série de vies retracées dans ce volume ; elle est, à notre avis, la plus intéressante et la plus attachante de toutes, et fait aimer le pauvre et noble esclave qui vécut une si belle existence. Une courte introduction, qui donne son unité au volume, montre parfaitement pour quelles raisons, dans la Caroline du Nord comme dans la Caroline du Sud et en Virginie, les comtés de l'Ouest ont été beaucoup plus hostiles à l'esclavage que ceux de l'Est. HENRI FROIDEVAUX.

Bertrand Du Guesclin, *constable of France, his life and times,* by Enoch Vine STODDARD. Illustrated. New York, G. P. Putnam's Son, 1897, in-8 de xv-301 p.

Ce n'est point une œuvre d'érudition ni le résultat de recherches personnelles dans les dépôts d'archives ou de manuscrits que nous offre M. Stoddard et son volume n'apporte aucun fait nouveau à ce que nous savons de Du Guesclin. Il s'est simplement proposé, en utilisant les chroniques et les ouvrages des historiens modernes, de nous donner un portrait fidèle et une exacte esquisse biographique de l'illustre connétable.

Il a fait un livre qui ne manque point d'intérêt, surtout pour le lecteur anglais. Mais nous lui reprocherons un défaut fréquent chez ses compatriotes : le peu de souci d'écrire correctement, et même uniformément, les noms propres. Il est aussi quelque peu étrange pour quelqu'un qui recherche la couleur locale de qualifier « lord » le sire de Coucy. E.-G. L.

Catholiques de France. *Esquisses contemporaines*, par L. TROGAN. Tours, Mame, 1898, in-4 de 244 p., avec portraits. — Prix : 3 fr.

Réunir en un volume les études consacrées aux principales figures catholiques de notre temps est une excellente pensée qui a été réalisée avec talent par M. Trogan : les noms de Georges Picot, Pasteur, Léon Gautier, Chesnelong, Lavedan, associés à ceux des RR.PP. Didon et Monsabré, des cardinaux Meignan, Langénieux et Perraud forment un cadre glorieux autour de la figure auguste de Léon XIII par laquelle se clôture la galerie.

C'est un genre difficile que la biographie des contemporains, et, parmi ceux qui parlent des vivants, tous n'ont pas cette délicatesse de touche qui reste à égale distance entre la flagornerie et la diffamation. Il suffira de parcourir ce volume pour voir comment on échappe à ce double danger. P.

Ames d'élite. Biographies de jeunes gens. Notices biographiques et nécrologiques de quelques élèves des collèges dirigés par les religieux de la Société de Marie. Lyon, Vitte, 1898, in-8 de 399 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il n'est rien de bienfaisant pour la jeunesse comme de placer sous ses yeux de bons exemples et des modèles, qui, sortis de ses rangs, sont par cela même, pour elle, d'une imitation plus facile. Aussi recommandons-nous volontiers le recueil charmant et édifiant que vient de publier un pieux membre de la Société de Marie sous le titre que nous avons transcrit. Toutes les catégories sont représentées dans ce recueil : on y trouve des enfants morts au collège même, dans l'innocence et la naïveté de la vie chrétienne à son aurore ; des rhétoriciens et des philosophes, restés fidèles, à un âge où les passions commencent à gronder, à la foi et aux vertus de l'enfance ; des étudiants, déjà travailleurs énergiques et ardents apôtres du bien ; de jeunes religieux, qui avaient entendu dès le collège, les appels de Dieu, et y avaient généreusement répondu ; de vaillants soldats morts à l'ennemi, donnant ainsi la plus éloquente et la plus décisive confirmation de l'excellence de l'éducation qu'ils avaient reçue : des jeunes gens du monde, dont la tenue, la piété, la distinction, la situation faisaient grand honneur à leurs maîtres. Inutile de mettre des noms sous ces portraits : la plupart ne diraient rien à nos lecteurs, car tous ces jeunes gens n'avaient pas eu le temps de conquérir la renommée et leur tombe reste modeste comme leur vie. Faisons une exception pourtant pour Félix de Bellaigue, qui fut le collaborateur dévoué de beaucoup d'œuvres catholiques. Sans compter ses titres littéraires, car c'était un poète délicat et un écrivain charmant, le digne petit-fils de M. de Beauchesne, nous lui devons bien ici, sans compter l'amitié qui nous unissait à lui, un hommage particulier. Voilà tout ce que nous voulons dire de ce livre : il est excellent et il fera du bien. P. Talon.

Autour de l'histoire. *Scènes et récits,* par Mgr Baunard. Paris, Poussielgue, 1898, in-12 de x-376 p. — Prix : 3 fr. 50.

A lire par devoir un livre en vue d'un compte rendu à faire, on perd souvent son temps et sa peine et l'on ne trouve ni plaisir ni profit. Ce n'est pas le cas ici, car l'ouvrage de Mgr Baunard est en même temps un beau et bon livre, d'une forme littéraire charmante et plein de très hautes et réconfortantes leçons. Dialogues ou récits, non point rigoureusement historiques dans tous leurs détails, mais donnant bien la saveur de l'histoire et faisant bien connaître les hommes et les événements qu'ils nous racontent, tel est ce volume, dont la lecture m'a fait éprouver un grand charme et parfois une très vive et très douce émotion. Le meilleur de tous ces récits, à mon avis, c'est *Romaine de Todi ;* mais tous d'ailleurs sont excellents. Je citerai aussi *les Trois Pièces d'or des Mages, le Philosophe de Pompeï, Joseph d'Arimathie, la Fin de Pilate,* ou plutôt je voudrais tout citer, car tout est parfait et pour le fond et pour la forme, et je ne serais pas étonné que l'auteur, qui a peut-être pensé ne publier, à titre d'intermède entre tant d'autres travaux, que quelques fragments sans importance, n'ait fait ainsi, sans s'en douter, l'un de ses meilleurs livres, tout au moins l'un de ceux qui seront le plus goûtés des lecteurs chrétiens. Délassements peut-être, comme il les appelle, mais délassements d'un maître de la doctrine et du style, qui sait à la fois très bien penser et très bien écrire. P. Talon.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Un poète en qui la jeune école reconnaissait un maître, M. Stéphane Mallarmé, est mort le 14 septembre aux environs de Paris. Né à Paris au mois de mars 1842, M. Mallarmé dut à sa connaissance de l'anglais d'être chargé, à peine ses études terminées, d'un cours de cette langue (1863) au lycée de Tournon. Quelques années plus tard il était transféré au lycée d'Avignon (1868), puis après la guerre au lycée Saint-Louis, à Paris, où il ne fit que passer, et qu'il quitta pour le lycée Condorcet (1873) puis pour le collège Rollin. En 1893, il demandait un congé que l'on transforma bientôt (1894) en une retraite à laquelle lui donnaient droit ses trente années de service. Comme maître d'anglais, M. Mallarmé a donné sa mesure dans une *Petite philologie* (1875) qui a rencontré l'estime, et par des traductions d'auteurs anglais, dont la plus connue est celle des poésies d'Edgar Poé (1888). Depuis longtemps, dès l'époque même où il était en province, M. Mallarmé collaborait à la Revue *le Parnasse*, où ses poésies d'un sens parfois obscur suscitèrent de violentes critiques, mais lui valurent les sympathies d'un groupe de fervents admirateurs. Sans dresser une liste de ce que M. Mallarmé a semé dans les recueils périodiques, nous citerons de lui : *Edgard Poé. Le Corbeau, traduction française* (Paris, 1875, in-folio) ; — *Vâthek, conte oriental, publié d'après l'édition originale, avec une préface* (Paris, 1876, in-8) ; — *L'Après-midi d'un faune, églogue* (Paris, 1876, in-4) ; — *Petite Philologie à l'usage des classes et du monde. Les Mots anglais* (Paris, 1878, in-12) ; — *Les Dieux antiques. Nouvelle Mythologie illustrée d'après W. Cox et les travaux de la science moderne à l'usage des lycées, pensionnats, écoles et gens du monde* (Paris, 1880, in-8) ; — *Mme W. C. Elphinstone Hope. L'Étoile des fées. Traduction* (Paris, 1881, in-4) ; — *Les Poésies de Stéphane Mallarmé photolithographiées du manuscrit définitif* (Paris, 1887, in-4) ; — *Les Poèmes d'Edgard Poé. Traduction* (Bruxelles, 1888, in-12) ; — *Villiers de l'Isle-Adam. Conférence* (Paris, 1890, in-8) ; — *Pages* (Bruxelles, 1890, in-4) ; — *Vers et prose. Morceaux choisis* (Paris, 1892, in-12) ; — *Oxford, Cambridge. La Musique et les lettres* (Paris, 1894, in-12) ; — *Divagations* (Poésies) (Paris, 1897, in-12). — L'éditeur Deman à Bruxelles annonce la prochaine publication du recueil des *Poésies* de M. Mallarmé.

— M. Gabriel de Mortillet, décédé le 25 septembre dernier, était né à Meylan (Isère) le 29 août 1821. Il fit ses études au Muséum d'histoire naturelle et au conservatoire des arts et métiers. Condamné pour délit de presse en 1849, il dut se réfugier en Savoie. Il ne revint qu'en 1864. Maire de Saint-Germain de 1881 à 1888, député de Seine-et-Oise de 1885 à 1889, M. G. de Mortillet avait plus de valeur comme homme de science que comme politicien. Attaché successivement aux musées de Genève, d'Annecy, de Saint-Germain-en-Laye, professeur à l'École d'anthropologie, il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, malheureusement imprégnés de l'esprit rationaliste. Tels sont : *Géologie et minéralogie de la Savoie* (Chambéry, 1858, in-8) ; — *Annexion à la faune malacologique de France* (Paris, 1861, in-8) ; — *Carte des anciens glaciers du versant italien des Alpes* (Paris, 1861, in-8) ; — *Guide de l'étranger dans les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie* (Chambéry, 1861, in-16) ; — *Étude sur les zonites de l'Italie septentrionale* (Milan, 1862, in-8) ; — *Revue scientifique italienne, 1re année 1862* (Milan, 1863, in-12) ; — *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme* (1864 et suiv., in-4) ; — *Le Signe de la croix avant le christianisme* (Paris, 1866, in-8) ; — *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle* (Paris, 1867, in-8) ; — *Origine de la navigation et de la pêche* (Paris, 1867, in-8) ; — *Les Habitants lacustres à propos de la croix* (Paris, 1867,

in-8) ; — *Promenades au musée de Saint-Germain. Catalogue illustré* (Paris, 1869, in-8) ; — *Contribution à l'étude des superstitions : amulettes gauloises et gallo-romaines* (Paris, 1876, in-8) ; — *Origine du bronze* (Paris, 1876, in-8) ; — *Musée préhistorique* (Paris, 1882, in-4) ; — *Le Préhistorique ; antiquité de l'homme* (Paris, 1882, in-8) ; — *Formation de la nation française. Textes, linguistique. Palethnologie. Anthropologie* (Paris, 1897, in-8).

— M. Theodor Fontane est mort le 21 septembre à Berlin, âgé de 79 ans. Né à Neuruppin le 30 décembre 1819, il fut d'abord destiné par sa famille aux fonctions de pharmacien et se rendit à Leipzig pour se préparer à cette profession. Mais ses goûts littéraires l'emportèrent et en 1844 il abandonnait la pharmacie pour aller faire en Angleterre un voyage d'études. A son retour il vint à Berlin (1844) et se mêla au groupe d'écrivains qui formaient la société dite «le Tunnel ;» plus tard dans son ouvrage sur *Scherenberg* (1885) il a recueilli ses souvenirs sur ce cercle de littérateurs. Deux autres séjours en Angleterre (1852, 1855-1859), complétèrent la connaissance qu'il avait de ce pays et de sa littérature, lui fournirent la matière de diverses publications, et le mirent à même de rédiger de 1860 à 1870 la partie anglaise de la *Neue preussische Zeitung*. Connu depuis longtemps comme poète et comme romancier, M. Fontane s'exerça dans un autre genre en retraçant successivement les succès des Allemands dans leur guerre contre le Danemark et contre l'Autriche. En 1870 il accompagna l'armée d'invasion en France ; la captivité qu'il subit lui donna l'occasion d'écrire un volume de souvenirs personnels. A son retour en Allemagne, il devint le critique théâtral de la *Vossische Zeitung* et il le demeura jusqu'en 1890. L'année suivante, l'Empereur reconnut ses mérites par une pension. Voici la liste chronologique des principales publications de M. Theodor Fontane : *Männer und Helden Preussenlieder* (Berlin, 1850, in-4) ; — *Von der schönen Rosamund, Gedicht* (Dessau, 1850, in-16) ; — *Gedichte* (Berlin, 1851, in-16) ; — *Ein Sommer in London* (Dessau, 1854, in-8) ; — *Deutsches Dichter-Album* (Berlin, 1858, in-16) ; — *Aus England* (Stuttgart, 1860, in-8) ; — *Jenseits der Turred* (Berlin, 1860, in-8) ; — *Balladen* (Berlin, 1861, in-8) ; — *Wanderungen durch die Mark Brandenburg* (Berlin, 1863-1882, 4 vol. in-8) ; — *Der Schleswig-Holsteinische Krieg im Jahre 1864* (Berlin, 1866, in-8) ; — *Der deutsche Krieg von 1866* (Berlin, 1870-1874, 7 vol. in-8) ; — *Kriegsgefangen Erlebtes 1870* (Berlin, 1871, in-8) ; — *Aus den Tagen der Okkupation : eine Osterreise durch Nordfrankreich und Elsass-Lothringen 1871* (Berlin, 1872, 2 vol. in-8) ; — *Der Krieg gegen Frankreich 1870-71* (Berlin, 1873-1876, 3 vol. in-8) ; — *Vor dem Sturm. Roman aus dem Winter 1812-1813* (Berlin, 1878, in-8) ; — *Grete Minde* (Berlin, 1880, in-8) ; — *Ellernklipp* (Berlin, 1881, in-8) ; — *L'Adultera. Novelle* (Breslau, 1882, in-8) ; — *Schach von Wattrenow* (Leipzig, 1883, in-8) ; — *Graf Petöfy. Roman* (Leipzig, 1884, in-8) ; — *Unterm Birnbaum* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Christian Friedrich Scherenberg und das literarische Berlin von 1840 bis 1860* (Berlin, 1885, in-8) ; — *Cecile. Roman* (Berlin, 1887, in-8) ; — *Irrungen. Wirrungen. Roman* (Berlin, 1888, in-8) ; — *Fünf Schlösser. Altes and Neues aus der Mark Brandenburg* (Berlin, 1889, in-8) ; — *Stine* (Berlin, 1890, in-8) ; — *Gesammelte Romane und Novellen*, recueil incomplet (Berlin, 1890-1891, 12 vol. in-8) ; — *Quitt. Roman* (Berlin, 1891, in-8) ; — *Unwiederbringlich, Roman* (Berlin, 1892, in-8) ; — *Von und nach der Reise* (Berlin, 1893, in-8) ; — *Frau Jenny Treibel oder Wo sich Herz zum Herzen findet* (Berlin, 1893, in-8) ; — *Die Geschichte des Erstlingswerks* dans le recueil publié sous ce titre par M. Franzos (Leipzig, 1894, in-8) ; — *Meine Kinderjahre. Autobiographischer Roman* (Berlin, 1894, in-8) ; — *Onkel Dodo* dans la *Reuter's Bibliothek für Gabelsberger Stenographen* (Dresden, 1895, in-8) ; — *Effi Briest* (Berlin, 1895, in-8) ; — *Die Poggenpuhls* (Berlin, 1896, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Bon, proviseur successivement des lycées de la Réunion, de Nantes, de Besançon et d'Alger, mort en septembre, à Paris ; — de M. Charles Boucher, directeur du collège Chaptal, mort à 52 ans ; — du Dr Brachet, mort à 53 ans, à Antogex ; — du Dr Brémont, mort le 6 septembre à Chaudesaigues (Cantal) ; — de M. Paul Charreire, musicien et poète, mort à 80 ans, le 18 septembre ; — du R. P. Couture, mort le 6 septembre, âgé de 64 ans, à Tours ; — du Dr Delucq, mort à Orthevielle (Landes) ; — de M. Albert Fernique, professeur à l'École des arts et manufactures, mort le 19 septembre, à Paris ; — de M. Jacques Gébelin, professeur de géographie à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, dont nous citerons entre autres ouvrages : *Les Milices provinciales de Nîmes d'après les archives nîmoises. Le Tirage au sort à Nîmes au* XVIIIe *siècle* (1891, in-8) ; *Éléments de géographie* (1893, in-16) ; *Une grande Industrie du Bas Quercy* (1895, in-8) ; *Essai de géographie appliquée* (1897, in-8) ; *Les Limites géographiques du climat tempéré*, mort le 14 septembre à Bordeaux ; — de M. Pierre Gibourg, naturaliste du Muséum, auteur de *l'Arquebuse à Dijon*, mort le 13 septembre ; — du Dr Louis Grobon, mort le 4 septembre à Treffort (Ain) ; — du Dr Jules Jasiewicz, secrétaire de rédaction du *Bulletin polonais*, auteur de publications médicales, notamment sur les fièvres éruptives, mort à 43 ans dans les derniers jours de septembre ; — du R. P. J. Jenner, de la Compagnie de Jésus, prédicateur distingué et auteur d'une biographie du *R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus* (1892, in-8) ; — de M. Jules Lacointa, ancien directeur des affaires criminelles au ministère de la justice, auteur de : *Marie Jenna, sa vie et ses œuvres* (1888, in-8) ; *Étude psychologique et morale sur la criminalité* (1892, in-8) ; *Une Belle vie. J. Évelart* (1893, in-8) ; *Un Ami de Lacordaire. Émile Sahuc* (1895, in-8) ; *Vie de Son Éminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse* (1897, in-8), mort le 4 septembre, à Sorèze ; — de M. J.-B. Lescarret, ancien professeur d'économie politique à l'Université de Bordeaux, correspondant de l'Institut, auteur d'*Une Idylle dans les montagnes, ou l'Éducation de Jacqueline* (1886, in-16) ; *Contes et allégories sociales* (1884, in-18), mort le 5 septembre, à Bordeaux ; — de M. Lhuillier, directeur de l'École des beaux-arts du Havre et conservateur du musée de cette ville, où il est mort le 22 septembre ; — de M. Alfred Marche, archiviste bibliothécaire de la direction du commerce et de l'agriculture, mort à 55 ans, le 2 septembre, à Paris ; — du Dr Méry, mort à 58 ans, le 8 septembre, à Tonnerre ; — du Fr. Persévérantien, professeur à l'École supérieure de Roanne, mort le 16 septembre, âgé de 68 ans ; — du R. P. de Pontbriand de la Caunelaye, de la Compagnie de Jésus, mort à 62 ans, à Nantes ; — du chanoine Quéré, archiprêtre de Châteaulin, prédicateur et poète breton, mort en septembre ; — du Dr Eugène de Romilly, mort à Cherbourg, âgé de 73 ans, le 13 novembre ; — du Dr Seiler, inventeur d'un traitement de la tuberculose par l'acide fluorhydrique, mort le 11 septembre ; — du chanoine Tirhard, eudiste, supérieur du grand séminaire de Soissons, mort âgé de 60 ans, à Vindefontaine, près Coutances ; — de M. E. Valabrègue, professeur de droit commercial à l'Université de Montpellier, auteur de *la Vie universitaire à Montpellier au* XVIe *siècle. Étude sur le Liber procuratoris* (1891, in-8) ; — du Dr Vauvray, mort à 63 ans, le 16 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Viktor Afanasievitch Abaza, auteur de travaux sur l'histoire arménienne, mort le 5 juillet, âgé de 65 ans ; — de M. Richard Bohn, archéologue, à qui l'on doit notamment d'importantes recherches sur les antiquités de Pergame, mort à 48 ans, le 20 août, à Gorlitz ; — de M. Bonsdorff, anatomiste, mort âgé de 88 ans ; — de M. Sergii Pavlovitch Chtchepkin, auteur d'ouvrages sur l'économie rurale, mort le 25 août ; — de M. Iakov Ivanovitch Chtchogolev, poète lyrique russe, mort le 27 mai ; — de M. Georgii Karlovitch Chter, professeur à l'Université de Khazan, dont on cite particulièrement : *Ueber Ursprung*,

Geschichte, Wesen und Bedeutung der russischen Artels (1890, in-8), mort le 18 mai à Kazan ; — du Dr Jean Crocq, membre de l'Académie royale de médecine de Belgique, dont nous rappellerons les études suivantes : *Nature et traitement de l'angine de poitrine* (1893, in-8) ; *l'Hypnotisme et le crime, conférences au jeune barreau de Bruxelles* (1894, in-16) ; *Étude thérapeutique sur la tuberculose pulmonaire* (1895, in-8) ; *Les Névroses traumatiques* (1896, in-8) ; *L'Hypnotisme scientifique* (1896, in-8), mort à Bruxelles, en septembre ; — de M. Dewing, géologue belge, mort sur le lac Tanganyika ; — de M. Adolf Dronke, mathématicien et géographe, mort le 10 juin, à Neuenahr ; — de M. Georgii Dmitrievitch Filimonov, directeur du musée Roumiantsev à Moscou, mort à 73 ans, le 28 mai ; — de M. John Fillmore, musicologue, mort le 15 août, à Milwaukee ; — de M. Theodor Foerster, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Halle, mort à 59 ans, le 2 août ; — de Sir William Augustus Fraser, à qui l'on doit des ouvrages sur Wellington et sur Disraeli, mort dans sa 74e année, le 17 août, à Albany ; — de M. Percival Frost, membre de la Royal Society de Londres, mathématicien, mort le 5 juin, âgé de 80 ans, à Cambridge ; — de M. James Hall, géologue officiel de l'État de New York depuis 1837, mort le 7 août, à Echo Hill ; — de M. Richard Malcolm Johnston, auteur d'études littéraires et sociales, mort en septembre ; — de Mme Mariia Feodorovna Kamenskaia, poète dramatique russe, morte le 25 juillet ; — de M. Waldemar Kawerau, de la *Magdeburger Zeitung*, connu par des recherches importantes sur la Réforme, mort en septembre ; — de M. Heinrich Keiter, qui a consacré des études remarquées aux poètes catholiques de l'Allemagne, mort le 30 août, à Ratisbonne ; — de M. Nikolaï Nikolaevitch Koulikov, écrivain dramatique russe, mort le 28 août ; — de M. Ludwig Krels, connu par ses poésies en dialecte rhénan, mort, âgé de 72 ans, à Oppan ; — du R. P. C. Kühne, recteur du Collège grec bénédictin de Saint-Athanase, mort le 5 septembre à Tivoli ; — de M. Julien Lattmann, pédagogue, mort le 20 août, à Gœttingue ; — du Fr. Liévin, de l'ordre de Saint-François, connu par un guide en Terre-Sainte, mort le 23 septembre, à Jérusalem ; — de M. Henry Mac Grath, l'éditeur catholique de Philadelphie, mort dans cette ville le 12 août ; — de M. Viktor Antonovitch Martynovskii, auteur de publications classiques, mort à Odessa ; — de M. Stephen Massett, chansonnier, mort le 3 septembre, à New York ; — de Mgr Mefodii, évêque d'Ostrog, de son nom séculier Mikhail Ivanovitch Nikolskii, écrivain théologique, mort à Krements ; — de M. Montgomery, ancien professeur de l'Université d'Helsingfors, mort à 64 ans, en août ; — de M. Dietrich Nasse, professeur à l'Université de Berlin, mort à 38 ans, le 1er septembre, à Pontresina ; — de M. Teodor Adolfovitch Oom, collaborateur du *Rousskii Arkhiv*, mort le 23 juin ; — de M. Aleksiei Stepanovitch Pavlov, qui laisse d'importants travaux sur le droit ecclésiastique de Russie, mort le 11 août, à Moscou ; — de M. Henry Perigal, astronome, mort le 6 juin, à Londres ; — du Révérendissime R. Rodriguez, prieur des augustins d'Espagne, mort le 24 août ; — de M. Leo L. Roten, poète ; — de M. A. Sablin, auteur du *Sbornik rousskikh fabritchnykh zakonov*, mort le 12 mai ; — de M. Enrico Stevenson, scriptor à la Bibliothèque Vaticane et garde du Cabinet des médailles du Souverain Pontife, qui laisse entre autres travaux : *La Basilica di S. Sinforosa sulla via Tiburtina nel medio evo* (1880, in-4) ; *Illustrazione di una pianta di Roma dipinta da Taddeo di Bartolo nella cappella interna del palazzo municipale di Siena* (1881, in-8) ; *Scavi di Palestrina descritti* (1883, in-8) ; *Bibliotheca apostolica vaticana codicibus manuscriptis recensita. Codices manuscripti palatini graeci* (1884, gr. in-8) ; *Statuti delle arti dei merciai e della Cana di Roma* (1895, in-4), mort en août ; — de Mme Sarah Geraldina Stock, qui laisse des ouvrages religieux et pour la jeunesse, morte le 29 juillet, âgée de 59 ans ; — de M. Nathan B. Warren, auteur de *Recollections of Revolution*

times Christmas in the Olden times, etc., mort à 83 ans, le 3 septembre, à Troy N. Y. ; — de M. Robert ZIMMERMANN. esthéticien, mort à 74 ans, le 2 septembre.

CONCOURS ET PRIX. — La Société de linguistique de Paris (siégeant à la Sorbonne), décernera en 1901 un prix de mille francs au meilleur ouvrage imprimé ayant pour objet la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des langues romanes et en particulier du roumain. L'ouvrage écrit en français, latin ou roumain, doit avoir été publié après le 31 décembre 1894. Délai : 31 décembre 1900.

— L'Académie des sciences de Berlin met au concours les sujets suivants : 1° Soit $f_1(z), f_2(z) \ldots f_n(z)$ un système fondamental d'intégrales d'une équation différentielle homogène linéaire à coefficients algébriques, soumettre à un examen la fonction z des variables $\frac{u_2}{u_1}, \frac{u_3}{u_1}, \ldots \frac{u_n}{u_s}$ s qui est définie par l'équation $u_1 f_1(z) - u_2 f_2(z) + \ldots - {}_4 n f_n(z) + o$. (Valeur du prix : 6,000 fr. — Délai : 31 décembre 1901) ; — 2° Trouver une nouvelle méthode, ou améliorer une des anciennes, pour la détermination de la constante solaire, qui permette de reconnaître d'une manière indubitable l'influence de l'éloignement variable entre le soleil et la terre, sur les observations faites aux diverses époques de l'année (Valeur du prix : 2,500 fr. — Délai ; 31 décembre 1903) ; — 3° Exposé du système de Leibniz (Valeur du prix : 6,200 fr. — Délai : 31 décembre 1900). — Pour tous ces concours l'emploi des langues allemande, latine, française, italienne ou anglaise est admis.

CONGRÈS. — Le Congrès national catholique se tiendra rue des Saints-Pères, du 27 novembre au 4 décembre. La souscription est fixée à 5 francs pour les membres qui désirent simplement assister aux réunions, à 10 pour ceux qui veulent avoir le compte rendu imprimé. Il y aura comme d'habitude trois sections ; I. Œuvres religieuses et charitables ; II. Œuvres d'intérêt social et charitable ; III. Défense des intérêts catholiques.

— Quelques jours auparavant aura lieu l'assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, qui se tiendra du 14 au 20 novembre, à Lille. Elle aura cette année un éclat tout particulier, le comité catholique fêtant le jubilé de ces réunions. La souscription, fixée à 10 francs, donne droit au volume du congrès et à l'assistance à toutes les séances. Les ecclésiastiques séculiers et réguliers, admis gratuitement aux séances, pourront souscrire pour 5 francs au compte rendu.

INDEX. — La Sacrée Congrégation de l'Index vient de condamner les ouvrages suivants : Luigi de Rosa, *Il Pessimismo di sentimento o « dolore del mondo » (Weltschmerz)*. Nicastro, F. Bevilacqua, 1896 ; — Émile Zola, *Paris*. Paris, Eugène Fasquelle, 1898 ; — George Zurcher, *Monks and their declin*. Buffalo, N. Y., 1898 ; — J. Duggan, *Steps towards reunion*, London, K. Paul Trench, Trübner and Co., 1897.

TAMIZEY DE LARROQUE. — Notre éminent collaborateur et ami, M. Ph. Tamizey de Larroque, a vu sa mémoire entourée de pieux hommages. Le 7 juillet a paru dans le *Journal de Villeneuve-sur-Lot* le discours que M. Maurice Campagne devait prononcer sur sa tombe et qui glorifiait la foi, la science, la bonté du savant si sévère à lui-même, si indulgent (trop, dit M. Campagne) pour les autres. — M. J. Brun-Durand avait déjà publié une notule de 4 p. in-8 dans les *Annales des Alpes*, mai-juin 1898, où lui aussi rend hommage au travailleur et au chrétien. — Mais c'est une notice très complète de 31 p. que M. Louis Audiat a insérée dans les *Publications de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Ici (p. 24) l'auteur nie que M. Tamizey de Larroque ait été un réactionnaire « militant. » On pourrait prouver le contraire (p. 16). Mais n'est-ce pas le plus beau titre de gloire pour un savant aussi estimé que le défunt, d'avoir vu sa foi politique à ce point honorée qu'elle lui méritait les rigueurs du

gouvernement. D'autres amis de M. Tamizey de Larroque ont obtenu les mêmes attentions, et ce qu'il leur écrivait à ce sujet prouvait la hauteur de ses vues et la fermeté de son caractère. D'ailleurs, dès 1869 (p. 17), ne raillait-il pas l'Institut dans le plus spirituel des quatrains? Sa famille, sa naissance, son éducation, ses mariages, ses goûts littéraires, sa frugalité, sa soumission vis-à-vis de son père, son administration du domaine paternel, son élection à la mairie de Gontaud, ses luttes politiques, son travail acharné, sa patience dans l'adversité (incendie et cécité) (p. 29), sa belle mort, tout est retracé de main de maître, avec une vigueur de touche et une délicatesse de sentiments très considérables. — La *Société d'agriculture sciences et arts d'Agen* a réuni dans un même fascicule (in-8 de 28 p.) la communication faite par M. Léopold Delisle à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fort intéressante au point de vue bibliographique, avec un appendice, une admirable lettre de M. Tamizey de Larroque sur l'incendie de sa bibliothèque, puis deux discours (pour ainsi dire) de M. G. Tholin et de M. Jules Serret, qui, en termes émus, ont dit leur affection, leur estime, et leurs regrets pour l'illustre mort, qui n'eut dans ce monde que « des honneurs au-dessous de son mérite » mais qui laisse à son fils toute la gloire d'une vie droite, laborieuse, ennemie de la réclame, pleine de foi et pleine d'honneur. Que peut-on léguer de plus, quand on a les espérances éternelles ?

Équitation. — Les définitions, principes et conseils que vient de publier le lieutenant J. des Courtils, instructeur à l'École Saint-Cyr sur *l'Équitation* (Paris, Plon et Nourrit in-8 carré de 92 p.) méritent une mention spéciale, par la netteté et la précision. Il y a tant de gens qui montent à cheval, — sans se douter qu'à l'aide de la science hippique, ils arriveraient avec beaucoup moins d'efforts à un résultat beaucoup plus considérable — que ce petit manuel leur sera très utile. Que d'écuyers, se prétendant consommés, devraient lire les lignes primordiales où il est parlé du châtiment et de la récompense ! Ce premier chapitre sur les effets de la tenue, de l'équilibre, des rênes et des jambes nous a infiniment plu. Deux autres chapitres consacrés aux chevaux incomplètement dressés et aux chevaux parfaitement dressés terminent le volume. Un résumé didactique accompagne chaque groupe de principes. Manuel excellent à mettre entre les mains de tous, bien préférable à celui de Fillis et réunissant avec beaucoup d'éclectisme ce qu'il y a de bon chez Baucher, d'Aure et même Lebon. — Beaucoup plus fouillée, en raison même du cadre restreint auquel elle s'applique, est l'étude sur *le Saut des obstacles* de M. Maxime Guérin-Catelain (Paris, L. Henry May, in-8 de 83 p.). Elle est destinée à satisfaire les vrais amateurs de sport qu'intéresse cet entraînement du cheval. Il est impossible de mieux mettre au point, clichés à l'appui, les hauts faits ordinaires et les prouesses surchevalines des sauteurs. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est le détail du mécanisme du saut, grâce à la chronophotographie. L'auteur a reçu de nombreux éloges et encouragements de peintres, tels que Detaille, et de médecins tels que le docteur Marey. Il les mérite, car il aura en outre les félicitations de tous ceux qui voient dans la perfection du saut par le cheval le dernier et le plus haut degré du dressage.

Paris. — M. Henri Omont donne dans la *Revue des Bibliothèques*, et en tirage à part (Paris, Émile Bouillon, in-8 de 11 p.), un catalogue de 30 *Manuscrits récemment ajoutés au fonds du Supplément grec de la Bibliothèque nationale*, inscrits sous les numéros 1224-1253 du dit Supplément. Sauf le numéro 1224, tous ces manuscrits proviennent des missions remplies en Orient par Minoïde Myna, en 1840, 1844 et 1850. Dans l'introduction qui précède son catalogue, M. Omont laisse espérer qu'un autre petit volume, dont il donne la description, entrera bientôt à la Bibliothèque nationale. Cette espérance s'est réalisée depuis la publication de l'article. Une table alphabétique facilite les recherches dans le catalogue.

— Sous ce titre : *Bossuet et la Liberté de la presse*, M. Henri Stein publie dans le *Bibliographe moderne* de mai-juin, un curieux billet écrit par l'évêque de Meaux, et conservé en original aux Archives nationales. Bossuet se plaint que « la librairie souffre beaucoup des défences rigoureuses qu'on a faites pour le passage des livres de la Flandre espagnole et de la Hollande ; » il réclame qu'en empêchant le débit des livres « qui blessent la religion et l'État ou la charité, » on « lasche la main sur le reste. »

—M. John Grand-Carteret ne laisse passer aucun fait marquant d'actualité sans en tirer parti au profit de l'image. Il recueille avec soin le pour et le contre en matière de charge et de caricature et il en compose ainsi un ensemble fort suggestif. Ce que M. Grand-Carteret nous offre sous le titre : *L'Affaire Dreyfus et l'image* (Paris, Flammarion, in-18 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50) — avec une importante « manière de préambule, » des aperçus généraux sur la caricature française et la caricature étrangère, sur la littérature et l'imagerie populaires et sur les petits côtés de l'histoire — c'est une sorte de kaléïdoscope considérable composé des productions les plus variées comme genre et comme esprit. Au fond toute cette débauche de fantaisies est irritante, généralement. Elle intéresse quand même, et forcément. Mais ce volume n'en appellera-t-il pas un second ? La navrante « affaire Dreyfus » est loin, en effet, d'être close.

— Sans interruption, M. Alexis Martin poursuit ses *Promenades et excursions dans les environs de Paris*. Nous signalerons aujourd'hui un nouveau venu dans la collection déjà importante connue sous le titre générique : *Les Étapes d'un touriste en France*, lequel embrasse une partie de la *Région de l'Est* de la capitale (Paris, Hennuyer, in-16 de xxv-136-8p., avec 57 grav. et 2 cartes, dont une pour les cyclistes. — Prix : 3 fr.). Ici, « nous nous dirigeons vers Meaux par le Raincy, Livry, Montfermeil, Gagny, Chelles et Lagny, tous lieux où les sites charmants sont aussi nombreux que les renseignements historiques. Après un moment de repos, nous reprenons notre marche, et, des confins de la forêt de Crécy jusqu'à Esbly, nous parcourons cette enchanteresse vallée du Grand-Morin où villes, villages, monuments, points de vue, sollicitent constamment l'intérêt sans l'épuiser jamais. » L'illustration est des plus soignées.

Agenais. —La dernière notice qu'ait écrite le regretté M. Tamizey de Larroque vient d'être publiée par son fils : elle est consacrée au *Chroniqueur Proché* (in-8 de 30 p. Agen, Imp. agenaise, Extrait de la *Revue de l'Agenais*, in-8 de 30 p.). Ce sont pour ainsi dire des documents de famille sur le conservateur de la bibliothèque d'Agen mort en 1826. On y voit des traits de caractère qui prouvent que dans l'ascendance de M. Tamizey de Larroque, tout le monde n'avait pas son infinie bonté (p. 30).

Alsace. — Le *Bulletin* n° 18 *du Club alpin français* (*section des Hautes-Vosges, Belfort-Épinal*) (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 63 p.) renferme d'abord la relation d'excursions faites en 1897 au Val-d'Ajol, dans la vallée du Rhône et au Mont-Ventoux et le récit assez bref mais amusant d'une course « à travers le Liban. » Tout cela signé de simples initiales. Vient ensuite une « variété » sur *Massevaux et les dernières années de l'abbaye*, par M. Henry Bardy. La brochure se clôt par une légende extrêmement curieuse, traduite de l'allemand par M. Schlicklin, intitulée : *Le Moulin maudit de Delle*.

— *Promenades pittoresques aux environs de Belfort* (Belfort, J.-B. Schmitt, in-8 de 16 p.) est le titre d'une intéressante brochure de M. Dubail-Roy dont le pseudonyme de Miottinus est assez transparent pour ses compatriotes. L'auteur nous conduit tour à tour aux grottes de Cravanche, à la ferme de Froideval, aux grottes de Milandre, en Suisse, à Saint-Dizier et à Beaucourt ; il termine son excursion par Héricourt, Frahier et le réservoir du ban de Champagny. On ne s'ennuie pas dans la société de « Miottinus » et l'on y apprend ou l'on se remémore bien des choses.

— M. Aug. Vautherin a commencé la publication d'un *Glossaire du patois de Châtenois avec vocables des autres localités du territoire de Belfort et des environs, précédé de notes sur le patois de la région* (Belfort, imp. Devillers, 2 broch. in-8, ensemble de 135 p.). Recommandé aux linguistes. Ce travail, extrait du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*, n'en est encore qu'à la fin de la lettre D. Espérons que l'auteur le poursuivra jusqu'au bout.

Anjou. — M. Arthur du Chêne vient de nous donner un de ces excellents travaux, dont il est coutumier, sur *Un Corsaire angevin, le chevalier de Villiers-Lauberdière* (Angers, Lachèse, in-8 de 64 p. Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*). Né dans le petit village de Bocé, devenu frère servant et capitaine corsaire dans l'ordre de Malte, il revint sur le tard se marier et mourir dans la maison qui l'avait vu naître. Les travers qu'il éprouva, les tristes embarras d'argent dans lesquels il tomba, sa fin si sombre, tout nous est conté avec une plume élégante et facile, et avec une grande hauteur d'idées. M. du Chêne tire la conclusion, on pourrait dire : la morale de cette histoire (p. 60). Nous aimerions lire souvent des biographies aussi intéressantes pour l'histoire locale de la France.

Artois. — Un seul travail a suffi pour remplir entièrement le gros volume que nous avons reçu des *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer* (Auxerre, imp. Lanier, in-8 de 212-CCCCLVIII p., avec une grande planche). C'est le tome dix-huitième de cette collection, qui correspond aux années 1896-1898. Si l'activité de la Société laisse un peu à désirer, du moins affirme-t-elle d'un coup son importance. En effet, nous trouvons là, sous la signature du R. P. A. Hamy, de la compagnie de Jésus, une œuvre d'envergure, relative à l'*Entrevue de François Premier avec Henri VIII, à Boulogne-sur-Mer, en 1532* et à l'*Intervention de la France dans l'affaire du divorce*, d'après un grand nombre de documents inédits. L'étude du P. Hamy va jusqu'à la page 206. Les pages 207 à 212 sont occupées par la *Table des documents* qui appuient le travail. Viennent ensuite ces documents numérotés de 1 à 124 et dont la pagination totale (en chiffres romains, y compris une *Table alphabétique* de noms de lieux et de personnes) atteint CCCLVI. Contribution de premier ordre à l'histoire religieuse et diplomatique du seizième siècle, et dont nous parlons du reste plus haut, en détail (p. 346-347).

— Les deux brochures qui nous arrivent sous le titre de *Bulletin de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais* et qui forment le tome II de ce Bulletin (Arras, Imp. moderne, gr. in-8 ensemble de 305 p.) renferment les procès-verbaux des séances tenues par ladite Commission depuis le 11 juillet 1895 jusqu'au 2 juin 1898. Nombre de choses d'intérêt artistique sont notées dans ces séances. Mais ce qui retient surtout l'attention dans ce volume c'est le *Rapport du comité d'organisation rétrospective des arts et monuments du Pas-de-Calais* et les jugements portés par la presse sur cette exposition qui a eu lieu à Arras, du 14 mai au 14 juin 1896. Occupant un assez grand nombre de salles, l'exposition a réuni beaucoup de monuments d'archéologie et d'objets d'art et de curiosité dont l'origine, remontant aux temps les plus reculés, et se poursuivant jusqu'au commencement du siècle, provenaient d'artistes de la région ou étaient possédés par des amateurs habitant le Pas-de-Calais ou les départements voisins. C'est ainsi que les visiteurs ont pu admirer des tableaux, gravures, vitraux, mosaïques, statues, médailles, monnaies, poteries, faïences, porcelaines, meubles sculptés, tapisseries, vêtements de toutes sorte, armures, armes, outils, ustensiles, manuscrits et livres précieux. Voilà un exemple qui devrait bien être imité dans nos principales villes de province. 7,000 personnes ont visité cette intéressante exposition.

Bresse. — A part quelques phrases un peu déclamatoires ou trop fleuries, la

Chronique du pèlerinage de Saint-Lazare à Aigrefeuille, paroisse de Bâgé-la-Ville, diocèse de Belley, par M. l'abbé J.-C. Martin (Bourg, imp. Villefranche, in-8 de 30 p.) reconstitue heureusement l'histoire tant ancienne que moderne d'un pèlerinage dont l'origine remonte à l'époque inconnue d'une commanderie de l'ordre hospitalier et militaire de Saint-Lazare de Jérusalem. Aigrefeuille, aujourd'hui propriété privée, reste le centre d'un pèlerinage toujours fréquenté, primitivement par les lépreux et à présent par les mères implorant la santé de leurs petits enfants. Cette chronique, espérons-le, contribuera à lui rendre son antique popularité.

Franche-Comté. — Sous l'apparence d'une simple biographie, M. l'abbé Paul Filsjean nous offre avec *Pierre-Antoine Ier de Grammont, 1615-1698, sa vie et son épiscopat* (Paris, A. Picard et fils, in-18 de IX-253 p.) un aperçu aussi curieux qu'intéressant de la vie religieuse en Franche-Comté au XVIIe siècle. L'épiscopat de Mgr de Grammont a été fécond en fondations capitales parmi lesquelles il faut citer la création du séminaire de Besançon, l'établissement des missionnaires de Beaupré et la reconstruction et la réorganisation de l'hôpital Saint-Jacques de Besançon. Mgr de Grammont a donc bien marqué sa place dans l'histoire du siège qu'il occupa pendant trente-cinq années. Il vécut à une époque de transition qui lui créa plus d'une difficulté : c'est, en effet, sous son pontificat que la province, cessant de relever de la monarchie espagnole, dont la puissance déclinait, devint définitivement française. L'homme et son temps ont trouvé en M. Filsjean un peintre de talent, bien informé, et qui n'a rien laissé dans l'ombre : gloires et misères sont exposées ici avec une fidélité, une impartialité qui défient la critique. Cet excellent travail, orné d'un portrait fort médiocrement reproduit du grand archevêque, et qui se complète par une carte comparée de la Franche-Comté et de l'ancien diocèse de Besançon, divisé en décanats, a été distingué par l'Académie bisontine qui l'a couronné.

— Autrefois, l'on ne parlait jamais de feu Castan sans faire précéder son nom de l'épithète d'infatigable. M. Émile Longin, dont le nom est si fréquemment cité dans le *Polybiblion*, a droit au même qualificatif. Il nous donne aujourd'hui des *Documents inédits sur le siège de Dole (1636)* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 31 p. Extrait des *Annales franc-comtoises* de septembre-octobre 1898), dont l'intérêt n'échappera à personne. Une heureuse circonstance lui a permis d'avoir communication d'un manuscrit providentiellement arraché à la destruction et qu'il publie avec des notes et une solide introduction. Certaines assertions de l'auteur anonyme du manuscrit sont discutées ou annulées par M. Longin, mais on trouve là, d'autre part, des détails jusqu'ici inconnus et qu'il souligne, tels, par exemple, l'élévation dans la ville de Dole, assiégée en 1636 par le prince de Condé, à la tête d'une armée de 15,000 hommes pourvue d'une artillerie formidable, de sept ou huit potences auxquelles le conseil de défense avait menacé d'attacher ceux qui eussent pu être tentés de parler de capitulation. Les Dolois de 1636 n'étaient pas plus « manchots » que leurs fils de 1870-1871.

— Si nous comptons bien, l'opuscule que publie M. Émile Longin : *Remarques sur un prodige observé à la mort de saint Pierre Fourier* (Remiremont, imp. Kopf-Roussel, in-8 de 15 p.) est le troisième qu'il ait à son actif sur l'illustre saint de la Lorraine. Tout en laissant parler les témoins du fait miraculeux observé à Gray à l'heure même de la mort de saint Pierre Fourier, l'auteur le fait précéder ou l'accompagne d'éclaircissements historiques fortifiés de notes biographiques et bibliographiques.

— Depuis des années, M. l'abbé Chamouton s'est fait une spécialité de l'histoire religieuse du diocèse de Saint-Claude. Tantôt il fait revivre une figure attachante, plus ou moins oubliée, tantôt il esquisse les annales de quelque sanctuaire

jurassien. C'est ainsi que nous avons à noter présentement son opuscule : *Mont-Roland, son sanctuaire et sa madone* (Lons-le-Saunier, C. Martin, in-32 de 72 p., avec une vignette). « De tous les sanctuaires de la Franche-Comté, dit-il, Mont-Roland est sans contredit le plus ancien et le plus célèbre. » Et il n'a pas de peine à le prouver. L'auteur a eu la bonne idée de reproduire (p. 44-46) une bien originale poésie du bénédictin D. Gody, intitulée : *Invitation aux villes du Comté*, et composée en 1649, à l'occasion du retour à Dole d'une statue de la Sainte Vierge enlevée à Mont-Roland par le prince de Condé pendant le siège de la capitale comtoise et transportée à Auxonne.

— *Pour la Haute-Saône* est le titre d'un discours prononcé à la distribution des prix aux élèves du collège de Gray le 30 juillet 1898 par M. Stéphen Leroy, professeur d'histoire (Gray, G. Roux, petit in-18 de 20 p., impr. à 25 ex.). D'une façon nécessairement très sommaire, l'orateur a rappelé une série de faits régionaux ou locaux remontant à des époques lointaines et dont le plus rapproché (1668) est la reddition de Gray à Louis XIV. La pensée est excellente, mais elle eût gagné à être un peu plus développée par les détails : nul ne s'en fût plaint.

Guyenne et Gascogne. — En deux plaquettes, M. l'abbé Cazauran retrace, d'un style ferme et classique, le portrait de deux ecclésiastiques qui, dans l'archidiocèse d'Auch, feront bonne figure parmi les prêtres distingués par leur mérite, leur science et leur sainteté. Ce sont les vicaires généraux : *Mgr Léon Dauriac* (Auch, Cocharaux, in-8 de 45 p.) et *M. l'abbé Desbons* (ibid., in-8 de 47 p.). Le premier fut un prêtre fervent, un savant modeste, un homme d'œuvres fécondes. Il aima surtout les malheureux et les orphelins. Comme Mgr Dauriac, l'abbé Desbons fut un remarquable professeur du grand séminaire d'Auch. Il fonda la *Semaine religieuse* d'Auch où il combattit vaillamment le bon combat. Il y démolit notamment le dieu Voltaire et le loysonisme ; il s'éleva contre la loi astreignant les séminaristes au service militaire. Ses supérieurs hiérarchiques reconnaissant ses hautes qualités l'appelèrent au vicariat général où il brilla par la solidité de son sens pratique et sa bonté aimable. Excellentes pages pour l'histoire religieuse contemporaine de l'archidiocèse d'Auch.

— L'on n'a pas encore débrouillé complètement l'histoire des origines de l'imprimerie à Bordeaux. De *Nouvelles Recherches* sur la matière dans le fonds de la fabrique Saint-Michel de Bordeaux, aux archives de la Gironde, ont permis à M. Brutails d'ajouter quelques renseignements à ceux que l'on possédait. Il a retrouvé le nom de deux imprimeurs du commencement du XVIe siècle, Pierre David et Jean Baudoin ; il pense que ce dernier pourrait être le même qui, dès 1517, alla s'établir à Nantes et y imprima des Heures. La note de M. Brutails a paru dans le fascicule de mai-juin du *Bibliographe moderne*.

Languedoc. — L'un des vœux émis par le 3e congrès bibliographique international, à la suite des rapports de MM. Anthyme Saint-Paul et le chanoine Muller sur l'archéologie religieuse a été en faveur de la création de chaires d'archéologie chrétienne dans les séminaires. M. l'abbé Batiffol, en prenant la direction de l'Institut catholique de Toulouse, où il succède au regretté chanoine Duilhé de Saint-Projet, donne, autant qu'il le peut, satisfaction à ce vœu par la création d'une chaire d'archéologie religieuse à la dite Université.

— Nos félicitations à M. l'abbé E. Durand pour son *Étude notariale au village (1597-1897). Notes pouvant servir à la monographie de Peyremale* (Alais, Brabo, in-8 de 107 p.). Bien qu'une étude de notaire y joue un certain rôle, nous eussions préféré, pour plus de clarté, que l'auteur intitulât son travail : *Histoire ou contribution à l'histoire civile et religieuse de Peyremale*. A part cette obscurité de l'étiquette, ce travail est excellent et nous fait connaître, dans un village du Bas-Languedoc, les institutions seigneuriales ou féodales, l'histoire de la Réforme, des Camisards, des Chouans, des Jaussaud, propriétaires de

l'étude notariale, et celle de l'église et des prieurs ou curés de Peyremale.

MAINE. — C'est une pieuse coutume, semble-t-il, de voir les membres du clergé consacrer à l'histoire des églises et des paroisses de leurs diocèses, les loisirs que leur donne le ministère. M. l'abbé Toublet n'a eu garde d'y déroger, et il nous expose aujourd'hui le fruit de ses recherches sur *l'Église et la paroisse de Lavaré* (*Sarthe*) (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 68 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). De très nombreux détails permettent de suivre cette histoire locale jusqu'en 1789. Depuis 1518, les comptes de la fabrique sont conservés et en ordre.

NORMANDIE. — *En Normandie,* tel est le titre d'un ravissant album petit in-4 édité par la gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc, dont la XXIXe session s'est tenue du 19 au 31 août 1895. C'est le président de l'Association belge de photographie, M. Joseph Casier, membre du comité directeur de la gilde, qui s'est chargé de recueillir ces 44 photographies, fort bien reproduites sur les zincs de la maison Malvaux. Il a fouillé Rouen, Saint Georges de Boscherville, Jumièges, Caudebec, Saint-Wandrille, Évreux, Lisieux, Caen, Ardaine, Falaise, Bayeux, Coutances, Dol, et le Mont Saint-Michel. Toutes les vues sont bien prises, avec un goût artistique et archéologique très sûr. Ardaine est une trouvaille pour beaucoup d'amateurs. La vue extérieure de Saint-Étienne de Caen a dû être difficile à conquérir.

— Avec une érudition profonde M. Ambroise Millet a écrit l'*Historique de la faïence et de la porcelaine de Rouen au* XVIIe *siècle, à l'aide d'aperçus nouveaux et de documents inédits* (Rouen, L. Gy et A. Lestringant, in-8 de 32 p.). La collection du regretté Gustave Gowellain a fourni les admirables spécimens que nous voyons reproduits par deux belles planches. Mais c'est M. Millet qui a retrouvé (p. 17) les documents les plus intéressants. Rendant hommage à ses devanciers, il a complété leur œuvre. Après Jean Berthellemy, Poirel de Grandval et Edme Poterat de Saint-Étienne furent les véritables initiateurs et fondateurs de la faïencerie. Après avoir lu cet opuscule, on connaît leur histoire complète. Il serait à souhaiter maintenant qu'on dressât un catalogue des objets qui leur sont attribuables (p. 31).

ORLÉANAIS. — M. l'abbé Langlois poursuit régulièrement son utile *Bibliographie d'Eure-et-Loir*. Le fascicule de septembre contient les fiches 193-216, en partie relatives à la bibliographie de Marceau.

SAVOIE. — Le compte rendu des séances de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne (2 novembre 1897-2 mai 1898), occupe les 71 premières pages de la première partie du tome II de la deuxième série des *Travaux* de ladite société (Saint-Jean-de-Maurienne, imp. Vulliermet, in-8 de 269 p.). Ce compte rendu est plus qu'une introduction aux travaux qui suivent, car ils contiennent des renseignements historiques, biographiques et autres qui ne font pas double emploi. Outre un certain nombre de documents spéciaux qui terminent le volume, on trouve ici les mémoires ci-après, d'importance variable : *Les Rues des Bourses à St-Jean-de-Maurienne*, par M. le chanoine Truchet ; — *A propos de l'enseigne des Trois-Rois,* par M. l'abbé Gras ; — *L'Antique Famille Albrié ou Albrieux,* par le même ; — *Poésies par un professeur du collège de Saint-Jean* (*1765-75*) trouvées par M. l'abbé Pommet dans les archives de sa cure ; — *Spoliation des églises de la Maurienne (1793-1796),* par M. le chanoine Truchet ; — *Passage de la princesse de Lamballe et du roi Victor-Amédée III*, par M. Arnaud ; — *Le Portail de la chapelle Notre-Dame à Saint-Jean-de-Maurienne*, par M. le chanoine Truchet ; — *Lettres du Thibet* (adressées à M. Foy, par M. l'abbé Léard, missionnaire) ; — *L'Échaillon, la rivière d'Arc et les torrents d'Arvan et de Bonrieu*, par M. le chanoine Truchet ; — *Juifs et Lombards à Aiguebelle et à la Chambre* par le même ; — *Notes*

sur les nobles de Chignin et de Cuine, par le même ; — *Excursion au Châtel et à Montvernier*.

Angleterre. — Signalons une curieuse notice de M. Émile Travers sur *les Femmes dans l'ordre de la Jarretière* (Vannes, Lafolye, in-8 de 12 p.). Lire la très curieuse réclamation du « Garter King of arms » en 1724.

Espagne. — Les archives de Saint-Sébastien, dont M. Serapio Múgica nous donne un inventaire dressé avec beaucoup de soin : *Indice de los documentos del archivio del excellentisimo Ayuntamiento de la m. n. y m. l. ciudad de San-Sebastián* (San-Sebastián, establecimiento tipográfico de F. Jornet, in-8 de xv-524 p.) ne remontent pas à une date bien lointaine. Les plus anciens documents qui y soient conservés sont du milieu du xve siècle (1456). Par contre M. Múgica a poussé son travail d'inventaire jusqu'à la période la plus récente (1891). Les documents relatifs à la domination française, au gouvernement « intrus, » sans être fort nombreux, ne font cependant pas défaut ; on les trouvera surtout dans les chapitres relatifs aux relations avec les autorités et aux guerres. A la suite de l'inventaire, on trouvera le règlement adopté pour les archives. La reproduction du cadre de classement et une table alphabétique des matières facilitent les recherches dans ce répertoire. L'on ne peut que souhaiter de voir l'exemple de Saint-Sébastien suivi par les autres municipalités de la péninsule.

Italie. — M. Corrado Zacchetti, à qui l'on doit des études sur Niccolò Forteguerri et qui vient de publier notamment un travail critique sur le *Ricciardetto* du poète, nous donne la biographie inédite de Niccolò par son frère, le prieur Bernardino : *Vita di Niccolò Forteguerri, scritta del prior Bernardino, fratello di cui* (Oneglia, tipo-litografia eredi G. Ghilini, in-8 de 26 p.). Le biographe de Forteguerri, Procacci, avait connu cette courte notice, mais n'avait pas jugé utile de la tirer de l'oubli. M. Zacchetti tout en reconnaissant la sécheresse et les lacunes qu'elle présente, pense que l'exactitude des renseignements qu'elle renferme et l'autorité qu'elle emprunte à son rédacteur en légitiment la publication. Il s'y est d'autant plus aisément décidé que le manuscrit est dans un état qui ne permet pas d'en espérer la conservation.

— Nous signalerons du même érudit (ibid., in-8 de 37 p.) une autre publication : *Laude sacre riprodotte da un codice di Ponte Colombo del secolo* xv. Des huit poésies données ici, deux seulement sont complètement inédites ; deux ont été attribuées à Jacopone da Todi, et une à Feo Belcari. Comme appendice à l'introduction, on trouvera la description d'un manuscrit du même fonds omis par Belluzzi dans son catalogue publié en 1892 dans le recueil de Mazzatinti, et l'indication de quelques impressions antiques également conservées à Ponte-Colombo.

— M. le baron Manno poursuit la publication de son admirable *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia*. Le tome VI qui vient d'être mis en distribution (Torino, fratelli Bocca, gr. in-8 de 539 p.) est rempli tout entier par la bibliographie de Gênes. Suivant le plan général adopté par l'auteur, la bibliographie comporte les divisions suivantes : I. Histoire religieuse, histoire, évêques et archevêques, synodes, culte, clergé, œuvres catholiques, action catholique, hagiographie, moniales, ordres religieux, franc-maçonnerie, n°s 21472-22380 ; II. Histoire civile générale, droits, archéologie, descriptions et guides, histoire étrangère, gouvernement, administration, statistique, loterie, métrologie, ponts-et-chaussées, navigation et commerce, industrie, expositions, agriculture, noblesse, législation, justice, [illegible], éducation et instruction, histoire littéraire, congrès, histoire artistique, [illegible], Corse, action politique, théâtres et sociétés de chasse, sociétés et associations, journaux et almanachs, n°s 22381-22707 ; V. Histoire militaire, 22708-22889 ; IV. Histoire naturelle, n°s 22890-23411. Des additions remplissent les n°s 23412-23443.

L'importance de cette monographie bibliographique a décidé l'auteur à en faire un tirage à part. Ce tirage nous paraît assuré du succès non seulement en Italie, mais dans la France qui a eu avec Gênes tant de relations.

— M. l'abbé J. Fraikin a inséré, en avril, dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français* (Rome, Cuggiani, in-8 de 17 p.) des lettres inédites relatives à l'armée de Condé, qu'il propose de replacer « en leur lieu dans la Correspondance du prince de Condé, publiée par M. de la Boutetière. » Ces lettres, M. l'abbé Fraikin le dit lui-même, n'ont pas une importance capitale ; mais il fait remarquer très judicieusement qu'il n'y a pas de documents inutiles en histoire, et que des pièces authentiques signées de quelques-uns des principaux acteurs de la grande lutte entre la France et l'Europe peuvent rendre service aux historiens de l'époque.

Palestine. — Notre collaborateur M. l'abbé Pisani examine avec beaucoup de sagesse les raisons qui ont motivé le voyage de l'empereur Guillaume II en Palestine dans une substantielle étude : *Les Allemands en Palestine* (Paris, de Soye, in-8 de 30 p. Extrait du *Correspondant*). Il démontre que l'empereur d'Allemagne tend à y supplanter l'influence française. Guillaume espère se faire accorder non le protectorat des missions chrétiennes allemandes mais leur autonomie ; après lui les autres souverains chrétiens prendraient à leur tour la responsabilité des œuvres dirigées par leurs sujets. Léon XIII a déjoué ses projets en maintenant le protectorat de la France sur les chrétientés orientales dans sa réponse récente au cardinal Langénieux.

Chine. — Toutes les personnes qui s'intéressent à l'expansion économique de la France ont entendu parler de la mission lyonnaise d'exploration commerciale envoyée en Chine de 1895 à 1897 par la Chambre de commerce de Lyon avec le concours de quelques autres chambres de commerce françaises. On lira avec plaisir et avec fruit le rapport que M. Henri Brenier, l'intelligent successeur de M. le consul Rocher à la tête de la mission, a présenté à son retour à ceux qui l'avaient envoyé en Extrême-Orient (*Rapport général sur l'origine, les travaux et les conclusions de la mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine.* Lyon, Rey, in-4 de 67 p. avec carte) ; l'origine de la mission, ses travaux, les conclusions des études faites par les treize voyageurs en Indo-Chine et plus particulièrement au Tonkin, dans les provinces chinoises avoisinant l'Indo-Chine, dans le Sé-Tchouen, dans les grands ports chinois, y sont très heureusement résumés. M. Brenier a eu l'excellente idée de mettre des manchettes en marge de son travail qui devient ainsi beaucoup plus facile à consulter ; et il a terminé son exposé par une nomenclature des rapports transmis par ses collaborateurs et par lui-même à la Chambre de commerce de Lyon. Une seule chose laisse un peu à désirer : la carte qui accompagne cette brochure très intéressante et très soigneusement imprimée.

Publications nouvelles. — *Acta Leonis XIII*. T. V (in-8, Desclée, de Brouwer). — *La Science de la religion*, par le R. P. Chabin (Poussielgue, in-8). — *Manrèse salésien*, par le R. P. Ferdinand Million (in-12, Briguet). — *Le Moine bénédictin*, par Dom Besse (in-8, Ligugé, imp. Saint-Martin). — *Manuel formulaire des actes de l'état civil*, par C. Ragel (in-8, Rousseau). — *Commentaire historique et analytique de la loi des 9-10 avril 1898 concernant la responsabilité des accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail*, par L. Chardiny (in-8, Rousseau). — *Des Warrants agricoles*, par E. Hogrel (in-8, Chevalier-Marescq). — *Questions philosophiques, politiques, sociales*, par l'abbé de Blaviel (in-12, Retaux). — *Études d'économie politique appliquée*, par L. Walras (in-8, Pichon). — *Socialisme et liberté*, par Rienzi (in-12, Giard et Brière). — *Le Socialisme au jour le jour*, par J. Guesde (in-12, Giard et Brière). — *Forme et essence du socialisme*, par S. Merlino (in-12, Giard et

Brière). — *Esquisse d'un tableau raisonné des causes de la richesse*, par M. Tessonneau (in-12, Giard et Brière). — *La Réforme monétaire de la Russie*, par E. Lorini (in-8, Giard et Brière). — *Physiologie. Physique biologique, chimie biologique. Programme et questionnaires avec réponses en 10 leçons*, par le Dr G. Petit (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Manuel de travaux pratiques de micrographie médicale*, par le Dr G. Lasserre (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Manuel pratique de l'examen de la vision*, par le Dr A. Piton (in-16 cartonné, Société d'éditions scientifiques). — *Les Victimes du lait et du régime lacté*, par le Dr G.-H. Meunier (in-12, Société d'éditions scientifiques). — *Les Déséquilibrés des jambes*, par le Dr Gélineau (in-16 cartonné, Société d'éditions scientifiques). — *Pour nos enfants, conseils d'hygiène physique et morale*, par le Dr G. Petit (in-16 cartonné, Société d'éditions scientifiques). — *Chamonix. Station d'altitude*, par le Dr J. Rosière (in-16, Société d'éditions scientifiques). — *Traité de mécanique expérimentale*, par M. Ringelmann et J. Danguy (in-12, librairie agricole de la Maison rustique). — *Jeanne d'Arc*, drame historique en 5 actes, par L.-A. Odemps (in-8, Bar-le-Duc, Marchal). — *L'Erreur de Catherine*, par M. Alexander (in-12, Hachette). — *L'Américain*, par P. de Lano et E. Gallus (in-12, Flammarion). — *Tante Bébé*, par G. Maréschal de Bièvre (in-8, Plon et Nourrit). — *Colibri*, par du Campfranc (in-12, Henri Gautier). — *Le Cheveu de mon existence*, par R. Dombre (in-12, Henri Gautier). — *Le Manuscrit d'Inès*, par M. du Campfranc (in-12, Téqui). — *Le Passage d'un ange*, par la princesse O.-C. Altieri (in-12, Téqui). — *Le Chemin du repentir*, par E. de Besancenet (in-12, Téqui). — *Le Lys de Bruges*, par M. Lachèse (in-12, Téqui). — *Les Cousines de Rachel*, par A. Géline (in-12, Téqui). — *En tout honneur*, par F. Gibon (in-12, Téqui). — *La Bonne Souffrance*, par F. Coppée (in-12, Lemerre). — *Cartulaire, ou Histoire diplomatique de saint Dominique*, par les RR. PP. Balme et Lelaidier (in-8, bureaux de « l'Année dominicaine »). — *Hurons et Iroquois. Le P. Jean de Brébeuf ; sa vie, ses travaux, son martyre*, par le R. P. Martin (in-12, Téqui). — *Les Orateurs politiques de la France, des origines à 1850*, par A. Chabrier (in-16, Hachette) ; — *Les Orateurs politiques de la France de 1850 à nos jours*, par M. Pellisson (in-16, Hachette.) — *Histoire contemporaine*, par S. Denis. T. II (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire du bailliage de Saint-Omer, 1195 à 1790*, par M. Pagart d'Hermansart (2 vol. in-8, d'Homont, Saint-Omer). — *Un Essai de commune autonome et un procès de lèse-nation*, par P. Montarlot in-8, Dejussieu, Autun). — *Gli antichi tesori d'Italia dalle origini al 1500 descritti per regioni. Il Piemonte*, da F. Savio, S. J. gr. in-8, Torino, fratelli Bocca). — *Le Marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada 1756-1760*, par le R. P. F. Martin in-12, Téqui). — *Mémoires d'outre-tombe*, par Chateaubriand. T. II in-12, Garnier). — *Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate, publiés par son fils. Seconde série : L'Enseigne de vaisseau ; campagne d'Alger, 1829-1833*, par J. Kerviler in-12, Champion).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

MONTDIDIER. — IMPRIMERIE DUMAIL.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Œuvres de saint* FRANÇOIS DE SALES. Édit. complète. T. X. *Sermons*, vol. IV. Genève, H. Trembley, 1898, in-4 de CVIII-480 p., 8 fr. — 2. *Le Prêtre. Une Retraite pastorale*, par le chanoine PLANUS. Paris, Poussielgue, 1898, in-12 de VIII-406 p., 3 fr. — 3. *Entretiens eucharistiques et discours de premières messes*, par le R. P. JEAN VAUDON. Paris, Retaux, 1898, in-12 de 300 p., 3 fr. — 4. *Essai d'instructions, ou Commentaires de beaux passages de l'Évangile et sujets divers*, par E.-M. GAUCHER. Paris, Auteuil, imp. des Orphelins-apprentis, s. d., in-12 de 290 p., 3 fr. 50. — 5. *Du Berceau à l'école, ou l'Éducation dans la famille*, conférences, par l'abbé E. JULIEN. Paris, Retaux, 1898, in-12 carré de XII-240 p., 3 fr. — 6. *Exposé de la doctrine catholique*, par L. GIRODON, prêtre. Nouv. édit. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de XVI-484 p., 5 fr. — 7. *L'Apologétique. Arguments de Tertullien contre le paganisme. Exposition de la vérité chrétienne*. Édition classique par E.-M. GAUCHER. Paris, Auteuil, imp. des Orphelins-apprentis, 1898, in-12 de VI-130 p., 2 fr. 50. — 8. *Philosophie de l'homme heureux*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, s. d., in-12 de XXX-314 p., 2 fr. 50. — 9. *L'Au-delà, pensées philosophiques et morales sur Dieu et l'immortalité de l'âme*, recueillies par C. A. Paris, Amat, 1897, in-18 carré de VIII-152 p., relié, 3 fr. 50. — 10. *Parfums et souvenirs littéraires et religieux. Lectures spirituelles des Enfants de Marie*, par le P. H. FAURE, S. M. Paris, Haton, 1896, in-12 de VI-416 p., 3 fr. 75. — 11. *Le Pater expliqué et commenté*, par le cardinal MELCHERS. Traduit de l'allemand, par l'abbé DUCHEMIN. Ibid., 1898, in-18 de VIII-120 p., 0 fr. 75. — 12. *L'Oraison dominicale. Ses rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, etc. Instructions sur le Pater*, par Mgr AMÉDÉE CURÉ. T. II. Bar-le-Duc, Œuvre de Saint-Paul, 1898, in-12 de VIII-468 p. — 13. *Les Saints Évangiles, ou la Vie de N.-S. J.-C. harmonisée en un seul récit*, par l'abbé P.-M. LABATUT. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de 332 p., avec 80 grav., 1 fr. 50. — 14. *Méditations sur saint Jean*. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 de 376 p. — 15. *Retour à l'Évangile. Jésus dans ses sacrements. Méditations de l'Ascension à la Fête-Dieu*, par l'abbé CARON. Paris, Haton, 1898, in-18 de XII 456 p., 2 fr. — 16. *L'Ange conducteur des âmes scrupuleuses ou qui ont peur de Dieu, à l'usage des confesseurs*, par Un vieux confesseur et professeur de morale. Lille, Société Saint-Augustin, 1898, in-18 de XVI-152 p., 1 fr. — 17. Le même ouvrage, à l'usage des fidèles, 0 fr. 75. — 18. *L'Ame pénitente en prière*, par Un Missionnaire apostolique. Paris, Vic et Amat, 1898, in-12 de XVI-528 p., 2 fr. 25. — 19. *Soyons dévoués comme Dieu*. XXe conférence sur l'Imitation de Dieu, par le P. FÉLIX CAELS, S. J. Bruxelles, Société belge de librairie, 1898, in-18 de 32 p. — 20. *Chers Enfants. Livre de poche des premiers communiants*, par J.-L. GIRARD. Paris, Delhomme et Briguet, 1898, in-32 de 476 p., 1 fr. 25. — 21. *Nouveau Mois de Marie, ou Mois du Rosaire des paroisses et des pensionnats*, par l'abbé ED. JUMEL. 4e édit. Paris, Haton, 1898, in-12 de XII-252 p., 1 fr. 50. — 22. *Mois de Marie et du Rosaire*, par CH. GARNIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 176 p., 1 fr. 50. — 23. *La Retraite de Marie pouvant servir de livre de méditations, pour le mois de Marie*, par le P. ANDRÉ PRÉVOT. Paris, Casterman, s. d., in-18 de 336 p., 1 fr. 50. — 24. *Saint Joseph d'après l'Évangile. Méditations pour tous les jours du mois de mars*, par le P. EXUPÈRE DE PRATS-DE-MOLLO. Nouv. édit. Paris, Ibid., s. d., in-18 de 332 p., 1 fr. — 25. *Les Merveilles de l'arrière-boutique de saint Antoine. Nouveau récit d'un témoin*, par ÉTIENNE JOUVE. Paris, Retaux, 1898, in-12 de XII-304 p., 2 fr. 50. — 26. *Le Mardi. Manuel complet de la dévotion à saint Antoine de Padoue pour le mardi de chaque semaine*, par le R. P. PROSPER D'ENGHIEN. Paris, Casterman, s. d., in-32 de LXXX-160 p., 0 fr. 40. — 27. *Novena en honor de san Marcial*, por Don JOSÉ-IGNACIO VALENTI. Palma, Colomer, 1898, in-12 de XL-174 p.

trop attendre, et l'ouvrage ainsi achevé formera le « code » complet de la vie sacerdotale ; il fera très bonne figure à côté des *Règles de la vie sacerdotale* de Mgr Plantier, et des *Retraites pastorales* de M. Hamon.

— Les *Entretiens eucharistiques et les discours de premières messes*, par le R. P. Jean Vaudon, s'adressent aussi aux prêtres, mais non pas exclusivement. Les entretiens eucharistiques conviennent aussi aux simples fidèles qui auront à les lire un vif intérêt et en tireront de sérieux avantages : la Soif du Cœur de Jésus ; la Messe ; Ce qu'il y a dans une hostie ; Donne-moi ton cœur ; l'Eucharistie, sacrement de foi, de force et d'amour, tels sont les titres alléchants de ces entretiens, et ces attraits ne trompent pas. Le P. Vaudon est connu pour ses excellents ouvrages ; nous n'avons pas à faire son éloge ; il suffit de constater que sa plume est aussi littéraire que sa parole est oratoire ; c'est toujours le spirituel et compétent auteur des *Études littéraires sur le* XIX*e siècle*, uni au zélé et saint prêtre qui a su pénétrer dans l'Évangile les *Mystères d'amour du Cœur de Jésus*. Les discours de premières messes appartiennent directement aux prêtres ; ils ont été prêchés devant un public mêlé, à l'occasion de la cérémonie d'une première messe et, par conséquent, l'orateur n'a pas pu y mettre tout ce qu'il aurait eu à dire, s'il n'avait parlé qu'au nouveau prêtre ; mais tels qu'ils sont, ils disent suffisamment tout ce qu'il faut pour relever aux yeux de tous la dignité du sacerdoce et faire comprendre de quelle utilité le ministère sacerdotal est pour le monde. Indiquons encore les sujets : Les trois Églises ; la Très Sainte-Vierge et le prêtre ; du Baptistère à l'autel ; le Testament du cœur de Jésus ; l'Apôtre ; l'Ami de Jésus ; Jubilé d'argent. Par ces discours, c'est un souffle de vie surnaturelle qui passe sur l'âme du prêtre ; l'orateur, entrevoyant l'avenir, croit que le prêtre est appelé à remplir une mission de salut pour la société contemporaine et l'aurore du XX*e* siècle lui semble devoir se lever sur un monde nouveau que le sacerdoce aura enfanté. « Le prêtre, dit-il, se prépare à ces temps prochains... Sur un geste du Grand Prêtre de Rome, il est partout dans la mêlée sociale, ayant en bouche le verbe de justice, de vérité, de charité, de liberté. » Mais il convient surtout, pour remplir cette belle mission, que le prêtre réponde à sa vocation sainte, qu'il reproduise en lui les vertus de J.-C., le modèle des prêtres, qu'il prenne pour conseiller et pour guide le livre du P. Vaudon : il est sûr d'être digne de ses prérogatives, d'être à la hauteur de son ministère.

— M. Gaucher élargit un peu le cercle de ses auditeurs ou de ses lecteurs : il adresse, à la fois, au clergé et aux familles chrétiennes, son *Essai d'instructions, ou Commentaires de beaux passages de l'Évangile et sujets divers*. A l'ouverture du livre, on se trouve en présence d'un auteur qui s'annonce comme ne devant pas suivre les sentiers

imagination et son amour du symbolisme, enfin l'orateur dans son érudition sans emphàse, dans l'éloquente rapidité de son style, dans la sagesse de ses conseils, et comme homme de goût. Dom Mackey a profité de ces travaux de ses prédécesseurs ; il les résume, surtout il les confirme de son incontestable autorité, et ces pages, consacrées à la glorification de saint François de Sales comme prédicateur, seront le dernier mot de la critique, le jugement définitif qui sera accepté et ratifié par la postérité. Aussi bien déjà, dans son bref concédant à ce grand saint le titre de « docteur de l'Église, » Pie IX a-t-il proclamé que saint François de Sales « contribua dans une large mesure à rappeler à son ancienne splendeur l'éloquence sacrée » et déclare formellement « qu'il mérite d'être reconnu de tous comme restaurateur et maître de cette éloquence. » C'est sur cette citation que Dom Mackey termine son travail : c'en est la consécration.

— Avec *le Prêtre*, de M. l'abbé Planus, la prédication est aussitôt réduite à des limites plus étroites, à un auditoire beaucoup moins étendu ; le sous-titre : *Une Retraite pastorale*, indique ensuite le genre spécial de prédication qu'il faut s'attendre à trouver dans ce livre. C'est à ses confrères dans le sacerdoce que s'adresse M. le vicaire général d'Autun ; beaucoup d'entre eux, disséminés dans quarante diocèses, ont pu l'entendre pendant le long espace de vingt ans, méditant avec eux sur les importantes et saintes obligations de leur éminent état, sur les fonctions de leur divin ministère, sur les vertus qui leur sont spéciales et qui doivent former la riche auréole de leur sainteté ; par le livre, il parviendra jusqu'à ceux qui n'ont pas eu le privilége d'entendre son enseignement mais qui profiteront ainsi à leur tour de ses méditations. S. E. le cardinal Perraud se plaît à dire à l'auteur qu'il est lui-même du nombre « de ceux qui l'ont entendu et qu'il a gardé devant Dieu, — de sa parole — un souvenir très reconnaissant. » L'éloge ne pouvait être plus délicat ; il dit à tout le clergé quel fruit il tirera de la lecture de ces conférences où l'auteur traite, tour à tour, de la vie chrétienne et de la vie sacerdotale, des avertissements de Dieu, de la mort du prêtre, de l'idée synthétique et de l'intelligence de la vie sacerdotale, de la méconnaissance et du traitement divin de cette vie, du zèle et de la dilection mutuelle, de la célébration de la sainte messe, etc ; ses deux dernières conférences sont un parallèle entre Marie et le prêtre, entre le prêtre et saint Paul. Ces sujets sont traités avec la compétence que donnent une profonde science théologique et une longue expérience ; le style est grave, noble, plein de vie, un style « parlé. » Dans tout le livre on sent que l'orateur est pénétré de ce qu'il dit et qu'il est inspiré de l'amour pour ses frères ; on y sent battre un vrai cœur de prêtre. Nous faisons des vœux pour que les deux volumes qui doivent suivre le premier ne se fassent pas

trop attendre, et l'ouvrage ainsi achevé formera le « code » complet de la vie sacerdotale ; il fera très bonne figure à côté des *Règles de la vie sacerdotale* de Mgr Plantier, et des *Retraites pastorales* de M. Hamon.

— Les *Entretiens eucharistiques et les discours de premières messes*, par le R. P. Jean Vaudon, s'adressent aussi aux prêtres, mais non pas exclusivement. Les entretiens eucharistiques conviennent aussi aux simples fidèles qui auront à les lire un vif intérêt et en tireront de sérieux avantages : la Soif du Cœur de Jésus ; la Messe ; Ce qu'il y a dans une hostie ; Donne-moi ton cœur ; l'Eucharistie, sacrement de foi, de force et d'amour, tels sont les titres alléchants de ces entretiens, et ces attraits ne trompent pas. Le P. Vaudon est connu pour ses excellents ouvrages ; nous n'avons pas à faire son éloge ; il suffit de constater que sa plume est aussi littéraire que sa parole est oratoire ; c'est toujours le spirituel et compétent auteur des *Études littéraires sur le* XIXe *siècle*, uni au zélé et saint prêtre qui a su pénétrer dans l'Évangile les *Mystères d'amour du Cœur de Jésus*. Les discours de premières messes appartiennent directement aux prêtres ; ils ont été prêchés devant un public mêlé, à l'occasion de la cérémonie d'une première messe et, par conséquent, l'orateur n'a pas pu y mettre tout ce qu'il aurait eu à dire, s'il n'avait parlé qu'au nouveau prêtre ; mais tels qu'ils sont, ils disent suffisamment tout ce qu'il faut pour relever aux yeux de tous la dignité du sacerdoce et faire comprendre de quelle utilité le ministère sacerdotal est pour le monde. Indiquons encore les sujets : Les trois Églises ; la Très Sainte-Vierge et le prêtre ; du Baptistère à l'autel ; le Testament du cœur de Jésus ; l'Apôtre ; l'Ami de Jésus ; Jubilé d'argent. Par ces discours, c'est un souffle de vie surnaturelle qui passe sur l'âme du prêtre ; l'orateur, entrevoyant l'avenir, croit que le prêtre est appelé à remplir une mission de salut pour la société contemporaine et l'aurore du XXe siècle lui semble devoir se lever sur un monde nouveau que le sacerdoce aura enfanté. « Le prêtre, dit-il, se prépare à ces temps prochains... Sur un geste du Grand Prêtre de Rome, il est partout dans la mêlée sociale, ayant en bouche le verbe de justice, de vérité, de charité, de liberté. » Mais il convient surtout, pour remplir cette belle mission, que le prêtre réponde à sa vocation sainte, qu'il reproduise en lui les vertus de J.-C., le modèle des prêtres, qu'il prenne pour conseiller et pour guide le livre du P. Vaudon : il est sûr d'être digne de ses prérogatives, d'être à la hauteur de son ministère.

— M. Gaucher élargit un peu le cercle de ses auditeurs ou de ses lecteurs : il adresse, à la fois, au clergé et aux familles chrétiennes, son *Essai d'instructions, ou Commentaires de beaux passages de l'Évangile et sujets divers*. A l'ouverture du livre, on se trouve en présence d'un auteur qui s'annonce comme ne devant pas suivre les sentiers

battus ; l'exécution typographique témoigne d'un certain caractère d'originalité ; le romain se mêle presque à dose égale avec l'égyptienne et ce contraste des deux caractères d'imprimerie, qui saute d'abord à l'œil, heurte un peu le lecteur qui n'est pas accoutumé à ce mode d'impression. Hâtons-nous de dire que le fond même de l'ouvrage vaut plus que ne le ferait pressentir cette étrange bigarrure ; les commentaires de M. Gaucher sont intéressants, faits de considérations élevées autant que pratiques, écrits dans un très bon style, de nature à faire du bien. « Ces commentaires, écrit à l'auteur le R. P. Capré, S. J., élèvent l'âme, nourrissent fortement l'esprit et donnent au cœur un véritable élan vers son Dieu. » Les notes qui précèdent ou accompagnent les commentaires sont d'un autre ton ; d'ordinaire, elles sont historiques, — souvenirs des voyages de l'auteur en Orient, — et fixent le lecteur sur les lieux, les usages avec lesquels les passages de l'Évangile commentés ont quelque rapport ; elles sont rapides, incisives, parfois très mordantes ; nous regrettons la révélation que nous fait l'auteur des naïvetés ou des erreurs géographiques et historiques de ses anciens professeurs ; heureusement, les noms propres ont été effacés, mais encore il eût bien mieux valu ne pas faire ces confidences au public. Nous serions moins portés à blâmer la cruelle franchise de M. Gaucher à l'égard de certains abus dans la prédication contemporaine ; encore ici cependant il a bien fait de ne mettre que des initiales. Un tort plus grave de l'auteur est d'avoir publié son livre sans l'*imprimatur* de l'Ordinaire ; il le réparera certainement à la prochaine édition.

— « Conformément à la constitution *Officiorum* de Léon XIII, M. l'abbé Julien a soumis son livre *Du Berceau à l'école*, à notre approbation ; il a été jugé orthodoxe. » Ainsi parle le cardinal Sourrieu, archevêque de Rouen, indiquant par ces quelques mots à tout écrivain ecclésiastique son premier devoir à l'égard de l'autorité de l'Église. Tenant ensuite à se prononcer sur la valeur du livre qu'elle approuve, Son Éminence ajoute avec une vive satisfaction : « Les lecteurs intéressés à l'éducation de la jeunesse, surtout les plus éclairés, ajouteront à notre témoignage. Ils diront que ce livre est un trésor à l'usage des éducateurs. » M. l'abbé Julien ne se propose pas évidemment de donner aux familles chrétiennes un traité complet d'éducation ; il s'en tient aux principes généraux laissant à chaque foyer le soin d'en faire l'application suivant les diverses circonstances plus ou moins importantes qui peuvent réclamer quelques modifications. « Posé d'une façon générale, dit-il, le problème de la formation de l'enfance est susceptible de solutions générales. Mais il se pose pour chaque famille avec des éléments particuliers qui le compliquent singulièrement, et qui, en exerçant la patience des parents, procurent leur mérite devant Dieu. » Six con-

férences traitent des sujets suivants : les Tentations du berceau ; l'Éducation est une transfiguration, une révélation, une rédemption et un sacerdoce ; Éducation et vocation. Les pensées qui constituent la trame de ces conférences sont vraies, justes, très opportunes surtout en cette fin de siècle, et exprimées dans un langage excellent.

6.-10. — Enseignement. — M. l'abbé Girodon publie un *Exposé de la doctrine catholique* à qui il a donné pour parrain magnifique Mgr d'Hulst; le très regretté conférencier de Notre-Dame fait à ce livre l'honneur de le présenter au public par une savante *Introduction* dans laquelle il fait connaître et loue l'intention ainsi que la méthode de l'auteur. Il le félicite surtout, avec raison, d'avoir évité tout titre pompeux et à effet ; il rappelle à ce propos l'ouvrage à peu près identique de Bossuet et que l'évêque de Meaux appela du nom modeste d'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*. « C'est ce titre, dit-il à M. Girodon, que vous lui avez emprunté, à cause de sa simplicité même. Et vous avez bien fait. Car quel que soit son interprète, la vérité catholique a surtout besoin d'être montrée telle qu'elle est. » L'auteur de l'*Exposé* se borne en effet — le mot le dit, — à exposer, à mettre en lumière la doctrine : il ne croit pas à l'utilité des controverses, des réfutations. « La vraie manière, dit-il, de gagner les intelligences et les cœurs, c'est de montrer la vérité.... L'homme, en dépit de tout, est fait pour elle ; il la sent ; il la reconnaît, en sorte que, par son divin attrait, elle persuadera les esprits de bonne foi et elle imposera du moins le respect à ceux qui ont la malheureuse résolution de la rejeter. » L'auteur se propose donc simplement de nous apprendre d'abord ce que c'est que la foi ; dans une seconde partie il nous fait parcourir tout le cycle de la vérité révélée et nous trouvons sur notre chemin une belle philosophie, élevée et pratique, familière avec l'idéal et amie de l'expérience ; une troisième partie fait passer sous nos yeux, en quelques pages, le tableau complet de la morale chrétienne. Mgr d'Hulst ajoute : « Mais l'esprit ne suffit pas à cette doctrine ; il faudra une âme avec vous [illegible] parce que l'ouvrage vous [illegible] de nos [illegible] se [illegible] dépourvu de sel pas se [illegible] qui a laissé parler le sel. » [illegible] livre et de son [illegible] consécration : [illegible]

— Avec [illegible] nous [illegible] M. [illegible] fois sans [illegible] une consécration ; [illegible] il re- [illegible] l'exposition [illegible] précé- [illegible] comme du texte

de Tertullien — qu'il reproduit, du reste, au bas de chaque page, — une traduction qui nous paraît assez fidèle, mais elle n'en prend guère que le sens,ne s'occupant pas de chaque mot : c'est une traduction plutôt libre que littérale. En se mettant ainsi à l'aise, l'auteur a pu conserver au français son allure plus dégagée et la lecture n'en sera que plus facile en même temps que plus agréable.

— Avec la *Philosophie de l'homme heureux*, par M. l'abbé Henry Bolo, nous abordons un problème — du ressort de la vérité religieuse — mais dont la solution souvent tentée, est bien difficile. L'homme heureux, d'abord, se trouve-t-il sur la terre ? Et s'il s'y trouve, qu'est-ce qui fait son bonheur ? Quelle est sa philosophie ? Les anciens y ont travaillé avec la plus louable émulation ; ils n'ont abouti qu'à mettre plus en relief leurs contradictions et leur impuissance. M. l'abbé Bolo, — après tant d'autres parmi les modernes, — a voulu essayer d'apporter sa contribution à cette recherche du bonheur. Il l'a fait en tâchant de discerner à travers tout ce que les hommes estiment, plaisirs et douleurs, ce qui, en dernière analyse, les béatifie ou les fait souffrir. Nous ne saurions trop le louer de ses efforts, d'autant mieux que cette investigation du bonheur, comme il a raison de le dire, présente un triple avantage : elle est salutaire à la morale, parce que si l'homme comprend que le bonheur est dans le devoir, il s'efforcera davantage de remplir ses obligations ; elle est utile pour la foi, parce qu'en démontrant que la foi seule possède le secret du bonheur, on peut, avec la grâce de Dieu, amener les incroyants à croire la vérité religieuse ; elle est enfin d'une puissance démonstrative, accessible à tous et d'une énergie souveraine ; ce n'est plus une froide théorie, une sorte de thèse platonique ; c'est au contraire ce qui est à la portée de tous, ce qui est facile à saisir, à comprendre, à trouver ; il n'y a plus qu'à vouloir, et comment ne voudrait-on pas quand il s'agit de chercher le bonheur ? Même après avoir essayé de donner sa solution, l'auteur ne compte pas y convertir l'univers ; il avoue même en toute humilité qu'en des mains plus habiles ce travail aurait produit des résultats bien supérieurs. Toutefois nous croyons que ce qu'il appelle modestement « une imparfaite et rapide esquisse » est de nature à plaire à ses lecteurs dont il prise si justement la fidélité et la sympathie. Ce nouveau livre de M. l'abbé Bolo, — revêtu de l'approbation de Mgr l'évêque de Laval — est à notre humble avis une de ses meilleures productions ; nous n'y trouvons pas matière aux critiques et aux réserves que nous avions cru devoir faire aux ouvrages précédents : c'est comme une nouvelle « manière » que se donne M. l'abbé Bolo et qui,en permettant à ses œuvres de produire des fruits plus sérieux, lui ménagera aussi plus de précieuses consolations.

— Le vrai bonheur,c'est celui que l'âme peut goûter et l'âme ne peut

être heureuse qu'en Dieu. Ainsi la doctrine du bonheur se résume dans ces deux vérités : immortalité de l'âme et possession de Dieu, l'âme et Dieu unis pour toujours après cette vie, dans ce qu'on appelle aujourd'hui : *L'Au-delà.* Ce mot est le titre d'un livre, où l'auteur, qui garde l'incognito, a réuni ce que les grands maîtres de la littérature classique ont écrit de mieux sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme. Ce n'est pas là une œuvre de première main, mais elle a bien sa valeur et son importance : le choix des extraits témoigne d'un goût sûr et d'un sérieux discernement. Tel qu'il est, cet intéressant recueil est comme un traité de haute philosophie, un monument élevé à la religion ; ce monument, l'auteur a su le construire « en mettant en œuvre, avec l'art d'un habile architecte, les matériaux épars dans une multitude d'ouvrages très divers. » C'est le flatteur éloge que fait de ce livre S. E. le cardinal-archevêque de Reims.

— Le livre du R. P. Faure : *Parfums et souvenirs littéraires et religieux* traite de sujets plus nombreux ; ce sont des considérations spirituelles sur les mystères de la religion, suivies de récits édifiants qui viennent à l'appui de la doctrine ; souvenirs plutôt religieux que simplement littéraires, d'où s'exhalent les plus doux parfums de piété. L'auteur les a publiés pour fournir aux Enfants de Marie matière à lecture spirituelle ; ils seront certainement bien accueillis, car les Enfants de Marie connaissent les avantages et les attraits qui s'attachent aux écrits de ce sage conseiller et de ce guide intéressant. La division de l'ouvrage est toute naturelle : comme les fêtes sont l'occasion de ces exhortations, l'auteur les a réunies par séries de cinq ou de six, dans chacun des mois de l'année. Dans le mois de janvier c'est l'octave de Noël ; en février, c'est l'enfance de Jésus, en mars le cénacle et le Golgotha, puis les gloires de la résurrection, le mois de Marie, le Sacré-Cœur, etc. Nous n'avons pas à louer un auteur qui est connu et apprécié comme il le mérite : ses livres justement goûtés sont le complément et l'extension de son apostolat ; quelques-uns sont parvenus à leur septième édition ; ils sont approuvés par un grand nombre d'évêques. C'est assez faire prévoir le succès qu'obtiendra le présent ouvrage et le bien qu'il accomplira dans les âmes.

11-18. — Spiritualité. — M. l'abbé Duchemin nous offre une traduction de l'ouvrage du cardinal Melchers : *Le Pater expliqué et commenté* ; nous lui devions déjà une traduction très appréciée de la *Vie de la Très-Sainte-Vierge*, du même éminent auteur, et dont le succès l'a encouragé à nous faire connaître *le Pater*. Nous en sommes heureux et nous l'en remercions. L'œuvre du cardinal Melchers est une explication complète et pieuse de l'oraison dominicale ; elle est également claire et substantielle ; par conséquent il devait y avoir quelque utilité à en favoriser la diffusion. Précisément parce qu'on récite très souvent cette prière

on risque d'y apporter moins d'attention, surtout moins de réflexion ; il faut au moins que de temps à autre on médite sérieusement ces paroles sorties de la bouche même du divin Sauveur, qu'on se pénètre profondément du sens qu'elles renferment et des sentiments qu'elles sont destinées à produire dans toutes les âmes. « Notre but, dit M. Duchemin, en publiant ce modeste ouvrage, est donc de porter les pieux fidèles à réciter dévotement l'oraison dominicale... Ce livre sera aussi pour nos vénérés frères dans le sacerdoce un utile auxiliaire dont ils pourront aisément tirer parti pour une série d'instructions aussi intéressantes que pratiques. »

— *L'Oraison dominicale* ou *Instruction sur le Pater*, par Mgr Amédée Curé, a élargi son cadre ; ce n'est plus le petit livre de M. l'abbé Duchemin ; c'est un gros volume qui n'est même pas seul : il a été précédé et il aura une suite. Trois tomes pour le commentaire de cette magnifique prière que l'auteur médite et fouille avec succès, y découvrant toujours de nouveaux horizons ! Mgr Curé croyait, au début, que deux volumes lui suffiraient ; un troisième lui devient indispensable pour achever son commentaire. Le volume que nous annonçons est tout entier consacré à la septième demande : « Délivrez-nous du mal » et encore même n'épuise-t-il pas le sujet puisque le troisième volume trouvera matière à glaner. Sept instructions nous apprennent quel est ce « mal » dont nous demandons à être délivrés ; elles ont été prêchées dans ce château de Frohsdorf où un dur exil attachait le fils de nos Rois, M. le comte de Chambord, et devant un auditoire d'élite bien capable de comprendre cette belle et haute théologie. Le mal, c'est d'abord le démon qui est le premier auteur de tout mal ; c'est ensuite le péché. C'est aussi l'enfer, c'est enfin l'ensemble de toutes nos épreuves et de toutes nos souffrances, sujet très fécond que le vénérable prélat traite avec une solidité de doctrine et une pureté de style qui rendent son travail aussi utile qu'intéressant. Chaque instruction est suivie de plusieurs appendices où l'auteur s'étend un peu plus sur certaines questions accessoires : ces notes érudites sont le complément très heureux des instructions. Nous bornons là nos appréciations, croyant tout à fait inutile de répéter le jugement favorable que nous avons porté sur la première partie de cette œuvre, il y a trois ans ; nous formulons le vœu que la troisième partie n'imite pas cet exemple de trop de lenteur et qu'elle réponde plus tôt à notre bien légitime impatience.

— *Les Saints Évangiles*, par M. l'abbé Labatut, nous racontent la vie entière de N.-S. Jésus-Christ, telle qu'elle résulte de la concordance des quatre évangélistes ; comme le dit si bien le sous-titre, c'est la vie de N.-S. Jésus-Christ harmonisée en un seul récit. L'auteur ne prétend pas prendre une initiative ; d'autres, avant lui, ont publié de semblables ouvrages de concordance évangélique, mais son œuvre, réduite à

ses strictes proportions, passera en plus grand nombre de mains. Aussi bien le succès de deux premières éditions l'a suffisamment démontré : le livre est populaire. Cette troisième édition contribuera encore davantage à lui attirer des lecteurs : elle est ornée de quatre-vingts gravures dont la plupart sont de vrais chefs-d'œuvre de bon goût et de religieuse inspiration : elles forment, avec les notes explicatives, le plus attrayant des commentaires ; en outre, ce beau volume est d'une telle modicité de prix qu'il est à la portée de toutes les bourses. Les plus modestes familles s'empresseront de se le procurer : il deviendra le livre du foyer, qui fera revivre les traditions si chères à nos aïeux, la lecture du Nouveau-Testament aux veillées de l'hiver. Ce qui vaut encore mieux que ces agréments extérieurs, l'édition nouvelle a l'avantage d'avoir profité des conseils et des lumières des maîtres de l'exégèse contemporaine et d'élucider certains points restés encore trop obscurs.

— L'auteur anonyme des *Méditations sur saint Jean* borne son travail à l'évangile de cet apôtre. Mais quel vaste champ encore à remuer et à féconder ! C'est toute la vie de saint Jean, c'est la formation de cette âme si pure, si aimante que va nous révéler ce livre. Et comme nul autre apôtre ne fut plus que saint Jean en contact avec le Sauveur, nous voyons l'action de Jésus se manifester plus formellement sur lui. L'apôtre bien aimé reposa pendant un instant de la dernière cène sur le cœur sacré de son divin Maître : il eut le temps d'y puiser les profonds secrets que renfermait ce cœur ; il reçut à ce moment comme une révélation du sens spirituel contenu dans toutes les paroles du Sauveur et voilà pourquoi le saint évangéliste nous livre tout au long les admirables discours de Jésus et surtout sa sublime prière de la fin. Saint Jérôme a raison de penser que le prophète Ezéchiel entrevoyait et annonçait saint Jean dans cet aigle aux ailes puissantes et au vol audacieux : de tous les évangélistes, saint Jean est celui qui s'est élevé plus haut et qui a plané plus majestueusement dans la contemplation du Verbe fait chair. En méditant son évangile, on pénétrera donc plus avant dans la connaissance de l'Homme-Dieu et en le connaissant mieux, on l'aimera davantage.

— La vie de Jésus ne se borne pas aux trente-trois années qu'il a passées sur la terre ; elle se continue spirituellement dans les sacrements et surtout dans l'Eucharistie. Après avoir considéré Jésus attendu, Jésus enfant et adolescent, Jésus rédempteur et ressuscité, M. l'abbé Caron considère maintenant *Jesus dans ses sacrements*. Cette vie sacramentelle du Sauveur fait le sujet des méditations pour chacun des jours qui s'écoulent de la fête de l'Ascension à la Fête-Dieu. Le plan de l'ouvrage est simple : la méthode pour chaque méditation, absolument la même ; les sept sacrements passent dans leur ordre théologique, chacun d'eux considéré dans sa nature, son caractère, ses bien-

faits. L'exercice débute par une prière en rapport avec le sujet ; puis, vient le prélude ; ensuite c'est le corps de la méditation divisée en deux points ; c'est la prière finale et la résolution. L'auteur a ajouté une méditation supplémentaire sur la fête du Précieux Sang, un appendice sur les miracles eucharistiques, les prières pour la messe et pour la sainte communion. Le mérite de ce livre, dit un critique compétent, est d'avoir une certaine parenté avec l'apologie du christianisme par Mgr Bougaud. La vérité, sans y être altérée ni diminuée, y est « apprêtée » suivant les besoins de notre époque. Ce jugement est vrai. C'est ce caractère du livre qui le met à la portée du plus grand nombre incapable de supporter une lumière trop vive et trop abondante.

— La lumière sagement tempérée est surtout nécessaire aux âmes qu'une trop grande sensibilité, ou une exagération de piété, quelquefois un faux jugement ou une demi-ignorance, préoccupe, inquiète, trouble et alarme : âmes scrupuleuses vraiment dignes de compassion, mais bien difficiles à diriger. Un vieux confesseur et professeur de morale s'est donné la délicate mission d'être *l'Ange conducteur des âmes scrupuleuses qui ont peur de Dieu*. Il adresse d'abord aux prêtres les conseils qu'il juge nécessaires pour la conduite de ces âmes : observations de prudence, observations de charité, règles à suivre dans la confession des scrupuleux, etc. C'est l'objet d'une première section ; celui de la seconde, c'est la justification théologique de ce traitement. Cette brochure est, au témoignage de Mgr l'archevêque de Cambrai, « nourrie d'une doctrine claire en même temps que consolante pour les pauvres âmes désemparées » et Mgr Baunard se plaît à écrire au pieux et savant théologien : « Votre ange conducteur sera pour ces âmes captives un ange libérateur. »

— Une édition spéciale de cet ouvrage est destinée aux simples fidèles : elle contient tout ce qui concerne l'état douloureux des âmes scrupuleuses en même temps qu'elle leur indique les moyens d'en sortir : le plus rapide, le plus sûr, c'est l'obéissance aux conseils et aux règles de conduite donnés par le confesseur.

— Voici maintenant *l'Ame pénitente* qu'un missionnaire apostolique expérimenté nous montre en prière. L'ouvrage se divise en deux parties : dans la première l'auteur expose la nature de la pénitence, sa nécessité, ses qualités, sa pratique, les leçons que nous en donne Jésus dans le sacrement de son amour ; dans la deuxième partie, c'est la puissance de l'âme pénitente en prière qui nous apparaît démontrée non par des textes ou le raisonnement, mais mieux encore par des faits très authentiques, grâces précieuses obtenues par la prière et surtout par l'*Ave Maria* de l'âme pénitente. Mgr Bourquard écrit à l'auteur : « J'ai lu rarement un livre aussi intéressant que votre volume sur l'âme pénitente en prière et je vous avoue que maintes fois je me

suis senti profondément ému en parcourant ces pages si théologiquement vraies et si touchantes. » Mgr l'évêque de Bucarest, à son tour, est d'avis que ce nouveau livre ne le cède en rien à ses aînés par l'onction du style, la délicatesse de la pensée, la sûreté de la doctrine ; » il le dit appelé à faire un grand bien dans les âmes parce qu'il vient à son heure. Prenez donc ce livre, chers lecteurs ; instruisez-vous, édifiez-vous et puis, convaincus par cette doctrine, surtout par ces faits si concluants, enviez cette puissance si efficace de la prière unie à la pénitence. C'est la prière de Jésus sur la croix, la prière qui triomphe de la justice jusque-là inexorable de Dieu. Comment Dieu pourrait-il résister à ces supplications mouillées, pour ainsi dire, des larmes de la pénitence ? Telles furent les supplications du larron pénitent et elles lui ouvrirent le Paradis.

19-27. — Piété et dévotions. — Le premier devoir de la piété, la première de toutes les dévotions est d'imiter le Seigneur, et le grand exemple que Dieu offre à notre imitation, c'est le dévoûment. *Soyons dévoués comme Dieu*, nous dit le P. Félix Caels. Dieu s'est dévoué pour nous en nous donnant son Fils ; le Verbe divin a imité cet amour, en se livrant pour notre salut, en mourant sur la croix, en perpétuant son immolation dans l'Eucharistie. Il faut nous donner ainsi tout à Dieu : saint Joseph, le premier, et ensuite tous les saints se sont fait remarquer par ce dévoûment. Tel est le résumé de cet opuscule.

— L'Eucharistie, qui est le plus beau témoignage du dévoûment du Sauveur pour l'humanité, ne sera jamais ni trop connue, ni trop goûtée. Il nous faut apprendre à la connaître dès nos premières années et c'est à cet apostolat que M. l'abbé Girard destine son petit livre qu'il offre à ces « chers enfants » : *Livre de poche des premiers communiants*. Il prend d'abord l'enfant avant sa formation et le montre avec tous ses défauts naissants : l'orgueil, la sensualité, la curiosité, la légèreté ; il compare l'enfant bien élevé à l'enfant mal élevé ; il dit ensuite les rapports de l'enfant avec sa mère et son père, avec ses maîtres, avec le prêtre. Le voilà arrivé à la première communion : il l'y prépare par d'excellentes considérations, par un abrégé d'instruction religieuse, par les exercices d'une petite retraite et il facilite sa persévérance en l'exhortant à la dévotion à Marie, à saint Joseph, au Saint-Sacrement, à la pratique de la confession, de l'assistance à la messe et aux vêpres, etc. Les considérations sont courtes, claires, appuyées surtout de nombreux exemples, telles qu'il les faut pour des enfants qui se laisseraient rebuter par des sermons trop sérieux : des réflexions brèves n'ont pas le temps de les effrayer et aussitôt se présente la petite et intéressante histoire qui les attache, les captive et achève de les convaincre. Nous n'avons à signaler qu'une lacune : celle de l'*imprimatur* ; mais l'auteur est digne d'avoir cette approbation et il l'obtiendra aisément.

— Le Fils nous conduit naturellement à la Mère, et parmi les dévotions les plus agréables à Marie, se distingue la pratique quotidienne des exercices du mois de mai. Les « Mois de Marie » pullulent ; mais cette abondance ne nuit pas et le *Nouveau Mois de Marie* de M. l'abbé Jumel n'est pas de trop ; il est fait à la fois pour les paroisses et pour les pensionnats, sur le mode ancien d'une méditation et d'un exemple pour chaque jour, mais cette méditation et cet exemple sont réellement nouveaux, si bien que l'auteur a pu mériter cet éloge de Mgr l'évêque d'Amiens : « Ce petit ouvrage, parvenu à sa quatrième édition, nous a paru, par la grâce du style, le charme des récits, la sûreté de la doctrine, l'esprit de piété qui le distinguent, justifier son titre *Nouveau Mois de Marie* et mériter le succès qu'il a obtenu près du public chrétien. » Ce livre de piété offre encore cet avantage qu'il est disposé pour servir aussi aux exercices du mois du Rosaire.

— Cette double utilité est encore le privilège du livre de M. Ch. Garnier : *Mois de Marie et du Rosaire*. Mais l'auteur suit une autre méthode ; il conduit ses lecteurs de sanctuaire en sanctuaire : c'est un pèlerinage qui dure trente et un jours à travers la France, et les pieux fidèles qui l'accomplissent sont initiés exactement à l'histoire du sanctuaire où ils s'arrêtent chaque jour, aux bienfaits reçus par la région qu'il protège, aux épreuves qu'il a traversées ou aux gloires qui l'ont illustré. C'est un livre d'érudition, mais la piété n'en est pas exclue et ce mode, qui n'est point banal, de faire les exercices du mois de Marie ou du Rosaire est d'un réel intérêt. Mgr l'évêque de Marseille fait écrire à l'auteur qu'il forme le vœu de voir émerger ce « Mois de Marie » que distinguent la correction du style et le sentiment patriotique qui a inspiré les prières de chaque jour.

— *La Retraite de Marie*, par le P. Prévôt, du Sacré-Cœur, comprend huit jours et offre pour chaque jour quatre méditations : ce qui permet d'utiliser aussi ce livre pour les exercices du Mois de Marie. Ces méditations ont pour but d'inspirer aux âmes pieuses une grande confiance en Marie au milieu de nos épreuves présentes et sont inspirées des sentiments de piété dont le B. de Montfort a rempli son livre de la « Vraie dévotion à Marie. » C'est l'auguste Mère de Dieu que l'auteur donne à l'âme comme son guide le plus éclairé, son conseiller le plus sage, son modèle le plus parfait. Prenons pour exemple la première méditation du quatrième jour : la Mort. Prélude : Je vais mourir : Marie est là. Premier point : Mon éternité dépend de ma mort ; deuxième point : Ma mort dépend de Marie. Après chaque point, une prière à Marie ou un colloque entre Marie et son enfant, en rapport avec le sujet médité, et une résolution très pratique. Cette méthode présente une grande variété et, mettant en scène le plus souvent l'âme et Marie, nous permet de nous faire une application plus opportune et plus per-

trop attendre, et l'ouvrage ainsi achevé formera le « code » complet de la vie sacerdotale ; il fera très bonne figure à côté des *Règles de la vie sacerdotale* de Mgr Plantier, et des *Retraites pastorales* de M. Hamon.

— Les *Entretiens eucharistiques et les discours de premières messes*, par le R. P. Jean Vaudon, s'adressent aussi aux prêtres, mais non pas exclusivement. Les entretiens eucharistiques conviennent aussi aux simples fidèles qui auront à les lire un vif intérêt et en tireront de sérieux avantages : la Soif du Cœur de Jésus ; la Messe ; Ce qu'il y a dans une hostie ; Donne-moi ton cœur ; l'Eucharistie, sacrement de foi, de force et d'amour, tels sont les titres alléchants de ces entretiens, et ces attraits ne trompent pas. Le P. Vaudon est connu pour ses excellents ouvrages ; nous n'avons pas à faire son éloge ; il suffit de constater que sa plume est aussi littéraire que sa parole est oratoire ; c'est toujours le spirituel et compétent auteur des *Études littéraires sur le* XIXe *siècle*, uni au zélé et saint prêtre qui a su pénétrer dans l'Évangile les *Mystères d'amour du Cœur de Jésus*. Les discours de premières messes appartiennent directement aux prêtres ; ils ont été prêchés devant un public mêlé, à l'occasion de la cérémonie d'une première messe et, par conséquent, l'orateur n'a pas pu y mettre tout ce qu'il aurait eu à dire, s'il n'avait parlé qu'au nouveau prêtre ; mais tels qu'ils sont, ils disent suffisamment tout ce qu'il faut pour relever aux yeux de tous la dignité du sacerdoce et faire comprendre de quelle utilité le ministère sacerdotal est pour le monde. Indiquons encore les sujets : Les trois Églises ; la Très Sainte-Vierge et le prêtre ; du Baptistère à l'autel ; le Testament du cœur de Jésus ; l'Apôtre ; l'Ami de Jésus ; Jubilé d'argent. Par ces discours, c'est un souffle de vie surnaturelle qui passe sur l'âme du prêtre ; l'orateur, entrevoyant l'avenir, croit que le prêtre est appelé à remplir une mission de salut pour la société contemporaine et l'aurore du XXe siècle lui semble devoir se lever sur un monde nouveau que le sacerdoce aura enfanté. « Le prêtre, dit-il, se prépare à ces temps prochains... Sur un geste du Grand Prêtre de Rome, il est partout dans la mêlée sociale, ayant en bouche le verbe de justice, de vérité, de charité, de liberté. » Mais il convient surtout, pour remplir cette belle mission, que le prêtre réponde à sa vocation sainte, qu'il reproduise en lui les vertus de J.-C., le modèle des prêtres, qu'il prenne pour conseiller et pour guide le livre du P. Vaudon : il est sûr d'être digne de ses prérogatives, d'être à la hauteur de son ministère.

— M. Gaucher élargit un peu le cercle de ses auditeurs ou de ses lecteurs : il adresse, à la fois, au clergé et aux familles chrétiennes, son *Essai d'instructions, ou Commentaires de beaux passages de l'Évangile et sujets divers*. A l'ouverture du livre, on se trouve en présence d'un auteur qui s'annonce comme ne devant pas suivre les sentiers

battus ; l'exécution typographique témoigne d'un certain caractère d'originalité ; le romain se mêle presque à dose égale avec l'égyptienne et ce contraste des deux caractères d'imprimerie, qui saute d'abord à l'œil, heurte un peu le lecteur qui n'est pas accoutumé à ce mode d'impression. Hâtons-nous de dire que le fond même de l'ouvrage vaut plus que ne le ferait pressentir cette étrange bigarrure ; les commentaires de M. Gaucher sont intéressants, faits de considérations élevées autant que pratiques, écrits dans un très bon style, de nature à faire du bien. « Ces commentaires, écrit à l'auteur le R. P. Capré, S. J., élèvent l'âme, nourrissent fortement l'esprit et donnent au cœur un véritable élan vers son Dieu. » Les notes qui précèdent ou accompagnent les commentaires sont d'un autre ton ; d'ordinaire, elles sont historiques, — souvenirs des voyages de l'auteur en Orient, — et fixent le lecteur sur les lieux, les usages avec lesquels les passages de l'Évangile commentés ont quelque rapport ; elles sont rapides, incisives, parfois très mordantes ; nous regrettons la révélation que nous fait l'auteur des naïvetés ou des erreurs géographiques et historiques de ses anciens professeurs ; heureusement, les noms propres ont été effacés, mais encore il eût bien mieux valu ne pas faire ces confidences au public. Nous serions moins portés à blâmer la cruelle franchise de M. Gaucher à l'égard de certains abus dans la prédication contemporaine ; encore ici cependant il a bien fait de ne mettre que des initiales. Un tort plus grave de l'auteur est d'avoir publié son livre sans l'*imprimatur* de l'Ordinaire ; il le réparera certainement à la prochaine édition.

— « Conformément à la constitution *Officiorum* de Léon XIII, M. l'abbé Julien a soumis son livre *Du Berceau à l'école*, à notre approbation ; il a été jugé orthodoxe. » Ainsi parle le cardinal Sourrieu, archevêque de Rouen, indiquant par ces quelques mots à tout écrivain ecclésiastique son premier devoir à l'égard de l'autorité de l'Église. Tenant ensuite à se prononcer sur la valeur du livre qu'elle approuve, Son Éminence ajoute avec une vive satisfaction : « Les lecteurs intéressés à l'éducation de la jeunesse, surtout les plus éclairés, ajouteront à notre témoignage. Ils diront que ce livre est un trésor à l'usage des éducateurs. » M. l'abbé Julien ne se propose pas évidemment de donner aux familles chrétiennes un traité complet d'éducation ; il s'en tient aux principes généraux laissant à chaque foyer le soin d'en faire l'application suivant les diverses circonstances plus ou moins importantes qui peuvent réclamer quelques modifications. « Posé d'une façon générale, dit-il, le problème de la formation de l'enfance est susceptible de solutions générales. Mais il se pose pour chaque famille avec des éléments particuliers qui le compliquent singulièrement, et qui, en exerçant la patience des parents, procurent leur mérite devant Dieu. » Six con-

férences traitent des sujets suivants : les Tentations du berceau ; l'Éducation est une transfiguration, une révélation, une rédemption et un sacerdoce ; Éducation et vocation. Les pensées qui constituent la trame de ces conférences sont vraies, justes, très opportunes surtout en cette fin de siècle, et exprimées dans un langage excellent.

6.-10. — Enseignement. — M. l'abbé Girodon publie un *Exposé de la doctrine catholique* à qui il a donné pour parrain magnifique Mgr d'Hulst; le très regretté conférencier de Notre-Dame fait à ce livre l'honneur de le présenter au public par une savante *Introduction* dans laquelle il fait connaître et loue l'intention ainsi que la méthode de l'auteur. Il le félicite surtout, avec raison, d'avoir évité tout titre pompeux et à effet ; il rappelle à ce propos l'ouvrage à peu près identique de Bossuet et que l'évêque de Meaux appela du nom modeste d'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*. « C'est ce titre, dit-il à M. Girodon, que vous lui avez emprunté, à cause de sa simplicité même. Et vous avez bien fait. Car quel que soit son interprète, la vérité catholique a surtout besoin d'être montrée telle qu'elle est. » L'auteur de l'*Exposé* se borne en effet — le mot le dit, — à exposer, à mettre en lumière la doctrine ; il ne croit pas à l'utilité des controverses, des réfutations. « La vraie manière, dit-il, de gagner les intelligences et les cœurs, c'est de montrer la vérité.... L'homme, en dépit de tout, est fait pour elle ; il la sent ; il la reconnaît, en sorte que, par son divin attrait, elle persuadera les esprits de bonne foi et elle imposera du moins le respect à ceux qui ont la malheureuse résolution de la rejeter. » L'auteur se propose donc simplement de nous apprendre d'abord ce que c'est que la foi ; dans une seconde partie il nous fait parcourir tout le cycle de la vérité révélée et nous trouvons sur notre chemin une belle philosophie, élevée et pratique, familière avec l'idéal et amie de l'expérience ; une troisième partie fait passer sous nos yeux, en quelques pages, le tableau complet de la morale chrétienne. Mgr d'Hulst ajoute : « Mais l'esprit ne suffit pas à cette lecture ; il faudra lire aussi avec votre cœur. Et vous le ferez naturellement parce que l'ouvrage vous réserve de ces surprises où le cœur, saisi au dépourvu, ne sait pas se défendre et se livre à l'écrivain qui a laissé parler le sien. » C'est un bien réel éloge que l'éminent prélat fait du livre et de son auteur ; il y manque un couronnement et une consécration : l'*imprimatur* de l'Ordinaire que rien ne peut suppléer.

— Avec *l'Apologétique* nous revenons à M. Gaucher, et cette fois sans réserve : rien d'insolite dans la typographie ; aucune indiscrétion ; aucune malice. L'auteur est tout entier dans son Tertullien dont il reproduit les arguments contre le paganisme. C'est encore l'exposition de la vérité chrétienne, mais par la méthode opposée à celle du précédent ouvrage : M. Gaucher expose en réfutant. Il nous donne du texte

de Tertullien — qu'il reproduit, du reste, au bas de chaque page, — une traduction qui nous paraît assez fidèle, mais elle n'en prend guère que le sens,ne s'occupant pas de chaque mot : c'est une traduction plutôt libre que littérale. En se mettant ainsi à l'aise, l'auteur a pu conserver au français son allure plus dégagée et la lecture n'en sera que plus facile en même temps que plus agréable.

— Avec la *Philosophie de l'homme heureux*, par M. l'abbé Henry Bolo, nous abordons un problème — du ressort de la vérité religieuse — mais dont la solution souvent tentée, est bien difficile. L'homme heureux, d'abord, se trouve-t-il sur la terre ? Et s'il s'y trouve, qu'est-ce qui fait son bonheur ? Quelle est sa philosophie ? Les anciens y ont travaillé avec la plus louable émulation ; ils n'ont abouti qu'à mettre plus en relief leurs contradictions et leur impuissance. M. l'abbé Bolo, — après tant d'autres parmi les modernes, — a voulu essayer d'apporter sa contribution à cette recherche du bonheur. Il l'a fait en tâchant de discerner à travers tout ce que les hommes estiment, plaisirs et douleurs, ce qui, en dernière analyse, les béatifie ou les fait souffrir. Nous ne saurions trop le louer de ses efforts, d'autant mieux que cette investigation du bonheur, comme il a raison de le dire, présente un triple avantage : elle est salutaire à la morale, parce que si l'homme comprend que le bonheur est dans le devoir, il s'efforcera davantage de remplir ses obligations ; elle est utile pour la foi, parce qu'en démontrant que la foi seule possède le secret du bonheur, on peut, avec la grâce de Dieu, amener les incroyants à croire la vérité religieuse ; elle est enfin d'une puissance démonstrative, accessible à tous et d'une énergie souveraine ; ce n'est plus une froide théorie, une sorte de thèse platonique ; c'est au contraire ce qui est à la portée de tous, ce qui est facile à saisir, à comprendre, à trouver ; il n'y a plus qu'à vouloir, et comment ne voudrait-on pas quand il s'agit de chercher le bonheur ? Même après avoir essayé de donner sa solution, l'auteur ne compte pas y convertir l'univers ; il avoue même en toute humilité qu'en des mains plus habiles ce travail aurait produit des résultats bien supérieurs. Toutefois nous croyons que ce qu'il appelle modestement « une imparfaite et rapide esquisse » est de nature à plaire à ses lecteurs dont il prise si justement la fidélité et la sympathie. Ce nouveau livre de M. l'abbé Bolo, — revêtu de l'approbation de Mgr l'évêque de Laval — est à notre humble avis une de ses meilleures productions ; nous n'y trouvons pas matière aux critiques et aux réserves que nous avions cru devoir faire aux ouvrages précédents : c'est comme une nouvelle « manière » que se donne M. l'abbé Bolo et qui,en permettant à ses œuvres de produire des fruits plus sérieux, lui ménagera aussi plus de précieuses consolations.

— Le vrai bonheur,c'est celui que l'âme peut goûter et l'âme ne peut

être heureuse qu'en Dieu. Ainsi la doctrine du bonheur se résume dans ces deux vérités : immortalité de l'âme et possession de Dieu, l'âme et Dieu unis pour toujours après cette vie, dans ce qu'on appelle aujourd'hui : *L'Au-delà*. Ce mot est le titre d'un livre, où l'auteur, qui garde l'incognito, a réuni ce que les grands maîtres de la littérature classique ont écrit de mieux sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme. Ce n'est pas là une œuvre de première main, mais elle a bien sa valeur et son importance : le choix des extraits témoigne d'un goût sûr et d'un sérieux discernement. Tel qu'il est, cet intéressant recueil est comme un traité de haute philosophie, un monument élevé à la religion ; ce monument, l'auteur a su le construire « en mettant en œuvre, avec l'art d'un habile architecte, les matériaux épars dans une multitude d'ouvrages très divers. » C'est le flatteur éloge que fait de ce livre S. E. le cardinal-archevêque de Reims.

— Le livre du R. P. Faure : *Parfums et souvenirs littéraires et religieux* traite de sujets plus nombreux ; ce sont des considérations spirituelles sur les mystères de la religion, suivies de récits édifiants qui viennent à l'appui de la doctrine ; souvenirs plutôt religieux que simplement littéraires, d'où s'exhalent les plus doux parfums de piété. L'auteur les a publiés pour fournir aux Enfants de Marie matière à lecture spirituelle ; ils seront certainement bien accueillis, car les Enfants de Marie connaissent les avantages et les attraits qui s'attachent aux écrits de ce sage conseiller et de ce guide intéressant. La division de l'ouvrage est toute naturelle : comme les fêtes sont l'occasion de ces exhortations, l'auteur les a réunies par séries de cinq ou de six, dans chacun des mois de l'année. Dans le mois de janvier c'est l'octave de Noël ; en février, c'est l'enfance de Jésus, en mars le cénacle et le Golgotha, puis les gloires de la résurrection, le mois de Marie, le Sacré-Cœur, etc. Nous n'avons pas à louer un auteur qui est connu et apprécié comme il le mérite : ses livres justement goûtés sont le complément et l'extension de son apostolat ; quelques-uns sont parvenus à leur septième édition ; ils sont approuvés par un grand nombre d'évêques. C'est assez faire prévoir le succès qu'obtiendra le présent ouvrage et le bien qu'il accomplira dans les âmes.

11-18. — Spiritualité. — M. l'abbé Duchemin nous offre une traduction de l'ouvrage du cardinal Melchers : *Le Pater expliqué et commenté* ; nous lui devions déjà une traduction très appréciée de la *Vie de la Très-Sainte-Vierge*, du même éminent auteur, et dont le succès l'a encouragé à nous faire connaître *le Pater*. Nous en sommes heureux et nous l'en remercions. L'œuvre du cardinal Melchers est une explication complète et pieuse de l'oraison dominicale ; elle est également claire et substantielle ; par conséquent il devait y avoir quelque utilité à en favoriser la diffusion. Précisément parce qu'on récite très souvent cette prière

on risque d'y apporter moins d'attention, surtout moins de réflexion ; il faut au moins que de temps à autre on médite sérieusement ces paroles sorties de la bouche même du divin Sauveur, qu'on se pénètre profondément du sens qu'elles renferment et des sentiments qu'elles sont destinées à produire dans toutes les âmes. « Notre but, dit M. Duchemin, en publiant ce modeste ouvrage, est donc de porter les pieux fidèles à réciter dévotement l'oraison dominicale... Ce livre sera aussi pour nos vénérés frères dans le sacerdoce un utile auxiliaire dont ils pourront aisément tirer parti pour une série d'instructions aussi intéressantes que pratiques. »

— *L'Oraison dominicale* ou *Instruction sur le Pater*, par Mgr Amédée Curé, a élargi son cadre ; ce n'est plus le petit livre de M. l'abbé Duchemin ; c'est un gros volume qui n'est même pas seul : il a été précédé et il aura une suite. Trois tomes pour le commentaire de cette magnifique prière que l'auteur médite et fouille avec succès, y découvrant toujours de nouveaux horizons ! Mgr Curé croyait, au début, que deux volumes lui suffiraient ; un troisième lui devient indispensable pour achever son commentaire. Le volume que nous annonçons est tout entier consacré à la septième demande : « Délivrez-nous du mal » et encore même n'épuise-t-il pas le sujet puisque le troisième volume trouvera matière à glaner. Sept instructions nous apprennent quel est ce « mal » dont nous demandons à être délivrés ; elles ont été prêchées dans ce château de Frohsdorf où un dur exil attachait le fils de nos Rois, M. le comte de Chambord, et devant un auditoire d'élite bien capable de comprendre cette belle et haute théologie. Le mal, c'est d'abord le démon qui est le premier auteur de tout mal ; c'est ensuite le péché. C'est aussi l'enfer, c'est enfin l'ensemble de toutes nos épreuves et de toutes nos souffrances, sujet très fécond que le vénérable prélat traite avec une solidité de doctrine et une pureté de style qui rendent son travail aussi utile qu'intéressant. Chaque instruction est suivie de plusieurs appendices où l'auteur s'étend un peu plus sur certaines questions accessoires : ces notes érudites sont le complément très heureux des instructions. Nous bornons là nos appréciations, croyant tout à fait inutile de répéter le jugement favorable que nous avons porté sur la première partie de cette œuvre, il y a trois ans ; nous formulons le vœu que la troisième partie n'imite pas cet exemple de trop de lenteur et qu'elle réponde plus tôt à notre bien légitime impatience.

— *Les Saints Évangiles*, par M. l'abbé Labatut, nous racontent la vie entière de N.-S. Jésus-Christ, telle qu'elle résulte de la concordance des quatre évangélistes ; comme le dit si bien le sous-titre, c'est la vie de N.-S. Jésus-Christ harmonisée en un seul récit. L'auteur ne prétend pas prendre une initiative ; d'autres, avant lui, ont publié de semblables ouvrages de concordance évangélique, mais son œuvre, réduite à

ses strictes proportions, passera en plus grand nombre de mains. Aussi bien le succès de deux premières éditions l'a suffisamment démontré : le livre est populaire. Cette troisième édition contribuera encore davantage à lui attirer des lecteurs : elle est ornée de quatre-vingts gravures dont la plupart sont de vrais chefs-d'œuvre de bon goût et de religieuse inspiration : elles forment, avec les notes explicatives, le plus attrayant des commentaires ; en outre, ce beau volume est d'une telle modicité de prix qu'il est à la portée de toutes les bourses. Les plus modestes familles s'empresseront de se le procurer : il deviendra le livre du foyer, qui fera revivre les traditions si chères à nos aïeux, la lecture du Nouveau-Testament aux veillées de l'hiver. Ce qui vaut encore mieux que ces agréments extérieurs, l'édition nouvelle a l'avantage d'avoir profité des conseils et des lumières des maîtres de l'exégèse contemporaine et d'élucider certains points restés encore trop obscurs.

— L'auteur anonyme des *Méditations sur saint Jean* borne son travail à l'évangile de cet apôtre. Mais quel vaste champ encore à remuer et à féconder ! C'est toute la vie de saint Jean, c'est la formation de cette âme si pure, si aimante que va nous révéler ce livre. Et comme nul autre apôtre ne fut plus que saint Jean en contact avec le Sauveur, nous voyons l'action de Jésus se manifester plus formellemeat sur lui. L'apôtre bien aimé reposa pendant un instant de la dernière cène sur le cœur sacré de son divin Maître : il eut le temps d'y puiser les profonds secrets que renfermait ce cœur ; il reçut à ce moment comme une révélation du sens spirituel contenu dans toutes les paroles du Sauveur et voilà pourquoi le saint évangéliste nous livre tout au long les admirables discours de Jésus et surtout sa sublime prière de la fin. Saint Jérôme a raison de penser que le prophète Ezéchiel entrevoyait et annonçait saint Jean dans cet aigle aux ailes puissantes et au vol audacieux : de tous les évangélistes, saint Jean est celui qui s'est élevé plus haut et qui a plané plus majestueusement dans la contemplation du Verbe fait chair. En méditant son évangile, on pénétrera donc plus avant dans la connaissance de l'Homme-Dieu et en le connaissant mieux, on l'aimera davantage.

— La vie de Jésus ne se borne pas aux trente-trois années qu'il a passées sur la terre ; elle se continue spirituellement dans les sacrements et surtout dans l'Eucharistie. Après avoir considéré Jésus attendu, Jésus enfant et adolescent, Jésus rédempteur et ressuscité, M. l'abbé Caron considère maintenant *Jésus dans ses sacrements*. Cette vie sacramentelle du Sauveur fait le sujet des méditations pour chacun des jours qui s'écoulent de la fête de l'Ascension à la Fête-Dieu. Le plan de l'ouvrage est simple ; la méthode pour chaque méditation, absolument la même ; les sept sacrements passent dans leur ordre théologique, chacun d'eux considéré dans sa nature, son caractère, ses bien-

faits. L'exercice débute par une prière en rapport avec le sujet ; puis, vient le prélude ; ensuite c'est le corps de la méditation divisée en deux points ; c'est la prière finale et la résolution. L'auteur a ajouté une méditation supplémentaire sur la fête du Précieux Sang, un appendice sur les miracles eucharistiques, les prières pour la messe et pour la sainte communion. Le mérite de ce livre, dit un critique compétent, est d'avoir une certaine parenté avec l'apologie du christianisme par Mgr Bougaud. La vérité, sans y être altérée ni diminuée, y est « apprêtée » suivant les besoins de notre époque. Ce jugement est vrai. C'est ce caractère du livre qui le met à la portée du plus grand nombre incapable de supporter une lumière trop vive et trop abondante.

— La lumière sagement tempérée est surtout nécessaire aux âmes qu'une trop grande sensibilité, ou une exagération de piété, quelquefois un faux jugement ou une demi-ignorance, préoccupe, inquiète, trouble et alarme : âmes scrupuleuses vraiment dignes de compassion, mais bien difficiles à diriger. Un vieux confesseur et professeur de morale s'est donné la délicate mission d'être *l'Ange conducteur des âmes scrupuleuses qui ont peur de Dieu*. Il adresse d'abord aux prêtres les conseils qu'il juge nécessaires pour la conduite de ces âmes : observations de prudence, observations de charité, règles à suivre dans la confession des scrupuleux, etc. C'est l'objet d'une première section ; celui de la seconde, c'est la justification théologique de ce traitement. Cette brochure est, au témoignage de Mgr l'archevêque de Cambrai, « nourrie d'une doctrine claire en même temps que consolante pour les pauvres âmes désemparées » et Mgr Baunard se plaît à écrire au pieux et savant théologien : « Votre ange conducteur sera pour ces âmes captives un ange libérateur. »

— Une édition spéciale de cet ouvrage est destinée aux simples fidèles : elle contient tout ce qui concerne l'état douloureux des âmes scrupuleuses en même temps qu'elle leur indique les moyens d'en sortir : le plus rapide, le plus sûr, c'est l'obéissance aux conseils et aux règles de conduite donnés par le confesseur.

— Voici maintenant *l'Ame pénitente* qu'un missionnaire apostolique expérimenté nous montre en prière. L'ouvrage se divise en deux parties : dans la première l'auteur expose la nature de la pénitence, sa nécessité, ses qualités, sa pratique, les leçons que nous en donne Jésus dans le sacrement de son amour ; dans la deuxième partie, c'est la puissance de l'âme pénitente en prière qui nous apparaît démontrée non par des textes ou le raisonnement, mais mieux encore par des faits très authentiques, grâces précieuses obtenues par la prière et surtout par l'*Ave Maria* de l'âme pénitente. Mgr Bourquard écrit à l'auteur : « J'ai lu rarement un livre aussi intéressant que votre volume sur l'âme pénitente en prière et je vous avoue que maintes fois je me

suis senti profondément ému en parcourant ces pages si théologiquement vraies et si touchantes. » Mgr l'évêque de Bucarest, à son tour, est d'avis que ce nouveau livre ne le cède en rien à ses aînés par l'onction du style, la délicatesse de la pensée, la sûreté de la doctrine ; » il le dit appelé à faire un grand bien dans les âmes parce qu'il vient à son heure. Prenez donc ce livre, chers lecteurs ; instruisez-vous, édifiez-vous et puis, convaincus par cette doctrine, surtout par ces faits si concluants, enviez cette puissance si efficace de la prière unie à la pénitence. C'est la prière de Jésus sur la croix, la prière qui triomphe de la justice jusque-là inexorable de Dieu. Comment Dieu pourrait-il résister à ces supplications mouillées, pour ainsi dire, des larmes de la pénitence ? Telles furent les supplications du larron pénitent et elles lui ouvrirent le Paradis.

19-27. — Piété et dévotions. — Le premier devoir de la piété, la première de toutes les dévotions est d'imiter le Seigneur, et le grand exemple que Dieu offre à notre imitation, c'est le dévoûment. *Soyons dévoués comme Dieu*, nous dit le P. Félix Caels. Dieu s'est dévoué pour nous en nous donnant son Fils ; le Verbe divin a imité cet amour, en se livrant pour notre salut, en mourant sur la croix, en perpétuant son immolation dans l'Eucharistie. Il faut nous donner ainsi tout à Dieu : saint Joseph, le premier, et ensuite tous les saints se sont fait remarquer par ce dévoûment. Tel est le résumé de cet opuscule.

— L'Eucharistie, qui est le plus beau témoignage du dévoûment du Sauveur pour l'humanité, ne sera jamais ni trop connue, ni trop goûtée. Il nous faut apprendre à la connaître dès nos premières années et c'est à cet apostolat que M. l'abbé Girard destine son petit livre qu'il offre à ces « chers enfants » : *Livre de poche des premiers communiants*. Il prend d'abord l'enfant avant sa formation et le montre avec tous ses défauts naissants : l'orgueil, la sensualité, la curiosité, la légèreté ; il compare l'enfant bien élevé à l'enfant mal élevé ; il dit ensuite les rapports de l'enfant avec sa mère et son père, avec ses maîtres, avec le prêtre. Le voilà arrivé à la première communion : il l'y prépare par d'excellentes considérations, par un abrégé d'instruction religieuse, par les exercices d'une petite retraite et il facilite sa persévérance en l'exhortant à la dévotion à Marie, à saint Joseph, au Saint-Sacrement, à la pratique de la confession, de l'assistance à la messe et aux vêpres, etc. Les considérations sont courtes, claires, appuyées surtout de nombreux exemples, telles qu'il les faut pour des enfants qui se laisseraient rebuter par des sermons trop sérieux : des réflexions brèves n'ont pas le temps de les effrayer et aussitôt se présente la petite et intéressante histoire qui les attache, les captive et achève de les convaincre. Nous n'avons à signaler qu'une lacune : celle de l'*imprimatur* ; mais l'auteur est digne d'avoir cette approbation et il l'obtiendra aisément.

— Le Fils nous conduit naturellement à la Mère, et parmi les dévotions les plus agréables à Marie, se distingue la pratique quotidienne des exercices du mois de mai. Les « Mois de Marie » pullulent ; mais cette abondance ne nuit pas et le *Nouveau Mois de Marie* de M. l'abbé Jumel n'est pas de trop ; il est fait à la fois pour les paroisses et pour les pensionnats, sur le mode ancien d'une méditation et d'un exemple pour chaque jour, mais cette méditation et cet exemple sont réellement nouveaux, si bien que l'auteur a pu mériter cet éloge de Mgr l'évêque d'Amiens : « Ce petit ouvrage, parvenu à sa quatrième édition, nous a paru, par la grâce du style, le charme des récits, la sûreté de la doctrine, l'esprit de piété qui le distinguent, justifier son titre *Nouveau Mois de Marie* et mériter le succès qu'il a obtenu près du public chrétien. » Ce livre de piété offre encore cet avantage qu'il est disposé pour servir aussi aux exercices du mois du Rosaire.

— Cette double utilité est encore le privilège du livre de M. Ch. Garnier : *Mois de Marie et du Rosaire*. Mais l'auteur suit une autre méthode ; il conduit ses lecteurs de sanctuaire en sanctuaire : c'est un pèlerinage qui dure trente et un jours à travers la France, et les pieux fidèles qui l'accomplissent sont initiés exactement à l'histoire du sanctuaire où ils s'arrêtent chaque jour, aux bienfaits reçus par la région qu'il protège, aux épreuves qu'il a traversées ou aux gloires qui l'ont illustré. C'est un livre d'érudition, mais la piété n'en est pas exclue et ce mode, qui n'est point banal, de faire les exercices du mois de Marie ou du Rosaire est d'un réel intérêt. Mgr l'évêque de Marseille fait écrire à l'auteur qu'il forme le vœu de voir émerger ce « Mois de Marie » que distinguent la correction du style et le sentiment patriotique qui a inspiré les prières de chaque jour.

— *La Retraite de Marie*, par le P. Prévôt, du Sacré-Cœur, comprend huit jours et offre pour chaque jour quatre méditations : ce qui permet d'utiliser aussi ce livre pour les exercices du Mois de Marie. Ces méditations ont pour but d'inspirer aux âmes pieuses une grande confiance en Marie au milieu de nos épreuves présentes et sont inspirées des sentiments de piété dont le B. de Montfort a rempli son livre de la « Vraie dévotion à Marie. » C'est l'auguste Mère de Dieu que l'auteur donne à l'âme comme son guide le plus éclairé, son conseiller le plus sage, son modèle le plus parfait. Prenons pour exemple la première méditation du quatrième jour : la Mort. Prélude : Je vais mourir : Marie est là. Premier point : Mon éternité dépend de ma mort ; deuxième point : Ma mort dépend de Marie. Après chaque point, une prière à Marie ou un colloque entre Marie et son enfant, en rapport avec le sujet médité, et une résolution très pratique. Cette méthode présente une grande variété et, mettant en scène le plus souvent l'âme et Marie, nous permet de nous faire une application plus opportune et plus per-

sonnelle de la méditation. *La Retraite de Marie* est de nature à aider fortement les âmes à aimer davantage cette bonne Mère et à obtenir par elle ce que nous pouvons désirer.

— Après Marie voici Joseph, et tel que nous le montre l'Évangile. La dévotion à saint Joseph a pris, dans la deuxième moitié de ce siècle, une grande extension, favorisée, du reste, par l'Église, plus spécialement par Léon XIII qui a composé en l'honneur du chaste époux de Marie une très belle prière. Le livre du P. Exupère : *Saint Joseph d'après l'Évangile*, contribuera pour une large part à l'accroissement du culte envers le saint patriarche de Nazareth : méditations pour chaque jour du mois de mars. Sans doute ce que dit l'Évangile au sujet de saint Joseph tiendrait dans une page. Mais comme ces quelques lignes sont l'œuvre du Saint-Esprit, elles renferment saint Joseph tout entier et peuvent fournir matière à trente et une méditations. Les commentaires de chaque parole de l'Évangile n'ont rien de forcé, de violent ; tout y est naturel, logique : c'est comme le grain qui contient en germe le froment et qui donne ensuite naissance à la tige sur laquelle vient éclore la petite gerbe pleine d'épis. Les leçons, les enseignements découlent pour ainsi dire d'eux-mêmes de ce germe que l'Esprit de Dieu a jeté sur les feuilles de nos Livres Saints et qui, fécondé par le même Esprit — tout piété et tout amour, — laisse apparaître les trésors qu'il renferme. Le livre contient en outre la messe et les vêpres de saint Joseph ainsi que de nombreuses prières indulgenciées en l'honneur du Père nourricier du Sauveur.

— La puissance d'intercession s'étend de Marie et de Joseph à tous les saints, et de nos jours saint Antoine de Padoue est un des saints que Dieu semble écouter le plus favorablement. Déjà nous connaissions les bienfaits obtenus par son intercession à *l'Arrière-boutique de saint Antoine à Toulon ;* M. Étienne Jouve publie aujourd'hui un nouvel ouvrage qui est la suite du premier et qui est intitulé : *Les Merveilles de l'arrière-boutique de saint Antoine*, merveilles dont il a été témoin et qu'il raconte avec tant de charme sous les titres suivants : Ce qu'on voit dans l'arrière-boutique ; — Ce qu'on trouve dans le tronc miraculeux ; — les Malades sont guéris ; — le Patron des choses perdues ; — les Liens des captifs sont brisés ; — Miracles de la grâce ; — Semences de la foi ; — Lueurs d'espoir, etc. La dévotion à saint Antoine, comme toute dévotion, a eu ses détracteurs ; il est possible que, mal entendue et mal appliquée par un certain esprit superstitieux ou mercenaire, elle ait prêté à des exagérations ou à quelques abus : c'est le défaut ou l'erreur des personnes, non le vice de l'institution. Mgr d'Hulst n'hésite pas à déclarer que cette dévotion qui a déjà enfanté tant de prodiges, « répond, par l'idée qui l'inspire, aux plus pures conceptions de la foi. » Le livre de M. Jouve est orné d'une reproduction de l'arrière-boutique.

— Aussi bien l'Église a-t-elle très formellement approuvé cette dévotion, en attachant de nombreuses indulgences soit à la pratique des neuf et treize mardis, soit à d'autres prières en l'honneur de saint Antoine. Le *Mardi*, ou *Manuel complet de la dévotion à saint Antoine de Padoue pour le mardi de chaque semaine* nous fixe sur l'origine, le caractère et les bienfaits de cette dévotion. L'auteur, le R. P. Prosper d'Enghien, n'a rien négligé de ce qui peut la faire estimer davantage et favoriser encore son extension ; ses renseignements sur les indulgences accordées à cette dévotion par les Souverains Pontifes et récemment encore par Léon XIII, sont d'une rigoureuse exactitude. Son livre contient ensuite des exercices pour les neuf et les treize mardis, un commentaire du répons miraculeux qui est attribué à saint Bonaventure, des prières pour la messe du mardi, les litanies du saint et même plusieurs cantiques annotés. C'est un manuel complet ; il dissipera les préjugés, triomphera des critiques, éclairera et excitera les indifférents, fortifiera les bons.

— Nous terminerons notre compte rendu par la *Neuvaine en l'honneur de saint Martial*. L'ouvrage ou plutôt l'opuscule est écrit en espagnol, mais l'auteur Don José-Ignacio Valenti ne fait aucune difficulté de reconnaître que l'apôtre saint Martial appartient surtout à la France ; il raconte son apostolat à Limoges ; il énumère les auteurs qui ont écrit sur sa mission et sur son culte dont il suit les traces à travers les siècles. Cependant il se plaît à constater que l'Espagne a de bonne heure connu et honoré cet apôtre, particulièrement la ville de Mallorca et celle de Palma ; il désirerait, par la pratique des exercices d'une neuvaine, étendre encore ce culte. C'est le sujet d'une longue et savante introduction. Vient ensuite la neuvaine où l'auteur étudie la physionomie spéciale du saint et nous fait méditer ses vertus. Chaque méditation est divisée en trois points, suivie du récit d'un miracle, terminée par une prière. Le livre se ferme sur des notes qui complètent les méditations sur la vie ou le culte de saint Martial et sur un cantique en son honneur. L'Ordinaire de Mallorca, en approuvant ce livre, constate la sûreté de sa doctrice ascétique et en attend les meilleurs fruits !

F. Chapot.

PHILOSOPHIE

Logique et Psychologie. — 1. *Essai sur la classification des sciences*, par Edmond Goblot. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 296 p., 5 fr. — 2. *Les Certitudes de l'expérience*, par le comte Domet de Vorges. Paris, Roger et Chernoviz, 1898, in-8 de 32 p. — 3. *Les Origines de la psychologie contemporaine*, par D. Mercier. Paris, Alcan, 1898, in-12 de xii-486 p., 5 fr. — 4. *La Bête et l'homme*, par C. de Kirwan (J. d'Estienne). Paris, Bloud et Barral, 1898, gr. in-8 de vi-170 p., 2 fr. 50.

Métaphysique et morale. — 5. *La Divina Sintesis*, por D. Antonio Villas y Torner. Barcelona, Subirana. 1898, in-8 de xiv-479 p., 7 fr. — 6. *L'Art et le réel, essai*

de métaphysique fondée sur l'esthétique, par JEAN PÉRÈS. Paris, Alcan, 1898, in-8 de XII-208 p., 3 fr. — 7. *Déterminisme et responsabilité*, par A. HAMON. Paris, Reinwald, 1898, in-12 de XV-240 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 8. *Histoire de la philosophie*, par P. VALLET. 5e édit. Paris, Roger et Chernoviz, 1897, in-12 de VII-578 p., 4 fr. — 9. *Histoire de la philosophie*, par l'abbé H. DAGNEAUX. Paris, Retaux, 1898, in-8 de VI-515 p., 5 fr. — 10. *Jésus et l'Ère de la science*, par J. STRADA. Paris, Alcan, 1896, in-8 de XVI-523 p., 5 fr. — 11. *Gerbert, un pape philosophe*, par F. PICAVET. Paris, Leroux, 1897, gr. in-8 de XI-227 p., 6 fr. — 12. *Assaig critich sobre 'l filosoph Barceloni En Ramon Sibiude*, por SALVADOR BOVÉ. Barcelona, imp. de la Renaixensa, 1896, gr. in-8 de 213 p. — 13. *Essai critique sur l'esthétique de Kant*, par V. BASCH. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de XIV-623 p., 10 fr. — 14. *La Logique de Hegel*, par G. NOËL. Ibid., gr. in-8 de VIII-189 p., 3 fr. — 15. *Pages choisies de V. Cousin*, publiées avec une notice sur Victor Cousin par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1898, in-12 de XVIII-294 p., 3 fr. 50. — 16. *Federico Nietzsche y el anarquismo intellectual*, por EDUARDO SANZ Y ESCARTIN. Madrid, Garcia, 1898, in-8 de 53 p. — 17. *La Philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution*, par A. ESPINAS. Paris, Alcan, 1898, in-8 de 413 p., 7 fr. 50. — 18. *Correspondance inédite de J. STUART MILL avec Gustave d'Eichtal* ; avant-propos et traduction par E. D'EICHTAL. Ibid., 1898, in-12 de XVII-238 p., 2 fr. 50. — 19. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. PILLON. 8e année. Ibid., 1898, in-8 de 312 p., 5 fr. — 20. *Pensées et portraits*, par CL.-CHARLES CHARAUX. Paris, Pedone, 1898, in-12 de 518 p., 3 fr. 50.

I. — LOGIQUE. — 1. — Peut-on classer les sciences comme on classe les objets ? Certains philosophes affirment que cette opération est artificielle et arbitraire ; cependant depuis Aristote jusqu'à Herbert Spencer, plusieurs l'ont entreprise et l'on connaît les classifications de Bacon, Dalembert, Ampère et A. Comte. Mais elles n'ont pas un caractère de doctrine ; elles ne cherchent pas à définir et à établir l'unité de chaque science, à démêler les liens qui unissent chaque système de vérités générales à l'ensemble cohérent qui est la science totale. M. Goblot a posé le problème et tenté de le résoudre. Il y a, pour lui, unité formelle dans la science, bien qu'on y distingue un dualisme logique : les sciences sont expérimentales et démonstratives. Les premières emploient l'induction et le syllogisme ; les secondes la synthèse et l'analyse. Mais les sciences de faits tendent à s'idéaliser et c'est un progrès nécessaire de passer de la première forme à la seconde, de s'éloigner de l'empirisme pour atteindre les concepts purs, de faire succéder à l'expérience la définition, et à la constatation, la démonstration. Les mathématiques elles-mêmes sont soumises à cette loi car « on peut sinon démontrer, du moins prouver par induction les vérités mathématiques » (p. 24) et la déduction convient aux sciences considérées aujourd'hui comme expérimentales, mais destinées à découvrir, au terme de leur développement, les principes de leur intelligibilité, les fondements de leur unité spécifique, ce qu'il y a en chacune d'elles de premier et d'irréductible. La méthode démonstrative est donc commune à toutes les sciences complètes et parfaites. Elles forment une hiérarchie unique mais restent distinctes et profondément séparées comme les concepts généraux dont elles découlent. A ces considérations suc-

cède la classification proprement dite : au sommet de la hiérarchie se placent l'arithmétique et l'algèbre, expression de la mesure en général et ayant pour objet la quantité pure ; au-dessous, la géométrie qui suppose l'espace et les formes, grandeurs et situations dont il est la possibilité indéfinie. Ajoutez la vitesse à l'espace, et vous avez l'objet de la cinématique : introduisez l'idée de force et c'est la dynamique, deux sciences dont se compose la mécanique. Ce sont les sciences déductives. Avec la cosmologie, nous abordons les systèmes de vérités générales non encore dégagés de l'expérience. Elle comprend une théorie pure : la physique qui envisage les propriétés de la matière, et une théorie appliquée ou concrète : systématique c'est la chimie (qui a pour but l'examen des propriétés, des qualités et des rapports des diverses espèces de corps) ; descriptive ou dans l'espace, ce sont l'astronomie et la géographie physique, historique, ou dans le temps, ce sont la cosmogonie et la géologie. — A la théorie correspond une partie pratique utilisant les sciences cosmogoniques, ce sont les arts mécaniques. Plus complexes et moins déterminées, la biologie, la psychologie et la sociologie se continuent entre elles. Elles comprennent comme les autres sciences, une partie spéculative générale et spéciale ; celle-ci est systématique (botanique, zoologie) et géographique (géographie, biologique, linguistique, économie politique), historique (paléontologie, histoire) et des sciences ou arts pratiques (thérapeutique et hygiène organiques, psychologiques et sociologiques). La classification proposée par M. Goblot est moins artificielle et plus organique que celle de ses devanciers : si l'influence d'A. Comte est souvent trop visible, du moins la part faite à l'élément psychique est considérable et son irréductibilité est nettement et fermement établie. Mais nous ne saurions admettre que la philosophie soit « la partie du savoir humain qui n'est pas encore organisée » et qu'elle « doive un jour, par son propre progrès, se résoudre dans la science » (p. 10). Encore moins accorderions-nous qu'on ne « peut pas même demander ce que c'est que la chose en soi » (p. 6). La connaissance humaine ne mérite ce nom que parce qu'elle implique une relation essentielle avec la réalité ; elle est cette relation elle-même et ne peut se concevoir sans la distinction et l'existence du sujet et de l'objet. — C'est un paradoxe que de placer la logique parmi les sciences sociales, la vérité étant antérieure et supérieure à la société et c'est une faute d'omettre la recherche du Principe de toutes les vérités, de la Cause de tous les êtres, de la Fin de tous les actes. Cette thèse ne combat pas seulement la métaphysique, elle la supprime. Et cela nous coûte d'autant plus à constater que l'auteur de l'*Essai sur la classification des sciences* est un esprit très distingué, d'une étendue de savoir considérable, d'une rare pénétration. Il aborde chaque science avec des notions précises et une étude approfondie et nous

donne un vrai modèle de style philosophique : avec lui, on sait d'où l'on vient, où l'on va, par où l'on passe ; on le suit toujours sans fatigue, avec un intérêt croissant.

2. — En quelques pages, M. le comte Domet de Vorges traite avec maîtrise une question capitale : *Les Certitudes de l'expérience.* Le criticisme met en doute la valeur des connaissances sensibles qui sont pourtant le fondement inébranlable du savoir et du devoir. Le subjectivisme des sensations est un argument et un prétexte de l'idéalisme. Pourtant l'auteur est assez disposé à admettre que les qualités sensibles ne sont pas objectives ; il accorderait volontiers que tout se réduit à des mouvements et que l'élément spécifique de nos sensations est dû à l'impression que ces mouvements font sur nos divers organes. La concession paraît à plusieurs imprudente et inutile. M. Domet de Vorges résume avec force les arguments qui l'expliquent et peut-être la justifient, mais il nie qu'on en doive tirer des conséquences sceptiques. Car la perception sensible d'un être raisonnable n'est jamais fonction exclusive des sens : un élément intellectuel s'y mêle pour la féconder et la rectifier. Or c'est l'intelligence qui perçoit l'être, qui atteint le réel. Seule, elle est source de connaissance vraie, certaine, objective. C'est avec elle et par elle que nous saisissons en même temps que l'image, à son occasion et à l'aide des déterminations que les sens nous fournissent ce que l'École appelait les sensibles *per accidens*, c'est-à-dire l'être en général et l'être individuel. On peut bien nommer cette connaissance expérimentale puisqu'elle est fondée sur l'expérience et impossible sans elle. Or, elle nous permet d'affirmer la présence d'un sujet, l'acte de perception, la réalité d'un corps, la distinction des êtres, l'existence des mouvements. Avec les notions de l'être, du moi, du non-moi, du nombre, du mouvement, elle permet d'élever sur une base solide tout l'édifice des sciences : métaphysique, psychologie, cosmologie, mathématique, physique. L'auteur confirme sa thèse par de nombreux textes de saint Thomas, admirablement choisis. On pourra contester quelquefois l'interprétation qu'il en donne, et discuter en quelques points sa théorie. Cependant elle est ingénieuse, appuyée sur des arguments solides, très habilement présentée. Elle met hors de doute ce caractère spécial de la connaissance sensible chez l'homme qui suffirait pour déterminer sa place dans la nature. Il était difficile d'exposer une thèse avec plus de netteté, sans omettre aucune des raisons qui la justifient, et M. Domet de Vorges a montré, une fois de plus, avec éclat, qu'on peut allier les doctrines traditionnelles de l'École avec les découvertes et même avec les hypothèses de la science.

3. — Sous sa forme actuelle, la psychologie est récente ; et l'on pourrait sans doute extraire [illegible] des œuvres de saint Thomas et même d'Aristote, [illegible] qu'elle s'est

étendue, qu'elle a progressé, en attendant, nous dit-on, qu'elle se sépare du tronc métaphysique, vive d'une existence propre, et devienne autonome et souveraine en son domaine. C'est à Descartes que plusieurs attribuent la direction et l'impulsion qu'elle a reçue. Mgr Mercier recherche la pensée géniale de l'auteur de la Méthode : c'est la conception d'une mathématique pure qui serait appliquée à tous les ordres de recherche. Aussi Descartes est-il à la fois partisan des formules abstraites et des solutions empruntées à la mécanique. Par la conscience il étudie l'âme, qui est, pour lui, un esprit doué de pensée, c'est-à-dire d'intellection, de volition et de sensibilité. D'où le spiritualisme exagéré et, tout au rebours, l'explication physique de la vie, car pour Descartes, l'âme est absolument étrangère à tous les phénomènes inconscients. L'occasionalisme et l'ontologisme étaient en germe dans cette psychologie ; le génie de Malebranche les a fait éclore ; et parce qu'il ne reconnaissait qu'une seule action vraie et proprement dite, celle de Dieu, Spinoza ne voulut admettre qu'une seule substance. D'autre part, notre certitude à l'égard du monde extérieur étant indirecte, Locke, Berkeley, Hume et Kant n'ont qu'à développer le système pour aboutir à l'idéalisme. Néanmoins, la physique cartésienne, adversaire décidé du finalisme, favorisait la conception déterministe et positive de la nature. Ainsi on peut soutenir que l'évolution de la psychologie, sous toutes ses formes, dérive du cartésianisme. — Cette affirmation nous paraît juste, et le savant professeur de Louvain le prouve suffisamment ; peut-être aurait-il pu insister davantage sur le caractère indirect d'un grand nombre de ces déductions et surtout, sur le désaveu dont elles auraient été l'objet de la part de Descartes, s'il les eût soupçonnées. Quoi qu'il en soit, la psychologie contemporaine est, à la fois, idéaliste et positiviste : ses principaux représentants sont en Angleterre Herbert Spencer, en France Alfred Fouillée, en Allemagne Wilhelm Wundt. Mgr Mercier a très bien choisi les types représentatifs de ce qu'on pourrait nommer « l'espèce psychologique » contemporaine ; mais ce sont aussi trois variétés considérables. Encyclopédique, synthétique, éclectique, le penseur anglais se réclame de Hume ou de Darwin ; le dynamisme psychique à base d'appétition, est le fond du système des idées forces ; les conditions et les effets organiques des phénomènes conscients, découverts et mesurés, tel est le but principal développé dans les *Éléments de psychologie physiologique*. Cette critique est remarquable par l'exactitude, l'impartialité, la clarté. Toutes ces écoles ont ceci de commun qu'elles attribuent pour objet exclusif à la psychologie les faits conscients ; qu'elles abandonnent la métaphysique et qu'elles se confinent en des expériences de laboratoire. Si quelques rares penseurs s'embarrassent des problèmes métaphysiques, ils bornent leurs recherches à l'analyse psychologique de la pensée et

aboutissent à des propositions telles que : « L'existence ne renferme rien de plus que l'idée d'existence » (Louis Weber) ; « Nous sommes obligés de concevoir les actions réciproques des éléments qui composent le système nerveux et le cerveau comme la forme externe de l'unité idéale interne de la conscience » (Höffding) ; « Les choses matérielles et les âmes sont partiellement comme deux tissus formés d une même étoffe » (Ebbinghaus). Idéalisme et monisme, telles sont les croyances et les tendances. Mgr Mercier oppose à la psychologie cartésienne l'unité substantielle de l'homme, réfute les arguments opposés à la thèse traditionnelle, et rajeunit sur plus d'un point les preuves qui la démontrent. Contre les rêveries et les folies d'un subjectivisme insensé, il expose avec précision les lois de l'épistémologie et c'est aux savants comme aux métaphysiciens qu'il emprunte la démonstration victorieuse qu'il oppose au mécanisme. Les réflexions consacrées aux vraies causes finales sont solides et pressantes ; elles préparent l'esprit à comprendre et à goûter les considérations qui mettent en évidence l'impuissance du positivisme. A toutes ces divagations de la pensée, l'auteur oppose les doctrines anthropologiques du néo-thomisme. Nous recommandons avec confiance *les Origines de la psychologie contemporaine*, fruit d'une érudition considérable, où se mêlent avec une parfaite mesure l'histoire et la doctrine, l'exposition et la critique des systèmes ; nous ne saurions trop louer la richesse des aperçus, les vues suggestives, l'esprit philosophique de l'auteur.

4. — L'animal est-il une machine, un être raisonnable ou une bête? De temps à autre, quelque philosophe ou quelque naturaliste pose la question, dresse des arguments, amasse des faits et la résout suivant ses opinions, ses préférences ou ses préjugés. M. de Kirwan a repris le procès, examiné soigneusement le dossier, écouté, comparé, pesé les témoignages, et il conclut que ce qui distingue essentiellement l'homme de la bête, c'est la raison. Était-il nécessaire pour en arriver à cette affirmation de sens commun de raisonnements et d'observations savamment combinées ? Sans doute, car il faut réfuter des théories et discuter des faits parfois spécieux et embarrassants. On n'accusera pas M. de Kirwan de les avoir ignorés ou négligés. Son étude : *La Bête et l'homme* commence avant Aristote pour se terminer à M. Frédéric Houssay, maître de conférences à l'École normale. La doctrine de chaque auteur est brièvement résumée, par des textes caractéristiques, sans détails inutiles et, parfois, avec des interprétations originales et neuves. C'est ainsi que Descartes nous est montré hésitant entre l'âme et l'automatisme : les cartésiens seraient plus responsables que le chef de l'école, du système qui assimile l'oiseau ou le chien à une montre ou à un thermomètre. Mais quelle charmante leçon de psychologie comparée, incomplète peut-être, mais si exacte et

si fine dans la fable des *Deux Rats, le Renard et l'Œuf* et comme le Bonhomme, doucement et malicieusement, dit leur fait aux « mécanicistes » du XVIIe siècle ? Les naturalistes du XVIIIe siècle sont, avant tout, observateurs et descriptifs, mais,de notre temps, les théories ont repris de plus belle avec Vogt, Huxley, E. Perrier ou Ch. Richet. La plupart des arguments de l'école matérialiste sont présentés dans le livre si connu de M. Romanes : *L'Intelligence des animaux* ; l'animal ne diffère de l'homme que par le degré, non par l'essence de ses facultés intellectuelles et, comme on dirait dans la langue technique et barbare en honneur parmi les jeunes, quantitativement et non qualitativement. Des savants très estimables ont paru souscrire, jusqu'à un certain point, à cette opinion. L'auteur recherche sans parti pris les motifs qui ont impressionné des naturalistes tels que Quatrefages, E. Blanchard ou M. de Nadaillac, mais il expose très solidement les raisons qui l'empêchent d'adhérer à leur sentiment.Les chapitres V et VI : l'Homme et la bête et les Philosophes contemporains, constituent une étude très complète, sous sa forme concise, des doctrines spiritualistes et néo-scolastiques. Après l'histoire et la critique vient enfin la doctrine qui a pu être condensée en quelques pages parce qu'elle avait été plus ou moins exposée et défendue dans les précédents chapitres, et mêlée forcément à la réfutation. Quelle est la caractéristique de l'homme ? Sans doute c'est un animal religieux ; il accomplit librement un devoir connu par la conscience ; il est perfectible, il parle, il écrit, il est capable d'élaborer des constitutions politiques et de faire des chefs-d'œuvre, mais toutes ces différences entre la bête et lui procèdent de la faculté qu'il possède, seul parmi tous les êtres de la nature visible, de concevoir des idées. L'animal est capable d'une sorte d'intelligence sensible et de jugement spontané et naturel, mais l'homme seul est capable de penser. Tous ceux qui connaissent les ouvrages et les articles de M. Jean d'Estienne savent qu'il excelle dans l'art d'exposer les questions, qu'il est à la fois prudent et hardi, très informé et très modeste, qu'il sait aborder les sujets les plus abstraits et les plus complexes avec un esprit ouvert et libre et les traiter sous une forme facile et agréable.

II. — Métaphysique et Morale. — 5. — Les progrès du positivisme et de l'idéalisme ont justement ému D. Antonio Villas y Torner. Pour juger les doctrines de ces deux écoles, il leur demande en quoi elles font consister le souverain bien, quelle cause elles attribuent au monde, quel point d'appui elles proposent à la raison. C'est parce qu'elles les cherchent en dehors de Dieu, dans la matière ou dans la pensée, qu'elles ne peuvent aboutir. L'auteur de *la Divina Sintesis* poursuit l'unité des êtres et des sciences et nous la montre en Dieu seul. La première partie de son ouvrage est un Traité

de la connaissance de Dieu : son existence, sa nature, ses attributs, enfin sa vie intime dans la Trinité de ses personnes sont successivement étudiés. Nous possédons maintenant la réalité suprême, absolue, parfaite, et c'est en elle que nous pouvons contempler les créatures ; ne craignez pas une résurrection des doctrines ontologistes ; la vision intuitive est réservée à la vie future ; mais notre raison, créature de Dieu, image du Verbe, aperçoit les rayons de la lumière éternelle dans et par les êtres qui nous les renvoient. Dieu est le principe et la cause de toutes les réalités, l'origine de l'unité, de la vérité, de la bonté et de la beauté des choses : c'est par lui qu'elles possèdent tendances, puissances et forces ; il concourt à tous leurs actes, les dirige vers leur fin naturelle et surnaturelle. Rien ne s'explique ou ne se comprend hors de Lui ou sans Lui. Dans l'homme, en particulier, la connaissance intellectuelle, la vie morale, la perfection et le bonheur ont en Dieu leur origine et leur raison d'être. L'auteur emprunte ses arguments à la raison et à la foi. Il est scolastique, mais le génie de saint Augustin a exercé sur lui une visible influence. Par l'évêque d'Hippone, les théories de Platon, épurées et perfectionnées, sont devenues chrétiennes. D. Antonio Villas nous en montre les applications. Parmi les écrivains modernes, il paraît séduit par l'âme élevée, la noblesse et l'enthousiasme de Gratry. Son livre, bien divisé, aborde des questions nombreuses et les traite avec sincérité et gravité. Il suppose des lectures variées, des notions précises, la réflexion. Le ton nous semble oratoire et convient plutôt aux conférences qu'à l'enseignement. Mais l'auteur s'adresse au grand public et peut exercer auprès de lui un très efficace apostolat.

6. — *L'Art et le réel*, de M. J. Pérès, se divise en quatre chapitres : I. Premier Aperçu sur la nature du réel. II. L'Homme. III. L'Art. IV. Le Réel. C'est un essai pour fonder la métaphysique sur l'esthétique. Autrefois, l'esthétique se rattachait à l'ontologie, et la science du Beau était une annexe de la science de l'Être ; cela semblait clair, logique et simple. On a voulu aujourd'hui confondre l'esthétique avec la morale, et M. Pérès en fait la base de la métaphysique. Il n'est pas le seul parmi les philosophes contemporains à faire reposer la pyramide sur sa pointe : rien d'étonnant à ce qu'elle soit en état d'équilibre instable. Sans doute, son but est louable : il faut combattre les excès de l'idéalisme et retrouver cette réalité qui s'évanouit sous nos prises, à en croire nos modernes hégéliens. L'art a pour fonction de raviver en nous l'intuition du réel que l'habitude oblitère. Il possède en effet ce privilège, étant représentatif de l'homme tout entier, de réunir la pensée et son objet dans l'unité concrète. Son objet essentiel est d'être souverainement réel. La philosophie lui est postérieure puisqu'elle ne peut abstraire logiquement et psychologiquement les concepts qui la composent qu'en présupposant l'intuition, le sentiment du beau qui est une forme

plus compréhensive de la pensée et permet les opérations ultérieures. C'est donc par l'art que nous sommes en rapport avec l'absolu terme qui comprend ceux d'unité, de réel, de divin, et leur est synonyme. Les diverses manières dont l'artiste exprime sa vision et son émotion : lignes, couleurs, formes, attitudes, sons, paroles ne sont que des symboles par lesquels le Beau se révèle et se traduit, les parties et les éléments d'un art complet qui répond à la continuité, à l'harmonie, à l'unité des êtres. Ne pensez pas que ce moyen d'atteindre le réel soit proposé aux seuls privilégiés, aux raffinés, aux intellectuels, car « l'objet naturel de la pensée, d'ailleurs le seul dont elle soit remplie, est l'infini ou le divin, ou, en d'autres termes, le réel » (p. 111). Ceci ne revêt-il pas une couleur mystique ? On nous entretient, en ces pages, d'immortalité, de vie en Dieu, du devoir de se façonner à l'image de Dieu, de la personnalité divine. Tout cela au premier abord semble orthodoxe et très raisonnable. Seulement, il se pourrait que ce Dieu ne fût autre chose que « le développement et l'épanouissement de la personne humaine, ou, mieux encore, le modèle d'après lequel l'homme développe sa personnalité. » Et l'être pensant « n'est précisément la personne que lorsqu'il s'exalte hors des bornes de son individualité » (p. 202). Si nous adressions à M. Pérès le reproche de s'éloigner sensiblement de la définition classique, il en serait peu touché, car les mots ont, dans sa thèse, un sens individuel qui déroute et déconcerte. Profond ou naïf, l'auteur est toujours obscur. Il est entendu que l'obscurité est la qualité maîtresse de la philosophie contemporaine. L'auteur de *l'Art et le réel* est parmi ceux qui sont capables de penser : son esprit est vif et délié : lorsqu'il oublie qu'il est philosophe il écrit bien. Il a réfléchi, médité, mais pour avoir souhaité des solutions ingénieuses et rares aux problèmes qu'il pose, il se condamne à imiter ceux que Rabelais appelle des « abstracteurs de quintessence. »

7. — Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, M. Hamon publie son cours de l'année dernière : *Déterminisme et responsabilité.* « La vérité ne peut être nuisible. » Il emprunte à Helvétius cette épigraphe qui est excellente et sa doctrine qui est détestable. Il s'agit de donner une bonne définition du crime, car il n'y en a pas. Elle implique l'affirmation ou la négation du libre arbitre. M. Hamon le nie résolument : c'est le déterminisme qui est la vérité. L'être humain devient ainsi un automate ; il diffère pourtant des autres machines parce que nous ignorons les ressorts qui le font agir. En tout cas, « le déterminisme exclut nécessairement l'existence dans l'être de quelque chose d'immatériel » (p. 60) et aussi, le mérite et le démérite. La morale devient, par suite, utilitaire et égoïstique. Nous pouvons maintenant définir le crime : tout acte conscient qui lèse la liberté d'agir de l'individu, de même espèce que l'auteur de l'acte. Cette « liberté d'agir » n'a

rien de commun avec un pouvoir psychologique : elle se confond avec la *libertas a coactione* de l'École. Le crime est la résultante fatale des composantes : milieux atavique, héréditaire, familial, professionnel, social, climatérique, cosmique ; il est un effet de la combinaison des dispositions organiques du sujet avec les mille influences externes. Il ne saurait donc plus être question de la morale traditionnelle qui reposait sur l'idée d'un Être législateur, juge et rémunérateur « ce produit de l'imagination qu'on a appelé Dieu » (p. 189) ni de l'impératif catégorique complètement inefficace puisque le libre arbitre n'est « qu'une loque inutile. » C'est une inconséquence de s'obstiner à allier le déterminisme et la responsabilité. — En ceci, nous nous rangeons pleinement et absolument à l'avis de M. Hamon. — La critique des diverses responsabilités basées sur un autre principe que le libre arbitre est inattaquable et si l'homme n'est pas libre, il est logique de substituer une hygiène et une thérapeutique sociale aux peines et aux châtiments. Les déterministes feront bien d'y songer s'ils restent hésitants et peut-être indignés en présence de la conclusion de cet ouvrage : « La responsabilité morale n'existe pas et tous les êtres sont irresponsables. »

III. — Histoire et critique. — 8. — Plusieurs fois, il a été question ici de l'*Histoire de la philosophie* de M. Vallet ; l'ouvrage a rapidement atteint la cinquième édition, et il mérite le succès qu'il a obtenu. Rien de vague ou de banal en ce livre qui est un résumé exact des systèmes et une critique judicieuse des erreurs. Très consciencieux, l'auteur a consulté les sources, je veux dire les ouvrages dont il examine les doctrines. Parfois il se montre sévère, mais c'est encore un trait par lequel il diffère de la plupart des historiens de la philosophie dont l'indifférence et la neutralité confinent au scepticisme. On peut contester quelques-unes de ses appréciations, il est impossible de méconnaître sa compétence, sa fermeté, sa clairvoyance et sa bonne foi.

9. — Sous ce même titre d'*Histoire de la philosophie*, M. l'abbé Dagneaux nous donne un bon ouvrage. Il s'ouvre par trois chapitres d'une lecture attrayante et suggestive sur l'utilité, la méthode, l'importance de l'histoire de la philosophie, la classification des systèmes, les différences qui caractérisent l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. C'est une introduction très bien faite et vraiment personnelle. Ensuite commence le défilé des philosophes, de Socrate à A. Comte. L'auteur s'en est tenu aux maîtres de la pensée et il a cherché à démêler et à fixer les rapports et les oppositions de leurs théories. Généralement, il les exprime en formules concises et heureuses ; il divise chaque étude en paragraphes dont le titre est un résumé et le plus souvent une proposition. Chaque système est ainsi analysé avec soin et souci d'être impartial ; il est accompagné d'une appréciation parfois un peu trop brève. M. Dagneaux se justifiera sans doute de ce

reproche en nous disant que ses élèves trouvent, dans le cours qu'ils ont l'avantage d'entendre, la réfutation raisonnée des erreurs ; mais pour les lecteurs, nous aurions aimé que la critique fût un peu plus explicite. Certains chapitres sont écourtés tandis que d'autres sont développés outre mesure. Plus de quarante pages sont consacrées à Locke, tandis que Leibnitz obtient à peine vingt pages. (Je ne sais pourquoi l'auteur de *la Théodicée* est placé avant l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, né et mort avant lui). Ces légères réserves n'empêchent pas le livre de M. Dagneaux d'être une œuvre sérieuse et solide dont le style est correct, pur et d'une élégante distinction.

10. — M. Strada « reste stupéfait que l'Évangile ait pu avoir sur les hommes l'influence séculaire qu'il a exercée et exerce encore. » C'est pour cela qu'au Jésus de la légende et de l'exégèse il substitue le « Jésus historique. » Il raconte donc la vie du Fils de Marie, en éliminant ou en déclarant inexact tout ce qui dérange ses théories, et particulièrement le miracle. Est-ce conforme à la « philosophie de l'impersonnalisme méthodique ? » Je n'en sais rien ; mais on m'avait promis, dans la Préface, de « noter religieusement tous les faits affirmés par les évangélistes, de les grouper entre eux d'une façon absolument probante et certaine, de les suivre jusqu'à la conclusion qu'ils nécessitent et quelle qu'elle puisse être » (p. XIII). Et je rencontre à chaque pas des affirmations ou des négations *à priori*, des déclamations contre le christianisme, des interprétations incohérentes du texte sacré, pour aboutir à cette conclusion : « Il n'y a rien entre nous et Dieu, rien que le médiateur scientifique » (p. 320). Mais je cherche vainement en ce fatras menaçant et monstrueux une seule petite preuve. En revanche, l'inintelligence la plus profonde et la plus complète du caractère de Jésus, de la beauté de sa vie et de sa mort, des résultats de son œuvre, éclate dans *Jésus et l'Ère de la science*, avec une inconscience superbe. M. Strada ne se doute pas qu'il réédite, en les affaiblissant, des objections cent fois réfutées, qu'il ne fournit pas aux incrédules un seul argument nouveau et que les libre-penseurs jugeront son œuvre inutile, tandis que les croyants, attristés par ses blasphèmes, la déclareront impuissante et misérable.

11. — Sorcier, nécromancien, sacrilège, donné au diable, c'est ainsi que Bennon, cardinal de l'antipape Guibert, et adversaire acharné de Grégoire VII, nous dépeint Gerbert; et parce que l'histoire était inepte elle fit du chemin jusqu'au récit dramatique de Guillaume de Malmesbury, qui nous représente le pape Sylvestre II mis à mort par le diable. V. Hugo, avec son imagination exubérante et désordonnée, ne pouvait manquer de mettre en vers la légende de

Gerbert, l'âme livrée aux sombres aventures.

M. Picavet nous découvre les origines et les raisons de cette impos-

ture, et consacre au premier pape français une étude très fortement documentée où il est examiné sous tous ses aspects. Après nous avoir raconté sa vie d'après les sources authentiques, il nous le montre professeur incomparable, d'esprit curieux et merveilleusement orné, très versé dans les sciences mathématiques, soucieux de posséder et d'approfondir les prosateurs et les poètes de l'antiquité dont il apprécia les œuvres avec un goût délicat, précurseur des humanistes et des savants de la Renaissance. L'astronomie, la physique, la médecine, furent parmi les objets de ses investigations ; mais il était surtout philosophe et théologien. Sa dialectique est souple et pressante; il montre un sens moral très avisé et il occupe une place importante dans l'histoire du dogme comme apologiste de notre foi. Du reste, doué des qualités du politique et de l'homme d'État, il occupe un rang supérieur dans la glorieuse série des Souverains Pontifes et joint aux éminentes qualités du gouvernement, le dévouement, la générosité, la constance dans ses affections. Tel il nous apparaît dans le livre de M. F. Picavet : *Gerbert, un pape philosophe*. Cette œuvre de science et de conscience fait grand honneur à l'érudit et à l'historien.

12. — Quel était le vrai nom de ce philosophe dont Montaigne nous a laissé l'apologie ? Son compatriote, M. Salvador Bové, le nomme *Ramon Sibiude*, énumérant une vingtaine de variantes assez diverses du nom de Sebonde, sous lequel nous le connaissons. Il ne tiendra désormais qu'à nous de nous renseigner, car l'auteur et l'œuvre sont examinés à fond dans l'ouvrage catalan couronné en 1896 aux jeux floraux de Barcelone. Ce livre révèle un écrivain familiarisé avec les méthodes et les procédés critiques les plus récents, informé des travaux où il peut puiser des renseignements utiles et avec lesquels il tente des rapprochements féconds. Le traité de théologie naturelle ou *Livre des créatures* fut traduit par l'auteur des *Essais*. Il est à la fois dogmatique et moral. M. Bové en fait ressortir l'opportunité et le mérite. On a pu reprocher à Sebonde d'exagérer la portée de la raison, mais il faut se garder de méconnaître les intentions de l'auteur, qui se proposait la conversion des infidèles. Avant Descartes, il reprit et voulut fortifier l'argument de saint Anselme ; avant Malebranche, il soutint la vision des idées divines ; avant Kant, il fit de l'immortalité un postulat de la raison pratique. Il n'a donc pas été estimé à sa valeur et il avait droit à une réhabilitation. M. Salvador Bové n'a rien négligé pour faire connaître le philosophe et sa doctrine ; les opinions de Raymond de Sebonde, en droit naturel et en esthétique, en cosmologie et en psychologie, en théologie dogmatique, morale et mystique sont exposées, développées, discutées et assez souvent justifiées avec ardeur et talent.

13. — Le livre de M. Basch : *Essai critique sur l'esthétique de Kant*,

ne représente que la quatrième partie d'un ouvrage qui comprendra les origines, l'exposition, la critique de l'esthétique kantienne et des systèmes qui l'ont suivie. On ne pourra dire que l'œuvre est superficielle ou légère. Le présent volume, thèse de doctorat soutenue en Sorbonne, est consacré à la critique. L'esthétique de Kant, si l'on en croit l'auteur, est comme un « carrefour » où convergent les théories des philosophes du XVIIIe siècle, d'où divergent les systèmes des esthéticiens du XIXe. C'est dans la *Critique du jugement* qu'est traitée la question du beau. Les jugements qui le concernent étant universels et nécessaires, doivent être *à priori*, et, pourtant, c'est le sentiment qui est la racine de l'esthétique kantienne, faculté indépendante de la raison et de la volonté ; mais le sentiment est subjectif et essentiellement *a posteriori* ; d'où la contradiction qui serait d'après M. Basch, à la base de l'esthétique kantienne et l'empêcherait d'être cohérente. Le philosophe de Kœnigsberg cherche dans le Beau un accord entre la nature et la liberté, et fait se concilier dans l'âme du grand artiste doué de génie le conscient et l'inconscient, la sensibilité, l'entendement et la volonté, le phénomène et le noumène, se rencontrer enfin le sujet et l'objet. L'esthétique se présente ainsi comme l'achèvement et le couronnement de la critique. Pourtant malgré les innombrables vérités de détail qu'elle renferme, les clartés qu'elle répand sur le système tout entier de son auteur, elle n'aboutit pas à une réalité objective. Le beau est purement relatif, et en matière de beau d'art et de critique, la nécessité et l'universalité sont inconcevables. L'esthétique kantienne est féconde, précisément parce qu'elle admet des éléments qui semblent contradictoires, étant à la fois sentimentaliste, intellectualiste, formaliste et idéaliste, mais il faut ramener le sentiment esthétique qui demeure désintéressé et libre à la sympathie pour les choses ou plutôt pour les apparences des choses. Les causes objectives de la beauté sont donc les mouvements de notre âme pour entrer en elles, et leurs impressions pour pénétrer en nous car « la nature n'est que de l'âme éteinte et glacée et, seul, le panthéisme est vraiment capable d'expliquer la beauté » (p. XIII). — La beauté est donc inexplicable puisque le panthéisme est contradictoire. Il est fâcheux que cette proposition altère une thèse dont il faut louer l'immense labeur et qui peut fournir de très utiles indications. Elle est intelligible, ce qui est appréciable, mais sa complexité étonne, effraie même un peu. On lui a reproché une interprétation inexacte de certaines doctrines kantiennes ; cependant elle met souvent en lumière les lacunes et les défauts de ce vaste édifice élevé par le génie mais déparé par tant de constructions arbitraires et ruineuses. Je ne puis accorder à M. Basch que le beau est pour chacun de nous ce qui lui plaît et non ce qui doit plaire ; moins dangereux en esthétique

qu'en morale, le scepticisme n'est pas plus autorisé en présence du beau qu'à l'égard du bien.

14. — « Le système de Hégel, écrit M. Noël, n'est que celui de Kant débarrassé de ses inconséquences. » Parce qu'il ramène tout à l'idée, la logique est la partie essentielle de sa philosophie. C'est elle que l'auteur de *la Logique de Hégel* nous fait connaître ; nous y trouvons une exposition méthodique des formes de la pensée et une critique de la raison pure. D'abord elle est objective, et c'est en réalité une ontologie, d'où les deux chapitres intitulés : *La Science de l'être*, *la Science de l'essence* ; puis les idées les plus abstraites s'étant produites et pouvant se définir, la logique devient subjective et c'est la *Science de la notion*. Ces trois chapitres sont de vrais tours de force, puisque sans dénaturer cette philosophie presque inintelligible, ils la font presque comprendre. M. Noël pense « qu'elle reste une œuvre solide et durable » et il examine la place que la logique occupe dans le système, ses rapports nécessaires avec la philosophie de la nature, de l'esprit et de la religion. Hégel n'est pas un révolutionnaire de la pensée : après la critique kantienne il a inauguré un dogmatisme nouveau contre lequel cette critique restera impuissante. Il devait avoir, il a eu sur la pensée contemporaine, une influence décisive, car « il a sa place marquée parmi les maîtres les plus éminents de l'intelligence humaine. » — Maître ? soit. Le cardinal Gonzalez reconnaît en lui « l'un des génies les plus puissants qui aient paru dans l'histoire. » Mais il ne faut pas oublier que cette philosophie identifie l'être et le néant dans l'ordre de l'existence et de la pensée, nie la réalité et la Divinité, repose sur la contradiction et aboutit à l'absurde. Le talent de M. Noël ne doit pas nous faire illusion, et, après comme avant son livre, indispensable peut-être à ceux qui veulent exactement connaître la doctrine hégélienne, on répète malgré soi les paroles de Schérer : « On ne peut lire Hégel sans se demander s'il faut le prendre au sérieux. »

15. — C'est Hégel qui disait de Victor Cousin : « Il a pêché quelques petits poissons dans mon vivier, mais il les a noyés dans sa sauce. » Le chef de l'école éclectique n'avait pas assez de génie pour être résolument absurde ; aussi est-il l'objet d'un tranquille mépris de la part de nos jeunes philosophes. Cependant en lisant leurs œuvres, il m'arrive parfois de le regretter et il me paraît grand quand je le compare. Je n'ignore pas ce qu'on peut justement lui reprocher : il n'est original ni profond ; il assemble des systèmes disparates ; il confond la théologie et la philosophie ; il donne des gages au panthéisme. Mais il est franchement spiritualiste, il croit en Dieu, il a écrit un excellent manuel d'Histoire de la philosophie. Dans le recueil très bien composé de M. de Wyzewa, dont la curiosité est universelle, on lira avec plaisir des pages éloquentes sur la philosophie, l'esthétique et l'histoire. Le

livre est précédé d'une intéressante notice, qui prépare à comprendre les fragments qui la suivent. Après tout, puisqu'on offre comme un modèle aux jeunes littérateurs les « pages choisies » de M. J. Claretie ou d'Hector Malot, on a bien le droit de recueillir pour les jeunes philosophes les *Pages choisies de Victor Cousin.*

16. — M. Sanz y Escartin consacre à *Frédéric Nietzsche* une courte brochure écrite dans une langue très littéraire. Après quelques détails biographiques, il formule l'idée maîtresse du penseur allemand : « Chacun se forme son propre idéal et se propose sa loi, son bonheur et ses droits. » C'est l'individualisme effréné, principe de dissolution universelle. C'en est fait de la pensée, de la morale, de la société et de l'art lui-même si on admet cette funeste doctrine. Certes, l'auteur de *Zarathustra* n'est point un esprit médiocre ; très cultivé, très personnel, il fait songer et sa critique acérée soulève des questions auxquelles il importe de répondre. Mais ce n'est pas l'égoïsme intellectuel qui les peut résoudre. « La lecture de Nietzsche, dit justement et poétiquement M. Escartin, inspire ce sentiment de profonde tristesse que ressent notre âme en présence de la jeunesse couronnée de fleurs, illuminée de sourires et irrémédiablement frappée de mort. »

17. — C'est au XVIIIe siècle que nous sommes redevables des idées directrices de la Révolution ; il est donc impossible de méconnaître l'influence et l'importance des théories qui ont inspiré la sociologie moderne. Chargé d'un cours d'économie sociale à la Faculté des lettres de Paris, M. Espinas groupe plusieurs leçons d'ouverture et quelques études qui se rapportent au même objet sous le titre : *La Philosophie sociale du* XVIIIe *siècle et la Révolution.* Le problème essentiel, c'est la suppression du mal social. L'organisation des sociétés implique des souffrances pour les hommes qui en font partie. Ne pourrait-on guérir les vices de structure ou de fonctionnement qui en sont la cause directe ou indirecte ? En tout cas, le remède ne consiste pas dans l'internationalisme : « En servant la patrie, nous servirons l'humanité » (p. 44) *(La Politique nationale et la politique humanitaire).* On a proposé comme panacée universelle le socialisme. M. Espinas examine ses antécédents historiques en Grèce, à Rome, pendant la Renaissance et ses revendications plus ou moins avouées au XVIIIe siècle. Il rencontre son expression définitive dans le jacobinisme des conventionnels et principalement dans ce démagogue subversif François-Noël Babeuf auquel M. Espinas consacre une longue et très intéressante étude. Félicitons-le d'être l'adversaire décidé de « l'utopie socialiste, » d'en dévoiler les erreurs, d'en flétrir les violences, de la déclarer nuisible pour l'homme et la société. Il y a dans ce volume des considérations excellentes, des sentiments généreux et des convictions fermes qu'il nous plaît de louer. Mais l'école à laquelle appartient l'auteur repousse, malheureusement,

s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 10. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Architecture religieuse*, par E. Benoit-Lévy. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 11. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Art romain*, par B.-H. Gausseron. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 12. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Art égyptien*, par Augé de Lassus. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 13. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. La Lithographie*, par J. de Marthold. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 14. *Histoire de l'art*, par Georges Meunier. Paris, Alcan, s. d., in-32 de 192 p., avec 47 grav., 0 fr. 60. — 15. *Grundriss der Geschichte der bildenden Künste*, von Dr Adolf Fäh. Livraisons 8 à 10 (fin). Fribourg en Brisgau, Herder. 1897, gr. in-8, p. 493 à 709, avec de nombreuses illustr., 4 fr. 50. — 16. *Manuel d'archéologie, ou Études élémentaires sur l'architecture, la sculpture et la peinture, depuis les Grecs jusqu'à nos jours*, par l'abbé P. Gaborit. 2e édition revue et augmentée. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de xxiv-384 p., illustré, 5 fr. — 17. *L'Art chrétien en Italie et ses merveilles*, par Prosper Fontaine. Lyon, Vitte, 1898, gr. in-8 de 408 p., 9 fr. — 18. *La Vie esthétique, essais de critique artistique et religieuse*, par J.-C. Broussolle. Paris, Perrin, s. d., in-12 de 325 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Grandes Cathédrales du monde catholique*, par L. Cloquet. Lille, Desclée et de Brouwer, 1897, gr. in-8 de 380 p., avec de nombreuses illustr., 6 fr. — 20. *La plus ancienne Danse macabre, au Klingenthal, à Bâle*, par le R. P. J.-J. Berthier. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 100 p., illustré, 3 fr. 50. — 21. *La Peinture en Europe. La Hollande*, par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger. Paris, May, s. d., petit in-8 de 397 p., avec 100 reproductions photographiques, cart. toile, 10 fr. — 22. *Beato Angelico*, par J.-B. Supino. Traduit de l'italien par J. de Crozals. Florence, Alinari, 1898, in-8 de 197 p., illustré de pl. hors texte et de nombreuses reproductions directes, cart. toile, 10 fr. — 23. *La Sculpture florentine. Première Moitié du* xve *siècle*, par Marcel Reymond. Ibid., 1898, in-4 de 242 p., illustré de pl. hors texte et de nombr. reproductions directes, cart., 20 fr. — 24. *Les Artistes célèbres. Les Tiepolo*, par Henry de Chennevières. Paris, Librairie de l'Art, s. d., in-8 de 158 p., avec de nombr. illustr., 6 fr. — 25. *Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503), recueil de documents inédits ou peu connus*, par Eugène Müntz. Paris, Leroux, 1898, gr. in-8 de 303 p., avec 10 pl. hors texte et 94 grav., 20 fr. — 26. *Notices et discours*, par Eugène Guillaume. Paris, May, s. d., in-12 de ix-299 p., 3 fr. 50. — 27. *La Tradition dans la peinture française*, par Georges Lafenestre. Ibid., s. d., in-12 de 388 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Art chrétien chez Luc-Olivier Merson*, par Léon Thévenin. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 16 p. — 29. *Souvenirs de* Munkacsy. *L'Enfance*. Préface par Boyer d'Agen. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 272 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 30. *L'Amatore di oggetti d'arte e di curiosità*, da De Mauri. Milan, Hoepli, 1897, petit in-12 de 580 p. illustré, cart. toile, 6 fr. — 31. *Le Peintre. Traité usuel de peinture à l'usage de tout le monde*, par Camille Bellanger. Paris, Garnier, 1898, in-12 de 420 p., illustré, 4 fr. — 32. *Nouveau Traité usuel de la peinture en bâtiment, décor et décoration*, par Paul Fleury. Ibid., 1898, in-12 de 374 p., illustré, 3 fr. 50. — 33. *Traité technique et raisonné de la restauration des tableaux*, par Charles Dalbon. Paris, May, 1898, in-8 de 146 p., 3 fr. 50.

1. — *Qu'est ce que l'art ?* Il est bon que la question soit posée, et résolue, au début de cette revue rapide des publications d'art de l'année. Quand nous aurons achevé de lire le petit livre, déjà célèbre, que le comte Léon Tolstoï a intitulé : *Qu'est-ce que l'art ?* nous serons bien forcés d'avouer que jusqu'ici nous nous imaginions savoir, et que nous ne savions pas. Nous étions éblouis par des jongleries de phrases et plongés en d'étranges confusions. Depuis Baumgarten, qui a fondé l'esthétique voici cent cinquante ans, que d'études sur le problème de l'art, que de formules de la beauté ! Kant, Schiller, Gœthe, Fichte, Winckelmann, Lessing, Schelling, Schopenhauer, en Allemagne ;

et tous ses attributs se rapportent à un monde déterminé et fini. On sait que le « temps » possède pour M. Renouvier une réalité absolue et que le Dieu du néo-criticisme est temporel. Nous ne saurions trop déplorer que M. Renouvier ait mis au service d'un système stérile les éminentes qualités d'un rare, profond et énergique esprit. *La Philosophie de M. Paul Janet* nous vaut un article alerte de M. Dauriac, qui sait estimer et louer les philosophes qu'il combat ; il y fait preuve d'une intelligente courtoisie, mais il voit en la philosophie de M. Janet un progrès sur le spiritualisme d'antan, parce que le successeur de M. Caro « passait de droite à gauche » c'est-à-dire était libre-penseur. Heureusement, l'auteur des *Causes finales* se recommande par d'autres mérites et d'autres services.

20. — Comme une fraîche et riante oasis après des sables arides, la pensée de M. Charaux repose et charme. Le livre qu'il publie cette année : *Pensées et portraits*, est un recueil de maximes sur divers sujets : la Pensée, son Histoire, l'Homme, Bon Sens et Raison, de l'Esprit, la Parole, les Langues et les Livres, le Beau et les Arts, l'Histoire, les Sciences, Philosophie et Religion. Sur toutes choses, l'aimable philosophe prononce une sentence juste, rarement un arrêt (bien que les « considérants » de ses opinions et de ses croyances soient fortement motivés), souvent un conseil. Il est sincère, il s'intéresse à son lecteur, il montre ingénûment une âme loyale et généreuse. Ce n'est pas qu'il ne sache manier l'ironie, mais elle est discrète et s'esquisse avec finesse. Il a trop d'esprit pour ne pas réprouver l'emphase, trop de mesure pour ne pas éviter les exagérations et les excès, trop de grâce et de douceur pour ne pas avoir horreur de la violence. Cette manière de « philosopher » disparaît peu à peu ; c'est grand dommage.

L. Maisonneuve.

BEAUX-ARTS

1. *Qu'est-ce que l'art ?* par le comte Léon Tolstoï, traduit du russe et précédé d'une Introduction par Téodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1898, in-12 de xii-270 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Art*, par Arthur Loth. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de viii-386 p., 3 fr. 50. — 3. *Essai sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 174 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Anarchie dans l'art*, par F.-A. Bridgman, traduit de l'anglais. Paris, May, s. d., in-12 de 248 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Parthénon et le Génie grec*, par Émile Boutmy. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de xxxv-302 p., illustré, 3 fr. 50. — 6. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, par Georges Perrot et Charles Chipiez. T. VII. *La Grèce de l'épopée, la Grèce archaïque (le Temple)*. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de 691 p., avec 54 pl. et 293 grav., 26 fr. — 7. *Les Vases du Dipylon et les Naucraries*, par W. Helbig. Paris, C. Klincksieck, 1898, gr. in-8 de 37 p., illustré, 1 fr. 70. — 8. *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, par Salomon Reinach. T. I. : *Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du Musée de sculpture de Clarac*. Paris, Leroux, 1897, petit in-8 de lxiv-660 p., avec 617 pl., 5 fr. — 9. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. La Peinture industrielle chez les Grecs*, par Ed. Pottier. Paris, May,

s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 10. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Architecture religieuse*, par E. Benoit-Lévy. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 11. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Art romain*, par B.-H. Gausseron. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 12. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Art égyptien*, par Augé de Lassus. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 13. *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. La Lithographie*, par J. de Marthold. Ibid., s. d., in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 75. — 14. *Histoire de l'art*, par Georges Meunier. Paris, Alcan, s. d., in-32 de 192 p., avec 47 grav., 0 fr. 60. — 15. *Grundriss der Geschichte der bildenden Künste*, von Dr Adolf Fäh. Livraisons 8 à 10 (fin). Fribourg en Brisgau, Herder. 1897, gr. in-8, p. 493 à 709, avec de nombreuses illustr., 4 fr. 50. — 16. *Manuel d'archéologie, ou Études élémentaires sur l'architecture, la sculpture et la peinture, depuis les Grecs jusqu'à nos jours*, par l'abbé P. Gaborit. 2e édition revue et augmentée. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de xxiv-384 p., illustré, 5 fr. — 17. *L'Art chrétien en Italie et ses merveilles*, par Prosper Fontaine. Lyon, Vitte, 1898, gr. in-8 de 408 p., 9 fr. — 18. *La Vie esthétique, essais de critique artistique et religieuse*, par J.-C. Broussolle. Paris, Perrin, s. d., in-12 de 325 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Grandes Cathédrales du monde catholique*, par L. Cloquet. Lille, Desclée et de Brouwer, 1897, gr. in-8 de 380 p., avec de nombreuses illustr., 6 fr. — 20. *La plus ancienne Danse macabre, au Klingenthal, à Bâle*, par le R. P. J.-J. Berthier. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 100 p., illustré, 3 fr. 50. — 21. *La Peinture en Europe. La Hollande*, par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger. Paris, May, s. d., petit in-8 de 397 p., avec 100 reproductions photographiques, cart. toile, 10 fr. — 22. *Beato Angelico*, par J.-B. Supino. Traduit de l'italien par J. de Crozals. Florence, Alinari, 1898, in-8 de 197 p., illustré de pl. hors texte et de nombreuses reproductions directes, cart. toile, 10 fr. — 23. *La Sculpture florentine. Première Moitié du* xve *siècle*, par Marcel Reymond. Ibid., 1898, in-4 de 242 p., illustré de pl. hors texte et de nombr. reproductions directes, cart., 20 fr. — 24. *Les Artistes célèbres. Les Tiepolo*, par Henry de Chennevières. Paris, Librairie de l'Art, s. d., in-8 de 158 p., avec de nombr. illustr., 6 fr. — 25. *Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503), recueil de documents inédits ou peu connus*, par Eugène Müntz. Paris, Leroux, 1898, gr. in-8 de 303 p., avec 10 pl. hors texte et 94 grav., 20 fr. — 26. *Notices et discours*, par Eugène Guillaume. Paris, May, s. d., in-12 de ix-299 p., 3 fr. 50. — 27. *La Tradition dans la peinture française*, par Georges Lafenestre. Ibid., s. d., in-12 de 388 p., 3 fr. 50. — 28. *L'Art chrétien chez Luc-Olivier Merson*, par Léon Thévenin. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 16 p. — 29. *Souvenirs de* Munkacsy. *L'Enfance*. Préface par Boyer d'Agen. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 272 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 30. *L'Amatore di oggetti d'arte e di curiosità*, da De Mauri. Milan, Hoepli, 1897, petit in-12 de 580 p. illustré, cart. toile, 6 fr. — 31. *Le Peintre. Traité usuel de peinture à l'usage de tout le monde*, par Camille Bellanger. Paris, Garnier, 1898, in-12 de 420 p., illustré, 4 fr. — 32. *Nouveau Traité usuel de la peinture en bâtiment, décor et décoration*, par Paul Fleury. Ibid., 1898, in-12 de 374 p., illustré, 3 fr. 50. — 33. *Traité technique et raisonné de la restauration des tableaux*, par Charles Dalbon. Paris, May, 1898, in-8 de 146 p., 3 fr. 50.

1. — *Qu'est ce que l'art ?* Il est bon que la question soit posée, et résolue, au début de cette revue rapide des publications d'art de l'année. Quand nous aurons achevé de lire le petit livre, déjà célèbre, que le comte Léon Tolstoï a intitulé : *Qu'est-ce que l'art ?* nous serons bien forcés d'avouer que jusqu'ici nous nous imaginions savoir, et que nous ne savions pas. Nous étions éblouis par des jongleries de phrases et plongés en d'étranges confusions. Depuis Baumgarten, qui a fondé l'esthétique voici cent cinquante ans, que d'études sur le problème de l'art, que de formules de la beauté ! Kant, Schiller, Gœthe, Fichte, Winckelmann, Lessing, Schelling, Schopenhauer, en Allemagne ;

Shaftesbury, Hutcheson, Home, Burke, Reid, Darwin, Herbert Spencer en Angleterre ; Cousin, Ravaisson, Renouvier, Lévêque, Taine et Guyau parmi nous, quelle litanie de noms illustres attachés à définir une énigme ! Tolstoï prend une à une toutes ces définitions, il en montre l'inanité : toutes reposent sur cette erreur essentielle qui nous porte à fonder la conception de l'art, forme de l'activité humaine, sur celle de la beauté, forme de notre plaisir. Art et beauté sont choses distinctes, parfois opposées. L'art est mieux qu'une source de plaisir, c'est une des conditions de la vie humaine. L'art est un moyen d'union entre les hommes, par la faculté qu'il leur donne de transmettre leurs sentiments ; c'est par là qu'il est indispensable à la vie de l'humanité, à son progrès dans la voie du bonheur. Cessons de célébrer, avec des majuscules prétentieuses, cette trinité du Vrai, du Bien et du Beau, stériles formules destinées à nous masquer l'égoïsme et la honte de l'art contemporain. Cet art que l'on appelle l'art de l'élite, parce que la rareté y tient la place de l'idéal ; cet art menteur, qui a rejeté toute spontanéité ; cet art pauvre, qui ne transmet plus à l'humanité des sentiments nouveaux ; cet art obscur, qui exige de ses adeptes une initiation fatigante ; cet art perfide, qui s'écarte du véritable progrès, et de l'intime source de la conscience religieuse, d'où peuvent seulement jaillir les émotions toujours fraîches et nouvelles, quelle misérable contrefaçon de l'art populaire et vivant, qui aide l'homme à monter vers Dieu ! Le grand romancier russe, qui s'accuse d'avoir autrefois publié des œuvres contraires au véritable idéal et qui renie sa triste et poignante *Anna Karénine*, n'a jamais été plus éloquent que dans son âpreté à flageller l'art pervers et contrefait. Qu'importe s'il nous en donne de singuliers exemples, s'il flétrit, avec une verve merveilleuse, l'œuvre de Wagner, s'il confond notre Puvis de Chavannes avec les Bœcklin et les Stuck ! Pour ceux qui auront lu et médité son livre, la théorie de l'art pour l'art ne sera plus qu'une vaine fumée, et l'art, d'un côté, comme la science, de l'autre, deviendra le moyen de réaliser sur cette terre l'œuvre d'amour pour laquelle nous vivons.

2. — Après cette nourriture si forte et d'une saveur nouvelle, oserons-nous chercher quelque aliment dans l'esthétique raisonnable et savante dont Charles Lévêque donna jadis la formule ? M. Arthur Loth a composé sur *l'Art* un volume où la forme didactique est relevée par le sentiment sincère et profond des beautés de la nature, et par un juste discernement des devoirs de l'artiste. Les sept chapitres qui le divisent montent peu à peu des idées les plus générales et des définitions les plus simples des beaux-arts, entre lesquels l'auteur se refuse à établir une hiérarchie, jusqu'aux plus hautes considérations sur l'interprétation idéale de la réalité. Qu'on lise les pages excellentes (369 et suiv.) sur la représentation des sujets évangéliques ; jamais on n'a mieux dé-

fini le contraste entre la vérité supérieure de l'art et l'observation réaliste de la nature. D'un bout à l'autre de cet ouvrage au style sobre, aux idées saines, passe le souffle religieux qui donne la vie. Chemin faisant, je signale quelques petites erreurs de fait à corriger dans une réimpression : p. 289, Ghirlandajo est écrit Girlandajho ; p. 315, les fresques de Corrège à Parme ne sont pas à San Giovanni e Paolo, mais bien à l'église San Giovanni, au couvent de San Paolo, et surtout au dôme ; p. 341, je crois que la traduction suivante de l'inscription mise par l'Angelico dans le nimbe d'une de ses Vierges : *Virgo Maria, non est tui similis*, « Vierge Marie, ce n'est pas votre portrait, » doit être rectifiée ainsi : « Vierge Marie, il n'est personne qui vous ressemble ; » p. 382, il ne faudrait pas citer les deux palais de la place de la Concorde, à Paris, qui datent de 1770, parmi les œuvres modernes, la façade du palais de justice, la basilique du Sacré-Cœur.

3. — L'*Essai sur l'art contemporain*, de M. H. Fierens-Gevaert, est l'œuvre d'un esprit souple, ingénieux, naturellement doué de poésie. Nullement didactique, mais pénétré de la vie incessante et mobile de l'art dont il observe et note les phases, c'est un recueil de fines et judicieuses pensées plutôt qu'un livre d'enseignement. Ce critique à vision aiguë ne s'épouvante point des hardiesses contemporaines ; instruit qu'il est de notre passé, il sait que toujours la tradition est arrivée à temps pour refréner les pires audaces, et que toujours aussi il s'est trouvé des audacieux pour rajeunir la tradition vieillissante, la sauver de la mort académique. Les jeunes artistes, les critiques de profession liront avec plaisir cet aimable guide philosophique.

4. — M. Bridgman, peintre de tempérament aventureux, si j'en juge par le frontispice colorié dont il égaie ses notes sur *l'Anarchie dans l'art*, n'en est pas moins un sage prosateur. Le réquisitoire qu'il a dressé contre les exagérations de l'impressionnisme, du symbolisme, et en général contre toutes les sottises prétentieuses dont nous sommes envahis sous prétexte d'art, prêterait à une longue discussion, si déjà Tolstoï ne nous avait convaincus. Il est très amusant, ce réquisitoire, et d'autant meilleur qu'on y sent à chaque page l'homme du métier, dont le bon sens s'étaie de raisons solides ; mais s'il est une vertu que l'on puisse exiger d'un traité contre l'anarchie, c'est une méthode régulière ; cette méthode, que je n'aperçois pas nettement, eût assuré plus d'autorité à la fantaisie de M. Bridgman.

5. — Un des plus beaux livres et des plus féconds qu'ait inspirés la critique d'art élevée à la dignité de science exacte, et servie par l'ardeur d'un style nerveux et souple, le petit livre de Taine sur la *Philosophie de l'art en Grèce* date d'une quarantaine d'années déjà. Il traitait de la sculpture grecque, il nous la présentait comme la fleur harmonieuse et l'expression suprême d'une race, d'une religion, d'un

moment de l'histoire. Avec la méthode et les idées de Taine, avec un style même qui semble directement issu des pages du maître, M. Boutmy voulut remonter plus haut, élargir le sujet, et il publia sa *Philosophie de l'architecture en Grèce*. C'était en 1870, la guerre approchait ; elle ensevelit le volume. M. Boutmy, membre de l'Institut, directeur de l'École libre des sciences politiques, s'est souvenu de l'œuvre d'autrefois, où il se complaisait. Il n'a pas cru devoir la modifier, et il a bien fait ; il nous l'offre seulement sous un titre nouveau : *Le Parthénon et le Génie grec*. Ce livre vient à propos pour remettre en honneur la méthode psychologique de Taine, cette méthode délaissée, un peu décriée, dont les défauts mêmes de spontanéité et de divination ont un charme infini. Au lieu de ces froids catalogues, de ces inventaires après décès que nous donne trop souvent l'histoire de l'art, elle nous montre la vie, elle nous la fait vivre. Pour nous faire comprendre l'œuvre d'art, elle nous plonge dans le milieu où l'art s'élabore ; elle nous inculque la pensée, la croyance de l'artiste, elle nous incorpore au créateur, et nous créons avec lui. Par sa précise et forte reconstitution de la vie grecque, M. Boutmy nous achemine vers le siècle glorieux de Périclès, l'apogée de l'activité créatrice ; il nous fait toucher « l'idéal sans mystère et sans sublimité, mais libre, mobile, joyeux, infiniment varié, couronné de grâce légère et de paisible harmonie, que la Grèce oppose à celui de l'Orient » (p. 114). Que viendrait faire en ces belles pages le récit des découvertes, si étonnantes soient-elles, que nous devons aux nouvelles fouilles ? Un disciple de Platon nous dirige, nous persuade ; et quand nous arrivons, par une pente insensible et douce, aux conclusions du livre, notre âme hellénisée est prête à comprendre le « miracle d'art » de la Grèce, et à le reconnaître dans le Parthénon.

6. — Après que M. Boutmy, vous expliquant le Parthénon, vous aura pénétrés de l'harmonieuse beauté du temple grec, vous pourrez aborder, l'âme toute vibrante encore de la lumineuse vision, le plus austère des beaux volumes où MM. Perrot et Chipiez nous racontent l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*. Le tome septième de leur grand ouvrage continue l'histoire de la Grèce, commencée, il y a deux ans, par l'art mycénien. Il s'agit cette fois de l'art homérique, de *la Grèce de l'épopée*, de *la Grèce archaïque*, et c'est *le Temple*, ce centre de la religion et de l'art, que pièce par pièce les érudits et sagaces historiens s'attachent à nous expliquer. Nous n'avons plus ici, comme dans l'aimable livre de M. Boutmy, une philosophie de l'art, mais bien un majestueux traité d'anatomie artistique. Et quel plus admirable sujet à disséquer, que ce Temple aux proportions idéalement rythmées, que nous voyons, d'époque en époque, se développer comme un être vivant, assouplir et affiner ses robustes formes, pour arriver enfin à la perfection de beauté

qui fait du Parthénon un résumé du génie grec ? La première partie de l'ouvrage, qui traite de l'art homérique, a été écrite par M. Perrot avec cette abondance d'informations, cette curiosité toujours en éveil, ce ton familier de causerie où l'on reconnaît l'explorateur qui a vu par lui-même, le professeur qui communique à ses élèves, sans compter, le trésor de son expérience. Ces qualités personnelles donnent aux pages d'un Athénien convaincu, à qui ni Institut ni Sorbonne ni École normale n'ont fait oublier les chères années de Grèce, une indéniable valeur, même auprès du livre célèbre de M. Helbig sur l'épopée homérique. Voici donc, sous une forme nouvelle, une véritable encyclopédie de la vie grecque au huitième et au neuvième siècle avant notre ère, comme écrivait M. Collignon dans sa préface de l'excellente traduction par M. Trawinski du travail allemand. La seconde partie du volume effraiera peut-être, tout d'abord, par son appareil architectural. Texte et planches (ces planches sont belles, faciles à comprendre, très nombreuses), tout nous apparaît d'une sévérité, d'une monotonie voulues. Monotonie apparente, mais non réelle : après que nous avons suivi pas à pas, avec une minutieuse lenteur, la besogne de l'ouvrier qui taille, assemble, monte les pierres, nous allons avec émerveillement voir surgir des édifices puissants comme le temple d'Héra à Olympie, ce chef-d'œuvre de l'architecture dorique, récemment reconstitué ; ou bien nous devinerons la grâce étrangère, moins originale, mais plus subtile, de ces temples ioniques d'Éphèse et de Samos dont malheureusement aucune exhumation ne pourra faire revivre les débris. Jamais une doctrine aussi sûre, due aux efforts unis d'un architecte et d'un archéologue, n'avait été présentée au grand public avec cette facilité de lecture ; et nous suivons avec joie les auteurs de l'Histoire de l'art antique dans leur défrichement du sol généreux où s'épanouira la sculpture grecque.

7. — Les recherches de M. Helbig sur *les Vases du Dipylon et les Naucraries* ont été présentées à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui leur a donné l'hospitalité de ses Mémoires. Il s'agit de peintures de vases funéraires découverts pour la plupart dans une nécropole voisine du Dipylon d'Athènes, représentations navales datant vraisemblablement de la première moitié du VIIIe siècle, où M. Helbig, s'aidant des récits de Thucydide, retrouve ingénieusement la trace des croisières entreprises pour défendre l'Attique contre les incursions des pirates phéniciens, cariens ou grecs. L'Attique, jusqu'au temps de Clisthènes, fut divisée en districts administratifs dénommés naucraries ; chacun de ces districts était tenu de fournir à l'État l'équipement d'un navire, et ce sont ces navires que nous voyons peints sur les vases du Dipylon.

8. — M. Salomon Reinach a entrepris, en trois volumes, un *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, où seront réunies et décrites

toutes les œuvres antiques aujourd'hui connues. C'est une de ces œuvres de longue patience et de profonde érudition dont seul peut-être était capable l'excellent auteur du *Manuel de philologie classique*. Œuvre entre toutes de dévouement, ce qui ne veut point dire œuvre ingrate, car elle devient strictement indispensable à tous ceux, et ils sont nombreux, qui s'intéressent à l'art et à l'iconographie antiques. En trois volumes à cinq francs, nous avons les éléments de ce *Corpus statuarum* que les archéologues réclament, que l'Institut allemand songe à préparer, et qui, si jamais il s'achevait, coûterait quelques milliers de francs l'exemplaire. Ici, et nulle part ailleurs, le plus humble travailleur en archéologie, le plus éloigné des grandes bibliothèques, l'étudiant, l'instituteur, le curé de campagne, aura sous la main les moyens, tous les moyens de reconnaître une sculpture nouvellement découverte et de la classer. Ici, et nulle part ailleurs, on trouvera l'enseignement complet de la statuaire antique, la réunion des types qui permettront, comme écrit M. Salomon Reinach, de restituer par la pensée un fragment, ou de poursuivre l'histoire d'un motif plastique. Le premier volume, le « Clarac de poche, » contient (avec une Notice très attachante et instructive sur le comte de Clarac) la réduction de toutes les gravures au trait de ce grand recueil un peu incohérent, mais classique, qui s'appelle le *Musée de sculpture*. Le second est un album de dessins au trait, avec index, réunissant pour la première fois le chiffre énorme de six mille statues antiques. Le troisième et dernier, qui tardera un peu à paraître, renfermera avec un supplément sans doute considérable, la description de toutes les planches, et un index général. D'ailleurs, l'organisation des deux premiers volumes est assez pratique pour que l'on puisse provisoirement se passer du troisième. Les pages intitulées « Notices provisoires » sont un prodige de condensation des renseignements bibliographiques, muséographiques et techniques relatifs aux sculptures reproduites. Il est très vrai que la publication de ces deux volumes marque une date dans nos études ; et M. Salomon Reinach a pu dire avec une très légitime fierté : « Au cours d'une vie passionnément consacrée aux travaux utiles, je n'aurai rien fait de plus utile que cela. » (Introduction, p. IV).

9, 10, 11, 12, 13. — Les manuels d'art deviennent légion ; mais, tandis que leur nombre s'accroît sans arrêt, leur format diminue, et bientôt le traitement esthétique nous sera dosé homéopathiquement. Ainsi l'a compris l'éditeur Henry May, en créant, sous le patronage de la Société populaire des Beaux-Arts, une *Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique*. A vrai dire, ces brochures illustrées de type élégant, qui ne dépassent point 64 pages, sont plutôt des conférences que des livres. Celle de M. Pottier, sur *la Peinture industrielle chez les Grecs*, a été lue en Sorbonne, si je ne me trompe, et elle a gardé de la lecture un

accent fin et discret, un sourire pénétrant que l'on devine entre les lignes. C'est grâce à M. Pottier que nous savons désormais quel fécond enseignement d'art nous pouvons tirer de ces humbles vases, rangés en séries monotones et interminables dans les vitrines du Louvre. Il l'avait dit dans la charmante préface d'un catalogue officiel *(A quoi sert un musée de vases antiques)* ; il le redit en ce petit volume, qu'accompagnent d'excellentes gravures : dans ces simples dessins de vases, « ces esquisses d'argile que les contemporains payaient quelques drachmes, nous voyons le reflet de ce qu'a été le génie grec au plus beau moment de son histoire » (p. 46). Et sa conclusion est un encouragement aux industries d'art, à la création d'un art vraiment populaire, à la suppression de « ce privilége monstrueux qui réserve les jouissances d'art à une aristocratie intellectuelle, alors qu'elles doivent être le bien commun de tous » (p. 47). Il ne faudrait pas cependant que cet amour de l'exquise beauté grecque conduisît à l'injustice envers un autre art populaire, celui des grands imagiers du moyen âge ; et M. Pottier nous paraît injuste quand il parle du paradoxe illogique de l'art chrétien, qui considère la vie comme une vallée de larmes, et nous présente de la mort les images les plus répugnantes (p. 41). C'est faire bon marché de ces visions grandioses de la Jérusalem céleste, qui, offertes au chrétien par les bas-reliefs et les vitraux des cathédrales, l'encourageaient à franchir le seuil redoutable de la mort.—Auprès de la charmante brochure de M. Pottier, voici que se groupent déjà *l'Architecture religieuse*, de M. Benoît-Lévy, une sage analyse de *l'Art romain*, par M. Gausseron, une rapide et pittoresque promenade au travers de *l'Art égyptien*, par M. Augé de Lassus, enfin de piquantes et très modernes considérations sur *la Lithographie*, par M. Jules de Marthold. Applaudissons à l'heureuse initiative qui inspire cette nouvelle série didactique, à une condition pourtant, c'est qu'elle ne fasse point délaisser les volumes plus longuement médités et durables de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, publiée par la même librairie.

11. — L'*Histoire de l'art*, de M. Georges Meunier, nous fait toucher à l'infiniment petit. Près de deux cents pages et de cinquante gravures, en format de poche, pour soixante centimes ! Pour soixante centimes l'Égypte, la Grèce, Rome, Byzance, les cathédrales françaises, la Renaissance et le Romantisme, sans compter même toute une esthétique préliminaire. Ce petit bréviaire n'est pas trop mal fait : les divisions en sont nombreuses, et [illegible] par l'auteur [illegible] sûrement que, si les églises chrétiennes [illegible] plus grandes que les temples païens, c'est plutôt [illegible] aux Germains convertis « les vastes forêts dans lesquelles ils [illegible] les cérémonies sacrées » [illegible] quelques lignes du même genre, ne sont pas entièrement [illegible] par le bon marché auquel [illegible]

15. — Le Dr Adolf Fäh a donné le dernier fascicule de son Histoire abrégée des beaux-arts (*Grundriss der Geschichte der bildenden Künste*. Ce volume restera, par la sagesse de ses proportions, par son érudition de bon aloi, enfin par son prix très abordable, un modèle de livre populaire. Je ne reprocherai pas à l'éditeur de nous avoir servi une fois de trop, après tant d'autres, certaines gravures sur bois qui étaient de mode il y a quarante ans ; ce côté fâcheux de l'illustration, que l'on pourrait sinon faire disparaître, du moins atténuer sensiblement dans une édition nouvelle, est bien compensé, il faut le reconnaître, par un choix très heureux de clichés photographiques, qui reproduisent avec une fidélité parfaite les chefs-d'œuvre de la peinture. Le travail critique de M. Fäh s'arrête au seuil du dix-neuvième siècle, qu'il ne considère pas encore comme une période close (p. 687) ; la réserve de ce jugement semblera excessive, deux ans à peine avant que s'ouvre le siècle nouveau.

16. — Des publications d'art comme celles de la maison Herder, où le culte respectueux des belles formes s'associe très bien à un catholicisme irréprochable, devraient faire réfléchir certains de nos éditeurs français. Il faut regretter que des ouvrages généraux comme le *Manuel d'archéologie*, de M. l'abbé Gaborit, soient peut-être l'exclusive pâture artistique de maisons religieuses. Je ne voudrais pas contrister un vénérable prêtre, qui a été, il nous l'annonce lui-même sur le titre de son volume, professeur d'archéologie pendant vingt-deux ans, mais enfin ce livre a une deuxième édition, et, s'il doit en avoir une troisième, il faut pourtant bien signaler quelques-unes des erreurs dont il fourmille. Et pourquoi, d'abord, ce titre : *Manuel d'archéologie*, à un livre qui traite de l'art moderne plus encore que de l'art ancien ? Car il y faut noter la disproportion singulière entre le petit nombre de pages accordées aux anciens, nos maîtres en matière artistique, et la part beaucoup plus large donnée aux modernes, disons même aux contemporains. L'esthétique toute chrétienne de l'ouvrage ne mériterait que des éloges, si elle s'appuyait sur une érudition plus ferme. En feuilletant le livre au hasard, je vois citée (p. 200) une représentation de Mercure dans un Jugement dernier peint aux catacombes ; or, il n'y a aux catacombes ni Mercure ni Jugement dernier ; p. 272, en note, je lis ceci : « Les premiers manuscrits enluminés remontent à l'époque de Charlemagne. » Remontons, je vous prie, quelques siècles ; p. 189, dans une étude sur la sculpture française : « Nous ne dirons rien de Pigalle, Falconet, Allegrain, Houdon et Caffieri qui ont été diversement jugés. » Et l'auteur, qui exécute si vivement Houdon, et qui ne nomme même point Barye, consacre toute une page à Pradier, et deux à David d'Angers ! P. 214, je rencontre Hemeling (pour Memling) au nombre des enlumineurs italiens ! Quant aux noms d'artistes, il semble que ce soit un

jeu de les fausser. Benezzo Gozzozoli (p. 217 et 263) pour Benozzo Gozzoli, Pallaiolo pour Pollaiolo (p. 220). Angier pour Anguier (p. 187), Hoggard pour Hogarth (p. 261), Rudes, Mercier, pour Rude, Mercié (p. 193) ; je pourrais citer non pas vingt, mais cent autres erreurs. Tout cela est déplorable, dans une deuxième édition « revue et augmentée. »

17. — M. Prosper Fontaine, au retour, j'imagine, d'un premier voyage outre monts, a cru devoir célébrer, en quatre cent huit pages de grand format, *l'Art chrétien en Italie et ses merveilles*. C'est un récit sans prétention, d'allure familière, qui ne craint pas les longueurs, et mêle de juvéniles apostrophes à la philosophie la plus absconse. Gênes, Pise et Rome sont les uniques étapes d'un voyage qui a duré trois mois. Engageons l'auteur à ne point négliger la Vénétie, la Toscane et l'Ombrie, s'il se décide encore à franchir les Alpes ; mais qu'il condense davantage ses impressions à venir. Les quelques gravures éparses dans ce livre n'en excusent point la cherté.

18. — L'Italie, la chère Italie d'autrefois, la terre de douceur, la terre de saint François d'Assise, n'a pas d'ami plus fervent que M. l'abbé Broussolle. Aux flancs des coteaux d'Ombrie, dans la lumière d'argent que tamise le feuillage des oliviers, son enthousiasme a germé et fleuri joyeusement ; un volume de *Pèlerinages ombriens* fut le chant d'amour de cette âme conquise ; et nous attendons avec vive impatience le second ouvrage annoncé : *La Jeunesse de Pérugin et les Origines de la peinture ombrienne*. Cependant, vicaire à Paris, confiné en de saints devoirs qui n'excluent certes pas l'enthousiasme, mais écartent sévèrement l'esprit des joies errantes d'autrefois, M. Broussolle donne ses heures de repos à la critique d'art, à *la Vie esthétique*. Les six articles qu'il a rassemblés sous ce large titre sont nés de fugitives occasions, dont certains gardent peut-être trop nettement l'empreinte: voici, entre autres, une revue des livres d'étrennes qui ne méritait pas les honneurs d'une réimpression ; mais on lira avec plaisir l'étude sur les vieilles peintures de Spolète, et celle, un peu longue, sur la peinture religieuse aux Salons de 1897.

19. — M. Cloquet a décrit et commenté, avec une érudition mêlée de ferveur, *les Grandes Cathédrales du monde catholique*. Ce livre de vulgarisation intelligente, digne des meilleurs éloges, rappelle par certains côtés un ouvrage déjà ancien de Mgr Bourassé, mais il le dépasse par l'information plus précise et le choix des gravures. Il passe en revue rapidement, trop rapidement peut-être, les basiliques latines et lombardes, les églises byzantines, les puissantes cathédrales romanes, pour arriver au vrai chef-d'œuvre de l'art chrétien, à la voûte gothique. Un seul chapitre, mais de cent pages bien illustrées, réunit, dans un classement un peu arbitraire, Chartres, Laon, Paris, Amiens, Reims, Albi, Noyon, Senlis, Le Mans, Cologne, Dijon, Bourges et Marbourg. Vien-

nent ensuite, par chapitres assez brefs, les cathédrales italiennes, anglaises, brabançonnes, normandes, allemandes, espagnoles, enfin quelques églises de la Renaissance, Saint-Pierre de Rome, le Gesù, Saint-Paul de Londres, et, chose étrange, Sainte-Marie-des-Fleurs de Florence, qui n'appartient à la Renaissance que par sa coupole, et figurerait plus justement au nombre des églises gothiques. Pour conclure, M. Cloquet analyse en tous ses détails une basilique inachevée, Notre-Dame de la Treille, à Lille, qu'il semble nous présenter comme le type idéal moderne de l'architecture religieuse ; et cette assertion prêterait à de très longs débats, si l'on ne songeait que la *Revue de l'art chrétien*, dont M. Cloquet est le zélé secrétaire, a ses bureaux précisément à Lille.

20. — C'est une œuvre célèbre de la peinture gothique, *la plus ancienne Danse macabre, au Klingenthal, à Bâle*, que le R. P. Berthier nous fait connaître d'après une série de dessins exécutés en 1768, et conservés à la Bibliothèque de Bâle. Est-ce bien la plus ancienne des danses macabres ? Il est difficile d'en juger par le style des peintures, qui ont été retouchées assez fortement au XVIe siècle. Ces fresques, d'après leur savant commentateur, auraient été exécutées en 1312 sur deux murailles du cloître des Dominicaines. Ce sont, deux siècles d'avance, les célèbres compositions de Holbein. L'intérêt de cette série, outre son antiquité, consiste en son abondance ; elle comprend quarante sujets, où l'on voit défiler, à la suite des grands personnages, clercs ou laïcs, des figures de mendiants et d'usuriers, de hérauts, de bouffons, de cuisiniers et de paysans, de Turcs et de Juifs, apostrophés ironiquement par la noire visiteuse. Les légendes fidèlement copiées par le dessinateur du XVIIIe siècle sont ici traduites pour notre grande édification.

21. — Avez-vous fait, ce dernier mois, le pèlerinage de Hollande ? Avez-vous salué, avec le respect qui lui est dû, la royauté triomphante de Rembrandt, dont l'Exposition d'Amsterdam révélait les trésors inconnus ? Si vous revenez d'Amsterdam, vous pouvez parcourir à nouveau les étapes du charmant voyage en feuilletant le volume que MM. Lafenestre et Richtenberger ont consacré à la *Hollande* dans la série de catalogues illustrés qu'ils intitulent : *La Peinture en Europe*. Et si vous ne revenez point d'Amsterdam, vous pouvez, avec ce bel album savamment commenté, faire le voyage à peu de frais et sans fatigue, dans la paix de votre « home. » Toute la Hollande est là, dans les cent photogravures qui nous montrent ses canaux, ses maisons proprettes au mobilier confortable, ses soldats et ses paysans, ses élégantes et ses filles d'auberge, sa vie intime, discrète, pompeuse, exubérante, triviale, toute la Hollande, dans les toiles de ses maîtres petits et grands, de Hals et de Rembrandt jusqu'à Ostade, Ruysdaël et Van der Meer.

L'art hollandais, on le sait, est resté en Hollande ; il n'est entier que là ; et le livre de MM. Lafenestre et Richtenberger, plus spécial peut-être que les catalogues précédents où étaient décrits le Louvre, Florence, la Belgique et Venise, nous donne, en même temps qu'une impression très vivante de ce pays singulier, une connaissance complète d'une école qui serait la première de toutes, si la peinture ne devait pas, comme la poésie (Tolstoï nous l'a enseigné) nous sortir de notre chair, de nos vêtements, de nos mesquines habitudes, pour nous élever au-dessus de ce qu'atteignent les sens.

22. — Où trouver une plus délicate et surnaturelle harmonie que celles des violes, harpes, trompettes et tambourins qui, dans les tableaux du bienheureux peintre de Fiesole, célèbrent si tendrement la gloire de la Vierge Mère et de son divin Fils ? Si l'expression suprême de l'art chrétien est un élan de prière et un chant de joie, on peut dire que *Beato Angelico* l'a donnée, avec une suavité qui n'est pas de cette terre. On ne peut aimer l'art de l'Angelico sans devenir meilleur, et ceux qui, comme M. Supino, mettent cet art à la portée de tous par une publication admirablement illustrée et de prix très abordable, font mieux qu'une œuvre délicieuse, ils font une bonne œuvre. Ce livre si fin, si gracieux, dont les grands photographes de Florence, les frères Alinari, ont ordonné la composition avec un goût parfait, dont le texte est écrit avec cette sobriété et cette sûreté qui distinguent tous les travaux du jeune et brillant conservateur du Musée national de Florence, a un mérite de plus pour des lecteurs français : il est publié en français. Et ce doit être, il me semble, le cadeau d'étrennes de toutes les jeunes filles, l'ornement de la table de salon pour les familles chrétiennes, ce doux commentaire de l'Évangile, ces pages où sourient, parmi les lignes du texte, des profils candides de séraphins.

23. — MM. Alinari, en se faisant éditeurs d'art, ont bien mérité non seulement de ceux qui aiment l'art italien, mais de ceux qui aiment les beaux livres. Il est impossible de voir des ouvrages plus abondamment et plus splendidement illustrés que ces monographies, commencées il y a peu d'années, où ils ont le dessein de renfermer peu à peu tous les grands maîtres, tous les grands monuments de l'Italie. Un texte dû aux meilleurs érudits accompagne ces nombreuses et fidèles images photographiques où nulle fantaisie de graveur ne peut intervenir. L'ouvrage le plus considérable de la série est consacré à la *Sculpture florentine*. Il comprendra quatre volumes indépendants les uns des autres, dont les deux premiers sont déjà publiés. Celui que nous venons de recevoir étudie la *Première Moitié du quinzième siècle*, toute resplendissante de la gloire d'un Ghiberti, d'un Donatello, d'un Luca della Robbia, trois maîtres vraiment parfaits et impeccables.

L'exemple de l'antiquité, qui dominera bientôt exclusivement, et nuira trop souvent à l'élan original et spontané, demeure encore discret ; c'est l'heure exquise où l'ingénuité robuste du moyen âge et la candeur du sentiment chrétien s'allient à la science et au rythme ; entre Nicolas de Pise et Michel-Ange, c'est la délicieuse halte fleurie sur le chemin où s'élancent tant d'artistes impatients de vie et de gloire. Les sculpteurs ont précédé les peintres. Par l'expression ardente et passionnée des gestes, Donatello annonce et dépasse Botticelli ; par la pureté, la grâce et la souplesse, Ghiberti et Luca della Robbia unissent l'Angelico à Léonard. Où trouver, même chez Raphaël, plus de tendresse et de piété, plus d'harmonie classique que dans ces anges en adoration, que dans cette madone sculptée par le bon, l'excellent Luca della Robbia pour l'église campagnarde de l'Impruneta ? Et personne ne connaissait ces chefs-d'œuvre ! Et j'ai vécu des mois à Florence, je ne les ai pas vus ! Ah ! que j'ai plaisir à remercier M. Marcel Reymond qui me les révèle ! Qu'il me pardonne, si je n'ai pas encore parlé de son texte si savant, si nouveau, ouvert à tant d'horizons ; mais comment ne point s'attarder à feuilleter ces pages imprimées, illustrées en perfection ! Tout Donatello, tout Della Robbia ! On ne se lasse point de contempler ces images qui nous parlent, qui élargissent notre vie. Il faut qu'on sache cependant que M. Marcel Reymond est le premier historien de la sculpture florentine. Bien des érudits avaient éclairci des points obscurs, établi des dates, mis en relief des noms dédaignés par Vasari ; mais il coordonne les renseignements, et il ne se contente pas, comme plus d'un, de compulser les archives, il regarde les œuvres. Il les regarde et il les compare ; il en découvre la filiation. La connaissance qu'il a de notre sculpture française lui est précieuse, et ses pages sont souvent animées de ces vues originales et profondes qui ravissaient les auditeurs de notre cher et regretté Courajod. Le public français donnera raison à MM. Alinari, qui n'ont pas hésité à publier en français l'*Histoire de la sculpture florentine*, et à en demander le texte à M. Reymond.

24.— « Tiepolo ! Tiepolo ! Ce nom de Tiepolo évoque tout un monde de grâces plafonnantes et d'exquises élégances aériennes. C'est le dernier grand décorateur de l'Italie à sa décadence, et l'art souverain de ce pays merveilleux semble avoir voulu mourir entre ses bras sur le plus enchanté sourire. » Ainsi commence la biographie des *Tiepolo*, écrite, non, brossée par M. Henry de Chennevières avec les mêmes pinceaux, avec les mêmes couleurs vibrant depuis un siècle et demi aux plafonds de Venise. Heureux Giambattista ! cet homme de décadence, ce peintre, postérieur d'un siècle à Véronèse, et qui éclipse par moments Véronèse ; cet amoureux de vie, ce faiseur de décors savants et spontanés, ce poète des draperies et des gestes, emporté sur les

ailes de Pégase dans l'azur et les nuages d'une voûte d'église ou de palais, ce maître immortel et seul capable de résumer la Venise du XVIIIe siècle, Tiepolo a rencontré son biographe. Le livre est complet, érudit sans le dire, méthodique sans apparence de méthode, pétillant comme un feu d'artifice. De précieux renseignements inédits, glanés chez les amateurs parisiens (surtout chez le plus riche en Tiepolo, le peintre Camille Rogier), enrichissent le catalogue et l'histoire du maître. Nulle fatigue, nulle monotonie, dans les longues et innombrables descriptions de ces décors toujours blonds et lumineux. Fresques du palais Labia de Venise, du palais Canossa de Vérone, ou de la villa Valmarana de Vicence, compositions héroïques de Wurtzbourg, de Vienne, de Madrid, tout défile sous nos yeux.... Mais, sans critiquer l'excellent écrivain, disons nos regrets à son éditeur. Ce volume savoureux est noir de gravures ; hélas ! les gravures sont médiocres ; hélas ! les gravures ont de terribles lacunes ; rien de Wurtzbourg ! Et là-bas cependant, à Wurtzbourg, on vend pour un prix modique une monographie fort joliment illustrée de Giambattista. En vérité, M. Henry de Chennevières n'en peut mais ; toutefois l'âme légère de Tiepolo, si elle lui demeure reconnaissante, eût souri plus franchement, à se voir plus fidèlement traduite par le graveur.

25. — Une des publications le plus justement estimées de M. Eugène Müntz, les *Arts à la cour des Papes*, semblait arrêtée depuis longtemps déjà. Les trois volumes édités par Thorin, remplis d'inappréciables documents sur les pontificats de Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, Pie II, Paul II et Sixte IV avaient paru de 1878 à 1882. Nous commencions à craindre que l'éminent érudit, absorbé par son grand travail sur l'Histoire de la Renaissance, et par ses recherches sur Léonard de Vinci, dont nous admirerons très prochainement le résultat victorieux, ne se fût laissé entraîner à négliger un plus modeste mais bien fécond labeur. La série annoncée devait aller jusqu'à Léon X. Nous avons l'heureuse surprise de la voir reparaître, pour se continuer jusqu'au règne de Paul III, chez un autre éditeur, en des conditions de luxe infiniment différentes de la sévérité primitive. Le livre d'érudition artistique est devenu un livre d'art. Nous devons cette utile transformation à la Fondation Piot, dont les services sont déjà si nombreux. Les documents réunis en ce nouveau recueil sont répartis durant une période de vingt années, de 1484 à 1503, sur les pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI et de Pie III ; les deux premiers comptent parmi les époques les plus illustres de la Renaissance. Il faut lire dans l'Histoire de M. Pastor le vivant récit de ces années de trouble où s'édifiait la Rome papale dans sa grâce et sa magnificence. Les accroissements du palais du Vatican, avec la construction par Innocent VIII de la villa du Belvédère, l'aménagement par Alexandre VI de l'appartement

Borgia, et la réfection du fort Saint-Ange, les travaux de la basilique de Saint-Pierre, les fêtes, les funérailles, c'est toute la vie romaine que les textes publiés par M. Müntz précisent à nos yeux en images plus nettes et minutieuses. Ajoutez à ces textes inédits ou peu connus le charme d'une illustration documentaire, elle aussi, ce qui ne l'empêche pas d'être fort belle, — je citerai de préférence les dessins de la bibliothèque de l'Escurial représentant des vues de Rome, à la fin du quinzième siècle, les planches réunissant des médailles et des sceaux, — vous comprendrez combien il est souhaitable que de nouveaux volumes continuent sans trop tarder la magnifique série des *Arts à la cour des Papes*.

26, 27. — Voici deux recueils d'études critiques et biographiques qui se complètent l'un l'autre, et nous font parcourir, au moins dans son évolution classique, l'histoire de la peinture française au dix-neuvième siècle. M. Eugène Guillaume, successeur du duc d'Aumale à l'Académie française, a réuni, ou, si vous préférez, laissé réunir par la Société française d'éditions d'art, des *Notices et discours* où l'on retrouve jusque dans l'analyse des œuvres d'autrui ces théories sereines et fortes, puisées aux leçons de l'antiquité par le sculpteur philosophe. Charles Blanc, pour qui fut instituée la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France, avait droit aux honneurs d'une notice, non moins que le charmant Baudry, cet Italien de la Renaissance si finement parisianisé. En dirons-nous autant de Jean Alaux, l'honnête directeur de l'Académie de France à Rome, dont les compositions figées et plates pullulent au Musée de Versailles ? Ce qui justifierait à nos yeux — si tant est qu'elles aient besoin d'excuse — la centaine de pages que M. Guillaume a consacrées à son obscur prédécesseur, c'est qu'elles forment un chapitre bien délimité et très intéressant de l'histoire de notre villa Médicis.—M. Lafenestre ne nous est pas prodigue de sa prose délicate et lumineuse. Le critique de la *Revue des Deux Mondes*, qui fut et demeure un délicieux poète, garde toujours l'élan et la jeunesse de l'inspiration, même aux pages les plus documentées ; et ses études sur *la Tradition dans la peinture française* sont de beaux morceaux d'histoire. L'étude sur la peinture du dix-neuvième siècle à l'Exposition universelle de 1889 s'attache à faire ressortir cette admirable union du respect pour le passé avec l'observation libre et personnelle de la nature, qui a fait si longtemps la puissance (bien affaiblie et divisée aujourd'hui) de notre école moderne. C'est encore la tradition des maîtres, mais une tradition ennemie de l'esclavage, qui assure la beauté des œuvres de Baudry, de Delaunay, de M. Hébert, appréciées par M. Lafenestre avec la perspicacité d'un juge et tout à la fois d'un ami tendrement dévoué. L'émotion sincère et sans réserve de la notice de Baudry contraste joliment avec les nuances souriantes qui diminuent

l'approbation donnée à Cabanel ; mais elle reparaît, toute respectueuse, devant l'œuvre si ferme, si distinguée, et trop tôt interrompue, d'Élie Delaunay. Dans l'avenir déjà proche où ces vaillants artistes seront classés à leur place définitive, les notices de M. Lafenestre resteront comme le meilleur témoignage d'une critique saine et bienfaisante, dont l'amitié n'a pas émoussé la pénétration.

28, 29. — M. Léon Thévenin a dédié à M. Paul Hervieu (pourquoi ?) quelques pages rêveuses sur *l'Art chrétien chez Luc-Olivier Merson*. Je crains que M. Thévenin ne traduise trop volontiers en mystiques envolées la malice toute souriante du délicieux peintre qui termine en ce moment la décoration de l'escalier de l'Opéra-Comique. — Quant aux *Souvenirs* de Munkacsy, quelle louange en faire, qui ne demeure terriblement au-dessous de la renommée où s'éleva l'artiste hongrois ? Renommée, à vrai dire, aussi vite évanouie qu'un bel accord de violons. Les temps ne sont plus où tout Paris se pâmait, chez Sedelmeyer, devant ces toiles qui apparaissaient éclatantes, en trompe-l'œil, au bout d'une galerie obscure, le Christ devant Pilate, le Calvaire. On a compris bientôt que Rubens n'était pas ressuscité, et la Préface même de M. Boyer d'Agen, avec toute sa verve pittoresque, ne changera pas en révélations de grand artiste ce bavardage naïf de grand enfant.

30, 31, 32, 33. — A la suite des manuels d'esthétique et des manuels d'histoire de l'art, viennent encore les manuels pratiques et techniques. La collection des *Manuels Hœpli*, publiée à Milan, s'est enrichie d'un petit volume de M. de Mauri : *l'Amatore di oggetti d'arte e di curiosità*. C'est, en six cents pages de texte serré, finement illustrées, un recueil encyclopédique qui traite de tout, un peu inégalement. Il y a beaucoup d'erreurs et de lacunes dans les cent cinquante pages en petit texte qui nous offrent un lexique des principaux peintres de toutes les écoles ; les fables les plus absurdes y sont reproduites gravement, et, tandis que nombre d'artistes médiocres y sont analysés, de très grands maîtres n'ont même pas une mention. L'ouvrage, qui vise surtout à guider les acheteurs par de vagues indications sur le prix et la rareté relative des objets d'art, ne saurait suppléer, pour l'amateur sérieux, les traités spéciaux publiés en ce genre. Je n'ai que du bien à dire du *Traité usuel de peinture* que M. Camille Bellanger vient de composer *à l'usage de tout le monde*. Ce manuel scolaire, écrit d'un style vif, facile, spirituel, présente la science la plus solide, les conseils les plus pratiques, sous la forme la plus agréable. C'est le meilleur livre à conseiller aux débutants. L'esprit en est classique, comme il sied à l'œuvre d'un second Prix de Rome qui a fait ses preuves, et sait que l'on doit respecter les maîtres, mais sans aucune servilité. Les notions élémentaires du dessin, de l'anatomie, de la perspective, la théorie des couleurs, les renseignements sur l'outillage du peintre

et les diverses méthodes de composition, sont donnés avec une précision et une abondance où rien n'est superflu.—Quant au *Nouveau Traité usuel de la peinture en bâtiment*, par M. Paul Fleury, c'est un livre de vulgarisation dû à un homme de métier, qui l'a vécu, comme on dit, avant de l'écrire. Nécessaire aux artistes décorateurs,il aura aussi son utilité pour tous ceux qui ont intérêt à connaître le côté professionnel du décor.— Enfin,si vous possédez quelque vieille toile dont vous souhaitiez soulager la vieillesse et atténuer les rides, consultez M. Charles Dalbon ; son *Traité technique et raisonné de la restauration des tableaux* me semble un de ces livres ingénieux et prudents qui méritent toute confiance. Il peut rendre de réels services. On sait quels outrages irréparables d'imprudents restaurateurs ont fait subir à des toiles célèbres, râclées, développées, puis revernies jusqu'à paraître des miroirs. Mais que l'on n'aille pas tomber d'un excès dans un autre, et que l'on ne s'interdise point de fixer une peinture qui se soulève et s'écaille ! Le livre de M. Dalbon contribuera, nous l'espérons bien, à sauver plus d'une toile malade ; en ces maladies-là, comme dans les autres, l'excès des drogues n'est pas moins nuisible que le complet abandon.

ANDRÉ PÉRATÉ.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *En tout honneur*, par FÉNELON GIBON. Paris, Téqui, 1898, in-18 de 254 p., 2 fr. — 2. *Le Manuscrit d'Inès*, par M. DU CAMPFRANC. Ibid., 1898, in-18 de 307 p., 2 fr. — 3. *Colibri*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, 1898, in-18 de 324 p., 3 fr. — 4. *Une Dette d'honneur*, par M. MARYAN. Ibid., s. d., in-18 de 302 p., 3 fr. — 5. *Gorgeansac*, par PAUL HAREL. Ibid., 1898, in-18 de 245 p., 3 fr. — 6. *Sophie, ma plus jeune*, par CHAMPOL. Ibid., s. d., in-18 de 319 p., 3 fr. — 7. *Amour d'antan*, par CHAMPOL. Tours, Mame, s. d., in-18 de 360 p., illustré, 3 fr. — 8. *Aux bords du Tibre*, par le vicomte O. DE POLI. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de 331 p., 3 fr. — 9. *Les Demoiselles Danaïdes*, par ROGER DOMBRE. Paris, Colin et Cie, 1898, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 10. *Sans Mari*, par Mme V. LE COZ. Ibid., 1897, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 11. *Princesse Esseline*, par CHARLES DE ROUVRE. Ibid., 1898, in-18 de 291 p., 3 fr. 50.— 12. *God save the Queen*, par ALLEN UPWARD ; trad. de l'anglais par GEORGES ELWALL. Ibid., 1898, in-18 de 287 p., 3 fr. 50.

Les ouvrages dont nous avons à rendre compte en cette fin d'année appartiennent à deux catégories assez distinctes. Les uns sont franchement catholiques, les autres, vaguement religieux ou simplement moraux, n'excluent pas la religion, mais ils n'y rattachent guère leurs leçons de morale. Les premiers sont intransigeants, les autres semblent avoir pris pour devise ce vers classique :

Il est avec le ciel des accommodements.

Ceux-ci s'adressent aux mondains, voire aux jeunes gens, aux jeunes personnes qui ont reçu l'éducation neutre ou protestante ; ceux-là

s'inspirent de ces principes dont nous ne retrouvons plus l'application que dans les écoles congréganistes et au sein des vieilles familles profondément chrétiennes. Sans doute, tous ces livres tendent au bien. Mais, peut-être, quelques-uns manquent le but, pour avoir mal choisi la voie ou le point de départ. Dans tous les cas, tous ne sont pas indistinctement destinés aux mêmes lecteurs.

1. — Commençons par un roman que la diversité, la multiplicité, la richesse, la délicatesse de ses nuances m'a fait tour à tour ranger dans les deux catégories dont il vient d'être parlé. M. Gibon a d'abord l'air de tolérer, d'admirer presque ce que les curés dans leurs prônes appellent les pompes et les œuvres de Satan. Mais après avoir tourné quelques pages, le lecteur apprend vite à quoi s'en tenir. Il touche aux vanités du siècle, mais c'est pour mieux en palper le néant. Si l'auteur nous incline vers la terre, c'est pour nous redresser plus énergiquement vers le ciel. Et la réaction sera d'autant plus vive que la première impression aura été plus saisissante. Nous sommes instruits par les contrastes. Notre attention, sollicitée par l'innocence, tantôt apparente tantôt réelle, de certaines modes, de telles ou telles mœurs, en comprend mieux ensuite le véritable danger. Mme Gaillard ne songe qu'à se distraire ; elle n'en donne pas moins des occupations sérieuses et coupables à un cœur qui ne peut lui appartenir. Elle veut régner. Sa situation le lui permet, son rang l'y oblige. Mais son règne dépasse les frontières. Elle mérite d'être appelée, comme disait un célèbre prédicateur, le R. P. Ducreux, « une détrôneuse de l'Éternel. » Quand elle reconnaît sa faute, il est trop tard. Quelle leçon pour tant de mondaines si égoïstes dans leur insouciance ! Mme Gaillard répare son tort en procurant à Trédec, sur le bord de la tombe, la réception des derniers sacrements. Et la Providence, sous la noble figure d'Olivier de Vanderville, fait rentrer le soleil dans la famille du défunt. Olivier, qui a su résister à la tentation, épouse la sœur de son malheureux ami. Du même coup, les dettes de Trédec se trouvent acquittées, ces dettes pour lesquelles Ivonne, renonçant à tous les plaisirs, à tout ce qui peut faire l'objet d'une légitime ambition, avait courageusement choisi le métier obscur, ingrat et douloureux d'institutrice. Mais c'est précisément là, chez M. de Saint-Réac, qu'Olivier devait la retrouver. Peu de choses à reprocher à ce beau livre. Encore ne s'agit-il que de la forme. Quelques lieux communs ; une bonne humeur courtoise où perce un peu de convention, mais que nous préférons cent fois au style mécaniquement pathétique des feuilletons « aimés du public. » Une ou deux consonnances désagréables : « Au sommet même, commencer par là la journée. » Et c'est tout. Un type qui frappe, par ces temps d'enfants plus ou moins martyrs, c'est celui de Mme de Saint-Réac, beaucoup plus sensible à ses propres malaises qu'à ceux de sa fille.

2. — *Le Manuscrit d'Inès*, autre charmant roman de Mme du Campfranc, dont le dénouement, pour être sublime, n'est pas moins poignant. Oui, « sur la terre toute gloire n'est que fumée, et les trésors amassés pour le ciel sont les seuls immortels. » Cependant, il est toujours triste à notre pauvre nature de penser que « l'homme passe à son heure, fauché comme l'herbe des champs, » que « tout passe : l'oiseau nous chante une chanson et s'envole, la fleur exhale un parfum, puis se penche pour mourir. » Ici, la fleur, c'est Ives le pêcheur, c'est l'orpheline qui devient sa femme, c'est la triste Alice, c'est la pauvre petite Espagnole qui a nom Inès. Toutes ces fleurs, l'une après l'autre, sont « fauchées comme l'herbe des champs » et après cette triste hécatombe, il ne reste que la leçon donnée par ceux qui ne sont plus. Quelle leçon ? Celle que les lectures romanesques sont la source de bien des maux, comme elles ont été la cause de toutes les douleurs d'Inès. « Mon Dieu, que d'égoïsme dans l'amour » (p. 147) ! Je recommande *le Manuscrit d'Inès* à ces pauvres petites employées qui s'en vont chaque matin, si vaillantes, par les rues de Paris, mais que les rebuts et les ingratitudes de leurs chefs, de leurs élèves ou du public finiront peut-être par dégoûter de la vie, si elles ont le malheur de se laisser transporter dans je ne sais quel monde idéal par toutes ces lectures auxquelles nous ne les voyons que trop disposées à se livrer. Si elles ne vont pas, comme Inès, mourir religieuses sur une plage lointaine, du moins elles se réjouiront de ne pas être traitées comme Andrée, car « sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas. » Un signe auquel on reconnaît Mme du Campfranc, c'est que du commencement à la fin de ses ouvrages s'établit entre l'écrivain et le lecteur un courant de continue et profonde sympathie.

3. — Il n'y a pas de longueurs dans *le Manuscrit d'Inès* et nous n'en trouvons pas dans *Colibri*, autre fleur d'Espagne, mais celle-là une fleur malfaisante, cruellement punie, par exemple. Malgré les sages observations de sa sœur Thérèse, Philippe, l'homme simple, studieux, rangé, religieux, épouse Colette d'Alterra, dont le surnom, *Colibri*, dit assez la légèreté, l'inconstance, la nullité brillante et charmante. Pour payer ses fournisseurs, Colette en vient jusqu'à livrer à un Américain, riche et jaloux, les secrets scientifiques de son laborieux époux. Indignation et désespoir de Philippe, terrible pénitence imposée par lui à la perfide, dépérissement et mort de Colibri : décidément Mme du Campfranc tient à nous jeter dans la mélancolie la plus noire. Ce livre a de l'actualité au lendemain de la guerre hispano-américaine. A noter l'épisode inoubliable du combat de taureaux. Aucun détail historique ne manque à cette description d'une richesse peu commune. Mme du Campfranc aime tellement l'Espagne qu'elle n'a remarqué ni la lenteur désespérante de ses trains ni l'action de son ciel pur..., mais brûlant.

4. — Passons à *Une Dette d'honneur*, de Mme Maryan. Ici l'amour, le mariage et tout ce qui accompagne, ne se trouvent que pour la forme. L'intérêt se concentre tout entier autour de l'oncle Pierre et de Clairette. Clairette, orpheline, recueillie d'abord par son oncle le sous-préfet, est ensuite transportée à Paris par la Providence. Son ami de vieille date, l'oncle Pierre, y veut habiter avec elle. L'oncle Pierre est simple, amateur d'antiquités, plongé dans les études scientifiques. Il fait des livres dont le rapport paye les dettes que sa nièce avait à cœur de payer. Clairette, fixée à Paris, apprend à ses dépens ce qu'est la vie d'institutrice. Instructive et piquante l'histoire de ces ceux êtres si différents l'un de l'autre, si attachés l'un à l'autre. L'oncle Pierre est vieux, il est célibataire, il n'a pas d'autre passion que celle de la science et de l'art. Et cependant il a besoin d'aimer. Il lui faut quelque chose à chérir. Clairette, dans ses allées et venues à travers Paris, découvre qu'il y a du bon dans la capitale. Renseignements précieux à recueillir. Ce livre intéressera les provinciaux qui projettent de s'établir à Paris, et désirent connaître cette ville au point de vue de la vie pratique.

5. — Nous avons eu l'occasion, l'an dernier, de dire un mot du style de M. Paul Harel, qui vient de se surpasser dans *Gorgeansac*. Beaucoup d'esprit et d'entrain dans ce nouveau travail, mais rien de convenu. Gorgeansac représente la classe des parvenus dans ce qu'elle a de plus saillant et de plus aimable. Rarement personnage s'est détaché d'un tableau avec autant de coloris et de vie. Gorgeansac rêve d'abord ce qu'ambitionnent tous ceux qui sont arrivés : habitudes de l'aristocratie, alliances avec l'aristocratie. Chacun poursuit ce qu'il n'a pas. Mais Gorgeansac a la chance d'être vite amené par un heureux concours de circonstances, les unes tristes, les autres réjouissantes, à remettre chaque chose au point. Et il finit par applaudir au mariage de sa nièce Marie avec Jean Flahor.

6. — Gorgeansac voulait s'élever. Ici, c'est Guy d'Epervans qui risque de dégringoler. Car *Sophie, ma plus jeune*, — comme dit la mère, qui en a plein la bouche, — Sophie le séduit avec sa coquetterie tapageuse, effrontée, bourgeoise en un mot. Guy, après avoir payé son tribut à ce travers, revient aux sentiments nobles, antiques, qui sont le lot de sa famille. Il épouse une personne de son rang. Sophie donne au lecteur l'occasion de faire la comparaison entre la noblesse et le tiers-état, entre les anciennes et les nouvelles couches, entre la distinction sévère, réservée des hautes classes et le luxe vulgaire, criard, provocant des classes moyennes. Allons ! soyons large d'esprit comme M. Champol : il y a du bon partout.

7. — M. Champol nous plaît moins dans *Amour d'antan* que dans *Sophie*. *Amour d'antan* est plus fin, plus délicat, mais moins pratique, allant moins droit au but, moins à la portée des jeunes intelligences,

comme de tous ceux qui demandent le chemin. Dans cette suite de nouvelles que nous présente l'auteur, il y a surtout de la psychologie. Il faut néanmoins reconnaître que chacune se termine par une leçon de morale. Mais la psychologie domine. Et quelle profonde psychologie ! Avez-vous déjà vu comparer les jeunes gens qui tardent à se marier à des « objets précieux restés trop longtemps à l'étalage ? »

8. — A la bonne heure ! Voici, sous le titre: *Aux bords du Tibre*, des nouvelles courtes, claires, compréhensibles aux intelligences les plus neuves et les moins ouvertes, des nouvelles gentilles, pieuses, réconfortantes, ne roulant que sur des sujets familiers et connus, ce qui ne les empêche pas d'être très bien écrites. Le vicomte Oscar de Poli est unique dans son genre, nous l'avons dit dans un précédent article. Et voici qu'il continue à nous parler, toujours avec la même perfection, toujours avec le même attrait, de ce qui fait du bien à l'âme et au cœur, de Dieu et du Roi, de la France et de Rome, de Pie IX et de Léon XIII, de l'amour de la patrie et de l'amour de la payse. M. de Poli a la spécialité des histoires pour les enfants. Mais ces histoires seront lues avec plaisir et avec fruit par les personnes de tout rang, de tout âge et de toutes conditions.

9. — *Les Demoiselles Danaïdes* sont aussi parfaites qu'on peut l'être dans le protestantisme ou au sortir d'un lycée de filles, mais jamais je ne les proposerai comme modèles à des jeunes personnes. Nous avons mieux que cela dans notre France encore si catholique, si héroïque et si chevaleresque. Ceci dit, reconnaissons que Mlle Roger Dombre n'est pas novice dans l'art d'écrire, et qu'elle excelle à faire la leçon à sa lectrice sans en avoir l'air. La perfection des *Demoiselles Danaïdes* réside surtout dans les détails, brodés sur un fond qui n'a rien de notable, et où l'on ne voit rien de bien passionné ni de très empoignant. C'est une succession de petits faits mondains, sans grand intérêt, qui aboutissent au mariage d'Ivonne avec son délicatement amoureux cousin. L'admiration d'Hubert pour sa cousine, une des Danaïdes, a éveillé sa conscience et l'a poussé à des sacrifices qui seraient les plus méritoires s'ils étaient surnaturalisés. Beaucoup d'humour, peut-être trop, car cela tourne parfois au pédantisme. Quant à la note chrétienne, elle n'est pas assez accentuée, ainsi que nous le faisions observer tout à l'heure.

10. — Même reproche peut être adressé à *Sans Mari*. Quand Simonne refuse de se marier, ce n'est pas qu'elle préfère le divin Époux à tout ce qui est terrestre. Elle est coquette et voilà tout. Si nous disions qu'elle déborde d'égoïsme insupportable, nous approcherions de la vérité. Et lorsqu'elle se résout enfin à convoler, ce n'est pas pour tenir sur la terre la place que Dieu lui a réservée, c'est tout bonnement qu'elle finit par s'ennuyer. Quand on a faim, on mange, et faute des grives que l'on

a méprisées, on mange des merles. Ici le merle, c'est le notaire Lassègue.

11. — La *Princesse Esseline* est bien à plaindre. Elle est placée entre son père qui s'efforce de la retenir et son futur mari qui cherche à obtenir son cœur. Mais le dénouement n'est pas aussi consolant pour elle que pour les Sabines. Il consiste au contraire dans ces mots d'une tristesse infinie, adressés par Roger à Max Strüberg : « Vous n'avez pas la préférence parce que vous êtes son père. » C'est la traduction libre et dramatisée de ces paroles de l'Ancien Testament : L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse. Mais du Nouveau Testament, mais de l'Évangile, mais du christianisme, point. *Princesse Esseline* est de la seconde catégorie déterminée au début du présent article.

12. — *God save the Queen*, que Dieu sauve la Reine de tous les complots, comme il l'a sauvée du complot ourdi contre elle par le duc de Cumberland et déjoué par le fidèle Campbell ! Parallèlement à cette tragédie se développe un drame idyllique, dont les héros sont Teddy et Fanny. Finalement Teddy, en récompense des services éminents qu'il a rendus à sa Souveraine, reçoit de la reine Victoria la main de celle qu'il aime. On le voit, *God save the Queen* est un roman historique. Cet épisode de l'histoire d'Angleterre est raconté comme tout bon Anglais le raconterait. Rien à dire. Comme la plupart des romans, ceux que nous analysons aujourd'hui sont tous tissés sur cette double thèse : 1° que l'amour est quelque chose d'intimement subjectif et qu'il lui faut un objet quelconque ; 2° que notre amour s'égare souvent dans la poursuite de son objet, mais que la Providence, par les circonstances, sait le ramener sur ce qui lui convient. ARBEY.

THÉOLOGIE

Apologetica de Aequiprobabilismo Alphonsiano historico-philosophica dissertatio. auctore P.-J. DE COIGNY. Paris et Tournai, Casterman, 1891, in-8 de 192 p. — Prix : 1 fr. 50.

Apologeticae de Aequiprobabilismo Alphonsiano historico-philosophicae dissertationis. a R. P. J. DE CAIGNY exarabe Crisis parta principia Angelici Doctoris instituta, auctore G. ARENDT, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, 1897, in-8 de VIII-163 p. — Prix : 4 fr.

Le R. P. de Caigny divise sa dissertation en quatre chapitres. Après avoir décrit dans les deux premiers les notions philosophiques qui concernent la vérité, l'évidence, le doute, la probabilité, l'opinion, la certitude, il traite au chapitre troisième de la manière d'arriver à la certitude de conscience, [illegible] au point de vue du fait, soit au point de vue de la loi, [illegible] le nom d'« aequiprobabilisme » [illegible] d'abord attaché au probabilisme [illegible] a abandonné

ce système en 1762 et a conçu dès lors, proposé et suivi comme sien le système moyen auquel on a donné son nom. Quant au droit, c'est-à-dire au bien fondé du système, il découle des principes tels que les a exposés l'auteur, comme une conclusion découle des prémisses. Le dernier chapitre a pour objet de réfuter les exceptions et difficultés soulevées par les probabilistes. Toute cette démonstration est bien conduite, à première vue elle paraît claire et facile ; mais cette facilité elle-même, dans une matière aussi complexe, fait soupçonner des malentendus. Sans parler de la comparaison de la balance, à qui persuadera-t-on qu'une opinion perd sa probabilité par le fait seul qu'elle a contre elle une autre opinion plus probable ? Donnons la parole au P. Arendt.

Ce docte théologien suit pas à pas le P. de Caigny. Dans une première dissertation, il complète et corrige les notions philosophiques exposées par ce dernier, notamment celles qui se rapportent au doute et à l'opinion. Il n'admet pas qu'on puisse concevoir la plus ou moins grande probabilité d'après le degré dont une opinion s'approche ou s'éloigne de la vérité, car pour en juger il faudrait connaître la vérité qui est en question. On doit juger de la probabilité d'une opinion d'après la gravité des motifs qui l'appuient. Quant à la classification des opinions, il établit d'une manière très nette, que saint Alphonse adopte deux principes de classification différents suivant qu'il se place au point de vue du degré de probabilité en général ou au point de vue de l'application des principes réflexes. C'est à ce dernier point de vue qu'il distingue l'opinion « notablement et certainement plus probable » qui équivaut pratiquement à la certitude, et aussi les « opinions également probables », comprenant sous ce terme les opinions vraiment et solidement probables, qui permettent également l'application des principes réflexes, quoique du reste il puisse y avoir entre elles quelque différence de degré. Cette observation qui a échappé à plusieurs est d'une grande importance, car elle donne la véritable explication de la nouvelle manière adoptée par saint Alphonse après 1762. La seconde dissertation nous montre en quoi consiste cette nouvelle manière : l'auteur examine, explique, traduit, compare, les éclairant les uns par les autres, tous les textes de saint Alphonse qui se rapportent à cet objet, il prouve ainsi que le saint Docteur n'a jamais abandonné la doctrine à laquelle il s'était d'abord attaché, mais qu'il a eu recours à un nouveau mode d'exposition dans le but de la faire accepter dans un temps où les esprits étaient imbus des préjugés les plus hostiles ; il fallait pour la sauvegarder lui donner un vêtement nouveau qui fût pour elle un laisser-passer. Dans la troisième dissertation il examine et explique avec le même soin les passages des maîtres anciens, saint Thomas, Suarèz, S. Antonin, sur lesquels les aequiprobabilistes croyent pouvoir s'ap-

puyer, discute l'autorité de Magr et de Rassler dont ils se réclament et enfin réfute les conclusions tirées de la fameuse comparaison de la balance dont on a tant abusé. Après avoir, dans la quatrième dissertation, répondu aux objections des adversaires, il met sous les yeux du lecteur les conclusions très curieuses du célèbre ouvrage de Rassler : *Norma recti* et la belle dissertation sur l'usage modéré de l'opinion probable, publiée en 1755 par saint Alphonse. Tel est, dans ses grandes lignes, l'ouvrage du P. Arendt. On ne pouvait attendre un examen plus approfondi, une critique plus courtoise, uue démonstration plus victorieuse.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

La Sacrée Congrégation du Concile, par l'abbé R. PARAYRE. Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de xx-424 p. — Prix : 5 fr.

Il est un peu tard pour parler avec beaucoup de détails de l'excellente étude consacrée par M. l'abbé Parayre à la Sacrée Congrégation du Concile. L'auteur, qui possède bien son sujet, nous fait connaître l'histoire de la Congrégation depuis ses origines jusqu'à nos jours, sa procédure et son autorité. Les subdivisions logiques et multipliées qui partagent les différents chapitres lui permettent de mettre en lumière tous les points intéressants et de faire parfaitement comprendre à ses lecteurs la nature et le fonctionnement de ce haut tribunal ecclésiastique. Ce beau travail fait augurer pour M. Parayre une féconde carrière d'enseignement de droit canonique et nous permet d'espérer une série de productions analogues sur les congrégations romaines trop peu connues du clergé français.

G. P.

Étude sur le délit et la peine en droit canon, par LOUIS KAHN. Nancy, Berger-Levrault, 1898, in-8 de xv-172 p.— Prix : 4 fr. 50.

M. Louis Kahn a étudié le délit et la peine dans le droit canonique antérieur à la Révolution avec la pensée de faire mieux ressortir l'étroite et incontestable parenté des principes de notre ancienne législation pénale et du droit criminel de l'Eglise. Après avoir exposé le fondement du droit de punir, il distingue clairement le délit et le péché, le for intérieur et le for extérieur, et énumère les éléments du délit, à savoir : l'élément juridique, l'élément moral et l'élément externe. Il expose très nettement ensuite la nature et les buts de la peine en général, puis aborde en leur particulier les diverses peines canoniques : censures, pénitence, prison. La partie la plus originale de son travail est comprise dans les pages qu'il a consacrées à l'appréciation des circonstances du délit, et à leurs conséquences au point de vue du mode de la détermination de la peine. L'auteur est bien au

courant de la bibliographie de son sujet et parle respectueusement du rôle de l'Église catholique. Son livre a été admis et patronné par le comité de la conférence Rogéville de Nancy, dont le but est de grouper les études relatives à l'ancien droit français, lorrain ou alsacien et d'en faciliter la publication. G. P.

De Prohibitione et censura librorum, auctore Arthuro Vermeersch, S. J. Editio altera, pluribus aucta et accurate recognita. Tornaci, Desclée et Lefebvre, 1898, in-18 de 125 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons été des premiers à signaler l'excellente dissertation canonico-morale du R. P. Vermeersch sur la Constitution « Officiorum ac Munerum. » Le savant auteur avait promis de tenir son ouvrage au courant des décisions romaines et des divers commentaires que la nouvelle législation de l'Index ne devait pas manquer de faire naître. Il a tenu parole, et la seconde édition qu'il s'est empressé d'offrir au public témoigne du succès que nous avions auguré pour la première. Hâtons-nous de dire que si les divisions sont demeurées les mêmes, le livre a pourtant été complètement refondu et a bénéficié d'une extension notable, car l'auteur a pris soin d'invoquer ou de discuter avec un très grand souci d'exactitude, les diverses opinions émises par les canonistes qui ont abordé les mêmes matières. Il nous a été particulièrement agréable de constater sur combien de points l'interprétation que nous avions nous-même donnée de la Constitution s'est trouvée conforme à celle du professeur de Louvain et de quelle minime importance sont les quelques sujets où nous différons d'opinion. Le R. P. Vermeersch donne le texte anglais et la traduction latine de la communication officieuse faite à l'épiscopat anglais, relativement à l'application de la fameuse Constitution. C'est un véritable service qu'il a rendu, car le bruit courait d'une restriction positive accordée « secrètement » à l'extension de la loi générale de l'Index et il devenait nécessaire, pour éviter les malentendus, d'en déclarer franchement la nature. Nous aurions pourtant aimé à voir le savant auteur ne pas se borner à reproduire le document mais à nous en expliquer lui-même la portée. C'est ce qui nous a conduit à solliciter directement de la Sacrée Congrégation de l'Index la réponse au *dubium* suivant (que nous proposions avec quelques autres, le 9 mai dernier, et dont la solution fut donnée le 23 du même mois) : 4° « Utrùm dicta constitutio vim obligatoriam habeat etiam pro regionibus britannici idiomatis quas tacita dispensatione frui quidam arbitrantur? « Ad 4um « *Affirmative.* » Cette réponse met dans son véritable jour la dispense concédée au recours des évêques anglais et empêchera d'en faire un usage qui ne tarderait pas à rendre la loi illusoire.

Le commentaire du R. P. Vermeersch est remarquable par la sûreté de sa doctrine, la modération de ses tendances, la sobriété de sa ré-

daction et la modicité de son prix : ainsi s'explique l'estime que lui témoignent tous ceux qui ont eu occasion d'y recourir. Nous ne craignons pas d'avancer que de tous les ouvrages similaires parus jusqu'ici et qui se recommandent chacun par des qualités spéciales, c'est celui qui nous semble le plus parfait et le plus pratique. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Des Problèmes de la vie et de la mort, par M. Jacquinet. Paris, Perrin, 1898, in-12 de 127 p. — Prix : 12 fr. 50.

Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la pensée ? Qu'y a-t-il au-delà de la mort ? Quelle a été l'origine de l'homme ? Quel est le but social qu'il doit atteindre ? Comment y contribuent la famille, la patrie, la religion, l'autorité et la liberté ? Telles sont les grandes questions examinées ou plutôt entrevues dans cette courte brochure. Les solutions proposées, quoiqu'un peu flottantes, sont en général conçues dans un esprit conservateur et spiritualiste. On y reconnaît l'œuvre d'un homme du monde, d'un esprit distingué et élevé, dirigé par des sentiments justes. Malheureusement nous n'y trouvons qu'une sagesse de bon ton qui n'est ni appuyée par une philosophie approfondie, ni inspirée par des convictions religieuses bien arrêtées. Cet état d'esprit ne nuira probablement pas à la fortune du livre, car il est, nous devons l'avouer, celui de beaucoup de lecteurs. D. V.

Leçons de cinématique, professées à la Sorbonne par Gabriel Königs. Paris, A. Hermann, 1897, in-8 de xii-499 p. — Prix : 15 fr.

On trouve dans le livre de M. Gabriel Kœnigs le cours qu'il professe depuis plusieurs années soit à l'École normale, soit à la Faculté des sciences de Paris. L'auteur n'a pas adopté le système d'exclusion que certains mathématiciens ont essayé de faire prévaloir soit en faveur de la géométrie, soit en faveur de l'analyse ; et vraiment on ne peut que l'en féliciter ; car si « la méthode géométrique a les avantages de la vue directe et de la rapidité des solutions dans quelques cas choisis, » elle est parfois insuffisante, surtout quand il est indispensable de fixer ou d'interpréter les signes des éléments d'un problème. C'est pour réunir les avantages qui résultent de l'emploi des deux méthodes combinées que M. Kœnigs introduit dans l'exposition de la cinématique l'usage d'un trièdre de référence mobile, que MM. Albert Ribaucourt et G. Darboux ont utilisé avec tant de bonheur. C'est un instrument de recherches aussi sûr qu'élégant ; on verra dans l'ouvrage dont il est question comment il conduit aux formules de Bour et au théorème de Coriolis avec une remarquable rapidité. La théorie des segments, qui finira par pénétrer dans l'enseignement élémentaire, forme le début de

dictionnaire populaire ont en général compris cette nécessité qui leur incombe, et ils l'oublieront d'autant moins dans la suite qu'ils veulent être plus utiles et rendre plus de services aux lecteurs qu'ils recherchent.

Ayant dit tout le bien que nous pensons de ce premier volume, nous indiquerons quelques omissions. En législation, les mots : Contributions indirectes et Enregistrement, et pourtant leurs réglements intéressent de bien des façons les matières et les produits agricoles ; en Chimie agricole, il n'est pas question de l'utilité de l'analyse des cendres des végétaux. Enfin nous signalerons en Viticulture un petit défaut de proportion qui donne à certains mots une étendue beaucoup trop considérable par rapport à celle qui est accordée à d'autres. Il n'est pas question de la Cave, si importante dans les exploitations viticoles de l'Hérault et de l'Aude, pour faire et conserver le vin : ce qu'on dit sous ce mot concerne toute exploitation ou habitation quelle qu'elle soit ; le mot « Chai » n'est même pas indiqué ; peut-être en sera-t-il fait mention au mot Vinification, qui viendra plus tard, mais tant de renvois ont été faits à ce mot qu'il menace de prendre des proportions insolites. Nous avons enfin regretté de ne voir relater, au sujet de l'enseignement agricole, que les efforts officiels, sans nullement mentionner la part si grande que les établissements privés et les congrégations enseignantes ont prise à ce développement. La justice eût voulu qu'on indiquât au moins le rôle des Frères des Écoles chrétiennes, et en Bretagne surtout de ceux de Ploërmel. Par ailleurs les établissements multiples, écoles pratiques libres, Institut de Beauvais, orphelinats agricoles, écoles professionnelles de jardiniers et tant d'autres, avaient leur place marquée à côté des écoles de l'État et des communes. La constatation de cette omission, que nous [illegible] involontaire, et qui pourra être réparée dans un prochain tirage, [illegible] empêchera pas de recommander ce dictionnaire appelé à rendre [illegible] contestables services au public auquel il est destiné.

G. DE [illegible]

LITTÉRATURE

Les Poèmes de Bacchylide de Céos, traduits par [illegible] SEAUX. Paris, Hachette, 1898, in-16 de VIII-124 p. — Prix : [illegible]

Parmi tant de découvertes inespérées faites au cours des vingt dernières années, celle des poèmes de Bacchylide a vivement réjoui les amis de la Grèce antique. Sans être [illegible] le Pindare, le nouveau poète a d'incontestables mérites : à défaut de profondeur dans la pensée, il a pour lui le brillant de la forme. Dans le *Traité du sublime*, il est proclamé « impeccable. » — Le petit volume de M.

Dictionnaire populaire d'agriculture pratique. *Agriculture générale, etc.* Ouvrage de vulgarisation des sciences agricoles avec nombreuses figures dans le texte, publié par GASTON PERCHERON et PAUL DUBREUIL, avec la collaboration de nombreux professeurs et directeurs d'établissements agricoles. Paris, Jouvet. s. d. Publié par fascicules de 160 pages gr. in-8 à deux colonnes. Tome I, livraisons I à VI. — Prix du fasc. : 2 fr. 50.

La pensée de cet ouvrage est excellente. Dans un style clair et simple, s'adressant au gros de ceux qu'intéressent les choses de l'agriculture, donner l'explication raisonnée de tout ce qui les frappe et les occupe, c'est rendre à tous un signalé service et contribuer largement au développement d'une science, qui, de nos jours, attire tous les regards. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'avoir de la routine et de faire ce que nos pères ont fait, comme ils l'ont fait, sans se rendre compte du pourquoi des choses. Il faut réfléchir et n'agir qu'en connaissance de cause. La lutte contre les difficultés s'est élargie. A côté des éléments, de la nature elle-même, d'un sol dont la productivité s'épuise à force de toujours donner, de fléaux inconnus peut-être dans les anciens temps, sont venues s'ajouter des difficultés d'ordre différent, nées du développement de la civilisation elle-même. Ce sont les crises économiques, l'abaissement des barrières, qui, jadis, confinaient la production dans un rayon relativement restreint, l'élargissement des marchés, les facilités de transport, mille causes en un mot ont introduit des éléments nouveaux. Il faut en tenir compte avec un esprit sage et pondéré, si on veut faire de l'agriculture productive.

On n'a pas trop pour cela de toutes les ressources que la science met à notre disposition, mais il faut en user d'une manière judicieuse. C'est donc faire chose éminemment utile que de vulgariser les connaissances scientifiques. Tel a été le but de ce dictionnaire. Sa conception est vraiment bien entendue et sa réalisation fort heureuse.

Chaque mot de la langue agricole est mentionné et expliqué. Qu'il soit employé en chimie, en droit rural, en hygiène, en médecine vétérinaire, il reçoit son commentaire parfois assez important. On reconnaît dans les écrivains qui ont collaboré à l'ouvrage une compétence réelle et profonde. Qu'ils se gardent toutefois d'être trop théoriques ! On sent çà et là le travailleur de cabinet qui pense et réfléchit plus qu'il ne pratique et met la main à la pâte, pour employer une expression vulgaire. Quand on veut parler à des gens de la campagne au nombre desquels forcément il y a des paysans, quand on veut les enseigner, il faut en quelque sorte sortir de son laboratoire et de sa chaire, glisser sur certaines démonstrations trop scientifiques et abstraites pour devenir plus familier et plus simple, qualités parfois difficiles à allier, élaguer ce qui n'est pas absolument nécessaire sans néanmoins rien mettre de côté qui ait un caractère essentiel, et cependant toujours rester net et précis. Mais les auteurs qui prêtent leur concours au

dictionnaire populaire ont en général compris cette nécessité qui leur incombe, et ils l'oublieront d'autant moins dans la suite qu'ils veulent être plus utiles et rendre plus de services aux lecteurs qu'ils recherchent.

Ayant dit tout le bien que nous pensons de ce premier volume, nous indiquerons quelques omissions. En législation, les mots : Contributions indirectes et Enregistrement, et pourtant leurs réglements intéressent de bien des façons les matières et les produits agricoles ; en Chimie agricole, il n'est pas question de l'utilité de l'analyse des cendres des végétaux. Enfin nous signalerons en Viticulture un petit défaut de proportion qui donne à certains mots une étendue beaucoup trop considérable par rapport à celle qui est accordée à d'autres. Il n'est pas question de la Cave, si importante dans les exploitations viticoles de l'Hérault et de l'Aude, pour faire et conserver le vin : ce qu'on dit sous ce mot concerne toute exploitation ou habitation quelle qu'elle soit ; le mot « Chai » n'est même pas indiqué ; peut-être en sera-t-il fait mention au mot Vinification, qui viendra plus tard, mais tant de renvois ont été faits à ce mot qu'il menace de prendre des proportions insolites. Nous avons enfin regretté de ne voir relater, au sujet de l'enseignement agricole, que les efforts officiels, sans nullement mentionner la part si grande que les établissements privés et les congrégations enseignantes ont prise à ce développement. La justice eût voulu qu'on indiquât au moins le rôle des Frères des Écoles chrétiennes, et en Bretagne surtout de ceux de Ploërmel. Par ailleurs les établissements multiples, écoles pratiques libres, Institut de Beauvais, orphelinats agricoles, écoles professionnelles de jardiniers et tant d'autres, avaient leur place marquée à côté des écoles de l'État et des communes. La constatation de cette omission, que nous espérons involontaire, et qui pourra être réparée dans un prochain tirage, ne nous empêchera pas de recommander ce dictionnaire appelé à rendre d'incontestables services au public auquel il est destiné.

G. DE SENNEVILLE.

LITTÉRATURE

Les Poèmes de Bacchylide de Céos, traduits par A.-M. DESROUSSEAUX. Paris, Hachette, 1898, in-16 de VIII-124 p. — Prix : 3 fr.

Parmi tant de découvertes inespérées faites au cours des vingt dernières années, celle des poèmes de Bacchylide a particulièrement réjoui les amis de la Grèce antique. Sans être l'égal de Pindare, le nouveau poète a d'incontestables mérites : à défaut de profondeur dans la pensée, il a pour lui le brillant de la forme : dans le *Traité du sublime*, il est proclamé « impeccable. » — Le petit volume de M.

Desrousseaux nous offre d'abord une notice succincte sur la vie et les œuvres de Bacchylide, et quelques indications sur le manuscrit original (antérieur, selon toute apparence, à l'ère chrétienne) qui nous a rendu tout ou partie de vingt compositions lyriques, odes triomphales, péan, dithyrambe, etc. Ici, comme chez Pindare, la mythologie et ses fables jouent un grand rôle et tiennent la première place : des notes insérées à la fin du livre fournissent sur les points obscurs d'intéressants renseignements. Quant à la traduction elle-même, l'auteur, dans sa préface, nous avertit qu'il a « recherché avant tout l'exactitude sans s'attacher à une vaine littéralité qui n'est bien souvent qu'une infidélité plus fastidieuse. » La plupart des critiques se plaisent en effet à reconnaître le soin mis par M. Desrousseaux à se pénétrer de son texte : mais au point de vue de l'expression française, il est visible que certains termes manquent de justesse, comme certaines constructions de naturel. Sur ce point, d'autres traducteurs paraissent avoir été plus heureux. C. Huit.

Victor Hugo. Correspondance. Tome II. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-8 de 387 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons rendu compte, il y a quelque temps (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 235), du tome premier de la Correspondance de Victor Hugo. Le second volume paru récemment contient les lettres écrites de 1836 à 1882, année de la mort du poète. Toute la vie de Victor Hugo est si connue qu'analyser l'ensemble de cette vaste correspondance qui en reflète la partie la plus importante, serait une inutile redite ; mais il me semble que de ces lettres si diverses, on peut extraire quelques indications ayant un intérêt biographique. On a attribué, non sans malveillance je le crois, une grande fortune à Victor Hugo. Il dit avoir gagné par sa plume environ cinq cent mille francs, mais déclare qu'en 1845 il ne lui en restait plus que trois cent mille. Ce dont je ne me souviens pas avoir entendu parler, c'est du danger qu'il courut en 1848 où il prétend que les balles pleuvaient autour de lui (p. 75). Il a une grande confiance aux tables tournantes qui lui ont dit des choses surprenantes. Tout un système cosmogonique qu'il avait conçu a été confirmé par ces tables avec des élargissements magnifiques (p. 190). Sa profession de foi par sa tirade finale rappelle quelque peu les boniments que l'on peut entendre sur les foires : « Je veux détruire la fatalité humaine, je condamne l'esclavage, je chasse la misère, j'enseigne l'ignorance, je traite la maladie, j'éclaire la nuit et je hais la haine » (p. 252). Le charlatan mis en scène par Molière ne disait pas mieux :

> Mon remède guérit par sa rare excellence
> Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an,

La gale, la rogne, la teigne, la peste....
O grande puissance
De l'orviétan !

Il a une affection admirative pour Garibaldi (p. 271) et pour George Sand, ce que je comprends mieux; il lui écrit qu'il voudrait être quelque part avec elle et Garibaldi. « Il me semble, ajoute-t-il, que nous sommes trois bonnes créatures de ce temps-ci » (p. 276). On a pu voir dans le premier volume de sa correspondance qu'il s'occupe volontiers de sa généalogie. Il tient particulièrement à un certain évêque de Ptolémaïs dont la parenté était une tradition dans sa famille (p. 305). Cela ne l'empêche pas d'assurer qu'il aimerait mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant. Malgré cette affirmation, je suis surpris que le poète n'ait pas fait un de ses ascendants d'un certain Hugo, qu'Argote de Molina dans sa *Nobleça del Andalusia* a nommé comme étant l'un des compagnons de Du Guesclin. V. Hugo n'appartenait pas de nom à la franc-maçonnerie, mais était avec elle de cœur (p. 511). On peut craindre qu'il ne fût aussi de cœur avec les malheureux qui, profitant de nos désastres, nous donnèrent la République. Le 1er septembre 1870, il écrivait: « Je ne veux aller à Paris que pour un seul cas et pour une seule œuvre, héroïque celle-là. Paris appelant la révolution au secours, alors j'arrive » (p. 347). Tout en regrettant de n'y pas trouver le grand poète tel qu'on aimerait à l'admirer constamment, on lit ce volume avec intérêt. Il faut avouer cependant que, par la nature même de son génie, Victor Hugo ne pouvait avoir les qualités propres au style épistolaire comme les eut un autre homme d'un grand esprit mais d'un grand caractère, le comte de Maistre. TH. DE P.

Étude sur Théocrite, par PH.-E. LEGRAND. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de III-442 p. — Prix : 12 fr. 50.

L'auteur, dès ses premières lignes, prend soin de nous avertir que son œuvre a des prétentions modestes et ne pose aucune question nouvelle : c'est un simple « livre de vulgarisation. » Et de fait, en France et en Allemagne, la littérature alexandrine a été tout récemment l'objet de publications magistrales. Mais comme (toujours de l'aveu de M. Legrand) il est beaucoup plus question dans son livre des éléments entrés dans la composition des *Idylles* que de la jouissance esthétique du lecteur, on s'étonnera moins de la quantité incroyable de noms et d'ouvrages germaniques cités dans le texte et surtout dans les notes. D'ailleurs les grandes lignes du sujet étaient d'ores et déjà tracées : comme dédommagement on ne nous fera grâce d'aucun détail. — Un premier chapitre traite de l'authenticité très controversée de certaines pièces de second ordre attribuées assez légèrement à Théocrite : sur ce point M. Legrand est disposé à plus de sévérité que les récentes

éditions allemandes. Il passe ensuite, dans le chapitre II, à l'examen des documents biographiques, et maintient la tradition qui fait de Théocrite un Syracusain, sans se prononcer cependant ni sur la date précise de sa naissance, ni sur l'époque où le poète a quitté son ingrate patrie pour se fixer en Orient. *L'Invention des motifs*, tel est le titre un peu bizarre du chapitre III ; on y apprend le rôle réservé dans les *Idylles* aux fables de la mythologie et aux légendes héroïques, aux scènes d'amour et aux rivalités des bergers, aux études de mœurs et aux peintures de caractères, enfin aux tableaux rustiques et aux descriptions champêtres. « Le talent de Théocrite va de préférence aux aspects calmes de la nature, où rien ne pique et ne tient en émoi » (p. 201). Arrivant à *l'Expression* (ch. IV), M. Legrand étudie, avec une abondance et une minutie prodigieuses, presque fatigantes pour le lecteur, la façon d'écrire du poète syracusain : dialectes, vocabulaire, grammaire, versification, images et constructions de tout genre, rien n'est oublié. Ni puriste, ni néologiste à l'excès, Théocrite fut dans un temps de décadence un écrivain relativement simple : « Chez lui le style vaut mieux que la langue. Les parties de l'art où il laisse le plus souvent à désirer sont celles qui réclament plus de travail que d'âme, plus d'application que de dons naturels » (p. 403). Le chapitre V et dernier a pour but de mettre en lumière dans les *Idylles* soit leur défaut d'unité, parfois très sensible, soit leur caractère « livresque » : ce qui ne signifie pas, comme on pourrait se le figurer, que le poète avait en partage une imagination toute d'emprunt, née de multiples lectures et nourrie uniquement de réminiscences. M. Legrand, en usant de cette épithète, veut donner à entendre que ces petits poèmes, où les genres les plus divers, comédie et églogue, satire et élégie, sont tant de fois rapprochés et confondus, paraissent absolument réfractaires à toute interprétation orale, et par conséquent en opposition avec le lyrisme des siècles antérieurs, étaient destinés bien plutôt à la lecture qu'à la déclamation ou à la représentation. — En pensant à la somme de patient travail et d'infatigables investigations qu'a dû exiger un volume tel que celui-ci, j'hésite à avouer l'impression sur laquelle je ferme le livre. Cette érudition à jet continu et semblable à un fleuve débordé, sans horizon philosophique, presque sans but moral, non seulement eût médiocrement agréé à un humaniste de l'école de Patin ou de Nisard, mais pourrait, je le crains, fournir une arme aux adversaires chaque jour plus nombreux de l'enseignement classique. Il est vrai que M. Legrand alléguera peut-être comme excuse qu'il professe, non dans un collège, mais dans la seconde de nos Universités.

C. Hutt.

Histoire et Poésie, par le vicomte MELCHIOR DE VOGÜÉ. Paris, Colin et Cie, 1898, in-16 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme il l'a déjà fait plusieurs fois, à la grande satisfaction de ses nombreux lecteurs, M. de Vogüé a réuni dans ce volume d'importants articles, roulant sur des sujets fort divers. Nous y trouvons une excursion au Mont Cassin et à Ravenne, la vieille cité dont le nom suffit pour rappeler Françoise de Rimini, Dante et Byron ; une curieuse vie de Catherine Sforza ; une étude sur l'ancienne diplomatie et le cardinal d'Ossat ; un parallèle ingénieux entre Cervantes et Daniel de Foë, entre Don Quichotte et Robinson, l'un personnifiant le caractère espagnol et l'autre le caractère anglais ; d'excellentes pages sur Rousseau, dont l'influence est trop souvent confondue avec celle de Voltaire. Il ne fut pas un destructeur comme ce dernier, mais un très dangereux constructeur d'utopies, il fut réellement le père de la démocratie (p. 182). Le volume est terminé par un remarquable chapitre sur *la Renaissance latine,* où sont examinées les œuvres d'un écrivain dont on a beaucoup parlé : Gabriel d'Annunzio. Je veux m'arrêter un instant à ce que M. de Vogüé a dit du moyen âge ; il ne l'aime pas, il se lasse de tant de publications qu'inspire cette époque ; il raille les savants qui s'en sont emparés comme d'un domaine exclusivement à eux. Il ne croit pas à la beauté de certaines œuvres qu'admirent les romanistes, il demande qu'on la prouve en citant autre chose que des fragments, que quelques vers ; que si les textes qu'il sollicite sont trop inintelligibles pour beaucoup de lecteurs, on en donne des traductions ou même des arrangements (p. 238). Oh ! vouloir nous ramener aux *Corps d'extraits de romans de chevalerie* du comte de Tressan et aux fades analyses de la *Bibliothèque des romans !* M. de Vogüé pense que le moyen âge a été surtout mis à la mode par l'école romantique ; il dit : « Sans *la Légende des siècles,* combien de Français connaîtraient les noms et les gestes caractéristiques des romans de la Table ronde ? (p. 239). Mais dans *la Légende des siècles* nous ne voyons figurer aucun personnage de la cour d'Artus. Il y aurait à répondre bien des choses aux sarcasmes de M. de Vogüé. On pourrait lui dire, par exemple, que si de nombreux textes publiés depuis quelque temps ne sont pas accessibles à tout le monde, on en trouve l'analyse dans l'*Histoire littéraire de la France,* l'analyse et la traduction dans *les Épopées françaises,* de Léon Gautier, et il connaît cet ouvrage puisqu'il écrit un peu plus loin : « Il suffirait de quelques beaux livres à la portée de tous comme *les Épopées françaises* pour réfuter partie de mes allégations » (p. 145). Eh bien alors ? L'admiration de M. G. Paris pour *Tristan et Yseult* fait déborder la coupe, comme le dit notre critique, qui, avec satisfaction, rappelle que de ce poème les anciennes éditions sont défectueuses, incomplètes et aujourd'hui introuvables (p. 157). Raison de

plus pour en publier de nouvelles, pour encourager les érudits qui s'efforcent de nous faire connaître nos vieux poètes. — Une petite remarque : page 38, M. de Vogüé emploie un mot qui pourrait bien être un de ces vocables mal venus dont M. Deschanel a parlé dans son volume *Déformation de la langue*. Ce mot c'est « différenciation. » Est-ce que, par la haute protection de M. de Vogüé, il sera admis dans le dictionnaire de l'Académie où jusqu'ici il n'a pas figuré ? TH. DE P.

HISTOIRE

Mantinée et l'Arcadie orientale, par GUSTAVE FOUGÈRES. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de XVI-633 p. avec 80 grav. dans le texte, 6 héliograv. une phototypie et un plan de Mantinée hors texte, plus 2 cartes en 6 couleurs. — Prix : 20 fr.

L'auteur semble s'excuser dans son Avant-propos d'aborder un sujet aussi restreint, en exprimant toutefois l'avis qu'une série de monographies telles que la sienne pourraient servir un jour d'éléments à un travail de synthèse qui serait l'explication définitive de l'histoire et de la vie grecque. Disons tout de suite que cette synthèse serait belle, si tous les éléments en étaient aussi parfaits que la monographie de Mantinée. M. Fougères, en effet, ne nous apporte pas seulement ici, le résultat des fouilles que l'École française avait entreprises sous sa direction à Mantinée, en 1887 et en 1888. Il a reconstitué la vie de Mantinée, par une étude approfondie de sa géographie, de sa topographie, de son commerce et de toutes ses relations économiques (livre I), de sa constitution politique, religieuse et sociale (livre II), de son histoire, enfin, des origines à la ruine finale (livre III). Je signale aux géographes les pages qu'il consacre à la géologie, à l'hydrographie souterraine et superficielle du haut Péloponèse. C'est la meilleure étude géographique de l'Arcadie qui ait été faite jusqu'ici (pages 2, etc.). Pour rechercher pas à pas les indices de toutes les routes qui reliaient Mantinée au reste du Péloponèse, l'auteur nous conduit dans le livre second, à travers toute la haute Arcadie, le livre de Pausanias en mains (p. 79, etc.). Il nous amène enfin dans l'enceinte de la ville qu'il a fouillée en peu de temps avec un rare bonheur (p. 130, etc.).

L'histoire de Mantinée, des origines jusqu'à la fin de la période romaine, remplit le IIIe livre. Dans ce vaste exposé, il faut indiquer les pages qui caractérisent l'importance de Mantinée et de ses voisines dans le plan d'Épaminondas (p. 429, etc.) ; celles qui détruisent la légende d'une nouvelle bataille de Mantinée gagnée par le roi Agis IV en 243 ; celles qui racontent la période achéenne de la ville. En revanche, malgré les efforts les plus sérieux, l'auteur n'a pas détruit la vraisemblance de l'opinion de Curtius sur une invasion subite et considérable d'une peuplade indépendante en Arcadie (Curtius, *Histoire grec-*

que, I, p. 197 de la trad. française et *Peloponnesos*, II, p. 160). Je ne crois pas non plus que la démocratie ait été le régime naturel de la Mantinique, « un produit du sol comme les moissons et les vignes, » (p. 335) au moins avant le ve siècle. Les dêmes de Mantinée durent vivre longtemps, comme tous les autres États de la Grèce, sous le régime de la monarchie patriarcale et religieuse. Cette monarchie perdit peu à peu ses attributs, sauf ses fonctions sacerdotales, dont on retrouve des traces bien au delà du ve siècle (p. 339, etc.). Les héliogravures de Dujardin, les gravures du texte, les longs appendices achèvent de faire de ce livre un des volumes les plus intéressants et les plus instructifs de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.

BERNARD.

La Chasse à travers les âges, par le comte DE CHABOT. Paris, A. Savaète, 1898, in-4 de 407 p. — Prix : 50 fr.

Naguères, devant un grand veneur de mes amis (bibliophile non moins émérite), je me désolais de n'avoir pas une belle et bonne histoire de la chasse à donner à mes neveux. « Patience ! me dit-il, attendez donc Chabot. » Ma foi ! j'ai attendu et bien m'en a pris, car le livre est superbe et réjouit l'œil autant que l'esprit. Grâce à l'art, à la paléontologie, aux sciences de toutes sortes, il sera aussi agréable aux profanes qu'aux gens du métier. Et, du haut de sa demeure dernière, saint Hubert le bénira pour avoir été imprimé à Ligugé, la célèbre abbaye bénédictine, dont il porte la marque au plat inférieur. Quatre grandes gravures en couleur reproduisent la mosaïque de Lillebonne, un fragment du trésor de vénerie d'Harduin du Parc, du XIVe siècle, la Chasse aux Dames, tirée d'un Ovide du XVe, et le fameux tableau moderne de l'équipage de chevreuil par Clermont-Gallerande. En outre, les gravures et les reproductions abondent, dont les sujets sont choisis avec beaucoup de goût et d'intelligence, et dont l'étendue varie du simple cul-de-lampe a une page in-4 tout entière.

Mais j'ai hâte d'arriver au texte. Pour débuter, nous commençons par l'ours préhistorique et par le mammouth. L'étude est savante, et je conçois qu'ici M. de Chabot ait eu recours aux lumières de M. de Mortillet, auquel il rend grâces avec une courtoisie parfaite et qui donnent une autorité considérable à ce chapitre. Avec M. de Rougé, nous passons aux Égyptiens. Voyez les portraits de Rahotpou et de Nofrit, sa femme, que M. de Chabot commente comme un anthropologiste consommé. Les chiens d'Asshurbanipal nous démontrent que nous sommes en plein pays d'Assyrie, où l'onagre était exposé aux flèches de vigoureux chasseurs, quand ce n'était pas le lion qui tombait percé de leurs coups. Du reste tout le monde connaît Nemrod et ses exploits. Perses, Héthéens, Hébreux, Phéniciens, défilent devant nous, au grand galop

de leurs chevaux, l'arc à la main. Diane nous introduit en Grèce où nous voyons de jeunes et jolies sportwomen « se livrer à tous les exercices du corps et en particulier à l'équitation. » Les hommes chassent le tigre au miroir! Des vases étrusques nous affirment le goût de ce peuple pour le noble divertissement où les Romains excellèrent. La chasse à tir, pour laquelle M. de Chabot nous fera certainement un autre volume, n'avait pas de plus fervents qu'eux.

C'est dans la Seine-Inférieure, à Lillebonne, que nous trouvons sur une mosaïque le premier témoignage du culte de nos ancêtres les Gaulois pour le sport qu'illustre encore aujourd'hui la duchesse d'Uzès et qui passionne même les commis du Bon Marché. Ici, un beau tableau de Luminais ponctue la savante dissertation de l'historien. La loi sur la chasse commence à s'établir. Mais c'est avec le grand roi Dagobert, saint Hubert, saint Eustache, Siffroy, le cruel mari de Geneviève de Brabant, Charlemagne, Roland, que les équipages commencent à paraître, que le cor retentit plus certainement dans nos bois. Lire (p. 66) une curieuse dissertation sur l'olifant de Roland, que Léon Gautier (de si regrettée mémoire) n'a sûrement pas connu. Le faucon règne sous les Capétiens et les belles dames le portent sur le poing, telle que Marguerite des Barres (p. 75) une aïeule de notre auteur; saint Louis et les Croisés sont des maîtres en vénerie: et depuis eux les déduits sont pareils. Gaston Phébus codifie l'art de la chasse; il sait charger « la charette pour traire aux bestes. » Et Fontaine-Garin sonne les premières fanfares. Louis XI lui-même et sa fille la dame de Beaujeu aiment la vénerie. Dans le bréviaire de Grimani, nous trouvons de belles miniatures cynégétiques. Diane de Poitiers se fait peindre domptant les cerfs et les hommes; Marie Stuart, Catherine de Médicis sont des intrépides. La reine Margot ne pensait qu'à danser et à aller à la chasse. Enfin parut Jacques de Fouilloux, son traité de *Vénerie* à la main, ce qui n'empêcha pas Henri IV de faire parfois buisson creux. Car souvent au milieu de la chasse, il pense à la guerre ou à l'amour! Quelquefois cependant il rallie « pour courrir le cerf » même parmi ses ennemis. Aussi ne tarderont-ils pas à devenir ses amis! Louis XIII se fait expédier des chiens de Hollande. Avec Louis XIV, nous abordons les grandes chasses réglées. M. de Chabot a compulsé tous les Mémoires, recueilli toutes les anecdotes: La Bruyère, le *Mercure galant*, Dangeau, Desnoirterres, Tallemant des Réaux, etc., etc., ont été compulsés. Louis XV fut un intrépide veneur; en 1725 il avait fait trois mille deux cent cinquante-cinq lieues, tant à cheval qu'en carrosse, à ce que dit Mouret (p. 204). Des Normands, MM. de Roncherolles, prenaient le quatrième jour à trente lieues du lancer (forêt de Villedieu), à deux lieues et demi de Rennes (p. 221). En Allemagne les battues s'introduisent (p. 224). Louis XVI adore la chasse, que ne peut sup-

porter son frère, depuis Louis XVIII, et pour laquelle se passi onne au contraire le futur Charles X. « La Révolution guillotina la p lupart des veneurs, anéantit les équipages, et c'est à peine si, dans certaines provinces, on put soustraire à la fureur républicaine quelques restes de nos anciennes races de chiens courants (p. 249). Il faut lire l'histoire de Mme de Draek (p. 260). Elle fut sauvée du tribunal révolutionnaire parce qu'elle était une louvetière intrépide. Napoléon Ier, « quand il tenait une carabine à la main, eût manqué un bœuf » (p. 281). Sous la Restauration, la chasse reprit toute la faveur. Dès lors les souvenirs de M. de Chabot alternent avec les recherches de son érudition. De temps à autre, des traits charmants, des réflexions heureuses, parfois même philosophiques (p. 347), des portraits de veneurs, très ressemblants, une bonne bibliographie des écrivains et des artistes (p. 367).

Vraiment ce livre est complet, très complet ; c'est la grande chasse avec tout son apparat, le symbole de la guerre, ce qui donna à ses adeptes, en 1878, tant de vigueur et tant de bravoure. Mais malgré les traits qui, de ci de là, signalent le tir, tel que celui attribué à M. le Comte de Chambord, il y aurait un livre à faire sur la chasse à tir, et M. de Chabot n'y manquera pas. En tête il mettra les chiens d'arrêt de Louis XIV (p. 184) et Louis XV (p. 204), que je ne crois pas être des chiens de meute, comme la légende le porte. Et il nous dira les fastes de cette fille cadette, qui est plus démocratique, partant plus suivie que son aînée. Et ce sera un nouveau chef-d'œuvre dont nous le remercierons de tout cœur. A. D'E.

Correspondance secrète de l'abbé de Salamon, chargé des affaires du Saint-Siège pendant la Révolution, avec le cardinal Zelada (1791-1792), publiée par le vicomte DE RICHEMONT. Paris, Plon et Nourrit, 1898, in-8 de XLIII-549 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lorsqu'il y a quelques années, furent publiés des *Mémoires inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution*, plusieurs personnes avaient émis des doutes, non pas sur l'authenticité des Mémoires, mais sur les fonctions que s'attribuait l'auteur. Internonce à Paris, l'abbé de Salamon avait-il réellement droit à ce titre ? On ne trouvait nulle part trace d'une telle mission. Mais voici qu'un érudit distingué, érudit à la fois par droit de mérite et par droit de naissance, M. le vicomte de Richemont, vient de retrouver dans les Archives du Vatican une partie de la correspondance officielle de l'abbé avec le cardinal Zelada, les lettres de Paris et les réponses de Rome. La correspondance n'est pas longue ; elle ne comprend que neuf mois, mais elle remplit un volume de près de trois cents pages. C'est que l'abbé de Salamon est un correspondant actif et un peu prolixe, toujours à l'affût des nouvelles, généralement bien renseigné, un vrai reporter,

si l'on peut se servir ici de ce mot trop moderne. Événements de France et événements du dehors, séances de l'Assemblée, projets de la Cour, il raconte tout par le détail. Il a horreur de la Révolution, je dirais volontiers des réformes ; il ne rêve que le retour pur et simple à l'ancien régime et déteste à la fois les jacobins et les feuillants ; je crois même qu'il a plus d'antipathie pour les seconds que pour les premiers ; les « monarchiens » surtout sont l'objet de toutes ses colères. Sa place est à Paris, mais son cœur est manifestement à Coblentz. Il a certainement des intelligences de ce côté, car il paraît très informé de tous les plans, de toutes les espérances et de toutes les illusions des émigrés, — il les partage d'ailleurs, — de la lutte secrète entre les Princes et la famille royale, la Reine surtout, la « Grande dame, » comme il l'appelle. Il devine, s'il ne connaît pas par le menu, les négociations de Marie-Antoinette avec l'Empereur, ses dissentiments avec ses beaux-frères, son opposition à leurs plans, ses désirs du Congrès armé qui fut la dernière tentative et la dernière déception de l'infortunée Souveraine. Son héros, à lui, c'est le prince de Condé, et son homme d'État, Calonne.

En religion, l'abbé de Salamon n'est pas moins intransigeant qu'en politique ; on pourrait dire qu'il est plus catholique que le Pape ; car son auguste interlocuteur, qui s'intéresse vivement à ses nouvelles, le rappelle parfois à la modération. A une lettre où il avait vivement reproché aux archevêques d'Arles et d'Aix leurs tendances gallicanes, le cardinal Zelada répond : « Les malheurs des temps nous obligent maintenant d'être moins rigides ; lorsque la conduite des prêtres est plausible et vraiment catholique en général, il faut négliger les systèmes dont ils sont imbus. »

L'abbé de Salamon n'en avait pas moins un vrai mérite et faisait preuve d'un réel courage en entretenant avec le Saint-Siège, en pleine période révolutionnaire, cette correspondance si régulière. C'est merveille qu'aucune de ses lettres n'ait été égarée ou saisie ; car elle eût pu mener son auteur à la lanterne. Sans apporter de documents nouveaux à l'histoire de cette époque telle qu'elle est aujourd'hui connue, elles précisent ou confirment certains faits et jettent plus de lumière sur la crise religieuse qu'a traversée alors l'Église de France. Malheureusement elles n'embrassent qu'une trop courte période ; la première porte le numéro 61, la dernière le numéro 100. Il y en a donc eu soixante auparavant et encore un certain nombre après. Espérons que M. le vicomte de Richemont, qui a déjà retrouvé et publié ces quarante lettres, continuera à avoir la main heureuse et que, dans ces Archives du Vatican qu'il connaît si bien, il retrouvera celles qui manquent : ce sera le complément du service qu'il a rendu à tous les amis de l'histoire.

M. DE LA ROCHETERIE.

Grandeur et décadence des Français, par Gaston Routier. Paris, A. Savaète, 1898, in-12 de xiv-390 p. — Prix : 3 fr. 50.

Elles sont nombreuses, hélas ! et suffisamment connues, les causes de notre décadence... M. Gaston Routier n'a pas reculé devant la tache pénible de les énumérer, de les doser, et, après avoir signalé les maux dont se meurt la France, il a voulu déterminer les remèdes susceptibles de la guérir et de lui rendre sa grandeur passée. Ce livre est plein de louables intentions ; il est émaillé de statistiques, de citations non dépourvues d'intérêt, mais les idées originales y sont rares. Il était malaisé, je l'avoue, de stigmatiser, après Drumont, les vices du grand monde enjuivé de Paris, de refaire, après Le Play et Demolins, des monographies sociales et des comparaisons entre le génie français et le génie anglo-saxon ; mais en étudiant le rôle de la presse, l'action de la littérature actuelle sur nos mœurs et l'action réflexe des mœurs sur les lettres, peut-être était-il possible d'éviter les banalités dans lesquelles s'est complu l'auteur. Le chapitre où sont condensés les principaux éléments de l'ouvrage de M. Ed. Théry : *Les Valeurs mobilières en France*, est un des mieux conçus, et il donne une idée très claire de ce qu'il y a de factice dans notre richesse financière et des dangers que la spéculation fait courir à la fortune publique. Quelques pages consacrées au socialisme ne sont pas non plus sans valeur, mais quelle singulière idée d'annexer à cet ouvrage, à titre de document, un article de journal relatif à une élection législative ! Le rôle joué dans cette élection par M. Gaston Routier n'y est guère brillant. En opposant sa candidature à celle d'un homme politique dont les convictions religieuses et les idées sociales offraient les plus sérieuses garanties, M. Routier assurait le succès d'un de ces parlementaires inféodés à la franc-maçonnerie qui ont tant contribué à la décadence de notre patrie... Il n'y a pas de quoi en tirer vanité. Raoul Loky.

Saint-Cyr et l'École spéciale militaire en France. Fontainebleau. Saint-Germain, par le lieutenant-colonel Eugène Titeux. Paris, Firmin-Didot, 1898, in-4 x-viii-838 p. Ouvrage illustré de 107 reproductions en couleurs, 364 grav. en noir et 36 plans d'après les aquarelles et dessins de l'auteur. — Prix : 60 fr.

Un des résultats de la guerre funeste de 1870 et davantage encore de la loi de recrutement qui appelle aujourd'hui indistinctement tous les Français à passer par l'armée, a été de vulgariser dans notre pays les questions militaires. Un nombre considérable de ces questions touchant à l'organisation des armées qui, il y a trente ans, n'intéressaient qu'un nombre relativement restreint d'adeptes, sont aujourd'hui abordées volontiers par une foule de bons esprits désireux d'acquérir au moins une notion de problèmes qu'ils peuvent avoir à résou-

dre un jour ou l'autre d'une façon plus ou moins directe. Parmi tous ces points d'interrogation auxquels récemment les écrivains militaires se sont efforcés de répondre, celui qui a trait à l'instruction dans l'armée, à la préparation originaire des cadres devait être nécessairement un des premiers posés, et effectivement nous avons eu à cet égard, depuis 1870, un échange d'idées extrêmement varié, la plupart du temps instructif et profitable. Nous avons déjà signalé ici même, à maintes reprises, de nombreuses publications sur nos différentes écoles militaires ; et l'on peut avancer que certaines sont pour ainsi dire classiques ; tel, par exemple, l'excellent livre de M. de Montzey sur les établissements militaires d'instruction en France avant et après la Révolution. Après Montzey, et en lui faisant des emprunts nombreux plus ou moins dissimulés, nous avons eu d'autres bons travaux qui nous ont présenté la question des écoles militaires, tantôt sous une face tantôt sous une autre, mettant en lumière, en même temps que nombre de choses connues, un petit lot de détails inédits ou d'idées neuves. Aujourd'hui c'est le lieutenant-colonel Titeux, un ancien officier d'état-major, qui présente sur notre première école militaire, un livre qui, par divers côtés, mérite de fixer l'attention. Cette publication offre le double mérite d'être une histoire sérieusement pensée, agréablement écrite, en un mot une production littéraire remarquable et en second lieu une œuvre artistique très curieuse, très pittoresque, très finie. Le colonel Titeux manie avec la même aisance la plume et le crayon.

Au point de vue littéraire, l'ouvrage du colonel Titeux présente cependant un défaut de composition qui n'est pas sans quelque gravité : il manque d'unité. Sous un titre unique, le travail que nous avons sous les yeux nous donne : 1° l'histoire de l'École spéciale militaire en France en la faisant remonter aux désiderata formulés par La Noue sous Henri IV et la conduisant jusqu'à nos jours ; 2° l'histoire de la maison d'éducation organisée à Saint-Cyr sous Louis XIV par madame de Maintenon ; 3° l'histoire de l'école de cavalerie de Saint-Germain ; 4° une étude sur l'armée prussienne et sur les établissements d'instruction militaire en Prusse. Ces quatre sujets n'ont entre eux que des relations assez éloignées, et l'idée, malheureuse à notre avis, qu'a eue l'écrivain de les enchevêtrer les unes dans les autres, n'aboutit qu'à faire sauter aux yeux davantage leur manque de connexité. Ajoutons que, prises chacune à part, ces quatre parties ont un mérite très appréciable et qu'en dépit de certaines lacunes elles constituent un ensemble intéressant et louable. Le véritable mérite de la publication du colonel Titeux, un mérite qu'on nous semble pouvoir signaler sans restriction, c'est « l'illustration, » l'ensemble de ces quatre cent-seize dessins, hors texte ou dans le texte, dont cent-sept gravures en couleurs qui

constituent le plus précieux et le plus artistique des albums. L'auteur, qui est un érudit et un chercheur, a su trouver toute une série de vieilles gravures intéressantes et pittoresques ; et, soit qu'il nous rende les gracieuses pensionnaires de Madame de Maintenon, soit qu'il nous montre les élèves de l'École de Mars, ceux de Fontainebleau, de Saint-Cyr ou de Saint-Germain dans leurs éphémères et incessantes transformations, il le fait avec un talent, un charme, un sentiment artistique surprenants. Nous avons signalé dans la composition de ce livre le manque d'unité : il n'est que juste d'ajouter que ce défaut est largement compensé par les qualités d'un style à la fois imagé et correct ; on y sent partout vibrer un ardent patriotisme et un sentiment profondément chrétien. Le livre du colonel Titeux a sa place marquée dans toutes les bibliothèques : soit qu'on l'envisage au point de vue littéraire seul, soit qu'on n'en prenne que le mérite artistique, il est de ceux dont la lecture et la possession s'imposent à la fois au curieux, à l'érudit et à l'artiste. Nous voudrions qu'on fît mieux encore et qu'on le mît aux mains de cette jeunesse chez laquelle, il nous semble, ne vibrent plus assez les sentiments de foi, de dévouement, de vigueur, qui font les générations fortes et les nations maîtresses. On ne trouvera pas, dans le *Saint-Cyr* du colonel Titeux consacré à la vie d'enfants et d'officiers en herbe, les exemples que l'on rencontre dans la vie des grands hommes; toutefois en voyant dans quels principes, avec quels moyens furent élevés des soldats comme Sonis, La Moricière, La Motte-Rouge, Canrobert, nos enfants comprendront et accepteront certaines rigueurs que l'éducation moderne a proscrites comme exagérées. Ils y verront que le sentiment de l'honneur, du désintéressement, de la croyance en Dieu s'est maintenu intact dans cette école militaire contre les traditions de laquelle n'ont jamais pu prévaloir les tendances matérialistes et égoïstes du siècle. De cette lecture, de ces exemples, jaillissent un enseignement fécond, de salutaires réflexions. La partie artistique de *Saint-Cyr* contribuera à fortifier et à développer dans les jeunes intelligences les notions d'art qui peuvent y sommeiller ou ont déjà commencé à apparaître : à tous les points de vue, — nous y revenons — la belle publication du colonel Titeux nous paraît digne d'être vulgarisée et recommandée. ARTHUR DE GANNIERS.

Visite pastorale faite en 1745 et 1746 par Monseigneur Henri-Constance de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon, de la partie de son diocèse comprise aujourd'hui dans le département de la Loire, publiée et annotée par J. DÉCHELETTE. Montbrison, imp. Eleuthère Brassart, 1895-1897, 2 vol. in-8 de XIV-260 et XXVII-490 p. (Constituent les tomes 11 et 12 du *Recueil de mémoires et documents sur le Forez* publié par la Société la Diana).

Quand il y a aujourd'hui un siècle et demi Mgr de Sérignan procédait

à la visite de son diocèse et en dressait l'inventaire tant au point de vue matériel que spirituel, il ne se doutait vraisemblablement pas qu'il faisait œuvre durable et établissait un document d'une haute valeur pour l'histoire particulière de son pays. C'est pourtant ce qui arrive, et les compte-rendus détaillés de cette visite qu'a retrouvés un érudit de Montbrison, M. Joseph Déchelette, et qu'il vient de publier, constituent une page des plus curieuses pour l'histoire de notre vieille France. Ce n'est pas un procès-verbal banal que celui auquel donnait lieu à cette époque la tournée pastorale d'un évêque dans les divers lieux habités de son diocèse. Ceux des visites de Mgr de Sérignan sont ordonnés suivant un plan rationnel et méthodique qui ne laisse dans l'ombre aucun détail d'administration, de telle sorte que chacun d'eux présente bien, suivant la parole de M. Déchelette, « un tableau saisissant de vie et de vérité où se meuvent, dans un ordre précis, les habitants de toute classe et de toute condition, curés et prébendiers, seigneurs justiciers et décimateurs, hommes de robe, artisans et laboureurs. »

La venue de l'évêque a été préalablement annoncée au prône ; au jour dit le prélat fait son entrée solennelle dans le village escorté des habitants qui se sont portés au devant de lui processionnellement. Le rédacteur du procès-verbal a pris soin de désigner nominativement les notables de chaque paroisse, pour la plupart, dans les villages, gens de condition modeste, et il est facile de constater qu'aujourd'hui encore les mêmes familles se retrouvent en grande majorité dans les mêmes lieux. Une fois arrivé, l'évêque se dirige vers l'église dont il dresse un inventaire détaillé ; il interroge le curé et les habitants d'abord ensemble puis séparément, et obtient, grâce à ces réponses, un tableau complet de la situation morale et matérielle de la paroisse, tableau qui avait à cette époque un intérêt puissant pour le prélat et qui en possède un très marqué également pour nous, encore que d'un autre genre. Les réponses aux questions diverses posées par l'évêque nous donnent l'inventaire d'archives paroissiales aujourd'hui détruites ou dispersées pour la plupart et nous fournissent, grâce aux états des dîmes et des novales toujours exactement confinées, d'excellents matériaux pour l'étude de l'ancienne topographie locale. M. Déchelette ne nous présente dans les deux volumes publiés actuellement par la *Diana* que les procès-verbaux de la visite de l'évêque de Mâcon dans les quatorze paroisses de l'archiprêtré de Charlieu annexées aujourd'hui au département de la Loire. C'est le quart à peine des procès-verbaux de Mgr de Sérignan dans les archiprêtrés de Charlieu et du Rousset, et il est regrettable que la totalité de ces intéressants inventaires ne soient pas livrés à la publicité ; il serait à souhaiter que l'entreprise tentât quelque érudit ; il semble que la tâche en vaille la peine. Quoi qu'il en soit nous signalons les deux volumes publiés par la Société

historique et archéologique de Montbrison comme une trouvaille des plus curieuses et des plus précieuses pour l'histoire locale de notre pays : les érudits trouveront là nombre de détails instructifs et intéressants. ARTHUR DE GANNIERS.

Un Demi-siècle de souvenirs : *Barras, Norvins, Talleyrand, Pasquier, la maréchale Oudinot, le dernier soldat de la Restauration, un cavalier du second Empire*, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Perrin, 1898, in-18 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est proprement une analyse et une critique historique des Mémoires parus depuis quelques années et qui retracent la vie d'un demi-siècle. Il est méthodiquement conçu, d'une forme très littéraire, et met en vive et vraie lumière bien des points obscurs ou mal vus des temps contemporains. M. Geoffroy de Grandmaison était d'ailleurs préparé par ses travaux antérieurs à juger, à contrôler les « Souvenirs » des hommes d'État, des généraux qui jouèrent un rôle sous la Révolution, la Restauration et l'Empire ; il s'est magistralement acquitté de cette tache.

Barras avait trop contribué à « faire » Napoléon pour lui pardonner son élévation et sa fortune. Le légataire de ses Souvenirs, M. de Saint-Albin, et leur éditeur, M. George Duruy, ont pu les corriger et les commenter. Ils contiennent du reste des détails absolument faux comme ceux relatifs à l'affreuse journée du 6 octobre. Et cependant le « plus effronté des pourris, » suivant l'expression de Taine, malgré son parti pris évident d'accommoder à sa taille les événements de la Révolution, apporte des éclaircissements sur bien des épisodes auxquels il participa et ses témoignages sont à maints endroits écrasants pour Bonaparte et Carnot.

Issu d'une famille de financiers, M. de Norvins émigra à la Révolution. Rentré en France en 1797, il fut sauvé de l'échafaud par l'intervention de Mme de Staël. Secrétaire du préfet de la Seine au 18 brumaire, il quitta ce poste pour accompagner le général Leclerc à Saint-Domingue, revint malade, s'engagea dans les gendarmes d'ordonnance, se fit nommer conseiller d'État du roi Jérôme en Westphalie, partit ensuite pour Rome, comme directeur de la police, fit de l'opposition aux Bourbons sous la Restauration et écrivit une *Histoire de Napoléon* qui eut une grande vogue dans le parti bonapartiste. Son existence agitée le mit à même de voir beaucoup de choses et d'être en relation avec beaucoup de gens. Son *Mémorial* est intéressant et rédigé avec une coquetterie qui n'est pas sans charme.

Les Mémoires de Talleyrand ont donné matière à d'ardentes controverses. M. Geoffroy de Grandmaison en établit rigoureusement la genèse et fixe savamment la dose de vérité et de vraisemblance qu'ils peuvent

contenir. Quant à ceux du duc Pasquier ils fournissent une moisson autrement copieuse de documents et de récits authentiques. Parfois cependant, au lieu de conter ce qu'il a vu et entendu, l'auteur veut se faire historien et philosophe : ses dires peuvent alors être passés au crible de la critique et ses jugements sont susceptibles d'être rectifiés.

La maréchale Oudinot a laissé des pages bien émouvantes dans ses *Récits de guerre et de foyer* ; ses impressions sur la mort du duc de Berry méritent de prendre place à côté de celles de la duchesse de Gontaut.

Le général de Saint-Chamans fut un des derniers défenseurs de Charles X et ses Mémoires renferment une narration des plus attachantes de la journée du 28 juillet 1830 et du triste départ de Saint-Cloud dans la nuit du 30 au 31 juillet.

Les Souvenirs du général du Barail font l'objet du dernier chapitre du très intéressant ouvrage de M. de Grandmaison. Peut-être auraient-ils pu donner matière à une étude plus approfondie, car ils fixent les silhouettes de bon nombre de généraux du second Empire et résument, au point de vue technique, l'histoire militaire de notre pays pendant une période d'au moins trente années. ROGER LAMBELIN.

Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate, publiés par son fils. Seconde série. *L'Enseigne de vaisseau. Campagne d'Alger (1829-1833).* par JOSEPH KERVILER. Paris, Champion, 1898, in-12 de 226 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà présenté la première série de ces *Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate.* Elle se rapportait à la campagne du Levant sous l'amiral de Rigny. Cette seconde série comprend trois campagnes d'Algérie que fit l'enseigne de vaisseau Kerviler avec une campagne des Antilles dans l'intervalle. La partie intéressante se rapporte à la prise d'Alger. Le jeune officier y assista approximativement avec une compagnie de marins qui fut chargée d'occuper la presqu'île de Sidi-Ferruch, et il apprécie très sainement ces événements. Toutefois, comme presque toute la jeunesse d'alors, il applaudit à la révolution de Juillet où il voyait le triomphe des idées de liberté. Il y a dans ce volume un passage bien amusant, c'est le récit d'un voyage en plein hiver de Toulon à Vannes où Kerviler se rendait en congé dans sa famille. Il ne fallut pas moins de onze jours pour exécuter ce trajet avec des péripéties dont nous n'avons plus d'idée ; voitures versant dans les fossés, rivières infranchissables à cause des glaces, impossibilité de se procurer voitures et chevaux, etc. Les traversées d'Algérie en France ne sont guère moins mouvementées ni moins lentes et il arrivait très bien à nos navires chargés de troupes d'arriver à destination n'ayant presque plus de vivres. La lecture de ce petit volume est des plus intéressantes ; c'est très vécu et très mouvementé. COMTE DE BIZEMONT.

Manuel de bibliographie générale *(bibliotheca bibliographica nova)*, par Henri Stein. Paris, Alphonse Picard et fils, 1897, in-8 de xx-895 p. (*Manuels de bibliographie historique*, II.) — Prix : 18 fr.

Dans l'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs, M. Stein s'est donné pour tâche de mettre à notre disposition un répertoire sûr et d'un usage commode qui pût remplacer le livre vieilli et non encore renouvelé de Petzholdt : la *Bibliographie* de Vallée dont on se sert assez couramment faute de mieux ne répond pas de tout point aux desiderata de la science. C'est un travail longuement préparé et mûrement réfléchi que nous livre M. Stein : il ne lui a pas fallu moins de dix années pour rassembler et coordonner les matériaux de son manuel et l'on pourra juger par les additions assez nombreuses (p. 769-802) que contient un Supplément qu'il a profité de la lenteur forcée d'une semblable impression pour compléter ses informations et tenir son travail au courant. L'auteur, d'ailleurs, n'a point prétendu dresser une liste complète de toutes les bibliographies publiées jusqu'ici. Convaincu que la bibliographie n'est point un simple catalogage et qu'elle est une science ayant des règles de critique, il n'a pas craint de faire un choix, une sélection parmi les répertoires bibliographiques ; il a, par système, résolument écarté de son recueil toute bibliographie vieillie et rendue inutile par une publication plus récente. Nous ne croyons pas que la justesse de ce principe puisse être sérieusement contestée. M. Stein a également eu raison, à notre sens, d'adopter pour le classement des bibliographies un ordre méthodique. Le classement alphabétique par noms d'auteurs, préféré par M. Vallée, n'est point pratique et n'a point de raison d'être pour un semblable travail. Un classement par ordre alphabétique de matières qui, au premier abord et en théorie, peut paraître fort commode, offre en réalité, dans le cas présent, plusieurs inconvénients : outre qu'il exigerait une place considérable pour être disposé dans une forme typographique claire, il ne saurait satisfaire l'esprit autant qu'une disposition logique ni fournir comme celle-ci une base solide aux recherches. Assurément le classement méthodique présente toujours quelque chose d'un peu arbitraire ; M. Stein a voulu remédier à cet inconvénient en mettant à la fin de son volume une table alphabétique de matières, destinée à faciliter les recherches. En adoptant comme Petzholdt un classement méthodique l'auteur du *Manuel* n'a pas cru devoir calquer celui de son prédécesseur. Voici les cadres choisis par lui : I. Bibliographies universelles. II. Bibliographies nationales. III. Sciences religieuses. IV. Sciences philosophiques. V. Sciences juridiques. VI. Sciences économiques et sociales. VII. Sciences pédagogiques. VIII. Sciences pures. IX. Sciences appliquées. X. Sciences médicales. XI. Philologie et belles-lettres. XII. Sciences géographiques. XIII. Sciences historiques. XIV. Sciences

auxiliaires de l'histoire. XV. Archéologie et beaux-arts. XVI. Musique. XVII. Biographie. Chacune de ces sections est divisée en plusieurs sous-sections. En voici un exemple. La section *Sciences pédagogiques* comporte les divisions suivantes : Généralités ; — Aveugles et sourds-muets ; — Répertoires nationaux ; — Répertoires spéciaux ; — Hygiène scolaire ;— Éducation physique ;—Sténographie ; — Littérature courante. Ces divisions sont elles-mêmes de nouveau subdivisées. Le classement d'un ouvrage sous une de ces rubriques ne s'imposant pas toujours, M. Stein n'a pas hésité, pour la commodité du chercheur, à faire rentrer le même ouvrage dans diverses sections. Sans doute le classement adopté ne satisfera pas tout le monde ; plusieurs seront surpris de voir les bibliographies d'histoire locale classées dans la section des sciences géographiques et si l'on passe aux détails, l'on s'étonnera peut-être d'avoir à chercher dans l'article *Nouveau Testament* la mention d'une bibliographie du Baptême ou de la Pénitence. Mais ce qui importe, c'est que la recherche se puisse faire sans trop de peine ; et il nous semble qu'avec un peu d'usage on se retrouvera facilement dans le présent *Manuel*. La table des matières peut, dans une certaine mesure, servir de fil conducteur, bien qu'on n'aperçoive pas toujours très nettement la raison qui a fait exclure certains renvois : pourquoi, par exemple, au mot *Alde* trouve-t-on un renvoi à la p. 440 (travaux de Renouard et de Goldmid) et ne trouve-t-on pas pour l'ouvrage analogue de Renouard (p. 441) un renvoi *Estienne ?*

Le Manuel ne comprend pas uniquement un répertoire des bibliographies. M. Stein l'a fait suivre de trois appendices fort précieux. Le premier sous le titre de *Géographie bibliographique*, donne une liste « raisonnée des localités du monde entier qui ont possédé une imprimerie avant le XIXe siècle. » La liste « comprend les localités disposées alphabétiquement, avec leur nom latin, leur situation exacte, la date de l'introduction certaine ou probable de l'imprimerie dans cette localité et l'indication de l'auteur auquel cette date est empruntée. » Nous devons ici exprimer un regret : c'est que, sauf de rares exceptions l'auteur du *Manuel* n'a adopté qu'une forme du nom latin, quand parfois plusieurs noms ont été adoptés à tour de rôle ou concurremment ; la liste n'aurait eu véritablement d'utilité pratique qu'à condition de contenir les diverses formes du nom, tant latines que vulgaires employées par les imprimeurs. Le second appendice est un répertoire méthodique des tables générales des périodiques de toute langue. Jamais semblable travail, sur un plan aussi général, n'avait été tenté jusqu'ici. Malgré les lacunes qu'il contient sans doute — M. Stein est le premier à le déclarer—il fournira un instrument de travail des plus précieux. On se rendra compte de l'importance de ce répertoire quand on saura qu'il remplit plus de 50 pages du *Manuel* (p. 637-716). Le troisième appendice, qui ne sera pas

moins fréquemment consulté, est un répertoire des catalogues d'imprimés des principales bibliothèques du monde entier. On voit que M. Stein n'a rien oublié pour faire de son *Manuel* un répertoire vraiment utile aux travailleurs. Il a, par là, droit à tous nos éloges, mieux encore à notre reconnaissance.

Nous présenterons quelques critiques. Tout d'abord le scrupule de l'auteur de donner aux noms de personne et de lieux leur véritable forme nous paraît un peu exagérée. Quand des noms ont acquis dans une langue droit de cité comme chez nous Salluste, ou Christophe Colomb, l'on est un peu vexé de les voir revêtus de leur forme étrangère ; sans compter que cela offre des dangers ; on oublie forcément d'identifier certains noms (*Euclide*, *Saint-Pétersbourg*, etc.), ou bien on leur donne une forme insolite ou incorrecte (*Theocritus*, *Tacitius*).

Un ouvrage de ce genre ne va guère sans lacunes. Ceux qui l'examineront de près en auront sans doute à signaler. Pour notre compte personnel, nous en avons relevé quelques-unes. Pourquoi, à côté de l'encyclopédie des sciences religieuses du protestant Lichtenberger, M. Stein n'a-t-il pas nommé l'encyclopédie catholique de Wetzer et Welte, qui a de solides articles, et la vaste compilation indigeste et déjà vieillie, mais où les renseignements abondent, de Moroni ? P. 244, à côté de Fabricius et d'Engelmann, nous aurions voulu voir cité l'ouvrage utile, bien compris et fort précis d'Hoffmann. P. 21, il est exagéré de dire que la littérature française avant le XVIIIe siècle n'est représentée que par « l'ouvrage très insuffisant de La Croix du Maine et Du Verdier. » C'est oublier Georgi, cité à la p. 1 et dont un volume est consacré à la France, et Goujet. Dans la bibliographie des ordres religieux (p. 60 et suiv.), l'ouvrage d'Ungarelli sur les barnabites (Rome, 1836) est omis ; une omission plus grave encore est celle de la bibliographie des Carmes du P. de Villiers (Orléans, 1752, 2 vol. in-fol.), beaucoup plus considérable que les ouvrages cités par l'auteur du *Manuel*. P. 58, sur le concile du Vatican, il fallait citer le vaste ouvrage de Roskovanyi, intitulé *Pontifex romanus*, compilation indigeste peut-être, mais à coup sûr précieuse, dont les t. XI (1876) et XIII (1879) contiennent la littérature du concile du Vatican. Nous avons été surpris de ne voir figurer à l'article *patristique* (p. 55-56) ni l'ouvrage fort utile, et où les renseignements bibliographiques ne manquent pas, de Dom Ceillier, ni l'ouvrage encore estimé de Dupin. Pour les sciences naturelles, l'auteur aurait dû citer l'*Archiv für Naturgeschichte* qui donne sur diverses parties de ces sciences d'excellents *Jahresberichts*, qui sont aussi tirés à part. Je n'ai pas vu que M. Stein ait cité nulle part les bibliographies spéciales des traductions qui existent pour diverses langues. Des travaux qui atteignent l'importance — à tous égards considérable — de celui de Paitoni n'auraient cependant pas dû être

omis. Page 259, dans les bibliographies des patois, M. Stein aurait pu mentionner l'ouvrage de Charles Nisard sur celui de Paris (Paris, 1872, in-8). Nous ne voulons pas nous attarder davantage à des critiques de détail. De petits défauts ne sauraient diminuer la valeur d'un ouvrage qui atteste un labeur considérable, qui deviendra le guide et le compagnon de tout homme d'étude. Nous ne pouvons nous garder d'un mouvement de satisfaction en pensant que ce remarquable instrument de recherches est l'œuvre d'un Français et d'un collaborateur assidu de notre revue. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Pensées de Tolstoï, d'après les textes russes, par OSSIP-LOURIÉ. Paris, Alcan 1898, in-18 de xx-180 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce ne sont point des maximes que j'ai voulu écrire ; elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de génie, pour faire le législateur. » Qui parle ainsi ? Ce n'est que La Bruyère. Le titre de législateur ne serait pas pour effrayer la modestie de Léon Tolstoï, ni même celui d'apôtre, ou de prince des évangélistes. Personne avant lui n'a réussi à découvrir le vrai christianisme : grecs orthodoxes, catholiques romains, luthériens et calvinistes, tous hérétiques ! Mais le Saint-Esprit a purifié avec des charbons ardents les lèvres du romancier vieillissant et l'a chargé d'annoncer à nouveau la bonne parole. La morale régénérée de Tolstoï part d'ailleurs d'un bon naturel, elle semble se résumer dans cette douce maxime évangélique, sans cesse répétée : « Ne résiste pas au mal par la violence. » Qu'est-ce que Tolstoï entend par le mal, demanderez-vous peut-être ? « Le mal n'existe pas aux yeux de l'esprit : le mal n'est qu'une ombre de la vie. Il y a seulement la vie et l'absence de vie (p. 2). » Ah ! s'il n'y avait qu'à ne pas résister par la violence à ce qui n'existe pas, à l'ombre de la vie, à l'absence de vie, tout pourrait encore marcher à peu près dans ce monde, mais la sublime résignation de Tolstoï cache un terrible envers. Je cite au hasard parmi les plus courts aphorismes. « S'il n'y avait pas de moyen extérieur d'abrutissement, la moitié du genre humain se brûlerait immédiatement la cervelle. — Le mariage, tel qu'il existe aujourd'hui, est le plus odieux de tous les mensonges, la forme suprême de l'égoïsme. — Les gens les plus bornés ne peuvent s'empêcher de reconnaître que le patriotisme est absolument incompatible avec les règles morales auxquelles leur vie est soumise. — Les vrais chrétiens doivent refuser de se soumettre au service militaire. — L'argent n'est que la possibilité d'exploiter le travail d'autrui. — La richesse est la cause principale de la misère. — L'homme ne peut pas mourir de faim quand il y a du pain chez le riche. — Le peuple a faim, parce que nous mangeons trop. — L'école ne doit ni punir, ni récompenser, elle n'en a pas le droit. Elle doit laisser aux élèves la liberté absolue d'apprendre, d'étudier, de faire ce qu'ils veulent. — La science et l'art se sont réservé le droit à l'oisiveté et à la jouissance des travaux d'autrui, et ont failli à leur mission. — Il n'y a pas de devoir plus impérieux que celui de supprimer les inégalités sociales. — Le monde humain, avec ses différents états et religions, doit être changé de fond en comble. — Tous les pouvoirs humains doivent disparaître. » Bien naïf est le prophète réformateur s'il s'imagine qu'en semant la haine des classes, la révolte contre l'organisation sociale tout entière, le mépris

du christianisme tel que les peuples l'ont jusqu'ici cru et pratiqué, il récoltera l'abnégation et la résignation, la fraternelle concorde, la paix de Dieu. Assurément il n'y a pas dans ce petit recueil que des prédications anarchistes et des excitations à la violence proscrite ; il s'y trouve aussi de bonnes paroles d'un brave homme d'utopiste. Celles-ci malheureusement ne feront aucun bien dans le voisinage de celles-là. Le tout manque d'ailleurs plus ou moins de démonstration et pêche par la forme. Les déclarations de principe se suivent sans ombre de preuve, sans discussion, sans appel à l'évidence reconnue pour la majeure, sans ce cachet de fine observation, ce tour ingénieux qui donne du piquant à la mineure, et fait admettre la conclusion, sinon comme inéluctable, au moins comme admissible, séduisante et bien trouvée. La forme, le style, dont Léon Tolstoï a toujours professé n'avoir cure, lui font ici tout particulièrement défaut. Le petit fragment de vérité contenu dans une maxime doit être taillé à facettes et serti dans l'or ciselé, sinon il n'a jamais l'air que d'un caillou.

LONGCHAMP.

M. Brunetière et l'Individualisme, par A. DARLU. Paris, Colin et Cie, 1898, in-16, VI-78 p. — Prix : 1 fr.

Deux extraits de la *Revue de métaphysique et de morale* composent cette brochure, que l'on pourrait intituler : « Réponse d'un intellectuel à M. Brunetière. » Le premier se rapporte à l'article de M. Brunetière intitulé *Après le procès* ; le second à l'article *Après une visite au Vatican*. M. Darlu relève un certain nombre d'inexactitudes ou de contradictions qu'aurait commises le célèbre directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Nous laissons à M. Brunetière le soin de se défendre, s'il le juge à propos. Le critique éminent a pris depuis quelque temps sur la question religieuse et récemment sur la question Zola-Dreyfus une attitude qui ne peut que nous plaire comme catholique et comme Français. Nous pouvons nous en réjouir et en profiter, sans accepter toutes ses opinions. Cette attitude ne plaît sans doute pas à M. Darlu. Il craint surtout pour la libre pensée. Il reconnaît cependant que, dans la société, à côté de l'initiative individuelle, il faut une autorité et certains points fixes. Nous le prierons d'examiner si, dans l'ordre religieux, philosophique et moral, il ne serait pas bon d'avoir aussi certains points fixes. Sans imposer à ceux qui ne croient pas l'hypocrisie d'une croyance extérieure, ne serait-il pas utile, ne serait-il pas souhaitable, de former sur certaines vérités fondamentales une sorte de sens commun général qui s'imposât aux témérités individuelles ? L'Église était parvenue, plusieurs siècles durant, à créer et à maintenir ce sens commun. Nous ne voyons pas ce que le progrès philosophique ou la paix sociale ont gagné à sa destruction.

D. V.

Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute, par PAUL DE BRETON. Paris, Klincksieck, 1898, in-8 de II-62 p. — Prix : 2 fr. 50.

Petite plaquette d'un jeune érudit qui a étudié le théâtre entier de Plaute et en profite pour faire la leçon aux copistes du moyen âge et aux humanistes de la Renaissance, coupables à ses yeux d'avoir distribué en actes les comédies du poète sans le moindre souci de la vraisemblance dramatique, et dans la plupart des scènes réparti fort arbitrairement les vers entre les différents interlocuteurs. Entre temps il cherche soit à reconstituer les décors nécessaires de l'*Aululaire*, soit à marquer avec une minutieuse précision les divers jeux de scène qui se succèdent depuis le premier au dernier vers, et enfin — couronnement obligé d'un travail de ce genre — il demande qu'on fasse subir au texte reçu d'assez nom-

breuses corrections. Tout cela, écrit d'une plume alerte, se lit sans fatigue, mais provoque beaucoup à la réplique. C. H.

Tous d'après nature, par JEAN DES TOURELLES. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de 300 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

Ils sont là quelques gaillards qui ont jugé, depuis environ dix ans, qu'il y avait un ton nouveau à introduire dans la littérature catholique. M. Jean des Tourelles est un de ceux qui ont le mieux saisi le genre espiègle qui fait les délices d'une certaine catégorie de lecteurs. Il est gavroche, un gavroche que le respect de choses saintes empêche d'être mal élevé et dont les saillies, l'observation, le sens du coq-à-l'âne sont employés à défendre la bonne cause. Les types, qu'il a créés dans *Tous d'après nature* sont vivants. Nous les avons vus hier, nous les retrouverons demain. Il était bon de présenter au public, sous leur côté burlesque, ces êtres, si odieux à tant d'autres titres, qui ont en ce moment l'influence en France. Que les Jean des Tourelles continuent à frapper juste et ferme sur ces aventuriers, sur ces parvenus, sur ces misérables. Ils feront saine besogne. H. F.

Le Capitaine Lebrun-Renault ? par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Stock, 1898, in-18 de XXIV-438 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Histoire populaire de l'affaire Dreyfus, par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Stock, 1898, in-18 de 369 p. — Prix : 3 fr. 50.

Drumont et Dreyfus, Études sur la *Libre Parole*, par « l'Archiviste. » Paris, Stock, 1898, in-18 de 53 p. — Prix : 0 fr. 25.

L'Opinion publique et l'Affaire Dreyfus. par E. VILLANE. Paris, Stock, 1898, in-18 de 39 p. — Prix : 0 fr. 50.

Dites-nous vos raisons ! *Lettres à M. Mirman à propos de l'affaire Dreyfus*, par LOUIS GUÉTANT. Paris, Stock, 1898, in-18 de 23 p. — Prix : 0 fr. 50.

L'Affaire Fabus et l'affaire El Chourfi, par A. BERGOUGNAN. Paris, Stock, 1898, in-18 de 35 p. — Prix : 1 fr.

Le capitaine Paul Marin, après avoir publié *Dreyfus ? Esterhazy ? le lieutenant-colonel Picquart ?* trois in-18 fort compacts, ajoute à la collection un quatrième volume à point d'interrogation : *Le Capitaine Lebrun-Renault ?* et un cinquième qui complète et résume les autres sous le titre de *Histoire populaire de l'affaire Dreyfus*. A la décharge de l'écrivain nous devons dire que son travail personnel est assez modeste et que la reproduction des articles de journaux, le compte-rendu des débats judiciaires, occupent infiniment plus de place dans cette œuvre que les observations et les raisonnements de l'auteur. Ça et là quelques réflexions, quelques sous-titres tendancieux veulent influencer le lecteur et l'on est surpris de trouver de pareilles complaisances pour la juiverie, de si graves outrages à l'adresse de l'armée, sous la plume d'un homme qui porta l'uniforme d'officier. Mais l'amour des citations a parfois détruit l'effet qu'espérait produire le capitaine Marin, et les articles de Rochefort, de Judet, de Drumont, sont rarement infirmés par les commentaires qui les accompagnent, de même que les dépositions des experts assermentés ne sont pas détruites par les déclarations des graphologues amateurs recrutés par MM. Bernard Lazare et Joseph Reinach.

— L' « Archiviste » auteur de la brochure *Drumont et Dreyfus*, a trouvé un épigraphe dans un papyrus grec de la collection Morris. Combien sont érudits ces intellectuels ! et cet épigraphe est ainsi conçu : « Euménides, déesses

justes des sanctions, tressez pour l'un de ces hommes la couronne des héros, et marquez l'autre au front du fer rouge, brûlure de l'infamie éternelle ! » Ce ne sont pas des documents, mais bien des raisons sentimentales qui sont invoquées par ce savant. Il verse des larmes abondantes sur l'expulsion des juifs de Russie, sur la mort tragique du capitaine Mayer, sur les progrès de l'antisémitisme. Il représente le journal d'Édouard Drumont, comme l'organe attitré des jésuites ; et, fort du témoignage d'une revue israélite, s'écrie dans un accès de lyrisme émouvant : « Ne semble-t-il pas que les temps sont proches et que déjà l'image de Dreyfus martyr se lève à l'horizon ? »

— L'opuscule de M. E. Villane, *l'Opinion publique et l'Affaire Dreyfus*, est tout aussi peu documenté ; c'est une jérémiade sur l'aberration « d'un peuple grand et intelligent » et une apologie d'ordre sentimental de la petite phalange des Scheurer-Kestner, des Trarieux, des Guyot, « à laquelle sera dû le retour de la conscience générale vers des sentiments dignes de la France. »

— En sa qualité de socialiste, M. Louis Guétant tient à savoir pourquoi M. Mirman, député de son parti, est convaincu de la culpabilité de Dreyfus. *Dites-nous vos raisons !* s'écrie-t-il, et il met vingt-trois pages pour poser la question. Il est vrai que dans l'hypothèse où M. Mirman ne prendrait pas la peine de lui répondre, M. L. Guétant formule les réponses à sa place ; il traite aimablement les généraux de menteurs et assimile à Cartouche, à Torquemada, à Basile, ous ceux qui n'admirent pas comme lui le prisonnier de l'île du Diable.

— M. Bergougnan a raconté avec méthode et clarté deux affaires judiciaires *l'Affaire Fabus et l'affaire El Chourfi*, qui n'ont aucun rapport avec le procès Dreyfus. L'adjudant d'administration Fabus fut reconnu innocent des malversations qui lui avaient valu une condamnation, et l'Arabe El Chourfi, condamné pour avoir incité à la révolte contre l'autorité française, fut exécuté malgré certaines irrégularités de procédure. Le fond de ces deux affaires présente un réel intérêt au point de vue juridique, mais quelles autres conclusions peut-on essayer d'en tirer ? Du fait que, sous le règne de Louis-Philippe, deux conseils de guerre ont pu formuler des jugements révisables ou controversables, faut-il induire que les tribunaux militaires ne savent pas rendre la justice, et que Dreyfus s'ajoute au nombre de leurs innocentes victimes ? Aux yeux de tout homme de bonne foi, cela paraîtrait excessif. RAOUL LOKY.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le Dr Antoine-Jean-Emmanuel BOUCHACOURT vient de mourir à Lyon à l'âge de 87 ans. C'est à Paris qu'il fit ses études médicales et qu'il reçut le bonnet de docteur à la fin de l'année 1839. Il commença par exercer la médecine à Paris, mais il ne tarda guère à entreprendre un voyage scientifique en Allemagne et fut appelé à son retour comme professeur adjoint à l'école préparatoire de médecine de Lyon. Titularisé quelques années plus tard (1857), il conserva les fonctions de professeur titulaire quand l'École fut érigée en Faculté mixte de médecine et de pharmacie. Le Dr Bouchacourt qui, tant dans ses cours que dans ses ouvrages, s'est particulièrement occupé d'obstétrique, fut pendant longtemps chirurgien en chef de la Charité de Lyon. Nous citerons de lui les publications suivantes : *Mémoire sur une altération spéciale de la vessie dans certains cas d'affection calculeuse* (Paris, 1839, in-8) ; — *Note sur deux cas d'extraction de corps étrangers introduits dans les voies digestives* (Paris, 1839, in-8) ; — *Des tumeurs nerveuses sous-cutanées et de leur traitement* (Paris, 1841, in-8) ; — *Note sur un cas d'atrésie congénitale du vagin et sur son traitement par le*

débridement multiple (Paris, 1841, in-8) ; — *Mémoire sur la dégénérescence hydatique et hydatiforme des reins chez le fœtus* (Lyon, 1844, in-8) ; — *Recherches sur les accouchements, les maladies des femmes et des enfants* (Paris, 1844, in-8) ; — *Mémoire sur le traitement du goître cystique par les injections iodées* (Paris, 1849, in-8) ; — *Histoire d'une opération césarienne faite avec succès* (Lyon, 1851, in-8) ; — *De l'accouchement prématuré artificiel obtenu à l'aide de douches utérines* (Lyon, 1855, in-8) ; — *De l'accouchement laborieux, de ses causes et de ses indications. Discours* (Lyon, 1855, in-8) ; — *Considérations sur le traitement des suites de l'opération* (Lyon, 1860, in-8) ; —*Étude clinique sur la métrorée des femmes enceintes* (Lyon, 1868, in-8) ; — *Du Galactocèle et de son traitement par l'incision suivie de la cautérisation* (Lyon, 1857, in-8) ; — *Observations pour servir à l'histoire des polypes de vagin* (Lyon, 1864, in-8) ; — *Contribution hippocratique à l'histoire de la grossesse nerveuse ou imaginaire* (Lyon, 1893, in-8).

— M. François-Auguste Lièvre, conservateur de la Bibliothèque municipale de Poitiers, est mort le 17 octobre à Paris. Né à Bazoges-en-Pareds (Vendée), d'une famille protestante, en 1828, M. Lièvre songea d'abord à se consacrer au ministère évangélique. Il fit ses études théologiques à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, où il se fit recevoir bachelier en 1853. Pasteur de l'église de Coubé, il se livra avec ardeur aux études historiques et la Société archéologique et historique de la Charente le nomma son président. C'est en 1886, lorsque l'on renouvela le personnel de la Bibliothèque municipale de Poitiers, que M. Lièvre fut appelé à exercer les fonctions de conservateur et qu'il abandonna le ministère paroissial. Comme bibliothécaire, M. Lièvre a donné avec M. Molinier dans la collection du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* publié sous les auspices du ministère, l'inventaire des manuscrits de son dépôt. Il avait également commencé en 1895 la publication du catalogue des imprimés. Outre les mémoires et dissertations insérées par M. Lièvre dans les recueils périodiques nous citerons de lui : *Du Rôle que le clergé catholique de France a joué dans la révocation de l'édit de Nantes.* Thèse pour obtenir le grade de bachelier à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg (Strasbourg, 1853, in-8) ; — *Histoire des protestants des églises réformées du Poitou* (Paris, 1860, 3 vol. in-8) ; — *Du Pape et de son infaillibilité* (Poitiers, 1861, in-8) ; — *Notes sur Couhé et ses environs* (Paris, 1869, in-8) ; — *Les Martyrs poitevins* (Toulouse, 1874, in-12) ; — *La Boisée, histoire d'une forêt* (Angoulême 1881, in-8) ; — *Restes du culte des divinités topiques de la Charente* (Angoulême, 1883, in-8) ; — *Angoulême ; histoire, institutions, monuments* (Angoulême, 1885, in-16) ; — *Exploration archéologique du département de la Charente* (Paris, 1885, in-8) ; — *Deux fouilles dans la Braconne* (Angoulême, 1886, in-8) ; — *La Misère et les épidémies à Angoulême aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (Angoulême, 1886, in-8) ; — *Les* Fana *ou Vernemets* [*dits piles romaines*] *du sud-ouest de la Gaule* (Paris, 1888, in-8) ; — *Le Camp de Vœuil. Rapport présenté à la Société archéologique et historique de la Charente au nom de la commission des fouilles* (Angoulême, 1889, in-8) ; — *Le Château et la châtellenie de Barbezieux en 1496, d'après les comptes du receveur du château* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Limites des cités de l'ouest de la Gaule déterminées d'après les bornes militaires, la table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin* (Paris, 1891, in-8) ; — *Les Mansions de Segora, Sermanicomacus, Condate et Sarrum* (Paris, 1891, in-8) ; — *Les Chemins gaulois entre la Loire et la Gironde. Les Limites des cités ; la lieue gauloise* (Nantes, 1892, in-8 ; — *Sanxay* (Poitiers, 1892, in-12) ; — *Une Fête scolaire en Agenais au* V^e *siècle. Essai de restitution et d'interprétation d'un passage de la légende de Saint-Vincent d'Agen* (Poitiers, 1892, in-8) ; — *Les Agésinates ou* Cambolectri agesi-

nates (Paris, 1893, in-8) ; — *Une Méprise archéologique. Les Puits funéraires* (Poitiers, 1894, in-8) ; — *Pirelonge et la question des piles* (Caen, 1896, in-8) ; — *Les Taifales du Poitou* (Paris, 1897, in-8) ; — *Lieu de la rencontre des Francs et des Wisigoths sur les bords du Clain, en 507* (Nogent-le-Rotrou, 1898, in-8).

— Un des écrivains les plus considérés de l'Espagne contemporaine, D. Adolfo de Castro y Rossi est mort récemment à Cádiz. Né dans la même ville le 6 septembre 1823, il entreprit, après avoir terminé ses études au séminaire San Bartolomé de cette ville, un voyage à Lisbonne pour étudier la littérature portugaise (1841). Un séjour à Séville en 1843 lui fit contracter amitié avec plusieurs écrivains connus, notamment avec D. José Amador de Los Rios. L'année suivante il publiait une *Histoire de la venida del Inglés sobre Cádiz en 1625* (Cádiz, 1844, in-8), et se voyait chargé, malgré sa jeunesse de rédiger une préface pour l'histoire de Cádiz d'Agustin de Horozio. Des jalousies empêchèrent cette préface d'être publiée, et le jeune érudit ne crut pouvoir se mieux venger qu'en donnant un jour une courte Histoire de Cádiz (Cádiz, 1844, in-12). Dès lors les publications historiques ou littéraires se succédèrent sous la plume féconde de don Adolfo de Castro, qui se mêlait en même temps d'une manière assez active à la politique. C'est ainsi qu'il exerça les fonctions de gouverneur à Huelva et d'alcalde à Cádiz. D. Adolfo de Castro, qui avait été successivement appelé à faire partie des Académies d'histoire (1852), de la Langue (1871), espagnole (1872) occupait depuis plusieurs années le modeste poste de bibliothécaire de Cádiz. Outre les ouvrages déjà mentionnés, nous citerons du regretté savant : *Historia de Jerez* (Cádiz, 1844, in-8) ; — *Historia de los Judios en España*, l'une de ses meilleures productions (Cádiz, 1847, in-8) ; — *El Buscapie* publié sous le nom de Cervantes (Cádiz, 1848, in-8) ; — *Historia de los protestantes españoles y de su persecucion por Felipe II* (Cádiz, 1851, in-4) ; — *Cartas desde el otro mundo* (Cádiz, 1851, in-8) ; — *Proceso del iracundo bibliopirata D. Bartolomeo Gallardete* (Cádiz, 1851, in-8), réponse à l'illustre bibliographe et critique Gallardo, qui avait violemment pris à partie D. Castro pour sa supercherie du Buscapie ; — *Exámen de las causas de la decadencia de España* (Cádiz, 1852, in-8) ; — *Poetas líricos de los siglos* xvi *y* xvii, dans la *Biblioteca de autores españoles* (Madrid, 1855, gr. in-8) ; — *Curiosidades bibliográficas* dans la même collection (Madrid, 1856, gr. in-8) ; — *Filosofía de la muerte* (Cádiz, 1857, in-8) ; — *Centon epistolario del bachiller Fernan Gomez de Cibdarreal* (Cádiz, 1857, in-8, 2e édit. en 1875) ; — *Cádiz en la guerra de la independencia* (Cádiz, 1862, in-fol.) ; — *Ernesto Renan ante la erudicion sagrada y profana*, contre l'auteur de la Vie de Jésus (Madrid, 1864, in-8) ; — *Niñas celebres* (Cádiz, 1865, in-8) ; — *La Libertad por la fé* (Madrid, 1869, in-8) ; — *Sereno* (1870, in-8) ; — *Ultima novela ejemplar de Cervantes* (Madrid, 1872, in-8) ; — *Filosofos españoles* (Madrid, 1874, in-8) ; — *La Epistola moral de Fabio no es de Rioja. Descubrimiento de su autor verdadero*, dissertation pour attribuer à Fernández de Andrades la paternité du susdit ouvrage (Madrid, 1875, in-8) ; — *¡ Pobrecites de mi alma !* (1875, in-8) ; — *Vida del almirante don Andres de Pez* (Madrid, 1879, in-8) ; — *El alma en peña* (Madrid, 1879, in-8) ; — *Biblioteca goditana durante la guerra de independencia*, demeuré anonyme (1879, in-8) ; — *Varias Obras inéditas de Cervantes, sacadas de códices de la Biblioteca Colombina, con nuevas ilustraciones sobre la vida del autor y el Quijote* (Madrid, 1879, in-8) ; — *Estudios prácticos de buen decir y de arcanidades del habla española* (Cádiz, 1880, in-8) ; — *Discurso acerca de las costumbres públicas y privadas de los Españoles en el siglo* xvii *fundado en el estudio de las comedias de Calderon* (Madrid, 1881, in-4) ; — *El Gil Blas* (Madrid, 1885, in-8) ; — *Combates de toros en España y Francia* (Madrid, 1889, in-8).

— Le géographe le plus connu d'Espagne, D. Francisco Coello de Portugal y Quesada est mort à Madrid le 30 septembre. Né à Jaen en 1822, reçu dans le corps des ingénieurs, il y termina ses études en 1839, le second de sa promotion. Il prit une part assez active aux guerres civiles qui déchiraient la péninsule et y obtint le grade de capitaine (1842). Plus tard, attaché à la Commission militaire de l'Afrique française, il fit partie des expéditions qui parcoururent l'Argelia. A son retour en Espagne, il se vit chargé de la direction du service de topographie cadastrale, puis devint directeur général du service géographique. Colonel en 1863, il prit en 1866 sa retraite d'ingénieur. Il se livra dès lors exclusivement à ses travaux géographiques, et c'est principalement à son initiative qu'est due la fondation de la Société géographique de Madrid. Il prit également part à l'établissement de l'Association espagnole pour l'exploration de l'Afrique dont il fut le vice-président. Il représenta l'Espagne à divers congrès géographiques et notamment au congrès international réuni à Paris pour discuter les projets du canal interocéanique. De nombreuses sociétés géographiques des différents pays le nommèrent membre honoraire ; l'Académie d'histoire voulut récompenser ses travaux sur la géographie ancienne en lui donnant un de ses fauteuils (1874). La mort prématurée de son fils, qui était un brillant écrivain, avait porté un coup à son activité scientifique. Nous citerons de D. Coello les publications suivantes: *Memoria sobre la Argelia*, en collaboration avec le colonel D. Pedro Andrés Burriel et le lieutenant-colonel Juan José del Villaz (1844-1845, 2 vol. in-fol.) ; — *Atlas del Diccionario geográfico de España y ultramar* (Madrid, 1848 et suiv., in-fol.) ; — *Memoria descriptiva de las fortificaciones de la plaza de Lyon*, avec D. Pedro Andrés Burriel et D. Juan José del Villaz (dans le *Memorial de ingenieros*, t. IV, 1849); — *Proyecto de las líneas generales de navigacion y de ferrocarriles en la peninsula española* (Madrid. 1855, in-8) ; — *Reseña geográfica de España* (Madrid, 1859, in-4) ; — *Descripcion y Mapas de Marruecos con algunas consideraciones sobre la importancia de la ocupacion militar de una parte de este imperio* (Madrid, 1855, in-8), avec D. José Gomez de Arteche ; — *Reseñas geográfica, geológica y agricola de España*, avec la collaboration de D. Francisco de Luxan et de D. Agustin Pascual. (Madrid, 1859, in-4); suivi d'une bibliographie géographique, par D. Collo ; — *Informe sobre el plan general de ferrocarriles de España* (Madrid, 1865, in-4) ; — *Noticias sobre las vias, poblaciones y ruinas antiguas specialmente de la época romana en la provincia de Alava* (Madrid, 1874, in-4) ; — *La conferencia de Berlin y la cuestion de las Carolinas* (Madrid, 1885, in-4) ; — D. F. Coello a publié dans le *Boletin de la Sociedad geográfica de Madrid* les articles suivants : *Memoria sobre el estado actual de los trabajos geográficos* (vol. I. 1876) ; — *Memoria sobre el progreso de los trabajos geográficos* (ibid. et année suiv.) ; — *España y la exploracion de Africa* (II, 1877) ; — *Asociacion internacional africana* (III, 1877) ; — *Exploración de una parte de la costa noroeste de Africa en busca de Santa Cruzdemar papueña. Resultados geográficos* (IV, 1878) ; — *Nota sobre los planos de las islas descubiertas en el año de 1803 en las islas del Espiritu Santo y de la Nueva Guinea que dibujó el capitán D. Diego de Prado y Tovar* (Ibid.) ; — *Nota sobre las mapas que acompañan á las exploraciones en la zona de Corisco* (ibid.) ; — *Discurso sobre la conferencia de Berlin* (XVII, 1884) ; — *Noticia sobre la conferencia de Berlin* (XIX, 1885) ; — *Conflicto hispano-alemán* (ibid.) ; — *Sahara occidental* (XXII, 1887) ; — *La Cuestión del rio Muni* (XXVI, 1889) ; — *Vias romanas entre Toledo y Merida* (XXVII, 1889) ; — *Sumaria relación de los viajos y exploraciones hechos por los españoles en el presente siglo* (XXX, 1891) ; — *Cuarto congreso internacional de las ciencias geográficas : breve noticia acerca de las vias romanas y los itinerarios de los pelegrinos en España*

(ibid.) ; — *Mapa hipsométrica de España y Portugal por Fed. de Botella* (XXXI, 1891) ; — *Reseña general del Rif.* XXXVI, 1895) ; — *A la memoria de D. José Valero y Belenguer. Discurso* (ibid.).

— Un autre géographe espagnol également estimé et qui, comme D. Coello, contribua à la fondation de la Société de géographie de Madrid, D. Marcos Jiménez de la Espada, est mort le 2 octobre. Né à Carthagène, le 5 mars 1831, élevé à Barcelone, Valladolid et Séville, il obtint au concours la place d'aide naturaliste au Muséum (1852) et fit partie de la commission scientifique de l'Océan Pacifique qui parcourut de 1862 à 1865 les Andes à travers le Brésil, la République Argentine, le Chili, le Pérou et l'Équateur. D. Jiménez, qui avait rapporté de ce voyage d'amples collections, y avait rassemblé les matériaux d'un ouvrage considérable sur les Batraciens du Pacifique dont une partie seulement put être publiée. D. Jiménez demeura l'un des représentants les plus attitrés des recherches américanistes en Espagne. Le gouvernement péruvien voulut récompenser ses mérites en frappant en son honneur une médaille d'or. D. Jiménez de la Espada, qui avait contribué à la fondation de la Société espagnole d'histoire naturelle, a inséré plusieurs mémoires dans les *Annales* de cette compagnie. Ses publications, qui presque toutes ont été insérées dans le *Boletin de la Sociedad geográfica de Madrid,* dans les actes des Congrès internationaux des américanistes, où il fut à diverses reprises le délégué officiel de son gouvernement, ou qui font partie de recueils spéciaux comme la *Colección de libros raros ó curiosos que tratan de América* ou la *Biblioteca hispano-americana*, ont pour objet l'Amérique et n'ont pas peu contribué à jeter la lumière sur l'histoire de ce pays et des découvertes géographiques.

— Les États-Unis perdent un romancier fort goûté en M. Harold Frederic, mort à Londres le 20 octobre. Né en 1856 à Utica (N. Y.), il commença fort jeune sa carrière de journaliste comme reporter d'un journal de sa ville natale, où il devint d'assez bonne heure éditeur de l'*Utica Observer*. Il passa tour à tour à l'*Albany evening* et au *New York Times*, dont il était, au moment de sa mort, le correspondant à Londres. Il fut également attaché au *Scribner's Magazine* où a paru notamment son *Seth's Brother's wife*. C'est en 1887 qu'il commença de se faire connaître par ses nouvelles. Nous citerons de lui : *Seth's brother's wife* (New York, 1887, in-8) ; — *In the valley* (New York, 1890, in-18) ; — *The Lawton girl* (New York, 1890, in-12) ; — *The young emperor William II of Germany* (New York, 1891, in-12), traduit en français par M. J. de Clesles : *Un jeune empereur d'Allemagne* (Paris, 1893, in-8) ; — *The New Exodus : a study of Israël in Russia* (New York, 1892, in-8) ; — *The Return of the O'Mahony* (New York, 1892, in-12) ; — *The Copperhead and other stones of the North* (New York, 1893, in-12) ; — *Marsena and other stories of the wartime* (New York, 1894, in-16) ; — *Damnation of Theron ware* (Chicago, 1896, in-12) ; — *March hare* (New York, 1896, in-12); — *Mrs Albert Grundy* (New York, 1896 in-12) ; — *Illumination* (London, 1896, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Charles Blériot, l'ancien éditeur catholique qui a beaucoup fait pour la diffusion des livres populaires, mort à Meudon, le 10 octobre, âgé de 60 ans; — de M. C. Brisse, tour à tour professeur au lycée Condorcet, à l'École centrale, au Conservatoire des arts et métiers et à l'École des beaux arts, auteur entre autres ouvrages d'un *Cours de géométrie descriptive* (1894, in-8), d'un traité de la *Coupe des pierres*, en collaboration avec M. Rouché (1894, in-8), d'un *Cours de physique* avec M. Rivière (1895, in-8), mort âgé de 55 ans, le 17 octobre ; — de M. Eugène Chevalier, président-fondateur de l'Union des instituteurs et institutrices du département de la Seine ; — du Dr Antony Chipault, chirurgien en chef des hospices d'Orléans, auteur de : *Chirurgie opératoire du système nerveux* (1894-95, 2 vol. in-8) ; — *Études de*

chirurgie médullaire (1894, in-8) ; — *La Chirurgie de l'encéphale*, traduction de l'ouvrage de Starr (1895, in-8) ; — *Le Traitement du mal de Pott* (1897, in-8) et d'autres ouvrages, mort le 18 octobre, à Orléans ; — de M. Henri DETURCK, ancien professeur au lycée de Coutances, mort à 40 ans, le 14 octobre ; — de M. Jacques Armand FAUCON, membre de la Société archéologique du Maine, mort à Saint-Denis-de-Gastines (Mayenne) ; — de M. Louis GALLET, ancien directeur de l'hôpital Lariboisière, bien connu comme librettiste, mort le 17 octobre, âgé de 63 ans ; — du Dr GUINDEY, sénateur de l'Eure, mort âgé de 64 ans ; — de A. HEYDENREICH, doyen de la Faculté de médecine de Nancy, à qui l'on doit notamment une *Thérapeutique chirurgicale* (1888, in-8), mort à 48 ans, le 10 octobre, dans cette ville ; — de M. LAMBRECHT, secrétaire-bibliothécaire de l'École des langues orientales vivantes, dont il avait commencé de publier le catalogue de la bibliothèque, mort à 52 ans, le 3 octobre, à Saint-Alban, près de Chambéry ; — de Mgr LAMOTHE-TENET, ancien recteur de l'Institut catholique de Toulouse, mort à 71 ans, à Montpellier ; — de M. le Dr LAURENT, mort âgé de 34 ans, à Lille ; — de M. l'abbé LEVARD, curé de Verdon et autrefois directeur du séminaire diocésain de Lisieux, mort à 41 ans ; — de M. le Dr LIENHART, professeur à l'Université catholique de Lille, où il est mort le 27 octobre ; — de M. DE MADRE DE NORGUET, ancien président de la société des sciences, agriculture, et arts de Lille, mort âgé de 75 ans, le 7 octobre, à Lille ; — de M. MONDENARD, inspecteur général de l'agriculture, mort le 17 octobre ; — de M. Thomas-Frédéric MOREAU, archéologue, qui a fait autrefois d'heureuses fouilles dans l'Aisne, mort dans sa 102e année ; — de M. Henri MONMIRON, rédacteur au *Temps*, mort le 10 octobre ; — du R. P. NICOLAS, O. P., mort à Lille ; — de M. le Dr OVION, mort à 84 ans ; — de M. DE PÉSIGNY, connu par son exploration des rapides du Mékong ; — de M. PIZARD, mort à Fublaines (Seine-et-Marne) ; — M. le Dr J. Vincent PRENDERGAST, mort en octobre ; — M. le Dr Jules RAIMBAULT, mort à 46 ans, à Candé (Maine-et-Loire) ; — de M. l'abbé ROHÉE, chanoine honoraire de Bayeux, autrefois directeur du séminaire de Vire, mort à 70 ans ; — de M. SAUSSE, archéologue, mort à Caen ; — de M. le lieutenant-colonel DE TAMISEY, vice-président de la Société polytechnique militaire, mort à 73 ans, le 16 octobre ; — de M. DE VILLEBICHOT, compositeur, mort à 73 ans, le 16 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. Thomas Mac Intyre COOLEY, légiste distingué qui laisse entre autres ouvrages, outre les *Michigan Reports and Digests*, des commentaires de la *Law of taxations*, de la *Law of torts*, etc., et une étude considérable sur *The Constitutional limitation which rest upon the legislative powers of the States of the American union* (1868), mort le 12 septembre à Ann Arbor (Michigan) ; — de Miss Varina Anne ou Winnie DAVIS, romancière et auteur d'un ouvrage de pédagogie féminine : *Foreign education for American girls*, morte le 18 septembre ; — de M. Jules DEGERMANN, archéologue, mort âgé de 70 ans, à Sainte-Marie-aux-Mines ; — de M. le Dr Constantin DELYANNI, professeur à l'Université d'Athènes, mort âgé de 62 ans, à la fin d'octobre, dans cette ville ; — de M. Samuel ELIOT, ancien président de Trinity College, Hartford (Connecticut), dont deux ouvrages ont fait sensation : *Passages from the history of liberty* et *Life and times of Savonarola*, mort âgé de 78 ans, le 15 septembre, à Beverly Farms, Mass. ; — de M. Theodor GSELL-FELS, auteur de guides estimés, parmi lesquels nous citerons : *Die Bäder und klimatischen Kurorte der Schweiz* (Zurich, 1886, in-8) ; *Die Bäder und klimatischen Kurorte Deutschlands* (Zurich, 1889-1892, in-8) ; *Meyers Reisebücher. Italien in 60 Tagen* (Leipzig, 1890, 2 vol. in-12) ; *Meyers Reizebücher. Unteritalien und Sicilien* (Leipzig, 1890, in-12) ; *Meyers Reizebücher. Oberitalien und die Riviera* (Leipzig, 1893, in-12) ; *Riviera, Süd frankereich Corsica, Algerien und Tunis* (Wien, 1897, in-8) mort âgé de 79 ans, le 16 oc-

tobre, à Munich ; — de M. John HALL, collaborateur du *New York Ledger*, auteur de *A Christian house and how to maintain it* (1883), mort âgé de 69 ans, le 17 septembre, à Bangor ; — de Mrs Blanche Willis HOWARD, dame VON TEUFFEL, romancière, morte âgée de 51 ans, à Munich, le 7 octobre ; — du P. HURLIN, ancien professeur de droit canonique à l'Université de Dublin, mort dans les missions, à Sidney (Australie) ; — de M. Richard Malcolm JOHNSTON, professeur de l'Université de Géorgie, nouvelliste et auteur d'un *Historical sketch of English literature* (1824), mort le 22 septembre, à Baltimore ; — de M. Stepan Dmitrievitch KOSTIOURIN, professeur à l'Académie de médecine militaire, auteur de travaux médicaux, mort le 13 septembre ; — de M. Nikolai Fomitch KRASNOSELTSEV, professeur à l'Université néo-russe, auteur d'ouvrages sur l'histoire ecclésiastique et notamment d'une étude sur Photius, mort à Constantinople; — de Mrs Blanche ROOSEVELD ou Tucker, chanteuse, qui laisse, outre une espèce d'autobiographie (*Stagestruck, or the would be an opera singer*), des études biographiques sur Longfellow, Gustave Doré (traduite en français par M. Maurice Du Seigneur), Élizabeth de Roumanie ; — de M. Michele Stefano DE ROSSI, directeur de l'observatoire sismographique de Rome, connu par de remarquables travaux sur les tremblements de terre et aussi par le concours précieux qu'il a donné à la *Roma sotterranea* de son illustre frère, le regretté commandeur G.-B. de Rossi, mort à 63 ans, à la fin d'octobre, à Rocca di Papa ; — de M. Petr Aleksieevitch SOLOVEV, qui laisse notamment *Kristianskie montcheuiki na Vostokie,* mort le 11 septembre, à Saint-Pétersbourg; — de M. Jesse Ames SPENCER, auteur de travaux historiques sur les États-Unis, mort âgé de 85 ans, le 2 septembre, à New York ; — de M. le Dr TAL, grand rabbin de LaHaye, mort à 51 ans ; — de M. Morris A. WHITCOMB, l'éditeur américain, mort à 60 ans, à Norwich (New York) ; — Gleeson WHITE, homme de lettres anglais, auteur de publications artistiques, telles que : *Handbook of the preparation of working drawings* (1894, in-8), mort à Londres, âgé de 47 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 15 juillet, M. Clermont-Ganneau a lu une note sur le sceau de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche. M. de Mély a présenté l'estampage d'un camée byzantin du XIe siècle conservé dans le trésor de Sainte-Croix à Vienne. M.M. Schwob a fait une communication au sujet de la légende de Serlon de Wilton, damné pour s'être consacré à l'étude de la scolastique. M. N. Valois a fait une communication sur le concile tenu à Paris en 1398. M. Naville a lu une note sur une boîte de style mycénien trouvée en Égypte. M. Blanchet a rendu compte des fouilles qu'il a exécutées à Seddrata de Ouargla (Algérie). — Le 22 juillet, M. Tocilesco, de Bucharest, a communiqué les résultats des fouilles et recherches archéologiques qu'il a entreprises en Roumanie. M. Giry a continué la lecture de son mémoire sur les documents carolingiens de l'Anjou. — Le 29, M. Schlumberger a rendu compte des fouilles de M. Millet au mont Athos et présenté une photographie d'un reliquaire byzantin du XIe siècle. M. Giry a terminé la lecture de son mémoire sur les documents carolingiens de l'Anjou. M. Clermont-Ganneau a proposé la restitution de diverses inscriptions existant sur quatre amphores découvertes à Beyrouth. M. Blanchet a continué la lecture de son mémoire sur les fouilles qu'il a exécutées à Seddrata de Ouargla. — Le 5 août, M. E. Müntz a fait une communication sur la Léda de Léonard de Vinci. M. le Dr Huguet a fait une communication sur les premières origines de Guerara dans le M'Zab (Sahara algérien). M. Pottier a lu un mémoire sur la peinture à figures noires sur les vases grecs. M. Blancard a présenté un graphique des variations monétaires en France de 1295 à 1314. — Le 12 août, M. Babelon a lu un mémoire sur la numismatique et la chronologie des dynastes de la Characène (Basse Chaldée). M. S. Reinach a fait une communication sur le corail dans l'Antiquité. — Le

19 août, M. Clermont-Ganneau a étudié deux petites lampes en terre cuite récemment découvertes en Palestine. M. S. Reinach a continué la lecture commencée le 12 juin. M. Giry a lu une note de M. L.-G. Pélissier sur un chapitre de la chronique de Jean d'Auton relatif au retour de Louis XII et du cardinal d'Amboise à Paris en janvier 1502. — Le 26 août, M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre du P. Delattre relative à ses fouilles de la nécropole de Bordj-Djedid. M. Oppert a fait une communication sur les textes juridiques de Ninive. M. l'abbé Chabot a lu une note sur une inscription palmyrénienne. Le 2 septembre, M. L. Delisle a lu une notice sur les procès-verbaux des assemblées de la Faculté de théologie de Paris, de 1505 à 1533, retrouvés par M. le duc de la Trémoïlle et donnés par lui à la Bibliothèque nationale. — Le 9 septembre, M. Delisle a lu une lettre de M. Homolle relative aux voyages et travaux des membres de l'École d'Athènes. M. Blancard a lu un mémoire sur Gardane, entre Marseille et Aix. — Le 16 septembre, M. Clermont-Ganneau a décrit un poids en plomb portant une inscription grecque et un cachet avec caractères phéniciens. — Le 23 septembre, M. Oppert a fait quelques remarques sur le droit lignager en Assyrie. M. E. Eude a fait une communication sur le mouvement architectural à l'époque mérovingienne d'après Fortunat. M. Héron de Villefosse a communiqué au nom de M. Thiers de Narbonne une note sur l'inscription de Coligny (Ain). — Le 30 septembre, M. Wallon a lu une lettre de M. Bazin, notaire, annonçant le legs d'une somme de 30,000 fr. fait par Mme veuve Chavot pour fonder un prix de linguistique en mémoire de son mari. M. Clermont-Ganneau a présenté la photographie d'un bloc de pierre orné de sculptures et d'une inscription araméenne conservée au musée de Constantinople. M. Babelon a lu un rapport sur deux mémoires de M. Rouvier relatifs aux monnaies d'Aradus et de Marathus en Phénicie et a lu une note sur un camée en calcédoine trouvé dans les ruines d'Antioche. M. Héron de Villefosse a lu une note du R. P. Delattre contenant de nouveaux détails sur les fouilles exécutées dans la nécropole punique de Bordj-Djedid. — Le 7 octobre, M. E. Muntz a fait une communication sur Léonard de Vinci et l'invention de la chambre noire. M. Gauckler a présenté des photographies et aquarelles de plusieurs grandes mosaïques romaines récemment découvertes en Tunisie. — M. Clermont-Ganneau a attiré l'attention sur les badigeonnages dont sont victimes les monuments antiques de Jérusalem. — Le 14, M. Cagnat a lu une note de M. le lieutenant de vaisseau de Roquefeuil sur les sondages qu'il a opérés dans la baie de Kram pour arriver à la connaissance des ports antiques de Carthage. M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Delattre sur les dernières fouilles de Carthage. M. le Dr Huguet a fait une communication sur l'histoire des premières relations de la France avec le Mzab. M. Omont a fait part des résultats de la conférence tenue à Saint-Gall pour la conservation et la restauration des manuscrits précieux.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 juin, M. Luchaire a lu un mémoire sur les débuts de l'enseignement supérieur sous Philippe Auguste. M. Flach a commencé une lecture sur les origines et les variations historiques de l'habitation en France. — Le 11 juin, M. M. Block a lu un mémoire sur l'état des populations agricoles en Allemagne. M. Bechaux, de Lille, a communiqué un mémoire sur les emprunts étrangers en France. — Le 18 juin M. Monod a lu un fragment des Mémoires du comte d'Argout sur la capitulation de la Palud et sur le général Gilly. M. Flach a continué la lecture commencée le 4. — Le 25 juin, M. G. Lefèvre a lu un mémoire sur Guillaume de Champeaux. M. Flach a terminée la lecture commencée le 4 et continuée le 18. — La séance du 9 juillet a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Buffet. — Le 16 juillet, M. Juglar a lu un mémoire sur le rôle de la statistique au point de vue historique. — Le 23 juillet, M. Boutard a lu un mémoire sur l'arrestation du prince de Condé sous la Fronde.

Concours. — L'Académie royale de Belgique, (classe des lettres), met au concours les sujets suivants pour l'année 1900 : 1° Étude critique sur les sources de l'histoire du pays de Liège pendant le moyen âge ; — 2° Méthode de la psychologie humaine ; — 3° Histoire de la littérature française en Belgique au XIIIe siècle ; — 4° Étude historique et critique de l'organisation des banques nationales ; — 5° Coutumes et législation relatives au duel principalement en Belgique ; — 6° Classification des parlers wallons de Belgique au triple point de vue de la phonétique, de la morphologie et du vocabulaire ; — 7° Histoire de la littérature française en Belgique, de 1815 à 1830. Valeur des prix : 800 fr., délai 1er nov. 1899. — Le prix de Stassart (3000 fr., 1er nov. 1899) sera décerné à la meilleure histoire des origines et des développements des béguinages dans les anciens Pays-Bas ; — Le prix Gantrelle (3000 fr., 31 déc. 1900) a pour sujet : Exposer les origines et l'histoire de la chancellerie impériale de l'empire romain. Pour tous ces concours, l'on peut employer le français, le latin ou le flamand.

— L'Istituto veneto di scienze, lettere ed arti met au concours les questions suivantes : *Prix Querini Stampalia*. 1° Recueillir les données hydrographiques et hydrométriques relatives aux cours d'eaux et aux sources dans les régions alpines et dans les plaines du pays vénitien, et rechercher lequel de ces cours d'eau et de ces sources pourrait fournir une force motrice (31 déc. 1899, 3000 fr.) ; — 2° La poésie historico-politique de Venise pendant la période républicaine (31 décembre 1900, 3000 fr.); — 3° Histoire de la peinture vénitienne jusqu'à la fin du XVe siècle (31 décembre 1901, 3000 fr.); — *Prix Cavelli*. Manuel de géographie commerciale (31 décembre 1899., 3000 fr) ; — *Prix Angelo Minich :* Le mésoblaste (31 décembre 1900, 5000 fr.).

Almanachs. — Les premiers sont déjà venus s'abattre sur notre table de travail. Les *Petits Souhaits de Saint Antoine de Padoue* pour 1899 sont exquis (Ch. Amat, à Paris). Lisez le sermon sur la chasse, en novembre. *La Chasse illustrée*, toujours chez Firmin Didot, avec de bonnes gravures, de charmantes histoires et des tableaux (de chasse) excellents. Quand vous en reviendrez, fredonnez les *Chants populaires* de l'abbé Rouland (Lille, Société Saint-Augustin), l'auteur du *Nez sans Dieu* ! Ses refrains ne conviendraient guère à *la Caserne* (Paris, L. H. May), rudement gaulois, bon enfant, et en train. Mais on doit les entendre dans les ateliers où s'imprime la *France illustrée* (Auteuil, 40, rue La Fontaine), artistique, littéraire et amusant ; le *Dom Bosco* (Paris, Vic et Amat), mieux composé, plus varié, plus intéressant cette année ; l'*Espérance* (Paris, Ch. Amat) imprimé à la Chapelle-Montligeon, dans ces monuments si grandioses bâtis avec les ressources de l'Œuvre expiatoire, dirigée par l'abbé Buguet, curieux à lire surtout pour la partie consacrée à cette Œuvre. A la même librairie, on trouve aussi le *Sacré Cœur*, qui paraît pour la 1re fois cette année. Quelques bonnes gravures, mais rien de bien neuf. Les *Familles chrétiennes* (Einsiedeln, Benziger et Paris, Ch. Amat) contiennent un curieux dyptique sur le XIXe siècle : l'*Aube* et le *Couchant*. Hélas ! est-il vrai que la paix règne ou va régner ? Pour les *Écoles* (59, rue Violet) quelques bonnes pensées. Pour *la 1re communion et la persévérance*, le traditionnel petit opuscule (Paris, 40, rue La Fontaine). *L'Ouvrier* et la *Chaumière*, vétérans du succès, se retrouvent cette année chez Henri Gautier.

2e *envoi*. — Un livre d'une utilité incontestable pour les commerçants, l'*Agenda Hachette*, 250,000 adresses classées par ordre de profession avec renseignements détaillés sur la poste, le télégraphe, les chemins de fer ; le tout pour 3 fr. 75, voilà qui n'est pas banal, et qui prouve le souci de la grande maison d'édition de satisfaire le public. En regard pour les artistes, les curieux et les gens du monde, il faut placer les *Douze Sports*, par W. Nicholson, que nous présente encore cette année M. Octave Uzanne. Nous n'avons pas à revenir sur la préface que nous avions appréciée l'an dernier. Cette année l'almanach est imprimé « rue Benoist » (sic)

chez H. May. Janvier, c'est l'originale chasse au Renard, février la chasse à courre, mars les courses, avril le canot, mai la pêche à la ligne (splendide), juin le cricket (bien nature), juillet tir à l'arc (« épatant »), etc. Un charme tout particulier se dégage des deux almanachs *des Missions* et *de la Propagation de la foi* (Paris et Lyon, Delhomme et Briguet), le premier plus luxueux, le second tout à fait abordable aux petites bourses, tous deux très intéressants. Quel est celui de nos lecteurs qui ne pratique le *Bon Français* (Société bibliographique) ? Beaucoup de très bonnes choses, curieuses parfois, telles que « l'Empereur des catéchismes, » un exemple « franc-comtois » à suivre, de beaux vers de F. Coppée, de jolies images ; quoi de plus, il est digne de ses aînés et montrera le chemin à ses cadets.

Alsace. — Bien vaillant à tous égards le petit coin de province française qui s'appelle administrativement « territoire de Belfort » ! De là, nous arrive chaque année, pour ne voir que le côté littéraire, un volume résumant l'effort intellectuel de la région, et cet effort a le droit de ne point vouloir passer inaperçu. Le n° 17 du *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, typ. Devillers, gr. in-8 de xxxii-385 p. avec une phototypie) contient en effet les travaux suivants : *Le Blocus de Belfort (1813-1814), journal inédit de François Ugonin;* — *Dictons populaires sur le temps*, par le Dr Corbis ; — *Étude historique sur Belfort* (suite), par M. H. Bardy ; — *Notes pour servir à l'histoire de Belfort*, par le Dr Corbis ; — *Florimont*, par M. Ch. Feltin ; — *Glossaire du patois de Châtenois* (suite), par M. A. Vautherin ; — *Contribution à la flore du territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé. — Nous aurons prochainement à insister sur plusieurs de ces études.

Paris. — La maison Leullier (ancienne maison Vaton) a inauguré une collection de publications artistiques fort originales. Nous avons sous les yeux un *Missel gothique*, formant une plaquette in-24 de 50 pages, mesurant 15 1/2 sur 8. L'ornementation est empruntée à des manuscrits du xvie siècle, et spécialement aux *Heures* d'Anne de Bretagne. Le prix en feuille est de 5 fr. On peut faire soi-même l'enluminure. Les exemplaires avec enluminure sont du prix de 50 fr. Le *Missel* est imprimé sur simili japon teinté. A la suite des prières de la messe, en français, on a placé la messe de mariage. C'est un petit bijou artistique qu'on pourra placer dans les corbeilles de mariage.

— M. l'abbé Grente, à qui l'on devait déjà l'histoire de la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, fort appréciée à raison de sa documentation, complète cette même histoire par une excellente *Notice historique sur les reliques de saint Magloire et autres saints provenant de l'abbaye de Saint-Magloire et conservées actuellement dans l'église de S.Jacques-du-Haut-Pas* (Paris, Champion, in-18 de 36 p.). L'auteur suit les diverses destinées de ces précieuses reliques, depuis les invasions des Normands jusqu'à nos jours, à l'aide de documents précis et des « authentiques » de ces mêmes reliques pour établir leur identité. Ces ossements saints appartinrent à dix-sept personnages différents qu'il nomme et parmi lesquels nous remarquons : saint Pair, saint Magloire, saint Malo, saint Brieuc, saint Corentin, tous saints normands ou bretons.

— M. Léonce Pingaud a publié dans les *Annales franc-comtoises* (nos de mars-avril et de mai-juin 1891) un travail fort intéressant intitulé : *La Frontière franco-suisse pendant la Révolution*. Là nous sont contées sommairement les épreuves par lesquelles un certain nombre de personnalités plus ou moins connues ont dû passer avant d'atteindre la terre étrangère pour échapper à la guillotine : tels furent, entre autres, l'abbé Lambert, les conventionnels Dulaure et Louvet et le comte de Puymaigre. A ces noms il convient d'ajouter celui du vicomte de Castellane, oncle du maréchal de France, qui, né en 1758, mourut à Marseille en 1838. Le récit de ses aventures, depuis le 10 mai 1793 jusqu'à la fin de

novembre de la même année, époque à laquelle il parvint à franchir la frontière, se condense en dix pages très vivantes, spirituelles, que l'on peut lire dans la *Revue hebdomadaire* du 8 octobre 1898 et qui s'offrent avec le titre : *Une Évasion pendant la Terreur*. Le vicomte de Castellane, âgé de vingt-cinq ans en 1793, ne doutait de rien : au milieu des périls de toute sorte qui le menaçaient, il accomplissait des exploits galants, à peine indiqués d'ailleurs, en termes voilés. Dans l'espace d'un mois, le vicomte, évadé de la prison du Luxembourg, put gagner la Suisse en passant par Boissise, Auxerre, Avallon, Dijon, Dole et Pontarlier. Son odyssée est un mélange de choses terribles et burlesques.

— Le *Dictionnaire général de la langue française* par MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas poursuit régulièrement sa publication (Paris, Delagrave, gr. in-8). Le fasc. 24, qui comprend les p. 1825-1904 et qui va de PROPRE à REGARDER, vient de paraître.

FLANDRE. — Signalons une petite publication hebdomadaire que lance en ce moment la Maison Saint-Joseph à Lille (Nord) sous le titre : *Le Dimanche des jeunes filles*. Chaque numéro de 16 pages in-8 contient une causerie et quelques articles et historiettes d'une portée moralisatrice et d'un sentiment religieux : ni politique, ni romans. Une bonne gravure par chaque numéro. Cette publication peut rendre de grands services en offrant des lectures saines et réconfortantes aux jeunes filles et en les détournant des feuilletons des journaux qui ont malheureusement tant d'attrait pour elles.

FRANCHE-COMTÉ. — Dans un beau volume honoré d'une mention de l'Académie de Besançon, M. l'abbé Ch. Blanchot raconte l'*Histoire de Notre-Dame d'Acey* (Besançon, imp. Bossanne, in-8 de VI-265 p., avec phototypies et un plan hors texte). Fondée en 1138 par Renaud III, comte palatin de Bourgogne, l'abbaye d'Acey, de l'ordre de Cîteaux, a subsisté jusqu'en 1790. Quarante abbés s'y sont succédé depuis Dom Philippe (1138-1151) jusqu'à M. de Lezay-Marnezia, dixième et dernier abbé commendataire. Lorsque la Révolution eut supprimé l'abbaye et vendu ses biens, cette maison religieuse avait donc plus de six siècles d'existence. M. Blanchot suit l'abbaye et ses moines à travers cette longue période, donnant les détails les plus complets sur la vie des religieux, leurs prospérités et leurs vicissitudes. Puis il rappelle qu'après cinquante-quatre ans d'interruption, les moines rentrèrent à Acey, grâce au rachat des bâtiments. Ce résultat était, cette fois, acquis en faveur des bénédictins. Malheureusement, un certain Dom Dépillier qui, en quêtant dans le Jura, était parvenu à recueillir les fonds nécessaires, se perdit par orgueil et se brouilla avec la congrégation de Solesmes qui dut le renier. De sorte qu'il resta l'unique propriétaire légal, ayant seul agi au contrat d'acquisition. Séparé de ses frères, le triste personnage lança, sous le nom de Pierre des Pilliers, trois volumes d'odieux pamphlets contre Solesmes, Rome et l'évêché de Saint-Claude. L'auteur glisse sur ce navrant épisode. Enfin l'abbaye fut achetée en 1869, par Mgr Nogret, évêque de Saint-Claude pour « devenir à nouveau cistercienne et trappistine » (p. 229).

— M. Frédéric Chenot vient de publier une *Esquisse d'une histoire religieuse du pays de Montbéliard, de la Révolution française au concordat* (Paris, imp. d'ouvriers sourds-muets, in-8 de 88 p.). Le père de l'auteur (M. A. Chenot), M. A. Lods et M. le pasteur Roy ont tous trois traité le même sujet dans des ouvrages importants ; mais, dit M. F. Chenot, « une question restait à étudier, celle des mesures prises à l'égard du culte, des pasteurs, des églises et des presbytères pendant l'époque révolutionnaire. » Dans ce travail, principalement composé d'après les documents originaux, M. Chenot, sans ménager les pasteurs passés à la Révolution et à l'athéisme, n'en dessine pas moins un portrait, quelque peu poussé au noir, du curé Corbienne ; il est vrai que, pour certain fait particulièrement odieux qu'il met au passif de ce malheureux prêtre, qui se repentit d'ailleurs

plus tard, il n'hésite pas à noter en renvoi que le fait a été contesté. A propos d'une « psychologie du pasteur révolutionnaire, » M. Chenot fait remarquer (p. 11) que « dans notre clergé, de même que dans le reste de la France (il s'agit bien entendu du clergé protestant) les idées courantes sur la religion et la morale distinguaient peu l'Évangile de la philosophie. » Même page, nous trouvons cet aveu que « les troupeaux ont opposé aux mesures révolutionnaires prises contre l'Église plus de résistance que les pasteurs formés à l'école de la philosophie du XVIIIe siècle. » On voit par ces deux courtes citations que nous sommes en présence d'un travail sérieusement fait et de bonne foi.

— MM. Georges et Raoul du Ledo inaugurent une série de petits guides jurassiens assez originaux et qui se mettent facilement dans la poche. Nous en avons deux sous les yeux : *Les Grottes de Baume (Jura)* (Lons-le-Saunier, Bertrand, in-32 de 40 p., illustré) et *En tramway de Lons-le-Saunier-les-Bains à Clairvaux-du-Jura, 25 octobre 1898* (Lons-le-Saunier, Bertrand, petit in-12 de 11 p., avec vignettes). Le premier de ces guides est presque luxueux, l'autre est beaucoup plus ordinaire. Tous deux renferment des indications pratiques et un nombre d'annonces fort respectable. Nous remarquons, à propos de l'inauguration du tramway de Lons-le-Saunier à Saint-Claude, que les auteurs ont omis de noter les bordées d'irrespectueux sifflets dont les ministres inaugurateurs ont été salués par la population : on est frondeur dans les montagnes comtoises.

— Dans le volume de *Mémoires* que l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* publie pour l'année 1897 (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de XVII-328 p., avec un portrait et une phototypie), nous distinguons tout d'abord quatre titres qui nous rappellent des tirages à part que nous avons spécialement signalés avec plaisir, ici même, savoir : *Le Mouvement artistique contemporain à Besançon*, par M. A. Mallié (*Polybiblion*, t. LXXX, p. 473) ; — *A propos de la statue du cardinal de Granvelle*, par M. Léonce Pingaud (*Polybiblion*, t. LXXXII, p. 350) ; — *Nouvelles Lettres de Gustave Flaubert*, publiées par le même (*Polybiblion*, t. LXXXII, p. 182) et *M. de Lacoré, intendant de Franche-Comté (1761-1784)*, discours de réception à l'Académie bisontine, par M. Roger de Lurion (*Polybiblion*, t. LXXXII, p. 478). Le reste du volume comprend les notices ou études qui suivent : *Les Théories modernes des radiations*, par le comte de Chardonnet ; — *Corot et l'École moderne de paysage*, par M. V. Guillemin ; — *Un Français au Choa*, Rochet d'Héricourt, par le Dr Moynier ; — *Le Portrait de Béatrix de Cusance au Musée du Louvre et l'ameublement de ses joyaux en 1765*, par M. J. Gauthier ; — *De la Constitution des biens de famille*, par M. H. Lombart ; — *Le Duc d'Aumale à l'Académie de Besançon*, par M. J. Gauthier ; — *Souvenirs charitables de 1871*, par M. le chanoine Suchet ; — *Souvenirs de la guerre carliste*, par M. le comte de Chardonnet ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. Maurice Lambert ; — *Note sur un essai de géographie médicale du département du Doubs*, par le Dr L. Boulin. On trouve là aussi, avec un *Rapport sur le concours de poésie*, par M. P. Meusset, d'agréables pièces de vers de MM. P. Guichard, J. Sauzay, L. Mercier et F. Bataille.

LANGUEDOC. — C'est une curieuse histoire que celle de cet aventurier inconnu qui pendant deux années troubla une partie des Cévennes en se faisant passer pour un général et parfois pour un cousin de Napoléon Ier, et qui, après avoir échappé aux recherches de la police, disparut sans laisser de traces. On ne lira pas sans intérêt le récit que nous en fait M. l'abbé Ernest Durand, curé de Peyremale, sous ce titre : *Un Napoléon en Cévennes, ou le Mystère de Saint-Félix et Tapesserjues 1822-1825* (Nîmes, Gervais-Bedot, in-8 de 40 p.).

LIMOUSIN. — Mgr Bertrand de Montault nous donne deux nouvelles études sur des produits de l'émaillerie limousine. Si la *Vierge [illegible] de Saint-Pierre-Corrèze* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 6 p.) est déjà connue par l'ouvrage de M.

Rupin, c'est une pièce inédite que l'auteur nous présente dans *Une Plaque en émail champlevé du* XIIIe *siècle* (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, in-8 de 8 p.) ; cette plaque, qui constitue, suivant le savant auteur, une rareté, représente trois anges, symbole de la Trinité. La navette fournit l'occasion à Mgr Barbier de Montault de nous donner quelques indications précises sur le sens symbolique de cet instrument liturgique.

NORMANDIE. — Les *Mémoires de la Société nationale académique de Cherbourg* pour 1897-1898 (Cherbourg, Le Maout, in-8 de IX-384 p.) offrent un intérêt considérable au point de vue local par les documents publiés pour servir à l'histoire de Corialcum et de Cherbourg, par M. Henri Jouan et par M. le chanoine Le Roux ; l'administration civile au XVIIe siècle par M. Houivet ; les fragments d'histoire municipale sous le Consulat par M. Adrien Legrin. Les environs font l'objet des notices de M. l'abbé F.-L. Adam sur le château d'Adam Bruce à Brix, dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, t. LXXXII, p. 189) ; de M. Houivet sur le premier phare de Gateville ; de M. Henri Jouan sur la paroisse de Jobourg pendant la Révolution ; de MM. J. Fleury et F. Le Boullenger sur le patois de la Hague ; de M. G. Rouxel, sur la maison-aux-Fées des Pieux.

— M. Henri Jouan a écrit deux bonnes pages sur les de Callières et M. A. Legrin et quelques notes sur la famille de Bevry. On a reproduit le mémoire de M. Cauchy en 1811 sur les limites des connaissances humaines. M. Henri Jouan a communiqué une légende de la Nouvelle Zélande sur les enfants du ciel, et de vieux souvenirs sur l'Ouest Africain. Nous avons lu avec intérêt des poésies de MM. Ch. Frigoult, Et. Dupont, A. Legoupil, Ch. Frigoult, L. Sallé, G. Amiot. Une excursion d'Ambleside à Fromcy-Abbey est bien contée par M. G. Féron et M. Ricquenot a su nous entraîner au plateau des Tamanu, dans l'île de Tahiti.

— Nous avons vu bien peu *Louis Chifflet, artiste peintre* (1553-1897), mais le peu que nous en sachions, le beaucoup que nous avons admiré de ses œuvres, nous font pleinement souscrire au témoignage qu'en a rapporté M. Lefrançois, curé de Saint-Loup de Bayeux, dans la notice qu'il lui a consacrée (Caen, Vve A. Dornin, in-16 de 111 p.) . Autant nous avons admiré la belle œuvre de Mathieu (p. 78), autant nous regrettons de ne point connaître celle d'Athis. Artiste consommé, humble et modeste, il fut un chrétien admirable, et sa mémoire vivra plus peut-être que n'oseraient l'espérer même ses admirateurs et ses amis. En tout cas les pages si émues de M. Lefrançois serviront de base à un monument plus durable, où nous voudrions voir réunis non pas seulement la vie, mais les œuvres, avec des reproductions, du grand artiste qui fut Chartrain et qui devint Normand.

— M. G. Darney a publié une *Monographie de Fécamp* (Saint-Valéry-en-Caux, Dangu, in-16 de 102 p.), qui est un excellent guide pour visiter cette petite ville. Tous ses renseignements, notamment ceux qui concernent la partie moderne, sont puisés aux meilleures sources. On regrettera néanmoins l'absence de bibliographie et de cartes.

POITOU. — De la *Revue historique de l'Ouest* (août-septembre 1898) les *Preuves de noblesse des demoiselles du Poitou à Saint-Cyr reçues dans la maison royale de Saint-Louis, de 1686 à 1793, extraites des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale et publiées avec des notes*, par le vicomte Paul de Chabot (p. 322-330). Là sont données les preuves de noblesse des demoiselles Marie de Bellivier et Henriette Béraudin de Puzay. Importante contribution à l'histoire de l'illustre maison de Saint-Cyr.

VENDÉE. — A signaler, dans la *Revue historique de l'Ouest* (août-septembre, 1898, p. 298-321) une excellente notice sur *Saint-Sébastien d'Aignes près Nantes*, par A. R. ex-curé de Saint-Sébastien ; — *Les Notes d'état-civil et historiques extraites des registres des paroisses de l'arrondissement de Nantes dont les archives ont été détruites pendant la Révolution*, par le marquis de

Granges de Surgères (p. 122-134). L'auteur s'occupe des paroisses de Boussaye et de Sainte-Madeleine du Temple, canton de Clisson. Très utile pour reconstituer les généalogies vendéennes.

Italie. — Nous avons signalé, il y a quelques mois (t. XXXII, p. 284-285) l'apparition de la 1re partie du t. XV, 3e série, des *Atti e memorie della R. deputazione di storia patria per le provincie di Romagna*, et nous avons donné l'indication des importants mémoires contenus dans cette partie. Ceux qui remplissent la seconde moitié du volume paru tout récemment (Bologna, tip. Alfonso Guaragnani ; R. deputazione di storia patria, in-8, p. 217-398) n'offrent pas un moindre intérêt. C'est d'abord une dissertation de M. Sergi (*Umbri, Italici, Arii e loro relazioni*), qui, s'appuyant particulièrement sur les indications des crânes, rejette l'origine prétendue arienne des populations italiques proprement dites, qu'il considère comme constituant un groupe ethnologique spécial, et reconnaît chez les peuples de l'Ombrie un mélange d'Italiotes et d'Ariens ; les données de l'archéologie confirmeraient celles de l'ethnographie en nous montrant chez les habitants de l'Ombrie une civilisation mixte. La fin du volume est occupée par la deuxième partie des *Notizie e documenti per servire alla storia delle relazioni di Genova con Bologna*. M. Paolo Accame nous montre d'abord (ch. III) la place tenue par les Ligures à l'Université de Bologne. On y remarquera que M. Accame combat par des preuves la théorie un peu surannée, mais qui compte encore des partisans, de la prétendue ignorance du moyen âge : c'est ainsi qu'il relève au petit bourg de la Pietra la présence au xiiie siècle à la fois d'une école ecclésiastique et d'une école municipale. L'auteur rappelle les noms des Génois qui enseignèrent à Bologne depuis Jacopo d'Albenza jusqu'à Gian Domenico Cassini au xvie. Les Génois ne se contentèrent pas d'étudier ou d'enseigner à Bologne, ils y fondèrent un collège pour leurs nationaux, le collège Fieschi, établi au xvie siècle. C'est ce qui fournit à M. Accame la matière de son 4e chapitre que termine une précieuse liste des lecteurs, répétiteurs ou étudiants génois à Bologne (p. 262-271). Le chapitre V signale les cas où la cité de Gênes eut recours aux Conseils du Collège de Bologne. Un cas plus particulièrement intéressant celui du fief de Pornassio forme l'objet des ch. VI-VII, et permet en même temps à l'auteur de nous donner de curieux renseignements sur les relations de Gênes avec la Savoie.

— Le t. XXXV (IV de la 3e série) de la *Miscellanea di storia italiana*, que publie la *R. Deputasione sopra gli studî di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia* (Torino, fratelli Bocca, gr. in-8 de xxviii-493 p.) qui vient de paraître contient six mémoires tous intéressants à des points de vue divers. C'est tout d'abord un *Glossario medioevale ligure*, dans lequel M. Girolamo Rossi s'est donné pour tâche de relever dans les textes anciens les expressions et les modes de parler ligures tant sous leur forme vulgaire que sous la forme latine dont on les a affublés. Ce travail considérable, pour lequel l'auteur a dépouillé les sources manuscrites et imprimées, ne comprend pas moins de 135 p., y compris un index et des additions. M. Rossi a exclu du glossaire latin les mots qui figurent dans d'autres glossaires tels que celui de Ducange. Le second mémoire est la publication par l'évêque d'Aoste, Mgr Joseph-Auguste Duc, d'un *Livre des cens de l'évêché*, qui remonte à l'année 1305 : une substantielle introduction et une annotation abondante ajoutent aux riches renseignements que nous fournit le censier sur l'état économique et sur les conditions féodales de l'évêché d'Aoste. M. Ciacinto Demaria nous retrace *la Guerra di Castro e la spedizione de presidii* (*1639-1649*) ; M. Rodolfo Maricchi a demandé aux archives municipales de Pavie des documents nouveaux sur le rôle de *Francesco Barbavara* sous la régence de Catherine Visconti au xve siècle ; M. Luigi Vaccaro nous donne *Bianca Maria de Challant e il suo corredo*. Enfin le dernier mé-

moire est de notre collaborateur M. Léon-G. Pélissier : *L'Alliance milano-allemande à la fin du* XVe *siècle ; l'ambassade d'Herasmo Braca à la cour de l'empereur Maximilien.*

MADAGASCAR.—Le gouvernement français à Madagascar a pris l'initiative de la publication d'un recueil sur notre nouvelle colonie. Jusqu'ici cette publication nouvelle tirée à fort petit nombre avait passé presque inaperçue sauf de quelques spécialistes. L'on se décide à faire profiter le public des renseignements contenus dans cette revue officielle. Les livraisons parues précédemment de ce recueil intitulé : *Colonie de Madagascar. Notes, reconnaissances et explorations*, se vendent en collection au prix de 40 fr. Les livraisons nouvelles sont mises en vente (Paris, Challamel) au prix de 2 fr.

OCÉANIE. — Les récents événements donnent de l'actualité à la *Bibliografia española de las islas Filipinas* que vient de publier M. J. T.Medina (Extrait des *Annales de la Universidad de Chili*. Santiago de Chile, Hume, in-8 de 524-XXXII p.). L'auteur a exclu de son travail les ouvrages contemporains (parus depuis 1850). De 1523 à cette dernière date il a réuni l'indication de 657 ouvrages.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Esquisse d'une apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la révélation*, par l'abbé Ch. Denis (in-8, Alcan). — *Dieu devant la science et la raison*, par le P. A. Villard (2 vol. in-8, Oudin). — *Du Doute à la foi*, par le R. P. Tournebize (in-16, Bloud et Barral). — *Œuvres oratoires de l'abbé Ansault*, par l'abbé P. Mazoyer (Retaux, 2 vol. in-12). — *De la Connaissance de l'âme*, par A. Gratry (Téqui, 2 vol. in-12). — *Destinée de l'homme*, par l'abbé C. Piat (in-8, Alcan). — *L'Éducation des sentiments*, par P.-F. Thomas (in-8, Alcan). — *Pathologie de la volonté*, par Dallemagne (in-12, Masson).—*La Démonstration philosophique*, par l'abbé J. Martin (in-12, Lethielleux). — *Sagesse pratique (Pensées, récits, conseils)*, par le R. P. A.-M. Weiss, traduit de l'allemand par l'abbé L. Colin (in-12, Briguet). — *Histoire de la liberté d'enseignement en France depuis la chute de l'ancien régime jusqu'à nos jours*, par L. Grimard (in-8, Rousseau). — *Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation*, par l'abbé C. Dementhon (2 vol. in-12, Briguet). — *L'Éducation nouvelle*, par E. Demolins (in-12, Firmin-Didot). — *La Question féministe*, par P.-A. Rösler (in-12, Perrin). — *Questions pratiques de droit et de morale sur le mariage*, par F.Deshayes (in-8, Lethielleux).—*Les Institutions professionnelles et industrielles*, par H. Spencer (in-8, Guillaumin). — *Les Impôts en Suisse*, par M. de Cérenville (in-8, Chevalier-Marescq). — *Annuaire de l'économie politique et de la statistique 1898*, par M. Block (in-16, Guillaumin). — *Le Socialisme et la Révolution française*, par A. Lichtenberger (in-8, Alcan). — *Névroses et idées fixes*, par F. Raymond et P. Janet (in-8, Alcan). — *L'Aéronautique*, par Banet-Rivet (in-8, May). — *L'Équitation ancienne et moderne*, par le Bon de Vaux (in-8, Flammarion). — *Le Faux!! devant l'histoire, devant la science et devant la loi*, par G. Itasse (in-12, Delagrave). — *Les Savants modernes, leur vie et leurs travaux*, par A. Rebière (in-8, Nony). — *Euripidis Fabulae*, ediderunt R. Prinz et V. Wecklein. Vol. I, pars V-VI-VII, vol. II, pars I (in-8, Leipzig, Teubner). — *Babrii fabulae Aesopeae*, recognovit O. Crusius (in-12, Leipzig, Teubner). — *Poésies diverses*, par G. Charlemagne (in-12, Firmin-Didot). — *Lune de miel*, par Gyp (in-12, Calmann Lévy). — *Griffes roses*, par H. Rabusson (in-12, Calmann Lévy).— *Les Heures suprêmes*, par H. Kistemaeckers (in-12, Flammarion). — *Les Adultères vierges*, par Nonce Casanova (in-12, Ollendorff). — *Axel Borg*, par A. Strindberg (in-12, Mercure de France). — *Le Roy*, par A. Delacour (in-12, Mercure de France). — *Inferno*, par A. Strindberg (in-12, Mercure de France). — *Les Aventures de Fanchon*, par J. Mary (in-12, Montgrédien). — *Follement et toujours*, par M. Lyan (in-12, Société d'éditions

des gens de lettres). — *Shakespeare en France sous l'ancien régime*, par J.-J. Jusserand (in-12, Colin). — *La Comédie en France au* XIX*e siècle*, par C. Lenient (2 vol. in-12, Hachette). — *Le Drame d'Alexandre Dumas*, par H. Parigot (in-12, Calmann Lévy). — *L'Anarchie littéraire*, par C. Recolin (in-12, Perrin). — *A short history of English literature*, by G. Saintsbury (in-12 cartonné, Londres, Macmillan). — *A new English Grammar, logical and historical*, by H. Swett (2 vol. in-8 cartonnés, Oxford, Clarendon Press). — *A Dictionary of proper names and notable matters of the Works of Dante*, by Paget Toynbee (gr. in-8 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *Storia della sacra eloquenza al tempo de' SS. Padri*, di F. Zanetto (in-12, Modena. imp. dell'Im. Concezione). — *En Birmanie*, par E. Gallois (gr. in-8, Delagrave). — *Rhodésie et Transvaal*, par A. Bordeaux (in-12, Plon et Nourrit). — *Manuel de l'explorateur*, par E. Blin et M. Rollet de l'Isle (in-12, Gauthier-Villars). — *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France, de 1789 à 1870*, par A. Debidour (in-8 Alcan). — *Les Jeunes Gens du Nouveau Testament*, par le R. P. J. M. Lambert (in-12, Lecoffre). — *Saint Ignace de Loyola*, par H. Joly (in-12, Lecoffre). — *Bourdaloue. Sa correspondance et ses correspondants*, par le P. H. Chérot (in-8, Retaux). — *Un Apôtre. Le Père de l'Hermite, des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée avec une étude sur les descendants de Pierre l'Ermite*, par le R. P. M. Devès (in-8, Briguet). — *L'Apôtre de Ceylan, le Père Joseph Vaz*, par S. de Régo, traduit de l'italien par J. Bigard (in-12, Caen, Vve Domin). — *Histoire du Moyen âge et des temps modernes 1270-1610)*, par H. Gaillard et H. Froidevaux (in-12 cartonné, Delagrave). — *Vers le bonheur ! Les femmes de la Renaissance*, par R. de Maulde la Clavière (in-8, Perrin). — *De la vraie Représentation politique*, par Séverin de la Chapelle (in-12, Pichon). — *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par E. Driault (in-8, Alcan). — *Le Droit du Croissant*, par H. Barth (in-12, Wolf). — *Histoire de France*, par E. Devinat (in-12 cartonné, May). — *Französische Geschichte*, von R. Sternfeld (in-16 cartonné, Leipzig, Göschen). — *Philipp II August König von Frankreich*, von A. Cartellieri ; erstes Buch (in-8, Leipzig, F. Meyer). — *Étude sur l'alliance la France et de la Castille au* XIV *et au* XVe *siècles*, par G. Daumet (in-8, E. Bouillon). — *Les Traités de Saint-Germain (1679)*, par G. Bulard (in-8, Picard et fils). — *Les Grands Traités du règne de Louis XIV*, par H. Vast. T. II (in-8, Picard et fils). — *La Reine Marie-Antoinette*, par P. de Nolhac (in-12, Calmann Lévy). — *Histoire de la troisième République*, par E. Zévort, T. III (in-8, Alcan). — *Le Mouvement religieux à Paris pendant la Révolution (1789-1801)*. par le Dr Robinet. T. II (gr. in-8, May). — *Notice de la ville d'Angers*, par Thorode (in-8, Angers, Germain et Grassin). — *L'Église d'Autun pendant la guerre de cent ans*, par A. de Charmasse (in-8, Autun, Dejussieu). — *The Extinction of the Christian Churches in North Africa*, by L. R. Holme (in-12 cartonné, London, Clay). — *Le Soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1831*, par A. Réville et C. Petit-Dutaillis (gr. in-8, Picard et fils). — *Saint Étienne, roi apostolique de Hongrie*, par E. Horn (in-12, Lecoffre). — *L'Unité italienne*, par G. Giacommetti. 2me partie, période de 1861-1862 (in-12, Plon et Nourrit). *The Union of Italy 1815-1893*, by W. J. Stillman (in-8 cartonné, Cambridge, The University Press). — *Études d'histoire et d'archéologie*, par P. Allard (in-12, Lecoffre). — *Mémoires du général baron Desvernois*, publiées par A. Dufourcq (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire complète de Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta*, par L. Laforge (in-4, Lamulle et Poisson). — *Morès, sa vie, sa mort*, par C. Donos. In-16, Laur). — *Autour de Nohant*, par E. Plauchut (in-12, Calmann Lévy).

Le Gérant : CHAPUIS.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — IMPRIMERIE CENTRALE.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Nos Terrains*, par STANISLAS MEUNIER. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-4 de XX-192 p., illustré de 102 fig. en couleurs et de 320 fig. en noir dessinées d'après nature par Gusman Jacquemin, R.-V. Meunier et Bideault. Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 25 fr. — 2. *Le Dauphiné*, par GASTON DONNET. Paris, Société française d'éditions d'art, L. Henry-May, s. d. (1899), in-4 de 352 p., nombreuses illustrations d'après nature par Eugène Chapenay. Broché, 20 fr.; relié, 25 fr. — 3. *Le Nouveau Voyage de France*, par LOUIS BARRON. Tours, Mame, 1899, in-4 de 504 p., orné de 250 grav. Broché, 12 fr.; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 4. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes orientales. L'Autriche et la Grèce. De Venise à Salonique*, par MARIUS BERNARD. Paris, Laurens, s. d. (1899), gr. in-8 de 388 p., avec 131 grav. par H. Avelot, et 1 carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 5. *Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Italie*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d. (1899), album oblong de 160 p., illustré de 150 grav. Relié, fers spéciaux, 3 fr. 50. — 6. *Sur le turf*, texte et dessins par CRAFTY. *Courses plates et steeple-chases*. Paris, Plon et Nourrit, 1899, gr. in-8 illustré. Broché, 20 fr.; relié, 24, 25 et 27 fr. — 7. *La Fin du Cheval*, par P. GIFFARD. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-4 de 238 p., illustré de 200 compositions dont 15 en couleurs hors texte, par A. ROBIDA. Relié, plaque spéciale, 10 fr. — 8. *Le Superbe Orénoque*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, s. d. (1899), gr. in-8 de 411 p., illustrations avec planches ou chromotyp. et une carte par George Roux. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 14 fr. Petite édition in-16 en 2 vol. illustrés, de 306 et 287 p., 3 fr. le vol. — 9. *Crackville*, par PIERRE LEGENDRE. Paris, ancienne maison Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1899) in-4 de 272 p., illustré de 104 grav. en noir et en couleurs par Lucien Métivet. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 13 fr. — 10. *Corsaire Triplex*, par PAUL D'IVOI. Paris, ancienne maison Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1899), in-4 de 417 p., illustré de 112 grav. en noir et de 8 en couleurs par Louis Tinayre. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 12 fr. — 11. *Mon Oncle et mon curé*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1899), gr. in-8 de 297 p., illustrat. de E. Vulliemin. Broché, 12 fr.; relié, 15 fr. — 12. *Les Compagnons de l'Alliance*, par JEAN GUÉTARY. Tours, Mame, 1899, in-4 de 288 p., illustrations de Zier. Broché, 3 fr. 50; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — 13. *Les Bardeur-Carlansane. Fils de bourgeois*, par J. NAUROUZE. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-8 de 275 p., illustré de nombreuses gravures. Broché, 7 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 10 fr. — 14. *Liberté conquise, ou les Franchises municipales. Récit du temps de Philippe-Auguste*, par MASSILLON-ROUVET. Paris, Société d'éditions d'art, L. Henry May, s. d. (1899), in-4 de 335 p., avec 90 gravures, dont 14 hors texte. Broché, 6 fr.; relié toile, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 15. *L'Horloge. Son histoire rétrospective, pittoresque et artistique*, par MATHIEU PLANCHON. Paris, Laurens, s. d. (1899), in-8 de 264 p., avec 107 illustrations. Broché, 8 fr. — 16. *Le Vieux Ramasseur de pierres*, suivi de *la Famille de la Marjolaine*, par AIMÉ GIRON. Paris, Hetzel, s. d. (1899), gr. in-8 de 234 p., illustrations par Bigot-Valentin et G. Tiret-Bognet. Relié toile, plaque spéciale or et couleurs, tr. dorées, 6 fr. — 17. *Les Pourquoi et les Parce que de Mademoiselle Suzanne*, par ÉMILE DESBEAUX. Paris, Ducrocq, s. d. (1899), in-4 de 480 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 7 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 18. *L'Allemagne, 1810-1852 (la Confédération germanique)*, par E. DENIS. Paris, L.-H. May, s. d. (1899), in-8 carré de 312 p., illustré. Broché, 4 fr.; cartonné, 5 fr. — 19. *L'Ami des enfants. Choix de pièces*, par BERQUIN. Paris, Laurens, s. d. (1899), gr. in-8 de 171 p., illustrations par

H. Gerbault. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 20. *Les Fées en train de plaisir*, par Arsène Alexandre. Paris, ancienne maison Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1899), in-4 de 129 p., illustré de 107 grav. en noir, et de 8 hors texte par Lucien Métivet. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 4 fr. 50.— 21. *Le Rêve de Jean*, par Mme Maurice Sibille. Paris, Société d'éditions d'art, L. Henry May, s. d. (1899), in-12 de 298 p., illustrations de Simonaire. Relié toile, plaque spéciale, tr. dorées, 3 fr. — 22. *Nous et nos amis*, par Jean Debrousse. Paris, Société d'éditions d'art, L. Henry May, s. d. (1899), in-12 de 112 p., illustrations de Mlle Dunin. Cartonnage percaline, 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1898*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-122-LXIV p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1898*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr. ; relié, 26 fr. — 3. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*. 33e année. Nouv. série. Tomes VII et VIII. Paris, Hetzel, 1898, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr. ; départements, 16 fr. ; Union postale, 17 fr. ; cartonnés, 18 fr. ; reliés, 20 fr. — 4. *Le Magasin pittoresque, 1898, 66e année*. Paris, ancienne maison Furne, Société d'édition et de librairie, gr. in-8 de 412 p., avec de nombr. illustr., plus un *Supplément* de 48 p. Broché, 10 fr. ; cart., 11 fr. 50.— 5. *La Revue Mame. Année 1897-1898*. Tours, Mame, 1898, gr. in-4 de 828 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 212 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr. ; relié toile, 10 fr. ; Broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 6. *Mon Journal, 1897-1898*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr. ; cart. 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 8e année, 1898. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr ; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 8. *Le Musée des enfants* (12e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1898, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché. 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (9e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1398, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 10. *Histoire de Turenne racontée à nos enfants*, par Théodore Cahu. Paris, ancienne maison Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1899), gr. album oblong de 78 p., illustrations en couleurs, par Paul Dufresne. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 10 fr. — 11. *Lourdes. Bernadette, pèlerinages, guérisons, environs de Lourdes*. Tours, Mame et fils, s. d. (1899), gr. album oblong de 80 p., orné de 158 photographies. Cartonné, 3 fr. — 12. *Pour lire seul*, par M. d'Allonne. Paris, A. Colin et Cie, 1898, in-8 de 62 p., illustré de 60 grav. par A. Bertrand. Cartonné, couverture en couleurs, 1 fr. 75. — 13. *Pour les petits enfants. Le Second livre*, par B. Marais. Paris, A. Colin et Cie, 1899, in-4 de 82 p., illustré de 300 grav. et de 20 planches en couleurs. Cartonné, couverture en couleurs, 4 fr. 50. — 14. *Imagerie enfantine*, 15e série. Album artistique contenant 20 planches en couleurs. Paris, Société d'éditions d'art, L. Henry May, s. d. (1899). In-folio, cartonné, 3 fr. 50. — 15. *Les Sept Ans de Mademoiselle Lili*, texte par Un Papa. Paris, Hetzel, s. d. (1899), album in-4 de 22 p., avec 39 dessins de L. Frœlich. Cartonné, 4 fr. — 16. *Drames en trois actes*, dessins en couleurs par R. Tinant. Paris, Hetzel, s. d. (1899), album in-4 de 8 p. Cartonné, 1 fr.

III. — Bibliothèque illustrée format in-4, nouvelle série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1899 ; relié percaline, ornements en relief or et couleurs, tr. dorées. 10 fr. — 1. *Le Bateau-des-Sorcières*, par Gustave Toudouze, illustré par Vulliemin, 325 p. — 2. *La Roche-qui-tue*, par Pierre Maël, illustré par Scott, 345 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8, illustrée. Vol. à 7 fr. brochés ; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Un Collégien de Paris en 1870*, par Henri Malin, dessins de G. Benett, 310 p. — 2. *L'Oncle de Chicago ; mœurs scolaires en Amérique*, par André Laurie. dessins de G. Benett, 304 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1897. Chaque volume relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *A la pointe de l'épée*, par Jacques Lemaire, illustré par Job, 159 p. — 2. *Sabre à la main*, par Marcel Luguet, illustré par Alfred Paris, 114 p. — 3. *L'Odyssée de Claude Tapart*, par Jean Drault, illustré par Métivet, 150 p.

VI. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1897. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. reliés. — 1. *Mademoiselle Cœur d'Ange; histoire d'une tante, de ses neveux, de ses nièces et de ses bêtes*, par Albert Cim, illustré de 31 vign. par Robaudi, 266 p. — 2. *L'Enfant des Pyrénées*, par Paul Junka, illustré de 40 vign. d'après E. Zier, 296 p. — 3. *Les Violettes bleues*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 42 vign. d'après Lecoultre, 270 p.

VII. — Bibliothèque du « Petit Français », publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Pierrot et Cie*, par Roger Dombre, illustré par M. Lecoultre, 281 p. — 2. *Frères de lait*, suivi de *Plaies et bosses*, par Achille Melandri, illustré par Henriot et M. Verney, 263 p. — 3. *Les Mémoires de Primevère*, par Gabriel Franay, illustré par A. Bertrand, 290 p.

VIII. — Bibliothèque verte illustrée, format grand in-12, publiée par la librairie Oudin, s. d. (1899); reliure percaline avec gaufrage en couleurs, tr. dorées, 2 fr. 50. — 1. *Histoire de XXIV sonnettes*, par R. Bazin, illustré par M. Rodigue, 95 p. — 2. *Le Petit Ami des pauvres*, par la Ctesse de Courville, illustré par l'auteur, 95 p.

IX. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1897. Vol. in-16; brochés, 1 fr. 50; cartonnés, tr. dorées, 2 fr. — 1. *La Maison blanche*, par A. Mouans, avec grav. de Bigot-Valentin, 154 p. — 2. *Le Chemin glissant*, par P.-J. Stahl, avec grav. de Frœlich, 126 p.

I. — 1.— A première vue, les richesses de la France, en leurs manifestations pittoresques, géologiques et minéralogiques, apparaissent comme une éblouissante révélation, dans la nouvelle publication de l'auteur des « Excursions géologiques à travers la France. » Dans l'originale introduction dont il fait précéder *Nos Terrains*, M. Stanislas Meunier établit, par des exemples bien choisis, les contre-coups extérieurs de la nature du sol, en diverses régions, sur les formes des paysages, le régime des eaux, la flore, la faune, enfin sur les caractères des populations. Quatre chapitres sont consacrés aux phénomènes actuels, comprenant la vie du sol, les eaux, les faits de dénudation, les productions des terrains; aux phénomènes anciens; aux époques géologiques; enfin aux substances utiles, métaux, minéraux, combustibles, eaux minérales. Cette sèche nomenclature donnera bien mal l'idée du charme qui se dégage d'un livre où l'auteur a su rendre la science attrayante et abordable, sans jamais tomber dans la fantaisie; c'est l'œuvre d'un homme qui voit simplement et qui expose de même. La présentation en est magnifique; elle ravit les yeux avec ses 102 figures en couleurs, d'une saisissante exécution, et ses 320 gravures semées dans le texte; les roches, les minéraux, les marbres vivent en de brillantes aquarelles; mais que dire du défilé des paysages? On

s'attardera à admirer la plaine crayeuse de Picardie, les Dames de la Meuse, les monts cristallins des Pics du Midi, les plateaux basaltiques de la Bourboule, les sommets habités, la perte du Rhône, le défilé de la Chartreuse, la Mer de glace, les vases du Frémur, les carrières de Saint-Maximin, de Trélazé. Les conclusions sont consacrées aux excursions que le savant professeur dirige avec autant d'autorité que d'amabilité; elles en rappellent l'utilité en même temps que les charmes prévus et imprévus; elles sont mêlées de conseils, pratiques et compréhensibles, sur les procédés, les instruments et les outils. Ce livre arrive à son heure, pour les grands et les petits; il éveillera dans l'âme des jeunes gens l'esprit de l'observation, et en même temps qu'il ravira leurs yeux et leur fera mieux aimer la France, ils admireront davantage l'œuvre de Dieu, dans les tableaux changeants de la nature.

2. — *Le Dauphiné* est, à juste titre, considéré aujourd'hui comme une sorte de Suisse, mais plus sauvage et réservée dans certains de ses aspects. Les livres qui le concernent sont nombreux et plus souvent mauvais que bons, tant les auteurs se copient à qui mieux mieux, sans se donner la peine de vérifier ou sans tenir compte de découvertes récentes. Tel n'est pas le cas de M. Gaston Donnet qui a gardé et admirablement rendu une vision rapide, mais nette, des paysages, qui a étudié l'histoire, les coutumes, les mœurs du pays dans ce qu'ils ont de plus séduisant; c'est dire que l'anecdote joue ici son rôle; on le verra avec Mandrin, Stendhal, Vicat, Lesdiguières et l'ineffable J.-J. Rousseau. La classification de ces régions diverses et compliquées n'est pas toujours facile à réaliser; elle se trouve faite. Les plaines, un peu lugubres, sont légèrement décrites. M. Donnet va moins vite avec les vallées riantes d'Allevard et d'Uriage, les défilés sublimes de la Chartreuse et du Queyras, les sombres gorges du Vercors; la lumière le séduit davantage et il s'attarde délicieusement sur les monts grandioses de l'Oisans, du Briançonnais et les steppes fleuries du Lautaret. Plusieurs légendes devront toutefois être rectifiées ou complétées; *Vers la frontière italienne*, par exemple, n'est autre que Névache, où règne l'idylle; certaine *Chute de glacier* vise le glacier tourmenté de Monétier-les-Bains; le joli pont des Essartons a été enlevé par le Vénéon en 1877. Si telle citation d'un goût douteux sur la Salette est de trop, l'auteur, du moins, n'a pas insisté; mais il a eu le tort grave de comparer Lourdes à une foire, à un marché. Deux lignes effacées et le volume n'avait pas de tache. Passons, pour n'avoir plus à admirer que l'élégance du style, la beauté de la mise en œuvre. Le volume n'intéressera pas seulement les Dauphinois, mais aussi les voyageurs de toutes nationalités qui ont parcouru le pays et qui le reverront mieux, en ayant sous les yeux 350 gravures d'une grande variété, luxueusement présentées, et dont un grand nombre sont inédites.

3. — *Le Nouveau Voyage de France*, de M. Louis Barron, est un magnifique ouvrage à la portée des grands et des petits, et pouvant être mis entre toutes les mains. En le lisant, on reconnaît qu'il n'est pas nécessaire de franchir les frontières de notre pays pour jouir de la vue des plus gracieux paysages et des plus splendides monuments; presque toutes nos provinces nous en offrent à l'envi. Pour les faire connaître, par de rapides descriptions et par de très belles illustrations, l'auteur a cru devoir adopter un plan qui surprend au premier abord, mais en somme n'est pas plus mauvais qu'un autre. Il divise son étude en trois parties : le littoral, les montagnes et les plaines; cela l'oblige bien un peu à revenir fréquemment sur ses pas, mais aussi cela permet de juxtaposer des tableaux qui s'harmonisent entre eux. De nombreux détails historiques ajoutent à l'intérêt du voyage et M. Louis Barron n'omet pas d'édifier son lecteur par de pieuses légendes, contées avec un profond sentiment religieux. On ne saurait donc trop recommander ce beau livre aux familles chrétiennes.

4. — Nous avons déjà mentionné ici trois séries de volumes de M. Marius Bernard sur les rives enchantées de la Méditerranée : I. Les côtes barbaresques; II. Les côtes latines; III. Les côtes orientales. Aujourd'hui, l'auteur nous décrit les côtes d'Autriche et de Grèce qui font partie de la troisième série. Nous regrettons de constater que l'intérêt de ce volume : *Autour de la Méditerranée*, est moindre que pour les précédents, ce qui tient évidemment à ce que l'auteur embrasse cette fois un trop long parcours, en sorte qu'il ne peut qu'effleurer chaque point de son itinéraire. Les descriptions sont enlevées à la vapeur et il semble qu'en effet on observe le paysage de la fenêtre d'un wagon de train express. Il n'y a d'arrêt appréciable que pour Athènes qui méritait plus qu'un coup d'œil rapide. Il est surtout à regretter que ce système un peu trop sommaire soit appliqué à la Crète qui, en raison des événements actuels, était digne aussi d'observations plus approfondies. Quant à l'esprit dominant, il est d'une neutralité absolue sous tous les rapports. Les gravures sont bonnes; une petite carte indique l'itinéraire suivi.

5. — La collection du *Guide-album du touriste* vient de s'enrichir d'un très beau volume, irréprochable à tous les points de vue et enrichi de très belles gravures. On y trouve d'excellentes descriptions de Marseille, de Cannes, de Nice, de Monaco et des petites localités intermédiaires. Nous le signalons aux heureux de ce monde qui se disposent à aller chercher dans ce beau pays le soleil qui fuit nos climats septentrionaux. Ils trouveront dans les dernières pages d'utiles conseils hygiéniques pour les voyages en général. C'est un excellent compagnon de route que nous pouvons leur recommander en toute confiance.

6. — Qui ne connaît Crafty? Et Crafty *Sur le Turf* est le roi des entraîneurs, tant sa plume et son crayon sont spirituels. Voulez-vous qu'à sa suite nous allions aux courses, que nous apprenions à parier le « tout » et le « match? » Et ahi donc! à la cravache; à Chantilly, à la Croix-de-Berny (Alas poor Torrance!) à Marly-le-Roi, à Auteuil, à Colombes, à Bleau (pardon : à Fontainebleau), à Saint-Ouen, à Enghien, à Maisons-Laffite, à Rambouillet, à Longchamps, à Caen, à Deauville, à Dieppe, à Pau, à Vincennes. Quel train! On n'a pas le temps de traverser (p. 241). Non, vraiment, c'est essoufflant, tant c'est rapide, mais il n'y a pas moyen de résister, on suit tout de même le peloton, comme les « antenais » du baron Finot (p. 195). A ce propos, il y a dans ce chapitre : *Une visite à Langé*, des conseils tout à fait pratiques pour les éleveurs. « Ah! oui, c'est un métier difficile » un fichu métier. On voudrait n'avoir jamais eu de poulains, même quand il y en a qui rapportent; car combien sont les propriétaires d'écurie qui peuvent s'acheter trois cents hectares avec leurs économies? C'est là ce que ne cherchent pas les « tuyauteuses », ces joueuses plus avides que les harpies et pas plus belles, oh! non. Quant aux « trucs », en vérité l'on doit des remerciements à M. Crafty, car il renseigne bien les pauvres pigeons qui se font plumer sur les hippodromes, grâce à la quatrième page (certitudes) des journaux sportifs. Aussi que d'explications au pesage (p. 47), que de conventions au cabaret (p. 45), avant l'entrée (p. 187 et s.), et avant la rivière (p. 229)! Nous ne voyons pas pourquoi le monde des courses se montre si sévère pour le monde de Saint-Ouen (p. 234): entre deux voleurs, il n'y a souvent qu'un mur, et M. Crafty le perce souvent; et souvent, toujours, il nous fait rire au lieu de nous faire pleurer. Il a bien raison, et nous applaudissons des deux mains après avoir lu un livre dont l'illustration ne le cède en rien (on le sait d'avance) au texte très alerte, toujours très étudié et très documenté.

7. — *La Fin du cheval!* C'est, bien entendu, un fervent de la pédale, le rédacteur en chef du *Vélo*, qui l'a écrite et signée. Que ne signe-t-il rien que ces livres, écrits avec une verve fantaisiste et une science consommée, et illustrés par Robida! Nous n'aimons pas beaucoup Robida. Sans doute, c'est un fulgurant tout plein d'imagination, mais c'est un fulgurant qui, comme tous les fulgurants, éteint tout ce qui est à côté de lui. Il est impossible tout d'abord, non seulement de lire le texte, mais encore de le regarder. Peste! Pour une critique, voilà un compliment, et bien senti. C'est toujours ainsi au *Polybiblion*; notre encre est tellement benite, comme disait M. Channe, qu'elle ne peut même pas être noire! Quant à la plume de M. Gillard elle est d'acier comme ses coursiers. Il perce même quand il veut flatter, telle la comparaison de Salomon et du baron Van Zuylen (p. 11). Il prend sa victime : le cheval, aux premiers jours de la création, avant l'homme,

et, chemin faisant, ne s'arrête pas comme Absalon, mais passe à travers, tout comme les Amazones. M. Giffard se bat avec Aristote qui donne « la priorité dans la bêtise », au mouton sur le cheval. Nous sommes entraînés, dans cette revue à toute pédale, à travers les Grecs, les Romains, les Huns, de la Mecque à Médine, jusqu'à l'éternelle Rossinante, à Mazeppa, à M. de Buffon, pour tomber dans l'enfer des chevaux : nous avons nommé Paris. Eh bien, nous gageons que si vous avez lu comme nous toutes les lignes de M. Giffard, malgré le train de quarante kilomètres à l'heure que nous avons mené, nous n'avons pas oublié un dada du passé qui ait tant soit peu fait parler de lui, voire celui qui, le 15 avril 1898, se jeta dans la Seine pour périr. Mais le vélo apparaît et c'est un couin ! couin ! de triomphe qui retentit. A lui toutes les gloires, à l'automobile tous les succès ; teuf, teuf ! tous ont des lunettes, tous ont des casquettes, aucun n'a crevé, mais (grav. p. 164) aucun n'est joli, joli (p. 173). Il restait à dire ce qu'on ferait des rossignols, pardon : des chevaux. Ils seront, c'est M. Giffard qui l'affirme, « dans le Paradis. » Il est vrai que pour lui le paradis des chevaux, c'est le cirque et les courses, avec l'hippophagie pour terminus. Il est vrai qu'ils n'ont pas beaucoup de lard s'ils ont laissé dans l'art une place plus large que celle des « gros Messieurs. » Tant qu'il y aura de ceux-ci, nous ne mangerons pas encore ceux-là ; n'est-ce pas, les Parisiens ?

8. — *Le Superbe Orénoque :* tel est le titre du nouveau livre de M. Jules Verne. Tout de suite on va s'imaginer qu'il s'agit là d'un navire. Point. L'Orénoque est l'Orénoque, grand fleuve du Venezuela. L'ouvrage débute par une discussion entre trois membres de la docte Société de géographie vénézuélienne sur la question de savoir où se trouvent les sources du fleuve. La lumière, contrairement au proverbe, n'ayant point jailli de la discussion, notre trio de géographes se décide à aller contrôler sur place leurs diverses opinions et assertions. Donc, en route ! En même temps qu'eux, à bord du même vapeur remontant l'Orénoque pendant une partie de son cours, s'embarquent deux Français, l'oncle, un vieux sergent répondant au nom de Martial, et son neveu Jean de Kermor, l'un et l'autre à la recherche du colonel de Kermor, père de Jean. Au début, tout marche à souhait, mais non sans quelques aventures, dont l'une amène auprès des trois géographes et des deux Français deux autres Français chargés d'une mission scientifique par leur gouvernement. La présence de tout ce monde n'est pas du goût du sergent Martial qui gronde et grogne, mais que son neveu n'a pas grand'peine à calmer. Nos sept compagnons bien armés et équipés continuent à remonter l'Orénoque montés sur trois barques conduites par des indigènes. Malheureusement parmi eux se glisse bientôt un drôle des plus dangereux qui manque d'être fatal aux

Français restés seuls avec leur équipage, les Vénézuéliens s'étant arrêtés au point où l'objet de leur discussion devait être vérifié. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de peine que la petite caravane avance dans les terres. Son but est d'atteindre une mission, Santa-Juana, où elle espère recueillir des renseignements certains sur le colonel de Kermor. Un peu avant d'atteindre la mission, nos voyageurs sont capturés par une bande de sauvages Quivas commandés par le drôle plus haut mentionné, forçat espagnol évadé de Cayenne et condamné autrefois sur le témoignage de M. de Kermor. Mais un jeune Indien a pu s'échapper et gagner la mission. Là, il apprend au Père supérieur ce qui vient de se passer. Aussitôt celui-ci, à la tête de cent hommes armés à l'européenne, se met en campagne et délivre les prisonniers. Coup de théâtre : le Père n'est autre que le colonel de Kermor, son fils Jean lui est présenté comme étant sa fille Jeanne, laquelle épouse bientôt l'un des Français de la mission scientifique. Tout le monde est heureux, le lecteur est content et celui qui écrit ces lignes très satisfait, d'autant plus que le sentiment religieux n'est pas négligé et que justice est rendue à ces pionniers de la civilisation si souvent méconnus qui s'appellent missionnaires. Comme toujours, l'illustration en noir et en couleurs est remarquable et la reliure très brillante. Un bon livre de plus à l'actif de l'infatigable conteur.

9. — Que de fois n'avons-nous pas constaté que les lauriers de M. Jules Verne empêchent de dormir plusieurs écrivains. M. Laurie est un des meilleurs élèves du maître qu'il égale souvent. En voici un autre, M. Pierre Legendre. M. P. Legendre semble s'être inspiré du *Voyage au centre de la terre* en écrivant *Crackville*. Ce simple mot est à lui seul une trouvaille heureuse. L'auteur nous raconte la fantastique aventure de Marius Chambardac, un naturel de la Cannebière, le premier capitaine de Marseille, pécaïre ! Marius, deviné par un juif polonais et commandité par lui, s'embarque sur un navire acheté spécialement, pour aller arracher de grands trésors des entrailles mêmes du Maëlstrom. Rien que cela, et part à deux bien entendu. Chambardac file à toute vapeur, emportant au fond de son cœur l'amour qu'il a voué à la petite-fille de l'israélite, la belle Rébecca. Arrivé à destination, il n'hésite pas à descendre au fond du terrible gouffre au moyen d'un appareil ingénieux imaginé par son ingénieuse cervelle. Il envoie au navire un certain nombre de barils remplis d'or. Et au moment où peut-être il va essayer de remonter à la surface des flots, il fait la rencontre dans l'abîme, en un coin où le tourbillon laissait à peu près à sec une immense caverne, d'un compatriote à lui, bagasse ! qui l'introduit dans une ville souterraine, fabuleuse, renversante, et dont il devient forcément l'un des citoyens. On lui apprend tout aussitôt que ce pays mystérieux est gouverné d'une façon

archi-parfaite, ce dont nous autres terriens de la surface n'avons nulle idée. Tableau du gouvernement, esquisse des mœurs des habitants, etc., etc. Abrégeons en disant que notre héros finit par trouver que le mouvement et la lutte sont préférables à la vie trop douce qu'il mène à Crackville. Et le voilà aussitôt qui machine un petit mouvement semi-insurrectionnel grâce auquel il est enfin autorisé, à la tête d'un corps expéditionnaire, à partir en exploration loin de la cité souterraine. Les aventures sont peu nombreuses, mais terribles. Un moment même, Chambardac se croit bien perdu. Mais, alors que tous ses partisans l'ont abandonné, il ne désespère de rien et finit par trouver le moyen de revoir la lumière du soleil, ce qui, tout d'abord, lui fait courir le danger de la cécité. Il se rétablit cependant, revient à Marseille, épouse Rebecca et devient archi-millionnaire. Le livre étant magnifiquement illustré et non moins brillamment relié, bien difficile serait celui qui croirait n'en avoir pas pour son argent.

10. — Un peu touffu et pas toujours bien compréhensible, mais très captivant quand même, tel nous apparaît *Corsaire Triplex*, de M. Paul d'Ivoi. Ce ne sont plus les *Voyages extraordinaires* de M. Jules Verne, mais bien les *Voyages excentriques*. Deux Anglais et un Français ont juré la perte d'un haut fonctionnaire, Sir Toby Allsmine, chef de la police du Pacifique, à Sidney. Ils commencent par mettre en demeure la reine d'Angleterre d'avoir à punir sir Allsmine, coupable des plus horribles forfaits. Et ils demandent une enquête en termes impérieux. Leur lettre est signée « Triplex, corsaire. » A l'Amirauté, la lettre est classée et l'on ne s'en occupe plus jusqu'au jour où des forts anglais sont détruits sur des points opposés du globe par le mystérieux Triplex, car chacun croit que Triplex n'est qu'une seule et même personne. La police anglaise est autant sur les dents que sur pied ; quand elle croit s'emparer du corsaire, celui-ci lui glisse entre les mains. Il va même jusqu'à faire prisonnier le chef suprême de la police et le rend à la liberté dans des conditions qui en font la risée de la ville. Triplex est vraiment insaisissable. Le secret de sa force, c'est qu'il possède trois bateaux sous-marins, genre Goubet, avec lesquels il se croit en état de braver toutes les flottes de l'univers. Et chaque « sous-marin » est commandé par l'une des trois incarnations du corsaire. Un jour cependant, le Triplex français est appréhendé ; on l'enferme dans une forteresse. Alors, il s'empoisonne, on l'enterre, puis il ressuscite comme un héros de Ponson du Terrail, n'étant d'ailleurs qu'endormi par un narcotique. De sorte que la lutte recommence de plus belle contre Sir Allsmine. Le dernier épisode est des plus fantastiques. Triplex a donné rendez-vous à la flotte anglaise près d'une île (l'île d'Or). La flotte arrive. Le corsaire fait passer à l'amiral des ordres mal accueillis. Aussitôt des rochers se déplacent (comme au théâtre) et

crac ! voici les Anglais bloqués, captifs, leurs navires étant « mis en bouteille. » Force est donc à l'amiral britannique d'en passer par ce que veut le corsaire. Ce qui signifie que le chef de la police du Pacifique, « ce pelé, ce galeux » est amené à l'Ile d'Or, traduit devant un conseil de guerre et convaincu de crimes odieux. Désespéré, le misérable se fait justice lui-même en absorbant un poison violent contenu dans le chaton de sa bague. Un mariage termine le récit : un Français épouse une Égyptienne, dernière héritière des Pharaons. Mais, par ce mariage, l'époux s'oblige à conquérir le Nil et à rendre la liberté à l'Égypte. Après Fashoda, c'est réussi ! L'illustration est soignée, la reliure étincelante : elle représente, en or, argent et couleurs, l'une des scènes de ce « voyage excentrique. »

11. — De Jean de la Brète et de E. Vulliemin, l'on peut dire que les deux font la paire : l'écrivain, une femme, possède un esprit étincelant ; serait-ce pour cela que l'Académie française lui a décerné le prix Montyon ? Si oui, la récompense n'est point imméritée. Quant à M. Vulliemin, il s'est si bien imprégné de la pensée de l'auteur, qu'il a traduit en images les scènes et les personnages avec un brio remarquable. Il y a longtemps que le *Polybiblion* (t. LVIII, p. 17) a rendu compte de cet agréable ouvrage. Nous n'avons donc pas à revenir longuement sur sa trame. Le comique coudoie le dramatique dans *Mon Oncle et mon curé*. Mais, ainsi que l'observation en a été faite déjà ici, le titre logique eût dû être : *Ma Tante, mon oncle et mon curé*. En effet, l'histoire débute par l'exposé, bien drôle parfois, des mauvais rapports de Reine de Lavalle, avec une tante insupportable, sorte de bourgeoise mal dégrossie, entrée l'on ne sait comment dans une famille aristocratique, dont les portes eussent dû lui rester fermées. Après la mort de cette tante nullement regrettée, notre petit diable de Reine s'installe chez un oncle qu'elle étonne par son imperturbable aplomb, non moins qu'elle consterne sa cousine, Blanche de Pavol, par des allures que celle-ci qualifie d'effronterie. Et Blanche n'a point tort absolument. Mais, au fond, tout le monde adore ce lutin de Reine, depuis son oncle jusqu'à son curé, un peu faible à son endroit, nous paraît-il, et aussi jusqu'à sa sérieuse cousine. Et puis, après des incidents de toute sorte, l'on aboutit laborieusement à deux mariages bien assortis. Blanche épouse l'homme de ses rêves, Reine aussi. Parfait. Seulement, nous pensons que, si la mère de famille se délecte infiniment à cette fine et désopilante lecture, il est douteux, pour le moins, qu'elle en permette la lecture à sa fille, surtout si cette dernière a un caractère un peu indépendant.

12. — Il est, parmi les hauts faits de ceux qui défendirent leur Dieu et leur Roi, des épisodes particulièrement touchants, tel que celui que nous conte M. Jean Guétary. *Les Compagnons de l'Alliance* ne sont

autres que des amis du chevalier de Maison-Rouge, qui organisa la fameuse conspiration de l'Œillet blanc pour délivrer la Reine, et qui mourut en 1814, fusillé la veille du retour de Louis XVIII. Ces amis : ou plutôt un jeune ami, est aimé de sa nièce et, pour le sauver, Maison-Rouge se dévoue. Il rentre, malgré lui, dans les rangs des conspirateurs, et se fait tuer par un nouveau et sublime dévouement d'amour idéal. L'histoire est écrite avec une verve extraordinaire; il semble qu'on vive au milieu de cette police de l'Empire, si terrible, et de ces conspirations sans cesse renouvelées malgré elle, car on voulait, coûte que coûte, se soustraire au régime. Qui n'a pas fouillé les archives de la police secrète ne saura pas avec quel soin M. Guétary a restitué ses personnages. Les héros sont intéressants. Pour beaucoup, ce sont des amis ou des ancêtres, dont on aime à relire les exploits, en saluant leur mémoire, comme le fait l'auteur. Ce livre, où pas une ligne n'est à reprendre, mérite une place à part sur la table du salon de famille. Elle n'intéressera pas moins le grand-père que la petite-fille, et (par ce temps de procès byzantins, qu'on nous pardonne l'expression) ce sera justice.

13. — *Les Bardeur-Carbansane, Fils de Bourgeois,* de M. Jacques Naurouze, — le dernier volume de l'*Histoire d'une famille pendant cent ans,* — est ce que l'on pourrait appeler un livre à surprises. Sur la foi de son aspect, on le prendrait tout simplement pour un bon livre d'étrennes, pour un petit roman enfantin sans prétentions. Détrompez-vous! Quand on passe à la lecture de ce volume, on est bien vite édifié sur le but de son auteur, et on demeure un peu ébahi de le voir si audacieux. M. Naurouze, — si toutefois nous avons bien saisi ses prétentions, — ne se propose rien moins que d'exposer, à la faveur d'une action presque nulle, de véritables problèmes sociaux, dont il offre des solutions aussi humanitaires que chimériques. Ses personnages sont de pure convention et ne vivent pas: Roland lui-même, le héros du livre, est une pure abstraction; abstraction aussi l'ouvrière dont les théories mystico-socialistes (cela ne veut pas dire que la religion apparaisse dans le livre de M. Naurouze) ne sont certes pas dépourvues de grandeurs et de vérités, mais semblent un peu invraisemblables dans la bouche de cette jeune fille du peuple, à moins que l'auteur n'ait voulu représenter Rose comme un précurseur de Louise Michel. Quant à l'idée maîtresse du livre, la voici : les patrons, avant d'être patrons, doivent avoir été ouvriers, avoir vécu de la vie des ouvriers et avoir souffert avec les déshérités. C'est là une idée très belle, très généreuse, mais absolument inadmissible dans la pratique. Quels fils de bourgeois consentiront jamais à suivre l'exemple de Roland Bardeur? Et puis ce n'est pas, — disons-le franchement, — le livre de M. Naurouze qui inspirera à la jeunesse le grand élan et la foi sublime nécessaires pour soulever la lourde montagne du préjugé.

14. — *Liberté reconquise, ou les Franchises municipales*, de M. Massillon-Rouvet, est une étrange composition que l'on ne peut recommander sans les plus expresses réserves, malgré sa réelle valeur archéologique. L'auteur y raconte un épisode de l'affranchissement des communes. Pierre de Courtenay, comte de Nevers, a fait construire son château par un artisan habile du nom de Vrain, mais il a gravement mécontenté ses vassaux; ceux-ci se soulèvent et placent Vrain à la tête de la révolte. Pierre de Courtenay agit par ruse; il fait arrêter le chef des insurgés et l'envoyer à la mort lorsqu'un délégué de Philippe-Auguste arrive fort à propos pour le sauver et l'armer chevalier en récompense de ses beaux travaux. La fille du seigneur, qui s'est amourachée de Vrain, l'épouse, et la commune de Nevers est affranchie. Cette intrigue, passablement révolutionnaire, où l'autorité féodale et l'influence du clergé sont singulièrement décriées, sert de cadre à de savantes dissertations sur les monuments et les mœurs de l'époque; M. Massillon-Rouvet s'y montre le digne élève de Viollet-le-Duc dont il reproduit de nombreux plans et dessins qui présentent un grand intérêt. Il rappelle, en finissant, que, par une coïncidence bizarre, le 14 juillet est la date de la prise de Jérusalem et de l'affranchissement de la commune de Nevers; ce dernier événement est le présage de la grande Révolution.

15. — L'érudit volume que publie M. Mathieu Planchon, horloger, sous le titre : *L'Horloge, son histoire rétrospective, pittoresque et artistique*, mérite le meilleur accueil. « L'histoire de l'horloge, dit l'auteur dans sa Préface, a, depuis de longues années, occupé tous nos loisirs et nous avons, autant que cela nous a été possible, cherché, compulsé, collectionné tout ce qui a rapport à ce moyen horaire... Nous parlerons des horloges des pays les plus divers, sans cependant faire autre chose que de donner des indications générales. Puis nous dirons un mot de l'horloger dont nous aurons étudié les œuvres. » Dans les huit premiers chapitres de son livre, M. Planchon nous entretient successivement, et d'une manière aussi attrayante qu'instructive, des clepsydres ou horloges à eau, des horloges de clochers et d'appartements, des jaquemarts et automates, des horloges Renaissance, des pendules et des horlogers. Les deux derniers chapitres traitent de l'heure au Japon et en Chine. Il n'y a pas que les professionnels qui s'intéresseront à cette étude gracieusement et amplement illustrée. Les personnes qui s'occupent de l'histoire de l'art dans l'ameublement et même les simples curieux prendront plaisir et recueilleront plus d'un profit à lire, ou même à consulter simplement, ce joli volume.

16. — Ce sont des livres célèbres dans la littérature enfantine que les jolis ouvrages de M. Émile Desbeaux : *Les Pourquoi de Mlle Suzanne* et *les Parce que de Mlle Suzanne*. Qui ne les a lus jadis ? Les voici qui,

sous une nouvelle forme, nous reviennent aujourd'hui, fondus en un seul volume de grand, très grand format. Cette innovation est-elle heureuse? Et l'in-4° est-il bien maniable pour les enfants, auxquels sont destinés *les Pourquoi et les Parce que de Mlle Suzanne*? Il ne nous paraît pas; mais ce dont nous sommes sûr, en tout cas, c'est de l'intérêt avec lequel jeunes garçons et fillettes, une fois ce lourd volume posé sur leur table, liront le joli roman, instructif et moral à la fois, qui a déjà charmé leurs aînés et qui leur revient aujourd'hui soigneusement revisé et accompagné d'illustrations dont quelques-unes sont excellentes.

17. — M. Aimé Giron est du nombre de ces écrivains privilégiés qu'il est superflu de recommander aux lecteurs. Nous avons vu un enfant intelligent ouvrir au hasard son dernier volume: *Le Vieux Ramasseur de pierres, suivi de la Famille de la Marjolaine,* lire les premières lignes qui lui sont tombées sous les yeux et se sentir captivé au point de ne quitter le livre qu'après l'avoir entièrement parcouru. Aussi bien, comment ne pas s'intéresser à la destinée du « ramasseur de pierres, vieux comme un banc, haut comme un porche, bon comme le pain bis », et de son confrère et ami M. Pachot, « paléontologue (?) du cru, bas sur jambes et rondelet comme les bonshommes qu'au dessert on pétrit entre ses doigts avec de la mie de pain »? — Le fantastique a-t-il pour vous de l'attrait? Vous aurez plaisir à apprendre à la suite de quelles aventures les fils du chevalier de la Marjolaine sont rentrés au manoir paternel pour y trouver le vrai bonheur. « Elle est si calme, si douce, si vraie, l'existence au foyer et en commun de ceux que Dieu fit naître sous le même toit pour s'aimer et s'entr'aider! » Le style de M. Giron n'a rien du purisme académique: mais il est si honnête et si vivant!

18. — L'auteur de *l'Allemagne, 1810-1812* (*la Confédération germanique*), M. E. Denis, professe comme suppléant dans la chaire d'histoire contemporaine créée, il y a quelques années, pour M. Rambaud. La nature de son enseignement lui donne, semble-t-il, toute licence d'agiter ces questions mixtes qui touchent à la politique présente et ne sont point encore entrées tout entières dans la sérénité des choses passées. Un précédent volume, signé du même nom, était consacré à l'Allemagne de 1789 à 1810; celui qui, sous un titre distinct, le continue, trace, en une demi-douzaine de chapitres, le tableau des événements qui se sont succédé entre l'avènement de Metternich en Autriche et celui de Bismarck en Prusse. Il montre comment la Confédération germanique, grâce à la guerre libératrice de 1813 et au congrès de Vienne (ch. I et II), naquit sur les ruines de la Confédération napoléonienne du Rhin; puis par quelles vicissitudes passa le système autrichien (ch. III et IV), en face de l'Allemagne nouvelle qui

commençait à prendre conscience d'elle-même (chap. V). Il résume clairement la série des faits, aussi confus que retentissants, amenés par le contre-coup de la Révolution française de 1848 (ch. VI). Enfin, il permet de suivre dans ses phases successives et sur ses divers théâtres le mouvement religieux, intellectuel, économique, et caractérise, d'un trait rapide, les théories philosophiques et les écoles littéraires, les penseurs et les hommes d'action, tous ceux qui assaillaient ou défendaient le mur d'apparence indestructible élevé devant l'avenir par les diplomates de 1815. Aux premières pages, trois femmes, trois victimes de Napoléon : la reine Louise de Prusse, l'archiduchesse Marie-Louise, Mme de Staël symbolisent les humiliations et les aspirations de l'Allemagne ; à la dernière apparaît le hobereau brandebourgeois qui devait effacer les unes et couronner les autres. Dans son exposition, M. Denis s'inspire de ce libéralisme politique et religieux professé dès le xve siècle, au milieu du Saint-Empire, par Jean Huss, le héros de son premier ouvrage. Les illustrations jointes au texte sont intéressantes, surtout par des reproductions de portraits et de caricatures de l'époque. Un troisième volume complétera sans doute cette œuvre et nous fera assister à la formation, sous l'influence prussienne, de l'unité nationale et du nouvel empire allemand.

19. — Quand nous étions petits... nous n'étions pas grands ; mais nous lisions des livres très grands où Berquin se montrait tout entier. Aussi avons-nous retrouvé avec le plus grand plaisir : *Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies, Colin-Maillard* ou le mauvais Robert, *le Petit Joueur de violon* ou le Jonas sur lequel a pleuré tout enfant qui se respectait, *la Petite Glaneuse, la Levrette et la bague, les Étrennes, la Vanité punie, l'Epée*, une des meilleures comédies. Tous ces titres en disent bien long à nos imaginations que couvrent maintenant des têtes chenues. Pour les jeunes, il faut leur apprendre que c'est du bon sensibilisme à la mode de Jean-Jacques, et que leurs aînés reliront avec plaisir ces dialogues présentés par une intéressante préface de M. Tarsot, illustrés de ravissantes images de H. Gerbault, très bien imprimés par Ch. Hérissey, ce qui fait grand honneur à l'éditeur H. Laurens, et ce qui doit bien plaire au vieil *Ami des enfants*, dans sa demeure dernière.

20. — Vous imaginez-vous *les Fées en train de plaisir*? C'est le spectacle que nous présente M. Arsène Alexandre avec l'aide du bon peintre Lucien Métivet. Les pauvres fées commencent par éprouver à Paris, au début, au milieu et à la fin de leur voyage, bien des désillusions, bien des tristesses. Mais vraiment elles ont la tête à l'envers ! et elles font tourner tout le monde en bourrique, les chiffonniers eux-mêmes implorent qu'on les rende à leurs chiffons. C'est très spirituellement pensé et dit, et plus d'un papa rira beaucoup en lisant les

exploits des fées. Est-ce à dire que les enfants s'amuseront autant? Peut-être que non ; car si la phrase est légère, vive, toujours compréhensible, il y a une morale bien autrement compliquée que dans le *Petit Chaperon rouge*. Mais on câlinera maman qui expliquera tout. Et puis il y a de si jolies images, la reliure est si belle avec tant d'or dessus et une si minuscule tour Eiffel tout en noir! Au point de vue de la morale, il n'y a rien à reprendre ; et au point de vue de l'esprit, il y en a à revendre.

21. — Si nous suivions le *Rêve de Jean*, nous partirions de Saint-Nazaire pour la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane. A l'aide d'une très ingénieuse fiction, Mme M. Sibille nous initie à la vie des pauvres matelots caboteurs de nos côtes de l'Océan, victimes trop souvent de la terrible mer. Puis elle nous mène au milieu des planteurs, et nous fait assister à un naufrage. Les sauvages (de bons sauvages) interviennent à temps et amènent notre jeune héros au placer, où il gagnera tant d'or en si peu de temps qu'il consolera sa pauvre mère, rachètera la propriété de famille imprudemment engagée, et reviendra riche et heureux à Saint-Nazaire. Livre très intéressant, très bien écrit, dont quelques détails sont un peu exagérés (p. 176, comment Kaoupa peut-il connaître le docteur Crevoux et M. Coudreau?), mais dans lequel on s'est malheureusement efforcé d'éviter toute note et pour ainsi dire tout mot religieux.

22. — *Nous et nos amis* sont des petites nouvelles (il y en a vingt-deux en 111 p. in-16) rédigées pour les enfants en bas âge. *Petite Fille* signifie qu'il vaut mieux rester ce que Dieu nous a fait. *Encore un* engage les enfants à respecter le bien d'autrui. *Le Cerf-volant*, ne touchez pas aux jouets de vos frères, même pour crever la tête de la République. *Suzanne et Jean*, soyez bons aux malades, etc., etc. Ce sont là de bons conseils. Mais hélas! pas un mot de Dieu, et beaucoup trop de Marseillaise (p. 4). Le livre est joli, les gravures heureuses, la reliure charmante.

III. — 1. — Ouvrons le *Tour du Monde*. M. Henri Turot nous donne sur l'insurrection crétoise et la guerre franco-turque, les notes et impressions recueillies par lui, en suivant sur place les événements, en Crète, en Macédoine, en Thessalie, en Épire et à Athènes. C'est un récit très vivant, très instructif, entremêlé de descriptions. De nombreuses gravures, d'après des photographies ou des dessins de Mme Crampel, reproduisent des vues et souvent des scènes de la guerre, sans parler de plusieurs cartes. Avec le comte Joseph de Brettes, qui a séjourné six ans chez les Indiens du Nord de la Colombie, comme chargé de mission, nous faisons connaissance avec une région presque inexplorée. — M Alfred Bertrand nous transporte dans le Haut-Zambèze, au pays des Ba-Rotsi. — Mme B. Chantre décrit la

Cilicie; M. de Cordemoy, le Chili. — Nous revenons en Europe avec M. Eugène Müntz, qui nous fait admirer les villes historiques de la Franconie : Rothembourg, Wurtzbourg, Bamberg, Neustadt, avec leurs richesses artistiques et leurs curiosités archéologiques. Les Alpes Domolitiques, que nous parcourons avec M. Edme Vielliard, forment la partie septentrionale du massif montagneux connu sous le nom d'*Alpes du Trentin oriental*, région merveilleuse par ses cimes neigeuses, ses lacs, ses vallées profondes. — Le Yémen, qu'ont exploré MM. Désiré Charnay et A. Deflers, n'avait pas encore fait l'objet d'une relation dans le *Tour du Monde :* C'est à Mariaba que régnait cette belle reine Belkis, l'admiratrice de Salomon; Mariaba, que Pline disait être un diadème sur le front de l'Univers. » M. Agostini raconte un voyage au Cambodge et décrit la ville de Pnom-Penh. — M. Martel nous fait pénétrer dans les cavernes des Causses, au milieu des Cévennes, et l'on marche de surprise en surprise à travers la forêt vierge souterraine, la grotte de Dargilan, etc. — Le *Voyage d'un Congrès en Russie*, par Mme Stanislas Meunier, est raconté avec un entrain plein de charme. — La *Promenade en Serbie*, de M. P. Jousset, nous fait voir des types curieux de paysans et de paysannes serbes, de chefs de ziganes, etc., et nous offre une description de la ville de Belgrade. — Nous passons huit mois à Tombouctou et dans la région nord, en compagnie du commandant Réjou. — M. Henri Lorin raconte l'inauguration du chemin de fer du Congo et en dépeint le parcours. — M. Ch. Rabot résume le voyage accidenté du Dr Sven Hedin à travers les glaces et les sables de l'Asie centrale. — Dans l'*Italie inconnue*, MM. Bertoux et G. Yver nous font parcourir une partie peu explorée du royaume de Naples, allant de Naples à Montevergine, Benevent, Ariano et Foggia. — Enfin la dernière livraison de 1898 contient la description des Iles Açores, par M. P. d'Espagnat. — Ajoutons que dans la partie supplémentaire de chaque volume : *A travers le monde*, toutes les nouvelles géographiques sont soigneusement enregistrées, et que l'illustration est toujours splendide.

2. — Toujours même luxe de jolies gravures ; toujours même agréable variété d'intéressants articles dans le *Journal de la jeunesse*. La collection de 1898 débute par une nouvelle de M. Gustave Toudouze : *Le Démon des sables*, histoire militaire de l'an VI de la République, que nous ne pouvons que mentionner, car nous la retrouverons en volume le mois prochain. Nous ne nous arrêterons pas davantage à *Seulette*, de Pierre Maël, aux *Plumes du paon*, de G. de Beauregard et H. de Gorsse, ni à *Beaux-frères*, de J.-B. Jeanroy, également publiés à part. A M. A. Verlet, est due une nouvelle intitulée : *l'Héritage des Derbanne*, où l'auteur démontre que le bonheur consiste dans l'accomplissement du devoir. M. Georges Ferry, reprenant

le célèbre récit de Gabriel Ferry : *le Coureur des bois*, reconstitue le dénouement de la carrière du héros, sous ce titre : *la Dernière Aventure de Bois-Rosé*. M. Félix Laurent nous peint, dans *Satan-le-Baudet*, un intérieur villageois, où l'âne joue un rôle important. M. Anthyme Saint-Paul continue ses intéressantes notices sur les *Origines des villes françaises*, depuis François Ier jusqu'à Louis XIV, et décrit la cathédrale de Chartres. M. Henri Jacottet parle de la Corée. M. E. Leroux nous transporte à Manille et à Porto-Rico, M. Louis Rousselet au lac Tchad, M. El. Dall aux lacs Katrine et Lhomond. Mme Barré poursuit ses études sur les costumes en France et sur les fantaisies de la mode. La science est représentée par des articles sur les tramways et les chemins de fer électriques, la télégraphie sans fils, les cyclones, tornades et trombes, les sous-marins ; l'histoire, par quelques biographies consacrées à Weber, Horace Vernet, Mignard, Meyerbeer, Vasco de Gama, Mendelssohn, le corsaire Jean Doublet. Les *Lettres du régiment*, de Louis d'Or, continuent à initier le lecteur à tous les détails de la vie de caserne. Toute une série d'articles de M. Lucien d'Elne est consacrée aux timbres-poste en Allemagne. Sur la chasse, M. Ch. Diguet, poursuivant ses précédents articles, parle des battues du renard, du syrrhapte, de l'affût à la bécasse, du vanneau. Citons deux piquants articles de M. Calmettes sur *la Pêche aux corneilles* ; d'autres sur les pêches de grève, sur les huîtres, la truite et les moules. M. St-J. de l'Escap nous initie aux secrets de la prestidigitation. Les jeux ne sont point oubliés, non plus que les notions pratiques : fabrication des couteaux et des ciseaux, industrie du diamant, etc.

3. — Les diverses publications, en volumes, de la maison Hetzel que nous signalons ici même ont servi, entre autres, à former les deux volumes qui nous arrivent du *Magasin d'éducation et de récréation*. L'exemplaire que nous avons sous les yeux est relié admirablement, comme tout ce qui sort de la librairie Hetzel. A peine quelques desiderata sont-ils notés au cours de l'analyse des ouvrages de M. A. Laurie et H. Malin (Voir l'*Oncle de Chicago*, p. 504 et *Un Collégien de Paris en 1870*, p. 503). En somme, bons volumes, où l'on pourra lire, avec l'œuvre nouvelle de M. J. Verne : *Le Superbe Orénoque*, le roman de M. Aimé Giron : *Le Vieux Ramasseur de pierres* et le récit de M. A. Monans : *La Maison blanche*, un certain nombre de choses amusantes, morales ou instructives. N'insistons pas sur l'illustration : elle est une joie pour l'œil des jeunes et des vieux.

4. — Combien de périodiques peuvent mettre sur leur titre : Soixante-sixième année ? C'est cependant le cas du *Magasin pittoresque*, le bien nommé. Nous n'avons rien trouvé de répréhensible dans le volume de 1898. Nous y remarquons même qu'au point de vue artis-

tique spécialement, la rédaction s'est attachée surtout à décrire et à faire l'historique de grandes œuvres religieuses, et cela en bons termes. Notons aussi d'intéressants articles sur le comte Albert de Mun (p. 82-83), sur l'impératrice d'Autriche (p. 319), sur le patriarche de l'Orient (Mgr Pierre Géraïgiry), sur Henri de la Rochejaquelein, à propos de la statue de Falguière, etc. La littérature, l'histoire, les beaux-arts, la science, dans toutes leurs divisions, trouvent d'ailleurs leur place dans ce recueil si connu. Un article sur la Jérusalem moderne (p. 366-368) mérite une mention spéciale, de même qu'une étude de M. Albert Cim, intitulée : *Amateurs et voleurs de livres*. M. A. Cim a publié déjà sur l'histoire du livre en général, dans la *Revue encyclopédique* et dans la *Revue bleue*, un certain nombre d'articles fort suggestifs que nous avons eu l'occasion de signaler et que nous serions heureux de voir réunir en volume : ce volume aurait du succès, sans nul doute.

5. — Autrefois, les publications ayant à peu près le genre et l'allure de la *Revue Mame* s'intitulaient invariablement « Magasin » ou « Musée. » Nos anciens avaient raison. Mais l'on a tant usé et abusé de ces deux dénominations que, sous peine de risquer l'embourbement dans le sentier battu, au moins aux débuts, il fallait trouver une autre étiquette. Et alors, la grande librairie de Tours-Paris, bonnement, simplement, a accolé son nom au mot sans prétention de « Revue. » Depuis, le périodique a marché, et si bien, que nous jugeons fort inutile, en ce qui concerne le volume de 1897-1898, que nous avons sous les yeux, d'entrer dans des détails quelconques. Notons toutefois l'illustration si soignée, si variée qui fait de l'ensemble l'un des plus beaux, nous dirons même le plus beau des périodiques à recommander à la jeunesse. Mais si nous couvrons de fleurs la *Revue Mame*, cela ne signifie aucunement qu'elle n'ait plus de progrès à faire. Elle se présente fort bien, certes, mais ses directeurs devront toujours avoir l'œil ouvert et l'oreille tendue pour ne pas se laisser distancer. Éducation, enseignement, plaisir, tel est le triple aspect de ce périodique qui fait une part très large à la religion.

6. — C'est avec un réel plaisir que nous saluons *Mon Journal* (*1897-1898*). Il nous arrive sous sa reliure genre Bradel, gracieuse et solide et dont le plat est illustré d'une image en couleurs très réussie. Tout au plus, désirerions-nous que la petite nouvelle de M. Aristide Fabre : *Pour la Patrie !* n'eût point trouvé place ici. Cela, malgré de bons sentiments, vous a un petit parfum révolutionnaire bien inutile. Mais nous passerons volontiers condamnation en faveur de la glorification faite ici très fréquemment de l'ancienne France, qui nous valait bien. La variété des récits et des articles est vraiment considérable, et quelle illustration brillante et soignée ! Ajoutons que l'idée religieuse est souvent affirmée en ces pages pleines de choses et d'idées qui émerveilleront nos enfants.

7. — Contes et nouvelles, histoire et biographies, géographie et voyages, histoire naturelle, beaux-arts, sciences et industrie, voilà le fonds du périodique qui s'intitule le *Petit Français*. N'oublions pas aussi des anecdotes, des recettes variées, des bons mots, des curiosités, des citations, toutes choses instructives ou amusantes. L'illustration est parfaite : elle peut rivaliser avec celle de la *Revue Mame* ou du *Magasin pittoresque*. La pensée religieuse, nous dirons même chrétienne, a de temps à autre de l'écho, un peu affaibli, c'est vrai, mais suffisant, comme, par exemple, dans *Pierrot*, par Mlle Roger Dombre, et les *Mémoires de Primevère*, par Mme Gabriel Franay, dont nous parlons plus loin. Tout en exprimant encore le désir que cet intéressant périodique accentue davantage l'idée religieuse, nous devons reconnaître que, s'il n'est pas à mettre, sous ce rapport, sur le même plan que d'autres mentionnés ici, il n'est du moins pas un adversaire : c'est, comme nous l'avons dit autrefois, un allié lointain qu'il faut plutôt encourager.

8 et 9. — De mensuel le *Musée des enfants* est devenu bi-mensuel. C'est parfait. Ce périodique vient d'achever sa onzième année (1898). Le prix d'abonnement est resté le même; il est vrai que chaque fascicule n'a plus que 16 pages au lieu de 32. N'empêche que la modification est heureuse; car les petits abonnés éprouvent deux fois par mois le plaisir de recevoir leur journal. Mais ce dont ils sont encore plus satisfaits peut-être, c'est de contempler les charmantes images en couleurs qui se trouvent assez fréquemment dans les livraisons. Quant au texte, il est ce qu'il a toujours été : très recommandable sous tous les rapports, et intéressant. Mais pourquoi n'avoir pas compris le *Musée des jeunes filles* dans cette évolution? Même, la couverture du *Musée des enfants* est plus vivante, plus gaie. On aura beau nous dire que les fillettes, en général, sont plus sérieuses que les garçonnets, cela ne signifie pas qu'elles restent insensibles aux enluminures. Nous croyons qu'il suffira de signaler la chose à l'excellente Société de Saint-Augustin, pour qu'elle se décide à marcher de l'avant. Des images en couleurs, des images en couleurs! lui crierons-nous. Cela retient l'œil des petits et sollicite plus vivement l'attention des grands.

10. — Après *Jeanne d'Arc*, après *Du Guesclin*, après *Bayard*, M. Théodore Cahu nous donne *Turenne*. On sait que c'est sous la forme d'un récit à ses enfants, entrecoupé de remarques de ceux-ci, que l'aimable auteur présente à la jeunesse les « Héros de France. » C'est en face de l'Arbre de Noël, pliant sous le poids des jouets, et entouré d'une joyeuse bande d'enfants qu'il commence l'exposé de la vie du grand capitaine. L'illustration, en couleurs, due à M. Paul Dufresne, nous montre Turenne lisant Quinte-Curce, dormant sur un canon, provoquant un officier avec lequel il ne tarde pas à se réconcilier, s'empa-

rant de la forteresse de la Motte, blessé au siège de Saverne, combattant à Nordlingen et à la journée des Dunes, passant le Rhin, battant les Impériaux à Mulhouse, félicité et embrassé par Louis XIV, enfin tué par un boulet à Sassbach. A travers les glorieux épisodes, on a eu le tort de glisser, fort inutilement, une gravure représentant *Zwingle prêchant la réforme*, à propos de la mention du père de Turenne, « l'un des chefs du parti calviniste ». Pourquoi aussi avoir placé cette interruption dans la bouche d'un des enfants : « les seigneurs se faisaient un honneur de ne pas savoir signer leur nom ? » Ce sont là des fausses notes qu'il faudrait soigneusement éviter dans des livres destinés à la jeunesse. Pour une gravure, pour un mot, on écarte plus d'un lecteur. — A part cette critique, nous n'avons que des éloges pour ce joli album.

11. — La maison Mame a eu l'excellente pensée de nous donner un album sur *Lourdes*. Nous l'en félicitons, et nous ne doutons pas que toutes les familles chrétiennes ne tiennent à donner à cet album une place de choix sur la table du salon. L'histoire de l'apparition, l'histoire du pèlerinage, l'histoire des miracles remplissent ces pages et, à mesure que se déroule le récit, apparaissent les portraits, les vues des scènes qui initient le lecteur à cette merveilleuse épopée, objet d'admiration pour les croyants, d'étonnement pour les incrédules, de rage peu dissimulée pour les impies. De fort jolies gravures, semées à profusion, nous montrent Bernadette et sa maison; l'intérieur de l'église paroissiale; l'église inachevée de Mgr Peyramale; une vue d'ensemble du vieux Lourdes; l'entrée des Spéluges où se trouve la grotte de Sainte Madeleine; le pont de Betharram, etc. Nous voici devant la basilique, au Calvaire, devant la grotte, devant la piscine, au cabinet des consultations médicales, au vieux cimetière. Nous voyons se dérouler les processions; nous suivons pas à pas le pèlerinage national du Jubilé de 1897, avec ses grandes et inoubliables scènes, processions des miraculés, procession sous la pluie, procession du Saint-Sacrement, groupes de pèlerins. Après Lourdes, les environs : Pau, Argelès, Luz, Saint-Sauveur, Barèges, Gavarnie, le Pont de neige, le Pic du Midi, son observatoire, le torrent de Valentin. Toutes ces gravures, d'une excellente exécution, sont comme autant d'instantanés qui rappellent de pieux souvenirs aux pèlerins et qui donnent à ceux qui n'ont point encore fait le pèlerinage de Lourdes le vif désir d'y aller célébrer les gloires de la bienheureuse Vierge et implorer d'elle le salut de notre France.

12. — *Pour lire seul*, tel est le titre d'un joli album de M. d'Allone, illustré par Mlle Amélie Bertrand. Historiettes pour les « tout petits », où les difficultés ont été évitées, où l'on n'a employé que des mots simples, faciles à prononcer, aisés à comprendre, où les gravures

viennent à l'appui du texte : *Naissance d'un petit frère, un voyage au bord de la mer, la pêche, Robert au travail, la vraie charité, une visite à la ferme, le jardin d'André, en forêt, le vase cassé, la chasse aux papillons, les plaintes d'André et de René, les regrets d'André et de René, Histoire d'une goutte d'eau*, autant de récits écrits avec charme, contenant des leçons morales, et qui peuvent être mis de confiance entre les mains des « tout petits. »

13. — Autre album « pour les petits enfants », sous ce titre : *le Second Livre*, par Mlle Blanche Marois. Celui-ci a de jolies images en couleur, alternant avec une page où sont figurées les choses usuelles, de façon à initier le jeune lecteur à une foule de connaissances utiles et à lui donner de sages leçons : Nourriture, vêtements, la maison, ordre et propreté, politesse et respect, charité, vaillance, fuyons les défauts, autant de gravures, accompagnées d'un agréable commentaire, autant de scènes bien choisies, agréables à l'œil, fructueuses pour l'esprit. Voici une étable, la dinette des enfants, le potager, la vendange, la tonte des moutons, une magnanerie, une carrière, une briqueterie, une forge, une maison en construction, un phare, le salut au drapeau, le père malade pour lequel les enfants sont en prière, enfin les premières prières que la jeune mère fait réciter à son *baby*. Tout cela est instructif, tout cela est animé des meilleurs sentiments.

14. — La Société française d'édition d'art n'oublie pas la jeunesse. Elle publie une *Imagerie artistique* dont nous avons parlé plus d'une fois. Le nouvel album que nous avons à signaler est dans le format grand in-4° et composé de vingt pages, offrant chacune une histoire des images : *Mésaventure de M. Pomme; Yam « Sot »; le Portrait; Une Leçon de prudence ; M. et Mme Clown; Une Faction agitée; Histoire de trois jumeaux ; Une Sortie mouvementée; Bien volé ne profite jamais; La Reconnaissance de Tom; Une mauvaise douche; Aventures de Pierre Grateron; Les dernières distractions du professeur; Roger le désobéissant; Les chasses de Tartarin; Le beau Ténébreux; Ernest le petit gommeux; L'Arroseur et l'Éléphant*, autant de récits abracadabrants qui feront le bonheur de la jeunesse.

15. — *Les Sept Ans de Mlle Lili*. Heure solennelle où la petite fille entre en classe, fort émue, très novice, et commence l'apprentissage de la vie d'étude. Ses débuts sont malheureux, elle est coiffée d'un bonnet d'âne. Mais elle prend courage, triomphe de sa paresse et a l'honneur d'être chargée par ses compagnons de réciter le compliment d'usage pour la fête de la directrice. Elle-même le compose; elle l'apprend et le débite sans broncher. — Puis on va passer la journée à la campagne : on s'en donne à cœur joie. Au retour, le papa de Mlle Lili lui donne une jolie poupée : la voilà qui se met à coudre pour composer le trousseau de *Jacqueline;* elle offre une soirée de

poupées à toutes les poupées de ses petites amies; on fait la ronde des poupées et la fête se termine par leur souper, où elles ne tardent pas à céder la place à leurs petites mères; de gracieux dessins de Froelich émaillent ce récit enfantin.

16. — Cet album est dû à la maison Hetzel. En voici un autre, sous ce titre : *Drame en trois actes*, dont les huit scènes feront pâmer les jeunes lecteurs, en les initiant aux plaisantes — et parfois tragiques — aventures de Lolo, Tutur et Riri. Nous ne détaillerons pas ces aventures, laissant à ceux qui ouvriront ce joli album le plaisir de la surprise.

III. — 1. — Sans ressembler aux *Travailleurs de la mer*, de V. Hugo, le roman de M. Gustave Toudouze : *Le Bateau-les-Sorcières*, a évoqué dans notre esprit l'œuvre du maître. C'est de même un poème en prose, rude, énergique, vivant. Le petit Breton, Pierrik Danielou, dernier rejeton d'une race de pêcheurs dont tous les membres ont péri en mer, reste orphelin dès l'âge le plus tendre. Seul au monde, il ne rencontre pour le prendre en amitié et pitié qu'une vieille bonne femme et un chien aveugle. Il est admis comme mousse à bord d'un bateau de pêche de Camaret qui, un jour, aborde à l'île de Sein. Là, il fait la connaissance d'une fillette étrange. L'un et l'autre se déclarent fiancés. Pris par le service de l'État, Pierrik s'éloigne pendant quinze années, sans donner de ses nouvelles à ses amis de Camaret. Et, quand il revient, second maître de la marine, la ceinture garnie de ses économies, il n'a plus d'autre pensée que de retrouver sa petite amie d'enfance. Nul ne peut le renseigner. Mais il n'est pas Breton pour rien. A force d'énergie et de patience, il finit par découvrir celle qui doit être sa femme. Malheureusement, il y a loin quelquefois de la coupe aux lèvres : demandez plutôt à Pierrik Danielou. Enfin, malgré vents et marées, il reste maître de la situation et Camaret compte un ménage heureux de plus. Dieu le protège : il le mérite. Pour les amis du merveilleux, ceux que l'on appelle folkloristes, il y a des pages curieuses, étranges, empoignantes. A n'en point douter, l'auteur est un fils de la Bretagne bretonnante, bien qu'il répudie les idées superstitieuses de ses pères. Ce n'en est pas moins un bon peintre de temps qui tendent à n'être plus qu'un souvenir. Ce volume, illustré d'une façon parfaite, se présente enchâssé dans une reliure d'un goût artistique remarquable.

2. — *La Roche-qui-tue* est un drame sombre, palpitant, qui s'accomplit en Bretagne pendant la Révolution. Un Anglais, le comte Arthur, qui s'est fait naturaliser Français, demande la main d'Améline de Kergroas et l'obtient. Le soir du mariage, il part avec sa jeune épouse, en berline, et chemin faisant, il fait prendre un narcotique à la comtesse Améline ; puis, une fois endormie, il la fait porter dans une forêt.

L'on y creuse une tombe, dans laquelle est descendue la jeune femme dans sa toilette blanche. Son cousin, le comte Plestin, et sa femme Aude, sur le récit d'un garde-chasse témoin de la scène lugubre, vont arracher Améline à sa tombe et la transportent à leur château. De là encore elle est enlevée par les complices du mari assassin qui convoitait la fortune de son épouse. Les de Plestin sont accusés du crime et sont obligés de fuir. Mais Améline, revenue à la vie, proclame la vérité, délivre les innocents des accusations qui pesaient sur eux, et avec eux poursuit le châtiment du coupable. Elle se rencontre avec son bourreau, devenu chef de bandes révolutionnaires, et qui accuse sa femme retrouvée auprès du délégué de la Convention. Améline se révolte devant tant d'audacieux cynisme. Dans un engagement contre les Anglais, un héros breton tue le mari assassin, et l'héroïne donne sa main à son vengeur. Drame émouvant raconté avec le talent que chacun reconnaît à M. Pierre Maël.

IV. — 1. — Si l'auteur de *Un Collégien de Paris en 1870* avait un peu plus accentué la note religieuse de son beau livre, il formerait, étant donnée la pensée patriotique qui l'a inspiré, l'une des meilleures lectures qu'il soit possible d'offrir à un jeune homme de quinze à dix-huit ans. La pensée de Dieu n'est pas absente toutefois de cette œuvre émouvante. M. Henri Malin met en scène, comme acteur principal, un jeune Parisien, Gridennes, fils d'un fondeur, qui, dès la déclaration de guerre à la Prusse, a juré, lui quatrième, de s'engager. Mais ses parents, sa mère surtout, s'y opposent. Le désespoir de notre collégien est d'autant plus grand que ses trois camarades viennent lui rappeler son serment et, sous son toit même, le qualifier de « capon. » Jamais injure ne fut plus imméritée. Et Gridennes le prouve non point par des paroles, mais par des actes. Pendant le siège, sous les balles et les obus, il court relever les blessés. Ensuite, il sauve son père grièvement blessé. Enfin, parti en ballon avec quelques amis, il va porter des dépêches en province, non sans risquer de tomber entre les mains de l'ennemi. Entre temps, le lecteur assiste au retour en plein Paris d'un brave Alsacien, échappé de la charge des cuirassiers à Reischoffen et pleuré comme mort par son père et sa fiancée, tous deux domestiques de la famille Gridennes. Les trois amis de Gridennes, engagés de la première heure, et notre faux « capon » se retrouvent sous le feu des Allemands. Côte à côte, sans se reconnaître encore, ils accomplissent des prodiges de valeur. On devine l'accueil enthousiaste fait à Gridennes par ses condisciples émerveillés des exploits du « capon. » Ensemble, ils échappent aux vainqueurs, au milieu d'un village incendié. Le livre se ferme sur l'allocution patriotique d'un colonel qui, après la paix, a conduit son régiment en manœuvres jusqu'à la frontière d'Alsace.

2. — C'est un agréable guide que M. André Laurie, et il y a plaisir à étudier avec lui la vie de collège et l'éducation dans tous les pays et dans tous les temps ; plusieurs fois déjà, ses lecteurs ont franchi l'Océan à sa suite ; ils le franchiront encore une fois cette année avec la famille Bertony, pour répondre à l'appel de *l'Oncle de Chicago* et saisir sur le vif les procédés américains d'éducation. Comme d'habitude, le livre de M. Laurie est intéressant, écrit d'une plume facile, dans un style clair et mouvementé qui convient admirablement à la jeunesse à laquelle il est destiné. A côté de la peinture des mœurs de collège en Amérique, on y trouve une comparaison entre ces mœurs et les nôtres. L'auteur, en effet, a supposé un jeune élève d'un lycée de Paris brusquement transplanté à Chicago, et il nous fait assister d'abord à tous ses étonnements, puis aux transformations qui, sous l'influence de ce milieu nouveau, s'opèrent peu à peu en lui. Mais, dira-t-on, un Français peut-il gagner quelque chose au contact des habitants de la libre Amérique ? Sans placer nos collégiens sur un piédestal et tout en leur montrant la supériorité de l'étranger quand elle est réelle, M. Laurie ne nous réduit cependant pas, comme M. E. Demolins, au triste rôle de serviles imitateurs des Anglo-Saxons. La lecture de son livre ne peut qu'être profitable aux jeunes gens, à l'heure actuelle surtout où beaucoup d'entre eux se reposent mollement sur les lauriers et sur les écus paternels ; elle pourra même ne pas être inutile à bien des parents. — La seule critique qu'on puisse adresser à M. Laurie est son admiration excessive (peut-être d'ailleurs n'est-elle qu'apparente) pour les écoles américaines. A Lutrell School, la part faite aux travaux manuels nous semble bien grande, et surtout il paraît étrange d'initier de si jeunes esprits aux pratiques de bourse, au maniement des échanges. Quel bizarre idéal on leur forme ainsi, et comme la lecture d'une belle page de Cicéron ou de Virgile leur serait plus profitable que tous ces tripotages ! Enfin, il s'écoulera longtemps encore avant qu'on puisse établir en France des écoles mixtes, et, — n'en déplaise à M. Laurie, — cette impossibilité est un éloge pour nous. En Amérique, pays de gens positifs et pratiques avant tout, la femme est un camarade qu'on regarde seulement avec plus de plaisir qu'un autre ; le temps y vaut si cher qu'on n'a guère le loisir d'y chanter des romances ; mais sur notre vieille terre gauloise, où règne toujours un parfum de galanterie, il en est autrement.

V. — 1. — La reliure du livre de M. Jacques Lemaire est fort jolie : le chevalier « de fer tout habillé » est superbe. L'épée d'or, l'armure d'argent brillent d'un grand éclat. Mais le titre est trompeur : *A la pointe de l'épée*, est simplement l'intitulé de la première des onze nouvelles qui composent ce recueil et dont le genre est fort variable. Si *A la pointe de l'épée* nous fait revivre un épisode de la Saint-Barthé-

lemy, judicieusement et agréablement conté, les autres nouvelles n'ont pas d'autre but que d'amuser et d'égayer ; c'est une suite de pochades littéraires à recommander aux gens qui s'ennuient. *La Malle*, entre autres, est une fantaisie désopilante.

2. — Autre titre militaire et justifié, celui-ci : *Sabre à la main*. Dans ce beau volume très chrétien et très français, M. Marcel Luguet nous fait voir ce qu'est un régiment de cavalerie tenant garnison à la frontière de l'Est. Le colonel qu'il met en scène repose du type bête et faux de Ramollot. C'est un honnête homme et un homme d'honneur. Mais n'allez pas croire que ce *Sabre à la main* ne soit que l'histoire d'un régiment : c'est au fond, et surtout, ce qui peut surprendre, l'histoire de la toute charmante et gracieuse fille du colonel et d'un cousin avec lequel on devine, aux dernières lignes du récit, qu'elle ne tardera pas à entrer en ménage. Beau livre d'étrennes, certes, mais qu'il sera utile aussi de recommander pour les bibliothèques des œuvres militaires, car le patriotisme sans chauvinisme y jette sa note aiguë, vibrante, comme un appel de clairon.

3. — M. Jean Drault, en nous contant *l'Odyssée de Claude Tapart*, a voulu nous donner une leçon morale. Il a parfaitement réussi. Le dernier degré de l'« encanaillement, » c'est d'être député et chéquard. Claude Tapart, qui était né d'honnête famille, y arrive. Avant il a tâté de tout. Des vers, de l'histoire, du socialisme, du drame, de l'enseignement (oh ! combien) ; il a fait de tout, et mal fait de tout. Mauvais feuilletoniste, mauvais commis voyageur, mal marié, il subit tous les avatars de nos hommes politiques. C'est un parfait républicain, prêt à tout, acceptant tout, tel enfin que son concurrent désarmé devant tant de toupet (Tapart n'a-t-il pas fait afficher que le Tsar lui a écrit pour souhaiter le succès de son élection !), finit par s'agenouiller vaincu devant lui. En dépit des exagérations parfois un peu trop fortes, nous avons lu cette sanglante satire avec un vif intérêt. Pères de famille, offrez-la aux jeunes gens de dix-huit à vingt ans.

VI. — 1. — Sur un canevas léger, presque imperceptible, M. Albert Cim, faisant appel à sa mémoire d'enfant, a brodé les sujets les plus divers qu'il a soudés ensemble sous le titre de : *Mademoiselle Cœur d'Ange*. Rien comme ces épisodes gais ou tristes, comiques ou quelquefois même tragiques, ne donne l'idée de l'existence en province, considérée d'un certain point et envisagée de certains milieux modestes. L'auteur revit lui-même dans ces pages où il fait revivre les gens et les choses de son tout jeune temps. Au travers des farces plus ou moins condamnables d'espiègles en quête de bons ou de mauvais tours, l'on voit s'agiter une personnalité particulièrement sympathique, digne du prix Monthyon si sa faiblesse à l'égard des neveux et nièces qu'elle a pris sous son aile, à la mort de la mère d'abord et du père ensuite,

n'eût été moins grande. La bonté est une vertu, l'énergie en est une autre ; or, la digne Mlle Sophie Cabaillot n'avait jamais su avoir d'énergie, si bien que l'éducation de ses enfants adoptifs péchait par plus d'un côté. Tout finit bien cependant et la Providence, qui veille sur les siens, récompensa ses bonnes actions. Notons qu'à côté de l'histoire de tout ce petit monde, il y a aussi l'histoire de divers animaux bienfaisants ou malfaisants qui ne manquera pas d'amuser beaucoup les jeunes lecteurs.

2. — Comme Moïse, Jean a été trouvé un beau jour, non pas sur le Nil, mais dans un panier flottant sur les eaux de la Dorette, petit cours d'eau pyrénéen. Adopté par M. et Mme de Monteilhac, l'enfant est élevé avec soin ; mais l'adversité frappe les généreux parents que Dieu lui a ménagés. M. de Monteilhac meurt laissant sa femme dans une situation précaire. Jean songe alors, quoique bien jeunet, à aller tenter la fortune à Paris pour être à même plus vite de venir en aide à sa chère mère. Héros de diverses aventures dont le pavé de la capitale n'est point avare pour les faibles et souvent même pour les forts, Jean finit bientôt par trouver de puissants protecteurs qui facilitent sa tâche. Devenu homme, homme de valeur et d'énergie, il se taille une situation sociale enviable qu'il a su mériter. Ce joli volume de M. Paul Jurka est empreint de sentiments religieux suffisants.

3. — Mais ce sont *les Violettes bleues*, de Mme Chéron de la Bruyère, que nous aimons à retrouver dans la *Bibliothèque rose*, qui auront nos plus larges sympathies. Ici, la note chrétienne sonne clair. De même que dans le précédent livre, il s'agit d'orphelins recueillis l'un, une fille, Germaine, par une brave demoiselle de Toulouse, l'autre, un garçon, Diégo, par un excellent ménage de professeurs qui ne tardent pas à aller se fixer en Amérique. Les deux enfants, comme signe particulier, portent sur le bras des violettes bleues indélébiles. C'est ce qui amène la reconnaissance et la réunion, d'abord auprès de leurs bienfaiteurs qui se retrouvent à Toulouse, puis dans les bras de leur père, ancien officier espagnol, qui les cherche depuis longtemps et qui ne s'en séparera, d'une façon toute relative, que le jour où des mariages que l'on pressent assureront leur bonheur.

VII. — 1. — Mlle Roger Dombre nous raconte, sous le titre de *Pierrot et Cie*, les jeunes années de plusieurs orphelins placés sous la tutelle d'un parent qui, pour les mieux élever, donne sa démission d'officier. Il est question là-dedans de toutes sortes de choses et, notamment, de plaisirs champêtres pris dans un petit village du Jura. Mais viennent tout à coup les mauvais jours, car l'oncle tuteur perd sa fortune. Il va donc falloir renoncer aux douces vacances annuelles dans les montagnes. On sait qu'un bienfait n'est jamais perdu. Or, nos enfants, en voulant enterrer plus ou moins solennellement un chat

de leurs amis, qui vient de trépasser, retirent du sol du jardin une caisse contenant en or et en billets une grosse fortune, enfouie là, à l'époque de l'invasion allemande de 1870-71, par l'oncle de l'oncle tuteur. La caisse renferme aussi une note par laquelle cette fortune est léguée audit oncle tuteur. Les nuages noirs disparaissent alors de l'horizon et l'ancien officier, en se mariant enfin, donne à ses pupilles une aimable tante qui saura achever leur éducation, en bonne voie du reste.

2. — *Frères de lait*, par M. Achille Mélandri, nous plaît moins. Les frères de lait en question sont un jeune seigneur et le fils de son fermier. Ils s'entendent à merveille. L'auteur nous représente le premier comme ayant des manières hautaines et même brutales avec ses tenanciers. La Révolution éclate. Hector de Fleurange émigre tandis que Pierre Delalande s'engage dans les troupes de la Convention. Hector a tous les malheurs, Pierre tous les bonheurs, car il devient général et épouse la jeune fille qu'il aime. Mais le brave général, un instant soupçonné par son frère de lait, revenu d'émigration, de l'avoir dépouillé, non seulement arrive à se justifier, mais encore il se venge généreusement. Pas besoin de chercher la petite bête pour s'apercevoir que l'auteur a voulu flatter la démocratie en abaissant la noblesse. Le genre n'est pas nouveau. Assurément le récit militaire tragi-comique qui termine ce volume : *Plaies et bosses !* est préférable.

3. — Qui donc, parmi nos enfants, nos fillettes surtout, ne s'amusera pas infiniment en lisant les *Mémoires de Primevère*. Primevère n'est autre qu'une poupée ; mais qu'elle poupée! Elle est offerte le jour de Noël par l'oncle Olivier de Salmaise à sa nièce Odette. Mais il est entendu, dans la famille, qui est chrétienne, que c'est l'Enfant Jésus qui a apporté cette belle poupée. Primevère voit beaucoup de choses : elle est témoin des joies et des peines de la famille de Salmaise. Elle fait aussi un voyage dans le Midi avec Olivier, sur le désir d'Odette, qui a dû rester à Paris. Comme elle séjourne toute une saison à Cannes, notre poupée ne manque pas de retracer le tableau des fêtes auxquelles elle assiste et des distractions variées qu'offre le pays. Puis l'on rentre dans la grande ville, d'où l'on part encore pour s'installer au château des Airelles, qu'Olivier vient d'acquérir. Enfin, Odette étant devenue trop raisonnable pour continuer à jouer à la poupée, Primevère est enfermée dans une tour du château, semblable à la « Belle au bois dormant. » Mais comme celle-ci, elle trouve, bien plus tard, un jeune prince qui vient la réveiller : c'est Roland, le fils d'Odette. Très gracieux récit d'où la pensée religieuse n'est pas absente.

VIII. — 1. — *L'Histoire de XXIV sonnettes*, par M. René Bazin, est un vrai régal littéraire. Transportez-vous à Rome, sous le chaud

soleil qui excite les cerveaux encore un peu plus qu'en France, et imaginez une émeute de charretiers à qui l'assesseur de police vient d'enlever leurs XXIV (pas une de plus, pas une de moins) sonnettes. Et pour calmer cette émeute, la plus belle enfant du monde, une petite fille du vieux Girolamo, sait parler aux grands et aux petits, amener l'émotion et calmer la tempête. La jolie « combinazione » et si joliment contée !

2. — Mais, à tout prendre, quoique le mérite littéraire ne soit pas aussi grand, nous préférons pour les enfants le *Petit Ami des pauvres*, de Mme la Csse de Courville, qui contient de très utiles enseignements. La charité, l'amour de Dieu font d'un enfant un apôtre, et d'une deshéritée de la fortune une fille de la Sagesse. C'est dit d'une façon simple et touchante, sans grandes phrases, mais avec beaucoup de cœur. Aussi cela amène facilement les larmes aux yeux. « Une histoire où il n'y aurait que des bonheurs ne serait pas vivante » (p. 17). C'est vrai et cela fera du bien aux garçonnets. Un gai dialogue : *Officier*, qu'on pourra apprendre pour jouer en matinée, termine le volume.

IX. — 1. — Dans la *Maison-Blanche*, M. A. Mouans a inventé une fiction intéressante. C'est un petit Suédois qui tombe au milieu d'une famille française, au pied des Pyrénées. Sa nature primesautière contraste avec celle des petits Français, ses nouveaux camarades. Elle lui fait bien commettre quelques sottises, mais elle lui fait accomplir beaucoup de bonnes actions. C'est intéressant et bien écrit. Bonne illustration, belle couverture. Les cadets de dix ans apprécieront vivement ce petit livre.

2. — *Le Chemin glissant*, de P.-J. Stahl, est un fort joli petit volume dans lequel un petit garçon a le courage d'avouer publiquement, pour en demander pardon à son papa, à sa maman, à ses amis et amies, toutes sortes de vilenies dans lesquelles il s'est laissé glisser, que personne ne soupçonnait et qui retombaient sur les autres. C'est extrêmement intéressant et moral. L'auteur a même indiqué une note religieuse que nous sommes heureux de saluer. La couverture est jolie. Les gravures ne le sont pas autant.

VISENOT.

Nota. — Nous n'avons pas reçu les ouvrages ci-après énoncés; mais nous les attendons très prochainement. Il en sera donc question dans notre livraison de janvier 1899.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Léonard de Vinci; l'artiste, le penseur, le savant*, par Eugène Muntz. Gr. in-8 avec 200 grav., 20 pl. en taille-douce et 24 pl. en couleurs. Broché, 40 fr. ; relié, 48 fr. — *Le Dix-huitième siècle ; les arts, les idées d'après Voltaire, J.-J. Rousseau, Montes-*

quieu, etc. Gr. in-8, avec 500 grav. et 20 pl. en taille-douce. Broché 30 fr. ; relié, 40 fr. — *Charles VII et Louis XI. La Première Guerre d'Italie*, par Mme de Witt. Gr. in-8 avec 344 grav., 48 grandes compositions en noir et 8 pl. en chromolithographie. Broché, 15 fr., relié, 20 fr. — *Les Champs de bataille de France*, par Charles Malo. In-4° avec 12 pl. hors texte en couleurs, par A. Paris, et 87 portraits, 30 grav. en noir et 31 plans. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — *Trois Ans de luttes aux déserts d'Asie*, par Sven-Hédin. In-8 avec 104 grav. et 1 carte. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — *Au Chili*, par C. de Cordemoy. In-8, avec 107 grav. Broché, 10 fr. ; relié, 15 fr. — *L'Alsace*, par Ch. Grad. Gr. in-8, avec 350 grav. Broché, 8 fr. ; relié, 13 fr. — *Le Démon des Sables* (*1798*), par Gustave Toudouze. In-8 avec 48 grav. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr. — *Les Plumes du paon*, par H. de Gorsse et G. de Beauregard. Gr. in-8, avec 76 grav. par A. Paris. Broché, 7 fr. ; cartonné, 10 fr. — *Beaux-frères*, par J.-B. Jeanroy. In-8, avec 42 grav. par Robandi. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr. — *Seulette*, par Pierre Maël. In-8, avec 60 grav., par E. Zier. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr.

Société d'éditions d'art, L.-Henry May. — *Epopée du costume militaire français*. Gr. in-4 avec 250 dessins, dont 100 en couleurs, par Job. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — *Journal d'un marin*, par Vigné d'Octon. Gr. in-4, avec 70 grav. dans le texte et 15 planches hors texte. Broché, 6 fr. ; relié, 8 fr.

THÉOLOGIE

De l'Apologétique « traditionnelle » et de l'Apologétique « moderne », par le R. P. Le Bachelet. Paris, Lethielleux, 1898, in-12 de 160 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a quelques années, un jeune professeur de l'Université, M. Blondel, plein de talent et de droiture, publiait une lettre qui causa une vive émotion dans le monde ecclésiastique. M. Blondel déclarait que la méthode traditionnelle d'apologétique, par l'histoire et le raisonnement scolastique, était insuffisante, qu'elle ne répondait plus à l'état des esprits, qu'il fallait la renouveler, et il proposait la méthode d'immanence, c'est-à-dire que, sans sortir de l'étude de la pensée elle-même, on devait montrer que l'activité de l'esprit postulait un complément à la fois nécessaire et inaccessible naturellement, qui serait la religion révélée.

Ces assertions furent énergiquement combattues par plusieurs théologiens, notamment par le R. P. Schwalm et par M. l'abbé Gayraud ; d'autres, comme le R. P. Laberthonnière, prirent parti pour M. Blondel, qui fut également appuyé dans une certaine mesure par M. Fonsegrive.

Le R. P. Le Bachelet a voulu à son tour examiner la question, et il l'a fait dans un esprit de conciliation que l'on devrait toujours observer quand il s'agit de controverses entre des catholiques sincères. Après avoir fait l'historique des tentatives du même genre qui ont précédé dans ce siècle la proposition de réforme mise en avant par M. Blondel, il montre que l'apologétique traditionnelle n'a rien à changer, quant au fond, à ses procédés. L'apologétique a pour but d'établir les fondements de la religion révélée; or, ces fondements seront toujours les preuves philosophiques de l'existence de Dieu et les faits historiques qui appuient la révélation.

La thèse de M. Blondel comme apologétique intégrale n'est pas admissible, car elle présenterait le surnaturel comme un complément indispensable de la nature humaine et par conséquent dû, ce qui est contraire aux décisions de l'Église.

Mais le savant religieux reconnaît dans la lettre de M. Blondel une idée juste dont il importe de tenir compte, c'est la nécessité d'une préparation, pour que les conclusions de l'apologétique soient admises. A ce point de vue, les raisons proposées par M. Blondel, dégagées de certaines inexactitudes, peuvent être utiles pour plusieurs. La méthode d'immanence en elle-même provoque de très graves objections, mais il serait bon de montrer à ceux qui l'ont adoptée qu'elle les mène bon gré mal gré vers Dieu. Il ne s'agirait pas là d'une preuve définitive et complète de la religion catholique, mais d'un moyen de disposer le sujet à en écouter volontiers les preuves véritables, moyen nécessairement variable suivant les temps, les lieux et l'état des esprits.

Ces réflexions si justes et si modérées, où chaque parti trouvera confirmé ce qu'il y a dans son point de vue d'essentiellement utile, nous paraissent de nature à clore cette controverse. D. V.

Les Meilleurs Écrivains français, classiques et modernes, apologistes de la foi chrétienne, par M. Mazuel. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1898, gr. in-8 de 380 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'est qu'une compilation, mais une compilation dans le meilleur sens du mot, faite non seulement avec intelligence, mais aussi avec un jugement sûr, un sens critique du meilleur aloi ; elle dénote un esprit familier avec tous les grands maîtres de la langue française, tant classiques que modernes ou contemporains.

Les noms de Bossuet, de Corneille, d'Euler, de Pascal, de Racine, de Malebranche, de Bourdaloue, s'y rencontrent avec ceux des Cousin, des Caro, des F. Ozanam, des Gratry, des Jouffroy, des Guizot, des Jules Simon, des Laprade, des Lamartine, des Taine, des Maxime du

Camp, voire des Alfred de Musset, des Jean-Jacques Rousseau, des Victor Hugo, des Lamennais. J'en passe et non des moins illustres. Qu'on ne s'étonne pas d'ailleurs de voir des extraits d'auteurs peu édifiants, ou rationalistes, ou hérétiques, figurer dans un ouvrage d'apologie : les uns, pour ne pas posséder « toute » la vérité, en possèdent cependant une partie et lui ont rendu hommage en termes souvent magnifiques : les autres, à travers les écarts de leur plume, ont eu parfois d'admirables élans vers cette même vérité. L'apologiste, prenant son bien où il le trouve, a donc le droit de donner en extraits ces passages qui honorent leurs auteurs. Du reste, de grands noms, parmi les Pères et Docteurs de l'Église, y figurent également ; tels saint Augustin, saint Benoît, saint Justin, saint Thomas d'Aquin, et d'autres encore.

Tous ces extraits, classés d'après le plan qui va être indiqué, sont agencés de telle sorte que, n'étaient les différences de style, on pourrait les croire du même auteur. C'est assez dire qu'ils sont disposés l'un après l'autre dans un ordre d'une logique irréprochable.

Le plan de l'ouvrage comprend trois parties distinctes.

Dans la première sont développées, sous la rubrique *Préliminaires*, et en un seul chapitre, des considérations générales sur la religion, sur le bienfait de la foi, sur le vide immense que ressentent ceux qui l'ont perdue. — La deuxième partie a pour titre : *Vérités de raison*; c'est une sorte de théodicée où sont envisagés successivement, en quatre chapitres : 1° Dieu, en tant qu'être, le plan divin, la finalité, les attributs de Dieu ; 2° *Dieu créateur*, la création du monde, celle de l'homme, d'après Bossuet, Jules Simon, saint Augustin, Cousin, Lacordaire, le P. Gratry ; 3° *L'Ame* humaine, son immortalité, son libre arbitre ; 4° *Systèmes philosophiques* modernes et contemporains, examen critique des différents systèmes, et réfutation du panthéisme et du matérialisme. Après les vérités d'ordre naturel, auxquelles la raison humaine peut atteindre par ses seules forces, il y a les *Vérités de foi*, celles qui ne nous sont connues que par révélation : la Trinité, les Anges bons et mauvais, le Péché originel, la Prédestination, l'Incarnation et la Rédemption, Jésus-Christ et son Évangile, les Sacrements, les Fins dernières. L'accord de la foi et de la raison, le célibat ecclésiastique, l'institution des ordres religieux et leur raison d'être, la charité et l'aumône ont aussi leurs apologistes dans cette troisième et dernière partie.

Au résumé, cet ouvrage est une apologie complète du christianisme fondée sur la raison et les motifs de crédibilité proposés à celle-ci, le tout présenté dans la langue des grands maîtres qui tous ont été mis à contribution par l'auteur. Celui-ci a dédié son livre à ses petits-enfants, pensant, dit-il, « qu'en faisant parler à sa place le génie et le

talent, il pénétrerait plus avant dans leur esprit et trouverait plus sûrement le chemin de leur cœur. » C'est donc principalement à la jeunesse que ce livre s'adresse ; mais il sera également goûté de l'âge mûr et de tous ceux qui préfèrent à la soi-disant littérature décadente, la belle langue des Bossuet, des Châteaubriand, des Montalembert et des Lacordaire.

C. DE KIRWAN.

Nouvelles Études de mythologie, par MAX MÜLLER; traduites de l'anglais par LÉON JOB. Paris, Alcan, 1898, in-8 de x-651 p. — Prix : 12 fr. 50.

Les mythes anciens sont-ils une représentation des grands spectacles de la nature interprétés par l'imagination humaine ? Ou bien, en raison des bizarreries sans nombre qu'ils présentent, faut-il n'y voir qu'un legs de l'humanité primitive avec sa sauvagerie et son ignorance? Telle est la question qui met aux prises l'école philologique et l'école anthropologique. Chacun sait avec quel éclat M. Max Müller personnifie la première.

Son récent ouvrage porte à deux points de vue la marque anglaise. D'abord l'examen des faits y est presque tout, la discussion raisonnée des doctrines et des méthodes n'intervenant qu'à titre d'épisode : c'est uniquement en comparant un ensemble de passages épars qu'on arrive à dégager les idées maîtresses de l'auteur. Ensuite nous avons affaire à une série extrêmement nombreuse d'articles ou plutôt de paragraphes distincts, pourvus chacun de son titre et se succédant dans un ordre en apparence un peu arbitraire. Avec un pareil mode de composition certaines redites sont à peu près inévitables. Mais cette remarque faite, il faut reconnaître que le livre témoigne tout à la fois d'une érudition prodigieuse et d'une véritable élévation de pensée. Les recherches sont d'ailleurs rendues faciles par un *Index* alphabétique très détaillé qui ne compte pas moins de quarante-cinq pages.

Impossible de donner une analyse complète d'un travail qui touche successivement à tant de sujets, car il y est parlé non seulement de la mythologie classique, grecque et romaine, mais des mythes de toutes les époques et de toutes les contrées, depuis l'Inde antique jusqu'à l'Afrique et l'Océanie contemporaines. Cherchons du moins à mettre en relief quelques vues d'un intérêt général. A la page 130, M. Max Müller distingue trois espèces de mythologie comparée. La première, qu'il appelle *mythologique*, s'efforce de ramener à une commune origine grâce aux lois de la dérivation phonétique certains mythes propres aux diverses branches d'une race donnée. La seconde, qualifiée d'*analogique*, se contente de trouver certaines similitudes entre les caractères de tels dieux ou héros, portant d'ailleurs des noms très différents. Enfin la troisième, qui aime à se donner l'épithète d'*etimo-*

psychologique, sans principes arrêtés, choisit de préférence, sinon exclusivement, ses exemples parmi les types les moins élevés ou les plus dégradés de l'humanité, mais elle abonde en rapprochements suggestifs et amusants, sinon toujours convaincants. « Pourquoi, s'écrie l'auteur, les trois écoles ne travaillent-elles pas sans se quereller? Que chacun de leurs adeptes vaque en conscience à sa tâche scientifique, et on lui saura gré de tout apport sérieux et liquide » (p. 134).

Comme on doit s'y attendre, celui de M. Max Müller est considérable, surtout dans les deux derniers chapitres intitulés : *Questions de phonétique* et *Mythologie védique*. Les dieux grecs, dit-il avec raison, ne furent jamais des dieux védiques : néanmoins, dans toute la littérature aryenne il n'y a rien de plus primitif que le Véda, « où nous apparaît, çà et là, le flux de la puissance mythologique, jaillissant de la source vive du cœur humain. » Or, les dieux de l'Inde sont essentiellement des emblèmes de la nature physique : il est impossible de les réduire à des esprits d'ancêtres ou à des fétiches. Et de quel droit s'étonner que le *folklore* des peuples antiques ait été inépuisable en dits et en légendes inspirés par les phénomènes du ciel et de la terre?

Les vrais savants ne se dissimulent pas les difficultés de leur tâche. M. Max Müller reconnaît de bonne grâce et les incertitudes que comporte une explication complète des mythes, et les erreurs commises en ce genre par les linguistes dans le premier feu de l'enthousiasme provoqué par des découvertes inattendues : mais contre certaines conclusions précipitées de l'évolutionisme relatives à la barbarie des premiers hommes, il déclare que lui et ses amis ont « une cause sainte à défendre », et que l'objet de leurs études est « digne à la fois du consciencieux labeur de l'érudit et des profondes méditations du philosophe. » Cette fière affirmation n'a rien d'exagéré. C. Huit.

SCIENCES ET ARTS

Ingeniosa comparación entre lo antiquo y lo presente, por Cristóbal de Villalón, publicada é ilustrada por D. Manuel Serrano y Sanz, en la collección de *Bibliófilos españoles*. Madrid, imp. de Tello, 1898, in-8° de 184 p. — Prix : 12 fr.

Une notice de M. Serrano y Sanz, publiée en novembre 1897, dans l'excellente *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, nous avait donné le désir de connaître dans tous ses détails la vie de Cristóbal de Villalón. A une âme aventureuse il joignit un esprit des plus cultivés, semblable en cela à tant d'autres Espagnols de ce XVIe siècle où vécurent Ercilla et Garcilaso. Pris par les Turcs et emmené en captivité, il n'hésite pas à se déclarer médecin, comptant sur cette qualité d'emprunt pour obtenir un sort plus doux, et aussi, comme il le dit lui-même :

« parce que la terre couvrirait le secret des erreurs que je pouvais commettre. » Quelques cures heureuses lui attirent la confiance. Bientôt, un livre de médecine étant tombé entre ses mains, il se perfectionne en cet art nouveau pour lui, et guérit la fille du Sultan. Sa réputation grandit de jour en jour. Par malheur, son maître, qui avait promis de l'affranchir, meurt avant d'avoir tenu sa promesse. Las d'espérer en vain une liberté si impatiemment attendue, Villalón se décide à s'enfuir. Il prend la route du mont Athos, où les moines grecs, après l'avoir accueilli avec bienveillance, ont hâte, dès qu'ils apprennent son histoire, de lui fermer leurs portes par crainte des Turcs. Renvoyé ainsi de couvent en couvent, il parvient enfin à gagner l'île de Chio où il s'embarque pour visiter l'Archipel, la Grèce, l'Italie, et se diriger par le sud de la France vers Valladolid, sa ville natale. Ce résumé rapide laisse à imaginer combien d'aventures signalèrent une captivité si longue et des voyages si périlleux.

L'opuscule réimprimé ici d'après l'exemplaire unique conservé au British Museum et daté de 1539, est, sans exagération aucune, un pur chef-d'œuvre de langue et de style castillan. « L'auteur, bien avant François Bacon, Descartes et Pascal, » expose et soutient, sous forme de dialogue, la théorie du progrès, mais d'un progrès qui aurait pour base l'idée chrétienne de la perfectibilité. M. Serrano, dans une préface aussi savante qu'agréable à lire, a pu restituer à Villalón un certain nombre d'œuvres restées anonymes jusqu'à ce jour ; entre autres *El Crotalón*, publié précédemment dans la *Collection des bibliophiles espagnols* et attribué à un soi-disant Cristophoro Gnosopho. Notons aussi un chapitre des plus curieux, relatif à la fameuse Bible de Ferrare. On ne saurait trop remercier M. Serrano y Sanz d'avoir fait revivre avec tant d'art et de vérité la physionomie de Cristóbal de Villalón, en qui il faut saluer « l'un des meilleurs prosateurs du XVIe siècle espagnol. »

LÉO ROUANET.

Psychologie du peuple français. par ALFRED FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1898, in-8 de IV-391 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les caractères nationaux sont liés au tempérament, qui lui-même est lié à la constitution héréditaire et aux traits ethniques, non moins qu'au milieu physique. C'est en tenant compte de ces éléments divers que M. Fouillée se propose d'étudier, dans cet ouvrage, le caractère national du peuple français.

Mais il estime avec raison qu'il ne faut user qu'avec prudence des données fournies par l'anthropologie, dont on a fait un grand abus, de nos jours, en sociologie et en politique. Si les nationalités correspondent à des réalités historiques, il n'en est pas de même des races, dont la

détermination est encore très incertaine et très discutée. C'est s'aventurer beaucoup que de parler du rôle social des dolichocéphales et des brachycéphales, des blonds et des bruns.

Dans une introduction très documentée, où il passe en revue les différents facteurs des caractères nationaux, M. Fouillée, tout en faisant une part légitime à la constitution physique, au tempérament, aux influences de milieu et de climat, montre que l'histoire humaine ne peut pas se ramener à l'histoire naturelle. Il établit l'importance des facteurs psychologiques et sociologiques.

A ce point de vue, le caractère national dépend, dans une large mesure, des actions mutuelles conscientes qui se produisent entre les individus. Ces actions mutuelles aboutissent à des résultats inconscients qui caractérisent la psychologie des foules. Cela est très vrai dans les démocraties comme la nôtre, où toute l'activité sociale repose sur la loi du nombre. Dans cet état d'incohérence inconsciente, il est impossible de prévoir avec quelque probabilité la direction du mouvement national. Mais les choses ne se passent pas ainsi, quand un peuple est soumis à la direction d'une élite ou d'un de ces hommes providentiels qui impriment à la vie nationale une activité parfaitement voulue et consciente. M. Fouillée paraît avoir méconnu l'importance historique et sociale du facteur providentiel qu'il passe absolument sous silence.

Après avoir résumé ce que l'on sait des races diverses qui ont concouru à la formation de la nation française et en particulier des Gaulois, l'auteur montre quelles sont les manifestations de notre caractère national dans le langage, la religion, la philosophie et les arts; quelle opinion nous avons de nous-mêmes et ce qu'on pense de nous à l'étranger.

Enfin il étudie certaines causes de détérioration du caractère national : les guerres, l'émigration vers les villes, la dépopulation, la stérilité systématique, l'alcoolisme. On est étonné de voir M. Fouillée, faisant cause commune avec les politiciens sectaires, diriger les attaques les plus mal fondées contre le célibat religieux et le clergé catholique (p. 306), comme si l'histoire du catholicisme et de son influence sociale n'était pas étroitement liée à l'histoire des progrès de la civilisation.

L'auteur se demande, en terminant, ce qu'il faut penser de notre prétendue dégénérescence psychologique. Il proteste contre l'influence fâcheuse que peut exercer sur un peuple l'auto-suggestion de sa déchéance et conclut qu'aux heures critiques, le caractère national, avec les destinées heureuses ou malheureuses qu'il enveloppe, devient surtout une question d'intelligence et de volonté. La perte ou le salut de la nation est entre ses mains.

Cette conclusion est en contradiction avec les prémisses de l'auteur, pour qui la vie nationale est inconsciente dans ses actes comme dans

ses tendances et ses résultats. Mais elle est absolument vraie cependant. Dieu veut que les nations soient guérissables par un effort des intelligences et des volontés, éclairées et dirigées par sa toute-puissance. M. Fouillée admet les résultats. Il ne veut pas remonter à la cause. Sans Dieu la psychologie des peuples est inexplicable.

A. Arcelin.

Essai synthétique sur la formation du système solaire. par le général Lafouge. 1re partie. *Formation du système.* Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de IX-253 p.

Je suis vraiment embarrassé pour rendre compte de cet ouvrage. L'auteur y montre un savoir incontestable et, en même temps, commet des fautes de raisonnement et des erreurs tout à fait inacceptables.

Ainsi, à la suite de M. Faye, il fait jouer un rôle essentiel à la considération des deux formes que prend l'attraction d'une masse sphérique homogène sur un point matériel, suivant que ce point est extérieur ou intérieur à cette masse : dans le premier cas, variant en raison inverse du carré de la distance au centre, dans le second, proportionnelle à cette distance. Mais il en tire cette conclusion étrange que, dans sa nébuleuse primitive, où il n'y a pas de condensations et qui n'a pas une forme sphérique et à contours délimités, aucune des deux formes ne pouvant se réaliser, il n'y a pas d'attraction du tout (p. 16) !

Or ces deux formes supposent l'une et l'autre une attraction de particule à particule en raison inverse du carré de la distance. Dans les deux cas énumérés, la résultante des actions que la masse considérée exerce sur une particule unique prend une forme simple en fonction de la distance au centre de la sphère; pour d'autres dispositions de la masse, ces lois simples n'existent plus, mais la résultante des attractions particulaires n'en subsiste pas moins. Évidemment, une masse sphérique dont chaque point attire une particule extérieure ou intérieure, ne va pas cesser d'agir sur celle-ci parce qu'elle subira une déformation quelconque. C'est la simplicité de la loi qui dépend de la forme sphérique, ce n'est pas l'existence même de l'attraction.

Le rôle de la force centrifuge semble singulièrement exagéré. Elle est traitée comme une force proprement dite accompagnant chaque point, tandis qu'elle n'est qu'une apparence ou une réaction résultant de l'inertie de la matière. De même, sous le nom de dilatation, il est attribué à la chaleur une force répulsive qui n'existe pas : on a pu considérer une force de ce genre, jointe à d'autres actions moléculaires, pour expliquer la constitution des corps; mais lorsqu'on considère la matière avec ses propriétés données par l'expérience, c'est faire double emploi que de surajouter cette force; en tout cas, rien n'autorise à la faire agir à grande distance.

J'aurais bien d'autres critiques à faire. Ainsi, pour expliquer la formation des anneaux et leur transformation en planètes, l'auteur, à volonté, fait apparaître ou disparaître la résistance du milieu. Avec des raisonnements semblables, on démontre tout ce qu'on veut, mais on ne démontre rien. J'ai le regret de dire que, malgré des efforts considérables, l'auteur n'a fait avancer en rien le problème qu'il a abordé.

E. V.

Distribution de l'énergie, par courants polyphasés, par J. Rodet. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de VII-338 p. — Prix : 8 fr.

Les courants polyphasés, constitués par un système de courants alternatifs, dont l'apparition dans le domaine de la pratique date de l'exposition d'électricité de Francfort en 1891, réalisent plusieurs des conditions que ne présentent ni les courants continus, ni les courants alternatifs, au triple point de vue de l'installation, du rendement et de la distribution de l'énergie mécanique.

Dans une première étude sommaire, publiée en 1893, MM. J. Rodet et Busquet avaient donné au public spécial qui s'occupe de ces questions une idée des avantages que présente l'emploi des courants polyphasés. Ce n'était qu'une ébauche du travail approfondi que M. J. Rodet nous donne aujourd'hui. Les sept chapitres dont il se compose retracent l'historique et exposent les principes généraux des courants étudiés, leur mode de production et de canalisation, leur transformation. On y trouve la description des moteurs à courants polyphasés ou à champ tournant ; des compteurs d'énergie électrique, et des installations pour le transport et la distribution de cette énergie. Cet ouvrage se recommande à tous les ingénieurs électriciens qui s'occupent du transport de la force.

H. C.

Leçons élémentaires d'acoustique et d'optique, par Ch. Fabry. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de VI-356 p., avec 205 figures dans le texte. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur s'est proposé, ainsi qu'il l'indique dans sa préface, « d'exposer d'une façon simple la partie de la physique qui traite des phénomènes de nature périodique : acoustique et optique. » On voit par là le lien qui unit les deux parties de l'ouvrage et pourquoi il embrasse, à l'exclusion des autres, deux branches de la physique expérimentalement si différentes. On peut prévoir aussi l'importance qui sera donnée aux considérations théoriques. Sous d'autres rapports, la chaleur, par exemple, a un lien bien plus intime avec la lumière que l'acoustique, mais la théorie vibratoire ne joue pour ainsi dire aucun rôle dans son exposé ; c'est pourquoi la chaleur est ici laissée de côté.

Un premier chapitre, sur les mouvements vibratoires en général, forme tout naturellement une introduction commune. On y trouve exposées avec une grande précision beaucoup de notions essentielles qui, dans les traités ordinaires de physique, sont souvent supposées connues et qui, de la sorte, ne trouvent nulle part un développement convenable.

L'acoustique forme ensuite un chapitre en cinq paragraphes et l'optique, un troisième en vingt paragraphes.

Dans l'exposé des expériences, l'auteur se borne à décrire l'essentiel des dispositions, sans entrer dans les détails expérimentaux. Il se propose d'en faire comprendre la portée et l'interprétation, et non de mettre le lecteur à même de les reproduire. A ce point de vue, la conception de son ouvrage se rapproche beaucoup de celle du Traité d'optique de M. Mascart, tout en se tenant à un niveau plus élémentaire.

L'ouvrage est destiné plus spécialement aux étudiants qui se préparent au certificat d'études physiques, chimiques et naturelles. Il n'exige que les notions les plus élémentaires de géométrie et d'algèbre. Néanmoins, l'auteur a su pousser très loin l'exposé des théories et, dans celles où il ne pourrait aller jusqu'au bout sans d'autres ressources, il trouve moyen de faire comprendre la raison d'être des phénomènes et le sens dans lequel ils doivent se produire.

Un exposé historique très intéressant termine le chapitre de l'optique.

En résumé, M. Fabry s'est montré assez maître de son sujet pour être très complet et très clair, sans cesser d'être élémentaire. Tous ceux qui veulent aborder l'acoustique et surtout l'optique, sans autre bagage mathématique que celui que nous avons indiqué, l'étudieront avec le plus grand fruit et avec beaucoup d'intérêt. E. V.

Traité de mécanique expérimentale, par Max Ringelmann. Paris, librairie agricole de la Maison rustique, 1898, in-18 de 376 p. et 350 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est la rédaction, faite par M. Jacques Danguy, répétiteur du cours de génie rural à l'école d'agriculture de Grignon, des leçons que professait à cette école M. Ringelmann, aujourd'hui professeur à l'Institut national agronomique et directeur de la station d'essai de machines. Il fait partie de la Bibliothèque agricole publiée par la librairie de la Maison rustique. Ces circonstances indiquent à la fois la destination, le caractère spécial de l'ouvrage et les garanties qu'il offre au lecteur. — La mécanique expérimentale ne peut se passer de la théorie et le professeur ne pouvait renvoyer ses élèves à un autre enseignement pour y trouver les bases théoriques indispensables. On les trouve donc

dans l'ouvrage, mais le titre de celui-ci se trouve justifié par le souci constant des applications, surtout à l'agriculture, et par le développement donné à l'exposé des procédés et des instruments qui servent à l'observation des faits d'ordre mécanique. Un bon nombre de ces procédés et instruments, ainsi que des résultats mentionnés, sont dus à l'auteur lui-même, dont les travaux sont bien connus et hautement appréciés dans le monde agricole. Ce petit volume sera donc très précieux, non seulement pour les élèves, mais aussi pour les agriculteurs soucieux de se rendre compte de ce qu'ils font.

Nous aurions bien quelques critiques à présenter sur l'exposé théorique et notamment sur la définition de la mécanique rationnelle, donnée à tort comme ne se préoccupant pas des propriétés physiques de la matière. Comme détail bibliographique, faisons observer que la *Statique graphique* de Culmann a bien été traduite en français, mais non par M. Maurice Lévy (p. 361) dont le traité sur cette matière est original. Ces critiques ne touchent pas à la partie essentielle de l'ouvrage, qui réunit une foule de renseignements utiles à l'agriculture dont beaucoup sont inédits ou dispersés dans les recueils périodiques.

E. VICAIRE.

L'Ami du cultivateur et de l'ouvrier. Économie rurale et sociale. Paris, Société libre des gens de lettres, 1897, 2 vol. in-12 de 318 et 196 p.

Le premier de ces volumes s'occupe de la vie des champs et est destiné à la classe si nombreuse « des petits propriétaires et fermiers. » Son but est « de mettre à leur portée les moyens d'améliorer leur situation en les leur indiquant et leur montrant comment il faut s'en servir. » Il expose donc les connaissances essentielles de la culture intensive sans lesquelles on ne saurait aujourd'hui obtenir du sol des résultats sérieux. Après un exposé qui parfois peut faire naître dans l'esprit des lecteurs de la campagne des illusions décevantes, se trouve un récit bien fait et intéressant d'un simple enfant de la campagne, qui, par ses intelligentes observations et sa persévérance, est arrivé à une jolie situation. Le second volume est inférieur au premier. Il s'occupe de la condition des ouvriers de ville et des professions libérales. L'auteur pousse beaucoup trop à celles-ci pour les hommes comme pour les femmes. Il s'en défendra peut-être, mais il fait trop miroiter l'exemple de certains « parvenus. » L'impression qui reste de ces pages, c'est que l'on réussira mieux ailleurs, que là où la Providence nous a mis, qu'il y a mieux à faire qu'à continuer la profession de sa famille. Mais on peut se demander en fermant le livre, si l'auteur qui désire des « parvenus » dans un bon sens du mot, ne contribuera pas beaucoup à faire des « déclassés ».

G. DE S.

LITTÉRATURE

De la Méthode pour l'enseignement scolaire des langues vivantes, par E. Veyssier. Paris, Belin, 1898, in-12 de 204 p. — Prix : 13 fr.

L'on a déjà beaucoup écrit, trop écrit sur la façon d'enseigner les idiomes vivants, sur la méthode propre, la fin précise, la portée de cet enseignement. Nuls maîtres autant que ceux de langues ne sont obsédés de théories, de directions, d'avis, d'objurgations qui, partant d'un bon naturel, trahissent une égale ignorance de l'objet à atteindre, et des moyens de l'atteindre. Il fait plaisir, après toutes ces vaines pédagogies, d'entendre, comme ici, un professeur de bon sens et d'expérience, qui sait précisément en quoi consiste sa tâche, sur quels esprits il agit et dans quelles conditions, et enfin les résultats possibles.

L'ouvrage de M. Veyssier comprend quatre parties. Il recherche dans la première quel est le rôle propre de l'anglais et de l'allemand dans l'enseignement secondaire; il détermine les points par où les langues modernes complètent les humanités classiques, ceux aussi par où elles ne peuvent prétendre à les remplacer. En trois chapitres courts et judicieux, il assigne aux langues mortes et aux vivantes leur place respective, tenant compte également de la culture générale et des nécessités pratiques. Vient ensuite l'examen des diverses méthodes (grammaticale, maternelle, orale), qui ont été proposées pour l'enseignement scolaire de l'anglais et de l'allemand; toutes dans les classes « se sont révélées défectueuses et en partie impraticables, dès qu'on a tenté de les expérimenter isolément, » quoique « toutes cependant aient leur raison d'être puisqu'elles satisfont à divers titres aux fins nécessaires de l'étude des idiomes parlés. Il faut rejeter ces systèmes à priori ou du moins ne retenir de chacun que ce qui est applicable dans les circonstances spéciales de l'enseignement public; il faut interroger l'expérience, ne pas se payer de mots, renoncer aux espérances trop ambitieuses, se contenter du possible. Mais comment produire tout le possible? Ici tous les exercices pratiques sont passés en revue par l'auteur, qui accompagne l'élève de classe en classe depuis les éléments jusqu'à la fin des études. Nous ne pouvons le suivre dans tout ce détail, mais on doit le louer de la connaissance qu'il a de l'écolier, de la façon dont il varie les procédés scolaires suivant l'âge en les complétant les uns par les autres. Peut-être, disons-le en passant, pense-t-il un peu trop exclusivement, dans ce long exposé, à l'enseignement de l'allemand; certains traits de la méthode s'appliqueraient moins bien à d'autres langues, comme l'anglais par exemple. Deux chapitres enfin, d'inspiration élevée, marquent brièvement quelle est la portée supérieure de l'enseignement public de l'allemand et les effets bons et

mauvais qu'il faut attendre de la littérature allemande tant pour la haute éducation morale que pour la haute culture intellectuelle. On regrette ici l'absence de considérations analogues sur la littérature anglaise, italienne, espagnole; elles auraient abouti probablement à des conclusions différentes. En somme très bon ouvrage, plein de sens et de mesure, et qui vient à propos au milieu du débat sans cesse engagé au sujet des humanités anciennes et des modernes. A. BARBEAU.

Essais de philologie française, par ANTOINE THOMAS. Paris, Émile Bouillon, 1898, in-8 de VIII-441 p. — Prix : 7 fr.

Ce livre ne sera pas une nouveauté pour la plupart des romanistes qui ont déjà lu presque tous les articles qui le composent et que le savant professeur a donnés à la *Romania* depuis quelques années. L'étude de la phonétique provençale et de la géographie historique, particulièrement du Midi, y tiennent la plus grande place; citons parmi les plus importantes les études sur la loi de Darmesteter en provençal, les noms de rivières en *ain*, la dérivation des noms composés. La seconde partie de l'ouvrage contient l'étymologie de cent mots rares ou difficiles dont l'explication avait jusqu'à présent éprouvé en vain la sagacité des philologues et dont M. Thomas se tire avec autant d'érudition que de clairvoyance ; l'article sur l'étymologie du mot *aise* est tout à fait remarquable. On me permettra de contester l'une d'elles : Littré, dans le supplément de son Dictionnaire, a enregistré le mot *paveille*, qui désigne un collier de cheval de labour, tressé avec certaines plantes propres aux travaux de natterie ; ce mot est employé dans l'Avranchin et a été communiqué à Littré par feu Lehéricher. M. Thomas a bien vu que ce mot désignait aussi la plante elle-même qui sert à tresser le collier, et, rapprochant son nom de certains vocables méridionaux, croit pouvoir les rattacher à *papyrus*. Le nom le plus connu de cette plante dans toute la Normandie où il désigne l'*Iris pseudo-acorus* des botanistes, est *pave*; je sais telle ville normande où les habitants des campagnes viennent tous les ans, la veille de la Fête-Dieu, vendre des charretées de *paves*, qui servent à tapisser le sol des rues que la procession doit parcourir ; il y a là la survivance d'un usage bien connu du moyen âge ; notre plante était alors connue sous le nom de *glai*, et les textes des anciens romans, où l'on nous montre le *glai*, servant avec le jonc et la menthe, à couvrir le sol, sont, comme on le sait, innombrables ; je crois donc qu'il faut admettre entre *pave* et *paver* un rapport assez semblable à celui qui existe entre *jonc* et *joncher*. Comme tous les noms populaires des plantes, le mot *pave* peut subir un grand nombre de déformations et l'on trouve à côté de la forme la plus répandue *pave, paveux*, (paveur ?), *pavots* (par étymo-

logie populaire), *pavée, pavelée, pavillée* dont Fauchet avait déjà reconnu l'identité quoi qu'en dise M. Thomas, et enfin notre *paveille*, qui se trouve, avec les mots que je viens de citer, dans l'excellente Flore de Normandie de M. Ch. Joret. Nul doute que si la Flore populaire de M. Rolland était terminée, nous ne puissions constater pour ce mot, une dérivation encore plus riche. J. C. P.

Der Uebergang vom Mittelhochdeutschen zum Neuhochdeutschen in der Sprache der Breslauer Kanzlei. (*Germanistiche Abhandlungen*, xv. Heft), von Bruno Arndt. Breslau, M. et H. Marcus, 1898, in-8 de 118 p. — Prix : 6 fr. 25.

M. Bruno Arndt vient de faire paraître une étude fort documentée sur le passage du moyen haut-allemand en haut-allemand moderne, dans la langue de la chancellerie de Breslau. Ceux qui savent quel rôle important les chancelleries ont joué dans la formation de la langue allemande seront reconnaissants à M. Bruno Arndt de l'étude spéciale qu'il a consacrée au dialecte de Breslau : il faudrait, en effet, beaucoup de traités de cette sorte sur les différents dialectes pour élucider cette question encore quelque peu obscure du passage de l'allemand du moyen-âge en allemand moderne. M. Bruno examine une série de documents qui vont de l'année 1352 à l'année 1560, c'est-à-dire qui embrassent une période de plus de deux siècles. Dans sa conclusion, il montre qu'on a exagéré l'influence de la chancellerie de Bohême sur celle de Breslau ; il démontre que dans les débuts, la première langue a des éléments bavarois-autrichiens qui sont inconnus à la seconde, restée plus fidèle au moyen haut-allemand et encore fort éloignée de la langue littéraire moderne. L. Mensch.

La Bonne Souffrance, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1898, in-18 de 266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est peu de nos lecteurs, il n'en est point peut-être, qui ne connaissent, au moins par son titre et par les extraits de la préface qu'en ont publiés les journaux et revues catholiques, le livre si élevé, si résigné, si chrétien pour tout dire, écrit par M. François Coppée sous ce titre : *La Bonne Souffrance*. Je n'ai donc pas à insister longuement à son sujet. On sait en quelle occasion il a été composé. Ramené par la souffrance à la religion de son enfance, qui seule a pu lui donner, avec l'espérance, le courage de souffrir et de se résigner, l'aimable poète a continué à écrire dans les journaux mondains auxquels il collaborait, mais ses articles se sont désormais inspirés des sentiments chrétiens qu'il avait retrouvés, et il a cherché à inspirer à ses lecteurs l'amour des vérités qui l'avaient si largement consolé, n'étant pas de

ceux qui veulent jouir en égoïstes de leur bonheur. Et il se trouve, ce qui arrive beaucoup plus souvent qu'on le pense, qu'en voulant faire un livre profondément chrétien, il a fait du même coup un livre tout à fait charmant. Son talent n'a pas diminué, bien au contraire, il a pris, dans les nouveaux sentiments qui avaient refleuri dans son âme, quelque chose de plus achevé, de plus délicat, de plus ému : il plaira donc autant et plus même que les livres d'autrefois, et il fera beaucoup plus de bien. En dehors de la préface, où le poète raconte humblement et simplement les circonstances de son retour à Dieu, que de choses charmantes on trouve dans ce petit livre : *Missionnaires*, *Au-dessus du nuage*, *la Meilleure Année*, *la Fête de Jeanne d'Arc*, *l'Enfance et la Prière*, *Confidence et Confession*, et tout le reste, car tout mériterait d'être cité. Je recommande donc très chaudement ce volume à nos lecteurs. Je doute qu'au courant de l'année qui va bientôt finir il ait été publié un livre plus bienfaisant et meilleur. P. TALON.

La Machinerie au théâtre depuis les Grecs jusqu'à nos jours, par E.-M. LAUMANN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-8 de 158 p. avec 26 grav. — Prix : 1 fr. 50.

De Scenico soliloquio (*gallice :* monologue dramatique) *in nostro medii aevi theatro*, thesim Facultati litterarum in Universitate parisiensi proponebat C.-M. DES GRANGES. Paris, Bouillon, 1897, in-8 de 92 p. — Prix : 3 fr.

Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire (1800-1814), par CHARLES-MARC DES GRANGES. Paris, Hachette, 1897, in-8 de VIII-516 p. — Prix : 7 fr. 50.

Acteurs et actrices d'autrefois, *histoire anecdotique des théâtres à Paris durant trois cents ans*, par ARTHUR POUGIN. Paris, F. Juven, s. d., in-8 de 278 p. avec 106 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Laumann embrasse l'histoire entière du théâtre, mais à un point de vue spécial, auquel l'auteur aurait dû se tenir, sinon en l'étudiant à fond, du moins en exposant nettement au lecteur les systèmes et les faits caractéristiques de la « machinerie » théâtrale dans ses usages et procédés divers et successifs, selon les temps et les pays ; ce qu'il n'a pas fait. Cet ouvrage est divisé en deux parties et subdivisé ainsi qu'il suit : *Première partie.* Chapitre I. Les Grecs, les Romains. II. Le Moyen âge. III. Du moyen âge à Louis XIV. IV. Au Boulevard du crime. V. Les Théâtres orientaux. — *Deuxième partie.* Chapitre I. L'Anatomie d'un théâtre. II. Les Trucs de décors. III. Les Trucs proprement dits. IV. Les Accessoires. — La composition est désordonnée et incohérente. Dans la première partie, l'auteur sort constamment de son sujet propre pour aborder l'histoire générale et littéraire du théâtre, qu'il connaît mal. Notamment en ce qui regarde

le théâtre antique et celui du moyen âge, il n'est nullement au courant des résultats acquis par l'érudition. Même en ce qui concerne proprement la machinerie, voici une assertion bien extraordinaire (p. 33) : « Au retour des croisades, les croisés rapportèrent en France, et surtout en Allemagne (?), des éléments nouveaux. Les auteurs alors exploitèrent l'Orient et ses mirages (?) ; ils empruntèrent aux magiciens arabes (??) des « trucs » dont, nous devons le confesser, on se sert encore aujourd'hui. » Dans la nullité générale de cette première partie on remarque toutefois quelques descriptions assez intéressantes des procédés scéniques mis en usage sur les théâtres du boulevard (p. 61 et suiv.) et d'assez curieux détails sur le théâtre annamite (p. 74 et suiv.). Les connaissances techniques de l'auteur donnent à la seconde partie de son volume une certaine valeur d'information, bien que l'abus des termes spéciaux rende souvent l'exposition peu intelligible. On y trouvera sur quelques points un utile complément à l'ouvrage, d'ailleurs incomparablement supérieur, de M. Germain Bapst : *Essai sur l'histoire du théâtre* (Paris, Hachette, 1893, in-4).

— Le » monologue dramatique » est un genre qui, comme on le sait, a obtenu de nos jours une grande vogue, non seulement dans les lieux de réunion et de plaisir qui se sont, pour ainsi dire, adjoints aux théâtres proprement dits, mais encore dans les salons. Il n'était pas, auprès de nos aïeux du moyen âge, dans une faveur moindre, et on doit le compter au nombre des sources originaires et des variétés habituelles du drame comique de cette époque. M. C.-M. des Granges, ayant choisi ce sujet pour sa thèse latine de doctorat, lui a consacré une monographie tout à fait digne d'estime, bien que l'on puisse, en tel ou tel cas, conserver un avis différent de celui de l'auteur ou ne pas acquiescer sans réserves à la valeur probante de tel ou tel de ses arguments. Il étudie successivement le « sermon joyeux » et le « monologue dramatique » proprement dit et traite, au cours de cette étude vraiment soignée et bien informée, un certain nombre de points d'érudition et de critique, d'une façon qui nous montre en lui un travailleur très bien doué pour ce genre d'études et une très bonne recrue pour notre histoire littéraire.

— Les qualités de chercheur et d'écrivain de M. C.-M. des Granges se sont déployées avec plus d'ampleur, sinon avec plus de succès, dans l'ouvrage étendu et un peu touffu qui a constitué sa thèse française : *Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire.* Il y a fait revivre pour nous la physionomie originale et trop oubliée de cet ancien novice de la Compagnie de Jésus, devenu le créateur de l'un des genres les plus importants et les plus redoutés de la critique contemporaine, le feuilleton dramatique, et, sauf quelques vues contestables et qui sentent un peu trop « la thèse », il nous semble l'avoir

généralement peint, lui et son milieu, sous leurs vraies couleurs. Voici, telle qu'elle est donnée par l'auteur lui-même, l'analyse de cette très intéressante et utile étude d'histoire littéraire et d'histoire des mœurs : « Le plan suivi dans ce livre peut se résumer en quelques mots : d'abord, vient la *Biographie* de Geoffroy, dans laquelle j'essaye de retrouver l'origine des éléments complexes qui entrèrent dans sa critique. Nous verrons successivement l'élève et le novice des jésuites passer par l'Université et s'y créer une situation importante, — succéder à Fréron dans la rédaction de l'*Année littéraire,* — faire du journalisme politique pendant la Révolution, puis s'enfuir, rester caché dans un village jusqu'au 18 Brumaire, revenir alors à Paris, et entrer au *Journal des Débats,* où il reste jusqu'à sa mort, en 1814. Avant d'aborder l'étude du *Feuilleton*, nous chercherons quelles étaient, antérieurement à 1800, les idées critiques de Geoffroy, et comment il les a appliquées dans l'*Année littéraire* et dans le *Journal de Monsieur* , puis nous établirons l'état de la critique dramatique à la fin du dix-huitième siècle, en nous demandant si Le Vacher de Charnois, Le Prévost d'Exmes, l'abbé Aubert, Ducray-Duminil, Grimod de la Reynière en avaient trouvé la forme définitive, celle qui a subsisté jusqu'à nos jours. Alors, nous pourrons, en connaissance de cause, entreprendre l'examen du *Feuilleton*. Au moment où Geoffroy entre aux *Débats*, tout est bien changé ; il ne s'adresse plus au public qui lisait jadis l'*Année littéraire*, les théâtres ne sont plus soumis aux mêmes usages ni aux mêmes exigences. Que dis-je ? La Révolution, en creusant un abîme entre deux siècles, a subitement éloigné et élargi le point de vue auquel peut se placer la critique. — Les *Conditions nouvelles*, une fois marquées, n'oublions pas d'insister sur la position toute particulière de Geoffroy, qui, venu du dix-huitième siècle, pratiquera, pour cette société transformée, un genre de critique nettement déterminé. Mais ce Geoffroy a sans doute des « principes » au nom desquels il va juger ? A nous de les rechercher à travers ses feuilletons. Il se croit investi d'une fonction sociale ? Demandons-nous s'il en avait le droit et dans quelle mesure. Ces « principes » l'ont engagé dans une polémique incessante avec les « philosophes, » les « journalistes, » les « auteurs ; » polémique instructive et curieuse, dont il faudra faire l'histoire avant de discuter en eux-mêmes les jugements sur le théâtre, sous peine d'être arrêté, à chaque pas, par des questions étrangères à la valeur des œuvres. Enfin, nous étudierons la *Critique des auteurs* dans l'ordre suivant : le *Répertoire tragique*, le *Répertoire comique* ; puis les contemporains de Geoffroy : *Tragédie*, *Mélodrame, Comédie* et *Drame*. Un dernier chapitre sera réservé aux *Comédiens*. Et, dans les conclusions générales, nous tâcherons de préciser quelle fut l' « influence » de Geoffroy, et dans quelle mesure on retrouve sa méthode chez ses « principaux suc-

cesseurs. » Ainsi ce livre sera une contribution à l'histoire de la critique et à l'histoire du théâtre. »

— Comme l'auteur l'indique lui-même dans le sous-titre, c'est un livre surtout anecdotique que l'étude de M. Arthur Pougin : *Acteurs et actrices d'autrefois*, et il sera principalement goûté dans le public un peu spécial, quoique d'ailleurs fort étendu chez nous, qui vit dans, par, pour et autour de l'art dramatique. Mais cette étude, composée avec talent et présentée avec agrément, a été préparée par de soigneuses et exactes recherches, et elle fournira aussi aux historiens d'utiles renseignements pour l'histoire des mœurs. Elle est divisée en quatre chapitres : I. Le Théâtre sous l'ancien régime. II. Les Théâtres sous la Révolution et sous l'Empire. III. Les Théâtres sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet. IV. Le Théâtre moderne. Parmi les anecdotes dont elle abonde, en voici une qui est bien caractéristique de ce qu'on appelle l'esprit « parisien. » Dans un vaudeville représenté à la Gaîté comme « lever de rideau », l'acteur Morand devait, en raison d'un évanouissement, prendre dans ses bras et transporter dans un cabinet censé voisin, l'actrice Léontine, affligée, bien qu'elle représentât les « jeunes premières », d'un embonpoint un peu excessif. « Or, dit M. Pougin (p. 98), Morand était petit et pas très fort; en s'exerçant pourtant il était parvenu, par un élan bien combiné, à enlever assez heureusement la volumineuse Léontine. Mais voilà qu'un soir il manque son coup, et qu'après avoir vainement essayé une première fois, il ne réussit pas mieux une seconde; il veut s'y reprendre encore, mais toujours sans succès, et alors, tandis que la salle se tord en voyant l'inutilité de ses efforts, un titi lui crie gravement du haut du poulailler : « T'es bête, Morand; fais deux voyages! » On juge de l'effet! Du coup, Léontine se leva et alla s'enfermer elle-même dans son cabinet. »

M. S.

Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle, par CH.-V. LANGLOIS. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*. Paris, C. Klincksieck, 1890-1897, 6 fascicules in-4 de 32, 18, 18, 15, 30, 38 p. et 2 pl. — Prix : 5 fr. 80.

L'importance que présentent pour l'histoire les correspondances donne naturellement de la valeur aux formulaires dont les auteurs nous ont conservé, parfois sans changements essentiels, des lettres du moyen âge. M. Langlois a commencé, il y a quelques années déjà, l'étude des recueils de ce genre. Six fascicules de ce travail ont paru ; il n'est que temps de les signaler ici.

Le 1er fascicule contient d'abord une introduction où M. Langlois fait ressortir l'importance des formulaires, donne une bibliographie des recherches qui ont été consacrées à ces documents jusqu'en 1890, et indique le plan qu'il suivra dans l'étude des formulaires examinés par

lui : énumération et classement des manuscrits; date de composition, nom de l'auteur, incorrections de la rédaction ; genres de documents (copies d'originaux ou modèles de pure invention) ; contenu de l'ouvrage ; et reproduction de ce qu'il renferme de plus important.

Les recueils étudiés jusqu'ici par M. Langlois sont les suivants :

1° Recueil de mandements royaux compilé sous Philippe V (Bib. Nat. Lat. 4763). « Ce recueil montre... mieux que tout autre... quelle était la correspondance courante d'un roi comme Philippe-le-Bel avec ses officiers provinciaux ; »

2° Formulaire de Prémontré (fin XIIIe siècle, Bibl. Soissons, n° 8). Complète les cartulaires de la célèbre abbaye et fournit des renseignements abondants sur son organisation et ses destinées à la fin du XIIIe siècle ;

3° Trois formulaires orléanais (Bibl. Nat. Baluze, 279 ; — Lat. 7420 B ; — Rouen, 1468) ;

4° Formulaires de Handaff et de Worcester (Camb. Dd. 1 × 38) du XIVe siècle, et *Ars dictaminis* de Pierre de Blois, rédigé entre 1181 et 1185 ;

5° Formulaire de Florence (Laurent., Plut. XXV, sin. 4) du XIIIe siècle, rédigé en Orient et qui contient, noyés au milieu de lettres imaginaires, de rares documents historiques ;

6° *Epistolarium* inséré à la suite de la somme de Thomas de Capoue (Laurent., Gadd, CXVI), et compilé par un familier du Pape. Vivien de Montealto, dans la première moitié du XIVe siècle. Contenant notamment des lettres de Jean XXII ;

7° *Ars dictaminis* de Geoffroy de Vinesauf (Péronne, 388). Ce manuscrit nous fournit des renseignements sur le fameux *dictator* anglais, entre autres son nom réel : *Gaufridus de Cumeselz* ;

8° Les plus anciens formulaires de la chancellerie de France. Cette étude qui remplit le 6e fascicule est plus importante encore que les précédentes. M. Langlois a retrouvé et publié la table du formulaire, malheureusement perdu depuis le début du XIVe siècle, que Jean de Caux avait rédigé vers 1286. M. Langlois établit ensuite dans une discussion fort solide que plusieurs registres du Trésor des Chartes furent copiés dans la première moitié du XIVe siècle pour servir de formulaire.

Le défaut de place ne nous permet pas d'insister, comme nous l'aurions voulu, sur l'intérêt et l'importance des études que nous signalons ici.

E.-G. LEDOS.

Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français, par WILMOTTE. Paris, Bouillon, 1898, in-8 de 113 p. — Prix : 3 fr.

Voilà une monographie qui ne fait pas de bruit, mais qui peut servir à compléter un intéressant chapitre littéraire, je veux dire l'histoire

de notre théâtre au moyen âge. M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liège, vient de publier un mémoire intéressant où il compare le Paaschspel (Jeu de Pâques) de Maëstricht avec les œuvres congénères et contemporaines données en Allemagne, surtout à Francfort, à Heidelberg et à Alsfeld. Il montre la parenté de tous ces textes, et établit ainsi le groupe rhénan des passions germaniques. De là, il pousse plus loin : il confronte les drames allemands avec le théâtre du nord de la France, et démontre leur communauté d'inspiration. Sa conclusion, qui est appuyée sur une étude sérieuse des manuscrits, est entièrement favorable à l'influence française. Elle établit, en effet, que le théâtre allemand, à un degré presque égal à celui de la poésie lyrique et de l'épopée courtoise, est le tributaire de l'art français. C'est une contribution intéressante à l'histoire de notre théâtre à l'extérieur.

L. Messch.

HISTOIRE

Liber miraculorum sanctae Fidis, publié d'après le manuscrit de Schlestadt avec une introduction et des notes par l'abbé A. Bouillet. Paris, Picard et fils, 1897, in-8 de xxxvi-290 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les reliques de sainte Foy, martyrisée à Agen en 303, furent transportées, entre 878 et 883, à l'abbaye de Conques, en Rouergue, qui désirait attirer les fidèles ; les moines avaient vainement tenté de s'approprier le corps de saint Vincent de Saragosse, qui fut porté à Castres, en 863 ; l'un d'eux, Aronisde ou Arinisde, capta la confiance des clercs qui gardaient les reliques de la sainte d'Agen, et après dix années de patience, un jour d'Epiphanie, il brisa le tombeau d'où il enleva les restes. Conques devint bientôt le but d'un pèlerinage qui influa sur le développement artistique contemporain. En actions de grâces pour tant de faveurs, on laissait en partant de beaux présents, de riches offrandes, qui subvenaient aux frais du culte ou contribuaient à enrichir le trésor. De là ce merveilleux ensemble de statues, de reliquaires, d'objets de toute sorte qui forment aujourd'hui comme une histoire figurée des arts du métal et de l'émaillerie durant le moyen âge. Un des pèlerins, Bernard d'Angers, venu à Conques vers l'an 1013, fut si émerveillé des miracles qui s'accomplirent sous ses yeux qu'il en composa le récit. « Ce qui le frappe, c'est la magnificence du culte rendu à la sainte, c'est la vénération dont sa statue est l'objet, c'est l'empressement des pèlerins, la profusion des cierges qui se consument, l'éclat et le nombre des présents, la richesse et la beauté des joyaux que possède le trésor. Il décrit avec complaisance l'église et ses diverses parties, la merveilleuse statue d'or, les guérisons qu'on lui a racontées. » Quelques années plus tard, un moine de l'abbaye continua l'œuvre de

Bernard et y ajouta quelques nouveaux miracles. Ce « moine, inconnu lui, est de la maison, et rien de la maison ne l'étonne plus... » Ce qu'il raconte, ce ne sont plus ces miracles faciles et parfois entourés de circonstances plaisantes que le vulgaire appelle les *Jeux de sainte Foy*, mais des délivrances ardues de prisonniers, des guérisons éclatantes, voire trois résurrections de morts... Les quatre livres que forme la chronique, dans son état actuel, fournissent des données précieuses sur l'état social du Midi au XIe siècle. « Les mœurs souvent brutales des seigneurs, l'oppression des faibles et des petits par les grands et les puissants, mille détails de mœurs et de coutumes, mille renseignements sur les institutions et les usages de la vie privée et de la vie sociale, tout cela passe sous nos yeux à mesure que nous lisons le *Livre des miracles* de sainte Foy. » A. S.

L'Attuale Posizione dello stato relativamente alla Chiesa et l'opera del liberalismo massonico. Trattazione scientifica del prof. TOBIA LOTESORIERE. Torino, Marietti, 1898, in-18 de XX-352 p.

Le chanoine Lotesoriere a exposé dans ce volume les principes du droit public de l'Église, d'une façon à la fois intéressante et convaincante. L'Église est bien, comme il le démontre péremptoirement une fois de plus, une puissance sociale, indépendante, civilisatrice, et c'est en elle qu'il faut, bon gré malgré, aller chercher la source de toute vraie pacification des esprits. Il s'en suit que, s'il importe souverainement de distinguer la société religieuse de la société civile, il faut, par contre, bien se garder de préconiser leur séparation. L'égalité, en effet, ne saurait être établie entre elles, et les arguments les plus forts appuient la théorie traditionnelle d'une réelle subordination logique de l'État à l'Église, thèse hélas! si méconnue aujourd'hui. L'auteur termine par de judicieuses considérations sur la condition actuelle de Rome et du gouvernement italien qui y réside indûment. Ce rapide compte-rendu laisse entrevoir au lecteur toute la valeur de ce petit livre un peu surchargé, il est vrai, de textes des Saintes Écritures, alourdi aussi par une forme trop professorale, mais dont la doctrine est exacte et l'esprit excellent. G. P.

Lettres de Catherine de Médicis. T. VI, *1578-1579*, publiées par le comte BAGUENAULT DE PUCHESSE. Paris, Imprimerie nationale, in-4 de XXIII-563 p.

Le comte Baguenault de Puchesse a recueilli la succession du comte H. de la Ferrière, et nul ne s'en plaindra, car il a déjà retrouvé nombre de billets omis dans les volumes antérieurs. Le tome VI contient 280 lettres, du 5 janvier 1578 au 2 juin 1579 (p. 1-383); un appendice

de 44 pièces justificatives (juin 1578-23 juin 1579), souvent plus intéressantes que le texte qu'elles sont destinées à éclairer (p. 384-504); un itinéraire de Catherine (p. 505); une table chronologique des lettres (p. 507-517); une table onomastique des destinataires des lettres de la Reine-mère (p. 519-520); une table de l'appendice (p. 521-523); enfin une excellente et copieuse table des matières (p. 525-563). — L'éditeur a résumé clairement dans sa préface l'importance historique des lettres imprimées. Catherine quitta la Cour le 2 août 1578 pour entreprendre une grande tournée dans le Midi et y assurer l'exécution de l'édit de Poitiers (sept. 1577). Elle eut fort à faire, mais elle réussit à maintenir dans l'obéissance la Guyenne, où le roi de Navarre, disgracié et tenu en méfiance par les pasteurs, disputait au fougueux et intransigeant Biron la réalité d'un pouvoir dont il n'avait que l' « honorariat », et le Languedoc, dont l'ambitieux gouverneur, Damville, rêvait de se faire « une sorte de vice-royauté indépendante » (p. VIII). La tâche fut ardue, car les coups de main se succédaient pendant les négociations, et Henri de Navarre répondait par la prise de possession de Fleurance à la mainmise des catholiques sur la Réole; puis Damville s'empara de Beaucaire et de deux autres villes pendant les conférences de Nérac (4-28 février 1579). Ces conférences, le croirait-on? ont été à peu près ignorées des historiens, de Thou, d'Aubigné, le P. Daniel, Henri Martin, etc., et Mézérai est le seul qui en parle un peu exactement; les pièces justificatives XXXI et suivantes jettent toute la lumière désirable sur cet épisode injustement oublié. — Mais Catherine, tout en parcourant le Midi, n'oubliait pas ses intérêts de famille : elle est opposée aux velléités guerrières du duc d'Anjou, qui veut jouer un rôle en Flandre, au risque de brouiller la France avec Philippe II, et elle désire son mariage avec la reine d'Angleterre, Élisabeth : cette petite comédie sentimentale est amusante, car Élisabeth est partagée entre la coquetterie et la méfiance. — Comme le remarque M. Baguenault de Puchesse, le style des lettres est lâché et prolixe, mais il dément par la sincérité qu'il respire l'excès d'astuce florentine que la légende prêtera peut-être toujours à Catherine, sur la foi de pamphlets contemporains, pourtant bien oubliés. A. S.

La Reine Marie-Antoinette, par PIERRE DE NOLHAC. 8e édition, revue d'après de nouveaux documents. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre de Nolhac vient de publier la huitième édition de sa belle étude sur *la Reine Marie-Antoinette*. Cela seul dit le succès de l'œuvre, les livres qui parviennent à leur huitième édition sont rares. Mais aussi, indépendamment de l'attrait du sujet, le charme du style, la

sûreté de l'érudition, l'éclat du tableau expliquent surabondamment un pareil succès. Nul, mieux que M. de Nolhac, ne pouvait placer la grande et attachante figure de la Reine dans le cadre de ce château de Versailles qu'il connaît dans ses moindres détails. Sous sa plume, l'infortunée princesse revit avec sa grâce souveraine, avec ses fêtes splendides, avec son goût de l'intimité aussi et son horreur de l'apprêté et de l'étiquette, avec ses tristesses et ses joies, avec ses imprudences parfois, avec sa bonté toujours, entourée de ses amis et de ses enfants. A chaque édition, d'ailleurs, l'auteur s'est efforcé de perfectionner son œuvre; dans celle-ci, notamment, grâce aux publications de M. Flammermont, aux Mémoires du duc de Croÿ et aux papiers de la dame d'atours retrouvés par lui aux Archives, il s'est attaché à préciser certains faits, à mettre en plus complète lumière certains traits, notamment en ce qui touche l'intervention de la Reine dans les affaires politiques. Il n'a pas négligé non plus son intervention plus heureuse dans les affaires du goût. Il comprend mal, par exemple, qu'on donne le nom de « style Marie-Antoinette » à ce style exquis, plein de grâce et de charme, qu'on appelle ordinairement style Louis XVI. La Reine, dit-il, n'a « pas contribué à le créer. » Sans doute, mais elle a beaucoup contribué à le propager; c'est parce que nulle part ce style ne s'est mieux épanoui que dans la résidence intime de Marie-Antoinette à Trianon, qu'il a conquis la faveur du public et s'est répandu dans toute la France, jalouse alors de plaire à sa Souveraine. A ce titre d'ailleurs, il devait encore bien moins s'appeler style Louis XVI, car nul n'était plus que l'excellent prince l'antithèse de l'élégance et du goût dont ce style est le plus parfait symbole.

M. de Nolhac me pardonnera cette légère querelle; il sait quelle est ma sympathie pour son talent et mon admiration pour son œuvre; il sait aussi qu'un amoureux de la Reine trouve toujours plus amoureux que soi.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Formation de la Prusse contemporaine, par G. CAVAIGNAC. T. II : *Le Ministère de Hardenberg, le soulèvement, 1808-1813.* Paris, Hachette, 1898, in-8 de VII-517 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les années qui suivent le traité de Tilsitt sont pour la Prusse une période de transformation radicale: financière (chap. II), agraire (chap. III), administrative (chap. IV) et surtout militaire (chap. 2-XIV). «Engager avec la réforme de la législation fiscale une transformation économique qui devait affranchir les initiatives individuelles partout entravées ; poursuivre en brisant la souveraineté du bien noble, la constitution de la petite propriété indépendante; substituer dans l'administration publique au système de décentralisation oligarchique un organisme

centralisé assez semblable à celui de la France : telle fut la triple entreprise de Hardenberg. » La réforme militaire fut plus profonde et plus durable ; elle se fit, pour ainsi dire, malgré le Roi, au début de 1813, quand les troupes russes pénétrèrent en Allemagne. Frédéric-Guillaume II est pusillanime, et il craint de rompre avec Napoléon ; on lui força la main. M. Cavaignac nous montre ici « le soulèvement de la Prusse orientale, l'explosion d'une véritable fureur nationale, les volontaires accourant de toutes parts, la nation se soulevant malgré le Roi, les débris de la Grande-Armée repoussés jusqu'à l'Elbe, les cosaques entrant à Berlin au milieu de l'enthousiasme populaire, les événements et le peuple prussien devançant de loin ceux qui avaient pour tâche de les diriger » (p. 240). La Prusse orientale se soulève (chap. VII-X) et institue la *landwehr* dès le 9 février 1813 ; or, ce n'est que le 28 du même mois que le Roi signa le traité de Kalisch avec Alexandre Ier (p. 348) ; la landwehr n'est introduite dans le reste du territoire prussien que le 17 mars (p. 386). Une heure avant de signer le traité de Kalisch, Frédéric-Guillaume III ne voulait pas s'y résoudre. Il désirait attendre encore, obtenir son affranchissement de la bonne grâce de Napoléon, temporiser de concert avec l'Autriche ; il répugnait aux sacrifices, aux dangereuses éventualités de l'alliance russe (p. 360). Et Stein, devenu le factotum du Tsar, après avoir dirigé pendant deux ans la politique prussienne, écrivait : « Le Roi est froid ; il n'a que des demi-volontés ; il n'a de confiance ni en soi, ni en son peuple ; il croit que la Russie l'entraîne dans un abîme et qu'en peu les armées françaises se trouveront sur la Vistule. » Cet excellent volume, d'une documentation française et allemande parfaites, s'arrête à l'armistice de Pläschwitz, 4 juin 1813 (p. 448). On peut citer, parmi les pages les plus curieuses, celles qui ont trait à l'influence des idées françaises en Allemagne (p. 65-67, 102, 116-7, 123, 360, etc.). A. S.

Les Kérels de Flandre, *contribution à l'étude des origines ethniques de la Flandre*, par H. VAN HOUTTE. Paris, Fontemoing, 1898, in-8. — Prix : 1 fr. 50.

Essai sur la civilisation flamande au commencement du XIIe siècle d'après Galbert de Bruges, par le même. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de XV-158 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux mémoires forment les fascicules 6 et 7 du *Recueil de travaux publiés par les membres de la conférence d'histoire de l'Université de Louvain*. Le premier est l'ingénieuse réfutation d'une thèse des œuvres populaires en Belgique depuis l'*Histoire de Flandre* de M. Kervyn de Lettenhove, à savoir que les populations de la Flandre, connues au moyen âge sous le nom de *Kerels*, étaient d'origine saxonne. M. van

Hentle n'a pas de peine à détruire cette opinion, mais il faut reconnaître une belle dose d'esprit critique à un jeune auteur qui, pour un coup d'essai, s'attaque à un maître et parvient à remporter sur lui une incontestable victoire.

— Le second ouvrage de M. van Hentle est un de ces travaux de coloration comme on en fait beaucoup en Belgique, depuis l'introduction des cours pratiques d'histoire ; il a surtout de l'intérêt au point de vue technique, parce qu'il montre aux débutants comment il faut utiliser un roman historique, et tout ce qu'il est possible d'en tirer lorsqu'on sait l'interroger sagement. Ce qui est tout autre chose que le « solliciter discrètement. » GODEFROID KURTH.

Deux Romans d'aventure au XVIe siècle : Arabella Stuart et Anne de Caumont, par le comte HECTOR DE LA FERRIÈRE, avec un portrait de l'auteur et une notice sur sa vie et ses écrits, par le comte BAGUENAUT DE PUCHESSE. Paris, Ollendorff, in-8 de XXIII-201 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet élégant volume termine la série de ces portraits de femmes du XVIe siècle que le comte de la Ferrière a peints avec tant d'amour : Marie Stuart, Jeanne de Pienne, la première duchesse d'Uzès, Anne de la Borderie, Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil, Marguerite de Valois, Élisabeth d'Angleterre et Anne de Boleyn. Nous trouvons d'abord une étude sur Arabella Stuart, nièce de Marie Stuart, qui « a hérité de la fatalité attachée à tous ceux qui ont porté ce nom. » Née en 1576, elle donna ombrage à Jacques Ier, qui succéda en 1603 à la reine Élisabeth ; sa vie fut triste et monotone, dans une gêne poignante. A trente-cinq ans, elle inspira un fatal amour à William Seymour, et elle l'épousa secrètement, ayant ses quatre serviteurs pour témoins (p. 81). Jacques Ier, irrité de ce mariage, fit arrêter les deux époux qui s'évadèrent (1611). Elle mourut folle, le 25 décembre 1615, et fut enterrée à Westminster, en cachette.

La seconde étude a paru dans la *Nouvelle Revue* (déc. 1895) et a été promptement suivie de celles de M. Clément Simon, dans la *Revue des questions historiques*, et du P. Chérot, dans les *Études religieuses*. M. le comte Baguenault de Puchesse a écrit une préface émue sur son ami, et il a donné en appendice une liste fort utile des œuvres du défunt historien. A. S.

Le Marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada (1759-1760), par le R. P. MARTIN. Paris, Téqui, 1898, in-16 de 342 p. — Prix : 2 fr.

Il faut vraiment du courage pour écrire, après tant d'auteurs réputés, cette triste histoire de la perte du Canada. Certes, la figure de Mont-

calm est assez belle pour tenter la plume, mais de quels tristes repoussoirs n'est-elle pas entourée! N'est-il pas écœurant de voir ce héros sans tache se débattre quatre ans avec les difficultés que lui suscitent l'ineptie, la corruption, l'envie? Le R. P. Martin n'apporte en somme aucune pièce nouvelle à cette navrante histoire; mais il la conte avec modération, simplicité, charme et clarté. Ce sont là de grandes qualités qui ne brillent pas toujours chez ses devanciers. Nous voyons notamment avec plaisir qu'il n'a pas eu l'idée, malheureuse à notre avis, d'opposer Lévis à Montcalm. Il estime que tous deux étaient de remarquables capitaines, mais il n'oublie pas que Montcalm a porté jusqu'à sa mort le poids écrasant de toutes les responsabilités, et nul ne peut contester qu'il ne l'ait fait en homme réellement né pour le commandement en chef. Le faible Vaudreuil, que gênait l'ascendant du général, se plaisait, et cela se conçoit, à faire valoir son second à ses dépens, mais l'historien ne doit pas se laisser entraîner par un jugement évidemment passionné et dicté par l'envie. Du reste, Montcalm et Lévis sont toujours demeurés unis par l'affection et l'estime mutuelles, ce qui montre bien que tous deux étaient des âmes d'élite. Lévis a gagné la dernière bataille après la mort de Montcalm, c'est vrai; mais celui-ci en avait gagné lui-même plusieurs et il n'a nullement tenu à lui qu'il n'ait encore vaincu dans les plaines d'Abraham. Tout cela ressort lumineusement de l'excellent livre du R. P. Martin qui a le grand mérite de pouvoir être lu avec fruit et intérêt par toutes les catégories de lecteurs.

COMTE DE BIZEMONT.

Martial Delpit, député à l'Assemblée nationale. Journal et correspondance, par P.-B. DES VALADES. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), in-8 de VII-383 p. — Prix : 6 fr.

C'est le devoir des vivants de déjouer la modestie des morts. M. Martial Delpit avait poussé pendant toute sa vie la modestie beaucoup trop loin et n'avait pas malheureusement permis à son nom de dépasser un cercle restreint. Ce qu'il a écrit et ce qu'il a pensé méritent cependant mieux que l'oubli, et il faut féliciter le R. P. des Valades, de l'Oratoire, d'avoir réuni une grande quantité de ses lettres et de très nombreux fragments du journal qu'il écrivait. Il n'est pas douteux que, selon le souhait exprimé par l'auteur dans l'Avant-propos, ce volume prenne un rang honorable parmi les souvenirs et les mémoires contemporains et rien n'est plus vrai que de dire avec le R. P. des Valades qu'il en est peu « de plus vivants et qui soient sortis d'un esprit plus fin et d'une âme plus élevée. » L'ouvrage a la forme d'une biographie, mais le biographe s'efface constamment et on peut dire que la modestie du sujet a été contagieuse, car elle s'est communiquée à l'auteur, qui

n'écrit lui-même que pour classer à leur place les lettres de M. Martial Delpit et mener à travers sa correspondance et son journal un fil conducteur.

Sorti de l'École des chartes, en 1836, collaborateur d'Augustin Thierry, M. Martial Delpit reçut en 1843 du ministère de l'instruction publique la mission d'aller passer quelque temps en Angleterre afin d'explorer les archives et d'y chercher de nouveaux documents pour l'histoire du tiers état : un chapitre du volume est consacré à cette mission qui prit fin en 1846.

La retraite, dans laquelle M. Martial Delpit vécut de 1848 à 1871, nous a valu d'intéressantes études sur l'ancienne société française, notamment sur la princesse de Poix, la duchesse d'Ayen, la duchesse de Luynes, Mme du Deffand, Malouet. Le R. P. des Valades en a réuni d'importants fragments, qui, sous la forme d'un appendice, occupent près du tiers de l'ouvrage.

La partie la plus importante et la plus intéressante du volume se compose des sept chapitres entre lesquels sont réparties les lettres et les notes que M. Martial Delpit écrivit de 1871 à 1873, pendant qu'il siégea à l'Assemblée nationale. L'analyse en est impossible, tellement sont nombreux les personnages mis en scène et les événements rappelés. Le rapport que M. Martial Delpit fut chargé de faire au nom de la commission d'enquête sur la Commune, marqua l'apogée de sa carrière politique. Il avait eu le courage de remonter aux causes et de mettre en lumière toutes les responsabilités. Membre de la droite et de la commission des Trente, il fut le témoin attristé des avortements et des défaillances qui sont l'origine des maux actuels de la France. La correspondance politique de M. Delpit s'arrête en novembre 1873. Il venait de perdre sa femme qui descendait de Maillard, du glorieux Maillard de Charles V et de Duguesclin, et la tentative de restauration venait d'échouer.

La vie politique de cet homme de bien est une preuve ajoutée à tant d'autres qu'en politique il ne suffit pas de voir le bien, qu'il faut le vouloir, et plus encore, coordonner les bonnes volontés par une direction. Dans l'Assemblée nationale les bonnes volontés ont été nombreuses, encore bien que quelquefois un peu molles, mais la notion de la discipline et de l'obéissance au chef paraît bien avoir été presque complètement ignorée. Était-ce la faute du chef ou celle des soldats ? J'avoue sincèrement que la question ne me paraît pas complètement élucidée.

EUGÈNE GODEFROY.

Souvenirs du comte de Semallé, page de Louis XVI, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par son petit-fils. Paris, A. Picard et fils, 1898, in-8 de 445 p. avec portrait. — Prix : 8 fr.

Le comte de Semallé était page de Louis XVI depuis quatre ans, lorsque éclata la Révolution. Il accompagnait le Roi à la chasse quand, le 5 octobre, le marquis de Salvert, écuyer de la Reine, vint de la part de cette princesse le supplier de rentrer à Versailles, envahi par la populace de Paris. Il assista aux effroyables péripéties de ces terribles journées, aux hésitations de la Cour, à l'invasion du château, au lugubre retour dans la capitale. Chargé par Mme Élisabeth, à la fin de février 1791, d'une mission à Bruxelles près des princes émigrés, il resta avec eux et s'engagea dans les chevau-légers. Après la retraite de Brunswick, il prit du service dans les troupes hollandaises, mais se décida bientôt à rentrer à Paris, où il s'associa à toutes les entreprises des royalistes, et notamment à l'affaire du 13 vendémiaire. A la suite de l'échec de ce dernier mouvement, il dut quitter encore la France, mais ne tarda pas à y rentrer, après des péripéties nombreuses où il put montrer son énergie et son sang-froid. Suspect sous l'Empire, il sut néanmoins échapper, grâce à ses nombreuses connaissances, à l'incarcération, mais demeura un des agents royalistes les plus actifs et les plus dévoués. Il prit même à la Restauration de 1814 une part prépondérante qui était restée ignorée jusqu'ici. C'est lui qui, s'étant mis en communication avec le comte d'Artois, prépara, avec quelques amis fidèles comme lui, le grand mouvement monarchique qui éclata en province et à Paris, en particulier le 31 mars, et força la main en quelque sorte aux nouveaux alliés, assez indécis sur le régime qu'ils allaient donner à la France, en leur montrant une explosion de sentiments royalistes sur lesquels ils n'avaient pas compté. Pendant les Cent jours, M. de Semallé reprit son rôle d'agent actif des Bourbons ; dans une de ses courses il assista à la bataille de Waterloo et fut le premier à annoncer aux princes la défaite de Napoléon. Pendant la plus grande partie de la Restauration il se tint à l'écart, n'approuvant pas la politique de Louis XVIII qui, suivant lui, faisait trop de concessions aux idées révolutionnaires. Mais en 1830 son dévouement se remit à l'œuvre ; après avoir vainement tenté d'éclairer la Cour et le gouvernement sur la portée de l'insurrection, il se chargea, à la demande de Charles X, de faire sortir de France le ministre le plus haï, le prince de Polignac. Il faut lire dans ces *Souvenirs* le récit de cette odyssée, où M. de Semallé n'échappa aux dangers et aux bûches de toute sorte qu'à force de courage et d'habileté. Avec l des princes qu'il aimait, son rôle était fini, et sauf une mission de la duchesse de Berry qu'il tenta de détourner de sa chevaleres mais bien inutile échauffourée, et une brève intervention près

comités légitimistes en 1848, il vécut désormais en dehors de la politique, toujours fidèle aux convictions de sa jeunesse et irréductible dans ses sentiments légitimistes. Peu de vies ont eu autant d'unité que la sienne, et il faut remercier son petit-fils d'avoir révélé au public, en publiant ces *Souvenirs*, cette figure d'un profil si net et si pur.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'Outre-tombe, par CHATEAUBRIAND. Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par EDMOND BIRÉ. Tomes I et II. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-12 de LV-484 et 608 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Chateaubriand a commencé à écrire ses *Mémoires* en 1811. Il a noté sur place les péripéties de son ambassade à Rome en 1828 et 1829. Il a repris la plume après 1830 ; en 1834, il donnait lecture, chez Mme Récamier, des principaux morceaux composés. En 1837 il complétait ou révisait certains passages ; jusqu'en 1847, il mettait la main à son ouvrage ; il mourut, l'œuvre achevée, en 1848.

Avant sa mort, en 1836, mais pour ne devoir être publié qu'après sa mort, le texte de ces *Mémoires d'Outre-tombe* était devenu la propriété, moyennant une rente viagère, d'un groupe d'amis voulant sortir le grand écrivain de ses embarras financiers. Émile de Girardin parvint à acheter cette propriété et, dès l'automne de 1848 (exactement le 21 octobre) jusqu'au mois de juillet 1850, ces *Mémoires* parurent, dans son journal *la Presse*, en feuilleton. — Cette forme malheureuse hachait le texte, coupait l'intérêt, enlevait leur caractère aux différents chapitres. Lorsque l'ensemble fut imprimé en 12 volumes in-8, le format et le prix n'attirèrent plus les lecteurs et ce grand travail de Chateaubriand parut assez dédaigné. Il faut signaler seulement parmi les ouvrages de critique le concernant : *Chateaubriand et son temps*, du vicomte de Marcellus ; et *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, de Sainte-Beuve.

Les souvenirs personnels de l'illustre auteur du *Génie* et des *Martyrs* demeuraient fort peu connus.

M. Edmond Biré, après avoir beaucoup vécu dans l'intimité des ouvrages de Chateaubriand, a pensé bien faire en publiant une édition des *Mémoires d'Outre-tombe*, mais une édition savante, d'un texte reconstitué avec exactitude, accompagné d'éclaircissements, de notes. Il a parfaitement pensé et il a pleinement réussi. Cette édition aura six volumes ; déjà deux nous sont donnés.

Le texte lui-même méritait d'être rétabli, car l'ordonnance primitive voulue de l'auteur avait été mutilée par les feuilletons comme par les volumes. Les divisions classiques en *Parties*, subdivisées en *Livres*, étaient omises, les prologues mêlés au corps des chapitres, les conclu-

sions souvent mélangées au livre suivant. M. Biré a débrouillé tout ce chaos, comme il l'explique avec aisance dans une préface très complète et très agréable à lire.

Les *Mémoires* ont quatre *Parties :* 1° la Jeunesse et l'Émigration (1768-1800), le temps de formation, de liberté et de misère. — 2° le Consulat et l'Empire ; c'est la vie littéraire et les succès du *Génie*, d'*Atala*, des *Martyrs*. — 3° la Restauration ; c'est la vie politique avec les luttes de la presse, le ministère des affaires étrangères, le Congrès de Vérone, les ambassades de Londres et de Rome. — 4° Après 1830, époque de la maturité, du repos, de la vieillesse, du recueillement.

Les deux premiers volumes (les seuls dont nous puissions parler aujourd'hui) s'arrêtent au moment où, en 1806, l'auteur arrive en Orient pour visiter ces contrées au sujet desquelles il écrira son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Insister sur l'agrément de ces pages poétiques est inutile ; il suffit de rappeler les descriptions du château paternel de Combourg, les premières émotions sur l'Océan et en Amérique ; les misères de l'armée de Condé, les détresses de l'émigration à Londres, les débuts littéraires à Paris, les enivrements de la gloire, la carrière diplomatique sitôt interrompue par la mort du duc d'Enghien et la démission qui suivit l'assassinat de ce prince.

M. Edmond Biré constate combien Chateaubriand est exact dans ses récits, méticuleux sur les détails, précis dans les dates, soucieux de la vérité historique. Ses appréciations sont personnelles, et naturellement offrent plus de prises à la critique du lecteur qui peut différer d'opinion et de sentiment. Le grand travail de M. Biré consiste à avoir ajouté des *Appendices* qui ont toute la valeur complémentaire de véritables dissertations d'histoire : La Tombe du Grand-Bé. — Le Père de Chateaubriand. — Le Cousin Moreau. — La Cléricature de Chateaubriand. — Son mariage. — Les Relations avec Fontanes. — La Rentrée en France. — Comment fut composé le *Génie du christianisme*. — La Mort de La Harpe. — Le « Cahier rouge » où Mme de Chateaubriand avait préparé, par ses souvenirs personnels, certains passages des Mémoires de son illustre époux. — Le rôle de Réal et celui de Savary dans l'affaire du duc d'Enghien ; note particulièrement intéressante et qui met bien en valeur la vérité très forte des pages de Chateaubriand dont le récit est, en effet, l'un des plus caractéristiques, des plus topiques, des plus accablants sur le drame de Vincennes. — Enfin quelques éclaircissements sur Mme de Custine et la comtesse de Noailles.

Cette simple nomenclature prouve le souci de M. Biré de nous donner un travail définitif. J'ose lui demander d'être encore plus « prolixe » si possible dans les volumes qui vont suivre ; qu'il ne craigne pas d'étendre ses notices sur tous les personnages mêlés à la vie intime de Chateaubriand. Il y faudra de la discrétion et de la délicatesse ; mais ces qualités

ne manquent pas à M. Biré, non plus que la précision. J'ai regretté, sur ce point, qu'il soit un peu trop bref sur Mme de Beaumont; il peut beaucoup nous apprendre et tous nous lui demeurerons reconnaissants des détails que sa science doit nous fournir. Je ne dis rien du charme des pages de Chateaubriand : styliste consommé, on le retrouve ici avec toutes ses qualités et aussi ses défauts; nombre de passages des *Mémoires* sont classiques, et leur agrément littéraire est une merveilleuse musique pour nous graver dans l'oreille et dans l'esprit l'histoire de ce temps-là. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Cornell University library. Catalogue of the Dante collection presented by Willard Fiske, compiled by THEODORE W. KOCH. Part I. *Dante's works*. New York, Ithaca, 1898, in-4 de 91 p.

C'est d'Amérique aujourd'hui que nous viennent les grands répertoires d'éditions de Dante et d'ouvrages sur Dante. Le catalogue des collections dantesques de *Harvard College* et de la bibliothèque publique de Boston, par W. Coolidge Lane, paru en 1890, était déjà considérable; il a rendu de nombreux services. Celui de la collection dantesque de *Cornell University*, à Ithaca, rédigé par Théodore W. Koch, atteindra, quand il sera complètement imprimé, des proportions bien plus vastes encore. La première partie, qui vient de paraître, comprend seulement les *Œuvres de Dante*, textes et traductions. Le plan est, sauf dans quelques détails particuliers, celui du catalogue de la « Harvard collection » : Éditions des œuvres complètes de Dante; — Éditions de la Divine Comédie, par ordre chronologique; — Extraits de la Divine Comédie; — Traductions de la Divine Comédie, par ordre alphabétique des langues, et, pour chaque langue, des traducteurs; — *Opere minori* de Dante, éditions collectives et séparées, textes et traductions.

Au milieu de cette magnifique collection d'imprimés, dont quelques-uns fort rares, dus à la générosité de M. Willard Fiske, nous rencontrons un manuscrit: c'est un exemplaire de la Vita Nuova, daté de 1513.

La série des éditions de la Divine Comédie, de 1472 à 1898, est vraiment remarquable, et sensiblement plus complète que celle de *Harvard College*; elle n'occupe pas moins de soixante-dix colonnes de texte serré; je signalerai aussi (p. 51-55), comme pouvant intéresser particulièrement les lecteurs de cette revue, la liste des traductions françaises. Les notices sont faites avec soin; M. Koch donne sur les éditions les plus anciennes ou les plus importantes tous les détails essentiels; souvent il reproduit quelques mots ou quelques phrases caractéristiques de la préface de l'éditeur, ou s'il s'agit d'une traduction, du traducteur; parfois aussi, pour les éditions récentes, il donne de courts extraits de comptes rendus. En un mot, rien n'a été négligé pour faire

de ce catalogue spécial un instrument de travail commode, d'une réelle valeur bibliographique. — Il ne serait pas impossible de constater çà et là quelques lacunes, d'ailleurs sans importance : je ne trouve pas mentionnée, par exemple, la traduction française de la Divine Comédie par Colbert d'Estouteville (Paris, 1796); ce n'est pas un desideratum bien grave, cette traduction étant sans valeur. Quant à la traduction de la Vita Nuova par M. Max Durand-Fardel, peut-être est-elle trop récente pour avoir pu figurer ici.

La deuxième partie, actuellement sous presse, du travail de M. Koch, sera consacrée aux ouvrages et opuscules sur Dante conservés dans la collection de *Cornell University* et comprendra un dépouillement des revues spéciales ; la troisième contiendra un supplément, un index et un appendice sur l'iconographie de Dante; enfin une préface donnera l'historique de la collection. On ne saurait assez souhaiter le prompt achèvement de ce précieux catalogue. L. AUVRAY.

BULLETIN

Recherches sur le nickel et ses alliages, par CH.-ED. GUILLAUME. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de 58 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'origine de ces recherches est la nécessité de trouver un métal ou plutôt un alliage, présentant les qualités nécessaires aux étalons adoptés par la Commission internationale du mètre. L'auteur, adjoint au Bureau international des poids et mesures et avantageusement connu par de sérieux travaux, a été frappé par une anomalie singulière, observée dans certains aciers au nickel. C'est à l'étude de ces aciers que M. Guillaume a consacré cette intéressante brochure ; il expose le résultat de ses recherches sur les propriétés magnétiques, les changements de volume, la densité, l'élasticité, les déformations permanentes et la résistance électrique des aciers en question. Il termine par un essai de théorie et l'indication de quelques applications utiles. H. C.

Pratiques agricoles. *Recueil d'articles publiés dans le Bulletin agricole du Maine, notamment sur les engrais chimiques et les assolements*, par P. ROGER. Château-Gontier, Leclerc, 1897, in-8 de 388 p. — Prix : 1 fr. 50.

Voici un livre qui répond bien à son titre et qu'on ne saurait trop répandre. Il n'a aucune prétention à la science bien que savant. Il est surtout de bon conseil. On sent que l'auteur a pratiqué et est toujours en contact avec le cultivateur. Il le renseigne sur tout : la terre et les améliorations qu'il lui apportera par les engrais chimiques, leur utilité et la manière de s'en servir. Enfin, le volume se termine par d'excellents avis sur l'élevage du bétail et nombre de conseils utiles. De plus, l'auteur ne craint pas de mettre de ci de là un mot qui s'adresse à l'âme et qui réconforte. Excellent ouvrage. G. DE S.

Théorie et pratique des assolements en Tunisie, par F.-V. DELECRAZ (Extrait de la *Revue tunisienne*). Tunis, Nicolas, 1898, in-8 de 32 p.

Après avoir établi la nécessité d'un assolement dans toute culture bien conduite, l'auteur étudie l'application de cette règle aux productions de la Tunisie. On peut se trouver en présence de cultures spéciales comme la vigne, l'olivier, le caprier, etc., où les alternances de végétaux n'ont rien à voir. Or, au contraire, l'agriculteur dirige une exploitation agricole où la culture alterne domine et s'impose. Le choix d'un assolement est donc, en ce cas, une chose fort grave, pour laquelle les considérations et les conseils donnés auront une extrême utilité pour les colons tunisiens. G. DE S.

Étude sur la correspondance de Pline avec Voconius Romanus, par EUGÈNE ALLAIN. Besançon, imp. du « Progrès français, » 1898, in-12 de 64 p.

Un homme d'esprit analysé et expliqué par un homme d'esprit : ainsi pourrait se résumer cette modeste plaquette, fragment détaché d'un livre à paraître sous ce titre : *Pline et son temps*. Parmi les correspondants de l'ingénieux épistolier latin, il n'en est point à qui il s'ouvre plus librement qu'à Voconius, son ami d'enfance. Les lettres qu'il lui adresse jettent un jour intéressant sur la société du temps, qui avait son « hôtel de Rambouillet » et ses « lectures publiques », vénérables aïeules des « conférences » d'aujourd'hui. On y apprend par quelles intrigues de salon ou de cour les politiques se poussaient dans l'ordre équestre, dans le clergé, au Sénat ; on y assiste au conflit des jurisconsultes et des avocats ; enfin on y voit défiler sous ses yeux quelques types marquants de l'époque, les uns qui affectent des allures de puritanisme, les autres qui donnent libre cours à leurs instincts cupides ; ceux-ci « heureux bandits » à la façon du délateur Régulus ; ceux-là modèles du vrai patriote, comme ce Virginius Rufus, dont Pline raconte les obsèques nationales. — Les vingt-quatre dernières pages sont consacrées à des commentaires historiques et archéologiques « gracieusement » demandés à l'auteur par ses lecteurs du *Progrès français*.
C. H.

Ein Donaueschinger Briefsteller. *Lateinische Stilübungen des XII. Jahrhunderts aus der Orléans'schen Schule*, herausgegeben und erläutert von ALEXANDER CARTELLIERI. Innsbruck, Wagner, 1898, in-8 de XXIII-75 p.

Le recueil de lettres étudié et publié par M. Cartellieri se rattache à ce groupe si intéressant de formulaires issus plus ou moins directement des écoles orléanaises du XIIe siècle. Que la compilation conservée à Donaueschingen, chez le prince de Furstenberg, dans un manuscrit de la seconde moitié du XIIIe siècle, ait cette origine, un simple relevé des noms propres suffit à l'établir ; mais ce n'est pas sans subir d'assez nombreux remaniements que ce formulaire français a passé le Rhin ; il a été en quelque sorte habillé à l'allemande, d'une façon d'ailleurs assez maladroite.

Le recueil de Donaueschingen, contrairement à l'ordinaire, n'est précédé d'aucun traité théorique sur l'*ars dictandi* ; en revanche, il est très riche et très varié. Des trois cents lettres et plus qui le composent, beaucoup, malheureusement, ne sont que de simples lieux communs ; de celles-là, M. Cartellieri ne donne que l'adresse, l'incipit et l'explicit. Mais quelques autres offrent un réel intérêt et peuvent fournir aux historiens de Louis VII et

de Philippe-Auguste d'utiles renseignements : elles ont été reproduites intégralement, et, quand il y avait lieu, annotées. En somme, cette publication est bien comprise et faite avec soin. L. A.

Die ganze Aesthetik in einer Nuss, von CHRISTOPH OTTO DE SCHÖNAICH, herausgegeben von ALBERT KÖSTER. Leipzig, Göschen, 1898, in-12 de 160 p.

La librairie Göschen poursuit la réédition des œuvres littéraires du XVIIIe et du XIXe siècle. M. Albert Köster publie en ce moment l'œuvre originale du baron de Schönaich, intitulée « toute l'esthétique en une noix. » C'est une satire très fine du mouvement romantique commencée dans la première moitié du XVIIIe siècle par les Suisses Bodmer et Breitinger, continuée par Haller et Klopstock. Le baron de Schönaich a l'ironie facile et légère, il montre d'une manière amusante qu'avec de l'esprit on peut devenir un grand poète comme Klopstock ! La raison réclame bien parfois contre toutes ces innovations, mais que peut le bon sens contre l'esprit ! Il est fort intéressant de parcourir ce dictionnaire néologique ; l'auteur a lu le Noé, la Messiade et les poésies de Haller, il a souligné d'un trait noir toutes les expressions recherchées, il en montre avec humour l'invraisemblance ou la prétention, et il a les rieurs de son côté. Je sais bien que le côté nouveau, original de ce mouvement littéraire qui a provoqué toute la renaissance du XVIIIe siècle disparaît devant cette critique souvent minutieuse, et c'est là le seul reproche qu'on puisse faire à Schönaich, mais il a le mérite d'avoir osé regarder en face ces idoles, et d'avoir dévoilé le fard qui souvent les défigure. Nous attendons de M. Köster la suite de ce dictionnaire, et l'étude qu'il nous a promise sur l'œuvre et l'auteur. L. MENSCH.

Un Dramaturge espagnol : M. Tamayo y Baús, par BORIS DE TANNENBERG. Paris, Perrin, 1898, in-16 de 65 p. — Prix : 1 fr. 25.

Ce petit livre fort intéressant dut être écrit peu de jours avant la mort de M. Tamayo y Baús. L'auteur y étudie en trois chapitres peut-être trop brefs l'œuvre du célèbre dramaturge. Ces trois chapitres correspondent aux diverses phases de cette œuvre, représentées chacune par un drame principal. Plusieurs analyses d'une grande clarté et des citations assez étendues permettent au lecteur de se faire une opinion personnelle. De plus, M. Boris de Tannenberg a apprécié très sainement, en quelques pages concises, le mouvement dramatique de l'Espagne contemporaine. Certains passages, relatifs au *Don Juan* de Zorrilla et au théâtre d'Echegaray, dénotent un critique indépendant et consciencieux. LÉO ROUANET.

Le Socialisme contemporain et la Propriété, par GABRIEL ARDANT. (*Science et religion. Études pour le temps présent.*) Paris, Bloud et Barral, 1898, in-16 de 63 p. — Prix : 0 fr. 60.

Nous avons eu déjà occasion de signaler la collection où MM. Bloud et Barral font traiter par des spécialistes catholiques, sous une forme à la fois claire et concise, les problèmes qui inquiètent le plus nos contemporains. C'est une question vitale qu'aborde M. Ardant dans la petite brochure que nous avons sous les yeux. Les socialistes ont commencé la conquête des campagnes et le socialisme agraire nous menace. Pour étudier les causes

de ce fléau et indiquer par là même ce qu'il y aurait à faire pour l'enrayer, l'on ne pouvait s'adresser à une plume plus compétente que celle qui a écrit, il y a une douzaine d'années, sur la question agraire, un volume que des adversaires mêmes de l'auteur n'ont point hésité à proclamer la meilleure étude comparée qui eût été publiée sur la propriété.

Quelques exemples saillants, empruntés à l'histoire, nous font connaître et les causes qui, dans le passé, ont produit le même mal et les remèdes qui ont été employés à l'arrêter. Aux enseignements divins de la législation mosaïque qui met des bornes à l'égoïsme et à la cupidité humaine, qui défend les droits du faible contre la force des puissants (sabbat, septennat, jubilé, dîme, glanage), et qui consolide la paix sociale, s'oppose la brutalité du droit païen de Rome, triomphe de la force, qui précipite aux haines de classes, aux guerres civiles, développe le socialisme agraire, et qui a pour conséquence lointaine l'invasion des barbares. Tout près de nous, l'Amérique nous montre la législation du *homestead* aidant au relèvement de la petite propriété, remédiant à l'instabilité du domaine familial et fournissant une arme que quelques pays de la vieille Europe ont déjà empruntée pour lutter contre le socialisme agraire. A côté de l'insécurité des petits domaines, M. Ardant signale comme l'une des causes du socialisme agraire la destruction des communaux et droits d'usage. Il fait ressortir avec beaucoup de force le danger qui s'attache à cette destruction, à laquelle on travaille avec une légèreté inconsciente. Il proteste avec énergie : 1° contre la facilité laissée aux communes d'aliéner les biens communaux ; 2° contre les restrictions apportées aux droits d'usage des habitants. Les attaques successives portées par la législation à la vaine pâture et au glanage paraissent également à l'auteur des mesures déplorables qui ne peuvent que hâter les progrès redoutables du socialisme agraire.

Souhaitons à cette étude une diffusion assez grande pour créer un mouvement d'opinion qui permette de lutter contre un danger croissant.

E.-G. L.

Cromwell's place in history *founded on six lectures delivered in the University of Oxford*, by S. RAWSON GARDINER. London, Longmans, 1897, in-8 de 120 p.

Cette substantielle brochure est le résumé des six leçons faites au Londy Margaret Hall par le remarquable historien de la révolution puritaine de 1649-1659, et elle est d'une admirable clarté : 1° L'Opposition puritaine et constitutionnelle ; 2° Cromwell et la guerre civile ; 3° la République et les trois nations ; 4° Cromwell et le Parlement ; 5° le Protectorat. La légende n'a retenu que les « coups de massue » (hammer-stroñes) de Cromwell : le roi exécuté, les parlementaires expulsés par l'armée, les Irlandais massacrés à Drogheda. Mais l'histoire doit tenir compte des antécédents de ces actes de violence et l'on est tout surpris de trouver un homme hésitant et lent à se résoudre, là où l'on croyait voir apparaître un être impulsif, docile à l'inspiration du moment. Cependant, tout n'est pas faux dans la conception populaire : Cromwell manquait, si l'on peut dire, de force « constructive, » et son œuvre est, en partie négative ; reconnaissons toutefois qu'il a laissé l'Angleterre forte sur mer et respectée au dehors.

A. S.

Les Anglais dans la Méditerranée, 1793, par PAUL COTTIN. Extrait de la *Revue maritime* d'octobre 1897. Paris, Baudoin, 1898, in-8 de 31 p.

On trouvera résumées, dans ces pages substantielles, les évolutions des escadres anglaises dans la Méditerranée, pendant l'année 1793 : la domination éphémère des Anglo-Espagnols à Toulon, d'août à décembre, et les coups de main tentés en Corse, à Tunis, à Gênes et à Livourne. Si le commodore Linzee échoua devant Calais et fut expulsé de Saint-Florent, après une occupation de quelques jours, s'il reçoit une leçon d'humanité du bey de Tunis, qui doit protéger également toutes les puissances neutres, l'amiral Gell s'empare de la frégate la *Modeste*, à Gênes, de l'*Impérieuse*, à Livourne ; deux autres bâtiments français sont capturés à Capreria, terre génoise. La *Sibylle* fut prise par le *Ronney*, dans la mer de l'Archipel, au mois de mai de l'année suivante (1794). Mais c'est l'histoire de l'occupation de Toulon qui est particulièrement intéressante (p. 18-31). On sent que l'auteur est maître de ses documents et qu'il connaît parfaitement la bibliographie du sujet. A. S.

L'Ile de Crète. *Histoire et souvenirs*, par C. ALBIN. Paris, Sanard et Dérangeon, 1898, in-8 de VIII-241 p. — Prix : 5 fr.

M. C. Albin a cru bon, après tant d'autres, d'y aller, lui aussi, de son volume sur la question crétoise. A-t-il voulu, en publiant ces pages, faire œuvre sérieuse ou s'offrir simplement à lui-même un agréable passe-temps? La question est peut-être indiscrète, d'autant plus que l'auteur nous donne, en quatre pages, toute la bibliographie du sujet (p. 233-236). Mais, en vérité, faut-il avoir lu tant et de si doctes ouvrages pour nous fournir, en 231 pages, émaillées de vers et de gravures, une histoire aussi indécise et flottante de la grande île du Levant ? — Comme les chèvres de l'Ida, (pardon de la comparaison !) la plume de M. Albin gambade ou sautille, toujours en quête d'une image, d'une expression pittoresque, d'un lambeau de phrase emprunté aux écrivains les plus disparates. Homère, on devait s'y attendre, ouvre le cortège ; tout aussitôt, Virgile accourt, et Dante (en double texte), et Hérodote, et Athénée, et Diodore et Pausanias, etc., etc. Saint Paul, qui le croirait? fournit à lui seul six pages de suite, tout un chapitre, grâce à son Épître à Tite, reproduite *in-extenso* « dans une traduction nouvelle. » Ce familier d'Homère, de saint Paul et de Victor Hugo estime sans doute la chronologie, chose trop austère ; ou, du moins, s'il la suit, c'est dans l'ordre inverse. S. Tite a-t-il quitté la scène ? Nous voilà initiés à la vie des moines, nos contemporains, puis reportés à l'invasion arabe de 825 poursuivie jusqu'en 1204, puis, à l'aide de la formule consacrée « à cette époque », apparaît S. André de Crète, que l'auteur lui-même fait mourir en 720. Il aurait dû, il est vrai, pour être exact, écrire 725. Le reste du livre répond au début. Style toujours dégagé et brillant : voilà pour la forme. Quant au fond, irrémédiable indigence, trahie à chaque page par des emprunts peu discrets. Naturellement, les derniers événements sont plus longuement racontés : c'est dire que V. Bérard et le *Livre Jaune* sont plus largement mis à contribution. Et dire que l'ouvrage en est à sa troisième édition ! L. PE-

---

Nel sesto centenario di S. Pietro Celestino, da GIUSEPPE ROSELLI. Pisa, Mariotti, 1896, petit in-8 de 151 p.

Discolpa di Dante, da GIUSEPPE ROSELLI. *Appendice.* Roma, 1898, petit in-8 de 27 p.

La question de savoir quel est le personnage que Dante a voulu désigner dans ce vers si souvent cité : « Colui che face per viltate il gran rifiuto » (Inf., III, 59), a fait déjà couler beaucoup d'encre, et sans doute en fera couler beaucoup encore. C'est une de ces « fortes énigmes, » trop nombreuses dans l'œuvre de Dante, dont la solution reste à trouver.

Le nom qui a été le plus souvent mis en avant est celui du pape Célestin V, qui renonça à la tiare après cinq mois et quelques jours de pontificat. Cette opinion soulève une grosse difficulté, Célestin V ayant été canonisé, en 1313, par Clément V, comment Dante a-t-il pu placer dans le vestibule de son Enfer, parmi ces êtres neutres qui n'ont mérité ni blâme, ni louange, un homme que l'Église venait de glorifier comme l'un de ses Saints? A cela il est répondu que la canonisation ne fut publiée qu'en 1328, sept ans après la mort de Dante, qui a pu ainsi ne pas la connaître. Cette opinion a été de tout temps assez répandue; elle a été, récemment encore, défendue avec beaucoup d'autorité par M. F. Tocco dans ses *Questioni Dantesche.*

C'est la thèse opposée que soutient M. le chanoine Roselli; il tient pour sacrilège l'interprétation qui veut faire de Célestin V le personnage « au grand refus. » C'est principalement sur l'examen des plus anciens commentaires de la Divine Comédie qu'il établit sa discussion; il n'a pas de peine à montrer que plusieurs des anciens commentateurs de Dante, partisans de l'opinion qui condamne Célestin V, ont commis de grosses bévues théologiques et historiques, par exemple, en ce qui concerne Mahomet, et que par conséquent leur témoignage n'est d'aucun poids dans la question. A la vérité ces anciens commentateurs sont depuis longtemps bien connus, leur interprétation du vers objet de la controverse a été maintes fois relevée et discutée; et il ne me semble pas que M. Roselli apporte dans le débat d'arguments nouveaux ni décisifs.

Il y a d'ailleurs bien des longueurs et bien des inutilités dans son premier travail; il y en a aussi dans l'opuscule qu'il a publié deux ans après, comme appendice au précédent. Toutefois c'est dans ce second mémoire qu'il combat avec plus de force l'opinion de ses adversaires, et notamment cette thèse, que Dante a pu ignorer jusqu'à la fin de sa vie la canonisation de Célestin V.

Il n'est donc pas prouvé que Dante ait eu en vue, dans son fameux vers, le prédécesseur de Boniface VIII; mais le contraire n'est pas démontré non plus. Une affirmation catégorique serait ici aussi peu fondée qu'une négation absolue. Malgré tant d'articles et de brochures pour et contre, nous ne sommes guère plus avancés aujourd'hui sur ce point qu'on ne l'était au temps de Boccace, avec qui on peut répéter : *Chi costui si fosse non si sa assai certo.*

L. A.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort vient de frapper l'un des plus actifs serviteurs de la cause catholique en France : l'éminent jurisconsulte M. Lucien BRUN, sénateur inamovible, est mort le 28 novembre. Né à Gex le 2 juin 1828, il fit à Paris ses études de droit, et après avoir conquis le titre de docteur, il alla exercer à Lyon. En 1871, le département de l'Ain l'envoya siéger à l'Assemblée nationale. Parmi les discussions auxquelles il prit la part la plus active, il y eut surtout la question de la liberté de l'enseignement supérieur. Retiré quelque temps de la vie publique, il enseigna le droit à l'Université catholique de Lyon. Mais il ne tarda pas à rentrer dans la carrière politique, comme sénateur inamovible (1877). Il eut de nouveau occasion d'y défendre la liberté de l'enseignement, et il combattit avec énergie pour les intérêts du catholicisme. C'est en 1876 qu'il prit l'initiative, avec Mgr Mermillod, de la réunion de ces congrès des jurisconsultes catholiques qui, depuis, se tinrent tous les ans, de plus en plus brillants, sous sa présidence. M. Lucien Brun, en dehors de ses discours et de quelques brochures de circonstance, n'a que peu de productions à son actif : *L'Enseignement du droit dans les Facultés catholiques* (1877, in-8) ; — *Introduction à l'étude du droit* (1879, in-12).

— Nous devons encore un tribut tout spécial de regrets à la mémoire de M. l'abbé A. MAUNOURY, chanoine de l'église cathédrale de Séez, mort dans sa 88e année, à Séez, le 16 novembre. Né en 1811, M. Maunoury, après être entré dans les saints ordres, professa longtemps la rhétorique au petit-séminaire de Séez. Excellent helléniste, il a publié pour l'enseignement de la langue grecque d'assez nombreux ouvrages dont les éditions multipliées attestent le succès : *Grammaire grecque, Dictionnaire des racines grecques, Chrestomathie grecque, Petite Mythologie grecque*, sans compter des éditions d'auteurs classiques. Depuis quelques années, M. Maunoury avait également publié des commentaires assez estimés sur divers livres du *Nouveau Testament*.

— Un érudit estimable, connu par ses recherches sur l'histoire de l'Orléanais, M. Louis JARRY, est mort le 27 octobre à Orléans. Né dans la même ville en 1837, il se livra d'abord à l'étude du droit et se fit recevoir avocat. D'assez bonne heure les travaux historiques et archéologiques l'attirèrent. L'un des membres les plus actifs de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, M. Jarry a publié, sans compter, des dissertations insérées dans les *Mémoires* de cette société et dans d'autres recueils périodiques : *Histoire de l'abbaye de la Cour-Dieu, ordre de Cîteaux, diocèse d'Orléans (1118-1793)* (Orléans, 1864, in-8) ; — *Le Châtelet d'Orléans au* XVe *siècle et la librairie de Charles d'Orléans en 1455* (Orléans, 1873, in-8) ; — *La Librairie de l'Université d'Orléans* (Orléans, 1874, in-8) ; — *Une Correspondance littéraire au* XVIe *siècle. Pierre Daniel, avocat au parlement de Paris, et les érudits de son temps, d'après les documents inédits de la bibliothèque de Berne* (Orléans, 1876, in-8) ; — *Les Suites de la Fronde ; la guerre des sabotiers de la Sologne et les assemblées de la noblesse* (Orléans, 1880, in-8) ; — *Les Dépêches royales sur la Saint-Barthélemy, adressées à Matignon, lieutenant-général en Normandie, et imprimées à Caen au mois de septembre 1572, d'après les documents inédits* (Orléans, 1885, in-8) ; — *Église de Notre-Dame de Cléry : les Sépultures de Marie d'Harcourt, femme du bâtard d'Orléans, de Jean, leur fils, et de François II et de Louis Ier, ducs de Lon-*

gueville, leurs petits-fils; testament inédit de Dunois et autres documents (Orléans, 1888, in-8); — *Le Château de Chambord. Documents inédits sur la date de sa construction et le nom de ses premiers architectes* (Orléans, 1889, in-8); — *Solutions raisonnées des problèmes d'arithmétique donnés aux examens du brevet élémentaire de capacité (aspirants et aspirantes)* (Orléans, 1889, in-12); — *Jean, bâtard d'Orléans, testament, inventaire et compte des obsèques* (Orléans, 1891, in-8); — *Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans (1428-1429)* (Orléans, 1892, in-8); — *Anatole Delorme* (Orléans, 1893, in-8); — *Un Monument inconnu élevé à Jeanne d'Arc par la ville d'Orléans* (Orléans, 1893); — *L'École gratuite de dessin de la ville d'Orléans* (Orléans, 1894, in-8); — *Deux chansons romandes sur le siège d'Orléans* (Orléans, 1894, in-8); — *Traité entre l'abbaye de Saint-Denis en France et Gauthier de Bousies* (Paris, 1895, in-8); — *Cartulaire de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun,* avec M. Merlet (Châteaudun, 1897, in-8).

— Un bon historien autrichien, M. Alfons Huber, est mort le 23 novembre, à Vienne. Né le 14 octobre 1834 à Fügen, dans le Tyrol, c'est à Innsbruck qu'il fit ses études universitaires, à la suite desquelles il se fit recevoir (1853) comme privat docent d'histoire. Quatre ans après, on lui confia dans la même Université une chaire professorale et il ne la quitta qu'en 1867 pour aller exercer à l'Université de Vienne les mêmes fonctions. De nombreux ouvrages, parmi lesquels son Histoire d'Autriche est le plus connu du public, lui ont assuré un rang distingué parmi les historiens de l'époque contemporaine. Nous citerons de lui : *Ueber die Entstehungszeit der österreichischen Freiheitsbriefe* (Wien, 1860, in-8); — *Die Waldstädte Uri, Schwyz, Unterwalden bis zur festen Begründung ihrer Eidgenossenschaft* (Innsbruck, 1861, in-8); — *Geschichte der Margar. Maultarch und der Vereinigung Tirols mit Oesterreich* (Innsbruck, 1863, in-8); — *Geschichte der Vereinigung Tirols mit Oesterreich* (Innsbruck, 1864, in-8); — *Geschichte des Herzogs Rudolf IV von Oesterreich* (Innsbruck, 1865, in-8); — *Die Ecclesia Petena der Salzburger Urkunden* (Wien, 1866, in-8); — *Der Grab des heiligen Ruperts* (Wien, 1869, in-8); — *Ueber das Vorleben Arno's I. Erzbischofs von Salzburg* (Wien, 1871, in-8); — *Untersuchungen über die Münzgeschichte Oesterreichs im 13. und 14. Jahrhundert* (Wien, 1871, in-8); — *Rudolf von Habsburg vor seine Thronbesteigung* (Wien, 1873, in-8); — *Die Politik Kaiser Josephs II beurtheilt von seinem Bruder Leopold von Toscana* (Innsbruck, 1877, in-8); — *Studien über die Geschichte Ungarns im Zeitalter der Arpaden* (Wien, 1883, in-8); — *Die Entstehung der weltlichen Territorien der Hochstifter Trient und Brixen* (Wien, 1882, in-8); — *Mathias von Neuenburg, und Jacob von Mainz* (Wien, 1882, in-8); — *Geschichte Oesterreichs,* dans la collection de Heeren et Ukert ; *Geschichte der europäischen Staaten* (Gotha, 1885-1892, 4 vol. in-8); — *Ludwig I von Ungarn und die ungarischen Vasallenländer* (Wien, 1885, in-8); — *Geschichte der österreichischen Verwaltungs-Organisation bis zum Ausgange der 18. Jahrhunderts* (Innsbruck, 1885, in-8); — *Die Gefangennehmung der Königinnen Elisabeth und Maria von Ungarn und die Kämpfe König Sigismunds gegen die neapolitanische Partei und die übrigen Reichsfeinde in des J. 1386-1395* (Wien, 1885, in-8); — *Die Kriege zwischen Ungarn und den Türken (1440-1443)* (Wien, 1887, in-8); — *Das kirchliche Strafverfahren gegen Margaretha von Tirol wegen der Verjagung ihrer ersten Gemahls und ihrer Verheiratung mit Ludwig dem Brandenburger* (Wien, 1889, in-8); — *Die Erwerbung Siebenbürgens durch König Ferdinand I. im J. 1551 und Bruder Georg Ende* (Wien, 1891, in-8); — *Die Verhandlungen Ferdinands I mit Isabella von Siebenbürgen* (Wien, 1892, in-8); — *Geschichte der Gründung der k. Akademie der Wissenschaften* (Wien, 1897, in-8).

— Un économiste distingué, M. David Ames WELLS, vient de mourir à Norwich (Connecticut), le 5 novembre. Né à Springfield, le 17 juin 1828 élevé à Williams College, il se lança dès sa jeunesse dans la carrière du journalisme ; après avoir complété ses études à l'Université Harvard, il y devint professeur adjoint, en même temps qu'il acceptait une chaire à la Lawrence Academy, de Groton (Mass.). C'est là qu'il commença, en 1849, la publication d'un *Annualof scientific discovery*, qui dura jusqu'en 1866. Mis à la tête du *Bureau of statistics* en 1870, il fut élu, en 1874, par l'Académie des sciences morales et politiques, à la place d'associé étranger laissée vacante par la mort de Stuart Mill. Nous citerons parmi les publications de M. Wells, les suivantes : *History and sketches of Williams College* (Springfield, 1847, in-8), avec M. S.-H. Davis ; — *Annual of scientific discovery, or yearbook of facts in science and arts* (Boston, 1850-1865, 16 vol. in-12) ; — *Report on the soils of the Scioto valley (Ohio)* (1851, in-8) ; — *On a new preparation and manufacture of plax* (Springfield, 1854, in-8) ; — *Yearbook of agriculture* (Philadelphie, 1856, in-8) ; — *Familiar science* (Spring-field, 1856, in-8) ; — *Science of common things* (New York, 1857, in-12) ; — *Elements of natural philosophy* (1857, in-12) ; — *Principles and applications of chemistry* (1858, in-12) ; — *First principles of geology* (1861, in-12) ; — *Our burden and our strength* (Troy, 1864, in-8) ; — *Robinson Crusoés money or the remarkable financial fortunes and misfortunes of a remote Island community* (New-York, 1876, in-8) ; — *Our merchant marine* (New York, 1882, in-12) ; — *Practical economics* (New York, 1885, in-8) ; — *A study of Mexico* (New York, 1886, in-12) ; — *Relation of the tariff to wages* (New York, 1888, in-12) ; — *Recent economic changes and their effect on the production and distribution of wealth* (New York, 1889, in-12) ; — *The decay of our ocean mercantile marine* (New York, 1889, in-12), publié aussi sous le titre : *The question of ships* ; — *America and Europe* (New York, 1896, in-12).

— On annonce encore la mort de MM. : Louis-Lucien BAUDOIN, l'éditeur militaire bien connu, mort âgé de 60 ans, le 3 novembre ; — le Dr BERTRAND, mort à Toulon, âgé de 48 ans ; — Étienne BERTRAND, professeur de philosophie au collège d'Arras, mort le 8 novembre ; — Olivier BOUTIN, ingénieur, mort âgé de 44 ans ; — l'abbé CHEVOJON, curé honoraire de Notre-Dame des Victoires, auteur d'ouvrages de piété fort estimés, mort le 20 novembre, à Paris ; — le R. P. COLIN, de la Compagnie de Jésus, mort le 28 novembre, à Enghien ; — Maximin COURBIR, journaliste, mort âgé de 29 ans, le 28 novembre, à Valence ; — Mgr DESTOMBES, vicaire général du diocèse de Cambrai, auteur de *la Persécution religieuse en Angleterre et les premiers Stuarts* (Lille, 1885, 3 vol. in-8) ; *Vie de S. E. le Cardinal Regnier, archevêque de Cambrai* (Paris, 1885, 2 vol. in-8) ; *Vies des saints des diocèses de Cambrai et d'Arras* (Lille, 1888-1889, 4 vol. in-8 ou in-18), mort le 5 novembre ; — le Dr Harold FAURE-MILLER, mort le 8 novembre, âgé de 34 ans ; — GODIN, ancien inspecteur des études au Prytanée militaire de la Flèche ; — le Dr GRUBY, mort le 15 novembre, âgé de 89 ans ; — le Dr Joseph GUEURY, mort âgé de 79 ans, à Versailles ; — le Dr KELLER, mort le 20 novembre ; — le Dr Gustave LAMBERT, ancien président de l'Académie du Var, auteur d'études historiques et archéologiques, parmi lesquelles nous rappellerons spécialement l'*Histoire de Toulon* (Toulon, 1886-1891, 3 vol. in-8), mort à 80 ans ; — Jean LEBARBIER DE TINAN, plus connu comme romancier sous le nom de Jean de Tinan, auteur des *Amphores de Phéidas* (1896, in-18), mort le 18 novembre ; — LECHAT, professeur honoraire de physique et chimie au lycée Louis-le-Grand, mort âgé de 75 ans, à Paris ; — le Dr Numa LONDE, mort le 13 novembre, à 70 ans ; — le Dr LOOTEN, mort âgé de 84 ans, à Noord-

peene (Nord); — Albert MATHIEU, directeur du *Journal de Mortain*, mort à 53 ans, dans cette ville; — A. DE MERITENS, ingénieur, inventeur des machines avec lesquelles fonctionnent les phares électriques du monde presque entier, mort le 27 octobre, âgé de 65 ans, à Éragny-Neuville, près de Pontoise; — Émile MONCLERC, ingénieur, rédacteur de l'*Écho du Nord*; — Mme Claire NORMAND, connue sous le nom de Renée Monbrun par des œuvres dont les plus récentes sont *Mesdames de Grimouard* (Vannes, 1897, in-8), et *Une amie de Charette, Mme de la Rochefoucauld* (Vannes, 1897, in-8), morte à Fontenay-le-Comte; — Émilien PACINI, librettiste fort connu sous le second Empire, mort à Neuilly, le 24 novembre; — le Dr Émile PEIGNÉ, mort à Mende (Lozère); — le chanoine François PELLET, curé-archiprêtre de Martel (Isère), ancien professeur du grand séminaire de Grenoble, mort âgé de 48 ans, le 14 novembre; — le Dr A. PILLIET, conservateur du musée Dupuytren, chef du laboratoire de la clinique chirurgicale de la Charité, connu par ses recherches histologiques, par ses études sur l'hystérie, l'épilepsie et l'idiotie, mort âgé de 37 ans, le 1er novembre; — Léon POUBELLE, secrétaire de la *Semaine agricole*; — l'abbé Ambroise RICHARD, professeur de morale au grand séminaire de Langres, mort âgé de 62 ans, le 27 novembre; — Jules SERINS DE NEGRI, vice-président du Musée commercial, technologique et industriel de Lille, mort à 62 ans, dans cette ville, le 22 novembre; — le Dr SEMELAIGNE, mort le 25 novembre, à Neuilly; — l'abbé VERGÈS, directeur de l'École Bossuet, mort dans les derniers jours de novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM.: Henrique BARROS GOMES, membre de l'Académie des sciences de Portugal, fondateur du *Correiro Nacional* de Lisbonne, mort, âgé de 55 ans, dans cette ville; — Andersen BILLE, correspondant du *Times* à Copenhague, mort le 14 novembre; — — Franz Magnus BÖHME, écrivain musical, mort âgé de 71 ans, le 18 octobre, à Dresde; — Hély BOWES, corespondant parisien du *Standard*, mort le 9 novembre; — Latimer CLARK, ingénieur, membre de la *Royal Society*, mort en novembre; — C. W. CLAUSSEN, connu par ses travaux pédagogiques, mort à 87 ans, le 14 octobre, à Rastenburg; — Achille COSTA, professeur de zoologie à l'Université de Naples, directeur du Musée zoolcgique de cette ville, mort à 75 ans, le 20 novembre, à Rome; — Félix DELHASSE, journaliste, musicologue et historien, mort à 90 ans, le 1er novembre, à Bruxelles; — Gustave FLOERKE, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des beaux-arts de Weimar, mort le 15 octobre, à Rostock; — Sir John FOWLER, ingénieur anglais, à qui l'on doit notamment un projet de pont sur la Manche, mort à Londres, en novembre; — Moritz HEIDENTREIM, théologien, mort le 12 octobre, à Zürich; — Max HEINZEL, poète silésien, mort le 1er novembre, âgé de 56 ans, à Schweidnitz; — Baltazar HORVAT, ancien ministre de la justice en Hongrie, mort âgé de 77 ans, à Budapest; — KEELY, inventeur d'un moteur célèbre qui porte son nom, mort à Philadelphie; — Wilhelm KOCH, professeur de physiologie à l'Université de Bonn, mort le 15 octobre, dans cette ville, âgé de 46 ans; — KOVATCHEV, professeur à l'École supérieure de Sofia, mort dans cette ville, le 18 novembre; — Mrs Mary MAC THEROM, poétesse écossaise, morte à Skye (Écosse); — le Dr MEWES, jurisconsulte, mort à 70 ans, le 7 octobre, à Berlin; — Conrad Ferdinand MEYER, poète et publiciste suisse, mort à Hilchberg, près Zurich; — le Dr Hermann MÜLLER, connu par ses travaux bactériologiques, mort le 23 octobre, âgé de 32 ans, à Vienne; — Iak. Petrovitch POLOWSKII, poète russe, mort à 68 ans, au début de novembre, à Saint-Pétersbourg; — le Dr DE SILEK, qui fut le médecin particulier de l'empereur Maximilien, mort à Trieste, âgé de 60 ans; — Heinrich SPÖNDLY, professeur de gynécologie à l'Université

de Zurich, mort âgé de 74 ans, à Bade, en Argovie ; — Louis-Philippe Sy, professeur des langues française et italienne à l'École technique supérieure de Brunswick, mort le 26 octobre, à 85 ans ; — Victor Uhlirz, connu par ses travaux pédagogiques, mort le 24 octobre, à Düsseldorf ; — le chanoine Pierre Van Damme, fondateur et directeur de la *Musica sacra*, mort à Bruxelles ; — Vasilii Voskresenskii, directeur du séminaire pédagogique de Gatchina, mort le 16 novembre ; — Alexander Waldow, libraire et directeur de l'*Archiv für Buchdruckerkunt*, mort à Leipzig, le 8 octobre.

Almanachs. — *3e envoi.* — C'est un regret pour nous de n'avoir à signaler cette année que deux calendriers à effeuiller, de la Société Saint-Augustin, celui de *Saint Augustin* et celui de *Saint Alphonse de Liguori*. Les maximes qui se détachent avec les feuillets du jour sont toujours parfaites. Et il serait à souhaiter qu'on en fît, chaque année, non pas deux, mais beaucoup pour les enfants, dont c'est la joie, pour les petits et les jeunes filles, pour les marins, les militaires, les gens de bureau. On ne s'imagine pas quel bien on ferait, car nombre de gens gardent et collectionnent les feuilles à effeuiller.

Le *Coin du feu* (6, rue de Furstemberg) reste ce qu'il a été. Ce qu'il est, il le sera toujours. Catholique, pieux, il a sa clientèle et il la garde. Plus gai, plus humoristique, mais toujours très convenable est l'*Almanach pour tous* (Desclée); plus cher, plus grand, plus beau, est l'*Illustré des familles* (Desclée); le *Populaire* (Desclée) est excellent ; celui des *Enfants* (Desclée) mérite sa vogue coutumière ; l'*Écolier* (6, rue de Furstemberg) est destiné à faire beaucoup de bien. *Les Enfants de Marie* (Desclée) raviront leur public spécial. Dans la *Jeune fille chrétienne* (Desclée) il y a de nombreux exemples à méditer et à suivre, et un peu plus de littérature et d'art. Les membres de l'*Association universelle de la Sainte-Famille* (Desclée) ont un almanach spécial, superbe. Pour les *Agriculteurs de France*, leur almanach (A. Colin) est le dernier mot du pratique et de l'utile. Il y a longtemps que nous l'avions signalé, mais 1899 est digne de ses aînés, sinon supérieur. Dans *le Laboureur et le vigneron* (6, rue Furstemberg), il y a beaucoup de perfectionnements cette année au point de vue matériel, sans que le côté moral ait été négligé pour cela. Même remarque pour l'*Atelier* et le *Soldat* (6, rue de Furstemberg). Le fantassin un peu lettré et aimant à rire, fera bien d'acheter le *Troupier français* (Paul Dupont) patriotique et amusant. Le *Jean-Bart* (6, de rue Furstemberg) servira utilement à la propagande religieuse parmi les marins. Les fervents de *Saint-Antoine de Padoue* seront enthousiasmés de l'Almanach qui lui est dédié (Desclée) et ils auront raison.

Le Grand Almanach Paul Dupont mérite sa réputation de vingt années. C'est une vraie mine, une revue sommaire des événements de l'année ; on peut le laisser entre toutes les mains. Mais ne pourrait-on pas demander à ses directeurs de l'améliorer encore par des gravures plus fines, des photogravures, car cette année, si les sujets sont excellents, l'exécution n'est pas parfaite. De même, *le Grand Almanach catholique* (Desclée) est une merveille comme ses aînés, mais il n'a rien de neuf, ce que nous voudrions y voir. Art, littérature, poésie, tout y est représenté ; il est digne de figurer sur les tables des plus beaux salons de Paris, il mériterait de se trouver dans toutes les grandes familles chrétiennes. Dieu lui donne, et à vous lecteurs et à toute la « famille » du *Polybiblion* qui s'étend de plus en plus par delà les mers, et longue vie et le paradis à la fin, comme disaient nos trouvères.

Post-scriptum. — Au moment de clore notre envoi, il nous arrive une des merveilles de l'année : c'est le *Hachette*. Il y a cinq ans (t. LXVIII,

p. 554) que nous avons présenté le premier au public et le petit frère est digne de ses aînés. Nous disons le « petit frère », car il y a un « complet » que nous ne connaissons pas. Dans le petit, on nous annonce la fin du monde pour 1899. Grâce à M. Ledos, le physiognomoniste si connu, nous saurons choisir les bons domestiques, les bons hommes et les bonnes femmes. Pour voir celles-ci, nous n'avons qu'à nous reporter à l'histoire de la coiffure féminine, dont on a (si nous ne nous trompons) banni, cette année, tout sujet à procès. Des modes ; du sport ; de l'agriculture ; de l'histoire naturelle ; de la fantaisie : le serpent de mer ; de l'art : les tableaux des Salons, une heureuse innovation ; des conseils de secours en cas d'incendie ; des questions à passionner un oisif pendant 365 jours, telles que les chances d'une femme à se remarier ; une heureuse annonce : l'*Almanach du Drapeau* pour 1900 ; un concours où peu de sportmen pourront arriver sans faute (p. LXXV) ; il nous faudrait tout citer. Cependant nous demanderons encore pourquoi on n'a pas mis, p. 284, Caen et les Canets, ces petits canards si débrouillards ; p. 252, le : surplis aux chanoines de Saint-Augustin ; et comment il se fait (p. 253) que les Dames du Sacré-Cœur aient « 50 établissements *dans tous les pays*, 44 en France, aucune maison à l'étranger. » Nous restons rêveurs ! Ces petits points d'interrogation prouvent à nos lecteurs que nous avons lu cet almanach de la première ligne à la dernière et que nous avons donc la prétention de ne pas nous tromper quand nous disons qu'il est excellent.

— Nos souhaits ont été exaucés en partie par la Société Saint-Augustin ; elle nous envoie, supplémentairement, le calendrier de *Saint Joseph* pour les ménages chrétiens ; celui de la *Sainte Vierge* pour les jeunes filles ; *Saint Paul, Saint Dominique, Saint François d'Assise, Saint Jean Berchmans* pour les missionnaires et les pieux fidèles. L'année prochaine, qu'elle nous donnera Saint Louis de Gonzague pour les écoliers, Sainte Cécile pour les musiciens, Saint Georges pour les militaires, Saint Yves pour les avocats. Ce sera alors parfait. En attendant, c'est très bien.

2° *Post-scriptum.* — S'il n'a pas encore neigé, les almanachs n'ont pas encore cessé de paraître. La *Revue-Mame*, dont nous faisons l'éloge plus haut (p. 498), nous envoie son *Almanach de la jeunesse*, où nous avons retrouvé plusieurs bonnes et intéressantes nouvelles. M. P. Lethielleux édite pour la huitième fois l'*Almanach Kneipp*, rédigé par le prieur Reile et un comité de médecins. C'est dire tout le succès d'une méthode qui, pour n'être pas infaillible, a néanmoins rendu les plus grands services. Avec l'*Almanach du pèlerin* (8, rue François 1er), nous devrions arriver au ciel. Il instruit, il amuse, mais nous lui voudrions une note utile, pratique, qui manque un peu. Avant de mourir, il faut bien vivre.

Et maintenant, à l'année prochaine !

JOURNAUX ILLUSTRÉS. — A côté des grands types, tels que l'*Illustration*, le *Monde illustré* et le *Figaro illustré*, vient de paraître un périodique à bon marché : la *Vie illustrée* (Juven, 10, rue Saint-Joseph). Les six premiers numéros touchent à toute l'actualité : Jérusalem et le voyage de Guillaume II, Fashoda et nos héros français, Vacher et ses crimes, Luccheni, les chasses présidentielles, et surtout les affres patriotiques que nous traversons, traitées avec la plume si fine et si acérée de Gyp. Chaque numéro contient 50 illustrations et un roman illustré. Le tout pour 30 centimes. Cela nous semble une révolution, et une bonne révolution, d'autant plus que les documents photographiques sont nombreux et bien choisis. Quant au dernier numéro du *Rire*, le petit aîné de cinq ans (également chez Juven), consacré à Guillaume II en Palestine, c'est tout simplement un chef-d'œuvre

et nous comprenons qu'on en ait annoncé la saisie. Il n'est pas fait pour les enfants et les jeunes filles, mais il est vraiment à garder précieusement comme un document. La revue de la caricature étrangère, qui paraît dans chaque numéro, mérite aussi une attention particulière. Souvent elle attriste le cœur, mais elle éclaire l'intelligence.

MANIFESTATION GODEFROID KURTH. — M. Godefroid Kurth a été l'initiateur, en Belgique, des cours pratiques d'histoire. Il y a vingt-cinq ans qu'il les a inaugurés à l'Université de Liège. Les amis et les élèves de l'illustre savant ont cru devoir fêter l'anniversaire de cette fondation, et ont pensé que le meilleur moyen de le fêter était de retracer l'histoire des cours pratiques d'histoire dans les Universités belges, et d'offrir, dans une séance solennelle, ce volume à M. Godefroid Kurth. M. Paul Frédéricq a été chargé de la rédaction de l'ouvrage. C'est le 20 novembre dernier qu'a eu lieu, sous le haut patronage du ministre de l'instruction publique de Belgique, cette manifestation, à laquelle le *Polybiblion* est heureux de s'associer, comme à un hommage rendu à l'un de ses collaborateurs les plus éminents.

PARIS. — M. Émile Duboc, ancien lieutenant de vaisseau, marin des plus distingués, vient de publier une brochure dont l'actualité n'est pas le seul mérite. Dans le *Point faible de l'Angleterre* (Paris, journal *Le Yacht*, 55, rue de Châteaudun, in-12 de 36 p. — Prix : 0 fr. 25; franco, 0 fr. 30), l'auteur démontre très clairement que la France ne peut songer à lutter avec l'Angleterre cuirassés contre cuirassés; mais, heureusement pour la France, sa rivale d'aujourd'hui, son ennemie de demain, a un point faible par lequel il est très possible de l'amener à merci : c'est sa puissance commerciale. Au moyen de nombreux et rapides croiseurs, nous pouvons détruire le commerce anglais, et, sans son commerce, l'Angleterre ne peut pas vivre. Telle est la thèse brillamment soutenue par M. Duboc. On peut lui répliquer, il est vrai, qu'actuellement le nombre de nos croiseurs, en y ajoutant même les grands paquebots rapides que l'on peut armer en guerre, est insuffisant pour remplir ce programme; mais il convient de remarquer qu'en tout cas, il sera moins dispendieux et plus expéditif d'augmenter le nombre de nos croiseurs que de construire assez de cuirassés pour arriver à lutter avantageusement contre la formidable flotte de l'Angleterre. Il nous paraît donc prudent d'appliquer au plus vite la théorie de M. Duboc.

FRANCHE-COMTÉ. — Les docteurs J. Meynier et Ledoux, en excellents confrères (nous nous garderons bien de dire : compères) semblent s'être entendus pour traiter... le même sujet, sous deux aspects différents, dans le même recueil (les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*). Cela se voit aussi bien en histoire qu'en médecine. A notre collaborateur M. J. Meynier, est échue une étude sur la *Réunion de Besançon à la Franche-Comté (1654-1664)* (tirée à part. Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 20 p., avec une planche). Échangée avec l'Empire, par l'Espagne, contre la ville de Frankenthal, la cité bisontine fit, dès l'abord, grise mine à la combinaison. Mais, de tous temps, la raison des plus forts ayant été la meilleure, elle finit par se résigner en ergotant beaucoup pour obtenir le plus d'avantages possible. Dole, la capitale comtoise parlementaire, ne vit pas sans inquiétude le nouvel ordre de choses qui devait bientôt, avec la prochaine réunion de toute la province à la France, amener son effacement. — De son côté, le docteur Ledoux ayant fait en ces derniers temps un voyage en Allemagne a eu l'idée de présenter à ses compatriotes la petite ville de Frankenthal en esquissant les raisons ayant, au XVIIe siècle, motivé l'échange susdit. Son opuscule : *Frankenthal au XVIIe siècle et en 1896. La Forteresse, son siège par Vauban* (tirage à part. Besançon, Dodivers, in-8 de 24 p., avec une

carte) complète en quelque sorte le travail de M. Meynier. Allons ! les deux docteurs peuvent marcher bras-dessus bras-dessous, et leurs études font la paire. Nous ne pouvons que les complimenter d'un si parfait accord.

— Encore notre ami M. Meynier. Ici, franchissant près de deux siècles, il nous raconte les tribulations d'un *Prêtre réfractaire sous la Révolution* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 9 p.). Cette notice est relative à l'abbé François, né à Besançon en 1744, mort en la même ville en 1824.

— Dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, a paru un travail de M. Fournier-Sarlovèze sur *le Buste de Gauthiot d'Ancier, 1490-1556*, qui a été l'objet d'un luxueux tirage à part (Gray, imp. Gilbert Roux, in-4 de 10 p., illustré). Visiblement, Gauthiot d'Ancier appartenait, pour son époque, au genre que, de nos jours, on appelle politicien. Remuant, intrigant, ambitieux, sans grands scrupules, il ne s'intéressait guère, au fond, qu'à lui-même. C'était cependant un amateur d'art qui se donnait des airs de mécène. Dans l'enivrement où le jeta la faveur momentanée de Charles-Quint, n'osa-t-il pas se poser en face de Granvelle, le cardinal-ministre ? Mal en advint au « petit empereur de Besançon », comme on l'appelait à cause de l'importance qu'il se donnait. Tel fut l'homme que nous présente M. Fournier-Sarlovèze, qui a surtout visé, dans ces pages intéressantes, la recherche de l'auteur du buste de Gauthiot, déposé à l'hôtel de ville de Gray. Ses investigations l'ont amené à conclure que cet artiste n'est autre qu'un Graylois, Claude Arnoux, plus connu sous le nom de Lullier.

— Nos bons souhaits au *Grand Almanach jurassien pour l'an de grâce 1899* (Lons-le-Saunier, impr. C. Martin, gr. in-8 de 116 p., illustré). C'est un ami que nous aimons à saluer chaque année. Mais ne cessons pas de lui rappeler que si, par son ensemble, il est instructif, édifiant et amusant, il doit, comme publication locale, donner aux souvenirs régionaux de tout ordre une place plus large.

Ile-de-France. — On sait combien d'excellents travaux a fait paraître M. Victor Pierre sur la Révolution, et en particulier sur la persécution religieuse à cette triste époque. En voici un tout nouveau et fort intéressant qui porte pour titre : *A propos d'un centenaire (1798-1898). Marin Laurence, curé de Buchelay (Seine-et-Oise), déporté et mort pour la foi* (Mantes-sur-Seine, Durdant, in-8 de 23 p.). Dans ces pages restreintes, M. Pierre retrace la vie du prêtre qui, croit-il, fut jureur et curé de Rosny, bien que l'abbé Thomas, dans *Rosny-sur-Seine où est né Sully*, ne le place pas parmi les curés de Rosny dont il fournit la liste. Certainement, il se rétracta et exerça le saint ministère à Buchelay, à deux kilomètres de Rosny, au fort de la tourmente. Il se fixa dans le pays, y rétablit, malgré toutes sortes de tracasseries, l'exercice public des cérémonies religieuses et releva l'école chrétienne qu'il installa dans son presbytère. Il fut arrêté, condamné à la déportation à la Guyane et y mourut à trente-neuf ans, après une captivité atroce, sur un navire qui était un hôpital, un cimetière flottant. Les descendants de ses anciens paroissiens reconnaissants, à l'occasion du centenaire de sa mort, arrivée le 15 novembre 1798, lui ont érigé une pierre commémorative dans l'église de Buchelay, qui a dû être inaugurée et bénite le 15 novembre dernier. Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Exégèse biblique. Leçons d'introduction générale, théologique, historique et critique aux divines Ecritures (*l'abbé C. Chauvin*). . 193
La Sainte Bible polyglotte contenant le texte hébreu original, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de M. l'abbé Glaire, avec les différences de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate, des introductions, des cartes et des illustrations (*F. Vigouroux*). Ancien Testament, t. I, le Pentateuque, 1er fasc., la Genèse 195
Nochmals der biblische Schöpfungsbericht (*Fr. von Hummelauer*) . 196
L'Ecclésiastique, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira, texte original hébreu édité, traduit et commenté (*Israel Lévi*). Première partie, ch. XXXIX, 15 à XLIX, 11. 197
Les Paroles de Jésus récemment découvertes en Égypte et Remarques sur le texte du fragment de l'Évangile de Pierre (*C. Bruston*). 199
Synopse der drei ersten kanonischen Evangelien mit Parallelen aus dem Johannes-Evangelium, bearbeitet von *Reinold Heinecke*. I Teil. Das Markus-Evangelium mit den Parallelen aus dem Lukas-und Matthäus-Evangelium 200
Les Saints Évangiles, ou la Vie de N.-S. J.-C. harmonisée en un seul récit (*l'abbé P.-M. Labattut*) 393

Théologie dogmatique. Exposé de la doctrine catholique (*L. Girodon*) 390
L'Immaculée Conception. Histoire d'un dogme (*Dubosc de Pesquidoux*). 135
De Christi Ecclesia libri sex (*Guillelmo Wilmers*) 133
L'Église, conférences de Notre-Dame de Paris en 1897 (*le R. P. Ollivier*). 321
L'Évolution et le Dogme (*le R. P. Zahm*). Trad. de l'anglais par l'abbé *J. Flageolet* 231

Liturgie. Liturgies Eastern and Western (*F. A. Brightman*). Vol. I, Eastern liturgies 49

Théologie morale. Apologetica de Aequiprobabilismo Alphonsiano historico-philosophica dissertatio (*P.-J. de Caigny*) . . . 436
Apologeticae de Aequiprobabilismo Alphonsiano historico-philosophicae dissertationis, exaratae Crisis juxta principia Angelici Doctoris instituta (*G. Arendt*). 437

Sermons. Œuvres de saint François de Sales. Édit. complète. T. X. Sermons, vol. IV 386
Essai d'instructions, ou Commentaires de beaux passages de l'Évangile et sujets divers (*E.-M. Gaucher*) 388

Théologie mystique. Ascétisme. Manuel de théologie mystique (*l'abbé Lejeune*) 48
Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ (*le P. Corne*). T. V. La Gloire de Jésus. 230
Le Prêtre. Une Retraite pastorale (*le chanoine Planus*) 387
Entretiens eucharistiques et discours de premières messes (*le R. P. Jean Vaudon*) 388
Philosophie de l'homme heureux (*l'abbé Henry Bolo*) 391

Parfums et souvenirs littéraires et religieux. Lectures spirituelles des Enfants de Marie (*le P. H. Faure*) 392
Le Pater expliqué et commenté (*le cardinal Melchers*). Traduit de l'allemand, par *l'abbé Duchemin* 392
L'Oraison dominicale. Ses rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, etc. Instructions sur le Pater (*Mgr Amédée Curé*). T. II. 393
Retour à l'Évangile. Jésus dans ses Sacrements. Méditations de l'Ascension à la Fête-Dieu (*l'abbé Caron*) 394
Méditations sur saint Jean 394
L'Ange conducteur des âmes scrupuleuses ou qui ont peur de Dieu, à l'usage des confesseurs (*Un vieux confesseur et professeur de morale*). — Le même ouvrage, à l'usage des fidèles 395
L'Ame pénitente en prière (*Un Missionnaire apostolique*) 395
Soyons dévoués comme Dieu. XX• conférence sur l'Imitation de Dieu (*le P. Félix Caels*) 396
Chers Enfants. Livre de poche des premiers communiants (*J.-L. Girard*) 396
Nouveau Mois de Marie, ou Mois du Rosaire des paroisses et des pensionnats (*l'abbé Ed. Jumel*) 397
Mois de Marie et du Rosaire (*Ch. Garnier*) 397
La Retraite de Marie pouvant servir de livre de méditations, pour le mois de Marie (*le P. André Prévot*) 397
Saint Joseph d'après l'Évangile. Méditations pour tous les jours du mois de mars (*le P. Exupère de Prats-de-Mollo*) 398
Les Merveilles de l'arrière-boutique de saint Antoine. Nouveau récit d'un témoin (*Étienne Jouve*) 398
Le Mardi. Manuel complet de la dévotion à saint Antoine de Padoue pour le mardi de chaque semaine (*le R. P. Prosper d'Enghien*). . 399
Novena en honor de san Marcial (*José-Ignacio Valenti*) 399

Apologétique. De l'Apologétique « traditionnelle » et de l'Apologétique « moderne » (*le R. P. Le Bachelet*) 509
L'Apologétique. Arguments de Tertullien contre le paganisme. Exposition de la vérité chrétienne. Édition classique (*E-M. Gaucher*). 390
Les Défenseurs de la foi. Par la plume (*Jean Laur*) 82
Les Meilleurs Écrivains français, classiques et modernes, apologistes de la foi chrétienne (*M. Mazuel*) 510
La Apostasia castigada ; Correspondencia epistolar con Don Tristan Medina sectario arrepentido (*José Salamero y Martinez*). 321
L'Au-delà, pensées philosophiques et morales sur Dieu et l'immortalité de l'âme, recueillies par C. A. 391

Mythologie. Mélanges. Nouvelles Études de mythologie (*Max Müller*), trad. par *Léon Job*. 512
The training of a priest (*John Talbot Smith*). 133

JURISPRUDENCE

Droit canonique. Étude sur le délit et la peine en droit canon (*Louis Kahn*) 438
De Prohibitione et censura librorum (*Arthuro Vermeersch*) 439
La Sacrée Congrégation du Concile (*l'abbé R. Parayre*). 438

Droit international. Lois et usages de la neutralité, d'après le droit international, conventionnel et coutumier des États civilisés (*Richard Kleen*) 138
The Neutrality of the American Lakes and Anglo-American Relations (*James Morton Callahan*) 357

Droit public. L'Organisation française (*Alphonse Bertrand*) . . . 315
Code manuel des électeurs et des éligibles (*A. Maugras*) 315
La Souveraineté du peuple en France sous la troisième République (*Victor Gelez*). 315
Revision de la Constitution (*H. Soulier*) 316
Der Weg der Gesetzgebung in Preussen (*Max Fleischmann*). . . . 316

La Constitution hongroise. Précis historiqué d'après le Dr S. Rado (*A. de Bertha*) 356

Droit administratif. Manuel de droit administratif. Services des ponts et chaussées et des chemins vicinaux (*Georges Léchalas*). 316
De la Protection des enfants sans famille (*Léon Milhaud*) 317

Droit civil. Code civil annoté (*Ed. Fusier-Herman* et *Alcide Darras*). 308
Traité des priviléges et hypothèques (*L. Guillouard*) 309

Droit commercial et industriel. Commentaire et explication pratiques de la loi concernant les responsabilités des accidents dont les ouvriers sont victimes dans leur travail (loi du 10 avril 1898) (*Paul Coulet*) 309
Le Code ouvrier (*Louis André* et *Léon Guibourg*). Supplément exposant le dernier état de la législation et de la jurisprudence. . . 310
Recueil des lois industrielles (*Émile Cohendy*) 310
Le Code de commerce russe, traduit et annoté par *J. Tchernow* . . 310

Droit des assurances. Encyclopédie des assurances, publiée sous la direction de *Eugène Baumgartner*. 1re livraison (A-AB) . . 311
Revue internationale des assurances, publiée sous la direction de *Eugène Baumgartner*. Tome I. 310 311
Cours d'assurances, ou Abrégé historique et pratique des assurances maritimes, incendie, vie, accidents et agricoles (*Georges Hamon*). 312
Les Assurances. L'Art de s'assurer contre les accidents du travail (*Arsène Petit*) 312

Droit ecclésiastique. Deux lois inapplicables : Conseils de fabrique ; Droit d'abonnement (*Armand Granet*) 320
Code pratique des vicaires dans leurs rapports temporels avec leurs curés, les fabriques, les communes et l'État (*H. Fédou*) . . 170
Le Droit de propriété de l'Église (*l'abbé H. Buvée*) 50

Droit pénal. L'Individualisation de la peine, étude de criminalité sociale (*R. Saleilles*) 313
Traité pratique des accidents (*Jacques Fournier*) 314

Mélanges. Mélanges féministes, questions de droit et de sociologie (*Louis Bridel*) 319
La Justice gratuite et rapide par l'arbitrage amiable (*A. Charmolu*) 320

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Logique. Essai sur la classification des sciences (*Edmond Goblot*). 400
Les Certitudes de l'expérience (*le comte Domet de Vorges*) 402
Savants et chrétiens, ou Étude sur l'origine et la filiation des sciences (*le R. P. Th. Ortolan*). 140

Psychologie. Institutiones psychologicae (*Tilmann Pesch*) 139
Les Origines de la psychologie contemporaine (*D. Mercier*) . . . 402
La Bête et l'homme (*C. de Kirwan*) [*J. d'Estienne*]. 404

Morale. Déterminisme et responsabilité (*A. Hamon*) 407
La Bonne Souffrance (*François Coppée*) 522

Métaphysique. La Divina Sintesis (*Antonio Villas y Torner*). . . 405
L'Art et le réel, essai de métaphysique fondée sur l'esthétique (*Jean Pérès*) 406
Des Problèmes de la vie et de la mort (*M. Jacquinet*) 440
Théorie de l'amour pur (*J.-Émile Ivanouel*) 362

Histoire de la philosophie. Mélanges. Histoire de la philosophie (*P. Vallet*). 408

Histoire de la philosophie (*l'abbé H. Dagneaux*) 408
Die Jenseitshoffnungen der Griechen und Römer nach den Sepulcralinschriften (*C.-M. Kaufmann*) 249
Beiträge zur Geschichte der Philosophie der Mittelalters. Band II, Heft V. Die philosophischen Abhandlungen des Jaqûb ben Isaq Alkindi (*Albino Nagy*) 140
Gerbert, un pape philosophe (*F. Picavet*). 409
Assaig critich sobre ' l filosoph Barceloni En Ramon Sibiude (*Salvador Bové*). 410
La Philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution (*A. Espinas*). 413
La Logique de Hegel (*G. Noël*) 412
Dorrespondance inédite de *J. Stuart Mill* avec Gustave d'Eichtal; avant-propos et traduction par *E. d'Eichtal* 414
Pages choisies de *V. Cousin*, publiées avec une notice sur Victor Cousin par *Teodor de Wyzewa*. 412
Federico Nietzsche y el anarquismo intellectual (*Eduardo Sanz y Escartin*). 413
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*. 8e année 414
Jésus et l'Ère de la science (*J. Strada*) 409
M. Brunetière et l'Individualisme (*A. Darlu*) 463
Pensées et portraits (*Cl.-Charles Charaux*) 415
Sentiments et idées de ce temps (*Henry Bordeaux*) 170
Aube de siècle (*le baron J. Angot des Rotours*) 57
Pensées de Tolstoï, d'après les textes russes (*Ossip-Lourié*) . . . 462
La Bêtise parisienne (*Paul Hervieu*) 363

Éducation et Enseignement. Du Berceau à l'école, ou l'Éducation dans la famille, conférences (*l'abbé E. Julien*). 389
L'Éducation présente (*le P. Didon*). 141
De l'Éducation nationale d'après M. Fouillée (*E. Labbé*) 233
L'Éducation nationale. Le Problème de l'éducation moderne et l'Université (*Maurice Wolf*). 234
L'État et ses rivaux dans l'enseignement secondaire (*le P. J. Burnichon*) 322
L'Éducation nouvelle. Études de pédagogie comparée (*Edmond Dreyfus-Brisac*) 235
L'Enseignement intégral (*Alexis Bertrand*). 237
Un peu de vérité sur l'enseignement secondaire (*P. Clarin*) . . . 236
Dernier Travail, derniers souvenirs. École normale de Sèvres (*Ernest Legouvé*). 142
Les Conscrits du travail et l'Enseignement professionnel chrétien (*Guy Tomel*) 238
Horace Mann, son œuvre, ses écrits (*J. Gaufrès*) 361
Histoire de l'éducation en Angleterre; les doctrines et les écoles depuis les origines jusqu'au commencement du XIXe siècle (*Jacques Parmentier*) 161
L'Éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre, (*Max Leclerc*). 50
Toynbee Hall. Une Colonie universitaire en Angleterre (*René Claparède*) 266

Sciences sociales et politiques. Problemas y teoremas económicos, sociales y juridicos (*Damian Isern*). 323
L'Ouvrier américain (*E. Levasseur*). 5
Tendencies in American economic thought (*Sidney Sherwood*). . . 7
State tax commissions in the United States (*Wilkinson Chapmann*). 7
L'Individu et la Réforme sociale (*Édouard Sanz y Escartin*). . . . 8
Essais et études, 3e série, 1883-1892 (*Émile de Laveleye*) 9
Le Livre du XXe siècle (*Comte Paul Cottin*). 10
La Morale ed il diritto (*Giuseppe Cimbali*). 10
Les Bases sociologiques du droit et de l'Etat (*Michel-Ange Vaccaro*). 11
Sociologie et politique (*Gumplowicz*). 12
L'Année sociologique (*Durkheim*). 13
Le Socialisme aux États-Unis (*W. J. Kerby*). 13
Socialistes anglais (*Pierre Verhaegen*). 14
Le Socialisme en Belgique (*Destrée* et *Vandervelde*) 15
Le Socialisme et le mouvement social au XIXe siècle (*Werner Sombart*) 15

Voyage d'un Autunois en Icarie. 16
Socialisme utopique (*André Lichtenberger*). 16
La Question sociale (*Paul Deschanel*) 17
Le Régime socialiste (*Georges Renard*). 17
Die sociale Frage una ihre Lösung (*Adam Ego*). 18
Catholicisme et démocratie (*G. Fonsegrive*). 157
La Hiérarchie démocratique (*Rouxel*) 19
Le Socialisme contemporain et la propriété (*Gabriel Ardant*) (Science et religion. Études pour le temps présent.). 542
Lamentations du peuple (*Julien Villecrose*). 19
La Politique agricole, appel aux électeurs ruraux (*Édouard Cohen*). 318
L'Ami du cultivateur et de l'ouvrier. Économie rurale et sociale. 319
Le Mouvement syndical et coopératif dans l'agriculture française, la Fédération agricole (*Élie Coulet*) 317
Fédération abolitionniste internationale contre la prostitution réglementée. Qu'est-ce que la Fédération? Qu'a-t-elle fait? Que veut-elle? (*Un membre du Comité exécutif*) 319
Le Féminisme aux États-Unis, en France, dans la Grande-Bretagne, en Suède et en Russie (*Mme K. Schirmacher*) 319
Réponse d'un borgne cocasse à un aveugle classique (*E. de Masquard*). 80
Apprezzamento dei valori pubblici e delle operazioni di borsa (*F. Piccinelli*) 80
The Street railway system of Philadelphia, its history and present condition (*Frederic-W. Spiers*). 267

Sciences naturelles. Nos Terrains (*Stanislas Meunier*) 483
Nos Oiseaux de mer, de rivière et de marais. La Sauvagine en France. Chasse, description et histoire naturelle de toutes les espèces visitant nos contrées (*Louis Ternier*). 239

Biologie. La Vie et la mort. Synthèse des principales découvertes modernes (*A.-E. Lair*) 214
Estudios biológicos (*Martinez Nuñez*) 215

Physiologie. Physiologie de la volonté (*le Dr Dallemagne*) 212

Hygiène. Les Œuvres de Dieu et leur symbolisme dans les milieux de la vie; introduction à l'hygiène et à la vie chrétienne (*le Dr Le Bèle*) 204

Pathologie et thérapeutique. La Fatigue intellectuelle (*Binet et Henri*) 210
Névrosés (*Arvède Barine*) (Hoffmann. Quincey. Edgard Poï. Gérard de Nerval) 211
L'Éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique (*le Dr P.-E. Lévy*) 213
Les Défenses naturelles de l'organisme (*le Dr Charrin*). 215
Les Phtisiques adultes et pauvres en France, en Suisse et en Allemagne (*le Dr Sersiron*) 216
Cœur et vaisseaux. Pathogénie, pathologie thérapeutique hydrominérale (*le Dr Censier*) 217
Le Diabète sucré et son traitement hydrologique (*le Dr Duhoureau*). 218

Hypnotisme. Sciences psychiques. Pour ou contre l'hypnotisme. Unité ou dualité cérébrales (*le Dr Surbled*) 206
Spiritualisme et spiritisme (*le Dr Surbled*) 205
Magnétisme vital. Expériences récentes d'enregistrement (*Gasc-Desfossés*). 207
L'Hypnotisme franc (*le R. P. Coconnier*) 208
La Suggestion hypnotique est-elle licite ou illicite, naturelle ou diabolique? (*l'abbé E. Blanc*) 208
A propos d'Eusapia Paladino. Les Séances de Montfort-l'Amaury, 1897 209

Chirurgie. Bandage herniaire. Autrefois, aujourd'hui (*Rainal frères*). 220
Traité médico-chirurgical de gynécologie (les Drs *Labadie-Lagrave* et *F. Legueu*). 218
Chirurgie du cou (les prof. *Terrier*, *Guillemain* et *Malherbe*) . . . 219

Histoire de la médecine. Chirurgie de Guillaume de Salicet, trad. et comment. par le Dr *P. Fifteau*. 202
Dernier Voyage de la reine de Navarre Marguerite d'Angoulême aux bains de Cauterets. Étude crit. et hist. (*P. Frank*) 203
Recettes médicales, extraites d'un manuscrit du XVIIe siècle conservé à Verviers, publiées par *A. Weber* 204

Cosmologie. Essai synthétique sur la formation du système solaire (*le général Lafouge*), 1re partie. Formation du système. 516

Sciences physiques et chimiques. Leçons élémentaires d'acoustique et d'optique (*Ch. Fabry*) 517
Distribution de l'énergie, par courants polyphasés (*J. Rodet*). . . 517
L'Étincelle électrique, son histoire, ses applications (*Paul Bory*) . 363
Traité de mécanique expérimentale (*Max Ringelmann*) 518
Leçons de cinématique (*Gabriel Königs*) 440
Recherches sur le nickel et ses alliages (*Ch. Ed. Guillaume*) . . . 540
Thermochimie. Données et lois numériques (*M. Berthelot*). . . . 441

Agriculture. Dictionnaire populaire d'agriculture pratique. Agriculture générale, etc. (*Gaston Percheron* et *Paul Dubreuil*) . . . 442
Pratiques agricoles. Recueil d'articles publiés dans le Bulletin agricole du Maine, notamment sur les engrais chimiques et les assolements (*P. Roger*) 540
Théorie et pratique des assolements en Tunisie (*F.-V. Delecraz*) . 541

Sciences militaires. Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 11e livraison (Fonds-Garde impériale) 127
L'Espionnage militaire (*le lieutenant A. Froment*) 123
Memorias de un defensor (*Casto Barasón y Lagueruela*) 124
L'Ame de l'armée (*Pierre d'Ameugny*) 125
Die Vorrechte des Offiziere im Staate und in der Gesellschaft, von einem preussischen Offizier 125
Les Manœuvres d'ensemble de cavalerie dans le Gâtinais, 1896. Rapport de M. *le général de Jessé* 125
La Cavalerie italienne (*G. R.*, capitaine breveté de cavalerie). . . 126
L'Infanterie cycliste en campagne (*le capitaine Gérard*) 127
Lecciones de fortificacion explicadas en la Escuela superior de guerra (*Jaoquín de la Llave y Garcia*) 129
Die Zahl im Kriege, Statistische Daten aus der neueren Kriegsgeschichte in graphischer Darstellung (*Otto Berndt*) 128
Fortificacion de campaña (*Joaquín de la Llave y Garcia*) 129
Ballon libre, ballon captif et ballon dirigeable (*C. de Gliéboff*). . . 130
Les Ballons-sondes de MM. Hermitte et Besançon et les ascencions internationales (*W. de Fonvielle*) 239
Encore l'armée coloniale (*E. de Guzman*) 130
Die Kriegsartikel für den Dienstunterricht (*général Paul von Schmidt*). 131
Der Officier als Lehrer in theoretischen Unterricht (*Hauptmann von B.*) 131
Wie lernt man instruiren ? eine Anleitung für den Betrieb des Dientunterrichts (*Major von Klasz*). 131
Dienstunterricht für den Infanteristen (*Dossow*) 132
Der Gute Kamerad, ein Lern-und Lesebuch für den Dienstunterricht des deutschen Infanteristen (*Major von Klasz*). 132
Der Patrouillendienst im Felde, unter besonderer Berücksichtigung russischer Verhältnisse (*Freiherr von Tettau*) 132
Der Patrouillendienst im Felde, unter besonderer Berücksichtigung französischer Verhältnisse. 132

Chasse. Sport. La Chasse à travers les âges (*le comte de Chabot*). 449
La Chasse au chamois (*le Cte H. Tredecini de Saint-Sauveur*). . . . 324
Sur le turf. Courses plates et steeple-chases (*Crafty*) 486
La Fin du cheval (*P. Giffard*) 486

Beaux-arts. Essai critique sur l'esthétique de Kant (*V. Basch*) . . 410
Die ganze Aesthetik in einer Nuss (*Christoph Otto de Schönaich*) herausgegeben von *Albert Köster*. 541
Qu'est-ce que l'art ? (*le comte Léon Tolstoï*), traduit du russe et précédé d'une introduction par *Teodor de Wyzewa*. 416

L'Art (*Arthur Loth*). 417
Essai sur l'art contemporain (*H. Fierens-Gevaert*). 418
L'Anarchie dans l'art (*F.-A. Bridgman*), traduit de l'anglais . . . 418
Le Parthénon et le Génie grec (*Émile Boutmy*) 418
Histoire de l'art dans l'antiquité (*Georges Perrot* et *Charles Chipiez*). T. VII. La Grèce de l'épopée, la Grèce archaïque (le Temple). . 419
Les Vases du Dipylon et les Naucraries (*W. Helbig*) 420
Répertoire de la statuaire grecque et romaine (*Salomon Reinach*). T. I. : Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du Musée de sculpture de Clarac 420
Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Art égyptien (*Augé de Lassus*). 421
Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. La Peinture industrielle chez les Grecs (*Ed. Pottier*). 421
Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Architecture religieuse (*E. Benoit-Lévy*). 421
Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. L'Art romain (*B.-H. Gausseron*) 421
Petite Bibliothèque de vulgarisation artistique. La Lithographie (*J. de Marthold*) 421
Histoire de l'art (*Georges Meunier*). 422
Grundriss der Geschichte der bildenden Künste (*Dr Adolf Fäh*). Livr. 8 à 10 (fin) 423
Manuel d'archéologie, ou Études élémentaires sur l'architecture, la sculpture et la peinture, depuis les Grecs jusqu'à nos jours (*l'abbé P. Gaborit*) 423
Le Virgile du Vatican et ses peintures (*P. de Nolhac*). 144
L'Art chrétien en Italie et ses merveilles (*Prosper Fontaine*) . . . 424
La Vie esthétique, essais de critique artistique et religieuse (*J.-C. Broussolle*) 424
Les Grandes Cathédrales du monde catholique (*L. Cloquet*). . . . 424
La plus ancienne Danse macabre, au Klingenthal, à Bâle (*le R. P. J.-J. Berthier*). 425
La Peinture en Europe. La Hollande (*Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger*). 425
Beato Angelico (*J.-B. Supino*). Traduit de l'italien par *J. de Crozals*. 426
La Sculpture florentine. Première moitié du XVe siècle (*Marcel Reymond*) 426
Les Artistes célèbres. Les Tiepolo (*Henry de Chennevières*) 427
Les Arts à la cour des papes Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III (1484-1503), recueil de documents inédits ou peu connus (*Eugène Müntz*) 428
Notices et discours (*Eugène Guillaume*). 429
La Tradition dans la peinture française (*Georges Lafenestre*) . . . 429
L'Art chrétien chez Luc-Olivier Merson (*Léon Thévenin*) 430
Souvenirs de *Munkacsy*. L'Enfance 430
L'Amatore di oggeti d'arte e di curiosità (*de Mauri*). 430
Le Peintre. Traité usuel de peinture à l'usage de tout le monde (*Camille Bellanger*) 430
Nouveau Traité usuel de la peinture en bâtiment, décor et décoration (*Paul Fleury*). 431
Traité technique et raisonné de la restauration des tableaux (*Charles Dalbon*). 431
Catalogue des peintures népâlaises et tibétaines de la collection B. H. Hodgson à la Bibliothèque de l'Institut de France (*M.-A. Foucher*) 267
La Machinerie au théâtre depuis les Grecs jusqu'à nos jours (*E.-M. Laumann*). 523
Die chromatische Alteration im liturgischen Gesang der abendlandischen Kirche (*Gustav Jacobsthal*) 325
Le Rythme du chant dit grégorien d'après la notation neumatique (*Georges Houdard*) 143
Soixante-dix Motets au Très-Saint Sacrement (*le P. Médard Kaiser*). 364

Mélanges. Notes d'art et de littérature (*Joseph Capperon*). . . . 174
Psychologie du peuple français (*Alfred Fouillée*). 514
L'Abri humain (*Henry d'Ancy*). 367

Les Femmes dans la science (*A. Rebière*). 267
Le Fond et la forme. Le Savoir vivre pour la jeune fille (*M. Maryan* et *G. Béal*) 364

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Rhétorique. Les Classiques comparés et le R. P. Verrest (*l'abbé Guillaume*). 238
Classiques grecs comparés (Saint Grégoire de Nazianze et Isocrate) (*Sterpin* et *Conrotte*) 171
Classiques latins comparés, collection publiée sous la direction de l'abbé Guillaume. Première série. Morceaux choisis à l'usage de la troisième et de la seconde. Partie de l'élève. Partie du maître. 171
Méthode pratique de la version latine (*l'abbé A. Simonet*) 268
Les Éléments du latin de l'Église (*Adolphe Sevin*) 268
Essais de philologie française (*Antoine Thomas*) 521
Les Déformations de la langue (*Émile Deschanel*). 241
Modèles français. Extraits des meilleurs écrivains, avec notice. (*Edmond Procès*). I. Sixième et cinquième. 269
De la Méthode pour l'enseignement scolaire des langues vivantes (*E. Veyssier*). 520
Der Uebergang vom Mittelhochdeutschen zum Neuhochdeutschen in der Sprache der Breslauer Kanzlei (*Bruno Arndt*). 521
Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen (*K. G. Andresen*) 145
Umiaren Lenengo Aizkidia. 80
Allusions littéraires (*le P. Corentin Petillon*). 325
Conseils aux avocats et aux professeurs sur la diction (*Louis Favre*). 320
Manuel de la langue songay, parlée de Tombouctou à Say, dans la boucle du Niger (*les RR. PP. Hacquard* et *Dupuis*) 146

Poésie et Théâtre. Les Années funestes, 1852-1870 (*Victor Hugo*). 98
Sentiments et pensées (*Victor Guillemin*). 98
Les Sonnets de *Pimodan* 99
Au gré du vent, poésies (*Paul Seure*) 100
Mes Bien-aimés (*Lucien Jény*). 101
Le Poème de saint Antoine de Padoue (*Maria du Marais*) 101
Fleurs de solitude (*l'abbé Joseph Guillermin*). 102
Les Centenaires sacrés (*Marie André*). 102
Nouvelle Gerbe, poésies diverses. I. Herbes folles, Fleurs d'autel, Epis et lauriers (*A. Montaudry*) 103
Voix sur la France. Philosophie religieuse. Accents patriotiques (*R.-J. Pottier de Lalaine*). 104
Poésies (*Joseph Lebierre*). 104
La Harpe de David (traduction en vers français du Psautier) (*l'abbé P.-M. Malateste*) 105
La Légende des écoliers de France (*Gustave Zidler*) 106
Poésies. Libellules. Pastels. Prométhée. Les Vœux (*Maurice Lange*). 107
De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, 1888-1897 (*Francis Jammes*). 107
Œuvres de *Jean-Arthur Rimbaud*. Poésies. Les Illuminations. Autres Illuminations. Une Saison en enfer 108
Les Folles Navrances (*François Peyrey*) 108
Voix passantes (*Édouard Quet*). 109
Jardins suspendus (*B. Reynold*) 109
Les Sensations, poésies (*Léon Bocquet*). 110
Fleurs sans parfums. Rimes pour les petits et les grands (*Léon Jeanneret*). 110
La Fiancée de l'Océan, conte en vers (*Paul Gourmand*) 111
Les Poèmes de l'Amour et de la Mort (*André Lebey*) 111
La Solitude humaine (*Frédéric de Neufville*). 112
L'Imagier du soir et de l'ombre (*Daniel Lantrac*). 112
Rires et noises (*Eugène Roussel*) 113
Le Tournoy d'amour. Les Scarabées blancs (*William Théodore Peters*); traduit de l'anglais par *Charles Read* et *Paul Rellay*. 113
Le Cœur voyage et les cloches tintent (*Ernest Dupont*) 113
La Tendresse! La Verduresse! Et à deux sous! (*André Girodie*) . . 114

Oh ! la Suisse ! (*Rossberg*). 114
Bêtes et gens, contes et fables (*Félix Lacour*) 114
Anthologia lyrica sive lyricorum graecorum veterum praeter Pindarum reliquiae potiores 52
Les Poèmes de Bacchylide de Céos ; traduits par *A.-M. Desrousseaux*. 443
Eudoxiae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae 52
Des armen Hartmann Rede vom Glouven (*Friedrich von der Leyen*). 53
Poesias (*M. Morera y Galicia*) 171
Rrimas (*Gustabo Adolfo Béker*). 171
Jean Kerver, drame en 3 actes en vers (*Olivier de Gourcuff*). . . . 106

Romans, Contes et Nouvelles. Sportmanomanie (*Gyp*) . . . 20
Les Gaietés de l'escadron (*Georges Courteline*). 21
Les Gosses de Paris (*Jules Lévy*) 21
Histoire d'un baiser (*Pierre de Bouchaud*). 21
Pâques d'Islande (*Michel Le Braz*) 22
Un Pays lointain (*Remy de Gourmont*). 22
La Crise virile (*Albert Juhellé*). 22
L'Illégitime (*Henry Kistemaeckers*) 22
Delcros (*Henry Rainaldy*). 22
La Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche (*Léon Riotor*). 23
Les Chansons de Bilitis (*Pierre Loüys*). 23
Sale Juif ! (*Louis Dollivet*) 23
Le Triomphe de l'Amour (*Joseph Bouchard*). 24
Jeunes Amours (*Albert Cim*). 24
Cœur et Caprice (*Mlle Labillois-Gassy*) 24
L'Orchidée (*Jules Sageret*) 25
Cœur d'enfant (*Max. Lyon*) 25
Le Rachat d'une âme (*Louis Enault*) 25
Herbe folle (*Clary d'Emilec*). 26
Chemin montant (*Antoine Alix*) 26
Les Brigandes (*André Godard*). 27
Tolla la Courtisane (*E. Rodocanachi*) 27
La Socialiste (*P. Dubost*). 28
Héro (*Isabelle Kaiser*) 28
Libres (*Georges de Peyrebrune*). 29
L'Ombre (*Brada*). 29
Temple d'amour (*Rémy Saint-Maurice*). 29
L'Ame d'un enfant (*Jean Aicard*). 30
Entre cousins (*G. d'Azambuja*). 30
Pas à pas (*Mme Caro*) 33
Marie (*Antoine Albalat*). 33
La Forêt d'argent (*Alfred du Pradeix*). 34
Les Amours d'un sous-préfet (*Jules Bouvattier*) 35
Babel (*Augustin Filon*). 35
La Payse (*Charles Le Goffic*). 36
Deuxième Amour (*Paul Bourget*) 36
Jacquine Vanesse (*Victor Cherbuliez*) 37
Le Désastre (*Paul* et *Victor Margueritte*) 39
Les Déracinés (*Maurice Barrès*) 41
Paris (*Emile Zola*) 44
Miquette (*Gyp*) 290
Les Beaux Dimanches (*Henri Lavedan*) 290
Petits et Grands (*Brada*) 290
Thilda (*Louis Létang*). 291
Le Miracle de Lise (*R. Maizeroy*) 291
Contes de la Bosnie (*M. Colonna Braun*) 291
Encore des nouvelles (*Paul Georges*). 292
L'Enfant (*Michel Dolques*). 292
Khou-n-atonou (*Mme Judith Gautier*). 292
La Femme et le Pantin (*Pierre Loüys*). 292
L'Initiation au péché et à l'amour (*Édouard Dujardin*) 292
L'Heure sexuelle (*Jean de Chilra*). 292
Le Conte de l'or et du silence (*Gustave Kahn*) 293
La Villa sans maître (*Eugène Rouart*) 293
Les Copurchics (*Edgar Monteil*) 293
Sacré Léonce ! (*Pierre Wolff*) 294

Eva et Lilian (*Pierre Maël*) 294
Sans merci (*Edouard Delpit*) 295
Haine aux Anglais (*Georges Sénéchal*) 295
Le Prince Brutus (*Marie Colombier*) 295
Deux Patries (*Félicien Pascal*) 295
Le Maître de Tanagra (*E. de Wildenbruch*); trad. de l'allemand par *Mme Clara-Henriette Meyer* 296
Le Tribunal de Vuillermoz (*Antoine Baumann*) 296
Fleuve de sang (*J.-B. Marcaggi*) 297
Sous offs d'Afrique (*Ananké*) 297
L'Héritage de Bèhanzin (*Paul Mimande*) 298
Jean Praxtel (*Henri Rovel*) 298
L'Augure (*Lucien Donel*) 299
La Rançon (*Mme Marcelle Tinayre*) 299
Golo (*Paul Neveux*) 300
Les Retours du cœur (*J.-H. Rosny*) 300
La Filleule de Monseigneur (*Mme Octave Feuillet*) 301
Le Charme d'amour (*Daniel Riche*) 302
Des Maris, S. V. P. ! (*Henriette Besançon*) 302
Les Sacrifiés (*Marie de Besneray*) 302
Résistance (*André Glades*) 303
Sublime Mensonge (*Mme Lescot*) 303
Idylle d'artiste (*Bernard Steiller*) 303
Chair inquiète (*Jules Arnulf*) 304
Charles Sauvageon (*Ed. Conte*) 304
Voie douloureuse (*Claude Sénéchal*) 304
Angoisses de juge (*Paul Masson-Forestier*) 305
Mon Oncle et mon curé (*Jean de la Brète*) 490
Les Bardeur-Carbansane. Fils de bourgeois (*J. Naurouse*) 491
Œuvres comiques, galantes et littéraires (*Cyrano de Bergerac*), édit. revue et publiée avec des notes par *P.-L. Jacob* 365
Le Mendiant ingrat (journal de l'auteur, 1892-1895) (*Léon Bloy*) . . 361
Deutsche Erzähler des achtzehnten Jahrunderts, heraùsgegeben (*von Rudolf Fürst*) 243
El Esgana-pobres, estudio de una pasión (*Narciso Oller*). Versión castellana de *Rafael Altamira* 171
Canigó, leyenda pirenaica del tiempo de la reconquista (*Jacinto Verdaguer*). Versión castellana, seguida de notas y un apendice, por el conde *de Cedillo*, vizconde *de Palazuelos* 242
Niels Lyhne, roman danois (*J.-P. Jacobsen*); trad. en français par *Sten Byelke* et *Sébastien Voirol* 326

Ouvrages pour la jeunesse. En tout honneur (*Fénelon Gibon*) . 432
Le Manuscrit d'Inès (*M. du Campfranc*) 433
Colibri (*M. du Campfranc*) 433
Une Dette d'honneur (*M. Maryan*) 434
Gorgeansac (*Paul Harel*) 434
Sophie, ma plus jeune (*Champol*) 434
Amour d'antan (*Champol*) 434
Aux bords du Tibre (*le vicomte O. de Poli*) 435
Les Demoiselles Danaïdes (*Roger Dombre*) 435
Sans Mari (*Mme V. Le Coz*) 435
Princesse Esseline (*Charles de Rouvre*) 436
God save the Queen (*Allen Upward*); traduit de l'anglais par *Georges Elwall* 436
Le Superbe Orénoque (*Jules Verne*) 487
L'Oncle de Chicago, mœurs scolaires en Amérique (*André Laurie*). 504
Un Collégien de Paris en 1870 (*Henri Malin*) 503
Le Bateau-des-Sorcières (*Gustave Toudouze*) 502
La Roche-qui-tue (*Pierre Maël*) 502
Corsaire Triplex (*Paul d'Ivoi*) 489
Crackville (*Pierre Legendre*) 488
Les Compagnons de l'Alliance (*Jean Guétary*) 490
Liberté conquise, ou les Franchises municipales. Récit du temps de Philippe-Auguste (*Massillon-Rouvet*) 492
Sabre à la main (*Marcel Luguet*) 505
A la pointe de l'épée (*Jacques Lemaire*) 504
Les Pourquoi et les Parce que de Mademoiselle Suzanne (*Émile Desbeaux*) 492

L'Odyssée de Claude Tapart (*Jean Drault*). 505
Le Vieux Ramasseur de pierres (*Aimé Giron*). 493
Le Chemin glissant (*P. J. Stahl*) 508
Les Fées en train de plaisirs (*Arsène Alexandre*) 494
L'Ami des enfants. Choix des pièces (*Berquin*). 494
Mademoiselle Cœur-d'Ange (*Albert Cim*). 505
Violettes bleues (*Mme Chéron de la Bruyère*). 506
L'Enfant des Pyrénées (*Paul Junka*) 506
Les Mémoires de Primevère (*Gabriel Franay*) 507
Frères de lait (*Achille Mélandri*) 507
Pierrot et Cie (*Roger Dombre*) 506
Histoire de XXIV sonnettes (*R. Basin*) 507
Le Petit Ami des pauvres (*Cttesse de Courville*) 508
La Maison Blanche (*A. Mouans*) 508
Le Rêve de Jean (*Mme Maurice Sibille*). 495
Nous et nos amis (*Jean Debrousse*) 495

Périodiques et Albums. Journal de la jeunesse. 496
Magasin d'éducation et de récréation. 497
Magasin pittoresque 497
Revue Mame 498
Mon Journal 498
Le Petit Français illustré 499
Le Musée des enfants 499
Musée des jeunes filles 499
Lourdes. Bernadette, pélerinages, guérisons, environs de Lourdes. 500
Pour lire seul (*M. d'Allonne*) 500
Histoire de Turenne racontée à mes enfants (*Théodore Cahu*). . . 499
Drames en trois actes (*R. Tinant*) 502
Les Sept Ans de Mlle Lili 501
Pour les petits enfants. Le Second Livre. (*B. Marois*). 501
Imagerie enfantine artistique 501

Correspondances. Les Amantes célèbres : correspondance amoureuse (1120-1874), (*Émile Pierret*) 365
Victor Hugo. Correspondance. Tome II 444

Histoire et critique littéraire. Généralités. Dictionnaire manuel illustré des écrivains et des littératures. (*Charles Gidel* et *Frédéric Loliée*) 147
Littérature et genres littéraires. Poésie et prose (*l'abbé Montagnon*). 173
Schriften sur Kritik und Litteraturgeschichte. Tome II. Zur neueren Litteraturgeschichte (*Michael Bernays*). 334
Propos littéraires (*le vicomte de Broc*) 332
Les Passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français (*Wilmotte*) 527
Histoire et Poésie (*le vicomte Melchior de Vogüé*). 447
Le Monde où l'on imprime. Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains (*Lucien Muhlfeld*). 269
Les Livres gais. Ombres chineuses (*Lom-Kis-Moc*). 366
Ingeniosa comparación entre lo antiguo y lo presente (*Cristóbal de Villalón*) publicada é ilustrada por *Manuel Serrano y Sanz*. . . . 513

Littératures grecque et latine. Die antike Kunstprosa (*Eduard Norden*). 328
The Autoress of the Odyssey (*Samuel Butler*) 243
De Polemonis rhetoris vita, operibus, arte (*H. Juttner*) 244
Ueber die bei den attischen Rednern eingelegten Urkunden (*E. Drerup*) 339
Étude sur Théocrite (*Ph.-E. Legrand*). 445
Histoire de la littérature latine et auteurs latins (*l'abbé Verdunoy* et *l'abbé Thierry*) 174
Quelques observations sur l'Aulularia de Plaute (*Paul du Breton*). 463
Étude sur la correspondance de Pline avec Voconius Romanus (*Eugène Allain*) 541
Ein Donaueschinger Briefsteller. Lateinische Stilübengen des XII. Jahrhunderts aus der Orleans'schen Schule. (*Alexander Cartellieri*). 541
Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle (*Ch.-V. Langlois*). 52

Littérature française. Études sur la littérature française. (*R. Doumic*) 329
Nos Écrivains militaires. Études de littérature et d'histoire militaire (*E. Guillon*). 1re série : Des Origines à la Révolution. . . 124
De Scenico soliloquio (gallice : monologue dramatique) in nostro medii aevi theatro (*C.-M. des Granges*). 524
Racan. Histoire anecdotique et critique de sa vie et de ses œuvres (*Louis Arnould*) 258
De l'Hellénisme chez Fénelon (*Léon Boulvé*). 330
Voltaire et l'Italie (*Eugène Bouvy*) 332
Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire (1800-1814) (*Charles-Marc des Granges*) 524

Littératures étrangères. Deux Études sur Gœthe. Un Officier de l'ancienne France ; les personnages originaux de la « Fille naturelle » (*Michel Bréal*). 335
Good Reading about many Books mostly by their Authors . . . 270
La Jeunesse de William Wordsworth, 1770-1798. Étude sur le « Prélude » (*Émile Legouis*). 337
Literatura arcaica. Estudios críticos (*Eduardo de la Barra*). 270
El supuesto libro de las Querellas del rey don Alfonso el Sabio (*Emilio Cotarelo y Mori*). 270
Un Dramaturge espagnol : M. Tamayo y Baüs (*Boris de Tannenberg*). 542
Discolpa di Dante (*Giuseppe Roselli*). 545
La Chronologie du canzoniere de Pétrarque (*Henry Cochin*). . . . 245

HISTOIRE

Généralités. Le Tour du monde. Nouveau journal des voyages . . 495

France et Europe. Le Nouveau Voyage de France (*Louis Barron*). 485
Les Français d'aujourd'hui. Les Types sociaux du Midi et du Centre (*Edmond Demolins*) 338
Arvor (*André Petitcolin*) 221
Le Dauphiné (*Gaston Donnet*) 484
Autour de la Méditerranée. Les côtes orientales. L'Autriche et la Grèce. De Venise à Salonique (*Marius Bernard*) 485
Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Italie (*Constant de Tours*) 485
Voyage à travers nos colonies (*Émile Lefrançais*) 230
Les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie (*B. Auerbach*) . 245
Tchèques et Allemands. Lettre de *M. Hugo Schuchardt* 366
Au Cap Nord. Itinéraire en Norvège, Suède, Finlande (*Charles Rabot*) 221
Aux Fjords de Norvège et aux forêts de Suède (*Charles Rabot*) . . 221
Voyage au pays des fjords (*Antoine Sallès*) 222
L'Espagne en 1897 (*Gaston Routier*). 270
Toledo : tradiciones, descripciones, narraciones y apuntes de la imperial ciudad (*Juan Marina*). 366

Asie. Afrique. Amérique. Sanctuaires d'Orient. Égypte, Grèce, Palestine (*Ed. Schuré*) 246
Vers Athènes et Jérusalem. Journal de voyage en Grèce et en Syrie (*Gustave Larroumet*) 222
Jerusalem aller et retour (*l'abbé Perrot*). 247
De Paris à Tiflis. Impressions de route (*G. Sansrefus*) 224
Aux Indes (Madras-Nizam-Cashmir-Bengale (*Georges Noblemaire*) . 224
Moines et ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajanta et les couvents bouddhistes des Indes (*le Mte de la Mazelière*). 163
Du Tonkin au Havre (Chine-Japon-Iles Hawaï-Amérique (*Jean d'Albrey*). 225
La Corée indépendante, russe ou japonaise (*Villetard de Laguérie*) . 225
L'Algérie. Le Sol et les habitants (*J.-A. Battandier et L. Trabut*). . 226

Les Civilisations tunisiennes. Musulmans-Israélites-Européens. Étude de psychologie sociale (*Paul Lapie*) 255
Douze ans en Abyssinie. Souvenirs d'un officier (*Paul de Lauribar*). 226
Siestes d'Afrique. Derniers Feuillets du journal d'un marin (*Vigné d'Octon*) 227
Vers le Nil français avec la mission Marchand (*Ch. Castellani*). . . 228
Au pays des Ba-Rotsi (Haut-Zambèse). Voyage d'exploration et retour par les Chutes de Victoria, Matébéléland, le Transvaal, Natal (*Alfred Bertrand*) 229
L'Afrique du Sud (*G. Aubert*) 229
West Florida and its relation to the Historical Cartography of the United states (*Henry E. Chambers*) 271
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader*). Amérique du Sud physique. Amérique du Sud politique. . . . 220
Il Venezuela (*Tommaso Caivano*) 247

Histoire ancienne. *Thucydidis* historiae recensuit *C. Hude* . . . 248
Mantinée et l'Arcadie orientale (*Gustave Fougères*) 448
Les Écoles d'Antioche. Essai sur le savoir et l'enseignement en Orient au IVe siècle (ap. J.-C.) (*Albert Harrent*) 53

Histoire générale. Joseph II et la liberté de l'Escaut; la France et l'Europe (*F. Magnette*) 74
L'Orient et l'Europe (*le baron Amaury de la Barre de Nanteuil*) . . 175
Léon XIII et le prince de Bismarck, fragments d'histoire diplomatique (*le comte Édouard Lefebvre de Béhaine*) 340

Histoire de l'Église. Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen (*Gerhard Rauschen*) . . . 54
L'Estoire de la guerre sainte, histoire en vers de la troisième croisade (*Ambroise*), publiée et traduite par *Gaston Paris* 56
Papsttum und Kirchenstaat; I. vom Tode Pius' VI bis zum Regierungsantritt Pius' IX (1800-1846) (*Aug. Jos. Nurnberger*) . . 250
Histoire des Missions de l'Inde (*Adrien Launay*) 341

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles (*Dom Guéranger*). 251
Liber miraculorum sanctae Fidis, publié avec une introduction et des notes par l'abbé *A. Bouillet* 528
Nel sesto centenario di S. Pietro Celestino (*Giuseppe Roselli*). . . 545
Le Cardinal Boyer (*F. Guillibert*) 168
Vie du cardinal Manning (*l'abbé Hemmer*) 167
Comment j'entrai au bercail (*lady Herbert of Lea*); trad. de l'anglais par *L. de Beauriez* 167
Mgr Guilbert et le parti catholique (*A. Justice*) 350
Ames d'élite. Biographie de jeunes gens 370

Questions du jour. Rome et Cantorbéry. Commentaire de la Bulle « Apostolicae Curae » déclarant nulles les ordinations anglicanes, suivi d'un examen de la réponse des archevêques anglais (*le R. P. S.-M. Brandi*) 251
Conference of Bishops of the Anglican communion, holden at Lambeth palace in July 1897 57
Les Apparitions de Tilly. Consultation théologique (*l'abbé Ferdinand Brettes*). 170
Leo XIII und der Satanskult (*Dr S. Rieks*) 343
Réponse au P. Ollivier (*Jean de Triac*) 266
Un Catholicisme américain (*le P. A.-J. Delattre*) 252
La Polémique française sur la vie du P. Hecker (*E. Coppinger*). . . 253
Études sur l'américanisme. Le Père Hecker est-il un saint? (*C. Maignen*) 344
Une Campagne contre l'Église d'Amérique 253
L'Attuale posizione dello stato relativamente alla Chiesa et l'opera del liberalismo massonico. Trattazione scientifica del prof. *Tobia Lotesoriere*. 529
Les Catholiques et la liberté politique (*le R. P. V. Maumus*) 158
Grandeur et décadence des Français (*Gaston Routier*) 453
La République nouvelle (*Paul Deschanel*) 368
Tous d'après nature (*Jean des Tourelles*) 464

L'Histoire populaire de l'affaire Dreyfus (le capitaine *Paul Marin*) . 464
Le Capitaine Lebrun-Renault ? (le capitaine *Paul Marin*) 464
L'Opinion publique et l'Affaire Dreyfus (*E. Villane*) 465
Drumont et Dreyfus. Études sur la *Libre Parole* (*l'Archiviste*) . . . 465
Dites-nous vos raisons ! Lettres à M. Mirman à propos de l'affaire Dreyfus (*Louis Guétant*). 465
L'Affaire Fabus et l'Affaire El Chourfi (*A. Bergougnan*) 465
Après le procès (*Ferdinand Brunetière*). 368
Les Juifs devant les nations. Le Commencement d'un monde (*Ph.-Aug. de Lambilly*) 342
Le Juif roi. Comment le détrôner ? (*L. Vial*) 368
Juste solution de la question juive, pour la France et tous les pays du monde (*Marie-Joseph Franck*) 342
Le Cléricalisme maçonnique (*M. Lenervien*) 344
La Parole soit à l'Alsace-Lorraine (*Heimweh*) 175
Le Congrès de l'humanité (*Marius Decrespe*). 343
Le Canal de Suez. Étude historique, juridique et politique (*L.-M. Rossignol*). 367

Histoire de France. Entrevue de François Ier avec Henri VIII à Boulogne-sur-Mer en 1532. Intervention de la France dans l'affaire du divorce (*le P. A. Hamy*) 346
Lettres de *Catherine de Médicis*, t. VI, 1578-1579, publiées par *le comte Baguenault de Puchesse*. 529
Tableau de la France en 1614 (*Gabriel Hanotaux*) 59
La Conjuration de Cinq-Mars (*J.-P. Basserie*). 61
La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV. La Réconciliation avec la Savoie et le mariage de la duchesse de Bourgogne (*le comte d'Haussonville*) 347
Études et leçons sur la Révolution française (*F.-A. Aulard*) . . . 254
La France d'après les cahiers de 1789 (*Edme Champion*). 64
Mémoires et Souvenirs 1789-1830. La Révolution, l'Empire et la Restauration (*Ed. Biré*) 349
Un Demi-siècle de souvenirs : Barras, Norvins, Talleyrand, Pasquier, la maréchale Oudinot, le dernier soldat de la Restauration, un cavalier du second Empire (*Geoffroy de Grandmaison*). . . . 457
Souvenirs du *comte de Semallé*, page de Louis XVI, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par son petit-fils. 536
Mémoires d'un officier aux Gardes françaises (1789-1793) (*le Général marquis de Maleyssie*), publiés par *G. Roberti*. 150
Correspondance secrète de *l'abbé de Salamon*, chargé des affaires du Saint-Siège pendant la Révolution, avec le cardinal Zelada (1791-1792), publiée par *le vicomte de Richemont* 451
Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur (*Edmond Biré*). T. V : La Chute de Robespierre, 10 avril-20 juillet 1794 62
Correspondance générale de *Carnot*, publiée avec des notes historiques et biographiques par *Étienne Charavay*. T. III. 152
Histoire de Napoléon III (*J.-M. Villefranche*). 65
Les Ralliés. Histoire d'un parti (*M. Lecomte*) 159

Histoire locale. La Société provençale à la fin du moyen âge, d'après les documents inédits (*Charles de Ribbe*). 70
Visite pastorale faite en 1745 et 1746 par Monseigneur Henri-Constance de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon, de la partie de son diocèse comprise aujourd'hui dans le département de la Loire, publiée et annotée par *J. Déchelette*. 455
Les Grands Terroristes. Carrier à Nantes (1793-1794) (*le comte Fleury*). 69
Perpignan pendant la Révolution (*l'abbé Ph. Torreilles*) 155
Le Roussillon de 1789 à 1830, d'après les Mémoires et la Correspondance de M. Jaubert de Passa (*le même*) 156
Le Château de Versailles sous Louis XV. Recherches sur l'histoire de la Cour et sur les travaux des bâtiments du Roi (*P. de Nolhac*). 354

Histoire militaire, maritime et coloniale. Cartes et croquis de campagne, de 1589 à 1789, avec sommaires explicatifs (*R. Jalliffier* et *A. Buchner*). 148
Cartes et croquis de campagne, de 1789 à nos jours, avec sommaires explicatifs (*les mêmes*) 148

Le Marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada (1759-1760) (*le R. P. Martin*) 533
Mémoires du général *Bigarré*, aide de camp du roi Joseph, 1775-1813. 116
Mémoires du sergent Bourgogne, 1812-1813, publiés sur le manuscrit original par *Paul Cottin* 117
Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate, publiés par son fils. Seconde série. L'Enseigne de vaisseau. Campagne d'Alger (1829-1833). (*Joseph Kerviler*) 458
Souvenirs militaires (*général Montaudon*). Afrique, Crimée, Italie. . 119
Souvenirs et campagnes (*le général de la Motte-Rouge*). 2e série, 1848-1856 121
Souvenirs du *général comte Fleury*. T. II, 1859-1867 122
Souvenirs d'un cavalier du second Empire (*le capitaine H. Choppin*) . 123
Le 5e corps de l'armee d'Italie en 1859 (*le baron Robert du Casse*) . . 123
La Colonne expéditionnaire et la cavalerie à Madagascar (*le commandant A. Aubier*) 126
Saint-Cyr et l'Ecole spéciale militaire en France. Fontainebleau. Saint-Germain (*le lieutenant-colonel Eugène Titeux*). 453

Histoire des institutions et des mœurs. Les Origines de l'état social de la nation française (*H. Soulier*). 148
Du Parlement de Navarre et de ses origines (*Pierre Delmas*). . . . 307
Histoire des corporations de métiers (*E. Martin-Saint-Léon*). . . . 66
Documents relatifs à l'histoire de l'industrie et du commerce en France. Depuis le Ier siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du XIIIe siècle, publiés avec une introduction par *Gustave Fagniez*. 351
La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle (*Alfred Franklin*). Paris sous Louis XIV. — Les Magasins de nouveautés 160
Quelques Salons de Paris au XVIIIe siècle (*Mary Summer*). 67
Légendes et archives de la Bastille (*Frantz Funck-Brentano*) . . . 353
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Féret*). T. IV et dernier. 80
Une Loge maçonnique d'avant 1789. La R.·. L.·. les Neuf Sœurs (*Louis Amiable*) 68
Acteurs et actrices d'autrefois, histoire anecdotique des théâtres à Paris durant trois cents ans (*Arthur Pougin*) 526
Les Finances de la France sous la troisième République (*Léon Say*). Tome I. L'Assemblée nationale. Grands Emprunts de la guerre. Impôts nouveaux, 1871-1875 351
Les Mémoires de *M. Goron*, ancien chef de la Sûreté. T. Ier. De l'Invasion à l'anarchie. T. II. A travers le crime 77

Histoire étrangère. Geschichte des Deutschen Volkes seit dem dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters (*Emil Michael*) 72
L'Allemagne, 1810-1852. (La Confédération germanique) (*E. Denis*). 493
La Formation de la Prusse contemporaine (*G. Cavaignac*). T. II : Le ministère de Hardenberg, le soulèvement, 1808-1813. 531
Le Règne de François-Joseph Ier, empereur-roi d'Autriche-Hongrie (*François Tocase*) 355
Les Anglais dans la Méditerranée (1793) (*Paul Cottin*) 544
La Real Cartuja de Miraflorès. Su historia y descripcion (*Francisco Tarin*). 161
Sulle origini dei popoli italiani (*Giovanni Caruselli*). I. Italianismi della lingua greca. 81
Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigsüber Adria mit Beitraegen zur Verfassungsgeschichte (*Walter Lenel*) 162
Les Kérels de Flandre, contribution à l'étude des origines ethniques de la Flandre (*H. van Houtte*) 532
Essai sur la civilisation flamande au commencement du XIIe siècle d'après Gilbert de Bruges (*le même*) 533
Histoire de l'empire ottoman (le vicomte *de la Jonquière*). 176
La Crète ancienne et moderne (*Ch. Laroche*). 176
L'Ile de Crète. Histoire et Souvenirs (*C. Albin*). 544
Les Affaires de Crète (*Victor Bérard*) 176

Clémente VIII e Sinan Bassà Cicala, studio storico secondo documenti inediti (*P. Ilario Rinieri*). 264
The City government of Baltimore (*Thaddeus P. Thomas*). 81
Anti-Slavery Leaders of North Carolina (*John Spencer Bassett*). . . 369
Histoire de l'Amérique du Sud depuis le conquête jusqu'à nos jours (*Alfred Deberle* et *Albert Milhaud*) 165

Archéologie. Héraldique. Mélanges. — La Stèle chrétienne de Si-ngan-fou. IIe partie. Histoire du monument (le *P. Henri Havret*) 164
Figures héraldiques (le comte *Th. de Renesse*). 166
L'Horloge. Son histoire rétrospective, pittoresque et artistique (*Mathieu Planchon*). 492
De historia y arte (estudios criticos) (*Rafael Altamira y Crevea*) . . 358
Nouveaux Essais d'histoire et de critique (*Albert Sorel*). 357
Autour de l'histoire. Scènes et récits (*Mgr Baunard*) 370
Le Cabinet secret de l'histoire (le docteur *Cabanès*) 3e série. . . . 358

Biographie française et étrangère. — Dames d'hier et d'aujourd'hui (*Mlle Blaze de Bury*). 265
Bertrand Du Guesclin, constable of France, his life and times (*Enoch Vine Stoddard*). 369
Deux Romans d'aventure au XVIe siècle : Arabella Stuart et Anne de Caumont (le Comte *Hector de la Ferrière*) avec un portrait de l'auteur et une notice sur sa vie et ses écrits, par *le comte Baguenault de Puchesse*. 533
Fleurs historiques. Une Fille de Henri IV (*P. Delattre*). 81
Richelieu à Luçon ; sa jeunesse ; son épiscopat (*l'abbé L. Lacroix*). 256
Le Siècle de fer. Les Distractions de la Fontaine (*R. Marchain*). . 82
La Beaumelle et Saint-Cyr, d'après des correspondances inédites et des documents nouveaux (*Ach. Taphanel*). 260
La Reine Marie-Antoinette (*Pierre de Nolhac*) 530
Mémoires et notes de *Choudieu*, publiés d'après les notes et les papiers de l'auteur, avec une préface et des remarques par *Victor Barrucand* 152
Épreuves d'un évêque français pendant la Révolution. Lettres et Mémoires de Mgr *de Gain-Montagnac*, évêque de Tarbes (*l'abbé Ferdinand Duffau*) 154
Mémoires d'Outre-tombe (*Chateaubriand*). Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices, par *Edmond Biré*. Tomes I et II. 536
Lettres inédites de *Lamennais* à Montalembert, avec un Avant-propos et des notes par *Eugène Forgues* 261
Un Lamennais inconnu. Lettres inédites de *Lamennais* à Benoît-d'Azy, publiées avec une introduction et des notes par *Auguste Laveille* 263
Le Duc d'Aumale, 1822-1897 (*Ernest Daudet*). 120
Le Duc d'Aumale, sa vie et son œuvre (*G. Vallat*) 121
Le Maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle (*Germain Bapst*). T. Ier. 117
Histoire complète de Mac-Mahon, maréchal de France, duc de Magenta, d'après des documents originaux et des pièces officielles (*Léon Laforge*). 120
La Jeunesse de Madame Desbordes-Valmore (*Arthur Pougin*) . . . 359
Henri Martin. Sa vie, ses œuvres, son temps (*Gabriel Hanotaux*). . 75
Armand de Melun (*l'abbé Adam*) 83
Martial Delpit, député à l'Assemblée Nationale. Journal et correspondance (*P.-B. des Valades*). 534
Mgr Dehaisnes, esquisse biographique (*l'abbé Th. Leuridan*). . . 78
Catholiques de France. Esquisses contemporaines (*L. Trogan*). . . 369
Cromwell's place in history founded on six lectures delivered in the University of Oxford (*S. Rawson Gardiner*) 543
Pierre le Grand. L'Éducation, l'homme, l'œuvre, d'après des documents nouveaux (*K. Waliszewski*) 75
Der letzte Reichsgeneralfeldmarschall Erzherzog Carl (1796) (*Dr Heinrich Ritter von Zeissberg*). 116

Bibliographie. Manuel de bibliographie générale (bibliotheca bibliographica nova) (*Henri Stein*). 459
Cornell University library. Catalogue of the Dante collection presented by Willard Fiske, compiled by *Theodore W. Koch*. Part I. Dante's works. 539

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAM (abbé). 83
AICARD (Jean). 30
ALBALAT (Antoine). 33
ALBIN (C.). 544
ALBREY (Jean D') 225
ALEXANDRE (Arsène). 494
ALIX (Antoine). 26
ALLAIN (Eugène) 541
ALLONNE (M. D'). 500
ALTAMIRA Y CREVEA (Rafaël), . 171,358
AMBROISE 56
AMIABLE (Louis). 68
ANANKE 297
ANCY (Henry D'). 367
ANDRÉ (Louis). 310
ANDRÉ (Marie). 102
ANDRESEN (K.-G.). 145
ANGOT DES ROTOURS (le baron J.) 57
ARDANT (Gabriel) 542
ARENDT (G.). 437
ARNDT (Bruno). 521
ARNOULD (Louis). 258
ARNULF (Jules) 304
AUBERT (G.). 229
AUBIER commandant A.). . . . 126
AUERBACH (B.) 245
AUGÉ DE LASSUS 421
AULARD (F. A.) 254
AZAMBUJA (G. D') 30
BAOCHYLIDE DE CEOS 443
BAGUENAULT DE PUCHESSE (comte) 529,533
BAPST (Germain) 117
BARBASAN Y LAGUERUELA (Castro 124
BARINE (Arvède) 211
BARRÈS (Maurice) 41
BARRON (Louis). 485
BARRUCAND (Victor) 132
BASCH (V.) 410
BASSERIE (J.-P.) 61
BASSETT (John SPENCER) . . . 369
BATTANDIER (J.-A.) 226
BAUMANN (Antoine) 296
BAUMGARTNER (Eugène) . . . 311
BAUNARD (Mgr) 570
BAZIN (R.). 507
BÉAL (G.) 364
BEAURIEZ (L. DE) 167
BÉHAINE (comte Édouard LEFEBVRE DE) 340
BÉKER (Gustabo-Adolfo) . . . 171
BELLANGER (Camille). 430
BENOÎT-LÉVY (E.). 421
BERARD (Victor). 176
BERGERAC (CYRANO DE) . . . 365
BERGOUGNAN (A.) 465
BERNARD (Marius). 485
BERNAYS (Michael) 334
BERNDT (Otto) 128
BERQUIN 494
BERTHA (A. DE). 356
BERTHELOT (M.) 441
BERTHIER (le R. P. J.-J.) . . . 425
BERTRAND (Alexis) 237
BERTRAND (Alfred) 229
BERTRAND (Alphonse) 315
BESANÇON (Henriette) 302
BESNERAY (Marie DE) 302
BIGARRÉ (Général). 116
BINET 210
BIRE (Edmond 62,349,536
BLANC (abbé É.). 208
BLAZE DE BURY (Mlle) 265
BLOY (Léon) 361
BOCQUET (Léon) 110
BOLO (abbé Henry) 391
BORDEAUX (Henry) 170
BORY (Paul) 363
BOUCHARD (Joseph) 24
BOUCHAUD (Pierre DE) 21
BOUILLET (abbé A.) 528
BOUIVE (Léon) 330
BOURGET (Paul) 36
BOURGOGNE (le sergent) . . . 117
BOUTMY (Émile) 418
BOUVATTIER (Jules) 35
BOUVY (Eugène) 332
BOVE (Salvador) 410
BRADA 29, 290

BRANDI (le R. P. S.-M.). . . . 251
BRAUN (Colonna) 291
BRÉAL (Michel) 335
BRETON (Paul DU). 463
BRETTES (abbé Ferdinand) . . 170
BRIDEL (Louis) 319
BRIDGMAN (F.-A.) 418
BRIGHTMAN (F.-A.) 49
BROC (vicomte DE) 332
BROUSSOLLE (J.-C.) 424
BRUNETIÈRE (Ferdinand) . . . 368
BRUSTON (C.). 199
BUCHNER (A.). 148
BURNICHON (le P. J.). 322
BURY (Mlle BLAZE DE). 265
BUTLER (Samuel) 243
BUVÉE (abbé H.) 50
BYELKE (Sten) 326
CABANÈS (Dr). 358
CABLS (le P. Félix). 396
CAHU (Théodore) 499
CAIGNY (le R. P. J. DE) . . 436, 437
CAIVANO (Tommaso). 247
CALLAHAN (James MORTON). . . 357
CAMPFRANC (M. DU). 433
CAPPERON (Joseph). 174
CARNOT. 152
CARO (Mme). 33
CARON (abbé) 394
CARTELLIERI (Alexander) . . . 541
CARUSELLI (Giovanni). 81
CASSE (baron Robert DU) . . . 123
CASTELLANI (Ch.) 228
CATHERINE DE MÉDICIS. . . . 529
CAVAIGNAC (G.). 531
CEDILLO (Vizconde DE PALAZUELOS, conde DE) 242
CENSIER (Dr). 217
CHABOT (comte DE) 449
CHAMBERS (Henry E.) 271
CHAMPION (Edme) 64
CHAMPOL 434
CHAPMANN (Wilkinson). . . . 7
CHARAUX (Cl.-Charles) 415
CHARAVAY (Etienne) 152
CHARMOLU (A.) 320
CHARRIN (Dr). 215
CHATEAUBRIAND 536
CHAUVIN (abbé C.) 193
CHENNEVIÈRES (Henry DE) . . 427
CHERBULIEZ (Victor) 37
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 506
CHILRA (Jean DE) 292
CHIPIEZ (Charles) 419
CHOPPIN (capitaine H.). . . . 123
CHOUDIEU. 152
CIM (Albert). 24,505
CIMBALI (Giuseppe) 10
CLAPARÈDE (René). 266
CLARIN (P.) 236
CLOQUET (L.). 424
COCHIN (Henry). 245
COCONNIER (le R. P.). 208
COHEN (Édouard) 318
COHENDY (Emile) 310
COLOMBIER (Marie). 295
CONROTTE. 171
CONSTANT DE TOURS. 485
CONTE (Éd.) 304
CORNE (le P.). 230
COPPÉE (François). 522
COPPINGER (E.). 253
COTARELLO Y MORI (Emilio) . . 270
COTTIN (le comte Paul). . . . 10
COTTIN (Paul) 117, 544
COULET (Élie). 317
COULET (Paul) 309
COURTELINE (Georges) 21
COURVILLE (Cesse DE). 508
COUSIN (V.) 412
CRAFTY. 486
CREVEA (Rafaël ALTAMIRA Y) 171, 358
CROZALS (J. DE). 426
CURÉ (Mgr Amédée). 393
CYRANO DE BERGERAC 365
DAGNEAUX (abbé H.). 408
DALBON (Charles) 431
DALLEMAGNE (le Dr) 212
DARLU (A.) 463
DARRAS (Alcide) 308
DAUDET (Ernest) 120
DEBERLE (Alfred) 165
DEBROUSSE (Jean). 495
DÉCHELETTE (J.) 455
DECRESPE (Marius) 343
DELATTRE (le P. A.-J.) 252
DELATTRE (P.) 81
DELECRAZ (F. V.) 541
DELMAS (Pierre) 307
DELPIT (Édouard) 295
DEMOLINS (Edmond). 338
DENIS (E.). 493
DESBEAUX (Émile). 492
DESCHANEL (Émile) 241
DESCHANEL (Paul). 17,368
DESROUSSEAUX (A.-M.). . . . 443
DESTRÉE 15
DIDON (le P.). 141
DOLLIVET (Louis) 23
DOLQUES (Michel). 292
DOMBRE (Roger). 435, 506
DOMET DE VORGES (le comte). . 402
DONEL (Lucien.) 299
DONNET (Gaston) 484
DOSSOW 132
DOUMIC (R.) 329
DRAULT (Jean) 505
DRERUP (E.) 339
DREYFUS-BRISAC (Edmond) . . 235
DUBOSC DE PESQUIDOUX. . . . 135
DUBOST (P.) 28
DUBREUIL (Paul). 442
DUFFAU (abbé Ferdinand.) . . 154
DUHOURBAU (Dr). 218
DUJARDIN (Edouard) 292
DUPONT (Ernest). 113
DUPUIS (le R. P.). 146
DURKHEIM. 13
EGO (Adam) 18
EICHTAL (E. D'). 414
ELWALL (Georges). 436
EMILEC (Clary D') 26
ENAULT (Louis). 25
ESCARTIN (Eduardo SANS Y). 8, 413
ESPINAS (A.). 413

ESTIENNE (J. Dr) 404
EXUPERE DE PRATS-DE-MOLLO (le R. P.) 398
FABRY (Ch.) 517
FAGNIEZ (Gustave) 361
FÄH (Dr Adolf) 423
FAURE (le P. H.) 392
FAVRE (Louis) . . . . . 32[illegible]
FEDOU (H.) . . . . . 17[illegible]
FERRY (abbé P.) 80
FEUILLET (Mme Octave) 361
FIERENS-GEVAERT (H.) 415
FILON (Augustin) 55
FLAGOLET (abbé J.) 211
FLEISCHMANN (Max) 315
FLEURY (comte) . . . . . [illegible]
FLEURY (général comte) 122
FLEURY (Paul) 411
FONSBRIVE (J.) 117
FONVIELLE (W. DE) 239
FORGUES (Eugène) 391
FOUCHER (M.-A.) 317
FOUGERES (Gustave) 148
FOUILLEE (Alfred) 114
FOURNIER (Jacques) 144
FRANAY (Gabriel) 317
FRANÇOIS DE SALES (saint) 186
FRANK (Marie-Joseph) 112
FRANK (F.) 211
FRANKLIN (Alfred) . . . . . [illegible]
FREMONT (lieutenant A.) 122
FRICK-FRANTANI (Felix) . . . . . [illegible]
FURST (Paul F.) 241
FURST-HERMAN (E.) 108
GABOLDE (abbé F.) 412
GALINA (Antonia Y) 171
GAN-MONTAGNAC (Marc DE) 114
GARCIA (Joaquin Gallavay Y) 129
GARDNER (S. Rawson) . . . . . [illegible]
GARNIER (E.) . . . . . [illegible]
GASC-DESFOSSES 107
GATCHER (E.-M.) 386
GAUTIER (J.) . . . . . [illegible]
GAUSSERON (E.-H.) 42
GAUTIER (Julien) 194
GELEN (Victor) . . . . . [illegible]
GEOFFROY DE GRANDMAISON . . . . . [illegible]
GERBES (Paul) 202
GERARD (Pierre de) 17
GIRON (Fernand) 42
GOBIN (Charles) 217
GOFFARD (F.) . . . . . [illegible]
GRAND (A.) 108
GRIMOD (Adrien) 114
GRIMON (L.) 140
GRIN (Alfred) 43
GRIMS (Adrien) . . . . . [illegible]
GUERROUT (L. DE) . . . . . [illegible]
GUIGUET (Eugène) . . . . . [illegible]
GUIGUET (Adrien) 17
GUIN . . . . . [illegible]
GUINOUET (Olivier DE) . . . . . [illegible]
GUINAND (Paul) . . . . . [illegible]
GUINAND (Henry DE) . . . . . [illegible]
GRANDGARSON (Prosper DE) . . . . . [illegible]
GRANET (Adrien) . . . . . [illegible]
GRAVIER (Jean DES) . . . . . [illegible]
GREGOIRE DE NAZIANZE . . . . . [illegible]
GUÉRANGER (Dom) . . . . . 25[illegible]
GUETANY (Louis) 475
GUETARY (Jean) . . . . . [illegible]
GUIBOURG (Léon) . . . . . 3[illegible]
GUILLAUME (abbé) . . . . . 171-[illegible]
GUILLAUME (Ch.-Ed.) . . . . . 5[illegible]
GUILLAUME (Eugène) . . . . . 42[illegible]
GUILLEMAIN (prof.) . . . . . 3[illegible]
GUILLERMIN (Victor) . . . . . [illegible]
GUILLERMIN (abbé Joseph) . . . . . 17[illegible]
GUILLIBERT (F.) . . . . . 1[illegible]
GUILLON (E.) . . . . . 1[illegible]
GUILLOUARD (L.) . . . . . 3[illegible]
GUMPLOWICZ . . . . . [illegible]
GUZMAN (E. DE) . . . . . 11[illegible]
GYP . . . . . 2[illegible]
HACQUARD (le R. P.) . . . . . 1[illegible]
HAMIN (A.) . . . . . [illegible]
HAMIN (Georges) . . . . . 31[illegible]
HAMY (le P. A.) . . . . . 34[illegible]
HANOTAUX (Gabriel) . . . . . [illegible]
HARE (Paul) . . . . . [illegible]
HARRENT (Albert) . . . . . [illegible]
HAUSSONVILLE (Comte D') . . . . . 34[illegible]
HAVERT (le P. Henri) . . . . . 1[illegible]
HELMWEE . . . . . 17[illegible]
HENNEBERT (Rémy) . . . . . [illegible]
HERBIG (W.) . . . . . [illegible]
HERMER (abbé) . . . . . 17[illegible]
HERVÉ . . . . . [illegible]
HERBERT DE LA PAILLY . . . . . [illegible]
HERVIER (Paul) . . . . . [illegible]
HUCHARD (Georges) . . . . . [illegible]
HUGUET (H. VAN) . . . . . [illegible]
HUGO . . . . . [illegible]
HUGO (Victor) . . . . . [illegible]
HUMMELAUER (Fr. VON) . . . . . [illegible]
ISSEN (Henri) . . . . . [illegible]
JACQUAT . . . . . 17[illegible]
JEANNEL (J.-Emile) . . . . . [illegible]
JOLY (Paul) . . . . . [illegible]
JAMES (E.-L.) . . . . . [illegible]
JAMESSON (J.-F.) . . . . . [illegible]
JANDSTEIN (Fischer) . . . . . [illegible]
JARDINET (A.) . . . . . [illegible]
JAMMETTE (E.) . . . . . [illegible]
JAMAIS (Félix) . . . . . [illegible]
JANVIERET (Léon) . . . . . [illegible]
JENY (Lucien) . . . . . [illegible]
JESSE (Frédéric DE) . . . . . [illegible]
JOB (Léon) . . . . . [illegible]
JOLIET (Lucien) . . . . . [illegible]
JOSEPH (Albert) . . . . . [illegible]
JULIEN (Jules E.) . . . . . [illegible]
JULIEN (Jules Ed.) . . . . . [illegible]
JUNKA (Paul) . . . . . [illegible]
JUSTIN (A.) . . . . . [illegible]
JUTTNER (E.) . . . . . [illegible]
KAHN (Isaac) . . . . . [illegible]
KAHN (Louis) . . . . . [illegible]
KASSE (Isidore) . . . . . [illegible]
KASSE (le P. Hermann) . . . . . [illegible]
KAUFMANN (Léon) . . . . . [illegible]
KAHN (V.) . . . . . [illegible]
KASTLER (Sébastien) . . . . . [illegible]
KAYAN (J. DE) . . . . . [illegible]
KESTALOUSSES (Henry) . . . . . [illegible]
[illegible] . . . . . [illegible]

KLEEN (Richard) 138
KOCK (Théodore W.). 539
KŒNIGS (Gabriel). 440
KÖSTER (Albert) 541
KRAFFT 132
LABADIE-LAGRAVE (Dr). 218
LA BARRA (Eduardo DE) . . . 270
LA BARRE DE NANTEUIL (baron Amaury DE) 175
LABATUT (abbé P.-M.) 393
LABBÉ (E.) 233
LABILLOIS-GASSY (Mlle). . . . 24
LA BRÈTE (Jean DE). 490
LA BRUYÈRE (Mme CHÉRON DE) . 506
LACOUR (Félix) 114
LACROIX (abbé L.) 256
LAFENESTRE (Georges) . . 425, 429
LA FERRIÈRE (Comte Hector DE) 533
LAFORGE (Léon). 120
LAFOUGE (Général) 516
LAGUÉRIE (VILLETARD DE). . . 225
LAGUERUELA (Castro BARBASÁN Y). 124
LAIR (A.-E.) 214
LA JONQUIÈRE (Vte DE). . . . 176
LALAINE (R. P. POTTIER DE). . 104
LA LLAVE Y GARCIA (Joacquin DE). 129
LA MAZELIÈRE (Mis DE). . . . 163
LAMBILLY (Ph.-Aug. DE). . . . 342
LAMENNAIS 261
LA MOTTE-ROUGE (Général DE). 121
LANGE (Maurice) 107
LANGLOIS (CH.-V.). 526
LANTRAC (Daniel). 112
LAPIE (Paul). 255
LAROCHE (Ch.). 176
LARROUMET (Gustave) 222
LASSUS (AUGÉ DE). 421
LAUMANN (E.-M.) 523
LAUNAY (Adrien) 341
LAUR (Jean) 82
LAURIBAR (Paul DE) 226
LAURIE (André). 504
LAVEDAN (Henri) 290
LAVEILLE (Auguste) 263
LAVELEYE (Émile DE) 9
LEA (Lady Herbert OF) 167
LE BACHELET (le R. P.). . . . 509
LE BÈLE (Dr). 204
LEBEY (André) 111
LEBIERRE (Joseph) 104
LE BRAZ (Michel) 22
LECHALAS (Georges) 316
LECLERC (Max) 50
LECOMTE (M.) 159
LE COZ (Mme V.) 435
LEFEBVRE DE BÉHAINE (comte Édouard). 340
LEFRANÇAIS (Émile) 230
LEGENDRE (Pierre) 488
LE GOFFIC (Charles) 36
LEGOUIS (Émile) 337
LEGOUVÉ (Ernest). 142
LEGRAND (Ph.-E.). 445
LEGUEU (Dr F.). 218
LEJEUNE (abbé). 48
LEMAIRE (Jacques). 504
LENEL (Walter). 162
LENERVIEN (M.) 344
LESCOT (Mme) 303
LÉTANG (Louis) 291
LEURIDAN (abbé Th.) 78
LEVASSEUR (E.) 5
LÉVI (Israël) 197
LÉVY (Jules) 21
LÉVY (Dr P.-E.) 213
LEYEN (Friedrich VON DER) . . 53
LICHTENBERGER (André) . . . 16
LOLIÉE (Frédéric). 147
LOM-KIS-MOC 366
LORT DE SÉRIGNAN (Mgr Henri-Constance) 455
LOTESORIERE (Tobia). 529
LOTH (Arthur) 417
LOÜYS (Pierre). 23, 292
LUGUET (Marcel) 505
LYON (Max) 25
MAËL (Pierre) 294, 502
MAGNETTE (F.). 74
MAIGNEN (Charles) 344
MAIZEROY (R.) 291
MALATESTE (abbé P.-M.) . . . 105
MALEYSSIE (général marquis DE) 150
MALHERBE (prof.) 219
MALIN (Henri) 503
MARAIS (Maria DU) 101
MARCAGGI (J.-B.) 297
MARCHAIN (R.) 82
MARGUERITTE (Paul). 39
MARGUERITTE (Victor) 39
MARIN (capitaine Paul). . . . 464
MARINA (Juan). 366
MAROIS (B.) 501
MARTHOLD (J. DE). 421
MARTIN (le R. P.). 533
MARTIN-SAINT-LÉON (E.) . . . 66
MARTINEZ (José SALAMERO Y). 321
MARYAN (M.) 364, 434
MASQUARD (E. de). 80
MASSILLON-ROUVET 492
MASSON-FORESTIER (Paul) . . 305
MAUGRAS (A.) 315
MAUMUS (le R. P. V.) 158
MAURI (DE) 430
MAZUEL (M.). 510
MÉDICIS (Catherine DE). . . . 529
MÉLANDRI (Achille) 507
MELCHERS (le cardinal). . . . 392
MERCIER (D.). 402
MEUNIER (Georges) 422
MEUNIER (Stanislas) 483
MEYER (Mme Clara-Henriette) . 296
MICHAEL (Emil). 72
MILHAUD (Albert). 165
MILHAUD (Léon) 317
MIMANDE (Paul) 298
MONTAGNON (abbé) 173
MONTAUDON (Général) 119
MONTAUDRY (A.) 103
MONTEIL (Edgar) 293
MORERA Y GALICIA 171
MORI (Emilio COTARELLO Y). . 270
MOUANS (A.). 508
MUHLFELD (Lucien). 269
MÜLLER (Max) 512

MUNKACSY 430
MÜNTZ (Eugène) 428
NAGY (Albino) 140
NANTEUIL (le bon Amaury DE LA BARRE DE). 175
NAUROUZE (J.) 491
NEUFVILLE (Frédéric DE) . . . 112
NEVEUX (Paul). 300
NOBLEMAIRE (Georges). . . . 224
NOËL (G.) 412
NOLHAC (Pierre DE) . . 144,354,530
NORDEN (Eduard). 328
NUÑEZ (Martinez). 215
NURNBERGER (Aug.-Jos.) . . . 250
OCTON (VIGNÉ D'). 227
OLLER (Narciso) 171
OLLIVIER (le R. P.) 321
ORTOLAN (le R. P. Th.). . . . 140
OSSIP-LOURIÉ 462
PALAZUELOS (conde de Cedillo vizconde DE). 242
PARAYRE (abbé R.) 438
PARIS (Gaston). 56
PARMENTIER (Jacques). . . . 161
PASCAL (Félicien). 295
PERCHERON (Gaston) 442
PÉRÈS (Jean). 406
PERROT (abbé). 247
PERROT (Georges). 419
PESCH (Tilmann) 139
PESQUIDOUX (DUBOSC DE). . . 135
PETERS (William-Théodore). . 113
PÉTILLON (le P. Corentin). . . 325
PETIT (Arsène). 312
PETITCOLIN (André) 221
PEYREBRUNE (Georges DE) . . 29
PEYREY (François) 108
PICAVET (F.). 409
PICCINELLI (F.). 80
PIERRET (Emile) 365
PIFTEAU (Dr P.). 202
PILLON (F.) 414
PIMODAN 99
PLANCHON (Mathieu). 492
PLANUS (chanoine) 387
POIRÉ (Eugène). 58
POLI (Vte O. DE). 435
POTTIER (Ed.) 421
POTTIER DE LALAINE (R.-J.) . . 104
POUGIN (Arthur). 359, 526
PRADEIX (Alfred DU). 34
PRÉVOT (le P. André) 397
PROCÈS (Edmond). 269
PROSPER D'ENGHIEN (le R. P.) . 399
PUCHESSE (Comte BAGUENAULT DE). 529, 533
QUET (Edouard). 109
RABOT (Charles). 221
RAINAL Frères 220
RAINALDY (Henry). 22
RAUSCHEN (Gerhard) 54
READ (Charles). 113
REBIÈRE (A.). 267
REINACH (Salomon). 420
RELLAY (Paul) 113
RENARD (Georges). 17
RENESSE (comte Th. DE) . . . 166
REYMOND (Marcel). 426
REYNOLD (B.) 109
RIBBE (Charles de) 70
RICHE (Daniel). 302
RICHEMONT (vicomte DE) . . . 451
RICHTENBERGER (Eugène). . . 425
RIEKS (Dr S.) 343
RIMBAUD (Jean-Arthur) . . . 108
RINGELMANN (Max) 518
RINIERI (P. Ilario). 264
RIOTOR (Léon) 23
RITTER VON ZEISSBERG (Dr Heinrich) 116
ROBERTI (G.). 150
RODET (J.). 517
RODOCANACHI (E.). 27
ROGER (P.) 540
ROSELLI (Giuseppe) 545
ROSNY (J.-H.) 300
ROSSBERG. 114
ROSSIGNOL (L.-M.) 367
ROTOURS (le baron J. ANGOT DES) 57
ROUART (Eugène). 293
ROUSSEL (Eugène) 113
ROUTIER (Gaston). 270,453
ROUVRE (Charles DE) 436
ROUXEL 19
ROVEL (Henri) 298
SAGERET (Jules) 25
SAINT-MARTIN (VIVIEN DE) . . 220
SAINT-MAURICE (Remy). . . . 29
SAINT-SAUVEUR (comte H. TREDECINI DE). 324
SALAMERO Y MARTINEZ (José) . 321
SALAMON (abbé DE) 451
SALEILLES (R.) 313
SALES (saint François DE) . . 386
SALLES (Antoine). 222
SANZ (Manuel SERRANO Y) . . 513
SANZ Y ESCARTIN (Eduardo). .8,413
SANSREFUS (G.) 224
SAY (Léon) 351
SCHIRMACHER (Mme K.). . . . 319
SCHMIDT (général Paul VON) . 131
SCHÖNAICH (Christoph-Otto DE) 541
SCHRADER (Fr.). 220
SCHUCHARDT (Hugo). 366
SCHURÉ (Ed.). 246
SEMALLÉ (Comte DE). 536
SÉNÉCHAL (Claude) 304
SÉNÉCHAL (Georges). 295
SÉRIGNAN (Mgr Henri-Constance DE LORT DE) 455
SERRANO Y SANZ (Manuel). . . 513
SERSIRON (Dr) 216
SEURE (Paul). 100
SEVIN (Adolphe) 268
SHERWOOD (Sidney). 7
SIBILLE (Mme Maurice) 495
SIMONET (abbé A.) 268
SMITH (John Talbot). 133
SOMBART (Werner) 15
SOREL (Albert). 357
SOULIER (H.) 148, 316
SPIERS (Frédéric-W.) 267
STAHL (P.-J.). 508
STEILLER (Bernard) 303
STEIN (Henri) 459

STERPIN 171
STODDARD (Enoch Vine) . . . 369
STRADA (J.) 409
STUART MILL (J.) 414
SUMMER (Mary). 67
SUPINO (J.-B.). 426
SURBLED (Dr) 205,206
TANNENBERG (Boris) DE) . . . 542
TAPHANEL (Ach.) 260
TARIN (Francisco). 161
TCHERNOW (J.). 310
TERNIER (Louis) 239
TERRIER (prof.). 219
TETTAU (Freiherrn VON) . . . 132
THÉVENIN (Léon) 429
THIERRY (abbé). 174
THOMAS (Antoine). 521
THOMAS (Thaddeus-P.) . . . 81
TINANT (R.). 502
TINAYRE (Mme Marcelle). . . . 299
TITEUX (lieut.-colonel Eugène). 453
TOCASE (François) 355
TOLSTOÏ (comte Léon).. . 416, 462
TOMEL (Guy) 238
TORNER (Antonio VILLAS Y) . . 405
TORREILLES (abbé Ph.). . . 155,156
TOUDOUZE (Gustave). 502
TOURELLES (Jean DES) 464
TOURS (Constant DE). 485
TRABUT (L.) 226
TREDECINI DE SAINT-SAUVEUR (comte H.). 324
TRIAC (Jean DE). 266
TROGAN (L.) 369
UPWARD (Allen). 436
VACCARO (Michel-Ange). 11
VALADES (P.-B. DES) 534
VALENTI (José-Ignacio) 399
VALLAT (G.) 121
VALLET (P.) 408
VANDERVELDE 15
VAUDON (le R. P. Jean) 388
VERDAGUER (Jacinto) 242
VERDUNOY (abbé) 174
VERHAEGEN (Pierre). 14
VERMBERSCH (Arthuro). 439
VERNE (Jules) 487
VEYSSIER (E.) 520
VILLALÓN (Cristóbal DE). 513
VILLANE (E.). 465
VILEAS Y TORNER (Antonio) . . 405
VILLECROSE (Julien). 19
VIAL (L.). 367
VIGNÉ D'OCTON 227
VIGOUROUX (F.) 195
VILLEFRANCHE (J.-M.) 65
VILLETARD DE LAGUÉRIE . . . 225
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. . . 220
VOGÜÉ (vicomte Melchior DE) . 447
VOIROL (Sébastien) 328
VORGES (le comte DOMET DE) . 402
WALISZEWSKI (K.) 75
WEBER (A.) 204
WILDENBRUCH (E. DE) 296
WILMERS (Guillelmo) 133
WILMOTTE 527
WOLF (Maurice) 234
WOLFF (Pierre) 294
WYZEWA (Teodor DE) . . . 412,416
ZAHM (R. P.) 231
ZEISSBERG (Dr Heinrich RITTER VON) 116
ZIDLER (Gustave) 106
ZOLA (Émile) 44

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BALLEYGUIER (Eugène), dit LOUDUN, 272. — BARBERRY (Mme DE), 275. — BISMARCK, 273. — BOUCHACOURT (Antoine-Jean-Emmanuel), 465. — BRACHET (Auguste), 83. — BRUN (Lucien), 546. — CADOL (Édouard), 84. — CARDENAS Y ESPEJO (Francisco), 177. — CASTRO Y ROSSI (Adolfo DE), 467. — COELLO DE PORTUGAL Y QUESADA (Francisco), 468. — DELARC (l'abbé), 177. — EBERS (Georg.), 274. — FONTANE (Theodor), 372. — FREDERIC (Harold), 469. — HUBER (Alfons), 547. — JARRY (Louis), 546. — JIMENEZ DE LA ESPADA (Marcos), 469. — KÖBERLE (Georg), 87. — LIÈVRE (François-Auguste), 466. — MALLARMÉ (Stéphane), 371. — MAUNOURY (abbé), 546. — MERLET (Lucien), 272. — MORTILLET (Gabriel DE), 371. — MUELLER (Friedrich), 86. — RIBBECK, (Otto). 275. — STIEVE (Félix), 87. — TAMAYO Y BOS (Manuel), 85. — WELLS (David Ames), 548.
Institut, 89.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 89, 277, 471.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 472.
Concours et prix, 90, 179, 277, 375, 473.
Congrès, 180, 270, 375.
Mélanges : Équitation, 376. — Comment on forme une cuisinière, 180. — Récentes publications sur Balzac, 279. — Tamizey de Larroque, 375. — Manifestation Godefroid Kurth, 552. — Les Archives départementales, 180. — Journaux illustrés, 551. — Almanachs, 473, 550. — Index, 375.
Nouvelles : Paris, 90, 180, 280, 376, 474, 552. — Agenais, 181, 377. — Alsace, 286, 377, 474. — Anjou, 91, 378. — Artois, 281, 378. — Auvergne,